LA REVUE

(ANCIENNE REVUE DES REVUES)

Directeur-Rédacteur en chef : JEAN FINOT

VOLUME XXXIX

1901

(QUATRIÈME TRIMESTRE)

PARIS

12, Avenue de l'Opéra, 12

INDEX GÉNÉRAL

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES ARTICLES

ANNÉE 1901. — 4e TRIMESTRE

ANALYSE DES REVUES
FRANÇAISES ET ETRANGERES

Table des Auteurs

Index et Gravures

Auteurs

Caricatures

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

Arrêt de l'Essor économique en France

CAUSES MORALES.



La France, pendant le XIXe siècle, n'avait cessé de progresser chaque année. Sa richesse, son commerce, son industrie, sa marine croissaient et la maintenaient à la tête des nations de premier rang au point de vue matériel comme elle y est restée au point de vue intellectuel. Soudain, dans la dernière décade, ce mouvement s'est arrêté : plus de progression. On a parlé de décadence. Le mot n'est pas exact. Il faut dire stagnation. D'autres peuples sont dans le même cas, les Anglais par exemple.

Quelques chiffres établissent ce fait. Le commerce extérieur s'élevait, en 1891, à 8.337 millions. En 1900, il ne montait qu'à 8.486 millions et entre les deux années il y a eu une grave chute — le minimum étant de 6.928 en 1894, c'est-à-dire sensiblement le chiffre d'affaires de la Hollande. Pendant que le commerce français restait ainsi stationnaire avec une tendance à la dépression, celui de l'Allemagne augmentait de 1.414 millions — celui des Pays-Bas de 1.377 — celui des Etats-Unis de 1.810.

Voici un résultat plus décisif encore. La « richesse française », facile à évaluer grâce aux valeurs successorales, avait subi durant tout le siècle un accroissement annuel qui variait de 1 à 3 milliards. Dans les dix dernières années cet accroissement tombe à 0.

Après être monté au maximum de 156 millions dans la période 1870-1880, l'accroissement annuel des valeurs successorales tombe à 8 millions en 1898 et tend vers le 0.

Non moins significatif est le recul de notre marine dans la part qu'elle prend au mouvement total de nos ports :

Proportion 0/0 du tonnage des bateaux français comparé au tonnage total du mouvement maritime en France:

Années 1881-1889 : 30 0/0 (moyenne annuelle).
Années 1890-1898 : 25 0/0 (moyenne annuelle).

Quant au mouvement maritime total, il augmente faiblement, tandis que la Belgique gagne 47 0/0, la Hollande 57 0/0, l'Allemagne 37 0/0, l'Angleterre 26 0/0, l'Italie 47 0/0, l'Espagne même 23 0/0.

Ces données, que viendraient confirmer toutes celles, moins importantes, qu'on pourrait citer, établissent donc ceci : depuis une dizaine d'années la France n'accroît plus le chiffre de ses affaires.

Cette stagnation, pourrait-on dire, n'est pas inquiétante ; notre pays était en avance sur ses voisins, il accumule de la richesse depuis plus longtemps qu'aucun autre en Europe et s'il s'arrête dans cet essor, il s'arrête sur un sommet.

Cet optimisme ne résiste malheureusement pas à l'examen comparé des forces économiques et de leur avenir. Les peuples en retard non seulement nous rattrapent, mais nous devancent : rester de la même taille au milieu d'individus qui grandissent, n'est-ce pas décroître?

L'activité française, qui s'est montrée supérieure pendant trois siècles, est-elle donc amoindrie? Non. L'esprit de notre race paraît avoir conservé toutes ses qualités : dans son ensemble notre pays est le plus éclairé, le plus compréhensif « celui, dit Bodley, — un Anglais qui vient de voyager chez nous — où la civilisation a le plus pénétré dans les couches inférieures de la société ». Son intelligence reste la même, c'est-à-dire prééminente parmi les groupements d'Europe : seulement elle n'est pas dirigée vers la lutte économique moderne, elle est encore tournée vers de vieux systèmes où elle a excellé. Briller par l'art et la pensée, affirmer de temps à autre par une expédition d'éclat la vigueur militaire du pays, telle lui paraît être encore la façon de maintenir son prestige. C'est pourquoi artistes, écrivains et soldats sont les plus honorés. Demain elle comprendra qu'il y a d'autres luttes que celles de la littérature ou du canon et qu'un peuple ne peut rester grand sans être riche ; alors industriels et commerçants seront considérés comme également, sinon les plus utiles, et la *cause générale* de notre infériorité, qui est de ne point appliquer notre intelligence à l'effort économique, disparaîtra dans ce revirement. L'élite de notre pays, qui ne voit aujourd'hui de salut que dans le fonctionnarisme, se portera vers les carrières lucratives d'initiative privée et notre essor interrompu reprendra avec une force nouvelle.

Mais cette évolution est lente a se faire, on pourrait la souhaiter plus rapide. Ce piétinement depuis dix années est inquiétant. La machine française est engorgée; il semble qu'elle ne puisse plus augmenter son rendement. Plusieurs causes sont là qui expliquent cette torpeur, cette inaptitude à nous plier aux conditions modernes de la lutte — car comment supprimer cette idée de lutte tant qu'il y a trop d'hommes pour trop peu de richesses?

A cet engourdissement économique, il y a des raisons matérielles souvent difficiles à supprimer, mais il y a des raisons morales qu'il nous appartient de modifier. Celles-ci se ramènent à deux : manque d'esprit scientifique, manque d'initiative.

I

Le Français moyen paraît mieux doué pour l'art que pour la science : tempérament sanguin-nerveux, imagination et sensibilité développées, vif, excitable, il a le sens de la beauté plastique. On lui reconnaît d'ailleurs cette supériorité. Notre émigration est très faible, et l'on rencontre peu de nos compatriotes à l'étranger, mais examinez ceux qui parviennent à y vivre d'un métier : ce sont presque tous des « artistes » — le théâtre, la coiffure, la cuisine, le vêtement féminin sont des spécialités où on les accepte pour maîtres. Dès qu'il

s'agit d'une production où un art personnel entre pour quelque chose, la marque française fait prime partout : mobilier, architecture, objets de luxe. Mais une révolution aussi profonde que rapide s'est faite sous l'influence des découvertes modernes : l'art a été relégué au second plan, la science occupe la première place. Des races se sont rencontrées, médiocres hier, dont même les défauts d'esprit sont devenus des qualités pour la lutte nouvelle : le Saxon terre à terre et enquêteur, le Germain lourd et méthodique, se sont trouvés mieux adaptés aux nécessités nouvelles. Toute la production moderne tend à devenir une annexe de la science : agriculture, industrie, commerce emploient des procédés qui relèvent d'elle et, pour les appliquer avec succès, il faut, en plus, posséder l'esprit scientifique. Le besoin de se renseigner exactement, non par des à peu près mais par des chiffres, la curiosité des procédés nouveaux, des inventions et des façons de penser à l'étranger, enfin et surtout cette intelligence critique, ce positivisme qui fait ne considérer les choses comme certaines que lorsqu'elles sont démontrées, tels sont les éléments de l'esprit scientifique. En dehors de lui, il n'est ni commerçant, ni industriel qui puisse se maintenir aujourd'hui contre la concurrence — on pourra bientôt ajouter : ni agriculteur. — Cet esprit général devient nécessaire dans toutes les branches de la production, mais, en plus, il est certaines industries qui se confondent avec la science même. Le laboratoire et l'atelier ne sont plus séparés : l'usine chimique apporte souvent une découverte à l'université qui lui rend un procédé technique. « Il est permis de penser, dit une grande Revue américaine, que la nation qui a les meilleurs physiciens et les meilleurs chimistes, sera à la longue la plus prospère et la plus grande. Elle aura au plus bas prix la meilleure nourriture, les meilleurs produits fabriqués, les armements les plus puissants. Ses habitants sauront utiliser au mieux les ressources du sol, ils seront les plus sains, les mieux protégés contre les maladies. » Cette invasion de la science a mis à l'ordre du jour la transformation dans tous les domaines : rien n'est stable, une invention est bientôt remplacée par une autre, un marché neuf est aussitôt assailli par des courants commerciaux, les situations acquises sont à la merci d'une nouvelle voie de transport ou d'une découverte hier ignorée.

Conséquences de cet état de choses : entre les mains habiles, les supériorités économiques peuvent devenir écrasantes en peu de temps ; au contraire, pour les esprits lents à s'adapter, enclins à conserver leurs habitudes, entachés en un mot de routine, la décadence est rapide. Par manque d'esprit scientifique, beaucoup de producteurs français ne sont-ils pas atteints de cette routine ? Des faits récents le feraient craindre. Dans le domaine agricole, les départements du Nord se sont mis bien longtemps après l'Angleterre et l'Allemagne à utiliser la science agronomique ; encore ont-ils suivi leur exemple s'ils ne les ont pas devancés, et les rendements en blés, la richesse sucrière des betteraves, les prairies artificielles, l'usage des engrais et des machines y sont, maintenant, dignes de ceux du Sussex

ou de la Silésie. Mais les autres départements — sauf exceptions — c'est-à-dire plus des deux tiers de la France, cultivent encore leur sol comme au temps de Louis XV : on y relève des rendements en céréales dérisoires. Le propriétaire, aussi bien que le fermier et le métayer, font preuve d'une ténacité de routine qu'ils appellent prudence. Ils se reposent sur cet axiome traditionnel que notre sol est le plus varié et notre climat le meilleur. Ils n'ont pas observé le mouvement qui industrialise l'agriculture, c'est-à-dire qui demande au travail, à la machine et à l'engrais un concours plus grand qu'à la nature même. Dans le midi de la France, la moyenne d'hectolitres de blé produits par hectare est de 12.5 à 14. Dans le Nord elle est de 24 à 25, en Angleterre de 27.

II

La routine de l'industrie française est moins évidente et certaines branches sont au contraire admirables par leur esprit de progrès et d'entreprise. La construction des automobiles, par exemple, a pris un essor prodigieux; créée de toutes pièces sur notre sol, cette industrie devrait envahir les pays étrangers si le producteur français n'était *handicapé* par le prix de revient (matière première plus chère qu'en Allemagne, impôts plus lourds, etc.). Mais il était bon de constater, en passant, que les qualités d'ingéniosité et d'intelligence de la race continuent à s'affirmer à l'occasion. C'est là malheureusement un fait exceptionnel et dans beaucoup d'industries, l'ignorance de l'étranger, l'incuriosité, le manque de hardiesse et, plus que tout, la béate satisfaction d'un passé brillant, empêchent les transformations nécessaires. Il ne passe pas chez nos industriels ce souffle de prodigalité qui renouvelle les outillages et transforme les procédés — prodigalité indispensable pourtant, car sans elle on se trouve bientôt en présence d'un vieux mécanisme où d'habitudes surannées. — Dans tout le sud-ouest de la France on emploie encore les meules, et le moulin à cylindres est à peu près inconnu. La fabrication des couleurs d'aniline et celle des produits chimiques — qui ont l'une et l'autre tant d'avenir — occupent chez nous un nombre infime d'ouvriers comparé à celui de l'Allemagne qui a presque monopolisé ces deux industries. On pourrait multiplier les exemples. Cependant nous arriverions à cette conclusion d'un négociant hongrois, c'est que, dans l'ensemble, « le Français est bon fabricant, mais mauvais commerçant ».

La routine commerciale est en effet pire que les deux autres. L'exportateur français a derrière lui un passé prospère ; il n'est pas encore loin de la période où, servi par le prestige du pays, il lui suffisait d'expédier ses articles pour les voir enlevés. On venait même les chercher chez lui : il n'avait qu'à répondre aux demandes. Gâté par ses succès, il a de la peine à se plier à des habitudes différentes. Et cependant les conditions de l'exportation ont totalement changé ; la surproduction et la concurrence ont fait baisser les prix, l'offre surpasse généralement la demande. Le client ne vient plus de lui-même, il faut aller le trouver, mettre de la marchandise près de lui,

de manière que, sans effort, il puisse l'examiner et la choisir. Cela réclame une organisation plus complexe dont les deux éléments principaux sont de bons commis-voyageurs et des succursales. A ce double point de vue nos commerçants sont tout à fait en retard. Les voyageurs, peu nombreux, sont peu aptes à leur service ; presque jamais ils ne parlent la langue du pays où ils prétendent écouler des marchandises ; ils manquent de souplesse et ne se plient pas au goût du client qu'ils essaient volontiers de reformer ; le dédain pour tout ce qui n'est pas de Paris perce aisément dans leur discours et les empêche d'apprécier les habitants et de se lier avec eux ; enfin trop souvent ils manquent de tenue. Un exemple : voici un pays voisin de la France, la Hollande, où l'on se fait volontiers habiller à l'étranger. Aussitôt deux maisons, l'une anglaise et l'autre belge, envoient à période fixe (tous les trois mois) deux voyageurs ; ils descendent dans le meilleur hôtel de La Haye ; ce sont de vrais gentlemen ; grâce à leurs habitudes et à leur correction, on les reçoit avec déférence et, de proche en proche, leurs relations d'affaires se sont développées. Les tailleurs de Paris qui se reposaient sur leur prestige pour attendre chez eux les commandes voient aujourd'hui leur marque évincée. Ils sont en train de perdre un marché pour n'avoir pas voulu faire à temps des efforts et des dépenses. La même constatation s'applique aux succursales que les Allemands appellent « filiales ». Nos négociants préfèrent adopter le système des commissionnaires et dépositaires étrangers : c'est beaucoup plus commode, beaucoup moins coûteux, mais combien moins efficace !

Un représentant étranger n'a pas un intérêt personnel à vendre des articles français plutôt que des articles allemands — surtout si, dans ce dernier cas, la commission est plus forte. Un dédoublement de la maison de commerce peut seul assurer des résultats satisfaisants. Son principal mérite est de faire connaître les besoins du pays et de renseigner très exactement sur le goût local. Si les habitants réclament, par exemple, du bon marché de mauvaise qualité (*bad and cheap*), pourquoi s'obstiner ou leur offrir des produits de luxe dont ils ne veulent pas? C'est un travers où tombent souvent nos commerçants. Il dérive, comme tous leurs autres défauts, de cette vanité générale, nourrie par des années de succès faciles, et qui leur fait considérer leurs produits comme les meilleurs. La fantaisie de quelques consommateurs ne saurait changer leurs traditions ! Au Maroc, tout le sucre consommé provenait, il y a peu de temps, des raffineries de Paris : quelques voyageurs allemands survinrent et eurent l'idée ingénieuse d'employer des pains de sucre plus petits de moitié. On se les disputa. Notre consul prévint les fabricants français, mais ceux-ci refusèrent de changer leurs moules pour satisfaire quelques Arabes. Aujourd'hui ils ont perdu le marché du Maroc.

Ces défauts de nos producteurs, agriculteurs, industriels, commerçants, se résument en un mot : routine, c'est-à-dire, conservatisme exagéré, inaptitude à se renseigner et à saisir les perfectionnements. La routine elle-même provient du souvenir d'un riche

passé économique mais surtout de notre manque d'esprit scientifique (1). C'est sur ce point que le rôle et la responsabilité de l'éducation nationale paraissent vraiment bien lourds. L'enseignement secondaire de notre démocratie est taillé sur le modèle de celui des Jésuites au XVII[e] siècle. Ceux-ci s'adressaient alors à une élite fort restreinte : fils de seigneurs destinés à la Cour ou aux grands emplois publics, ayant en tous cas leur avenir matériel assuré, il s'agissait uniquement d'orner leur esprit afin que la poésie de l'antiquité, les grâces de l'art et de la littérature leur rendissent agréable l'oisiveté. De là naquit cette société polie et exquise du XVIII[e] siècle qui dansa avec autant d'élégance que d'inconscience sur un volcan. Mais en somme la méthode n'était pas déplacée : à une aristocratie il fallait une éducation de luxe. Et puis qu'aurait-on appris sinon le grec et le latin ? La science n'existait pas encore — ou si peu !... Mais l'erreur invraisemblable où nous sommes, c'est d'élever nos enfants sous la troisième République comme on faisait sous Louis XIV. Le préjugé est bien implanté. Chaque père capable de payer l'éducation de son fils désire qu'il soit bachelier, non pas de l'enseignement moderne (ce n'est pas assez brillant!) mais de l'enseignement classique. Il faut qu'il ait essayé de lire dans le texte Euripide et Virgile. S'il ne sait ni l'anglais, ni l'allemand, ni les sciences, peu importe : il a une éducation littéraire développée ; en vrai grand seigneur, il pourra charmer ses loisirs. Oui, mais s'il n'a pas de loisirs ? Si, au lieu d'un emploi à la Cour, — ou d'une sinécure de fonctionnaire — il est obligé de gagner sa vie par son propre effort, ce bachelier classique, ce « prodige de néant » dont parle M. Lemaître, y sera-t-il préparé ? L'antiquité, certes, a pu lui donner le goût des belles formes et du beau langage : il a même fait connaissance avec les passions générales de l'humanité. Ce sont, en un mot, ses facultés esthétiques qui ont été éveillées : s'il suit la pente de son éducation, il poursuivra dans la vie réelle le mirage de la poésie puisée chez les anciens. Son objectif sera une vie de loisirs ennoblie par l'art, sans préoccupation matérielle. Mais en quoi pense-t-on qu'une telle éducation qui développe l'imagination et la sensibilité, et nullement la volonté, puisse servir à qui doit gagner sa vie ?

Comment gagne-t-on sa vie aujourd'hui — dans tous les milieux — (car c'est un signe moderne, que, de plus en plus, aucun n'échappe à la loi de l'effort) ? C'est en comprenant de bonne heure la nécessité du travail et que la vie est rarement comparable à l'île enchantée de Calypso mais plutôt à une usine fourmillante où la connaissance est plus utile que la poésie. Or, la connaissance qu'est-ce maintenant sinon la science ? Physique, chimie, biologie, géographie économique, voilà des mots inusités il y a un siècle et auxquels se ramène actuellement la presque totalité de l'effort moderne.

Sur les dix années que l'on passe au collège, il serait donc assez raisonnable de leur consacrer la majeure partie du temps. Il ne

(1) Il s'agit, bien entendu, de l'esprit moyen du producteur français et non pas de notre élite de savants qui est peut-être la plus admirable d'Europe.

serait pas inutile non plus de connaître pratiquement les langues vivantes. Ce serait aisé si l'on y consacrait les heures stériles employées à feuilleter des dictionnaires latins. L'enseignement scientifique a surtout un avantage général : il développe les qualités maîtresses de l'esprit. Le grand argument en faveur de l'éducation classique est qu'elle formerait mieux l'intelligence. L'inverse est sans doute vrai : l'étude des sciences donne des habitudes de précision, d'observation, de patience et de volonté qui sont la clef de l'effort moderne. La littérature formera des esprits brillants, souples, aptes à comprendre le côté ingénieux des questions et la plastique des choses, elle fera des dilettanti charmants et changeants, mais assurément superficiels, car la certitude critique ne se rencontre que dans la méthode des sciences.

III

Nos programmes commencent à faire droit à ces observations. Mais le public ne suit pas. L'éducation classique est encore en honneur : on tient à élever les futurs marchands comme les artistes et le préjugé de la carrière libérale sévit toujours.

C'est cette éducation qui doit en partie être rendue responsable de la torpeur où s'engourdit notre production nationale. C'est elle qu'il faut changer. A côté de l'enseignement secondaire dont l'esprit général devrait être modifié, il faudrait multiplier l'enseignement technique, industriel et commercial. En Allemagne, il existe dix écoles supérieures analogues à notre Ecole Centrale et comprenant 11.000 élèves ; un millier d'écoles industrielles (*Fachschulen*) dans la Prusse seule ; 365 écoles de commerce avec 31.000 élèves au lieu de nos 34 écoles avec nos 3.000 élèves.

Cette tournure pratique donnée à l'enseignement paraît avoir contribué à l'essor de nos voisins : c'est du moins l'avis de leurs chambres de commerce. Mais il ne s'agit là que d'instruction. Que d'idées à changer aussi dans l'*éducation* française ! La sentimentalité de la famille, au lieu de susciter les énergies, les énerve et les comprime : l'affection mal entendue, souvent égoïste des mères, en est responsable.

Voir partir leur fils au loin leur paraît la pire échéance. Elles les préfèrent végétant près d'elles et, dans ce but, dépriment souvent leur initiative. Toutes les autres critiques que l'on pourrait faire à ce sujet se réduisent à ceci : « On élève trop nos enfants dans cette idée qu'ils peuvent et doivent compter sur leurs parents pour se tirer d'affaire. »

Il est aisé d'agir sur l'enfant. Il est difficile de changer les idées, de modifier les mœurs d'une population adulte. C'est donc l'enseignement qui pourra le mieux rendre « scientifique » l'esprit du Français moyen et aussi corriger le « manque d'initiative » qui le caractérise.

Le « manque d'initiative », voilà une cause morale de notre stagnation économique plus grave peut-être que la précédente, car elle est plus difficile à supprimer.

Ce reproche paraît étrange à qui a lu notre histoire : s'il est un peuple doué de l'amour des entreprises, c'est bien le peuple français. Sa force d'expansion dans tous les domaines a été singulière : par ses conquêtes militaires, coloniales, industrielles, intellectuelles, il a débordé maintes fois sur l'Europe et sur le monde. Jamais en repos, son activité était marquée de hardiesse et d'audace. Comment les descendants de ces grands marchands qui avaient le monopole du commerce aux Echelles du Levant sont-ils devenus les individus timorés et circonspects qui nous entourent? Le fait est évident : le Français moyen paraît aujourd'hui se méfier des aventures. Il se replie sur lui-même. Il est effrayé des risques, en commerce comme en politique. Vivre petitement, mais sûrement, lui semble préférable à un aléa qui pourrait être brillant. Il se résout à la médiocrité, il l'aime et s'y enfonce, par crainte de la déchéance. Cet état d'esprit accuse sans doute une lassitude due à des circonstances historiques : après de grands débordements militaires et économiques, le besoin du repos semble nous dominer. Plus de querelle extérieure : Fachoda — plus d'expansion économique : protectionnisme, — plus d'émigration, mais des colonies où l'on exporte des militaires et des administrateurs.

Conséquences de ce manque d'initiative : le goût du fonctionnarisme et toutes les habitudes qu'il entraîne ; l'égoïsme de l'individu (pays de célibataires) ; l'égoïsme de la famille (pays de fils uniques).

Le salarié d'un gouvernement est peu payé, mais il est toujours payé, l'effort exigé de lui est médiocre, l'initiative nulle, les risques sont réduits au minimum dans son existence et quand il est vieux il touche une retraite. Telle est la situation que rêvent la plupart des pères pour leurs fils. Cependant, malgré le nombre invraisemblable de places données par l'Etat, la concurrence est telle qu'il faut lutter pour en occuper une. C'est une course au clocher entre les plus intelligents et les meilleurs. L'effort dépensé par les Français entre 18 et 25 ans pour préparer des concours ou intriguer auprès des hommes politiques est vraiment considérable. Ils fournissent ainsi un gros travail pour un résultat médiocre. Mais ce travail est momentané. Une fois en possession de l'emploi convoité, ils se reposent et « cousent leur cerveau ». Beaucoup, néanmoins, après un temps de paresse, se découvrent des ressources d'activité dont ils ne savent que faire. Sans objet digne d'elle, ils l'exercent à de petits usages : ils soulèveraient des montagnes pour obtenir six mois plus tôt un avancement. La compétition, la rivalité développent l'esprit de division. Des fonctionnaires, cet esprit de division gagne leurs proches et provoque un manque de solidarité ; rien n'est plus fréquent que de constater la tendance des Français à se dénigrer plutôt qu'à se soutenir quand ils sont à l'étranger. Notre élite intellectuelle est ainsi entraînée dans l'orbe de l'Etat, domestiquée, inutilisée; le déchet seul, c'est-à-dire ceux qui ont échoué aux concours ou qui n'ont pu recevoir l'enseignement secondaire, s'occupent d'agriculture, d'industrie, de commerce.

Toute la psychologie de la haute et de la moyenne société de France est contenue dans ces mots que M. Cherbuliez place dans la bouche de nos pères de famille : « Mon enfant, tu peux compter sur nous, vois comme nous économisons pour assurer ton avenir. Compte aussi sur le Gouvernement qui dispose d'un grand nombre de places. Il faudrait jouer de malheur pour ne pas en attraper une. Mais comme l'Etat rétribue chichement ses fonctionnaires, tu devras épouser une femme riche. Repose-toi sur nous de ce soin, nous te la chercherons. » Faire à l'enfant sa situation, de toutes pièces, tel est l'idéal. Rien n'est demandé à son initiative; on le dotera, on lui trouvera une place dans l'administration, on le mariera (on n'exige même pas de son effort personnel qu'il découvre tout seul la femme qui lui convient).

L'individu que « rétribue chichement l'Etat » suffit souvent à ses propres besoins. Mais comme il sait que ses ressources n'augmenteront jamais beaucoup, cela met dans ses plans d'avenir de l'étroitesse et de l'égoïsme. Il a une crainte extrême des charges; se marier richement ou ne pas se marier tel est le dilemne. Cette seconde solution l'emporte souvent et de là vient notre surnom déjà mérité de « pays de célibataires ».

S'il se marie cependant, il étend à sa famille son esprit de calcul; un seul enfant qui coûte peu à élever et qui, plus tard, héritera sans partage de la fortune de ses parents, tel est le rêve; ainsi est bien méritée la seconde appellation « pays de fils uniques ».

IV

Ces deux tendances ont un même résultat : la population de France ne s'accroît plus, alors que les Anglais gagnent par an 500.000 individus et les Allemands 800.000. Si la croissance des pays qui nous entourent persiste, nous serons comparables dans un demi-siècle à la Suisse, au milieu de l'Europe actuelle. Mais ce phénomène est impossible, car il y a une loi sociologique comparable à celle des vases communicants. Quand il existe une différence trop grande entre le peuplement d'un pays et celui d'un pays voisin, il se fait une filtration pacifique qui comble les vides du sol trop peu occupé. C'est ainsi que nous sommes la nation où il y a le plus d'étrangers. Les 400.000 Belges, les 300.000 Italiens qui vivent de notre activité nationale prennent, en somme, la place d'autant d'enfants français, que leurs parents n'ont pas voulu avoir. Cette lente invasion — déjà sensible — (à Marseille on compte 100.000 Italiens) s'accentuera d'un mouvement automatique. Notre caractère national en sera déformé. Peut-être une nouvelle race pleine de qualités sortira de ce mélange. Mais ce ne sera plus la France d'hier. En tout cas, les Français y perdraient individuellement, puisqu'ils laisseraient le sol nourrir des étrangers au lieu de leurs propres enfants. Leur *intérêt personnel* est en jeu dans cette question de la population. Il faudrait le faire comprendre.

De toutes les raisons qui expliquent notre déchéance économique, celle-ci, la dépopulation, est la plus importante, et peut-être la seule grave. L'essor commercial des Allemands est surtout attribué à la poussée des naissances. On énumère plus d'une douzaine de causes de la dépopulation. Il en est une entre autres qu'on appelle « la volonté de l'homme ». On peut dire que c'est la seule. Le Français n'étant pas infécond, s'il n'a pas d'enfants, c'est qu'il ne veut pas en avoir. « Vivant médiocrement, calcule le père, et préférant vivre ainsi que tenter des entreprises rémunératives, je désire assurer à mon fils un bien-être égal au mien ; s'il lui survient un frère, il aura deux fois moins de fortune, donc tâchons de ne pas lui donner ce frère. » Ce raisonnement paraît irréprochable à la plupart d'entre nous et on l'attribue à la tendresse des parents qui ne veulent pas créer de petits malheureux. Il a pénétré profondément dans les mœurs de la société aisée, comme chez le paysan des départements prospères. Et cependant combien il est faux, combien il prend le contre-pied de *l'intérêt personnel des individus* ! Le fils unique a toutes les raisons pour être une non-valeur : il n'a pas le sens de la nécessité, n'ayant ni frère ni sœur qui lui représentent en petit la concurrence future. Il songe et on lui inculque l'idée « qu'il aura toujours de quoi vivre », puisqu'il réunira sur sa seule tête l'activité et la fortune des deux individus. Cette quiétude supprime tout effort. Vienne un revers ou, simplement, par le *jeu naturel de la valeur*, ses ressources se trouvent-elles diminuées, le voilà désemparé en face de la vie. N'ayant jamais *senti* l'obligation de se tirer d'affaire, il y est mal préparé. C'est un mauvais service qu'on lui a rendu en ne lui donnant ni frères ni sœurs. On peut dire au contraire que les familles nombreuses ont une vertu éducative propre : entre les enfants et par leur libre contact, il se fait une auto-éducation. De bonne heure perce en eux le sentiment qu'ils seront plusieurs à se partager le patrimoine et que, par conséquent, il faut se créer une situation. D'une façon générale, ils comprennent plus tôt la réalité et le sens de la vie (une famille est une petite société où l'on fait l'apprentissage des vertus et des défauts, où se développe surtout un esprit de solidarité qui est loin d'exclure le goût de l'indépendance et de l'effort personnel). Il suffit d'ailleurs de regarder les résultats pour se convaincre que les enfants issus de familles nombreuses réussissent aisément de bonne heure, et qu'ils ont des qualités pratiques et *sociables* qui manquent longtemps aux autres. Tel est l'intérêt des enfants : ils sont ainsi mieux armés et plus tôt. L'intérêt des parents est le même : arrivé à l'âge adulte un fils unique, dans un milieu aisé ou demi-aisé, aura rarement une occupation lucrative. Il ne fera rien ou tentera quelque carrière libérale exigeant de fortes avances et une longue attente. Il est très probable — tout compte fait — qu'un seul enfant élevé dans ces conditions coûte davantage que plusieurs qui, dès l'âge de 16 ans ou 18 ans, embrassent un métier et ne sont plus à la charge des leurs.

Il n'est pas inutile pour engager le Français à redevenir prolifique

d'employer de petits moyens tels que les suivants. M. P. Leroy-Beaulieu constate qu'on rencontre beaucoup de ménages ayant deux enfants et que c'est le troisième qu'il importe de faire venir (il représente en effet l'accroissement). Que l'on réserve donc, suggère-t-il, au père de trois enfants les places de fonctionnaires subalternes qui sont données à la faveur (gardes-champêtres, innombrables employés des villes, des départements et de l'Etat). Ces places sont extrêmement recherchées et constitueraient une prime alléchante pour le troisième enfant. M. X, sénateur, propose de réduire à un an la durée de service du conscrit marié : cela favoriserait les mariages entre jeunes gens. Enfin une série d'avantages et de combinaisons — moins pratiques que les deux précédentes — ont été proposées : exemption d'impôts, liberté de tester, taxe sur les célibataires, etc.

Ces moyens ne sont pas négligeables, mais ce sont de petits moyens. Ce qu'il faut, ce n'est pas prêcher la fécondité au point de vue de l'intérêt national, cela ne décide personne; c'est montrer combien le malthusianisme est contraire à *l'intérêt de l'individu* et dangereux pour le succès de la famille. Mais ce qu'il faut encore c'est remonter à la source du mal : le manque d'initiative. On pourrait ouvrir de nouveaux horizons aux familles moyennes, leur faire voir que toutes les places accaparées par les étrangers en France peuvent être conquises par leurs fils; qu'à l'extérieur, dans nos colonies, mais surtout dans les pays neufs déjà en plein essor (Australasie, Amérique du Sud, Japon) et dans l'Europe même, pour des voyageurs et des représentants de commerce intelligents, il y a des situations avantageuses à occuper. Faire pénétrer ces idées au sein de la masse française n'est pas l'œuvre d'un jour. Nous verrons comment l'on pourrait s'y employer méthodiquement. Le résultat ne serait pas aussi long à atteindre qu'on pourrait le penser : car il s'agit de réveiller des qualités endormies plutôt que de réformer un tempérament. Le Français à un fonds d'initiative hardie : ses remarquables débuts dans la colonisation au Canada, dans la Louisiane aux Indes, son essor économique sous le deuxième empire, etc., etc. le prouveraient assez. Il faut donc éveiller son audace et son ambition latentes. Quand, de nouveau, il sera aiguillé sur cette voie, il verra dans l'émigration un instrument de fortune et de puissance et retrouvera peut-être les vertus de ses cousins les Canadiens qui sont les plus prolifiques du monde.

Manque d'esprit scientifique — entraînant la routine; — manque d'initiative — entraînant le goût du fonctionnarisme et la dépopulation — voilà deux raisons *morales* responsables en partie de notre arrêt économique. Mais il y a, en plus, une série de causes moins définies, de ces « impondérables » dont parlait Bismarck. Un exemple en passant. M. Gaston Deschamps écrivait au *Temps* pendant son récent voyage en Amérique, quelle était la mauvaise réputation de Paris (1) :

(1) 14 avril 1901.

De toutes les supériorités qu'il pourrait revendiquer une seule est populaire aux Etats-Unis, c'est qu'on y fait la fête mieux qu'ailleurs. « Ce n'est pas exagérer le mal, lui disait un de nos consuls, d'affirmer que notre commerce extérieur souffre de cette mauvaise réputation. Elle a suscité la défiance. La clientèle va, de préférence, aux vertueux Allemands, aux vertueux Anglais. Puisque nous sommes si vicieux, on imagine aisément que nous sommes mauvais fabricants ou mauvais marchands. » Il va sans dire que cette réputation est une légende et que les autres peuples ont aussi leur genre de débauche, — souvent plus grave, toujours plus dissimulée. Mais comment s'est établie cette légende? Grâce à nos romanciers. La responsabilité est ici bien nette. On nous juge par nos livres à la mode. Comment en serait-il autrement? Or, ces livres décrivent une famille française désorganisée et un monde d'exception que l'on prend pour l'ensemble du pays. Nos romanciers ne font d'ailleurs que transposer dans la littérature un défaut général de leurs compatriotes : fanfarons de vice! Mais leurs défauts sont plus graves que ceux des simples particuliers : ils influent sur l'opinion. Nos écrivains devraient songer qu'ils sont lus par des fanfarons de vertu. Tout arrive. Après l'art pour l'art, l'art réaliste, l'art érotique — tous trois un peu usés — peut-être verrons-nous, avec le xxe siècle, surgir un art qui décrira nos qualités après avoir exagéré nos vices. On pourrait dire à plus forte raison du *prestige* d'un pays ce qu'on dit de sa réputation morale : il a une influence sur l'écoulement des produits. Victoires militaires, ou diplomatiques, éclat des inventions ou des grandes œuvres en temps de paix forment pour l'industrie d'une nation la meilleure réclame. Quelques événements comme Fachoda, humiliation comparable à ce que fût Olmütz pour les Prussiens, ruineraient notre prestige et par suite notre commerce.

Ces raisons morales de déchéance seraient pénibles à découvrir si elles tenaient à la race. Mais elles sont plutôt inhérentes à l'époque. La race montre par des signes certains qu'elle n'a pas perdu ses qualités. *L'esprit d'initiative* qui s'affirmait au siècle dernier par une brillante colonisation et la primauté du commerce en Orient s'est manifesté en ce siècle par une expansion économique continue jusqu'en 1890 (malgré la guerre), par une exportation considérable de capitaux (Suez, Panama, Transvaal) et enfin par une politique coloniale vivace malgré son absence actuelle de résultat. Quant à *l'esprit scientifique*, une élite le possède à un haut degré et tend à la faire pénétrer : de Claude Bernard à Pasteur, de Lavoisier à Berthelot, en France sont nées plusieurs découvertes qui ont transformé la physique, la biologie, la chimie.

**
**



Lévy-Dhurmer : *Les petites Pourtalès.*

L'enfant dans la peinture française contemporaine

C'est un sentiment unanime que l'enfant est naturellement une œuvre d'art : par là même il devait être le sujet préféré des bas-bleus et des chaussettes-bleues de la peinture — car il est autant d'hommes sentimentaux que de femmes, — il devait leur être la matière d'inspirations faciles et complaisantes, et en même temps il devait forcer les artistes vrais que son charme féminin avait séduits, à concentrer leurs puissances de pénétration, d'ingéniosité et de philosophie pour saisir la profonde vie mystérieuse à travers le banal. L'enfant étant une matière très simple, son portrait psychologique nécessite le chef-d'œuvre ou se résout en fadaise. Quand on ne l'envisage plus que comme un sujet purement plastique, étude de muscles, de mouvement et de lumière, l'enfant présente des difficultés spéciales : il est mobilité, transparence, éphémérité, évolution rapide, au point que les procédés impressionnistes seuls peuvent être logiquement employés à donner l'illusion de sa jeune vie instable en perpétuelle transformation, chair encore liquide, âme informe en vertigineuse élaboration, mouvements indécis, irriguliers et jamais arrêtés même en du sommeil, lumière papillottante et papillonnante. Les véritables peintres de l'enfance plastique le situeront donc dans le jardin ou la campagne, en plein jour, alors que les psychologues l'étudieront dans la rue

ou les salles de société, et que les poètes philosophes l'épieront dans l'ombre méditative des coins d'intimité.

I. — L'Enfant dans la Famille.

Si, de l'avis de tous, l'enfant est une œuvre d'art, on regarde trop généralement le tout petit enfant comme une larve de laide informité. Cette chose sainte elle-même qu'est la gésine, on ne voit pas que nul peintre en ait été inspiré : cependant il n'est peut-être point de plus rare et beau sujet moderne qu'une femme qui va être mère et qui porte à la fois l'orgueil et la sereine fatigue de sa gloire. Il eût fort séduit quelques peintres de l'ancienne Allemagne ou de l'ancienne Flandre dont l'étude, maintenant fervente, devrait amener les jeunes générations d'artistes à plus de plénitude de vie et au goût de la fécondité. Aussi bien est-ce d'eux que procèdent avec intelligence et dilection les trop rares modernes qui ont peint le nouveau-né, qui ont senti la beauté et la grandeur de cette petite plante grasse, — presque légume et tubercule — réserve d'humanité. Wéry, avec un sentiment touchant et sobre qui fait la largeur de son talent, met au centre des *Bateliers d'Amsterdam*, une batelière allaitant de sa tendresse son enfant, modeste héros futur de ces horizons qui s'évasent en lumière ascendante par dessus les toits et par les portes des canaux. *Fille de Penmarch* précise l'idée en une image saisissante de réalité mystique. La forêt des mâts monte serrée. L'atmosphère est de douceur et de religion. Il est une bénédiction dans l'air et du ciel sur ce groupe de la mère inclinée en pitié respectueuse de madone vers l'être minuscule qui deviendra grand pour souffrir, qui partira vers une vie maritime dont il ne recueillera que les peines pour le service de l'humanité. Les maîtres du vieux temps concevaient la mère du Christ sous les espèces des matrones de leurs siècle ; les peintres aujourd'hui, par un sentiment analogue mais transformé, avec une conscience nouvelle et forte de la société, voient en la mère humble, cotoyée chaque jour, la créatrice des humanités inconnues, telle cette paysanne irradiée d'or que, sur un fond de mer recueillant son eau bleutée au bénitier des rocs, Levy-Dhurmer sanctifie en *Notre-Dame de Penmarch*.

Carrière, peintre de la maternité, aime à grouper les enfants autour de la mère dans un désir physiologique autant que sentimental de rapprochement, chaque forme remontant à sa cause, à sa source. Dans le *Baisers du soir*, la famille se compte avant d'aller se coucher, se recueille sentimentalement avant le grand

recueillement physique de la nuit. La mère est la dispensatrice, la verseuse de paix, de sommeil qui est paix condensée, jusque pour le dernier qui au sein boit du sommeil. Les autres, plus grands, lesquels autrefois tétèrent son sein, s'accrochent à elle, après le lait du sein demandant le lait des caresses. Un peu accablée du doux fardeau d'être mère, elle éprouve l'émotion profonde du mystère de s'être multipliée, elle est porteuse d'un sacrement. Et c'est la poésie sacrée de l'allaitement dans une atmosphère un peu lactée, où les figures dormantes sont des laitages qui reposent, des crèmes de lait, où tout est lumineusement onctueux, atmosphère de nébuleuse. Jamais la manière géniale de Carrière ne fut mieux appropriée qu'à la peinture de l'enfance, âge indécis, inarrêté, fluide. Instinctivement il est le poète cosmogonique de l'enfant ; par instinct encore il est le poète exquisement compréhensif des gestes et des allures instinctifs de l'enfance. N'est-ce point parce qu'elle est un âge fluide que la chevelure des enfants doit être toujours librement coulante, ce qu'il a si bien senti au point de choisir liquide jusque la spéciale nuance de l'or de leurs cheveux....., Carrière, unique peintre des chevelures de fillettes fluantes comme du sommeil, comme du rêve !

Autour de la mère est groupée la géniture. Les lumières sur les figures, sur les rondes joues, telles que Prud'hon seul en fit de si onctueuses, semblent des reflets sur des eaux pures dans l'ombre *recueillies*. La chair en est translucide. La chair est une gelée c'est-à-dire du liquide pris mais fusible, et potelable, maniable aux doigts du Temps. (La peinture de Carrière est une manière de bosselage, une sorte de sculpture des faces qui convient bien à la présentation de ces corps que le temps sculpte peu à peu selon une image idéale.) Recueillis dans l'ombre, ils sont plus de vie concentrée avide de se développer dans la lumière, avec des figures larges pour plus d'expression..... surfaces de vie. Plus de vie concentrée et plus d'âme condensée, mais nullement cristallisée, bien plutôt levain de rêve et de vie, en sourde et immesurable fermentation.

Les enfants de Carrière sont nés de générations de penseurs, d'hommes de peine de la pensée. Ils ont l'humilité, la songerie affectueuse et profonde d'enfants d'ouvriers ; ils connaissent la vie par intuition fascinée en conservant l'instinctive ingénuité de l'enfance. Le masque de la race, l'âme de parenté, d'hérédité se marquent par l'ombre qui fait à tous une âme commune, un semblable visage, qui les noie en un onduleux bain de similitude. Les générations jeunes, par les espaces de pénombre et de

ténèbres, sont pareilles aux générations ancestrales : ainsi la vie se révèle d'une adorable et profonde monotonie. Ce sont des âmes et des chairs qui croissent en simplicité dans le silence et dans l'ombre, ce sont de très tendres jeunesses encloses, vivant en le retrait élyséen de l'âme. L'ombre leur fait des langes de brume, l'ombre les borde comme le sommeil et comme leurs rêves. Ils apparaissent des êtres de limbes retrouvant en les



Henner : *Portrait.*

limbes de l'ombre familiale celles du néant dont les voici à peine sortis : la nuit de l'ombre prolonge la nuit mystérieuse des entrailles maternelles. Les enfants de Carrière, tendres chairs éparses dans un crépuscule d'affection et d'intimité ! Des songeuses, des caresseuses, des dormeuses, des berceuses, des interrogeuses, des veilleuses dans la brume des sentiments mélancoliques dont elles-mêmes sont composées ! Ames de silence et

corps d'étreintes, aux lèvres à peine rouges d'un rouge teint de de songe, aux charmantes robes d'ombre, à la chair blême de demi jour, ils organisent la famille de façon discrète et grave. Carrière a surtout présenté les enfants dans *la famille*, n'en sortant guère, y appartenant, y vivant comme en leur univers : d'où leur apparence poignante de méditatifs et passionnés prisonniers de la chambre et de la famille. On les dirait craintifs du dehors et serrés à la famille comme à la joie positive et prilégiée de l'existence. Ces enfants ne connaissent que les promenades des rêves, les jardins ombreux des caresses et des propos maternels, les ébats sérieux et touchants de caresses entre frères et sœurs : ils communient avec toute l'humanité qu'ils ne connaissent pas dans leur sentiment infini de la famille : ils s'y res serrent en charmant effarement de l'inconnu trop lumineux de l'univers trop vaste , enfants gâtés de l'ombre dont il semble qu'ils ne puissent se sevrer.

La peinture en caresse de Carrière fut singulièrement douce et expressive pour la facture de ces formes de grâce affectueuse. Elle a suffi à en dire toute la poésie familiale, qui en est l'essentiel, et cela a fait qu'il a été un révélateur d'enfance bien que par son abstention de la couleur il n'ait pu l'exprimer entière en sa ravissante animation. En étant *plutôt* le poète de la famille que de l'enfant, il a pu être un peintre profond et large des enfants : il y fallait son génie qu'on salue un des plus beaux de la France et de *l'humanité* moderne.

II. — L'Enfant dans la Maison.

Quand l'enfant a un peu grandi, il se détache légèrement de la mère, sa timidité ne se risque point vers la vie du dehors, mais sa vie d'intimité s'élargit, il s'espace dans la maison qui lui est encore une moins chaude mais plus vaste maternité. Les enfants de Berton sont des enfants de Carrière qui ont pris le large des chambres, clairs et gais, jouant dans des pièces voisines de la chambre maternelle. On a dit que Carrière était un peintre d'entresols : Berton est monté d'un étage et en des chambres plus hautes. Ses types sont bien Parisiens, mais non enfants de Parisiens qui travaillent comme ceux de Carrière, de Parisiens aisés et oisifs. Pour ces écolières joliment chattes dont la câlinerie gracile du corps accuse un rien de déhanché, le travail est un devoir imposé par la maman sans préoccupation sociale. L'aisance de la famille s'indique encore à ce que ces pierrettes aux fraîches paupières et au regard mouillé semblent

toujours venir de se laver le visage à l'eau parfumée de neuves cuvettes, et le rouge des lèvres annonce un sang refait de reconstituants agréables. — M. Delachaux nous offre comme des fleurs érigées droites en de magnifiques vases les fins profils de délicates fillettes aux lignes stylisées dans le découpement de la chevelure ceignant en corolle la face. — Les fillettes de M. Lobre, passant d'une chambre à l'autre comme elles passent d'une année à l'autre avec un jouement d'ombre et de clarté à la robe et à l'âme, sont de « petites filles d'intérieur », futures femmes d'intérieur, avec la grâce, l'aisance, la sollicitante ingéniosité de jeunes maîtresses de maison. Elles grandissent et vont grandir dans la maison comme en un parterre. Charmants meubles, comme les meubles elles sont des arbustes de la maison. — Ainsi que Berton, Mlle Breslau a une prédilection qui nous est précieuse pour les enfants de familles aisées. Il en est de gais, sains, vifs, décidés de pose et de front martial, qui savent leur situation déjà faite dans la vie et qu'ils n'auront jamais à obéir en esclaves. Il en est de câlines avec des figures chevalines dans la crinière retombante de la chevelure *auburn* : en des robes de rondes qui sont au corps comme les rideaux printaniers aux fenêtres, ceinturées et sans corset, leurs cheveux épars en herbe, elles content de leur babil rieur la poésie de la robe de mousseline, cette étoffe d'enfances, et leurs âmes frêles et analyseuses, leurs malices d'analyse en aiguille, semblent tendre comme au bout des antennes des cils leur intellectuelle grâce incisive. Il en est qui rêvent par récréation, songeant à des choses légèrement grises dans la couleur familière de leur costume, petits êtres en solitude dans la richesse de leur rang et qui apprennent à se connaître dans les heures d'oisiveté. Celui de *la Géographie* est un enfantin Raphaël moderne, tête d'artiste-enfant de finesse aristocratique, aux yeux d'intelligence scrutatrice, en la pose de l'adolescent de Raphaël par une inspiration précoce qu'allégorise sur son front la noble disposition des cheveux. Mais les plus mélancoliques ne sont pas tristes et pour eux la vie n'est pas l'école mais la récréation. Ils ne vont pas même en pension : ils travaillent chez eux et Mlle Breslau, qui emprunte, on dirait, à les peindre, les couleurs scolaires des cartes d'atlas, leur est une idéale institutrice d'affection, de douceur, de caresse et de simplicité familiale.

Renoir, en une inspiration semblable, avec une prestesse de touche merveilleuse à rendre la déliaison des grâces de fillettes, assied au piano de gazouillantes jeunesses pour qui la musique est une récréation, une façon particulière de babiller en harmo-

nieux caprice. D'intellectualité légère et instable en vol d'oiseau, sveltes comme des notes sous les cheveux impalpables, les déchiffreuses essaient le morceau pris au hasard comme plus tard elles essaieront un cœur vibrant, avec une attention amusée et distraite, ici savoureuse de tout le charme des joues enfantinement rosées.

Lévy-Dhurmer, en un luxe de clarté et de netteté radieux, ordonne la dînette des poupées-princesses, *les petites Pourtalès* : finesse et fraîcheur, son pastel convient au velouté des chairs d'enfants, fines et fraîches comme du linge, exquises comme de la porcelaine peinte des dessins et des couleurs de vie, des chairs de pastel faites pour le blanc et les dentelles. Dans les toilettes blanches dentellées de tendres ombres vertes, Dhurmer précise la merveille de cette jeunesse heureuse, de ces plus fines des enfants des femmes, de ces enfants de jeune fille plus que de femme, ensemble pures et subtiles, candides et d'expérience jolie. De grâce définitive et de charmes en promesses claires, ces enfants sont adorables comme des femmes, captivantes telles que jeunes filles, enfances si raffinées que leur forme exprime déjà l'élégance amoureuse de leur destinée. Tendres ornements de la vie, ingénues jouisseuses de luxe, fleurs esthétiques de la richesse sociale, ils sont les enfants des intérieurs tapissés et meublés avec art, la poésie du goût distin-



Henner : *Portrait.*

gué, de petites vies précieuses en le décor des curieuses porcelaines telles que des princesses de musée vivant et clair. Fragiles et intelligentes, nuancées des couleurs d'étoffes plus que des couleurs de nature, plus veloutées en manière de fruits ou fleurs rares de jardins idéals que de fruits ou fleurs ordinaires et quotidiens, elles retrouvent cependant, dans le prix de leur innocente artificialité, la splendeur très pure des choses naturelles.

La Maison pour l'enfant, vraiment n'est-elle pas un musée et une serre, et un palais de prodiges exotiques? Et bien davantage encore, toute la vie, toute la nature et toute la merveille. Au Luxembourg, l'on a de Claude Monet une toile où apparaît un enfant au féerique palais de la demeure versant des colorations d'un bleu ménagé en lumière de berceau. Dans le clair de lune bleu qui descend des rideaux sur le parquet il penche comme une barque pris d'un instinct de voyage et d'errance, avec un menu roulis, dans cette lumière qui évoque un idéal clair de lune sur la mer, s'imaginant marin. Tous les rêves bleus de l'enfance fluent en cette lumière bleue de la chambre où il marche en doux loisir halluciné : l'appartement, sous le mystère des teintes, est grand tel qu'un jardin tropical, profond de rêve comme la nuit. Et le voici petit occidental en rêve libre dans l'appartement disposé suivant un idéal oriental, japonais, prince charmant de la maison, pris au jeu d'illusion d'un beau conte bleu. Jamais plus somptueusement ne fut exprimé le prestige de la maison esthétique sur la destinée de l'enfance.

S'il peut sembler que l'enfant vu dans la maison soit, de tous ceux que groupe la peinture, le moins nouveau, le plus vêtu de la lumière du passé recueillie aux vitraux des appartements, tandis que la beauté du futur habite le plein air et la pleine lumière, c'est que les peintres ne se sont guère tenus qu'au décor des appartements d'hier. Nul n'a encore fixé l'enfant de l'appartement moderne, plus simple, plus aéré, plus discrètement coloré, plus naturel. C'est dans ce cadre vaste et clair que doit surgir le type attendu de l'enfant nouveau.

III. — L'Enfant dans le Salon.

Pour l'enfant il est deux parties bien nettes dans la maison : celle où il joue et est soi-même, celle où il représente, où il devient un petit homme ou une petite femme, grave, doux et poli, attentionné, et où il n'appartient plus à soi mais aux autres.

C'est au salon que le peintre à l'occasion de pressentir en lui l'être mondain et de cérémonies.

A vrai dire quelques-uns prennent la représentation au comique et rient de leur propre tenue composée par la mère avec tant de soin. Renoir, en une de ses splendides et musicales œuvres, a précisément saisi ce qu'il y a en l'enfant retenu au salon, du chat à la fois gambadeur et de parade. Jouant avec le beau grand chien, *Les petites Charpentier* ont les yeux de chat de l'enfance et le mignon pomponnage de la bête fourrée, habillées d'un joli chiffon étroit comme un ruban au cou. Leur mignonne chair même, potelée et bosselée de mille fossettes, est un menu chiffonnement à côté des nœuds des vêtements. En même temps que les mains sont réunies par instinct et éducation, elles s'abandonnent à la gaieté, elles sont tout rire, elles sont de petites bouches riantes, les joues colorées de touches de pinceaux discrets, riant encore de l'indécision des contours de la jolie bonne chair, le rire répandu par tout le corps comme une musique lumineuse, en harmonie parfaite.

Henry Bourget, fixé comme un papillon en un pastel de Lévy-Dhurmer volontiers supérieur à ceux de Paul Bourget, est au contraire des petites Charpentier, sous le bonnet précieusement préparé des cheveux blonds, un grave petit infant de Parisiens riches, infant décoratif fait pour l'encadrement des fenêtres, le fond des tapisseries, la clarté des miroirs, le vêtement noble, l'aristocratie de la pose décorative et de la pensée personnelle. Sa figurine de maladive malignité, où le nez est un peu pincé comme par un rhume et les yeux un soupçon pleureurs, se détache sur un fond vert électrique papillotté de neigeux confetti en une adorable blondeur frêle ; ses vêtements, son col brodé semblent presque être d'un papier de luxe, ce qui, avec son teint de rose fragile sur peau d'exquis papier mâché et ses cheveux trop légers comme n'ayant pas de vie terrestre, achève de lui donner un air de petit prince servi, au salon, aux invités parmi des dragées.

D'intellectualité identique, *l'Enfant en robe verte* d'Albert Besnard médite, curieuse, les questions qu'elle se pose à elle-même et celles qu'on fait autour d'elle, rumine son commérage avec soi et la nature. Gamine en attention, avec toute l'espièglerie prête des lèvres, la bonne volonté attachée des yeux, la mignonesse docile de la pose, elle est encore un enfant de grand air dans les jardins-salons, la robe couleur des gazons et des arbres, la figure peinte par un soleil tamisé, les cheveux et les yeux par le ciel et les nues. De tels enfants tirent leur grâce et leur santé d'une

nature pour eux disposée en salon, afin qu'à l'aise, en pleine verdure tout en restant au milieu des parents et des amis, ils puissent dans le bonheur de cette société songer aux choses de nature. Dans ce monde d'aisance artistique l'enfant le plus mon-



Lévy-Dhurmer : *Henry Bourget*.

dain reste chose de nature, il est arbuste, il est aussi élégant volatile de spacieuse cage, et l'artificiel même s'en fournit à la naturelle féerie. *Mesdemoiselles L...* maintiennent aux fauteuils et aux divans des salons les gentillesses du berceau : on y admire avec complaisance leurs facettes fripées, mo-

biles, légères comme robes, on les y admire des poupées gracieuses, puériles élégances d'âme et de gestes, puériles musiciennes et mondaines, les plus délicieuses petites bêtes domestiques, indolentes, élégantes, câlines, nerveuses. Fillettes faisant leurs classes chez elles, baguenaudeuses externes qui savent jouir de l'heure (maison, parents, albums, robes et tout), on les devine, dans la brune tonalité du boudoir et des toilettes, de parents qui reçoivent beaucoup et ayant déjà jugé cette société comme par opération instinctive, par un sens inné du monde. — La *Jeune fille* de l'Exposition de l'Enfant relève, avec l'allure et la physionomie de la jeune enfant d'entrain et de spontanéité, de la liberté et du négligé aimable de l'actrice ; par la chair peinte comme des fruits que le regard surcolore de lumière, par la joue nuancée de lueurs d'orange et de pommes, son visage participe de la richesse savoureuse des vergers. Enfant-fruit à la face portée par la corbeille des vêtements et le feuillage engaînant de la chevelure, elle est, maquillée par la nature même, à la fois du théâtre et de la vie, fille du grand art éternel. Et cela qui est le propre de toutes les créations de Besnard n'est jamais aussi spontanément et plus harmonieusement ordonné que chez l'enfant.

Les enfants de M. Carolus Duran sont déjà de petits bourgeois cossus, ventrus de velours et pattus de canons, pour le surcroît alourdis de peinture autant que de velours : ils étouffent. Oh ! la chose légère qu'est un enfant ! On voudrait à ceux-là les ailes des amours Bouguereau pour qu'au moins ils puissent prendre de l'air, agiter cette atmosphère opaque qui les écrase comme leur existence de petits riches inutiles et égoïstes. *Georges Claretie* même, séduisant de ses jolis yeux d'une âme nostalgique qui ne peut s'affranchir de la prison fastueuse, et les *jeunes Murat* sont bien fades dans toute leur opulence criarde. Jamais le défaut de lourdeur figée de M. Duran n'a davantage ressorti que dans la peinture de l'enfant. Des siens, la vie n'est qu'arrangement, artificiel, théâtre et théâtre des boulevards. Sans doute l'enfant est un petit acteur, mais un acteur de jardins.

Mme Jeanne Simon a eu, au contraire l'ingéniosité féminine et maternelle de rechercher l'aquarelle pour rendre, avec goût limpide, la fraîcheur des teints lavés des clairs enfants élevés à l'hygiène anglaise, ce rien de parfum d'eau pure qui reste à la joue rose, au regard fluide, cette fraîcheur un peu marquée en rose au visage par un soir de printemps. — Mme Laura Leroux choisit des fillettes déjà plus viriles en même temps que plus mondaines, affichant sur preste fond vert nuancé leur frêle indi-

vidualité féline et souple sous les nombreux vêtements, la main sur le côté en anse garçonnière et s'attachant avec curiosité au monde des vrilles charmantes des yeux. — Mme Colonna de Cesari arrête la fillette sur le chemin de l'école, alerte et décise, en sombre mais léger costume de travailleuse, fillette libre avec la désinvolture de la jeune fille libre et du garçon. — Et M. Sinibaldi se distrait parfois à des pensionnaires soyeuses aux voluptueuses boucles brunes et au sourire réticent.

Les fillettes de Boldini se drapent avec l'art de dames en leurs robes de soie de nuance perle, nacrée de rose, et dans l'encadrement des boucles de cuivre indépendantes manifestent par l'ardeur de la menue bouche, la crispation fragile des mains et l'attachement des yeux, un tempérament de race éloquente, de théâtre encore puisque mondaines. — Au lieu de les dresser déjà en pose révélatrice, Jacques Blanche, avec un art plus large et plus franc, les préfère surprendre en leur abandon affalé sur les meubles, molles, lasses et fraîches, aussi femmes déjà par l'indolence, l'aisance oisive, la songerie dédaigneuse, petites reines de toilette et de salons de réceptions et de landaus. Mais Blanche recherche et retrouve sous cette nonchalance presque maladive à force de richesse, la liberté, la santé du corps en avenir, l'enfance heureuse et brillante. Harmonieusement faites pour et par ce genre de vie dont elles expriment la haute valeur esthétique, ces jeunesses aristocratiques restent en leur parure fraîche autant que luxueuses, naïves, jolies, aimables parmi la soie des salons, le satiné des parquets et l'étoffé des meubles.

Henner, grand et délicat féministe, choisit, avec la pureté de son goût voluptueux, les fins profils d'une grâce française hellénisée, de petites Minerves sérieuses dans leur électrisante beauté, froides avec la vénusté qui précipitera le désir, tacites et douces avec l'adorable bouderie des joues, mais impérieuses par l'éclat du front, l'amenuisement du nez, l'insistante angulosité du menton et du crâne, le cou altier, la netteté des sourcils, la franchise des yeux, la fixité du regard dans la sclérotique bleue comme ses ciels, la gravure délicate des lignes et la blancheur à peine rosée de la peau, — impérieuses encore ravissamment par la majesté libre des chevelures peignées d'amour, des chevelures tombant en rideaux et s'ouvrant en mains et en palmes. Dans le portrait de *Mademoiselle Henriette Fouquier* le front est recouvert des franges régulières de la chevelure lourde en casque, mais le visage encore resplendit de fermeté fine. Même celles encore écolières, partant pour l'école avec de studieuses énergies décises, même celles orphelines voilées de deuil, les fillettes de

Henner somptueuses de leur fauve chevelure, des lèvres, de leur volonté, de leurs yeux de jeune fille représentative, *portent* prématurément la gravité de leur beauté fatale.

A y revenir, l'impression générale sur toutes ces enfants de salons est bien celle du poète-philosophe songeant, à regarder les rondes de babies au Luxembourg, qu'ils pleureront un jour les uns des autres. On en emporte un souvenir d'une tendresse un peu amère en son insinuante volupté. Les plus insoucieuses enfants des salons, en la flottaison vibratile des lignes et le pollen diamanté des carnations, sont d'innocentes mais déjà angoissantes « enfants de volupté ».

MARIUS-ARY LEBLOND.

(*La fin au prochain numéro.*)



Jacques Blanche : *Thaulow et sa famille.*



Barricade de la rue de la Roquette (place de la Bastille), d'après une photographie faite le 22 mars 1871.

L'Insurrection Communaliste du 18 Mars 1871

LES RESPONSABILITÉS

« ... Vous savez, Messieurs, ce qui se passe à Palerme. Vous avez tous tremblé d'horreur en apprenant que, pendant quarante-huit heures, une grande ville a été bombardée. Et par qui ? Par un ennemi étranger exerçant les droits de la guerre ? Non, Messieurs, par son propre gouvernement. Et pourquoi ? Parce que cette ville infortunée réclamait ses droits. Ainsi donc, pour avoir réclamé ses droits, Palerme a subi quarante-huit heures de bombardement... Permettez-moi de faire appel à l'opinion de l'Europe. C'est rendre un grand service à l'humanite de se lever et de faire retentir quelques mots d'indignation contre de tels actes. Quand le régent Espartero, qui avait rendu des services à son pays, prétendit bombarder Barcelone, pour supprimer l'insurrection, il s'éleva de toutes les parties du monde un grand cri d'indignation ». (THIERS, extrait d'un discours prononcé à la Chambre des députés, en 1848).

La spontanéité foudroyante du mouvement communaliste, l'impossibilité matérielle où se trouvaient les révoltés de triompher, car

vainqueurs de l'armée de Versailles, ils eussent été écrasés par les Prussiens, maîtres de la banlieue, donnent à cette formidable insurrection un indiscutable caractère de sincérité farouche, de folie furieuse, d'héroïsme sauvage, de grandeur désespérée (1).

Cette lutte fratricide qui, pendant plusieurs jours, transforma Paris en un immense brasier et fit couler dans ses rues des ruisseaux de sang, sous les regards joyeux des Prussiens vainqueurs, doit être à jamais maudite. Mais il appartient à l'historien, et c'est son devoir absolu, de rechercher sans passion, en toute conscience, les causes directes de cette catastrophe sociale, où la France vit mourir ses enfants par milliers et de fixer les responsabilités (2).



Raoul Rigault, procureur de la Commune, tué rue Gay-Lussac, le 24 mai 1871.

La chose est aujourd'hui possible. Le recul est désormais assez grand pour permettre de bien voir tous les plans de l'action, tous les détails du drame, tous les mouvements des combattants, tous les gestes des metteurs en scène. Qui veut connaître la vérité sur les causes de la Commune, la vérité sur la répression, la vérité sur les hommes qui y prirent part, n'est plus réduit, comme au lendemain du mouvement communaliste, à chercher dans des pamphlets académiques constitués par des rapports de police habi-

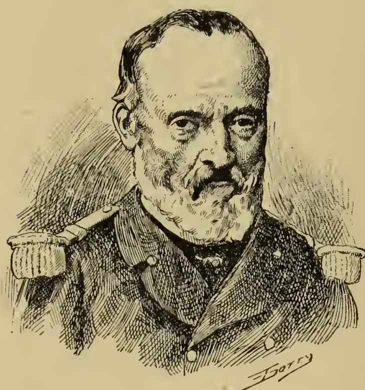
(1) Le maréchal de Mac-Mahon avait signé une convention avec le prince de Saxe, par laquelle les Prussiens s'engageaient à intercepter le passage même à tout individu qui tenterait de sortir isolément de Paris. Et cette convention fut si sévèrement observée par les Allemands qu'on apporta un jour à l'hôpital Saint-Louis de jeunes ouvrières tombées sous les balles des postes prussiens en se rendant comme de coutume à leur atelier de Saint-Ouen. L'une d'elles, une enfant de quinze ans, la poitrine percée de part en part, par une balle, mourut dans le service du Dr Alphonse Guérin, dont la conduite fut réellement héroïque pendant toute la durée de la semaine, alors qu'il y avait danger réel à défendre les blessés des hôpitaux contre les soldats affolés par d'affreuses légendes et ivres de massacre.

(2) Une enquête privée a été faite sur les résultats de la répression au point de vue de la population ouvrière. Cette enquête, à laquelle prirent surtout part des conseillers municipaux, aboutit à cette conclusion que 100.000 ouvriers environ avaient disparu. Dans le XXe arrondissement, 16.300 électeurs prenaient part en avril à l'élection de la Commune : 6.700 seulement votaient aux élections municipales de juillet. Près de 10.000 citoyens avaient donc disparu dans ce seul quartier de Paris.

lement fondus, ou dans des libelles anonymes et haineux, des éléments de conviction propres à satisfaire sa curiosité historique.

Chaque jour apporte des révélations nouvelles sur les choses et sur les hommes de ces heures lugubres; et si bien longtemps encore, toujours peut-être, d'obsédantes incertitudes tiendront place dans l'esprit de l'historien sur la conduite de certains chefs militaires de l'armée insurgée, la lumière se fait à tout moment plus vive, non seulement autour des causes, mais aussi des actions individuelles.

Il est aujourd'hui de toute évidence pour qui veut aborder de sang-froid l'examen des faits qui constituent la trame, si longtemps mys-



Le général Clément Thomas,
fusillé rue des Rosiers, le 18 mars 1871.



Le général Lecomte,
fusillé rue des Rosiers, le 18 mars 1871.

térieuse, de l'insurrection de 1871, et des événements en apparence si imprévus, d'où elle naquit, que tout fut fait pour la provoquer, que rien ne fut fait, du moins de la part du chef du Pouvoir exécutif, pour en atténuer l'impitoyable, l'inutile et dangereuse répression (1).

La ville de Paris, profondément agitée par ses aspirations commu-

(1) Trois jours après l'entrée de l'armée de Versailles dans Paris, alors que commençaient les massacres réguliers de tous ceux que les lâches dénonciations de voisins malveillants, de créanciers, d'ennemis personnels accusaient d'avoir servi, ou seulement soutenu la Commune, et que des concierges, comme en juin 1848, se faisaient pourvoyeurs de massacres, Jules Ferry (et c'est là une action qui doit lui être comptée dans l'histoire) se rendit de Versailles à Paris, pour supplier le maréchal de Mac-Mahon de faire arrêter le massacre. Le commandant en chef de l'armée régulière donna immédiatement les ordres nécessaires. Mais il était trop tard. La plupart ne purent parvenir à destination, au milieu du chaos de cette lutte désordonnée, et pendant cinq jours encore le carnage se poursuivit sans trêve. Femmes, enfants, vieillards, êtres inoffensifs et sans armes, étaient fusillés en masse, sans jugement, près d'insurgés pris les armes à

nalistes, ne pouvait pardonner au gouvernement de la Défense nationale d'avoir manqué à sa parole en lui refusant les élections municipales solennellement promises le 21 octobre. Elle espérait, avec raison, y trouver les forces nécessaires pour entraîner le gouvernement dans une action décisive contre l'envahisseur et y recueillir de solides éléments de résistance contre une prochaine agression, trop facile à prévoir, des partis réactionnaires coalisés.

Mais la signature de l'armistice, la nomination de Vinoy, le triste héros de Saint-Etienne-les-Orgues (Basses-Alpes), lors des événements de décembre 1851, au commandement en chef des armées de Paris, la démission forcée de Gambetta, l'hostilité violente contre Paris de la nouvelle Assemblée royaliste, les injures odieuses adressées à Garibaldi par les « ruraux » de Bordeaux, la nomination au commandement de la garde nationale du général d'Aurelle de Paladines dont les sentiments réactionnaires étaient connus de tous, la loi sur les échéances et l'absence d'une loi sur les loyers, l'élection de Thiers à la présidence de la République par une majorité orléaniste, désireuse de s'assurer un complice, alors que naïvement elle se donnait un maître et couronnait le rêve de toute une existence de manœuvres ambitieuses, la condamnation à mort par contumace de Blanqui et de Flourens, la suppression des journaux républicains avancés, le bruit persistant du désarmement de la garde nationale et de la suppression de sa solde, la proclamation inepte et volontairement provocatrice du gouvernement annonçant qu'il a résolu de s'emparer par force des canons détenus par les gardes nationaux, alors qu'il eût été si facile et si sage de réaliser, en la circonstance, le programme de négociations élaboré par le maire du IX[e] arrondissement, et accepté par le gouvernement (1), etc..., toutes ces cau-

la main et qui, d'après les lois de la guerre, devaient être jugés avant de mourir.

Je tiens le récit de cette généreuse mission de M. Jules Ferry de la personne même qui l'accompagnait.

Quant à Thiers, seul responsable de cette affreuse hécatombe de Français, dont l'activité révolutionnaire eût pu troubler ses projets ambitieux, seul responsable de la mort de l'archevêque de Paris, du président Bonjean, de l'abbé Deguerry, des PP. Clerc, Ducoudray, Allard, dont on lui offrit l'échange d'une façon si pressante, contre celui de Blanqui, il n'eut pas un geste de pitié en faveur des victimes pendant toute la durée de la semaine de mai.

(1) Au lendemain de l'enlèvement des canons du parc Wagram, et alors qu'il était déjà question de les reprendre, *manu militari*, M. Georges Clemenceau, maire du IX[e] arrondissement, fit près du gouvernement une démarche personnelle et très pressante, ayant pour but de le détourner de cette expédition militaire dont les conséquences pouvaient être désastreuses au milieu d'une population surexcitée. M. Clemenceau réussit à faire partager son opinion, qui était d'ailleurs celle des maires de Paris, au

ses, et bien d'autres encore, qu'il serait trop long d'énumérer ici, devaient concourir, on en conviendra sans peine, à exaspérer jusqu'à la démence une héroïque population qui, pendant plus de quatre mois, vécut dans un état de crise perpétuelle, dans une sorte d'ivresse patriotique traversée par les plus douloureuses angoisses.

« J'ai entendu des hommes que je pensais être des hommes fermes et réfléchis, dit M. Jules Favre, dans sa déposition devant la Commission d'enquête, déclarer que ce qu'il y avait de mieux était de prendre leurs femmes et leurs enfants et d'aller se faire tuer en disant : « Nous aimons mieux brûler nos maisons que les rendre à l'ennemi. »



Millière, député de Paris, fusillé sur les marches du Panthéon, le 26 mai 1871.



Vermorel, membre de la Commune, mort le 20 juin 1871, à l'hôpital militaire de Versailles, à la suite de ses blessures.

Et pendant ce temps, l'Assemblée de Bordeaux, élue sous l'action de la peur, manifestait avec une humiliante précipitation sa volonté de traiter à tout prix, afin de pouvoir plus librement se consacrer à des tentatives de restauration monarchique. En toute circonstance sa haine éclatait contre Paris, qu'elle dépouillait de son titre

gouvernement; et, parlant au nom des ministres et du Pouvoir exécutif, M. Ernest Picard, ministre de l'Intérieur, consentit à donner pleins pouvoirs au maire de Montmartre pour obtenir par la persuasion la reddition des fameux canons, dont la présence sur les buttes inquiétait visiblement la population, bien que les munitions fissent défaut. Les quelques obus dont disposaient les artilleurs n'étaient même pas du calibre des pièces confiées à leur garde, garde plutôt somnolente. Il était de toute évidence que les négociations devaient aboutir heureusement au bout de quelques jours. Tout le faisait présumer. L'agression inqualifiable du 18 mars mit fin à tous les pourparlers et précipita la catastrophe.

de capitale. « On couvrait de huées honteuses, dit Camille Pelletan, dans ses *Questions d'histoire*, les plus glorieux de ses élus, on faisait même sur des matières toutes spéciales, comme les échéances, des lois qui pouvaient presque sembler des lois de rancune, tant elles étaient ruineuses pour le commerce de Paris (1). »



La lessive des gardes nationaux, sur la place Pigalle, en mars 1871.

C'était organiser volontairement la faillite, c'était précipiter les victimes de ces impitoyales mesures fiscales dans la révolte, c'était préméditer leur écrasement.

L'insurrection communaliste, avec toutes ses horreurs, est née de ces provocations systématiques et de ces cruelles injustices.

(1) Au cours des premières séances, des incidents significatifs s'étaient produits qui ne laissaient aucun doute sur les dispositions de la majorité. Garibaldi, envoyé à l'Assemblée par trois départements, s'était vu refuser la parole par les représentants du pays qu'il était venu défendre. Les sentiments chevaleresques lui avaient fait oublier Mentana; d'étroites préventions empêchaient la majorité de se souvenir de Dijon.

Pour ceux qui l'insultaient, le noble soldat de Dijon n'était qu'un étranger, un aventurier peut-être. Mais Victor Hugo! lui, le grand poète, le grand proscrit, n'était pas plus épargné, tant les gloires les plus hautes de leur pays étaient étrangères à ces nouveaux représentants de la France. Les hommes même qui avaient répandu leur sang pendant la guerre n'étaient pas

*
* *

Si vous voulez encore une preuve nouvelle de cette volonté persistante de l'Assemblée de Bordeaux, de jeter Paris dans la lutte et d'en finir du même coup avec cette « cité maudite », lisez cette page que j'emprunte au journal de guerre d'un de nos plus braves et de nos plus distingués officiers de marine, d'un témoin impartial du drame, le lieutenant de vaisseau Francis Garnier, détaché dans un des forts de Paris pendant toute la durée du siège.

«... Comme toutes les autres garnisons, nous dit-il, l'armée de Paris reçut de l'Assemblée nationale sa part d'éloges; mais la population qui méritait davantage fut plus maltraitée.



Gustave Chaudey, rédacteur au *Siècle*, fusillé comme otage, à Sainte-Pélagie, le 23 mai 1871.



Blanqui, en 1871.

« On affectait d'oublier sa patience, sa résignation, son indomptable désir de résistance, pour ne se rappeler que l'insulte faite le 4 septembre à une assemblée qui, la première, avait déserté sa cause et le crime du 22 janvier.

traités d'une façon plus digne. Le colonel Langlois, encore mal guéri d'une blessure récente, se voyait, en séance publique, l'objet d'une grossière injure. C'était sous Paris qu'il avait combattu. C'est qu'en effet, dans la manifestation tumultueuse et confuse des passions, dont la majorité semblait animée, se dégageait déjà un sentiment plus marqué, plus général que tous les autres : la haine ardente et implacable de Paris. Etait-ce parce qu'il avait fait la République? Etait-ce parce qu'il avait résisté à l'ennemi? Ces deux griefs se confondaient sans doute dans l'esprit des insulteurs. (Le Dr Louis Fiaux, *Histoire de la guerre civile* de 1871. G. Charpentier, éditeur.)

« Au fond, ce siège de quatre mois et demi avait été trouvé trop long par bien des gens qui ne pouvaient pardonner à la capitale de la France cette inutile prolongation de la lutte; le sentiment patriotique qui l'avait inspirée leur semblait d'autant plus importun qu'ils y voyaient un reproche éclatant de leur tiédeur et de leur égoïsme. *Enfin les partis monarchiques sentaient que Paris restait le plus grand obstacle au succès de leurs projets de restauration par son attachement inébranlable à la forme républicaine.*

« Ainsi, au lendemain de la capitulation, après avoir enduré la faim, le froid et les projectiles ennemis, Paris se retrouvait plus complètement séparé du reste de la France qu'il ne l'avait été pendant le siège; *il se voyait honni pour avoir essayé de remplir ce qu'il avait cru être son devoir.* Il n'était question de rien moins que de lui enlever son rang de capitale pour le punir de cette exagération, et de sa manie de renverser les gouvernements établis, ces gouvernements fussent-ils l'Empire. Ce fut avec une stupéfaction inimaginable que cette ville impressionnable et intelligente s'aperçut du profond dissentiment qui existait entre elle et la province. Les classes ouvrières crurent à un vaste complot ourdi pour renverser la République *et songèrent dès lors à se prémunir contre cette éventualité...* »

C'est donc bien dans la haine de la réaction parlementaire pour la ville de Paris, et aussi dans l'inébranlable volonté du chef du pouvoir exécutif de bénéficier de ce sentiment au profit de ses ambitions personnelles que résident les causes de l'insurrection communaliste. Il ne faut pas les chercher ailleurs.

C'est créer volontairement une légende qui ne peut résister à la moindre analyse des faits qu'attribuer les événements du 18 mars aux manœuvres occultes de forces révolutionnaires organisées de longue main, aux menées combinées des chefs jacobins et internationaux appuyés sur cette force vague, flottante, multiforme et alors sans aucune action générale, qui s'appelait le Comité central, et dont l'existence politique ne date véritablement que du 19 mars, alors que le gouvernement légal abandonnait Paris à sa toute-puissance et que, très habilement, le nouveau pouvoir se créait une incontestable autorité officielle et morale en décrétant la convocation des électeurs parisiens pour la constitution immédiate d'une assemblée communale (1)

En réalité, malgré les provocations incessantes de l'Assemblée de Bordeaux, Paris était encore très calme dans les premiers jours de mars. Les désordres qui se produisaient aux abords des fortifications

(1) Voici quelle était en ce moment la composition du Comité central de la garde nationale : « Assi, Billioray, Ferrat, Babick, Edouard Moreau, C. Dupont, Varlin, Boursier, Mortier, Gouhier, Lavallette, Fr. Jourde, Rousseau, Ch. Lullier, Blanchet, J. Grollard, Barroude, H. Geresme, Fabre, Pougeret, Bouet, Viard, Ant. Arnaud.

étaient isolés, et, avec un peu de bienveillante diplomatie, le gouvernement pouvait éviter toute effusion de sang.

Le 5 mars, Jules Ferry adressait de Paris la dépêche suivante : « Jamais dimanche plus calme malgré rapports sinistres. La population jouit du soleil et de la promenade comme si rien ne s'était passé.... *Je ne crois pas au péril* (1). »

Le 17 mars, *le Moniteur universel* publiait les lignes suivantes :



Gustave Maroteau, rédacteur de *La Montagne*, condamné à mort.



Ch. Delescluze, membre de la Commune, délégué à la Guerre, du 9 mai jusqu'à la fin (mort sur la barricade du Château-d'Eau, le 24 mai 1871).

« Paris est devenu tout à fait calme. Rien ne vaut une heure de méditation silencieuse pour remettre l'ordre dans les esprits. Les sentinelles du parc d'artillerie de Montmartre, au nombre de quatre seulement, ne seront pas indéfiniment relevées. Ce matin déjà, on a peine à les percevoir.

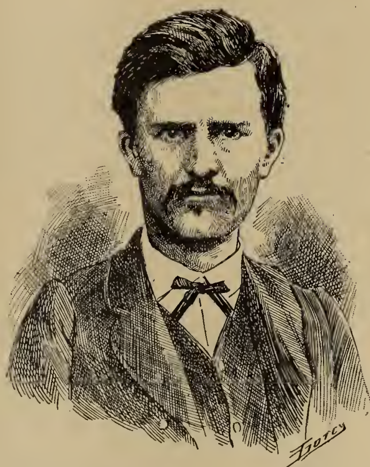
« A Belleville, on a fini aussi par ne plus prendre d'autre attitude que celle d'un poste qui s'en ira où l'on voudra, dès que l'ordre lui en sera donné *dans les formes*. »

(1) « L'opinion publique, à Paris, était généralement que les canons rentreraient promptement en la possession du gouvernement s'il avait recours à des moyens modérés. Ces canons braqués sur la ville inquiétaient, effrayaient bien la population bourgeoise, mais elle pensait que cet enfantillage ne durerait plus longtemps; elle était convaincue que les gardiens des canons se fatigueraient bientôt de cette corvée exceptionnelle. Telle était la situation de Paris et de Montmartre lorsque le gouvernement entreprit, sans avertissement préalable, dans la nuit du 17 au 18 mars, l'attaque des buttes. »
(*Histoire de la Révolution du* 18 *mars*, par Paul Lanjalley et Paul Corriez.)

Il faut croire que cet ordre ne fut pas donné « dans les formes », comme le souhaitait l'organe officiel, car, le 18 mars, les troupes des généraux Lecomte et Paturel tentaient d'enlever de force les canons des buttes Montmartre. Le sang coulait, les soldats mettaient la crosse en l'air, se mêlaient à la foule, abandonnaient le général Lecomte, qu'ils fusilleront bientôt avec Clément Thomas, et le gouvernement, faute immense et irrémédiable, quittait précipitamment Paris, qu'il faisait évacuer en même temps par les troupes, malgré l'énergique et patriotique résistance de Jules Ferry. Il abandonnait ainsi la malheureuse cité à l'insurrection victorieuse, c'est-à-dire à l'anarchie et aux plus effroyables calamités. Des gens de cœur tenteront encore d'établir un rapprochement entre les deux villes ennemies, Versailles et Paris, et feront des efforts désespérés pour apaiser les passions et réconcilier les âmes.



Hortense David, pointeur à bord de la canonnière *la Commune.*



Rossel, délégué à la Guerre du 30 avril au 9 mai. Condamné à mort (exécuté à Satory le 28 novembre 1871).

Sur tous les murs de Paris des appels seront affichés au nom du Comité de conciliation, puis publiés dans les journaux avec de nombreuses adhésions, entre autres celles de MM. Ranc, Isambert, Ulysse Parent, Delattre, Dr Léonce Levraud, Dr Semerie, Georges Avenel :

« Le scrutin, seul, disent ces appels, peut calmer les esprits, pacifier la rue, raffermir la confiance, assurer l'ordre, créer une administration régulière, conjurer enfin une lutte détestable, où, dans des flots de sang, sombrera la République. »

La plupart des maires et des adjoints signeront la convocation pour les élections du 26, et près de leurs signatures figureront aussi celles de MM. Schœlcher, Clémenceau, Lockroy, Floquet, Tolain, Millière et Greppo.

Bientôt, les maires de Paris tenteront un effort désespéré et enverront à la séance de l'Assemblée de Versailles treize délégués chargés de formuler un programme de transaction, d'après lequel provisoirement Dorian serait maire de Paris, le colonel Langlois commandant de la garde nationale, Edmond Adam préfet de police. Une loi serait en même temps présentée à l'Assemblée de Versailles, autorisant les élections dans un bref délai.

Vaines tentatives qui se briseront d'un côté contre des exigences excessives d'un pouvoir insurrectionnel déjà débordé par le despotisme brutal des comités d'arrondissement, de l'autre contre des volontés inébranlables et des projets savamment édifiés.

C'est sans doute au sortir d'une vaine entrevue avec les délégués du Comité central d'une intolérance égale à celle des parlementaires royalistes que Tirard jettera ce cri de désespoir d'une signification si précise : « Que faire entre l'anarchie à Paris et la monarchie à Versailles ! »

Sous les yeux des vainqueurs campés sur les collines comme sur les gradins d'un cirque immense, des milliers de Français vont s'égorger à la lueur sinistre de leurs foyers en flammes. Lutte effroyable, souillée de crimes atroces, obscurcie par des lâchetés infâmes, illuminée parfois par des actes du plus pur héroïsme, un des drames les plus poignants et les plus tragiques qui aient jamais ensanglanté le passé humain.

Armand Dayot.

13 septembre 1901.



Aspect de la butte Montmartre le 17 mars 1871, d'après une aquarelle de Pils.

Le Financier sous la troisième République [1]

II. — AU THÉATRE

Tout en élargissant de plus en plus ses aises et son autorité « d'homme fort » dans le monde réel, le financier, le spéculateur n'occupait plus au théâtre, depuis quelque temps, l'état de rôle caractéristique et spécial dont l'avait investi la comédie d'Emile Augier ou d'Alexandre Dumas fils. Son action s'y mêlait, accessoire, au mouvement général de la vie. Ses millions perdaient leur signe dans l'anonymat de leur richesse collective. Il restait un des acteurs nécessaires du drame social : il n'en était plus, sur la scène, le type central et convergent.

Redeviendrait-il de haute actualité dramatique et romanesque ? Comme si les temps étaient révolus pour une reprise générale de l'irritante question, voici que deux romans, très inégaux en valeur : *Un homme d'affaires*, de Paul Bourget, le *Brasseur d'affaires*, de Georges Ohnet, et une pièce de théâtre en expectative : *Les affaires sont les affaires*, d'Octave Mirbeau, — suivant de très près *La Bourse ou la vie* — d'Alfred Capus, en ont sonné le réveil coup sur coup.

En attendant que se ranime sur toute la ligne le feu des discussions pour ou contre le rôle de l'argent dans la société contemporaine, il nous a paru curieux autant qu'opportun de rouvrir la galerie dramatique des hommes de finances, et de les représenter tour à tour comme ils se suivent, dans l'histoire du théâtre, chacun avec le trait distinctif de son époque et la physionomie de son idée fixe.

Les Précurseurs : le « Martyre de l'argent »

Avant d'arriver au gouvernement indiscuté du monde, l'Argent eut à subir de rudes assauts ; tout gonflés qu'ils fussent de ses largesses, ses favoris n'échappèrent pas aux dérisions dont se paye sur terre trop de bonheur ou d'habileté. La comédie antique est criblée de traits satiriques, comme le drame moderne est empli jusqu'aux bords de déclamations amères, contre les servants de Mammon et de Plutus. Les Grecs d'Aristophane se disputent à qui aura pour hôte Ploutos l'aveugle.

De la scène ou de la satire latine montent des plaintes continuelles contre les publicains qui mettaient en actions les conquêtes des armées romaines. Le moyen âge a marqué d'une effigie infamante, dans ses contes, ses fabliaux, ses farces, les trafiquants, qui, les premiers s'essayèrent aux opérations encore mystérieuses de la banque.

Banquier, usurier : on fut longtemps avant d'apercevoir de différence aucune entre ceci et cela. Quelle que fût sa descendance, sémitique ou japhétique, le personnage voué par état aux œuvres de

(1) Voir dans *La Revue* du 15 août : *Le financier sous la troisième République* : I. *Dans le roman*, par MM. Marius-Ary Leblond.

ténèbres que semblaient être les combinaisons du crédit, ne variait guère de type ni de costume, toutes les fois qu'il plaisait à l'imagination populaire d'aller le saisir dans son officine, de l'arracher à sa table jonchée de monnaie, de le tirer au grand jour et de le prendre violemment à partie. Il n'avait qu'à paraître. On l'avait aussitôt reconnu, le vieillard sombre et soupçonneux vêtu d'une robe à ceinture de cuir, coiffé d'un bonnet, le front plissé, les yeux creux, les narines minces et serrées, les lèvres closes et dénotant la méfiance, avec le geste des doigts décharnés s'allongeant pour agripper sans cesse une nouvelle proie. Il s'est levé de bon matin, et n'a pas manqué, au réveil, de tarabuster sa femme, ses filles et sa servante. Après avoir soigneusement visité toutes les serrures de la maison, il s'absente, un moment; c'est pour conclure un marché, ou pour faire une courte station à l'église, où si tranquillement on remémore ses comptes en égrenant son chapelet. Qu'on n'oublie pas surtout d'accourir bien vite le chercher si quelque emprunteur frappe à son huis, car il ne faut parfois qu'un instant pour perdre beaucoup. Certes, il ne desserrera les cordons de sa bourse que contre des garanties palpables, avantageuses au décuple. Un fief seigneurial, peut-être, un beau domaine de terre qui s'en ira lambeau par lambeau dans son coffre. D'avance il s'en réjouit et se frotte les mains d'aise. Mais, qu'on n'attende de lui ni rémission, ni délai, au jour marqué du paiement. Le débiteur ne sera quitte d'un denier, dût-il racheter la somme du poids de sa chair... Le type shakespearien de l'usurier vampire, de Shylock, est tout entier déjà dans une vieille légende du XIV[e] siècle : *le Juif et le Chevalier.*

C'est merveille de voir comme de telles gens, sans aide de l'alchimie, sont experts à transmuter les métaux et à tirer du sang des peuples à sec. Ils ne s'appellent tous Samuel Lévi et peuvent aussi bien avoir pour nom Nicolas Flamel, l'heureux marchand qu'on soupçonna d'être sorcier pour avoir en peu de temps amassé un avoir énorme, en spéculant sur des maisons vendues au rabais.

Mais le temps marche. Le numéraire voyage. Les industries se développent. La société se complique. Dans toute l'Europe, la Renaissance est en proie à la fièvre de l'or. Shakespeare, en créant le *Marchand de Venise*, n'a fait encore que présenter avec une force saisissante le type traditionnel de l'usurier, du louche prêteur de fonds. A ce personnage d'état précaire et méprisé va succéder le banquier puissant et solide. Déjà la banque, la spéculation, le négoce vont s'étalant avec une ostentation souveraine dans les républiques italiennes ou flamandes et trônent dans la chambre d'or d'Augsbourg.

En France, les manieurs d'argent n'ont pas eu le triomphe aussi aisé; leur grandissement social est moins rapide, leur prestige demeure plus effacé. Ils restent suspects au peuple qu'ils rançonnent et l'orgueil des nobles, qui leur souscrivent des billets avec la familiarité hautaine de don Juan traitant avec M. Dimanche, n'est pas prêt à rapprocher les distances. Ailleurs qu'en France, disons-nous,

on ne penserait pas à porter sur la scène des hommes si nécessaires et si enviés. Moins respectueux de la supériorité du coffre-fort, les théâtres parisiens, au contraire, s'emparent de leurs personnes et s'amusent sans gêne à leurs frais. La hauteur des piles d'écus n'étonne pas la verve maligne de Baron, Dancourt, Dufresny, Regnard, en attendant qu'éclate la satire sanglante de Lesage.

De tout temps les poètes à la bourse légère ont éprouvé contre le fugitif métal, la mauvaise humeur de gens trop habitués à ses inconstances. Par une sorte de représailles s'exerçant comme un retour de justice contre des fortunes trop facilement arrondies et démesurément gonflées de la substance commune, les financiers furent livrés au rire bruyant de la masse des impécunieux. Ils ne quittèrent plus la scène comique.

Il était, d'ailleurs, bien entendu entre les auteurs, les acteurs et le public, que le financier de théâtre ne pouvait être autre qu'un personnage lourd et disgracieux, à la démarche sans grâce, à l'esprit pesant comme un coffre, sec comme ses clefs, à la physionomie basse comme ses instincts, ou le nom (1) dont on l'affuble, d'ordinaire, et que sa conversation était en reste de distinction sur le langage des laquais.

Gros, court, basset, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,
Un sourcil gris, un œil de vrai damné,

c'est sous ces jolis dehors que l'annonçait naïvement une pièce contemporaine de Molière : les *Intrigues amoureuses*.

Tout galant qu'il se montre, M. César-Alexandre Patin n'a guère plus avenante physionomie sous le pinceau de Dancourt, en l'*Eté des Coquettes*. Il joue l'amoureux : ses pistoles font le charme unique de ses billets doux. Il a des prétentions et ne trahit que des ridicules.

Les spectateurs, comme de juste, sont ravis de trouver tant de désavantages réunis chez des gens accablés de richesses, ils applaudissent à cœur joie et se jugent après cela moins à plaindre, en la médiocrité de leur condition.

Le partisan qu'on malmène ainsi, ne se prive pas, à cause de cela, d'aller au théâtre. Il ne ressentira de ces attaques ni méchef ni blessure. En rentrant du spectacle, il pourra dire comme le personnage de Plaute : « Le peuple me siffle, mais moi, je m'applaudis, quand je contemple l'intérieur de ma caisse ». Il n'en régnera pas avec moins de sérénité sur son domaine compliqué d'impôts, de traites, de tailles, de capitations, de gabelles. Songerait-il seulement à en garder rancune à des gens d'espèce inoffensive et besogneuse, comme les auteurs? C'est, au contraire, une habitude assez répandue chez eux d'héberger des poètes. Leurs hôtels affichent un luxe royal. Leur table fait les délices de ceux qui la fréquentent et l'envie de ceux qui en entendent parler, sans la pouvoir approcher. Car leur réputation est acquise sur ce point. De rares succulences, des recettes dites à la

(1) Basset.

financière, des mets raffinés et nouveaux n'ont-ils pas été imaginés, confectionnés chez eux ? Les partisans, capables d'apprécier la valeur d'une bonne cuisine, ne sauraient en vouloir à Regnard, — qui est un peu des leurs, du reste, et doit se souvenir, à l'occasion, des agréments de sa charge de trésorier — d'avoir attribué à son personnage de La Bredouille (un heureux traitant et excellent traiteur) l'invention des poulardes aux huîtres, des poulets aux œufs, des sarcelles aux olives.

Bagatelles que cela, en fin de compte. Les épigrammes du théâtre ne les troublent pas, en la digestion de leurs affaires. Les temps sont propices. Le peuple leur est affermé comme une terre. Partisans, traitants, munitionnaires, directeurs, de quelque titre qu'on les salue, les parvenus de la Banque sont en passe extraordinaire de chance et de faveur.

Partisans et Traitants

Quelques-uns de ceux-là même s'y enfoncent trop avant, s'y vautrent et se gorgent avec trop d'assurance et de rapace égoïsme. C'est pendant les mauvaises années, qui ont sévi sur les débuts du XVIIIe siècle. Des calamités pesantes se sont abattues sur le pays. Des froids rigoureux empêchèrent les arrivages des grains. Les accapareurs ont choisi ce moment pour s'enrichir sur le dos de la misère générale.

La haine a grandi contre les publicains, depuis La Bruyère et son immortel chapitre des Partisans. Les mécontentements haussent le ton. Les attaques grossissent. Au théâtre, les traits satiriques se serrent et se multiplient. Tout à coup retentit sur la scène le nom, l'odieux nom de Turcaret. Le type habituel du financier a pris aussitôt, dans la pièce de Lesage, la valeur et la durée d'expression d'un caractère classique : c'est Harpagon et Géronte réunis. Ce caractère est immortel comme Tartufe. Le Turcaret, un laquais, tortueusement arrivé à l'opulence, nous le savons par cœur avant qu'il ait parlé. Dès que son valet a signalé sa venue : « Le voici Madame, le voici ! » c'est un personnage de connaissance qui s'avance sous nos yeux avec son importance bouffie, sa bedaine arrogante, ses airs de fripon et sa très apparente sottise. Chacun de ses mots prête à rire, quand la bassesse n'en provoque pas l'indignation. On ne l'écoute que pour le bafouer. A part soi on s'étonne même qu'ayant eu l'intelligence de fourrer dedans une belle collection de dupes, il n'en ait pas gardé davantage pour se défendre. Tant de naïveté, chez un homme que des escrocs, des valets, des filles trompent et mystifient à l'envi, pouvait-elle s'allier à la rouerie professionnelle du traitant, auquel les habiletés artificieuses de l'agio avaient valu une si prompte fortune ! Les hommes d'affaires, de conscience non moins élastiques, qui recueilleront, de nos jours, la succession de Turcaret, seront une proie moins facile à dévorer. J'en prends à témoin le Cantenac (1) de Gon-

(1) Dans la comédie des *Tapageurs*.

dinet ou le Brassac (1) de Capus! Mais à sa vilenie d'âme notre personnage a joint la présomption du parvenu, qui ne doute de rien et se croit capable de tout parce qu'il est riche : c'est le trait auquel se reconnaîtront tous ses pareils.

En écoutant la pièce de Lesage — un auteur pauvre ayant ses raisons de ne pas chérir les financiers — gentilhommes et seigneurs ont senti croître leur vieux dédain à l'égard du bourgeois enrichi. Lorsque souffle la bise en leur manoir, lorsque les menaces d'une ruine prochaine sérieusement les inquiètent, force leur est bien d'aller voir comme les choses se passent en ce monde de roture, pour y contracter alliance; mais avec quelles grimaces, et quel accompagnement d'avanies! La revanche de Georges Dandin n'a pas encore sonné. « Il faut, disent-ils, de temps en temps du fumier sur les meilleures terres »; à s'y résoudre sans cela ils ne concevraient pas d'excuse. C'était l'avis de Mme de Grignan et plus encore d'un certain marquis faisant figure dans une comédie de la Régence : *l'Ecole des Bourgeois*, de Dallainval.

Perdu de dettes et ne sachant où donner de la tête pour continuer à jouir de la vie sans avoir à la gagner, il va condescendra peut-être à épouser la petite Benjamine, pour la fortune de sa mère Mme Abraham. Du moins, il y met toutes ses conditions. Outre la dot fort raisonnable de deux cent mille livres de rente, il exige en prime cent mille livres de dettes acquittées. Serait-ce trop payer la possession de sa précieuse personne? Non certes. C'est conscience à lui de ne pas réclamer davantage. Il s'encanaille à trop bon marché. Il méprise, d'ailleurs, souverainement la famille qu'il exploite et n'en excepte pas la jeune fille à laquelle il daigne octroyer sa main. Il en parle, il en écrit avec une rare impudence. Mais voici qu'un de ses billets, au dénouement, tombe entre les mains de la mère et l'éclaire tout à trac sur ses vrais sentiments. Le mariage est rompu :

> Parbleu ! s'écrie notre marquis, c'est une royale femme que Mme Abraham! Je ne connaissais pas encore toutes ses qualités. Je m'oubliais, je me déshonorais: j'épousais sa fille; elle a plus de soin de ma gloire que moi-même et m'arrête au bord du précipice. Ah ! embrassez-moi, bonne femme, je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre.

Tant d'affectation méprisante à ne frayer qu'à contre-cœur avec les parvenus du négoce, tant de pitié hautaine se récriant sur l'absence des nobles manières et du bel usage chez ces gens devra tout à l'heure baisser de ton. La finance moderne est entrée en scène. On s'en aperçoit à la comédie de Saurin : les *Mœurs du temps* et à l'allure des personnages. Turcaret s'est décrassé depuis vingt ans. L'homme d'argent s'est éduqué, façonné. Il a pris le ton. C'est à peine s'il est question de mésalliances dans le mélange courant de la haute bourgeoisie et de la caste nobiliaire. Le flot des affaires a débordé les hiérarchies et les classes. Au demeurant, si les titres, si la noblesse valent encore qu'on les recherche, les nouveaux maîtres du capital

(1) Dans la comédie de la *Bourse ou la Vie*.

sauront bien quand il leur plaira, acheter cette noblesse, solder ces titres.

En vérité, l'heure est excellente pour Law, en 1716, lorsque l'envie lui vient de faire miroiter aux yeux du public les fallacieux espoirs de son gigantesque système. L'appel au lucre sans peine, à l'argent trouvé, « gagné au plus facile », n'a été que trop entendu. Du jour au lendemain se sont déchaînées les fièvres de la spéculation. On se précipite de toutes parts sur les merveilleuses actions du Missisipi. La rue Quincampoix, cette Bourse d'alors où tout le monde tripotait, est devenue le point de rencontre, empli de tumulte et de cris d'une foule en délire; le désir de gagner de l'argent, beaucoup d'argent, grâce aux brusques sursauts et revirements de l'agiotage. affole les cervelles. Les femmes se sont jetées dans le tourbillon, avec leur intempérence habituelle. Elles encensent le veau d'or. Des duchesses baisent la main de Law, en l'espoir qu'il les aidera, les conseillera. « Si des duchesses agissent ainsi, dit à ce propos la mère du Régent, que lui baiseront donc les autres femmes?... » Puis (le moindre écolier sait la suite), le réveil terrible, l'énorme écroulement, la banqueroute formidable, qui ruinera pour un siècle le crédit de la France.

La fortune du contrôleur des finances en fut arrêtée, et celle de bien des gens avec la sienne, mais non la spéculation. Celle-ci était entrée dans les mœurs pour n'en plus sortir, modifiant singulièrement au passage la morale des intérêts. Les scrupules d'un autre temps ont déserté les consciences. L'argent a véritablement commencé son œuvre de conquêtes. On rit, on tend la main à ceux que pousse en haut le flot vainqueur; on ne perd plus de moments à plaindre les victimes de ses caprices. « Ces menées sont abominables, répondait Talleyrand à l'un de ses amis, qui se lamentait; mais trouvez-moi donc un autre moyen de gagner ! »

La Venue de « l'Homme d'Affaires »

Le nom déprécié des traitants n'est plus en cours. Les « hommes d'affaires » en tiennent la place. Ils sont tout puissants, au commencement du XIX[e] siècle, trop heureux, trop puissants, paraissent-ils. Les plus hardis ont jeté leurs filets dans l'eau trouble, ramenant à eux les dépouilles des vaincus de la vie. Il y aura eu pour eux d'excellentes opérations à faire, dans les galeries du Palais-Royal, sur les Bons d'arrérages, sur le Cadix, le Gênes effectif, le sucre et les cafés. Leur chance provocante irrite les regards du grand nombre. De nouveau, les poètes comiques se croient désignés à « venger la morale ». Le doux Colin d'Harleville et l'ingénieux Picard ont eu presque en même temps l'idée d'égratigner de leur stylet les hommes d'argent.

L'un introduit dans les *Mœurs du jour*, Morand, le prêteur sur gages, un homme très « calé » sur les moyens de s'enrichir par la déconfiture d'autrui et son indispensable Basset, un type, ce dernier,

le type, depuis lors stéréotypé, du financier d'espèce subalterne, de l'agent inférieur qu'on charge des commissions honteuses.

L'autre, dans le *Contrat d'union*, lève les voiles sur les menées d'une autre sorte d'aventurier de la Bourse, le sieur Duhautcours, un coquin secondaire comme le Basset de Colin d'Harleville, également au service d'un homme à capitaux, le banquier Durville dont les affaires ne vont qu'à demi et qui voudrait bien « se relever » par une banqueroute. C'est Duhautcours, qui a dressé le plan de la faillite providentielle, qui a fixé la minute précise où elle devra éclater comme un coup de tonnerre, qui a réglé d'avance l'attitude du patron, les paroles qu'il aura à prononcer, l'intervention opportune de Mme Durville et son évanouissement à point nommé. Tout a été prévu par cet homme avisé, sauf les surprises et les bousculades du hasard. Ainsi, dans une vieille pièce du Théâtre italien, *Le Banqueroutier*, le ménage Persillet croyait déjà tenir les bénéfices d'une bonne petite faillite frauduleuse, et n'en eut rien. Duhautcours a compté sans l'énergique résistance, à l'assemblée des créanciers, de son adversaire Fauval. Durville et sa femme hésitent, perdent pied dans la bataille. L'intrigant ne se laisse pas ébranler. Il redouble d'efforts et d'impudence. Vaincu sans ressources, il affronte encore ceux qui l'ont confondu.

Les honnêtes gens (leur crie-t-il) ne me font pas peur!

La comédie de Picard avait causé plus de tapage que l'auteur ne s'y était attendu. Des spectateurs avaient manifesté dans la salle. On feignit d'y reconnaître des figures à la ressemblance de celles qui étaient en scène. On les montrait de l'œil et du doigt. Puis, ce léger bruit s'apaisa, étouffé, comme tant d'autres par le cliquetis des armes. Car on était sous le premier Empire et toute l'attention se portait aux fanfares belliqueuses.

Avec le temps Picard lui-même amendera fort sa mésestime à l'égard des manipulateurs de fonds. Il donnera bientôt, en s'aidant de la plume de Mazères, sa comédie des *Trois Quartiers*, image vivante de la hiérarchie sociale, telle qu'elle se comportait aux environs de 1827. Il y logera en belle place, à la Chaussée d'Antin... et dans sa propre estime, ces hommes de chiffres; ils iront de pair avec les habitants les plus qualifiés du faubourg Saint-Germain, l'aristocratique faubourg.

Les financiers d'alors sont exposés, de temps à autre, à des retours offensifs de la part des auteurs de théâtre. Je vois passer, dans le demi-jour effacé de cette époque, les figures sans beaucoup d'expression de l'*Agiotage* d'Empis et des *Actionnaires* de Scribe et de Mazères. Durozay a recueilli timidement la suite de Duhautcours et l'avocat Saint-Clair celle du banquier Durville. Quant au Piffart de Scribe, il n'a demandé conseil à personne pour concevoir le mirifique projet de transformer la plaine des Sablons en prairies, au moyen de puits artésiens ni pour escompter les dividendes fantastiques qu'il promet aux autres sur l'exploitation de ses bois de Bretagne. Tout

cela n'est pas bien terrible. S'il subiste des Turcarets dans la société, il n'en est plus sur le théâtre.

Du côté des pures lettres, les généreuses effusions lyriques du romantisme durent encore. Les nobles sentiments, les goûts désintéressés, le fier souci des beautés esthétiques ont gardé des fidèles.

Le soleil écu d'or, la lune écu d'argent,

C'est la devise de ces enfants perdus de l'art. Le ton de l'école en a donné la note : ils affichent de superbes dédains pour les réussites vulgaires, leur mépris est sans bornes pour les repus, les rassasiés, les inconscients des voluptés immatérielles. Hier, le comte d'Alfred de Vigny a porté *Chatterton* à la scène, proclamant en plein théâtre la supériorité du rêve sur l'action, de la pensée indigente sur le luxe orgueilleux, du buveur d'eau sur le traitant. Les bohèmes enthousiastes ont couvert d'applaudissements les tirades du gentilhomme de lettres.

Est-il besoin de le dire? On ne fait longtemps chère grasse de ces beaux principes ingénus. Ils se volatilisèrent dans l'atmosphère lourde de la monarchie de Juillet. Une morale moins éthérée gouverne les mœurs. Les « satisfaits » sont les maîtres. Ils gèrent paisiblement, lucrativement, les intérêts d'autrui mêlés aux leurs. La classe moyenne jouit à la pleine mesure de cette quiétude parfaite où se montent les fortunes industrielles et les coups de théâtre de l'agiotage. Tout le monde est aux affaires, dans le militaire comme dans le civil. Les batailles du moment sont à la Bourse. Les guerriers vont à ce champ de manœuvres, armés jusqu'aux dents de bordereaux et de munitions capitalistes. Austerlitz et Wagram ne leur sont que des souvenirs vagues, lointains, effacés; mais on ne leur parlera jamais trop de la rente, des quatre canaux et des actions des ponts.

Aujourd'hui, en 1834, qu'est-ce que la noblesse? Qu'est-ce que la naissance?.. qui en veut?... personne!... De l'argent, c'est différent : tout le monde en demande (1).

Le calme au dedans, la paix au dehors; rien n'empêche d'opérer, spéculer, amasser et de savourer les harmonieuses jouissances métalliques. L'idéal à hauteur de comptoir, la souveraineté du bien-être matériel, c'est le pain quotidien des vaudevilles de Scribe, l'habile entrepreneur de matière dramatique, le grand négociant littéraire qui gagnera 5 millions de francs à l'*encre de sa plume*. La vie facile des régulateurs de la hausse et de la baisse, c'est le tableau préféré de ce théâtre assorti pour le mieux à la moyenne d'industrialisme, de jouissance et d'élégance sans distinction, qui est la tonalité du jour. Heureuses comédies! Fortunés personnages! Tout le monde est à l'aise là-dedans. Il n'est bruit que de gros sous... « Quand on a de la fortune, comme nous... Quand on est millionnaire comme moi! »

L'éblouissement de la richesse possible a éclairé les sombres cachettes où dormaient les écus entassés. L'argent, pendant des siècles

(1) Scribe, *Passion secrète*, I, 9.

circonscrit en la caste nobiliaire et dans la corporation dédaignée des traitants, s'est bel et bien émancipé. Il se déplace, s'envole, passe dans toutes les mains, et c'est à qui en retiendra le plus possible avant de le rendre à la circulation universelle.

Dans la littérature se reflète incessamment cette ardeur d'entreprise et de spéculation. Le roman anglais, par exemple, pullule de gens d'affaires exclusivement négociants, banquiers, statisticiens et n'ayant d'humain... que la mémoire des chiffres. Chez Dickens, ce n'est point un type isolé, un caractère d'exception comme est un Grandet, un Gobseck, chez Balzac. C'est une classe toute entière, composée d'êtres rigides et mécaniques, véritables machines à compter où ne résonnent les joies de l'esprit ni les tendresses du cœur, mais où s'inscrivent avec une rectitude impeccable les faits et les calculs. Il faut entendre dégoiser ces hommes positifs sur la manière dont ils se flattent de comprendre et de pratiquer l'existence. Avec quelle délectation gonflée d'amour-propre, avec quel large épanouissement satisfait de tout leur être les voit-on s'annoncer, se présenter :

> Thomas Gradgind, Monsieur. Homme de réalités, homme de faits et de calculs, homme qui part de ce principe que deux et deux font quatre et rien de plus, et qui, sous aucun prétexte et pour aucune raison n'accordera rien de plus. Thomas Gradgind, Monsieur, Thomas Gradgind lui-même avec une paire de balances et une table de multiplication toujours dans sa poche, Monsieur; prêt à peser et à mesurer n'importe quel fragment de la nature humaine et à vous dire exactement ce qu'on en peut tirer.

En effet, savoir au juste ce qu'on peut tirer de la poche du voisin pour le faire entrer dans la sienne, c'est l'A B C de la science des affaires. Panurge se vantait déjà de posséder nombre de moyens de se procurer de l'argent, dont les plus efficaces n'étaient pas toujours les plus scrupuleux. La façon n'importe, si le résultat s'y trouve. Aussi, que de fameuses idées d'entreprises, que d'excellents projets d'exploitations surgissent de toutes parts! L'écu méfiant et routinier sort de ses caches profondes. Il rutile au soleil, impatient de rouler et de multiplier. Les chiffres froids et lourds prennent des ailes. Comment résister à tant de promesses alléchantes? On n'a qu'à se laisser aller sur la foi des prospectus : la fortune est au bout... si quelqu'un d'autre ne la rafle pas en route.

Il n'est pas encore question, au pays de Dickens, de mettre en participation les brouillards de la Tamise et de les convertir en pluie d'argent. Mais l'imagination des hommes d'affaires ou des auteurs comiques n'est pas à court d'inventions pour le moins aussi originales. On peut s'en rapporter là-dessus au capitaine Smoke, l'entreprenant personnage d'une pièce de Douglas Jerrold. La conversation est fermement engagée sur ses projets, un jour de l'année 1845 :

(1) La grande récompense de la vertu, chez Scribe, auquel Alexandre Dumas fils reprochait d'avoir donné pour base à sa morale dramatique la vénération de l'argent, est un mariage riche. Mais est-ce particulier à Scribe, remarque un judicieux critique, et n'est-ce pas tout bonnement l'honnête morale bourgeoise?

Nous allons lancer, déclare ce judicieux capitaine Smoke, une compagnie aux fins de prendre à loyer le Vésuve, pour la fabrication des allumettes chimiques.

SIR P. — *A stupendous speculation*! Merveilleuse spéculation! Je dois dire que lorsqu'on en aura dûment énuméré tous les avantages, on trouvera que c'est une véritable roue de fortune pour les capitalistes intelligents.

CHATAM. — Mais pourquoi n'embarquez-vous pas Sa Seigneurie dans la question des allumettes?

SMOKE. — Je ne puis: j'ai déjà Sa Seigneurie dans trois autres compagnies Trois. D'abord, il y a une société au capital d'un demi-million pour extraire la civette de l'assa-fœtida. La seconde organise une excursion publique autour du monde; nous avons déjà fait des annonces pour demander des nourrices et des bonnes à tout faire.

BROWN. — Et maintenant, Monsieur, la troisième entreprise?

SMOKE. — Celle-ci, Monsieur, est une compagnie se proposant d'acheter la Serpentine (la rivière de Hyde-Park) pour un cimetière central de la tempérance.

BROWN. — Hé quoi? autant de tombes aquatiques?

SMOKE. — Oui, Monsieur, avec des pierres funéraires flottantes. L'étendue de la rivière étant nécessairement limitée rendra une pareille sépulture si choisie, si vraiment respectable!

La verve des écrivains peut se donner carrière, charger, amplifier les choses, en divertir les autres et s'en amuser soi-même. La réalité survit. Une espèce nouvelle de manieurs d'argent est apparue, une autre sorte de Turcarets que n'avaient pas connus les contemporains de Lesage, — ayant ceux-ci l'esprit d'aventures des anciens flibustiers et l'appliquant sur un différent territoire, hélas! limité par les frontières du Code.

Les mines d'or ne sont plus au Mexique, mais place de la Bourse.

Honneur et profit au plus adroit!

Les nouveaux venus ont leur désignation bien parlante au vocabulaire: ce sont des *faiseurs*, c'est-à-dire des hommes qui, par leur aplomb imperturbable, leur fertilité d'inventions et d'expédients, leur confiance en soi, leur adresse infinie à extraire de l'or des mines les plus invraisemblables, travaillent fébrilement à se créer une fortune rapide dans le mouvement des capitaux. Ils n'ont guère ou peu de chose, sauf leur verve de stratagèmes et de combinaisons. Leur occupation réelle est incertaine, mal définie. Cependant, ils ont la main à tout: opérations de bourse, successions en litige, affaires d'à côté, transactions aléatoires de toute espèce. Ils ne sont pas nécessairement des escrocs ou des fripons. L'instinct de la lutte les pousse en avant, les entraîne. L'ambition de la réussite les tient dans une agitation de fièvre perpétuelle entre l'échec de la veille et le relèvement du lendemain, qui ne sera peut-être qu'un point d'arrêt jusqu'à la culbute définitive, irrémédiable. Le faiseur, c'est le Bourset des *Mississipiens* de George Sand, c'est par dessus tout le type génial de Mercadet, l'inoubliable Mercadet, postérieur de quelques années au personnage de Douglas Jerrold, mais supérieur à celui-là de toute la distance qui sépare une parodie de mœurs d'un caractère.

Financiers et Spéculateurs modernes

Toutefois, l'aristocratie chrysogène, qui conduit les fluctuations de la rente, se garderait bien de confondre ses destinées avec celles d'un brasseur d'affaires de la catégorie subalterne d'un Mercadet. Elle a des visées plus hautes et gouverne sur un fonds plus solide. Quelques écrivains de théâtre reprennent l'attaque contre l'orgueil de ses parvenus, ridiculisent l'inélégance, le mauvais ton du bourgeois, ses succès vulgaires et son luxe criard. Il n'en va qu'à la surface des choses. L'activité croissante du capital et des capitalistes couvre la voix des acteurs et des auteurs. N'est-ce pas, à présent, la lune de miel de la spéculation, l'âge d'or du crédit, les temps prospères des Péreire, Haussmann, Morny, Mirès?

Cette crue envahissante de l'argent a des conséquences, encore assez nouvelles pour frapper l'attention et fournir des sujets d'études à l'originalité inventive des faiseurs de pièces. Ils s'y reportent avec plus de force et d'insistance. Des hommes de grand talent y déploient toute leur ardeur combattive. Durant quinze à vingt années, le répertoire de la haute comédie se suffit presque avec ces seuls éléments : la jupe vénale et le sac aux louis d'or. Chaque auteur voudra lancer, à son jour, à son heure, sa tirade, son morceau dialogué ou sa protestation dramatique contre les entraînements et les méfaits de la spéculation.

Dans le premier acte de la *Bourse*, Ponsard ouvre aux spectateurs le cabinet d'un agent de change et leur en dévoile les mystères — pour nous, à présent, si peu mystérieux. L'influence morale de la richesse sur la conscience privée, ou le poids dont elle pèse sur la considération publique est, dans l'*Honneur et l'Argent*, son plus beau thème oratoire. Balzac, avons-nous dit, a créé Mercadet; il l'a montré à l'œuvre, accomplissant des travaux d'Hercule pour sortir de difficultés qui sembleraient minimes aux faiseurs d'à présent, se grisant de ses propres paroles, promettant monts et merveilles à ses créanciers d'une invention extraordinaire devant donner des bénéfices superbes aux intéressés : le Pavé conservateur! Afin de rendre ses personnages aussi vivants que nature, l'illustre écrivain n'a eu qu'à se rappeler les usuriers, les escompteurs de papier, les marchands d'argent, qu'il avait dû, aux heures difficiles de sa vie, souvent fréquenter et de trop près observer. Les parvenus, les faiseurs, les tripoteurs, voire les hauts barons de la finance emplissent de leurs exploits le théâtre d'Emile Augier. On voit ce mâle écrivain continuellement armé en guerre contre la ploutocratie. Il a tracé d'une main vigoureuse le type du banquier Vernouillet, formé à l'école de Mercadet, moins hésitant et plus moderne. Celui-ci connaît sur le bout du doigt les détours du Code pénal. Il sait esquiver sans y rien laisser de lui que son honneur (l'honneur d'un Vernouillet!), les aléa des affaires véreuses. Il se sent armé, d'ailleurs, puissamment armé. Car il vient de se rendre acquéreur-actionnaire d'un des premiers journaux financiers de la capitale : *la Conscience publique*, — beau

titre pour un journal à vendre! Il dispose d'un instrument redoutable de chantage. Auditoire immense... Influence irrésistible... Il prétend bien en user sans retard et sans gêne. Ecoutez plutôt ce qu'il promet de ce chef à la marquise d'Auberive :

Vous refusez, madame la marquise, de reconnaître que je suis une fleur de délicatesse et contrariez mes projets matrimoniaux. Soit. Je franchis alors le mur de la vie privée, j'ébruite vos aventures, j'en invente, au besoin j'en fais inventer. Vous ne voulez pas être ma complice, vous serez ma victime.

Vivant encore et très vivant est cet autre Tartufe de l'honneur financier, le banquier Cherrier, qui lui aussi soulagea de leur argent bon nombre de gogos, eut maille à partir avec les tribunaux, pour des manœuvres d'une régularité douteuse, a été acquitté, derechef considéré, puis décoré, et paisiblement « assis dans l'honorabilité de ses millions », fait tout à coup le scrupuleux, prêche et moralise. Augier encore a créé de toutes pièces les protagonistes, d'un même acabit, de *Contagion*, du *Fils de Giboyer*, de *Lions et Renards*. Qui ne se rappelle le personnage si caractéristique du baron d'Estrigaud, le dernier des barons, estimant qu'à son sens l'argent est une chose honteuse et *qui ne vaut que par la quantité*? Alexandre Dumas fils, pour son compte, a dressé, dans la *Question d'argent*, la figure non moins expressive de Jean Giraud, personnifiant l'argent spéculateur, agioteur, qui se lance en toute entreprise, implicitement approuvée par le juste rendement du dividende. C'est un habile homme que ce Jean Giraud, un peu phraseur, seulement, ayant toujours les meilleures raisons du monde pour justifier ses actes, se défendre ou s'applaudir. Il pérore. Il jette de haut ses apophthegmes à l'usage des financiers du dernier genre, des théories de lucre, que d'autres appliqueront sans les dire.

Il n'y a que le premier million qui coûte.

×

La fortune ne s'amasse pas, mais se ramasse.

×

Les affaires, c'est l'argent des autres (1).

×

Le bien, le mal, qu'est-ce à dire? Le bien, c'est d'être capitaliste. Le mal d'être prolétaire. La morale? Elle se résume d'un mot, car il n'y a qu'un mot qui serve : — *Ote-toi de là que je m'y mette.*

Voilà le credo de Jean Giraud... Jamais, à la scène, on n'avait tant et si bien argumenté en vers et en prose contre la tyrannie des millions.

La pauvreté est l'élément inverse du drame de l'argent. Pouvait-on l'oublier, la reléguer toujours au second plan, et ne pas utiliser, dans la représentation des conflits de la vie, cette force d'opposition morale? Elle eut aussi son rôle, un premier rôle à tenir. Non, la pauvreté aux joues hâves, à la robe montante et décolorée, mais la

(1) Le mot avait été dit par Mme Emile de Girardin, qui l'avait pris ailleurs.

pauvreté, fière et digne, ne connaissant qu'une voix, celle de l'honneur et qui n'hésitera pas à suivre jusqu'au bout cette voix écoutée.

En effet, les jeunes gens pauvres furent très à la mode, pendant quelques années. Pauvres, disons-nous, sans l'être trop, ayant de quoi tenir encore et faisant assez bonne figure pour qu'on les trouve aimables et désirables. Octave Feuillet a donné le ton de cette misère fort honnête, dont se contenteraient bien des misérables d'aujourd'hui. Il vient de conter l'histoire en partie double, roman et drame, de ce malheureux Maxime de Champcey, qui faillit se suicider et qui a changé de nom parce qu'il s'est aperçu qu'il n'avait plus devant lui qu'une liasse de billets de banque, quarante à cinquante mille francs à peine. Pendant deux cents soirées, un public de boursiers, de journalistes, de cocodettes, et même de cocottes, pleura sur les infortunes du jeune homme pauvre (1). Après Feuillet, c'est au tour de Léon Laya de se lamenter sur le sort du « duc Job », le duc de Rieux, un puritain moderne criant ses vertus à qui veut l'entendre et cinglant sans pitié les vices de la société, dont il est l'ornement. Il s'est engagé dans les chasseurs d'Afrique, de dépit, un jour qu'il n'avait plus senti remuer dans sa bourse qu'une pièce... de cent vingt mille francs, juste pour ne pas mourir de faim. L'austère vertu du désintéressement n'aura point d'avocat plus chaleureux que ce noble indigent. Cependant, tout s'arrange, à la fin. Au moment où le rideau va se baisser sur une infortune si courageusement supportée, une pluie d'or bienfaisante descend des frises du théâtre. C'est l'héritage attendu du vieux père avare, qui le laissait périr de famine. Il empoche, résigné, les titres et les millions. Une fois de plus les desseins providentiels auront voulu que la vertu trouve ici-bas sa récompense.

Deux lustres ont passé sur la première du *Duc Job*. Le succès d'antan ne s'est pas renouvelé, à la reprise, en 1865. Le personnage a vieilli. Ses tirades maintenant sonnent faux. La morale en paraît ennuyeuse. L'attention n'est plus là : elle est entière au spectacle des mœurs et des manières du jour, transportées toutes vivantes dans une comédie prodigieusement courue, applaudie, combattue et célébrée : la *Famille Benoîton*, de Victorien Sardou.

Sous le papillotage excessif des mots et à travers les turbulences d'une irrésistible bouffonnerie, c'est la corruption de ces parvenus qui s'étale, inconsciente et sans voile, d'un bout à l'autre de la comédie de Sardou. Le suffisant bourgeois dénommé Benoîton, expose tout à son aise, et avec une complaisance béate son joli système d'éducation positive. Il estime que le gouvernement manque à tous ses devoirs en ne le décorant pas haut la main, en ne récompensant pas en sa personne ceux qui donnent *l'exemple de la fortune*. Le tourbillon des affaires, le chiffre qu'il faut atteindre, l'ordre, l'économie, le bon état du coffre-fort, il n'a que cela dans la bouche. S'il traite, s'il entreprend quelque spéculation avec l'un de ses pareils,

(1) A. Filon.

il a la conscience de vaquer à un devoir social; c'est un homme de mouvement parlant à un homme pratique. Mais, quelle famille pour appliquer de tels principes! Une femme qu'on ne voit jamais parce qu'elle est toujours sortie, des filles aux toilettes extravagantes « qu'on prend pour des cocottes et qui le méritent », un enfant de sept ans qui joue déjà à la hausse et à la baisse avec ses petits camarades, parle argot et met la main dans le coffre-fort paternel.....

Une fille compromise... une autre enlevée... l'aîné des fils en prison... le cadet aux abois, et la maman sortie. Voilà la famille Benoîton, et le résultat du système sérieux, positif et pratique.

Les partenaires sont à la hauteur. C'est le produit achevé de l'espèce, le fils de Formichel, ce Prudent dont les calculs de mariage et de mort, de dot et d'espérances épouvantent jusqu'à son père et jusqu'à Benoîton, qui, lorsqu'on lui parle d'une fiancée possible demande d'abord : « Combien vaut-elle ? et qui, plus tard, lorsqu'il apprend que cette fiancée est partie avec Stephen, avoue du ton le plus paisible, comme la chose la plus simple du monde, qu'il négociait la veille à 300.000 francs de dot, mais que, maintenant, la valeur étant en dégringolade (très demandée, Mlle Benoîton !), il ne traite plus qu'à 400.000, que demain il en demandera 500, et ainsi de suite.

Souhaitons, lui dit Champrosay, qu'elle ne rentre que lundi prochain, et vous aurez le million !

Le Benoîton, des Sommiers à ressorts compensateurs et le Formichel des Charpentes en fer ne sont pas véritablement « des hommes d'argent », avec l'idée de conquête que nous attribuons maintenant à ce mot. Ils n'en ont ni l'étoffe, ni les ambitions de lutte et d'activité rivale, — ni l'envergure non plus du spéculateur ultra-moderne. Ce sont des bourgeois enrichis par l'entreprise, des professionnels du négoce, ayant gardé dans l'opulence acquise la tare d'origine : l'instinct mercantile et l'imagination épaisse.

Les divers personnages, trafiquants, gens d'affaires, thésauriseurs de toute sorte, industriels à tous chevrons, que nous venons de voir se succéder à la scène sont les contemporains de la monarchie orléaniste et du second Empire. Plus d'un de ceux-là a revécu, de nos jours. Prenez quelques-uns des héros types d'Augier et demandez-vous, avec notre ingénieux confrère Larroumet, qui se posait, un jour, cette question, ce qu'ils sont devenus. On les retrouvera en bonne position de fortune, haut placés et qualifiés. Nous apprendrons sans trop de surprise que MM. Poirier, Maréchal et Couturier ont été plusieurs fois ministres; que Giboyer et ses amis forment tout un parti d'*arrivés*, menacés par d'autres, des *arrivistes* moins gais, plutôt féroces; que le marquis d'Auberive est descendu de son scepticisme hautain, a été député d'extrême droite, puis boulangiste et nationaliste; et qu'enfin Vernouillet, l'illustre Vernouillet, maintenant au pinacle, habile aux faux fuyants comme toujours, est sorti du Panama sans passer par Mazas.

Dernière Étape : « le Règne de l'argent »

La postérité des anciens manieurs d'argent, — financiers à la main âpre, mais loyale, combattants réguliers dans le conflit général des intérêts, producteurs féconds de capitaux, ou tripoteurs aventureux, coulissiers équivoques, machinateurs de coups de Bourse, gens d'affaires sans scrupule, affamés de lucre et de rapine, et pourvoyeurs de faillite, — cette postérité pullule sous la troisième République (1). Si nombreuse est-elle devenue qu'elle a cessé d'avoir le caractère tranché, la distinguant autrefois de la foule des quêteurs de fortune. Par une conséquence logique, ce caractère spécial, professionnel, le *type* en un mot, a été rendu plus difficilement saisissable à la perspective du théâtre. L'exploitation de la richesse n'étant plus le lot, l'attribution exclusive d'une classe d'individus ; chacun agiotant, spéculant, s'efforçant d'arriver au but par les mêmes moyens, avec le moins de travail possible, la question d'argent s'appelant désormais la question de tout le monde : les auteurs dramatiques ont, un moment, perdu l'envie d'en recommencer le tour, théoriquement.

Il ne s'est plus montré de Jean Giraud sur la scène, mais, par échappées, incidemment, comme dans *l'Argent*, de Camille Favre, une pièce très remarquable, qui fut jouée au Théâtre Libre comme dans les comédies de Brieux, de Capus, d'Henri Lavedan, de Fr. de Curel, c'est-à-dire dans le cadre d'une étude de vie contemporaine : le spectacle de l'agioteur à la besogne, se démenant à travers les péripéties de sa lutte journalière avec le hasard (2), allant toujours de l'avant. ne craignant rien, vraiment rien sinon d'être arrêté par la déveine ou la police, d'ailleurs usant du bien comme il lui vient et sachant jouir, à l'occasion, comme le plus raffiné des oisifs, de cet argent si âprement désiré et gagné. On nous a fait assister aux émotions des grandes débâcles, en des pièces telles que celle du Norvégien Bjoenson : *Une faillite*, représentée, il y a quelques années, au Théâtre libre. De loin en loin a reparu la vague silhouette du raisonneur de naguère, l'homme de principes austères et de complexion pitoyable, venant faire sentir à ceux qui n'ont rien l'inutilité de la fortune, humilier à propos l'arrogance des millions (les millions, une chose maintenant si banale (3), si courante) ! et protester, une fois de plus, aux malchanceux qui ne remuent pas l'argent par pelletées, que le bonheur n'est pas dans la possession, mais dans la conscience du devoir accompli, dans la valeur de l'effort.

Enfin, de date récente, on nous a présenté, traversant des scènes de comédie, des types nouveaux : par exemple, dans la *Bourse ou la Vie*, marchant un peu sur les traces des *Tapageurs* de Gondinet : le

(1) « La Bourse, disait Jules Vallès, est l'Hôtel de Ville de la république nouvelle. »

(2) Bressac. — « Trente-six machines en train, à Paris... à Londres. Diable de métier ! Il faut avoir l'œil et la main partout.

Pigoche. — « Il y a tant de poches ! » (Alfred Capus, *la Bourse ou la Vie*).

(3) « Bah ! des millions ! Je m'en moque bien ! Papa en a ! Mon mari en aura ! Qu'est-ce que c'est ça, des millions ! » (Jules Claretie, *le Million*.)

financier sympathique, bon enfant, très Parisien, que ses clients, je veux dire ses clientes (1), recrutées de préférence dans le demi-monde dernier genre, le monde épargnant de la haute galanterie, appellent, en l'intime, d'un petit nom d'amitié; et le financier jouisseur, cascadeur, vaudevillesque, qui faisait florès, hier encore, dans la *Veine*.

A la vérité, depuis Henri Becque et le drame pathétique des *Corbeaux*, qui, en 1882, clouait au pilori la race à part des agents de procédure et de ruine, les hommes de proie (ceux qu'on appelait sous Louis-Philippe des loups-cerviers), qui suivent eux aussi, la bataille de la vie, guettent les blessés et les morts et se précipitent voraces sur leurs dépouilles et sur ce qu'ils ont laissé derrière eux de plus cher; depuis cette sombre évocation, aucune œuvre ne s'est produite, au théâtre, qui se soit égalée par la force et l'unité de la conception à la grande école des comédies de caractère et des pièces à thèse, de 1850 à 1860. Simplement s'y rattacheraient des pièces telles que le *Prince d'Aurec* et les *Deux Noblesses* d'Henri Lavedan, reprenant sous un jour différent, après le *Gendre de M. Poirier*, d'Emile Augier, après *Mlle de la Seiglière* de Jules Sandeau, après *Par Droit de Conquête* de Legouvé, le sujet qu'exploite souvent M. Georges Ohnet en ses apothéoses bourgeoises : l'antagonisme de la ploutocratie et de l'aristocratie de race (2). Il y a là, du moins, des personnages réels sinon des caractères profondément creusés. Le baron Horn, dans le *Prince d'Aurec*, n'est autre, comme il fut si bien qualifié, qu'un *Shylock en gants gris-perle*, refoulant sa rage, ses rancunes, ses appétits violents sous les froides allures « d'un gentleman ».

Le thème a changé d'aspect. Il n'est pas épuisé, loin de là. Depuis le *Million* de Jules Claretie jusqu'à l'*Homme d'affaires* de Paul Bourget, en France, — et en Angleterre, aux Etats-Unis dans une foule de récits de mœurs — le roman actuel en a tiré substance et nourriture largement. Le théâtre en voudra renouveler le fonds autrement que par des traits d'observation épars, des vues épisodiques jetées sur des fragments d'existence, mais par de vraies études scéniques.

Le Harpin de Molière, ce receveur de tailles plaçant à fonds perdu sur l'amour d'une vieille coquette, le Persillet du *Banqueroutier* de la Comédie italienne, le Turcaret et « l'Arlequin traitant », de Lesage, le Duhautcours de Picard, le d'Estrigaud d'Emile Augier, sont comme des types d'espèces lointaines successivement disparues. Ils semblent,

(1) « Les cocottes les plus chic de Paris m'honorent de leur confiance », se dit Brassac, surnommé dans l'intimité Bébé. « Je tutoie trois mille personnes (j'ai fait le calcul) et sur le boulevard, je suis obligé de me promener le bras tendu parce que je serre toutes les mains. Je ne prétends pas que c'est la gloire; mais c'est la notoriété, la grande notoriété. J'ai le boulevard pour moi, j'ai les cocottes : il me manque les gens du monde. Si j'avais les gens du monde, je serais le maître de Paris. » (Alfred Capus, *la Bourse ou la Vie*, acte II, sc. II.)

(2) S'élevant au-dessus des bassesses belligérantes, qu'il met aux prises en sa double satire, Lavedan y conclut, sans parti pris, que les nouveaux barons financiers ont, du moins, l'intelligence d'être pratiques, et que les derniers gentilshommes, susceptibles d'activité et de travail, ne sont pas encore déchus des vertus de la race.

à cette distance, singulièrement amoindris, effacés, les grands seigneurs du sac d'écus, les gros financiers de jadis, en regard de nos jongleurs de millions. Turcaret reculerait effaré devant les combinaisons des *rouleurs* (1) d'à présent, et s'il entrait à la Bourse, il aurait l'air, au milieu de ceux-là, d'un provincial et d'un niais. Ce pauvre Turcaret, mettez-le, pour voir, un moment seulement, aux prises avec quelque réclamiste de la force du Cardonnat de Gondinet, le Cardonnat des *Tapageurs*, le créateur fallacieux de la Société du Danube : il sera refait, coulé, escamoté, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Mais nous ne parlons là que des *faiseurs* et des financiers équivoques. Dans le décor de la haute vie contemporaine, s'est installée une autre catégorie d'hommes d'argent, dominant de haut cette espèce subalterne d'agents véreux, et l'emportant de beaucoup, en général, sur la catégorie tout entière des traitants et des banquiers de jadis par l'étendue des moyens, la variété des ressources et le ressort de la volonté. Leur champ d'action est le marché gigantesque de la Bourse. Dans leurs paroles semble bruire, aux oreilles de ceux qui les écoutent, le tintement de l'or. Sous leur crayon rapide tombent en cascades des chiffres où ruissellent des fortunes. D'un ordre sorti de leur cabinet, coup d'audace ou coup de ruse, peut résulter, à la minute, un mouvement énorme de capitaux, une tempête à la Bourse. Gouvernant à travers les écueils et l'orage, ils provoquent et conjurent les crises, tour à tour, et transforment un désastre en affaire d'or, à moins qu'une force plus grande que la leur ne les entraîne dans la débâcle.

Tel est le vrai spéculateur moderne, formé à l'école du Wall Street et dans l'admiration des grands accapareurs américains. Parti de rien pour arriver à tout, il incarne les appétits brûlants, les prurits d'argent, qui travaillent et rongent la société actuelle. Il a des intérêts sur tous les points du globe, des valeurs par monceaux à jeter sur le marché mondial ; et, sous sa main qui l'aiguillonne, frémit la presse financière, l'annonce capitaliste, la réclame énorme, véritable « suçoirs de l'épargne », qu'il absorbe en ses coffres. Les précurseurs eurent-ils un rôle comparable dans la mêlée violente des intérêts, dans la lutte imptioyable pour la vie ? Connurent-ils jamais comme lui les émotions des grandes batailles, qui révolutionnent un marché et le jonchent de débris en quelques heures ?

Outre le plaisir infini que chaque être humain éprouve à dompter cette puissance obscure, mystérieuse, qu'on appelle le hasard, la fortune, la chance, il s'exalte en cette vie de jeu, de nerfs, de fièvre, où se heurtent sans cesse à travers les coïncidences les moins prévues, les aléa des gains énormes et des baisses écrasantes. Il aime, recherche, conquiert l'argent, non seulement parce qu'il est le moyen de tout avoir dans un siècle où tout se vend, mais parce qu'il représente la lutte ardente, sans répit, et la victoire au plus adroit, au plus fort. D'ailleurs il veut en user comme il le gagne, largement.

(1) Jules Claretie *le Million*, p. 293.

Les jouissances avaricieuses, les voluptés de Shylock ne combleraient plus les ambitions, les désirs d'un « Nortier ». Autant que d'être il a soif de paraître. « C'est l'aristocratie de la démocratie », a dit Bourget, cet homme d'affaires qui se carre dans les maisons, les habitudes et les vices des anciens nobles avec autant d'assurance, sinon d'arrogance qu'eux. Aussi, comme il savoure les revanches des distinctions de classes et de races abolies, lorsqu'il fréquente en égal, dans les hautes sphères politiques et mondaines !... Mais, en l'existence compliquée, fouettée, surexcitée, qui est la sienne, quelle place a-t-il gardé pour les joies supérieures de l'esprit, pour les impressions profondes du cœur ? Ces années d'une vie électrique les a-t-il réellement vécues ? L'argent lui a-t-il donné ce qui ne s'achète pas ? Lui aura-t-il tenu lieu de la jeunesse, de la force de la santé, du corps et de l'âme ? Lui a-t-il apporté l'amour ? Ou, au contraire, n'en aura-t-il point découlé une influence troublante sur les sentiments de la femme associée jeune à sa destinée, par contrat, mais, de fait, toujours séparée d'un mari qui ne songe qu'à ses affaires, exposée à tous les entraînements, à toutes les sollicitations du dehors, dans cette maison opulente mais vide ?

Autant de questions se posant à la psychologie dramatique. Les éléments d'analyse ne manquent pas pour y répondre, autour de nous crûment accusés dans le réel des choses, et multipliés, amplifiés par les images de la fiction romanesque. Des observations de détail recueillies et fixées par tant de plumes expertes, dans les livres et parmi les journaux, sur les mœurs et les conditions d'activité de la nouvelle aristocratie financière : au dehors, l'énergie du labeur professionnel violentant la fortune ; au dedans, le soyeux et le somptueux du home, le capiteux des fêtes mondaines, l'excitation de la femme se disant, comme elles se disent toutes, nées pour être riches, très riches, et réclamant plus de billets encore à froisser, plus d'or à répandre ; ou, par intervalles, à travers le bruit, le mouvement enfiévré : le tableau des heures difficiles, le spectacle de l'homme d'affaires absorbé par ses échéances, l'avalanche des traites à payer, le souci aigu des ressources immédiates à trouver et qui, voyant, au bout de tout cela, la culbute irrémédiable, se demande si « la douloureuse » (1) aussi sonnera pour lui, où il lui faudra payer ses dettes avec une once ou deux de poudre ; et, en marge de la spéculation triomphante, la richesse d'apparence, le luxe factice, la misère cachée sous la surface qui brille et la dépense qui s'étale. Nous connaissons tout cela, et tous ceux-là disons-nous, dans la vie et dans le roman.

Il manque encore en littérature, au théâtre, pour fermer la série, quelque personnification vigoureuse et durable, érigée sur la scène jusqu'à une hauteur de symbole, du dernier avatar des grands financiers, des hardis manieurs d'argent, ayant enlevé leur situation à la force du poignet et s'y tenant, de toute leur énergie entreprenante et conquérante.

(1) V. la *Douloureuse* de Maurice Donnay.

Quels enseignements, demain, pourront germer de la pièce d'Octave Mirbeau? Il serait téméraire d'en vouloir préjuger. Après celle-ci d'autres comédies sociales sortiront du même courant d'idées; on recommencera, comme par le passé, l'éternelle et vaine satire contre *l'obscena pecunia.* Mais, en toute sincérité, par le temps qui court où le premier vœu de l'homme, en allant à la vie, est d'être riche, où l'amour du bien-être, le désir impatient de jouir ont envahi toutes les classes, où l'art n'est qu'une forme de négoce, jusqu'à quel point doit-on faire fonds sur la franchise des moralistes de planches? Ce qu'ils flagellent et bafouent, n'est-ce point, derrière le rideau du théâtre, le point sensible de leurs préoccupations?

En posant cette interrogation sans esprit de critique, je ne puis m'empêcher de revoir, en pensée, le tableau, dans la salle, d'une grande première de l'auteur à succès. Elles sont passées, les heures noires où je ne sais quel humoriste représentait cette salle occupée en bonne partie par les créanciers du vaudevilliste ou du dramaturge en vedette. Aux fauteuils de balcon, ce sont, me paraît-il, d'autres visages que ses yeux peuvent reconnaître, non plus renfrognés, contractés comme ceux-là, mais souriants, épanouis faisant fête à « la Veine ». Ils le savent de reste, les applaudissements se solderont argent comptant. On encaissera du même coup les chaleureux bravos et les abondantes recettes. Il me semble presque deviner, à l'air de la physionomie, se penchant au bord des premières loges, le banquier, l'agent de change ami, qui se chargera, bientôt, de faire fructifier les espoirs entrevus de la centième.

L'affiche, la prime, le 2 p. 100, le quantum, la vente des billets d'auteur, les droits à prélever sur l'étranger et la province, notre écrivain n'a rien oublié dans les prix à percevoir d'une œuvre, qui sera dirigée peut-être contre la passion du lucre, contre les frénésies de la Bourse, contre la marée montante des besoins de luxe et de folie ruineuse.

Bien légitimement, d'ailleurs.

Mais, sur les thèses généreusement humanitaires d'auteurs dramatiques, si bien informés de leur personnel intérêt, n'est-il pas permis de demeurer un peu sceptique? Ne sont-ils pas aussi des hommes d'argent (1)?

(1) « Pour avoir le droit de réprimander ces riches qui vivent du pain qu'ils n'ont pas semé, il faut à tout le moins, se faire à demi paysan et mettre la main à la faulx, comme ce grand et naïf Tolstoï. Il est, au moins, conséquent avec lui même, le vieux *poroutchik* (lieutenant); après avoir écrit, le matin, une page contre la richesse et contre les oisifs, il ne va pas, le soir, ponter au club (Anatole Leroy-Beaulieu, le *Règne de l'Argent,* 1895) ».

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Quelques beaux Poètes français mal connus

II. — PAUL CLAUDEL

Il y a dix ans, j'eus la joie de contribuer quelque peu à faire publier et à faire lire un drame anonyme, *La Ville*, paru à cent exemplaires aujourd'hui introuvables. Un autre drame, *Tête d'Or*, avait précédé celui-là dans les mêmes conditions, Sur quoi, l'auteur soutenu par la sympathie admirative de Marcel Schwob, de Mallarmé et de quelques autres écrivains, partit pour l'Amérique, puis pour la Chine, où il est encore, avec un insouci complet de ses œuvres. C'était Paul Claudel, entré dans la carrière diplomatique, qui imitait ainsi le détachement d'Arthur Rimbaud, mais pour suivre une destinée bien différente.

Il a fallu bien des insistances amicales pour qu'il se décidât à envoyer en France quelques écrits — puisqu'il continuait à produire, au rebours de ce qu'on a dit du moins de Rimbaud. Une traduction de *l'Agamemnon* d'Eschyle parut à Fou Tcheou : impossible de mieux résumer le caractère « lointain » de cet écrivain peu gendelettre! L'an dernier on vit à Paris un recueil de poèmes en prose sur la Chine, bizarrement titré *Connaissance de l'Est*. Et maintenant, sous le titre collectif *L'Arbre*, nous pouvons retrouver, comme cinq branches en effet d'un même tronc spirituel, *La Ville* et *Tête d'Or*, remaniés, suivis de *L'Echange*, *Le Repos du Septième Jour* et *La Jeune Fille Violaine*. L'ouvrage est signé, mais l'auteur ne s'en montre pas davantage.

Ces cinq drames peu jouables (sauf peut-être par récitation, avec quelques scènes interprétées), sont écrits d'une façon spéciale, par *laisses* d'une ligne ou deux, quelquefois allant à la ligne au milieu même d'un mot qui reste en suspens, sans rimes, selon une sorte de cadence qui se règle sur l'élocution elle-même des personnages, et se précipite ou s'alentit selon l'anxiété ou le calme du discours. Cette forme est intermédiaire curieusement entre la prose et le vers libre. Quant au texte lui-même, voici ce qu'on y remarque tout d'abord: sur ces cinq drames, l'un est purement dramatique, *Tête d'Or*, deux sont des tragi-comédies où domine le caractère psychologique, *La Jeune Fille Violaine* et *l'Echange*, le quatrième, *La Ville*, est une tragédie sociale, et le cinquième, *Le Repos du Septième Jour*, est un dialogue abstrait, métaphysique, sans action.

(1) Voir *La Revue* du 15 Septembre 1901.

Tête d'Or, où passent des influences shakespeariennes, est le drame de l'homme du peuple devenu roi par la force de sa volonté armée, ivre d'action et de conquête, et expirant au seuil mystérieux où l'action lasse d'elle-même voudrait devenir idéale. *La Ville* est le spectacle d'une société de décadence, épuisée, où s'agite l'anarchie, et qui s'écroule; elle est rebâtie par des hommes de foi, qui apparaissent sur ses ruines après que le savant, le poète, l'anarchiste, la femme, le politicien autoritaire ont échoué dans la tâche. *La Jeune Fille Violaine* peint l'histoire de la désolation d'une famille où le malheur est entré parce que personne, sauf Violaine, n'a compris la vraie portée de son devoir. *L'Echange* montre un mari qui vend sa femme contre l'argent qui lui permettra de satisfaire son ambition, et qui meurt misérablement pour avoir renié le sacrement du mariage et cédé aux promesses d'une courtisane. *Le Repos du Septième Jour* enfin, est un sombre poème oriental; l'empereur du Milieu, à qui ses peuples se plaignent d'être hantés par les démons, descend dans les entrailles de la terre pour y savoir les secrets de la vie conjurant les forces néfastes; l'ombre de l'empereur qui fonda la dynastie lui révèle la foi, et c'est en chrétien qu'il reparaît au milieu de ses peuples, enseignant la religion de vérité.

Ces cinq compositions, ou tout au moins les quatre dernières, qui semblent les conclusions de l'échec humain de *Tête d'Or*, sont donc des glorifications de la foi chrétienne, considérée par l'auteur comme la pierre angulaire de l'individu et du système social. Paul Claudel est essentiellement mystique orthodoxe, et l'empereur, Marthe dans *l'Echange*, Violaine, aussi bien qu'Ivors dans *la Ville*, apparaissent comme des créatures de sainteté, des apôtres; seuls ils ont la paix de l'âme et peuvent apporter un remède, parmi le désespoir tragique, l'incertitude morale des autres. L'auteur est un catholique absolu. Mais avec quelle fièvre étrange!

Il est difficile de définir la beauté extraordinaire de ces drames. Paul Claudel semble procéder de deux influences, celle de la Bible et celle de Rimbaud. Ceci est déjà assez paradoxal. On dirait vraiment que, cherchant à approprier le style des prophètes à la sensibilité actuelle, il a trouvé dans les proses de Rimbaud la transition souhaitée. Claudel est, comme Saint-Pol Roux, un imagier stupéfiant, mais dans un sens tout différent. Saint-Pol Roux transpose, et ne nous offre que des images secondes, des traductions de sentiments en langage d'objets. Claudel procède par images directes, par comparaisons simples; invariablement il se sert de l'expression « comme » et cela lui suffit.

Ce qu'il a d'analogue à Saint-Pol Roux, c'est l'amour profond de la nature. Il la sait par cœur et l'aime avec un enthousiasme infini. Toutes ses comparaisons sont tirées de la vie des champs. C'est un contemplatif de génie, il n'ignore rien de la vie naturelle. Elle est la

symphonie constante de son œuvre où les personnages sont les thèmes. C'est aussi un styliste de premier ordre ; je ne connais personne en ce temps qui soit meilleur écrivain. Une phrase de Claudel réunit toutes les qualités ; elle est pleine, musicale sans exclure la pureté syntaxique, sobre d'épithètes, parfaitement équilibrée, musculeuse, stricte, d'une moelle française, exempte de néologismes, nette et grave comme une phrase de Flaubert, et cependant étrange comme une phrase de Mallarmé à cause de l'énorme concentration elliptique qui la caractérise. Flaubert et Renan ont eu pour marques le sens admirable de la position de l'incidente. Claudel me semble être avec eux l'écrivain qui s'en est le mieux servi. Il y a dans *Connaissance de l'Est* à ce point de vue des morceaux que personne aujourd'hui n'écrirait. Leur auteur est, dans la pleine acception du terme, un artiste de style, nombreux, plastique, sonore.

J'en donnerai le trop bref exemple de cette page de *Connaissance de l'Est* où Claudel décrit un cocotier :

Il n'a point de branches : au sommet de la tige, il érige une touffe de palmes.

La palme est l'insigne du triomphe, elle qui, aérienne, amplification de la cime, s'élançant, s'élargissant dans la lumière où elle joue, succombe au poids de sa liberté. Par le jour chaud et le long midi, le cocotier ouvre, écarte ses palmes dans une extase heureuse, et au point où elles se separent et divergent, comme des crânes d'enfants s'appliquent les têtes grosses et vertes des cocos. C'est ainsi que le cocotier fait le geste de montrer son cœur. Car les palmes inférieures, tandis qu'il s'ouvre jusqu'au fond, se tiennent affaissées et pendantes, et celles du milieu s'écartent de chaque côté tant qu'elles peuvent, et celles du haut, relevées, comme quelqu'un qui ne sait que faire de ses mains ou comme un homme qui montre qu'il s'est rendu, font lentement un signe. La hampe n'est pas faite d'un bois inflexible, mais annelée, et, comme une herbe, souple et longue, elle est docile au rêve de la terre, soit qu'elle se porte vers le soleil, soit que, sur les fleuves rapides et terreux ou au-dessus de la mer et du ciel, elle incline sa touffe énorme.

La nuit, revenant le long de la plage battue avec une écume formidable par la masse tonitruante de ce léonin Océan Indien que la mousson du Sud-Ouest pousse en avant, comme je suivais cette rive jonchée de palmes pareilles à des squelettes de barques et d'animaux, je voyais à ma gauche, marchant par cette forêt vide sous un opaque plafond, comme d'énormes araignées grimper obliquement contre le ciel crépusculaire. Vénus, telle qu'une lune toute trempée de plus purs rayons, faisait un grand reflet sur les eaux. Et un cocotier, se penchant sur la mer et l'étoile, comme un être accablé d'amour, faisait le geste d'approcher son cœur du feu céleste. Je me souviendrai de cette nuit, alors que, m'en allant, je me retournai. Je voyais prendre de grandes chevelures, et, à travers le haut péristyle de la forêt, le ciel où l'orage posant ses pieds sur la mer s'élevait comme une montagne, et au ras de la terre la couleur pâle de l'Océan.

Je me souviendrai de toi, Ceylan ! de tes feuillages et de tes fruits, et des gens aux yeux doux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux quand, les larmes aux yeux, accablé d'un mal, je roulais sous ton ciel pluvieux, mâchant une feuille de cinnamome.

Voici encore une note significative de la méditation grave et très-particulière de Claudel :

Je me revois à la plus haute fourche d'un vieil arbre dans le vent, enfant balancé parmi les pommes. De là comme un dieu sur sa tige, spectateur du théâtre du monde, dans une profonde considération, j'étudie le relief et la conformation de la terre, la disposition des pentes et des plans : l'œil fixe comme un corbeau, je dévisage la campagne déployée sous mon perchoir, je suis du regard cette route qui, paraissant deux fois successivement à la crête des collines, se perd enfin dans la forêt. Rien n'est perdu pour moi, la direction des fumées, la quatilé de l'ombre et de la lumière, l'avancement des travaux agricoles, cette voiture qui bouge sur le chemin, les coups de feu des chasseurs. Point n'est besoin de journal où je ne lis que le passé ; je n'ai qu'à monter à cette branche, et, dépassant le mur, je vois devant moi tout le présent. La lune se lève : je tourne la face vers elle, baigné dans cette maison de fruits. Je demeure immobile, et de temps en temps une pomme de l'arbre choit comme une pensée lourde et mûre.

Mais c'est, sous cette armure du style, un cœur désordonné qui bat. Claudel est un halluciné à froid, une âme contenue et farouche, avec des élans de poésie à la fois sauvage et sereine. Il est foncièrement triste, écœuré de la vie superficielle, comme tous les mystiques. La grande misère qui est au royaume humain apitoie son âme extatique, obsédée de la vision des paradis orthodoxes. Il est sectaire, âpre, volontaire et rarement attendri. C'est vraiment un être imbu des prophètes menaçants, et, des hommes, le plus difficile à connaître. Un livre comme l'*Arbre* est abrupt, mais celui qui le lit avec attention y découvre, outre la splendeur des images, une psychologie singulièrement captivante, et tous les signes de la grandeur. On ne peut guère dire que Claudel exprime le rêve, tout en lui est réalité intense, et s'il a été très influencé par l'esthétique de Mallarmé, il est du moins incapable de cette magnificence blanche et vague qu'on trouve dans l'*Hérodiade* ou l'*Azur* du grand poète spiritualiste. Une phrase de Claudel ne laisse pas de sous-entendus : elle est limitée à elle-même, lyrique sans vibrations, plus picturale que musicienne. Mais on ne peut assez en admirer la puissance d'évocation. Parfois, il s'aventure jusqu'à l'abstraction, il est obscur à force d'ellipses, et quelque bizarrerie se voit dans les détails, dans les noms des personnages notamment, qui témoignent du souci de tous les génies synthétiques — l'oubli des dates et du temps. Un personnage s'appelle Besme, un autre Pierre de Craon, ils n'ont aucun rapport avec l'histoire ; d'autres s'appellent Cœuvre, Louis Laine, Ivors, Cassius, Lâla ; dans l'*Echange*, où brillent des merveilles de psychologie mélancolique, un Américain incarnant le type de l'homme des chiffres s'appelle Thomas Pollock Nageoire. C'en est assez pour qu'un journaliste referme le livre en criant à la mystification. Tout cela, chez Claudel, est signe d'états d'âme qu'explique la lecture. Il est tumultueux et clair comme les prophètes juifs : il suffit d'entrer dans son œuvre touffue avec sincérité.

C'est un dramaturge aux conceptions superbes. Il y a dans *Tête d'Or*, entre autres, une scène où une princesse, exilée par le héros qui a détrôné son père et pris sa couronne, est rencontrée errante et mourante de faim par un déserteur qui l'insulte et la cloue par les mains au tronc d'un arbre dont les feuillages retombants la cachent aux passants. Tête-d'Or, blessé à mort dans une bataille, est porté justement sous cet arbre. Ses lieutenants, sur son ordre, se retirent. Il agonise seul. La princesse l'entend, le reconnaît, et ils se parlent. Epuisé de sang, il se lève, et détache avec ses dents les clous qui perçaient les mains de la jeune fille. Ils se pardonnent et meurent ensemble.

Il est nécessaire que je détache quelques passages de tout ce troisième acte admirable, les voici, tronqués mais retenant du moins des images significatives :

(*Tête d'or mourant, dépouillé de son armure, est étendu sur un rocher et délire. Ses capitaines l'entourent, consternés. Le soleil se couche lentement*).

Un Capitaine. — Quel incendie dans le ciel ! Une rue

Est ouverte à travers le sein de pierre de la terre,

Et la muraille est si haute que les arbres qui y sont accrochés paraissent comme des touffes de lauriers.

Et çà et là, se détachant de l'antique rocher, des formes de monstres veillent sur les corniches, et comme des ruines de cités.

Et le soleil se tient au bout dans sa magnificence et dans une splendeur effroyable.

Tout est plein d'or et nous nous tenons en face de cet aveuglement.

Tête d'Or. — Il sombre, il sombre, il descend, il s'enfonce vers l'abîme inférieur !

Ce n'est point le soleil, c'est la citadelle embrasée de notre espoir !

Et l'homme ne fera point de pas en haut que son chemin ne se rue avec lui ! Vous, sources, tombes des forêts, branches chargées de malédictions, chemins, routes profondes,

Voyez quelle iniquité je supporte aujourd'hui que j'essaie en vain de sortir hors d'un sépulcre innocent ! Et toi, tel qu'un visage éternel, richesse universelle de l'année, monde fructueux, je ne te posséderai point, couronné comme Cybèle ! O terre ! ô terre que je ne puis saisir !... Encombrez l'abord de ces lieux de pierres et d'abatis, afin que les hommes ne me troublent pas, car je ne veux pas rentrer dans la terre. Cela suffira. Ne gémissez, n'ordonnez point à mon armée quelque signe emphatique de douleur, partez sans regarder en arrière, l'affaire est entre moi et l'oubli. Je vois au-dessus de moi l'air qui enveloppe tout, et ces arbres qui, comme des piles à demi brûlées dans les fleuves de l'air, enfoncent leurs feuillages dévastés à l'appel silencieux de ce mur d'incendie ! C'est ici que je gis pour pourrir, mâchant la lune avec des nœuds de vers. . Neptune infernal me couvre ! (*Il s'évanouit.*)

Le maitre de la cavalerie. — L'avenir n'est qu'un paysage vu dans l'eau, et le passé vaut moins qu'une faîne et le présent n'est rien du tout. Voyez-il est temps de nous en revenir, car là-bas, laissant une route comblée de tristesse, le soleil entre dans la fumée !

C'est le moment où, en été, quand les cerises sont rouges et qu'un chant universel emplit l'air,

Et que les enfants se baignent au-dessus des moulins ou mangent tout nus leur goûter, la moitié de la lune paraît blanche dans le ciel; les arbres, les eaux, les revers des fossés, les champs mûrissants flamboient sous le resplendissement mystérieux de l'heure de Saturne !

— Maintenant que c'est l'automne. peut-être que chez nous quelque vieille femme, mère ou servante, songe à nous en retirant les linges des cordes ou quand elle coud dans le clos. L'air encore doux fraîchit, les grands noyers couvrent d'ombre l'église et les corneilles sur la croix.

Le Centurion. — Une lamentation gorgonienne emplit les montagnes et les vallées !

L'Ours du soir a saisi le soleil entre ses pattes

Et les spacieuses forêts de chênes et de sapins en ont frémi !

Oiseaux qui passez dans le jour désert, filez plus vite loin d'ici, et portant cette nouvelle, saisissez avec un cri long et aigu le passant qui chemine pour qu'il dise : « Qu'a-t-il vu, d'où vient-il, qu'est-ce que ce cri triste au loin ? »

Quelle fournaise embrase ces cantons d'or ? Quelle chasse mène le vent dans le désert et la contrée des arbres infinis ? Certes quelqu'un de grand va mourir, et c'est pourquoi le vent se lève, c'est la nature qui demande à reprendre son illustre enfant, le temps étant fini ! Et nous, insensibles et stupides, nous l'avons lâché de nos mains, et comme on voit de l'or qui s'enfonce sous l'eau..,

(*Ils se retirent. Ici se place l'épisode de la princesse, dont Téte d'Or épuisé détache les mains. Ils se réconcilient. Il meurt en ordonnant qu'elle soit reine après lui, dans le délire extasié du soleil.*)

Tête d'Or. — O soleil ! Toi, mon

Seul amour ! ô gouffre et feu ! ô abîme ! ô sang), sang ! Or ! Absorbe-moi, colère ! Une odeur de violettes excite mon âme à se défaire.

O Père, viens ! O sourire, étends-toi sur moi !

Comme les gens de la vendange au-devant des cuves

Sortent de la maison du pressoir par toutes les portes comme un torrent,

Mon sang par toutes ses plaies va à ta rencontre en triomphe !

Je meurs. Qui racontera

Que mourant, les bras écartés, j'ai tenu le soleil sur ma poitrine comme une roue? O Prince vêtu de gloire, poitrine contre poitrine tu te mêles à mon sang terrestre, ô lion, tu me couvres, ô aigle, tu m'enserres !

La Princesse. — Il est mort. O dépouille, tu reposes dans l'or incorruptible...

Ces fragments ne valent que pour indiquer les traits caractéristiques de Claudel; disposition rythmique des strophes en prose, violence des images, faculté d'abstraction lyrique, constriction du style. Mais il faudrait pouvoir étudier ces transformations des images dans les cinq drames. Je ne puis dire la beauté de cette série de dialogues ; l'âme de Ben Jonson y frémit toute entière, et Claudel a des dons de concentration et d'élévation de style que Ben Jonson n'eut pas. Une telle scène, jouée, atteindrait au pathétique de l'émotion tragique. *Tête d'Or* est l'œuvre d'un jeune homme de vingt ans, et c'est à d'autres jeux que la critique use sa copie louangeuse. Dans l'*Echange*, le rôle de l'épouse sacrifiée est entièrement admirable. Dans la *Jeune fille Violaine*, il y a une scène où Violaine aveugle, chassée par sa méchante sœur, voit celle-ci venir la trouver pour la prier de guérir son enfant aveugle aussi. C'est un poème doulou-

reux et poignant qui n'a pas d'équivalent dans les lettres contemporaines. Même dans une composition mystique et abstraite comme le *Repos du septième jour*, où sont exposées des théories transcendantales très difficiles à suivre, l'abstraction est vêtue d'une chatoyante robe d'images, sous le théologien le poète vivifiant persiste pour animer et dramatiser. Une telle œuvre quintuple est vraiment un arbre, c'est de terre qu'elle sort pour diriger vers l'idéalisme ses vigoureux branchages, elle est étonnamment unitaire. Paul Claudel est, comme Saint-Pol Roux, un génie impulsif, vaticinateur, mais il a de plus la faculté de revenir sur soi-même, le sens de la composition plus serrée, de la retouche littéraire.

L'intellectualité en lui réagit sur l'instinct lyrique, il pense davantage. Saint-Pol Roux laisse passivement chanter en lui la vie sonore, Claudel est moins spontané, plus écrivain, plus pensif, plus triste et plus doctrinaire. Mais de tels hommes doivent être réunis dans une seule et même reconnaissance par les lettrés. Tous deux honorent grandement la littérature française, l'un génie extériorisé, riant, optimiste, l'autre génie grave, ascétique, allant plus au fond des choses, à force de méditation progressive, que le premier qui les effleure, puis soudain les envisage totalement en une seule image frottée à son cerveau et y allumant le phosphore de la lucidité ; en un instant Saint-Pol Roux peut être aussi divinateur que Claudel en toute sa vie intellectuelle, mais c'est un éclair, comme l'enfant des *Disciples à Saïs* il joue avec les forces et les apparences. C'est un méridional. L'autre est plus lent, mais il n'oublie jamais une idée, n'abandonne jamais le filon d'une conception mystérieuse. C'est un rêveur du Nord.

*
* *

Je craindrais qu'on pensât mes éloges exagérés parce que je parle d'hommes dont l'insuccès est scandaleux en raison de leur œuvre : c'est pourquoi j'insiste en affirmant que ce n'est pas une sympathie protestataire qui m'incite à forcer la note. Nous avons réellement en ces deux artistes deux glorieux créateurs français, et ce m'a été une joie de le dire à l'aise en cette revue où ces réparations justes connaissent plus qu'ailleurs un accueil généreux et libéral. C'est si bon, de temps à autre, de pouvoir dire de telles choses ! J'ai parlé d'Albert Samain, écrivain plus traditionnel, moins inattendu dans sa forme et ses pensées, mais aussi intensément poète qu'il fut donné aux hommes de l'être. Il est impossible de parler brièvement d'Emile Verhaeren, le seul poète du vers libre et le plus riche lyrique de la génération actuelle. Toute sa génialité est moins dans les images que dans son incomparable don des rythmes, que Claudel et Saint-Pol Roux n'ont pas, et dont le violon douloureux de Samain ne connut pas la polyphonie splendide. On commence à savoir que

la poésie bucolique française s'est réveillée guérie de sa fadeur et rajeunie aux sources éternelles en la personnalité tendre, pieuse et délicatement virgilienne de Francis Jammes. Un très jeune homme, Charles Guérin, étonne par sa maîtrise précoce, par son accent de pureté et d'énergie, par la sincérité de sa hautaine poésie exempte de toute facticité livresque. C'est un être qui ressent et qui exprime avec une distinction intellectuelle inconnue de bien des faiseurs de vers flattés par la critique et patentés poètes par les distributeurs de la renommée en France. Deux Belges, Charles Van Lerberghe et Max Elskamp, écrivent de suaves et poignants poèmes lyriques et légendaires qui témoignent de leur amour clairvoyant pour notre langue. Qui oserait ne les point déclarer nôtres et ne les point remercier, comme Rodenbach, comme Verhaeren, d'augmenter notre patrimoine mental, puisque le seul nationalisme que nous puissions admettre sans indigence d'esprit, c'est celui du langage de la patrie?

Voilà une série d'hommes en qui veille l'antique génie de la poésie, en qui brille le désir constant de l'élévation de soi-même, le culte du style, l'intégrité d'un travail qui ne trouve sa récompense qu'en soi-même, et que négligent la notoriété et l'argent. Quand bien même leur œuvre ne parlerait pas victorieusement, leur exemple moral suffirait à leur assurer l'admiration. On les remarque à peine, il faut la ténacité de quelques amis pour redire leurs noms pendant que leurs factices confrères s'étalent et tapagent. Mais pourtant ils détiennent la vraie force; quand bien même ils se grouperaient tous dans quelque demeure inconnue au fond d'une province, vendant un exemplaire là où d'autres en vendent trois mille, c'est en eux que réside la beauté de la tradition du pays de France, ce sont eux qui la soutiennent, c'est à eux que les sincères de l'avenir, remuant le fatras des livres, iront droit, et une justice immanente les protège. Le plus célébré des livres surfaits est promis à l'oubli, le plus méconnu des beaux livres ne saurait mourir. Il est doux de devancer le jugement futur en rendant hommage à ces hommes, pendant qu'on est sur la terre et qu'on tient une plume non seulement pour réaliser ses propres rêves, mais pour mêler à la critique courante, devoir de correcte et impartiale politesse souvent ennuyeux à remplir, un peu de justice, pour l'amour de l'éternel désir de beauté.

Camille Mauclair.

LES PROGRÈS DE LA CHIRURGIE MODERNE

Avez-vous remarqué avec quelle aisance le public fait sienne toute découverte et avec quelle facilité il s'habitue à toute invention qui répond à ses nécessités ou satisfait ses goûts? Ce qui existait la veille est vite oublié et vraiment l'on dirait que ce qui constitue un progrès a toujours existé. Il n'y avait pas trois semaines que le Métropolitain fonctionnait, lorsque ses employés se mirent en grève : à entendre à ce moment les plaintes des Parisiens, on aurait dit qu'ils n'ont jamais connu d'autres moyens de communication que les voitures électriques du chemin de fer souterrain.

C'est un peu aujourd'hui le cas de la chirurgie. On est tellement habitué à voir les chirurgiens ouvrir les ventres, trépaner les crânes, tailler, couper et sculpter dans nos organes les plus profonds. que le public est sincèrement convaincu qu'il n'en a jamais été autrement. Qui donc aujourd'hui se souvient encore de l'homme à la fourchette? Et pourtant il a eu son heure de célébrité, l'homme auquel le chirurgien Labbé, aujourd'hui sénateur assagi, avait ouvert l'estomac pour en extraire une fourchette avalée par mégarde. Il y a de cela quinze ou vingt ans à peine, et c'est déjà de l'histoire ancienne, tellement nous avons changé tout cela. L'homme à la fourchette n'excite plus notre curiosité parce que le premier chirurgien pourrai nous montrer l'homme auquel il a extirpé une tumeur du cerveau ou suturé le cœur ou retiré une dizaine de calculs du foie, et c'est autrement difficile que d'inciser un estomac pour en retirer une fourchette.

Ce ne sont pourtant pas ces hauts faits qui marquent les progrès accomplis en chirurgie depuis une quinzaine d'années. Ce qui caractérise en réalité la chirurgie moderne, c'est sa tendance à envahir progressivement le domaine de la médecine proprement dite. Tous les jours, — comme les Russes en Asie, — elle s'en approprie un morceau par ci, un lambeau par là, et là où vous croyiez rencontrer le bon médecin aux manières douces et à la parole consolante, se dresse maintenant l'énergique chirurgien, résolu et froid comme l'acier de ses instruments. Les pharmaciens en pâtissent, mais les malades s'en trouvent bien, et les fabricants d'instruments de chirurgie se font des rentes...

*
* *

Ce que nous venons de dire n'est nullement un paradoxe. Il nous suffira de prendre un à un la plupart de nos organes pour voir, dans bon nombre de maladies qui les frappent, le bistouri remplacer avantageusement la potion et le cataplasme.

Commençons par l'estomac, par Messer Gaster, comme dirait le bon Lafontaine. Quelle était, il y a encore dix ans, la situation d'un malade ayant un *cancer de l'estomac*? Une tumeur maligne, formant des toxines capables d'empoisonner l'organisme, s'était formée le plus souvent au voisinage du pylore et obstruait peu à peu le canal par lequel passent dans l'intestin les aliments digérés dans l'estomac. Impuissant, le médecin assistait à la longue agonie du malade qui

maigrissait parce que la nourriture ne passait qu'en petite quantité dans son intestin; qui s'affaiblissait de jour en jour parce que les aliments mal digérés s'accumulaient dans son estomac, y fermentaient et formaient à leur tour des poisons chimiques qui l'empoisonnaient. On avait beau laver l'estomac pour en retirer les matières toxiques et putrides ; on avait beau nourrir le malade avec du lait et du bouillon et calmer ses douleurs avec de la morphine — et c'était tout ce qu'on pouvait faire, — le malade transformé en squelette finissait par mourir après avoir désespérément lutté pendant dix mois, un an et plus longtemps encore.

Aujourd'hui les choses se passent autrement. Le médecin a-t-il diagnostiqué un cancer de l'estomac? il appelle à son secours le chirurgien, et celui-ci fait une chose fort simple. Il ouvre le ventre, met l'estomac à jour, le palpe et l'inspecte soigneusement. S'il trouve un cancer au début, loin du pylore, limité encore à la paroi stomacale, il excise la tumeur et la partie adjacente de l'estomac, ferme par une suture solide le trou ainsi fait et recoud le ventre. Pour éviter ou retarder dans la mesure du possible la reproduction du cancer, certains chirurgiens n'ont pas hésité à enlever, avec la tumeur, la totalité de l'estomac, quand le pylore et le cardia (portion voisine de l'embouchure de l'œsophage) étant sains, pouvaient être rapprochés et recousus bout à bout. L'estomac s'est trouvé alors réduit à une pochette grosse comme une blague à tabac et, chose curieuse, les malades ainsi opérés ne souffraient pas trop dans leur nutrition.

Dans d'autres cas, quand la lésion cancéreuse est très avancée, quand l'estomac devenu rigide est soudé aux organes voisins par des bandes fibreuses inextricables, on fait ordinairement une autre opération, qui porte le nom de *gastro-entérostomie*. On choisit une anse intestinale voisine de l'estomac, et on l'incise ; une incision analogue est faite à la paroi de l'estomac, et on recoud bout à bout les deux incisions de façon à obtenir un orifice, un trou qui fait communiquer l'estomac avec l'intestin. Dorénavant les aliments, plus ou moins digérés dans l'estomac, passeront aisément dans l'intestin, sans traverser le pylore qui, du reste, le plus souvent, est obstrué par des masses cancéreuses.

Les résultats immédiats de ces opérations sont des plus remarquables. On assiste à une véritable résurrection du malade, qui engraisse à vue d'œil et dans l'espace d'un mois gagne 10, 15, parfois même 20 kilos. Le visage se colore et perd son teint jaune-paille, les forces reviennent et l'homme renaît à la vie.

Il faut avoir vu ces malades pour apprécier à sa juste valeur le résultat de ces opérations. Mais, nous dira-t-on, ce résultat n'est presque jamais définitif et, comme toujours, le cancer reparaît au bout de quelque temps. Au bout de combien de temps? C'est très variable, suivant que l'opération a été faite au début du mal ou quand celui-ci a eu le temps de provoquer des lésions étendues. Dans le premier cas, la guérison avec retour complet à la santé peut durer trois ans, quatre ans, voire même huit et neuf ans. Certains chirurgiens et non

des moins compétents soutiennent que la guérison peut être définitive si l'opération est faite dès le début de la maladie. Dans d'autres cas dans lesquels le cancer a eu le temps d'envahir la plus grande partie de l'estomac, la survie ne dépasse généralement pas un an ou dix-huit mois. Mais ce résultat, si incomplet qu'il soit, est encore énorme quand on songe que sans l'opération le malade non seulement n'avait pas ce sursis, mais qu'il succombait encore dans une agonie interminable, au milieu des souffrances atroces que la morphine même n'arrivait plus à calmer.

Mais il n'y a pas que le cancer de l'estomac qui soit devenu tributaire de la chirurgie. Il y a une autre affection, très commune celle-ci, qui est en train de quitter la médecine pour passer à la chirurgie. Cette affection c'est l'*ulcère rond de l'estomac*.

L'ulcère rond de l'estomac est, comme l'indique son nom, une petite ulcération circulaire qui. sous l'influence des causes que nous ne connaissons pas encore, se forme à la surface de la muqueuse stomacale. Elle provoque des douleurs intolérables qui heureusement ne surviennent que par crises, et a une tendance fâcheuse à creuser les tissus en profondeur. L'ulcération vient-elle à rencontrer, dans son travail de désagrégation une artère, elle la coupe et, par le vaisseau ouvert le sang coule en abondance dans l'estomac. D'autres fois l'ulcération, en creusant toujours les tissus, arrive à perforer l'estomac et à provoquer ainsi une péritonite aiguë souvent mortelle.

Très souvent l'ulcère de l'estomac guérit par un régime alimentaire et un traitement médical appropriés. Mais la médecine est tout à fait impuissante en face des deux complications que nous venons de citer. Devant une hémorrhagie abondante se faisant librement dans l'estomac, il n'y a qu'une ressource : c'est l'opération. Ouvrir le ventre, inciser l'estomac, inspecter sa muqueuse pour voir d'où vient le sang, jeter une ligature sur le vaisseau qui saigne, exciser l'ulcération et la muqueuse voisine afin de mettre le malade à l'abri d'une nouvelle hémorrhagie, voilà ce que le chirurgien seul peut faire, et quand il le fait, non seulement il sauve le malade d'une mort certaine, mais souvent encore il le guérit complètement en enlevant le mal, l'ulcération, au tranchant de son bistouri. Lui seul encore, s'il est appelé de bonne heure, peut conjurer la mort en cas de péritonite par perforation de l'estomac, car seul il sait exciser l'ulcération, suturer le trou fait à l'estomac, nettoyer le péritoine des matières septiques et arrêter ainsi la marche fatale de la péritonite.

Mais il n'y a pas que dans ces cas que le chirurgien est appelé à soigner un estomac ulcéré. Quelquefois malgré le traitement médical rigoureusement suivi, les symptômes de l'ulcère rond, les douleurs, les petits vomissements de sang, les troubles dyspeptiques persistent, et pour mettre le malade à l'abri des complications pouvant se terminer par la mort, on s'adresse au chirurgien qui très radicalement excise l'ulcère, cause de tout le mal.

Parfois il arrive encore qu'en guérissant par un traitement médical

l'ulcère laisse, comme traces de son passage, soit des cicatrices qui divisent la cavité de l'estomac en plusieurs compartiments — c'est l'estomac bilobé — soit des bandes fibreuses, des adhérences qui fixent l'estomac au foie, à la rate, au diaphragme, à la paroi abdominale, au gros intestin. Dans les deux cas il existe des troubles dyspeptiques que le traitement médical est incapable de faire disparaître. C'est encore au chirurgien qu'il faut s'adresser si l'on veut guérir. Lui, il ouvre le ventre, coupe, sectionne et incise toutes ces bandes fibreuses, toutes ces adhérences, remet l'estomac en place et lui rend la mobilité sans laquelle il ne saurait fonctionner d'une façon convenable. Même action magique du bistouri dans certaines dyspepsies rebelles qui tiennent tantôt à une dilatation énorme de l'estomac, tantôt à une hypersécrétion d'un suc gastrique trop riche en acide chlorhydrique. Le chirurgien se contente ordinairement de faire dans ces deux cas la gastro-entérostomie, c'est-à-dire que, comme dans le cancer, il contourne le pylore en établissant une communication directe entre l'intestin et l'estomac, et les troubles disparaissent sans qu'on sache trop pourquoi.

Mais laissons de côté l'estomac. Et notant, en passant, l'appendicite qui, d'affection médicale, est devenue maladie chirurgicale, prenons le *foie* qui, lui aussi, a bénéficié des empiètements progressifs de la chirurgie. Les médecins n'ont pas évacué la place à la première sommation et la lutte a été chaude, mais si chaude qu'elle fût, les affections du foie font aujourd'hui partie du domaine chirurgical.

Un calcul, puis un autre, puis un troisième se sont formés dans la vésicule biliaire où ils restent tranquilles pendant des années. Puis un beau matin, on ne sait pas pourquoi, peut-être sous l'influence d'une contraction brusque de la vésicule, ils s'engagent dans les canaux (canal cystique, canal cholédoque), par lesquels la bile afflue dans l'intestin. Ils cheminent lentement en provoquant chez le malade qui devient jaune, des nausées, des vomissements, des douleurs intolérables. Cela dure un jour, deux jours, jusqu'au moment où le calcul tombe dans l'intestin, et l'accès de coliques hépatiques est terminé. Terminé pour quelque temps seulement, car il y a des malades chez lesquels ces crises se renouvellent tous les ans, tous les quinze jours, tout les huit jours, et la vie dans ces conditions devient insupportable. Ce sont ces malades qui font tous les ans le pélérinage de Vichy ou de Carlsbad, et s'ils y retournent souvent, c'est parce que l'amélioration qu'ils en retirent est seulement passagère.

Cela dure ainsi pendant des années, lorsqu'au cours d'une de ces crises douloureuse, le calcul trop volumineux s'enclave dans le cholédoque et s'y arrête. La bile ne peut plus s'écouler dans l'intestin stagne dans le foie, dilate en amont les canaux biliaires, compromet la nutrition du foie, est en partie résorbée sur place et passe dans le sang. Le malade devient jaune et sa jaunisse augmente tous les jours; les aliments qui ne trouvent pas de bile dans l'intestin se putréfient, et les produits de cette putréfaction résorbés par la muqueuse, intoxiquent l'organisme. La fièvre se déclare, les forces

s'en vont, l'amaigrissement fait du progrès et le malade finit par mourir six, huit, dix mois après l'arrêt du calcul dans le cholédoque.

Cette situation, qui était la règle il y a dix ans, n'existe plus aujourd'hui. Elle a disparu parce qu'au chevet de ces malades le mécin impuissant a été remplacé par le chirurgien. Et le chirurgien, le diagnostic une fois fait, ouvre le ventre et va chercher profondément sous le foie, le calcul enclavé dans le cholédoque, incise la paroi de ce canal, enlève le calcul, recoud ou draine le canal ouvert. La bile reprend son cours normal, et les accidents qu'avaient provoqués sa retention dans le foie disparaissent. Cette opération, disons-le pour les lecteurs qui n'ont pas peur de mots, s'appelle *cholédocotomie*. Dans d'autres cas, quand il est impossible au chirurgien d'arriver jusqu'au cholédoque, caché profondément sous le foie, il fait, si les conditions s'y prêtent, la *cholécystentérostomie*, c'est-à-dire une opération qui consiste à aboucher la vésicule biliaire avec l'intestin où la bile pénètre alors sans passer par le cholédoque obstrué par le calcul.

Mais en dehors même de cette complication, le chirurgie intervient encore chez les malades dont la vie est devenue intolérable par la violence des coliques hépatiques. Comme dans l'énorme majorité des cas les calculs se forment dans la vésicule biliaire même, on excise simplement la vésicule biliaire avec les calculs qu'elle renferme. C'est la *cholécystectomie*. D'autres chirurgiens, plus prudents, font la *cholécystotomie*, c'est-à-dire qu'ils incisent la vésicule biliaire, retirent les calculs qui s'y trouvent et la fixent à la paroi abdominale. Au bout de quelque temps, quand tout se remet en place, la fistule ainsi établie se ferme toute seule.

Ce qu'on fait pour le foie, on le fait aussi pour le *rein*, car comme les coliques hépatiques, les coliques néphrétiques sont provoquées par la migration de petits calculs ou du gravier qui, formés dans le rein, descendent, le long de l'uretère dans la vessie. Le calcul vient-il à s'enclaver dans l'uretère ? Le chirurgien va le chercher sous les intestins ou à travers les muscles lombaires, et le retire après avoir incisé, puis recousu l'uretère.

Ces temps derniers on a beaucoup parlé d'une affection rénale que, faute de mieux, on a désignée sous le nom d'*hémophilie rénale*. Des malades dont les reins ne présentaient pas de lésions cancéreuses ni tuberculeuses se mettaient à uriner du sang, et ces hémorrhagies rénales, que rien ne pouvait arrêter, étaient assez abondantes pour mettre la vie en danger. Quelques chirurgiens ont eu la curiosité de voir si vraiment il n'y avait rien dans le rein malade. Après l'avoir mis à nu, ils l'ont fendu... et vite recousu n'ayant trouvé rien de pathologique. Mais le curieux de l'affaire, c'est que cette simple incision a suffi pour arrêter les hémorrhagies, et que les malades ont guéri. Pourquoi? Comment? On ne l'a jamais su au juste.

Pas plus qu'on ne sait, malgré les innombrables travaux qui ont été publiés, pourquoi la *péritonite tuberculeuse* guérit par simple incision du péritoine.

Je me souviens encore à l'époque où j'étais étudiant, — il y a de cela quinze ans — des malades, jeunes gens et jeunes filles, qui arrivaient hâves, amaigris, sans force, avec un ventre volumineux, dur et empâté. On les mettait au lit, on les badigeonnait avec de la teinture d'iode, on les couvrait de cataplasmes et de vésicatoires; rien n'y faisait, ils maigrissaient toujours, s'affaiblissaient de plus en plus, se cachectisaient à vue d'œil et succombaient régulièrement aux progrès de leur mal. Aujourd'hui les trois quarts de ces malades guérissent par une intervention chirurgicale fort simple qui consiste à inciser la paroi abdominale et à fendre le péritoine. Puis sans y toucher, sans y introduire des liquides antiseptiques ou modificateurs, on recoud le ventre. Et sous l'influence de la simple incision, les masses tuberculeuses fondent, les liquides exsudés se résorbent, le ventre redevient souple, les forces et l'appétit reviennent et le malade guérit dans l'espace de un ou deux mois.

Si les pneumonies et les fluxions de poitrine restent encore chose médicale, le chirurgien s'est déjà approprié la *gangrène pulmonaire* dont la gravité est connue de tous les médecins. A la suite de causes multiples dont l'énumération serait par trop médicale, une partie du poumon est envahie par des microbes septiques et se trouve frappée de gangrène. Le parenchyme pulmonaire se putréfie, se désagrège et s'élimine peu à peu avec l'expectoration dont la fétidité est horrible. Mais cette élimination se fait lentement et pendant qu'elle se fait les poisons de la putréfaction sont résorbés à la surface de la muqueuse pulmonaire, pénètrent dans le sang et intoxiquent le malade qui a de la fièvre, s'affaiblit tous les jours, maigrit et se cachectise. Il n'y a qu'un seul moyen de mettre un terme à cette situation, et ce moyen c'est de faire une brèche au thorax, traverser le bistouri ou le thermocautère à la main, les parties saines du poumon, arriver sur le foyer de gangrène qu'on gratte, qu'on nettoie et qu'on draine après l'avoir désinfecté. Et ces interventions ayant donné du succès, on a eu, à un moment donné, l'idée de s'attaquer par les mêmes procédés, c'est-à-dire par le bistouri, à la *tuberculose pulmonaire*, dans les cas notamment où la lésion tuberculeuse très localisée se présente sous forme d'une caverne isolée. Ces tentatives n'ont donné aucun résultat et sont aujourd'hui abandonnées.

En revanche, la *chirurgie du cœur* fait tous les jours des progrès. Un malade arrive-t-il à l'hôpital avec une balle ou un coup de couteau ayant pénétré dans le cœur, on n'hésite plus à couper quelques côtes, à inciser le péricarde, à mettre à nu le cœur et à fermer la plaie par une suture. Tout dernièrement encore je lisais dans un journal viennois de médecine, l'histoire d'un cabaretier qui, au cours d'une rixe avait reçu un coup de couteau dans la région précordiale. Il fallait savoir si le cœur était traversé ou non. Le chirurgien sectionna donc quelques côtes, et par cette brèche ouverte dans le thorax, il put constater que le péricarde était perforé. Il l'incise et, après avoir évacué le sang qu'il contenait, il trouve au niveau du bord droit du cœur une plaie par où le sang sort en abondance. Avec une aiguille suivie

d'un fil il traverse la paroi du cœur, mais au moment où il veut fermer la plaie en serrant le fil, celui-ci coupe le muscle cardiaque qui était très friable. L'hémorrhagie devient plus forte, et pour l'arrêter on place une pince sur la plaie du cœur.

Le malade a succombé parce qu'étant alcoolique, il avait un cœur mou, mais d'autres blessés opérés dans les mêmes conditions ont parfois guéri.

Le *système nerveux* n'a pas non plus échappé aux entreprises des chirurgiens, et nous possédons aujourd'hui bel et bien une chirurgie nerveuse, c'est-à-dire une chirurgie s'occupant spécialement des affections du système nerveux.

La *sciatique* rebelle est guérie par l'élongation ou la nevrotripsie du nerf sciatique, et c'est par une opération analogue qu'on guérit le *mal plantaire perforant*, affection constituée par une ulcération circulaire qui traverse le pied de part en part. Ces deux opérations sont des jeux d'enfant auprès de l'extirpation du ganglion de Gasser qui met fin à certaines *névralgies de la face* dont les souffrances sont parfois telles qu'elles poussent les malades au suicide. Et pour trouver le ganglion de Gasser, qui est gros comme une lentille, il faut trépaner le crâne, inciser les méninges, soulever la masse du cerveau et chercher profondément dans la boîte crânienne. Mais si difficile que soit cette opération, sa technique a été perfectionnée et réglée au point qu'il n'y a pas de chirurgien qui ne puisse le faire.

Et l'audace des chirurgiens croissant en raison de leurs succès, on s'est attaqué à l'*épilepsie* par la résection du nerf grand sympathique, à la *microcéphalie* par la résection circulaire du crâne trop petit pour le cerveau en voie de développement. A un moment donné on a traité la *méningite tuberculeuse* et l'*hydrocéphalie* par le drainage des ventricules du cerveau. On a échoué, et pour diminuer, dans une certaine mesure, la compression cérébrale par le liquide qui, dans ces affections, s'accumule dans les cavités du cerveau, on a aujourd'hui recours à la *ponction lombaire*, opération des plus simples qui consiste à retirer une certaine quantité de liquide cérébro-spinal au moyen d'une grosse seringue de Pravaz dont l'aiguille est enfoncée dans le canal vertébral dans l'espace qui sépare deux vertèbres lombaires...

Remarquez que l'essor de la chirurgie moderne ne date que d'une dizaine d'années, et voilà déjà bien la moitié de la médecine passée entre les mains des chirurgiens. Si l'on songe que bientôt nous aurons des sérums spécifiques pour chaque maladie ; si l'on pense que les progrès de l'hygiène font diminuer tous les jours les rougeoles, les scarlatines, les érysipèles, les diarrhées infantiles, les fièvres typhoïdes dont vivaient, comme on dit, les médecins ; si l'on réfléchit à tout cela on peut se demander ce que sera devenue, dans dix ou quinze ans d'ici, la bonne vieille médecine de nos pères, la médecine des potions et des vésicatoires, des ventouses et des cataplasmes?

Dr R. Romme.

LE MYSTÈRE DES MARINSCHA

(SOUVENIR D'UNE JEUNE RUSSE)

(*Suite* (1)

IV

Telle était l'histoire que me conta mon père la veille de notre visite aux Marinscha.

Loin d'atténuer mon désir de connaître les mystérieuses grottes, elle ne pouvait que l'aviver, le rendre plus violent au contraire.

Je m'imaginais d'avance que j'allais retrouver là des souvenirs évocateurs de ce roman historique, où l'idylle était encadrée dans un si terrible drame.

Enfin, après une interminable nuit, arriva le jour si impatiemment attendu fixé pour la visite des Marinscha.

Dès le matin nous montions en voiture.

En traversant le village de Ratowska, mon père eut la pensée d'inviter le père Athanasie, notre pasteur, à passer la journée avec nous.

Le père Athanasie était précisément le fils du père Nestor décédé depuis de longues années.

J'aimais beaucoup ce vénérable vieillard aux cheveux blancs et très longs, encadrant l'ovale parfait de son visage serein, terminé par une superbe barbe de patriarche.

J'admirais son air de bonté, son intelligence supérieure, son érudition si vaste et sa grandeur d'âme.

Ai-je à dire que je m'associai avec joie à la pensée de mon père?

Le pasteur accepta avec empressement l'invitation qui lui était faite.

— Vous allez au devant de mes désirs, dit-il à mon père, car j'éprouve depuis bien longtemps l'envie de faire cette excursion.

Et il ajouta dans un accent d'infinie mélancolie :

— Ce sera peut-être la dernière de ma vie !...

Une heure après, la voiture nous déposait à l'entrée de la forêt.

Maintenant il fallait nous frayer un chemin dans des sentiers à peine tracés, qu'envahissaient les ronces et mille autres parasites.

Après plus de cent montées et tout autant de descentes, nous parvinmes devant un petit groupe de rochers qu'un bouquet d'arbres dominait comme un immense panache agité par la brise.

Soudain mon père s'arrêta :

(1) Voir *La Revue* du 15 Septembre 1901.

— Nous voici arrivés, dit-il légèrement impressionné malgré lui, en raison des souvenirs de famille exhumés la veille, et qui hantaient tout naturellement son esprit.

L'entrée des fameuses grottes n'était pas très accessible.

C'était une sorte de couloir très bas qu'on ne pouvait franchir qu'en rempant sur les mains et les genoux, c'est-à-dire en marchant à *quatre pattes* comme disent les enfants.

A l'issue de ce tunnel, d'environ cinq à six mètres, nous nous trouvâmes tout à coup dans une salle spacieuse, réellement splendide avec ses stalactites aux travers desquelles se jouait la lumière de nos torches.

Ces beautés naturelles ne m'impressionnèrent pas longtemps.

Je ne songeais qu'au roman terrible que mon père m'avait raconté la veille.

— Où était la chambre du colonel? demandai-je à mon père d'une voix tremblante.

— Ici, me répondit-il en m'indiquant un passage identique à celui par lequel nous avions pénétré dans la grotte.

Sans m'inquiéter si j'étais ou non suivie je m'engageais immédiatement dans ce passage, en m'éclairant au moyen d'une lanterne que je portais à la main.

Je me sentis toute secouée par de légers frissons d'effroi, d'ailleurs vite réprimés, en me trouvant toute seule dans l'autre pièce.

Je promenais curieusement tout autour la lumière de ma lanterne.

C'était une assez jolie chambrette, moins vaste que la grotte d'entrée, mais beaucoup plus confortable.

— C'est là, pensai-je, qu'habita le colonel pendant un hiver entier!

Quand nous visitons des lieux historiques auxquels se rattache le souvenir d'êtres malheureux, un sentiment douloureux, poignant, étreint naturellement notre âme.

J'étais, à cette heure, et en cet endroit d'autant plus émotionnée moi-même que le roman tragique des grottes de Marinscha me touchait de près, puisque ma grand'tante en avait été l'héroïne.

J'avais gardé d'ailleurs un véritable culte pour cette Maria Andrejewna, que ses divers portraits me représentaient comme une pure et idéale beauté, et dont la tradition familiale faisait, tant par l'âme que par le cœur et l'intelligence, une créature d'élite.

J'évoquais, dans ma pensée en fermentation, tout ce qui m'avait été dit d'elle tant de fois, lorsque j'entendis tout à coup la voix de mon père.

Il criait dans le passage :

— Thaïs! Thaïs! Viens donc déjeuner!

Je fis un sursaut; et je m'arrachais à mon extase ; mais je ne quittais pas cette partie de la grotte sans l'avoir embrassée d'un long regard.

J'allais m'engager dans le petit tunnel, quand je remarquai sur le

mur quelques inscriptions au crayon qui semblaient attirer invinciblement mon attention...

Quoique ma curiosité fut vivement surexcitée, je ne pris pas le temps de les déchiffrer, ne voulant pas faire attendre mon père et le père Athanasie.

Je m'empressai de sortir au dehors.

Le grand jour me rappela complètement à moi-même.

Un peu en avant de l'ouverture de la grotte, sur une table pliante, le déjeuner était servi.

Ce fut d'abord sur la pauvre Maria Andrejewna et le colonel que tout naturellement la conversation roula.

Elle tomba ensuite dans la politique contemporaine.

Mon jeune âge ne me permettait pas de me mêler à des dissertations de cette nature et je me bornai à écouter.

Le père Athanasie, à ma très grande surprise, soutint une thèse qui bouleversait toutes mes idées.

Il regrettait vivement la défaite des Français à l'issue de la campagne à laquelle se rattachait la dramatique histoire du colonel de La Blaye.

Le vénérable prêtre était un esprit philosophique et très libéral; aussi ne saisissais-je nullement des théories qui, chez tout autre, m'eussent indignée.

Mais la suite de sa conversation avec mon père me fit comprendre qu'il espérait de la défaite de la Russie en 1812 un bien immense pour la liberté politique, une grande amélioration de l'état social de notre patrie.

Il avoua qu'il souffrait énormément de l'état des choses en Russie, et qu'il rêvait de voir ses compatriotes instruits et libres comme les autres peuples d'Occident.

Moi, j'estimais que la défaite était toujours la défaite; et sans doute mon visage refléta mon étonnement, car tout à coup le père Athanasie s'adressa directement à moi :

— Je sens que mon langage vous étonne, Thaïs, dit-il, parce que vous aussi vous êtes une victime !

Qui sait ! C'est peut-être de nous, de notre Patrie que jaillirait la lumière émancipatrice de l'homme et de la femme, si nous étions libres, si nous pouvions agir au gré de nos aspirations.

Vous venez de sortir du pensionnat toute fière et heureuse d'avoir obtenu une médaille d'or. Eh bien ! cette médaille n'est, si brillante qu'elle soit, qu'un symbole d'assujettissement!... Dans quelques années vous aurez oublié ce que vous avez appris avec tant de peine ! Vous ne retirerez aucun profit de votre algèbre, de votre chimie, et bien moins encore de l'histoire qu'on vous a enseignée en la faussant volontairement ! Non ! non, croyez-moi, tout cela ne vous servira de rien si votre père et votre excellente mère ne forment eux-mêmes votre esprit, votre caractère et votre cœur !

J'avoue que je ne compris pas grand'chose alors, et que je ne comprends pas beaucoup mieux aujourd'hui, les théories un peu confuses pour moi, et sans conclusions, du père Athanasie.

— On nous condamne ajouta-t-il, parce que nous restons stationnaires, alors que le monde change, évolue, se transforme, s'avance vers le bien-être, la morale et la science.

— *Sit pro ratione voluntas*! dit mon père en manière de conclusion.

Comme en réalité cette discussion ne présentait pour moi qu'un intérêt des plus relatifs, mon père et le digne prêtre s'en furent la continuer après le déjeuner en faisant une promenade dans la forêt.

Je profitai de leur absence pour retourner dans les grottes.

J'arrivai sans peine à la seconde cave et m'arrêtai devant les inscriptions.

Je déchiffrai sur le roc cette indication qui m'incita à pousser plus avant mes investigations : « Derrière l'angle gauche est l'entrée d'autres caves. »

L'inscription était en français et il était de toute évidence qu'elle était l'œuvre du colonel, comte de La Braye.

Je m'orientai et je remarquai en effet à l'endroit indiqué marqué par une stalagmite, un corridor semblable aux précédents, mais plus long et plus abrupt.

A son extrémité je me trouvai dans une sorte de hall aussi vaste que celui de l'entrée, mais beaucoup moins praticable.

Le sol était couvert de stalagmites de formation récente, et conséquemment peu résistantes, qui tombaient en eau et en boue au plus léger heurt.

Malgré tout, j'étais cependant résolue à poursuivre mes investigations, quand, malheureusement, je fis un faux pas qui me fit rouler à terre...

Ma lanterne s'échappa de mes mains tremblantes...

Elle s'éteignit...

Fortement impressionnée par cette chute sur ce sol glissant et par cette obscuritè subite, je me relevai en hâte pour prendre dans ma poche une boîte d'allumettes afin de rallumer ma lanterne.

Mais soudain, mêlé au bruit continu et monotone des gouttes d'eau tombant à terre, le son distinct de voix humaines frappa mes oreilles.

Epouvantée, je sentis mon sang qui se figeait dans mes veines.

Je me demandais quels étaient les êtres qui pouvaient bien errer dans ces humides cavernes.

Partagée entre la curiosité et l'effroi, je m'interrogeai pour savoir si je devais fuir ou rester, quand tout à coup, à travers la roche, je vis une lumière intense, et des conversations arrivèrent jusqu'à moi.

Je rallumai prudemment ma lanterne, et la couvris d'un pan de ma robe.

Cette précaution prise, je m'avançai résolument du côté d'où jaillissait la lumière pour me rendre compte de ce qui se passait dans ces grottes, qui semblaient décidément vouées au mystère aussi bien dans le passé que dans le présent.

Arrivée au bout de la cave, j'aperçus à travers les fissures du roc, une autre grotte dans laquelle se trouvaient réunis une dizaine d'hommes de tout âge.

C'étaient des gens de la ville que, pour la plupart, je connaissais personnellement.

Hélas ! ma curiosité fut cruellement châtiée ! et bien que de longues années se soient écoulées sur ces événements je tremble encore en les relatant.

Au centre de la cave un jeune homme, qui m'était absolument inconnu, se tenait debout.

Il avait les yeux baissés, et toute son attitude était celle d'un coupable ou plutôt d'un accusé.

Aux questions qui lui étaient adressées, il ne répondait que vaguement par monosyllabes.

Soudain un mouvement se produisit dans la mystérieuse assemblée.

Un nouveau personnage entra.

C'était précisément notre plus proche voisin, un ancien grand dignitaire de la Couronne, que je connaissais beaucoup. Il avait une soixante d'années au moins. Son regard était hautain et son visage exprimait sinon la dureté, du moins une implacable volonté.

Sa vue me stupéfia.

Haletante, j'attendis.

A son entrée, un silence religieux régna dans la grotte.

L'ancien grand dignitaire de la Couronne se plaça en face du jeune homme, droit au milieu de la cave, qui semblait un coupable ou un accusé.

Il dit d'une voix ferme et haute.

— Tu étais mon fils et tu l'es encore par le sang ! Mais tu es devenu traître à la Patrie ! Tu es félon envers tes amis, envers ton père !... En jurant de te consacrer à la libération de notre Patrie, tu as juré mort aux traîtres !... Jean que mérites-tu ?

Le malheureux répondit d'une voix sourde.

— La mort !

— Tu as raison !... C'est décidé Jean : tu dois mourir et tu mourras !

Se retournant vers l'assemblée.

— Messieurs, dit-il, quelqu'un de vous demande-t-il la parole ?

Il y eut quelques instants d'un lugubre silence.

Une voix le rompit soudain, s'élevant du fond de la grotte.

— Moi ! moi !

Je tressaillis.

Cette voix m'était connue et bien chère. C'était celle d'Etienne l'ami de mon enfance.

Il répéta haletant :

— Moi!... Oui, moi, je demande la grâce de Jean, j'implore de vous tous son pardon; mais je l'implore surtout de vous, Pierre Pietrowitch, de vous qui êtes son père!...

Les sourcils de Pierre Pietrowitch se froncèrent. Et durement il répliqua par cet effroyable verdict horrible à écrire.

— Il a mérité la mort, et il mourra!...

— Nous pouvons voter, proposa quelqu'un.

— Soit. Votons, répondit le père inflexible.

De nouveau il se fit un grand silence, et ce calme effroyable et imposant qui précède les catastrophes régna dans la grotte.

Impassible, l'accusé attendait...

Chaque assistant écrivit un mot sur un carré de papier; puis l'un d'eux fit le tour de la cave en tendant son chapeau pour recueillir les votes.

Ces quelques instants horribles passés dans une angoissante attente me sont restés inoubliables!

J'étais prise du besoin de fuir, et je me sentais clouée et comme rivée sur place malgré moi...

On venait de dépouiller le scrutin...

— A mort! à l'unanimité, sauf un bulletin blanc cria une voix.

Pierre Pietrowitch se redressa et de son même ton implacable :

— Vous venez d'accomplir votre devoir, messieurs, dit-il. C'est bien!

Se retournant vers son fils, il ajouta froidement :

— Vous savez ce qui vous reste à faire! Vous avez été traître, c'est vrai; mais j'espère du moins que vous ne serez pas lâche! Adieu!...

. . . .

Je ne pus en entendre davantage.

Eperdue, je m'enfuis aussi vite que me le permettaient les accidents du chemin, titubant comme en état d'ivresse, et dans les passages en tunnel, heurtant ma tête aux rocs sans sentir les coups, poursuivie par l'horrible vision...

V

Ai-je à dire que j'éprouvai un soulagement infini en me retrouvant au grand jour sur le frais gazon, et sous l'immense dôme bleu du ciel?

Par un effet de contraste, je me complaisais à admirer l'immuable sérénité de ce ciel vers lequel montent, harmonieux concert de louanges, les chants des millions d'habitants ailés de la forêt, ce ciel dont nous avons chacun une part dès notre berceau.

J'étais mécontente de ma journée, et je restais malgré tout horrifiée par ce que je venais de voir.

Dans le trouble qui résultait de ma terrible et étrange découverte, je me demandais si j'avais bien vu, bien entendu.

N'étais-je pas le jouet d'une hallucination, la victime d'un cauchemar, causé par l'effroi de l'obscurité profonde dans laquelle j'avais été brusquement plongée en un pareil lieu?

Mais non, non; la scène à laquelle j'avais assisté involontairement était bien réelle; et je ne pouvais en nier, sans me mentir à moi-même, la poignante vérité.

En un instant elle m'ouvrait complètement des horizons nouveaux, et soudain les quelques voiles qui obscurcissaient ma vue s'étaient déchirés.

La conversation du père Athanasie pendant le déjeuner me revenait en mémoire; je la rapprochais du dernier événement et je me disais :

— C'est vrai, le bon pasteur doit avoir raison. Il y a des milliers d'êtres qui souffrent trop à côté d'autres qui sont réellement trop comblés! Il est presque juste que la révolte s'organise!...

Ce que je ne pouvais admettre cependant, ce qui faisait bondir tout mon être, c'était l'implacable férocité de ce Pierre Pietrowitch, de ce père dénaturé, sans entrailles!

Faut-il qu'une idée soit puissante pour provoquer de tels sacrifices?

Et si cette idée était fausse, ne serait-ce pas horrible?...

Quand je fus de sens rassis, je me demandais longuement si je devais ou non raconter ce que j'avais vu.

Je me résolus à garder le silence.

D'abord, j'avais encore, en dépit de la réalité et de l'évidence, la vague crainte d'avoir été dupe d'une illusion ou d'un accident nerveux, et je redoutais faire rire de moi.

Et puis encore, m'était-il permis de divulguer un fait de cette importance, dans lequel des vies humaines se trouvaient en jeu?...

Non, je n'avais pas le droit de révéler à âme qui vive un secret ainsi surpris, de trahir des conspirateurs parmi lesquels figurait mon cher Etienne!

Je pris donc la ferme résolution de me taire tout en m'intéressant dès lors à ce qu'il adviendrait de Jean Pietrowich, le malheureux condamné.

Une fois complètement revenue à moi, je me mis en quête de mon père et du vénérable prêtre.

Je les retrouvais à la lisière de la forêt, assis au pied d'un grand arbre sous lequel je m'installais à mon tour.

Une immense plaine inondée de soleil, avec ses villages, ses labours et ses prairies, s'étendait devant nos yeux, tandis qu'à nos pieds le fleuve se déroulait en méandres lumineux.

Devant l'incomparable beauté de ce mystérieux paysage, un

complet apaisement se produisit en mon être. Je me sentis au cœur une infinie pitié pour les malheureux, unie à une grande joie de vivre, et ce fut toute reposée moralement que je rentrais le soir à Ratowska.

Toutefois j'éprouvais le besoin de me retirer de bonne heure dans ma chambre, mais, malgré les fatigues physiques de la journée, ce fut en vain que je cherchais le sommeil.

Dès que je fermais les yeux, mon imagination surexcitée reconstituait la scène de la grotte dans toute son intensité dramatique.

Il me semblait à chaque seconde entendre Jean Pietrowich se condamnant lui-même, prononcer ce seul mot, et le répéter à l'infini :

— A mort !... A mort !...

Cela me produisait un effet de glas funèbre...

Ce fut seulement quand les premières lueurs de l'aurore filtrèrent à travers mes jalousies que mes paupières se fermèrent.

Je tombais dans un profond sommeil, et ne m'éveillais que fort avant dans la matinée.

Je sentis que de nouveau un certain trouble m'envahissait, et je déplorais vivement d'avoir été mêlée au sombre mystère des grottes de Marinscha.

En dépit de ma volonté, mon cerveau travaillait exagérément, et enfantait des images qui me communiquaient de bizarres impressions, et jusqu'à des sensations parfois douloureuses.

En me levant ce jour-là, et tout en me demandant si c'est dans le cœur ou dans le cerveau que prennent naissance les pressentiments, j'eus l'intuition que j'apprendrais deux nouvelles dont l'une me serait pénible et l'autre agréable.

Vers midi je m'étais installée dans le jardin, à l'ombre d'un chêne séculaire sous lequel j'évoquais presque malgré moi les souvenirs terrifiants du sombre drame de la veille, lorsque soudain le courrier franchit la grille à cheval, mais je ne prêtais aucune attention à son arrivée, car le courrier est l'homme qui fait le service journalier entre notre terre et la ville, et qui part de Ratowska au petit jour pour revenir vers midi avec les emplettes, les lettres arrivées la veille, et le seul journal de la localité : *Les Nouvelles de Kouritzin.*

Quelques minutes après, un domestique me prévenait que le déjeuner était servi.

A peine étais-je entrée dans la salle à manger que mon père me demanda d'une voix émue :

— Savez-vous, Thaïs, que le fils de Pierre Pietrowitch s'est suicidé hier au soir ?

Je tressaillis.

Une glace en face de moi reflétait mon image : j'étais livide.

— Non, répondis-je à mon père.

Et j'ajoutai :

— Connaît-on la cause de ce suicide ?

— Oui, me répondit-il. Le journal raconte que Jean Pietrowitch était malade moralement, névrosé, et qu'il s'est tué dans un accès de mélancolie. Il a d'ailleurs laissé une lettre qui confirme cette version.

Ironiquement je murmurais :

— Pauvre Pierre Pietrowitch ! C'est un horrible malheur qui le frappe !

— En effet ! répliqua mon père avec conviction.

Et à part moi je pensais :

— C'est l'exécution de sa cruelle sentence.

Maintenant il ne me restait plus aucun doute sur la réalité de ce que j'avais vu la veille.

La nouvelle du suicide de Jean Pietrowitch venait de les dissiper, et il était de toute évidence que je n'avais nullement rêvé les événements terribles de la grotte.

Je me demandais seulement avec âpreté comment les conjurés y étaient entrés et comment ils en étaient sortis.

Ne voulant rien laisser soupçonner à mon père de ce qui préoccupait mon esprit et troublait mon imagination, je pris un air indifférent pour lui demander si les grottes étaient connues à fond.

— Non, me dit-il, elles n'ont jamais été minutieusement explorées.

— Et y a-t-il, continuai-je, d'autres entrées que celle par laquelle nous avons pénétré dans les souterrains ?

— Non, ou du moins je n'en connais pas d'autres, répondit mon père.

— Et quel genre de suicide a choisi Jean Pietrowitch pour se donner la mort ?

— Il s'est tiré un coup de revolver au cœur.

— Le connaissiez-vous ? demandai-je encore.

— Nullement, dit-il. Ce jeune homme ne venait presque jamais à Ratowska ; il menait une existence très nomade et même un peu singulière.

Moi je le connaissais à peine ; je ne l'avais vu qu'une fois, à l'heure sombre de sa condamnation ; mais je n'en ressentais pas moins une infinie pitié et une grande douleur de sa mort mystérieuse et tragique.

La disparition subite d'un être jeune a toujours un caractère impressionnant bien fait pour rappeler la fragilité de l'existence et nous indiquer que la vie n'est qu'un rapide éclair vite effacé dont il ne reste rien, s'il n'est marqué par des bienfaits.

Hodie mihi cras tibi ! disent ceux qui s'en vont à ceux qui restent.

. . . .

La fête de mon père tombait précisément ce jour-là.

C'était l'usage chez nous qu'en cette circonstance, quelques

amis de notre maison vinssent vers midi pour achever la journée en notre compagnie.

Le père Athanasie arriva le premier. Puis ce fut le tour de notre aimable voisin Jean Roustoff, avec son fils Etienne, l'homme du monde le plus accompli, celui-là même qui avait élevé généreusement la voix dans les grottes de Marinscha en faveur du malheureux accusé.

En raison même de la sympathie que j'éprouvais pour lui, j'avais été très touchée, et particulièrement heureuse de son intervention.

Parmi nos hôtes se trouvaient encore Polikarps Polikarputcha, plus que centenaire. professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, botaniste célébre dans le monde entier.

Avec le père Athanasie c'étaient les deux plus vieux amis de notre maison.

Ils avaient connu mon grand-père et ma grand'tante Maria Andrejewna.

Quoique mon père fût beaucoup plus jeune, puisqu'il touchait à peine à la soixantaine, son existence avait été intimement liée à celle de ses deux amis ; et même pendant les séjours qu'il fit à l'étranger, il resta en correspondance suivie avec eux.

Mon père nous disait souvent :

— Ma vie a été très heureuse, et cela pour deux raisons : d'abord j'ai eu la chance d'avoir des amis comme Polikarps Polikarputcha, Jean Roustoff et le père Athanasie; ensuite j'ai eu le bonheur d'avoir pour femme l'être le plus parfait qui se puisse rencontrer. Mais, ajoutait-il, mon bonheur ne sera complet que lorsque je verrai mes enfants heureux à leur tour, autant du moins qu'il est possible de l'être ici-bas. Je rêve de voir mes fils unis à des femmes dignes d'eux, et parfaites comme leur mère.

Il complétait sa pensée en se retournant vers moi :

— Et de vous sentir mariée heureusement, ma chère Thaïs, avec un époux qui vous aimera comme vous méritez de l'être...

. . . .

Mon père n'aimait pas les congratulations.

Il estimait qu'acquérir une année de plus ne donnait que des droits discutables et relatifs à des félicitations.

Aussi, s'abstenait-on de lui présenter, comme il est d'usage, des vœux et des souhaits de fête.

Néanmoins il était sincèrement touché de l'affectueux empressement que ses amis mettaient à se rendre auprès de lui ce jour-là.

C'était véritablement la fête de la maison tout entière.

Chacun se parait comme pour un jour de grand gala.

Mon père lui-même, bien qu'il n'aimât pas la toilette, s'habillait avec plus de soins que d'habitude pour recevoir non ses invités, mais ses *attendus*.

Il donnait des ordres au vieux cuisinier, commandait pour les deux repas les mets les plus succulents, les plus recherchés.

Accompagné de son valet, il descendait lui-même dans les caves du vieux manoir, où de temps immémorial se bonifiaient les vins du Rhin, de France et de Hongrie.

Cette cave n'était pas réputée seulement dans le gouvernement de Kouritzin, mais dans toute la Russie centrale.

On se mettait à table sur la grande terrasse d'où la vue s'étend sur les bois, les vallées, la rivière aux eaux limpides, et embrasse tout l'horizon barré par le massif montagneux que couronne la ville. elle-même dominée par les coupoles dorées de la célèbre cathédrale.

Invariablement, en ces agapes familiales, le bon père Athanasie, les bras au ciel, bénissait notre demeure.

Sa bénédiction sincère et émue était toujours faite des mêmes gestes, des mêmes mots, des mêmes accents.

— Dieu grand ! Dieu bon ! Dieu éternel, implorait-il, permets nous de nous réunir encore longtemps à cette table hospitalière, et donne gloire, honneur et joie à notre cher hôte André Nichaïlowitch !

C'étaient là les seuls vœux formulés, en ce jour de fête patriarcale ; et aussitôt après on faisait largement honneur aux mets préparés par notre vieux cuisinier Yakina.

Au cours du repas. le père Athanasie me demanda à brûle-pourpoint à travers la table :

— Quelles sont vos lectures préférées, fillette ?

C'est ainsi que toujours il m'appelait.

Je lui citai quelques ouvrages de la littérature contemporaine.

Ma réponse ne le satisfit nullement, car s'adressant à mon père :

— Quel profit, dit-il, je vous le demande, une jeune fille peut-elle tirer de ces lectures ? Est-ce avec de telles frivolités intellectuelles qu'on forme des épouses véritables, de saintes mères, des éducatrices de futures générations ?

Au lieu de les initier à leurs vrais devoirs, on empoisonne leur esprit avec des lectures inutiles et dangereuses où souvent la forme elle-même est défectueuse !

Et qu'arrive-t-il alors ?

Au bout de quelques mois d'union naît un mécontentement réciproque entre les époux. Ils finissent par méconnaître le véritable but du mariage, les charges de la famille, et séduits surtout par ce qui est superficiel et brillant, ils s'étourdissent dans des distractions effrénées, et quelquefois même dans des plaisirs honteux !

Je ne compris pas très bien le sens des paroles du père Athanasie, mais je sais qu'il fut approuvé unanimement.

J'étais d'ailleurs un peu distraite par la présence d'Etienne Roustoff pour lequel, je l'ai avoué déjà, j'éprouvais de très tendres sentiments depuis mon enfance.

Bien qu'il eût fait un très long séjour à l'étranger, la vive

sympathie qu'il m'avait toujours inspirée ne s'était jamais amoindrie.

Mais si je n'écoutais que distraitement, et ne comprenais qu'à demi ce que disait le père Athanasie, il n'en était pas de même d'Etienne.

Je remarquais qu'il me regardait avec persistance pendant les amicales semonces du bon prêtre, et surtout quand la conversation était émaillée de ces sous-entendus qui échappaient à ma compréhension.

En sortant de table, mon père et ses invités se rendirent dans le parc et s'installèrent à l'ombre d'un chêne pour y deviser, tandis qu'Etienne et moi gagnions à travers champs les bords de la rivière pour faire une promenade en bateau.

J'étais doublement heureuse de me trouver un moment toute seule avec mon ami, car j'avais l'intention de l'interroger habilement sur les événements qui s'étaient passés dans la grotte, et dont j'avais été l'involontaire témoin.

Toutefois comme je désirais laisser ignorer à Etienne dans quelles circonstances j'avais découvert le secret de la conspiration dont il était un des héros, je me demandais de quelle façon je devais m'y prendre pour le faire parler sans me trahir moi-même.

J'étais en train de discuter sur ce thème, sans parvenir à résoudre la question, lorsqu'une circonstance imprévue changea le cours de mes pensées.

A peine venions-nous d'abandonner les champs pour suivre la route bordée de hauts peupliers, qu'à une centaine de pas environ nous aperçûmes, venant droit sur nous, rênes flottantes, un cheval emporté attelé à une petite carriole d'où partaient des cris perçants, poussés par une femme affolée.

Sans hésiter un instant, avec un courage téméraire, Etienne se précipita au devant de l'attelage. Il sauta à la bride du cheval qui culbuta vertigineusement en renversant la carriole, sous laquelle disparurent Etienne et la dame qui appelait désespérément au secours.

Glacée d'effroi, je ne fus tirée de ma torpeur que par les cris de la propriétaire du véhicule.

Elle venait de se relever brusquement, très pâle, un peu meurtrie, mais sans contusion graves.

Je me précipitais vers elle. A nous deux nous dégageâmes Etienne.

Il était sans connaisance.

VI

La personne que mon ami venait d'arracher à la mort au péril de sa propre vie, était une dame du village de Ratówska, dont l'habitation était proche de la nôtre.

Elle se nommait Olga Alakakiewna. C'était la veuve d'un fonctionnaire subalterne, autrefois employé dans la ville de Kouritzin, et qui l'avait laissée en possession d'une honnête et modeste aisance.

Son instruction était superficielle, presque nulle ; mais, en dépit de son extérieur qui prévenait fort peu en sa faveur, c'était la meilleure âme du monde.

De proportions presque colossales, sa taille était, sans exagérer, celle d'un grenadier du premier Empire.

Elle avait les extrémités à l'avenant et sa figure grande, grasse, ronde et saillante, n'était comparable qu'à la lune en son plein épanouissement.

Son visage était d'un invraisemblable incarnat et son allure celle d'un lutteur de foire, ce qui ne l'empêchait nullement d'être d'une coquetterie naïve et outrée.

A peine eûmes-nous arraché Etienne à sa situation critique, que nous vîmes arriver le cocher d'Olga, qui était tombé en route.

Ma première pensée fut de l'envoyer chez nous chercher du secours ; mais Olga Alakakiewna s'y opposa énergiquement.

— En l'état où est ce malheureux, dit-elle, il en aurait au moins pour deux heures !

En réalité nous n'étions pas à plus de vingt minutes de la maison.

Je proposais de m'y rendre.

— Ce serait encore pis ! répliqua ma compagne en jetant un regard de commisération sur ma frêle personne, j'irai moi-même.

Et ce disant elle se mit en route.

A son allure on l'eut prise pour un pêcheur, poursuivi par une bande de diables ; et, malgré moi, en dépit de l'angoisse qui me poignait l'âme, je la comparais dans mon esprit à l'ogre du Petit Poucet qui franchissait l'espace avec ses bottes de sept lieues.

Je la vis arriver à une petite fondrière — une sorte de cloaque boueux, — dans laquelle elle descendit résolument, puis elle remonta l'autre versant sans avoir ralenti un instant sa marche.

Soudain, de sa voix flûtée, qui contrastait si étrangement avec son énorme masse, elle se mit à pousser des cris ou plutôt des sifflements stridents qui firent accourir aussitôt nos gens.

En quelques mots elle les mit au courant de l'accident, et les secours furent promptement organisés.

Au moment où mon père et celui d'Etienne arrivaient avec tous nos domestiques, le cher blessé auquel je prodiguais tous mes soins, commençait à reprendre connaissance.

Grâce au cordial qu'on lui fit absorber, il revint complètement à lui.

Blanche Solignac.

(*La fin au prochain numéro.*)

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

Mademoiselle Annette, par M. ÉDOUARD ROD (Perrin, éditeur). — *Sainte Lydwine de Schiedam*, par J. K. HUYSMANS, 1 vol. in-18. (Stock, édit.). 1901. — *La Formation du style par l'assimilation des auteurs*, par ANTOINE ALBALAT. 1 vol. in-18 jésus, A. Colin. — *Loges et coulisses*, par JULES HURET, 1 vol. in-18, Edition de la *Revue Blanche*, 1901. — *La Belle France*, par G. DARIEN. — *Auguste Bouvier*, par E. ROBERTY.

M. Édouard Rod, qui a écrit de si beaux romans de la passion (*La vie privée de Michel Tessier*, *les Roches blanches*, *le Silence*, *Le Ménage du Pasteur Naudié*) excelle dans l'art, plus difficile encore peut-être, de trouver le pathétique en dehors de la passion. Dans son roman de *Là-Haut*, il nous intéressait à l'histoire d'un village de la montagne. Aujourd'hui il nous attache à la destinée de deux personnages fort dissemblables, ou plutôt à leurs façons opposées de comprendre la vie. La vie! Voilà bien la suprême préoccupation de M. Rod. Tandis que d'autres romanciers l'aiment pour ses aventures, ou pour ses curiosités, ou pour ses horreurs, celui-ci l'aime pour elle-même, dans ses manifestations les plus unies, qui ne sont ni les moins significatives, ni les moins tragiques. Il intitulait un de ses premiers livres : *Le Sens de la Vie*; et ce n'était pas seulement un beau titre, mais encore, au début de sa carrière, une précieuse indication. Elle suffirait à préciser le sujet du dernier roman. Qui l'a le mieux compris, le sens de la vie ? Mademoiselle Annette, avec son humble dévouement et la sérieuse énergie de son cœur, ou Pierre Denys, avec son activité yankee et là tension de son âpre vouloir ? Lisez et jugez. Vous serez pris par la poignante opposition de ces deux vies, de ces deux âmes, et aussi par la réalité du milieu, par le charme de cette petite ville de Bielle où vous rencontrerez même des visages de connaissance : le pasteur Trembloz, M. Massod de Bussens, le syndic quartier. Et tandis que d'autres œuvres contemporaines (l'admirable *Désastre*, les *Tronçons du Glaive*) haussent le roman jusqu'à l'épopée, vous éprouverez, à lire celui-ci, l'émotion que donnent les pures, les nobles tragédies.

— Entre un roman, livre d'hier : la *Cathédrale* et un roman, livre de demain : l'*Oblat*, tous deux illuminés de la flamme mystique, M. Huysmans a voulu faire une halte pieuse pour écrire dans la quiétude du monastère de Ligugé, avec la bonne foi crédule des vieux hagiographes, antant d'apparente naïveté, plus de style et d'artifice, l'histoire d'une sainte. Et quelle sainte !

Le XIVe siècle où tant de fléaux se coalisèrent avec les fureurs humaines pour dévaster l'Europe, ce terrible siècle vit pulluler les déicoles, les assoiffés de martyrs inouïs, les aventurières divines tourmentées d'un désir insatiable de réparer par leurs souffrances volontaires les ruines et les malheurs du temps. Parmi les saintes femmes, survenues en nombre à la suite de Catherine de Sienne, réparatrices imaginaires des fautes et des vices de leurs semblables, rouées de

coups par le démon pendant leur sommeil, torturées dans leur chair parles douleurs physiques, lancinées dans leur âme et conscience par des scrupules de piété plus aigus que des pointes de feu. Huysmans a choisi pour être l'objet de son panégyrique la vierge hollandaise, Lydwine de Schiedam. Celle-ci en effet, fut entre tous favorisée, comblée. Sur son désir, de jolie elle devint laide, elle endura sans répit d'épouvantables souffrances; en sa personne elle réunit tous les maux et toutes les répulsions imaginables: des ulcères sur le corps et des tumeurs hideuses, compliquées de gangrène, où pullulaient les vers (ils paraissaient bouillir, dit Brigman, tant ils grouillaient), et des névralgies incroyables, et le feu sacré ou mal des ardents, qui entreprit le bras droit et consuma les chairs jusqu'à l'os; puis, un décollement du menton sous la lèvre inférieure; puis la perte d'un œil, et le surcroît d'une esquinancie qui l'étouffait et lui faisait perdre le sang par la bouche, par le nez, par les oreilles avec une telle profusion que son lit ruisselait!... Dieu, qui l'aimait tant, omit, cependant, de lui octroyer la lèpre, la maladie de Monsieur saint Labre. A décrire en détail cette belle collection de misères physiques, obtenues à grands cris par Lydwine comme une grâce du ciel, Huysmans a retrouvé sous sa palette les couleurs « déliquescentes » qu'il aimait à broyer, jadis, en des sucs noirs et verdâtres, lorsqu'il raffinait à peindre les déchets de la vie. Lydwine, cependant, « béait » de félicité mystique. De sorte qu'à force de prier et de pâtir, elle croyait avoir atteint la cime de la vie parfaite... La Vierge la visitait, et de ses mains célestes bordait son misérable grabat. Son ange gardien la prenait par la main en des heures d'absence idéale, et lui faisait parcourir les jardins du Paradis. Avec Marie et les Purs esprits visibles à ses regards, sous la neige plissée de leurs robes, elle avait des entretiens adorables. Elle était, en un mot, l'objet d'un perpétuel miracle, le croyait ainsi et en persuadait ses innomblables visiteurs. D'ailleurs, pleine de confiance en sa mission surhumaine, sûre de son crédit auprès de Jésus-Christ et des saints, comme de son étrange faculté de bilocation, peu commode, au surplus; sainte, mais non modeste, annonçant aux gens leur mort prochaine à heure fixe, tançant d'une voix rude les femmes et les hommes de la classe populaire, reprimandant avec une égale franchise les grands et n'épargnant pas plus les princes que les bourgeois et les prêtres, tout cela parce qu'elle portait au front le signe des extatiques.

Telle était cette sainte Lydwine de Schiedam, dont Huysmans a narré, sans un seul instant paraître broncher dans sa robuste confiance, l'étrange légende. Il a gardé dans son style une indépendance de verbe très opposée à ce genre de sentiment et de langage attendri, particulier à la littérature ecclésiastique, et qu'on appelle onction, très différente aussi, par bonheur, de la phraséologie béate où se reconnaît d'abord une odeur de séminaire. Il est resté dans sa piété nouvelle l'artiste toujours épris des « subtantifs étonnants » et des « merveilleux adjectifs ».

En tête de sa légende, M. Huysmans a tracé un tableau d'histoire très pathétique des horreurs et des crimes sans nombre, qui s'abattaient sur les peuples pendant cette époque calamiteuse de la fin du XIVe siècle jusqu'au milieu du XVe.

— Aujourd'hui que tant de papier maculé menace la littérature est-il prudent d'accroître, par l'enseignement démonstratif du style, les commodités d'*écrire* et d'ouvrir école aux amateurs pour les entraîner à l'art d'écrire !

M. Antoine Albalat, dans ce nouveau livre, ne nous paraît point avoir poursuivi ce périlleux objet ; mais — le nombre des auteurs n'en devant être ni augmenté ni diminué — de faire prévaloir les lois d'une langue pure, correcte et animée, de ramener les esprits au goût des grands écrivains classiques, et d'éclairer par des exemples abondants, bien choisis et judicieusement commentés, les points les plus intéressants de la composition littéraire.

Savoir lire est le point de départ d'une bonne éducation intellectuelle. Tout l'art, tout l'idéal, toute la vérité humaine sont enfermés dans les œuvres des écrivains supérieurs. Les connaître s'impose ; l'obligation en est indispensable pour se composer un corps de doctrines solide, un champ de beauté et d'analyse inépuisable. Auprès des autres, d'un moindre rang, il reste beaucoup à gagner, en profits de détail. Sur un lambeau de discours et de narration, qu'on entrevoit d'aventure, brusquement une idée s'éveille, irrésistible, et l'esprit se sent entraîné dans une voie inattendue. M. Albalat précise ces résultats ; en rendant plus aisées les lectures et les recherches, il y provoque. Puis, voulant en rendre sensibles les avantages pratiques, il passe en revue, tour à tour, les différents styles ou procédés de style recherchés par les auteurs, en leurs efforts d'expressions : l'imitation, à la nécessité de laquelle nul n'échappe, trop de poètes et trop de prosateurs ayant passé sur le monde pour qu'on puisse se soustraire à cette fatalité de reprise ; — le pastiche qui peut être, à l'occasion, un exercice utile et *pour soi* de gymnastique littéraire ; — l'amplification, l'inévitable amplification, où toutes les figures de rhétorique se donnent rendez-vous ; — la description et le réalisme homérique, — l'usage de l'épithète, dont abusent tant ceux-là qui croient que le remplissage des qualificatifs supplée au vide de la pensée ; — le mécanisme de l'antithèse, qui trop étudiée trahit l'affectation, trop employée l'effort systématique, mais, passagère et bien fondée, rehausse de beaucoup l'expression et lui procure des beautés inattendues ; — et très spécialement il appuie sur l'art de la description, qui est la pierre de touche du poète et de l'écrivain. Dans son répertoire analytique, témoignant d'une immense lecture, M. Albalat met en évidence des pages descriptives du premier ordre, empruntées alternativement aux anciens et modernes, et les oppose aux procédés artificiels de descriptions accumulatives, trop en faveur chez nos réalistes.

Sur les thèmes qu'il élucide par d'excellentes citations, l'auteur

a tenté lui-même, en différentes places, non sans habileté, de pratiquer, à titre d'exemples, sur des types ou des sujets choisis, cette sorte d'imitation rationnelle. Des vues originales, des parallèles imprévus et, néanmoins justifiés, jettent, de temps en temps, une note plus vive sur les sujets théoriques et les commentaires qui les accompagnent.

Pour beaucoup d'artisans en littérature, l'ouvrage de M. A. Albalat apparaîtra surtout comme une sorte de manuel documentaire des plus pratiques. Nous préférons y voir un instrument de saine réaction contre toutes les formes d'excès et contre les principaux agents de corruption, qui, de nos jours, altèrent et désorganisent la magnifique langue française, portée par trois siècles de grands écrivains à un degré de perfection incomparable.

— Sous cette enseigne attirante : *Loges et coulisses*, il y a beaucoup de choses dans le livre de M. Jules Huret, feuillets détachés dont l'unité se ramène à traiter tous les côtés d'un même sujet : La vie théâtrale, l'art et les artistes du théâtre.

De collaboration avec M. Porel, en situation excellente pour en bien connaître, il y raconte, en premier chapitre, les différentes phases de la carrière triomphante de Réjane. L'un des auteurs de cette très intéressante monographie était distrait, lorsqu'il écrivait les lignes suivantes : « Quand elle *vint au monde*, sa mère tenait le buffet de l'Ambigu, et son frère était contrôleur du théâtre. » En retour, sous la plume de M. Jules Huret, nous relevons cette jolie appréciation du rôle « d'Amoureuse », supérieurement tenu par Réjane dans la pièce de M. G. de Porto-Riche :

Amoureuse, tendrement amoureuse, depuis la pointe de ses petits pieds jusqu'à la courbe de ses épaules, les regards doucement troublés, la voix qui frémit, la caresse qui soupire, toutes les nuances dont est composé ce personnage délicieux furent rendues par elle avec une largeur, une justesse, une vérité dont je n'ai jamais vu l'équivalent.

L'admiration y est constante et sans réserves. En passant, on aurait envie d'en mitiger la note de quelques atténuations, par exemple, lorsqu'il loue si fort Réjane de son interprétation de *Maison de Poupée*, dans ce rôle de Nora, qui fut tout opposé à sa nature et à ses moyens. Ailleurs, le brillant chroniqueur du *Figaro* nous amène et nous fait vivre, un moment, dans l'intimité de Sarah Bernhardt, lorsqu'à la veille de partir en grande tournée, elle faisait ses préparatifs de départ pour les Etats d'Amérique ; on sait avec quel cortège, quelle suite de gens et de bagages ! Puis, il nous met de compagnie en ses entretiens avec des artistes comme la Duse, Emma Calvé, ou des écrivains comme Paul Hervieu, Jean Aicard ; revient à Sarah Bernhardt, pour laquelle il professe une admiration personnelle, un entraînement d'âme peu déguisé ; retourne au sujet de Réjane, qui ne lui est pas moins cher et ne l'inspire pas moins ; et, par intervalles, effleure diverses questions d'art, de mise en scène, et même de police intérieure des spectacles, telle que la fameuse et

toujours irrésolue question des chapeaux féminins aux fauteuils d'orchestre.

— L'avant-propos que M. Georges Darien met à *La Belle France* est bien fait pour donner envie de mentionner son volume. « Un pareil livre, y lit-on, ne peut pas être vendu, ne peut pas être lu en France. Ce qui l'attend, c'est le silence : c'est le mutisme de la sottise et de la lâcheté ». On résisterait malaisément à la tentation d'obtenir, en touchant quelques mots de ce livre terrible, un brevet d'intelligence et de courage. Pour ma part, je n'hésite pas. Non seulement, je dirai quelques mots de *La Belle France*, mais, parmi ces mots, il y en aura d'élogieux. M. Darien se fait dire par son éditeur, toujours dans le même avant-propos, que le livre est « plein de talent ». Si son éditeur ne l'avait pas dit, je m'en serais avisé moi-même. Un talent d'écrivain, de journaliste surtout, qu'on voudrait souvent moins outrancier, mais qui a de la vie, du mouvement, de l'éclat. Quant à l'esprit même de l'ouvrage, je trouve — et voilà la part de la lâcheté et de la sottise — que M. Darien est tout de même un peu sévère pour son pays. Un certain patriotisme que nous avons vu dernièrement se développer autour de nous, ce patriotisme qui est, comme dit Johnson, « le dernier refuge des coquins », suivis d'une tourbe d'imbéciles, devait produire, par contraste, dans certaines âmes, cet état d'exaspération continue, où se trouve manifestement l'auteur de *La Belle France*. Il est permis, au surplus, et c'est même un devoir, de dire à ceux qu'on aime des vérités désagréables. Mais M. Darien semble se délecter en le disant, et voilà ce qui déplaît. Je suis persuadé que son œuvre s'inspire d'un profond amour pour la France de demain. Qu'il ne crie pourtant pas : « A bas la France d'aujourd'hui ! » Car la France de demain ne sera, après tout, que la France d'aujourd'hui réformée et retrempée. Et ce sera toujours la France d'aujourd'hui qui aura fait celle de demain.

— Je signale en terminant un livre, de M. Emile Roberty, intitulé *Auguste Bouvier*, livre un peu austère sans doute et traitant de questions auxquelles la masse du public français reste indifférente, mais qui a cet intérêt de nous faire connaître, dans Bouvier, « l'inspirateur et le père d'un jeune libéralisme protestant ». A une époque où le protestantisme est vilipendé chaque jour et défiguré par des journalistes désireux de pêcher dans l'eau trouble des haines religieuses, on verra dans ce volume, d'une très claire et vivante exposition, comment la Réforme qui se continue, de siècle en siècle, par la vertu même de son principe originel, peut concilier le sentiment religieux avec la liberté de l'esprit.

Les Collaborateurs de *La Revue*.

Vicomte de Caix et Albert Lacroix. Histoire illustrée de la France : I. *La France avant l'histoire et la Gaule indépendante.* Paris, Ollendorff, 1900, 1 vol. in-8°, 320 p., gr. ; II. *La Gaule romaine*, Paris (Ollendorff), 1901, 1 vol. in-8°, 372 p., grav. — Pierre Gauthiez. L'Italie du xvie siècle : *Jean des Bandes Noires* (1498-1526). 1 vol. in-8°, 439 p., part. Paris, Ollendorff. — Louis Ducros, *Les Encyclopédistes.* 1 vol. in-8°, 376 p., Paris, Champion, 1901. — Stéfane Pol. Autour de Robespierre : *Le conventionnel Le Bas.* Paris, Flammarion, 1901. 1 vol. in-8°. 340 p., part. — E. Zévort. Histoire de la troisième République : *La Présidence de Carnot.* Paris, Alcan, 1901, 1 vol. 391 p. — Bolton King, *Histoire de l'unité italienne* (1814-1871). 2 vol. in-8°, 444 et 446 p., Paris, Alcan, 1901.

La nouvelle « Histoire illustrée de la France » commencée par MM. de Caix et Albert Lacroix, a été entreprise dans un esprit tout à fait louable. Leur but, disent-ils, dans leur avant-propos, était de mettre les grandes histoires devenues classiques, au courant des travaux modernes : de plus ils avaient l'ambition de faire la part la plus large à l'histoire sociale et après tant d'*Histoires de France*, où notre pays est pris comme centre de la politique européenne et notre royauté est considérée comme la clef de voûte de tout l'édifice, de faire enfin l'*Histoire de la France*.

Le dessein était neuf quoique la tentative pour la réaliser n'ait pas été des plus heureuses. Si, dans le premier volume, les auteurs, ce qui était admissible, ont fait une large part à la géologie et ont placé au début de leur histoire, le récit, peut-être pas assez critique, de l'expansion gauloise sur le Danube, en Orient, en Asie-Mineure et en Italie, on est étonné à juste titre de voir le reste du volume occupé par l'histori de la conquête. N'est-ce pas trahir le plan qu'on s'était tracé que de clore une histoire de la Gaule indépendante, sans avoir dit un mot de l'ethnographie du pays appelé Gaule par les Romains, avant l'invasion italienne, sans avoir fait la géographie des clans gaulois à l'arrivée de César, sans avoir traité la question des institutions, les coutumes, des mœurs, de la religion ; sans avoir enfin montré les notables et profondes différences qui séparaient — pour adopter la division de César — les Belges, les Celtes et les Aquitains ?

Que de choses à dire cependant sur une matière si parfaitement, si patiemment travaillée par l'érudition de nos jours.

Je ferai exactement le même reproche au second volume, sur la *Gaule Romaine.* Il y a un livre — 53 pages — consacré à la Gaule sous Auguste : mais plus de tableaux d'ensemble pour les autres périodes. La Gaule de la *Notitia dignitatum* n'est cependant pas celle du i^er^ siècle. Les Corpus d'inscriptions eussent fourni de nombreux aliments, sans parler des monuments figurés pour tenter une histoire des diverses provinces d'où sortiront les provinces féodales. La Narbonnaise a une vie propre, distincte en quelque sorte de celle de la Lyonnaise ou de l'Aquitaine. Lyon, Vienne, Nîmes, Arles, Toulouse, Bordeaux, Paris, pour ne parler que de ces villes, furent des centres ; la vie administrative sur les frontières ne fut pas celle des circonscriptions de l'intérieur ; il y eut des mœurs, une littérature indigènes.

L'œuvre dont le plan a été tracé par MM. de Caix et Lacroix reste

quand même des plus intéressantes, et ils ont tout au moins le mérite — et il a sa valeur — d'avoir nettement vu ce qu'il y avait à faire et de l'avoir essayé.

— Tous les Médicis glorieux ont eu leurs historiens : la fascination de cette famille, jointe à celle de l'Italie du XVIe siècle, est telle sur les historiens que M. Pierre Gauthiez s'est attaqué à la figure de l'un d'entre eux des plus obscurs et des moins recommandables : Jean de Médicis, dit Jean des Bandes Noires.

Dans les fastes de l'histoire générale, pour parler comme jadis, Jean des Bandes Noires n'est pas resté au premier rang ; d'autres l'ont éclipsé ; dans la mémoire de ses contemporains, il n'occupait une place notable ni comme politique, ni comme Médicis, seulement comme condottiere et soldat.

Fils issu d'un mariage secret entre Catherine Sforza, « femme d'âme virile », dit Paul Jove, « moitié femme, moitié soldat », ajoute Pasolini, ce Jean de Médicis dit Popolani, Jean des Bandes Noires fut le type achevé du soudard et de la brute livrée à tous ses instincts. M. Gauthiez admire son buste, attribué à F. de San Gallo, et au travers de son amour d'auteur qui est souvent un amour paternel, il lui voit toutes sortes de beautés. Même après avoir lu son livre, fait avec soin d'ailleurs, mais qui eût gagné à être franchement une histoire ou franchement une œuvre littéraire avec les rehauts de style que ce genre comporte de nos jours, je ne peux me prendre de passion pour cette figure bestiale, entêtée, volontaire, à la puissante et lourde mâchoire, petit crâne de belluaire sur un corps d'athlète.

Ce que M. Gauthiez nous dit de lui n'est pas fait pour infirmer cette impression. Son enfance, c'est la belle floraison de tous les pires instincts ; son adolescence c'est la débauche de chasses, de femmes, de jouissances de toutes sortes ; c'est son amitié avec l'Arétin, le seul être qu'il ait réellement aimé. Sa jeunesse, c'est la guerre, les chevauchées, l'argent dépensé à pleines mains, son patrimoine mangé morceau par morceau ; c'est surtout la constante torture de dédain, de froideur, de méconnaissance imposée à sa femme, la douce et tendre Marie Salviati.

De lui, au regard des contemporains comme des historiens postérieurs, il n'est resté que le souvenir du condottiere, servant alternativement Léon X, l'Empereur et François Ier, incapable d'une pensée politique, incapable aussi, il faut le reconnaître, d'un calcul courtisanesque ou d'un désir de luxe ; mauvais courtisan qui ne tira rien de son séjour à la cour des papes. Condottiere pour de bon et non comme ces vendeurs de soldats, qui préféraient une désertion à une bataille qui eût détérioré leur marchandise, sévère organisateur de ces bandes noires, terreur de l'Italie, dénommées ainsi des bannières de deuil qu'elles prirent à la mort de Léon X et qu'elles ne quittèrent plus, jusqu'au jour où leur chef, frappé d'une balle de fauconneau à la jambe à l'escarmouche de Borgoforte, près de Mantoue, mourut le 25 novembre 1526.

Son fils fut le grand-duc Cosme Ier.

—Dans les « considérations générales » sur les causes lointaines de ce grand événement historique, qui précèdent toute histoire de la Révolution, on met en première ligne, l'influence de l'Encyclopédie. A force de le répéter les historiens on a fait passer cette assertion en dogme; elle est universellement adoptée aujourd'hui, mais personne ne s'est jamais avisé de la démontrer.

Pour les hommes de la première moitié de ce siècle, qui se ressentirent encore de cette influence ou qui vécurent au milieu de ceux qui l'avaient subie, le fait n'avait pas besoin de démonstration. Mais pour nous, pour notre esprit critique, trop porté à brûler ce que nos pères avaient adoré, une scientifique démonstration n'est pas inutile.

M. Louis Ducros vient de la traiter, avec plein succès d'ailleurs. Trois principes, d'après lui ont dominé toute l'œuvre de l'Encyclopédie : nature, raison, humanité. « C'est au nom de la nature, dit-il, et de ses légitimes exigences que les philosophes feront la guerre à l'ascétisme catholique qui a fondé la théocratie; c'est au nom de la raison, qu'ils combattront la foi naïve au surnaturel; et c'est en invoquant la tolérance pour tous qu'ils proscriront la persécution religieuse. » Ces trois grands principes, ce ne sont pas les Encyclopédistes qui les ont découverts, il est vrai, les premiers; ils les ont trouvés dans la Renaissance, ils les ont empruntés à Montaigne; ils existaient, diffus, chez les Libertins du XVIIe siècle; la raison c'est Descartes qui la proclame, lorsqu'il écrit : « Je résolus de n'admettre pour vrai que ce qui me paraîtrait évidemment être tel »; c'est Montesquieu qui l'applique à la politique, dans l'*Esprit des Lois*; quant à la tolérance, la Hollande du temps de Louis XIV leur en fournit l'exemple et le scepticisme de Bayle leur en donne les grandes lignes.

Ceci posé, le livre de M. Ducros entre dans le détail. Il nous fait assister à la construction de l'Encyclopédie, nous montre le chef de l'entreprise, Diderot, au travail, aidé des « manœuvres », parmi lesquels le laborieux Jaucourt, des collaborateurs momentanés par goût, par indifférence ou par peur, tels que Montesquieu, Duclos, Turgot. Nous sommes les témoins des caprices de Voltaire, et nous voyons les grandes lignes de l'édifice se préciser sous la plume de d'Alembert.

Puis, c'est l' « Examen de l'Encyclopédie ». Certes la partie scientifique y est faible ou inégale, et bien des articles font sourire; mais la souveraineté de la raison y est hautement proclamée. L'Encyclopédie n'était pas seulement un dictionnaire, elle visait aussi à être « un précepteur du peuple ». A ce titre, la critique des abus, y tient une large place et les idées de réforme circulent d'un bout à l'autre : réformes sociales aussi bien que réformes politiques et que réformes religieuses, entendues dans le sens de lutte contre la religion dominante. Tout ce qui touche à la législation criminelle est de premier ordre.

Avec un pareil plan, de pareilles idées et de semblables développements, la publication de l'Encyclopédie ne pouvait pas, dans une monarchie absolue, se poursuivre sans qu'il y eût de rudes batailles

à livrer. Si la « séquelle encyclopédique » groupée autour de Malesherbes, son défenseur, se défend à merveille, elle fut attaquée avec acharnement. Le récit de cette lutte, bien que connu dans ses grandes lignes, est extrêmement vivant et documenté dans l'ouvrage de M. Ducros.

Le livre se termine, à la façon d'un beau théorème, par le rappel des prémisses, démontrées cette fois : les conquêtes de l'Encyclopédie, rattachées à leurs trois grands principes.

L'œuvre de M. Louis Ducros n'est pas une œuvre de passion, c'est une œuvre de raison, nourrie de faits et de lectures, clairement déduite et écrite dans ce style ferme et limpide qui était, jadis, la marque distinctive des universitaires.

—Robespierre fut à un moment tellement à la mode que M. Stéfane Pol a cru bon de mettre, à l'aide d'un ingénieux sous-titre, son ouvrage sur le conventionnel Le Bas sous les auspices du vainqueur de Danton et sous l'égide du plus célèbre de nos polémistes, Victorien Sardou, qui en a écrit la préface.

A vrai dire, M. Stéfane Pol pouvait se passer de l'une comme de l'autre. Le Bas ne se rattache à Robespierre que par une amitié dont les exemples sont assez communs et par son mariage avec la fille de ce Duplay dont Robespierre fut longtemps l'hôte. Quant à M. Victorien Sardou, sa préface est encore une polémique, celle-là fâcheuse, car elle est dirigée contre un mort, Ernest Hamel qui eut le malheur de n'être pas du même avis que l'académicien.

M. Stéfane Pol n'a pas écrit à tout prendre l'histoire de Le Bas. C'est regrettable, il en avait les éléments principaux en mains : il s'est contenté, en s'aidant de quelques-unes de ses lettres, de nous donner des aperçus sur sa famille et les premières années de sa vie politique. Puis, brusque interruption. Nous passons à propos des souvenirs de Mme Le Bas, à Lamartine et à la véracité de son *Histoire des Girondins*. Ensuite, nouvelle parenthèse, occupée par des « notes rétrospectives » sur les Duplay, leur intérieur, ce qu'on faisait chez eux, sur Robespierre, ses goûts, ses habitudes, ses amours et enfin sur sa sœur Charlotte.

Le récit chronologique reprend ensuite avec les missions de Le Bas, avec Duquesnoy et Saint-Just aux armées et se termine avec le neuf thermidor, par l'arrestation de Le Bas, son suicide et l'examen critique des quelques jugements portés sur lui.

Comme on le voit, ce n'est point à proprement parler un livre d'histoire que l'ouvrage de M. Stéfane Pol ; mais à propos de pièces d'archives, dont beaucoup inédites, des aperçus sur les époques ou les faits, auxquels se rapportent ces pièces. Chemin faisant d'excellentes choses, des détails nouveaux. On retrouvera dans ce livre le « Manuscrit de Mme Le Bas », c'est-à-dire l'histoire de ses amours, de son mariage, de sa captivité, déjà connu ou en partie publié, mais qu'on verra avec plaisir *in extenso*.

— Si je place, dans cette revue sommaire, le quatrième volume de l'*Histoire de la Troisième République* de M. E. Zévort, traitant de la

Présidence de Carnot, ce n'est point pour l'analyser, ni en entreprendre la critique, mais pour pouvoir, à mon aise, dire combien sont vaines les tentatives d'écrire *ex cathedrâ* l'histoire de nos jours et combien il est dangereux de voir ces tentatives hasardées par un des hauts fonctionnaires de l'Université, par un recteur d'Académie.

Si dégagé que M. Zévort, recteur de l'Académie de Caen, puisse être ou s'efforce d'être, je pose, tout d'abord, en principe, que, fonctionnaire républicain et républicain lui-même, je le mets hors de doute, il puisse sincèrement écrire l'histoire de la troisième République. Nous sommes trop près des événements pour pouvoir les juger sainement, et il est interdit, par ce qu'il est, à M. Zévort d'essayer même de les critiquer. On ne peut cependant admettre que la troisième République soit, de toutes les périodes de l'histoire, celle qui échappe à tout blâme et à tout reproche; mais il faut laisser à l'avenir et à des historiens qui ne soient pas des fonctionnaires, le soin de la juger.

Particulièrement en ce qui concerne la présidence de Carnot, le sujet était encore plus difficile à traiter. Il s'est fait sur lui une sorte de légende — non pas qu'elle ne soit peut-être pas justifiée, l'avenir l'apprendra — le fait n'en existe pas moins. Or la légende est souvent difficilement conciliable avec l'histoire. Le danger était donc double : ou reproduire le tableau idéalisé qu'on a tracé de la figure et de la magistrature de Carnot, et c'était manquer à l'histoire; ou traiter la période de 1887 à 1894, comme on aurait agi pour une période très ancienne, avec la même liberté de discussion et d'appréciation, et alors, intervenait, outre la possibilité, à cause du rapprochement de cette période, de n'avoir pas cette liberté, la situation hiérarchique de l'auteur.

Lorsqu'un recteur écrit, ce qu'il dit, sans devenir parole d'évangile pour ses subordonnés, pèse toutefois d'un grand poids dans leur enseignement. Quelqu'indépendance d'esprit qu'on aie, on sait qu'on peut risquer gros à avoir d'autres idées que ses chefs. Si donc il avait critiqué, tout le monde aurait critiqué après lui; et les adversaires politiques se seraient en outre appuyés sur cette critique; si, au contraire, son jugement n'eût été que favorable, le sens véritable d'une période eût été faussé, car dans les actions des hommes tout ne peut pas être que favorable.

Je sais bien que M. Zévort s'est efforcé de garder le juste milieu, en se tenant, autant que possible, à égale distance du blâme et de l'éloge, et à ne donner que des faits. Alors c'est un compte rendu analytique d'événements, qui perd toute sa valeur historique : tous les faits se trouvant sur le même plan, et ceux qui sont mis en relief, détachés, sans qu'on puisse dire réellement si, avec ce que les publications postérieures apporteront, ce soient bien ceux-là qui demeureront de première importance.

De toutes manières donc, de semblables publications sont fâcheuses. Il faut avoir le courage de le dire, parce que M. Zévort s'est trompé de bonne foi, et que, par des travaux antérieurs, notamment dans son

Marquis d'Argenson, il a fait preuve de qualités qu'il faut souhaiter de retrouver dans des sujets où elles pourront réellement s'exercer.

—L'idée de l'unité italienne fut une idée qui hanta tant de politiques et suscita tant de rêves avant de se pouvoir réaliser, que l'époque qui l'accomplit a eu, toute proportion gardée, plus d'historiens qu'aucune autre. Après tant de souvenirs, de mémoires, de notes, d'histoires même, en voici une nouvelle qui peut, à un certain titre, mériter le nom de définitive : c'est celle de M. Bolton King, M. A., traduite par M. Emile Macquart, avec une préface de M. Yves Guyot.

M. Bolton King a lu toute les publications de quelque importance, environ 900, qui se rattachent à cette époque mais ne pouvant les contrôler par des sources manuscrites, il s'est abstenu de compulser les journaux du temps.

Cette lecture si complète et si sérieuse que M. Bolton King a pu en dresser à la fin de son ouvrage une bibliographie méthodique, permet donc de dire que son histoire est, pour le moment, définitive, en ce qu'elle résume en une vue synthétique tout ce qui a été écrit jusqu'ici.

Tout en regrettant que l'auteur, qui reconnaît le fait de plus en plus sensible aujourd'hui de l'heureuse influence de Napoléon Ier sur l'Italie, ne lui ait pas consacré une étude plus circonstanciée, on ne peut que louer les chapitres qui suivent sur les carbonari et sur les conditions sociales des différents Etats italiens de 1815 à 1820, chapitres tout à fait neufs.

Des efforts premiers des carbonarï, de ceux de la jeune Italie, de ceux même des modérés, nouveaux guelfes et réformateurs de l'école piémontaise, naquit la Révolution qui, malgré la réaction de 1848-1850, devait aboutir à l'hégémonie du Piémont et par elle, grâce à la politique française, à la guerre libératrice.

L'auteur ne va pas plus loin que 1870. A cette date, en effet, l'unité nominale est faite : l'unité morale et la résurrection sont affaire de l'avenir.

La conclusion de M. Bolton King, dans ses termes mesurés, prudents mais cependant forts, est à retenir: « Son unité n'a pas, il est vrai, réalisé tout le bien exagéré qu'on en attendait. Mais elle délivra vingt-cinq millions d'hommes de l'ombre du *sbirro* et de l'espion, qui arrêtait toute croissance; de la tyrannie ecclésiastique soutenue par le bras puissant de l'Etat ; des gouvernements qui n'osaient pas progresser... Elle a donné aux Italiens un sentiment de fierté... L'Italie n'est plus la terre du sentimentalisme et de la décadence ; elle est devenue pratique, progressiste, plus ou moins sérieuse. Mais elle porte encore les marques des jours de tyrannie ; sa pauvreté écrasante, le peu de réalité de sa vie politique, le vautour spirituel qui lui déchire les entrailles. »

Tout cela disparaîtra comme les autres maux se sont évanouis et c'est avec un sentiment de confiance, qu'on ferme le livre de M. Bolton King et qu'on se convainc de l'inanité des théories toutes faites, entre autres de la fameuse et troublante légende de la décadence des races latines.

Maurice Dumoulin.

CHRONIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Prochaines publications. — La maison d'édition Jules Rueff va mettre en vente dans quelques jours un roman de MM. Brieux et M. Luguet tiré de la pièce de M. Brieux *Les Remplaçantes*, qui a obtenu un succès éclatant en 1901 au théâtre Antoine.

Chez Masson va paraître au courant d'octobre le IVe volume du *Traité de Microbiologie* de E. Duclaux. L'ouvrage de l'éminent directeur de l'Institut Pasteur sera consacré aux fermentations variées des diverses substances ternaires.

Le Rév. P. Piollet poursuit sa volumineuse publication, consacrée à la glorification des *Missions catholiques françaises au XIXe siècle*. Après les deux volumes ayant pour sujet les missions d'Orient, d'Abyssinie, d'Inde et d'Indo-Chine, paraîtront en 1902 quatre autres sur la Chine, le Japon, l'Océanie et Madagascar, l'Afrique, et pour couronner l'œuvre, un volume spécial sur les Missions d'Amérique.

La librairie H. Daragon mettra en vente prochainement un volume consacré à l'Empereur Nicolas II pendant les manœuvres de 1901, où on retrouvera l'iconographie des réceptions officielles, des bibelots populaires, des insignes, des cocardes, médailles, etc.

Chez Paul Ollendorff paraîtra sous peu une série de traductions des chefs-d'œuvre de la littérature étrangère et, entre autres : *Un drame sous Napoléon Ier* par Conan Doyle; *Les trois*, par Maxime Gorky; *Le Châtiment*, par Mathilde Serao, etc. D'autre part, encouragée par le succès de *Byzance* de Jean Lombard, la même maison d'édition nous promet l'*Agonie*, un autre roman de Lombard, avec une préface d'Octave Mirbeau.

* * *

Le roman historique s'implante de plus en plus aux Etats-Unis. Le succès de grosse vente n'y est acquis, depuis plusieurs années, qu'aux peintures héroïques du passé. Il est cependant à remarquer que l'histoire de France fournit la plupart des sujets aux romanciers d'outre-Océan. Signalons dans cet ordre d'idées le roman de Mme Caroline Atwater Mason *A Lily of France*, paru tout récemment et autour duquel on fait grand bruit aux Etats-Unis. L'auteur y raconte la vie mouvementée de la princesse Charlotte de Bourbon.

* * *

Le comte Tolstoï prépare, entre autres, un récit intitulé *Les Vieillards*.

* * *

Henri Sienkiewicz travaille à un roman historique qui se déroulera autour de Napoléon Ier et des célèbres Légions polonaises.

* * *

Le rêve de certains journalistes parisiens est d'obtenir la place de chro-

niqueur dans les journaux... argentins. Car, à vrai dire, ces derniers commencent à payer convenablement : 150 à 250 francs, voilà les honoraires courants pour un article d'environ 200 lignes, où l'on envoie le soir les choses lues dans les journaux du matin, et le matin, les nouvelles de la veille. De même cependant que dans les journaux des Etats-Unis, on y demande généralement de grands noms, et ce « dessert littéraire » n'échoit qu'à ceux qui n'en ont aucunement besoin.

Rappelons à cette occasion que les revues anglaises diminuent leurs honoraires et qu'il n'y a plus que celles des Etats-Unis, le *North American*, l'*Internationnal* (qu'on vient de fonder) qui se payent encore des articles à raison de 100 francs la page.

* * *

La Revue japonaise *Shin Bukkyo* contient dans son dernier numéro un article dont les données auront de quoi stupéfier le vieux monde. Il s'agit de la statistique des journaux et revues bouddhistes paraissant au Japon. D'après notre honorable confrère, leur nombre dépasserait... 300... Suit une longue énumération et l'analyse de leurs tendances. Dans leur nombre se signale surtout l'*Hebdomadaire bouddhiste* (*Bukkyo Maishu Shimbun*) qui a pour programme de réconcilier l'ancien et le nouveau bouddhisme. *Chuo Koron* cumule : car à côté des questions bouddhistes, ce périodique traite d'une façon magistrale les questions économiques et sociologiques. La revue *Myoshu* se signale surtout par la forme brillante et achevée dont se servent ses collaborateurs. Et que de *Shinko* (le Réveil), de *Toko* (la lumière d'Orient) et surtout de revues des jeunes, comme le *Seikyojiho* qui incarnent les aspirations du jeune Japon, voué aux rêveries mystiques ou tout simplement révolutionnaire!

* * *

Le bouddhisme est de plus en plus à la mode et on prétend même que le nombre de ses fidèles en Europe augmente tous les jours. Ce qui est en tout cas incontestable, c'est qu'on débite au sujet de cette doctrine des sottises incalculables. Ceux qui l'exaltent et surtout ceux qui, la raillent, l'ignorent également. Signalons dans ces conditions un opuscule classique, qui vient de paraître en japonais, chez l'éditeur Hakubunkan, sous le titre, *Bukkyo Daingeri* (les principes fondamentaux du bouddhisme) par Shaku Masho (Tokyo). L'auteur a réussi en 80 à 100 pages de texte japonais, à expliquer les dogmes et les aspirations du bouddhisme.

En voici quelques idées principales: Shaku Masho y prouve avant tout que d'après la doctrine bouddhiste, il n'y a pas de différence entre *Toku* (la vertu) et *chi* (la raison). Des choses irraisonnables qu'on veut imposer aux humains deviennent ainsi les *jachi*, idées mal comprises et qui par cela même, devraient être rejetées. On ne va vers la perfection que par la route de la raison. Les hommes stupides et les ignorants ne sont point des hommes religieux (*chi naki shin wa makoto no shin ni arazu*). L'ouvrage mérite d'être lu et avant tout... traduit.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 Septembre. — *Le nationalisme et la papauté*, deux termes qui semblent en antinomie formelle, l'un impliquant séparatisme, l'autre universalité, mais se concilient cependant, suivant FRANÇOIS CARRY. Si le réveil du nationalisme a créé presque partout à l'Eglise et au Saint-Siège toutes sortes de difficultés et de conflits, il n'a jamais entamé le principe de l'unité catholique, car le catholicisme, lui seul, a résolu ce problème difficile : marier l'esprit de patrie avec l'idée d'une église universelle, — MAURICE BURET, dans *l'armée considérée comme un centre de morbidité*, nous fournit quelques chiffres instructifs. En temps de paix, voici les moyennes des cas de maladies :

Officiers	45 à 50	pour 1.000.
Sous-officiers...	220 à 2:0	—
Anciens soldats.	500	—
Jeunes soldats.	850	—

La première moitié de l'année (l'année militaire commence en novembre), est particulièrement riche en malades. Quant aux décès il y a un abaissement progressif dans la moyenne depuis quatre-vingts ans : en 1820, elle était de 21,4 pour 1000, en 1848 de 19,5 ; en 1872 de 9,49 ; en 1890 de 6,66 ; en 1897 de 5,23 Les cas de mortalité se repartissent comme suit : officiers 4 à 5 décès pour 1000 hommes ; sous-officiers, 5,5 à 6 ; anciens soldats, 7 à 8 ; jeunes soldats, 9 à 10. — L. FIEDLER rappelle l'importance des *œuvres sociales de l'impératrice Frédéric*, qui créa un grand nombre d'institutions ayant pour but le développement de l'instruction chez la femme et l'assistance des personnes réduites à leurs propres ressources. — *** donne une monographie de *nos gendarmes*. L'ensemble de la gendarmerie française comprend un total de 774 officiers, 12.470 gendarmes à cheval; 13.457 gendarmes et gardes à pied, 175 auxiliaires algériens et tunisiens. La solde du gendarme est modique ; à pied, il gagne au maximum 3 fr. 40 ; à cheval, 3 fr. 83 et avec ce traitement restreint il parvient à faire face à toutes ses dépenses et à élever sa famille.

Nouvelle Revue. — 15 Septembre. — EUGÈNE LINTILHAC étudie rétrospectivement *les Origines du Théâtre moderne*, depuis les temps lointains où le drame chrétien du moyen âge naquit dans l'Eglise et de l'Eglise jusqu'à l'époque où commence notre véritable théâtre national. L'auteur veut démontrer que « si le drame liturgique fut l'origine du théâtre français, on n'a pas encore prouvé qu'il fut lui-même purement français d'origine. En tout cas, il fut chrétien avant d'être Français ». — On commence à publier les lettres inédites de Crispi. Nous en trouvons dans ce numéro deux datées de 1892 et dans lesquelles Crispi, écrivant à M. Vigouroux, auteur d'un livre sur « l'Avenir de l'Europe », affirme qu'il ne fut pas le provocateur du dissentiment franco-italien, et que « la responsabilité doit en être imputée aux ministres français ». — EDMOND CLARIS donne une page d'histoire de la Révolution en faisant le récit de la conduite de *Hoche à Quiberon*. — Notre collaborateur LOUIS FOREST se charge, en des pages subtiles et spirituelles, de l'apologie de *l'Argent* « la seule et superbe force, affirme-t-il sérieusement, dont notre civili-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes*, *japonaises et russes* dans notre numéro du 15 Septembre.

L'analyse des revues est faite dans l'ordre alphabétique. *Nous insistons sur ce point, les directeurs de plusieurs périodiques français ou étrangers ayant cru utile de soulever certaines questions de préséance qui, vu le système adopté par nous, n'ont point de raison d'être.*

sation ait droit de se glorifier ». — Frédéric Macler rappelle ce que fut à travers les âges *Compiègne*, la ville et le château, qui évoquent des souvenirs quinze fois séculaires. — Louis d'Haucour raconte *la Bataille de Fontenoy*, d'après des documents inédits.

Revue des Deux Mondes. — 15 Septembre. — Gaston Paris commence une étude historique à propos de la publication du *nouveau dictionnaire de la langue française*, publié par Hatzfeld et Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas, ouvrage dont nous avons déjà apprécié la valeur. L'auteur de l'article passe successivement en revue les divers travaux de lexicographie française entrepris depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, en indiquant et en critiquant les plans de l'Académie, de Richelet, de Furetière de Trévoux, de Voltaire, de Littré. — Ernest Daudet donne une biographie de la *Princesse de Liéven*, d'après sa correspondance inédite avec Guizot. On sait que Chateaubriand s'était attaché, par dépit, à faire d'elle un portrait, d'ailleurs peu ressemblant, qui avait principalement pour objet de la rendre ridicule aux yeux de ses contemporains. Il la présenta comme « une poupée sans charme, une dame pédante, prétentieuse, ennuyeuse, dépourvue de cœur et de sensibilité. » Ernest Daudet prend à tâche de démontrer qu'il n'en était rien, et la dépeint, au contraire, comme « une âme ardente, passionnée, prompte à s'émouvoir, une âme de feu, que la douleur avait torturée sans l'aigrir et qui se fondit au déclin de l'âge, dans un noble et sincère amour ». — Rouire dit ce que firent, depuis quelque trois quarts de siècles, les *colons de l'Algérie*, dont l'histoire restait à écrire, à côté de celle de la conquête. L'auteur affirme que « l'Algérie est un pays inconnu à la France », personne n'ayant jusqu'ici songé à dresser un tableau, même succinct, de cette colonisation algérienne, dont l'œuvre fut cependant grande et belle. Cette histoire se divise en trois périodes, dont la première (de 1830 à 1842) fut « la phase héroïque ». C'est celle dont nous avons ici le récit, basé sur les documents des archives. Les deux autres s'étendent de 1842 à 1856 (période d'assainissement et de défrichement), puis de 1856 à nos jours (période d'essor et de développement). Ces deux périodes seront ultérieurement étudiées par l'auteur. — Augustin Filon continue son histoire de *la caricature en Angleterre* et nous retrace, d'après les dessins et images de Rowlandson et Gillray, la société sous Georges III, dont les travers, les ridicules, la personne, l'entourage prêtèrent aussi abondamment aux railleries du crayon et de la plume qu'aux sévérités de l'histoire.

Revue de Paris. — 15 Septembre. — En dehors du roman, qui occupe la plus grande partie du numéro, celui-ci ne contient guère que des études rétrospectives dont la plus importante est le *Ronceraux*, de Gaston Paris. Mentionnons aussi *Un Conflit franco-turc en 1857*, par la baronne de Fontmagne et quelques pages d'Ernest Lavisse sur la *Seconde Visite impériale*.

Revue Scientifique. — 7 Septembre. — Philippe Tissié, *la Science du Geste*. Bonnes feuilles d'un ouvrage qui paraîtra prochainement. L'auteur indique l'influence du physique sur le moral, et divise les individus, pris généralement en trois classes : *les Musculaires*, *les Cérébraux*, *les Cérébro-Musculaires*. Les premiers sont les athlètes dont l'Hercule Farnèse représente le prototype. Chez eux les muscles sont puissants, le cerveau peu développé; les cérébraux, au contraire, ne vivent que par le cerveau, méprisant tout acte musculaire. Chez les cérébro-musculaires, il y a une répartition normale du travail physique et intellectuel. Partant de cette division, Tissié réforme la gymnastique en l'appliquant aux divers tempéraments. Il y a des choses curieuses et neuves dans ses méthodes, par exemple son « orchestique scolaire », rhytmant les mouvements exécutés par les enfants et les adolescents ; de même que ses scénarios d'exercices

physiques mis en musique et composant des pièces courtes jouées par les écoliers pour les accoutumer à la gymnastique à la fois pédagogique et esthétique telle qu'elle a été fondée en Suède par Ling et ses successeurs. — HENRI FROCHOT donne l'explication du *Soroban*, machine à calculer chinoise, sorte de boulier compteur, en usage dans tout l'Extrême-Orient, et avec lequel on fait toutes les opérations plus rapidement qu'un Européen avec une plume et du papier.

Revue générale des Sciences. — 15 Septembre. — Notre collaborateur JACQUES BOYER donne d'intéressants renseignements sur *l'état actuel et l'industrie du marbre en France*. Elle est la mieux partagée des nations sous ce rapport, et n'a guère que l'Italie pour rivale. D'après les dernières statistiques du service des mines on a extrait en France, pendant l'année 1898, un total de 47.025 mètres cubes ou 124.161 tonnes de marbre. — AUGUSTE PETIT indique quels sont les matériaux de *l'Histologie comparée* en fournissant d'utiles instructions aux explorateurs. — Une importante *Revue annuelle de Physiolcgie*, par le Dr LÉON FREDERICQ de l'Université de Liège.

REVUES POLITIQUES, ECONOMIQUES ET SOCIALES

Journal des Economistes. — 15 Septembre. — ANDRÉ LIESSE inventorie les *Travaux parlementaires de la Chambre des Députés* pendant la session de 1900-1901, et trouve que c'est une de celles où la Chambre a le plus travaillé, sans affirmer pour cela que le travail fait soit réellement utile. L'impression qui se dégage des discussions et travaux parlementaires, c'est la tendance de plus en plus accentuée vers le socialisme d'Etat. — ROUXEL passe en revue les *Travaux des Chambres de Commerce de France*, et PAUL GHIO étudie les *dernières crises agraires en Italie*.

Revue politique et parlementaire. — 10 Septembre. — Les deux principaux articles de ce numéro sont dus à des anonymes, l'un relatif à la *nouvelle constitution serbe*, l'autre à la *Défense maritime de l'Algérie*. L'auteur de ce dernier travail juge que le meilleur moyen d'employer les crédits votés par l'Algérie est : augmenter les défenses d'Oran, et y installer un solide centre de défense mobile : éviter de dépenser aucune somme dans les ports de Bougie, Bône, Philippeville, et consacrer les économies réalisées, en supprimant la défense mobile d'Alger, pendant la paix, à augmenter le nombre de canons de petit calibre de la défense. — SÉVERIN DE LA CHAPELLE développe une combinaison pour résoudre le *problème de la vraie représentation politique*. Son idée, qu'il ne faut pas confondre avec les systèmes belges et suisses, a pour base « le scrutin de liste fractionnaire, ou du coefficient également proportionnel pour tous ».

Revue Socialiste. — 15 Septembre. — CH. RAPPOPORT refute les adversaires du *prolétariat* en exposant l'évolution des idées politiques comme l'entend le socialisme. — GUSTAVE ROUANET indique l'exacte position de la question des *Retraites ouvrières*. — G. SOREL continue son étude sur *l'Eglise et l'Etat*. — PAUL DRAMAS montre les avantages que la *petite production* dans la lutte avec la grande peut retirer de son orientation vers la coopération socialiste.

Réforme Sociale. — ARMAND JULIN s'occupe du *travail des femmes belges* dans la grande et la petite industrie. — Mme J. KEELHOFF étudie le rôle de la femme dans la lutte contre *l'alcoolisme*. — Signalons le commencement d'une étude de PAUL ESCARD sur les *settlements sociaux*.

REVUES INDÉPENDANTES

Grande France. — Septembre. — H. BÉRENGER caractérise en quelques mots le mal de *l'internat français*.

Entre douze et vingt ans, deux cent mille jeunes Français, soigneusement choisis, sont dressés à n'être que des numéros.

Ce qui est étonnant, c'est qu'il en sorte parfois des hommes.

Plusieurs portraits des mieux réussis de *Valère Bernard*, par C. MAUCLAIR, de *Le Sidaner*, par M. A. LEBLOND.

Plume. — 1er et 15 Septembre. — L. RIOTOR parle chaleureusement des mérites de *F. Buisson* comme professeur et directeur de conscience de la jeune France.

Paroles, écrits, il s'est prodigué. Il élabore chez Hachette, depuis trente ans, le Manuel de l'Enseignement primaire, *il a mené a bien un Dictionnaire de pédagogie qui est le plus vaste résumé existant des principes et des matières de l'Instruction qu'il chérit.*

Ceci ajouté à tant d'autres efforts! Et chaque jour, emporté par une philanthropie éclairée, il se multiplie en des œuvres d'assistance sociale, douces récréations d'une colossale fatigue! Citerai-je cette Société contre la mendicité des enfants *qui nous réunit six années autour d'un labeur commun? Les heures de cet homme sont les cloches mystérieuses du progrès. Bienfaisantes, elles vibrent pour tous avec un accent de raison et de vérité*,

CHARLES SAUNIER étudie les *Arts du Foyer*. — Une chronique mordante et spirituelle sur les *tristes faits du jour*, par E. PILON. — Une belle *poésie* de VERHAEREN.

Ermitage. — Septembre — Des *poésies* signées par E. DUCOTÉ, F. JAMMES, H. AIMÉ. FAGUS, etc.

Mercure de France. — Septembre. — JULES DE GAULTIER sur *La Nature des vérités*. Nous y trouvons, entre autres, cette affirmation : « Que les vérités sont le lieu où l'homme pour se mouvoir et créer le réel, se conçoit autre qu'il n'est et conçoit les choses autres qu'elles ne sont. » — PIERRE QUILLARD consacre quelques pages chaleureuses à *Adolphe Retté* comme poète. Il nous le présente en païen fort lucide « qui révère comme sacrées toutes les énergies éparses dans le vaste univers et concourant à son existence et à sa beauté ». — M. A. LEBLOND étudie *Leconte de Lisle* avant la Révolution de 1848.

REVUES DIVERSES

Archives d'anthropologie criminelle. — 15 Septembre. — Le Dr CHARLES BINET-SENGLÉ touche, dans son *Crime de suggestion religieuse*, à une question des plus graves. Partant de ce point de vue que certaines doctrines et dogmes religieux ne sont que des suggestions aussi dangereuses que celles propagées par l'hypnotisme, il voudrait obtenir la « réglementation » de la propagande et de l'enseignement religieux. D'après lui les prêtres se servent également de la crainte et même de la sous-hypnose. L'auteur compare les artifices d'éclairage de la plupart des temples (le luminaire de l'autel et les vitraux du chevet où convergent tous les regards), les sensations visuelles rythmiques, lentes et monotones, le bruit rythmique des cloches des églises, le bruit prolongé, grave et monotone des orgues, etc., trouvent leur contre-partie dans les trucs dont se servent les hypnotiseurs professionnels. Et le Dr Binet motive ainsi la nécessité de réglementation.

Attendu que les idées religieuses sont les unes des erreurs flagrantes, les autres des hypothèses gratuites et contradictoires non seulement de doctrine à doctrine, mais dans une même doctrine;

Attendu que ces erreurs et ces hypothèses sont présentées par les propagandistes religieux comme des vérités certaines;

Attendu qu'elles sont reçues et se propagent par suggestion, et que les victimes de ces suggestions les subissent pour la plupart dans l'enfance, âge où la suggestibilité est à son maximum.

Attendu qu'elles jettent le trouble dans la vie des individus et des sociétés, et qu'elles opposent le plus grand obstacle à la marche de l'humanité vers l'union, vers la paix et vers le bonheur :

Dr G. JELGERSMA s'efforce d'expliquer à son point de vue *l'âme de la foule*, sans avoir recours aux « étranges fermentations psychologiques » de Sighele, ou à l'imitation de Tarde. Pour lui toute foule se trouve dans l'état de « monoïdeisme » qui provoque logiquement la même façon de ressentir les perceptions extérieures.

Magasin colonial. — 15 Septembre. — Contient, comme toujours, une quantité de renseignents sur *nos colonies*, conçus dans un esprit indépendant et sans le moindre souci de plaire au ministère ou aux gouverneurs de nos provinces exotiques. JEAN HESS, qui s'y montre particulièrement dur pour tous les exploiteurs des pauvres peuplades conquises, n'est pas non plus bien tendre pour la grande mission civilisatrice accomplie par les Russes à Blagovestchensk.

Quinzaine. — 15 Septembre. — P. PISANI expose le rôle des *missions protestantes au* XIXe *siècle*, leurs origines, leurs tendances de même que leur situation présente. L'article, écrit avec une certaine impartialité rend justice aux missionnaires protestants tout en les mettant au-dessous des missionnaires catholiques. L'auteur, de même que Mgr Le Roy, reconnaît la capacité spéciale qu'ont les protestants de se servir de l'indigène comme instrument de conversion. L'abbé L. FOLLIOLEY rappelle le rôle joué par Louis Veuillot. J. LEFÈVRE parle de l'appendicite et voit la cause prépondérante de cette maladie de plus en plus fréquente (conformément du reste à la théorie du Dr Lucas Championnière) dans l'abus que nous faisons de l'alimentation carnée.

Revue Blanche. — 15 Septembre. — Quelques pages sur l'intellectualité chinoise par A ULAR. Il y démontre que l'originalité de l'Empire Céleste

consiste surtout en ceci que l'individu est fixé dans la « société par les trois coordonnées de l'espace social, » par les « trois relations » qui sont celles entre père et fils, entre homme et femme, entre dirigeant et dirigé. Ce système de relations devient, en s'élargissant, un principe d'Etat et forme l'unité nationale — Une jolie chanson de GUSTAVE KAHN.

Revues Anglaises et Américaines

Century — Septembre — L'illustration et le texte fait en vue de cette iconographie, d'ailleurs remarquable, tiennent presque toute la place dans ce numéro. Parmi les articles qui peuvent intéresser notre public nous signalerons *Louis-Philippe aux Etats-Unis* par JANE MARSH PARKER, ainsi qu'une étude de WOODROW WILSON sur *Edmond Burke et la Révolution française*.

Contemporary. — Septembre. — Notre distingué collaborateur JEAN DE BLOCH reprend la thèse qu'il a déjà si éloquemment développée dans notre périodique et ailleurs sur les *Guerres de l'avenir*. Il soutient une fois de plus que la guerre est un anachronisme, que toute l'ancienne tactique a été balayée, et que vouloir encore revenir aux luttes sanglantes pour régler les différends entre nations est entièrement suranné. Il insiste sur les leçons fournies par la guerre sud-africaine. L'auteur conclut en disant que la cavalerie est inutile, l'artillerie impuissante et qu'il ne faut plus un long exercice militaire pour faire de n'importe quet bourgeois un soldat parfaitemenl apte au combat. Il reconnaît qu'en dépit de toutes les démonstrations, les gouvernements continuent à gaspiller les millions pour des préparatifs qui ne peuvent aboutir à rien. C'est non seulement impolitique, dit-il, mais aussi et surtout criminel. — HAVELOCK ELLIS étudie le *Génie de la Russie*, et tout en rendant justice aux qualités de la nation, ne dissimule pas ses défauts. Pour lui les Russes ont encore bien des côtés du barbare, mais il ne nie point que l'avenir leur réserve un rôle spécial dans la civilisation de l'Asie. Leur sphère d'influence s'étendra nécessairement de Constantinople au Pacifique, du pôle Arctique à l'Afghanistan. Pour Havelock Ellis, la Russie n'a comme puissance mondiale qu'une seule rivale : la République des Etats-Unis. — ADA CONE, dans le *Problème de l'art aux Etats-Unis* condamne sévèrement le servilisme des Américains dans le domaine artistique. Ils se subordonnent entièrement à la France. Or, l'art en France est mort depuis trois siècles, nous assure l'auteur.

Critic. — Septembre. — HAVELOCK ELLIS à propos d'*Electra* de Galdos, fait la synthèse du *mouvement progressif en Espagne* et constate que celle-ci entre dans une période de relèvement intellectuel. Le catholicisme, dont nous avons déjà parlé ici, est un autre signe de réveil. — W. H. SHELTON résume l'histoire des *journaux comiques en Amérique*, avec des spécimens des caricatures qu'ils publièrent. Parmi les illustrateurs les plus en renom figurèrent Bellew, Mike Woolf, Charles Howard Johnson, Henry Clay, Henry J. Raymond et l'auteur de l'article lui-même. Beaucoup de ces journaux n'eurent qu'une existence courte. Les plus répandus *Puck*, *Judge*, *Life Yankee Doodle*, ont obtenu un succès immense. — Signalons la tendance de la plupart des illustrateurs comiques de faire du tableau au lieu d'esquisser leurs compositions. Grandville a exercé, comme il est facile de le voir, une influence considérable sur la caricature américaine. — Quatre pages (en français) de PAUL BOURGET sur *Victor Hugo romancier*. Citons ce jugement sur les *Misérables* :

Un artiste littéraire est toujours récompensé de sa bonne foi, même lorsqu'il se trompe. C'est ainsi qu'avec ses simplifications inacceptables, ses partialités violentes, et, il faut avoir le courage de le dire, ses surprenantes ignorances, l'auteur des *Misérables* a pourtant réussi, parce qu'il était sin-

cère dans la composition du roman, à composer un livre qui restera, d'abord, comme le monument de la plus étonnante vigueur d'imagination. Rappelez-vous le « Champ de bataille de Waterloo », le Couvent des Vierges », l'auberge Thénardier tout de merveille; et, résultat bien inattendu, il restera aussi comme une œuvre infiniment significative, et au demeurant documentaire au même degré que la « Madame Bovary » de Gustave Flaubert, où « L'Assommoir » de M. Emile Zola, les deux romans peut-être où l'esthétique réaliste a trouvé chez nous sa formule la plus accomplie.

Fortnightly Review. — Septembre. — Calchas, dans une *lettre ouverte à lord Rosebery*, déclare que le libéralisme est loin d'être fini comme le disent ses adversaires C'est de lui que dépendra l'avenir de la politique anglaise. Le libéralisme a toujours, dans le passé, fait appel à la conscience nationale. Ce doit être encore son programme. Or, le libéralisme ne peut pas plus exister sans lord Rosebery que lord Rosebery sans le libéralisme. Et l'influence de l'ex-premier, redeviendra aussi grande qu'auparavant dès qu'il le voudra lui-même. — *Les hommes ont-ils vraiment tant d'envie d'être immortels?* F.-C.-S. Schiller dit non. Et il soutient que la généralité des humains non seulement ne désirent pas la vie future, mais n'y attachent aucune importance. Pour donner à son affirmation une base scientifique, il a ouvert une enquête dont on attend les résultats. — E.-B. Iwan Muller plaide en faveur de la *Féderation de l'Afrique du Sud*, et croit fermement que c'est le seul moyen de terminer les difficultés avec lesquelles l'Angleterre est aux prises. — Charles Benham prétend que l'Allemagne jugeant l'*Impératrice Frédéric* n'a jamais rendu justice à ses grands mérites.

Forum. — Septembre. — Benj. Taylor fait l'apologie du *commerce de la Grande-Bretagne* et maintient que ses exportations sont de 106 millions 190. 092 liv. st. superieures à celle des Etats-Unis de l'Allemagne et de la France pris ensemble. Et l'auteur de s'écrier avec emphase : « l'Empire romain est tombé en pièces parce qu'il n'avait pas de base commerciale. L'empire français s'est écroulé parce qu'il n'avait pas pour support le commerce mais le militarisme. L'Empire britannique survit et survivra parce qu'il est *fondé sur le commerce et l'humanité.* » A mettre en regard de ce dithyrambe tout ce qui depuis longtemps a été publié dans tous les périodiques sur la décadence commerciale de l'Angleterre en présence des progrès de l'Allemagne et sur son inhumanité au Transvaal et ailleurs. — Le lieutenant-général den Beer Portugael, montre les voies et moyens de l'intrigue anglaise dans l'*Afrique portugaise* et démasque les menées britanniques pour arriver à susciter une « affaire » de la baie de Delagoa, convoitée par l'Angleterre. — G. Stanley Hall, président de l'Université de Clark, s'applique à démontrer que l'*Ecole idéale doit être basée sur l'étude de l'enfant.*

Gentleman's. — Septembre. — William Burnet fournit de curieux détails sur l'*éducation au Japon.* On y a bâti 30.000 écoles primaires qui comptent 4 millions d'élèves dont un quart de filles. L'instruction est obligatoire sans être gratuite. Il n'y a pas d'enseignement religieux. Les programmes sont très chargés et l'auteur croit que l'on sacrifie la qualité à la quantité. — W. Miller analyse l'œuvre de *Perez Galdos*, qui, malgré ses 30 volumes d'Episodes nationaux, n'est réellement connu à l'étranger que depuis son drame d'*Electra*.

Harper's Magazine. — Septembre. — H. W. Wilson considère le développement de la *nouvelle marine allemande* comme une menace directe à l'égard de la Grande-Bretagne, et cite les discours de l'empereur Guillaume II. Wilson ajoute que déjà la marine allemande est supérieure, sous plusieurs rapports, à celle de l'Angleterre. Elle aura, si l'on ne change rien aux dispositions actuelles, 65,000 hommes sur pied de guerre dans vingt ans, avec une réserve d'au moins 100.000. L'organisation des cadres est plus avantageuse en Allemagne. Les capitaines de navires allemands prennent leur retraite à 50 ans; en An-

gleterre à 55; les vice-amiraux quittent la mer à 65 ans en Angleterre, à 56 en Allemagne ; et les navires allemands ne le cèdent en rien aux anglais. — Des souvenirs de FRÉDÉRIC HARRISON sur *George Eiot*.

Monthly Review. — Septembre. — EDITH SICHEL révèle dans *miss Fortescue-Brickdale* une nouvelle artiste peintre. L'auteur est d'avis qu'en peinture les femmes sont en général médiocres. Miss Brickdale fait, paraît-il, exceptton à la règle. — CHARLES BOIL maintient que s'il y a pour l'Angleterre des *problèmes de politique étrangère à résoudre*, lord Salisbury devrait s'attacher à circonscrire les différends possibles avec les autres nations et principalement avec la France, tout en ne perdant aucune occasion de resserrer les liens d'amitié avec l'Allemagne.

National Review. — Septembre. — Sir ROLAND BLENNERHASSET attribue les progrès de la *démocratie sociale en Allemagne* à l'appui que les nationaux libéraux donnèrent à la politique agressive de Bismarck. Ces progrès ont été considérables. En 1878, les socialistes ne pouvaient compter dans tout l'empire allemand que sur 35.000 suffrages. Ils en ont maintenant 2.125.000 et disposent de 56 sièges dans le Reichstag. — Sir EDWARD GREY se fait l'écho des antiboers, en commentant un livre de F.-J. Cook sur les *droits et les torts de la guerre du Transvaal*. L'auteur, dont on a tant parlé comme ministrable et politicien capable pouvant hériter du portefeuille des Affaires étrangères, ne semble pas donner une haute idée de ses talents diplomatiques, car les jugements qu'il porte sur ce qui se passe dans l'Afrique australe ne sont que la reproduction des arguments déjà connus du jingoïsme. Grey confesse naïvement que le raid Jameson fut un acte injustifiable, mais il estime que, la chose faite, une attitude amicale envers les Boers n'aurait rien changé au conflit des races et qu'il n'y avait en définitive pas autre chose à faire que ce que l'on a fait. Conclusion : on ne saurait qu'adresser des éloges à lord Milner.

New Liberal Review. — Septembre. — *L'Impératrice Frédéric* — il n'est guère de périodiques anglais qui ne lui consacrent un article — fait l'objet d'un panégyrique signé par la princesse *Catherine Radziwill* qui fut l'amie de la souveraine allemande. — VELVERTON WANHOPE esquisse le programme d'une *Fédération impériale* qui serait formée par la Grande-Bretagne et l'Irlande, le Canada, l'Australie et le Cap : chacun contribuerait par des millions respectifs au budget commun.

Nineteenth Century. — Septembre. — EDWARD DICEY voudrait que l'on mît fin à *l'embarras irlandais* dans le Parlement, que pendant cinquante ans il n'y eût aucun député de l'Irlande, et que, si l'on ne peut prendre cette mesure draconienne, on fît cependant une coupe sombre dans la représentation irlandaise, en réduisant le nombre de ses membres. Actuellement il siège, à Westminster, 465 députés de l'Angleterré, 32 du pays de Galles, 72 d'Ecosse, 103 d'Irlande. Dicey demande qu'au lieu de 103, il n'y en ait plus que 72; mais cela ne peut s'obtenir que par un coup d'état. — Le chanoine WIRGMAN croit aussi à la possibilité de la *Fédération sud-africaine*, mais, suivant lui, on n'y parviendra qu'en divisant la colonie du Cap en deux, et en constituant immédiatement une république fédérée.

North American Review. — Septembre. — Une traduction anglaise de quelques pages inédites de VICTOR HUGO sur *Shakespeare* (à propos du troisième centenaire de la naissance du poète anglais). Ces pages ont été écrites en avril 1864; il eût été préférable de nous donner en même temps le texte français original, dont l'absence empêche toute citation. Le style et le développement de l'auteur sont ceux de son *William Shakespeare* : la phrase lapidaire, la pensée aphoristique. Des idées générales, mais exprimées en des formes nouvelles. Les juge-

ments sur Shakespeare donnent lieu à des aperçus souvent inattendus sur la création poétique. — GOLDWIN SMITH envisage et discute la *situation politique en Angleterre* en étudiant le rôle et la valeur de chacun des personnages prépondérants qui figurent dans le parti gouvernemental ou dans l'opposition. M. Chamberlain et lord Rosebery, l'impérialisme et l'expansion coloniale sont successivement l'objet d'appréciations quelquefois sévères, mais exemptes d'invectives L'auteur croit que Lord Rosebery ne restera pas sous sa tente et souhaite qu'il prenne la direction des Affaires étrangères de la Grande-Bretagne. La question de la Fédération de tous les Etats britanniques est examinée attentivement. L'idée est dans l'air, nous assure t-on, mais Smith pense que si l'on veut arriver à la constitution d'un empire il faut nécessairement en accepter tous les principes à commencer par l'absolutisme. Or, il s'agit de savoir si l'amour de l'agrandissement territorial l'emportera pour les Anglais sur l'amour de la liberté qui leur est garantie par leurs institutions actuelles. « Il n'est pas impossible que l'on fasse ce plongeon soudain et violent dans l'impérialisme et le militarisme, à moins que l'on ne se trouve engagé dans une grande guerre qui serait suivie d'un recul ». — *L'éducation populaire en Russie*, par le procurateur du Saint-Synode CONSTANTIN POBIEDONOSTSEFF. L'auteur répond aux critiques du prince Kropotkine sur le système administratif des Universités et Ecoles en Russie ». Ces critiques sont, nous dit-il, entachées d'erreur. Kropotkine ignore complètement le pays auquel il appartenait autrefois. La seule panacée qu'il propose pour le bonheur et la prospérité de la Russie est l'adoption du gouvernement parlementaire et constitutionnel, contre lequel la Russie s'éleverait tout entière parce que c'est la pire des tyrannies, la tyrannie des masses. La France, l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, en ont fait l'expérience. Relevons cette déclaration de M. Pobiedonostseff.

Il ne faut pas oublier que la Russie est un monde à part et que sa civilisation n'a pas passé par la discipline de plusieurs siècles de culture comme les pays d'Occident. C'est pour cela qu'il est impossible de la juger suivant un criterium fourni par une autre race, une autre histoire, une autre culture, exercée et mûrie elle-même par un long passé; même si l'on n'insiste pas sur le fait que ce criterium n'est pas du tout un étalon fixe et défini dans des pays qui possèdent cette antique culture. Une autre chose qu'il ne faut pas oublier, c'est que le mot de passe « liberté » n'est pas un talisman capable d'ouvrir tous les secrets et de résoudre toutes les questions de l'existence humaine.

La princesse MARIE YSENBURG donne son avis sur *la Réforme du costume féminin* et croit que la vraie élégance sera sacrifiée encore quelque temps au mauvais goût qui domine. Elle voudrait que l'on renonçât définitivement aux collets, aux tailles pincées, aux talons Louis XV, aux voilettes semées de gros points qui ne sont que des masques disgracieux, qu'elle trouve nuisibles à la vue de celle qui les porte, et préjudiciables au teint, en été comme en hiver. Il reste à savoir combien de femmes y renonceront.

Review of Reviews (anglaise). — Septembre. — Deux portraits remarquablement tracés, l'un de *George Jacob Holyoake*, le grand Old man du mouvement coopératif en Angleterre, dont la biographie est des plus captivantes; l'autre du Dr *A. Kuyper*, le nouveau chef du cabinet néerlandais appelé aux affaires par les récentes élections générales. L'auteur de l'article ne croit pas que le nouveau président du Conseil soit en position de se départir de la politique adoptée par son prédécesseur dans les relations des Pays-Bas avec la Grande-Bretagne en ce qui concerne la guerre de l'Afrique Australe, quoiqu'il ait protesté énergiquement lorsque l'on a exclu de la conférence de La Haye les représentants des républiques sud-africaines. « La proclamation pour rire » de lord Kitchener et les « chinoiseries » de lord Milner, le « fiasco de la Yeomanry » fournissent le thème de plusieurs colonnes consacrées aux événements de la guerre du Transvaal, qui en

est à sa *troisième année*. L'auteur constate que l'Angleterre se trouve maintenant aux prises non plus avec le Transvaal même et l'Orange mais avec la colonie du Cap, dont les Boers occupent déjà la moitié. — Un ministre méthodiste résume le programme du *Concile panméthodiste* qui s'est réuni à Londres au commencement de septembre.

Review of Reviews (Américaine). — L'amiral américain Schley prend sa retraite. On sait qu'il a été, sur sa demande, l'objet d'une enquête ayant pour but d'examiner les accusations de couardise lancées contre lui à propos des opérations navales de Santiago. Les motifs de ces accusations sont exposés dans cet article. On croit à une calomnie et l'on pense que l'amiral Sampson qui s'en serait fait l'écho, encourra finalement un blâme officiel. — Talot Williams s'occupe du *trust de l'acier*. — Le Dr Shaw, étudiant le *progrès du monde au point de vue américain*, est peu agréable pour l'Angleterre à qui il reproche d'avoir fait un grand homme de lord Milner qui de bas journaliste est devenu piètre politicien et si mauvais diplomate qu'il a jeté son pays dans une situation peut-être inextricable. Lord Roberts n'est pas mieux dépeint. Shaw trouve que l'on a eu tort de le comparer à Marlborough, Wellington et Nelson. Il y voit une des marques de l'état d'esprit anglais.

Westminster Review. — Septembre. — John E. Ellam se demande ce qu'il y aura après le règne du capitalisme, quand il n'y aura plus de marchés ouverts pour les excédents de production. L'avenir appartient, selon lui, à la démocratie, mais celle-ci ne pourra prévaloir que si l'on répudie toutes les formes spécieuses de l'impérialisme. — D. O'Brien rappelle que la *politique étrangère de Gladstone*, réclamant « la défense internationale confiée à une armée de terre et de mer composée de forces des différents pays et placée sous le contrôle d'un Parlement international et d'un pouvoir exécutif international » est le seul moyen de pacifier le monde, et ne devrait cesser d'être le programme du parti libéral.

Windsor. — Septembre. — Frédéric Dolman biographe le premier ministre de la Nouvelle-Zélande, le T. H. Richard Seddon, sorti du peuple et parvenu aux honneurs suprêmes par son énergie. Citons ce trait bien typique de sa carrière.

Une querelle s'était élevée entre les mineurs de deux placers. Il fut décidé qu'on arrangerait l'affaire à coups de poings et chacun des deux partis choisit son champion. Dick Seddon n'hésita pas à se mesurer avec l'adversaire, le battit, le roula, le terrassa, épaules appuyées, et fut le héros du jour. De ce moment s'ouvrit pour lui le grand chemin de l'avenir. Maintenant qu'il est le chef du gouvernement néo-zélandais, il fait preuve de remarquables qualités que l'on n'aurait certes pas soupçonnées dans ce lutteur au solide biceps.

Revues d'Art

Art décoratif. — Août. — Albert Thomas estime, à propos des *Objets d'Art au Salon* que les artistes ne montrent pas assez dans leurs œuvres le souci d'une adaptation à une destination quelconque, la préoccupation de l'usuel. « Nos décorateurs ne songent vraiment qu'à décorer, et leur décor se superpose à l'objet comme un détail inexplicable ou bien se substitue à lui. Nous avons des chandeliers, des baguiers, des salières qu'encombrent des feuillages parasites, que peuplent de gênantes petites femmes », écrit très justement Thomas, et il cite des exemples à l'appui de son dire, tels que Wolfers et Laporte. — Saunier étudie avec compétence les *Broderies et dentelles* au Salon. Il insiste sur les œuvres de Tixier. Cécile Courant, et sur la tentative de Prouvé et Courteix qui, pour la première fois, ont exposé une robe conçue et exécutée par des artistes, — Intéressant article de Charles

Paulme sur l'Exposition des arts appliqués de la décoration des tissus qui vient de s'ouvrir à Rouen et où figurent Guimard, Majorelle, de Feure, Morisset.

Gazette des Beaux-Arts.—Août. — Camille Benoit commence une série d'études sur la *Peinture française au* XV[e] *siècle*. Dans son coup d'œil d'ensemble sur les tableaux de cette belle époque, il insiste sur ce fait que beaucoup d'œuvres se trouvent dissimulées sous des noms d'emprunts. — Après une très savante note de Bouchot sur le prétendu graveur italien *Reverdino*, Tourneux termine ses *Salons* par l'examen des pastels, dessins et miniatures qui y ont figuré, et reproduit des œuvres intéressantes de Ernest Laurent, Heyermans, Renoir, Rousseau, Zuloaga, Boucher, Rodin. — D'Humières poursuit la série de ses études sur l'*Islam monumental dans l'Inde du Nord*, qu'il vient d'explorer, et nous décrit aujourd'hui la ville de Futtipore célèbre par son Acropole et sa mosquée. — Article très documenté de Gusman sur l'*Eglise de Champeaux* (XI[e] siècle), un des monuments les plus intéressants et les moins connus des environs de Paris. — Henri Frantz passe en revue les œuvres marquantes des Salons anglais (reproductions d'œuvres de Glehn et Southall).

— Septembre. — G. Migeon nous initie aux beautés de la *céramique orientale* aux reflets métalliques. — Notre éminent collaborateur E. Müntz combat l'opinion d'après laquelle le célèbre *Triomphe de la Mort* qui se trouve à l'hospice de Palerme serait l'œuvre d'un Flamand. — Suite de *Reverdino* étudié par Henri Bouchot.

Art du Théâtre. — Août. — Une étude sur l'*œuvre de Hauptmann* accompagnée de curieuses reproductions empruntées aux scènes allemandes et au théâtre Antoine. — Un essai de *décoration nouvelle*, par G. Bourdon qui rappelle à cette occasion les efforts tentés par lui au Palais de la Danse en 1900.

— Septembre. — Une étude mordante de Jules Huret sur *le Conservatoire* « où on ne conserve rien sauf le parti-pris de créer perpétuellement, avec plus ou moins de bonheur, des copies des maîtres qui enseignent ». — Louis Jadot commence une série d'articles sur le *théâtre japonais*.

Magazine of Art. — Août. — Le numéro, qui contient une belle reproduction en héliogravure du portrait de la Reine Alexandra par Benjamin-Constant, débute par un article de Dixon sur *Walter Hunt*, un peintre d'animaux. — Prioz étudie l'œuvre du sculpteur danois *Sinding* « qui continue la tradition nationale de Thorwaldsen, d'une manière très personnelle ». Parmi les œuvres les plus remarquables de cet artiste, il faut citer « la Captive (1878), Femme barbare, Terra Mater », et une très belle frise pour une église de Copenhague. — Dillon, à propos de *Nouveaux livres sur les vieux maîtres*, nous donne de très intéressants aperçus sur les progrès que la critique d'érudition a accomplis récemment, et qui montre sous un nouveau jour l'œuvre du Pérugin, de Giorgione et de Memlinc. — Mudie passe rapidement en revue les œuvres d'art les plus remarquables qui ont figuré à l'exposition de Glasgow, et parmi lesquelles on signale beaucoup de tableaux de l'école française de 1830 appartenant à des amateurs écossais. — La revue reproduit ensuite une série de meubles français modernes de Gallé, Majorelle, Darras, Baguès, Perrol, offerts récemment par un amateur M. Donaldson au musée de South-Kensington, ainsi que la robe exécutée par Prouvé et Courteix.

— Septembre. — Une étude consacrée à *R. Collin* comme décorateur et portraitiste. — Henri Frantz analyse les œuvres de sculpture et de l'art décoratif dans les Salons de 1901.

Théâtre . — 1[er] et 15 Août. — Des analyses de *Mireille*, de l'*Ile heureuse*, *Par amour de Jacques*, *Pour le monde*, le *Théâtre de M. Paul Hervieu*, *Carmen aux arènes de Nîmes*, etc., accompagnées comme toujours de reproductions impeccables au point de vue artistique.

— Septembre. — Le fascicule tout

entier est consacré au théâtre Antoine où nous trouvons, à côté d'une étude sur l'ensemble de la troupe, des détails intéressants sur la mise en scène, la nouveauté des procédés, et les côtés spécifiques de ce théâtre qui passe avec raison pour un des mieux dirigés de Paris.

Studio. — 15 Août. — AYMAR VALLANCE étudie la *renaissance de la peinture* à la détrempe : il s'agit de la peinture à la colle, dans laquelle rentre, au lieu d'huile, de l'œuf ou quelque substance analogue. Cette renaissance est due à John Ruskin et surtout à Spencer Stanhope, dont les 12 grands panneaux qui décorent les murs de la chapelle du Collège, à Marlborough sont à la détrempe. Il fut suivi dans cette voie par Walter Crane et plusieurs autres. Ajoutons que la détrempe permet d'observer toute la vigueur et la richesse de l'huile en même temps que le poli et la facilité d'exécution de l'aquarelle. Un deuxième article sur l'exposition internationale de Glasgow.

Revues Espagnoles

Espana moderna. — 1er Septembre. — Notre éminente collaboratrice Mme la comtesse EMILIA PARDO-BAZAN, dans son tableau de la littérature française contemporaine, étudie *la fin de la période romantique*. — F. GOMEZ DE BAQUERO, dans sa chronique littéraire signale *les Vendanges*, un poème géorgique de Marquina, où l'auteur s'affirme franchement naturaliste et au lieu d'évoquer les souvenirs des maîtres classiques du genre, analyse l'âme moderne en ses diverses manifestations dans la vie rurale.

Lectura. — Septembre. — MARTIN HUME étudie les relations historiques des *Espagnols et des Irlandais*, en dépeignant les personnages qui eurent un rôle dans les événements du XVIe siècle et en faisant ressortir que si les Irlandais dans leurs luttes séculaires contre les Anglais eurent à subir les plus cruelles souffrances, ils durent leurs défaites politiques et morales principalement à leur communauté de défauts avec le caractère espagnol, à leurs jalousies incurables, à leur manque d'union et à leur manque d'énergie soutenue. — R. D. PEREZ explique *l'évolution du théâtre catalan* et NAVARRO Y LEDESMA fait la critique du talent de *Clarin*, en expliquant pourquoi, après avoir exercé une sorte de dictature de son vivant, il n'obtint, dès le lendemain de sa mort, que le silence réservé aux tyrans, littéraires et autres.

Signalons l'entrée en lice d'un nouveau confrère : *Razon y Fé* (*la Raison et la Foi*), revue mensuelle éditée par les Pères jésuites, et ayant pour programme de s'occuper principalement des *questions du jour*. Quelques titres des articles marqueront les tendances de ce périodique : *la science libre et la révélation* (A. MURILLO). — *Le problème de l'éducation est-il moderne?* (J. M. AICARDO) — *Pourquoi l'on hait les religieux* (P. VILLADA). Il est facile de voir que *Razon y Fé* sera une revue de combat.

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 16 Août. — R. GAROFALO, dans son étude sur la *nouvelle procédure criminelle*, ne ménage point ses vérités à ses concitoyens italiens. Le pays du bon sens, comme les Italiens aiment à appeler leur pays, se trouve au point de vue de la réforme des anciens errements des codes, au-dessous de toutes les autres nations. Et en examinant les travaux élaborés par la commission pour la réforme du code criminel et composée de juristes et de professeurs éminents, Garofalo déplore que tous ces messieurs, exclusivement préoccupés des vé-

rités théoriques, aient si peu pensé aux véritables besoins et aspirations du peuple, que leur projet n'avance et n'améliore rien. — Une jolie étude consacrée au regretté *Georges Rodenbach* par M. Rava. L'auteur exalte la personnalité mélancolique du poète de Bruges, qui a su de l'atmosphère monotone où il avait enfermé sa création artistique, dégager tant de sensations délicates, exquises et surtout originales. Pour Rava, *le Carillonneur* l'emporte de beaucoup sur les autres œuvres de Rodenbach par la maturité et la force de ce talent disparu trop jeune pour la gloire des lettres françaises. — L'article de résistance de ce numéro est sans conteste celui que le marquis Paulucci di Calboli consacre à la *Philosophie de la longévité.* Il nous aurait été particulièrement agréable de pouvoir reproduire certaines de ces pages attrayantes par la forme et la profondeur de la pensée. Nous nous heurtons cependant ici à un obstacle invincible apporté par notre directeur et ami, qui s'est interdit de parler de son ouvrage dans les colonnes de la *Revue*. Bornons-nous à dire que M. Paulucci di Calboli, tout en se montrant enthousiaste de l'ensemble de la *Philosophie de la longévité*, telle que la conçoit M. Finot, combat néanmoins avec beaucoup d'éloquence une des principales conclusions du volume : l'immortalité du corps. Celle ci manque pour lui de prestige, car le corps ne vaut que par l'âme qui l'anime.

— 16 septembre. — Emilio Brusa, examine dans quelles conditions doit et peut s'exercer *le droit de grâce*, et si la prérogative du souverain en cette espèce n'est pas de nature à créer, en certains cas, la possibilité d'un conflit entre l'autorité judiciaire et le pouvoir exécutif. — Jessie Mario donne des lettres inédites de Mazzini adressées aux personnages marquants de l'époque : Garibaldi, Nino Bixio, Nicolo Ferrari. Elles jettent un jour nouveau sur les idées républicaines et leur marche de 1848 à 1854 vers la monarchie.

Rassegna Nationale. — 15 Septembre. — Une étude de Girolamo Ferrari sur le Chah de Perse *Nasr-Ed-din*, sa politique, ses réformes et les hostilités qu'elles rencontrèrent dans son pays. — Ferdinando Nunziante fait la philosophie de *la guerre* et croît que l'arbitrage aura définitivement gain de cause au cours du xxe siècle.

Revues Néerlandaises

Elsevier's. — Septembre. — H. Van Moerkerken consacre quelques colonnes à l'étude du jeune peintre néerlandais *Ferdinand Hart Nibbrig.* — J. A. Wormser rend compte du récent Congrès de la librairie et de ses travaux à Leipzig et à Berlin. — Max Rooses continue son étude de *Rembrandt* parmi *les maîtres hollandais de l'Ermitage.*

Gids. — Septembre. — Th. Van Deventer raconte les années de service de Multatuli aux Indes néerlandaises (on sait que Multatuli est le pseudonyme de Douwes Dekker, l'auteur le plus célèbre de la Hollande contemporaine). — C.-D. Schneider discute le système de défense des Pays-Bas. Il s'agit de la défense des côtes dans l'éventualité d'une guerre franco-allemande et des inquiétudes territoriales qui pourraient se produire, le cas échéant, si l'on fortifiait du côté de la Hollande les lignes des frontières française, allemande et belge. — Le Dr Massevelt passe en revue le développement de la langue néerlandaise dans l'Afrique australe, de 1874 à 1899.

Vragen des Tijds. — Septembre. — J. A. Van Gilse met en relief les conséquences de la dernière bataille électorale et de l'avènement du ministère Kuyper. L'auteur croit que la nouvelle période de quatre ans qui s'inaugure ainsi ne sera qu'une *seconde preuve* de l'impuissance des partis à faire prévaloir une politique sociale capable de réaliser les réformes qu'il convient d'introduire. Tout en rendant hommage aux mérites et à la supériorité du nouveau chef du cabinet hollandais, on prévoit qu'il ne sera pas le réformateur social attendu, et l'on exprime l'opinion qu'il eût été préférable d'améliorer les assises de l'édifice avant de vouloir le rebâtir.

Les Fêtes Franco-Russes



Punch (Londres). — Le Tsar : Excuse-moi, cher ami, j'ai quelqu'un qui m'attend... — Le Kaiser : J'espère que ce n'est pas pour t'emprunter quelques sous ?.....!!!

POURQUOI JE VIENS ?



Pour voir vos petits soldats et vos petits bateaux. (*A part*) C' que j' m'en tamponne... !



Et pour revoir Félix.... Tiens ! non, c'est Mimile. . ! (*A part*) C' que j' m'en retamponne. .



Pour faire la connaissance de Waldeck, de Lebaudy et d'Eiffel... !



Pour donner l'accolade à Millerand... (Comme j' te ferais knouter si t'étais Cosaque !)



Maintenant, les affaires sérieuses ! A nous deux, mon p'tit Caillaux ; ça va, les finances ? ;



Ma petite Marianne, il me manque 500 millions pour russifier la Mandchourie, aboule, aboule... !



Vive la Russie.....! Vive l'Alliance.....!

Grelot (Paris).

(1) Nous rappelons que les caricatures n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, elles ne sauraient nullement engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent, de temps en temps, des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**



Figaro (Paris). Dessin de Caran d'Ache. — Le militaire : « Il faut avouer qu'ils sont charmants. »
— Le civil : « On les mangerait ! »



Echo de Paris : Doux pays (dessin de Forain). — Avant la revue de Bétheny (le soudard allemand à l'Alsace-Lorraine) : « Faut pas vous énerver, il ne sera pas question de vous. »



Pasquino (Turin). — Loubet à Delcassé : « Ote-moi cette inconvenance (Liberté, Égalité, Fraternité) et met à sa place cette enseigne, digne d'un grand pays comme la France : *Boje Zara Krani.* »



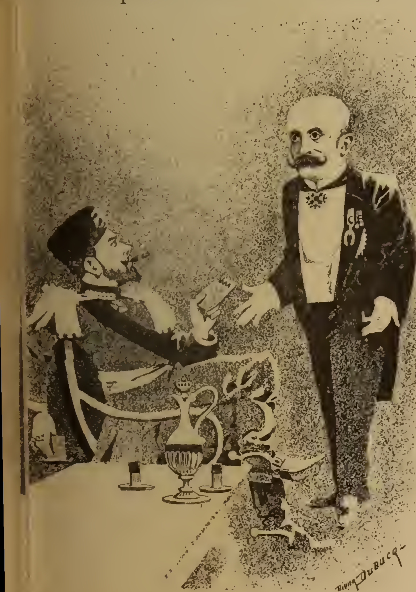
relot (Paris). — Loubet : « Crions tous : Vivent le . la Tsarine, les Grandes-Duchesses et surtout les unts russes ! »



Journal (Paris — dessin de A. Faivre). — « Être écrasé par le Tsar... oh ! cette indemnité ! »



voyage du Tsar a provoqué, comme toujours, la mise en vente de nombreuses cartes postales circonstance. Celle de A. Willette fut surtout remarquée par la façon dont le grand artiste a su imer les aspirations de tous les Français exaspérés par la conduite des Anglais au Transvaal.



Assiette au beurre (Paris). — Caillaux (le ministre de Finances) : « Hélas ! Sire, je n'ai que 20 millions... déficit !... »



Rire (Paris — dessin de Jeanniot). — Nicolas : « Marianne, voilà un gentilhomme qui grille de faire la connaissance... »



Ulk (Berlin). — *Thémis* (désolée) à la « discipline militaire » : « Voilà où vous m'avez amenée : il faut que je cache mon visage devant le monde civilisé ! »



Kladderadatsch (Berlin). — La justice militaire en Allemagne : L'avocat veut marcher vers la revision du jugement monstrueux, mais les « sabres » lui barrent la route.

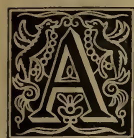
Les deux gravures font allusion à l'affaire Krosigk, qui rappelle, sous beaucoup de rap ports, l'affaire Dreyfus. Le capitaine Krosigk fut tué, au commencement de 1901, à la ca serne. Les soupçons se portèrent sur deux sous officiers : Marten et Hickel. Le 1er Conse de guerre les acquitta tous les deux, faute de preuves. Sur l'ordre du général von Alten, a repris l'affaire et condamné à mort Marten. Et, chose monstrueuse, les soldats qui n'on pas déposé contre les inculpés, ont été frappés de peines disciplinaires!!!

Le Gérant : A. BAILLIERE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

LES NOUVEAUX MASSACRES D'ARMÉNIE [1]

I



Au commencement de novembre 1894, des dépêches adressées de Varna à la presse anglaise annoncèrent laconiquement les premiers massacres de Sassoun qui avaient commencé à la fin de juillet et s'étaient terminés vers le milieu d'octobre. Ainsi 22 villages avaient été anéantis, 1.088 maisons incendiées et détruites, plusieurs milliers de créatures humaines égorgées sans que l'Europe eût rien connu du crime avant son accomplissement total.

Tout d'abord le gouvernement du Sultan nia les faits, selon une méthode traditionnelle; et comme il possède à l'étranger un admirable service de presse, ses démentis trouvèrent créance surtout chez les personnes d'esprit médiocre qui attribuaient volontiers, en ce temps, une sorte d'universelle puissance pour le mal à la perfide Albion. Puis les rumeurs se précisèrent; des paysans échappés au massacre, Owig Vartan, Khamo Bedrossian et sa femme Aaltoun passèrent de Russie en Europe : si M. Gabriel Hanotaux, alors ministre des Affaires étrangères, négligea, par amitié pour le coupable, d'entendre à Paris le témoignage direct des victimes, ce témoignage fut recueilli à Londres, sous le sceau du serment, avec toutes les garanties que présente la loi anglaise, c'est-à-dire que si les déposants avaient été convaincus de mensonge, ils auraient fait connaissance avec les sévères geôles britanniques.

Très tardivement l'opinion s'émut : en la personne de trois délégués, MM. Vilbert, Shippley et Prejwalsky, la France, l'Angleterre et

(1) *Rappelons à cette occasion que* La Revue *fut la première à soulever la question arménienne dans la presse française. Au moment où, grâce à une aberration fâcheuse soutenue par nos gouvernants et admise par presque tous nos journaux, on a cru voir dans notre complaisance aux massacres arméniens une condition mystérieuse de l'alliance franco-russe, le vénérable chanoine Mac Coll a relevé ici même, dans une série d'articles très commentés* (Revue des Revues *septembre et octobre 1895*), *les crimes monstrueux et inouïs que commettaient les scélérats turcs et kurdes, sous la direction de l' « assassin couronné ». Un article,* Peuple de martyrs, *paru en même temps dans* La Revue, *a valu à son auteur, M. Jean Finot, l'honneur d'une lettre du « Grand Vieillard », M. Gladstone, qui, en prenant prétexte de cette campagne inaugurée chez nous, signala dans les* Daily News *le réveil de la conscience française. Depuis, notre périodique ne cessa d'apporter les doléances des victimes et les cris de désespoir de l'Arménie terrorisée, ravagée et massacrée. Les articles publiés à ce sujet par le célèbre écrivain arménien, Tigrane Yergat (voir* La Revue *de 1897 à*

la Russie prirent part à l'enquête menée sur place par les autorités turques. Malgré les difficultés de toute nature que rencontrèrent les envoyés européens, ils purent contrôler nominativement le massacre d'environ 900 personnes, alors que l'on avait entendu seulement les témoins désignés par les Turcs. Leur rapport et le témoignage des Arméniens survivants avérèrent l'horreur des plus tragiques récits.

Il fut établi que les chefs de quatre tribus Kurdes avaient attaqué les villages du Sassoun vers le 25 juillet et s'étaient heurtés à une résistance énergique des paysans arméniens. Il fut établi qu'alors ils avaient fait appel aux autres tribus Kurdes et surtout à Zékhi Pacha, commandant du 4e corps d'armée qui avait envoyé à la rescousse des troupes régulières et des escadrons de cavalerie hamidich, recrutée parmi les nomades eux-mêmes et constituant, sous le nom même du sultan Abd-ul-Hamid, les plus redoutables bandes de pillards et d'assassins. La plaine de Moush d'abord, puis les villages du Sassoun furent mis à feu et à sang. A Guellieh Guzan, 60 femmes et jeunes filles furent violées, puis massacrées dans l'église ; autant de jeunes gens furent enterrés vivants au pied du Handok-Dagh et comme un certain nombre d'Arméniens s'étaient réfugiés dans la montagne, on employa la ruse pour parfaire l'extermination : Zékhi Pacha fit proclamer l'amnistie et massacra ceux qui se fièrent à ses promesses.

Le 10 octobre, 150 à 200 malheureux sans armes, descendirent à Guellieh Guzan, sur le conseil du prêtre Ohannès ; ils trouvèrent là Zékhi-Pacha en personne, escorté des troupes qui avaient ravagé le pays, des troupes régulières seulement. Aussitôt les soldats séparèrent du gros de la foule le prêtre et deux notables, et à coups de sabre et de baïonnette poussèrent femmes, enfants et vieillards vers une grande fosse creusée près de là dans un champ de millet ; pêle-mêle les morts et les blessés s'y entassèrent affreusement. Les corps

---

1900) firent le tour de la presse européenne. Est-il besoin d'ajouter que notre infortuné ambassadeur, M. Constans, qui se montre d'une énergie « imprudente », lorsqu'il s'agit de quelques créances plus ou moins douteuses, ne trouva pas un mot de blâme pour les procédés du souverain turc qui déshonoreraient le bagne ! En publiant aujourd'hui les pages saisissantes de notre distingué collaborateur, M. Pierre Quillard, le vaillant directeur de la Pro Armenia, *nous tenons à rappeler que la France a le devoir sacré de sauver la vie et la fortune des rares Arméniens qui ont survécu aux massacres précédents. N'est-ce pas la France qui a sauvé la Turquie en 1856 ? N'est-ce pas elle enfin qui s'était portée moralement garant du Hatt-i-Humayoun, par lequel le sultan avait promis une série de réformes dont pas une n'a jamais été réalisée ? N'est-ce pas la France qui se considère toujours comme la protectrice attitrée des chrétiens d'Orient ? Et ne doit-on pas enfin aux Arméniens de cultiver et de propager, malgré la déception cruelle que leur cause l'attitude de notre diplomatie, l'influence de notre langue et de notre littérature dans l'Orient ?*

(Note de la Rédaction).

des deux notables et du prêtre furent retrouvés plus tard : les notables avaient le nez et les oreilles coupées ; le prêtre, la peau du crâne décollée et rabattue sur la figure.

Non seulement le souverain qui avait ordonné ces crimes ne fut pas inquiété, mais les puissances européennes lui laissèrent licence de les continuer pendant deux ans entiers et ne s'interposèrent avec énergie qu'après les massacres perpétrés à Constantinople sous les yeux des ambassadeurs, alors que 300.000 Arméniens avaient été massacrés.

Depuis, il n'est pas de vexations dont les Arméniens n'aient été victimes : famine organisée, interdiction de circuler même de village à village, interdiction de rentrer faite aux émigrés, emprisonnements arbitraires, tueries partielles ; et même il paraît bien que le Sultan ait décidé de reprendre la manière violente après une période de persécutions sournoises. Exactement à la même époque qu'en 1894, au mois de juillet encore, les massacres ont recommencé à Moush et dans le Sassoun ; l'état de siège a été proclamé et huit bataillons détachés du 4e corps d'armée que commande toujours Zékhi Pacha ont été envoyés de Bitlis dans la plaine de Moush et dans les montagnes qui la dominent.

Ce n'est pas là un fait imprévu ; nous assistons à l'exécution d'un plan longuement concerté et dénoncé depuis longtemps par tous ceux qui ont quelque connaissance des choses d'Orient : le Sultan a, en effet, résolu de disperser par la force les agglomérations arméniennes du Sassoun et de Zéïtoun, formées de paysans très courageux et très robustes, et d'exterminer ensuite ce qui subsiste ailleurs de la race proscrite et martyrisée.

Il n'est malheureusement que trop aisé d'en fournir la preuve à l'aide de documents diplomatiques, — *Livres Jaunes* et *Livres Bleus* — et de documents publiés depuis un an dans le *Pro Armenia* ; ceux-ci comprennent : 1° des communications émanant d'une très haute notabilité arménienne de Constantinople, dont le nom doit être tenu secret ; 2° un rapport du Vartabed Papghen sur l'état de la région de Moush, Bitlis, Sassoun, rédigé à la fin de l'année 1900, qui valut à son auteur d'être amené sous escorte comme un criminel dangereux du fond de l'Asie Mineure jusqu'à Constantinople ; 3° de nombreuses correspondances locales rédigées par des témoins oculaires, et qui sont un long cri de souffrance et de détresse : la plus récente de ces lettres qui soit venue de Moush date du 23 juillet (5 août) ; et à partir de ce moment nous n'avons plus d'autres nouvelles que celles des agences télégraphiques, très obscures et contradictoires.

II

Parmi les 3 millions environ d'Arméniens résidant en Turquie, les groupes les plus compacts se trouvent dans les vilayets de Van, Bitlis, Diarbékir, Erzeroum, Sivas et en Cilicie dans les sandjaks de

Kozan et de Marash : mais dans la plaine de Moush surtout et dans le Sassoun, les Arméniens forment incontestablement la majorité et il semble même par les observations concordantes de tous les voyageurs que la population arménienne s'était sensiblement accrue dans cette région depuis le commencement du siècle tandis que la population musulmane décroissait, tant chez les Turcs que chez les Kurdes, qui en formuent l'élément principal. Il est également reconnu que les Arméniens de ce rude pays, où l'hiver dure de six à sept mois, sont au nombre des plus honnêtes et des plus courageux : les Sassouniotes, en particulier, restèrent indépendants même des rois d'Arménie jusqu'au milieu du xiv° siècle et depuis lors, ils ont toujours tenu tête dans la mesure de leurs forces aux envahisseurs successifs.

La plaine de Moush, ou mieux le plateau de Moush (1330 mètres), contient 213 villages, avec une population de 35.000 Arméniens contre 21.250 musulmans ; le Sassoun (2.270 mètres) est divisé en 118 villages, comprenant, en proportion à peu près égale de chrétiens et de musulmans, 25 à 30.000 habitants.

La plaine longue de 80 kilomètres, large de 30, est traversée par le Mourad-Sou, branche orientale de l'Euphrate et par un grand nombre de petits cours d'ean ; en tout autre pays, la production agricole y serait fort riche. Dans le Sassoun le principal revenu provient de l'élevage des bestiaux. Ce massif de montagnes très âpres, séparant les vallées supérieures du Tigre et de l'Euphrate, est situé à distance à peu près égale de Moush, de Bitlis et de Diarbékir, mais n'est guère accessible que vers le Nord, par Moush, qui se trouve à huit heures de cheval.

Tant dans la plaine que sur la montagne, les Arméniens sont mélangés aux populations musulmanes et surtout aux Kurdes qui exercent sur eux depuis un temps presque immémorial une sorte de suzeraineté. Les chefs des *achirets* (tribus) kurdes, les unes sédentaires, les autres nomades (Kotchères) prélèvent ainsi l'impôt de *khafirlik* (impôt de mécréant) aux dépens de ceux dont ils se disent les *aghas* ou maîtres et qu'ils sont censés protéger et protègent en effet quelquefois avec une certaine loyauté contre les incursions et pillages des autres tribus.

Le gouvernement de son côté a établi de lourds impôts, aggravés encore par le mode de perception.

Voici en effet quelles étaient, avant les massacres, en temps normal, les charges pesant sur une famille arménienne, évaluées en piastres : la piastre vaut un peu moins de 25 centimes et la livre turque vaut 100 piastres or. La cote personnelle est de 40 piastres par mâle, à partir de la naissance, payée seulement en principe à la majorité, mais en fait, dès la naissance ou même avant, car les percepteurs turcs déclarent volontiers que toute femme enceinte accouchera d'un garçon. L'impôt sur le revenu atteint de 100 à 200 piastres par famille. Pour chaque meule à blé, 30 piastres ; pour chaque métier à tisser, 30 piastres ; pour chaque charge d'her-

bes coupée dans la montagne, 2 piastres; par tête de mouton, 5 piastres, enfin le huitième et même le sixième des récoltes va au fisc. Une quittance annuelle est délivrée à chaque famille, moyennant une somme de 100 piastres pour « graisser la patte » de l'agent du fisc.

Les Kurdes, en outre, se font donner chaque année au moins deux moutons, un matelas d'une valeur de 50 piastres, du beurre, de la nourriture, en tout 150 piastres par famille. Mais en sus des tribus soi-disant suzeraines, il en vient d'autres et quand tout a été ainsi emporté, la quatrième ou cinquième en date ne trouve plus rien et se venge de sa déconvenue en pillant, brûlant, violant et massacrant.

Les procédés des percepteurs officiels ne sont pas empreints de plus de mansuétude. Où un percepteur suffirait, arrivent 5, 7, 15 individus, généralement des cavaliers, qui s'installent chez l'habitant et y commettent les plus effroyables sévices. Un document antérieur aux massacres représente comme il suit la perception des impôts dans la plaine de Moush :

Les hommes sont battus, emprisonnés, barbouillés d'excréments; les femmes et jeunes filles insultées et déshonorées, arrachées nues de leur lit pendant la nuit; les enfants ne sont pas épargnés et ces outrages sont proprement les amusements des zaptiés gendarmes, pour pousser à la vente de ce qui reste de menus biens dans le village au quart de leur valeur : les vaches de 30 à 40 piastres (6 à 8 francs), les moutons de 10 à 15 piastres (2 à 3 francs); des bouchers de Moush de connivence avec le collecteur d'impôts l'accompagnent dans ses tournées. Et après chaque nouvel acte de cruauté, les zaptiés disent ironiquement aux victimes : « Maintenant allez vous plaindre aux consuls étrangers! » (*Livre Bleu*, Turkey, n° 2, annexe au n° 25.)

Que si l'on s'étonne que de pareilles atrocités ne provoquent pas des représailles immédiates, il faut se souvenir que les Arméniens sont désarmés de par la loi qu'il leur est interdit de circuler hors de leur village, et même de sortir de leurs maisons une fois la nuit tombée.

Tel était l'état normal, aux temps heureux où l'extermination totale n'avait pas été décidée. Il n'a fait qu'empirer. Bien que le pays ait été ruiné par les massacres, les mêmes impôts sont encore perçus, mais plusieurs fois par an, et les corvées en nature fournissent encore prétexte à de nouvelles vexations. Chaque individu mâle est astreint à quatre jours de travail ou au paiement d'une somme de 12 piastres. Le fisc perçoit l'argent et fait encore travailler l'Arménien bien au-delà du temps légal :

De même, contrairement à la loi, on réquisitionne les chariots des paysans; on réclame quarante chariots d'un village qui n'en a que vingt; les bêtes attelées aux chariots, ne pouvant résister à la faim et au travail trop rude, crèvent; les paysans sont battus et affamés; et comme la corvée a lieu dans la saison des semailles, au printemps, la culture est interrompue (*Rapport Papghen*).

S'il faut des poutres pour construire, dans ces conditions, trois grands bâtiments gouvernementaux, c'est en coupant les arbres des Arméniens que le Vali de Moush s'en procure gratuitement : et la municipalité fait comme le vali.

A cela s'ajoutent encore divers modes d'usure et d'éviction. Le « sélef » est une sorte d'usure fort avantageuse :

Par exemple on convient avec le laboureur que si on lui donne 20 piastres, il rendra un kilé de blé pendant la moisson. Mais à cette époque le kilé de blé vaut de 60 à 120 piastres. Les percepteurs sont eux-mêmes « selefdjis » ou au besoin ils amènent des selefdjis avec eux (*Rapport Papghen*).

La Banque agricole qui pourrait aider les paysans ne sert qu'à les exproprier :

Les cultivateurs arméniens qui ont procuré le capital de la Banque agricole ne peuvent faire d'emprunt qu'avec une grande difficulté. Pour une somme insignifiante ils donnent en gage des champs et des immeubles d'une grande valeur et à l'échéance on les tracasse tellement qu'ils sont obligés d'abandonner leurs champs à la Banque ou de les vendre aux Turcs pour des sommes minimes : un immeuble valant 10.000 piastre sest vendu pour 1.500 ou 2.000 piastres (*Rapport Papghen*).

Les aghas kurdes et turcs emploient au besoin l'éviction proprement dite : c'est ainsi que les Turcs se sont établis dernièrement dans les villages de Kurde Meydan, Kizil Agatch, Avazaghpure, Ardkonk, Antznond, Poghergov, Kartzor, Tzronk, Khoper, Tchirik, Dom, Komse, Hounan, Arintchvank, Sogkhom, Alighirnan, Araz, Mizgonkh, Soulak, et les Kurdes, à Hasskeuï, Kirsakom, Erighdir, Avazaghpure, Tzighak, au Sassoun et dans les cazas de Boulanik et de Malazgherd. Et les paysans dépouillés labourent comme serfs les terres qui leur ont été volées.

III

L'administration de la justice favorise singulièrement ces usurpations de terres et d'une façon générale tous les crimes commis contre les Arméniens. Le rapport Papghen cite quelques faits caractéristiques :

1° Le juge de Moush, écoutant de faux témoignages, donne à quelques Kurdes la ferme de Gélakhol appartenant au couvent de Sourp Hovhan depuis quarante ans en vertu de titres et de documents légaux.

2° Le même juge donne au chef kurde Kior Silo de Khian, l'un des chefs des massacres de Sassoun en 1894, l'immeuble appartenant aux paysans de Chadaki Sanal depuis cinquante ou soixante ans.

3° Le même juge donne au turc Ibrahim de Moush un pâturage qui appartenait depuis une centaine d'années au monastère de Sourp Arakélotz situé dans le village de Mogounk, près de Moush (*Rapport Papghen*).

Quant aux assassinats, très fréquents, ils demeurent toujours impunis, ou on en accuse les Arméniens révolutionnaires, les « fidaïs ».

Dans l'espace de deux ou trois mois, en 1900, une lettre de Mousli signale toute une série de meurtres.

Des assassinats, des pillages, des enlèvements sont commis plus que jamais par « Iradéi Chahané » (ordre impérial).

Nous n'avions pas encore oublié l'assassinat d'une ou de deux personnes dans les campagnes de Khartz et Artonk, quand deux Arméniens de la campagne de Kizilagatch, vivant dans la plus grande misère, furent victimes des passions de Djézaïre agha, à quelques heures de distance de la campagne qu'ils venaient de quitter pour émigrer ailleurs.

Un Arménien de la campagne de Souloukh fut tué également par les Tcherkesses; de même le diacre Movsès, du couvent de Sourp Garabed, fut tué par Mahmoud-Ali;

Le chef du village de Gouravou par les Kurdes de Djibran;

David de Harintch et son fils par les Kurdes voisins;

Ohannès d'Avran par Falamahg-Ali;

Le chef du village de Hasskeuï par la tribu de Balak;

L'Arménien Gialcho de Hounan par les Kurdes de la campagne.

A peu près à la même époque les Tcherkesses tuèrent un Arménien du village de Souloukh, au nord-est de Moush; les paysans avaient porté plainte au gouverneur; celui-ci envoya aussitôt deux cents soldats qui, au lieu de chercher les assassins, cernèrent le village, pillèrent les maisons, violèrent des femmes et emmenèrent quelques prisonniers.

Il n'est pas rare que les gens ainsi jetés en prison y meurent de tortures ou soient assassinés par leurs compagnons de détention, Turcs ou Kurdes, à qui on laisse des armes. Au mois de décembre dernier, à la suite d'une bagarre qui avait eu lieu dans la prison, le directeur fit coucher dans la cour, par une température de 36 degrés au-dessous de zéro, les prisonniers arméniens, après leur avoir fait solidement enchaîner les pieds. Au reste, le régime des prisons turques est décrit avec une affreuse précision dans une pièce diplomatique. Le vice-consul Cumbertach résume ainsi la déposition de l'un des accusés du procès de Yozgat.

Il déclara :

1° Qu'on l'avait battu jusqu'à briser sur son dos trois solides bâtons et qu'il s'était évanoui de douleur;

2° Qu'on lui avait rasé les cheveux au sommet de la tête; qu'on y avait fait un trou rond dans laquelle une coquille de noix à demi pleine de poux avait été enfoncée avec une grosse pierre jusqu'à ce qu'elle tint d'elle-même. Il s'évanouit plusieurs fois et chaque fois on lui rendit les sens au moyen d'alcool; mais chaque fois la noix était davantage enfoncée dans sa tête,

3° Que pendant une nuit on l'avait pendu par la tête et les jambes entre deux chaînes suspendues;

4° Que pendant toute une autre nuit on l'avait pendu par le cou, les pieds touchant à peine terre;

5° Que des anneaux de fer rouge avaient été appliqués à ses chevilles et l'avaient grièvement brûlé. (*Livre Bleu*, Turkey n° 6, pièce annexe au n° 13).

IV

C'est là en terre arménienne *le régime normal*. Mais depuis deux ans le gouvernement du Sultan a décidé d'en finir avec les Sassouniotes et de véritables massacres ont eu lieu autour de Bitlis et de Moush.

En mai 1899, les Kurdes conduits par Khalil Beshir attaquèrent le village de Hitenk, pillèrent et détruisirent la plupart des maisons, mutilèrent et jetèrent à l'eau cinq des notables et dispersèrent les habitants. Après quoi, ils firent une tentative contre Spaghank et furent repoussés avec perte. Ils en gardèrent rancune et, en juillet 1900, avec l'aide des troupes régulières, tirèrent une éclatante vengeance de leur échec.

De concert avec Kior Silo de Khian, Khalil dénonça Spaghank comme « un nid de révolutionnaires ». Aussitôt le commandant militaire de Bitlis, Alis-Pacha, fit des préparatifs secrets et se mit en marche pour le Sassoun avec quelques bataillons ; sur le chemin Khalil avait soulevé les tribus kurdes de Balak, Mogdan et Kharzan qui se joignirent aux 1.000 hommes de troupes. De son côté Kior Silo avec 500 Kurdes occupait le pays entre Talori et Guellieh Guzan et coupait toutes les lignes de communication de Spaghank. Une fois le village cerné de toutes parts, le 3 juillet, à l'aurore, les trompettes sonnèrent et l'assaut fut donné. Les habitants furent surpris dans leur premier sommeil. Ecoutez le récit d'un témoin oculaire :

On tue avec la balle, l'épée et la baïonnette, tous ceux qu'on trouve dans les cabanes et les rues ; les femmes avec leurs enfants courent au-devant des soldats, croyant qu'ils épargneront les enfants et les femmes, mais elles se trompent. Les enfants même au berceau sont massacrés. On les passe au bout des baïonnettes et les assaillants marchent ainsi en les élevant dans l'air et quelques-uns de ces enfants encore vivants, sur les baïonnettes, crient et gémissent.

Les femmes sont déshabillées, violées et tuées. Ils arrachent la barbe du prêtre de la campagne, Der Boghosse, un vieillard de 80 ans, et lui coupant lentement les deux côtés de la bouche, la fendent en deux en arrachant la mâchoire, et le tuent ainsi en le torturant.

La haine du Kurde Khalil contre le chef du village de Spaghank, Maghar, était surtout grande, pour avoir repoussé l'attaque de l'année précédente; aussi a-t-il fait chercher et trouver sa femme, Timène, et voyant qu'elle était enceinte, lui fit fendre le ventre, et enlever l'enfant tout vivant; on le mit en pièces dans les bras de sa mère et ensuite on perça la mère de cinquante coups de couteau.

Ils attaquent alors l'église, mais il est impossible de percer les murs ou d'enfoncer la porte ; par conséquent, ils entassent devant l'église des gerbes d'orge et d'herbe et, en y versant du pétrole, incendient les tas et mettent

le feu à la porte ; la fumée pénètre dans l'église ; aux cris plaintifs succèdent les râles des agonisants, et puis un silence — les réfugiés sont morts asphyxiés. Ceux qui s'étaient réfugiés dans l'église étaient environ au nombre de 30, parmi lesquels se trouvaient des femmes et des enfants. Leurs cadavres ne furent pas même respectés ; ils sont taillés en pièces, et des viols et des barbaries inouïs sont commis sur ceux qui respiraient encore. 11 jeunes hommes en luttant se frayent un passage et s'enfuient, mais 6 sont frappés et tombent, les 5 autres réussissent à s'échapper. Deux femmes blessées se jettent également à l'eau, et se cramponnant ensuite à une roche, elles se sauvent.

A Spaghank seulement, il y eut environ deux cents morts ; les villages voisins de Gokhovid, Guélarche, Hossnonde furent entièrement pillés ; d'autres meurtres eurent lieu à Eggharte et à Tsorer, et ce qui restait du village de Hitenk fut définitivement anéanti.

Un peu plus tard, Ali Pacha envoya à Spaghank une troupe de soldats pour déterrer les morts et les brûler sauf un petit nombre de cadavres qui devaient être gardés afin de figurer les révolutionnaires tués. Il rédigea ensuite un rapport qui se terminait ainsi :

Un certain nombre de révolutionnaires arméniens ayant fait face, dans le village de Spaghank, aux troupes impériales, je les ai cernés près de l'église. Dix Arméniens ayant été tués et huit pris vivants, la sécurité et la paix règnent aujourd'hui grâce à S. M. le Sultan.

Quelques mois plus tard, à la fin de décembre 1900, les Kurdes attaquèrent un autre village du Sassoun, Chouchenamark ; les habitants résistèrent et trois des assaillants furent tués. Mais, entourés de forces supérieures, les gens de Chouchenamark durent se retirer, laissant quatre morts sur le terrain et emmenant avec eux de nombreux blessés, dont des femmes et des enfants. Les trois quarts des maisons furent alors incendiées et toutes pillées. Puis les Kurdes se jetèrent sur le village de Kegachen que les paysans avaient évacué en emportant leurs meubles et en chassant devant eux leurs troupeaux. Quelques maisons seulement furent brûlées.

Les attaques successives des villages Sassouniotes par les Kurdes ont été toutes favorisées et tolérées par les autorités turques. Mais les spoliations, les évictions et les massacres limités ne suffisaient pas encore ; les Sassouniotes attachés au sol refusaient de s'en aller et de descendre dans la plaine où on les eût plus aisément exterminés :

Les champs, la terre et l'eau, qui depuis des siècles étaient la propriété des Arméniens, comme cela est prouvé, même par les cadastres, le gouvernement les enleva aux Arméniens pour les mettre au nom des Kurdes ; ce moyen ne réussit pas à éloigner les Arméniens des montagnes qui leur tiennent lieu de père et de mère, non plus des terres et de l'eau qui leur donnent la nourriture et la vie ; affamés et ayant soif, ils embrassèrent avec les deux mains les pierres rocailleuses ; ils se réfugièrent dans les forêts de chênes qui nourrissent leurs animaux et ne s'éloignèrent pas de leurs cabanes. (*Lettre de Moush*, 24 décembre 1901).

V

Alors on résolut d'employer la force pour obliger ces montagnards obstinés à se disperser dans les plaines de Moush, de Slivan et de Rava. Dès le mois de février 1901, un très haut notable arménien révêlait le plan conçu par le sultan et tous les faits depuis en ont attesté l'exécution : la construction de casernes à Chenek, Talori, Guellieh Guzan fut donc ordonnée. En même temps, les tribus kurdes étaient invitées à collaborer à l'œuvre de destruction. Une dépêche de la frontière persane annonçait, sans autres détails, que, depuis le 3 juillet, des bandes armées renforcées de soldats hamidiés et de troupes régulières pillent et tuent, que les villages de Marnik, Iktar, Scheik-Alan, Gouravou, Tsighavou, Iktar ont été détruits et que l'*achiret* des Kurdes Khianli occupe Talori.

Sur les confins du vilayet de Bitlis, même situation; à Eghrek, à la fin de mai, quatre vieillards qui allaient se plaindre de l'enlèvement d'une jeune fille sont tués sur la route par les hommes d'Haïdar Agha; celui-ci revient ensuite dans le village et annonce aux Arméniens, avec l'aide de deux cheïks kurdes, qu'un ordre impérial prescrit de les massacrer tous s'ils ne se convertissent à l'Islam. La population épouvantée se disperse et s'enfuit jusqu'à Kheness : le maître de l'endroit Sélim-Bey fait mettre les réfugiés en prison. Enfin, à la suite de l'assassinat d'un bandit qui terrorisait le pays, Chiréff Agha, 95 Arméniens de Mogounk sont incarcérés à Moush.

Les dernières nouvelles détaillées qui nous soient parvenues datent de la fin de juillet. Nous citons cette lettre du 23 juillet 1901, intégralement :

Voilà la situation poignante qui règne dans le district de Moush. Tout musulman se croit libre et autorisé de tuer tout Arménien qu'il rencontre. Les moissons mûries sont abandonnées dans les champs, parce que le paysan n'ose pas sortir de sa maison.

Le 23 juin, Assatour, de Aliklpon. est tué par les Kurdes. Au même jour, un Arménien de Dapi fut blessé, à coups de baïonnette, par des soldats, près du pont de Kré de Moush, puis il a été dépouillé.

Le 27 juin, le fils de Tehlto a été blessé par les Turcs.

Le 4 juillet, à Tzronk, pendant qu'ils faisaient la moisson, Azo d'Alo fut tué et son frère blessé mortellement.

Le 4 juillet, une bande de Kurdes se rendent au village Havatoriz et pénètrent dans une maison habitée par une mère avec ses deux jeunes fils. La pauvre femme, par peur, leur sert un repas. Mais, en partant, ces brutes assassinèrent la mère hospitalière avec ses deux enfants.

Le cousin de Halil, décoré du sultan et tué déjà par les vengeurs arméniens, Ibrahim, accompagné de Kurdes de Sassoun et de Bakran, attaque le village arménien, en tue les hommes, blesse trois personnes et pille le village. Les habitants sont dispersés çà et là.

Le 22 juin, le célèbre brigand Séïd a volé le troupeau du village de Zkhavou, en même temps celui du village Hochked. Avec cela, quatre

autres villages ont perdu la plus grande partie de leurs troupeaux de moutons.

Le célèbre malfaiteur de Moush, Djézaïr agha, demeurant au village de Avazaghpure, s'est rendu maître des trois villages, Kzlaghatch, Enynoud, Avazaghpure. Il fait des tournées parmi les tribus kurdes en leur prêchant de descendre dans la plaine et d'en dévaster les villages.

Il y a pour complice le Kurde Karantz Alo, de la tribu Badikan, qui, lors du massacre de 1895, a ravagé le monastère des Macchabées, en y massacrant quatre à cinq cents Arméniens.

Ces deux brigands, avec des forces barbares, attaquent le village de Dadrakom, appartenant au monastère de Saint-Jean. Ce village, composé de quinze maisons de pauvres Arméniens, a été pillé et dévasté. Les habitants se réfugient dans l'enceinte du couvent. Les Kurdes veulent se faire livrer les réfugiés et mettre à sac le couvent. L'archimandrite du couvent refuse d'ouvrir la porte. « Ouvre-nous, disent les brigands, nous ne sommes venus que pour faire des perquisitions et pour y chercher des fédaïs, pas autre chose. » L'archimandrite Mgrditch leur répond qu'il lui est impossible d'ouvrir les portes. « J'ai envoyé des gens au gouvernement. S'il est besoin de faire la perquisition ou de nous massacrer, que ce soit par la main du gouvernement. » Sur cette réponse, les Kurdes cèdent un peu sans se retirer. Voici la réponse du gouvernement : « Nous n'avons pas de soldats disponibles, mais nous savons bien que les Kurdes sont incapables de commettre un tel méfait. »

Un Arménien, Hambar, est tué dans son champ, tandis qu'il menait la charrue.

Le chef du village de Tzronk, Artin, est aussi tué. Les troupeaux des villages Poghargov, Zkhavou, Souloukh et Dadrakom sont enlevés.

C'est un seul cri suppliant, un appel suprême : la mort ! la mort ! qu'on entend des bouches du pauvre paysan.

Le héros de la plaine de Moush, c'est l'Alaï-bey, le commandant de l'armée turque. Il veut être le bourreau et le fléau des Arméniens. En ce moment, toutes les montagnes de Sassoun sont couvertes des tentes de tribus kurdes. Il avait projeté de faire descendre les Sassouniotes de leurs montagnes et les faire habiter dans les plaines. Pour leur faire peur, le gouvernement y a envoyé des ingénieurs-architectes avec cinq cents soldats, pour construire des casernes sur trois points. Ghénik, Guellieh Guzan et Talori.

Les Sassouniotes devinent l'arrière-pensée du gouvernement, qui voulait par ce moyen les supprimer, et en considérant que l'éloignement de leur sol, sera le coup mortel pour eux, ils ont dépêché au gouverneur de Moush une adresse commune, en disant : Si vous voulez nous dépayser, amenez avec vous quelques consuls européens, sous la garantie desquels nous serons obligés de quitter notre sol ; si vous voulez, coûte que coûte, construire les casernes, et nous permettre de demeurer ici, nous ne l'acceptons pas. Nous sommes un peuple qui travaillons dans les champs : nos femmes et nos filles sont toujours dans les campagnes, nous ne pourrons souffrir jamais que notre honneur familial soit violé par les soldats. Cette entreprise ne serait pas heureuse pour nous. Quand nos villages seront déserts, alors vous serez libres de construire ce que vous voudrez. »

Le gouvernement, après quelque temps d'hésitation, envoya des architectes pour mettre à exécution le plan du gouvernement. Les femmes des Arméniens allèrent disperser les architectes, brisèrent leurs outils et mirent en déroute et menacèrent de mort ces constructeurs de bâtiments qui, effrayés, retournèrent sur leurs pas à Moush.

A partir de cette date, le silence est absolu, le silence de la mort : l'état de siège a été proclamé ; huit bataillons envoyés de Bitlis entourent le Sassoun et dévastent la plaine de Moush ; d'autres sont en route venant d'Erzeroum ; de partout d'Erzinghian, de Kharpout et de Diarbékir on signale des mouvements de troupes et des rumeurs de massacres circulent ; et pour achever son œuvre à loisir, le Sultan arrête la transmission des rapports consulaires expédiés aux ambassades de France, d'Angleterre et de Russie. Les pires crimes sont peut-être accomplis ; Zékhi Pacha a donné la mesure de ses talents en 1894 et Ali Pacha, l'homme de Spaghank, s'est montré un subalterne digne de son chef immédiat et d'Abd-ul-Hamid, son souverain plein de clémence ; et sans doute elle est trop vraie déjà la prophétique lammentation d'un Arménien, au milieu de Juillet :

Voilà Moush et sa plaine en feu et en flamme ! Voîlà Sassoun en agonie !

VI

Si tout le crime n'a pas encore été commis, il est possible de faire tomber le couteau des mains de l'assassin : l'auteur responsable est connu de tous et l'Europe n'est pas désarmée contre lui.

M. Paul Cambon le désignait dès le 12 juin 1895 : « Le Sultan s'est trouvé tout à coup dans la posture d'un accusé sans moyens de défense » (*Livre Jaune*, Affaires arméniennes n° 68) ; et après, les massacres de Constantinople, M. de la Boulinière, notre chargé d'affaires, écrivait au quai d'Orsay : « C'est le Sultan lui-même qui arme la main de ces assommeurs et leur enjoint de courir sus à tout ce qui est Arménien. » (*Ibidem*). Il y a plus ; quelqu'un, qui avait amoureusement décrit la petite main blanche du Sultan, alors que déjà cinquante mille Arméniens au moins avaient été égorgés, M. Gabriel Hanotaux lui-même, à qui la décoration de l'Imtiaz en or confère le titre de pacha, dans un moment d'imprudente franchise, a dénoncé aussi le coupable, lorsqu'il a parlé, dans son discours du 27 février 1897 sur les affaires crétoises, de ceux qui auraient « voulu voir saisir dans son palais d'Yldiz l'homme responsable de tant de calamités. »

Donc aucun doute sur l'identité du criminel. Aucun doute non plus sur le droit et le devoir qu'ont d'intervenir les puissances européennes dites civilisées.

Le traité de paix conclu entre la Russie et la Turquie à San-Stéfano contenait l'article ci-dessous obligeant la Sublime Porte à mettre à exécution les réformes nécessaires dans les provinces habitées par des Arméniens, savoir :

Article XVI. — Comme l'évacuation par les troupes russes du territoire qu'elles occupent en Arménie et qui doit être restitué à la Turquie, pour-

rait donner lieu à des conflits et à des complications préjudiciables au maintien des bonnes relations entre les deux pays, la Sublime Porte s'engage à mettre à exécution, sans retard, les améliorations et les réformes que nécessitent les besoins locaux des provinces habitées par des Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens.

Cet article a été remplacé dans le traité *européen*, résultat du Congrès de Berlin, par un autre article, contenant une obligation d'une nature plus rigoureuse pour toutes les puissances signataires, article dont voici le texte :

Article LXI. — La Sublime Porte s'engage à mettre à exécution sans autre délai les améliorations et les réformes nécessitées par les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes. Elle fera périodiquement connaître les mesures prises à cet effet aux Puissances qui veilleront à leur application.

Après vingt-trois ans, les seules mesures qui aient été prises et dont ces puissances ont eu connaissance, sans que la Sublime Porte ait pris soin de les leur notifier officiellement, ce sont les massacres ordonnés par celui que Gladstone appelait le grand assassin, et pour 300.000 Arméniens la paix définitive des tombeaux.

Mais on commence à savoir maintenant pourquoi en 1894, 1895, 1896, l'Europe se fit complice, activement ou par inertie, d'un attentat contre l'humanité sans précédent dans l'histoire. Alors, pour des raisons diverses, on ne voulut jamais prendre les seules mesures qui eussent été efficaces : des mesures de coercition.

Le prince Lobanoff, qui estimait la possession future de l'Arménie avantageuse à la Russie, à condition qu'il n'y eût plus d'Arméniens, déclarait, quelques jours après l'effroyable tuerie d'Orfa où trois mille malheureux furent brûlés vifs dans la cathédrale, que « les choses s'étaient considérablement apaisées en Turquie et qu'aucun événement récent ne justifiait la présomption que les efforts du sultan pour rétablir l'ordre demeureraient infructueux. » En France, les massacres étaient tus par la presse presque tout entière ou donnés comme des inventions malveillantes de la presse anglaise ; on alla jusqu'à représenter dans un supplément illustré du *Petit Journal* l'attaque d'une mosquée par les Arméniens ; quant aux ministres des Affaires étrangères et surtout quant à M. Gabriel Hanotaux, ils se gardaient bien de publier les documents en leur possession, en sorte qu'au mois de novembre 1896, MM. Jean Jaurès, Albert de Mun et Denys Cochin *durent se servir des Livres Bleus anglais* pour dénoncer au monde les exploits du Sultan Rouge. En Allemagne, l'empereur protégeait personnellement Abd-ul-Hamid et si les plus louables efforts étaient faits par des hommes de cœur comme le Dr Lepsius pour révéler l'atroce vérité, des esprits aussi lucides que Liebknecht s'obstinaient à voir dans tout cela « une intrigue russe », avec autant de raisons que les Français qui y découvraient « une intrigue anglaise ». Le comte Goluchowski, en Autriche, suivait les inspirations allemandes et les

Italiens fort bien intentionnés ne pouvaient rien à eux seuls. L'Angleterre aurait agi volontiers : une forte escadre réunie à Bésica aurait passé les Dardanelles en octobre 1895 et empêché les grands massacres, si les démarches concordantes de l'ambassadeur de France et de l'ambassadeur de Russie auprès de leur collègue britannique, sir Philippe Curies, ne l'eussent avisé qu'une telle démonstration serait considérée comme un *casus belli.*

VII

Le prétexte plus ou moins sincère qui fut généralement donné pour décliner toute intervention sérieuse fut que l'on risquait, à déchaîner en Turquie une crise suprême, de provoquer une guerre européenne. Mais aujourd'hui la situation n'est plus la même qu'en 1894-1896. Les plans du sultan ont été dévoilés avant leur exécution complète et il a été prouvé à plusieurs reprises qu'une action quelconque, même l'action isolée de quelques puissances ou de l'une d'entre elles, pouvait s'exercer sans danger en Orient. Déjà, au cours même des massacres, M. Paul Cambon avait sauvé d'une mort certaine notre consul à Diarbékir et les Arméniens réfugiés chez lui, en faisant savoir au Palais, dans la nuit du 4 novembre 1895, que la tête du Vali répondrait de celle du consul et de ses protégés ; et le lendemain matin, les massacres cessaient à Diarbékir.

Par la suite, au moment où les choses tournaient au pire, grâce à l'énergie personnelle de M. Delcassé, l'affaire crétoise fut terminée très rapidement, sans opposition de la part de la Russie, malgré la mauvaise volonté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, par une entente entre la France, l'Angleterre et l'Italie.

Au commencement de cette année, on a dû encore à une action du gouvernement français que de nouveaux massacres n'eussent pas lieu dans la région d'Aïntab où Eniz Pacha, celui qui précisément à Diarbékir et dans les campagnes voisines avait fait 30.000 victimes en 1895, préparait de semblables hécatombes. Le *Droschak* de Genève et *Pro Armenia* dénoncèrent à temps le crime médité et comme les rapports consulaires confirmaient les dépêches publiées, des cuirassés français furent envoyés sur les côtes de la Cilicie, après les démarches faites par des hommes de science et des députés appartenant à tous les partis. Il n'en résulta aucune guerre européenne et d'innombrables vies humaines furent sauvées.

Enfin, un incident tout récent, et qui n'est pas encore résolu, a montré que l'on pouvait s'engager sans crainte et prendre à l'égard du Sultan une attitude comminatoire. Pour défendre les intérêts matériels d'une Société française, et recouvrer de vieilles créances dues à des sujets français, d'origine levantine, le gouvernement de la République n'a pas hésité à rappeler son ambassadeur, à renvoyer brutalement Munir-bey, et à expulser les policiers turcs en résidence à Paris, bien que cette dernière mesure soit une offense et une menace directe à la personne d'Abd-ul- Hamid.

Le traité de Berlin, moins ancien qu'elles, *n'est pas plus périmé*

que les créances Lorando et Tubini, et il n'est pas impossible d'obtenir qu'il soit exécuté, pour peu qu'on le veuille ; le moindre geste impératif suffit ; il n'y a qu'à lever le petit doigt.

Loin de risquer une guerre, le ministre qui prendrait l'initiative d'une action en Turquie assurerait la paix menacée au contraire par une désagrégation brusque de l'empire ottoman. S'il est bien entendu qu'il ne s'agit pas de devenir le maître des détroits ni de s'emparer d'un territoire quelconque en Asie, mais simplement de rétablir l'ordre par l'application de réformes élémentaires, réclamées comme un *minimum* par les puissances elles-mêmes en 1895, il ne se rencontrera pas en Europe un souverain ni un peuple qui ose s'y opposer ni, en cas de résistance du Sultan, soustraire celui-ci au châtiment mérité.

VIII

Mais le moindre retard serait fatal et c'est aujourd'hui même qu'il faut agir : si l'opinion publique avait besoin d'être plus amplement avertie, un *Livre Jaune* y pourvoirait et nulle voix discordante ne s'élèverait en France, tandis qu'on a pu y juger insuffisant ou peu honorable le prétexte à intervenir dans l'affaire des quais et des créances.

En Russie, l'odieuse politique du prince Lobanoff n'a sans doute pas survécu à son inspirateur et à défaut de collaboration effective, on ne rencontrerait plus de ce côté une répugnance obstinée à l'emploi des moyens nécessaires et efficaces.

C'est pendant les parades militaires et les soirées de gala de Dunkerque, de Reims et de Compiègne que le consul russe de Van, en mission à Moush, télégraphiait à l'ambassade de Constantinople : « Situation mauvaise » et que les plus tragiques rumeurs allaient grandissant chaque jour. Le président de la République, dans un toast retentissant et énigmatique, proclamait que l'alliance franco-russe était « acquise d'avance aux solutions qu'inspirent la justice et l'humanité » : à moins que sur les lèvres augustes des chefs des peuples les mots ne prennent un sens tout différent de celui que leur attribue le commun des hommes, ni lui ni son hôte ne peuvent tenir pour conforme à la justice et à l'humanité l'extermination de toute une race intelligente et pacifique que les traités les autorisent et les obligent à défendre.

Une honte inexpiable s'attacherait au nom de ceux qui n'auraient pas écouté le suprême appel d'une nation en détresse, après avoir réclamé, à bon droit, avec une singulière énergie, de misérables millions dus à quelques financiers. Il ne faut pas qu'ils méritent le sanglant reproche adressé à Lord Salisbury par un journal anglais : « Il n'y a pas d'or en Arménie. »

Pierre Quillard.

Arrêt de l'Essor économique en France

(*Suite et fin*) (1)

CAUSES MATÉRIELLES

On peut donc espérer agir sur les causes morales de notre arrêt économique puisqu'il suffirait de réveiller des qualités existantes. Il en est autrement pour les *causes matérielles* : plusieurs d'entre elles sont susceptibles d'être atténuées, mais les autres résultent de la nature des choses ou d'un passé historique auquel on ne peut rien changer. Parmi les plus graves citons : la concurrence des pays neufs, la rareté de la houille dans notre sol, le poids mort (résultant de la dette et de l'impôt) qui paralyse notre producteur et notre consommateur, l'instabilité commerciale, une certaine déchéance physique.

Concurrence. — La France, seule unifiée au sein d'une Europe désunie, a bénéficié, plus tôt que d'autres, des bienfaits de la centralisàtion, de l'égalité des tarifs, de celle de la monnaie des poids et mesures. Elle formait, au XVIIIe siècle et pendant la plus grande partie du XIXe, le bloc économique le plus important sur le continent. Tandis que l'Allemagne constituait péniblement son Zollverein, que l'Autriche et l'Italie, sans cohésion, ne présentaient guère qu'un commerce local, la marque française dominait le marché européen comme le prestige de son histoire en dominait la politique. C'était une sorte de monopole de fait. Récemment, autour d'elle, des Etats dissociés se sont unis et ont formé des gronpements plus considérables que le sien (Allemagne).

En même temps, des peuples neufs ont été créés de toutes pièces (Etats-Unis, etc.), et des peuples vieux ont subi un rajeunissement (Inde, Japon), Le cercle de la concurrence s'est élargi : d'européen il est deveuu mondial. Le mouvement des échanges a été centuplé et dans la nouvelle répartition, les États les plus riches hier n'ont pu garder leur importance relative. Il semble que les races vivant sur un sol neuf ou n'ayant comme passé économique que le souvenir de leur pauvreté soient mieux douées pour la lutte actuelle. Leur croissance dépasse, en tous cas, celle de l'Angleterre et de la France. L'Angleterre, avec son commerce de 17 milliards, sera plus difficilement atteinte malgré sa stagnation depuis 10 ans. Mais la France a déjà été dépassée par de nouveaux venus. Ce phénomène n'est pas surprenant : il s'applique aux Etats comme aux industries privées. Le premier établi fait aisément de belles affaires ; viennent des concurrents, ses bénéfices en sont réduits. Pour se maintenir il doit faire toujours mieux. Il ne peut plus se reposer sur son ancien monopole.

Autre motif : les lois de la production ne sont plus les mêmes. Les qualités naturelles du sol et de l'habitant français ont moins de valeur : elles sont moins « payées » qu'autrefois. Il y a à peine cent ans,

(1) Voir *La Revue* du 1er Octobre 1901.

l'agriculture était la principale source de richesse. Les physiocrates pensaient même qu'elle était la seule. Notre pays, par sa fertilité et son climat, était de beaucoup le mieux doué. S'il y avait une industrie elle était confinée dans le petit atelier, l'usine n'existait pas. A l'atelier la valeur personnelle de l'ouvrier était appréciée : habileté, sens artistique, intelligence. Enfin, avant l'extension des chemins de fer et de la navigation maritime, la France était le lieu de transit nécessaire, l'aboutissement, le cœur économique de l'Europe. Aujourd'hui l'industrie est rivale de l'agriculture : l'agriculture même tend à devenir une industrie ; la fabrique remplace partout l'atelier ; la machine remplace l'homme et on ne demande plus à l'ouvrier que d'être lui-même une machine. Les distances ne sont plus des obstacles : la marine, les voies ferrées et fluviales, le télégraphe ont mis en communication directe tous les centres, et la position géographique de ce pays n'offre plus le même avantage exceptionnel. En résumé, l'homme obtient davantage de son travail et des procédés scientifiques que de la nature (telle terre de Silésie, improductive au siècle dernier, produit de superbes betteraves à sucre grâce à l'apport de phosphate de chaux). Le capital et l'effort ont une importance plus grande tandis que celle du sol diminue. Enfin les qualités nécessaires pour la meilleure production sont peut-être différentes de ce qu'elles étaient hier. L'endurance, l'obstination, la prolificité, l'émigration coloniale qui crée des centres de consommation et de réclame, n'ont-elles pas plus d'importance? Sont-ce là des qualités françaises? L'ingéniosité et l'intelligence de l'habitant, de même que la fertilité et la position géographique du sol de France, sont moins *rémunérées* qu'autrefois. C'est un effet de la concurrence moderne, c'est une loi générale : les dons de la nature sont dépréciés et la rémunération de l'effort augmente.

Houille. — Naguère les forces naturelles immédiatement utilisables étaient seules employées ; le vent ou le courant des fleuves faisait mouvoir les bateaux et les moulins, les animaux de trait opéraient les transports. L'importance de ces éléments est maintenant bien secondaire. La presque totalité de l'énergie nécessaire est demandée à la vapeur : elle met en mouvement l'usine, les navires et les trains, c'est-à-dire qu'elle domine l'industrie et le commerce. Or, le prix de la vapeur dépend du prix de la houille. Le sol de France, si bien doué par ailleurs, est pauvre en houille : l'extraction ne suffit pas à la consommation. Il faut faire venir de l'extérieur le surplus nécessaire. Ce service n'est pas rendu gratuitement. Le prix de la tonne est ainsi augmenté, pour l'industriel français, du bénéfice de deux intermédiaires (le producteur et l'entrepreneur de transport). Il atteint 10 à 12 francs en France au lieu de 7 et 8 francs en Allemagne et aux Etats-Unis. Voici d'ailleurs la production comparée de quelques Etats ; elle accuse assez exactement leur richesse absolue en houille :

Production annuelle moyenne de 1891-1895

Angleterre..................	180.000.000	tonnes
Etats-Unis..................	132.000.000	—
Allemagne..................	97.000 000	—
France......................	27.000.000	—

De ce fait (la rareté et la cherté de la houille) chaque produit manufacturé en France au moyen de la vapeur est grevé d'une sorte de taxe par rapport au produit similaire étranger. On ne peut le livrer au même prix. Sur un marché ouvert il ne peut donc affronter la concurrence, à moins qu'il n'ait une meilleure qualité.

Ainsi cette simple différence de quelques francs entre le prix de notre tonne de houille et celui de l'étranger suffit à produire une véritable *infériorité* industrielle (et même commerciale, à cause des transports). La seule ressource est de fabriquer l'objet de luxe ou le produit qui vaut par sa marque et sa qualité. Mais les objets de luxe représentent un chiffre minime dans l'ensemble des échanges : les grands courants d'exportation portent sur les matières nécessaires à tous : fer, fonte, acier, etc. Et puis un grand pays comme la France ne peut se spécialiser aussi aisément que la Suisse qui a trouvé dans l'industrie des montres un moyen de ne pas souffrir de l'absence de houille. Tant que la houille dominera la production comme elle fait encore, notre exportation sera restreinte, notre industrie subira une crise. Mais le règne de la houille peut ne pas toujours durer. Déjà on s'adresse à des sources nouvelles d'énergie : l'électricité qui porte à de grandes distances la force des chutes d'eau, qui, demain, portera celle des marées ou du vent ; le pétrole, l'alcool qui sont employés comme générateurs de vapeur ; d'autres matières enfin qui peuvent être découvertes et changer les conditions de l'industrie. On peut espérer que sous leur nouveau règne notre sol ne nous mettra pas dans le même état d'infériorité qu'aujourd'hui.

Travaux publics. — Sur ce point nous ne pouvons accuser ni les circonstances ni l'ingratitude de notre sol : nous sommes pleinement responsables. Quelques chiffres l'établiront. Voici les sommes attribuées pour l'amélioration des voies navigables et des ports, à trois époques différentes :

	Rivières	Canaux	Ports
	—	—	—
1883......................	32.000.000	39.000.000	52.000.000
1890......................	5.200.000	9.000.000	»
1897......................	3.400.000	8.000.000	7.000.000

Ainsi, tandis que nos dépenses subissent un accroissement *annuel* de 50 millions, non seulement les travaux publics n'y gagnent rien, mais leur part est réduite jusqu'à être insignifiante. Au rebours de cette inexplicable parcimonie pour des œuvres vitales et de notre prodigalité sur les chapitres somptuaires (armée, colonies, marine), nos voisins, nos rivaux consacrent chaque année des sommes toujours plus importantes à leur outillage national.

C'est toujours la même apathie, chez le gouvernement comme chez les particuliers. Nous vivons sur notre passé. Les routes de France avaient la réputation d'être les plus belles du monde, les mieux entretenues. Elles le sont encore. Cela peut faire la joie des automobilistes. Mais le grand trafic ne se sert plus de la route macadamisée qui est devenue un objet de luxe. Il emploie la voie ferrée, le canal, le fleuve ou la mer. Or, quel est leur état en France?

Nos chemins de fer mesurent 37.251.188 kilomètres, ceux de l'Allemagne 48.178.547 kilomètres (1897). Mais, beaucoup plus que sur la longueur, notre infériorité s'accuse sur les tarifs et l'organisation. Exemple : le coût de la tonne kilométrique est de 0,04 en Allemagne et de 0,05 chez nous. Le système des compagnies à monopole supprime la concurrence sans laisser à l'Etat l'autorité nécessaire pour régler dans l'intérêt général les prix et la construction des lignes. C'est sans doute un des plus mauvais systèmes qui existe. Mieux vaut la liberté, comme en Amérique, ou la propriété d'Etat, comme en Allemagne.

Les canaux dont on a reconnu l'utilité et ordonné l'exécution pendant la période 1862-1880 n'ont pas été achevés. On n'en compte pas moins de 17 dans ce cas (Marne au Rhin, Rhône au Rhin, Mons à Paris, etc.). Même arrêt faute d'argent dans l'amélioration de nos ports : Dunkerque, menacé demain par le canal de Bruges, en est un triste exemple. Le Havre a des quais trop petits pour recevoir les transatlantiques de la taille du *Kaiser-Whilhem* ou du *Deutschland*. Partout, en Europe et en Amérique, la tendance est aux « ports de pénétration » : Berlin est déjà relié à la mer et va l'être par un nouveau canal, de même Bruxelles, de même Chicago; Hambourg, Rotterdam et Anvers, situés très avant dans les terres et drainant par un magnifique système de canaux les produits du centre de l'Europe méritaient déjà le nom des ports de pénétration. De grands projets pour suivre ce mouvement ont été étudiés chez nous et reconnus essentiels à notre prospérité : canal de Marseille au Rhône, Paris Port de mer, Loire navigable, canal des Deux-Mers. Aucun ne peut aboutir. Pour le Canal maritime de Paris à Rouen dont l'urgence est reconnue par tous les spécialistes, le cas est plus étrange encore : une société s'est offerte pour le construire sans la moindre subvention de l'Etat. Voilà un bel exemple — combien rare — d'initiative privée ! Cependant le Parlement étudie la question depuis dix ans sans avoir pris une décision.

Dettes, impots. — Notre histoire glorieuse a coûté très cher et nos fautes politiques encore plus cher. Notre dette est d'environ 30 milliards et, chaque année, pour en payer les intérêts, 1.247.785.362 fr. sont prélevés sur le travail national. Cela représente par tête une dette de 777 francs, tandis que l'Anglais ne doit que 373 francs, l'Allemand 43 francs et l'Américain du Nord 5 francs. Il y avait autrefois et il existe encore des états vassaux : ils étaient obligés de payer

un tribut à leur suzerain. Le Français est un peu dans le même cas : il est vassal des capitalistes anonymes qui lui ont prêté 30 milliards et leur paie annuellement un tribut.

Nos impôts sont aussi les plus élevés. C'est la France qui dépense le plus. Environ 3 milliards 500 millions par an. C'est un grand train de maison et qui augmente tous les ans. Cet accroissement de dépenses n'était pas inquiétant quand il correspondait à un accroissement de richesse ; mais depuis dix ans nous avons vu que la richesse restait stationnaire. Au contraire, nos dépenses s'élèvent d'environ 50 millions chaque année. Voici à ce sujet un tableau instructif.

Augmentation moyenne annuelle des dépenses publiques

Restauration	5.444.000	francs
Louis-Philippe	16.555.000	»
Second Empire	33.470.000	»
2e République	10.000.000	»
1899	50.000.000	»
1900	60.000.000	»

Les raisons de cette augmentation ? Elles sont multiples et insaisissables. En tout cas bien impérieuses puisque les ministres des Finances arrivent au pouvoir avec des plans d'amortissement et d'économie et en sortent ayant équilibré des budgets plus lourds que ceux de leurs prédécesseurs — dépenses parasitaires et somptuaires, on le sait. Mais on a ni le courage ni peut-être la possibilité de les réduire. Le fonctionnarisme exagéré, les 100 millions donnés par an aux colonies, le coulage général et imprécis d'une maison où il y a trop de domestiques, — sans compter les budgets écrasants de l'armée et de la marine — telles sont quelques-unes des raisons qui nous empêchent de donner plus de 12 millions par an pour nos voies navigables !

Résultat de notre dette et de nos dépenses : le commerçant, l'industriel français sont de beaucoup les plus grevés ; « Le consommateur français paie 30 à 40 p 100 d'impôts de plus que n'importe quel consommateur étranger. Est-il surprenant que la *faculté d'achat* du citoyen français soit moins considérable, que la main-d'œuvre soit plus onéreuse chez nous, toutes choses égales, qu'en Belgique ou en Allemagne et que nos producteurs soient contraints de vendre plus cher ? » (1) Ainsi, dans la course économique, le Français se trouve handicapé au profit de ses concurrents : le poids mort dont il est chargé est presque le double du leur. Il lui faudrait une bien grande supériorité, non seulement pour les battre, mais pour les suivre. — Notre génération n'est pas seule responsable : les précédentes lui ont légué un lourd passif. Pour se relever elle n'a pas deux moyens à choisir : amortir la dette et réduire le budget, est le seul qui puisse lui rendre la partie égale avec ses concurrents.

(1) Paul Louis.

Instabilité. Insécurité. — Le *commerce* français souffre de l'absence de traités de commerce. L'*industrie* française est inquiète ; aux difficultés de la concurrence extérieure s'ajoutent celles des rapports entre ouvriers et patrons. Cette instabilité du commerçant, cette insécurité de l'industriel réagissent l'une sur l'autre et les empêchent de développer leurs entreprises, d'avoir des plans d'avenir. Ils doivent un peu vivre au jour le jour et loin d'étendre leurs affaires, ils s'applaudissent de ne pas les voir diminuer.

« Un des plus grands maux dont souffre le commerce et l'industrie en France, disaient nos armateurs en réponse à une enquête officielle, c'est l'instabilité douanière et le manque de traités de commerce sagement combinés (1). » Sans conventions nous assurant dans certains pays un traitement favorable pour nos produits et un débouché sûr, notre exportation disparaît et par suite notre marine diminue. « Nous sommes depuis 1892 — écrit M. Marc Maurel, un armateur de Bordeaux — en pleine anarchie économique, sous le prétexte de conserver la liberté de nos tarifs La décadence tant déplorée de notre marine marchande tient surtout à ce qu'on lui a ôté par voie législative la matière transportable. Les primes mêmes seront impuissantes à la lui rendre. » La protection et la prohibition ont du bon dans certains cas (l'exemple des Etats-Unis prenant un essor prodigieux depuis les tarifs Mac-Kinley et Dingley suffirait à le montrer). Dans d'autres cas, elles peuvent être dangereuses et ruiner plusieurs industries. Le revirement de 1892 a été exagéré dans le sens protectionniste : avec lui a coïncidé une vraie chute de nos échanges. Simple hasard ou relation de cause à effet, c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Mais on ne se trompe pas en affirmant que la protection à outrance et le système des primes ont pour résultat de faire payer aux nationaux les bénéfices qu'on ne peut plus obtenir des étrangers. Faire mieux et ne fabriquer que ce qu'on peut faire mieux, telle est la vraie façon de « se protéger » contre la concurrence étrangère.

Si nos commerçants et nos armateurs sont gênés par l'instabilité de nos rapports douaniers, nos industriels ne le sont pas moins par l'insécurité qui règne dans le monde du travail. Les tendances des socialistes français (on pourrait ajouter et italiens) sont révolutionnaires: leur but est moins une amélioration graduelle de la condition des ouvriers qu'une subversion totale et rapide amenant une nouvelle répartition des richesses. La preuve en est dans les grèves qui n'ont pour base aucune revendication, mais le seul désir d'affirmer la cohésion du prolétariat. Elles prennent l'aspect de grandes manœuvres, d'essais de mobilisation devant la lutte. La formule est d'ailleurs claire : on préconise la « lutte des classes ». Le but est de triompher du capitaliste et de le remplacer par autre chose, beaucoup plus que de savoir si cette autre chose sera meilleure pour la communauté.

(1) Cité par Blondel. *L'essor industriel et commercial du peuple allemand*, p. 391.

Les socialistes allemands, hollandais, anglais et américains sont animés d'un esprit différent. Ils sont plus utilitaires, poursuivent des résultats moins généraux, plus tangibles, plus pratiques. Ils recherchent par tous les moyens une amélioration réelle du sort de l'ouvrier. Ils ne dédaignent pas de l'obtenir en corrigeant la loi bourgeoise et ne considèrent pas la révolution comme un but mais comme un procédé auquel on devra peut-être recourir.

Sans prendre parti, on peut constater deux faits : 1° le socialisme des ouvriers français (peu importe celui des théoriciens !) est nettement révolutionnaire ; 2° le gouvernement a pour lui des complaisances et de la bienveillance. — Or, les industriels et les capitalistes sont effrayés de ces tendances. S'il ne s'agissait que de leur fortune personnelle le mal serait insignifiant. Mais ils remplissent une fonction sociale : leur malaise se répercute sur des milliers d'individus et sur le pays tout entier. Que l'on discute leur part dans les bénéfices, soit, mais que, pour les punir de leur prospérité, par une sorte de jalousie aveugle, on tarisse ces bénéfices en organisant des grèves sans but *pratique*, voilà une inconséquence qui ressemble assez à celle de Gribouille. Ainsi qu'en témoigne la récente enquête de M. Jules Huret, on est inquiet dans le monde industriel et l'on considère les deux faits précités comme dangereux pour notre production nationale. Un phénomène analogue s'est produit en Allemagne lors de la « politique sociale » de Bismarck : patrons et entrepreneurs de toutes sortes s'émurent et l'essor commercial en fut ralenti.

Déchéance physique. — Il faut se demander si la race n'a pas subi une certaine dépression et une diminution d'énergie. Des faits tendraient à le prouver : les statistiques médicales, le nombre des réformés, le simple examen des jeunes gens de nos villes, malingres, peu résistants, etc.

Trop de causes ont agi qui en donnent une explication.

Sous la Révolution et le premier Empire, les Français ont subi pour ainsi dire une « sélection à rebours ». Normalement, si l'on en croit Darwin, les individus les plus forts, les mieux constitués, finissent par éliminer les plus faibles et augmentent ainsi la qualité de la race. Les peuples guerriers sont sans doute les plus énergiques, mais à condition que toute leur élite ne périsse pas sur le champ de bataille. C'est ce qui nous est arrivé sous Napoléon Ier. Plus de deux millions de vétérans, de conscrits, — c'est-à-dire tout ce que la nation a produit d'hommes sains pendant quinze ans — ne sont pas revenus en France. Ils ont laissé le champ libre aux individus moins bien constitués qui ont ainsi perpétué la race, non sans l'affaiblir.

Heureusement, la nature est pleine de ressources et ces larges saignées se compensent, mais combien de temps il faut !

L'alcoolisme, que les derniers chiffres nous ont signalé comme plus répandu en France que partout ailleurs, est une cause redou-

table de dégénérescence. Il provoque une aptitude aux maladies non seulement chez le père, mais chez l'enfant. Sur 2.192 cas de phtisie 1.229 atteignent des alcooliques. Pour combattre ce fléau il y a un exemple éloquent à suivre : par sa campagne antialcoolique, par ses sociétés de tempérance, l'Angleterre est arrivée à l'enrayer, puis, ces derniers temps, à le diminuer.

La vie moderne, par la facilité des communications, brasse les milieux et mêle les individus qui autrefois vivaient et mouraient sur le même coin de sol, Les contacts plus nombreux ont pour résultat de propager les maladies (la santé, elle, n'est pas « contagieuse » !) Certaines habitudes plus répandues chez la race latine y contribuent encore. C'est du moins l'avis de Ferrero, un publiciste italien : les longs célibats, les mariages tardifs ne lui paraissent pas constituer de bonnes conditions d'hygiène, et il attribue la robustesse des Saxons et des Germains à des habitudes différentes.

De ces forces destructives une force supérieure peut aisément triompher si on la protège : c'est l'excellence du tempérament français. Nos soldats et nos marins actuels montrent une endurance admirable : ce sont de merveilleux instruments de guerre et, revenus des campagnes coloniales ou ils se sont montrés si résistants, ils formeront en temps de paix un réservoir de santé et d'énergie où la race puisera et au-delà ce qu'elle avait perdu.

Toutes ces causes matérielles de notre arrêt économique peuvent se diviser en deux groupes : deux d'entre elles (concurrence, pauvreté en houille) tiennent à des circonstances auxquelles nous ne pouvons rien changer. Au contraire, toutes les autres — de même que les raisons morales — pourraient être modifiées.

Comment s'y employer, comment réagir ?

En changeant la forme du gouvernement ? Même si ce résultat était possible il ne servirait en lui-même à rien. Les Etats modernes tendent à n'être qu'un reflet de la foule et, en ce sens, il est très exact de dire que les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent. Ceux-ci sont dominés par les qualités et les passions du milieu dont ils sont issus : dans le monde actuel on ne peut plus gouverner longtemps contre les courants populaires. Si, demain, un système monarchique remplaçait notre système républicain, rien ne serait changé aux causes de notre arrêt économique, car ces causes tiennent au *sol*, aux *habitudes*, à la *race*. Le seul résultat serait de remplacer une coterie par une autre. Il n'affecterait en rien nos intérêts nationaux. Mais si — quelle qu'en soit la forme — le pouvoir est détenu par des hommes imbus des idées précédentes et décidés à l'action, son influence peut être aussi grande que bienfaisante.

Pour que de pareils hommes soient au pouvoir — c'est-à-dire des gens résolus, forts et désintéressés — il faut que l'opinion soit convertie. — Ses mœurs sont mauvaises, ses habitudes incohérentes. Il faut qu'elle rende possible leur maintien et pour cela qu'elle soit apte, avant tout, à les *discerner* ; elle se groupera alors aisément

autour d'eux afin de leur conserver la durée de gouvernement nécessaire aux réformes.

Conclusion : l'action sur les individus est seule pratique. Modifier leurs idées et leurs habitudes, renforcer physiquement la race, s'en prendre en un mot aux causes mêmes de notre stagnation économique, tel doit être le but : l'amélioration des hommes et des procédés de gouvernement en sera une conséquence. Mais faire uniquement de la politique, travailler au triomphe de tel système plutôt que de tel autre, cela ne change rien aux causes de notre fléchissement économique, c'est faire effort dans le vide, c'est, comme répétait Bolivar, « vouloir labourer la mer ».

Il faut donc « convertir l'opinion ». Mais comment ? Le gouvernement n'est pas bien placé pour une telle œuvre : les idées modernes lui imposent une sorte de neutralité. Souvent averti du mal et de sa cause, il ne peut y remédier parce qu'il faudrait, pour cela, prendre parti dans des questions sociologiques et morales. C'est donc l'initiative privée qui peut seule s'attaquer par tous les moyens aux causes de notre déchéance. Elle n'y a pas manqué et déjà un « Comité pour la Défense des Intérêts nationaux » a été fondé. Le président, un député, ancien diplomate, M. d'Estournelles, en expose le but dans une lettre magistrale au *Temps* (14 avril 1901). Cette initiative peut être féconde. Elle cadre exactement avec les conclusions de ce rapide exposé, en ce sens qu'elle tend à créer une agitation pour la reprise de notre essor économique. Elle s'adresse à l'effort individuel et se tient hors de la politique. Une telle entreprise suscitera l'adhésion enthousiaste de ceux qui comprennent la nécessité de transformer certaines idées françaises sous peine de décadence. A ce titre, nous apportons à une œuvre qui nous paraît vivante notre contribution personnelle et nous soumettons à la Ligue un plan détaillé pour la Défense des Intérêts nationaux.

Atteindre l'opinion par les moyens les plus divers, influer sur elle, en premier lieu, *directement*, par des conférences, des articles de journaux et des brochures ; en second lieu, *indirectement*, en gagnant à l'œuvre des publicistes, des romanciers, le gouvernement même (il faut en tirer ce qu'on peut) ; enfin créer quatre *comités de spécialistes* qui se répartiront la besogne, telle est l'idée générale du plan. Son but est de créer une élite qui combatte méthodiquement les causes de déchéance signalées plus haut. A chacune de ces causes devra correspondre, dans la nouvelle organisation, une case spéciale où seront étudiés les moyens de la faire disparaître.

L'action directe se présente d'abord à l'esprit. On l'a déjà expérimentée. Une équipe de conférenciers d'un grand talent est prête à porter la parole dans les centres industriels et agricoles. Le résultat des conférences peut être considérable. Elles laissent sur les auditoires moyens une trace bien plus profonde que la pensée écrite : il est plus facile d'enfoncer dans une tête une idée simple par la parole que par le livre. Quand il s'agit de chiffres à répandre (ils sont souvent

éloquents dans l'ordre économique), l'article spécial de journal et la brochure de propagande atteindront mieux le but. Les procédés de l'agitation directe sont d'ailleurs connus : inutile d'insister.

L'action indirecte — une sorte d'influence de seconde main — est moins employée. Elle paraît, dans le cas qui nous occupe, plus efficace que la première, Il s'agit, en effet, non seulement d'éclairer les Français sur les nouvelles conditions de la concurrence, mais de changer leurs idées, leurs mœurs sur plusieurs points. Dans ce domaine les romanciers et les auteurs dramatiques sont tout puissants. Un livre à la mode, une pièce à succès créent des courants souvent irrésistibles : sans doute ils agissent sur un petit nombre, mais ce petit nombre est la partie pensante de la nation et ses habitudes pénètrent vite la masse. Un exemple tout récent : voilà une pièce, les *Remplaçantes*. L'œuvre de M. Brieux se trouve avoir assez de mérite pour être discutée. Aussitôt enquête auprès de tous les grands médecins, interviews, discussions, et l'on conclut que la thèse est parfaitement juste. Le monde s'en émeut et les jeunes mères se demandent sérieusement s'il ne vaudrait pas mieux nourrir leurs enfants elles-mêmes, ce à quoi elles ne songeaient guère auparavant. On aurait pu écrire des centaines d'articles sur pareil sujet sans qu'un mouvement aussi général se fût produit. Le théâtre a une vertu spéciale et devient pour les idées un véhicule merveilleux. Que ne peut pas faire un auteur habile secondé par d'intelligentes et de jolies actrices? Les romanciers ont une action du même genre, et peut-être plus étendue, parce qu'elle s'exerce plus facilement à l'étranger. Nous avons vu par la conversation de M. Gaston Deschamps avec l'un de nos consuls, combien cette action a été néfaste depuis vingt ans pour notre réputation générale et, par suite, pour notre industrie et notre commerce. Serait-il chimérique de tenter d'affilier à la Ligue des Intérêts nationaux romanciers et auteurs dramatiques? Et quand leur art deviendrait utilitaire, ne pourrait-il rester du très grand art? Bossuet et Voltaire auraient pensé que oui, chacun à sa façon. L'heure semble en tous cas plus propice qu'aucune autre à de pareilles tendances. Nos écrivains les plus éminents sortent du domaine pur de la littérature, répudient la théorie de l'art pour l'art et prétendent améliorer leurs lecteurs au lieu de flatter uniquement leur goût. Emile Faguet, étudiant des questions sociologiques, après avoir été spécialisé dans la critique littéraire ; Marcel Prévost devenant un moraliste avec les *Vierges Fortes* et les *Lettres à Françoise*, après avoir écrit *Mademoiselle Jauffre* et les *Demi-Vierges*; ce sont là, avec tant d'autres, les symptômes d'une évolution très marquée dont la Ligue peut tirer un immense parti.

Quant à la presse et au gouvernement, on tâcherait aussi d'agir sur eux. Aucun moyen n'est négligeable pour exercer sur le public cette « action de seconde main » dont nous parlions. Des ministres ont déjà promis à l'œuvre leur concours ; ceux des Travaux Publics, de l'Instruction publique et de la Guerre ont insisté, dans des lettres,

sur les résultats efficaces qu'on peut attendre de la Ligue. Le premier, par son plan de travaux, le second par son influence sur l'éducation, le troisième en offrant son aide pour combattre l'alcoolisme, ont touché aux points les plus graves signalés plus haut. La collaboration des pouvoirs publics et du Comité des Intérêts Nationaux peut donc être féconde. Se livrant pour ainsi dire à une enquête continue et méthodique sur notre activité nationale, le comité sera plus prompt que les administrations à signaler les points faibles, mais celles-ci seront parfois mieux à même d'y porter remède.

Enfin, sous le Comité général déjà constitué (1), il y en aurait quatre spéciaux, correspondant aux quatre titres suivants : Intérêts généraux — Agriculture — Industrie — Commerce.

Le Comité des Intérêts généraux s'occuperait des questions qui ne peuvent rentrer dans le cadre des trois autres. Plus spécialement il devrait agir sur les « causes morales » (manque d'esprit scientifique, impliquant la question de l'enseignement, manque d'initiative, impliquant celle de la dépopulation). Mais l'étude des travaux publics, de l'instabilité commerciale, de l'alcoolisme, etc., rentrerait aussi dans sa compétence. Ce comité veillerait enfin à tous les cas qui n'ont pu être prévus ou qui pourraient surgir entraînant une cause nouvelle d'affaiblissement. A l'occasion il devrait sonner l'alarme.

Un exemple : les courses de chevaux sont en elles-mêmes une excellente chose. Les animaux y acquièrent de la vitesse et les hommes de l'intrépidité. C'est là le point de vue « sport » ; mais à côté il y a le point de vue « jeu ». Il est évident que ce dernier est le seul auquel s'intéresse la pelouse. Or, le jeu aux courses est plus désastreux que la roulette de Monte-Carlo ou la loterie espagnole : il est plus accessible à tous et la déloyauté s'y exerce plus aisément. Les résultats, on les connaît : il déprime l'activité, dégoûte du travail, pousse au vol et aboutit fréquemment au suicide. Néanmoins rien n'égale la bienveillance qu'il rencontre auprès de tous. On crée sans cesse de nouveaux hippodromes. Puisqu'ils sont pires que des salles de roulette — lesquelles sont interdites — la Ligue ne pourrait-elle en combattre l'extension?

Le « Comité de l'agriculture » serait composé de spécialistes, les uns sortant de nos grandes Ecoles (ingénieurs agronomes), les autres versés dans la pratique. Leur tâche serait considérable, car il faudrait aller jusqu'au paysan et cela ne pourrait se faire utilement qu'en organisant des sous-comités locaux. Ils auraient à montrer par des conférences, des brochures, des circulaires, les progrès déjà obtenus dans certains pays. On resterait ainsi dans le domaine pratique, le seul qu'admettent les cultivateurs. Engrais chimiques, Etude des terrains et des cultures les mieux adaptées, Instruments, machines et procédés, Organisation des syndicats et du crédit agricole, tel est le fécond programme qu'ils devraient développer.

(1) Voir ses statuts dans le *Journal de la Flèche*, mars 1901.

De même, le « Comité de l'Industrie » comprendrait d'anciens élèves de l'Ecole centrale, des Arts et Métiers, mais surtout des praticiens ayant voyagé. Faire mieux connaître les besoins et les goûts du consommateur français et étranger, les découvertes appliquées, les courants d'échange, développer les écoles techniques, intervenir au besoin dans les grèves, sans prendre parti pour les patrons ou pour les ouvriers, mais pour la production nationale, constituerait le principal de leur rôle.

Le « Comité du Commerce » aurait une tâche beaucoup plus difficile. Car ici les renseignements et les chiffres précis ne suffisent pas. Il faudrait changer les habitudes, les mœurs, l'esprit de nos commerçants. L'Office extérieur du commerce n'y est pas encore parvenu. La création d'écoles spéciales serait des plus efficaces si l'on en juge par les résultats acquis en Allemagne. Mais surtout un précieux concours pourrait être obtenu de notre corps consulaire s'il était animé d'un esprit nouveau. Le consul, moderne style, sera un commis voyageur général chargé de préparer l'invasion économique du pays où il est accrédité. Il se mêlera à la vie d'affaires. Il voyagera. Il fera des affaires lui-même au besoin (pourquoi pas? C'est autant de gagné pour son pays et c'est le seul moyen pratique pour qu'il comprenne quelque chose aux affaires des autres). Il ne sera plus un bureaucrate ne se mêlant pas à la vie mercantile des habitants. La première qualité requise sera, bien entendu, qu'il parle parfaitement la langue du pays. Enfin il sera aidé, dans son œuvre d'*information* et de *pénétration* économiques, par des attachés techniques (chimie, agriculture, etc.). Ces tendances sont exposées en partie dans un Mémoire publié par le ministère de la Marine allemande.

Ce plan est vaste, il embrasse l'ensemble de l'activité économique de ce pays. Par extension nécessaire il s'étend même à l'activité intellectuelle et à la statique morale. Mais il autorise chacun à se confiner dans une spécialité. Il fait appel à toutes les compétences individuelles et à toutes les bonnes volontés. Qu'elles ne soient pas nombreuses au début, mais qu'elles soient obstinées ! Cobden commença avec deux ou trois amis l'agitation pour la liberté des échanges qui bientôt transforma l'Angleterre. Il peut en être de même ici. Un petit noyau sera formé qui agira vigoureusement. On sera étonné de la nécessité de sa propagande et du bienfait de ses résultats ; il se grossira des dévouements rencontrés en route et deviendra, en fin de compte, un « Syndicat national » dont toutes les capacités voudront faire partie.

**
**

POÈTE ET SAVANT [1]

(En guise de préface).

Mon cher confrère,

Je vous dois plus d'un remerciement. Votre poème *Orphée*, dont vous m'avez communiqué les épreuves, ne m'a pas seulement procuré une noble jouissance d'art, il m'a fait réfléchir avec fruit aux plus hauts problèmes de la destinée terrestre.

Je serai bref sur les qualités techniques de cet important ouvrage; vous connaissez ma fidélité ombrageuse aux règles fondamentales de la versification, règles dictées par l'oreille et consacrées par une tradition séculaire, par la gloire des maîtres qui les ont observées; vous les respectez après eux comme je le fais moi-même. Votre discipline d'artiste flatte trop par là mes plus chères préférences pour qu'il ne me soit pas difficile de juger impartialement la facture de vos vers. En outre, j'y reconnais, parmi de précieuses qualités, çà et là les traces d'un défaut qui rencontre en moi une indulgence intéressée, car il m'a été reproché dès mes débuts. On s'est plaint d'une excessive plénitude qui tend certains de mes vers au préjudice de la souplesse; ce défaut procède d'une instinctive horreur de la cheville; c'est mon excuse. Que ce soit aussi la vôtre; je vous la prête d'autant plus volontiers que je cherche en vous un complice dont je me ferais honneur, car votre vers est plein de sens, il en regorge, et pour cause : vous êtes, ne vous en cachez pas, un savant. La pensée vous est habituelle; vous avez pour fonction officielle de substituer autant que possible des idées soit abstraites, soit générales aux perceptions concrètes, de sacrifier la possession des formes éphémères par les sens à la découverte des lois permanentes par l'intelligence.

(1) Nous prêtons ce titre et ce sous-titre à une préface écrite par M. Sully-Prud'homme pour un poème fait par un savant et intitulé *Orphée*. Cette préface est, en réalité, une étude philosophique surtout dans la seconde moitié. Mais comme, d'autre part, la question que vient d'y soulever notre illustre collaborateur et ami touche aux rapports directs de la poésie avec la science, les lecteurs de *La Revue* liront sans doute, avec intérêt, ces pages profondes, où M. Sully-Prud'homme explique et fait comprendre les relations intimes et mystérieuses qui existent entre poètes et savants.

(*Note de la Rédaction.*)

Aussi n'est-ce pas sans étonnement que j'ai vu abonder les images dans votre poème. Il révèle en vous deux aptitudes mentales opposées qu'il ne doit pas être aisé de concilier. Comment votre penchant professionnel aux définitions a-t-il pu s'accorder avec le naïf expédient des comparaisons, propre à la poésie? Comment votre cerveau a-t-il pu sécréter, ainsi que dirait Taine, simultanément et avec la même spontanéité, des concepts et des images? On ne voit pas, dans le même pré qui les nourrit, se côtoyer un troupeau maigre aux toisons pauvres et un troupeau gras aux toisons luxuriantes. Je crains que vous n'ayez pas sans luttes intestines, douloureuses peut-être, gouverné de pair vos deux bergeries si disparates. Quoi qu'il en soit, mon cher confrère, chez vous, Dieu merci, le savant n'a pas étouffé le poète; il l'a plutôt servi, car il a modernisé en lui l'inspiration sous un légendaire symbole emprunté à la Grèce.

Dans le dernier paragraphe de l'introduction où vous avez cru, par excès de modestie, devoir expliquer la pensée de votre ouvrage au lecteur qui, rassurez-vous, l'eût sans secours parfaitement comprise, je relève la phrase suivante : « *Chemin faisant, l'humanité poursuit les formes changeantes de ce qu'elle croit le bonheur ; ces variations de l'humanité, j'ai tenté de les incarner en un homme plus vraiment homme que les autres, parce qu'il est poète.* » C'est-à-dire, si je vous entends bien, un homme réunissant en lui au plus haut degré les caractères distinctifs de l'espèce humaine. Voilà, certes, du poète une définition qui ne peut manquer de vous faire beaucoup d'amis, car elle flatte de nombreux rimeurs qui se décernent ce titre. Si plus d'un l'usurpe, il en est qui le méritent par l'habileté et la richesse du langage rythmique et par d'autres qualités d'ordre plus élevé encore. Ceux-là mêmes, les poètes proprement dits, sont-ils en réalité plus vraiment hommes que toute autre élite de l'espèce humaine, que les saints, les héros et les savants de génie, que les Marc-Aurèle, les Vincent de Paul, les Léonidas, les d'Assas, les Newton et les Pasteur par exemple? Peut-être par ces lignes flatteuses vous êtes-vous simplement acquitté d'un devoir de politesse envers vos nouveaux confrères. Peut-être aussi, à votre insu, n'avez-vous pas échappé à la fascination qu'exerce un voyage aérien à travers les nues au gré des vents sur le piéton qui n'apprécie plus la solidité du sol fécond, et que l'azur attire. Plus d'une carrière nouvelle, en effet, nous semble préférable à la nôtre, dont nous connaissons les limites et les inconvénients. Je vous comprends à merveille, car il m'arrive aussi de

faire l'école buissonnière, mais au rebours de vous et avec moins de bagage, de rôder sur les terres où les chasseurs de la vérité la poursuivent et, bien que je doive humblement me contenter de compter les pièces inscrites au tableau, je me sens quelque peu grandi par ma seule curiosité, car aimer le vrai, y tendre, c'est encore une manière de se rendre plus homme qu'on n'était quand on se résignait à l'ignorance. C'en est une autre encore, et la plus méritoire, de sacrifier son bien-être, sa sécurité même, au soulagement des misères d'autrui, de braver la mort pour servir un idéal de vie.

Votre *Orphée* en témoigne superbement. Mais par là ne se montre-t-il pas plus que poète? Ne l'est-on qu'à si haut prix, qu'à la condition de rassembler en soi tous les caractères qui distinguent au degré le plus élevé l'homme des autres vivants? Hélas ! mon cher confrère, vous avez dû, pour simplifier le point de vue et éluder l'embarrassante complexité du magnifique sujet que vous traitiez, prêter à votre héros cette intégrale perfection, mais il se pourrait que vous eussiez fait au poète la part trop belle, au détriment de ses rivaux en dignité. L'histoire littéraire ne permet malheureusement pas d'affirmer que chez lui le génie soit solidaire de la conduite. Il l'est, du moins, de la conscience morale : un homme qui se complaît dans le vice, qui ne se reproche jamais ses chutes, qui ne tente jamais rien pour s'en relever, oh ! à coup sûr celui-là n'est pas poète. Mais participer des faiblesses humaines, c'est communier davantage avec ses semblables et, si l'on ne cède à ces faiblesses qu'à regret, en se désavouant, c'est choir en battant de l'aile et par là stimuler en eux le souci de la valeur morale, c'est donc faire par excellence œuvre de poète. On n'aspire que d'en bas ; or, aspirer, je l'ai de mon mieux démontré ailleurs, est la fonction essentielle du poète sur la terre.

La-dessus nous nous rencontrons tout à fait, et je m'aperçois que nous ne nous sommes, au fond, jamais séparés, mais que j'ai trop strictement interprété votre formule. Il y a, en effet, de l'animal chez l'homme et même, puisqu'il est dans notre monde le terme suprême de l'évolution organique, sa définition complète doit en impliquer tous les stades, et ne pas seulement comporter les caractères qui spécifient le dernier, qu'il y représente.

Ici, pour me rendre compte de la position que vous avez prise sur le champ de bataille des systèmes en concevant votre poème, je suis obligé de risquer une excursion sur un terrain que

j'usurpe; vous voudrez bien y redresser mes faux pas et retenir seulement la direction générale que j'y suivrai.

Pour le savant exclusivement déterministe, l'homme représente sur la planète la dernière en date et la plus complexe manifestation de la vie; il en est, en outre, la plus haute pour le philosophe spiritualiste, laïque ou prêtre, qui croit au libre arbitre, condition et principe de toute *élévation* et sans lequel ce mot n'a moralement aucun sens. Mais qu'est-ce que la vie? Je n'en sais rien, ni vous non plus, n'est-ce pas? Aux yeux du savant pressé de conclure, c'est une manifestation spéciale de l'énergie, au même titre que la chaleur, l'électricité, la lumière, la cohésion, l'affinité, en un mot tous les modes de l'énergie soit physiques, soit chimiques, et pour lui, tout comme ces modes dont la diversité n'est qu'apparente, subjective, la vie est réductible au mode purement mécanique, dont la gravitation est le type. Les admirables résultats obtenus par la physique mathématique excusent la témérité de cette conclusion anticipée. Aux yeux du savant plus timide, mais peut-être plus correct, qui pour se prononcer ne se fie qu'aux démonstrations expérimentales, la vie, en attendant que la réduction présumée soit vérifiée par la science future, demeure un mode inconnu de l'énergie. Le monde organique (extrêmement complexe, puisqu'il intéresse à la fois la morphologie, la physiologie et la psychologie) prend le point de départ de son développement dans les constructions cristallines, où il est à peine discernable du monde purement mécanique, mais il s'en distingue avec netteté, du moins en apparence, dans la première cellule végétale. Il semble bien s'en distinguer toujours davantage en ce qu'il détermine des formes susceptibles de fonctions qui les mettent en relation avec leur milieu, les entretiennent, les reproduisent et vont se spécialisant de plus en plus pour un travail de plus en plus compliqué et divisé. Ainsi la biologie et la morphologie, comme en témoignent le scalpel et la loupe de l'anatomiste sont solidaires et parallèles, et, au moment présent de l'évolution terrestre, c'est dans la forme humaine que ce mode de l'énergie offre l'organisation la plus spécialisée, la plus complexe et la plus harmonique à la fois. Enfin, aux yeux du spiritualiste, la vie est essentiellement irréductible au mode mécanique de l'énergie, et, en particulier, la vie psychique a son substratum foncièrement distinct de celui de la pesanteur.

Dans laquelle de ces trois catégories de penseurs convient-il de vous ranger ?

J'incline tout d'abord à croire que vous n'appartenez pas à la

dernière : la logique, en effet, suffit à en réfuter la doctrine, car une distinction qui serait essentielle et radicale entre le substratum psychique et le substratum physique serait par là même incompatible avec leur communication constatée par l'expérience dans le phénomène psycho-physique de l'effort musculaire voulu. D'autre part, l'esprit scientifique, si, comme je n'en doute pas, vous y restez scrupuleusement fidèle en tant que savant, vous tient en dehors de la première catégorie, car, dans l'explication des phénomènes, fût-ce même pour satisfaire le désir très légitime en soi d'en rendre compte par le moins possible de principes et de lois, vous ne vous reconnaissez pas le droit d'affirmer l'unité, encore problématique, de leur cause, avant que l'observation externe ou interne qui témoigne de leur diversité ait été convaincue d'illusion. Je me plais donc à vous ranger dans la seconde catégorie, celle des savants, à mon avis, les plus circonspects, qui s'abstiennent des conclusions précipitées.

Mais le savant n'est pas tout l'homme, il n'en est qu'une part. L'autre part, celle que représentent, par exemple, le père de famille, le citoyen, celle que réclame la vie pratique et sociale, celle-là se reconnaît des devoirs spéciaux, une destinée propre qui n'est plus la recherche de la vérité pour elle-même et qui toutefois en requiert la possession pour s'accomplir. Or la science positive est loin encore de pouvoir résoudre toutes les questions que soulève l'exercice normal de cette seconde vie accolée à la vie toute intellectuelle du savant. Si donc la science positive est la seule source de la vérité, voilà ce père de famille, ce citoyen mis en demeure d'agir avant d'être en état de délibérer et d'assigner à ses actes une direction et un but rationnels, en un mot de se conduire à l'aveugle. Reprendra-t-il pour son propre usage la tentative colossale d'Auguste Comte qui s'est cru obligé, pour vivre en homme, de commencer par reconstruire dans un ordre hiérarchique l'édifice des sciences étage par étage pour asseoir, au sommet, sur le dernier, la morale, la politique et la religion ? Sa vie n'y suffirait pas et pendant ce temps-là toutes ses affaires les plus urgentes chômeraient, l'éducation de ses enfants, leur établissement, l'exercice de ses droits électoraux; toute sa vie sociale et politique, en train de s'éclairer, demeurerait suspendue. Heureusement les choses se passent en réalité d'une manière plus expéditive. Une sorte de révélation intime et immédiate supplée chez l'homme, par hérédité peut-être, la connaissance réfléchie, la conquête laborieuse du vrai pour per-

mettre au savant de remplir, à son foyer et dans la cité, les fonctions morales sans lesquelles se suiciderait peu à peu le genre humain et se dissoudraient les liens qui font les peuples. De là vient que, en dépit de sa croyance au déterminisme, exclusif du libre arbitre, le savant admire et s'indigne avec une naïveté touchante par un acte de foi implicite et spontané dans ce même libre arbitre que de tels sentiments supposent. Quand il essaie de les concilier avec le déterminisme, il ne fait que les travestir et détourner habilement le sens consacré des mots qui les signifient.

Assurément l'activité libre n'est pas représentable dans l'esprit humain, car elle est métaphysique, au même titre que la force mécanique dont l'effet dans l'espace est seul susceptible de représentation mentale, dont la nature intime ne saurait l'être. L'homme, en effet, ne peut pas se représenter tout ce dont il a conscience. Descartes a conscience qu'*il est* en tant qu'il pense, mais non pas de *ce qu'il est*; s'il l'avait, la question de l'existence et de la nature de l'âme ne se fût même pas posée. L'esprit humain, dès qu'il veut passer de la conscience de l'acte libre à l'idée adéquate, à la définition de cet acte, n'engendre que l'absurde. Cependant l'idée n'en est pas plus contradictoire que celle de la genèse du processus universel dont vous reconnaissez l'existence réelle sous le nom d'évolution. Ce processus, en effet, a commencé ou n'a pas eu de commencement. Or ni l'un ni l'autre cas de cette alternative n'est admissible par la raison humaine; Kant l'a péremptoirement démontré. L'existence du processus universel n'en est pas moins incontestable. Remarquons que dans le premier cas il agit conformément à la définition de l'acte libre, car il a dû succéder spontanément à un antécédent en parfait équilibre, au repos absolu. De même l'infiniment petit, dont la physique mathématique tire un si utile parti, n'a pas de représentation adéquate dans l'esprit humain, car il a pour condition de n'être ni grandeur (n'étant pas susceptible de diminution) ni néant de grandeur (étant distinct de zéro). Il n'en existe pas moins. Le mathématicien ne se le représente que par un équivalent concevable, en y substituant la décroissance indéfinie, ce qui le destitue de l'existence présente, de la réalisation. Bien qu'inintelligible à l'homme, l'infiniment petit n'en existe pas moins; il existe au même titre que le devenir, dont il est l'expression mathématique : il est la grandeur en formation. J'ajouterai à ce plaidoyer trop succinct en faveur du libre arbitre un dernier argument qui me paraît

digne d'attention. Admettons que le déterminisme intégral soit la loi de tous les événements, que tout dans l'univers soit nécessité, l'idée de l'acte libre est donc une illusion. Mais, s'il en est ainsi, comment a pu se former cette idée? Où a-t-elle pu puiser de quoi, sinon représenter, du moins simuler la non-nécessité? Une idée, en effet, doit avoir quelque chose de commun avec ce qu'elle signifie pour remplir sa fonction d'idée. Je n'ai pas ici la place requise pour développer cet argument comme il le faudrait; je le livre, tel quel, à votre méditation et me borne à en conclure que si l'activité libre, la non-nécessité n'est pas actuellement réalisée dans l'univers, il s'y trouve de quoi la réaliser, sinon manqueraient les éléments requis pour en composer l'image même illusoire.

Quelle que soit la valeur des considérations précédentes en faveur du libre arbitre, elles me touchent et m'induisent à différer le sacrifice d'une croyance qui est le fondement de la responsabilité morale et de la dignité.

Me voilà de trop loin ramené à votre poème : la réalisation progressive du libre arbitre, son éclosion et ses laborieux empiètements sur l'instinct avant de le supplanter enfin dans l'activité psychique de l'homme, tel en est précisément le sujet philosophique. Mais vous avez pris soin, dans votre introduction, d'avertir le lecteur que cette donnée, sans être une pure fiction, n'entraîne cependant pas la certitude, car chez vous le savant n'a pas cru devoir se faire le complice du poète ; il lui accorde seulement que c'est une illusion bienfaisante, un facteur essentiel du développement moral dans la vie humaine et que se croire libre, accepter les conséquences de cette croyance, c'est-à-dire les devoirs qui en découlent et les remplir, c'est encore, par la satisfaction intime qu'on y trouve, se forger l'idéal de bonheur le plus favorable à l'harmonie sociale et le moins décevant. Tout en reconnaissant que, dans l'état présent de la science positive et dans les conditions qui vous sont imposées par le dogme du déterminisme, indispensable à son avancement, vous prenez une position logique et partant irréprochable, je ne puis m'empêcher de regretter que vous ayez, en vous y cantonnant, refusé à votre belle conception de la destinée humaine le bénéfice de pouvoir être donnée non pour une vraisemblance, mais pour une vérité. Combien votre poème eût acquis par là plus d'autorité sur la conscience du lecteur et combien l'influence en eût été plus puissante et plus profonde sur sa moralité ! Il eût été en droit de considérer le progrès de

l'évolution terrestre, non pas seulement comme une complexité croissante de l'organisation de la vie, mais bien aussi comme une tendance de la vie vers une perfection qui l'*élève*. Ce mot eût pris un sens qu'une évolution tenue pour entièrement nécessaire est impuissante à lui conférer.

Quoi qu'il en soit, votre œuvre est belle et je l'admire. Elle dégage de l'écheveau si embrouillé des événements dont se compose le tissu ensanglanté de l'histoire, le fil recteur qui, dans la main d'Orphée, représentant symbolique de l'humanité, la dirige, à travers mille vicissitudes, vers le but où elle aspire, vers son entière émancipation de ses origines bestiales. Je ne saurais trop vous louer de l'heureux choix et de l'habile emploi que vous avez su faire du mythe grec qui a servi de canevas au développement de votre thèse. Ce mythe vous a fourni les aventures et les paysages qui animent et colorent le récit, de sorte que vous avez réussi à couvrir d'un voile à la fois brillant et transparent, d'une forme concrète en un mot, un édifice abstrait et sévère construit solidement par la pensée. Vous avez ainsi composé un poème philosophique où les écueils du genre sont si adroitement évités qu'il se fait lire sans qu'on songe à lui appliquer ce qualificatif redoutable. Vous philosophez sans qu'on s'en aperçoive : c'est le plus précieux éloge que vous en pouviez recueillir. J'avoue que j'y ai senti une leçon, car le genre philosophique n'est pas en poésie celui que je puisse me flatter d'avoir mis en honneur et d'avoir fait aimer. Je n'ai pas besoin de souhaiter le succès à votre ouvrage : il obtiendra le seul dont votre fierté soit jalouse : je veux dire la haute estime du public restreint que ne satisfont pas les jouissances vulgaires, mais que préoccupent le but obscur de la création, le sourire énigmatique du beau, l'appel irrésistible et la vague promesse de l'infini stellaire, réservoir de tous les mondes possibles. Avoir tenté de répondre à cette sublime inquiétude, cela suffit à votre ambition, quelle que puisse être la récompense de vos veilles.

SULLY PRUDHOMME.



Cottet : *Feu de la Saint-Jean.*

L'enfant dans la peinture française contemporaine

(*Suite et fin*) (1)

IV. — L'Enfant dans l'Atelier — Les Enfants d'Artistes

Pour tous ces peintres le salon n'a guère été qu'un atelier où posent les femmes et les enfants du monde. Par un juste retour des lois harmonieuses de la vie, leurs ateliers leur tiennent lieu de salons. Celui de M. Carolus Duran reluit de dorures et de chromos. Les enfants d'artistes qui posent pour lui y sont de beaux petits chromos et si naturels en leur pose artificielle qu'ils semblent avoir servi de modèle toute leur jeune vie. Notamment *Georges Feydeau* constitue le plus délicieux rapin d'un monde de *Jack*. — A passer de Carolus à Raffaëlli on éprouve toute la distance qu'il y a d'un modiste à un simple mais grand peintre. Ses portraits d'enfants d'artistes (surtout Daudet) an-

(1) Voir *La Revue* du 1er Octobre 1897.

goissent presque de révéler, par la vibrante manière du plus prestigieux noteur d'impressions s'attendrissant en des humides symphonies claires, toute la nervosité héréditaire frissonnant dans ses innocents corps un peu maladifs du talent paternel. Par la créatrice ingéniosité de l'aigu chercheur d'âme, ce sont déjà des observateurs, des psychologues et des douloureux de la vie. — Degas, dans son croquis de *Jacques de Nittis*, se préoccupe uniquement de saisir — avec sa prestigieuse maîtrise — le mouvement, le mouvement obliqué de l'enfant s'appliquant à son dessin, une sorte de rythme de l'application. — Besnard, au contraire, en une chambre d'hôtel servant à la fois à coucher et d'atelier forain, a précisément saisi le mouvement, aussi forain, de ses enfants s'échappant de la pièce vers le jeu. En ce multiple portrait choyé du génie paternel, les bambins, en mises de couleurs — gros bleu et rouge de santé — offrent à l'amour familial leurs faces de douceur, d'espièglerie et de caresse d'enfants qui vivent pour rendre heureux les parents, prenant la vie en allégresse légère mais au sérieux. Voici presque de petits intellectuels en ces jeunes êtres qui ont besoin de la campagne où dépenser la douceur qu'ils couvent dans les maisons des villes. Enfants d'ouvriers par les corps et les gestes, ils s'avèrent descendance de peintre par les grands yeux qui regardent et l'ingéniosité étonnée, descendance d'un haut et sincère artiste par la saine fraîcheur d'âme neuve qui goûte la vie simple, enfants d'artiste naturistes et individuels déjà, mais unis par le lien collectif de la famille, petite famille variée en son unité constituant pour l'artiste *créateur* et par là paternel tout un résumé de la vie bonne, belle, féconde, incertaine vers des avenirs larges, toujours lumineuse. C'est de lumière que le très grand poète, que le génial Poète de la Lumière les a créés tout entiers, représentant les jeux mobiles de la pensée par les jeux de la lumière (les moins intelligents étant uniformément éclairés), c'est de la seule lumière, unique principe de Vie, qu'il les a façonnés, de la lumière éternelle, du feu de son amour et de son génie.

Les enfants du peintre Thaulow portraicturés en esthétique affection par Jacques Blanche, par l'opulence blonde et l'altière fraîcheur, s'indiquent de l'Angleterre et de la Scandinavie. Il est impossible qu'on ne les ait point comparés aux young-boys des peintres anglais mais leur largeur et leur intellectualité d'expression viennent bien des pays d'extrême Nord. Laissons de côté l'aîné, habillé en marin, individualité déjà forte en son silence, traits tôt arrêtés comme de coutume en ces pays

d'énergie précoce; il faut se réserver pour l'admiration du baby de mignonne chair grasse et en même temps légère comme la mousseline de sa robe, chair de beurre frais et de biscuit, chair fleurie en cumulus et en ayant la pâte levée. Petit cumulus fleuri en chou au potager de la famille, il diffère des Rubens par le feuilleté des tons, l'expression électrique, par l'impondérabilité de la chevelure que fait ressortir la solidité de la fleur rouge, par l'absence de lignes, les couleurs seules délinéant la face enfantine et en parfaisant l'individualité plastique. Alors que le menton n'est pas même dessiné, immergé dans un étang de santé lumineuse, les grands yeux admirables accusent une profondeur humaine dont on est saisi dans ce regard éperdu d'amour vers le père : c'est la vie qui remonte vers sa source;... la bouche est ouverte comme les yeux, offrant la large prunelle de la muqueuse, et la menotte s'appuie en prière sur le ventre paternel d'où il naquit; c'est une prière : elle demande et en même temps remercie de la grande vie avec émotion de tout l'être ramassé et extasié en reconnaissance. Jamais la profondeur du petit animal humain n'a été plastiquement exprimée en telle beauté spirituelle. C'est que celui qui le regarde (Thaulow ou Blanche?), c'est que le père est un peintre, ainsi doublement paternel parce que son sentiment familial s'élargit, s'approfondit et s'élève, se multiplie de l'amour de l'artiste pour la divine matière plastique en l'enfant plus malléable aux doigts du génie. Tout amour paternel doit être un peu artistique et l'artiste aime doublement son enfant.

V. — L'Enfant dans le Jardin.

C'est dans un jardin que peint le peintre Thaulow entouré de sa florissante famille. Si l'atelier est un jardin de couleurs, le jardin est un atelier éternel où sans cesse étudier les infinies variations de l'heure fleurissant aux arbustes et aux arbres. Vraiment il n'est point de plus merveilleux endroit où peindre l'enfant que le jardin. Le jardin en est le royaume naturel. Physiologiquement, plastiquement, physiquement (lumière), l'enfant est une fleur et un fruit, un fruit-fleur. Les impressionnistes l'ont senti et n'ont jamais cueilli en lui qu'une fleur de lumière. Renoir, dans *la Balançoire*, fait pousser un enfantelet au pied d'un arbre; c'est un enfant des bois, un scarabée, une bête lumineuse ponctuée d'yeux, une larve esthétique. Renoir a compris que cette petite bête doit toujours avoir les membres nus et d'un rose si limpide qu'on dirait de la rosée. Monet, sem-

blablement, expose l'enfant comme un fruit aux joues fondantes où la lumière fermente. Dans le jardin l'enfant est une tache d'ombre condensée à terre, chose légère et mobile, chose fluide, corps jouant dans la robe comme dans de l'eau. Et le jeu de l'enfant se fond dans le jeu de la lumière. L'enfance est un phé-



Raffaëlli : *Grand-père.*

nomène lumineux. M. Maurice Denis le tient pour vrai des maîtres impressionnistes et il a, en une simplification de fresque pieuse et spirituelle, arrondi dans la neuve gaîté de jardins publics des formes sereines d'enfants, enfants de processions par les plate-bandes flamboyantes en autels, enfants de chœur des

arbres et des pelouses, bannières et encensoirs de lumière. Et pour eux la nature est aussi l'étalage le plus riche des plus colorés jouets.

Les aquarelles de Boutet de Monvel conviennent excellemment à dire le naturisme humouristique des Poil-de-Carotte, surtout des Pierre et des Berthe de Jules Renard, s'amusant aux contours des pelouses, baillant aux corneilles des jardins et aux crapauds en fonte des bassins. Cette charmante imagerie de spirituels albums nous rappelle en se jouant la profondeur méditative et observatrice de nature de l'enfant ouvrant les petites fenêtres de ses yeux éblouis sur l'infini, posant des questions aux buissons et aux jets d'eau et s'arrêtant au milieu des jeux en un songe animal, en une baverie métaphysique, les faces et les profils teintés de la verdure environnante et comme de jus d'herbes, ainsi par la couleur même participant de plus près de la nature. — S'inspirant des aimables, coquets et pittoresques dessins de Mars et des Guillaume, M. J. de la Nézière s'amuse, entre deux féconds voyages aux pays africains, à retrouver dans les bébés parisiens un peu du nègre, je veux dire la naïveté, les travestissements naturels, le côté légèrement simiesque et l'épatement des traits — articulant dans le cadre d'une nature protéiforme et au sable des plages les gestes recroquevillés de poupée et de mollusque de l'enfance.

Un peu trop Perrette, *la Petite Vanda* de Jacques Blanche, exprime une naissante humanité tout diversement maniérée, cherchant dans un jardin et sous un ciel anglais les plaisirs languissants d'un sentimental déguisement. Pamela, chapeau bergère, robe rayée du plus ravissant lâché, lèvres entr'ouvertes vers d'invisibles bergers enrubannés, jeux de tendresse juvénile, en toute fillette somnolent les grâces rococo de nos grand'mères. — Dans une harmonie gris cendré qui fait comme un léger crépuscule de la puberté, M. Guiguet promène en façon de jolies jardinières parmi des parterres des fillettes légères. Par la suavité des heures fleuries, le charme encensé des récréations, des lectures, des promenades et causeries, elles s'ornent et s'arrosent de la grâce du printemps sur les herbes. les feuilles, les corolles et les tendres eaux : elles sont parmi les platesbandes des brumes de feuilles, d'eaux, de fleurs condensées subtilement selon la forme ferme et délicate de fillettes. Les fillettes sont les matinales brumes des jardins frais.

Pour le plus de grâce, de douceur, de santé fine et de virginité humaines, que les mères conduisent le plus longtemps au jardin leur sensible géniture, qu'elle y prenne ses ébats tous les jours des

premières années, que grandie et obligée à l'école, elle y revienne fréquemment renouveler sa force agile, ses élégances féminines d'arbustes, son teint irrigué de suc végétal et la transparence nacrée des lumières de sous-arbres!

VI. — L'enfant dans la Rue et sur la Route.

Avec malice et candeur, dans son faire rapide, incisif, électrique, trépidant de finesse et de légèreté, Raffaëlli pose l'enfant



Guinier : *Petit pêcheur.*

dans la rue parisienne où s'accomplit l'éducation de son œil et de ses pas, où s'apeure et s'impressionne son instinct de conservation en même temps que s'extasie et s'attarde sa douce badauderie. Forme indécise, réduite et souple en marche et en récréation par la rue, — forêt et plage, pelouse et chambre — il est la joie de la rue comme l'arbre, il est au ciel nerveux de la foule ce qu'est au ciel sensible de Paris un frais vol de pigeons, par un parallélisme toujours indiqué du peintre ; c'est encore l'éclat *rouge*

de vie et de jeunesse dans l'automne et l'hiver parisiens. Délicieux partout, curieux vastement, passionné de liberté et d'affranchissement dans le préau grisant du boulevard, — doigts ouverts, face ouverte, tout le corps ouvert pour plus de vision et de compréhension, — enfant trotteur et docile comme le petit chien ami espiègle de l'homme, il refait à la grande ville une innocence, une fraîcheur de nature, artiste d'esprit et de santé, mince Parisien élégant et familier lancé dans la danse compliquée des rues. Au fil des rues qui vont dans le sens du futur, il est le petit symbole de courage, de force, le signe éclatant de l'avenir, porteur d'avenir comme le printemps porte la joie des couleurs, l'allégresse de l'air, le charme des feuilles, le doux bonheur de vivre.

Tandis que M. Friant dans des compositions d'un sentimentalisme trop célèbre, *le bon Mendiant* ou *le Sou de la Toussaint*, décompose les mouvements de petits soldats de l'aumône, M. Adler et M. Duvent, de socialisme intéressant encore que primaire, ont fixé avec peut-être trop de netteté, impérative jusqu'à la raideur, des poses de gamins aux gesticulations d'ouvriers et affairés comme des boursiers, et de fillettes cambrées en artificières. Dans une atmosphère poussiéreuse et sous une peinture âcre, ces trottins des deux sexes ne gardent plus rien de la douceur angevine à nous si chère en tout enfant de France. Nous n'avons qu'un grand peintre de la rue, J. F. Raffaëlli, mais il se tient toujours aux faces printanières de la rue quand elle verdoie en mai ou reprend une seconde jeunesse aux fleurs du givre, et son sentimentalisme ingénieux et nerveux ne s'est intéressé qu'à l'indécision mobile de tout petits dont il a aimé la grâce brisée en battements d'ailes. Il nous manque en M. Adler, artiste probe, mais inégal à son beau vouloir, un Léon Frédéric capable de découper dans la rue parisienne le gavroche moderne, individualiste et social, comme Frédéric a fait, avec un souple talent de finesse ouvrée, de force idéenne et d'observation large, de riche analyse et de sobre synthèse, pour les enfants de Belgique. Peut-être est-ce d'Albert Besnard que nous devons attendre une fresque de cette inspiration ; du moins nous permettraient de l'espérer les peintures murales de Berck où il érigea la lamentable silhouette de l'enfant malade ou souffreteux, petit crucifié aux bras ouverts, aux jambes maigres en béquilles, êtres palustres, fœtus rampants d'humanité, reste de générations d'ouvriers alcooliques, vies conçues à la hâte dans la débauche et le labeur, chair travaillée en tourmenté art gothique comme dans une Cour des miracles, martyrs du mal

très ancien qui vont seulement ressusciter par la science moderne Mais il faudrait à Besnard, génie *lyrique* capable d'arriver par la puissante acuité à l'analyse de l'*individu* le moins semblable à lui, mais restreint dans la compréhension sociale, une conscience plus sereinement méditative de la vie, mais il faudrait un Besnard ayant rêvé les rêves humanitaires d'un Carrière.

Du moins M. Adler et ses émules nous auront-ils fait sentir la pesanteur des atmosphères urbaines sur les jeunes organismes. Nous ne connaissons plus le malaise suggéré par ses toiles même devant les sombres fresques du *Pays de la Mer*. Avec un talent fraternel de Gustave Geffroy, Charles Cottet et Lucien Simon ont réveillé, non plus endormie sous les flots comme la ville d'Ys, mais dans le granit breton, une courte humanité trapue dès le bas-âge, sans âge par l'énergie du masque, opiniâtre, opaque et dure, enfants surtout par la réduction des formes tôt arrêtées. Garçonnière et volontaire, surchargée de vêtements à plis durs de tuyaux d'orgue et même point allégée de chevelure, habillée de sombre gros bleu ou de noir clérical, goya bretons, l'enfance des tableaux de Simon semble ne point connaître de ciel haut ni d'air transparent, enfance marine et presque d'aquarium, enfance de sous-eau lentement développée dans des grottes. Trop lourdement vêtues et trop serrées, la vie ralentie par le vêtement, la vie solidifiée dans le silence et arrêtée comme la sève des arbres en hiver, léthargiques en un sommeil calme déjà si voisin de la mort, les paysannes de Charles Cottet s'imposent par leur gravité de petites vieilles à mine de sacristines et à gestes grand'maternels de tricoteuses, curieuses et méditatives, maniaques et laborieuses, ouvrières et orphelines, avec la stature de petites saintes en bois surannées et éternelles. Le corps étriqué, la tête de poisson et l'allure hanchante précisent le marin dès le garçon, mais les yeux de glauque vitre s'éclairent des reflets d'une âme intérieure ou extérieure. Une vie couve en ces corps minéralisés comme l'eau vive coule aux canaux de fonte. La passion jaillira peut-être en bourgeon à quelque printemps, de ces traits gélidifiés. On se rappelle les communiants bretons que Cottet fit flamber dans l'ardeur des cierges, des mantes rouges, des bannières, le long d'une procession pressée et radieuse, la chair en lueurs extatiques de fleurs en papiers peints trop près de l'autel, l'âme empourprée de solennité en vitrail de chapelle frappée de soleil. Dans la *Nuit de la Saint-Jean*, tous, semblables entre eux par une routine de la procréation même, se groupent autour du feu montant des roches avec des flammèches, enfants de foyer, de flamme

d'église, presque des êtres de crépuscule attirés faiblement par la flamme, absorbés par elle, éblouis comme des chouettes, leurs faces de pierre n'ayant plus d'autre expression que le jeu des reflets passifs, n'ayant plus d'autre âme que celle du feu, religieusement, comme toute leur individualité est dans la Foi unanime. Ce n'est plus une enfance, c'est une race primitive.

Dans la province occidentale ou centrale, on retrouve dès la naissance plus de fermeté, de sûreté, d'opiniâtreté, d'énergie de



Henner : *Portrait.*

vie, moins de gaieté et plus de force, moins de légèreté et plus de responsabilité et d'endurance, le tout visible à la précision des lignes et à la solidité de la couleur. La province orientale a l'allégresse de ses vignes soleilleuses. M. Wery, qui est Champenois, goûte en l'enfance de toute la France le raisin d'un très fin champagne de vie. Il accroche ses écolières aux méandres de la route pour nous donner l'impression qu'elles sont des grappes de raisins roses et une illusion de légère vendange, de

jeunesse en ceps et en pampres. Une vie généreuse lentement fermente sous leur peau transparente. Le soleil dore leur sang subjacent et mûrit leur précieuse santé. Et voilà bien de la saine et gaie encore que paisible et latente enfance : elle rumine une béatitude naturelle et indolente, une douceur végétative de jeunes pousses mordorées comme il en est au printemps tropical, elle s'abandonne à une nonchalance oisive distraite par mille détails de nature, de flânerie surtout le long de l'eau, combien plus intéressante par cette songerie que la paysannerie bonnassement finaude de Bastien-Lepage ! Voici des générations nouvelles de bateliers instruits à la poésie de l'eau courante mais limpide, petits Français à l'âme hollandaise égayée de la ripidité de nos rivières, descendance lointaine de lacustres Gaulois nostalgiques de longs voyages vers les modernes pays des épices dont toute l'imagination flotte en blondeur autour d'eux. — L'on n'oublie pas les enfants de tendre chair de M. Guinier, tel ce garçonnet assis sur un ponton, les mains appuyées en instabilité, les pieds en sabot ballant sur l'eau, les yeux approfondis de rêve rivés sur un batelet, toute l'âme et un peu déjà le corps partis vers cette esquisse de barque, grandi par la largeur du décor du port encensé du jour et par la gravité du jeu, toute la valeur du jeu, prémices de vie bien marquée dans son attention fascinée de petit marin empris d'atavisme.

VII. — L'Enfant dans la Nature.

La province rend l'enfant à la campagne où il croît en simplicité, plus proche du végétal, mais surtout du végétal dont l'exploitation industrielle fait l'individualité de chaque région. La nature est à la fois l'extension et l'affinement de la province, de la vraie campagne sans caractère spécialisé ni utilitaire, et il n'est point de plus aristocratique enfance que celle de Puvis de Chavannes, adolescente dès le tendre âge par la déliaison élégante de la taille et l'inspiration du visage. Très haut et très pur génie naturiste, Puvis a vu en lui l'expression la plus parfaite de la nature et de la beauté, la forme supérieure de la volupté purifiée de toute sensualité, et c'est par lui, non par des adultes, qu'il fait présenter aux Muses les couronnes du laurier symbolique. Il ne l'a guère jamais pu évoquer qu'au tapis des pelouses, parmi l'herbe, les ruisseaux, les arbustes, les fleurs, les femmes et les muses, parmi elles apprenant à être beau, — à tout âge de la Terre. Au premier âge, nu devant l'horizon marin, il s'aventure aux galets de la grève, tel qu'un beau coquillage de chair,

ne parlant pas encore, ayant pour jouet les conques et pour berceuse la mer domestique ; grandi, sa joliesse bouclée cueille aux gazons des bois sacrés la poésie des fleurs éparses, les rassemble dans une gerbe lâche et les offre en bouquet à la vie. Adolescent, gracile en jeune peuplier virgilien, nu en arbuste, il lève les bras selon le geste des tiges : et sa chevelure porte le soleil du miel altique et la vénusté de sa chair parfaite connaît le mouillement des eaux pieuses, l'essuiement des gazons silencieux l'appui fervent des minces troncs de lauriers, parallèlement auxquels il s'érige droit et souple, feuillu des plus glorieuses grâces. Nu, toujours nu, car Puvis de Chavannes, le plus pudique peintre des femmes, n'admet pas autrement l'enfant, chose de nature. Il est la nature et l'âme de la nature, fils de muse et musicien lui-même de sa propre harmonie, ses lignes chantant comme une musique de lyre aux formes légères, il est femme aux câlineries indolentes et aux sourires immatériels, il est charmante bête domestique toujours réfugié en accoudements timides et en renversements caressants dans le giron maternel, animal libre cuit en poterie par le soleil à de longues flâneries allongée sur le roc, plantules ramifiées en petits printemps de sève, herbe et fleur parmi les herbes, fleurissant de son innocence les prés avec ces marguerites tant aimées de Puvis, s'élevant en lys de chair des pelouses



Wéry : *La mère.*

semées sous ses pas d'étoiles végétales. Et c'est pour tout cela qu'il est nu. Et ainsi, dans la beauté sacrée de l'art à la fois le plus pur et le plus voluptueux, le plus païen et le plus spirituel, par la vertu merveilleuse d'un génie naïf et haut, Puvis de Chavannes a créé l'enfant panthéiste, façon d'enfant grec autrement belle que celle de Hugo, l'enfant jeune dieu, l'enfant-dieu. Et vraiment, après même Besnard et Carrière, unissant en harmonie la nature et la pensée, la santé frugale et la philosophie humaine, résumant la poésie multiple de la Terre, on ne peut évoquer rien de plus parfait, c'est l'enfant de l'Age d'or que notre imagination nostalgique d'origines divines compose de tous ses regrets et lointains souvenirs encore parfumés de l'ambroisie, et c'est celui que rêve l'esthéticien socialiste pour les édens de l'humanité future.

*
* *

On aura remarqué que les meilleurs peintres de l'enfant n'en sont point les spécialistes, et même nous avons omis quelques-uns, médiocres, de ceux-là. Il est en effet des peintres qui ont accaparé la spécialité de l'enfant comme d'autres sont animaliers. De ce seul fait ils ont *un peu* banalisé et officialisé l'enfant, comme Rosa Bonheur les animaux, et Français les paysages. Nous ne voulons pas plus de spécialistes de l'enfant que des fleurs, de la bête ou de la femme. Pour que l'on puisse nous dire bien l'enfant, il faut que l'on ait accoutumé de rendre la grâce changeante d'un paysage, l'animation nerveuse ou la délinéation décorative de l'animal, la tendresse, le charme, le caprice, la volupté de la femme ou de la vierge, le songe, la préoccupation honnête et laborieuse de l'adulte, car c'est tout cela qu'il faut retrouver dans l'enfant en un rare mélange spécial. Sinon l'on nous donne des enfants qui ont pour fonction spéciale d'être des enfants, comme ces femmes qui ont fonction d'être des nudités, et ils ont le titre de l'enfant sans en présenter en bouquet les douces et sereines vertus. Il a fallu à Mlle Breslau comme jadis à l'exquise Bashkirtseff une affinité quasi sexuelle pour analyser la petite fille qu'il y a toujours jusqu'en le garçonnet. Et le génie vaste de Carrière, génie social, pouvait peut-être seul ne point s'épuiser à faire revivre sans cesse en immortelle beauté les floraisons de la maternité.

Mais une pratique persévérante, toute une longue patience, et donc du génie, est nécessaire à saisir le contour de l'individualité enfantine. Cet insaisissable est le plus malaisé sujet

avec la mobilité infinie de sa physionomie. Comment l'immobiliser sur une toile en suggérant qu'il est à l'extrême mobile, qu'il vient de bouger et qu'il va bouger, comment lui faire regarder quelque chose en suggérant qu'il regarde tout vite et à la fois, comment le montrer éclairé de telle sorte qu'on sente que cette lumière est vibratile comme son corps et comme son âme? La peinture de l'enfant exige la vélocité, l'électricité, l'extrême légèreté, l'ondoyance et subtilité, instantanéité de temps et multiplication d'espace. On réussit si peu la photographie de l'enfant! Pour l'exprimer en vérité, il faut la cinématographie. Aussi les seuls grands *peintres* de l'enfant, je ne dis point les psychologues, sont-ils les poursuiveurs du mouvement comme Raffaelli et Degas, et sont-ils les peintres de la lumière. Il ne faut point d'ailleurs se méprendre sur ce mot, car il y a deux lumières, cette lumière méridionale des impressionnistes crépitante à ciel nu, et la lumière doucement ondoyante des fleuves de l'ombre; et un Carrière ou un Cottet valent pour l'expression de l'enfance un Renoir ou un Besnard.

Il en résulte que pour être peints en révélation les enfants devraient presque être nus, car la chair seule est de la lumière consolidée, ou au moins vêtus des plus limpides étoffes. C'est pourquoi les petits riches, habillés, chargés de leur richesse, sont les plus malaisés à peindre et les moins aimables. Il est de ces portraits qui sont de grandes photographies en couleurs écrasantes, où l'enfant pose pour la toilette, costumé richement pour faire honneur à la fortune des parents, échantillon de la valeur sociale de la famille comme la voiture, le logement et les bijoux de Madame, — où tout est subordonné aux effets de toilette et d'appartements, — où il ne diffère pas des adultes orgueilleux en mal de représentation, immobile, définitif, lourd comme eux, — où son teint comme son vêtement est vernissé à plaisir pour être le chromo familial, la pièce du salon, où la toile est cirée pour refléter les parquets; — il est de ces toiles où les enfants font les beaux dans les cadres et paradent pour la société avec « bonne tenue » et correction anglaise. Les portraits d'enfants des Duran, des Lefebvre, des Flameng et des Wencker sont déjà vieux d'être de futurs portraits de famille.

Les bons peintres, Levy-Dhurmer ou Blanche, savent faire pardonner leurs richesses à leurs modèles, en les en débarrassant, en les choisissant aux heures d'humble et humaine félicité, tant mignonnes! Quand ils sont enfants, les riches sont plus humains, plus près de la source commune de simple nature, pas encore marqués de la chlorose des avarices ou de la san-

guine des vanités. Et ils sont encore plus beaux pour le peintre de la Nature.

Tous les enfants d'ailleurs, encore absents des plis et des gestes de la profession ou de la condition, ont une certaine beauté. A l'examen de ces diverses œuvres, il n'y a pas bien grande différence entre ceux qui seront très jolis et ceux qui seront laids, de même que, dépouillés de vêtements, on ne reconnaîtrait pas encore aisément les riches et les pauvres. Ne serait-ce point que c'est la vie sociale qui a peu à peu établi dans l'individu, après avoir peu à peu établi dans la race, les différences en laideurs et en beautés, ne serait-ce point que c'est la société qui enlaidit des humanités? Ne serait-ce point que pour revenir à la beauté, il faut retourner sans cesse à plus de nature ?..... et ainsi lentement on recomposera son visage pâle et artificiel de la douceur des verdures, de l'éclat juteux des fruits et de la limpidité des fontaines.

MARIUS-ARY LEBLOND.



Cottet : *Veillée autour d'un enfant mort.*

Núm. 1.

TELEGRAFO MERCANTIL

RURAL POLITICO ECONOMICO, E HISTORIOGRAFO
del Rio de la Plata.
Miercoles 1. de Abril de 1801.

Admiranda tibi levium spectacula rerum.
In tenui labor : at tenuis non gloria ; si quem Virg Lib. 4
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apolo. Georg.

Spes etiam valida solatur compede vinctum. Tibul Lib. 2.
crura sonant ferro, sed canit inter opus. Elog 6.
Al inocente asido á la cadena,
la esperanza consuela, y acaricia.
Suena el hierro en los pies, y dale pena;
mas canta confiado en la Justicia

L'ÉVOLUTION DE LA PRESSE ARGENTINE (1)

I

Un grand événement, dont les journaux français n'ont fait mention que très sommairement, a eu lieu, il y a quelques mois, à Buenos Aires : nous voulons parler du premier Congrès de la presse sud-américaine qui s'est ouvert le 1er avril 1901 sur l'initiative du directeur de *El Tiempo*, M. Carlos Vega Belgrano, avec le concours de tous les organes de l'opinion et de tous les publicistes éminents du pays.

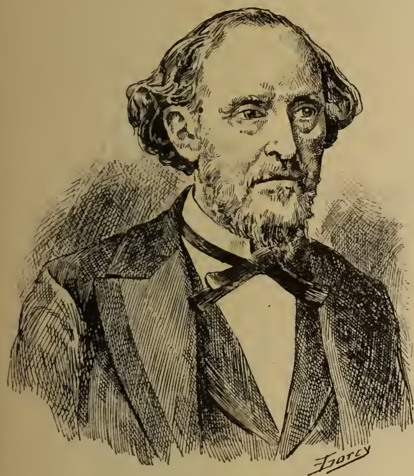
Les discours prononcés à cette occasion, les questions débattues, les vœux émis et les résolutions votées offrent un intérêt sur lequel il convient d'insister. Les Argentins revendiquent avec une légitime fierté leurs titres de pionniers de la civilisation du Nouveau Monde.

(1) Nous attirons l'attention spéciale de nos lecteurs sur l'évolution prodigieuse accomplie par la presse dans la République Argentine. Nous avons eu déjà l'occasion de démontrer ici même que le mouvement littéraire de ces pays si jeunes et si ardents ne manque également pas d'intérêt. L'ensemble de la vie intellectuelle des Argentins, qui ont le grand mérite d'aimer et d'apprécier la France. devrait être suivi de plus près et mieux connu du public français. Nous serons heureux si l'initiative prise par *La Revue*, qui a été la première, en France, à s'occuper du mouvement intellectuel de la République Argentine, arrive à provoquer des études parallèles conçues et conduites dans le même ordre d'idées.

(*Note de la Rédaction.*)

Non seulement ils ont, au cours des cent années écoulées, pris une part toujours active et finalement décisive aux luttes qui ont eu pour résultat glorieux de secouer le joug de l'étranger et d'établir les assises de la liberté, mais ils surent aussi tenir d'une main ferme et élever bien haut les flambeaux des idées, dont la lumière en se répandant partout avec intensité a secondé les victoires des institutions démocratiques.

Comme en Angleterre et aux Etats-Unis, l'évolution qui a transformé la société et poussé les esprits dans des voies fécondes, principalement dans celles de l'affranchissement politique et de l'autonomie, ne s'est accomplie pour la Confédération de Rio de la Plata, qu'au prix de combats incessants et à travers des difficultés qu'on n'a surmontées que grâce à l'énergie indémentie de quatre générations successives. Si l'abolition de la vice-royauté espagnole par le peuple argentin remonte à 1810, l'indépendance n'a été conquise qu'avec l'aide de la presse, et si la République a survécu aux guerres civiles, aux ambitions rivales, à l'anarchie, au despotisme sanguinaire, qui ont si souvent mis en péril la vie nationale, c'est que des hommes se sont rencontrés aux diverses étapes du XIX[e] siècle pour faire du journal l'arme redoutable, avec laquelle on renverse les pouvoirs issus de l'usurpation et l'on brise les tyrannies, quelle qu'en soit la durée.



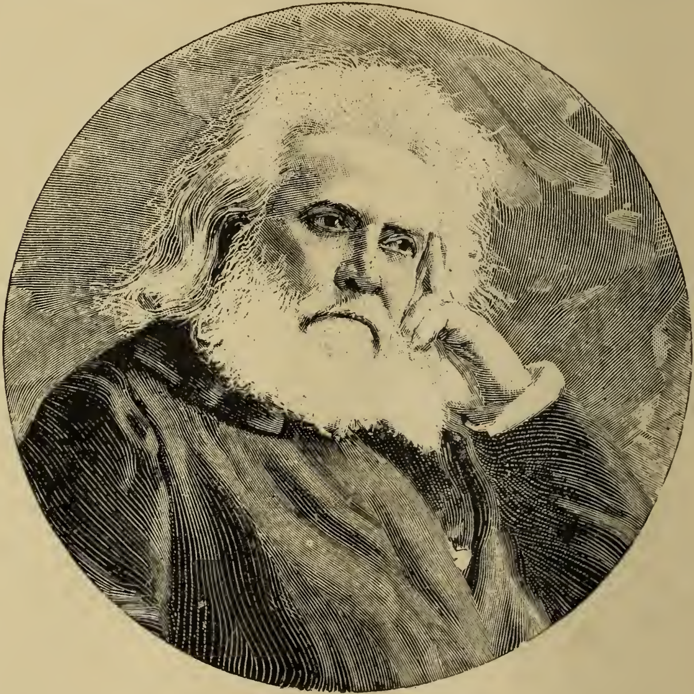
D. Bartolomé Mitre.

Le premier Congrès de la presse sud-américaine a voulu rappeler ces efforts qui furent tant de fois héroïques, en choisissant pour date de l'inauguration de ses travaux, celle du centenaire du journalisme argentin, et aucune commémoration ne pouvait être célébrée avec plus de piété patriotique.

II

Il y a cent ans, en effet, parut, le 1[er] avril 1801, à La Plata, le premier numéro du *Telegrafo mercantil*, journal *rural*, politique, économique et *historiographique*, fondé par le colonel Cabello y Mesa. Ce numéro, que nous avons sous les yeux, est curieux. Il emprunte ses épigraphes à Virgile et Tibulle et il marque son entrée dans le siècle et dans le mouvement par une déclaration originale : tout en reconnaissant que le patriotisme est le principe le plus noble

qui puisse diriger l'humanité en même temps que la source des plus grandes actions, les créateurs de cette publication, reflet des sentiments et des tendances, estiment qu'il n'est pas toujours sage de précipiter les solutions des problèmes et que les programmes modestes sont en général les plus sûrs du succès. Ces paroles étaient significatives. Elles répondaient exactement aux courants du jour. La Plata ne jouissait alors que de la sécurité promise à la servitude, quand celle-ci consent à accepter passivement l'oppression. L'Angleterre commençait, il est vrai, à fomenter la résistance au gouverne-



D. Carlos Guido Spano.

ment espagnol pour avoir le droit d'offrir son appui intéressé aux espérances sud-américaines; mais les hommes avisés, comme Cabello et ceux qui l'entouraient, redoutaient ces avances captieuses et préféraient arriver par la patience au but qu'ils avaient en vue. Aussi abordaient-ils la discussion des affaires du pays avec circonspection, en se disant simplement désireux de s'occuper de l'agriculture et de se livrer à des études d'historiographes. Ils se plaçaient sans bruit sous les auspices du placide auteur des *Géorgiques* et du doux chantre élégiaque des champs, pour qui le bonheur est dans le calme de l'existence. Cependant ils n'oubliaient pas sous quel régime ils vivaient et s'ils citaient Tibulle, ils l'accompagnaient d'un commentaire qui traduisait clairement leurs aspirations :

Spes etiam valida solatur compede vinctum,
Crura sonant ferro, sed canit inter opus...

(L'espoir console le malheureux attaché à sa chaîne, les fers qu'il a aux pieds résonnent, mais il chante en travaillant... *car il a confiance en la justice*).

Cette dernière phrase qui n'est pas dans le texte latin figure dans la traduction espagnole mise au bas du distique.

III

La presse argentine faisait ainsi, dès le début, appel au droit, et c'est d'elle que devait venir le salut. A vrai dire, les Argentins connaissaient, depuis le XVIIIe siècle, ce levier de l'opinion qu'est l'imprimerie, ils s'en étaient servis, ils avaient apprécié sa valeur et ils comptaient l'employer pour faire crouler l'édifice espagnol qui pesait sur eux. Chose singulière et probablement unique dans l'histoire de la typographie, depuis Gutenberg, ils avaient créé eux-mêmes, sans les demander à l'Europe, les caractères d'impression. Les Jésuites qui évangélisaient le Haut Paraguay et le Haut Parana à la fin du XVIIe siècle, avaient initié les naturels à l'idée plutôt qu'à l'art même d'imprimer des livres, et c'est au milieu des forêts vierges que de pauvres Indiens guaranis avaient taillé dans le bois grossièrement équarri la première presse à bras, en même temps que sur des planches de cuivre ils gravaient maladroitement les textes qu'ils reproduisaient de cette manière toute primitive. Ces Guaranis, proches voisins des régions de la Plata, furent inconsciemment les promoteurs autant que les instruments du mouvement intellectuel; ils gravèrent des manuels, des vocabulaires, des ouvrages, religieux pour la plupart, qui devinrent, entre les mains des Jésuites, des moyens d'instruire les populations indigènes. En même temps les Pères de la Compagnie, qui avaient créé en 1685, à Cordoba de Tucuman, centre de leur gouvernement dans les possessions du Rio, une Université pour les jeunes Chiliens, y installèrent une imprimerie dont les premiers travaux parurent en 1766 avec le privilège du vice-roi du Pérou. L'entreprise s'annonçait favorablement quand elle fut tout à coup suspendue par le décret de Charles III expulsant les Jésuites de tous ses Etats. La presse et les planches gravées de Cordoba furent confiées aux Franciscains qui les laissèrent se couvrir de poussière et ne s'en occupèrent pas. En 1779, le vice-roi de Rio de la Plata, Juan José de Vertiz, un des champions les plus ardents du progrès dans les colonies espagnoles, ayant eu connaissance de l'existence de ce matériel d'imprimerie, conçut l'idée d'en faire usage à la fois pour fonder un atelier de composition typographique à Buenos-Aires et pour donner du travail aux enfants abandonnés. Après quelques obstacles qui ne disparurent qu'en 1780, la *Real Imprenta de Ninos Expositos* (imprimerie royale des enfants abandonnés) fut constituée avec le monopole exclusif pour une durée de dix ans, et les premiers typographes furent les jeunes orphelins, enfants de parents inconnus, élevés par la charité publique.

Ainsi l'Amérique du Sud avait appris les procédés de la typographie de trois manières : au Paraguay par création en quelque sorte spontanée, à Cordoba de Tucuman par importation, à Buenos-Aires par rénovation. Une quatrième entreprise vint s'y joindre. Une imprimerie avait été fondée à Montevideo par un négociant. Lorsque la ville fut prise par les Anglais, leur général s'empressa de confisquer tout le matériel d'impression pour publier en espagnol et en anglais un journal *la Estrella del Sur* (l'Etoile du Sud), qui avait pour but de prouver aux colons que c'en était fait de l'Espagne, qu'elle était en pleine décadence, qu'une ère nouvelle allait commencer grâce à l'Angleterre qui apportait la paix et le bonheur. Les autorités de Buenos-Aires, resté à l'Espagne, réagirent vigoureusement contre ce prosélytisme britannique, dont il ne leur fut pas difficile de démasquer le jeu du loup s'annonçant comme berger. Elles firent savoir que ce journal n'était qu'une arme de guerre perfide, qu'il ne contenait que des informations fausses et tendancieuses, que sous apparence d'apporter à l'Amérique du Sud le rameau d'olivier et la corne d'abondance, l'Angleterre, toujours punique, ne travaillait qu'à la ruine des colonies espagnoles, qu'il fallait prendre des mesures énergiques pour combattre ces manœuvres, que non seulement la gazette anglaise de Montevideo était interdite dans le Rio de la Plata, mais que quiconque la lisait, la gardait, la communiquait, serait considéré comme traître au roi d'Espagne et traité comme tel. Montevideo fut évacué par le général Whitelock, mais l'imprimerie anglaise y subsista. L'établissement des enfants abandonnés de Buenos-Aires acheta le matériel et le mit au service des fondateurs du journalisme argentin.

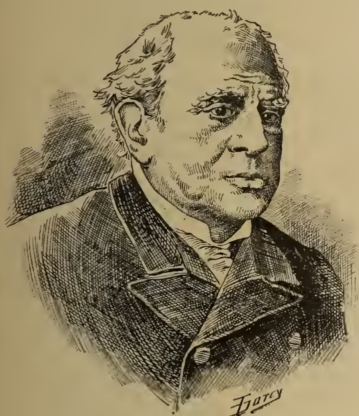


Le Dr Mariano Moreno.

IV

La lutte qu'ils eurent à soutenir fut dès le commencement rude et

pleine de périls. Les problèmes à élucider étaient ardus, les initiatives souvent découragées par suite des intrigues malveillantes autant que hardies et éhontées. L'éducation politique faisant défaut, la presse ne pouvait réussir dans son œuvre qu'à la condition d'être dirigée par des combattants joignant une puissante volonté de fer à une inébranlable sincérité de convictions. Les batailles se renouvelaient sans relâche et l'on n'avait pas toujours à enregistrer des victoires. Les chefs ne quittaient jamais leur poste, il est vrai, mais les défections étaient nombreuses autour d'eux ; ils avaient à faire à une société prudente par calcul ou bien inerte ou terrorisée qui n'osait pas et ne voulait pas secouer la domination espagnole et qui, jusqu'alors sans boussole, sans orientation, épousait plus volontiers la cause des oppresseurs que celle des opprimés. Peu de partisans de l'indépendance se ralliaient aux journalistes et ceux-ci étaient obligés de prendre les plus grandes préoccupations pour ne pas payer



D. Domingo F. Sarmiento.



D. Juan Carlos Gomez.

de quelques mois ou de quelques années de prison leurs tentatives de former un courant national. Il faut se reporter à ces temps, les voir sous leur vrai jour dans les documents authentiques, pour comprendre ce qu'était ce milieu enveloppé d'une atmosphère essentiellement cléricale, tout imprégné de fanatisme, tout asservi à l'influence des curés et des moines arbitres et maîtres de presque toutes les énergies. Aussi un journal était-il obligé pour pouvoir vivre de n'avoir ou de ne paraître avoir qu'un programme vague, indéterminé ou de se présenter comme l'avocat des directions imprimées aux esprits par l'autorité, en glissant à travers les renseignements commerciaux, industriels, agricoles, quelques paroles sur l'espoir en l'avenir. Encore ces paroles, toujours anodines, étaient-elles immédiatement incriminées. Le *Telegrafo mercantil*, quoique extrêmement modéré, fut supprimé après moins de deux ans d'existence le 27 octobre 1802.

Sa disparition donna à d'autres la pensée de servir sa clientèle,

On vit naître, après lui, quelques feuilles vouées à la propagande des congrégations. Une seule, *El Semanario de Agricultura*, se permit un programme un peu plus avancé en tâchant de faire admettre que les idées cléricales n'empêchaient pas, après tout, de seconder le développement de l'industrie, de recommander à la population l'expansion commerciale. Ce qu'il y avait de caractéristique dans cette profession de foi, c'est que cette ingénuité était sincère. Le journal prend ses lecteurs sous sa tutelle, leur signale les « bons chemins » et leur annonce quelquefois — oh! combien rarement! — qu'il y en aura peut-être un jour de meilleurs. Le journaliste est un bon père de famille qui fait de la morale, surtout de la morale religieuse, donne des conseils pratiques et de même qu'il prédit la pluie se risque à pronostiquer l'orage et après l'orage les temps sereins.



D. E. Mitre y Vedia,
directeur de la *Nacion*.



D. Julio Piquet,
rédacteur en chef de la *Nacion*.

V

Quoi que fissent cependant le gouvernement espagnol et son vice-roi pour tenir la lumière sous le boisseau, ils ne parvinrent pas à fermer les oreilles aux bruits lointains venus du dehors. La Révolution française eut des échos tardifs jusque dans l'Amérique du Sud en même temps qu'y arrivaient les nouvelles de la jeune république des Etats-Unis. Les Argentins commencèrent eux aussi à parler de leurs revendications. L'atmosphère se remplit de ces effluves. Les journalistes y aidèrent. En 1810 le peuple argentin abolit la vice-royauté espagnole et proclama son indépendance, comme avaient fait les Américains du Nord.

Nous n'avons pas à raconter ici cette histoire qui est connue: les brillants horizons de la première heure, puis la sombre et longue

période de la guerre civile, les pronunciamientos de généraux ambitieux, la péninsule ensanglantée pendant des années d'anarchie, un chef de bande, Rosas, s'emparant du pouvoir au mépris de la France et de l'Angleterre et le gardant durant dix-sept ans d'une dictature habile, mais féroce. Ensuite, après son renversement, l'inauguration de la constitution libérale, les présidences de Mitre, Sarmiento, Avellanedo, Roca, etc., la république prospérant malgré les fauteurs de troubles et de crises. Qu'il nous suffise de nommer rapidement les journaux et les journalistes qui contribuèrent à l'essor de la république argentine et à la sauvegarde de la vie sociale au milieu des écueils.

Deux mois avant la révolution de mai 1810, le *Correo de Comercio* (*Courrier du Commerce*,) faisait présager l'explosion du mécontentement et le triomphe des indépendants. Ce journal fondé par D. Manuel Belgrano s'annonçait comme le défenseur des travailleurs, des commerçants et des... artistes. Il prenait à tâche de consolider l'édifice de la révolution argentine et l'œuvre de Moreno qui lui-même créa, le 7 juin 1810, la *Gaceta de Buenos-Aires*. Celle-ci changea de nom dans la suite pour prendre celui de *Gaceta meridional* et plus tard de *Gaceta del Gobierno* (Journal du gouvernement).

Les collaborateurs de Moreno furent nombreux et ardents ; mais les querelles d'opinions, les conflits de partis ne tardèrent pas à se produire. Les titres de journaux nouveaux indiquent clairement l'agitation, la fermentation des esprits : le *Cri du Sud*, *Martyr ou libre*. Ce dernier eut pour principal rédacteur Monteagudo qui paya son talent de la mort : il fut assassiné le 28 juin 1825. D'autres noms illustres dans la presse argentine figurent en cette tourmente : Antonio José Valdes, l'âme du *Censor* et de la *Prensa Argentina* (*Presse Argentine*) ; Fray Cayetano Rodriguez et le grand patriote Funes, qui contribua puissamment à l'organisation des institutions républicaines. Tous donnèrent l'impulsion au *Redactor del Congreso* qui marqua une nouvelle voie en rendant compte des travaux parlementaires.

C'est par centaines que parurent les journaux argentins de 1820 à 1826. Un des plus répandus fut celui que rédigea Francisco de Paulo Castaneda, adversaire intransigeant du gouvernement et par suite accablé de condamnations. *Je ne me mets en rien avec personne*, tel est le titre original de cette publication qui eut un retentissement énorme et par son ironie inlassable porta souvent de rudes conps à la politique au pouvoir. Toutes ces feuilles reflètent d'ailleurs les différentes phases de l'opinion : les unes sont indépendantes, les autres gouvernementales, quelques-unes simplement narratives, donnant les faits avec plus de commentaires et préludant ainsi au reportage.

De 1826 à 1830, la pléthore du journalisme argentin augmente. Chaque année voit naître toute une série de nouveaux organes de parti et la liste forme tout un catalogue. Dans le nombre nous rele-

vons en 1829 un journal entièrement rédigé en français, *le Spectateur français*. Ajoutons que ce n'est pas seulement la politique qui a des interprètes, des défenseurs ou des adversaires ; toutes les branches de la vie sociale et intellectuelles sont représentées dans ce véritable kaléidoscope et les appellations les plus bizarres y voisinent : il y a des journaux littéraires. artistiques, mondains, ministériels, anti-ministériel ; il y a le *Le Diable rose*, et le *Fils aîné du diable*, et le *Fils cadet du diable*, même le *Fils noir du diable*, comme il y a l'*Enfer* et d'autre part la *Colonne Fédérale*, le *Journal des mouvements et opérations de l'année qui a délivré la province de Salta*. Chaque pronunciamiento publie son bulletin. Chaque petit clan de lettres, d'idées ou d'ambi-



Le Dr Ezequiel P. Paz,
Directeur de la *Prensa*.



Le Dr Adolfo E. Davila,
Rédacteur en chef de la *Prensa*.

tions se révèle par quatre pages imprimées : *Les vérités claires opposées aux sombres embrouillaminis* se distribuent à côté de l'*Epée argentine*, de l'*Orphée argentin*, etc.

C'est un océan d'où émergent parfois des célébrités qui ont échappé au reflux emportant dans le gouffre de l'oubli les plus considérables. Nommons dans cette glorieuse phalange dont se souviennent les Argentins, avant tout, ceux qui vaillamment après avoir fait leurs armes de polémistes durent à leur courage et leur habileté d'occuper les hautes magistratures du pays : Moreno, Rivadanera, Mitre, Lopez, Sarmiento, Lopez Avellaneda, ceux aussi qui résistèrent héroïquement au tyran Rosas et continuèrent la lutte dans l'exil au Chili, au Pérou, en Bolivie ; ceux qui comme Juan Carlos Gomez, Mariano Valero, Indarte, Spano, Vieytes, s'imposèrent tous les sacrifices pour amener la chute du dictateur et préparèrent la journée de Caseros en 1852. Ce combat contre le despotisme fut la pierre de touche des grandes âmes. Les tristes

méditations de la proscription et les souffrances morales les fortifièrent. Après tant d'années de douleurs, d'angoisses, de persécutions, la récompense trouvée dans la victoire de la liberté parut plus belle. Ces mêmes hommes et ceux qui furent leurs disciples purent alors travailler à la constitution définitive de la République. Ils avaient imprimé à l'opinion une poussée magnifique et l'opinion leur en sut gré : on les paya d'ingratitude comme il arrive en ces nations où le sol tremble toujours et où les idoles de la veille sont comme dans l'ancienne Rome renversées le lendemain, où la vie politique a de terribles sursauts et où la stabilité des institutions et des dévouements ne peut être comparée qu'à uu campement sur un volcan.



Hipolito Vieytes.

Disons néanmoins que les cœurs argentins gardent la mémoire de ces figures du passé qui servent d'exemples aux journalistes sud-américains de notre temps. Si l'arbre a été aussi violemment secoué par la tempête. les fruits qu'il a portés depuis que le plantèrent Cabello, Belgrano, Moreno sont devenus merveilleusement nombreux La presse est aujourd'hui dans la République Argentine autant, sinon plus, qu'en tout autre pays du Nouveau-Monde et de l'Europe, le quatrième état avec lequel il faut compter parce qu'elle a pour représentants toujours à l'œuvre les semeurs de l'avenir.

VI

Pendant les trois premiers quarts du XIX[e] siècle la presse argentine fut au combat. Depuis trente ans environ elle est au travail d'éducation nationale. On en a la preuve dans le changement de titre du principal journal argentin. Avant 1870, il s'appelait la *Nation Argentine* et il était la bannière sous laquelle se rangeait quiconque luttait pour l'unité du pays, pour sa liberté et sa prospérité. Cette

bannière fut le signe de ralliement des audaces, des courages et des espérances pendant les assauts livrés à la tyrannie, pendant les efforts poursuivis en vue d'une organisation politique assise sur la solidité des principes et cimentée par l'entente entre les volontés s'inspirant des besoins réels du peuple. *La Nation Argentine* était aussi un symbole, son nom résumait un programme, en tête duquel la nécessité et le devoir inscrivaient la lutte. Dès que celle-ci fut terminée parce que le but était atteint, la *Nation Argentine* devint *La Nation*. En prenant cette nouvelle dénomination, le 4 janvier 1870, le journal indiquait quel serait et devait être désormais son rôle. Les hommes et les partis avaient triomphé enfin d'un passé qui maintint jusqu'à la dernière heure son influence. La forme du gouvernement n'était plus discutée, ses assises pouvaient être considérées comme inébranlables; tous les regards se fixaient sur le même horizon, toutes les intelligences étaient conviées à étudier les solutions des mêmes questions. Il y avait devant tous les élans une même voie, large et belle, où chacun pouvait marcher de front, sans autre souci que celui des intérêts sociaux et nationaux placés sous l'égide de la Constitution. *La Nacion* fut le guide éclairé, sûr et dévoué de cette marche en avant. Elle voulut être et elle fut pour la Fédération Argentine, ce que les grands organes français, anglais, allemands, etc., furent pour les pays où ils accomplirent leur tâche si considérable et si utile. Elle enseigna, dirigea, éclaira les esprits, coordonna les forces, signala les écueils, favorisa les espérances, tempéra les impatiences, fit



Le Dr Fr. Uribubu,
Directeur du *El Pais*.



D. Antonio Bachini,
Rédacteur en chef du *El Pais*.

circuler le sang et la vie dans les artères de la République. Elle fut, en un mot, l'expression de l'âme argentine moderne. Une grande partie de son prestige et de son autorité lui vint, lui vient encore, de l'homme qui la conduit et de l'état-major qu'il a groupé pour en rédiger les diverses parties. *La Nacion* est l'organe du général Bartolomé Mitre, que ses quatre-vingts ans n'empêchent point de demeurer infatigablement au travail et d'y inciter sans repos ceux qui collaborent avec lui : Guill. Rawson, Rufino de Elizalde, Edouard Costa, Boniface Lastra, Emilio Mitre y Vedia, Julio Piquet, etc. Mitre incarne pour les Argentins tout un siècle de campagnes, de batailles, d'espoirs, de revers et de conquêtes. Le rang élevé qu'il a occupé dans l'armée nationale, les services incontestés qu'il a rendus comme président de la République, comme président du Sénat, ses discours, ses travaux littéraires, historiques, poétiques et politiques, son incomparable activité toujours consacrée aux grandes causes, son expérience sans égale du journalisme, toute sa vie uniquement vouée à la pacification morale, au progrès, à la grandeur de sa patrie, lui ont valu le respect de tous ses contemporains, même de ceux qui furent ses plus vigoureux adversaires. Les Argentins qui, dans leur langage écrit ou parlé, ont conservé les tropes hyperboliques de l'éloquence espagnole, disent de lui : « C'est plus qu'un homme, c'est un monument, plus qu'un monument, un autel. Où Mitre incline, l'âme nationale incline elle-même. (*Mitre es para el alma argentina mas que un hombre, un monumento, mas que un monumento, un altar. A donde Mitre se inclina, de aquella parte se inclina el alma nacional*). Aussi l'adhésion personnelle de l'illustre vétéran de la presse, de l'armée, de la politique et des lettres a-t-elle concouru puissamment au succès du Congrès de 1901.

A côté de la *Nacion*, sur le même rang qu'elle, avec la même étendue d'organisation, les mêmes ressources puissantes et nombreuses d'informations, la *Prensa* (*Presse*) de Buenos-Aires, donne l'impulsion à un autre courant de l'opinion. Il suffit pour reconnaître leurs différences d'orientation de nommer leurs correspondants à l'étranger : la *Nacion* compte parmi ses rédacteurs français MM. le Dr Max Nordau, Henry Fouquier et Paul Hervieu. La *Prensa*, MM. Henry Houssaye, Jules Lemaître, François de Nion et François Coppée. Ces deux courants d'opinions très distincts, qui se rencontrent dans toutes les grandes nations parlementaires de notre époque, ont dans la *Nacion* et la *Prensa* des expressions également remarquables. Le directeur de la *Prensa*, D. José E. Paz, ne le cède point en habileté à son concurrent. L'un et l'autre ont d'ailleurs établi leur organisation sur les mêmes bases que le *Times*, le *World*, le *New-York Herald*, le *Sun*, tous les grands journaux d'Angleterre et des Etats-Unis.

La *Nacion* et la *Prensa* ont tous deux quatre pages in-folio de sept colonnes chacune en caractères variés dont une certaine partie de petit texte. Ces quatre pages s'augmentent suivant les événements et vont jusqu'à huit. En outre, tels numéros extraordinaires

ont de 24 à 22 pages. La consommation de papier pour chacun de ces journaux s'élève annuellement à un million et demi de pesetas ou de francs. Leur service télégraphique, politique et commercial, est en communication avec toutes les places importantes des deux mondes. Ils ont des fils spéciaux qui leur permettent de donner les nouvelles sensationnelles aussi rapidement et même plus tôt que les grands organes de Paris. C'est ainsi que la mort de la reine d'Angleterre fut connue à Buenos-Aires quatre heures avant que les bureaux de rédaction parisiens n'en fussent informés.



D. Manuel Lainez,
Directeur du *El Diario*.



D. Mariano de Vedia,
Directeur de la *Tribuna*.

L'hôtel de la *Prensa* rivalise à Buenos-Aires avec celui du *Petit Journal* à Paris et l'emporte de beaucoup. Il a onze ascenseurs continuellement en mouvement. L'édifice est surmonté d'un phare qui sert de point de reconnaissance aux navires entrant dans les eaux de la Plata et aussi de sémaphore politique lorsqu'il annonce par des signaux convenus et connus de la population les faits attendus avec impatience. Dans la tour du phare se trouve un observatoire météorologique à la disposition du public. La *Prensa* a de plus au service de sa clientèle un cabinet de consultations médicales et chirurgicales, un cabinet de contentieux et de consultations juridiques, un laboratoire de radiographie et d'électrographie, un laboratoire de chimie agricole et industrielle, un musée de produits du pays et de produits exotiques (minéraux, végétaux, textiles, etc.), une bibliothèque comprenant plusieurs milliers de volumes. Le journal organise des expositions, des conférences, des salons de peinture et de sculpture, etc.

Le directeur de la *Prensa*, D. Ezequiel Paz, a dans le Dr Adolfo

E. Davila un lieutenant des plus expérimentés qui imprime à la rédaction en chef du journal une activité des plus remarquables.

D'autres journaux de grande valeur et de grand tirage la *Tribuna*, *El Tiempo*, *El Pais*, *El Pueblo* coopèrent à la diffusion des idées et aux débats politiques. Non seulement chaque parti, mais chaque élément national a ses champions dans la presse argentine. Les étrangers eux-mêmes y comptent leur journaux spéciaux, italiens, allemands, français, anglais. Et Buenos-Aires n'en a pas le monopole. Il serait impossible de nommer une seule localité argentine de quelque importance qui n'ait point une ou deux feuilles et plusieurs de celles-ci sont quotidiennes (1).



D. Carlos Vega Belgrano,
Directeur du *El Tiempo.*



D. F. Lopez Benedicto,
Directeur de *El Correo Español.*

VII

Le congrès de 1901 a été inauguré par le général Mitre et successivement présidé par MM. Gache et Zevallos. Les propositions qui y ont été discutées attestent les préoccupations de la presse même. C'est ainsi que le directeur de *El Tiempo*, D. Carlos Vega Belgrano a formulé ces deux idées qui, suivant lui, doivent dominer tout le journalisme moderne : la presse aura pour rôle de diriger l'opinion et non de la refléter uniquement; la presse nationale doit être un organe non seulement d'information, mais aussi d'éducation publique. D'autres questions ont été soumises à l'examen. Une jeune congressiste, qui

(1) Le *Cercle de la Presse* dont le président est D. Alberto L. Gache forme le lien des journaux et de leurs représentants.

occupe une situation influente dans le journalisme argentin, Mme Juana Blanco, a émis le vœu de voir les journaux se consacrer avec une activité toute particulière à la question de l'enfance, et ce vœu a été accueilli d'autant plus favorablement que déjà *la Prensa* avait pris l'initiative de le réaliser en prenant à sa charge douze cents enfants du peuple, qui sont instruits aux frais du journal. Citons encore parmi les sujets étudiés ceux qui se rattachent à la création d'une société d'assurances contre les accidents et de secours mutuels dont les membres ne seraient que des journalistes. Un des orateurs du Congrès, M. Louis Bonaparte, a insisté sur l'urgence de la solidarité entre tous les membres de la presse, quelle que soit l'opinion qu'ils défendent. En outre M. Reyes a réclamé pour la presse devant les tribunaux un jury spécial. M. Alexandre Ghigliari a surtout appuyé sur la moralité du journalisme et le devoir imposé à celui-ci de ne donner aucune information qui soit de nature à blesser les mœurs ; cette proposition a été développée par plusieurs de ses confrères, les uns voulant qu'aucun journal ne parlât des duels et des suicides et ne donnât de détails sur les crimes de droit commun, les autres exigeant que le rôle moral de la presse ne se bornât point à l'abstention de toute citation d'un fait condamné par la société, mais s'appliquât aussi à l'exemple des vertus civiques. Dans cet ordre d'idées, M. Carroche a suggéré la création de journaux spéciaux pour l'enfance, comme d'autres ont conseillé de joindre aux journaux qui entrent dans la famille un supplément pour les jeunes gens et les jeunes filles. Parmi tous ces désirs de réformes, il convient de rappeler le *mémoire* présenté par le Dr Cittadini sur les institutions de prévoyance et de coopération entre journalistes. L'auteur de ce travail se résume ainsi : « Le travail intellectuel est partout moins rétribué que le travail manuel ; l'ouvrier de la pensée ne peut par suite constituer d'épargne ; il se livre à un labeur ingrat qui épuise ses forces, l'oblige à l'improvisation sans repos et ruine sa santé, en mettant fréquemment en péril ses facultés. Il rend des services quotidiens à la société qui fréquemment ignore jusqu'à son nom. De son vivant il est esclave ; après sa mort il tombe neuf fois sur dix dans l'oubli. Le Congrès de la Presse Argentine a donc pour obligation de faire élever un monument où reposeraient ces soldats du devoir après avoir succombé à la lutte ; en même temps, il doit créer un asile national de la vieillesse intellectuelle, un refuge où les invalides du travail intellectuel trouveront la paix de leurs derniers jours et la sécurité de leurs derniers lendemains. »

L'idée est généreuse. Elle ne s'adresse pas seulement aux Argentins ; mais la France et tous les autres pays pourraient et devraient en réaliser l'application.

Charles Simond.

UN POETE GENEVOIS : LOUIS DUCHOSAL [1]

Le 28 février de cette année, dans un rez-de-chaussée des faubourgs laborieux de Genève, s'éteignait à trente-neuf ans un poète de grand talent et de grande douleur : Louis Duchosal. Bien que sa réputation n'ait guère franchi les limites de la Suisse française, il fut de ceux qu'on n'oublie pas : peut-être même la célébrité viendra-t-elle à son œuvre, comme elle vint à l'œuvre posthume d'un autre Génevois, H.-F. Amiel. Je voudrais essayer de fixer ici le souvenir qu'il m'a laissé, et de dire ce que fut sa poésie, — très pure et très belle dans ses meilleures parties, douloureuse souvent jusqu'à la plus poignante émotion, riche en morceaux qu'on peut conserver dans sa mémoire à côté de certaines pièces de Henri Heine, dont ils rappellent parfois les résonnances lointaines et comme brisées.

Louis Duchosal appartenait à une modeste famille, d'origine savoyarde, établie à Genève. Il naquit en 1862 et passa les deux tiers de sa vie dans une de ces vieilles maisons de l'ancienne ville (rue de la Croix-d'Or, n° 33), qui sont tristes et suggestives. On entre par une petite porte étroite, on suit un vestibule humide où déjà une odeur de vétusté vous prend à la gorge ; on traverse une cour intérieure que le soleil n'atteint pas, on s'engage dans un obscur escalier pour arriver enfin dans un appartement dont les pièces sont grandes et vides. Les fenêtres, souvent « à guillotine », ouvrent tantôt sur la cour, tantôt sur la rue, tantôt, dans les étages supérieurs, sur le beau paysage du lac ou du Salève, qui forme alors un singulier contraste avec l'aspect morne des murailles et des toits voisins. Rousseau naquit dans une maison comme celle-là : il y apprit à aimer les champs. Représentez-vous, dans un tel cadre, un enfant à l'imagination vive, aux goûts poétiques : quels ferments de rêve déposés au fond de lui par ce qu'il voit, par ce qu'il ne voit pas, par

(1) Œuvres de Louis Duchosal : *Le Livre de Thulé*, Lausanne, Payot 1891. — *La forêt enchantée*, Genève, Eggimann 1892 ; le *Rameau d'or*, édition plus complète du même ouvrage, même librairie, 1894. — *Le Guet*, drame en un acte, Genève, Stapelmohr 1890. — *Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*, comédie en un acte, *id.* — *La petite fleur bleue*, Lausanne, Payot 1895. — *Polichinelle et Cie*, Genève, *Pages littéraires*, 1897. — V. les articles de MM. G. Vallette (*La Suisse*, 2 mars 1901), L. Debarge (*Semaine littéraire*, 9 mars *id.*), P. Seippel (*Journal de Genève*, des 11 et 18 mars, *id.*), Ph. Monnier (*Gazette de Lausanne*, du 16 mars, *id.*), etc.

la saisissante opposition de la tristesse des bâtisses où s'entassent les hommes et de la magnificence de l'espace qui l'appelle ! Quels horizons ouverts à ses nostalgies ! comme il doit lui tarder de fuir vers l'inconnu! et comme, en raison même de ses mélancolies, il restera toujours, plus tard, comme retenu par quelque lien invisible à ce premier nid.

La vieille maison où je suis né
A paru, je crois, me reconnaître;
Le souvenir, d'un doigt décharné,
M'a fait signe au coin d'une fenetre

. . . .

Dans mon pauvre cœur j'entends s'ouvrir
Comme des milliers de portes closes ;
Je sens les liens me ressaisir
Qui m'attachaient à toutes ces choses... (1)

L'enfant qui naquit dans cette vieille maison a souvent rappelé ses impressions, ses premiers rêves, ses souvenirs, dans plusieurs de ses meilleurs poèmes et dans une gracieuse nouvelle, *Les Aventures du petit Noël* (3) : un joli petit garçon, qui « se tenait droit comme un i, portait haut la tête, une tête fraîche, aux traits délicats et charmants comme des nuances », un petit flâneur pour qui les moindres choses prenaient un sens profond : « Une simple boîte de Chicago, dans la vitrine d'un épicier, lui rappelait les buffles sauvages qui parcourent les romans de Mayne-Reid et de Gustave Aymard » ; un petit fantaisiste, hurluberlu et sentimental : ne s'avisa-t-il pas de tomber amoureux d'une tête de cire, et d'en être malade ? et un petit liseur encore, un liseur passionné qui dévorait du même appétit tous les livres que le hasard plaçait sous sa main :

Mes livres d'écolier avaient des airs de dieux.
Comme un prêtre qui monte à l'autel radieux;
Je devançais l'aurore à ma table d'étude
Pour le culte du rêve et de la solitude... (2)

On lui conseillait parfois de s'arrêter un peu : il continuait de plus belle. Et puis, les plus radieuses espérances fleurissaient dans sa chambrette. J'imagine qu'il avait tous les prix ; on lui promettait qu'il « irait loin » ; on escomptait l'avenir. Et voici que vers sa quinzième année, le mal s'abattit sur lui...

Un mal affreux, impitoyable, au développement lent et régulier comme un écrou qu'on serre : l'ataxie. Le malheureux n'en comprit pas tout de suite le caractère implacable et fatal. Il s'observait, se

(1) *La forêt enchantée.*
(2) *La petite fleur bleue.*
(3) *Le livre de Thulé, Prologue.*

fixait des délais pour guérir, essayait des traitements dont il attendait merverveille. Pourquoi ne vaincrait-il pas la maladie? Il avait l'énergie, et, comme il disait avec un optimisme touchant, « une santé de fer ». Les jambes s'embarrassaient, des douleurs lancinantes traversaient la moëlle : mais « le coffre était solide », l'estomac allait bien, la tête aussi. Un peu de patience, quelques semaines ou quelques mois, et il redeviendrait « comme les autres ». Alors, narguant la souffrance, il faisait des plans, et chantait son grand courage et la douceur de vivre avec une exubérance de joie qui vous tire presque des larmes, quand on se rappelle sa voix :

... Bonjour, grand soleil : voici mon espoir,
Voici mon orgueil, fais-leur un peu signe;
Ils voulaient la grappe, ils ont une vigne
Je t'offre un baiser, étoile du soir.

Je suis comme un roi, je porte une épée
Et l'ambition me brûle le sang;
Je vais te conter mon âme, ô passant!
Mon cheval hennit pour une épopée (1).

Quand il chantait ces vers d'espérance, Duchosal marchait encore, tant bien que mal, en s'appuyant au bras d'un ami, pouvait parler, écrire, exprimer les idées qui s'agitaient dans son cerveau et couraient avec la rapidité dont ses pauvres membres étaient privés. Il pouvait tenir sa place au soleil, jouer son rôle dans la bataille des opinions, déployer son ardeur combative, exercer son action personnelle sur le mouvement artistique et intellectuel de son pays. Sa maladie même, qui l'enchaînait, augmentait d'autre part sa popularité, par la sympathie universelle qu'elle suscitait, qui venait à lui, qui l'entourait. Il eut deux ou trois belles années. De jeunes hommes distingués, MM. Adrien Wagnon, Alphonse Vay — mort en pleine maturité, après une existence trop courte, mais admirablement remplie — Emile Yung etc., essayèrent de fonder une *Revue de Genève*, dont ils lui confièrent la direction. Ses jugements en matière d'art étaient écoutés et discutés : il fut parmi les premiers à défendre le beau talent vigoureux de M. Ferdinand Hodler, qu'on bafouait alors, et qui maintenant décore les musées et les édifices publics; il signala les premières toiles du paysagiste exquis qu'est M. Louis Rheiner, du peintre robuste et sain qu'est M. David Estoppey; il eut le courage aussi de critiquer quelques maîtres trop incontestés. Ses articles étonnaient un peu : on admira ses vers, sans réserve. Il eut cette gloire que souhaitait le Tasse, d'être montré du doigt quand il passait dans les rues, entouré d'artistes chevelus et de poètes imberbes. Les jeunes filles lui envoyaient des fleurs. C'est dans cette

(1) *Le Livre de Thulé.*

heure propice que parut le *Livre de Thulé*, pour lequel j'eus l'honneur d'écrire une préface.

Heureux livre, malgré les douleurs qu'il exprime ! Livre jailli d'un conflit tragique d'espérances et de désespoirs qui permettait encore à la pure poésie d'intervenir dans sa beauté consolante! Le poète, condamné sans le savoir, dominait son mal; la souffrance n'était point pour lui une habitude déprimante; il n'abandonnait aucun de ses rêves; il se débattait entre les plus ardents désirs et la renonciation qu'il entrevoyait déjà; il apercevait l'amour apparaître et s'enfuir; il pressentait, par delà son horizon borné, l'infinie beauté du monde qui l'appelait; puis il retombait sur son pauvre fauteuil, de tout le poids de ses membres de plomb; il se trouvait dans cet état de doute et d'angoisse entre tous favorable à la poésie *expressive*. Que les « olympiens », que les « impassibles » se gardent bien d'ouvrir le *Livre de Thulé* : c'est un recueil réservé à ceux que touchent la souffrance, qui savent écouter les plaintes, qui cherchent l'âme en deuil par delà les images éclatantes, qui devinent le sens déchirant qu'ont parfois des chants de triomphe ou des cris d'espérance. J'en veux détacher deux morceaux, que je trouve admirables :

DERNIER DÉCOR

Pour que la mort te soit douce et bonne, ô cœur triste,
Je veux réaliser ce vieux rêve d'artiste
Que, l'esprit douloureux, j'ai longtemps caressé ;
Je veux, fuyant ces murs où je vis oppressé,
M'en aller vers la mer endormie où Venise,
Dans un silence morne et fatal, agonise
Sous le fardeau trop lourd d'un passé glorieux.
Oubliant les combats du sort mystérieux,
J'y passerai le temps que je dois encor vivre
A regarder l'eau grise et miroitants, à suivre
La musique des flots ou bien les jeux follets
Des rayons sur les quais et parmi les palais
Qui, noirs et hauts, les pieds enfoncés dans le vase,
Semblent encor plongés dans une antique extase.
Et, devant eux, songeant à mon mal sourd et lent,
Ce sera mon plaisir, et le plus consolant,
D'établir une intime et suprême harmonie
Entre la cité morte et l'âme à l'agonie.

LA DERNIÈRE PASSANTE

Reste dans ton chemin de soleil, mon enfant,
Et porte ailleurs la dot rose de tes sourires,
Ce cœur, mon pauvre cœur navré que tu désires,
Ne répond plus au tendre appel de l'olifant.

Il a fait sa carrière et regagné par l'ombre
Une auberge fameuse à l'enseigne d'oubli ;
L'hôtesse est douce, avec un sourire joli,
Et verse un vin calmant dans mon broc de grès sombre.

La cloche qui chantait à la tour de l'orgueil
N'a plus qu'un glas et c'est à grand'peine qu'il sonne ;
Les lauriers sont coupés, mon enfant, et personne
Ne remontera plus l'escalier de mon deuil.

Cherche un pennon plus neuf que ma loque froissée,
Je ne suis pas celui que les songes t'ont dit,
Le beau Prince, l'amant, l'élu du Paradis,
Celui pour qui fleurit un lys dans ta pensée.

Je ne suis pas le mage au chant ensorceleur,
Et le peuple fatal a surpris ma bastille,
Voile tes yeux bénis, referme ta mantille.
Cherche ailleurs l'orient de ton âme de fleur.

Ton sexe est la bonté, ton but est la caresse.
Le sein tremblant devant mes beaux temples brisés,
Tu t'es dit : « Le pauvre homme a besoin de baisers ! »
Et te voici m'offrant le lait de ta tendrese.

Mais tes yeux ont mal lu dans l'oracle vermeil,
Ta pitié seule est là, les mains pleines de choses.
Marguerite aux yeux d'or, passe et garde tes roses,
O belle au bois dormant, reprends ton bleu sommeil !

Presque toute l'âme de Duchosal tient dans ces deux pièces. La *Dernière passante* exprime cet amour de l'amour qui remplit de rêves sa pauvre vie, et qui imprègne toute sa poésie d'un désir si tendu, d'un accent si désespéré. Le *Dernier décor*, c'est le dilettantisme dont il fut pénétré comme presque tous les hommes de sa génération. Il voulait, comme eux, tout connaître, tout comprendre, tout embrasser, jouir de la beauté du monde, de celle du passé, de l'art, de l'histoire, des grands monuments magnifiques et des paysages de lumière. Il voulait pénétrer les symboles mystérieux qui le sens profond des choses, absorber les mélancolies dont les livres sont remplis, s'assimiler la gaîté qu'il y a dans la fantaisie. Mais, tandis que les autres pouvaient, avec un billet de chemin de fer, se transporter du Bargello où s'entassent les chefs-d'œuvre des Florentins, dans les vieilles villes des Flandres que dorent les Memling, dans les bibliothèques que remplissent les manuscrits sacrés, il demeurait, lui, confiné dans sa chambre de la rue de la Croix-d'Or ou de la route de Frontenex, sans autre distraction que de recommencer chaque jour la même promenade, forcé de faire à lui seul tous les frais de ses rêves qu'aucune vision directe ne venait soutenir. De là, sans doute, son

goût pour des fantômes dont il aurait plus facilement reconnu l'inconsistance, s'ils n'eussent conservé à ses yeux l'attrait de l'inaccessible ; de là, quelques incursions malheureuses dans un domaine où l'art risque de se confondre avec l'artifice ; de là des galanteries inattendues, de gauches évocations des masques de la comédie italienne, toute une petite mythologie littéraire qui, par bonheur, occupe peu de place dans l'ensemble de l'œuvre.

Cependant, la maladie avançait, suivant une progression si lente que le supplicié conservait quelques illusions. Ceux qui le voyaient chaque jour ne pouvaient noter aucun changement appréciable dans son état, qui cependant empirait, d'une année à l'autre. S'en rendait-il compte ? Il ne le dit jamais. Pourtant, il y eut des changements qui, pour être amenés peu à peu, n'en étaient pas moins significatifs, et qui durent le désespérer. Ainsi, le moment arriva où il dut remplacer le bras des amis complaisants par des béquilles : décision lancinante, j'en suis sûr, qui força son optimisme à mesurer le chemin parcouru, depuis l'époque où il chantait encore :

> Tout le désespoir qui mouille ce livre
> Provenait d'un pli de rose en mon lit (1).

Puis les béquilles elles-mêmes ne suffirent plus ; la voiturette devint nécessaire...

Pendant des années, on la vit aller et venir, cette voiturette, avec une activité infatigable. Chaque dimanche, entre autres, elle gravissait les pentes dures de Champel pour s'arrêter devant l'agreste maison d'un autre poète, M. Edouard Tavan, l'auteur de ces *Fleurs du rêve* qui sont, avec le *Livre de Thulé*, le chef-d'œuvre de la poésie genevoise. Transporter le malade, de la cour dans le cabinet de travail, le long du vestibule, c'était une grosse affaire : le malheureux n'arrivait dans son fauteuil qu'épuisé, haletant, couvert de sueur. On lui essuyait le front, il reprenait haleine et allumait une cigarette : car il ne perdait pas courage, il voulait braver son mal jusqu'au bout, agir en homme bien portant. En 1894, si je ne me trompe sur la date, il trouva encore moyen de réaliser un de ses rêves, le seul, je crois, qu'il ait jamais atteint : celui d'un voyage à Paris. Sa voiturette glissa parmi l'encombrement des boulevards, suivit, par le soleil printanier, les avenues des Champs-Elysées, gravit les hauteurs de la « butte sacrée », le conduisit dans tous les endroits qu'il connaissait par la description des livres, et qu'il voulait voir, dans les théâtres, dans les salles d'exposition, dans les musées, dans les cafés célèbres de Montmartre et du Quartier Latin. Le petit domestique qui le poussait, n'en pouvait plus : lui, ne connaissait aucune fatigue. Un rhume violent s'en mêla ; n'importe, il ne perdit pas une heure, il exécuta son programme jusqu'au bout. Puis il regagna Genève un peu déçu :

(1) *Le livre de Thulé.*

soit que les choses qu'il avait vues fussent restées au-dessous de son attente, soit qu'il eût mesuré pour la première fois, dans la grande ville, la disproportion de ses forces et de ses désirs, en reconnaissant l'étroitesse du cercle d'action où le confinait son infirmité.

Ce cercle se resserrait sans cesse, comme sous la pression d'un doigt invisible. Duchosal, maintenant, conservait à peine la possibilité de se cramponner à ceux qui le tiraient de sa voiturette. Ses jambes, complètement paralysées, semblaient attachées à son corps comme des membres artificiels. Ses mains et ses bras, qu'il ne gouvernait plus qu'à demi, paraissaient désarticulés. Comment décrire ses mains ? ses grosses mains gourdes dont les doigts se tordaient et se convulsaient sans cesse, comme si chaque phalange n'eût plus été qu'un tronçon indépendant, ses pauvres mains maladroites qui ne pouvaient plus que briser ou renverser les objets qu'elles tâchaient de saisir. En même temps son corps, autrefois puissamment charpenté et d'une solide ossature, s'amenuisait, diminuait, de plus en plus mince et ratatiné. Il ne pouvait plus écrire que sa signature, sa parole se troublait jusqu'à devenir presque inintelligible : n'importe ! il dictait encore des articles pour le *Journal de Genève*, des vers qui lui survivront. Et la vaillante voiturette continuait à suivre les vieilles rues de la ville natale. Sous le paquet de châles où disparaissait le buste, la tête se dressait, curieuse, mobile, avec les yeux actifs derrière le pince-nez, des yeux qui courent dans tous les sens pour cueillir encore au passage quelque impression de vie ou de gaîté : l'image d'une jolie femme filant le long des boutiques, celle des fleurs dont la vieille place du Mollard s'égaye aux jours de marché, ou l'aspect du port à l'heure où les bateaux déversent le flot joyeux des étrangers. Je le vis pour la dernière fois au mois de septembre dernier. Il était affreusement changé, la mine blafarde, les cheveux grisonnants, la moustache presque blanche. Une mauvaise toux rauque le secouait sans trève. Il me dit qu'il avait dû renoncer à la cigarette, — son dernier plaisir. Il ajouta, de sa voix caverneuse : « Ça n'est qu'une pharyngite... » — Le petit Noël garda jusqu'au bout son optimisme, — qui sait ? son stoïcisme, peut-être.

Pas plus que sa vie, sa mort ne ressembla à ses rêves. Il avait désiré, pour « dernier décor », des palais mélancoliques, et aussi, le dernier baiser d'adieu de l'amour :

C'est ainsi qu'il faudrait mourir,
Cœur sur cœur, la lèvre à la lèvre :
Perdus dans une même fièvre,
La mort aurait l'air de fleurir... (1)

L'ami commun qui me renseigna sur ses derniers jours, M. Louis Courthion, me dit qu'il souffrit jusqu'à la fin, — un peu consolé peut-

(1) *La forêt enchantée.*

être par la fidélité de quelques rares amis, et surtout, par ce dévouement maternel auquel il recourait toujours après les écarts où l'emportaient ses illusions :

O ma pauvre mère ! voici :
Sur le noir brancard du souci,

Votre enfant que l'on vous ramène,
Sanglant de la bataille humaine

Au combat il fut le premier;
L'aigle volait à son cimier;

Il semblait de sa claire épée
Faire signe à quelque épopée...

. . . .

Pauvre mère ! Souvenez-vous
Quand il dormait sur vos genoux,

. . . .

Vous avez trop dit au soleil :
Fais-toi plus beau pour son réveil,

Car il porte en sa tête blonde
Toute l'espérance du monde.

. . . .

O mère qui savez guérir,

D'un baiser l'enfant sans défense,
Comme aux jours de la blanche enfance,

Accueillez le pâle blessé
Avec les doux mots du passé...

L'âme qui vécut dans ce corps lamentable fut une âme de désirs et d'ambition, une âme d'énergie, une âme trempée pour l'action, une âme de lutteur et de conquérant. Les notices nécrologiques ne sont pas toujours exactes, parce que, dans la hâte de parler des morts, on n'a guère le temps de songer que la vérité seule les honore. C'est ainsi que certains, pour louer Duchosal, ont parlé de sa modestie et de sa résignation. Oh! mille fois non, il ne fut ni un résigné ni un modeste! Il eut au contraire l'orgueil immense de son moi, et de furieuses révoltes contre sa destinée : cet orgueil et ces révoltes, qui l'imprégnaient d'âcreté, le rendirent parfois injuste pour d'affectueuses sympathies, éloignèrent aussi de lui quelques-uns de ceux qui l'entouraient à ses débuts ; mais elles furent les véritables sources de son talent ; et si parfois il semble « résigné », c'est quand son désespoir est plus profond. Songez donc. Il voulait tout avoir, avec une énergie d'autant plus violente qu'elle manquait d'issues; il sentait une partie de son être armé pour la victoire ; il croyait en son génie,

de toute sa ferveur, de toute sa fierté, de toutes ses espérances : et une invisible main arrêtait ses élans, le clouait en place, lui dérobait ses proies. Avec une ardeur que la réflexion ou la rêverie atténuent dans sa poésie, mais qui éclatait aux yeux de ses amis, il désirait éperdûment tout ce que l'imagination des hommes peut concevoir : la gloire, le génie, la puissance, l'amour, la joie. Et tandis que la poésie approchait de lui ces mirages, sa pauvre main qui s'étendait vers eux retombait sur ses genoux paralysés. Il les possédait en rêve ; il agonisait au réveil. Je vous assure qu'il se joua, dans le petit rez-de-chaussée où il passa ses dernières années, dans l'humble voiturette brune qui le promenait chaque jour par les Rues Basses ou le long des quais, un grand drame intime, un drame dont le récit détaillé donnerait peut-être à cette victime les palmes et les rayons qu'elle a tant souhaités. Ce fut le drame de l'esprit enchaîné dans le corps captif, de la volonté tenace terrassée par une force inerte, du désir immense et vain qui se ronge lui-même : drame où un seul personnage se donne à lui-même la réplique en parcourant, dans sa solitude, tout le clavier des désespoirs. Duchosal m'a souvent rappelé ce fabuleux Tantale dont vous connaissez le supplice. Il vécut avec la soif et la faim du nectar et des ambroisies qui circulent aux banquets des dieux, dans des vaisselles d'or, dans des buires de diamant. Il vit les tables somptueuses approcher de ses lèvres : il ne put jamais tenir une coupe pleine dans ses mains désarticulées. Une muraille invisible le sépara de ses rêves, tellement plus beaux que la réalité, puisqu'ils restaient insaisissables. Quelle cruauté de l'*Elément* — comme il appelait parfois, nous dit M. Seippel, la force aveugle et brutale qui pesait sur lui, — quel caprice perfide de la nature mit ainsi une telle âme dans un tel corps? Aucune sagesse ne pourrait répondre à cette question, qui se pose d'elle-même devant un pareil gouffre de misère. Le monde entier s'étend autour de nous, avec ses magnificences ; chacun devrait y cueillir ses fleurs et ses fruits : pourquoi donc les moindres glanes sont-elles refusées à quelques-uns? pourquoi surtout en est-il qui savent, qui comprennent, qui désirent, qui pourraient avoir, et qui n'ont pas, et qui conservent jusqu'au bout la tragique conscience de la privation qu'ils subissent, de l'injustice dont ils sont victimes? Ceux qui ont assisté à l'implacable duel du corps inerte et de l'âme altérée dont Duchosal fut pendant vingt années le héros frémissant, ceux qui ont suivi ses élans éperdus et ses chutes désolées, ceux qui, l'ayant connu, entendent derrière les plaintes discrètes de ses vers les sanglots vrais de son désespoir, ceux-là, s'ils ne peuvent rien expliquer, comprennent du moins à quel point la torture fut complète et le supplice réussi.

EDOUARD ROD.

Les Origines de la famille des Rothschild

I

On a cru connaître tout ce qui concerne les débuts surprenants des célèbres financiers qui sont arrivés à créer, comme dans la légende, un royaume fantastique de millions. Il y a sans doute, à l'heure qu'il est, des fortunes de beaucoup plus considérables à travers le monde. Comme l'a démontré ici même M. L. de Norvins, dans ses études si commentées sur les milliardaires américains, il ne manque pas de l'autre côté de l'océan des Rockfeller, des Morgan ou des Carnegie, dont la fortune individuelle vaut celle de la collectivité des descendants du vieux Meyer Amschel Rothschild, le fondateur de la dynastie. Mais l'histoire ne nous montre point d'exemple d'une fortune plus stable ou des financiers ayant pu, comme ceux-ci, grâce à leur génie des affaires, s'imposer pendant tout un siècle à l'attention de l'humanité. Ils ont réussi à ériger leur fortune en un pouvoir autrement redoutable que celui des monarques européens et à laisser leur empreinte sur la marche de la politique de maints pays pendant une série d'années. Tout porte à croire, cependant, que le xxe siècle verra s'ébranler cet édifice financier qui paraissait, il y a une vingtaine d'années, indestructible. La fortune émiettée est allée avant tout redorer les blasons de nombreuses familles plus ou moins aristocratiques du continent. Les chefs actuels, élevés dans le luxe et amollis par le succès, ont perdu les talents exceptionnels de leurs pères. La brusque apparition des fortunes formidables des États-Unis, la concurrence de grandes et entreprenantes institutions financières qui arrivent à lutter avec succès contre la routine de la vieille maison, dont les capitaux diminuent en même temps que l'initiative des chefs, vont doter l'Europe d'une nouvelle série de rois détronés, les rois presque séculaires de ses finances...

Saisissons donc, tant qu'on s'intéresse encore aux Rothschild, les origines mystérieuses de leur étoile pâlissante. Uue série d'études parues dans la *Deutsche Rundschau* de Berlin, au courant de l'année 1901, vient détruire certains récits erronés et remplacer par des données exactes les légendes dorées, c'est le cas de le dire, qui poussèrent autour du berceau tellement envié des rois de l'or. Grâce à des documents inconnus ou inédits, découverts dans les différentes archives allemandes ou communiqués obligeamment par les intéressés, M. Richard Ehrenberg est arrivé à nous faire connaître la source réelle des millions historiques qui ont fait tant de petits.

Rappelons à cette occasion qu'à l'exception d'un ouvrage anglais de Reeves, qu'il faut consulter avec une certaine méfiance, et d'une notice écrite par Frédéric de Gentz (1) en 1826 et publiée en partie dans le Dictionnaire de la Conversation de Brockhaus, l'étude de M. Ehrenberg est la première tentative sérieuse d'écrire l'histoire de la plus grande maison de banque de l'Europe contemporaine.

(1) *Schriften von Friedrich von Gentz. fünfter Theil*, p. 113 et suivantes, édition de 1840.

II

Meyer Amschel Rothschild naquit en 1743 à Francfort sur le Mein où son père était commerçant. Après un apprentissage dans la maison Oppenheim, de Hanovre, il fonda dans sa ville natale un bureau de change, ce qui le mit en relation avec le prince héritier Guillaume de Hesse-Cassel. Le général von Estorff, qui avait connu le jeune Rothschild à Hanovre, le recommanda au prince Guillaume ; le hasard voulut que, lors de sa première visite au château de Hanau, le général et le fils du Landgraf jouaient aux échecs ; un conseil donné par Rothschild fit gagner la partie au prince, qui trouva plaisir à causer avec le jeune négociant en monnaie et se servit de lui pour enrichir sa collection de médailles. Cela a dû se passer vers 1775. Rothschild négocia aussi des lettres de change sur Londres que le prince Guillaume avait à tirer contre les fournitures de soldats allemands au gouvernement anglais, en guerre avec ses colonies américaines. En 1789, quatre ans après son avènement au trône de Cassel, Guillaume reçut une offre de service de Rothschild ; les renseignements recueillis sur celui-ci furent satisfaisants : « Il avait la réputation d'un homme honnête et travailleur, auquel on pouvait accorder du crédit. » En 1794, le Landgraf avait 150.000 livres sterling à vendre ; sept concurrents francfortois étaient sur les rangs, Bethmann, Melzler, Heyder, Ruppell, Gontard, d'Orville et Rothschild ; les quatre premiers furent chargés de l'opération et ce n'est qu'en 1794, qu'à Rothschild fut confiée la négociation d'effets sur Londres, qu'il paya comptant ; à cette époque, il n'était encore que *Hofagent* financier du Landgraf, il devint *Oberhofagent* en 1801.

Le Landgraf était l'un des plus riches capitalistes de son temps ; il employait le produit de la vente de ses soldats et des traites sur Londres en affaires de banque; il prêtait aux gouvernements étrangers, de même qu'à des particuliers, à des officiers, des fonctionnaires, sans négliger la petite clientèle des boulangers et des cordonniers. En 1784, une opération fut faite par lui avec la cour de Danemark ; mais afin de déterminer le prince à consentir au prêt, les Danois durent payer une commission de 2 1/2 0/0 à ses conseillers.

Ce n'est qu'à partir de 1800 que les relations entre Guillaume et Meyer Amschel Rothschild deviennent intimes et suivies ; Rothschild reçut en dépôt de son protecteur 160.000 thalers à 4 1/2 ; en 1801, 200.000 florins au même taux ; il négocie pour lui l'achat de 120.000 florins d'obligations 4 1/2 du Palatinat, éehangés en 1802 contre des titres de la dette de Francfort ; en 1803, 490.000 florins ville de Francfort ; en 1804, 400.000 florins, Hesse-Darmstadt. Il n'avait d'ailleurs pas le monopole de ces opérations, il partageait avec d'autres maisons la confiance du Landgraf. La première grande affaire que Meyer Amschel fit, toujours pour placer les capitaux de Cassel, fut avec le gouvernement danois, qui, après avoir eu recours jusqu'en 1780 au marché hollandais, se servait depuis une vingtaine d'années de banquiers francfortois, notamment de la maison de Bethmann. En 1804, celle-ci avait proposé à Copenhague de trouver

quelques centaines de mille thalers, qui formaient le solde d'un emprunt non placé, à condition qu'il leur fût accordé 8 0/0 de commission. C'est alors qu'intervint une offre plus acceptable faite sous le couvert de la maison Lawaetz, d'Altona, pour compte de Rothschild, qui demanda au début de ne pas être nommé et qui avança ainsi successivement 1.750.000 thalers. En 1806, lors d'un prêt de 1.300.000 thalers, son nom fut indiqué pour la première fois et les coupons furent dits payables à sa caisse (1). Contrairement à l'usage antérieur de ne faire des prêts qu'à courte échéance, l'emprunt, conformément aux désirs du Landgraf, qui voulait avoir un revenu élevé et durable, fut conclu pour une série d'années ; l'intérêt ressortait, à 6 0/0. Pour la première fois aussi, il fut émis des obligations en coupures libellées en chiffres ronds et facilement négociables. C'est vers cette époque (octobre 1806) que l'électeur de Hesse confia sa fortune liquide à son *Hofagent* qui, contrairement à l'opinion courante, ne la conserva pas, mais la fit passer à Londres, où se trouvait son fils Nathan Meyer. Celui-ci a raconté qu'il reçut par la poste 600.000 livres, qu'il administra à la satisfaction du déposant princier : et ce dernier comme témoignage de reconnaissance, lui fit plus tard cadeau de vin et de linge. Meyer Amschel mourut en 1812, après avoir, en 1810, modifié la raison sociale en Meyer Amschel et fils : il laissa la réputation d'un homme intègre, extrêmement bienfaisant et grand connaisseur en antiquités, en médailles et en objets d'art.

Des cinq fils de Meyer Amschel, ce fut le troisième, Nathan Meyer, qui exerça la plus grande influence sur le développement de la maison. Nathan se rendit en Angleterre, pour y faire des affaires en marchandises (vraisemblablement en étoffes) ; il avait apporté avec lui 20.000 livres sterling qu'il tripla en quelques années. L'exportation d'Angleterre était difficile dès 1800, bien que le blocus continental n'eût été décrété qu'en 1806, mais elle était lucrative. Après avoir passé quelques années à Manchester, Nathan s'établit à Londres, où il reçut en 1806 l'argent hessois et remplaça comme banquier de la cour, la maison Van Notten. Il avait alors 28 ans. Cette même année, la compagnie des Indes fit vendre sur le marché 800.000 livres sterling en or ; Nathan acheta tout le métal, dont il savait que le duc de Wellington avait un pressant besoin et dont il détenait une grande quantité de lettres de change, acquises à bon marché. Le gouvernement fit venir l'acheteur de l'or et lui déclara qu'il lui fallait ces 800.000 livres; une fois en possession, on ne sut plus comment le faire passer en Portugal. Nathan s'en chargea et il dit plus tard, à sir Thomas Burton, le célèbre philanthrope antiesclavagiste, que

(1) On conserve à Copenhague une obligation, dont le coupon porte : Au 1er février 1806 l'agent supérieur de la cour de Hesse, Meyer Amschel Rothschild, paiera sur l'obligation n° .... de 1.000 Reichsthaler en louis d'or datée du 1er février 1805, les intérêts pour l'année écoulée avec 45 Reichsthaler en louis d'or, à raison d'un louis d'or par 5 thalers. Collège Royal des finances à Copenhague.

c'était la meilleure affaire qu'il eût jamais faite. Vers cette époque (1808-1810) Wellington, engagé dans la guerre d'Espagne, où il devait tout payer en espèces sonnantes, était obligé de se procurer des fonds en vendant des traites sur la Trésorerie, négociées à perte. Il existait alors un syndicat de changeurs, établis à Malte, en Espagne, en Sicile, qui exploitait la situation financière difficile. La partie la plus compliquée de l'opération pour Nathan Rothschild était le transfert des espèces en Espagne.

En 1812, après l'assassinat de Perceval, Vansittart devint chancelier de l'Echiquier et eut pour bras droit dans ses opérations financières avec le continent, un homme de premier ordre, le commissaire général Herris. L'Angleterre, déterminée à poursuivre vigoureusement la guerre contre Napoléon, se trouvait avoir des alliés : l'Autriche, la Russie et la Prusse, dont les finances étaient dans un état déplorable et auxquelles il fallait absolument venir en aide par des subsides.

De 1813 à 1815, l'Angleterre accorda 15 millions de subsides, dont 11 millions aux trois grandes puissances, tandis que le reste était partagé entre les petits Etats. Le prince d'Echingen reçut pour sa part 1.615 livres. Il fallait en outre pourvoir à la solde et aux dépenses des troupes anglaises qui, en 1815, coûtaient encore 1 million de livres par mois. Le transfert de ces sommes considérables se fit en 1813, par les envois d'argent en lingots ou en monnaie, ou par la négociation de traites sur Londres. Ces deux procédés avaient de graves inconvénients. On faisait bien des envois d'argent sur des navires de guerre, ce qui n'écartait pas le danger de prise ou de naufrage et il fallait payer jusqu'à 8 0/0, comme prime d'assurance. Le transport par terre n'était pas moins dangereux ; il était en outre difficile de se procurer en Angleterre du numéraire en si grande quantité. Le change anglais subissait une forte dépréciation : 30 0/0 en 1813; c'était une grosse perte pour le Trésor anglais ou pour les Etats subventionnés, qui avaient en outre de la peine à écouler de fortes quantités d'effets sur Londres et cependant les besoins étaient urgents. En 1813 la Prusse avait à recevoir 630.000 livres de subsides, le conseiller de cour Bartholdy, envoyé de Berlin à Vienne, réussit à grand'peine à écouler 83.000 livres ; à Berlin on ne put vendre que 25.000 livres. Au milieu de ces difficultés Herris proposa au chancelier de l'Echiquier un nouveau plan pour assurer le service de la Trésorerie sur le continent. Ce plan avait été élaboré par Nathan Rothschild; il fut envoyé en secret, avec des instructions, en Hollande et en Allemagne, pour acheter, partout où il en trouverait, même à Paris, de la monnaie française et la faire parvenir, par les voies les plus diverses, au quartier général de Wellington, qui put tout payer comptant, tandis que les alliés combattaient contre les plus terribles embarras d'argent. Rothschild manœuvra si bien que la Bourse ne s'aperçut pas de ces opérations et 700.000 livres sterling de traites sur la Hollande et Francfort purent être achetées, sans peser sur le change.

En 1814 les opérations de Rothschild prirent encore une plus grande extension ; il acheta tout d'abord 200.000 livres sterling de traites sur Paris, nécessaires pour payer les frais de voyage de Louis XVIII rentrant dans sa capitale ; on négocia ensuite avec les Etats du continent pour les convaincre de l'intérêt qu'il y aurait à leur remettre des effets payables sur le continent en cessant de tirer sur Londres ; le gouvernement anglais se chargeait d'assurer le mode de paiement ; toutes les opérations devaient être centralisées à Paris et l'intermédiaire, dont le nom ne fut pas nommé, était Rothschild. Herris fut envoyé à Paris où la livre sterling ne valait que 17 fr. 50 ; il paya d'abord 100.000 livres en or apportées avec lui de Londres ainsi que 137.000 livres en traites sur Francfort et Berlin que Rothschild avait achetées et de la même façon, des sommes considérables à la France, l'Autriche, aux troupes anglaises. Grâce à cette nouvelle méthode le change sur Londres remonta rapidement à 21 francs. L'intervention de Rothschild demeura secrète. Le Trésor anglais réalisa une économie de 120.000 livres. Le nom de Rothschild ne fut connu de la foule que pendant les Cent Jours. Durant cette période, au moment des embarras financiers de la Prusse, Herris fit verser 200.000 livres à Berlin et ce fut la première fois qu'on y entra en contact avec Rothschitd. Salomon de Rothschild fut chargé d'y apporter l'or ; il fournit encore 150.000 livres, mais à des conditions si défavorables que le gouvernement anglais dut se décider à rembourser la perte subie par la Prusse dans l'opération. Herris, dans deux rapports en 1816 et en 1822, a rendu compte de la façon dont le paiement des subsides a eu lieu et il y révéle que, depuis 1814, 18 millions de livres sterling furent payées sur le continent par l'intermédiaire d'un seul agent. L'économie réalisée a dépassé 500.000 livres. Herris déclare hautement que c'est uniquement à l'intervention de Rothschild et de ses frères sur le continent que le succès a été dû.

Après la mort de leur père en 1812, les cinq fils avaient continué les affaires en s'établissant dans les différentes grandes villes, ce qui avait facilité considérablement le transfert de l'argent anglais. Anselme, l'aîné, demeura à Francfort ; le second, Salomon, résida d'abord à Berlin, puis définitivement à Vienne ; Nathan était à Londres ; le quatrième, Charles, s'établit en 1821 à Naples. James, âgé de vingt ans, se rendit à Paris où il fonda en 1817 la maison de Rothschild frères.

M. Ehrenberg nous montre après, 1815, les Rothschild essayant d'entrer en concurrence avec les grands banquiers Baring de Londres, qui avaient acheté en 1814 l'ancienne maison Hope et Cie d'Amsterdam. On sait comment, en 1817, Baring et Hope contractèrent pour la France un emprunt de 350 millions, moyennant un taux de 2 1/2 0/0.

Ce fut par l'intermédiaire des Parish, banquiers hambourgeois d'origine anglaise, que les Rothschild entrèrent en relations avec le gouvernement autrichien. Parish, en 1817, avait procuré au gouvernement de Vienne un emprunt de 50 millions au taux de 9 0/0. Les

premières grandes émissions dont les Rothschild furent chargés après la paix de 1815 furent deux emprunts prussiens. Les archives prussiennes conservent les actes relatifs à cette affaire qui fut négociée à Londres. Après des pourparlers prolongés, le 31 mars 1818 un emprunt de 5 millions de livres fut pris au cours moyen de 72 sur lesquels 4 millions étaient pris ferme. L'opération rencontra beaucoup d'opposition de la part des financiers berlinois. En septembre 1818, le nouvel emprunt monta à 83, pour descendre à 73 et atteindre le pair en 1824. Des quatre grands emprunts d'Etat, conclus en 1818, l'emprunt prussien fut seul négocié par les Rothschild; ils n'eurent pas d'autre part aux emprunts anglais, hollandais.

En 1819 ils émirent à Londres un emprunt anglais de 12 millions de livres, qu'ils avaient pris au cours de 70, et qui, en présence de la crise qui sévissait à cette époque, tomba à 65 pour remonter à 70, seulement en 1820. Cette même année, Salomon Rothschild, conjointement avec David Parish, contracta deux emprunts à lots d'ensemble 48 millions de florins. L'opération réussit mal. En 1821 nous rencontrons un emprunt napolitain de 16 millions de ducats; en 1822, l'emprunt anglo-russe de 6 millions 1/2 de livres sterling; puis un nouvel emprunt prussien de 3 millions 1/2 de livres (le second emprunt anglais). Nous constatons en 1824, un nouvel emprunt napolitain et divers emprunts d'Etat allemands; mais en 1823, les Rothschild sont entrés en relation avec le gouvernement français. Villèle les chargea d'une émission de 23 millions de rente (400 millions de capital), cela devait être une première étape en vue d'une conversion de 5 milliards de rente, 5 p. 100 en 3 p. 100, dont Nathan Rothschild avait élaboré le plan, qu'il avait fait soumettre par James à Villèle. D'après les indications que donne Vincent Volte dans ses mémoires, Rothschild était associé avec Baring et Laffitte, et chacun avait pris des sous-participants. On sait comment, en avril 1824, les Chambres rejetèrent le projet de conversion et comment la rente tomba de 106 à 98, pour remonter, après la démission de Chateaubriand, à 104. L'affaire dut être liquidée avec de grosses pertes. Ouvrard qui, par l'intermédiaire de Ricardo à Londres, avait joué à la baisse, gagna de très grosses sommes. En 1825 le projet de conversion fut adopté par les Chambres, mais on ne réussit à convertir que 30 millions.

Les renseignements donnés par M. Ehrenberg s'arrêtent à 1825. Nathan Rothschild a été le premier à introduire à Londres des emprunts étrangers, notamment en dehors des emprunts prussiens, russes, autrichiens, napolitains, en 1825 un emprunt brésilien. La crise de 1825 ne le toucha pas et il put même venir en aide à la Banque d'Angleterre par le remboursement de 300.000 livres en or.

Bien plus que Francfort, Londres a été la base véritable sur laquelle s'est édifiée la grandeur de la maison de Rothschild, qui, après avoir eu des branches en Italie et en Allemagne, ne conserve plus ses sièges qu'en France, en Angleterre et en Autriche. La maison de Francfort a liquidé récemment, et sa place a été prise par la Disconto Gesellschaft, qui a établi une succursale dans cette ville.

Jean de Mezeray.

LA FEMME JAPONAISE (1)

I. — Physionomie de la femme japonaise

Comparée à la Française, la Japonaise est de beaucoup plus petite. Sa taille moyenne est de quatre pieds cinq ou six pouces. Si, par hasard, elle atteint cinq pieds ou les dépasse, la femme japonaise ne s'en montre pas fière, tout au contraire. A mesure qu'elle avance en âge, différente en cela de ses sœurs étrangères, il est très rare qu'elle prenne de l'embonpoint. Elle reste à peu près toute sa vie une sorte d'enfant, et les étrangers n'ont point tort de la comparer à une poupée. Cependant, dans le nombre, on en trouve qui atteignent six pieds de haut, et le poids respectable de 100 kilogrammes.

La femme japonaise croît jusqu'à dix-huit ou dix-neuf ans; passé vingt ans, il est très rare de la voir grandir.

Parmi les femmes japonaises, il en est un certain nombre qui n'ont rien à envier aux Européennes sous le rapport de la blancheur de la peau. Lorsque cette blancheur est légèrement colorée de rose, c'est le *nec plus ultra* de la beauté. Malheureusement cette beauté se ternit vite. La proportion des femmes à peau blanche est de une sur dix environ; inutile de dire que cette blancheur est tenue en très haute estime. Il y a un proverbe qui dit : « Peau blanche cache sept malheurs (2) ». C'est une autre façon de dire quel cas en font les Japonais.

La blancheur de la peau étant ainsi appréciée par les Japonais, il va de soi que les femmes usent largement du fard et de la poudre de riz. Il n'est point de jeune fille qui ne se farde, et

(1) *Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié les remarquables études sur le* Théâtre *et les* Romanciers japonais, *insérées ici même au courant de l'année* 1900 *par M. J. Hitomi, le délégué du gouvernement de Formose. De retour dans son pays natal, notre distingué collaborateur a bien voulu reprendre sa collaboration à* La Revue. *Cette courte notice consacrée à la femme japonaise, précède ainsi une série de travaux approfondis sur l'évolution du Japon moderne, dont le premier sur* le Roman du Dai Nippon en 1900 et 1901, *paraîtra dans* La Revue *avant la fin de cette année.*

(Note de la Rédaction).

(2) *Iro no shiroki wa shichi nan wo kakusu.*

comme cette pratique a été élevée à la hauteur d'une science, même les peaux les plus rebelles finissent par paraître blanches au naturel. Les Japonaises se fardent non seulement le visage, mais même le cou et les mains. Sur les lèvres, elles appliquent une légère couche de carmin, ainsi que sur les joues. Les Japonais apprécient beaucoup celles qui se fardent légèrement et les nomment du nom technique de « Usukesho », (fard léger). Les jeunes filles de bonne maison se gardent bien d'un fard trop épais.

S'il y a des femmes à la peau du visage blanche, dont les pieds et les mains ont la transparence du lys, dont les doigts effilés ressemblent à de l'albâtre poli, de telle sorte que l'homme qui les presse pour la première fois se sent transporté hors de lui, il y en a aussi de parfaitement noires, pareilles aux femmes de l'Inde. La couleur rouge est une spécialité qui semble réservée aux servantes, et l'on préférerait au Japon avoir la couleur foncée du plumage de l'aigle qu'avoir la peau rouge.

Leurs doigts, avons-nous dit, sont d'une sveltesse extrême. On dirait ceux d'une fillette d'Europe de treize à quatorze ans. Leurs cheveux sont généralement très noirs et très épais. On en voit qui ont quatre ou cinq pieds de long ; parfois même ils sont plus longs que celle qui les porte. Cette coloration noire admet bien quelques nuances. Il arrive qu'ils sont grisâtres, ce qui fait le désespoir de leur propriétaire.

Avoir les cheveux noirs, c'est donc un des éléments de la beauté féminine ; si, avec cela, ils sont fins et longs, c'est parfait. On ne trouve presque pas de blondes au Japon.

Les femmes japonaises ont des dents superbes. Autrefois, à l'époque du mariage, on les peignait en noir avec le suc de la noix de galle. Ce n'était pas seulement un certificat de mariage ; mais on voulait par là plus ou moins défigurer la femme. Car il va de soi que des yeux noirs et des dents noires au milieu d'une figure blanche ne sont guère faits pour flatter l'œil. Actuellement, cet usage est tombé en désuétude.

La Japonaise ne se déforme point les pieds comme la Chinoise, mais elle n'imite point l'Européenne dans l'usage du corset. Elle ne connaît point les pendants d'oreille. Le seul point où elle outrage la nature, c'est en se rasant les sourcils. C'est la marque de la maternité. A peine une femme est-elle enceinte, qu'elle procède à cette opération ; et encore faut-il dire que c'est une infime minorité qui se soumet à cet usage, à l'heure actuelle.

Le port du corps est très défectueux chez la Japonaise. Lorsqu'elle marche, au lieu de se tenir droite, elle se penche en

avant. Si, par hasard, elle se permet de se tenir dans la pose naturelle, elle passe pour orgueilleuse. Aussi, dès l'enfance s'étudie-t-elle à se plier en deux. Au point de vue de l'hygiène et de la beauté, c'est une pratique détestable.

Sa démarche est excessivement lente et paresseuse. La première raison est que la femme doit paraître douce et tranquille; en second lieu, ses habits étant généralement fort longs et ses chaussures en bois fort incommodes, il ne lui est guère facile d'avoir une allure vive et dégagée.

La femme japonaise ne se sert pas de *gants*, *te-bukuro*, (sac pour la main) mais seulement de *tabi* (sac pour les pieds). Le chapeau lui est inconnu, et c'est avec un grand art qu'elle dresse ses cheveux. Tout au plus, au cœur de l'hiver et lorsqu'elle sort, se sert-elle d'un léger voile, *zukin*, pour se couvrir la tête.

II. — Caractère de la Japonaise.

En trois mots, on peut dire de la femme japonaise que dans l'enfance elle est pétulante, retenue dans l'adolescence, et douce et fidèle dans le mariage.

Jusqu'à l'âge de 10 ans, elle a la manie des larmes. Si on la gronde, elle pleure; si quelque chose lui déplaît, elle pleure; elle pleure beaucoup plus que les garçons. Vers 13 ou 14 ans elle s'épanouit; à 16 ou 17 ans, elle apprend le rire. Si on se fâche, elle rit; sans rime ni raison, elle rit toujours. C'est sans doute pour donner raison au proverbe (1) : « A 16 ans, on rit de tout, même de la chute des feuilles. » C'est l'âge le plus innocent et le plus aimable de la Japonaise.

Arrivée à 18 ou 19 ans, la jeune fille devient prudente. Elle est honteuse devant le monde; elle pèse le moindre de ses gestes, la moindre de ses paroles, elle est même par trop réservée. Lorsqu'elle est mariée, cette réserve disparaît naturellement; mais vis-à-vis du mari, elle est toujours franche et obéissante.

Les femmes de la classe moyenne de la société sont obligées à toutes sortes d'égards pour leurs époux. Elles plient leurs habits, brossent leurs chapeaux, leur servent le saké (vin japonais) durant le repas. Si le mari sort, suivies de la domestique, elles l'accompagnent jusqu'au seuil; lorsqu'il rentre, elles vont au-devant de lui sur la porte. Lorsque les époux sortent ensemble, le mari passe devant, sa femme le suit. De nos jours, cependant,

(1) Jû roku shichi wa, kiba no ochite mo warau !jisetsu nari.

on en voit beaucoup se promener côte à côte, mais bien rares sont ceux qui se donnent le bras. Ceux qui osent le faire sont la risée du public.

Lorsqu'en promenade, vous verrez le mari devant et la femme derrière, vous pouvez dire sans crainte que voilà une vraie femme d'intérieur, sachant gouverner sa maison et garder une inviolable fidélité.

Parmi les femmes de marins, les infidèles sont très rares. Alors même que le mari resterait quatre, cinq ou même six ans absent, il trouvera immaculé le lit conjugal.

Bien plus, le mari serait-il volage, la femme [ne se vengera pas de la même façon.

La femme japonaise est une excellente mère de famille. Elle apporte un soin parfait à l'éducation de ses enfants. Jeune fille, elle n'a de goût que pour la parure ; mais aussitôt qu'elle a un enfant, elle ne s'occupe plus d'elle-même, elle n'a d'attentions que pour celui-ci.

Le mari étant presque toujours dehors, c'est à la femme qu'incombe le soin d'élever les enfants. Si, par malheur, son conjoint vient à mourir, elle assume à elle seule cette lourde tâche et se remarie rarement.

Les Japonais tiennent pour certain que les enfants élevés par les femmes sont les meilleurs. La femme japonaise serait donc ainsi une meilleure éducatrice que l'homme.

Dans les relations entre homme et femme, la maxime appliquée au Japon, c'est le *danson-johi*, c'est-à-dire honneur à l'homme, mépris à la femme. Si parfois la femme est supérieure à l'homme sous le rapport de l'intelligence, l'homme a cependant toute l'autorité. Une des grandes causes de cet état de choses, c'est que la femme, en se mariant, n'apporte pas de dot et dépend en tout à son mari. La preuve de ce que j'avance là, c'est que dans un pays où l'on professe le mépris de la femme, comme au Japon, dans le monde des ouvriers, la femme est l'égale de l'homme ; dans d'autres cas, comme pour le métier de coiffeur, c'est la femme qui soutient à elle seule la maison, et dès lors son influence prime celle de son mari; ce dernier doit baisser la tête devant sa femme ; elle sort au dehors pour travailler, pendant que lui garde la maison, prend soin des enfants, etc.. C'est le féminisme mis en pratique au Japon, *jason-dampi*, honneur à la femme, mépris à l'homme.

Voilà pourquoi le proverbe dit avec raison : « Ne prenez jamais une femme plus riche que vous. » Et, de fait, alors même

qu'elle n'apporte point de dot, la femme se glorifiera de ses biens de famille et sera insupportable à l'homme.

Et malgré tout, il arrive chez nous, comme partout ailleurs, que des femmes pauvres, sans origine, par leur seul savoir-faire, dominent et conduisent des maris fort riches et de bonne origine. C'est une affaire de tempérament.

III. — Des professions de la Japonaise.

La Japonaise est apte à exercer tous les métiers ; mais la profession où elle paraît exceller, c'est l'instruction et l'éducation. Pour ne citer que quelques noms qui brillent au premier rang de la haute éducation des filles, mentionnons Mmes Shimoda Uta, Yaji Kaji, et Atomi Kwakei.

Parmi les romanciers, nous avions le plaisir de compter, il y a peu de temps, une femme de grand talent, Ichiyo ; malheureusement la mort l'a fauchée de bonne heure. La plus en vue aujourd'hui est Mme Kaganei Kimi.

On a vu aussi, il y a quelques années, une effloraison de conférencières et de femmes-conteurs, *omia-hanashika*. Mais il n'en reste plus aujourd'hui.

Les femmes-peintres commencent à sortir au grand jour.

Les professeurs-femmes de l'*ike-bana*, art d'arranger les fleurs, du *cha-no-yu*, art de préparer le thé, comptent de jour en jour des élèves plus nombreux.

Dans la musique, on ne compte plus les bons professeurs de *Koto* (sorte de harpe) et de *shamisen* (violon à trois cordes japonais).

Depuis la révolution, on ne trouve presque pas au Japon de femme sculpteur, et il y en a fort peu encore qui osent s'y essayer.

Les femmes japonaises font d'excellentes directrices de bureau ou de compagnies. Ainsi ce sont des femmes qui en majorité occupent nos bureaux téléphoniques, et même plusieurs de nos bureaux de poste. Elles font aussi d'excellentes comptables.

J. Hitomi

LE MYSTÈRE DES MARINSCHA

(Souvenir d'une jeune Russe)

(*Suite et fin*) (1).

Etienne avait reçu de nombreux coups, et le plus pressant était de l'installer dans un bon lit, car assurément, après une secousse aussi rude, plusieurs jours de repos lui seraient prescrits.

Pour éviter de le fatiguer par un long transport, mon père offrit l'une des chambres de notre maison réservée aux visiteurs.

Mais à cette proposition, que mon cœur approuvait silencieusement, Olga Akakyewna s'écria avec un empressement très vif :

— André Michaïlowitch, c'est à moi qu'il appartient de garder Etienne jusqu'à son complet rétablissement. N'est-ce pas pour m'arracher à la mort qu'il s'est courageusement exposé à tous les périls ?

Mon père n'insista pas, trouvant en somme ce dévouement très naturel de la part d'Olga ; et le père d'Etienne perplexe, penché sur le blessé, qu'il interrogeait tendrement, accepta la proposition de la veuve.

A peine installé chez son hôtesse, Etienne tomba dans un état comateux des plus inquiétants; mais notre docteur mandé en hâte, déclara après un examen minutieux, que la vie du blessé n'était pas en danger.

Il ajouta que cet assoupissement était la conséquence d'une forte contusion reçue à la nuque et que le repos le plus complet s'imposait ainsi que nous l'avions prévu.

Tous les jours après le déjeuner je me rendais auprès d'Etienne, et, toujours en la présence d'Olga, qui ne quittait pas son sauveur d'une seconde, je lui tenais compagnie jusqu'au soir.

Il y avait environ une semaine que l'accident s'était produit. Etienne commençait à se trouver sensiblement mieux, lorsqu'un jour, au moment où je me disposais à me rendre auprès de lui, j'appris par le journal de Kouritzin que la nuit précédente le maître de police de cette ville avait été étranglé dans son cabinet, et qu'une pancarte accrochée au-dessus du cadavre fournissait l'explication du meurtre.

Cette pancarte portait ces seuls mots :

« Par ordre du Comité Révolutionnaire ».

J'arrivai chez Olga troublée par cette nouvelle, qui m'impressionnait d'autant plus que je la rapprochais tout naturellement du drame auquel j'avais assisté dans les grottes de Marinscha.

Je venais seulement de pénétrer chez la veuve d'Akakyewna qu'un domestique me prévint que sa maîtresse ayant été obligée de s'ab-

(1) Voir *la Revue* du 1er octobre 1901.

senter, me priait de l'attendre dans une salle du rez-de-chaussée, parce qu'Etienne dormait, repris par la fièvre.

Sans tenir compte de la recommandation qui m'était faite, et sentant bien qu'avec d'infinies précautions, je pouvais me glisser auprès de lui, sans troubler aucunement son sommeil, je me rendis à petits pas dans la chambre du malade.

Il était très rouge, et dormait de ce sommeil agité qu'engendre la fièvre.

Il eut cependant la sensation de ma présence et dans son délire il demanda.

— C'est vous?...

Je restais silencieuse.

Il reprit :

— C'est vous?... Vous Olga Akakyewna?

Un sentiment d'inquiétude jalouse me mordit le cœur et je répondis sans réfléchir, presque malgré moi.

— Oui, je suis Olga Akakyewna.

Il continua.

— Ainsi c'est bien vrai, le maître de police de Kouritzin est mort?

— Oui...

— Vous l'avez étranglé?

Je frissonnais des pieds à la tête.

Il poursuivit, obsédé par une idée fixe.

— C'est un coup de maître puisque vous avez pu vous emparer des papiers et les mettre en sûreté...

Au même moment, Olga très animée entrait dans la chambre avec sa brusquerie naturelle, interrompant le malade dont elle ignorait d'ailleurs les divagations. Elle posa alternativement un œil inquiet sur lui et sur moi.

A la vue de cette virago, qui était au demeurant la meilleure femme du monde, je ne pus maîtriser un mouvement de violente répulsion.

Malgré toutes mes sympathies pour le mouvement libérateur de l'oppression dans laquelle gémit ma Patrie, cette femme me faisait horreur.

Je dois ajouter d'ailleurs, si je veux être tout à fait franche, qu'un autre sentiment plus personnel se mêlait à l'éloignement qu'elle m'inspirait tout subitement.

D'abord, depuis qu'Etienne était chez elle, je trouvais qu'elle l'accaparait beaucoup trop.

Ils avaient des secrets communs, des secrets importants, terribles; et il m'apparut que par cela seul elle devait prendre de l'empire sur lui.

Je sentis que j'étais jalouse, et de ce jour je m'aperçus nettement que j'aimais Etienne beaucoup plus vivement que je ne l'avais supposé.

Je fus toute confuse après cette constatation, après cet aveu fait à moi-même.

Depuis longtemps je ne me dissimulais pas que j'éprouvais pour lui une profonde sympathie, mais je croyais que ce sentiment était fait de pure amitié, et non d'amour.

Devant cette réalité indéniable, je ressentis quelque abattement, et tout en analysant malgré moi mes sensations, je passais par des alternatives d'espoir et de désespérance.

Par instant je me disais :

— Tant mieux s'il en est ainsi !.. Quelles raisons aurais-je de désespérer ?

Puis, anxieuse, je me demandais :

— Mais lui, m'aime-t-il ? M'aimera-t-il jamais ?

Etienne s'était rétabli et s'était séparé d'Olga Akakyewna ; mais je me posais toujours les mêmes questions, et ces questions sans réponse m'angoissaient beaucoup.

Moralement et en silence, je souffris énormément mes belles couleurs s'effacèrent de mes joues pour faire place à une pâleur maladive.

Mon père ne fut pas sans remarquer le grand changement qui se produisait en moi.

Nous étions au seuil de l'automne ; et quelques jours après le complet rétablissement d'Etienne et son départ pour l'étranger, mon père résolut de me distraire par un grand voyage.

Dès que mes petits frères furent retournés au lycée, après les vacances, nous fîmes nos malles et nous nous embarquâmes pour le pays du soleil, pour l'Italie.

Mais hélas ! pendant notre absence, notre cher petit coin de terre fut le théâtre de terribles événements.

Dans nos affections la mort fit une ample moisson, et, à distance, ces nouvelles foudroyantes nous laissaient une impression de grandeur et de beauté, comme si les faits politiques qu'on nous annonçaient marquaient un pas en avant vers cet idéal de justice, à la conquête duquel marchent parfois les hommes, et dont ils n'approchent qu'en versant des torrents de larmes et en franchissant des fossés de sang.

Efforts toujours vains !

Avant de chercher à affranchir les collectivités, il faudrait d'abord que chacun travaillât à s'affranchir individuellement et fût le maître de ses passions et de ses vices !

L'élite des hommes épurés et ennoblis pourrait alors rêver de former un peuple libre, méritant de l'être. Un peuple grand et vertueux surgirait de cette épuration !...

Je n'entreprendrai pas de raconter mon voyage en Italie, ni de traduire mes impressions.

Poètes, artistes romanciers ont chanté à l'envi les louanges de ce merveilleux pays.

Je veux dire seulement que la vue de tous ces chefs-d'œuvre eut sur moi la plus salutaire influence.

En Russie l'art était encore dans l'enfance, le sentiment artistique peu développé, étant comprimé en quelque sorte par la règle, la convention ou plutôt le convenu.

Aussi ce fut pour moi un continuel éblouissement, provoqué autant par la magnificence des spectacles de la nature que par les incomparables chefs-d'œuvre dus au génie humain.

Mais c'était comme une fatalité : nos joies, nos extases étaient toujours coupées de nouvelles douloureuses.

Une dépêche nous apprit que le pauvre Polykarp Polykarpowitch était mort à Kouritzin.

Mon père en fut très profondément affecté, et ce fut même un véritable deuil pour toute notre maison.

Dès lors tout nous devint triste, toute satisfaction nous sembla même interdite, et bien que nous ne fussions que fin février, et que nous ne dussions rentrer que vers le milieu du printemps, huit jours ne s'étaient pas écoulés que nous reprenions la route de Ratowska, où nous arrivions vers les Pâques après quelques arrêts en Allemagne et en Pologne.

Mais quels changements nous attendaient; et quelles étaient tristes les nouvelles que nous devions trouver dès notre retour!...

Oh Dieu! est-il rien de plus méprisable qu'un traître ? Est-il rien de plus abject que la trahison?...

Une douzaine de jours avant notre arrivée à Ratowska, le nouveau maître de police, grâce à une dénonciation, avait trouvé la piste de la conjuration, et découvert le lien qui unissait à elle la mort violente de Jean Pietrowitch !

Après quelques hésitations, quelques démarches ténébreuses, au cours desquelles la trahison continua son œuvre infâme, le maître de police — un personnage très important chez nous — accompagné de quelques satellites, fit une descente chez les Pietrowitch.

A ce moment même s'y trouvaient réunis un certain nombre de conjurés.

Que se passa-t-il ?

Comment se déroula la sinistre tragédie ?

Nul ne le saura jamais.

Toujours est-il que quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis que le maître de police avait pénétré, accompagné de ses hommes, dans la demeure de Pierre Pietrowitch, que de nombreux coups de revolver retentirent.

On vit aussitôt le haut fonctionnaire se précipiter dans la rue tout ensanglanté faire quelques pas incertains puis tomber sans connaissance et sans vie sur le sol.

Soudain une formidable explosion ébranla toute la ville...

La vieille maison des Pietrowitch, plutôt que de livrer son secret, venait de s'effondrer dans de sinistres craquements, en ensevelis-

sant sous ses décombres, dans un effroyable pêle-mêle. les policiers et les conjurés...

Les secours immédiatement portés furent inutiles...

On ne retira des ruines fumantes et noircies que des restes méconnaissables, auxquels on rendit collectivement des honneurs discrets.

Et maintenant, sur l'emplacement ou s'élevait la maison de Pierre Pietrowitch, des arbustes ont poussé qui ombragent au printemps cette petite nécropole, où quelques rares habitants de Ratowska, parmi les plus courageux, s'aventurent quelque fois.

Cette épouvantable catastrophe causa une grande impression dans le pays, et défraya longtemps toutes les conversations.

Mon père en fut très particulièrement touché, car il estimait beaucoup Pierre Pietrowitch pour la fermeté et pour la droiture de son caractère

Quant à moi, depuis le terrible drame des grottes des Marinscha, je le tenais pour un père dénaturé, un être féroce ; et comme je me trouvais en possession du secret des conjurés, je fus plongée dans des transes incessantes, redoutant tout pour Etienne que je savais affilié à eux, et comprenant trop bien quels affreux dangers le menaçaient à tous instants.

Heureusement je fus vite tranquillisée, car mon ami vint nous voir quelques jours après l'explosion de la maison Pietrowitch pour prendre congé de nous.

Il partait pour l'étranger.

Certainement nul autre que moi ne comprit les raisons de ce départ précipité.

De graves dangers menaçaient Etienne et il ne se sentait plus en sûreté en Russie.

J'éprouvai donc tout d'abord une grande joie en apprenant qu'il serait désormais à l'abri des représailles de la police, mais cette joie fut de courte durée, elle s'atténua singulièrement quand je pensai que peut-être je ne le reverrais plus jamais.

Au moment de nous séparer Etienne parut très ému.

Il me promit de revenir le plus tôt possible, c'est-à-dire dès que les circonstances le lui permettraient.

— Je me console de la douleur du départ, dit-il, en ne songeant qu'à la joie du retour.

A ce moment ajouta-t-il, si vous me le permettez, Thaïs, nous causerons de choses plus sérieuses, surtout plus intimes !...

Son regard, en me parlant, enveloppait tout mon être, et semblait vouloir fouiller jusqu'au fin fond de mon âme.

Je compris et je rougis.

Tout ce que je fis pour me dominer fut inutile. Mon bonheur était trop grand pour n'être pas apparent.

Nous nous séparâmes en nous serrant cordialement les mains; mais je sentis qu'à dater de ce jour-là, nos deux êtres étaient indissolublement unis.

Mon cœur débordait de reconnaissance pour Dieu qui, en sauvant Etienne d'un danger imminent, l'attachait à moi pour toujours!

A peine eut-il quitté le salon que je montais hâtivement au sommet de la petite tourelle de notre manoir d'où l'on découvre tous les environs, et, par les sinuosités de la route, je suivis longtemps du regard la petite voiture qui emportait l'homme en qui j'avais placé tous mes espoirs de bonheur.

Alors même qu'il eut complètement disparu à ma vue, je restais comme figée malgré moi à mon poste d'observation.

Il me semblait que la douce figure d'Etienne se fixait dans les lointains, qu'il avait traversés, et que la brise, en me rapportant encore ses suprêmes adieux, me chantait agréablement aux oreilles :

— Il t'aime!... Il t'aime !... Il t'aime !...

VII

Malgré l'absence d'Etienne, le printemps et l'été passèrent rapidement comme passent toujours ces quelques mois de soleil, de verdure et de joie.

Sous notre ciel inclément, l'hiver est particulièrement redouté, et la température, supportable par les temps de neige, devient des plus rigoureuses par les froids très secs.

L'hiver qui commençait menaçait d'être terrible. C'est à peine si l'on osait sortir de chez soi.

La bise gémissante et hurlante, comme une souveraine maîtresse de l'espace, semblait menacer de mort qui oserait l'affronter.

Des semaines entières se passèrent sans qu'à travers l'opacité des nuages filtrât un rayon de soleil ; et quand par hasard apparaissait l'astre, c'était comme un disque pâle et triste, sans chaleur, presque sans lumière, un véritable fantôme de soleil.

Après quelques semaines d'une claustration, à laquelle le temps affreux m'avait implacablement condamnée, je profitai un jour d'une température moins rigoureuse pour m'aventurer jusqu'au village.

L'idée me vint d'aller rendre visite à Olga Akakyewna.

Il me semblait, qu'en raison même du lien mystérieux qui l'unissait à Etienne, c'était me rapprocher un peu de lui.

Depuis le départ de mon ami, je n'avais plus remis les pieds chez la veuve.

Arrivée devant sa maisonnette, entourée d'un jardin spacieux, je frappai, et ce fut elle-même qui me vint ouvrir.

L'excellente femme parut surprise de ma visite, dont elle me témoigna d'ailleurs une joie fort vive.

Elle m'introduisit dans une vaste pièce du rez-de-chaussée, où je n'étais jamais entrée, et qui servait de salon.

Aussitôt je me trouvai au milieu d'une véritable ménagerie.

Ce n'était que chiens et chats, perroquets et oiseaux en cage ou en liberté, paraissant vivre en très bonne intelligence.

Au centre était une espèce de grande jardinière, garnie de fleurs et de plantes au milieu desquelles trônait un énorme matou gris.

Après quelques paroles aimables, Olga manifesta le désir de me présenter sa famille.

Je compris immédiatement qu'il s'agissait du personnel de sa ménagerie, car je savais qu'elle n'avait aucun parent.

— Voilà, me dit-elle, en me montrant le gros chat de la jardinière, le père de la famille, Chyco Owderwitch, et celui-ci qui dort en colimaçon sur cette chaise est son fils Ghizio Ghizievitch.

En entendant prononcer son nom, le premier ouvrit paresseusement l'œil, et le referma aussitôt pour continuer à sommeiller.

Quant au fils, qui ressemblait étonnamment à son père, il se leva aussitôt, vint à nous, et par des *miaou* adressés â sa maîtresse sembla lui demander ce qu'elle attendait de lui, avec ses grands yeux verts écarquillés comme pour suivre notre conversation.

Les chiens défilèrent à leur tour, puis une demi-douzaine d'autres chats portant des oiseaux sur leur dos, puis des perroquets criant à tue-tête : « Vive la liberté ! »

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises.

— Attendez, me dit Olga. Maintenant que je vous ai présenté mon monde, je vais vous donner une représentation.

En parlant elle décrocha une guitare qui pendait au mur, et après quelques préludes, fort peu harmonieux je l'avoue, mais dont l'effet fut extraordinaire sur toute la ménagerie, elle attaqua hardiment la *Marseillaise*.

Aussitôt, et comme par enchantement, chiens, chats, perroquets, oiseaux, se mirent en marche autour de la jardinière, accompagnant de leurs aboiements, miaulements et sifflements, leur extravagante maîtresse qui, de sa voix stridente, chantait gravement l'hymne patriotique français.

A ce spectacle inattendu et burlesque, je ris jusqu'aux larmes, et certainement il y avait de quoi.

Mais d'un ton sérieux, elle me dit, quand cessa l'affreuse bacchanale.

— Vous le voyez, Thaïs, chez nous on apprend plus aisément aux bêtes qu'aux hommes le chant de la liberté !

Je me gardai bien de la contredire.

Cependant la nuit s'avançait, car les journées sont courtes en hiver et l'heure de rentrer me paraissait être venue, sans que le nom d'Etienne eût été prononcé entre nous.

Mais quand je parlais de me retirer, la bonne Olga voulut absolument me retenir pour prendre le thé, en me promettant de me reconduire.

Vers le soir elle me raccompagna en effet jusque chez nous.

Nous étions déjà en vue de la maison de mon père, lorsqu'elle se

retourna brusquement vers moi, et me demanda à brûle-pourpoint :

— Savez-vous qu'Etienne doit venir pour Pâques ?

— Non, dis-je fort surprise et toute troublée. Je l'ignorais absolument ; mon père, en diverses circonstances, a bien reçu deux ou trois lettres de lui, mais il ne lui a point parlé de son retour.

Son intonation, en me posant cette question, et le regard dont elle m'enveloppait en écoutant ma réponse, me disaient clairement qu'elle n'ignorait pas à quel degré la nouvelle qu'elle m'annonçait m'était agréable et m'intéressait.

Elle continua à ma grande confusion.

— Tout le monde sait qu'il vous aime et qu'il veut vous épouser cette année.

Si grande que fut ma joie, je sus cependant la maîtriser, mais en réalité j'avais une grande envie de sauter à son cou et de l'embrasser.

Je n'en fis rien, ce qui prouve que nous n'avons pas besoin de leçons pour apprendre à dissimuler.

En prenant congé d'Olga, je la remerciai bien vivement de la peine qu'elle avait prise, ainsi que de son aimable et peu banale réception.

Toute joyeuse, je rentrai à la maison en me félicitant de mon excursion au village.

Lorsque j'en fis le récit à mon père, il rit aux éclats de l'exécution de la *Marseillaise*, par l'étrange famille de quadrupèdes et de volatiles de la veuve Akakyewna.

. . . .

Enfin les rigueurs de l'hiver s'atténuèrent, faisant place aux premières caresses du printemps.

La neige diminua peu à peu pour disparaître complètement un beau matin, laissant à découvert les premières fleurs.

Oh ! ces premières fleurs, prodrômes du renouveau ! Il faut avoir passé un hiver sous la neige, comme enveloppé de toutes parts dans un immense blanc linceul, pour comprendre la joie qu'elles nous apportent.

Les Pâques arrivèrent, et la première personne qui vint chez nous en cette période de fête, fut justement Etienne, c'est-à-dire celui que mon cœur attendait si impatiemment !

Le jour même de son arrivée, il demanda un entretien particulier à mon père qui le conduisit dans son cabinet où tous deux conférèrent si longuement que je conçus quelques craintes.

Puis, profitant d'un moment où il était seul avec moi, Etienne me dit qu'il me révélerait le secret de ce long entretien, mais qu'il avait au préalable certaines confidences à me faire.

Devinant que ces confidences se rattachaient à la conspiration, dont j'avais autrefois pénétré le mystère, je lui dis, toute tremblante encore à l'évocation du passé :

— Si le secret que vous avez à me confier est celui que détiennent

les grottes de Marinscha, vous n'avez rien à m'apprendre, car ce secret je le connais depuis longtemps.

Il demeura consterné.

Je l'étonnai bien davantage en lui racontant par le menu la scène des grottes et les rapprochements successifs qui s'étaient tout naturellement faits dans mon esprit.

Après cet entretien il n'y eut plus entre Etienne et moi aucun secret, aucune arrière-pensée.

De ce jour même nous fûmes officiellement fiancés, et le bon père Athanasie nous bénit comme il devait encore, à quelques mois de là, bénir notre union dans la petite église de Ratowska, qu'entoure le cimetière où reposent mes aïeux et la grand'tante Maria Andrejewna, dont j'ai raconté le dramatique roman, ainsi que le colonel de la Grande Armée, comte de la Braye, son fiancé.

. . . .

On emménagea pour nous dans la terre de mon père, tout au bord de la rivière, un vieux pavillon de chasse depuis fort longtemps inhabité, que notre joyeuse entrée fît renaître à la vie, et sourire à la jeunesse et au bonheur... Et depuis lors nous sommes heureux, et jamais le moindre nuage n'a obscurci notre bonheur...

Un jour, en l'absence de mon père, parti à la chasse à l'ours, nous vîmes arriver Olga Akakyewna.

Elle nous annonça qu'elle venait prendre congé de nous pour toujours, et qu'elle nous léguait ses chiens, ses chats, ses perroquets, ses oiseaux, au milieu desquels nous vivons depuis lors.

— Je vais habiter Moscou, nous dit-elle en nous quittant... Et puis !...

Elle s'arrêta.

Son regard était étrange, son sourire mystérieux.

Je pensai qu'elle avait conçu quelque projet important. Je n'insistai pas...

Le soir même Olga Akakyewna disparaissait à jamais...

. . . .

Quelque temps après on parlait, bien discrètement d'abord, et plus ouvertement par la suite, d'un assassinat commis par une femme sur un très haut fonctionnaire...

Bientôt après le journal de Kouritzin confirmait la nouvelle, en accusant formellement Olga d'être l'assassin.

Quoi qu'il en soit, la police ne parvint jamais à retrouver ses traces, et Dieu seul sait ce qu'elle a pu devenir.

Quant au père Athanasie, il s'éteignit l'année suivante en murmurant ces simples mots :

— O ! Dieu immortel ! O ! Dieu tout-puissant ! Sauve mes frères d'esclavage et de tyrannie !...

Blanche Solignac.

LE POETE DES VAGABONDS ET DES VOLEURS

MAXIME GORKI

Maxime, c'est le prénom de son père : notre écrivain s'appelle Alexeï-Alexei Maximovitch Piechkov.

Il est jeune; il a, je crois, trente-trois ans. Naguère obscur, aujourd'hui célèbre, il reçut à sa naissance des fées réunies autour de son berceau d'enfant de prolétaire, des dons brillants qui le prédestinaient à une vie de souffrances et de joies extraordinaires par leur exagération même. Si les fées méchantes avaient semé sa route d'événements malheureux, les bienfaisantes, elles, lui avaient réservé pour l'avenir les jouissances énergiques et enivrantes de la popularité et du succès.

En somme, la destinée s'est montrée pour lui très bienveillante. Après l'avoir accablé d'épreuves à un âge où les épreuves se supportent facilement, où les plaies morales se cicatrisent sans trace dans un cœur jeune et fort, elle accumula sur son chemin des bonheurs puissants, que seul l'homme d'esprit mûr peut apprécier à leur juste valeur. Piechkov aura connu le vertigineux plaisir des changements soudains, et, ce qui est mieux, le bon côté de ces changements. Il y a des hommes qui naissent riches, qui trouvent dans leur berceau tout ce qu'on peut désirer, et qui finissent lamentablement échoués dans les antichambres des puissants ou dans le ruisseau même ; il y en a que la gloire avait portés aux plus hauts sommets, et qui ont terminé leur vie, oubliés, dédaignés, raillés : Piechkov aura connu dans un sens opposé les variations du capricieux Destin. Il a passé, dans les premières années de sa vie, par toutes les vicissitudes et toutes les privations de l'enfance abandonnée. Ensuite, successivement portefaix, débardeur et chemineau, presque toujours affamé, couchant dans les ravins, sous les ponts, il se révèle tout à coup, sans transition presque, écrivain de haute marque admiré par toute l'Europe, et que la gloire commence, dirait-on, à blaser déjà, puisque dans un petit opuscule aux allures de pamphlet récemment paru, il a l'air de repousser avec dédain cette renommée trop complète. Non, décidément, il a eu tort de choisir pour pseudonyme cet adjectif « gorki » qui veut dire en l'espèce lamentable et malheureux à la fois. La littérature russe compte assez d'écrivains qui auraient pu

ou qui pourraient prétendre à ce nom « gorki ». Mais le seul qui l'ait adopté, aurait plutôt dû, au contraire, arrêter son choix au vocable « stchastlivy », *heureux*.

Pas plus d'ailleurs que sa destinée, le caractère de Piechkov n'est en harmonie avec son pseudonyme. S'il est un malheureux, c'est un malheureux récalcitrant qui ne se laisse pas faire, c'est un réfractaire qui prêche l'énergie, c'est un révolté qui sème à pleines mains la révolte.

Dès sa première œuvre, un conte intitulé *Tchelkach*, il montre, avec toute la netteté désirable, que la conception qu'il a de la société n'est rien moins que résignée. Des hommes de peine, chargeant un bateau de blé, lui inspirent cette observation saisissante : « C'était là un spectacle à vous faire pleurer et rire en même temps, que celui de ces hommes versant des centaines de tonnes de grain à la fois, dans le ventre métallique du bateau pour pouvoir, leur journée terminée, mettre dans leur propre ventre, une petite poignée de ce blé, transformé en pain. » Vous voyez d'ici la conclusion qu'on peut, avec un peu de logique, tirer de cette remarque.

En ce qui concerne Tchelkach, il n'a pas l'air, personnellement, de s'étonner outre mesure des contradictions sociales ; il n'est pas théoricien. Il passe une partie de sa vie, — la partie nocturne, de préférence, — à les résoudre en homme d'action et de pratique. Sitôt le soir venu, il prend un canot, le glisse silencieusement le long des murs gluants de la jetée, traverse la baie, et gagne les entrepôts des marchandises, Là, il escalade d'autres murailles, s'empare d'un ou de deux ballots de soie ou d'une autre marchandise, et s'en va trouver un « ami » qui les lui paie en bon argent comptant. De cette façon, il redresse les erreurs et améliore les imperfections sociales..

Un voleur ? Oui et non. Oui, puisque si Tchelkach avait été appréhendé par les agents de la Loi, il eût été mis en prison. Non, parce qu'en lisant l'ouvrage, il ne vient pas même à l'idée que c'est là un vulgaire maraudeur. D'abord il n'est pas âpre au gain ; il l'est en tout cas infiniment moins que ce jeune gars nouvellement débarqué de son village, qui, alléché par une bonne récompense, aide Tchelkach à faire son coup de main, terrifié par le danger de l'excursion à laquelle il prend part, fasciné et en même temps oppressé par l'audace, l'habileté de Tchelkach, par la puissance que respire toute sa personne énergique et aventureuse, ébloui à la vue des 40 roubles dont celui-ci lui paye son concours, et tout de suite jaloux de son chef qui en vient de recevoir 500. Comprenant, enfin, qu'il

n'arrivera jamais lui-même à gagner en une seule nuit une somme considérable, ce jeune paysan se jette à genoux devant Tchelkach, et l'implore les larmes aux yeux de lui abandonner les 500 roubles convoités, qui lui permettront de retourner à son village, et de recommencer à vivre en bon paysan qu'il est. Tchelkach, pris de dégoût encore plus que de stupéfaction à la vue de ces larmes et de cet aplatissement devant l'argent, lance à la face du paysan tout le paquet de billets de banque que celui-là mendiait et s'en va. Il aura donc couru des dangers pour rien, voilà un trait qui, je pense, n'est pas d'un voleur : ce mépris de l'argent et surtout de ceux qui le désirent, révèle plutôt une nature d'artiste. Et Tchelkach, manœuvre le jour et voleur la nuit, inspire au lecteur presque de la sympathie.

Mais ce n'est pas là ce que cherche Gorki. Que son Tchelkach paraisse sympathique ou antipathique au lecteur, voilà qui lui est assez indifférent. Il sait, d'ailleurs, que quoi qu'il fasse et quelque puissant que soit son art, il n'arrivera pas à effacer les traits du Tchelkach-voleur sous les apparences du Tchelkach-artiste. Aussi n'entend-il nullement réhabiliter son héros. Il veut simplement crier à la toute-puissante société actuelle qu'il se rit de sa puissance et qu'il méprise ses sacro-saintes institutions, à commencer par la propriété.

II

Gorki a beaucoup de talent. Ainsi, cette nouvelle *Tchelkach*, si vivante, si animée, si pleine de mouvement, d'action et de belle force, est, à part quelques très légères, très subtiles, pourrait-on dire, imperfections, un chef-d'œuvre accompli. On peut en dire autant d'une grande partie d'autres écrits de ce remarquable artiste. Mais il serait impossible au critique le plus enclin à se confiner dans le domaine exclusif de l'art de se borner, en jugeant les œuvres de Gorki, au seul côté purement artistique de ces dernières. C'est que les contes et les nouvelles de cet auteur, qu'on le veuille ou non, pénètrent et empoignent violemment, surtout, par leur sens éthique. C'est à cette qualité qu'on reconnaît un écrivain de race, et c'est grâce à elle notamment que l'on pardonne volontiers à Gorki les défauts quelquefois grossiers de son art, défauts qui proviennent de ce que ce romancier, soit par impatience, soit par inexpérience, ne sait ou ne veut pas dominer la vigueur de son talent, et qu'au lieu de le guider par sa volonté, se laisse au contraire entraîner par lui.

Ce qui frappe donc tout d'abord dans Gorki, ce qui se dégage avec une netteté presque violente de la lecture de ses œuvres, c'est sa philosophie de la vie qu'il observe. Cette philosophie peut être assez exactement résumée par la fameuse exclamation : « Il y a quelque chose de gâté dans le royaume de Danemark ».

Ce pays incommensurable qu'est la Russie possède, semblerait-il, assez de soleil et d'espace pour tout le monde ; la lutte pour l'existence paraît loin d'y avoir ce caractère de tension et d'âpreté qu'elle revêt partout ailleurs. Il devrait donc offrir le spectacle d'un pays dont tous les habitants sont du moins assurés d'avoir toujours ce qui est strictement nécessaire à leur existence.

Eh bien, non ! Il y a beaucoup de gens qui n'ont pas de pain, pas même de gîte. Quand ils ne se tassent pas par douzaines dans d'innomables sous-sols, comme c'est le cas de *Ceux qui ont été des hommes* (titre d'une curieuse nouvelle de notre auteur), ils s'en vont par les routes et les sentiers de leur marâtre de patrie, traversant les steppes et les forêts, longeant les côtes, vivant de travail quand il y en a, de maraude quand il n'y en a pas, aux dépens des citadins et des paysans effarés ou confiants.

Ceux qui ont été des hommes ont eu tous une situation sociale. Le patron de l'espèce d'antre où ils logent est un ancien capitaine de cavalerie. Avant de se faire logeur de gueux, gueux lui-même, il avait possédé une imprimerie, puis tenu un bureau de placement. Un des nombreux locataires du bouge avait été professeur à l'Institut pédagogique d'une grande ville, fonction qu'il avait dû quitter à la suite de quelque histoire (1), pour entrer comme comptable dans une usine, il avait été ensuite bibliothécaire, et avait connu successivement bien d'autres professions, jusqu'à ce que, désespérant de trouver une fonction stable, il se prit de passion pour la Fée blanche, — en Russie, elle est blanche. — Les autres locataires de l'ancien capitaine de cavalerie ont eu un passé moins brillant, mais aussi respectable que celui de leur patron et de son ami, l'ancien professeur. Comment leur déchéance s'est-elle donc produite ? Comment en sont-ils arrivés à leur effroyable misère flegmatique ou enjouée ? Par l'exemple du capitaine devenu ivrogne, comme tous ses clients, mais resté brave homme, par celui du professeur, Gorki semble vouloir dire que les hommes de certaines qualités intellectuelles et morales qui ne savent pas se plier aux exigences de la lutte pour la vie, qu'elles se manifestent par les volontés gouvernementales, patronales, ou de quelque autre façon, sont rejetés

(1) On sait ce qu'on appelle une « histoire » en Russie.

hors des limites de la société régulière et, par conséquent, mis dans l'impossibilité de se créer une situation sociale. Cette explication ne manquerait pas d'une certaine justesse si, dans l'asile du capitaine, il n'y avait que des intellectuels déclassés. Mais il y a d'autres déchus, gens obscurs et humbles, qui traînent eux aussi au jour le jour une existence très incertaine, et cela, encore une fois, dans un pays qui pourrait facilement nourrir une population dix fois plus nombreuse que celle qui le peuple. Ne cherchons donc pas les causes du phénomène ; le fait seul nous suffit. Il y a décidément quelque chose de pourri dans le royaume..... de Russie.

La plupart des personnages de Gorki, qu'ils soient sédentaires ou vagabonds, sont en rupture ouverte avec la société. La haine qu'ils ressentent contre elle ne va jamais jusqu'à la révolte, mais elle ne tombe jamais non plus jusqu'à l'apaisement. Kouvalda, le patron de *Ceux qui ont été des hommes*, accable de quolibets, voire d'injures, chaque fois qu'il le voit, le marchand Petounnikov, son propriétaire. Il brûle même d'envie d'envoyer un coup de pied dans son gros ventre, et Petounnikov a peur de son éloquent locataire. Le professeur meurt; et cette mort provoque dans l'asile une visite du commissaire de police accompagné d'autres autorités. Kouvalda entame une violente querelle avec ce fonctionnaire, laquelle dégénère bientôt en tumulte épouvantable. La police est raillée et bafouée, et le propriétaire Pétounnikov manque d'y avoir la tête écrabouillée par le formidable talon d'un de *Ceux qui ont été des hommes*.

Et ce ne sont pas seulement les riches et les fonctionnaires qui sont malmenés de cette façon par les personnages de Gorki. Ils ont le même amer dédain pour les paysans aussi, qui, eux, possèdent un toit à eux, une femme, des enfants qui, chaque jour, peuvent mettre sur la table quelque nourriture, et qui, surtout, ont l'âme en repos. Bref, tout ce qui est régulier, tout ce qui a la vie assurée si misérablement que ce soit, constitue l'ennemi naturel des déchus des villes et des chemineaux. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'éthique elle-même de notre société passe un bien mauvais quart d'heure quand elle a le malheur de se croiser en route avec un des vagabonds de Gorki.

Les deux personnages de la nouvelle intitulée : *Amis*, vivent du vol aussi régulièrement que les leur permet l'imprudence des paysans, et leur propre prudence. Lisez cette belle nouvelle : il ne vous viendra pas à l'idée qu'on puisse trouver à redire à cette façon de gagner sa vie. Ce n'est pas vous qui êtes volé, il est vrai !

Dans un autre conte, le meilleur à mon avis que Gorki ait

écrit un conte que Maupassant eût signé, l'auteur nous présente un jeune homme affamé. Travaillé par la faim depuis déjà de longues heures, il compare avec humour, entre deux crampes d'estomac, sa détresse matérielle et plus spécialement alimentaire, avec les richesses intellectuelles que recèle son cerveau, où roulent les réminiscences de livres lus et des projets de livres à faire. Arrivé à une sorte de baraque de foire fermée au cadenas, notre affamé suppose qu'il y trouvera peut-être quelque chose à manger. Que va-t-il faire? Passer son chemin en lançant un long regard d'envie à cette baraque? Non! d'un mouvement heureux, il fait sauter le cadenas et trouve en effet de quoi apaiser sa faim. Fichte l'eût approuvé, le président Magnaud l'eût acquitté, vous aussi si vous étiez juge, et moi aussi je vous assure. Mais Fichte était un philosophe, M. Magnaud également, vous en êtes un autre ; je ne parle pas de moi par un sentiment de modestie bien compréhensible. L'éthique de notre société, elle, ne se croit pas obligée de se ranger à notre manière de voir, et elle ne s'y range pas. C'est peut-être pour cela qu'elle est si souvent bousculée.

Dans un autre conte, *En steppe*, il s'agit de trois chemineaux, compagnons accidentels de route : l'un d'eux se dit être ancien étudiant. Eux aussi ont faim depuis longtemps, et traversent une steppe où il n'y a âme qui vive. Ils finissent cependant par rencontrer un voyageur méfiant qui les accueille à coups de revolver. Les coups ratent. Les chemineaux crient alors à cet homme trop prudent et qui pousse cette qualité jusqu'à l'excès, qu'ils n'en veulent ni à sa vie, ni à sa bourse ; ils n'ont pas mangé depuis deux jours, et lui demandent du pain, s'il en a. L'autre, sans toujours les laisser approcher, le revolver braqué sur eux, leur jette du pain et du lard. Il doit être « œuvé » conclut judicieusement l'étudiant, (c'est-à-dire plein d'argent). L'appétit satisfait, les chemineaux arrivent à dissiper par leur belle humeur la méfiance de leur bienfaiteur, et tous se couchent ensemble. Le lendemain matin, il n'y a plus à la halte que trois hommes dont un mort : l' « étudiant » avait étranglé, pendant son sommeil, le voyageur « œuvé » et disparu avec son argent. Et c'est conté avec une telle simplicité, un tel art, que ce forfait hideux, ce crime vulgaire, ne soulève pas l'indignation qu'il devrait provoquer : il paraît même presque pardonnable.

Il y a encore chez Gorki une nouvelle, dont le titre *Une Canaille*, me dispense d'en faire même une analyse succincte. Là encore et malgré que le cynisme du personnage, un vagabond aussi, atteigne tout ce qu'on peut imaginer en ce genre, le dégoût et la colère que l'on ressent sont beaucoup plus faibles qu'ils

devraient être, et qu'ils seraient, si le personnage appartenait à la société régulière.

Et pourquoi? Gorki s'amuserait-il à couvrir de la protection de son talent les voleurs, les cyniques, dans le seul but de taquiner, de contredire même, les sentiments moraux de cette bourgeoisie qu'il hait? Non pas! L'horreur du crime, Gorki la ressent au même degré que cette bourgeoisie, à un degré peut-être même plus élevé. D'où vient-il alors que ses personnages, même les moins intéressants, trouvent auprès de nous tant d'indulgence? Il y a plusieurs raisons à cela, il y a d'abord ceci, et par là le talent tout personnel de Gorki se manifeste dans toute sa haute originalité : dans tout ce que font et dans tout ce que disent ses vagabonds vous sentez la grande fatigue des chemins interminables et durs qui lassent et qui brisent, les lourds sommeils au milieu des nuits froides, le réveil matinal qui fait frissonner et qui fait songer au foyer impossible, et vous sentez les brunes vespérales qui engourdissent le cerveau, et toute la tristesse des horizons sans fin toujours évanouis et toujours renaissants qui installent dans le cœur l'indifférence et l'ennui, et toute

La mélancolie
Des soleils couchants

que

Les aubes affaiblies
Versent sur les champs.

III

Il y a autre chose encore. Ces vagabonds, ces déchus, ces *déclassés*, nous bouleversent le cœur par le spectacle de l'indicible misère morale dans laquelle ils vivent. Il y a autour d'eux une société, des hommes, des femmes, des enfants, et cependant, ils se trouvent dans l'absolue solitude, dans le plus affreux abandon. Il n'y a rien de plus terrible que la solitude.

Un jour, il y a bien longtemps, un aigle avait emporté une jeune fille, laquelle eût de lui un fils. Celui-ci à vingt ans retourna parmi les hommes, et le jour même de son arrivée, voyant la fille du chef de la tribu, il l'aima éperdument aussitôt. Comme le chef ne voulait pas la lui donner, il la poignarda. Quel châtiment infligea-t-on au fils de l'aigle? On le bannit seulement de la tribu. Alors il vécut seul, et cette vie lui sembla si insupportable, qu'il en arriva à implorer les gens de le tuer. Personne ne voulut lui faire cette charité, tant on avait horreur de l'approcher même à la portée d'une flèche. Et il erre encore,

triste inénarrablement, à l'écart des hommes qui n'en veulent pas.

Ce conte de Gorki traduit d'une façon saisissante la situation morale de tous ceux que les circonstances ont rejeté, hors la vie régulière ou qui « n'ont même jamais été des hommes » ayant vécu dès leur naissance en dehors de la société, dans des barques de pêcheurs, par exemple, couchant à la belle étoile, vivant de petites aumônes ou de petits vols.

Et alors, malgré le ton gai en apparence de Maxime Gorki et en dépit du manteau tant soit peu romantique qu'il jette, pour les parer, sur les épaules de ses héros, vous vous sentez pris pour ceux-ci de cette commisération chaude et profonde que l'on ressent encore, que l'on ressentira toujours, en lisant certains livres de Victor Hugo. Le jeune maître russe sait, en effet, par la peinture de ses pauvres hères, évoquer les émouvantes images des misérables d'autres temps et remémorer ainsi les traditions du bon et beau romantisme de jadis. A ceux qui vivent dans « l'immense oubli des autres », il sait, sinon imposer, du moins opposer son amour des humbles, sa compassion brûlante et son pardon sans condition ni réserve. Il étend sur les malheureux, sur leur vie, sur leur mort, sur leurs bons et leurs mauvais côtés, sur leurs vertus et sur leurs turpitudes l'aile protectrice de son talent *humain* et de sa douloureuse pitié, rééditant ainsi, par ses œuvres, le célèbre discours prononcé par lord Clancharlie à la Chambre Haute et dans lequel ce gueux aristocrate disait, entre autres, ceci :

« Vous avez le pouvoir, l'opulence, la joie, le soleil immobile à votre zénith, l'autorité sans borne, la jouissance sans partage, l'immense oubli des autres. Soit. Mais il y a au-dessous de vous quelque chose. Au-dessus peut-être.

« Vous êtes les grands et les riches, c'est périlleux. Vous profitez de la nuit. Mais prenez garde, il y a une puissance : l'aurore. L'aube ne peut être vaincue. Elle arrivera. Elle arrive. Elle a en elle le jet du jour irrésistible. Et qui empêchera cette fronde de jeter le soleil dans le ciel ? Ayez peur. Le vrai maître de la maison va frapper à la porte. Je viens vous avertir, je viens vous dénoncer votre bonheur. Il est fait du malheur d'autrui. Vous avez tout, et ce tout se compose du rien des autres.

« Je viens ouvrir devant vous les grandes assises du peuple, ce souverain qui est le patient, ce condamné qui est le juge. Je plie sous ce que j'ai à dire. Par où commencer ? Je ne sais. J'ai ramassé dans la vaste diffusion des souffrances, mon énorme

plaidoirie éparse. Qu'en faire maintenant? Elle m'accable et je la jette pêle-mêle devant moi.

« J'ai été jeté au gouffre. Dans quel but? Pour que j'en visse le fond. J'ai éprouvé. J'ai vu. La souffrance, non, ce n'est pas un mal, messieurs les heureux.

« La pauvreté, j'y ai grandi, l'hiver, j'y ai grelotté; la famine, j'y ai goûté; le mépris, je l'ai subi; la peste, je l'ai eue; la honte je l'ai bue. Et je la revomirai devant vous, et le vomissement de toutes les misères éclaboussera vos pieds et flamboiera! »

IV

Romantique, Gorki l'est de pied en cap. Il lui arrive de faire parler à de simples moujiks une langue que des académiciens leur envieraient. Dans la suite des *Contes de la vieille Izerghil*, il y a un fils d'aigle mentionné plus haut; il y a un bohémien supérieurement beau, qui, d'un coup de poignard, tue la jeune fille qui veut lui imposer le despotisme de son amour, et se tuant lui-même aussitôt après; il y a des héros dont les cœurs ardents deviennent après leur mort des étoiles, qui conduisent à travers d'épaisses et sombres forêts des foules ignorantes et ingrates, etc.

Mais s'il aime comme les vieux romantiques délaissés, à confondre étroitement le réel et l'imaginaire, il y a entre ceux-là et Gorki, une différence essentielle. Lorsque Hugo élevait un homme misérable et déchu, soit à une sublime hauteur morale comme il le fait pour Jean Valjean, soit au degré supérieur de l'échelle sociale, aux sommets vertigineux du pouvoir et qu'il les faisait prononcer des tirades fulminantes au grand effarement des importants personnages qui les écoutaient, il avait ce but unique d'attirer l'attention des puissants sur la condition lamentable des faibles, d'apitoyer ceux-ci sur ceux-là.

Chez Gorki aussi, comme chez Hugo, la pitoyable créature humaine, se dresse en face l'écrasante puissance de la société en lui opposant l'audace et le désespoir de sa faiblesse. Mais chez Gorki elle ne revêt point les airs grandioses de Gwynplaine, transformé par le hasard en pair d'Angleterre, ou de Ruy Blas devenu homme d'Etat; elle n'espère plus rien des magnifiques monologues, elle sait que le gendarme est sans pitié, parce que l'état des choses qu'il incarne est sans pitié, lui aussi, pour les malheureux. Le salut pour ceux-ci, leur réhabilitation, leur élévation ne pourra donc venir que d'eux-mêmes, que de leurs propres efforts.

Aussi est-ce l'effort, l'énergie, que Gorki apprécie par dessus tout, dans ses va-nu-pieds et ses vagabonds. Cette énergie est employée pour voler, comme c'est le cas de Tchelkach, pour assommer ou piller les juifs comme c'est l'intention d'un certain Orlov? Peu importe : c'est de l'énergie. Si aujourd'hui elle est dirigée vers le mal, demain elle se tournera vers le bien avec la même force et le même élan, — nous la verrons peut-être, encore indécise un peu, mais déjà redoutable, seconder les manifestations d'étudiants, et provoquer des commencements de révolution.

Gorki est naturellement très loin d'excuser les brutalités, qu'en attendant des désordres antijuifs, Grichka Orlov exerce avec une régularité d'horloge, chaque samedi, sur le dos, la tête et le ventre de sa femme dont « la chemise est imbibée de sang jusqu'aux épaules ». Il sait comme vous et moi qu'au point de vue moral, Senka, du conte *Malva* ne vaut pas cher. Mais si ce personnage semble avoir les sympathies de Gorki, et si en tous cas il a les vôtres, c'est qu'il ne craint personne, ni rien, et c'est là, dans un pays tel que la Russie qui commence à s'affranchir péniblement d'une oppression dix fois séculaire, une qualité fort appréciable.

Qu'on le comprenne bien, Gorki ne se cache pas, pas plus qu'il ne cherche à dérober aux autres les traits repoussants de ses personnages. Mais il y attache peu d'importance au point de vue social. Par contre, il retient ce qui, dans leur caractère, peut constituer un jour, prochain peut-être, une force utile, et cette force, c'est l'énergie. Et Gorki exalte l'énergie, la forte initiative, l'audace, le mépris du danger. Il célèbre, dans un chant superbe la mort héroïque d'un épervier qui, amoureux de l'azur du soleil, et du grand espace libre, s'est brisé contre un rocher en tombant. Dans un autre chant, il salue la tempête proche, et son enthousiasme de poète semble s'enivrer de cet air saturé d'orage, et sa voix claire et haute, éclate parmi les nuages comme les éclairs aveuglants qui déchirent les ténèbres.

V

Le jeune écrivain russe envisage ses déclassés d'un œil juste, ce sont les enfants perdus de l'armée populaire, encore à l'état d'embryon, mais qui sera puissante demain. Aussi, leurs forces, des forces potentielles, se dépensent-elles en des actes mesquins, désordonnés, irraisonnés, en attendant qu'elles puissent s'exercer utilement. Mais ce qui est important et ce qui ressort de ces actes, c'est que leurs auteurs sont des gens intrépides et qui n'ont pas froid aux yeux, comme on dit.

Gorki comprend et sait que la vieille société russe, résultant de l'abolition du servage, a virtuellement disparu, mais que la nouvelle, à sa période de formation, n'est pas encore cristallisée. Le nouvel ordre social apportera à la classe prolétarienne de Russie cette conscience nette de soi que possède déjà parfaitement la toute récente bourgeoisie russe. En attendant, elle en est encore à l'élaborer, et nous voyons dans Gorki une série de types qui précisément, sans la trouver, cherchent leur voie. C'est Konovalov dans la nouvelle du même nom ; c'est Pachka, dans le dernier roman de Gorki. *Les trois* ; c'est Grichka Orlov. Konovalov est un cœur admirable de courage, de bonté et de dévouement; Pachka est fort intelligent, loyal, et possède, en plus, un très joli talent poétique; quant à Orlov, il est travaillé sans répit, par le besoin de s'arracher au « trou » où il passe son existence, de faire quelque chose de beau, de très utile aux hommes, de retentissant, d'éclatant. Et c'est tout simplement à cause de cette angoisse qui le ronge et dont il ne sait ni le nom ni la nature, ni le but, qu'il bat sa femme comme une brute, qu'il n'est cependant pas.

La bourgeoisie, par contre, sait très bien son chemin. Gorki étudie cette classe d'une façon tout à fait supérieure dans son magistral roman *Thomas Gordéieff*. Il en montre également quelques échantillons, dans quelques-unes de ses nouvelles. Ainsi, dans *Ceux qui ont été des hommes*, l'auteur nous présente Petounnikov fils, ancien élève d'une école de hautes études techniques, qui paraît rendre des points à son père, et Dieu sait si ce dernier est rapace.

Thomas Gordéieff, détenteur d'une fortune immense qu'il a héritée de son père, ne sait qu'en faire. Il appartient à la catégorie de ceux qui, comme Konovalov et Pachka désirent ardemment voir clair dans les choses et ne le peuvent pas. Thomas s'occupe beaucoup moins de ses affaires que de la solution du problème, comment vivre pour être heureux et en même temps utile aux autres? L'ami de son père, un certain Mayakine, voit d'un œil mécontent le peu de souci que Thomas prend de sa fortune. Il est vieux, il a une fille à laquelle il laissera tout ce qu'il possède, et il voudrait la marier à Thomas. Mais Thomas est un garçon si peu sérieux !

Arrive le fils de Mayakine, ancien déporté politique que son père avait chassé de sa mémoire comme un criminel. Mais il y a longtemps que Mayakine fils est revenu des folies de ses jeunes années ; repenti et rangé, il s'occupe d'affaires commerciales tout comme son père. Père et fils se réconcilient et s'arrangent de façon à s'emparer de la fortune de Thomas, sans pourtant le

marier à Mlle Mayakine. Ils y réussissent à souhait, et Thomas, fou, termine ses jours dans la misère.

Il y a dans ce roman de Gorki plusieurs types de bourgeois bien étudiés. Il y a le père de Thomas, âpre au gain, mais non dénué de sentimentalisme, et c'est de ce sentimentalisme qu'héritera son fils, à qui pèsera lourdement le poids de sa richesse formidable et injustement acquise. Il y a le jeune Mayakine, ancien intellectuel devenu voleur ; il y a aussi le jeune Smoline qui joint à une instruction soignée et à des manières policées, des instincts de faiseur d'argent. Mais il y a surtout le personnage du vieux Mayakine, qui est traité par Gorki avec une incomparable maîtrise. Ce grand marchand de je ne sais plus quoi, qui possède une considérable fortune, lui aussi, est un type des plus curieux. Tandis que son confrère, voisin et ami, Gordeieff père, avait été un de ces commerçants du vieux cliché qui se bornent à s'enrichir, courbant l'échine devant les puissants du monde, et fuyant la politique, Mayakine, au contraire, prononce des discours, dans lesquels il proclame que ce sont eux, les commerçants, les industriels, les bourgeois, qui ont élevé la Russie au niveau actuel, eux qui sont la force principale du progrès du pays ; et dans lesquels il réclame de la liberté, la liberté pour la bourgeoisie, s'entend.

Lorsque l'on considère dans leur ensemble tous ces gens, puissants par leur fortune, affinés par l'instruction et en même temps dénués de tout scrupule, de tout sentiment, sauf l'égoïsme et la rapacité, on comprend que ceux qui se trouvent à l'autre pôle du système social actuel, puissent, à leur tour, se passer de certains scrupules et de certains sentiments pour ruser, voler, assommer, étrangler. Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Russie, mais qui l'est davantage de la bourgeoisie ou de la plèbe ?

Ni l'une, ni l'autre, d'ailleurs, ne resteront pas longtemps maître de la situation, quand se sera produit le grand bouleversement qui n'est plus très éloigné. « Le vrai maître va frapper à la porte de la maison », le peuple sain, bon, honnête. Après l'immense tempête immanquable, après la nuit dissipée, « qui empêchera l'aube de jeter du soleil dans le ciel ? »

Et Gorki appelle la bienfaisante tempête qui balaiera toutes les pourritures, quelles qu'elles soient ; il exalte les énergies populaires déjà réveillées ; et il secoue celles encore un peu engourdies des intellectuels, impatient de chanter le combat et la victoire qui lui semble certaine : tant est vigoureuse sa confiance en l'avenir.

G. Savitch.

LE THÉATRE ET LA VIE

Manoune, pièce en 4 actes, par Mme J. Marni, au théâtre du Gymnase. — *L'Ecolière*, pièce en 5 actes, par M. Jean Jullien, au théâtre-Gémier. — *Les Maugars*, pièce en 4 actes, par M. André Theuriet, au théâtre national de l'Odéon. — *La Vie en Voyage*, pièce en 5 actes, parM. Maurice Desvallières, au théâtre du Vaudeville. — *L'Honneur*, pièce en 4 actes, par M. Sudermann, au théâtre-Antoine.

La réouverture des diverses scènes parisiennes nous est une nouvelle preuve que l'idée « sociale » s'affirme au théâtre. On peut même dire qu'elle s'y exagère. Sauf le directeur du Vaudeville, à qui *la Vie en Voyage*, revue d'été en 5 actes par M. Maurice Desvallières, a (fâcheuse idée!) paru un prolongement possible de villégiature à Paris, tous les autres directeurs ont rouvert avec des pièces dont la question sociale fait les frais.

Au Gymnase, ce sont les rapports de la servante et des maîtres ; à la Renaissance, c'est la situation de l'institutrice laïque ; à l'Odéon, c'est la République et le Coup d'Etat; chez Antoine, c'est le préjugé de l'honneur. Partout la société contemporaine est mise à la scène : ainsi, naturellement, le spectacle de la vie se renouvelle avec la vie, et la Beauté en sort, — ou, du moins, *devrait* en sortir.

J'ai dit : *devrait*, car, hélas ! je ne vois jusqu'ici, dans les pièces qu'on nous présente, pourtant signées de noms notoires, aucune œuvre vraiment belle, ni même vraiment significative. Je mets à part *l'Honneur* de Sudermann, pièce déjà ancienne, pièce classique en Allemagne, et sur laquelle je m'expliquerai tout à l'heure. Mais les trois autres? Ce sont des sujets de pièce plutôt que des pièces! Qu'est-ce que des œuvres où la demi-pensée s'accommode de la demi-écriture? Les questions sociales sont complexes et, quand on les porte au théâtre, il y faut du scrupule avec de la clarté, c'est-à-dire une concentration éclatante d'analyses minutieuses. Les « mots » et les « situations », qui font tant d'effet sur le public, ne sont que le résultat du long effort intérieur pendant lequel l'auteur dramatique a conçu, écrit, récrit sa pièce. Dans *Manoune*, dans *l'Ecolière*, dans les *Maugars*, je ne rencontre guère trace de maîtrise. Tantôt le sujet est indécis, comme dans *Manoune* ; tantôt il est dénaturé, comme dans *l'Ecolière* ; tantôt il est esquivé, comme dans les *Maugars*.

La donnée fondamentale de *Manoune* est difficilement racontable. Un ménage de bourgeois sans enfants a pris jadis à son service une petite campagnarde de quinze ans, ni laide ni jolie, qui s'appelle Manoune. Le mari, M. Chaisles, est un brave homme assez impulsif; la femme, Mme Chaisles, est une rigoriste à principes. Un après-midi d'été, sans qu'on sache pourquoi, se trouvant seul avec Manoune dans la maison, M. Chaisles abuse de la pauvrette. Surpris par sa femme, menacé par Manoune, Chaisles risque le bagne. Mais Mme Chaisles a trop de vertu pour ne pas pardonner ! Il est vrai qu'elle aura assez de rigueur pour faire expier. Elle garde son mari, elle garde Manoune, fière de supplicier l'un et l'autre par le souvenir du passé.

Mais ce n'est pas tout. Il y a dans la maison Chaisles, une petite fille, Geneviève, qui passe aux yeux de tout le monde pour être l'en-

fant de M. et Mme Chaisles. En réalité, elle est la fille adultérine de Manoune et de M. Chaisles. Là est le drame secret de cet intérieur : Geneviève grandit entre sa vraie mère, qui est sa bonne, sa mère « supposée » qui est Mme Chaisles, et son père, véritable forçat d'une pareille situation.

Voilà une donnée bien étrange et exceptionnelle. Si pourtant ce fait divers mélodramatique était clairement exposé dès le début du premier acte, le spectateur saisirait les péripéties du drame. Malheureusement elle n'est révélée qu'à l'avant-dernière scène du dernier acte. Ce vice de construction fait que, pendant deux actes et demi sur trois, les caractères et les situations apparaissent sous un faux jour, parfois même sous un jour odieux ou ridicule. Le coup de théâtre final en est affaibli d'autant.

Le premier devoir d'un auteur dramatique est d'éclairer fortement sa lanterne. « Un premier acte clair », disait Dumas fils. Faute de s'en être souvenue, Mme Marni a créé une œuvre peu viable C'est dommage : car il y a bien de l'esprit dans certains dialogues épisodiques, bien de l'émotion et parfois même de la force, dans certaines scènes capitales. Mme Marni a trop de talent pour ne pas acquérir bientôt ce métier dramatique indispensable qui consiste à circonscrire une donnée sociale entre une exposition nette, une action simple et un dénouement logique.

Mmes Samary, Lucienne Dauphin et Suzanne Després déploient brillamment dans *Manoune* les qualités diverses qui ont fait leur notoriété, et MM. Huguenet et Arquillière n'y sont pas au-dessous de leur réputation.

La situation de l'institutrice laïque dans la France contemporaine offrait à M. Jean Jullien un sujet plus clair que celui de *Manoune*, et un sujet excellent de théâtre social. C'était à la fois la matière d'une étude de caractères et d'une étude de mœurs. Pourquoi l'*Ecolière* n'a-t-elle pas réussi ? Pourquoi M. Jean Jullien semble-t-il avoir reculé depuis *la Poigne*?

La raison m'en paraît double. D'abord M. Jean Jullien a dénaturé le sujet qu'il avait choisi. puis il l'a noyé dans un symbolisme banal.

Quand on prétend porter sur la scène un problème social aussi connu que celui de l'Institutrice laïque de province, on doit avoir soin de rester dans le vraisemblable. Le point de départ de l'*Ecoliere* est exceptionnel et faux. M. Jullien suppose qu'une demoiselle Noémie Lambert, fille de négociants ruinés, entre dans l'enseignement public pour faire vivre sa mère et elle-même, et qu'on la nomme de but en blanc... directrice d'école ! Si M. Jullien était mieux renseigné sur l'enseignement primaire, il saurait : 1° que les institutrices laïques sortent des Ecoles Normales où elles ont été pensionnaires de l'État pendant trois ans ; 2° qu'il leur faut au moins six ans de stage, et souvent dix ou quinze, pour être nommées *directrices*. Il en résulte qu'une toute jeune fille, ignorante de la vie et de l'amour au point fabuleux que M. Jullien suppose à son héroïne, ne pourra jamais se trouver dans la situation sociale où il la place. Une directrice d'école communale est une personne avertie et expérimentée, qui n'a plus la

naïve ignorance de Mlle Lambert, et ne peut, en aucun cas, être une « écolière » de la vie. Ainsi toute la pièce s'écroule, par avance, sur sa donnée absurde. C'est déjà grave pour une pièce « sociale ».

Ce qui est plus grave encore, c'est l'idée que M. Jean Jullien se fait des « rapports » de l'institutrice avec les personnages administratifs ou autres, dont elle dépend.

A en croire l'auteur de l'*Ecolière*, une directrice d'école ne saurait rester honnête sans perdre sa place. La petite ville où M. Jullien a placé son action mériterait de s'appeler Erotopolis, car on y voit tous les hommes, le maire, le délégué cantonal, le maître-maçon, le pharmacien, l'industriel (j'en passe) haleter comme des chiens après la jolie institutrice. Et celle-ci ne se marie pas avec un bon petit employé qui l'aime, de peur que ça ne lui fasse du tort auprès de ses chefs ! Où diable M. Jullien a-t-il observé des mœurs pareilles ? Ne sait-il pas que les mariages entre institutrices et petits fonctionnaires sont de règles et fort approuvés hiérarchiquement ?

Non content d'avoir rétréci son sujet à une situation invraisemblable, M. Jullien s'y enferme et s'y acharne avec une monotonie que ne rachètent ni quelques scènes spirituelles ni quelques mots à effet. Il y a vraiment d'autres problèmes, et de plus dramatiques, dans la vie d'une institutrice de province, que celui de la galanterie. M. Jean Jullien n'a pas l'air de s'en douter.

Sa pièce tourne et retourne sur elle-même, jusqu'à la charge. Puis, tout à coup au cinquième acte, elle s'évase en plein ibsénisme, plutôt en pleine imitation d'Ibsen. Mlle Lambert n'est plus seulement l'institutrice persécutée, elle est la jeune fille qui « prend conscience de soi » et va « faire sa vie » loin de ceux « qui ne savent pas encore ». On se demande quelle vie pourra bien faire, après le dénouement, cette jeune personne qui n'a pas su éviter les écueils les plus vulgaires d'une carrière honorée par le monde et protégée par les lois !

La pièce de M. Jullien est pavée de bonnes intentions, mais ç'auraient été les pavés de l'ours si cette pièce avait dû réussir. La pièce sur l'Institutrice reste encore à faire. M. Brieux en a écrit l'admirable prologue dans *Blanchette*. Et l'on me dit que M. Gabriel Trarieux s'y est attaqué à son tour dans *la Guerre au Village*, que représentera bientôt le théâtre Antoine. Nous aurons donc prochainement l'occasion de revenir sur ce sujet. Constatons avec regret, pour aujourd'hui, que M. Jullien l'a tout à fait manqué, faute de l'avoir approfondi et délimité. Sa pièce en cinq actes pourrait tenir en un seul, et être plus pleine. Il a fallu la remarquable mise en scène de M. Gémier, son rare talent personnel, et le vaillant déblayage de Mlle Andrée Mégard pour nous faire supporter des développements et des répétitions qui, sans une excellente troupe, nous auraient paru intolérables.

C'est déjà du drame historique, et c'est encore du drame social, que MM. André Theuriet et Georges Loiseau nous ont offert dans *les Maugars*, à l'Odéon. L'antagonisme de deux familles, l'une républicaine et honnête, l'autre bonapartiste et canaille, au moment du coup d'Etat de 1852, voilà le sujet de la pièce. C'est, en son fond

psychologique, le sujet de *Maître Guérin*, et aussi celui de *Roméo et Juliette*. Les parents se détestent; les enfants s'aiment; le fils rachètera la honte du père, etc., etc. Cette partie est traitée avec une habileté superficielle et quasi-mécanique : situations déjà vues, phrases déjà entendues, effets de scène sans grand intérêt. Le drame historique, au contraire, avec ses costumes, son cadre, ses souvenirs, a beaucoup plu. C'était la première fois qu'on voyait à la scène les événements qui précédèrent la fondation du second Empire. Le temps a marché depuis que Victor Hugo écrivait pour nos pères *l'Histoire d'un Crime*! La politique saignante est devenue matière d'art. Ce n'est pas encore le passé, ce n'est déjà plus le présent. C'est l'instant particulièrement dramatique où les passions d'une époque peuvent s'idéaliser sans être tout à fait refroidies. L'ombre du césarisme est sur cette pièce, et c'en est assez pour que toute une salle française frémisse encore à ses ressouvenirs. Aussi a-t-on goûté particulièrement le premier et le troisième actes, où l'on voit la petite ville de Saint-Clémentin agitée par l'approche du coup d'Etat. Le second et le quatrième, consacrés aux amours du fils Maugars et de la demoiselle Desroches, ont paru plus languissants.

La pièce, pittoresquement mise en scène par M. Ginisty, se déroule en des décors tout à fait dignes d'un théâtre national. La restitution de la petite ville, des costumes et des coiffures, mériterait à elle seule un voyage à l'Odéon. Le jeu des acteurs m'a paru une grisaille honorable, où MM. Janvier et Siblot ant mis leur solide couleur réaliste, et Mlle Marie Marcilly son rayon de lumière blonde.

L'Honneur, de M. Sudermann, a obtenu un gros succès au théâtre Antoine. Ce succès est dû non seulement à la valeur de la pièce, mais aussi à son incomparable interprétation et mise en scène. Rarement, depuis que je vais au théâtre, j'ai vu un ensemble aussi parfait. M. Antoine ne jouait pas dans *l'Honneur*, mais il y était partout « invisible et présent », dans les décors, dans les groupements, dans les gestes, dans les paroles. Non content d'avoir embelli, assaini et perfectionné sa salle, il a voulu que la scène fût digne du temple. Et il y a réussi. Quelle leçon indirecte pour l'administration de la Comédie-Française ! Sans doute MM. Dumény, Grand, Signoret, Bour, Degeorge, Leubas, sans doute Mlles Delia, Ellen Andrée, Gabrielle Fleury, Miéris et Méry (il faut les citer tous et toutes) sont de bons artistes ; mais ce qui est meilleur, c'est *leur ensemble*, c'est l'admirable discipline qui les a mis chacun à sa place et dans sa lumière, qui les fait valoir l'un par l'autre, et non pas, comme presque partout ailleurs, l'un contre l'autre. Si cela continue, par l'interprètation autant que par le choix des pièces, le Théâtre-Antoine deviendra notre premier Théâtre Français. Il ne lui manque plus, pour cela, que de jouer, de temps en temps, les chefs-d'œuvre classiques.

Je reviens à *l'Honneur*. Ce n'est pas une pièce nouvelle. Elle a eu des milliers de représentations en Allemagne, en Autriche, ailleurs encore. La France l'ignorait, mais elle ne lui apporte rien de bien neuf. C'est l'art de Dumas fils avec des situations à la Feuillet et des

observations à la Daudet. C'est beaucoup, me direz-vous. Sans doute, et je suis le premier à applaudir. Mais enfin, ce théâtre-là, c'est *l'article de Paris fabriqué à Berlin et rentrant en France.*

L'Honneur est l'action et la vie mêmes. Je ne connais, dans notre théâtre actuel, que MM. Brieux et Rostand qui soient comparables, de ce point de vue, à M. Sudermann. Voici une pièce où il y a une idée « sociale », des caractères, des mœurs, du pathétique et du comique, et qui se passe en pleine modernité!

J'aime beaucoup l'idée-maîtresse de l'*Honneur*. C'est une forte justification de l'individualisme social. M. Sudermann affirme, et il a bien raison, que l'honneur, auquel tant d'êtres humains sacrifient sottement le meilleur d'eux-mêmes, n'est qu'une forme de la vanité sociale, qu'il n'a aucune réalité en soi, et que notre seul honneur c'est l'estime réfléchie que nous nous conférons à nous-mêmes. Voilà une affirmation révolutionnaire, tout ensemble destructrice et féconde, négative et positive, comme celles d'où sortira la société de demain. Transportez-la dans la société d'aujourd'hui : elle aura pour effet de briser les préjugés de caste ou de classe, et de remettre tous les individus sur le plan du mérite personnel.

Robert Heinecke, fils d'ouvriers, parti depuis dix ans aux Indes pour servir la maison de commerce Mulingk, rentre dans sa ville natale. Il croit faire le bonheur des siens en leur rapportant la richesse et une âme pure; il retrouve au foyer paternel la misère, la veulerie, la corruption. Le fils de son patron a séduit sa sœur sous les yeux de ses parents vieillis qui ont tout accepté avec une complaisance criminelle. Il veut tout réformer, et il détruirait tout, les autres et soi-même, si un ami et protecteur, rencontré en voyage, le baron de Trast, ne lui enseignait qu'on ne fait rien de bon à s'acharner sur des fantômes, et qu'il faut s'élever au-dessus de « l'honneur » pour comprendre et pratiquer le Devoir.

Le fâcheux est que M. Sudermann ait employé certains moyens mélodramatiques tout à fait usés et indignes d'un si beau thème. Le fâcheux est qu'il ait cru devoir nous resservir l'histoire du « baron exotique », et celle de « l'employé qui épouse la fille du patron », etc. Voilà des ficelles qui tiennent peut-être encore à Berlin ou à Vienne, mais qui, à Paris, depuis Scribe et M. George Ohnet, sont usées jusqu'à la corde... N'importe ! il y a dans *l'Honneur* tant de fortes scènes, tant de répliques mordantes, tant d'idées pathétiques ou spirituelles, qu'on pardonne à l'auteur d'avoir parfois abusé du métier pour nous faire digérer la vérité.

HENRY BÉRENGER.

P. S. — Le sort a été particulièrement doux pour le théâtre gai. Sur trois vaudevilles donnés dans la quinzaine, un a obtenu un succès exceptionnel (le brillant *Fils surnaturel* de MM. Grenet-Dancourt et Maurice Vaucaire) et les deux autres ont été accueillis avec faveur par le public et la presse (*Bichette*, de MM. Fontanel et A. Vely au Palais-Royal et l'*Etude Tocasson* de M. A. Valabrègue aux Folies-Dramatiques).

CHRONIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

France. — La baisse considérable des actions de nos deux journaux les plus répandus : le *Petit Journal* et le *Petit Parisien*, nous annonce une révolution imminente dans le fonctionnement des organes de la presse populaire. Les journaux français de quatre pages ont décidément vécu ! Entraînés par l'évolution des autres journaux du matin à 6 pages, le *Petit Journal* et le *Petit Parisien* ont décidé de donner également à leurs lecteurs 6 pages de texte au lieu de 4, tout en maintenant le prix de 5 centimes. Est-ce à cette augmentation inévitable de frais qu'il faut attribuer la baisse si sensible de leurs actions qui, de 1.200 et 1.150 ont descendu pendant ces dernières semaines à 780 et à 735 francs !

Ouvrages a paraitre. — Chez Félix Juven : *Anthinea*, par Charles Maurras, où le polémiste, à la fois paradoxal et brillant, va nous donner ses sensations de la Grèce, de la Corse, de l'Italie et de la Provence. On peut ne pas partager les opinions de M. Charles Maurras, mais il faut quand même s'incliner devant son talent vigoureux. Ernest La Jeunesse publiera chez le même éditeur : *Cinq ans chez les sauvages...* de la littérature.

Chez *Dentu* : M. André Theuriet donnera, dans la collection du *Dragon illustré*, un roman intitulé *Mariannic*.

Chez *Perrin* et Cie : une nouvelle édition revue de Georges Goyau : *Autour du catholicisme social*.

Chez *Plon Nourrit* : Les curieux *Souvenirs diplomatiques* se rattachant à l'époque de 1855 à 1886 du baron de Michels, ancien ambassadeur, paraissant sous forme d'un volume à 7 fr. 50.

Chez *Paul Ollendorff* : Il nous revient que M. Jean Lorrain, qui nous donnait, hier, son étrange livre : *Monsieur de Phocas* (Ollendorff) rassemble en hâte les feuillets de deux autres volumes, sous ces titres, dont le dernier vaudra d'être signalé dans la collection des titres bizarres : les *Poussières de Paris*, les *Princesses d'ivoire et d'ivresse*.

L'*Enfant d'Austerlitz*, de Paul Adam, est sur le point de rejoindre la première partie de l'œuvre *la Force*, déjà publiée, et presque en même temps paraîtra *la Ruse*, qui devra couronner cette trilogie guerrière.

La même maison mettra prochainement en vente un nouveau roman d'André Theuriet : *l'Amie de Noel Trémont*, de même que *Le Mirage*, de Mme Bertheroy.

M. Paul Bourget prépare un nouveau roman *L'Etape*, dont le point de départ sera la glorification de la famille, au détriment de l'individu et des droits individuels que l'ancien auteur du *Disciple*, revenu à des sentiments bien respectables et bien chrétiens, abhorre de son mieux.

M. E. Rostand quittera Paris vers le 15 novembre pour Cambo, où il s'installera dans la ville Etchegorria (maison rouge) loin de Paris et de sa vie fiévreuse. Suivant en cela l'avis du médecin et de son entourage, le poète abandonnera pour plusieurs mois ses travaux commencés.

Italie. — M. Gabriel d'Annunzio sans attendre les résultats de sa *Francesca di Rimini*, met la dernière main au *Roi Numa*, qui va être joué au théâtre Olympien de Vicence.

Le nouveau volume de poésies d'Ada Negri, si impatiemment attendu par ses nombreux admirateurs italiens, ne paraîtra qu'au courant de l'hiver, la glorieuse poétesse ayant eu à souffrir d'une rechute de sa grave maladie.

Angleterre. — La *Shakespeare Day League*, fondée dans le but d'instituer un jour de fête solennel en l'honneur du grand dramaturge, fait des progrès considérables dans les pays anglo-saxons. Rappelons qu'il s'agit de la journée du 23 avril, date de naissance de Shakespeare.

M. Heinemann va publier prochainement une nouvelle édition des œuvres de Tolstoï. Mme Garnett, dont les traductions de Tourgueneff furent jadis tellement remarquées, a été chargée de procéder à l'accomplissement de cette œuvre colossale.

On sait le succès retentissant obtenu par les romans de Mlle Corelli. Cet auteur étrange et surtout extravagant qui scandalise souvent et intrigue presque toujours le public lettré de l'autre côté de la Manche, vient de trouver un biographe avisé dans la personne de Kent Carr (le pseudonyme de H.-J. Drane). Ce *bijou-biography* va provoquer du reste presque autant « d'animation » que la publication de chaque roman de l'inappréciable Miss, qui brave, depuis tant d'années, toutes les vertus graves de sa vénérable patrie !

Allemagne. — Une maladie, en quelque sorte épidémique de « la chanson » sévit en ce moment dans la vertueuse Allemagne. Et les poètes, les uns après les autres fuient leurs cabinets de travail et se mettent à la tête des établissements légers, où on chante l'amour et l'esprit de l'Allemagne de demain. C'est ainsi, comme on nous l'apprend qu'après Wollzogen et Liliencorn, le poète Otto Julius Birnbaum se mettra, à partir du 1er novembre prochain, à la tête de l'établissement des « Chansons Vivantes » de Berlin.

M. Langen, l'éditeur bien connu du *Simplicissimus*, vient d'acheter pour l'Allemagne *l'Enigme*, de Paul Hervieu, qui sera jouée à Berlin en langue allemande, en même temps que Réjane donnera des représentations françaises, à travers l'empire, de la *Course du Flambeau*.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 Septembre. — *A propos de l'attentat de Buffalo*, René Lavollée décrit les origines de l'anarchisme qui dérive à la fois, selon lui, de Karl Marx et de Bakounine : tout en voulant faire table rase de la société actuelle par les procédés les plus violents, il prétend cependant lui substituer une organisation nouvelle, laquelle ne serait autre que celle de la propriété collective. L'auteur établit qu'il y a une étroite parenté entre l'anarchisme et le nihilisme russe; il nomme parmi les plus ardents propagandistes de la théorie, Kropotkine, Elisée Reclus, Moch, et montre ce dernier activement à l'œuvre aux Etats-Unis, où les centres principaux de l'anarchisme sont : Chicago, New-York, Boston, Buffalo, Patterson. — Un anonyme (***) étudie la question de *Malte et Gibraltar*, au point de vue de la stratégie anglaise dans la Méditerranée, « considérée comme le centre de gravité de la lutte maritime future » et conclut, en s'appuyant principalement sur l'ouvrage de Gibson Bowles, que si Malte remplit les conditions d'une base navale parfaite, Gibraltar n'a plus, comme point d'appui d'une escadre, son importance d'autrefois. En même temps l'auteur signale l'échelonnement de forces anglaises considérables sur la route des Indes, et il en conclut que l' « Angleterre est inquiète ». — A. Raffalovich consacre une dizaine de pages à *Gladstone, ministre des Finances*, et résume ainsi la doctrine financière de ce grand homme d'Etat :

Etre large dans les prévisions de la

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises et americaines, d'art, espagnoles, italiennes et néerlandaises* dans notre numéro du 1er Octobre.

L'analyse des revues est faite dans l'ordre alphabétique. *Nous insistons sur ce point, les directeurs de plusieurs périodiques français ou étrangers ayant cru utile de soulever certaines questions de préséance qui, vu le système adopté par nous, n'ont point de raison d'être.*

dépense, soigneux dans le calcul des recettes, faire payer à chaque année ses propres dépenses, et veiller à ce que les charges ne dépassent pas le revenu; coûte que coûte, se trouver toujours, à la tête d'un excédent de recettes; enfin couvrir les dépenses militaires par l'impôt.

Grande Revue. — 1er Octobre. — Suite de *l'Inquisition* par Ch.-V. Langlois. L'auteur rectifie un grand nombre de faits jusqu'ici accrédités, et apporte des indications nouvelles sur la justice inquisitoriale, dont il explique les errements, en les faisant procéder des us du droit romain. Nous apprenons ainsi comment étaient, en réalité organisés les tribunaux du Saint Office, quelles étaient les règles de leur procédure, quel le rôle des témoins et quelle la situation des accusés, les punitions et peines infligées aux condamnés, comment et pourquoi on appliquait la torture. L'auteur juge l'Inquisition en historien, et ses études l'amènent à cette conclusion pour le moment — car son travail n'est pas achevé — que lorsqu'on raisonne sur l'Inquisition, il faut, comme l'avait déjà dit Joseph de Maistre, faire très exactement la part du gouvernement et celle de l'Eglise. Il n'y a toutefois, dans le fond, qu'une « misérable équivoque » qui permettait à l'Eglise de décliner la responsabilité des exécutions qu'elle ordonnait et de s'en laver les mains : l'abandon au bras séculier équivalait à un arrêt de mort. A noter ce point que

l'Inquisition n'a troublé profondément la vie normale de la société du moyen âge que dans quelques provinces de l'Italie du Nord et de la France du Midi, pendant quelques années du XIIIe siècle. Ailleurs et plus tard, il ne paraît pas que son activité, atténuée, ait eu, socialement, des résultats considérables. Elle ne fut plus guère qu'un « merveilleux » instrument pour faire souffrir et éliminer au besoin des individus génants.

Notre éminent collaborateur Paul Strauss, parlant *de la défense sanitaire* contre les maladies évitables, reconnaît que tandis qu'elle est presque partout organisée, en Angleterre en Allemagne, en Italie, elle reste rudimentaire en France, parce qu'elle y est facultative et non obligatoire. La Chambre aura prochainement à délibérer sur les mesures sanitaires à imposer, par exemple en ce qui concerne la vaccination antivariolique. Cette juste « loi de salut public », empruntée dans son esprit à la législation anglaise, aura pour objet de prévoir et d'organiser d'office l'assainissement des villes et communes négligentes ou négligées — et il y en a plus qu'on ne s'en doute. L'auteur ajoute avec raison que ce ne sera pas trop de la collaboration des pouvoirs publics et des libres propagandistes de la plume et de la parole pour vaincre l'inertie des uns, l'égoïsme des autres, l'imprévoyance de tous, pour que l'œuvre d'assainissement du terrain et de prophylaxie des germes infectieux soit poursuivie partout sans la moindre exagération, et aussi sans la moindre faiblesse. — Maurice Dumoulin rappelle les titres de gloire de la *Clairon*. Ce fut une actrice de génie, une créatrice, une femme exquise qui résuma en elle les caractères essentiels de la femme au XVIIIe siècle; un écrivain de race et de talent.

Nouvelle Revue. — 1er Octobre. — Le Dr Octave Tabary insiste sur *Le Danger social de la tuberculose* et sur la nécessité d'augmenter le nombre des sanatoriums, dont la création est, assure-t-il, le seul moyen de résoudre pratiquement et pour tous cette terrible question. L'imminence du péril est effrayante. En France, la perte annuelle du fait de la tuberculose est de 150.000 personnes sur 300.000 malades. A Paris, le chiffre de décès causés par cette maladie atteint le quart de la mortalité totale. En Allemagne, parmi les travaillleurs de 15 à 60 ans, on compte 90.000 tuberculeux, mais leur nombre diminue progressivement, grâce aux sanatoriums qui se multiplient danstout l'Empire. — Georges Caye fournit des détails intéressants sur *Les Géants et les nains*. L'auteur nous apprend que les races humaines se divisent en trois types, quant à la taille : petites races (au-dessous de 1m60), races moyennes (de 1m60 à 1m70), grandes races (au-dessus de 1m70).

La taille moyenne des Français, d'après les dernières opérations des conseils de revision, est de 1m645. Voilà qui dément la légende du « petit pioupiou, soldat d'un sou ». Peut-on faire artificiellement des nains ou des géants? Oui, répond Caye, mais les cas sont exceptionnels. S'il fût un temps où l'on y prenait plaisir, on s'attache au contraire aujourd'hui à éviter et à combattre le nanisme, et l'on y parvient heureusement. — Charles Dejob donne un aperçu de *La Littérature actuelle en Sicile*. Ses écrivains ont pris une place importante dans les lettres italiennes; les meilleurs sont Rapisardi, Capuana et Verga, tous trois ayant leur berceau à Catane ou près de cette ville. — Francis de Miomandre, *La Femme dans le roman contemporain*.

Revue de Paris. — 1er Octobre. — Des pages inédites de Victor Hugo sur *le Goût*. On sait ce que La Bruyère, Montesquieu et Voltaire en ont dit. Il est curieux de rapprocher leurs définitions de celle qu'en donne le poète de la *Légende des Siècles*. Son opinion revient à un développement prolixe du proverbe connu : « on ne discute pas les goûts », ce qui veut dire que chacun a le sien. La thèse de Victor Hugo offre de « beaux morceaux d'écriture »; mais les énumérations y prennent cette place immense, qui est la caractéristique de sa dernière manière. — Le roman tient en grande partie le reste du numéro.

Revue des Deux-Mondes. — 1er Octocre. — Georges Goyau continue son Essai d'histoire contemporaine en étudiant dans *Patriotisme et Humanisme*, l'évolution républicaine de 1882 à 1900. Il la montre dans l'action des Ligues (Ligue des Patriotes, Ligue de l'Enseignement), dans le courant créé par l'éducation civique, dans le relèvement militaire qui facilita l'œuvre de la diplomatie française dont l'alliance franco-russe fut le fruit. Puis, arrivant aux années récentes, il envisage le mouvement de la maçonnerie et du socialisme, en même temps que celui de l'antimilitarisme, qui lui fournit l'occasion de discuter les écrits et les opinions de MM. Jean de Bloch, Gaston Moch, Novicow, Guillaume Ferrero, Colajani, etc. — Edouard Rod passe en revue en les appréciant, les *drames brandebourgeois* de Wildenbruch, et définit ainsi le talent de cet écrivain.

Sommairement M. de Wildenbruch me paraît un poète bien doué et qui possède le sens dramatique de l'histoire, mais qu'une production excessive a dû gâter. Il abuse des ficelles comme le font parfois les écrivains de théâtre quand ils savent bien leur « métier » et consentent à s'adapter aux traditions de telle ou telle scène, aux exigences de tel ou tel artiste, aux habitudes de tel ou tel public;.... fort adroit dans l'art de prêter à ses personnages des expressions du vocabulaire de leur temps, il ne réussit qu'en partie à nous les faire accepter comme des êtres vivants, enfin, pour tout résumer, il est avant tout un littérateur qui fait de bonne littérature, mais toujours de la littérature, même quand il est inspiré des sentiments les plus sincères.

J.-B. des Noyers explique le mécanisme du *pouvoir exécutif aux Etats-Unis* et le vaste champ qui est ouvert à l'activité du président fédéral : la formation du cabinet, la nomination des fonctionnaires, les rapports avec le congrès, les pouvoirs militaires, etc. — A. Dastre s'occupe des *agents impondérables* dont l'introduction dans la science (électricité, magnétisme, démenbrés en fluide positif, fluide négatif, fluide neutre, fluide austral, fluide boréal) a marqué une époque dans l'histoire de la physique, tandis que son élimination en caractérise une autre qui a été l'œuvre maîtresse de notre temps. — Le vicomte Eugène Melchior de Vogüé a fait une *Visite à Solesmes* avant le départ des Bénédictins. L'auteur ne se contente pas de décrire l'abbaye et de rappeler le passé de l'ordre qui y travailla. il prend aussi la défense de ces moines contre la loi sur les congrégations et il prédit que ces exilés rentreront dans leur cher Solesmes.

Revue générale des Sciences. — 30 Septembre. — E. de Cyon : *Les glandes régulatrices de la circulation*

et de la nutrition. — A. Larbaletrier. *L'état actuel et les besoins de la culture des prairies artificielles et des pâturages en France.* — *Le cinquième Congrès international de Zoologie.*

Revue scientifique. — 21 Septembre. — Notre collaborateur Jean de Bloch dresse le *bilan des manœuvres d'après les leçons de la guerre du Transvaal*, et conclut :

L'instruction qu'on donne aux soldats et les exercices qu'on leur fait faire ne répondent plus aux nouvelles conditions militaires. Les Boers n'avaient aucune instruction militaire, et en Angleterre, l'école du soldat, c'est-à-dire les exercices d'assouplissement, la gymnastique, le tir réduit, les marches militaires, le service en campagne, le maniement d'armes, les formations tactiques, le tir à la cible, sont terminés pour l'infanterie au bout de quelques mois et pour l'artillerie au bout de sept à huit mois. Pour la cavalerie toute instruction est presque surperflue, puisqu'il ne se livre pas de combats à cheval, et que le cheval ne sert qu'à transporter plus vite les fantasssins. Il est par conséquent inutile de garder, pendant des années, les soldats dans les casernes. Cela ne sert qu'à diminuer la force de résistance des Etats, en tant que celui où le service militaire est le plus long s'épuisera le plus vite.

28 Septembre. — Zaborowski démontre, d'après les collections rapportées par M. de Baye de ses voyages, les *origines des populations anciennes et actuelles de la Russie méridionale et du Caucase.*

REVUES DIVERSES

Bibliothèque Universelle (Revue Suisse). — Octobre. — Dans l'étude sur *les villes et leur avenir*, L. Wuarin plaide éloquemment la cause des habitations ouvrières et préconise certaines réformes pour augmenter la sécurité et la salubrité publiques. — E. de Morsier parle du *théâtre allemand contemporain* et y caractésise les talents de Wildenbruch et autres glorieux auteurs allemands. Après avoir constaté la floraison subite de tant de dramaturges remarquables, de Morsier nous dit, d'accord en ceci avec le vieux critique allemand, Karl Frenzel, que le drame actuel n'y a point répondu à l'attente générale.

« ... *Fulda devient de plus en plus superficiel... Sudermann, au travail plus difficile et lent, semble manquer d'haleine pour soutenir jusqu'au bout son idée dramatique, et Hauptmann, celui de tous qui déroute le plus toute prévision. s'éloigne, semble-t-il, de son temps et de la vie ambiante, alors que là seulement peut germer et éclore le chef-d'œuvre dramatique.* »

Revue de Belgique. — 15 Septembre. — Marius Renard examine la mission sociale de l'*écrivain belge*. L'œuvre de ses compatriotes devrait, d'après lui, être résolument altruiste et utile, et s'adresser à la foule en lui fournissant un enseignement et une morale salutaire.

Revue Blanche. — 1er Octobre. — A l'occasion des poursuites dirigées contre *Laurent Tailhade*, Gustave Kahn célèbre dans quelques pages enthousiastes. cet écrivain d'un talent rare et original, le poète incomparable du « Jardin des Rêves » et le pamphlétaire redouté du « Pays du Mufle ». Le style de Tailhade est clair, riche, nuancé, infiniment artiste et curieux. — Thadée Natanson parle des mérites de *Toulouse Lautrec* comme peintre et lithographe.

Revue Genérale. — Octobre. — Ch. Woeste signale les phénomènes de la crise du *régime parlementaire en Belgique*. « Sa décadence, nous dit-il, est aujourd'hui frappante, indéniable, lamentable » et l'auteur ne voit le salut suprême que dans le catholicisme et dans le dévouement des croyants. — Des *poésies* signées J. Sauvenière.

Revue de l'hypnotisme. — Octobre. — Le Dr Paul Joire s'efforce de faire ressortir les services que la *suggestion* serait appelée à rendre à l'éducation artistique en général, et en particulier à l'étude de la musique. L'auteur cite un grand nombre d'observations à l'appui de sa thèse.

Revue de morale Sociale (Genève). — Septembre. — Marie Bonnevial examine *le mouvement syndical féminin en France* et Lucien Le Foyer donne une curieuse esquisse d'un *code nouveau du mariage.*

Quinzaine. — Octobre. — Henri Potez signale les mérites et les qualités de la muse d'*André Chénier* qui a réveillé la poésie endormie au siècle de Voltaire, et a ramené vers les sources antiques un groupe d'artistes généreux et hautains. Il avait en outre, d'après l'expression pittoresque de Sainte-Beuve, retrempé le vers flasque

du XVIIIe siècle, et écrit des alexandrins pleins et immenses, drus et spacieux, tout d'une venue et tout d'un bloc. — Fin de l'étude de P. PISANI sur les *missions protestantes au XIXe siècle.*

Revues Allemandes

Deutsche Revue. — Octobre. — JEAN DE BLOCH, reprenant ici sa campagne contre *la guerre*, démontre une fois de plus qu'elle doit disparaître devant le progrès de la technique militaire. — FRANZ FUNCK-BRENTANO commence une étude sur les *Jacobins de la Révolution Française* et consacre ses premières pages à Fouché. — ERNST BERGMAN fait l'éloge de *la chirurgie moderne* qui allie la science à l'habileté pratique. — LOUIS ALGIDI apporte quelques documents nouveaux sur la *situation réciproque de la France et de la Prusse en* 1866. — Le professeur SCHILLER étudie l'influence de l'enseignement classique sur *le style* et recherche si celui-ci ne perd pas son originalité à l'étude des maîtres et à leur imitation.

Deutsche Rundschau. — Octobre. — GEORG BRANDES publie un essai sur *Andersen* en mettant en regard *l'homme et le conteur*, et montre combien ce dernier connut et traduisit l'âme danoise. — THÉODORE DE SOSNOSKY examine, d'après les données de la statistique toute récente, la *situation militaire de l'Angleterre*, dont il ne voit le salut que dans le service obligatoire. L'auteur admet cependant que, pour l'armée coloniale, on pourrait, dans une certaine mesure, continuer à recourir au mode de recrutement; mais, en dehors de cette réserve, il juge impérieuses les réformes, sans quoi il se pourrait — c'est sa conviction — que la Grande-Bretagne se trouvât un jour réduite à n'être plus qu'un petit Etat lorsque, faute de troupes, elle se verrait dans l'obligation de laisser l'Inde tomber aux mains de la Russie, le Canada passer aux Etats-Unis, et l'Afrique australe rester aux Boers et aux Afrikanders. — WALTHER GENSEL donne quelques souvenirs personnels sur *Hermann Grimm* enlevé récemment aux lettres allemandes. Avec lui a disparu la critique classique, telle que l'entendaient jadis Herder et Lessing, et telle qu'il l'avait perfectionnée.

Nord und Sud. — Octobre. — MAX EWERT communique des *Souvenirs de Jeunesse* inédits du romancier Wilibald Alexis qui rivalisa jadis en Allemagne avec Walter Scott. Ces « récits de jeunesse » ont été écrits à seize ans et dénotent déjà un talent original de conteur sachant charpenter une histoire dramatique et noire, où se révèle une prédilection spéciale pour l'horrible, le fantastique et le bizarre, qui rappelle Hoffmann sans lui être empruntée. — A mentionner également une traduction de l'*Apôtre* de Petœfi. Ce poème était jusqu'ici inconnu des lecteurs allemands, JOSEPH STEINBACH, qui en donne une version poétique dans *Nord und Sud*, paraît avoir surmonté la plupart des difficultés de cette tâche qu'aucun poète allemand n'avait osé entreprendre avant lui. — ALFRED SEMERAU fait le portrait de *Hermann Grimm*, et A. F. KRAUSE donne la biographie d'un des plus attachants parmi les romanciers de la nouvelle génération, *Wilhelm von Polenz.*

Zeit. — 21 Septembre. — FR. GRAZ fait ressortir l'originalité très caractéristique du jeune romancier anglais *H. G. Wells* — il a trente-cinq ans — qui compte déjà à son actif toute une série de volumes dont plusieurs ont fait le tour du monde (en France il en a été traduit deux ou trois) et qui se distinguent par la fécondité de l'invention autant que par la nouveauté de la construction. — MAX BURCKHARD analyse *le Roi Arlequin* de *Rudolf Lothar* dont il a été beaucoup parlé en Allemagne, et qui vient d'être représenté avec succès au Théâtre

populaire allemand (Deutsches Volkstheater).

28 Septembre. — Le lieutenant-colonel V. BREMEN étudie les progrès de *la navigation sous-marine* et cite parmi les pays entrés le plus activement dans cette voie, à la suite de la France, non seulement les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Italie, mais aussi la Norvège, la Suède et... le Japon. — Dans le même numéro quelques considérations générales sur le sort des *vieilles filles* et leur lot dans la vie sociale, où elles ne trouvent pas toujours les moyens d'existence que leur refusent leur âge et leur manque d'expérience du travail.

5 Octobre. — TH. G. MASARYK, *le socialisme et l'intérêt des masses.* — Une monographie de *Bruges* (la ville morte) par R. MUTHER.

Revues Espagnoles

Espana moderna. — 1er Octobre. — MIGUEL DE UNANUMO signale *la Réforme du castillan*, qui subit l'influence des courants modernes dans l'innovation des figures de pensées, des associations de mots, et cède, comme partout ailleurs, à la poussée du néologisme et du style indépendant. — E. GOMEZ DE BAQUERO, dans sa *chronique littéraire*, rend compte des *Jeux floraux* célébrés cette année et des discours prononcés en ces occasions en Espagne, à Orense, par notre éminente collaboratrice Mme Pardo-Bazan, à Barcelone, par M. Pi y Margall, à Bilbao, par M. Unanumo, à Salamanque, par M. Costa.

Nuestro Tiempo.—Septembre.— THOMAS GIBSON BOWLES à qui l'on doit un ouvrage sur la situation britannique dans la Méditerranée, écrit à propos des relations entre l'*Angleterre et l'Espagne* que « les deux pays devraient s'unir pour des raisons d'intérêt réciproque et pour des motifs politiques. » Ces communications d'un personnage de marque empruntent leur importance à la question pendante du Maroc. — ALFREDO BRANAS expose les progrès du *régionalisme* en Espagne; il a ses chefs reconnus, ses assemblées, ses juntes, ses journaux, spécialement en Catalogne et en Galicie; il ne doit pas être confondu avec le fédéralisme ni avec le carlisme; mais tous trois ont pour base la décentralisation et par conséquent luttent contre le système parlementaire, appuyé sur la centralisation; ils y voient un épuisement de la vie nationale au profit d'une oligarchie encombrante lorsqu'elle n'est pas despotique. — FERNANDO ARAUJO s'attache à démontrer que de nombreuses *réformes de l'enseignement* s'imposent au gouvernement espagnol. Signalons parmi ces réformes celle qui réclame dans les établissements scolaires la création d'une bibliothèque ou plus exactement d'un cabinet de lecture où se trouveraient réunies, à l'usage des professeurs, les principales revues espagnoles et étrangères. — JULIAN BESTEIRO résume les idées philosophiques émises en ces dernières années sur *l'invention et l'association.*

Razon y Fe. — Octobre. — J.-J. URRABURU continue son travail sur l'état actif des sciences philosophiques, en discutant les rapports de la *Philosophie et de la science sacrée*, leurs points de rapprochement et leurs conflits. — L. MURILLO analyse les principaux ouvrages qui ont contribué aux études de *l'apologétique* au XIXe siècle, entre autres ceux de Mai, Pitra, Migne, Vigouroux, Drach, Glaire, etc., en France. — V. MINTEGULAGA met en parallèle *deux fanatismes*, l'un dont on accuse le cléricalisme, accusation que l'auteur déclare injuste, l'autre qu'il impute lui-même au libéralisme et qui, suivant lui, est le seul odieux, le seul contre lequel il soit nécessaire et légitime de réagir. — P. HER-

NANDEZ trace le tableau de *l'Argentine* au commencement du xxe siècle, en rappelant « les sympathies qui unissent cette république et l'Espagne », mais en oubliant que les Argentins se sont affranchis depuis bientôt un siècle du joug espagnol.

Revues Néerlandaises

Elsevier's. — Octobre. — F. EVERTS décrit, avec accompagnement d'illustrations nombreuses, les Trésors et chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie néerlandaise du XVI[e] siècle au XVIII[e] qui ont figuré à l'exposition d'Utrecht. Plusieurs de ces objets se distinguent par la richesse et le fini du travail, tels la coupe montée sur pied de vermeil en cristal (XVI[e] siècle), le plateau en argent, ouvrage du XVII[e] siècle dû à Adam van Vianen), le coffret de bijoux filigrané (XVIII[e] siècle), la coupe d'argent ciselée par Johan van Welvelde (XVII[e] siècle). — LÉO FAUST dépeint les beautés de *Scheveningue* avec fac-simile des vues principales de la ville et de la plage. — MAX ROOSES, dans sa série des *Maîtres hollandais de l'Ermitage* apprécie les œuvres de *Barthélemy Van der Helst* avec reproduction de la *Présentation de la Fiancée.*

Gids. — Octobre. — Ne contient que des articles d'intérêt néerlandais : l'*enseignement de la médecine* dans les Universités des Pays-Bas, par le prof. WINKLER, les papiers secrets de *van Hoogendorp*, un des hommes d'Etat de la période de 1813 à 1816, avec une biographie signée par un de ses descendants directs, le comte VAN HOOGENDORP, enfin le *Journal de van Hardenbroek* sur les événements qui se passèrent en Hollande de 1747 à 1787 sous Guillaume IV. — Un numéro tout documentaire en somme, et par suite forcément monotone.

Vragen des Tijds. — Octobre. — Le colonel SEYFFARDT discute la valeur et l'importance des lois militaires nécessaires. L'auteur insiste sur la création de ce qu'il appelle une armée du peuple (*Volksleger*) et il entend par là « une force défensive bien organisée à laquelle viendront concourir tous les hommes valides lorsque la liberté et l'indépendance se trouveront en jeu ». Sans cette « armée du peuple » un petit Etat, comme les Pays-Bas, est inéluctablement à la merci des grandes puissances ; or, il ne faut pas que l'édifice néerlandais repose sur des bases aussi incertaines que celles qu'il a aujourd'hui. — J. HERMAN RIEMERSMA appelle l'attention sur le péril que court la pêche du poisson d'eau douce, qui est l'une des principales ressources du pays ; c'est là un *intérêt public* négligé et il convient, suivant l'auteur, d'y porter immédiatement remède. La question se rattache à la vie économique de la Néerlande. — ROHLBRUGGE se demande *si l'Inde* (*néerlandaise*) *est si mauvaise* qu'on le prétend, et que la présentent aux lecteurs de leurs romans, les écrivains néerlandais, Borel, Veth, Couperus. L'auteur croit que les descriptions de ces romanciers sont exagérées, parce que ceux qui ont observé les mœurs javanaises les ont jugées à un point de vue européen trop exclusif.

Revues Scandinaves

Dansk Tidsskrift. — Octobre. — KARL MORTENSEN étudie *les danses et refrains populaires du Nord de l'Europe au moyen âge.* Intéressante contribution au folklore scandinave. — ALF. BRAMSEN esquisse une *psychologie du végétarianisme*, et M. JEPSEN passe en revue les œuvres de *Multatuli*, le romancier et psychologue néerlandais dont *La Revue* a fait apprécier la valeur, voici déjà plusieurs années.

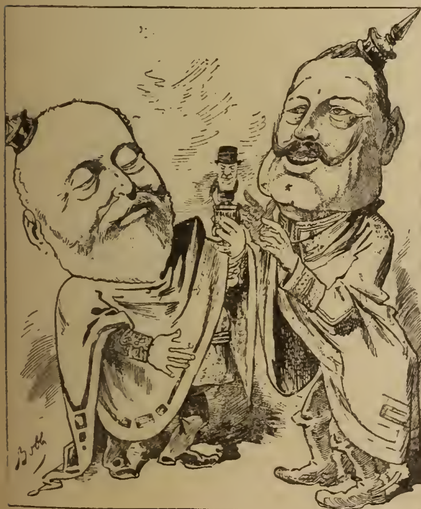
CARICATURES DE LA QUINZAINE



L'Assiette au beurre (Paris). Dessin de Jean Veber. — D'après les rapports anglais tout va bien dans les camps de concentration, les enfants jouent et courent innocemment sous l'œil souriant des mères.



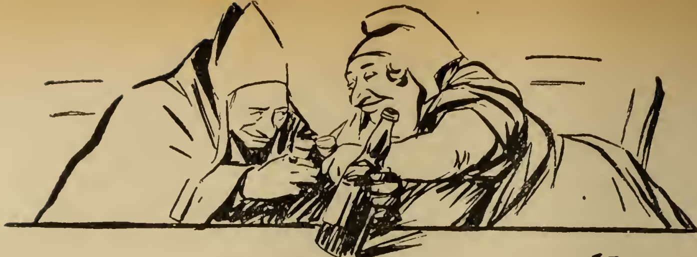
Amsterdammer (Amsterdam). — Le télégramme officiel qui réjouit fortement l'âme anglaise : « Nous avons fait beaucoup de prisonniers !..



Silhouette (Dessin de Bob). Les deux augures :
Pauvre petit Kruger, symbole de martyre,
Les augures Edward et Wilhelm réunis
Ont l'air de ne pouvoir te regarder sans rire...
Mais leurs rires, au fond, sont des rires jaunis !



Simplicissimus (Munich). Dessin de Wilke. — John Bull : « Les affaires vont très mal : nous n'avons plus en fait de nourriture que les envois destinés aux femmes boërs et à leurs enfants. »



Echo de Paris: *Doux pays*, — (Dessin de Forain) Un verre de Chartreuse. — A la santé de M. Waldeck-Rousseau, Madame. — A la santé du Cardinal Rampolla (D'après le parti conservateur français le Vatican aurait trahi les intérêts des congrégations).



Floh (Vienne). — Dans un conseil de guerre prussien : Lorsque je dirai un, suivez bien l'ordre : à deux, condamnez : à trois. faites exécuter.



Asino (Rome). — Une nouvelle invasion barbare en Italie. (L'arrivée des Congrégations expulsées de France).

Le Gérant : A. BAILLIERE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

LE SUFFRAGE UNIVERSEL EN BELGIQUE

(ENQUÊTE)

La Belgique, comme du reste tous les pays d'Europe, subit, depuis quelques années, une crise de transformation sociale dont les effets proches ou lointains, sont appelés à modifier gravement son régime politique et par suite son régime économique. Le peu d'étendue de son territoire, la densité très grande de sa population, la rivalité des deux races flamande et wallonne qui l'habitent, son importance au point de vue industriel, la lutte des partis d'opposition contre les catholiques actuellement au pouvoir. les progrès constants du socialisme, forment autant de facteurs de première importance non seulement pour l'évolution fatale du pays même mais aussi au point de vue de la politique internationale.

Le plus significatif de ces facteurs c'est, aujourd'hui, le socialisme. Appuyés sur les masses ouvrières, dont les socialistes se disent les seuls interprètes autorisés, soutenus par les progressistes et une partie des libéraux, ils ont réussi à faire étendre le droit de suffrage — privilège, jusqu'en 1893, *d'un nombre restreint de citoyens — à la presque totalité de leurs compatriotes. On leur a concédé une sorte de suffrage universel atténué par le vote plural et combiné avec la représentation proportionnelle. Maintenant, forts de leur nombre et des exigences de leurs électeurs, ils réclament le suffrage universel pur et simple.*

Il nous a paru intéressant d'ouvrir une enquête touchant l'opportunité de cette réforme décisive. Notre distingué collaborateur, M. A. Retté, a fait sur place une étude vaste, approfondie et impartiale au plus haut degré. On trouvera plus loin le questionnaire qu'il a adressé aux chefs de partis, aux hommes d'État, aux membres influents de la Belgique, aux penseurs et aux législateurs : catholiques, libéraux, progressistes et socialistes Tout ce que la Belgique compte de glorieux dans le monde politique et social a tenu à honneur de participer à l'examen de cette grave question. Les lettres qui nous sont parvenues sont souvent très profondes, mais toujours des plus intéressantes, et, au nom des lecteurs de La Revue, *nous en exprimons nos plus vifs remerciements à nos éminents collaborateurs occasionnels. Les réponses sont publiées intégralement, telles qu'elles nous sont parvenues. Peut-être l'Europe libérale qui considère le suffrage universel comme une panacée sociale, et aussi ceux qui se plaignent de ses insuccès, trouveront-ils ici des points de vue nouveaux et insoupçonnés.* (Note de la Rédaction).

Voici notre questionnaire :

« *Etes-vous partisan de l'établissement du suffrage universel en Belgique ? Si oui, pour quelles raisons tirées de la situation politique et économique du pays et de la comparaison avec les systèmes en vigueur dans d'autres pays, notamment en France? Si non, pour quelles raisons?*

*
* *

J'ai trop souvent eu l'occasion d'exprimer mon avis au sujet du suffrage universel, pour que je sente le besoin d'insister longuement.

En principe, le suffrage universel ne peut se défendre; il aboutit à remettre le gouvernement d'un pays à la force du nombre, alors que la raison enseigne que la gestion des affaires publiques réclame des conditions de capacité, de moralité, d'attachement à l'ordre et aux principes fondamentaux de la société. En fait, le suffrage universel peut exceptionnellement ne pas présenter de sérieux inconvénients; il en est ainsi quand il fonctionne chez des populations laborieuses, saines et non exploitées par des meneurs; il est même susceptible d'élans généreux, quand, dans des circonstances extraordinaires, vibre l'âme d'un peuple sous l'empire d'un grand sentiment national ou religieux. Mais en règle générale, comme instrument de gouvernement, le suffrage universel ne vaut rien; il aboutit, surtout dans les Etats où la classe vouée aux travaux manuels des villes et de l'industrie est très nombreuse, à sacrifier à l'un des intérêts du pays tous les autres; il devient aisément le jouet des politiciens; il donne l'essor à toutes les ambitions, à toutes les réclamations les moins justifiées. Et cependant, sous la poussée des minorités ardentes et audacieuses, il a des chances de se faire accepter de plus en plus partout. On ne peut que déplorer un pareil égarement qui risque de conduire beaucoup d'Etats à l'anarchie ou au césarisme.

WOESTE.

(Ancien ministre de l'Instruction publique, chef du parti catholique.)

*
* *

Mon opinion est toujours celle que j'ai exprimée lors des longs débats auxquels a donné lieu la révision de notre Constitution.

Si les sociétés humaines doivent se gouverner pour le plus grand bien de tous, les conditions à remplir pour atteindre ce but n'ont rien d'absolu. Ce sont des choses contingentes et variables par leur nature même.

Le droit de vote n'est vraiment universel nulle part, c'est une fonction, un devoir plutôt qu'un droit, et il est légitime de le subordonner à certaines conditions. A mon sens il convient que chaque citoyen ait quelque part au gouvernement, mais il est juste que cette part ne soit pas absolument la même pour tous.

Le citoyen marié et père de famille occupe dans la société une place plus grande que le célibataire. Dès lors, son vote doit peser dans la balance électorale d'un poids plus lourd et il convient de même d'accorder un certain supplément d'influence au savoir et au capital, démocratiquement entendus.

Telle est la multiple base de notre suffrage plural. Combiné avec le secret absolu du vote, l'obligation de voter et la représentation des minorités, il nous assure un régime électoral honnête et rationnel, dont naguère encore tous les partis s'accommodaient et auquel je ne vois aucune raison de toucher.

BEERNAERT.

(Plusieurs fois ministre, également chef du parti catholique et son orateur principal.)

*
* *

Vous me demandez mon avis sur l'établissement du suffrage universel en Belgique ?

Permettez-moi de mettre ma réponse sous le couvert de l'autorité d'un de vos plus illustres compatriotes :

« Le droit de suffrage, écrivait Taine, n'est pas un but. C'est un moyen pour perfectionner l'expression de la volonté générale. L'homme n'est pas créé pour la société, mais pour vivre en société. Pour l'homme, la société n'est pas le but de la vie : elle est pour lui un moyen pour atteindre sa fin. Enfin, la société n'est pas un assemblage d'individus qui sont exposés à être écrasés par une foule brutale. La vraie égalité consiste dans l'art de traiter inégalement des individus égaux devant Dieu, mais moralement et physiquement inégaux. C'est pourquoi il ne suffit pas de compter les suffrages. Il faut encore les peser ».

Le suffrage universel français — n'est-il pas vrai ? — est bien loin de cette conception.

L'empirisme, — qui est son principal caractère, — s'aggrave encore de toutes les défectuosités du mode de votation et de ces trois vices capitaux : le système majoritaire, le scrutin uninominal, l'absentéisme. Bref, je le trouve aussi caduc et aussi faux que le romantisme de 1848, dont il est d'ailleurs le contemporain.

Dussiez-vous me taxer de présomption, j'affirme que notre régime électoral belge est d'une qualité scientifique très supérieure au vôtre. Plus lents qu'ailleurs à nous dégager de l'ornière censitaire, creusée par l'égoïsme bourgeois au lendemain de la révolution de 1789, nous avons, en revanche, brûlé les étapes. N'est-ce pas à notre législation sociale qu'un ministre socialiste français, M. Millerand, vient d'emprunter ses meilleures idées de réforme : les conditions du travail dans les adjudications de travaux publics et les conseils du travail ? N'est-ce pas à notre législation électorale que les réformateurs de France et de Navarre s'en réfèrent déjà dans leurs projets destinés à perfectionner ou « organiser » chez eux le suffrage universel ?

Qu'après cela, on nous accuse encore, avec Baudelaire, de « tout faire comme les autres! »

Vote obligatoire, vote secret, vote universel et plural, représentation proportionnelle, autant de formules introduites dans notre législation électorale par le gouvernement catholique, formules neuves, formules rationnelles, formules progressives.

Est-ce à dire que ces formules soient parfaites ou éternelles ?

Assurément non. Il n'y a pas de lois parfaites. Les meilleures sont perfectibles. Il n'y a pas de lois définitives. Toutes sont soumises au flux et au reflux des évolutions économiques et politiques.

Parmi nos nouvelles formules électorales, quelles seront les plus durables ? Quelles sont les plus précaires ?

Je crois que la représentation proportionnelle a les plus grandes

chances de longue vie. Tout au plus, lui substituera-t-on quelque jour un système organique : celui de la représentation des intérêts.

Le vote obligatoire ne me semble pas davantage devoir être de sitôt battu en brèche. Au contraire, le droit électoral apparaîtra de plus en plus comme une fonction sociale, — ce qu'il est en réalité.

Quant, au vote plural, le temps établira sans doute un « départ » entre les diverses causes de pluralité des suffrages qui ont été admises en 1893. Le double vote du père de famille ne disparaîtra de notre Constitution que s'il consent à faire place, par galanterie, au vote féminin. Le principe du double et du triple vote du citoyen instruit est plus précaire. La diffusion de l'instruction l'atteindra tôt ou tard. Enfin, le vote plural du propriétaire constitue une transaction et une transition évidentes entre l'ancien régime censitaire et les tendances égalitaires. Or, les transactions ne sont pas destinées à durer indéfiniment.

Je ne crois pas cependant qu'une nouvelle révision constitutionnelle soit toute proche de nous.

La première révision a longtemps attendu son tour. Pendant soixante-deux ans, notre article 47 était resté intact. Et le vote plural vient à peine d'atteindre sa septième année, qui est, dans les pays du Nord, l'âge de raison.

Ajoutez que l'opinion publique, — si j'en exempte les socialistes, qui sont des professionnels de l'agitation, — ne me paraît pas avide, en ce moment, de longs débats revisionnistes. Ces débats auraient pour effet probable de troubler les affaires et pour effet certain d'enrayer le travail législatif. Le principal grief populaire a disparu d'ailleurs du jour où tous les Belges ont été admis à participer à la vie politique. Ceux qui demandaient naguère une revision et qui l'ont obtenue étaient totalement privés de droits électoraux. Aujourd'hui, ils possèdent une voix, parfois deux, parfois trois voix au chapitre. Il ne s'agit plus, pour chacun d'eux, que d'un grief quantitatif.

Enfin, les hommes politiques de l'opposition, qui veulent démolir la Constitution de 1893, ne sont pas du tout d'accord pour savoir ce qu'ils mettraient à sa place. Si les socialistes ont le fétichisme du suffrage universel pur et simple, grâce auquel ils espèrent se rapprocher du pouvoir, — s'ils peuvent compter sur les concours des radicaux, oublieux de leurs serments de 1893, et réduits au rôle fâcheux de caudataires des socialistes, nos libéraux, par contre, en ont une peur... bleue ! Parmi les libéraux dont vous demanderez l'avis, plusieurs vous répondront peut-être qu'ils sont ralliés au suffrage universel. N'en croyez rien... Ils ont trop souffert depuis 1893 du suffrage populaire — tel qu'il est entré, bien malgré eux, dans la Constitution, — pour qu'ils songent à diminuer encore leurs propres forces en étendant le suffrage populaire. Ils sont, et ils le savent bien, les victimes désignées du suffrage universel pur et

simple. Celui-ci ne modifierait guère la situation électorale des catholiques. Mais il enlèverait aux libéraux, pour les donner aux socialistes, quelques-uns des sièges auxquels les libéraux peuvent encore prétendre, grâce à la représentation proportionnelle.

Pour ma part, très disposé à favoriser l'évolution de mon pays dans le sens d'une démocratie plus réelle qu'apparente, je considère en ce moment de bonnes lois pratiques sur les accidents du travail, sur le monopole compressif de l'alcool ou sur la protection de la petite propriété comme beaucoup plus urgentes que la laborieuse et longue inscription dans notre Constitution de nouveaux droits électoraux, qui sont une satisfaction singulièrement platonique et creuse pour ceux qui peinent et qui attendent quelque secours de la loi.

Je vous ai rappelé, en commençant cette lettre, l'opinion de Taine. Laissez-moi, en finissant, vous signaler les paroles qu'un des plus grands hommes d'Etat du parti catholique, M. Malou, prononçait à la Chambre le 30 juin 1881. Le rapprochement de ces deux textes vaut tout un programme :

« Je n'ai à l'égard du suffrage universel, disait M. Malou, ni l'enthousiasme des uns, ni les terreurs des autres. Tout dépend à mon avis de la situation, de l'état du pays auquel on l'applique et du mode d'application. Je crois qu'en Belgique le suffrage universel, s'il était bien appliqué, n'aurait pas les inconvénients qu'il a dans certains autres pays, parce que nos populations sont plus calmes, plus réfléchies, et que toutes ont le sentiment de leurs devoirs et le sentiment du patriotisme. »

A vingt ans de distance, après l'épreuve d'une révision constitutionnelle, qui, en généralisant le droit de vote, a organisé l'exercice de ce droit d'après des méthodes véritablement scientifiques, — les paroles de M. Malou constituent encore une réponse très adéquates à votre enquête.

CARTON DE WIART.

(*Député, directeur de la revue* Durendal.)

*
* *

Le vote plural et la représentation proportionnelle honnêtement pratiqués, nous dit M. de Smet de Naeyer, répondent à tous les besoins et ils ont l'avantage de permettre la représentation de tous les intérêts. Si le suffrage universel devait s'établir chez nous, il serait exploité, dans nos énormes centres industriels, par des politiciens qui, ayant besoin d'agitation pour justifier leur raison d'être, tendraient à faire prédominer la classe ouvrière sur les autres classes. Ce serait la ruine de notre pays. Et puis il faut redouter aussi l'excès du parlementarisme, si je puis m'exprimer ainsi, qui règne dans certains pays et notamment en France. Encore en France, le suffrage universel reste-t-il, pour une grande part, le moyen d'expression de la petite propriété. Vos centres industriels étant separés par de grandes régions peuplées de paysans ne sont point encore parvenus à jouer un rôle inquiétant pour la société. Mais chez nous, il

n'en irait pas de même. Aussi n'y a-t-il aucune raison pour modifier le système actuel et il en existe de multiples pour le maintenir.

*
* *

Dans une conversation que j'ai eue avec M. Le Jeune, le distingué ministre d'Etat m'a fait l'honneur de me donner le fond de sa pensée: « Le peuple, nous dit M. Le Jeune, et surtout dans les centres industriels, est malheureusement rongé par l'alcoolisme. Comment voulez-vous qu'un alcoolique puisse voter en connaissance de cause et comment lui accorder un droit de vote égal à celui d'un homme sobre? Avant de conférer des droits étendus au peuple, il faut faire son éducation, lui apprendre la dignité et lui démontrer qu'en buvant, non seulement il se dégrade, mais encore qu'il nuit à ses enfants.

— Mais vous savez, fîmes-nous remarquer, que les socialistes luttent de toutes leurs forces contre l'alcoolisme. A la Maison du Peuple de Bruxelles, ils ont fondé un café anti-alcoolique où l'on trouve des boissons hygiéniques de premier choix à des prix minimes et où l'on ne débite pas une seule goutte d'alcool.

— Je le sais parfaitement, répondit M. Le Jeune. Et je les approuve tellement en ceci que je n'ai pas hésité à donner, sur leur invitation, plusieurs conférences à la Maison du Peuple, contre l'alcoolisme. Mais il ne s'ensuit pas que j'approuve les socialistes dans leurs revendications. C'est fort beau de lutter contre l'alcoolisme, mais cette lutte ne doit pas avoir pour conséquence l'abolition de la propriété individuelle comme le rêvent ces messieurs. Pour en revenir au suffrage universel, je crois que tant qu'on n'aura pas fait l'éducation du peuple, nous devons nous en tenir à notre système actuel. Il est très sage et il répond à tous les besoins. »

*
* *

Je suis un partisan convaincu de l'établissement en Belgique du suffrage universel pur et simple.

Je suis obligé d'ajouter au mot suffrage universel, si clair par lui-même, les deux adjectifs « pur et simple » parce que nous avons, à l'heure présente, en Belgique, un suffrage universel adultéré par le privilège du vote plural, accordé à certaines catégories d'électeurs.

On a même inventé, pour caractériser ce régime bâtard, un mot nouveau; on l'appelle « le suffrage universalisé ».

Tous les citoyens âgés de 25 ans votent, mais d'aucuns (c'est le *profanum vulgus*, la vile multitude, comme on disait autrefois), n'ont qu'une voix; d'autres en ont deux; d'autres enfin en ont trois.

A mon avis, le droit de vote est inhérent à la qualité de citoyen. Il est la conséquence nécessaire de l'égalité politique.

On se demande du reste de quel droit une partie des citoyens s'arrogerait le pouvoir de se réserver à eux-mêmes le droit de constituer la représentation nationale et exclurait de ce même droit

une autre catégorie de citoyens. Une telle prétention est insoutenable.

En Belgique, le suffrage universel pur et simple s'impose encore, en vertu du principe proclamé par la Constitution « que tous les pouvoirs émanent de la nation ».

Le suffrage universel pur et simple n'est que l'application loyale et sincère de ce principe.

Je tiens que la société actuelle est appelée à subir, par voie d'évolution, des transformations radicales et profondes.

Le but est d'assurer à chacun une existence sortable au point de vue matériel et intellectuel.

Cette évolution ne se produira que sous l'action, lente peut-être, mais continue du suffrage universel.

Avant le régime actuel, le Parlement belge se désintéressait pour ainsi dire des questions sociales. L'observation la plus superficielle suffit pour constater que le suffrage universel, même adultéré par le vote plural, a amené la présentation et le vote de lois sociales qui, si imparfaites et si impuissantes qu'elles soient, n'eussent certes trouvé aucun appui sérieux dans l'ancien Parlement, issu du système censitaire.

On ne peut nier que le même phénomène ne se soit passé en France.

Sous l'influence du suffrage universel, et grâce à lui, la France a accompli des réformes importantes, que nous réaliserons à notre tour, telles l'instruction primaire laïque et obligatoire, la suppression du remplacement et le service personnel, la loi sur les accidents du travail.

C'est une chambre issue du suffrage universel, qui va bientôt, je l'espère, résoudre définitivement la question de la main-morte cléricale, aujourd'hui aussi puissante et aussi, si pas plus, redoutable que sous l'ancien régime.

Enfin, le suffrage universel en France a préservé la République des entreprises de la réaction et il me paraît certain qu'il réalisera toutes les réformes qui sont chères à la démocratie.

En Belgique, le suffrage universel pur et simple, avec le secret du vote et la représentation proportionnelle, instituera un système électoral équitable et juste, assurant au sein du Parlement la représentation de tous les partis et en même temps l'expression vraie, sincère et adéquate de la volonté nationale.

PAUL JANSON,

(*Député de Bruxelles, chef du parti progressiste.*)

*
* *

Je suis depuis longtemps partisan du suffrage universel, probablement avant tout, pour cette cause majeure, instinctive, supérieure à tous les raisonnements, que je suis de mon temps et que je suis de race européo-américaine, c'est-à-dire d'un conglomérat humain parvenu à ce point de son évolution historique où l'organisation sociale, considérée dans sa destination, à franchi les lon-

gues étapes où l'on a cru successivement qu'elle existait, d'abord pour la divinité, ensuite pour un monarque, plus tard pour une aristocratie, ultérieurement pour les fameuses « classes dirigeantes », — enfin pour le peuple tout entier ! Ce qui est son aspect actuel. — Et de même que dans ce passé si bien jalonné, le pouvoir n'était attribué qu'aux unités ou aux groupes dominateurs, il est naturel que le dominateur étant dans notre temps et pour notre race, le Peuple, le pouvoir soit à lui.

La forme vulgaire et probablement transitoire de cette attribution d'une si parfaite logique naturelle, c'est le Suffrage Universel dont, en Belgique, nous souhaitons l'application intégrale et dont nous espérons plus de justice. Il faut pourtant convenir que les effets n'en sont pas toujours brillants, spécialement en France, où les représentations dites « nationales », sous la forme de Chambre de députés et de Sénat, nous semblent à nous, étrangers, avoir, à côté de réussites vraiment notables, réalisé quelques très remarquables collections historiques de médiocrités et surtout de cerveaux sectaires, dogmatiques, jacobinisants, ayant moins le sentiment des admirables traditions de leur patrie et du devoir strict pour les hommes d'Etat, non pas de faire des syllogismes sur les droits de l'homme et du citoyen, mais de respecter en son évolution concrète et organique l'âme de leur pays telle que l'ont lentement créée la nature et l'histoire.

EDMOND PICARD.
(*Sénateur, jurisconsulte célèbre et romancier.*)

*
* *

On ne s'attend pas à ce que nous renouvelions ici, pour la millième fois, les controverses d'écoles sur la nature de l'électorat, sur la question de savoir s'il constitue un droit, ou bien une fonction, ou bien encore, à la fois, un droit et une fonction.

Ce serait d'autant plus inutile que, dès à présent, cette question se trouve tranchée par la Constitution belge, élaborée sous l'inspiration directe des théoriciens de la Révolution française : « Tous les pouvoirs émanent de la nation » (art. 25 Const.) Or, la nation n'est pas autre chose que la réunion de tous les individus qui la composent. Donc, en la personne de chacun de ces individus réside une part de souveraineté, et, par conséquent, c'est aux adversaires du suffrage universel qu'il appartient de justifier les restrictions qu'ils apportent un principe fondamental posé par la Constitution.

La plus importante, et la plus caractéristique de ces restrictions, c'est, comme on le sait, le *vote plural.*

Aux termes de l'article 47 Const., tous les Belges âgés de 25 ans disposent d'un suffrage ; ceux qui réunissent certaines conditions de capacité et de propriété obtiennent un ou deux votes supplémentaires.

Ainsi donc, alors que la capacité et la richesse donnent, par elles-mêmes, aux classes privilégiées un pouvoir d'influencement formida-

ble, on invoque ce pouvoir même comme un argument en faveur de privilèges nouveaux. La propriété devient un titre pour acquérir une puissance électorale factice, qui permet à l'oligarchie possédante de faire plus aisément des lois favorables à la propriété. La science, dont l'influence légitime est déjà si considérable, devient un prétexte pour consolider arbitrairement le pouvoir de la classe qui en a le monopole.

On invoque, à l'appui du régime plural, la nécessité de prendre des précautions, « contre la force aveugle du nombre », mais qui ne voit que, dans la réalité des choses, ce sont les grandes influences intellectuelles, morales ou sociales, qui déterminent le suffrage de l'immense majorité des électeurs?

« Les hommes d'élite, — disait, en 1873, Louis Blanc, devant l'Assemblée nationale — ont, en réalité, autant de votes qu'ils peuvent en gagner, par leurs paroles et par leurs écrits, à la cause qu'ils défendent; de telle sorte que le suffrage universel a pour résultat l'identification du pouvoir d'une minorité éclairée avec le pouvoir d'une majorité convaincue. Voilà en quoi consiste l'excellence du suflrage universel ».

Qu'il y ait beaucoup trop d'optimisme dans notre appréciation, l'expérience des peuples modernes le montre à toute évidence. La puissance économique des classes dirigeantes exerce une influence qui l'emporte encore, de beaucoup, sur la puissance intellectuelle des minorités d'élite. Mais, quelle que soit l'importance relative de la richesse et du savoir, comme moyen d'influence sociale, il n'en reste pas moins certain que, dans l'un et l'autre cas, l'inégalité du vote plural vient accentuer encore les autres inégalités, naturelles ou artificielles, qui existent entre les citoyens.

Je suis donc, en principe, adversaire du vote plural.

Je le suis d'autant plus que, pratiquement, il engendre des fraudes sans nombre et assure aux électeurs des campagnes, généralement cléricales et réactionnaires, une prépondérance électorale aussi artificielle qu'injustifiable.

Les données fournies par le fonctionnement du S. U. en France vous semblent-elles propres à corroborer votre opinion ? me demandez-vous.

Je suis loin d'éprouver un enthousiasme sans bornes pour le fonctionnement du suffrage universel en France et pour les combinaisons gouvernementales qui en résultent; je me trouve, d'ailleurs, en ce point, en communauté parfaite de sentiments avec la majeure partie des démocrates, et, surtout des socialistes français.

Nul d'entre eux, cependant, ne nous envie le système baroque et injuste du vote plural.

Tous se rendent comptent que si le droit de suffrage n'est pas toujours un instrument efficace, dans des mains encore inexpérimentées, il est, en tous cas, un moyen puissant d'éducation politique et un aboutissement nécessaire de l'évolution des comités modernes.

C'est ce que reconnaît M. Villey, dans son récent ouvrage sur la législation comparée des principaux pays d'Europe :

« Quand on interroge l'histoire, dit-il, on voit que, depuis que le principe de l'égalité politique a été posé par la Révolution, la tendance au suffrage universel s'est constamment accentuée, et qu'en se dilatant, il a brisé tous les gouvernements qui se sont opposés à leur expansion ».

Tôt ou tard, en effet, la question du suffrage devient, suivant le mot de Bismarck une question de force, « *eine Machtfrage* ».

Il semble qu'elle soit à la veille de le devenir en Belgique. Le gouvernement, dont l'existence même dépend du maintien de la pluralité des votes, se prépare à la résistance. Le parti ouvrier vient d'inscrire à l'ordre du jour de son prochain Congrès la question de la grève générale pour le suffrage universel. Tout fait prévoir que la lutte décisive ne tardera pas à s'engager.

E. Vandervelde.
(*Député, chef du parti socialiste.*)

*
* *

Le Suffrage universel et le Régime représentatif.

Trois fonctions constantes concourent, dans toute société, quel que soit son stade de civilisation, à la manifestation de la volonté collective : la fonction représentative, la fonction délibérative et la fonction exécutive; ce sont des fonctions constantes et nécessaires, par conséquent universelles ; seules les formes organiques varient suivant les périodes historiques. Ainsi, un autocrate, avec ou sans un conseil, peut être l'organe unique de la triple fonction ; malgré le caractère individualiste de son pouvoir, il n'en est pas moins un organe social agencé à toute une structure d'ensemble dont il subit, qu'il le veuille ou non, l'influence ; son libre arbitre, en réalité, est plus apparent que réel. Cette forme peut se rencontrer dans des sociétés même assez développées ; elle est toutefois incompatible avec la différenciation et la complexité progressive des intérêts sociaux; le progrès des relations commerciales et de l'industrie notamment doivent nécessairement aboutir à sa transformation. On rencontre, d'un autre côté, même au sein de sociétés rudimentaires, certaines organisations véritablement démocratiques relativement à la représentation, à la discussion et à l'exécution des besoins et des désirs collectifs; toutefois, généralement, ces institutions, dont l'adaptation aux milieux sociaux plus complexes eût été la méthode progressive la plus désirable, ont été arrêtées dans leur développement par la lutte presque inévitable avec les intérêts divergents soit intérieurs soit extérieurs.

L'idéal politique que les sociétés progressives tendent à réaliser de mieux en mieux consiste incontestablement dans le système le plus exact, c'est-à-dire le plus conforme possible, de représentation au point de vue de l'expression de leurs besoins, de la délibération et de la coordination des intérêts plus ou moins divergents, et enfin

de l'exécution, la plus adéquate possible à leurs vœux, des décisions adoptées. Le parlementarisme, avec son organisation variable du droit de suffrage, de ses assemblées délibératives, des pouvoirs exécutifs, constitue une réalisation plus ou moins heureuse de ce genre; déjà cependant sa valeur historique appartient au passé; il ne suffit plus au triple service qu'il devait assurer; nos parlements ne sont pas la représentation, la photographie des grands intérêts sociaux; ils sont dès lors impuissants à en exprimer les vœux et bien moins encore à les réaliser; de leur inaptitude congénitale résulte, en effet, leur inévitable et funeste subordination à peu près générale aujourd'hui aux pouvoirs exécutifs. C'est ainsi que partout, à des degrés différents, l'impérialisme, même en Belgique, tend à se fortifier aux dépens de la démocratie.

Contre cet impérialisme même le Suffrage universel serait impuissant, si nous ne parvenons pas à organiser celui-ci scientifiquement et conformément aux nécessités modernes. Ce n'est pas en effet le suffrage universel confus et indivis, simple agglomérat momentané et artificiel de poussière humaine qui est apte à remplir, avec ou sans délégation, la triple fonction politique de représentation, de délibération et d'exécution dans les sociétés aussi complexes et aussi démocratiques que les nôtres. Nos meetings populaires aussi bien que nos parlements actuels ne représentent que de vagues aspirations et courants d'opinions; de là leur caractère émotif caractéristique; l'expression des idées, d'échelon en échelon, tend à y déchoir jusqu'au geste et à la mimique primitifs. Une représentation exacte de leurs intérêts dans des centres supérieurs d'association peut seule assurer la prédominance nécessaire de l'intellectualité sur l'émotivité collective.

Dans l'essai publié, en 1892, sur *le Régime représentatif*, j'ai esquissé un plan de constitution organique du Suffrage universel; je dois ici me borner à y renvoyer le lecteur. Il va sans dire que les centres supérieurs de Représentation organisés d'après ces principes doivent être complétés par des représentations régionales et professionnelles particulières dont les rudiments se rencontrent dès à présent dans les syndicats ouvriers, les chambres de commerce, les conseils de l'industrie et du travail; ainsi le système représentatif doit s'élever du simple conseil d'usine ou du comice agricole local, en passant par des organismes de plus en plus élevés et étendus, jusqu'à l'organe central de la Représentation nationale. C'est le même processus qui nous dotera sans doute tôt ou tard d'une Représentation internationale destinée à supprimer les formes violentes des antagonismes intersociaux.

La législation directe dans les grandes et complexes sociétés modernes n'est possible qu'à ces conditions. Quant à la Représentation proportionnelle et au Referendum, l'organisation rationnelle de la Représentation des intérêts aura cet avantage de les réaliser d'une façon plus directe et plus efficace en leur donnant la base positive indispensable pour les soustraire aux vagues et stériles luttes

des partis et des opinions, luttes d'autant plus ardentes et intolérantes que leur objet est moins défini.

La *Représentation des intérêts* s'impose à toute société civilisée qui aspire à évoluer régulièrement par un système continu et progressif de transaction ; il implique la substitution d'un contractualisme toujours relatif à l'absolutisme actuel des classes, des opinions et des partis. Le nombre n'est pas tout le Droit; il n'en est qu'un élément ; les intérêts sociaux ne sont pas naturellement harmoniques, mais ils sont conciliables et, dans certains cas, la nécessité de cette conciliation peut imposer la suppression de certains intérêts devenus antisociaux, dans un but d'utilité générale ; l'organisation d'un Régime représentatif, miroir fidèle des intérêts existants, en attribuant à chacun de ceux-ci leur part équitable d'influence, faciliterait les réformes sociales, assurerait leur conservation et leur développement ; au point de vue de l'effet utile, elle permettrait de faire l'économie des révolutions et des réactions, c'est-à-dire des oscillations excessives qui perturbent actuellement la vie politique.

Le Suffrage universel s'impose aux démocraties modernes; nulle part cependant, même là où il est pur et simple, il n'a donné à la classe ouvrière la représentation qui lui reviendrait d'après son importance. En Belgique, où il est encore adultéré et sophistiqué par le régime du vote plural, son obtention n'est plus qu'une question de peu d'années et peut-être de mois. C'est l'inévitable devenir. Notre pays où la vie urbaine et industrielle est si intense, où l'agriculture même s'industrialise, où les associations et les coopératives forment déjà une végétation si abondante, notre pays, en possession bientôt du suffrage universel, donnerait certainement à la classe ouvrière, au socialisme, une représentation beaucoup plus considérable qu'ailleurs; mais le jour où devenue ou sur le point de devenir majorité, elle deviendrait un danger pour l'*ancien régime*, qui peut nous garantir que la réaction, appuyée ou non sur l'étranger, ne l'emportera pas et ne remettra pas en question les progrès réalisés?

Puisque le parlementarisme est partout non seulement condamné, mais bafoué et justement méprisé en tant que forme tout à fait grossière et rudimentaire du régime représentatif, il me semble que c'est dans une reconstitution scientifique de ce dernier, dans son adaptation plus parfaite à la vie sociale moderne, qu'il faut rechercher la solution progressive des conflits inévitables entre la démocratie sociale grandissante et l'impérialisme qui, de son côté et parallèlement, se fortifie dans tous les pays, même là où, comme en Belgique, le terrain semblait autrefois, comme en Angleterre, le moins favorable à son acclimatation.

Je redoute pour la civilisation la crise et le conflit qui se préparent ; c'est pourquoi je pense, avec A. Comte, que notre grande préoccupation doit être d'assurer le progrès pacifique par la constitution de l'ordre social ; cet ordre, en politique, exige actuellement

une amélioration du régime représentatif, de cette fonction constante et nécessaire dont le parlementarisme aussi bien que l'autocratie ne sont que des formes historiques et passagères.

G. De Greef.

(*Recteur de l'Université nouvelle de Bruxelles.*)

*
* *

Je serais partisan de l'établissement du suffrage universel s'il devait être une *réalité*, c'est-à-dire s'il devait donner à la Belgique un régime électoral où serait fidèlement reflétée l'opinion de tous ses habitants. Malheureusement la domination impitoyable du clergé dans les campagnes, particulièrement en pays flamand, le développement insuffisant de l'instruction (qui n'est pas obligatoire), d'autres causes d'infériorité sociale encore font que le peuple belge n'est pas mûr pour exprimer ses volontés. Déjà le vote plural a été une concession trop prompte, trop peu préparée; on a, d'un seul bond, décuplé le corps électoral; il fallait l'instruire et l'émanciper *moralement*, *intellectuellement* et *physiquement*; *moralement* en réduisant l'action du clergé; *intellectuellement* en rendant l'école laïque obligatoire, en démocratisant les collèges et les universités; *physiquement* en votant : 1° une législation protectrice du travail, qui assurât du loisir à l'ouvrier, un asile pour ses vieux jours, du pain en cas de chômage, les soins médicaux et pharmaceutiques en cas d'accident ou de maladie; 2° des mesures draconiennes contre l'alcoolisme, pareilles à celles qui ont assaini la Norvège; 3° une réforme de l'impôt, frappant les gros revenus, les biens des collectivités, les valeurs mobilières et l'héritage, et exonérant les petites bourses et les produits de consommation.

Les partisans du S. U. à tout prix soutiennent qu'il nous donnera ces réformes. C'est ce qu'il faudrait démontrer. Car je vois qu'elles sont loin d'être toutes réalisées en France, c'est-à-dire dans un pays où le S. U. a cinquante ans d'âge, et même plus, et où il a fait ses preuves et ses dents. En revanche, sans que le S. U. y soit pour grand'chose, l'Allemagne a les assurances ouvrières et l'impôt sur le revenu, sans parler d'une solide instruction populaire et d'une magnifique expansion industrielle et commerciale. La volonté despotique d'un homme a fait là bas plus que tous les discours des politiciens. Jusqu'ici le S. U. mitigé n'a eu d'effet bien certain chez nous que de donner à ces politiciens un rôle plus considérable, d'en faire des gens de carrière, chose inconnue avant 1893.

En conclusion, au point où nous en sommes, le S. U. me paraît difficilement évitable, tout au plus pourrait-on, selon l'idée de Tocqueville, Taine et Lamartine, l'instituer à deux degrés, comme on fit, en France, en 1789. Je ne dis pas qu'il nous donnerait l'élite parlementaire de la Constituante de Paris; mais assurément il ne nous infligerait pas autant de médiocrités ambitieuses que le S. U. direct.

Maurice Wilmotte.

(*Professeur à l'Université de Liège et directeur de la* Revue de Belgique.)

EXPLICATIONS ET CONCLUSIONS

I

Afin de faire comprendre aux lecteurs de *La Revue* les résultats de notre enquête, il sied d'exposer, en quelques mots, le fonctionnement du mode électoral, expérimenté par les Belges depuis la dernière réforme.

On sait que jusqu'en 1893, le droit de suffrage était réservé à un petit nombre d'électeurs choisis d'après le chiffre des impôts qu'ils payaient à l'Etat. C'était, en somme, le régime censitaire tel qu'il fonctionnait chez nous avant la révolution de 1848.

En 1893, à la suite d'un mouvement d'opinion considérable, de campagnes menées par des journaux influents et des manifestations presque révolutionnaires auxquelles eurent recours les socialistes, le gouvernement belge jugea nécessaire d'étendre l'électorat. Sur la proposition de M. Nyssens, à cette époque membre de la Chambre des représentants, la Constitution fut révisée et le vote plural établi en ce qui concerne les élections à la Chambre et, partiellement, au Sénat. Le principe du vote plural fut étendu aux élections provinciales (conseils généraux) en 1894 et aux élections communales (conseils municipaux) en 1895. Quelques modifications y ont été apportées en 1898.

Le but du vote plural est, en quelque sorte, de donner, au sein du corps électoral, à certaines grandes catégories ou classes de citoyens, une représentation proportionnée à l'importance supposée par le législateur aux intérêts dont ces catégories ou classes sont censées être les organes.

Tout citoyen âgé de 25 ans pour la Chambre des représentants et de 30 ans pour le Sénat, la Province et le Conseil communal, et satisfaisant à la condition de domicile (un an de résidence pour l'électorat législatif et provincial; trois ans de résidence pour l'électorat communal), dispose à ce titre d'*un* vote. S'il satisfait à certaines conditions supplémentaires (qualité de chef de famille âgé de 35 ans au moins et payant un minimum de contribution personnelle; propriété d'immeuble d'un revenu cadastral déterminé; propriété d'une inscription au Grand-Livre ou à la Caisse d'Epargne; propriété de 100 francs au moins de rente sur l'Etat; possession d'un diplôme impliquant au moins les connaissances de l'enseignement secondaire, exercice actuel ou antérieur de certaines fonctions ou professions) l'électeur jouit, en outre, de : un, deux ou trois votes supplémentaires. Pour l'électorat législatif et pour l'électorat provincial, ce nombre de votes ne peut dépasser *deux*. Aucun électeur ne possède donc plus de *trois* voix. Pour l'électorat communal, le nombre de votes que peut cumuler un électeur est de quatre.

Depuis ces dispositions, on voit que certains électeurs, remplissant certaines conditions de fortune ou de capacité gardent un privilège à l'encontre des électeurs illettrés ou dénués de capital. Tandis que le vote des premiers vaut deux, trois ou quatre, celui des seconds ne vaut qu'un.

Voici maintenant la façon dont s'exerce le vote plural :

Le nombre des votes attribués à l'électeur par les listes électorales est mentionné sur la lettre de convocation qui lui est adressée lors de chaque élection. Sur présentation de cette lettre, le président du bureau électoral remet à l'électeur un nombre de bulletins imprimés égal à celui des votes dont cet électeur dispose.

Les bulletins sont imprimés par les soins du bureau principal ; ils mentionnent les noms de tous les candidats présentés, dans le délai légal, par un nombre requis d'électeurs. Tous les candidats présentés en même temps par les mêmes électeurs forment une liste distincte sur les bulletins. Au-dessus de la liste, et à côté du nom de chaque candidat, se trouve un carré noir avec un point blanc au centre. Pour exprimer son vote en faveur d'un seul candidat, l'électeur oblitère le point central dans le carré placé en regard du nom de ce candidat. S'il veut voter pour toute une liste, il oblitère soit le point central dans le carré placé au-dessus de la liste, soit en marquant son vote en regard du nom de chacun des candidats de la liste.

Pour voter, l'électeur va se cacher dans *l'isoloir*, petite cabine située dans un coin de la salle de vote. Il s'y trouve à l'abri des regards des membres du bureau et du public. Il oblitère son bulletin au moyen d'un crayon retenu par une chaînette et le rapporte ensuite au président du bureau qui le met dans l'urne. Ce système, paraît-il, assurerait le secret absolu du vote et empêcherait de circonvenir les électeurs. Mais les progressistes et les socialistes affirment, comme on le verra plus loin, que ce dernier but n'est pas atteint.

Le vote plural se combine avec la représentation proportionnelle. Celle-ci ne lui est cependant point nécessairement liée et elle pourrait être appliquée au suffrage universel pur et simple.

La représentation proportionnelle a pour objet d'assurer aux différents partis, dans les assemblées électives, un nombre de mandataires correspondant aux forces numériques dont ils disposent dans le corps électoral. Elle est appliquée aux élections communales depuis 1895 et aux élections législatives depuis 1899. Quant aux élections provinciales, elles sont encore régies par le système majoritaire.

Par l'application de la représentation proportionnelle, l'élection à la majorité est entièrement supprimée. Lorsqu'il n'y a qu'un seul candidat à nommer, l'élection a lieu à la simple majorité ou pluralité des voix. Hors ce cas, toute élection a lieu conformément aux règles de la représentation proportionnelle. Aucun *quorum* n'est exigé pour l'admission des listes à la répartition des mandats. L'électeur ne peut voter sur un même bulletin pour des candidats de plusieurs listes. Il peut exprimer un vote en faveur d'un parti de deux manières : soit en le marquant dans le carré placé au-dessus de la liste de ce parti, soit dans le carré placé en regard du nom de l'un (mais *d'un* seulement) des candidats de cette liste. Dans les deux cas, le vote profite à la liste et est compté pour la formation de son chiffre électoral. Mais en votant dans le carré de tête, l'électeur ratifie l'ordre dans

lequel les candidats sont placés sur la liste, ordre qui déterminera, sauf décisions contraires des électeurs, l'attribution à ces candidats des mandats obtenus par leur parti. En votant, au contraire, en regard du nom d'un candidat, l'électeur manifeste son intention de faire passer ce candidat avant tous les autres. Le vote terminé, les chiffres électoraux des différentes listes sont divisés successivement et l'importance des quotients détermine l'attribution des mandats. Le dernier quotient (par conséquent le moins élevé), qui détermine l'attribution du dernier mandat, porte le nom de *diviseur électoral*. En divisant par ce diviseur électoral le chiffre obtenu par une liste, l'on doit trouver le nombre de mandats conférés à cette liste.

La désignation des candidats élus, dans chaque liste, est réglée par le nombre des suffrages qu'ils ont recueillis. Mais avant de procéder à cette désignation, l'on ajoute au chiffre des votes nominatifs donnés au premier candidat (votes marqués en regard de son nom), le nombre de votes marqués en tête de la liste nécessaire pour atteindre le diviseur électoral. Les votes de liste, en excédent, sont ensuite ajoutés, également jusqu'à concurrence des chiffres du diviseur électoral, aux votes nominatifs obtenus par le deuxième candidat. Et ainsi de suite pour les autres candidats dans l'ordre de leur classement sur la liste.

Il faut noter que, pour être élu, un candidat ne doit pas forcément avoir obtenu un nombre de suffrages égal au diviseur électoral. L'élection est déterminée par le nombre des mandats conférés à la liste et, entre les candidats eux-mêmes, par l'importance respective des votes qu'ils recueillent soit nominativement, soit par l'attribution d'un certain nombre de votes de liste.

Le vote est obligatoire et l'abstention entraîne des pénalités.

II

Comme on le voit, ce système est passablement compliqué. Ses partisans font ressortir qu'il assure la représentation exacte de toutes les opinions et que, par le vote plural, les électeurs ont une part d'influence en rapport avec leur capacité ou leur situation de fortune.

Ses adversaires soutiennent : que le gouvernement peut découper les circonscriptions électorales de telle sorte qu'il s'assure la majorité dans tous les cas ; qu'il est injuste qu'un citoyen avantagé de rentes ou d'un brevet universitaire ait plus d'importance pour la nomination des mandataires chargés de gérer les intérêts du pays qu'un sans-le-sou et qu'un illettré. « Tous les hommes étant égaux, concluent-ils d'après la métaphysique révolutionnaire, ils doivent avoir une part d'influence égale. C'est pourquoi nous réclamons le suffrage universel pur et simple ».

Tel est l'état actuel de la question en Belgique. Comme les socialistes ont un grand intérêt à augmenter le nombre de leurs électeurs, qu'ils se font les défenseurs des prolétaires de l'industrie et que, parmi ceux-ci, beaucoup ne remplissent pas les conditions nécessaires pour avoir droit à deux ou trois votes, l'agitation en faveur du suf-

frage universel pur et simple est, pour ainsi dire, permanente. Depuis quelque temps, les socialistes accentuent leurs revendications. Ils pensent déterminer un mouvement d'opinion tel qu'une nouvelle réunion de la constitution s'imposera dans le sens de leurs désirs. Et ils comptent même -- ils le disent à qui veut l'entendre — arriver, dans un temps relativement court, à mettre la main sur le pouvoir. Leurs progrès rapides donnent à croire qu'ils ne se trompent peut-être pas.

Nous avons donné d'abord les réponses des deux *leaders* du parti catholique : M. Woeste et M. Beernaert. M. Woeste est un ultramontain rigide. On l'appelle en Belgique : « L'homme des évêques. » Lorsque les catholiques conquirent le pouvoir en 1885, il fut, quelque temps ministre de l'Instruction publique. Mais le zêle ardent qu'il déployait à détruire l'enseignement laïque parut bientôt excessif. De toutes parts, on se plaignait de ses rigueurs. Des tempêtes éclatèrent; le roi intervint et ses amis se virent obligés de le débarquer. Depuis, M. Woeste n'a cessé de prendre une part active aux travaux parlementaires. Plus ancré que jamais dans son cléricalisme intransigeant, il dit son mot dans presque toutes les discussions. C'est du reste un orateur excellent; et ses adversaires eux-mêmes rendent hommage à son éloquence. Sa phrase pique et déchire, et il n'hésite jamais à verser du vinaigre sur les blessures qu'il a faites. Aussi ne l'aime-t-on guère. Mais on le craint.

Sa lettre est des plus précises. Quant à M. Beernaert, il est de tempérament plus souple. Le caractère de M. Woeste doit lui paraître semblable à une touffe d'orties où l'on se pique les doigts. Orateur abondant, esprit très fin, non sans quelque penchant à l'opportunisme, M. Beernaert a été plusieurs fois ministre et il le sera sans doute encore. Il a été délégué par la Belgique à la Conférence de la Haye. Il est, en outre, fort estimé comme avocat d'affaires.

Il ressort comme nous l'avons vu, des opinions formulées par les deux principaux orateurs du parti catholique que celui-ci, qui promulgua d'ailleurs le système électoral actuellement en vigueur, considère le vote plural combiné avec la représentation proportionnelle comme un régime convenant très bien à l'évolution sociale en Belgique. Toutefois M. Beernaert laisse entrevoir que le suffrage universel constituant, à son avis, une fiction, il pourrait se présenter telles circonstances où, tout en en acceptant le principe, on pourait le subordonner à « certaines conditions ».

Les réponses de MM. Woeste et Beernaert sont assez brèves. M. Carton de Wiart, jeune député, qui dirige la revue de littérature et d'art *Durendal* et qui fut élu comme démocrate-catholique — une nuance assez analogue à celle représentée chez nous par l'abbé Garnier — a développé davantage son opinion avec beaucoup de clarté et de précision.

Enfin, pour en finir avec le parti catholique, nous avons recueilli l'opinion de M. de Smet de Naeyer, président du conseil des ministres et celle de M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat, ancien ministre de

la Justice et auteur d'une loi de sursis assez analogue à la loi Bérenger.

III

Le parti libéral belge, depuis qu'il a perdu le pouvoir, se trouve dans une situation assez difficile. D'une part, n'ayant réalisé aucune réforme lorsque la chose lui était loisible, il est aujourd'hui débordé par les progressistes (radicaux) et surtout par les socialistes. D'autre part, sous peine de discrédit, il ne peut s'allier avec les catholiques pour résister aux revendications populaires. Il en résulte que, placé entre deux feux, il reçoit des coups sans être à même de les rendre. Sa politique consiste à faire deux pas en avant, puis deux pas en arrière et à voir venir les événements sans se résoudre à les diriger. Nous avons eu l'impression très nette de cette indécision dans nos entretiens renouvelés avec deux des principaux *leaders* du libéralisme : M. Graux, ministre d'Etat, ancien ministre des Finances et M. Hymans, député. L'un comme l'autre montrèrent quelque alarme quand nous leur eûmes proposé de donner leur opinion par écrit sur l'adoption du suffrage universel en Belgique. « Ce serait prendre un engagement, s'écria M. Hymans, et l'intérêt de notre parti nous commande beaucoup de réserve. » M. Graux nous parla dans le même sens, en spécifiant toutefois que le vote plural lui semblait propre à donner de bons résultats.

Cette attitude expectative du parti libéral lui nuit auprès de beaucoup de personnes. Tels électeurs que nous avons interrogés déplorent que les libéraux, dont ils partagent les principes de tolérance et de progrès lent, se laissent primer par les combatifs que sont et les catholiques et les socialistes.

« Le libéralisme est à l'état d'agrégat sans consistance », nous disait un chimiste belge qui voudrait que M. Hymans tonnât davantage à la tribune. Ce manque d'énergie forme la caractéristique des partis qui, comme le libéralisme belge, attendent pour agir que les circonstances leur imposent un plan de conduite et qui, par crainte de l'avenir, ne se décident pas à évoluer d'après un programme net.

Tout autre est le cas des progressistes. Ceux-ci qui correspondent assez bien à nos radicaux-socialistes se sont formés une clientèle dans la petite bourgeoisie et ils l'entraînent peu à peu vers le socialisme. La preuve en est donnée par la lettre de M. Paul Janson, principal orateur des progressistes.

La lettre de M. Edmond Picard, sénateur, est intéressante à plusieurs titres. M. Picard, quoique son indépendance d'esprit lui donne une place à part et du reste fort remarquable, entre les divers partis politiques, témoigne plutôt d'un penchant déterminé vers le socialisme. Artiste autant que politicien, auteur de romans, de récits de voyages et d'ouvrages d'esthétique tels que : *L'Amiral*, *La Forge Roussel*, *Monseigneur le Mont-Blanc*, etc., il a le goût des idées générales. Il est en outre apprécié comme jurisconsulte. Et son commentaire des lois : *Les Pandectes belges*, fait autorité dans son pays.

Constatons que M. Picard est également partisan du suffrage uni-

versel considéré comme une « forme transitoire » vers un régime social de plus en plus équitable.

Bien entendu, les socialistes se montrent les adversaires les plus résolus du vote plural et les partisans les plus fermes du suffrage universel pur et simple. C'est ce que démontre la lettre si remarquable de leur chef le plus autorisé, M. Vandervelde.

IV

Il nous a semblé que cette étude, pour être complète, devait relater l'opinion de personnalités qui, sans être mêlées directement aux conflits de la politique courante, marquent cependant par leurs travaux économiques ou par leur façon d'envisager l'évolution sociale de la Belgique. Parmi les réponses que nous avons reçues nous avons choisi, comme les plus significatives, celles de MM. Guillaume de Greef, recteur de l'Université nouvelle de Bruxelles et Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liège et directeur de *la Revue de Belgique*, M. de Greef propose comme nous avons vu, un système nouveau et fort curieux dont il a bien voulu rédiger à l'intention des lecteurs de *La Revue* un exposé très éloquent.

L'opinion de M. Maurice Wilmotte, est des plus nettes. Peut-être certains la trouveront-ils même trop nette. Cependant il semble bien qu'elle s'étaye d'arguments expérimentaux dont il y a lieu de tenir compte.

Nous voici parvenu au terme de notre enquête. Quelles conclusions faut-il en tirer ? Sans doute celle-ci : en Belgique, comme ailleurs, la question se pose de savoir si les classes possédantes conserveront leur prépondérance ou si elles partageront le pouvoir, et les avantages qui en découlent, avec les classes non possédantes. Comment le problème sera-t-il résolu ?

Deux solutions se présentent : Ou bien les socialistes, dont l'influence s'accroît en Belgique plus que partout ailleurs, finiront par obtenir une majorité qui leur permettra de mettre la main sur le pouvoir, objet de leurs convoitises, et d'appliquer leur programme : il en résulterait une transformation de la propriété dont les grosses fortunes paieraient les frais.

Il paraît probable que l'adoption du suffrage universel mènerait à ce dénouement.

Ou bien le vote plural sera maintenu et les socialistes arriveront peu à peu à introduire quelques-uns de leurs chefs dans les ministères et à obtenir, par compromis avec les représentants des autres partis, des réformes favorables au prolétariat.

La première solution mènerait à des conflits peut-être sanglants.

La seconde aboutirait vraisemblablement à des conciliations d'intérêts.

Que chacun en tire les conclusions qui se trouveront les plus conformes à ses penchants et à ses intérêts. Quant à nous, persuadé que la somme des biens et des maux reste toujours à peu près la même dans n'importe quel organisme social, nous souhaitons simplement que tout aille pour le mieux dans le plus illogique des mondes.

ADOLPHE RETTÉ.

LE THÉATRE DE L'ÉLITE ET SON AVENIR [1]

En l'année 1875 (2), me trouvant en visite chez Richard Wagner à Bayreuth, j'étais assis avec lui sur les gradins de son théâtre en construction. La cage de la scène se dressait, haute et creuse, vers le ciel comme une tour éventrée. L'amphithéâtre et les ailes de l'édifice existaient, mais les entre-colonnements ne lui donnaient pas encore son rythme architectural. Il n'y avait ni plafond, ni pourtour de loges, ni sièges. Pour juger de l'étrange construction, il fallait s'as-

(1) *Nos lecteurs apprendront sans doute avec un vif plaisir que M. Edouard Schuré va devenir, à partir d'aujourd'hui, un des collaborateurs assidus de* La Revue.

Personne, dans les milieux lettrés, n'ignore plus aujourd'hui le nom de M. Edouard Schuré, ni les œuvres maîtresses de l'auteur des Grands Initiés *et du* Drame Musical. *L'influence exercée par cet esprit d'élite sur les nouvelles générations va s'étendant et s'approfondissant d'année en année. M. Edouard Schuré aura été l'un des initiateurs et l'un des maîtres de la renaissance idéaliste qui succéda au positivisme, et qui a renouvelé l'art, la philosophie et même l'action sociale vers la fin du XIXe siècle. Parmi les gloires de la France intellectuelle contemporaine, il n'en est pas de plus pure ni de plus digne. Depuis l'année 1869 où il débutait à* La Revue des Deux-Mondes *par un article retentissant sur Richard Wagner, jusqu'à l'année 1900 où il a publié son admirable* Théâtre de l'Ame, *M. Edouard Schuré s'est toujours tenu à la proue du navire qui emporte la pensée moderne vers l'Inconnu. Par son* Histoire du Lied *(1866), il a ouvert la voie aux rénovateurs du chant populaire, aux Maurice Bouchor, aux Anatole Lebraz, aux Gabriel Vicaire ; — par son histoire du* Drame Musical, *il a été l'annonciateur, non seulement de Richard Wagner, mais des Vincent d'Indy et des Gustave Charpentier ; — par ses* Grands Initiés *et ses* Sanctuaires d'Orient, *il a osé la plus étonnante synthèse historique et métaphysique de la Science et de la Religion ; — par ses* Grandes Légendes de France, *il a renouvelé l'analyse du génie celtique et montré, le premier, sa part dans l'évolution européenne ; — par son* Théâtre de l'Ame *enfin, il a prophétisé et créé une forme dramatique digne des grandes époques. Le poète de* la Vie Mystique, *le romancier de* l'Ange et la Sphinge *et du* Double, *ne sont pas inférieurs à l'historien ni au dramaturge.*

Si l'influence d'un esprit ne doit pas être mesurée aux vaines réclames de la presse quotidienne ni aux mots d'ordre des coteries, on peut affirmer que celle d'Edouard Schuré est une des plus enviables de ce temps. La France, trop souvent insoucieuse de ses vraies puissances, possède en lui un penseur et un artiste qui se meut sur le plan des Ibsen, des Nietzsche et des Ruskin. Elle le reconnaîtra tôt ou tard, — sans doute quand toute l'Europe le lui aura répété. (Note de la Rédaction).

(2) La première édition de mon ouvrage sur le *Drame musical* venait de paraître.

seoir sur la pierre brute, recouverte de ciment mal séché, et l'on se demandait à quoi pouvaient servir tous ces contreforts aventureux. Pendant un silence, où le maître restait tête baissée, une exclamation involontaire m'échappa : « Vous devez être fier en regardant tout cela! », m'écriai-je. Il répondit de cet air sombre et concentré qui alternait avec ses effusions cordiales, orageuses et toujours imprévues : « Cela me donne du souci, du souci! » Et, se levant brusquement, il continua sa promenade inquiète autour des murs inachevés, au bruit des truelles et des marteaux, parmi les cris des maçons et des contremaîtres.

Du souci! Il en a eu sans doute jusqu'à la fin de sa vie, autant peut-être que son Wotan, après les paroles troublantes et fatidiques de la déesse Erda, mais aussi quel triomphe! Sur cette même colline, où le théâtre vainqueur s'élève maintenant parmi les hauts ombrages et les charmilles touffues, on vient de célébrer le 25e anniversaire de sa fondation. Ce jubilé marque une date dans les progrès rapides de l'œuvre de Bayreuth. Cette œuvre n'est pas seulement devenue un fait européen. On a pu dire d'elle sans exagération qu'elle était d'ores et déjà *un phénomène planétaire*, ou, pour employer l'expression courante, un fait mondial, puisque les Américains et même les Australiens des antipodes fournissent un appoint considérable à ses fêtes scéniques. Je pense que si l'ombre du grand magicien avait pu revenir, à la tombée de la nuit, autour de son théâtre, entre le deuxième et le troisième acte de la *Walkyrie*, quand la terrasse se vide à l'appel des fanfares, quand les becs de gaz allumés piquent leur double ligne de points lumineux vers la petite ville margraviale déjà couverte de brume, je pense qu'alors Richard Wagner se serait assis sur un banc à l'écart et, fixant son regard perçant sur l'horizon, eût murmuré à part lui : « C'est bien. Le charme opère, la pierre a parlé, le temple vibre, mes visions vivent. Voyons un peu maintenant mon idée marcher dans le monde. »

C'est justement ce que je voudrais faire ici. J'examinerai d'abord, sans parti pris d'aucune sorte, à quel point précis l'œuvre de Bayreuth est parvenue à l'heure présente. Il me suffira pour cela de résumer ses travaux depuis vingt-cinq ans et d'en juger par les résultats de son dernier jubilé. Je montrerai ensuite son rayonnement dans le monde par les imitations qu'on en a faites. Enfin — et c'est le but principal de cette étude — je rechercherai quel pourrait, quel devrait être le développement de l'idée wagnérienne par sa transformation et son application aux besoins du XXe siècle.

I. — L'ŒUVRE DE BAYREUTH DEPUIS 25 ANS

Quand les historiens futurs de l'Art universel se demanderont quelles causes ont rendu possible la création d'un théâtre initiateur et régénérateur à la fin du XIXe siècle, ils en trouveront la raison première dans le génie exceptionnel de son inventeur, qui en apporta

l'idée préformée dans les lobes de son cerveau et consacra toute sa vie à la réaliser. Ils énuméreront ensuite les courants philosophiques et religieux, les circonstances sociales et politiques qui en favorisèrent l'exécution. Mais, en y regardant de près, ils s'apercevront que les facteurs essentiels qui contribuèrent à enfanter l'œuvre imaginée par le maître, qui lui fournirent une atmosphère, une base et un moule, ne furent ni des événements, ni des idées, mais des êtres de chair et de sang, des individus vivants.

Les personnalités indispensables, qui ont fait éclore, vivre et prospérer le rêve du génie, sont *l'apôtre*, le *protecteur royal* et *une femme*; j'entends François Liszt, le roi Louis II et Mme Wagner. En étudiant le rôle de ces trois personnages dans la vie du maître, on assiste à un des spectacles les plus rares et les plus attachants de ce monde. On voit pour ainsi dire le magnétisme du génie se créer, par sélection, les organes vitaux de son action.

La figure et l'âme des deux premiers sont désormais connus de tous. Le virtuose génial, l'artiste splendidement généreux, le compositeur de haut vol, l'écrivain fascinant et profond d'une merveilleuse richesse d'aperçus que fut Liszt ne fera que gagner à mesure qu'on le connaîtra davantage. Pour s'en convaincre, il suffit d'étudier, à côté de ses nombreuses partitions musicales, deux de ses livres écrits en français sur *Chopin* et sur les *Bohémiens* (1), écrins étincelants d'idées originales et sa *Correspondance avec Richard Wagner*, éditée par sa fille, monument d'une amitié d'artiste héroïque. Il fut vraiment le premier disciple, qui non seulement eut la foi, mais qui sut agir. Il fournit au malheureux artiste, pourchassé et traqué par sa destinée, les moyens matériels et la sympathie nécessaire pour concevoir et pour écrire son œuvre. En même temps, il en fut le missionnaire inspiré dans tous les pays d'Europe.

La figure légendaire du roi Louis II, qui apparut comme un ange sauveur dans la vie de Wagner, dans la tourmente de cette existence déjà voisine du naufrage, est aujourd'hui, universellement populaire (2). Il donna à l'artiste non seulement le calme du port enfin gagné. mais encore le terrain solide et les pierres de fondation pour bâtir son merveilleux édifice. Malgré la folie tragique, qui emporta ce prince aussi noble que malheureux, il soutint jusqu'au bout l'élu de sa royale et grandiose amitié.

Cosima Liszt ne joua pas un rôle moins important dans la création et la propagation de l'œuvre wagnérienne. Non seulement elle devint, au moment critique de la réalisation, la compagne indispensable et choisie, mais depuis la disparition du maître, c'est-à-dire depuis dix-huit ans, elle tient, dans sa main à la fois impérieuse et souple, tous les fils de l'entreprise de Bayreuth, entreprise qui est un vaste gouvernement. Mais, chose étrange, sa nature est si complexe, elle

(1) Leipzig, Breitkopf et Haertel.

(2) J'ai esquissé une silhouette de lui dans mes *Souvenirs sur Richard Wagner* (Perrin).

présente au psychologue un problème si délicat, une énigme si difficile à résoudre, que personne jusqu'à ce jour n'a su ou n'a osé en donner une image ressemblante. Je ne connais pas une page qui l'explique, pas un portrait qui la révèle, pas même celui de Lenbach. L'apothéose diffuse et nimbée que font d'elle ses intimes, de la meilleure foi du monde d'ailleurs, est aussi distante de la vérité que les caricatures grotesques de quelques plumes lourdes ou irritées. Je suis sûr que, loin de se plaindre de ce clair-obscur, elle s'y complaît et sourit d'un mystère qui augmente son prestige. Moi aussi je voudrais observer la loi, ne pas rompre le silence qu'elle impose, par une sorte de suggestion mentale. à ceux qui l'ont approchée, ne fût-ce que de loin en loin. Mais, dans une étude qui se propose de mettre en lumière les facteurs essentiels de l'œuvre de Bayreuth, il y aurait un manque de logique et de courage à ne pas vouloir regarder en face, à ne pas essayer de comprendre jusqu'au fond celle qui a le plus collaboré à sa naissance et qui la dirige actuellement. Pour la faire vivre, il faudrait le pinceau d'un Titien ou la plume d'un Balzac. Je n'ai ni l'un ni l'autre. Aussi ne tenterai-je pas un portrait en pied, mais un simple pastel.

Cosima Liszt, que la postérité appellera Cosima Wagner, comme elle l'a voulu, est un des caractères les plus exceptionnels, un des types féminins les plus subtils, les plus énergiques et les plus racés du XIXe siècle, je devrais dire du XXe, puisqu'elle y entre en pleine gloire et en pleine activité. Quoique les ancêtres soient loin d'expliquer à mes yeux l'essence de l'âme, l'atavisme entre pour une si grande part dans la formation de la personnalité humaine qu'il ne faut jamais la négliger quand on veut la bien connaître. Mme Wagner est la fille de Liszt, dont le nom semble indiquer une origine plus slave que hongroise et de la comtesse d'Agoult qui s'est illustrée dans la littérature française sous le nom de Daniel Stern, et qui dut elle-même sa naissance à un mélange de sang français et de sang allemand (1). Cosima Liszt m'apparaît comme une personnalité *sui generis*, modelée dans les plus fines pâtes de la race slavo-hongroise, française et allemande. De son père, elle tient la souplesse slave, le sens raffiné de la musique et des arts ; de sa mère, le goût inné de toutes les élégances, un tact d'une délicatesse toute française et la compréhension des idées générales. Le désir de régner en faisant quelque chose de grand, voilà son apport propre et l'essence de son individualité. Elevée à Paris par la mère de Liszt, mariée à Berlin au pianiste Hans de Bulow, puis indissolublement associée au créateur du drame musical, elle put se donner à elle-même une éducation cosmopolite dans le meilleur sens du mot. Avec sa merveilleuse finesse d'intelligence, elle butina, en abeille savante, la fine fleur de toutes les littératures et de toutes les civilisations.

(1) Le père de Mme d'Agoult, le comte de Flavigny, avait épousé, pendant l'émigration, une Bethmann-Holweg de Francfort.

Aussi bien est-elle douée d'un sens esthétique universel et tout à fait supérieur. J'imagine qu'en matière religieuse un scepticisme indélébile occupe les retraits de sa pensée, qu'en philosophie elle n'a guère dépassé le pessimisme de Schopenhauer et tient en médiocre estime le gros des mortels. Ce scepticisme radical est contrebalancé chez elle par sa foi illimitée en un seul. Ardente, inquiète et ambitieuse, elle eut le bonheur de rencontrer un génie de premier ordre et de se faire aimer de lui. Quand elle se donna sans réserve à Richard Wagner, elle avait trouvé sa mission, Sans Cosima Liszt, le drame colossal, le fameux *Ring*, l'anneau central de l'œuvre, la victorieuse tétralogie, n'eût peut-être pas été achevée, et le couronnement de l'édifice, *Parsifal*, n'eût pas élevé sur le couchant sombre du XIXe siècle, les flèches ajourées de sa cathédrale. Sans son coup d'œil génial, sans sa direction intelligente et ferme, le théâtre de Bayreuth, eût pris difficilement la consistance d'une institution fixe et définitive.

Un musicien hors ligne, un prince de l'orchestre, Félix Weingartner, a mis en doute sa capacité. Mais, quand on la voit surveiller les répétitions, suggérer les gestes et les poses aux acteurs, régler les mouvements scéniques ; quand on la voit, dans son salon de *Wahnfried*, recevoir en reine les princesses, en artiste les chanteurs, et sourire avec fierté à ses hôtes de tous pays ; quand on observe cette énigmatique et longue figure, dans sa robe noire, cette physionomie mince et spiritualisée sous ses cheveux blancs, ce profil aigu et dominateur, silhouette accentuée de son père, ce port altier à la Marie-Antoinette; quand on voit châtoyer cet œil de béryl, au regard pénétrant et hautain — on a le sentiment de se trouver devant une souveraine dans la science de l'Art et de la Vie.

Sans aucune spontanéité, dépourvue de toute bonté gênante, elle n'a pas la grandeur native de l'Ame, la source jaillissante du cœur, mais elle a la grandeur éminente de l'Esprit, avec le sens politique d'un Machiavel ou d'un Bismarck. Elle possède les deux qualités les plus précieuses des rois et des impresarios, la fermeté constante et l'art de la mise en scène. Consciente de son but, elle dédaigne les injures, ne se défend que par des actes qui sont presque toujours des victoires et ne se venge que par des exécutions rares mais capitales. Elle sait le prix de la parole et du silence; elle dose ses éloges au poids des services rendus ou espérés. Elle sait écarter les inutiles, capter les intelligents et domestiquer les faibles. Ses trames, subtilement ourdies, sont légères, invisibles et impalpables comme les fils de la Vierge qui flottent dans l'atmosphère. Elles s'étendent au loin sur les administrés de son royaume, depuis les simples littérateurs jusqu'aux princes régnants. Elle manie délicatement les hommes et les femmes et les fait mouvoir à sa guise comme les pièces d'un échiquier ou comme les figurines d'un théâtre de marionnettes sans même qu'ils s'en aperçoivent. Elle s'entend à donner des mots d'ordre

qui se propagent dans sa cour comme des paroles d'évangile ou des interdictions redoutables. Elle conduit ses capitaines avec de petits avertissements secs, qui ne souffrent point de réplique, et soumet son entourage à une volonté toujours maîtresse d'elle-même. Car elle ne s'intéresse pas aux hommes comme individus, elle n'y voit que des instruments de son œuvre et trouve que l'art de gouverner ne permet pas les sympathies extérieures. Elle excelle à se faire voir par le monde comme elle veut être vue et elle saura sculpter sa statue pour la postérité dans l'attitude choisie. En somme, cette femme, née pour les grandes entreprises et les profonds calculs, unit, dans un cristal incomparable, la passion de l'artiste à la froideur du diplomate.

Nietzsche a dit un jour de Wagner que l'élan de sa volonté était pareil à un fleuve impétueux, labourant les Alpes, y creusant des gouffres, fleuve capable de bouleverser un monde, mais qu'un génie de douceur et d'amour, le génie de la musique, guidait en beaux méandres vers une terre splendide pour la féconder. Jugement d'une singulière profondeur. Oui, Wagner fut cette volonté formidable au service d'un idéal sublime. A ce Titan, à ce Daïmôn, eussent dit les Grecs, les Dieux voulurent dônner une compagne non moins étrange et non moins étonnante. Ah! combien différente du Lion est la Sphinge en sa démarche, en ses enroulements serpentins autour d'un centre invariable! mais combien experte aussi à le compléter, à l'aider dans son œuvre! Dira-t-on d'elle qu'elle fut une ambition savante au service d'un grand amour ? Ne serait-elle pas plutôt un amour savant au service d'une grande ambition ?

Quoi qu'il en soit, reconnaissons que Mme Wagner nous a offert un grand spectacle, unique en son genre. Il fut beau de voir un tel armateur lancer en mer le vaisseau d'un tel génie.

Si maintenant on voulait nommer les personnes marquantes qui contribuèrent à la fondation du théâtre de Bayreuth, architectes, musiciens, chanteurs, écrivains, amis obscurs ou illustres, l'énumération en serait longue. Dans cette légion éparse, il convient de placer en vedette deux personnes indispensables. D'abord Mme de Schleinitz, bien connue aujourd'hui de tout Paris sous le nom de comtesse de Wolkenstein, la charmante et si intelligente ambassadrice d'Autriche. J'entendis un jour Wagner lui dire en ma présence : « Il n'y a pas de rime à votre nom, mais votre bonté et votre fidélité riment ensemble en se renouvelant toujours. » Elle n'a pas fait mentir le maître, car elle n'a cessé de servir sa cause avec des moyens puissants et un dévouement à toute épreuve. Ensuite M. von Gross, qui a construit, équilibré et maintenu l'armature financière de l'entreprise avec la science d'un Rothschild et la conscience d'un Gurnemanz. Il serait injuste de ne pas joindre à ces fidèles M. Hans de Wolzogen, qui a voué généreusement son noble talent et sa vie entière à l'œuvre en fondant les *Feuilles de Bayreuth* qu'il dirige depuis 25 ans. N'oublions pas, parmi les jeunes rédacteurs de cet organe d'avant-garde, qui

s'est donné pour tâche de défendre « l'idée de Bayreuth » et de l'étendre à tout le domaine intellectuel, M. Louis Schemann, le traducteur fidèle, le commentateur éloquent du comte de Gobineau et M. Houston Steward Chamberlain, cet Anglais pangermanisant, venu à la rescousse de la phalange bayreuthienne avec son esprit brillant, érudit et combatif.

J'ai montré les principaux ouvriers. Résumons en traits rapides leur travail d'un quart de siècle.

« Personne ne connaît, dit M. de Wolzogen, les souffrances et les soucis qu'a dû traverser Wagner après son grand triomphe de 1876. Que de fois il fut près de désespérer sans désespérer jamais. » Nous ne connaissions ces soucis que par le dehors. Le disciple fidèle et touchant, qui a vécu près du maître, nous les fait voir par le dedans (1). Le théâtre de Bayreuth avait été bâti avec le concours de près d'un millier de patrons, dont chacun avait fourni la somme de 1000 marks (1250 francs). Mais le nombre d'adhérents qu'on avait recueillis, quoique considérable, n'avait pas amené le million nécessaire. Aux frais de la bâtisse s'ajoutèrent les frais des représentations, qui, pour la coûteuse tétralogie, dépassèrent de beaucoup, on l'imagine, le devis primitif. Il y eut un déficit de 3 ou 400.000 francs. Le roi de Bavière, Louis II, en combla une partie. Mais, pour payer tous ses créanciers, Wagner dut organiser à Londres de grands concerts et les diriger lui-même, ce qui l'énerva et le fatigua beaucoup. Ceci se passait en 1878 ; le maître avait alors 65 ans. Mais le côté matériel de l'entreprise était celui qui l'inquiétait le moins. Il n'avait pas la moindre idée de la valeur de l'argent et n'avait jamais eu le temps de s'en occuper. Il savait d'ailleurs que le hasard qui est, dit-on, l'incognito de la Providence, lui avait toujours apporté les sommes nécessaires aux heures critiques. Il était de ces hommes prédestinés, venus en ce monde pour démontrer la possibilité d'une chose à laquelle personne ne croyait avant eux. Aussi en ont-ils l'obsession splendide et torturante. On trouve l'écho de son découragement d'alors dans une lettre à l'acteur Niemann, qui avait superbement incarné son Siegmund. En voici un fragment significatif : « Tout ce qui m'a tourmenté pendant ma vie me poursuit : *l'éternel souci de l'inaccessible idéal*. Même en dehors des soucis matériels de mon entreprise, vous me comprendrez si je vous dis qu'après les efforts touchants provoqués par ces représentations, je me demande parfois si nos efforts ont été autre chose qu'un gaspillage inutile de forces. »

Qu'est-ce donc qui le tourmentait ? Ah ! ce n'étaient pas les travestissements de son œuvre que faisaient à cette époque les journaux de Berlin. Il ne les lisait même pas. C'était l'échec de deux idées fondamentales de son projet de réforme. Il avait espéré pouvoir fonder à

(1) J'emprunte les détails qui suivent, en partie à mes souvenirs personnels, en partie à l'excellent article, publié récemment par M. de Wolzogen dans une revue de Stuttgart, *Der Türmer* (Août 1901).

Bayreuth *une école de chant* et *une école de style dramatique.* Malgré l'énorme succès du *Ring*, il n'avait atteint aucun de ces deux buts. Pour l'école de chant, les fonds manquaient, et d'ailleurs un seul acteur, Ferdinand Jaeger, se présenta. Wagner le styla pour le rôle de Siegfried, mais ce fut Vienne qui en profita, car aucune reprise du *Ring* ne put avoir lieu, à Bayreuth, du vivant du maître. Pour la même raison il n'avait personne à qui enseigner son style au point de vue des chœurs et de la mise en scène. Le plus grand des dramaturges du XIXe siècle se trouvait sans élèves. On comprend sa mélancolie.

Au milieu de ces déboires, le maëstro travaillait à une œuvre nouvelle. Lassé des frimas de la Franconie, il se réfugia pendant plusieurs hivers aux chaudes stations de Sorrente et de Palerme. C'est là qu'il édifia lentement et d'un soin jaloux son temple du Graal. Ses forces physiques diminuaient, mais son âme s'élevait en s'apaisant, et les arcades aériennes de ses harmonies montaient en jets plus hardis. L'œuvre terminée, il était en possession d'une nouvelle merveille pour démontrer une seconde fois au monde ce qu'il voulait lui prouver par l'exemple. Le drame ne demandant qu'une soirée au lieu de quatre, n'ayant que trois actes au lieu de dix, était bien plus aisé à monter. En outre, sa pensée fondamentale et son style hiératique offraient une unité plus facile à saisir. Aussi le succès de *Parsifal*, représenté en août 1882, fut-il beaucoup plus décisif que ne l'avait été celui du *Ring*, représenté six ans plus tôt. Des chanteurs de premier ordre tels que Scaria (dans *Gurnemanz*) Hill (dans *Klingsor*), Reichmann (dans *Amfortas*) et l'extraordinaire Marianne Brandt (dans *Kundry*) s'y distinguèrent. Cette fois-ci le public et la presse ne furent pas seulement subjugués par le drame et par la musique. Ils avaient été plus *qu'émus*, ils avaient *compris*. Et qu'est-ce donc qu'ils comprenaient ? Une chose nouvelle, réjouissante et incroyable, mais certaine. C'est qu'une grande réforme d'art venait de s'accomplir sur cette scène et, chose plus curieuse, au fond d'eux-mêmes ; c'est que de nouveaux rapports, plus nobles et plus profonds, venaient de s'établir entre le poète et ses interprètes, entre ceux-ci et le public, entre la musique et la parole, entre le théâtre et la civilisation. Révolution salutaire, pacifique, de portée immense et d'un ordre en quelque sorte religieux. L'œuvre allait prospérer sous la main du maître.

Mais il est une loi mystérieuse pour certains génies. Elle les arrache à la vie au moment où ils viennent de mettre le sceau à leur mission. Six mois après la première représentation de *Parsifal*, en janvier 1883, Richard Wagner mourait à l'âge de soixante-dix ans de la rupture d'un anévrisme, à Venise, au palais Vendramin. Par une triste journée d'hiver, sa dépouille fut ramenée, aux sons de la marche de Siegfried, près de sa maison pour reposer sous la grande pierre de granit depuis longtemps préparée.

Après une année de deuil, où elle ne fut visible pour personne en dehors de sa famille, sa veuve sortit brusquement de sa retraite et se mit à la tête de l'œuvre interrompue. Elle s'occupa d'abord d'une reprise de Parsifal et montra ce dont elle était capable. Cela fait, elle réclama du comité de l'Œuvre la remise en ses mains des pleins pouvoirs de l'organisation et de la direction. On les lui accorda sans hésiter et on fit bien. Mais on eut certainement tort de n'y mettre aucune restriction, aucun frein ni pour le présent, ni pour l'avenir. La cause de cette faiblesse fut sans doute qu'à ce moment elle était seule capable d'assumer la lourde tâche. Quelles que soient les réflexions que suggère son caractère envahissant, la plus simple justice nous oblige à reconnaître, avec M. de Wolzogen, qu'elle montra, dans un travail de dix ans, de 1886 à 1896, « une noble volonté dans l'esprit de la tradition »

Avec le coup d'œil juste de la situation, elle s'attacha à réaliser les deux pensées du maître, la fondation d'une nouvelle école de chant et la création d'un nouveau style dramatique. M. Kniese fut chargé de la formation et de la direction des chœurs. Mme Wagner se réserva l'éducation des acteurs et des actrices au triple point de vue du chant, de la diction et du jeu, en gardant la haute main sur le tout dont pas un détail n'échappait à sa surveillance. En ces années d'entraînement, la fleur des chanteurs et des chanteuses de l'Allemagne, voire de l'Angleterre et de l'Amérique, accoururent à Bayreuth, heureux d'obtenir la nouvelle initiation. Les vétérans qui avaient reçu la consécration du maître se mêlèrent aux jeunes recrues. C'est alors qu'on put voir une Sucher rivaliser avec une Materna et un Van Dick à côté d'un Reichmann. Les représentations successives de *Tannhauser*, de *Lohengrin* et des *Maîtres Chanteurs* furent véritablement des représentations modèles. Ces œuvres déjà si connues y apparurent sous un jour nouveau. On y découvrit, avec autant de surprise que d'admiration, autre chose que de somptueux opéras, je veux dire des drames chantés, où les caractères principaux ressortent en plein relief, où les chœurs deviennent des êtres vivants et individualisés. Malgré cela, l'opposition des vieilles écoles musicales et théâtrales de Munich et de Vienne, de Leipzick et de Berlin, ne désarma point. Elle avait pour avant-garde cette nuée bourdonnante qu'on pourrait appeler les moustiques de la presse.

M. de Wolzogen donne sur ses manœuvres d'alors des détails amusants, qui peignent la situation. A la veille d'une des séries, on apprit par un journal de Munich que le choléra venait d'éclater à Bayreuth et d'y faire ses premiers ravages. Ce gros canard fut démenti le lendemain, mais l'effet avait été produit et une foule de billets furent renvoyés. Une autre fois, un journal de Berlin annonça que les reprécentations ne pourraient pas avoir lieu parce que les murs du théâtre avaient fléchi et que la salle menaçait de crouler sur les spectateurs. Une commission d'architectes, convoquée par

M. Gross, après avoir examiné les fondements de l'édifice, déclara que c'était un modèle de maçonnerie solide et durable. Mais une foule de gens effrayés ne vinrent pas. On entra dans l'ère du succès définitif sous les auspices de *Tristan* (Mme Sucher jouant Isolde). Pourtant ce ne fut pas sans peine. On se souvient d'une représentation avec 300 spectateurs, alors que la salle en contient 1345. Enfin les Français accourus en foule donnèrent l'appoint de la victoire et le signal de la grande vogue. Ce n'est pas moi qui l'affirme, c'est M. de Wolzogen qui le constate impartialement. N'est-il pas curieux de voir le génie universel de Wagner triompher à Paris avec la *Walkyrie*, l'héroïne scandinave, et à Bayreuth avec *Tristan*, le héros celtique par excellence? — Pour conclure ce résumé historique, je laisse encore une fois la parole au gracieux confrère auquel j'emprunte ces détails. « Les résultats atteints à Bayreuth, dit M. de Wolzogen, furent obtenus par trois moyens : *la tradition authentique*, *le travail incessant et les tâches nettement limitées.* » Ceci est l'exacte vérité. On peut donc l'affirmer, il y a désormais une école et un style de Bayreuth.

Après une si brillante réussite, il était bien naturel qu'on voulût célébrer le 25e anniversaire de la fondation du théâtre par une reprise de la tétralogie inaugurale et par un rappel à l'œuvre entière du maître. J'ai assisté à la dernière série des représentations de cette année et je rendrai compte de mes impressions en toute franchise.

II. — Le Jubilé de 1901.

Encore une fois la longue file des voitures et des piétons monta vers la colline boisée, où le théâtre de Richard Wagner, bâti en briques rouges, se dresse entre des massifs de verdure et domine la contrée de son fronton suggestif. Encore une fois les voyageurs, venus de points opposés, se pressèrent, au gai soleil de quatre heures, sur la libre terrasse bordée de haies vives, où la vue s'étend sur la campagne et la ville à la fois proche et lointaine, où l'on respire l'air pur de la haute Franconie, entre le Fichtelgebirge et la petite Suisse bavaroise, où de courtes ondées et de rapides orages viennent rafraîchir les beaux soirs d'été. Et de nouveau les fanfares solennelles appelèrent les toilettes claires dans la salle assombrie, aux murs nus, aux sveltes colonnes corinthiennes, dans cet amphithéâtre qui donne le frisson du temple dès que la voix impérieuse du prélude s'élève de *l'abîme mystique*.

Le programme répondait intelligemment à la date. *Le Vaisseau Fantôme*, le drame initial dans la voie créatrice ; *l'Anneau du Nibelung*, la Tétralogie qui fut le triomphe et l'accomplissement ; *Parsifal*, la conclusion. Six soirées successives de fêtes scéniques, interrompues par un jour de repos, évoquèrent l'œuvre entière de Richard

Wagner par le milieu et les deux bouts. On eût dit une invitation des organisateurs à résumer la pensée du maître en même temps que l'effort de ses successeurs et le chemin parcouru par eux en dix-huit ans. Il y a plaisir à s'y rendre.

On sait que le *Vaisseau Fantôme* dut sa naissance à une traversée du compositeur sur un navire à voile de Riga à Londres. La mer du Nord jeta le bateau du jeune maëstro en quête de gloire dans un fiord norvégien. Ces impressions, combinées avec la légende du navire fantomal, firent naître le drame et la musique, où s'affirmèrent d'abord les idées maîtresses de Richard Wagner. Il a raconté lui-même qu'il commença par écrire et par composer la ballade de Senta, avant d'avoir l'idée du poème. Autour de ce centre vivant se construisit toute l'action, à laquelle il donna l'allure d'une ballade dramatisée, évoquant en scénes courtes, mais poignantes et décisives, une légende populaire. C'est pour cela qu'on eut l'idée de jouer cette fois-ci l'œuvre d'un bout à l'autre sans interruption. Les préludes, avec leurs flux et leurs reflux, servent d'entr'actes et ressemblent à des traversées rapides. Tout l'opéra ne dure ainsi que deux heures et demie. Cette idée est heureuse. On peut dire qu'avec ses décors nouveaux, le *Vaisseau Fantôme* fut pour la première fois mis en scène selon les intentions du poète et du compositeur.

De la direction de Mottl il n'y a rien à dire, si ce n'est qu'elle fut parfaite comme toujours. Sous son bâton magistral, on entendit mugir et rouler, à travers l'ouverture comme à travers tout le drame, la voix désespérée de l'Océan. Les vagues se cabrèrent et se précipitèrent l'une sur l'autre sans déranger la grande ligne de l'horizon et s'apaisèrent dans une accalmie profonde sous l'apothéose finale. Les décors, brossés sur des modèles peints, dit-on, par Siegfried Wagner, sont charmants. La chambre des fileuses, reluisante de propreté, avec ses boiseries colorées en rouge, ses cartes marines et son portrait du Hollandais fatal, dont s'hypnothise Senta, donne l'impression exacte d'un intérieur norvégien. Les deux navires sont de véritables coques de bois. Ils évoluent, virent de bord, tanguent et roulent comme de vraies goëlettes avec leurs pilotes à tribord et leurs matelots rangés sur les vergues. Le fiord s'illumine ou se remplit de ténèbres selon la volonté du poète et les nuages roulent du large jusque sur le devant de la scène.

Antoine van Roy, baryton et acteur de première force, jouait le Hollandais. Il a très bien rendu le côté pathétique et intime de son rôle. A mon avis, il n'a pas assez fait ressortir la révolte et le désespoir grandiose qui forment le fond de l'éternel coureur des mers. Il nous a donné un Hollandais trop agenouillé et presque repentant. Quoi qu'il en soit, il a su prêter une physionomie intéressante à ce personnage d'une teinte sombre et monotone. — Avec sa voix pénétrante et juste, Mme Destinn fait une Senta touchante de simplicicité, très émouvante dans sa candeur et sa foi, pas assez puissante dans l'élan

du sacrifice. — M. Haïdcamp, qui est par ailleurs un Hunding supérieur, a fait par contre de Daland un lourdeau, alors qu'il eût fallu lui laisser sa jovialité goguenarde et sa rondeur populaire. — En somme, la représentation du *Vaisseau-Fantôme* de cette année à Bayreuth n'a pas égalé, au point de vue de l'interprétation des acteurs, celle organisée jadis par Wagner lui-même à Munich avec Schnorr dans Eric et Mlle Stehle dans Senta. Elle a du moins maintenu l'œuvre à sa hauteur artistique et l'a renouvelée par une mise en scène de premier ordre.

*
* *

Mais nous revoici devant *le Ring*, devant l'œuvre capitale et monumentale, l'unique tétralogie des âges modernes, où l'épopée germanique et scandinave sont pétries par une main titanesque, qui mit à ce travail l'énergie d'un Odin-Frighe, ce roi légendaire de la Wilkina-Saga, cet entraîneur formidable d'une race d'où partit une Europe nouvelle. Je ne donnerai qu'un rapide coup d'œil à l'œuvre elle-même et à la dernière interprétation.

Chaque fois qu'on voit et qu'on réentend les quatre drames à la file, on a la sensation d'une ascension prodigieuse, au souffle des tempêtes, à travers les forêts de l'antique Germanie vers deux sommets lumineux, incomparables et surhumains : le divin sommeil de Brunhilde endormie dans sa mer de feu par le baiser de son père, et son réveil sublime, d'un éclat solaire, sous le baiser du héros prédestiné ; puis, d'une descente fatale, oppressante, dans la plus sombre des tragédies avec un effondrement universel à la fin.

Après le prologue mythologique de *Rheingold*, qui nous montre toutes les forces divines en jeu dans le drame humain, la superbe *Walkyrie* nous révèle Wagner tout entier, à l'apogée de sa force et de son désir. On y sent régner sa pensée dominante et battre son cœur. On y trouve sa philosophie et le meilleur de son âme, cette âme à la fois éprise de pouvoir, d'héroïsme et d'amour, de tendresse et de pitié, dans le sens le plus vaste. Cette philosophie est celle de Schopenhauer. On sait que le maître y fut conduit par affinité élective. Car il écrivit le texte poétique du *Ring* avant de connaître et d'adopter les principes du philosophe de Francfort. D'après cette philosophie, le monde est mauvais par son essence, n'étant que l'aveugle volonté de vivre, qui se combat et se dévore elle-même dans tous les êtres. Mais la pitié naît de la souffrance, et de la pitié réfléchie le renoncement. Point d'ordre intellectuel et spirituel supérieur dans le monde, si ce n'est celui créé par l'homme. Ce qu'il y a de plus beau et de plus profond dans toute l'œuvre de Wagner, et particulièrement dans *le Ring*, c'est la lutte intérieure de son âme et la protestation de sa conscience intime contre cette philosophie désolante. Cette lutte intérieure et cette protestation prennent corps

dans la grande figure de Wotan, lequel n'est après tout que l'homme à la recherche du problème de l'existence dans l'ivresse du pouvoir et dans l'action de la vie. La pensée secrète du maître de l'univers se dédouble en sa progéniture — en Siegfried et en Brunhilde — la Jeunesse courageuse et l'Amour héroïque. Wotan est un dieu qui rêve le héros libre et n'arrive à le créer que malgré lui et contre lui-même. Son fils Siegfried est un héros aimable et généreux, mais inconscient, sans conception de la justice. Sa fille Brunhilde, au contraire, est consciente. Elle a la sagesse des Sagas, des antiques prophétesses, et, tout en aimant le héros inconscient, elle lui est très supérieure, car elle possède la conscience du divin dans l'humain qu'il n'a pas. Brunhilde n'est donc pas la femme qui aime le héros aveuglément. C'est la femme qui le conçoit, le devine avant sa naissance, le prépare, le couve, le défend avant de le reconnaître et de se donner à lui. Dans son amour pour Siegfried, elle est à la fois mère, sœur, amante, épouse. Quand elle se venge, quand elle laisse tuer l'infidèle, ce n'est pas par une misérable vengeance de femme, c'est parce qu'il a trahi le divin idéal qu'elle lui avait révélé et que la mort seul peut le purifier de sa souillure. Brunhilde est la plus haute et la plus puissante incarnation de la femme dans le théâtre moderne. Elle représente dans l'œuvre de Wagner la source bouillonnante la plus riche de force et de sympathie. Elle est plus que l'Amante, elle est *la Conscience et la Volonté de l'Amour héroïque.*

Si colossale que soit l'œuvre en ses sommets, elle laisse, par sa conclusion, une impression de sombre tristesse et d'anéantissement. Quand Siegfried, submergé par le philtre d'oubli et traître à son amour, est tombé sous la lance de Hagen, quand la sublime Walkyrie s'est jetée dans le bûcher du héros avec son cheval, tout ce qu'il y a de noble et de beau dans l'univers a péri sous la malédiction d'Albéric, sous le poison de l'Or, sous l'assaut de l'Envie et de la Rapacité, sous le génie du Mal, qui ne dompte les forces de la nature que pour asservir l'homme et supprimer le Héros. — Lugubre perspective! — Mais que Wagner est grand d'avoir exprimé dans son épopée dramatique, accompagnée de sa multiple et toute puissante symphonie, l'âpre élan de son siècle vers la vérité transcendante avec son rêve héroïque et son désespoir final. Qu'il est grand encore d'avoir fait planer sur ce désespoir sa protestation, sa suprême espérance, en la Jeunesse renaissante, en l'Amour quand même ! Elle chante à notre oreille, elle hante notre âme, cette protestation, par une mélodie doucement combative, éperdûment impétueuse. Trois fois seulement elle résonne dans l'œuvre entière. Elle éclate pour la première fois dans le cri de Sieglinde qui voulait mourir, mais qui demande à vivre et à souffrir parce qu'elle a senti un héros tressaillir dans ses flancs. De nouveau nous l'entendons dans le cri walkyrien de Brunhilde qui se jette sur le bûcher de Siegfried pour retrouver son époux dans la flamme et la mort. Enfin, après l'incendie du Walhalla et l'effondrement d'une race, l'invincible mélodie surnage, seule et triste, de

l'océan symphonique pour se noyer dans l'infini. Car l'Amour héroïque survit à tout — même à la fin d'un monde.

Et pourtant — si le monde doit à Wagner un Théâtre nouveau, si le musicien réformateur a rendu en quelque sorte à l'Art sa fonction sacerdotale et sa dignité religieuse — je crois que le xxe siècle exigera de l'Art et du Théâtre une philosophie plus nette, un héroïsme plus fécond, une humanité plus rayonnante, un amour plus créateur de son rêve et de son objet, une conception plus haute de la hiérarchie des forces dans l'univers, une affirmation plus radieuse et plus consolante de la puissance de l'Ame et de la souveraineté de l'Esprit.

Qu'on me pardonne ces pensées où je m'attarde malgré moi. Mais qui nous ferait penser sinon le génie? A la fin d'une représentation de l'*Anneau*, le plus grand prodige théâtral depuis l'*Orestie* d'Eschyle, on demeure un instant comme écrasé sous la main d'un géant. Puis, on se redresse, on se reprend et l'on entrevoit d'autres terres et d'autres cieux par delà les Pélion et les Ossa entassés par le Titan.

Un mot sur l'interprétation. Trois grands artistes en ressortent. Van Roy qui nous a donné un Wotan de premier ordre, surtout sous la figure du Wanderer, que nul jamais n'incarna comme lui; Mme Wittich, une Sieglinde exquise de grâce et de passion; Mme Schumann-Heincke, grandiose dans Erda, saisissante dans Waltraute, avec sa magnifique voix de contralto et sa diction admirable. Après ces artistes hors ligne, Mme Ellen Gullbranson occupe une place de premier rang dans le rôle écrasant de Brunhilde. Tout ce qu'on peut apprendre comme chant, comme geste et comme jeu, elle l'a appris. Aussi est-elle remarquable et frappante dans la scène où elle annonce la mort à Siegmund comme dans les grandes scènes du sommeil et du réveil. Mais là où il faudrait une individualité puissante et du génie personnel, comme dans le serment de la vengeance et l'oraison funèbre de Siegfried, elle demeure au-dessous de sa tâche. Mentionnons encore les voix cristallines des filles du Rhin et nous aurons écrémé la troupe. Chez les autres, il y eut de beaux moments et de mauvais quarts d'heures.

Mais arrivons à l'essentiel. Siegfried Wagner, qui n'en est pas à ses débuts, a réclamé cette fois-ci encore l'honneur périlleux de diriger la tétralogie. Il est en progrès visible et a montré un talent incontestable dans certaines parties de l'œuvre. Cependant l'avis unanime des musiciens de profession fut que sa direction manque d'autorité. Il a fait preuve, il est vrai, de fougue dans la *Valkyrie*, d'éclat dans le réveil de Brunhilde, de savoir-faire et de bonne volonté dans l'ensemble. Mais la forge de son homonyme n'a pas retenti de toutes ses sonorités héroïques; le marteau qui marque la mesure n'est pas retombé assez puissamment sur l'enclume, où les étincelles jaillissent en fusées de l'épée de victoire; les voix et les lumières de la forêt n'ont pas vibré en leurs nuances infinies. Dans l'*Or du Rhin* et dans le *Crépuscule des dieux*, le bâton du jeune chef d'orchestre a hésité plus d'une fois. La fin a manqué de cette ampleur et de cette

majesté que sait lui donner Richter. Le fils de Richard Wagner a la jeunesse et l'audace, il n'a pas encore la personnalité et la maîtrise. Ces dons peuvent s'acquérir. Buffon a dit : « Le génie est une longue patience. » Que Siegfried Wagner médite ces paroles et en fasse, si possible, une réalité, rien de mieux. Mais en attendant, un peu de modestie ne lui messiérait pas. Lorsqu'on a le bonheur d'avoir à ses côtés un vétéran impeccable de la tradition comme Richter et un chef d'orchestre aussi souple, aussi génial que Mottl, on aurait tout intérêt et tout avantage à les écouter, à profiter de leurs leçons et à les honorer comme ils le méritent. Car ils sont — après tout — des maîtres dans leur domaine. Je ne parle pas ici de sentiment, mais de justice et de courtoisie. S'y conformer avec bonne grâce, ne serait pas au-dessous, me semble-t-il, d'un héritier présomptif de la couronne.

*
* *

Quand on passe de l'*Anneau du Nibelung* à *Parsifal*, on a la sensation d'un homme qui changerait de continent ou qui serait transporté subitement sur une autre planète. Tout diffère : l'air, l'horizon, la couleur du ciel. Ce n'est plus ni la même flore, ni la même faune, ni la même humanité. Quelle gravité chez ces chevaliers du Graal, quelle paix dans leur sanctuaire et dans leur lac peuplé de cygnes. Quelle innocence dans le héros, dans le chaste fou, dans le simple, qui vaincra le mal par sa pureté et sa sympathie ! Et quelle douceur insinuante dans cette musique, où la religion du Christ revêt les séductions de la magie pour persuader à nouveau !

D'où ce changement ? Ici chante l'adieu du maître à la vie et se déroule en visions sereines le testament réfléchi de sa pensée dernière. *Parsifal* est un drame chrétien où la Rédemption s'accomplit, en ce monde, par la pitié et l'amour divin, débarrassés de toutes les étroitesses du dogme, mais enveloppés d'une atmosphère de merveilleux, avec des avenues lumineuses qui plongent dans l'Invisible. De ce programme, réalisé dans un drame musical parfait, quoique un peu traînant dans le premier acte pour nos habitudes gréco-latines et françaises, résulte la magie religieuse de l'œuvre, qui agit avec la même puissance sur les catholiques croyants, sur les incrédules et sur les libre-penseurs religieux de toute espèce. Kundry, ce type étonnamment vrai de la pécheresse qui aspire au salut, de la femme voluptueuse assoiffée de repentir et de pureté, a-t-elle réellement contemplé le Christ dans une autre existence ? Est-ce vraiment pour expier son rire de courtisane et pour retrouver le regard de pitié du Rédempteur qu'elle court à travers le cycle des existences, comme elle l'avoue à Parsifal dans la grande scène de la tentation ? La colombe lumineuse, qui descend à la fin sur le vase sacré, où reluit le sang du Christ, symbolise-t-elle l'influx d'un monde divin dans le monde terrestre ? Ou bien ne sont-ce là que les métaphores et les hyperboles d'une psychologie purement humaine ? On ne voit pas

quel est, sur ce point, la pensée précise du poète-compositeur et ses disciples prudents la maintiennent dans son demi-jour. Mais les symboles ont un pouvoir indépendant de l'analyse et de la raison. Avec l'énergie souveraine des images parlantes, ils remuent, ils réveillent les sentiments et les idées subconscientes aux dernières profondeurs de l'âme. L'onde suggestive de la symphonie, la caresse intime des sons et des timbres venant s'y joindre, on croit à tout ce que l'on voit et l'on subit la puissance occulte répandue sur tout le drame, qui en guide les événements, en penètre les âmes, en sculpte doucement les caractères. Et puis, au-dessus de toute religion et de toute philosophie particulière, il y a, dans cette œuvre bienfaitrice, un appel suprême aux réalisations futures de l'humanité sous le signe de l'Amour impersonnel, le plus fort et le plus fécond de tous. Sa pensée se résume dans un mot qui se trouvait dans la première esquisse du poète et qui a disparu du texte actuel : « Grande est la force de celui qui désire, plus grande celle de celui qui renonce. »

Le Mystère fut dirigé avec une sûreté placide par M. Muck, qui a su donner à l'œuvre tout son charme fluide, toute sa majesté suave. Van Dick est le seul bon Parsifal que j'aie jamais vu. Il fait ressortir à la fois la naïveté rustique et la profondeur émotionnelle du personnage. On suit très bien, dans la scène où il résiste à Kundry, les phases successives par lesquelles le sérieux et la conscience de l'Initié viennent se greffer sur la candeur du simple. On comprend que *malgré* et *par* la révélation foudroyante du baiser de Kundry, la sympathie pour un frère souffrant soit plus forte que le désir de la femme et sa vague submergeante. — En Kundry, nous revîmes avec bonheur la ravissante, la belle Mme Wittich, aussi enveloppante en magicienne du jardin des filles-fleurs que touchante et noble de mimique muette sous sa robe de bure, dans l'adorable scène du Vendredi Saint. Les autres ne furent point parfaits, mais à peu près suffisants.

Il me reste à présenter quelques observations générales sur les changements intervenus dans le style de Bayreuth et sur l'orientation nouvelle qu'on semble vouloir donner à l'œuvre.

Dans la mise en scène comme dans le jeu des acteurs, on devine toujours la main savante et ordonnatrice de Mme Wagner et l'on peut affirmer qu'on trouve toujours à Bayreuth une noblesse plastique et une harmonie d'ensemble qu'on chercherait vainement ailleurs. Non seulement la directrice se souvient des volontés et des indications du maître, mais elle veut quelquefois rajeunir son style musical et ses ordonnances scéniques pour leur garder la vie. Le principe est excellent, mais il y aurait du danger à en abuser. Dans le *Vaisseau-Fantôme* comme dans l'*Anneau*, j'ai remarqué, par endroits, un réalisme excessif, une minutie de détail dans les gestes qui nuit aux grands effets et tendrait en s'accentuant à rapetisser les personnages.

Cette critique est d'ordre secondaire; en voici une plus grave. Lorsqu'on tient entre ses mains une œuvre de la plus haute impor-

tance, il ne suffit pas de la renouveler par des procédés habiles, et des innovations quelquefois douteuses, il faut en conserver l'âme et l'esprit. Pour satisfaire un public qu'on a rendu de plus en plus exigeant en lui promettant des représentations modèles, il faut attirer à soi des individualités fortes, et pour les obtenir il faut leur laisser un jeu assez libre pour qu'elles demeurent elles-mêmes tout en se soumettant à la tâche commune. Il faut, en un mot, rechercher les tempéraments plus que les docilités. Malheureusement. cette méthode, qui fut celle du maître, n'est pas du goût de Mme Wagner. Grisée de son pouvoir absolu, habituée à voir tout plier devant son orgueil, elle brise les faibles qui n'ont pas le courage de lui résister et rejette les forts dont elle ne peut faire des esclaves. Rendons-lui ce témoignage que pendant une quinzaine d'années elle a fait grandement sa tâche. Je crains qu'aujourd'hui elle ne soit en train de faire dévier l'œuvre de son but primitif. Toute son ingéniosité et toute son énergie ne pourront rien contre certains faits immuables. On ne monopolise pas l'idéal et la succession du génie ne s'opère point par voie dynastique. L'œuvre de Wagner faillirait à son principe le plus élevé, si elle devenait une école de servitude au lieu d'être une école d'affranchissement et de liberté. Acteurs ou disciples, ceux-là seuls l'interpréteront bien ou le continueront avec fruit qui auront le courage d'être libres et eux-mêmes avant tout. Si, par malheur, des ambitions personnelles ou maternelles commençaient à se glisser dans l'administration, si les soucis d'une carrière improvisée de compositeur entraient pour quelque chose dans le choix de tels ou tels interprètes, si, en un mot, *on subordonnait le but idéal à un but familial* — le navire si bien calé, qui file droit sur sa quille et vent en poupe, risquerait de courir un beau jour les aventures et de donner sur un écueil. Car il aurait perdu de vue le phare aux feux tournants mais à foyer fixe que lui assigna pour guide son maître et son constructeur.

Souhaitons qu'il n'en soit point ainsi.

Dans un prochain article, je m'occuperai du rayonnement de l'idée wagnérienne dans le monde. L'inauguration récente du théâtre du Prince Régent à Munich m'en offre une première occasion. J'essayerai ensuite d'établir les conditions indispensables pour l'organisation d'un théâtre vraiment idéaliste en France.

EDOUARD SCHURÉ.

MI-SŒUR

CONTE POUR LES PETITES FILLES

(D'après un conte populaire alsacien

Certaine veuve jaune et sèche,
Vrai modèle de pie-grièche,
Eut, dit-on, pour deuxième époux
Un veuf replet, tranquille et doux,
Qui vidait lestement son verre,
Mangeait, dormait, et laissait faire.
Nous ne parlerons aujourd'hui
Que de sa femme, et non de lui.

Chacun d'eux avait une fille.
Celle du veuf était gentille,
Avec de beaux yeux purs et clairs,
Un joli petit nez en l'air
Et le plus gracieux sourire.
L'autre, il vaudrait mieux n'en rien dire.
Quand la mignonne, avec douceur.
Lui disait : « Viens, petite sœur...
— Ta sœur, moi ? Qu'est-ce que tu chantes? »
Lui répondait cette méchante.
L'humble fillette, ayant gros cœur,
Reprenait : « Sois ma demi-sœur,
Si tu n'es pas ma sœur entière. »
L'autre, alors, passait toute fière,
Et sur un petit ton moqueur
Disait de loin : « Adieu, mi-sœur. »
Si bien que la mignonne fille,
Seule au milieu de sa famille,
N'eut d'autre nom que celui-là :
Ce fut Mi-Sœur qu'on l'appela.

Par une claire matinée
Où la pauvrette, abandonnée,
Filait sa quenouille de lin
Auprès du puits, dans le jardin,
Un oiseau, dans son nid de mousse,
Gazouilla d'une voix si douce
Qu'elle ouvrit des yeux étonnés,
Leva son joli petit nez
En s'écriant : « Est-il possible ? »
Sourit au chanteur invisible...
Et laissa tomber son fuseau
Dans le grand puits, au fond de l'eau.

Ah ! quel malheur ! Et la marâtre,
Chaque jour plus acariâtre,
Qui la surveillait de là-haut !
Hélas ! elle accourt aussitôt,
Si furieuse qu'elle en siffle.
« Tiens, gueuse ! tiens ! » Gifle sur gifle

Et coup de pied sur coup de poing...
« Grâce ! grâce ! » Elle n'entend point,
Et, d'une main qui se fait lourde,
Frappe toujours comme une sourde.

La pauvrette, quand ce fut tout,
Surprise d'être encor debout,
Essuya ses beaux yeux candides.
L'eau du puits était fort limpide;
Et. pour voir le fond, à mi-corps
Elle se penchait sur le bord,
Quand tout à coup la belle-mère,
En la poussant avec colère,
La fit tomber au fond de l'eau...

Mi-sœur ni vit pas son fuseau.
Elle vit un jardin superbe.
Des papillons, des fleurs dans l'herbe,
De beaux arbres couverts de fruits.
« C'est bien joli, le fond du puits;
Je ne l'aurais pas cru », dit-elle,
Tout en repleurant de plus belle.

Tandis que, sans toucher aux fleurs,
Elle cheminait tout en pleurs,
En la voyant triste et seulette
Un vieux poirier lui dit : « Fillette,
Pourquoi donc pleures-tu si fort ? »
L'enfant eut peur, bien peur, d'abord;
Puis elle dit, tout oppressée :
« Petite mère m'a poussée,
Oui, m'a poussée au fond du puits,
O malheureuse que je suis ! »
Le poirier fit un doux murmure;
Et, secouant ses poires mûres :
« Etends, dit-il, ton tablier »
Elle obéit au vieux poirier
Et reçut, n'osant pas y croire,
Quatre ou cinq des plus belles poires.
« Merci, bon poirier », dit l'enfant,
Qui s'en alla toujours pleurant.

En la voyant si gentillette,
Un vieux prunier lui dit : « Fillette,
Pourquoi donc ce visage en pleurs? »
L'enfant, cette fois, eut moins peur.
« Oh ! dit-elle, tout oppressée,
Petite mère m'a poussée
Au fond du puits; je n'ai pas tort,
Voyez-vous, de pleurer si fort. »
De son feuillage, avec tendresse,
L'arbre lui fit une caresse :

« Etends, dit-il, ton tablier. »
Elle obéit au vieux prunier
Et reçut de lui quelques-unes
De ses plus savoureuses prunes.
« Merci, bon prunier », dit l'enfant
Qui s'en alla toujours pleurant.

D'autres arbres firent de même.
« Ah ! se dit-elle, ici l'on m'aime » ;
Et ses larmes coulaient toujours.

Un château d'or, avec des tours
De la plus fine orfèvrerie,
Se dressait dans une prairie.
Elle approcha : « Dieu, que c'est beau !
Mais qui donc garde ce château ?
Je ne vois ni valet ni maître. »
Enfin parut à la fenêtre
Une madame aux grands yeux noirs,
Qui demandait à son miroir
Si le vent l'avait décoiffée.
Vous auriez juré d'une fée.
Soudain elle aperçut l'enfant :
« Eh ! d'où vient que tu pleures tant,
Petite fille ? lui dit-elle.
Ta douleur est donc bien cruelle ? »
L'enfant n'eut pas la moindre peur ;
Mais elle avait toujours gros cœur.
« Oh ! dit-elle, tout oppressée,
Petite mère m'a poussée
Au fond du puits, pour presque rien.
Ai-je tort d'avoir du chagrin ? »

La dame eut un sourire aimable :
« C'est l'heure de se mettre à table.
Eh bien, fillette, sais-tu quoi ?
Je t'invite à dîner chez moi.
Veux-tu manger, petite femme,
Avec monsieur, avec madame ?
Mangerais-tu tout aussi bien
Avec le chat, avec le chien ?
— Oh ! madame, dit la mignonne,
Je ne voudrais gêner personne.
Le dîner du chien et du chat,
Pour moi c'est assez délicat. »

La dame vient jusqu'à la porte,
Embrasse Mi-Sœur et l'emporte.
« Eh bien ! dit-elle, justement
Tu dîneras, gentille enfant,
Avec le maître et la maîtresse.
Viens : ton histoire m'intéresse. »

La fillette, ouvrant de grands yeux
Entre la dame et le monsieur,
Est traitée ainsi qu'une reine,
Jase comme avec sa marraine
Si jamais elle en avait eu,
Savoure à bouche-que-veux-tu
Petits pâtés et friandises;
Enfin, s'il faut que je le dise,
Elle joue et rit aux éclats
Avec messire Petit-Chat
Et Petit-Chien, le bon apôtre,
Chacun d'eux plus farceur que l'autre.

Vers la fin de l'après-midi,
La blanche madame lui dit :
« Il faut retourner chez ton père.
Dis-moi bien ce que tu préfères :
Un carrosse d'or et d'argent
Pour t'emporter à travers champs
Comme une fée allant aux noces,
Ou le plus lourd de mes carrosses,
Barbouillé de suie et de poix,
Et noir comme la nuit au bois?
– Je veux le noir, dit la petite :
Il ira toujours assez vite;
Et que diraient les pauvres gens
D'un carrosse d'or et d'argent?
— Eh bien! justement, dit la dame,
Je te fais don, petite femme,
Du carrosse d'argent et d'or;
On te gardera ce trésor
Jusqu'à ce que tu sois en âge
D'entrer — pourquoi pas? — en ménage. »

Ensuite elle embrasse Mi-Sœur
En la serrant contre son cœur;
La voiture fut attelée;
Et la pauvrette, consolée,
Partit au coucher du soleil
Dans son beau carrosse vermeil.

Quand la marâtre vit la chose,
Son teint n'en devint pas plus rose;
Et, quand Mi-Sœur eut raconté
La surprenante vérité,
Le poison de l'envie amère
Gonfla son cœur de belle-mère.
Elle dit à sa fille : « Tiens,
Voilà Mi-Sœur qui nous revient
Dans un merveilleux équipage.
Cela va faire un beau tapage.

Ecoute, Annette : sais-tu quoi?
Seras-tu moins heureuse, toi ?
Nous verrons bien. »

Puis elle jette
Le fuseau de sa chère Annette
Au fond du puits : « Hop ! saute à l'eau !
Va-t-en rejoindre ton fuseau ! »
Annette enjambe la margelle :
« Allons, saute ! saute, ma belle ! »

La fillette saute, et soudain
La voilà dans le beau jardin
Tout plein d'œillets, de lis, de roses,
De fleurs à l'instant même écloses.
Ah ! mes enfants, quelle splendeur !
Mais elle prit un air boudeur.
Ayant trouvé sur son passage
Notre poirier, ce bon vieux sage,
Elle se planta devant lui :
« Allons, toi, donne-moi des fruits ! »
Le vieux poirier, comme l'on pense,
Ne lui donna pour récompense
Qu'un long murmure de dédain.

Un peu plus loin, dans le jardin,
Elle vit un prunier splendide :
« Voyons, toi, si tu te décides;
Vite, remplis mon tablier ! »
Qui n'en fit rien ? C'est le prunier;
Et les autres arbres de même.
La rageuse en fut toute blême.

Elle arrive au grand château d'or :
« Eh bien, quoi ! tout le monde dort ?
Je ne vois personne », dit-elle.
La dame si bonne et si belle
Répond d'en haut, en se coiffant :
« Que désires-tu, mon enfant ?
Dis-moi ce qui pourrait te plaire ? »
L'autre réplique avec colère :
« Un bon repas, pour commencer. »
La dame, alors, sans se presser :
« Veux-tu manger, petite femme,
Avec monsieur, avec madame ?
Mangerais-tu tout aussi bien
Avec le chat, avec le chien ?
— Est-il besoin que je réponde ?
S'écrie Annette furibonde;
Avec la dame et le monsieur,
Et que ce soit délicieux ! »

Mais Annette fut bien punie;
Car elle n'eut pour compagnie
Que Petit-Chat et Petit-Chien.
Aucun des deux ne lui dit rien.

Après une maigre dînette,
Il fallut bien partir... « Annette,
Veux-tu le carrosse d'argent,
D'argent et d'or, clair et changeant?
Ou bien celui des jours de pluie,
Noir et tout barbouillé de suie ?
— Belle demande, en vérité!
Dit l'enfant d'un air dépité;
C'est le plus beau que je désire. »

La dame, alors, se mit à rire :
« J'aurai le regret de te voir
Dans le vilain carrosse noir.
Sois plus modeste. Adieu, petite! »

Qui s'en alla bien déconfite?
Vous le savez; et quel accueil
On fit à son carrosse en deuil,
La moins maligne le soupçonne;
Je n'apprendrais rien à personne
En le disant.

Quant à Mi-Sœur,
Malgré son brave petit cœur
Elle eut à souffrir bien des peines;
Ce qu'elle fit sans plaintes vaines.
Quand la jeune fille eut vingt ans,
Ce fut la rose de printemps
Qu'un doux soleil mêlé de pluie
A lentement épanouie.

Peut-être vous figurez-vous
Qu'un beau prince fut son époux ?
Vous vous trompez, mesdemoiselles:
Car Mi-Sœur ne fut point de celles
Qu'éblouit un éclat trompeur;
Trop de gloire lui faisait peur.
Son prince aimé, nous dit l'histoire,
Six jours sur sept eut les mains noires :
Ce fut un forgeron vaillant,
Qui la nourrit en travaillant.

Elle eut pour dot, il faut le dire,
Outre son gracieux sourire,
Le carrosse d'or et d'argent;
Mais ce fut pour les pauvres gens.

Maurice Bouchor.



Caro-Delvaille : *Le Thé*

LES PEINTRES DE LA FEMME NOUVELLE

Descendus au boulevard, nous sommes en vitesse enlevés par le flot mondain, ravis à nous-mêmes, étourdis, allégés de tout le vieil être qui est en nous, absorbés par la foule. Nous sommes électrisés, un peu ivres, toujours distraits, souvent égayés. Une jeunesse nerveuse naît du frottement magnétique de tant de passants et de passantes alertes et allègres, du froissement des soies, de l'envolement des gazes et des boas en plumes ou en ruches qui sont un peu des tutus de danseuses de rues, de l'agitation kaléidoscopique des étoffes claires jouant avec les sombres, du papillottement des regards et du frétillement des croupes. Cette gaieté, cette jeunesse qui précipite notre marche et grise la pensée, n'est-elle point de ce que nous nous sentons rapidement, sans possibilité de recul, emportés par le mouvement de la rue vers l'avenir... un avenir affairé, un peu américain et très élégant, latinisé de souplesse et de vivacité, d'intellectualité aiguisée et vertigineuse, de subtile liberté d'allures et d'esprits? Et notre goût même de la rue, qui est plus qu'un goût, qui est une passion fatigante et jamais fatiguée, il est de rencontrer là surtout la femme de demain, celle qui déjà commence, par son

impérieux magnétisme, à transformer notre esprit, notre compréhension de l'amour, et jusqu'à nos désirs, celle par qui nous avons un avant-goût — en une sorte d'hallucination de tout notre être sensuel — de la volupté autre, nouvelle, qui sera le centre attractif de notre vie de demain.

La femme nouvelle, nous la retrouvons dans les salons, si différente de celle du XVIIIe siècle, causant très vite et d'un ton décidé, apportant avec soi un peu de l'agitation de la rue. Et, en même temps qu'elle, on y peut rencontrer l'autre femme nouvelle, la silencieuse, la méditative, la réfléchie, celle qui, écartée de la rue par la position sociale, ou retenue par la famille, exprime toute l'énergie de son âme dans sa figure travaillée d'une pensée intense et de préoccupations sociales.

Dans la rue et chez soi, cette femme vit une vie abondante, entière, puissante, égale en intensité, en contention ou en dépense, à celle de l'homme. Elle n'est plus la gracieuse parasite de l'homme que nous ont montrée jusqu'ici la littérature et surtout l'art; elle vit sa vie propre et se suffit, elle vit d'elle-même; elle a une petite individualité indépendante, que la peinture contemporaine après la littérature — Margueritte, Rosny, Adam — commence à traduire en franchise et décision de gestes, en souplesse rapide, en expressions fermes, profondes ou électriques.

***

Quelques-uns mêmes de ceux qui ont peint la femme contemporaine en des poses décoratives de langueur et de grâce surannée, allongée en des attitudes aristocratiques d'autrefois, ont été inconsciemment amenés à tapir en sa rêverie nonchalante une énergie toute prête à s'éveiller. Chez les femmes de M. Aman-Jean, la vie est réticente mais intense. Les paupières se sont lentement abaissées, les lèvres s'entr'ouvrent avec abandon ou mollement s'entreclosent, l'anguleux menton est tout de fine tendresse, les bandeaux se replient sur les tempes comme des ailes de douceur qui couvent, les bras s'accoudent las aux chambranles des fauteuils; mais le regard est ardent sous le voile, le front est de fermeté tenace et lucide, la ligne du menton nette comme une attache d'armet, les épaules sont saillantes, en cette attitude un peu douloureuse de ceux qui se sont cramponnés à la vie pour mieux résister; c'est seulement une énergie en repos, un repos qui veille. Ainsi la femme du portrait du Luxembourg, se détachant avec solidité sur le fond évanescent de lauriers fleuris, sentimentale mais intellectuelle,

calme et la bouche hermétique, songe avec une force cachée, silencieuse, fatiguée de trop de pensée, la chevelure dénouée à moitié pour décharger la nuque.

Telle jeune dame d'Aman-Jean, qui souriait à ce dernier Salon, avait dans le sourire une malice qui n'est plus la malice féline des souveraines de cour, mais une malice bienveillante et franche d'égale de l'homme, une bonne malice d'être sain qui sait la vie même laborieuse, et la santé de son âme s'épanouissait jusque dans la fleur frêle du sourire. Telles autres ont en même temps par la chevelure et le cambrement une grâce de pages anciens et l'expressivité contemporaine dans la costumerie légèrement teinte de passé; ce sont des vies modernes en robes vieil-or et vieux-rose de jadis. — Deux femmes encore sont réunies dans un angle de pièce : l'une, au fond du tableau, mi-couchée en la mollesse d'un canapé, affaissée, la bouche meurtrie, semble avoir raconté à sa compagne des trahisons masculines et maintenant épier son attitude en face de l'homme; la plus jeune est sur une chaise modern-style, droite, un peu nerveuse, plus ferme de se dresser devant l'allongement de la première, tout son être de nervosité électrique, d'énergique fébrilité ramassé. Un peu embusquée, assise garçonnièrement en une pose de conversation et de discussion bien que n'ayant personne devant soi, les bras raidis, le chignon presque belliqueux sur la chevelure basse en nuages amassée, joues carrées et menton pointu, elle vous regarde d'aiguës prunelles vertes, qui pénètrent, qui fixent avec virilité, mais sans despotisme. Très franche, affirmatrice, elle soutient le regard, mais sans l'imposer, sans provocation. Energique, elle reste discrète. Elle ne veut pas vous dominer, elle affirme seulement qu'elle *réserve* sa personnalité. Les plus tendres femmes d'Aman-Jean ne sont ni maîtresses, ni esclaves, mais des femmes libres.

Dans la *Solitude* qui vient d'être exposée par le Luxembourg, M. Albert Laurens a concentré avec grâce et caractère sa vision ordinaire de la femme. Elle reste romantique, mais modernisée de wagnérisme. Il y a en elle de la « Corinne songeant au cap de Misène » qui a revécu dans tant de poèmes symboliques et à la fois de la valkyrie. C'est une Diane assise et méditative, avec à ses pieds le chien allongé et docile. Ceinte d'une rouge tunique guerrière, accoudée ferme et *sur soi-même*, elle s'arcboute vers le rêve, plongeant dans le silence son regard de rêverie forte, obstinée et impérieuse, — vers le rêve, vers la vision, vers la nuit bleue, vers l'espace, vers les mondes qu'elle construit. Elle est personnelle et, sans éclat mélodramatique, une « héroïne ».

Avec un noble sentiment décoratif de la nature et de la femme

qui fait s'harmoniser en relief aimable les arbres, les fleurs, les feuilles, les coiffes de femmes, leurs corps et les prairies, en une peinture qui semble un vivant frontispice pour le Poème de la Vie, M. Maxence ressuscite à la vérité des types de femmes moyen-âgeux, mais il met en leurs yeux de clarté et de franchise la songerie et la conscience modernes ; il inspire leurs poses de la tenue esthétique moderne en même temps qu'il anime leur sang et leur chair d'une calme et régulière santé de nature, qui est le souhait contemporain. La femme, chez lui, en une nouvelle Thélème, apprécie le voisinage d'une compagne, les allures de lenteur somptueuse, le symbole de l'heure, la lecture, — le livre où le doigt est le signet de chair, dont la reliure est telle qu'une prairie, le livre gonflé sous sa reliure comme une gorge sous sa guimpe ouvrée. Elle n'est point belle, ressemble plutôt à un garçon et marque avant tout l'expression de la fermeté du caractère, de la sérénité de l'âme, de l'harmonie robuste du corps. De telles femmes ont la beauté des tempéraments personnels, des intellectualités fines et pleines. Néo-platoniciennes, elles errent dans la campagne comme en un préau pour des entretiens recueillis et des songes, portent leurs faces amples et historiées comme des robes de légendes, et ouvertes comme des livres, promènent en majesté sûre un



Henner : *La jeune fille en noir.*

corps contenu en la reliure de robes brodées avec ingéniosité et poésie. Et ces robes sont la preuve même de leur originalité mentale.

Par le mélancolique automne du coloris et quelque vieillesse de romance dans le développement des lignes, les créations de M. Loup s'éclairent encore de la tendresse du passé. Toute une grâce de jadis s'attarde sur ces visages dont l'inclinaison vers la poitrine, et l'enchassement dans la chevelure composent, par des variations le charme décoratif. Ce ne sont pas cette fois encore des effigies de beauté reconnue, mais des physionomies spéciales versant une seule beauté d'expression et de rêve. Je vois une figure anguleuse et longue, des traits irréguliers; mais quelle vertu esthétique révèlent la grâce lente et familière de l'attention, l'inspiration du geste, le maintien du corps! Chargées de rêve, elles évoquent d'affectueux instruments de mystère, elles sont comme des pianos de mystère. Elles savent la noble mélancolie de l'artiste et l'excellence de sa conscience, artistes elles-mêmes, improvisatrices de verbes et d'attitudes, et on dirait qu'elles ont déjà souffert de l'incompréhension ingrate de la foule. Elles se savent dans la société actuelle une mission de poésie et de bonté; elles détiennent la consolation, créatures renouvelées par une Renaissance intellectuelle et morale. Mais, avant tout, elles présentent le type humain, en la finesse malléable de la femme, modifié par un siècle de Musique.

Et voici que maintenant encore un art nouveau travaille harmonieusement la femme. M. Morisset assit la femme, seule, entre des hommes, parmi les cadres et les toiles, aux ateliers d'artiste. Libre mais de grâce féminine, silencieuse et amoureuse, l'art l'émeut comme l'amour et à l'égal d'une religion; il nous la montre dans un bel effarement voluptueux de savoir goûter et comprendre la beauté par l'homme créée. La fascination de la femme est de si sincère expression qu'on perçoit en quelle profondeur de noblesse sa sensibilité amoureuse s'impressionne du miracle de l'art. Et M. Morisset sait, pour prêter à ces réunions un charme caressant d'intimité intellectuelle, étendre l'atmosphère d'une harmonieuse blondeur; exquise telle qu'un parfum de discrète toilette. Puis à peindre la femme seule et indolente, mollement allongée, appliquant à la lecture sa langueur d'âme et de corps, il semble que M. Morisset se plaise encore à fixer la femme goûtant la révélation intellectuelle dans une éducation de l'amoureuse par l'art. Et de fait l'heure de lecture est devenue exquise comme une heure d'amour, le salon changé en bureau de travail léger et soyeux, par ces chambres

que M. Morisset orne si artistement d'un papier approprié comme une robe à l'âme de la liseuse, de rares gravures qui sont comme les bijoux de cette robe.



Henner : *Régina*

*
* *

La femme apparaît de plus en plus une individualité. Sa haute vertu morale lui est insufflée avec générosité humani-

taire, avec poésie intime du cœur et l'orgueil tendre de l'esprit, par Eugène Carrière. Des effigies de penseurs où parfois, significativement, toute la grâce se réfugie au front, — des faces travaillées de voyants et de philosophes, sachant le mystère de vivre, d'aimer, de comprendre et de créer, — des masques douloureux d'ouvriers de la pensée et de l'amour, — des êtres soucieux de l'humanité, altruistes, mais épris de silence et de retrait pour la plus noble étude, — des têtes un peu hommasses osseuses pour le caractère d'énergie, des sœurs de charme et de gravité, des âmes religieuses au fond, mais de la religion de l'âme, de la conscience et de la vie universelle : telles Eugène Carrière les figura, dans un large amour de la vie intérieure et dans un sentiment de juste féminisme. Fixant la femme en ses différents rapports, la réhabilitant avec le lyrisme d'un Michelet, il érigea en elle une force sociale.

M. Agache a le féminisme triste en son symbolisme de fataliste qui médite devant les figures profondément travaillées par les nécessités de la vie et les hérédités. Prunelles de pierre, froides, yeux et front métaphysiques, traits précis pénétrants en axiomes logiques, bandeaux réguliers et stricts, ainsi le dessin diamantaire de M. Agache grave le masque philosophique et de pessimiste énergie d'une femme au Luxembourg. Elle penche à peine une face de douceur profonde et volontaire, empreinte d'une régulière beauté monastique. Dans la rigidité et la gravité religieuse du costume noir et le petit carcan blanc du col d'hommes, dans le silence serein de la figure, elle impose avec persuasion une impression de dévouement, de zèle charitable, d'application altruiste. Elle porte la mansuétude et la science des soigneuses et des guérisseuses, prêtre convaincu du culte nouveau de la Bonté avec, dans le maintien et dans le rêve, quelque chose d'obstiné et d'un peu sectaire. Et de cela on ne la sait si religieuse, veuve ou artiste : elle est veuve moderne qui est peut-être chef de famille, en tout cas chef de ses pensées : elle est artiste ayant eu à tant lutter contre les événements, le hasard et les caractères ; elle est religieuse d'altruisme douloureux.

. . . .

Entre tous les jeunes, M. Louis Besnard s'annonce comme particulièrement habile à présenter la femme nouvelle en harmonies de couleur grave, sombre, sobre soutenue par un dessin persuasif. Le portrait *de Miss Hanna Hope Hudson* est, à cet égard, de grande signification ; on y voit la figuration, saisissante d'intuition psychologique, d'une personnalité féminine, décise, honnête, au visage et à l'attitude intellectuels, à l'aspect

de savante anglo-saxonne, douée de profondeur mentale, et de familière indulgence dans la simplicité de la vie. Il exprime ce que la femme nouvelle française dut emprunter à l'Anglo-Saxonne qui la devança dans les revendications de liberté et d'individualisme. Devant cette image encore un peu galante d'humaine du Nouveau-Monde, gracieuse dans la placidité, l'on



Loup : *En Automne*

aperçoit par anticipation la femme des futures époques de labeur scientifique sans cesse accru, partageant avec l'homme une mission de science et de justice, chargée d'expérience sérieuse sans perdre de sa vitalité animale, ennoblie d'une sorte d'apostolat viril.

M. Ernest Laurent est, avec M. Le Sidaner, le peintre des jeunes filles, mais tandis que celui-ci les enlace en des rondes

de clair de lune, mélancoliques et nonchalantes pensionnaires, M. Laurent isole la jeune fille intellectuelle, comme il isolait en des ombres violettes de feuillages les muses gravement songeuses qu'il imagina aux rives courbes de Sicile (musée de Lille). Celle qu'on peut voir au Luxembourg est mondaine, mais a fait des études. Son attitude particulière de réflexion décèle une personne qui lit assez et qui prend souvent part aux conversations où se peint et s'agite la vie que n'écoutaient point les Sibylle des Feuillet. Elle médite avec quelque gravité instruite, le front étoilé de pensée dans le ciel noir de la chevelure et de la face d'ombre. Elle est la Force et la Fermeté naissantes dans la tendresse nuageuse et le flou d'étoffes et de dentelles, dans la mollesse de la robe où subsiste l'âme de l'ancienne femme.

M. Charles Guérin assied devant des livres ouverts des jeunes femmes qu'on se rappelle avoir regardées dans des bureaux de revues d'esthètes et d'art décoratif. Ces jeunes femmes sont sérieuses et élégantes ; elles n'ont pas de hanches ni de seins, ce qui arrive assez souvent aussi aux femmes de M. Aman-Jean et aux jeunes filles de M. Laurent : cela est très moderne. Celle qu'il nous montre cette fois au salon s'engaîne en un de ces corsages-tuniques qui ne s'ouvrent pas plus par devant que les culottes du temps de Gutenberg et de Napoléon. Rien n'est plus significatif : les jeunes femmes d'aujourd'hui n'ont pas besoin de porter des corsages qui se dégrafent, parce qu'elles ne sont plus les femmes de plaisir, qu'étaient presque toutes les femmes autrefois, mais des femmes d'étude, de maintien très sobre. Et rien ne leur convient mieux que le coloris pesant et sombre et le dessin appuyé de M. Guérin : son œuvre picturale laisse des impressions de fermeté et de placidité osseuse, de bois résistant et de bonne essence, une impression de rudesse et de décision gravée.

*
* *

Des Aman-Jean, Carrière, Louis Besnard, les femmes, vraies personnalités de poètes ou de philosophes, apparaissent à l'écart de tout contact de société comme pour plus d'expression particulière, et s'érigent dans la solitude et le silence ainsi que pour mieux recueillir l'âme du siècle.

Cependant la femme nouvelle n'a pas déserté le salon : elle y affirme toujours un tempérament mondain, mais de mondanité plus éclairée, elle continue d'y mettre de la légèreté ; mais, plus aimable de simplicité et d'ingéniosité, plus abondante en manières de charme fin, en poses spirituelles et prenantes, elle y

inaugure une familiarité amicale. M. Caro-Delvaille, — hier inconnu et que révéla ce Salon, — avec un tact subtil et francien groupe des familières de boudoir. En leur harmonie havane, son dessin d'élégance déliée les empreint d'une grâce intellectuelle, que composa la lecture des meilleurs romanciers et des meil-



Charles Guérin : *Lecture et Méditation*

leurs poètes d'intimité : elles goûtent avec distinction la joie multiple des réunions féminines, simples et libres dans des robes de fraîche modestie, êtres personnels, précis et charmants, curieux et lucides, Françaises qui ont appris à regarder et à comprendre, vrais talents d'analyse et d'intuition. Elles ont complexé leur vie, éduqué leur âme, orné d'intelligence l'élé-

gance du corps et de la toilette. Elles apprécient la silhouette des idées, la toilette des propos, la dentelle des psychologies, les bijoux des mots, le beau linge de l'amitié et de la simplicité. Ainsi elles forment une société nouvelle où toute femme est libre, fine, intellectuelle et artiste. On songe par elles à ces groupements jeune-fillistes d'Amérique où l'on a convenu d'écarter l'homme et où on oublie agréablement dans un commerce d'exquise cérébralité.

Moins d'aristocratie et plus de simplesse désignent les femmes de M. Saglio. Avec leurs visages pétris, aimablement bosselés, leurs élégants corps de réflexion, et, dans la silhouette, la nervosité violente d'héroïnes de Hervieu, elles représentent la forme provisoire d'un type physique imparfait, en travail de transformation : elles fixent une phase de la beauté évolutive de la femme. Elles portent avec humilité, aisance, gracilité ou gravité la dignité de leurs âmes cordiales et soucieuses, et de leur forme corporelle dessinée en lignes laborieuses suivant la complexité vivace et vibratile du tempérament. Calmes dans leur légèreté, femmes affranchies, point rieuses ni futiles, ayant simplifié la vie, elles sont, dans la poésie du meuble et de l'appartement marqués de leur goût sobre et neuf, comme des *ouvrières de la maison*. Au salon où elles prennent le thé, on les voit aussi aisées, aussi affairées. aussi libres que les hommes groupés à quelques pas d'elles. Elles vaquent elles-mêmes à leurs occupations. Elles jouissent d'une vie sociale autonome. Et le peintre, saisissant les positions et les ordonnant selon le naturel aisé de la scène, nous révèle la Vie en théâtre.

Ce par quoi en effet s'est distinguée le plus visiblement la femme nouvelle, c'est la simplicité de la mise qui a banni le luxe, en quête d'une modestie égalitaire. Elle accuse une élégance d'ouvrière à cause de la sobriété du costume, uniforme de grâce. Elle semble une sœur des ouvrières, au corps élégant mais las, à la figure encore douloureuse des veilles, aux gestes simples et courageux dans une absence complète de ces inutiles illusions qui ont la fausseté de toilettes de luxe.

*
* *

Helleu lança des « vierges fortes », armées d'élégance, d'élasticité, d'entrain racé, amazones modernes au cerveau rapide et préhensif. Etres d'indépendance farouche, êtres aussi de langueur fière et harmonieuse, elles s'expliquent par des gestes de précision et d'impériosité, serrées en des toilettes qui suivent

strictement la ligne naturelle de la taille, dégagées dans leur costume net, spontanées et énergiques dans leur allure. Par leur condition sociale, sœurs mâles des jeunes gens de Van Dyck, elles sont généralement des oisives ; mais leur face indique une concentration d'effort mental, la forme et la position de leur corps une dextérité vibrante, une mobilité de force vitale pénétrante et prompte. La chevelure surtout est passionnée et personnelle, chevelure subtile et volcanique, chevelure fougueuse dramatisant la force scrutatrice. Ce sont des entreprenantes, des décidées, des orgueilleuses, habituées à la lutte de l'amour et y déployant une rare richesse de souplesse et de ruse *physiques*. Elles connaissent peu l'alanguissement féminin, toujours éveillées, droites, au guet et contenant le mouvement prêt à s'élancer d'elles comme la flèche de l'arc, prestigieuses et quelque peu hostiles. Ce serait dans une société féministe de redoutables debaters.

On rencontre de plus en plus fréquemment ce type de femme énergique, alerte ou lente, dans les expositions. Alors que tous les élèves de M. Bouguereau persévèrent servilement à enduire de crème rose des corps de madones lâchement amoureuses, les jeunes peintres de la Société Nationale regardent la vie des rues et en rapportent des figures contemporaines.

Rare parmi les « Artistes Français », M. Henner présente un cas spécial. De tempérament bien plutôt idyllique, il donne même à ses savoureuses femmes nues une rare fermeté d'âme. Avouez que ses nymphes sont au moins autant alsaciennes que helléniques. Même dépouillées de tout artifice, ces bucoliques personnes restent armées. Leur grâce est farouche. Qu'il peigne des écolières humbles, des jeunes filles riches ou des modèles costumés en jeunes républiques, c'est toujours l'Alsace-Lorraine qui profile en ses toiles sa figure sérieuse et pure, sa beauté silencieuse, son exquise opiniâtreté. Et d'être né en pays annexé, M. Henner, que son naturel génie portait à écrire des pages de voluptueux abandon, a inconsciemment créé une figure de jeune fille revendicatrice, tacitement préoccupée d'avenir, en qui l'on retrouve assez aisément la charmante personnalité irlandaise de miss Maud Gonne. Il est au Luxembourg depuis deux ou trois ans un magnifique portrait en pied de jeune fille, face au public, la jupe en chute rapide, le mantelet retombant en manteau qui est de course et de lutte. Cette jeune fille affirme en perfection la personnalité de l'ouvrière, tout de noir habillée avec seulement la broche d'une tache rouge, un peu avocate en

cette robe noire. Le menton est de combat, l'attitude d'instinctif en-garde ainsi que chez quelqu'un qui sait la vie et la nécessité de lutter, la petite chevelure guerrière, le front descend au nez comme un bec de casque minervien. L'amazone ouvrière,



Agache : *Portrait*

de cou grêle et de souple corps en son attitude laborieuse d'inconscient défi, sort sombre du grand fond bleu comme de la brume, ordinaire atmosphère de l'ouvrière parisienne. Nul décor spécial ne la situe. C'est que son individualité se constitue de soi seule et reste même partout.

*
* *

L'art avait présenté jusqu'ici de successives générations de

femmes formées par les influences de la poésie, de la littérature, de la peinture, de la sculpture et de la musique. Une génération s'ouvre, de femmes conformées par la science.

La femme d'Albert Besnard, génie précurseur, est nouvelle par sa toilette où se synthétisent en un original chatoiement les rythmes et les imaginations de cette fin de siècle, par son visage froissé de lueurs de rêves et de pensées contemporaines, par la coloration de sa face inspirée de prestigieuses harmonies chimiques. Des robes de chimie la vêtent, et son visage témoigne une expérience parfaite des irisations des choses, des combinaisons et des lois qui font le féérisme de la lumière et des mouvements, la vibration de l'âme et la souplesse de la chair. Elle est messagère d'une sorte de mystère dû à la science ; telle qu'une princesse d'un merveilleux nouveau, elle porte la parure offerte par les mille ingéniosités scientifiques, et son mouvement même est induit d'électricité aimable et splendide.

La femme, chez Besnard, n'est point douée de la beauté telle qu'on l'a conçue jusqu'ici : toute sa valeur esthétique se tire de la pose, de l'élancement, de la vélocité ; elle résulte du milieu approprié à la personnalité du sujet et œuvre même de cette personnalité, de la toilette à reflets d'âme, du visage seulement expressif d'individualité capricieuse, subtile, puissante. Les visages comme les robes s'éclairent de lueurs d'avenir : ils sont colorés ainsi que de lointains rayons émergeant de siècles futurs. Douées d'un éternel mouvement, ces femmes nous entraînent de ce même mouvement souverain vers une humanité future dont elles sont les annonciatrices merveilleuses.

A Louis Picard l'on doit ces apparitions aux yeux de phosphore, aux lèvres de minium, au teint de métal clair, au regard d'éclairage artificiel, qui contiennent la poésie nocturne des gares, des ports, des ponts de fer tachetés de gaz ; chargées de grâce et de passion, elles sont rapides comme des automobiles de chair fantastique et souple. C'est la femme d'un siècle d'inventions, une nomade des voies industrielles, un trottin de la moderne alchimie, inoculée d'une puissance nouvelle, mue par des ressorts neufs et perfectionnés, et comme animée de toutes récentes étincelles. Elle est la femme nouvelle par les rues des grandes villes, indépendante, vagabonde, espiègle aventurière, courageuse petite Artémis du siècle de l'acétylène. Rapides, fuyantes, passionnantes, elles sont les mystérieuses et incomparables Hadalys de Paris et les premières sœurs des futures Hadalys de capitales organisées par l'artifice de la science.

*
* *

Peindre la femme nouvelle, c'était ne pas redouter la représentation de ces irrégularités de traits, ce manque de beauté classique, l'image de cette laideur intelligente qui, le plus souvent, est le masque de la femme nouvelle, — alors qu'une beauté trop harmonieuse en suavité constitue un type connu et ancien sur lequel ne se note aucune trace laborieuse d'évolution. D'une plus particulière façon, nous devons la réalisation du type nouveau à l'école de Manet, qui avait appris dans l'admiration de Goya toute la valeur d'esthétique intellectuelle d'une laideur. Maintenant il ne faut plus attendre des peintres que des représentations courageuses et fines des types en élaboration. Qu'ils ne craignent pas au siècle de l'impressionisme — qui est le phénoménisme artistique — de saisir aux différentes heures de sa nouvelle beauté changeante et progressive les apparences indécises et travaillées de la femme. La beauté de la vie éclate, palpitante et vertigineuse, aux crises de transition.

D'ailleurs où sont-elles les Nausicaa, les Hélène et Flora la belle Romaine, ou même les Lavallière et les Lamballe? La critique d'art doit rechanter la ballade des dames du temps jadis. Le type de la beauté ancienne n'existe plus en peinture. Seuls les médiocres et les mauvais, les innombrables élèves des millionnaires Bonnat s'obstinent à le représenter, alourdi, empâté de graisse cossue et fardé d'onguents parfumés. Il ne sait plus inspirer les artistes. Quelques-uns évoquent-ils les figures de la grâce légendaire ou historique? Auburtin incline vers le cygne une *Léda* à bandeaux décoratifs et à gestes enseignés par la plus moderne inspiration; *l'Hélène* de Lévy-Dhürmer nous fascine de ses yeux d'expérience contemporaine et de sa chevelure de feu ruisselante en une apothéose de fontaine lumineuse, ocellée des mille prunelles d'un féerique paon.

Toute la beauté dont on est frappé aux Salons est de caractère moderne et se résume en un type d'intelligence délibérée, de volonté patience, de motilité souple, de grâce électrique et de coloration précieusement métallique. Ce type général, d'abstraction, se rencontre assez rarement parachevé aux salons, mais il se constitue par le souvenir des diverses réalisations partielles qui y ont été tentées. Et, au sortir des Expositions, emportant avec soi cette personnelle image, on remarque bien plus aisément dans la rue le caractère de modernité qui s'imprime à nombre de

visages; on est frappé de la décision des marches, de la hardiesse des fronts, des mentons anguleux, des bouches volontaires, de l'acuité des regards et de la phosphorescence des prunelles; on perçoit, dans les faces qui sourient en leur rapide passage ou se convulsent d'intimes préocccupations, s'esquisser un type de beauté future, encore indéterminé et déjà passionnant, imprécis mais obsédant.

Marius-Ary Leblond.



Edouard Saglio : *Visites*

LA

DÉCADENCE DU FRANÇAIS EN ANGLETERRE

Il est donc vrai que, même en Angleterre, où notre langue a cependant des raisons d'affirmer sa prépondérance, le français devient un produit de moins en moins demandé.

En ce qui concerne l'Angleterre, il peut être intéressant de rappeler le rôle qu'y joua le français depuis près de mille ans. On verra que les mêmes phénomènes que déplorait M. Gaston Derys dans son remarquable article sur *La Décadence du français en Belgique* (1), se produisirent il y a cinq cents ans en Angleterre, ce qui y fit du français, langue officielle de jadis, l'objet de luxe qu'il est de nos jours.

Il faut remonter jusqu'à la fin du xe siècle pour trouver les premières traces de l'influence française en Angleterre. Ethelred II épousa la fille de Richard Ie, duc de Normandie ; leur fils Edouard (le Confesseur) fut élevé à la Cour de Normandie et s'attacha vivement à ceux qui l'accueillirent dans ses jours de malheurs. Une fois sur le trône, il voulut récompenser les services qu'on lui avait rendus dans l'exil ; il ramena avec lui quantité d'amis normands à qui il ne marchanda point charges civiles, emplois militaires et dignités ecclésiastiques. L'influence française fut alors si grande à la cour d'Angleterre que les seigneurs anglais se montrèrent jaloux et réussirent à chasser les Normands dont l'influence avait été de courte durée et eût disparu avec eux sans pénétrer jusqu'au cœur de la nation. Mais peu de temps après (1066), Guillaume le Conquérant traversait la Manche avec 60.000 Français et la victoire de Hastings lui conférait la Couronne d'Angleterre.

Le pays conquis, habité primitivement par les *Angles*, de race celtique, avait subi jadis l'invasion des Saxons, de race germanique, Vainqueurs et vaincus s'étaient unis depuis longtemps et ne faisaient plus qu'un seul peuple, les Anglo-Saxons, peuple énergique et robuste malgré ses revers, parlant une langue mixte, mais plutôt germanique : l'anglo-saxon.

Ce fut en vain toutefois que les vainqueurs tentèrent d'imposer leur langue aux vaincus, ils n'y réussirent jamais et les fiers barons de Guillaume durent faire le premier pas et se décider à emprunter à la langue saxonne le vocabulaire essentiel et courant, seul compris par le peuple. Le saxon ne disparaît pas, il reste la langue populaire, il résiste à l'envahisseur et finira plus tard par se retrouver, non pas intact au sortir de cette longue crise et tel qu'il était au début, mais ayant conservé assez de ses qualités primitives pour le faire considérer toujours comme le squelette essentiel, la charpente nécessaire de l'anglais moderne qui veut, malgré tout, rester langue anglo-saxonne, enrichie de nombreux mots français, langue parlée par un peuple qui revendique bien haut sa qualité de race anglo-saxonne, oubliant presque que le sang français aussi coule dans ses veines.

Les deux langues donc, comme les deux peuples, vécurent côte à côte sans pourtant s'unir intimement, chacune ayant son rôle bien défini. Pendant trois siècles, les lois, les édits furent publiés en saxon pour le peuple et en français pour l'aristocratie. Chaque langue

(1) Voir la *Revue des Revues*, numéro du 15 mars 1900.

eut ses poètes et comme ce bi-linguisme devait nécessairement nuire à la pureté de chaque idiome, certains auteurs ne voulaient écrire qu'en latin. Le côté philologique de la question n'entre pas directement dans le cadre que nous nous sommes tracés ; nous le regrettons car il eût été intéressant de montrer l'influence directe du français sur l'idiome anglo-saxon et les transformations que son contact lui fit subir, l'adoucissant, le raffinant, supprimant certains sons gutturaux et certaines tournures synthétiques. De son côté le français, prononcé par des gosiers saxons, s'est modifié de façon à rendre méconnaissables la plupart des mots français ainsi défigurés.

Enfin la fusion qui devait fatalement se produire se fit insensiblement et c'est sur la lèvre des gens de rien qui, trois cents ans après la conquête, ne pouvaient plus distinguer les deux langues, que cette fusion eut lieu. C'est alors que, pour mettre fin à cette longue lutte, en 1362, Edouard III décréta que la langue officielle des tribunaux serait désormais la langue populaire comprise de tout le monde, l'*anglais*, langue mixte ayant conservé à chacun de ses deux principaux éléments composants leur rôle originel : l'élément saxon désignant toujours le côté matériel de la vie, les parties du corps, les objets de première nécessité, les divisions du temps, les grands phénomènes de la nature et l'élément français, plus raffiné, d'un domaine plus élevé, d'un degré de civilisation plus avancé, représentant seul le côté moral de l'existence. C'est là le résultat de ce bi-linguisme d'antan, c'est là l'explication de cette dualité de la langue anglaise, de ce double clavier dont les poètes et les penseurs savent tirer des accords inconnus de beaucoup d'autres peuples et souvent intraduisibles dans toute autre langue.

C'est donc ce fameux édit de 1362 qui mit fin au règne officiel de la langue française en Angleterre et qui peut être considéré comme l'acte de naissance, de reconnaissance plutôt, de l'anglais moderne.

Et maintenant, reportons-nous à certains faits précis signalés par M. Gaston Derys : « Alors que l'on ne reconnaissait, en Belgique, il y a quelques années, que deux langues nationales, le français et le flamand et *une seule langue officielle*, *le français*, la statistique du gouvernement place aujourd'hui l'allemand au rang de langue national et décerne au flamand le titre de langue officielle à l'égal du français. Depuis quelques mois les lois sont promulguées en deux langues : française et flamande. On a commencé à établir dans les écoles de Bruxelles le système mixte : le français et le flamand sont enseignés concurremment. De plus il faut connaître le flamand pour avoir accès aux emplois publics, ce qui en fait au fond la vraie langue officielle... Le gouvernement belge poursuit avec ardeur la réalisation de ce but : affirmer la suprématie du flamand. »

N'y a-t-il pas analogie absolue entre ce qui se passe en ce moment en Belgique et ce qui se passa au XIVe siècle en Angleterre. Peut-on rester indifférent à la pensée que, si les mêmes causes produisent les mêmes effets, le français sera un jour en Belgique ce qu'il est aujourd'hui en Angleterre : la langue étrangère d'une nation étrangère et que l'on ne sait plus, *naturellement*, mais qu'il peut être utile d'ap-

prendre en vue du commerce international au même titre que la langue des nations rivales. Le gouvernement belge *veut* faire du flamand la langue officielle de la Belgique; Edouard III s'est vu *contraint* par la force des choses de rendre l'anglais officiel en Angleterre. Dès que le flamand sera décrété seule langue officielle à Bruxelles, les jours du français y seront comptés. Le mot décadence n'est plus assez fort, il s'agit de vie ou de mort.

Il y eut bien en Angleterre au XVIIe siècle un retour vers le français. L'éclat de la Cour du Roi-Soleil qui donnait le ton au monde civilisé traversa la Manche. Charles II était à la solde de Louis XIV qu'il prenait pour modèle. Il devint de bon ton de copier la France en tout; c'est ce qu'on a appelé la *gallomanie*. Bien platonique cependant ce semblant de retour, bien superficiel aussi. Le français était à jamais banni de l'Angleterre. Au XVIIIe siècle on ne parle plus de *gallomanie*, mais d'*anglomanie*, déjà! Arrivent les guerres de l'Empire et Waterloo et Sainte-Hélène; l'Angleterre, débarrassée du géant encombrant, ne songe plus qu'à tirer profit de son vaste empire colonial, lequel suffit presque à alimenter son commerce. Que lui importent les autres nations! elle est chez elle et travaille sur son bien.

La langue française devient alors une simple commodité, un article de voyage pour les excursions sur le continent. A ce titre et à ce titre seul on l'apprend. Les choses ont peu changé depuis et en admettant qu'il se soit produit un certain changement nous aurions tort de nous en réjouir, car ce n'est peut-être pas à l'avantage de notre langue.

*
* *

De toutes les nations européennes, l'Angleterre est celle qui cultive le moins les langues vivantes. S'en reposant sur l'incontestable facilité de son idiome, sur la proportion toujours croissante des êtres humains qui le parlent, et avouant presque la prétention de l'imposer un jour comme langue universelle, l'Anglais s'est longtemps cru dispensé de toute étude de ce genre. Or, depuis de longues années, en Allemagne, on apprend et on sait les langues étrangères, persuadé qu'elles sont la clé du commerce international. Depuis 1870, en France on étudie les langues pour ne plus être en retard sur l'Allemagne, mais le temps perdu se rattrape difficilement. L'Angleterre vient de s'apercevoir que la France n'est pas son concurrent économique le plus redoutable, mais que c'est surtout avec l'Allemagne qu'il lui faut compter. Les produits allemands encombrent les marchés du monde et tout rebelle qu'on soit à l'étude des langues dans le Royaume-Uni, on commence à convenir que leur connaissance est *utile*, on ne dit pas encore *nécessaire*, au commerçant et on peut d'ores et déjà remarquer de l'autre côté de la Manche un certain mouvement en leur faveur. Ce n'est, hélas! qu'au détriment de la langue française et ce mouvement coïncide avec le développement de plus en plus marqué de l'étude de l'allemand.

Pour se rendre compte exactement de ce qui se passe à ce point de vue en Angleterre. il est bon de rappeler qu'il existe là-bas trois ordres d'enseignement bien distincts : militaire (*army class*), classique

et moderne. Les élèves appartenant aux deux premières catégories apprennent le français, parce que c'est la langue obligatoire des programmes : « L'allemand, la chimie et le grec, m'écrit le principal de Saint-Marc's School (Windsor) sont des sujets secondaires entre lesquels les élèves peuvent choisir. » L'allemand reste ainsi le privilège de ceux que le grec, voire la chimie, laisse indifférents. Laissons donc de côté ces deux ordres d'enseignement et ne considérons que l'enseignement moderne, le plus généralement répandu et celui d'où sortent les futurs commerçants et industriels, sorte d'enseignement primaire supérieur que donnent les multiples *private Schools* de la Grande-Bretagne. Aux chiffres statistiques cités par M. Jean Finot, dans son travail sur *La France devant la guerre des langues*, et qui se rapportent surtout aux trois grands collèges nationaux Eton, Harrow et Rugby, nous pouvons ajouter que d'un grand nombre d'écoles on nous a envoyé des données très inquiétantes et qui prouvent que le mal n'est pas circonscrit à tel ou tel établissement ou à telle ou telle région, mais se trouve également répandu sur tout le territoire britannique. On peut donc généraliser les quelques exemples que nous allons donner au lieu de les traiter comme des cas particuliers et isolés. En dix ans la proportion des élèves apprenant l'allemand a presque triplé dans tous les établissements scolastiques anglais, de façon à atteindre 18 p. 100 à « Marborough School », 32 p. 100 à « King's College School (Londres) » et 38 p. 100 à « The City of London School ». Ce sont là de grandes écoles ; or on sait qu'en Angleterre, grâce à la plus large application de l'enseignement libre, les deux tiers environ des élèves sont confiés à des établissements de moindre envergure et qu'on ne peut négliger, eu égard à leur nombre. Notre enquête nous a révélé un fait qui nous paraît très grave, et que nous a confirmé l'éminent président de la Société des professeurs de français à Londres. Il y a dix ans, on n'enseignait pas l'allemand dans les petits collèges anglais. On se contentait d'avoir un jeune homme français, *au pair*, dont la présence dans l'établissement jetait assez de poudre aux yeux des familles.

Mais, depuis plusieurs années, certains parents tiennent à faire apprendre l'allemand à leurs fils et le jeune Français sachant l'allemand est, paraît-il, un être inconnu à Londres. Par contre, presque tous les jeunes Allemands qui ne demandent qu'à se contenter provisoirement d'un engagement *on mutual terms* — ils sont légion à Londres, — parlent couramment le français qu'ils ont appris chez eux et qu'ils n'ont point de peine à enseigner, même avec succès, m'écrit M. Petilleau. Les Principaux se voient donc dans la nécessité de s'attacher un professeur allemand pour enseigner les langues, dès que deux ou trois de leurs élèves veulent étudier la langue germanique. Il ne leur en coûte pas plus et ils ont la satisfaction d'inscrire sur leur palmarès le cours d'allemand à côté du cours de français : c'est toujours un peu de réclame de plus. Le professeur français ne trouve plus à se placer que dans les établissements suffisamment importants, ils sont relativement rares, pour occuper plusieurs professeurs de langues. Annonces de journaux, circulaires d'agences tendent vers la formule générale : « On demande un jeune Allemand pour enseigner le français, l'alle-

mand et la musique, au pair. » Et la Société des professeurs de français constate le fait, le déplore, mais est impuissante à y rémédier.

L'enseignement des langues étant en Angleterre entre les mains des Allemands, il est logique que le nombre des germanisants aille toujours croissant. Il y a là une influence réciproque que dénotent plusieurs des lettres que nous avons reçues. Voici entre autres un fait précis. Le professeur de langues de Hertford County College (près de Londres) était en 1894 un Français et pas un seul élève ne songeait à apprendre l'allemand. En 1895, il fut remplacé par un Allemand et aujourd'hui près de 15 pour 100 des élèves étudient l'allemand. Même fait à King Edward School (Stratford on Avon), à Lansdown School (Bath), à The Hermitage School (Bath), à New Southgate College (Londres), àHighgate School (Londres) et toujours avec le même résultat. L'Anglais n'en étant pas encore arrivé à l'étude simultanée de plusieurs langues, tout ce terrain gagné par l'allemand est autant de terrain perdu par nous. Il est vrai qu'en Angleterre aussi, on avoue aujourd'hui que l'étranger est rarement bon professeur de sa langue maternelle et qu'un maître habile de même nationalité que ses élèves peut seul obtenir de bons résultats. On trouve donc déjà dans les Universités un certain nombre de futurs professeurs de langues que les grandes écoles accapareront. Ici encore nous relevons un signe certain de la décadence du français. De Cambridge, d'Oxford, de Glasgow, d'Edimbourg, on nous écrit que les étudiants d'allemand sont à peu près aussi nombreux que les étudiants de français et que leur nombre augmente tous les jours, alors que le nombre des autres reste stationnaire ou tend même à décroître. Ainsi lorsqu'un Anglais veut faire un professeur de langue, c'est plutôt l'allemand qu'il choisit, le jugeant d'un avenir plus assuré.

Quelles sont d'ailleurs les raisons qui pourraient déterminer le père de famille à choisir pour son fils l'étude de notre langue de préférence à toute autre ? Tant qu'il s'agit d'un passe-temps, d'un art d'agrément, c'est le français qui l'emporte, mais dès qu'il est question d'un enseignement *utile*, c'est à l'allemand qu'il cède le pas. Il est difficile d'admettre que le *man of business* pratique qu'est tout sujet britannique continue longtemps à préférer l'agréable à l'utile.

Si la langue française doit rester à jamais la langue diplomatique (et quelle raison sérieuse pourrait-on invoquer pour démontrer l'éternité de son règne éphémère?) si la langue anglaise a su s'imposer comme la langue commerciale par excellence, l'allemand tend certainement à accaparer le rôle de seconde langue du commerce dont elle ne demande qu'à se contenter. Le rôle semblait être dévolu à l'espagnol qui perd tous les jours ses titres à cet honneur. Et le Français assiste impassible et indifférent à cette « guerre des langues », confiant dans ses propres qualités de clarté, d'élégance et de beauté, confiant dans son glorieux passé pour lui assurer l'avenir serein qu'il croit lui être dû !

* * *

Notre littérature est de moins en moins suivie, paraît-il, et pour cause. Certains de nos auteurs modernes ont su se faire une répu-

tation spéciale qui devait fatalement rejaillir jusque sur ceux mêmes qui la méritent le moins, Que cette réputation, surfaite peut-être, en tout cas généralisée à tous nos écrivains contemporains, ait pu porter ombrage à certaines pudibonderies. puritaines, le fait me paraît indéniable. Je n'en veux comme preuve que la décadence manifeste du français dans les Écoles de filles de l'Angleterre. Croirait-on que à *Cheltenham Ladies' College* l'une des deux ou trois grandes écoles de ce genre, la classe d'allemand a aujourd'hui autant d'élèves que la classe de français? Le *French Novel* est devenu sur le sol anglais presque synonyme de livre obscène et ne se lit plus guère qu'en cachette. Il y a là sans doute beaucoup d'éxagération et nous pourrions répondre qu'il ne serait pas difficile de trouver à certaine époque de la littérature anglaise toute une pleïade d'auteurs qui figurent dans toutes les bibliothèques de famille et dont on peut à peine évoquer même les noms.

Enfin, est-ce encore un résultat ou une cause de la décadence du français, nos principaux romanciers paraissent simultanément à Londres et à Paris, en anglais et en français, et je me souviens, peu de jours après l'apparition de *la Débâcle*, avoir cherché en vain le texte français à Londres et avoir dû me contenter du texte anglais qui avait peut-être vu le jour avant l'original. Nos plus gros succès de théâtre... ultra-modernes, ne tardent guère à être représentés à Londres. *Adaptation*, dit l'affiche: *traduction* libre et souvent littérale serait plus vrai. Et pourtant je ne sache pas que *Le Contrôleur des Wagons-lits* devenu *On and off* « au Vaudeville-Theatre » ait eu moins de succès sur le Strand que boulevard des Italiens. Le genre semble même s'être acclimaté, naturalisé à Londres puisque l'auteur le plus en vogue, A. W. Pinero, vient de s'y essayer. Le *Gay Lord Quex*, qui a fait couler tant d'encre et courir tant de gens, jouit depuis plus de deux ans d'un prodigieux succès. Tout le monde a protesté et les dignitaires du culte anglican ont tenté d'user de leur influence pour faire interdire la pièce. Songez donc : un vrai lit sur la scène et une vraie actrice qui se montre en corset ! Voilà l'Influence française !

*
* *

De quels moyens disposons-nous pour affirmer à l'étranger et particulièrement en Angleterre la supériorité de notre civilisation? Quels efforts pratiques faisons-nous pour cela? Croit-on que *Le Courrier Français*, journal hebdomadaire qui se publie à Londres et en français et dont beaucoup de membres de la *French Colony* ignorent l'existence; croit-on que la présence sur le sol anglais de quelques milliers de Français ; croit-on enfin que l'appui moral que nous donnons à la Société des professeurs de français soient des titres suffisants pour le maintien de notre prestige? Le journal coûte cher et se lit peu. Voyez un peu si tout bon Anglais et tout sujet américain résidant à Paris ne va pas chaque matin retirer au kiosque voisin son *New-York Herald*. A Londres, les journaux de Paris (édition du matin) n'arrivent pas avant six heures du soir, apportant les

nouvelles que les journaux anglais ont données le matin à la première heure, commentées et présentées à leur point de vue spécial. Pourquoi l'un de nos grands journaux à un sou tel que *Le Matin*, qui jouit déjà là-bas d'une grande popularité, ne tenterait-il pas de paraître à Londres en même temps qu'à Paris ? Le terrain me semble tout préparé ; ce journal trouverait de suite une clientèle assurée et l'Angleterre étant le pays de la publicité, annonces et réclames ne lui manqueraient pas. Son influence serait incalculable. Il deviendrait le trait d'union de nos compatriotes et l'organe de la campagne de propagande à laquelle ils s'associeront volontiers.

Des tournées fréquentes d'artistes, non pas des « Folies-Bergères » et de l'« Olympia » mais de nos théâtres subventionnés, allant représenter les meilleures pièces du répertoire classique et du répertoire moderne, produiraient le meilleur effet. Il y a quelques années la Comédie-Française joua pendant tout un mois sur l'une des scènes de Londres; (*Drury Lane Theatre*) elle reçut un accueil enthousiaste. On impose à nos grands théâtres nationaux un certain nombre de représentations populaires ; pourquoi ne pas leur imposer des tournées à l'étranger et leur fixer au besoin un tarif maximum accessible à toutes les bourses? Un journal sérieux et populaire, publié en français, saurait bien assurer le succès d'une telle entreprise.

Ainsi habitués à voir représenter chez eux par des artistes français des spectacles sains et dignes de l'art français, les étrangers montreraient peut-être, peu à peu, moins d'empressement à se diriger dès leur arrivée à Paris vers les cabarets de Montmartre, et la France reprendrait son ancienne réputation de pays de l'art et du beau dont elle aurait tort de faire fi, car c'est encore son titre le plus sûr au maintien de son prestige et à la diffusion de sa langue à l'étranger.

L'utilité commerciale du français est devenue douteuse; douteuse aussi, au point de vue de la propagande linguistique, l'efficacité des expositions universelles dont nous avons le monopole. C'est moins chez nous qu'au dehors qu'il faut agir. Le cours aride et technique, la conférence documentée sentent le maître d'école et rebutent, la presse et le théâtre l'une guidant l'opinion, l'autre récréant les foules, sont des moyens d'action plus puissants contre lesquels on ne se met point en garde. Ce n'est pas par persuasion directe qu'il faut opérer, mais par surprise, par voies détournées d'autant plus efficaces qu'elles ne rencontrent ainsi ni de l'hostilité, ni de la malveillance.

FERNAND HERBERT,
Professeur à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales.

VISION SUPRÊME

Lux in tenebris lucet.

Il y a en automne, au mois de novembre surtout, des journées brumeuses si sombres et si tristes qu'elles paraissent interminables même aux gens en pleine vigueur de santé. Depuis que Kamionka, devenu malade, avait cessé de travailler à sa statue de *la Charité*, le mauvais temps le faisait souffrir plus encore que sa phtisie.

Tous les matins, se glissant avec peine hors de son lit, il s'empressait d'essuyer la grande fenêtre humide de son atelier, dans l'espoir de trouver un petit coin d'azur à l'horizon et tous les matins son espoir était déçu. Un brouillard de plomb enveloppait la terre et le pavé semblait imprégné d'eau comme une éponge. L'humidité avait tout envahi et l'eau que distillaient lentement les toits clapotait avec une monotonie désespérante.

La fenêtre de l'atelier donnait sur une cour entourée d'un jardin, mais le gazon d'un vert maladif suait la pourriture et la mort. Les arbres avec leurs branches noires, au feuillage rare et jaune, aux contours indécis dans la brume semblaient desséchés. Les corneilles qui, — à l'approche de l'hiver, — abandonnent les bois pour se nicher auprès des habitations, s'y installaient chaque soir en croassant avec un grand bruit d'ailes.

L'atelier par ce temps-là devenait aussi lugubre qu'une morgue.

Le plâtre et le marbre avaient — dans ce jour plombé — des tons livides; les bustes de terre cuite perdaient leurs contours, prenaient des formes vagues, devenaient effrayants. L'abandon et le désordre qui régnaient dans la pièce lui donnaient un air sinistre.

Une couche épaisse de terre glaise écrasée par les pieds et la boue apportée du dehors recouvraient le plancher. Des modèles en plâtre de mains et de pieds, pendaient çà et là à la muraille grise et nue. Au-dessus d'une petite glace se dressait une tête de cheval.

Un lit bordé d'une couverture fanée occupait le fond de la pièce, car le malheureux Kamionka se refusait un logement particulier. D'ordinaire un paravent dérobait cette couche aux regards, mais ce jour-là on l'avait rejeté de côté pour que le malade pût guetter un rayon de soleil.

Le mauvais temps ne discontinuait pas; au contraire. Les nuages descendaient de plus en plus bas, l'atmosphère surchargée de buée couvrait le jour; Kamionka qui, jusqu'alors, se tenait un peu debout, s'affaissa tout à fait. Il se déshabilla et se mit au lit.

Peut-être n'était-ce pas la maladie mais plutôt un grand chagrin qui le minait. Epuisé, abattu, las, il n'avait ni le courage de mourir ni la force de vivre.

Les tristes heures de cette mortelle journée lui paraissaient d'autant plus longues qu'il se trouvait tout seul. Il avait perdu sa

femme depuis une vingtaine d'années; sa famille habitait à l'autre bout du pays et il avait rompu toute relation avec ses confrères. Petit à petit tout le monde s'était éloigné de lui à cause de son humeur de plus en plus grincheuse. Même ses intimes avaient fini par l'abandonner, car il leur gardait de terribles rancunes pour une vétille.

Bien des gens trouvaient mauvais que sa piété augmentât avec l'âge. On en soupçonnait la sincérité et l'on disait qu'il passait des heures à l'église pour se concilier le clergé et, sous ses auspices, se procurer des commandes.

Rien n'était plus faux.

Si la foi de Kamionka n'était pas des plus profondes, elle était désintéressée. Ce qui donnait quelque apparence de vérité à cette allégation, c'était son avarice grandissante.

Il logeait dans son atelier pour éviter les frais d'un appartement. Sa nourriture, mauvaise et parcimonieuse, avait ruiné sa santé, et sa figure en était devenue aussi décharnée et aussi jaune que si elle eût été de cire. Il évitait les gens de crainte qu'on ne lui demandât quelque service. Bref, c'était un homme brisé, aigri, très malheureux, mais nullement vulgaire; ses défauts même étaient ceux d'un artiste.

D'aucuns pensaient que — grâce à son avarice sordide — Kamionka avait amassé une fortune. Ils se trompaient. Le sculpteur était pauvre; il dépensait son avoir en eaux-fortes et il en avait une belle collection au fond de son armoire. De temps à autre il les contemplait et les comptait avec l'avidité d'un Harpagon comptant ses trésors.

Cette passion lui était venue à la suite d'un grand malheur, d'une grande affection brisée.

Peu de temps après la mort de sa femme qu'il adorait, il aperçut, chez un antiquaire, une gravure d'Armide et crut y trouver une ressemblance avec sa chère défunte. Il acheta la gravure et commença, dès lors, à collectionner des estampes.

D'abord ce n'étaient que des Armides, mais à mesure que se développait sa passion il en achetait d'autres.

Ceux qui ont perdu des êtres chers s'accrochent à n'importe quoi; autrement l'existence leur serait impossible. Personne ne se serait douté que ce vieux maniaque égoïste aimait du plus tendre amour sa compagne disparue. Si elle avait vécu, certes sa vie à lui aurait pris une autre direction; plus calme, plus large, plus humaine. La mort avait tout changé! Dans le cœur du malheureux il ne resta rien que ce culte de la morte, mais il survécut à sa jeunesse, à son bonheur, même à son talent. Sa piété, elle aussi, découlait de cette source.

Kamionka n'avait jamais eu une foi robuste, mais il se mit à prier pour sa femme; seul moyen qu'il eût d'entrer en communion avec elle.

Les gens à l'extérieur froid sont souvent les plus capables d'une

affection intense et fidèle. Toutes les pensées de Kamionka se reportaient à sa femme et y puisaient leur vitalité, comme la liane vit des sèves du tronc qu'elle enlace. Mais ce genre de méditation ne distille qu'une sève vénéneuse : la douleur et l'irritation ; aussi le malheureux s'empoisonnait-il ; il s'aigrissait et s'épuisait.

S'il n'avait pas été artiste, certes il n'aurait pas survécu au coup qui l'atteignit, mais son amour pour l'art le sauva.

Il se mit à sculpter un mausolée pour sa femme.

La raison a beau dire que les morts ne se soucient pas de leur tombe ; Kamionka voulait que la dernière demeure de sa chère Sophie fût belle et il y travaillait du cœur et des mains. Ce travail l'empêcha de devenir fou et lui permit de vivre avec son désespoir.

L'homme fut brisé mais l'artiste demeura et se voua tout à son art.

Les visiteurs des musées ignorent, peut-être qu'on peut servir l'art avec probité ou sans probité. Sous ce rapport-là Kamionka ne méritait pas l'ombre d'un reproche, mais il manquait de génie, il n'avait que du talent. Ce fut peut-être la cause que l'art ne put remplir sa vie et le dédommager de ses joies perdues. Cependant il n'y faillit jamais ni pour la gloire ni pour de l'argent. Il composait selon sa conscience. A l'époque heureuse de sa vie, il aimait à parler art et ses idées ne manquaient pas d'originalité. Depuis que le monde le fuyait, il méditait dans son atelier toujours de la même façon élevée et sérieuse. Mais il se sentait très abandonné.

Ce n'est point surprenant. Les relations mondaines sont réglées d'après de certaines conventions, dont les extrêmes sont éliminés ; partant les gens très malheureux en sont exclus. Il en résulte qu'ils contractent des défauts et des bizarreries, comme les pierres jetées hors du torrent se couvrent de mousse après avoir cessé de rouler dans l'onde avec d'autres pierres.

Kamionka, tombé malade, n'eut pas âme qui vive pour le soigner ; seule une femme de ménage venait, deux fois par jour, préparer son thé. Elle l'engageait sans cesse à consulter un médecin, il s'y refusait craignant la dépense, et il finit par se trouver si faible que rien ne lui faisait envie : ni manger, ni travailler, ni vivre.

Ses pensées, fanées comme ces feuilles qu'il voyait par la fenêtre, s'accordaient parfaitement avec les nuages gris de cet automne brumeux.

Qnel moment plus terrible pour une créature humaine que celui où elle découvre qu'elle s'est survécue, qu'elle a rempli son rôle et qu'elle n'a plus rien à faire en ce monde ! Depuis quinze ans Kamionka vivait dans l'appréhension de voir son talent s'épuiser. Aujourd'hui il en avait la certitude, et un morne désespoir s'emparait de lui à l'idée que tout lui faisait défaut même l'art !

Fatigué jusqu'à la moelle des os, n'attendant ni la santé ni une prompte mort, vide de tout espoir, il ne demandait qu'une chose : du beau temps avec un gai rayon de soleil dans son atelier qui pût le ranimer un peu.

Très sensible aux changements atmosphériques, il sentait sa tristesse augmenter avec le mauvais temps, aussi la première question qu'il adressait à sa concierge, le matin, quand elle lui servait son thé, était-elle :

— Eh bien, le temps se remet-il ?

— Ah bien oui ! répliquait-elle. Le brouillard est épais à couper au couteau.

Alors le malade fermait les yeux et restait des heures sans bouger.

Au dehors tout était silencieux ; on n'entendait que les gouttes suinter monotones à travers les cheneaux.

A trois heures le crépuscule devenait si sombre qu'il fallait allumer une bougie. La faiblesse extrême de Kamionka lui rendait ce petit travail fatigant. Il réfléchissait longtemps avant de se résoudre à saisir une allumette. La décision prise, il allongeait paresseusement un bras dont la maigreur visible à travers la manche de sa chemise blessait son goût de sculpteur ; quand enfin il avait fait de la lumière. il retombait dans son immobilité et, les yeux mi-clos, il écoutait le bruit monotone des gouttes de pluie.

L'atelier prenait alors un aspect étrange.

La bougie éclairait le lit de Kamionka couché dedans ; la clarté de la petite flamme se concentrait en un point luisant sur son front d'un jaune d'ivoire poli, Le fond de la pièce restait dans l'ombre qui augmentait avec la nuit tombante.

A mesure que les ténébres au dehors devenaient plus opaques, les statues paraissaient s'animer, prendre des teintes roses, des nuances de chair. La lumière de la bougie s'abaissait et s'élevait, dans cette clarté vacillante elles aussi semblaient s'abaisser et s'élever, comme si elles se haussaient sur la pointe de leurs pieds, curieuses de jeter un regard sur la figure amaigrie du sculpteur et de voir s'il vivait encore !

La figure de Kamionka avait réellement une espèce de rigidité sépulcrale, mais de temps à autre sa bouche violacée faisait un faible mouvement.

Etait-ce pour prier ou bien pour maudire sa solitude et ces interminables gouttes de pluie qui, comme un tic-tac d'horloge, mesuraient les heures de sa maladie ?

Un soir sa femme de ménage, plus gaie et plus bavarde qu'à l'ordinaire (elle s'était livrée à une petite libation), lui dit :

— J'ai tant à faire que c'est à peine si je puis venir deux fois par jour, jeter un coup d'œil chez vous. Vous feriez bien de prendre une sœur garde-malade. Cela ne coûte rien et il n'y a que les sœurs pour bien soigner un malade.

Kamionka s'y refusa avec la manie des grincheux qui rejettent tout conseil qu'on leur donne, mais, la concierge partie, il se prit à réfléchir.

Une sœur de charité..... Oui, cela ne coûte rien et l'on est bien soigné...

Comme tout malade abandonné, il avait à lutter avec mille petits ennuis qui l'agaçaient et le faisaient souffrir. Il restait des heures couché mal à son aise sans pouvoir se décider à arranger son oreiller La nuit, pris de frissons, il aurait payé, Dieu sait de quel prix, une tasse de thé bien chaud, mais s'il avait de la peine à allumer sa bougie, comment se serait-il résolu à faire bouillir de l'eau?

Une sœur de charité l'aurait fait avec cette obligeante dextérité qui leur est propre. La souffrance devient alors plus facile à supporter.

Le malheureux, en y réfléchissant, finit par trouver du charme à la maladie dans ces conditions-là. Il s'imagina qu'une fois la sœur venue, un peu de gaieté et de courage viendrait à son tour. Le temps se remettrait peut-être au beau et il serait enfin débarrassé de ces désespérantes gouttes de pluie.

Il regretta de n'avoir pas accédé à la proposition de la portière. La nuit s'avançait, une nuit longue et sombre et cette femme ne reviendrait que le lendemain!...

Alors cette nuit lui parut devoir être plus longue et plus triste que toutes les autres.

Il se crut un autre Lazare, et, tout d'un coup, ses jours meilleurs lui revinrent en mémoire. Ces souvenirs du passé s'identifièrent dans son pauvre cerveau fatigué avec l'idée du soleil, de la lumière, du ciel pur. Sa chère morte lui sembla présente, et il se mit à lui parler ainsi qu'il en avait l'habitude toutes les fois que son mal empirait. Enfin une lassitude, un affaiblissement indicibles envahirent tout son être et il s'endormit.

La bougie se consumait au chevet du lit; sa flamme de rouge devint bleue, brilla un moment d'une vive clarté et s'éteignit. Une nuit noire envahit l'atelier.

Au dehors la pluie continuait de clapoter lentement. On aurait dit qu'elle distillait, goutte à goutte, les ténèbres de la mélancolie.

Kamionka dormait depuis longtemps d'un bon somme. Soudain il se réveilla avec la sensation étrange qu'il se passait quelque chose d'insolite.

L'aube se levait et blanchissait les statues; la grande croisée, en face du lit, devenait de plus en plus claire et Kamionka aperçut une femme assise à son chevet.

Il ouvrit les yeux tout grands.

C'était une sœur de charité.

Immobile, la tête penchée, la figure tournée vers la fenêtre, les mains croisées sur ses genoux, elle paraissait plongée dans la prière.

Kamionka ne pouvoit apercevoir sa figure, mais il voyait sa blanche cornette et ses frêles épaules sous sa robe de bure grise. Son cœur tressaillit avec inquiétude et il se demanda :

— Quand donc la portière a-t-elle fait venir cette sœur? Comment est-elle entrée ici?

Puis, de peur d'être le jouet d'une hallucination, il ferma les yeux. Mais il les rouvrit bientôt.

La sœur restait à la même place, perdue dans sa prière.

Un sentiment étrange, d'effroi et de joie, fit dresser les cheveux sur la tête du malade. Il attacha son regard sur cette inconnue et il crut l'avoir déjà vue, mais où et quand? Il ne put se le rappeler.

Une envie irrésistible de contempler son visage s'empara de lui, mais la cornette l'en empêchait, et Kamionka n'osait ni bouger, ni parler, ni même respirer. En attendant son effroi et sa joie l'étreignait de plus en plus et il se demandait avec étonnement ce que cela voulait dire?

Cependant le jour se fit. Oh! l'adorable matinée! L'atelier se remplit tout à coup, sans transition, d'une clarté si intense, si radieuse que l'on se fût cru au mois de mai. Des flots de lumière inondèrent la pièce, et, sous leur ardeur, les marbres, les murs, se fondirent, s'évanouirent et le malade se trouva dans des espaces infinis, lumineux.

Dans ce rayonnement la cornette de la religieuse commença aussi à fondre; ses contours s'effacent, la coiffe se transforme en un nuage diaphane et devient lumière.

Alors la religieuse se tourna lentement vers le malade et le malheureux délaissé reconnut les traits de sa bien-aimée entourés d'un nimbe étincelant.

Il se dressa sur sa couche avec un cri où retentirent de longues années d'amertume, de douleur, de désespoir :

— Sophie! Sophie!

Et la saisissant dans ses bras, il la serra contre son cœur.

Elle lui rendit son étreinte.

La clarté augmentait.

— Tu ne m'as pas oubliée — dit la vision — alors je suis venue. J'ai obtenu pour toi une mort tranquille et douce.

Le sculpteur la serrait toujours dans ses bras, de peur de voir disparaître la bienheureuse apparition.

— Je suis prêt à mourir, pour rester avec toi.

Elle sourit et détachant doucement un bras qu'elle lui avait passé autour du cou, elle dit en indiquant la terre.

— Regarde! Tu es mort.

Le regard de Kamionka suivit la direction de son bras.

Il aperçut loin, bien loin sous ses pas, dans un atelier gris et morne, son corps inerte, et dans sa face livide la bouche entrouverte formait un trou noir. Ce corps qu'il contempla lui paraissait une chose étrangère.

Mais bientôt tout commença à s'effacer à ses yeux... La clarté qui l'enveloppait, poussée par une force d'au-delà, l'emportait vers l'infini.

Henri Sienkiewicz.

Traduit du polonais par V. A. C. de Zabiello.




Nez affaissé.

Avant l'injection

Après l'injection.

LA BEAUTÉ PAR LA VASELINE

Quelques-uns de nos lecteurs se souviennent peut-être encore d'une histoire assez amusante qui a fait, il y a une dizaine d'années, le tour de la presse.

Une artiste très en vue, en allumant un soir sa lampe, s'était brûlée à la figure. Menacée d'une cicatrice disgracieuse qui l'aurait sinon défigurée du moins enlaidie, elle s'adressa à un chirurgien connu qui lui proposa de greffer sur la plaie un lambeau de peau. Mais où prendre cette greffe précieuse d'autant que pour avoir un résultat esthétique, il fallait une peau souple, fine et parfaitement lisse? La jeune femme ne voulait rien céder de sa personne. C'est le chirurgien qui se sacrifia. Avec un rasoir bien affilé, il se tailla la peau à l'endroit le plus cher de son corps et transporta la pellicule précieuse sur la plaie de son intéressante malade. La greffe prit à merveille, et la brûlure guérit sans laisser de cicatrice.

Mais cet exemple de dévouement professionnel — je parle du chirurgien — est rare, voire même exceptionnel. Demander aux médecins d'imiter la conduite de leur collègue c'est vouloir que de gaieté de cœur, ils se transforment en écorchés ambulants, et le public n'est pas cruel à ce point. Quand un chirurgien a une greffe épidermique à faire, soit pour favoriser la cicatrisation d'une plaie, soit pour redresser un nez effondré, soit pour arranger un bec-de-lièvre ou une gueule-de-loup, c'est au malade même qu'il prend la peau

nécessaire. Pour éviter cette mutilation on a bien proposé d'utiliser à cet effet, dans certains cas du moins, la peau de grenouille. On l'a fait, mais comme les résultats n'ont pas été satisfaisants, on y a renoncé.

Du reste les grenouilles peuvent maintenant dormir en paix. Un chirurgien viennois, M. Gersuny, a trouvé que, dans un grand nombre de ces opérations plastiques ou autoplastiques, on peut obtenir de très bons résultats au moyen de la paraffine dite vaseline médicinale, maniée d'une façon aussi simple qu'élégante.

* * *

Redresser un nez affaissé de naissance ou perdu dans les batailles de la vie — Venus et tuberculose — ou tout simplement cassé par un coup de poing vigoureusement appliqué sur la figure, est une opération délicate et compliquée avec les procédés courants de la chirurgie. Il faut tout d'abord reconstituer un squelette nasal convenable; puis ce squelette une fois établi avec une plaquette de tissu osseux taillée dans l'épaisseur de l'os frontal, il s'agit de le recouvrir de peau qu'on prend suivant les circonstances au front ou à la joue ou à la lèvre du malade, quelquefois même à la peau de son bras. Et quand le nez a été rebâti avec tant de peine, il arrive souvent qu'il ne veut pas rester en place : l'os transplanté se résorbe, la peau s'amincit et s'atrophie et le résultat définitif laisse grandement à désirer au point de vue plastique.

M. Gersuny a changé tout cela, et à la place de toutes ces opérations minutieuses, que fait-on maintenant? Sous la peau du nez effondré qu'il s'agit de redresser, on injecte tout simplement, avec une seringue de Pravaz, deux ou trois centimètres cubes de vaseline-paraffine préalablement liquéfiée par la chaleur. La masse injectée soulève et tend la peau du nez. Et comme la paraffine redevient solide à 37°, c'est-à-dire à la température du corps, on n'a qu'à la façonner pendant qu'elle se refroidit sous la peau et à donner au nez la forme qu'on désire. Les nez qu'on fabrique de cette manière sont vraiment parfaits, comme on peut en juger par les photographies que nous reproduisons ici.

Mais que devient la vaseline-paraffine injectée sous la peau? Les expériences faites sur des animaux ont montré qu'elle ne se résorbe pas et reste en place. Et non seulement elle ne se résorbe pas, mais encore elle provoque du côté des tissus environnants un très heureux travail de réaction. Il se forme alors une trame de tissu conjonctif qui englobe et traverse de toutes parts la vaseline injectée. Quand au bout de quelque temps, on sacrifie l'animal, on trouve à l'endroit où a été faite l'injection, un corps dur comme du cartilage, une sorte

de feutrage conjonctif dont les mailles sont remplies par la paraffine. La formation de ce tissu très particulier permet donc de supposer que les résultats obtenus par la méthode de Gersuny doivent être durables, peut-être définitifs. Du reste parmi les opérations faites de cette façon, quelques-unes datent déjà de deux ans, et la difformité corrigée ne s'est pas reproduite.



Nez cassé.

Avant l'injection. Après l'injection.

Le procédé de Gersuny a encore été utilisé pour d'autres opérations plastiques non moins curieuses. C'est ainsi que chez un malade on est parvenu à reconstituer par ces injections toute une mâchoire. Il s'agissait d'un garçon auquel on avait extirpé d'un côté le maxillaire supérieur envahi par un cancer. Comme il arrive en pareil cas, la cicatrice, non soutenue, se resserra, se raccourcit et attira en bas la paupière inférieure en mettant ainsi à découvert le globe oculaire. Le malade était non seulement défiguré, mais encore menacé de perdre l'œil. Par une série d'injections faites sous la cicatrice, dans l'épaisseur de la joue, on arriva à former un véritable maxillaire en paraffine, et la paupière repoussée en haut reprit sa place normale.

La vaseline-paraffine rend les mêmes services quand on l'injecte sous les muqueuses.

Une fillette, opérée d'une fente congénitale du voile du palais, ne pouvait prononcer le son « gu » parce que sa luette trop courte n'arrivait pas à s'appliquer contre le pharynx. Une injection de vaseline

faite dans le voile du palais fit avancer la luette ; une autre faite sous la muqueuse du pharynx fit bomber celui-ci, et le défaut de prononciation disparut.

Citons encore l'opération suivante qui peut être considérée comme le triomphe de la nouvelle méthode :

On sait que les cavités naturelles comme l'estomac, la vessie, la portion terminale du gros intestin, etc., sont fermés par des anneaux musculaires appelés sphincters. Quand ces anneaux sont détruits, la cavité reste béante et son contenu s'écoule au dehors. Jamais la chirurgie n'est parvenue à reconstituer un sphincter détruit par un traumatisme ou un processus pathologique. On y parvient maintenant grâce aux injections de vaseline-paraffine.

M. Gersuny cite notamment dans son travail l'observation d'une femme dont le sphincter vésical et l'urèthre ont été détruits par une ulcération. Pour remédier à cet état de choses dont les inconvénients sont faciles à saisir, on a vainement tenté plusieurs opérations autoplastiques. M. Gersuny eut alors l'idée d'injecter de la vaseline sous la muqueuse qui bordait l'orifice laissé par la destruction du sphincter. Il arriva ainsi à former une sorte d'anneau résistant en paraffine qui fermait complètement la vessie et ne s'ouvrait que lorsque celle-ci se contractait pour chasser son contenu. La malade fut ainsi débarrassée de son infirmité.

Il serait trop long et aussi trop spécial de citer ici toutes les opérations dans lesquelles la seringue de Pravaz chargée de vaseline-paraffine liquéfiée, a avantageusement remplacé le bistouri. Les quelques exemples que nous avons cités permettent d'apprécier la valeur de la nouvelle méthode dont le côté pittoresque peut intéresser le grand public.

Dr R. Romme.

LE ROMAN ALLEMAND EN 1901

Marie Ebner von Eschenbach, *Aus Spætherbsttagen* (Paetel). — Spielhagen, *Freigeborene* (Fontane). — A. Wilbrandt, *Franz* (Cotta), — Georg v. Ompteda, *Monte-Carlo* (Fontane). — Artrur Schnitzler, *Frau Bertha Garlan* (Fischer). — Jacob Wassermann, *Die Geschichte der jungen Renate Fuchs* (Fischer).

La Gazette générale de la librairie (*Allgemeine Buchhaendler Zeitung*) du 5 septembre 1901 évalue à 12.000 le nombre des écrivains professionnels en Allemagne. Le public n'en réclame évidemment pas autant. La conséquence directe de cette pléthore d'auteurs et de l'excessive production d'ouvrages est que, dans un océan de non valeurs, on pêche rarement des perles. Ce sont les romanciers qui inondent le marché allemand. Beaucoup font de l'art d'écrire un simple métier, le jugeant plus facile que celui de commis de boutique. Ils aunent de la prose comme ils auneraient du calicot. Pour peu qu'ils aient de l'entregent et sachent circonvenir l'éditeur, forcé de donner dés nouveautés, ils parviennent à faire paraître chaque année leur in-12. Leur nom reste ainsi sans interruption sous les yeux de l'acheteur et celui-ci, trompé par la quantité faisant la pile, finit par croire à la qualité. Les périodiques, qui acceptent de préférence les collaborateurs qu'on ne paie pas cher, ouvrent leurs colonnes à ces incapables, cités dans tous les catalogues. Le lecteur, n'ayant guère d'autre pâture, s'habitue à cette pacotille. Son goût est d'ailleurs perverti par la presse quotidienne hostile à quiconque veut s'élever au-dessus de l'étiage de la banalité. Les cabinets de lecture, qui ont pris un développement considérable dans les grands centres allemands, viennent en aide à ce mouvement dont la caractéristique est l'abaissement intellectuel.

Il y a cependant un courant de littérature saine et forte, mais la critique déplore qu'il ne soit pas plus large, plus fécond. Parmi les romanciers allemands dont le talent très réel est admiré à juste titre dans les milieux éclairés, il faut citer en première ligne Mme Ebner von Eschenbach qui paraît obtenir le record du succès. Trop peu connue à l'étranger et presque totalement ignorée en France, elle a dans tous les pays de langue allemande une renommée incontestée. Par ses premiers ouvrages, qui datent déjà de trente ans, elle appartient, à vrai dire, à une génération toute différente de celle d'aujourd'hui, sous le double rapport de l'orientation de la pensée et de ce que l'on nomme l'écriture; mais elle a, en dépit de son grand âge, conservé toute son acuité d'observation et toute sa force de pénétration des âmes. Analyste et psychologue, nul n'est mieux doué qu'elle de cet instinct qui saisit les sentiments dans le jeu des physionomies, en associant à cette faculté supérieurement exercée la pitié qui partage les souffrances morales. Marie Ebner doit en outre à la naissance, à l'atavisme, à l'éducation, aux faveurs de la fortune, de précieuses expérimentations puissamment secondées par l'intelligence, l'instruction, la réflexion, la vue très attentive de l'humanité.

Née comtesse Dubsky, en 1830, elle fut, dès le berceau, choyée, adulée. A Zdlischlawitz où s'écoula son enfance, les beautés naturelles de la Moravie, les montagnes et les plaines pittoresques, les tableaux partout animés offrant à la fois aux regards les souvenirs et les vestiges d'un passé très lointain avec l'essor le plus complexe de la civilisation la plus moderne impressionnèrent vivement son esprit déjà très ductile. Il semblait que les joies seules lui fussent réservées alors, bien que le malheur visitât souvent les siens. Sa mère était une femme d'élite unissant la grâce et la distinction à l'élévation de la raison. Elle la perdit quand elle était tout petite, mais sa grand'mère veilla sur elle avec la plus douce sollicitude. Son père, jeune encore, se remaria. La seconde mère ne se montra pour l'enfant pas moins tendre que la première, mais lui fut ravie également après quatre années de félicité. Marie avait dix ans, quand le comte Dubsky contracta un troisième mariage qui n'altéra en rien le bonheur de sa fille. Sous cette nouvelle direction maternelle, aussi affectueuse que les précédentes, elle s'initia aux chefs-d'œuvre de la littérature allemande, en goûta l'attrait, en fit consciencieusement l'étude, s'essaya à les imiter. Mariée à dix-huit ans avec le baron Ebner d'Eschenbach, qui devint lieutenant-feld-maréchal de l'armée autrichienne, elle trouva dans la société viennoise une existence heureuse et tranquille en conformité avec ses aspirations. Deux grandes influences modelèrent son imagination : elle s'enthousiasma tour à tour des poésies de Betty Paoly « que l'on ne doit lire qu'à genoux », suivant elle, puis des romans de Louise de François, qu'elle place au-dessus des plus géniales créations. Elle doit à l'une et à l'autre de ces « bonnes fées » la sensation profonde de l'art littéraire qui puise aux sources de l'expérience personnelle et de la réalité. C'est d'elles aussi que lui vient son secret de plaire et de captiver tout en n'écrivant que pour faire œuvre d'éducation humanitaire et sociale. Tâche éminemment difficile à laquelle la forma également la lecture d'Adalbert Stifter et ou elle sut exceller sans avoir été égalée par aucun des romanciers allemands contemporains.

Les deux volumes que vient de faire paraître Mme Ebner von Eschenbach, aujourd'hui septuagénaire, donnent sous un même titre *Aus Spätherbstagen* (Fin d'automne) une série de nouvelles plus ou moins longues. Ces petits tableaux d'une touche variée rendent bien exactement les nombreux aspects de la société actuelle, avec, en relief, les figures de femme. Non de celles qui affectent le modern style dans leurs passions et passionnettes autant que dans leurs costumes et leurs ameublements, mais des douloureuses, des vassales, des héroïques et des stoïques que dévorent les peines intimes. « L'Ecolier modèle », *Vorzugschueler*, est parmi ces pages courtes une histoire des plus poignantes : l'enfant sacrifié à la rigide et égoïste ambition paternelle qui surcharge ce cerveau, refuse au « fort en thème » toute distraction considérée comme un vol fait à son avenir, et finit par pousser sa pauvre victime au suicide; la mère, créature trop résignée,

trop soumise, pour être jamais la révoltée, mais se ressaisissant pourtant quand elle voit son fils en péril, et lorsqu'il succombe, redevenant l'épouse dévouée reportant tout son attachement sur le père qui, de même qu'elle, est écrasé par l'irréparable. Parfois l'accent de ces brèves nouvelles est ibsénien. Telle « La femme de Maslan » qui, trompée à plusieurs reprises par le mari indigne qu'elle n'a cessé d'aimer, le repudie enfin, jure de ne plus le revoir et, malgré les élans de son cœur qui la pousse vers lui, tient farouchement son serment en refusant de se réconcilier au lit de mort de l'adultère, mais salue son cercueil et reçoit le corps chez elle, parce que, dégagé de l'âme vile, l'objet de la piété conjugale lui appartient maintenant sans que la rivale haïe le lui dispute.

— L'âge n'a pas d'empire non plus sur Spielhagen. Encore un de ceux que la France ignore. On n'a traduit de lui dans la Collection rouge Hachette, si nous ne nous trompons, qu'une nouvelle insignifiante. Et cependant il compte au nombre des maîtres de la littérature allemande du XIXe siècle. Il fut un des promoteurs du mouvement socialiste et il est hors de conteste que tels de ses romans, comme *In Reih und Glied* dont le héros Léo est une incarnation de Lassalle, ou comme « Enclume et Marteau » (*Hammer und Ambos*), où se trouve vigoureusement exposé le conflit entre les castes qui oppriment et celles qui sont opprimées, furent lus dans les milieux prolétaires comme des pages d'évangile social. Son *Sturmflut* est une composition puissante que l'on peut, sans se tromper, appeler géniale et où sont mis en parallèle les éléments qui ont transformé l'Allemagne depuis que la France lui a fourni les milliards de la guerre. Spielhagen était jeune alors ; il méritait autant et même plus que d'autres d'être renommé à l'étranger ; il ne le fut point ; en France on fit sur lui le silence, qui n'est pas encore rompu. En Allemagne son renom, qui fut grand jadis, pâlit peu à peu devant les astres nouveaux ; les jeunes le jugent suranné ; les vieux seuls lui conservent une fidélité reconnaissante ; mais le socialisme ne se souvient pas qu'il a pris rang parmi les apôtres. Quelques esprits exempts de préjugés rendent toutefois justice à son œuvre. Ils reconnaissent et n'ont cessé d'admirer en lui le penseur qui a su approfondir les « Natures problématiques » — c'est le titre de son premier volume publié en 1861. — Ils conviennent qu'avec une psychologie très sûre et une technique très exercée, il sonda les âmes de son temps, et non seulement les révéla à elles-mêmes maîs leur inspira un *sursum* qui fut fécond. Ils lui savent gré d'avoir suivi le progrès et, comme Théodore Fontane, d'avoir cherché à conserver dans ses livres la fraîcheur de la jeunesse, en y réussissant souvent. Ce vieillard — il est né en 1829 — est pour eux non un aïeul, mais un compagnon, et ses toutes dernières publications, comme *Sacrifice* qui parut en 1899, gardent l'empreinte très marquée de sa forte virilité. Malgré ces sympathies, il n'a plus — on ne saurait le nier — qu'un cercle restreint de lecteurs. Son « Freigeborene » (Née libre) qui a été mis en vente il y a quelques mois, n'a pas eu, à

beaucoup près, le même résultat de librairie que les volumes de Mme Ebner. A vrai dire, ce roman, quoiqu'offrant des pages de grande beauté, est en somme peu captivant. L'héroïne est admirablement décrite, mais il n'y a qu'elle qui intéresse et l'intrigue où elle paraît est lâche, le dénouement faible. C'est une monographie de la jeune femme qui lutte contre les réalités de la vie, non en « Ecolière » mais sans autre but, ce semble, que de trouver à sa philosophie un champ d'éxpériences successives, et ce sont des expériences presque uniformement amères. Elle s'y enlise, ne parvenant pas à s'en évader, ne trouve le bonheur ni en son enfance dans la solitude du couvent ni, à un âge plus avancé, dans le mariage. La teinte de ce récit languissant est généralement terne. Il plaira aux psychologues, le grand public n'en saisira pas la portée, et les snobs y seront indifférents. C'est dommage, car Spielhagen reste quand même un maître, que l'on peut placer en regard de ceux du jour les plus en vue, en regard de Sudermann, par exemple, qu'il égale, quand il ne le surpasse point.

— Adolf Wilbrandt est né en 1847. Il pourrait être considéré comme appartenant à une génération venue après celle de Marie Ebner et de Frédéric Spielhagen, mais il est bien de leur temps, ayant débuté à peu près à la même époque qu'eux et même avant Mme d'Eschenbach. Nourri dans le sein de l'Université, il en a subi l'influence, et quoique le journalisme, la littérature, le théâtre l'aient pris de bonne heure, à 27 ans, il n'a pas dépouillé ses attaches avec sa première éducation. Le moule où se sont jetées ses pensées de jeunesse ne s'est pas complètement brisé. On reconnaît dans ses productions à un je ne sais quoi le docteur en philosophie, l'étudiant studieux qui a suivi régulièrement ses cours et passé régulièrement ses examens, *summa cum laude*. Ses drames lui ont valu beaucoup de couronnes et d'ovations publiques ou officielles. Son « Gracchus » et son « Maître de Palmyre » ont mérité l'un et l'autre le prix Grillparzer ; en 1878, l'empereur lui a décerné le prix Schiller. C'est un lauréat académique. En France, il aurait certainement un des quarante fauteuils. Comme Gœthe il ne s'est pas contenté d'écrire pour la scène et d'y cueillir des lauriers, il a voulu la diriger et a pris après Dingelstedt le gouvernail de la barque à la Hofburg. L'auteur dramatique a fait tort à la réputation du romancier.

Toutefois ce dernier jouit d'une grande estime. *Franz*, qu'il vient de donner à la librairie Cotta, est très lu. La critique lui reproche de ne pas être moderne. A la vérité, Wilbrandt ne le fut jamais au sens exact du mot, — puisqu'il a pris de préférence ses sujets dans l'antiquité ou dans le moyen-âge, comme Gracchus ou comme *Criemhilde* ; mais il est trop observateur pour ne pas voir ce qui se passe sous ses yeux et pour ne pas analyser les vivants qui s'agitent devant lui. Cet idéaliste ne regarde pas que le ciel ; il voit à ses pieds le grouillement des foules et ne fait pas comme l'astronome de la fable qui tombe dans un puits. Quel que soit le jugement à porter sur lui, on ne peut mé-

connaître qu'il garde la tradition du style allemand de Gœthe et de Schiller. Par là il est de la vieille école, mais par la pensée il se rapproche de la jeune, sans se confondre avec elle.

— De ces jeunes, l'un des plus célèbres dès maintenant est Georges d'Ompteda, qui n'entra dans la lice littéraire qu'il y a une douzaine d'années avec un volume de poésies, « Sur le chemin de la vie » *Von der Lebenstrasse*, suivi presque aussitôt de nouvelles et de romans qui le placèrent d'emblée en vedette. Les Allemands le nomment leur Maupassant. La définition — car comparer n'est souvent que définir — manque de justesse. Elle n'est admissible qu'à la condition d'imaginer un Maupassant qui se documenterait comme les Goncourt, et qui, avec une extraordinaire finesse de regard, se plairait, à l'exemple de l'anglais William Pater, à ramener son roman à une biographie, dans laquelle forcément, à côté de certaines vivacités de couleurs, il y a des grisailles. Cela se remarque dans deux de ses meilleurs livres : *Sylvester von Geyer*, qui date de 1897, et *Ceremonienmeister*, qui parut l'année suivante. L'un et l'autre sont évidemment de belle facture ; dans le premier le type de la noblesse pauvre est frappant ; dans le second le vieil artiste en qui s'allume une dernière étincelle d'amour et de jeunesse est une figure vraie, exactement saisie ; mais l'on peut regretter — et la critique allemande l'a fait presque sans exception — que ces figures se trouvent isolées, en leur relief, dans des milieux où les autres personnages de l'action ne sont souvent que silhouettés. Sans doute chez Ompteda cette manière de peindre est voulue. car il est artiste, bien en possession du métier, et il a trop étudié Zola pour ne pas savoir quelle teinte il faut donner à un fond de tableau afin de faire ressortir les plans et d'en déterminer les valeurs, de même qu'il possède trop bien Maupassant pour ne pas saisir ses figures sur le vif. Mais — et c'est ce qui le distingue des Français, — ce Maupassant comme ce Zola ou ce Goncourt est resté Allemand et nous n'avons à apprendre à personne que l'œil allemand est psychologiquement, tout comme naturellement, autre que l'œil français.

Ces différences d'objectif se constatent dans *Monte-Carlo*, la dernière production d'Ompteda. Là aussi, reprenant sa thèse ébauchée dans *Sylvester von Geyer*, il s'attaque au problème social qui a préoccupé son attention : la situation de la vieille noblesse dans l'évolution actuelle des mœurs, des tendances, des aspirations. Le titre du volume indique la scène du drame. C'est un drame, en effet, un drame puissant qui se déroule. La noblesse allemande y est personnifiée. dans un type d'officier très habilement et très réellement campé. L'officier est le soldat qui n'abdique aucun des principes de sa caste ; il a le titre et l'épée, et ne déroge à aucun des devoirs qu'ils imposent; il sait que « noblesse oblige » et se conforme à la maxime de ses ancêtres. Incapable de vilenie, il y a une chose qu'il ne comprend pas, parce que le monde où s'est passée toute son existence ne lui en a rien dit: il ignore que ce qui anoblit de nos jours, c'est le travail. Il mène la vie oisive du jeune homme que le blason avec la fortune

de sa famille et le grade qu'il porte lui permettent. Il va comme tous les oisifs à Monte Carlo pour se distraire, et se distraire ici, c'est jouer; il joue donc, il perd. et tout lui échappe, en quelques tours de roulette, argent, bonheur, honneur même. Il ne lui reste qu'à sortir de cette vie ou il n'est plus qu'un inutile. une quantité négligeable, dès qu'il se trouve dépouillé de ce qui faisait son éclat factice. On devine le dénouement : un coup de pistolet, une vie qui n'est plus, qui ne pouvait plus être. *Monte-Carlo* a été très discuté en Allemagne. Pour les uns, le roman est inférieur à *Eysen*, publié l'année dernière. Pour les autres, c'est une maîtresse œuvre à mettre tout à côté des meilleures de l'époque. On ne nie point, d'une part ou de l'autre, l'art et la facilité de l'auteur; on apprécie le brillant de ses descriptions, l'aisance de ses groupements, la profondeur même qu'offre sa conception; mais on dit que, volontairement, il ne creuse pas son sujet jusqu'au tuf, reste de parti-pris superficiel et dédaigne d'être analyste. C'est une opinion; mais il est possible qu'elle ne soit pas impartiale : *Monte-Carlo* est de ces sujets auxquels, selon certaines individualités littéraires, il est interdit de toucher. Ompteda prouve qu'il n'a cure de cette interdiction. Son livre est sincère.

— Un jeune également, Arthur Schnitzler. Entré dans le roman par la porte du théâtre, ses succès depuis « Passionnette » (*Liebelei*) (1895), jusqu'à *Cacatois vert* (1899) se sont affirmés de stade en stade. Lui aussi procède, comme conteur et psychologue, des Français, mais de Flaubert et, par un long détour, de Balzac. Autrichien comme Marie Ebner, il a, comme Sainte-Beuve, manié le scalpel à l'amphithéâtre, avant de s'en servir pour la prosection des états d'âme. Ses études médicales l'ont tout naturellement incité à s'occuper dans ses nouvelles et dans ses romans de cas pathologiques. Son *Anatole*, une des productions les plus originales de la littérature allémande toute moderne, est emprunté aux expériences de l'hypnotisme. Nous insistons sur le mot moderne. Schnitzler l'est plus que tout autre de ses compatriotes, plus que Hirschfeld ou Halbe. Comme Verlaine, il attache un prix énorme à la nuance, et de même que le pauvre Lelian, il soutient qu'une simple erreur de couleur vous change toute la vie. Ajoutez que, très Parisien, autant que peut l'être un Viennois, il a su s'adapter l'esprit et le tour des « causeurs » Droz, Prévost, Lavedan, Hervieu, Mme Marni. Personne dans la nouvelle allemande n'a le dialogue plus souple et en même temps plus serré ou plus incisif. Ces qualités françaises ou parisiennes se reconnaissent dans *Frau Bertha Garlan*, le roman qu'il vient d'achever. Il ne les possède pourtant pas tout à fait. Sa Madame Garlan n'est qu'une Madame Bovary allemande. Il est visible qu'il n'a pu se dégager assez de Flaubert pour être entièrement lui-même. Assurément il n'est pas un de ces copistes qui ne détournent pas les yeux du modèle et en suivent toutes les lignes, mais le modèle lui reste obstinément dans les yeux. Or, ici le modèle non seulement ne parvient pas à s'effacer, mais ne se reproduit pas avec tout ce qui en fait

la valeur. L'héroïne, après avoir eu, en ses rêves de jeunesse, des illusions d'artiste, a bourgeoisement épousé un brave homme qui l'a rendue bourgeoisement heureuse; mais, devenue veuve, elle veut avoir la sensation de l'idéal vécu qui lui a jadis été refusée. Elle rencontre son ancien camarade qui partageait autrefois ses aspirations esthétiques et que la gloire a porté maintenant aux sommets de l'art musical; mais la nuit d'amour qu'elle lui donne n'est pour le virtuose blasé qu'une banale aventure galante, et la pauvre Berthe déçue à jamais va retrouver dans l'ombre de sa petite ville de province sa prosaïque et bourgeoise existence.

Schnitzler nous peint une Mme Bovary, qui est proche parente de la « Femme de quarante ans » de Balzac. Il manque à l'auteur d'un côté la patiente et minutieuse étude des détails qui, chez Flaubert, dessinent et accusent les contours de chaque personnage et cette puissance d'effet qui, sous le mot, montre, à chaque phrase, l'action et le geste. Il lui manque, d'un autre côté, la puissance d'inspiration synthétique et cet art, propre à Balzac, de composer solidement un personnage intérieur. L'auteur de *Mme Garlan* est resté le dialoguiste à la Marni. Pour pouvoir se mesurer avec Flaubert, il faut des procédés que Schnitzler n'aura jamais et qui échappent du reste à presque tous les Allemands : Gœthe lui-même en est dépourvu, témoin son *Wilhelm Meister*.

— Un seul semble en donner la promesse : Jacob Wassermann dans son *Histoire de la jeune Renate Fuchs* (*Geschichte der jungen Renate Fuchs*); mais là encore, ce n'est plus tout Flaubert, le Flaubert uniquement français. Il y a d'autres impressions recues qui ont nuancé la faculté créatrice de l'auteur. Il est manifeste que celui-ci a lu, avant d'écrire son roman, *le Petit Johannes* du Hollandais Van Eeden et l'*Evelyn Innes* de l'Anglais George Moore. La thèse de Wassermann a quelque similitude avec la réputation faite à l'hermine. Renée, l'héroïne du récit, traverse le bourbier social, sans que la pureté et la blancheur de son âme en reçoive une seule tache. On l'a comparée aux délicieuses figures du préraphaélite Rosetti, et il y a du vrai dans ce rapprochement; mais le mérite de *Renate Fuchs* ne se borne pas au développement d'une thèse psychologique ; il réside surtout dans la subtile et délicate notation des modalités d'un caractère qui, aux prises avec les séductions les plus alliciantes, trouve en soi assez de force pour ne pas succomber. Assaillie par les laideurs morales de la vie, que Wassermann se plaît peut-être trop à multiplier autour d'elle, la jeune fille garde toute sa vertu et toute l'honnête sincérité de ses sentiments. Et c'est cette lutte même qui, en un symbolisme tout distinct de celui de Maeterlinck, a ici un peintre vraiment supérieur. Wassermann est le plus jeune parmi les jeunes en Allemagne, au moins comme production littéraire. Souhaitons qu'il ne vieillisse pas trop tôt comme tant d'autres.

L'Épopée populaire de David et de Mher [1]

I

Les contes. les légendes, les traditions et les chants populaires de l'Arménie restent encore presque totalement inconnus aux folkloristes européens. A part quelques traductions fragmentaires, rien n'a été tenté jusqu'ici pour faire connaître à l'Europe ces fleurs naturelles de l'imagination arménienne. Et pourtant l'étude du folklore arménien est de nature à offrir un intérêt particulièrement vif, puisque l'Arménie ayant été depuis des siècles en contact avec un très grand nombre de peuples de l'Orient et de l'Occident, ses contes et ses traditions forment une curieuse et riche mosaïque où les fables et les rêveries de diverses races s'entrecroisent et s'enchevêtrent.

En attendant que cette étude soit entreprise, je veux faire connaître au public européen un des plus répandus et des plus importants d'entre les contes arméniens, celui où le caractère du peuple qui l'a créé s'affirme avec le plus de relief, le conte, ou plutôt l'épopée populaire de David et de Mher.

Le lieu d'origine de ce conte est Sassoun, ce district montagneux de l'Arménie turque, dont la population a gardé des mœurs fières et quasi-indépendantes, et qui, à l'heure actuelle, cernée par les troupes turques et par les Kurdes Hamidiés, est en train de livrer la lutte suprême pour conserver son existence.

Sassoun a produit les plus illustres athlètes arméniens. Et le conte de David et de Mher est avant tout une histoire d'athlètes. C'est le poème de la force et de la vaillance.

Parmi les légendes et les contes arméniens, la plupart conservent un caractère purement païen. Ce conte est un de ceux où les idées

(1) *Les détails révoltants publiés ici même* (*Voir* La Revue *du* 15 *Octobre* 1901) *sur* Les Nouveaux massacres d'Arménie, *nous ont appris que Sassoun, de tragique mémoire, vient de nouveau d'être cerné par les soldats d'Abdul-Hamid. On somme les vaillants montagnards de quitter leur « nid d'aigle » et d'aller s'établir dans la plaine de Mouch. Déjà en* 1894, *en se fiant à la parole du Sultan, une partie des paysans descendirent de leurs hauteurs et furent lâchement égorgés par les Kurdes et les soldats turcs. Cette triste expérience a appris aux Sassouniotes ce que vaut la loyauté de « l'assassin couronné » (la définition est de l'illustre Gladstone!) Réfugiés dans leur désespoir héroïque, ils ont décidé de vendre cher la vie et le bien de leurs femmes et enfants. Cette lutte entre une poignée de braves et des hordes innombrables d'égorgeurs ne peut avoir d'autre issue que l'extermination complète des malheureux et vaillants Sassouniotes, si la diplomatie européennne persiste à laisser les bourreaux achever leur œuvre de destruction au Sassoun comme dans toute l'Arménie.*

Le moment nous semble bien choisi pour faire connaître au grand public la belle légende, l'épopée héroïque de David et de Mher qui a bercé de la vie tant de générations sassouniotes. Nous l'offrons ici dans la version que le distingué poète arménien, M. Archag Tchobanian vient d'écrire à l'intention des lecteurs de La Revue. (Note de la Rédaction.)

chrétiennes ont puissamment pénétré ; c'est pourquoi il traduit, mieux que n'importe quelle autre production arménienne, la psychologie de l'Arménien définitivement formé, c'est-à-dire de l'Arménien christianisé.

II

David est le fils de Mher, héros sassouniote que la tradition populaire surnomme « Mher-le-Lion ». Il a perdu son père dès le bas-âge, et sa mère s'est remariée avec Msramélik (le seigneur d'Egypte), un roi ennemi de son pays. Elle a amené son fils avec elle chez Msramélik. Mais la force extraordinaire qui se révèle en David, dès l'âge de cinq ans, ne tarde pas à inquiéter Msramélik qui est un tyran féroce et soupçonneux. David s'amuse à saisir au vol le lourd javelot que Msramélik lance dans ses exercices athlétiques. Effrayé de voir cette force prodigieuse chez le fils de son ennemi d'hier, Msramélik le renvoie près de son oncle, le nommé Tzénov-Hovan (Jean à la voix puissante), qui a la parole si forte qu'il s'enveloppe le corps de sept peaux de buffle pour qu'il ne soit pas brisé par le choc de sa propre voix.

Tzénov-Hovan charge son neveu de mener paître ses troupeaux ; dans son désir de rendre service à son oncle, David saisit des loups et des renards, qu'il prend pour des chèvres noires, et les mêle à son troupeau, croyant le grossir; il se plaint seulement « que ces maudites chèvres noires » lui donnent tant de peine à être menées tandis que les chèvres blanches sont si paisibles. Puis son oncle le charge de mener paître son bétail. David prend des lions, des tigres et des ours et les mêle à ses bœufs ; lorsqu'il ramène le soir au bercail cet étrange troupeau, la vue des fauves bouleverse les habitants de la ville. David, qui représente encore la force inconsciente d'elle-même et manquant de but précis, ne comprend ni la différence des fauves et des bêtes domestiques, ni le tour de force qu'il a accompli en contraignant les fauves à se laisser mener comme des bœufs, ni la raison de l'épouvante des habitants de sa ville.

L'oncle finit par lui retirer les fonctions de pâtre et le charge de l'intendance de sa maison. David se voit alors exposé à une rude épreuve dont il sort victorieux ; et cet épisode montre déjà, dans le héros adolescent, l'âme très noble que l'imagination populaire lui a prêtée.

La femme de Tzénov-Hovan, Saria, s'amourache de David et veut l'avoir pour amant; David repousse ses avances avec indignation : « Tante, lui dit-il, tu es ma mère, je suis ton fils ! » Saria persiste : elle veut lui tendre un piège : elle se déshabille un jour devant lui et le prie de lui verser de l'eau sur la tête ; David résiste à la tentation : il sert sa tante, en fermant les yeux; il respecte ainsi la pureté du foyer familial, et dans ce trait le peuple arménien a mis tout son culte sévère de l'honneur du foyer. Saria, furieuse, se venge en disant à son mari que David avait tenté de la séduire. Tzénov-Hovan, personnage sot et crédule, et qui n'a de fort que la voix, croit à sa femme et s'empresse de chasser David de sa maison.

Le jeune héros est écœuré de cette injustice, mais il maîtrise sa

colère : il est déjà aussi sage que fort. Il aurait pu, « d'un coup de pied, comme il le dit, envoyer au diable Tzénov-Hovan et sa maison » ; il n'en fait rien : « Que veux-tu ? dit-il à son oncle, tu es trompé par une p..... » Et il quitte la maison.

Il erre quelque temps sans savoir où il doit aller, et ce qu'il doit faire. Et voici qu'il rencontre une vieille femme qui a été jadis la maîtresse de son père. Elle lui fait l'éloge de Mher, qui, de son vivant, défendit la ville de Sassoun contre tous ses ennemis et la rendit riche et prospère ; et elle parle avec dégoût du temps présent où la ville de Sassoun, déchue de sa puissance, se trouve sous la dépendance de Msramélik, ce tyran odieux qui, depuis la mort de Mher, a fait de Sassoun une ville tributaire. Elle lui apprend que justement Msramélik vient d'envoyer à Sassoun un ambassadeur, nommé Gospadine, qui est venu dire à Tzénov-Hovan : « Paie-moi de suite le tribut de sept ans, sinon mon maître a décidé de détruire la ville de Sassoun. »

David a, pour la première fois, la notion de la tyrannie ; il en est révolté ; il veut suivre l'exemple de son père ; il comprend à quoi il a le devoir d'employer sa force ; il se hâte de se rendre à Sassoun. Il trouve son oncle, docile et résigné, en train de compter l'argent à Gospadine. David somme Gospadine de déguerpir sur-le-champ, et lorsque Gospadine ordonne de mettre à la porte cet « enfant », il se jette sur lui, lui coupe les lèvres, lui arrache les dents et les lui enfonce dans le front, et ainsi il le tue.

Msramélik, furieux à cette nouvelle, amasse une grosse armée près de Sassoun et invite Tzénov-Hovan à se soumettre. Tzénov-Hovan répond que, pour sa part, il y est tout disposé, mais qu'il ne peut réprimer David qui ne veut pas courber le front. Il explique à David les dangers que sa conduite attire sur Sassoun. David lui répond avec mépris : « Va te coucher, je sais ce que j'ai à faire. »

Il veille toute la nuit. Il pense à la lourde responsabilité qu'il assume. Il sait bien qu'il a le devoir de combattre ce tyran, mais il croit pouvoir, tout seul avec ses simples armes de chasse, détruire l'armée de l'ennemi.

Heureusement il rencontre encore la vieille femme, qui lui dit : « Ton père avait son cheval Kourkig-Djalali, son épée foudroyante, son turban, sa veste brodée, sa ceinture solide, et sur son bras droit la croix de la haute église de Marouth. »

David va trouver son oncle et lui demande ce qu'il a fait de tout cet appareil de combat. Tzénov-Hovan l'a gardé, au fond d'une cave, car il ne peut s'en servir lui-même, et ne veut pas que David, déjà si inquiétant par sa force démesurée, entre en possession des armes redoutables qui rendent invincible celui qui les porte. David force son oncle à lui montrer l'endroit où il a caché ces objets, il arrive à son but, il les trouve dans un état lamentable, couverts de poussière, rouillés, salis, et le pauvre cheval est tout encrassé de fiente et d'ordure. Il lave, raccommode tout. Il a une scène émouvante avec le cheval qui reconnaît le fils de son maître et arrive même, dans sa joie, à parler un instant : « J'espère, lui dit-il, que tu vas te

battre bravement, et tu vas voir comment je vais me conduire. » La croix de Marouth se trouve dans un coffre fermé; David s'agenouille devant le coffre, et supplie la croix de sortir ; le couvercle saute à l'instant, la croix s'envole et vient d'elle-même s'accrocher à son bras.

David se revêt de tous ces habits et parures. Alors, le cheval lui dit d'aller se baigner dans la merveilleuse fontaine de lait. Il le fait. Maintenant il sent ses forces centuplées.

Il court au combat. Il n'y va point pour le plaisir de tuer, mais pour défendre sa ville natale. Il est loyal avec ses ennemis, il ne veut pas les surprendre ; avant de se ruer sur eux, il leur crie à haute voix : « J'arrive ! préparez-vous au combat ! Si vous dormez, réveillez-vous ! Si vous êtes assis, levez-vous ! J'arrive ! » Puis, il se jette sur les ennemis et répand la terreur dans leurs rangs.

Un vieux soldat vient lui dire : « Pourquoi égorges-tu tous ces pauvres soldats ? Chacun d'eux est fils d'une mère. C'est Msramélik qui les a tous forcés à venir ici ; va le trouver et combats avec lui. »

David approuve le soldat et va vers la tente de Msramélick.

« Appelez Msramélik, s'écrie-t-il, je veux me battre avec lui. »

Il voit sa mère paraître sur le seuil de la tente. Elle aime Msramélik et elle craint pour lui en voyant son fils dans l'éclat de sa force et de sa jeunesse et portant les armes invincibles de son premier époux. Elle tâche de persuader David à abandonner son dessein de se battre avec Msramélik. David ne se laisse pas attendrir par les prières de sa mère et insiste pour que Msramélik vienne se mesurer avec lui.

Msramélik est un géant ; il représente la grossière force brutale. Il dort dans sa tente. Son sommeil est très profond. On chauffe une broche et on lui brûle les pieds : il lui semble que ce sont des puces qui le mordent. On chauffe un soc de charrue, et on l'applique à la plante de ses pieds : il finit par se réveiller.

Tout d'abord il toise David d'un regard dédaigneux, et il souffle sur lui en croyant pouvoir l'anéantir rien qu'avec son haleine. Mais il ne tarde pas à comprendre à qui il a affaire.

La peur l'envahit déjà, et il pense recourir à la ruse pour se débarrasser de ce dangereux ennemi. Il l'invite à se reposer un instant sous la tente, avant de commencer le combat. David accepte. On le fait asseoir sur un puits dont on a dissimulé l'orifice sous une toile ; il tombe dans le puits. David s'adresse à Dieu et lui fait une prière. Des mains invisibles le font sortir du puits et le ramènent devant Msramélik. Il le somme de commencer immédiatement le combat. Msramélik demande à frapper le premier, « car, dit-il, il est le plus âgé ». David accepte cette condition. Il reçoit trois coups de lance, sans broncher. Son tour arrive. Sa mère le supplie d'arrêter là le combat. Il ne l'écoute pas. D'un coup il abat le géant et lui fend le corps en deux.

Dès lors Sassoun redevient libre. Son tyran est tué par David.

Après ce haut fait, David n'a plus qu'une pensée : épouser une femme, former un ménage, perpétuer la race des défenseurs de sa ville. Et maintenant nous allons voir cette âme forte et pure fléchir

et même s'avilir sous le charme d'une femme mauvaise, dont cette fois il ne peut se dégager.

Son oncle lui propose d'épouser Tchmoutzik-Sultane, une jeune fille aussi pudique que belle. Mais des poètes populaires viennent chanter à David la beauté surhumaine de Khandouth-Hanoum. David est séduit par le chant des poètes. Il quitte Tchmoutzik, dont son oncle a déjà demandé la main pour lui et qui l'aime, et s'en va à la recherche de Khandouth. C'est une vierge géante, fortifiée dans une ville de bronze gardée par quarante athlètes ; et personne n'a encore osé lever les yeux sur elle.

David terrorise les quarante athlètes, pénètre dans le palais, se présente à Khandouth, pour qui il se sent immédiatement épris d'une passion effrénée. Celui qui avait tout vaincu est subjugué par cette femme. Elle se permet même de le souffleter par plaisanterie. David est furieux de cette humiliation ; il prie Dieu de lancer d'innombrables armées sur la ville de Khandouth. Il ne peut pas exercer sa force sur la personne de Khandouth, — ce serait une lâcheté que de frapper une femme, pense-t-il, — mais il veut lui faire voir sa puissance en défendant sa ville contre des ennemis accumulés.

Le soir même, la ville est assiégée par une forte armée. David se précipite sur les assaillants, et il en tue des milliers. Les assaillants appellent à leur secours un athlète de renom, le cousin de David, Baron-Astghik. David le reconnaît, et il hésite à le frapper. Mais Khandouth est là qui le regarde ; elle pourrait croire qu'il a peur de Baron-Astghik. Affolé par la passion, il tue son parent. Et là, sur le champ de bataille couvert de morts et de blessés, Khandouth, subjuguée par la vaillance de David, se donne à lui. C'est ainsi que le fils de Mher épouse Khandouth.

C'est la chute du héros. Le pur chevalier est devenu, sous le charme perfide d'une femme, un parjure et un assassin : il a abandonné sa fiancée, la bonne vierge qui devait lui faire un ménage béni, il a tué des milliers d'hommes dans le seul but de plaire à une femme, et il a égorgé son propre cousin. La morale populaire marque ici le péril que court une âme noble en préférant la femme aventureuse et romanesque à la loyale et chaste épouse.

Et David est puni de sa faute. Lorsqu'il rentre à Sassoun, sa fiancée, qui est restée fidèle à son souvenir et qui ne lui a pas pardonné sa trahison, vient au devant de lui et lui dit : « Puisque tu m'as délaissée, je t'invite à te battre avec moi. Ou bien je te tuerai, et Khandouth et moi nous serons veuves toutes les deux, ou bien tu me tueras, et tu pourras alors vivre en paix avec Khandouth. » David ne sait que répondre. Il a honte. Il finit par accepter le défi. Il prie seulement Tchmoutzik d'ajourner le duel pour huit jours. Il désire revoir Khandouth avant de se battre avec Tchmoutzik.

Il revient chez Khandouth. Là, il oublie sa promesse et il passe huit ans sans penser à Tchmoutzik. Un jour il s'aperçoit que la croix qu'il porte sur son bras droit est devenue toute noire. Il se rappelle sa promesse. Il se rend à Sassoun. Le duel a lieu. Et David, le vainqueur du géant Msramélik, est tué par Tchmoutzik. La jeune fille, forte de

sa seule pureté, abat l'énorme athlète que sa force avait abandonné depuis qu'il la dégrada en l'employant pour le mal.

Mais David, avant de mourir, a subi un châtiment encore plus cruel que le sentiment de sa déchéance et que cette mort honteuse par la main d'une femme. Ce châtiment, c'est son fils Mher, le fruit maudit de son union avec Khandouth.

L'histoire de Mher est une opposition saisissante à celle de David, du David de la première période. Par cette antithèse l'imagination populaire a nettement défini sa conception de la force bienfaisante et de la force destructrice.

Mher, issu d'une passion impure, est une force méchante, monstrueuse, dépourvue de tout idéal. Sa puissance est démesurée, nuit à tout ce qu'elle rencontre et gêne celui même qui la détient : son corps est si lourd que ses pieds s'enfoncent dans le sol, et il a peine à marcher. Il tue pour le plaisir de tuer. Il égorge des femmes, des vieillards, des enfants. Il aime le carnage. Il vole, il pille. Il attaque ses ennemis, non pas à la manière loyale de son père, mais en se servant de la ruse, en les surprenant, en leur tendant des pièges.

Cependant, l'acte le plus monstrueux qu'il commet, c'est sa conduite envers son père. Comme tout le monde se plaignait à David des férocités perpétrées par Mher, David gronda un jour son fils. Furieux d'être réprimandé, Mher se jeta sur son père et le frappa. David se vit obligé de se défendre, et il riposta. C'est un duel qui eut lieu entre le père et le fils, et les supplications de Khandouth devinrent impuissantes à les séparer. Seul, l'ange Gabriel, descendu du ciel, y parvint.

Alors, David maudit son fils : « Puisque, dit-il, tu as osé lever la main sur ton père, je prie Dieu de te condamner à ne jamais avoir d'enfant et à ne jamais mourir. » Dieu exauça cette prière. Après quarante ans de massacres et de pillages, un jour qu'il était allé chasser à Van, Mher se laissa tomber dans un puits où il demeure jusqu'à présent, selon la tradition, et où il demeurera, éternellement vivant, jusqu'à la fin des temps. Il existe à Van une caverne, que le peuple nomme la « Caverne de Mher ». C'est au fond de cette caverne, croit-on, que se trouve Mher. Les paysans prient le bon Dieu d'y garder Mher pour toujours, car s'il sortait, disent-ils, il détruirait le monde.

III

Cette légende du fils maudit par son père et condamné à demeurer pour toujours dans un puits existe déjà dans une vieille tradition de l'Arménie païenne, citée par Moïse de Khorène. Artavazt, le jeune prince insolent qui avait insulté son père, le bon roi Artachès, fut maudit par lui et condamné à être précipité par les génies du mont Massis dans un gouffre et d'y rester cloué dans les ténèbres. Et, de fait, selon la légende, un jour qu'il était allé chasser sur le mont Massis, les génies le saisirent et le précipitèrent dans un gouffre où il demeure toujours enchaîné à des rochers, car lui aussi démolirait le monde si jamais il sortait du gouffre.

Certains critiques arméniens ont cru voir dans cette légende d'Artavazt, reprise dans le conte de Mher, une expression symbolique des

aspirations du peuple arménien, enchaîné dans le gouffre de servitude, et forcé de briser ses chaînes pour resurgir à la vie libre. D'autres pensent que la légende d'Artavazt et de Mher est un vieux mythe, représentant la lutte des éléments naturels Je crois que cette seconde version contient une part de vérité; un reste d'un très ancien mythe cosmique doit subsister dans la légende d'Artavazt et de Mher qui, à ce point de vue a quelque affinité avec le mythe grec de Prométhée. Mais ce vieux mythe d'une force rebelle enchaînée s'est mélangé dans la légende arménienne à une histoire tout humaine, empruntée à la vie réelle et contenant une leçon de morale familiale : la punition d'Artavazt et de Mher traduit, avant tout, dans la forme actuelle de la légende, le respect dû aux parents.

C'est surtout avec le conte persan de Roustem et de Sohrab, dont Firdouci a tiré un des plus beaux épisodes de son *Chah nameh*, que le conte de David et de Mher offre des analogies frappantes.

Roustem, comme David, révèle dès l'enfance une force surhumaine. Il est le défenseur du royaume de Perse, dont le souverain, Kaï-Kaous, est un fou et un jouisseur, de même que David était le défenseur de Sassoun et Tsénov-Hovan, un pleutre. Il a son cheval héroïque et dévoué, Rakouch, comme David avait Kourkig-Djalali. Il s'adresse à Dieu, comme le pieux David, chaque fois qu'il se trouve devant un péril extrême, car tous deux, en véritables Orientaux, sont fatalistes. Enfin, Roustem se bat avec son fils Sohrab comme David avec Mher.

Mais les différences sont nombreuses et profondes entre les deux types, et ces différences sont éminemment caractéristiques de l'esprit des deux peuples. Roustem emploie la ruse, se sert de toutes sortes de stratagèmes: David les méprise. Roustem a la passion de la conquête, il guerroie pour assujettir le monde entier sous le joug de la Perse ; David n'a en vue que la défense de sa patrie et l'anéantissement du tyran qui l'opprime. Roustem est parfois féroce; au moment où il terrasse Sohrab et lui enfonce son épée dans le flanc, il l'insulte. David, avant sa déchéance, est le héros scrupuleux par excellence. Roustem se bat avec son fils sans le reconnaître; et cette scène du conte persan symbolise la fatalité aveugle, lançant l'un contre l'autre, avec une cruauté stupide, deux êtres braves et nobles qui étaient faits pour s'adorer. David et Mher se battent, sans être victimes d'aucune méprise, rien que pour obéir, selon le sens intime du conte arménien. à la volonté de Dieu qui châtie le héros fautif et déchu en poussant son propre fils à lever la main sur lui. C'est une inspiration fougueuse, brillante, et avant tout romanesque qui anime le conte persan où manque une signification morale bien déterminée; le conte arménien est avant tout une épopée morale, et de morale chrétienne. Une différence importante, enfin, et qui est tout à l'avantage du conte persan, c'est que l'histoire de Roustem et de Sohrab a eu la bonne fortune d'être chantée, en une forme splendide, par un grand poète, tandis que celle de David et de Mher, racontée par les vieilles femmes ou chantée par des bardes populaires en une forme rudimentaire et barbare, attend encore son Firdouci.

ARCHAG TCHOBANIAN.

LE THÉATRE ET LA VIE

La question de la Comédie-Française et le Comité de Lecture. — La Censure et le théâtre pornographique, à propos du *Billet de Logement* aux Folies-Dramatiques. — Le Roi et le Parlementaire au théâtre, à propos du *Roi,* de M. Schéfer, à la Comédie-Française, et de *la Vie Publique,* de M. Fabre, à la Renaissance. — Les débuts de « Jeunes » à l'Odéon, à propos de *Brignol et sa fille*, de M. Alfred Capus, et de *Point de Lendemain* de M. Paul Hervieu. — Reprise de l'*Aiglon* au théâtre Sarah-Bernhardt.

Si la « question de la Comédie-Française » avait dû se limiter aux potins, ragots, cabotinages et reportages qui sont l'ordinaire menu de pareils événements parisiens, nous n'aurions eu garde d'ajouter ici une enflure de plus aux exagérations de la presse quotidienne. Mais la « crise » de notre premier théâtre national a pris un caractère officiel. Une solution gouvernementale est intervenue. Le décret de Moscou, déjà presque centenaire, a été entamé. Les droits, bi-séculaires, de la « Société des Comédiens Français », fondée par Molière et ses camarades, ont été fortement atteints. Une brouille déclarée, quoique sans effet immédiat, existe entre l'administrateur général et la troupe tout entière du Théâtre-Français. Ce ne sont pas là de bonnes conditions pour commencer l'année, pour réparer un prestige que les incidents anarchiques de l'été dernier, après le malheureux incendie de 1900, ont fortement endommagé.

M. le ministre de l'Instruction publique a cru mettre fin à la « crise » en supprimant le Comité de lecture. C'est sur ce Comité, en effet, que littérateurs et journalistes criaient : haro! On dit que, composé de sociétaires parvenus, il jugeait sans justesse et sans justice. Les bonnes pièces étaient refusées et de médiocres reçues. Il paraît qu'au contraire l'administrateur général, désormais investi du droit de lire et de juger seul, refusera impitoyablement les pièces médiocres et n'en recevra que de bonnes. Nous verrons bien.

Nous ne sommes pourtant pas de ceux qui dénient à des acteurs instruits et éprouvés (et c'est le cas d'hommes comme MM. Mounet-Sully, Silvain et Le Bargy), la faculté ni le droit de porter un jugement sur les pièces qu'ils devront jouer. La comparaison de l'architecte et du maçon, dont, à propos des rapports de l'auteur et de l'acteur, la plupart de gens de lettres ont fait un si large usage ces jours derniers, sans dire qu'ils l'empruntaient à Dumas, cette comparaison m'a toujours paru prétentieuse et fausse. L'art de la scène

est une collaboration : le comédien peut y valoir l'écrivain, et je ne vois pas en quoi M. Mounet-Sully serait un « maçon » pendant que M. de Croisset serait un « architecte ».

La vérité, c'est que dans toute grande entreprise humaine il faut un chef responsable et respecté. M. Jules Claretie semblait, depuis quelques années, avoir perdu cette qualité auprès des sociétaires de la Comédie. Le ministre des Beaux-Arts a voulu, par un coup d'éclat qui est presque un coup d'Etat, rendre à l'administrateur-général l'autorité qui lui faisait défaut. La suppression du Comité de lecture n'a pas eu d'autre but. L'atteindra-t-elle? En général, ces mesures de vigueur, qu'on emploie dans les régiments et les collèges, n'ont pour effet que d'aggraver les conflits en les retardant. Souhaitons, malgré la protestation signée d'hier, qu'il n'en soit pas ainsi. Souhaitons qu'un loyal accord se rétablisse entre l'administrateur et les administrés. Souhaitons surtout que M. Claretie reçoive des chefs-d'œuvre, et que MM. les sociétaires les jouent en maîtres.

Ce qui a causé la « crise » du Théâtre-Français, ce n'est ni le Comité de lecture, ni tel autre dêtail. C'est l'état d'esprit général de la maison. Une anarchie routinière et tracassière s'est peu à peu insinuée dans tous les organes de ce théâtre. Cependant des théâtres nouveaux se fondaient ou se renouvelaient. Antoine, Réjane, Sarah-Bernhardt, Coquelin accueillaient favorablement les audacieux et les jouaient avec fortune. Bientôt la Comédie-Française s'est vu distancer et délaisser. L'animation géniale qui avait fait jadis sa gloire s'est portée ailleurs. Il est grand temps pour cette institution que le travail, la simplicité, l'initiative, rentrent chez elle avec le bon ordre. M. Jules Claretie aura-t-il la souplesse, la force, et, pour tout dire, la jeunesse d'esprit et de cœur qui ne seraient pas de trop pour une pareille réforme, la seule sérieuse? Encore une fois nous le lui souhaitons, pour son propre intérêt et pour ceux de notre tradition dramatique.

Pendant que M. le Ministre et M. le Directeur des Beaux-Arts étaient en train de supprimer le Comité de lecture, ils auraient bien dû supprimer du même coup la Censure. Nous savons que le Parlement est saisi d'une demande en ce sens par la Commission du Budget. Jamais l'inutilité de la Censure n'aura été mieux démontrée que par le spectacle qui se donne en ce moment aux Folies-Dramatiques. On n'avait pas encore poussé aussi bas l'audace pornographique au théâtre. « Pornographique » est le mot, car c'est un « pornéion », avec ses pensionnaires, ses mœurs, ses mots, qui nous est étalé sur la scène. J'aurai tout dit de cette pièce en annonçant que le theâtre Cluny, le « joyeux » Théâtre Cluny lui-même, à qui *le Billet de logement* fut d'abord présenté, refusa de monter un spectacle aussi... indécent! Or, ce que la direction de Cluny avait trouvé immoral, la censure officielle le trouva jouable. Nous n'incriminons pas le directeur des Folies-Dramatiques : il a fait assez adroitement son métier de tenan-

cier théâtral. Nous demandons simplement qu'on supprime le contrôle du gouvernement sur les théâtres. Ce contrôle, tel qu'il est pratiqué, ne peut servir qu'à nous déshonorer un peu plus aux yeux du monde. L'étranger qui assiste à de pareils spectacles, sur la foi de l'autorisation officielle, en sort, avant la fin, avec cette conclusion que la France est encore plus corrompue que ses écrivains ne le disent. Le jour où la censure n'existera plus, le public fera lui-même sa police des mœurs, et nous ne doutons pas qu'elle sera mieux faite, et plus proprement. Quant à la critique des grands quotidiens, qui s'est montrée si complaisante pour *le Billet de Logement*, elle n'aura plus le prétexte de s'abriter derrière le contrôle officiel. Il lui faudra prendre un parti sur les polissonneries, et peut-être alors, se sachant plus responsable envers la foule, deviendra-t-elle moins impudemment entremetteuse.

Je reviens à la Comédie-Française. Elle nous a donné, pour la rentrée d'automne, une pièce datant de dix ans déjà, *le Roi*, de M. Gaston Schéfer. Ce drame, en trois actes, qui a été le prétexte de la suppression du Comité de lecture, ne justifie guère tout le vacarme qui s'est fait autour de lui. L'idée en est simple, presque jusqu'à l'enfantillage. Il s'agit de démontrer que les rois sont les esclaves de leur condition royale, qu'ils ne peuvent aimer, se marier, pardonner ou se venger comme les autres hommes. L'intrigue est presque aussi abstraite que l'idée est puérile : un roi règne dans un royaume; il est menacé par la guerre étrangère et par la guerre civile ; il peut éviter l'une et l'autre en mariant sa fille au neveu de « l'Empereur ». Ce que lui dit son Président du Conseil, vieillard patriote et loyaliste. Mais le neveu de l'Empereur est un bellâtre vicieux qui a été l'amant de la reine avant de vouloir épouser sa fille ; et cette fille elle-même adore un autre jeune prince « très bien », le duc d'Arco. Le Roi obtient de sa fille, nouvelle Iphigénie, le sacrifice nécessaire; mais la reine révéle à son époux que son futur gendre a été son amant. Vous voyez d'ici les situations : colères, sacrifices, etc. Mais la guerre civile a grondé, l'émeute s'est changée en révolution, le Roi abdique, et alors seulement il redevient « un homme libre ». Le premier usage qu'il fait de sa liberté est de tuer le prince Stephen en combat singulier. *E finita la tragedia.*

Telle est cette pièce insignifiante et prétentieuse. Ce n'est pas pour elle qu'Alfred de Vigny a écrit : « La censure empêchera toujours d'approfondir les deux caractères sur lesquels repose la civilisation moderne : le *Prêtre* et le *Roi.* » Il n'y a dans la pièce de M. Schéfer aucune profondeur qui puisse inquiéter la censure. Ce roi, cette reine, cette princesse, ces princes sont des fantoches contradictoires dont les « vertus » n'ont pas plus de raison que les « crimes », et out ceci se passe dans le pays banal et glacé des utopies mélodra-

matiques. La pièce a été froidement jouée par des acteurs peu convaincus, et pour cause, de la réalité de leurs rôles.

Dans notre République, les rois sont remplacés par les parlementaires, élus du suffrage universel, dépositaires de la souveraineté nationale. Ces nouveaux « rois » sont aussi esclaves que les anciens. Le thème que traite M. Fabre dans *la Vie publique* est donc, en son fond, assez semblable à celui de M. Schéfer. Mais avec quel brio, quel naturel, quelle chaleur, quelle saveur, quel sens du théâtre, M. Fabre a renouvelé un sujet assez banal en lui-même ! Il s'agit de nous montrer les dessous d'une élection municipale dans une grande ville de province en l'an 1900. Nous y voyons les socialistes pactiser avec les conservateurs, les juifs fraterniser avec les évêques, les capitalistes embrasser les sans-culottes ; nous y voyons nn maire honnête homme obligé, pour être réélu, de s'associer à tous les maquignonnages qu'il a dénoncés avant de l'être ; nous y voyons l'hypocrisie, la bêtise, la naïveté, la pleutrerie de nos fourmilières démocratiques. Tout cela forme une série de tableaux pittoresques, parfois surchargés et papillottants, mais presque toujours scéniques. Les deux premiers actes sont traînants d'avoir traîné un peu partout, dans l'*Engrenage* de Brieux, dans *l'Ennemi du peuple* d'Ibsen, etc. Ils auraient gagné à être raccourcis et refondus en un seul. Mais le troisième et le quatrième sont un modèle de verve et d'action : ils ont enlevé le succès d'une pièce à laquelle on peut reprocher de n'exposer à fond aucune situation, aucun caractère, aucun problème, mais qu'il faut louer de marcher avec un pareil entrain et un pareil courage. M. Gémier, grand comédien et grand metteur en scène, a su communiquer à toute sa troupe l'allure endiablée qui convenait, et par son jeu personnel, il a fait du maire Ferrier, honnête homme que la politique encanaille, une création tout à fait significative.

M. Fabre, qui est de Marseille comme M. Rostand, et qui n'est guère moins jeune que lui, me paraît sur la route de la maîtrise scénique où son illustre compatriote l'a devancé si glorieusement. La reprise de l'*Aiglon* au théâtre Sarah-Bernhardt a confirmé l'admiration que j'ai manifestée dès le premier jour pour ce drame éblouissant et mélancolique (1), l'une des créations les plus originales de la littérature contemporaine. Par contre, la nouvelle interprétation m'a paru moins bonne : M. Coquelin n'a pas, dans le rôle de Flambeau, l'admirable silhouette de légende napoléonienne qu'avait évoquée Guitry. C'est un troupier qui a des gestes de Mascarille, qui tient son fusil comme on tient un plumeau, et qui ne sait pas rester grave tout en plaisant. Son Flambeau est un grognard de théâtre : celui de Guitry sortait de l'histoire elle-même. Quant à Mme Sarah-Bernhardt, elle psalmodie moins qu'autrefois ; elle nous revient avec une diction

(1) Voir *La Revue* du 1er mars 1901.

plus précise et plus dramatique. Regrettons cependant qu'elle « déblaie » avec une telle rapidité que l'on entende parfois un vers sur six...

L'Odéon est, comme chacun sait, le théâtre national des « jeunes ». Aussi avons-nous assisté, cette quinzaine, à deux *débuts* fort intéressants : *Brignol et sa fille* et *Point de Lendemain*. Ces deux pièces nouvelles sont signées de deux « jeunes » auteurs qui se feront certainement leur place dans la littérature dramatique. Retenez leurs noms. L'un s'appelle M. Alfred Capus ; l'autre, M. Paul Hervieu. Il y a dans *Brignol et sa fille* un mélange si précoce de sensibilité et d'ironie, un art déjà si délicat des surprises et des effets, un style si naturel et si prenant ; il y a dans *Point de Lendemain* une maîtrise de facture si amère et si élégante, une observation si cruelle sous tant de charmes (tel un poignard sous des orchidées), une écriture si volontairement damasquinée et personnelle, que nous ne croyons pas être trop hardi prophète en prédisant à ces deux jeunes gens, hier encore inconnus, de brillants succès scéniques. On dit que M. Alfred Capus détient en portefeuille plusieurs comédies charmantes, *Rosine*, *La Veine*, etc. ; on dit que M. Paul Hervieu prépare quelques pièces d'une facture plus large et plus sévère : les *Tenailles*, la *Loi de l'Homme*, la *Course du Flambeau*, etc... Que ne dit-on pas ? Ce qui est certain, c'est qu'il faut féliciter la direction de l'Odéon d'avoir su « découvrir » ainsi deux jeunes talents hier encore ignorés. En ouvrant ainsi son théâtre aux pièces *de début* de MM. Paul Hervieu et Alfred Capus, M. Ginisty courait quelques risques... Il doit être maintenant tout à fait rassuré de son audace, — d'autant plus qu'il avait choisi à ces auteurs nouveaux des interprètes également nouveaux, parmi lesquels deux, Mlle Piéral (une véridique ingénue) et M. Bouthors (un excellent quadragénaire) ont tout particulièrement réussi... Qui disait donc que l'Odéon ne jouait plus jamais les ouvrages de début ? Il les joue et même il les *rejoue*... Gageons qu'il ne s'en plaindra pas, ni le public non plus, car c'est un succès, un franc succès...

Henry Bérenger.

P. S. — Signalons la bonne fortune de *l'Affaire Mathieu*, de M. Tristan Bernard au *Palais-Royal*. Il ne nous déplaît pas de le constater : pour faire rire et amuser le public parisien le plus blasé, on n'a point besoin de faire appel aux instincts de pornographie qui sommeillent dans tant de consciences. C'est un allié compromettant et douteux. Il trahit plus souvent qu'il ne rend de services réels. On n'a pas encore épuisé les ressources inestimables qu'offre la gaieté saine. M. Tristan Bernard a même découvert un filon riche et insoupçonné : les railleries des invraisemblances de la farce et du vaudeville lui-même ! Sa drôlerie qui ne manque pas de tenue littéraire, fera sans doute le tour des scènes étrangères. Tant mieux pour le bon renom de la gaieté française !

CHRONIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

France. — Une indiscrétion litteraires : Sait-on qui est le véritable auteur des *Propos de Félix Faure*, signés Saint-Simonin ? Le mystère longuement gardé, fut dévoilé partiellement par M. Mermeix qui a signé de son nom les « envois » à la presse. Or, il nous revient de source certaine que le véritable auteur, ou si on le préfère, le co-auteur est Mme Gyp en personne. Rendons du reste justice à la comtesse de Martel, qu'elle a été aussi aimable que possible pour le défunt président si admirablement dressé par elle pour la carrière de « monarque constitutionnel » que l'Europe nous avait tellement envié.

Tolstoïana. — Le public lettré aura enfin sous peu une édition complète et authentique des œuvres du comte Léon Tolstoï. Car il ne faut pas se le cacher : les différentes variantes d'une vingtaine de traducteurs qui exploitent l'œuvre du grand romancier en France, ressemblent presque autant à Tolstoï que le *Roi* joué au Théâtre Français à l'œuvre originale de ce pauvre M. Schefer. L'édition définitive et révisée de Tolstoï, dont la publication commencera en 1902 chez P. V. Stock, aura 40 volumes. Sa traduction autorisée sera faite par M. J. W. Bienstock, d'après un texte complété et vérifié sur les *manuscrits originaux* par M. V. Tchertkof. Un autre ami de l'illustre romancier M. Birioukof, s'est chargé de rétablir le texte tronqué ou supprimé par la censure russe. Les volumes paraîtront tous les deux mois, et chaque volume aura de 350 à 450 pages. Leur prix sera uniforme de 2 francs. Un volume sera spécialement consacré à la biographie du comte Tolstoï. Il sera rédigé par M. Birioukof, à l'aide de documents peu connus.

Chez *Paul Ollendorff* : Willy va publier *Claudine amoureuse*, troisième et dernière partie de cette intéressante trilogie érotico-enfantine dont *Claudine à l'école* et *Claudine à Paris* ont scandalisé les partisans du *maxima debetur puero reverentia*...

Chez *Plon et Nourrit.* — M. E. Daudet fera paraitre au commencement de novembre la *Conjuration de Pichegru* et les complots royalistes du midi et de l'Est (1795-1797) d'après des documents inédits.

Chez *J. Rothschild* paraîtra un ouvrage de M. A. Odobesco consacré au *Trésor de Pétrossa*, où l'auteur étudiera l'orfévrerie antique. Cartonné, le prix du volume sera de 200 francs, relié 240 francs.

Au commencement de novembre paraîtra une nouvelle revue : *Revue Napoléonienne*. Son directeur, le baron Lumbroso se propose d'y traiter « scientifiquement » toutes questions se rattachant à l'époque napoléonienne. Dans le premier fascicule, on nous offrira des lettres interceptées, écrites par les généraux français en Espagne de même que la correspondance du duc de Bassano et Maret avec Serurier (ministre français en Amérique, 1813.)

Angleterre. — Plusieurs grandes maisons d'édition nous communiquent des renseignements au sujet de leurs prochaines publications devant intéresser tout particulièrement le public français :

Chez *Heinemann* il paraîtra dans la collection . *Les Grandes nations* : *Le Peuple français*, par A. Hassall.

Henry James publiera également chez *Heinemann* un *Voyage en France* avec de nombreux dessins originaux de J. Pennell.

Chez *Bell* : *La Décoration et l'ameublement en France au XVIIIe siècle*, par Lady Dilke, avec de nombreuses planches hors texte.

Chez *Sampson Low* : *La France, l'Angleterre dans la Méditerranée* (1660-1830), enfin,

Chez *Harper* il paraîtra un ouvrage volumineux sur *Mme Récamier et ses amis*, par H. Noel Williams. On y trouvera, entre autres, la reproduction de toute sa correspondance avec Benjamin Constant et Chateaubriand.

On annonce une série de réimpressions des œuvres de George Eliot. Est-ce un signe de renaisssance du goût anglais qui commence enfin à se révolter contre les affreux « novels » des jeunes et vieilles « misses » qui envahissent le marché anglais.

Thomas Hardy l'auteur de *Jude l'Obscur*, va publier prochainement un volume de poèmes.

Allemagne. — Les études littéraires d'ensemble mises à la mode par *La Revue* rencontrent de nombreux adhérents non seulement en France, mais aussi à l'étranger. C'est ainsi qu'à la suite de notre enquête sur l'*esprit français*, on a procédé à des enquêtes analogues sur l'esprit belge, allemand, anglais, etc. D'autre part les études sur les types sociaux dans le roman et l'art français moderne (la femme, le prêtre, l'adultère, l'homme politique, l'homme de lettres, etc., dans le roman) viennent de donner naissance à toute une série de publications tendant au même but de généralisation et d'enseignement social et littéraire. Signalons surtout dans cet ordre d'idées un volume très remarquable de Oscar Kohlsmidt sur le pasteur évangélique dans les lettres modernes (1901, Berlin). Quoique pasteur lui-même, l'auteur présente avec une rare impartialité les défauts du clergé protestant, tels qu'ils se manifestent dans les lettres allemandes — de nos jours.

Les deux masques de Paul Saint-Victor viennent de paraître dans une admirable traduction allemande de Carmen Sylva, chez Al. Duncker à Berlin.

Italie. — Le critique dramatique de la très sympathique revue littéraire de Florence, Marzocco, a eu la bonne fortune d'assister à une lecture privée de la nouvelle tragédie de Gabriel d'Annunzio. Voici en quels termes il rend compte de ses impressions :

« En présence des interprètes et de quelques amis intimes, dans sa villa de Florence, la Cappoucina, Gabriel d'Annunzio a lu, le mercredi 2 octobre, sa *Françoise de Rimini*... La solide structure organique de la tragédie, considérée au point de vue purement théâtral, a paru à tous une force indiscutable de la nouvelle œuvre. Celle-ci ne se rattache en rien à la tradition de cette tragédie historique, de fâcheuse mémoire, qui jadis triompha longtemps sur les scènes italiennes. Ici, la tragédie laisse de côté la rhétorique déclamatoire et le vêtement classique, autrefois uniformément adaptés aux héros les plus éloignés et les plus divers dans le temps et dans l'espace. Elle prend à son compte les procédés réalistes du drame moderne.

« Une parfaite, étonnante connaissance des personnages, des faits, des milieux, dirigée par un sens tragique rare, crée une résurrection scénique qui, pour être fidèle à l'histoire, ne perd rien de l'intensité du drame. Documents ignorés, chroniques oubliées, obscures traditions lui fournissent une matière précieuse. L'admirable langue du XIIIe siècle s'y manifeste dans toute sa richesse, et, sans le plus petit effort, dans la courbe des phrases les plus spontanées, cette langue se ploie aux exigences d'un dialogue qui, des facéties d'un joaillier, des arguties d'un marchand florentin, du babillage de jeunes femmes frivoles, s'élève jusqu'aux notes les plus hautes de la passion, exprime les ironies les plus subtiles, les cruautés les plus raffinées, les desseins les plus féroces. Et voici que l'hendécasyllabe, combiné avec quelques septénaires et quelques quinaires, se révèle à nous comme le mètre dramatique idéal de cette langue magnifique : rapide et pressé, incisif et sonore, délivré enfin des cadences monotones et des fastidieuses inversions qui nous firent toujours apparaître notre tragédie comme bien éloignée de toute vérité, de toute vie. Cette plénitude et cette intensité dans la représentation tragique de l'histoire d'amour nous la fait voir sous un aspect absolument différent de celui qu'accrédite notre tradition théâtrale. »

Russie. — Un « musée Dostoïewsky » est sur le point de voir prochainement le jour à Moscou. Le musée contiendra entre autres tous les ouvrages manuscrits de l'auteur des *Frères Karamasov*, les éditions de ses œuvres en toutes langues, l'iconographie complète du grand écrivain, une collection de son mobilier y

compris son bureau de travail, etc.

Le musée est au complet et son inauguration est imminente. A l'heure qu'il est, Mme Dostoïevsky, la veuve du grand écrivain comme elle vient de l'annoncer à un de nos collaborateurs, met la dernière main au *catalogue du Musée*.

Miscellanea. — Notre illustre collaboratrice Mme Carmen Sylva, faisant bon marché du protocole, vient d'envoyer la collection de ses œuvres au comte Tolstoï. Dans un très gracieux *post scriptum* qui accompagnait l'envoi, la Reine parle du bonheur que lui procurerait la pensée que ses ouvrages se trouvent sur le bureau de Tolstoï. Le grand vieillard, dans son accusé de réception dit entre autres :

Je connais le cœur et le génie de la Reine qui donne par son talent, de la vie aux chants de son peuple et unit dans son cœur l'amour des grands et des humbles. Sur le trône ou au milieu du peuple, le cœur féminin est toujours agité par les mêmes émotions. Il n'en est pas, hélas! de même chez les hommes.

La collection et l'achat des livres sont fréquemment aussi avantageux que l'achat des tableaux et gravures. Il résulte des calculs établis par M. W. Robert, que la bibliothèque du lord Ashburnam, dont la vente a produit environ 4 1/2 millions de francs, n'avait coûté à son propriétaire que 2 millions. On sait, par exemple, que la Bible de Mazarin pour laquelle le noble lord n'a donné que 10.000 francs a été vendue plus tard pour plus de 30.000 francs.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 Octobre. Mgr Gabrich raconte *l'histoire du catholicisme* aux Etats-Unis durant le XIXe siècle. Voici les résultats de ses calculs :

En 1800, il y avait 1 évêque avec coadjuteur, 40 prêtres et environ 50.000 catholiques, sur une population totale de 5.300.000 ; — en 1850, on comptait 6 archevêques, 27 évêques, 1.800 prêtres, 1.245 églises et approximativement 1.614.000 catholiques, sur une population de 23 000.000 ; — en 1875, le nombre était monté à 11 archevêques, 56 évêques 5.074 prêtres, 5.046 églises et 5.620.000 catholiques, sur une population de 45.000.000. — En 1900, les archevêques sont 14, les évêques 80, les prêtres 11.987, les églises 10.427 et la population catholique élevée à 10.778.000, sur un total de 76.000.000.

Le Comte J. Grabinski fait un portrait de *Fr. Crispi* d'après les dernières publications italiennes. — Quelques lettres inédites concernant un projet de restauration monarchique, il y a trente ans (en 1872). — P. Giquello consacre des pages enthousiastes au barde breton *Th. Botrel* « dont les vers » ont des beautés qui charment l'âme, la bercent, la ravissent, la font frissonner et vibrer. » Les exemples des vers reproduits par Giquello ne produisent cependant point cet effet miraculeux, ce qui prouve tout simplement que la diction et la voix de Botrel doivent seconder son talent de poète.

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes, espagnoles, néerlandaises et scandinaves* dans notre numéro du 15 Octobre.

L'analyse des revues est faite dans l'ordre alphabétique. *Nous insistons sur ce point, les directeurs de plusieurs périodiques français ou étrangers ayant cru utile de soulever certaines questions de préséance qui, vu le système adopté par nous, n'ont point de raison d'être.*

Nouvelle Revue. — 15 Octobre. — D'après Louis Jadot les relations entre *Anglais et Allemands* seraient des plus tendues. L'Allemagne s'efforce de maintenir de bonnes relations avec la Russie partout, sans se préoccuper des désirs ou des intérêts anglais.

La politique allemande est bien trop pratique pour agir autrement, et il rentre plutôt dans son jeu d'exploiter la peur que la Russie inspire à l'Angleterre pour obtenir de celle-ci des avantages réels en échange d'un appui qui se montre dans la pratique être à peu près illusoire.

Et maints Anglais, en présence de cet état des choses, se demandent, s'il n'y aurait pas lieu de se rapprocher ouvertement de la Russie au lieu de la bouder ou de l'irriter. — Mikhael Suni résume la *question du microbe* et s'attaque aux doctrines microbiennes. Le microbe, d'après lui, ne saurait être invoqué logiquement comme agent d'initiative, comme cause originelle des maladies, car il

n'y a pas concomitance entre son entrée en scène et l'apparition du mal, et il a plutôt l'air d'obéir à l'organisme que de lui commander...

Les élèves de Pasteur ont tort de vouloir tout ramener au microbe et la guérison des maladies qu'il provoquerait à des traitements par des sérums, dont un seul (antidiphtérique) aurait jusqu'à présent donné de bons résultats. — Des nouvelles et comédies signées G. Guiches, Boyer d'Agen, etc., et des pages extraites du livre de Jules Simon récemment paru : *Le soir de ma journée.*

Revue de Paris. — 15 Octobre. — E. Dufeuille rend un hommage au prince *Henri d'Orléans*, énumère ses mérites et raconte ses voyages. — A. Aulard examine le rôle joué par *l'Abbé Barbotin* pendant la Révolution. A la Constituante ce fut un obscur parmi les obscurs ; de l'homme privé et du curé avant 1789 on ne sait presque rien. La philosophie du siècle était cependant dans son cœur, et appelé par ses concitoyens, il est allé siéger aux Etats généraux où il a, du reste, joué un rôle très effacé. — Conjectures sur *l'avenir de Chine*, par d'Anthouard. Si elles ne sont pas très profondes, elles ne sont pas trop neuves non plus. D'après l'auteur, « une période de transition, y commence qui aboutira soit à une rénovation de la Chine ou bien à un partage. » On s'en doutait un peu. — Arthur Chuquet rappelle la vie de *Henry Beyle* comme officier de cavalerie et Ivan Strennik raconte la vie et les croyances des *Doukhobors.*

Revue des Deux Mondes. — 15 Octobre. — Mme Th. Bentzon raconte la vie du célèbre nègre *Blooker Washington* d'après son livre « Up from Slavery ». (En remontant de l'esclavage). Né vers 1858, le futur éducateur de sa race a passé ses années de jeunesse dans l'esclavage. Après avoir travaillé durement dans les mines de charbon, il entra dans l'école fondée par le général Armstrong pour les gens de couleur. Tout entier à ses nobles préoccupations d'améliorer le sort de ses pauvres frères, Washington faisait, durant les vacances, le métier de garçon de restaurant. Tour à tour maître d'école, grand orateur, il s'appliqua avec un dévouement sans pareil à diriger l'instruction des Peaux-Rouges qu'Armstrong avait amenés dans son école. Voici un extrait du livre de Washington qui montre jusqu'où vont les préjugés de race aux Etats-Unis. Un de ses élèves prit le mal du pays et Washington devait le reconduire.

Le voyage se fit en bateau à vapeur. On sonne le dîner. Washington, qui croit savoir ce qu'est l'esprit de caste en Amérique, attend que le grand nombre des passagers aient achevé leur repas, puis il pénètre avec l'Indien dans la salle à manger; mais aussitôt il est averti que son élève seul peut se mettre à table. Même aventure à l'hôtel où ils descendent en débarquant à Washington. Le Peau-Rouge est reçu avec bienveillance, mais le nègre est absolument repoussé. Ces incidents ne sont pas rares ! Frederick Douglass, l'homme de couleur qui se distingua le plus par des talents exceptionnels, ne fut-il pas forcé, durant un voyage en Pennsylvanie, de faire route avec les bagages, bien

qu'il eût payé sa place dans le compartiment des voyageurs? Quelques-uns de ces derniers, des blancs d'un esprit libéral, le plaignirent assez maladroitement d'avoir à supporter cette honte. Il se redressa aussitôt sur la malle qui lui servait de siège. « On ne saurait faire honte à Frederick Douglass. Cette insolence ne dégrade que ceux qui me l'infligent. »

Vers 1884 Washington fonda une école du soir sur le modèle du *Hampton-School* créé par le général Armstrong. Elle compte aujourd'hui 457 étudiants.

Il sort de son école des charpentiers, des serruriers, des fermiers, des tailleurs, etc. Vingt-huit industries sont enseignées. Les étudiants ont élevé eux-mêmes les bâtiments qui couvrent leurs terres, ils fabriquent jusqu'à la brique. Tous bons sujets et faisant honneur aux leçons de morale de leur président. Aussi les vieux Sudistes les plus obstinés estiment et soutiennent celui-ci. Ils n'en sont pas encore à l'appeler M. Washington Blooker, ce qui établirait la reconnaissance d'une égalité sociale impossible, mais ils le nomment « Professeur » sur le ton de la déférence, et l'année dernière quand le président de la République est venu visiter Tuskegee, ces aristocrates qui s'intitulent les démocrates du Sud, ont parfaitement admis que Washington montât dans la même voiture que M. Mac Kinley et le gouverneur de l'Alabama.

Ajoutons que Washington passe pour un conférencier de premier ordre. — Gaston Paris donne un compte rendu du *nouveau dictionnaire* de Hatzfeld et Darmestetter. — E. Seillère après un long préambule sur les *aspirations philosophiques et religieuses de l'Allemagne contemporaine* nous offre des détails intéressants sur la vie et les poésies d'un *paysan souabe*, Christian Wagner.

Les trois volumes des *Promenades du Dimanche* sont demeurés le titre le plus sérieux de Wagner à l'attention des lettrés. Par une claire intuition des qualités comme des faiblesses de sa muse, il y façonnait adroitement une forme littéraire si bien appropriée à l'allure ordinaire de son inspiration qu'il en a su tirer un parti surprenant. Nous aurons plus d'une fois l'occasion d'en fournir des exemples. De souffle poétique un peu court, l'auteur, cherchant à traduire les impressions de ses promenades à travers la campagne n'emploie le vers qu'au moment où sa sensibilité s'exalte, et où l'objet de sa description lui paraît mériter cet honneur. Des explications préliminaires, des considérations générales, des transitions toutes rédigées en prose oratoire, coupent donc d'une manière souvent très heureuse la trame poétique du récit. Aussi *les Promenades du Dimanche* reçurent elles l'accueil qu'elles méritaient auprès de tous les amis sincères de la nature et de la campagne, car on respire en ces pages un air sain et parfumé qui vivifie, et les fleurettes des champs y sourient de loin au lecteur, comme elles ont salué de près leur interprète et leur fervent adorateur.

Rouire, dans son étude sur *les colons de l'Algérie*, nous met au courant des résultats obtenus par la colonisation officielle. — A. Filon, dans sa *caricature anglaise*, examine l'œuvre des caricaturistes politiques ayant surtout pour objet les personnalités de George III, Fox, Pitt, la Révolution française et Napoléon Ier.

Revue Scientifique. — 12, 19 et 26 Octobre. — Pinard étudie les rapports de *l'hygiène* avec l'instruction et l'éducation. L'auteur part de ce point de vue que l'enfant ne doit pas ignorer d'où il vient, ce qu'il est et ce qu'il doit aux générations futures. Il faut, en un mot, apprendre aux enfants à vénérer leurs aïeux et à respecter leurs descendants. — *L'individualité et les caractères acquis*, pages détachées du prochain volume de F. Le Dantec. — J.-L. de Lanessan parle en faveur de la *morale scientifique*.

Revue Générale des Sciences. — 15 Octobre. — J. Delage passe en revue les différentes *théories de la fécondation*; le Dr H. Hartmann donne la *revue annuelle de chirurgie*. A relever ce fait que l'auteur ne croit point à la serothérapie du cancer car le sérum de Wlaëff, une autre variation de celui appliqué naguère par Héricourt et Richet, ne produit que des améliorations temporaires, comparables à celles qu'on obtient par l'injection hypodermique où intra-musculaire de bromhydrate ou de chlorhydrate de quinine.

REVUES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

Journal des Economistes. — 15 Octobre. — ERNEST MARTINEAU s'appuie sur le principe de Lavoisier : « Rien ne se crée dans l'Univers, la quantité de matière existante est invariable et ne peut être augmentée » pour établir que le socialisme collectiviste de M. Jaurès n'est pas un socialisme scientifique, et que la propriété des capitaux, loin d'être un privilège, est un droit légitime fondé en raison et en justice. « Si le principe de Lavoisier est vrai, dit MARTINEAU, il n'y a pas de production matérielle et la nature ne concourt pas à la création de la valeur, et alors le principe fondamental du socialisme, son principe de la valeur et de la plus-value est faux, puisqu'il repose sur cette idée que la valeur a sa source exclusive dans la production matérielle, dans le travail des ouvriers manuels incorporé dans des marchandises ». — C. M. LIMOUSIN constate la disparition de l'*instruction professionnelle dans l'industrie nouvelle* et conclut, non à l'inutilité de cette instruction, mais à la nécessité de sa transformation. Le modèle du nouvel enseignement peut être fourni par celui donné dans les Ecoles d'arts et métiers : 1° culture de l'habileté manuelle ; 2° culture de l'agilité intellectuelle.

Mouvement Socialiste. — 1er Octobre. — Dans le *Tsar et la République*, HUBERT LAGARDELLE ne doute pas que « c'est pour le développement de la réaction en Europe que travaille le gouvernement de la République. » — GEORGES FAUCHET recherche quelles seraient, au point de vue de la *question de l'industrie à domicile*, les conséquences de l'application du projet sur les *retraites ouvrières*, et montre que ce projet, dans sa rédaction actuelle, n'échappe pas au grave reproche de favoriser la forme la plus dure de l'exploitation de la classe ouvrière. — PAUL UMBREIT : les *Syndicats en Allemagne*. — A.-M. SIMONS : l'*Unité Socialiste aux Etats-Unis*.

Revue politique et parlementaire. — 10 Octobre. — A propos des élections législatives de 1902, l'auteur qui signe XXX voudrait voir se constituer une majorité républicaine sur un *programme d'union démocratique* (réformes électorales, modification des impôts directs, décentralisation administrative, enseignement, assistance et prévoyance, service militaire), afin de ne pas faire le jeu de la réaction antiparlementaire en continuant à rendre de plus en plus instable la vie ministérielle. — EMILE MACQUART nous indique *comment opérer la réforme électorale*, en prenant pour exemple le fonctionnement de la représentation proportionnelle en Belgique. — Dans la *Prévoyance sociale et les Finances publiques*. L. MOULIN et G. SALAUN, étudient l'état actuel de la législation sur ces matières, l'attitude adoptée jusqu'ici par l'Etat français en face de ces problèmes et quelle est sur le budget la répercussion financière de cette attitude, à la veille de la création probable d'une caisse nationale de retraites ouvrières.

Réforme sociale. — 1er Octobre. — Suite et fin de l'étude de PAUL ESCARD : *Les settlements sociaux*. — Comptes rendus des communications faites au XXe Congrès de la Société d'Economie sociale : *le contrat de mariage et le régime normal des biens à établir entre époux*, par E. THALER ; l'*Union internationale pour la protection de la jeune fille*, par la baronne de MONTENACH ; *la domesticité féminine*, par Mme VINCENT.

Revue philanthropique. — 10 Octobre. — Dans ses *Notes sur l'assistnce à Londres*, RAOUL BOMPARD trace un intéressant portrait de l'infirmière laïque, dans les hôpitaux d'outre-Manche, et demande qu'un essai soit tenté chez nous « pour offrir des conditions de vie décente à nos infirmières dont le recrutement devrait être fait également avec plus de soin. » — Dans ce même numéro, LOUIS RIVIÈRE résume les renseignements qui lui sont parvenus sur le fonctionnement des *écoles d'infirmières* à Paris, Lyon, le Havre, Montpellier, Bordeaux, Rouen, Toulouse. — La *sortie de l'hôpital* inspire à JEANNE LEROY de généreuses réflexions tendant à fournir aux *visiteuses* un moyen plus efficace pour s'intéresser aux hospitalisés guéris et sans ressources.

REVUES INDÉPENDANTES

Mercure de France. — Octobre. — MARIUS ARY LEBLOND fournissent des détails intéressants sur *Leconte de Lisle* sous la seconde République et sous l'Empire. Ils nous montrent le poète en socialiste et révolutionnaire à l'encontre des idées si répandues sur l'impassibilité de l'auteur des « Poèmes antiques. » — Une traduction des pages de WILLIAM MORRIS sur *Les buts de l'art*.

Grande Revue. — Octobre. — GUSTAVE GEFFROY s'élève avec indignation contre les *procédés de réclames*

employés en librairie. En supprimant la critique sérieuse et libre de leurs journaux, les imprévoyants directeurs tueront avec le temps la source actuelle de leurs revenus. Le public cessera de lire leurs journaux-prospectus et les éditeurs de pages des réclames qui resteront sans effet. — Plusieurs *nouvelles* signées de M. A. Leblond, R. Wisner, etc.

Ermitage. — Octobre. — Un fragment du *Thrène* pour S. Mallarmé, par F. Vielé-Griffin. — *Une poésie* de Fr. Jammes.

Revue naturiste. — Octobre. — Une intéressante enquête sur *La Comédie française* avec des réponses de plusieurs critiques, romanciers, artistes, etc. Certains collaborateurs de l'enquête s'y montrent d'une férocité étonnante pour la maison de Molière. Pour Saint-Georges de Bouhélier, c'est le lieu où la convention règne le plus et c'est en outre l'endroit le plus ridiculement affecté de tous les théâtres de Paris ». Pour « Frantz Jourdain, son influence sur l'art est néfaste. Lucien Descaves envisagerait avec indifférence la disparition de la Comédie, car toutes les tentatives intéressantes en art ont été faites en dehors d'elle... Pour les artistes comme Silvain : le théâtre français, c'est le Louvre de l'art dramatique, etc.

Plume. — Octobre. — Frantz Jourdain a quelques pages mordantes sur les *laideurs de Paris en été*. — A Monnier raille *Bjoernson* au sujet de ses appréciations peu flatteuses pour la France et sa mentalité.

REVUES DIVERSES

Carnet historique et littéraire. — Octobre. — A l'occasion du séjour des souverains russes en France, le *Carnet* publie une intéressante monographie de Compiègne, accompagnées de nombreuses gravures. Suite de l'histoire de la société française pendant le Consulat par G. Stenger.

Quinzaine. — 16 Octobre. — E. Ruel étudie les *Essais* de Montaigne au point de vue esthétique et leur attribue les mérites d'une véritable œuvre d'art. Johannes Jorgensen donne une analyse de « l'Inferno » de A. Strindberg. Mais pourquoi Jorgensen s'obstine-t-il à traiter de tout récent, un volume paru il y a bientôt six ans et Strindberg, l'athée avéré, de catholique converti à la Huysmans ou de Verlaine repenti ?

Revue Blanche. — 15 Octobre. — Henri Dagan tend à prouver que non seulement il existe à travers le monde un prolétariat juif considérable, mais en outre que ce prolétariat est l'un des plus misérables, des plus exploités et des plus écrasés par le capital. — Quelques pensées détachées de Stendhal, où nous cueillons cette jolie observation :

Ce sera la noblesse de leur style qui, dans 40 ans, rendra illisibles nos écrivains de 1870.

Revue d'Art dramatique. — Octobre. — Un numéro spécial consacré au féminisme au théâtre. A noter de jolies pages. de Mme Marya-Chéliga la fondatrice du théâtre féministe, sur les femmes-auteurs au théâtre français et étranger. L. Lacour étudie la femme dans le théâtre du XIXe siècle, et Herlor nous apprend quelle sera la femme dans le théâtre de demain. Les femmes de Hervieu ou Jules Case ne s'attaquent que partiellement aux maux de la société actuelle, tandis que le théâtre que préconise la brillante rédactrice de la *Fronde* ira jusqu'au bout des revendications et bataillera pour une complète transformation sociale, politique et morale.

Revue Internationale de l'Enseignement. — 15 Octobre. — Van Hamel examine la v e universitaire dans l s Pays-Bas et S. Evelin les progrès de l'éducation morale en France.

Revues Anglaises et Américaines

Blackwood's. — Octobre. — Comme dans la plupart des périodiques anglais de ce mois, la question sud-africaine fait l'objet du principal article de ce numéro. Un anonyme y recherche quel doit être à cet égard le programme du *parti libéral* s'il reste d'accord avec ses traditions et déclare que si Gladstone vivait encore il prendrait certainement le parti des Boers. — Alexandre Michie, à propos de *la Chine*, s'efforce de démontrer que les récents événements n'ont en définitive été qu'un fiasco pour la diplomatie européenne et un échec pour la civilisation chrétienne qui s'est offerte à l'Extrême-Orient sous l'as-

pect le plus défavorable, tous ces étrangers s'abattant sur le Céleste Empire soldats, marins, marchands, missionnaires, n'ayant montré sous toutes les formes que le spectacle de la brutalité se déchaînant sur les Chinois sans défense. — W. B. Harris décrit les *confraternités musulmanes de l'Afrique Septentrionale* et spécialement celle des Senoussi, qui est la plus puissante. Il y a là un mouvement religieux en recrudescence par suite de la politique du gouvernement français au Maroc. L'auteur accuse la France de semer la division parmi les Senoussi en favorisant la naissance et le développement de sectes rivales. — Andrew Lang. *Les Jeux dans l'ancienne France et dans la France moderne.*

Bookman (Américain). — Septembre. — James M. Dixon fait remarquer que *la Crise* (le roman sensationnel dont nous avons longuement parlé ici), doit son succès considérable à l'exactitude des portraits et des descriptions. Ce n'est pas un roman historique où la fiction dénature, comme dans tant d'autres, les faits réels, c'est de l'histoire vraie et vécue qui se déroule avec tout le charme et l'émotion du roman le plus mouvementé. — William T. Larner fournit quelques documents curieux sur *la parodie*, un genre qui est actuellement très goûté en Amérique.

Century. — Octobre. — Mary G. Humphreys esquisse *les Hommes du nouveau Japon* et raconte la carrière de plusieurs de ces « faiseurs de l'empire moderne » — John M. Howell dit beaucoup de mal des élèves de l'*Ecole des Beaux-Arts de Paris* et les traite tout simplement de barbares, en condamnant les vexations exercées par les anciens à l'égard des nouveaux. Article grincheux et visiblement exagéré. — J. A. King discute la question de *la traversée de l'Atlantique en ballon.*

Commonwealth. — Octobre. — Le Chanoine Barnett se plaint avec d'autres membres du clergé anglais du *manque de ministres* et de candidats aux ordres. La principale cause en est au peu d'avenir que promettent les cures ecclésiastiques. D'autre part « la marée de la vie spirituelle est basse ». La foi diminue, et ceux qui consentent encore à devenir clergymen n'y voient plus en général, qu'une profession. En attendant les villes et les villages sont progressivement dépourvus de pasteurs, la situation s'aggrave et le matérialisme, la critique agnostique ne font que l'empirer. Aucun des collaborateurs de cette enquête ne donne un remède précis ou efficace. — Le Chanoine Scott Holland proteste contre *la guerre sud-africaine*; il n'admet pas que l'impérialisme puisse employer les forces vives de la nation à la conquête d'une race blanche, conquête qui, suivant lui, n'est qu'une violation des principes mêmes sur lesquels doit reposer l'empire britannique. L'auteur fait l'éloge de la sincérité religieuse des Boers et dit que ceux qui veulent les contraindre par la force à abdiquer leur nationalité ne sont pas seulement inhumains, mais impies. Ces arguments auront vraisemblablement une grande influence sur le peuple anglais qui est, comme on le sait, encore, dans presque toutes les classes sociales, attentif à la voix du clergé.

Contemporary. — Octobre. — L'évêque américain J.-W. Hamilton, qui a connu personnellement *William Mc Kinley* pendant plus de vingt ans, apporte un tribut personnel d'admiration au feu président, qui, déclare-t-il, sera considéré par la postérité comme l'un des chefs d'Etat les plus éminents qu'aient eus les Etats-Unis. — Poultney Bigelow met en regard de ce portrait celui du *président Roosevelt* et croit que le nouveau président sera bientôt le promoteur d'un Congrès de tous les pays de langue anglaise pour y discuter les bases d'un arbitrage international. Les Boers n'en seraient pas exclus et M. Roosevelt, qui a du sang hollandais dans les veines, ne peut être que sympathique à un arrangement qui mettrait fin à cette triste guerre de l'Afrique australe. — Miss Hobhouse donne des renseignements navrants sur

les camps de concentration. Elle nie formellement que cette mesure prise à l'égard des femmes boers soit, comme l'ont écrit certains journaux impérialistes anglais, un acte de charité. « Jamais, ajoute-t-elle, depuis l'époque de Nabuchodonosor, on n'a vu pareil spectacle : 93 000 femmes et enfants de race blanche et 24.000 indigènes enfermés dans des enclos où l'on meurt comme des animaux sans secours, où sévissent les épidémies sans que personne s'occupe de les combattre. Les femmes et les enfants de ceux qui luttent pour l'indépendance de leur pays sont traités presque comme des criminels de droit commun, et s'il en est qui expriment leur indignation, on les punit aussitôt de la prison. » Miss Hobhouse est persuadée que si la guerre se prolonge, la famine fera bientôt des victimes sans nombre. Elle répète le vœu qu'elle a exprimé au Congrès de Glasgow, « que pendant toute la durée de la guerre tous les offices religieux célébrés dans le royaume de la Grande-Bretagne commencent par confesser le crime de la nation anglaise en demandant la fin de ces horreurs, car Dieu ne peut, suivant la parole d'Isaïe, que détourner les yeux de ceux dont les mains sont teintes de sang ». — H. Morgan-Browne s'inscrit en faux contre les détracteurs du mouvement économique en Angleterre et essaie de prouver par la complaisante statistique qu'il n'est pas vrai du tout que la Grande-Bretagne soit industriellement et commercialement en décadence. A l'en croire les riches sont devenus depuis trente ans plus riches, les pauvres moins pauvres et tout est pour le mieux dans la meilleure des Angleterre possibles. Heureux Candide!

Cornhill. — Octobre. — Reginald Blunt publie une série de *lettres inédites de Mme Carlyle*, qui offrent un vif intérêt parce qu'elles sont pleines de détails attachants sur la vie de famille et l'intérieur du célèbre écrivain. — G.-S. Street, *La persistance de la jeunesse.*

Critic. — Octobre. — Tighe Hopkins raconte les débuts et les progrès de l'*édition Tauchnitz.* Créé en 1837, l'année de l'avènement de la reine Victoria, elle établit le principe de la propriété littéraire, à une époque où les auteurs et les éditeurs n'y songeaient point. L'Edition Tauchnitz, connue aujourd'hui du monde entier, acquit progressivement un succès qui est sans égal dans les annales de la librairie. Elle ne fut pendant longtemps qu'une reproduction « autorisée »; depuis la convention de Berne, elle est légalement protégée (*Copyright*). En 1891 elle est devenue, par des traités intervenus avec les auteurs anglais et américains, la seule édition « continentale » des ouvrages publiés dans la Grande-Bretagne et dans les Etats-Unis. Elle compte dans sa « Collection blanche » toutes les œuvres littéraires remarquables qui, depuis trois quarts de siècle, ont paru en langue anglaise. — Emilie Stone Whiteley nous révèle les rapprochements qu'il y a à établir entre *Henry Esmond* (de Thackeray) et *Les Rois en Exit* d'Alphonse Daudet : même sujet, mêmes caractères, mêmes situations, non en totalité évidemment, mais des ressemblances et des analogies frappantes, sans que l'on puisse dire que l'une des œuvres ait servi de modèle à l'autre. — Trois pages d'une amusante « version de poche » de la *Ville Eternelle* (« Eternal City ») de Hall Caine qui, en dépit des critiques sévères dont le roman est l'objet sous le double rapport de l'intrigue et du style, atteint son 200e mille. *Critic* calcule que si l'on mettait tous les exemplaires l'un sur l'autre en un seul tas, il faudrait pour grimper jusqu'au plus haut faire un chemin d'une bonne lieue (plus de 3 milles d'Angleterre).

Fortnightly Review. — Octobre. — Les guerres actuelles et prochaines fournissent la matière de plusieurs articles de ce numéro. H. Whates, dans *une année de Lord Lansdowne*, nous apprend que ce ministre des Affaires étrangères au cours des douze mois qu'il tint le portefeuille eut le talent de mettre l'Angleterre à deux doigts d'une guerre avec la Russie, à propos de la Mandchourie et, d'autre part, de

faire tout pour provoquer un casus belli avec les Etats-Unis au sujet du traité Clayton-Bulwer. Cela n'empêche pas l'auteur d'exalter les mérites de Lord Lansdowne. — Ailleurs le capitaine GAMBIER, commentant la question *du sultan et des prêteurs d'argent*, soupçonne la Russie d'avoir ourdi toute une trame mise sur le compte de la France pour faire échec à la politique de l'Allemagne à Constantinople. Quoi qu'il en soit, l'auteur de l'article constate que l'Angleterre, complice des desseins allemands dans le Levant, a singulièrement compromis son prestige sur le continent. — Ailleurs encore le baron PIERRE DE COUBERTIN donne comme inévitable à brève date une *guerre dans* l'*Europe centrale* qui aurait pour origine la situation de l'empire austro-hongrois, à la mort de l'empereur actuel. Il y aura une débâcle, car l'Allemagne voudra s'annexer l'Autriche. De Coubertin prétend que lord Salisbury a déjà promis le concours de l'Angleterre à l'Allemagne, si cette éventualité se produit et si l'empereur Guillaume veut étendre ses possessions, en vue de s'assurer des frontières maritimes et des ports, ce qui ne peut se réaliser qu'en faisant main basse sur l'Adriatique, ou sur la Belgique ou la Hollande. — H.-G. WELLS « anticipe » ou prédit l'*avenir des langues*. Celles des petites nations disparaîtront. La langue italienne continuera peut-être de régner dans la vallée du Pô, mais conjointement avec le français. L'espagnol et le russe, quoiqu'ayant un vaste domaine, ne seront jamais acceptés dans toute l'Europe. En l'an 2000, il n'y aura comme langues dominantes que l'anglais, le français et, probablement, mais avec moins de chance, l'allemand. Or la langue anglaise cède actuellement le pas au français. Il se publie en effet en France plus de livres qu'en Angleterre et il suffit pour se convaincre de la supériorité du français de comparer un magasin de librairie de Paris à un magasin de Londres. Cependant il est possible que l'anglais ressaisisse l'avantage si les gouvernements de langue anglaise s'y emploient sérieusement en favorisant la publication en anglais de tout ce qui, dans le monde entier, contribue au progrès des intelligences. Alors en l'an 2000 l'anglais pourra être la langue parlée et écrite non seulement de l'Angleterre même, mais aussi de la Suède, du Danemark, de la Hollande, de l'Afrique australe, de l'Amérique du Nord, des pays riverains du Pacifique. Seulement, — il y a un terrible seulement, — il faudra pour cela que l'Angleterre soit comme idées, comme tournure d'esprit, changée de fond en comble. — Un « Témoin » porte aux nues l'administration de *Lord Curzon* et le félicite d'avoir fait revivre dans l'Inde anglaise le loyalisme qui était au déclin. — D.-C. BOULGER réclame la prise en considération des *Intérêts de l'Inde en Chine* et appelle l'attention du gouvernement anglais sur la nécessité de ne pas laisser exclure l'Inde des marchés chinois que vont ouvrir les chemins de fer de Yunnan-fou et de Soui-fou, en même temps qu'il conviendra d'avoir l'œil sur les agissements de la Russie en Kashgarie et sur ceux de la France dans la Chine sud-occidentale. — SWIFT MC NEILL combat le projet de restreindre la *représentation irlandaise dans la Chambre des Communes.*

Forum. — Octobre. — HENRY SHERMAN BOWELL prend à tâche de prouver que *la dette publique américaine* depuis son origine à l'époque de la guerre d'indépendance jusqu'à nos jours, avec ses augmentations obviant aux besoins impérieux de la vie moderne et aux exigences des conflits qui ne pouvaient être évités, s'est toujours trouvée en équilibre dans le passé comme dans le présent, les Américains ayant compris de tout temps que le plus ferme rempart de la nation est le maintien et la solidité du crédit national. — P. MAXWELL FOSHAY, préconise l'*organisation de la profession médicale*. Les médecins ne sauraient se borner à leur clientèle. Ils ont pour devoir, tout en perfectionnant l'art de guérir, d'enseigner au public les moyens de diminuer les cas de maladie et d'augmenter

les cas de longévité par la sage application des lois de l'hygiène, dont l'observation devrait être imposée à tout le monde. Ils ont également pour rôle de faire voter une législation rigoureuse et pratiquement utile contre la falsification de denrées et contre la vente de produits pharmaceutiques contenant des poisons. Il importe enfin qu'ils se concertent pour défendre, sous tous les rapports, la santé des populations puisqu'ils sont sur ce terrain plus compétents que personne. — R. E. C. Long explique ce qui a été fait depuis vingt ans pour la *colonisation de la Sibérie*, où le nombre des émigrants s'est accru énormément, par suite de la création du transsibérien. La mesure la plus propice à l'émigration a été l'établissement de dépôts qui ont été construits à de courts intervalles sur la ligne entre Tchelabinsk et Stretensk, de même que sur l'Amour, l'Oussouï et les principaux cours d'eau de la Sibérie occidentale. Une autre amélioration s'est rencontrée dans la création d'une section d'émigration au ministère des Affaires intérieures à Strasbourg, ce qui a permis de mettre sous tous les yeux les statistiques jusqu'alors gardées secrètes. En outre, le gouvernement a fait rédiger et répandre parmi les paysans russes des brochures contenant tout ce qu'il est utile de savoir sur la vie sibérienne, sur les ressources agricoles, minières, etc. de la Sibérie. — Albert G. Robinson pronostique ce que sera l'*Afrique australe de demain* et croit à la formation d'une fédération se rapprochant du Dominion, du Canada, sous pavillon anglais ou bien à la constitution d'une vaste république sud-africaine, où il n'y aurait plus ni Boers, ni Anglais, mais des Afrikanders étroitement unis par leurs intérêts.

Harmsworth Magazine. — Octobre. — W. T. Stead en parlant de Ski-bo-Castle, où réside le grand financier André Carnegie, nous dépeint le parfait bonheur de cet archimilliardaire, qui trouve autant de joie qu'un enfant à se divertir en combinant les distractions de la campagne et à aller, par exemple, à la pêche, vivant loin du bruit et pendant que le monde entier répète son nom, n'aimant rien tant que la placidité de l'isolement. — E. Goodwin, commentant la rivalité de l'*America* et du *Shamrock* II dans la dernière *course de yachts*, décrit l'évolution de ce sport.

Harper's. — Octobre. — Flinders-Petrie résume les découvertes de tombes royales qui eurent lieu récemment à Abydos. — G. Stanley Hall indique les travaux de *la psychologie nouvelle* en accompagnant son texte de nombreuses illustrations.

Monthly Review. — Octobre. — Le Dr Sims Woodhead étudie la théorie du Dr Koch sur la tuberculose humaine et bovine. L'auteur ne se prononce ni pour ni contre, mais soutient que l'on peut employer contre la maladie des moyens préventifs et des moyens de guérison. Pour lui la phtisie héréditaire est un mythe. L'expérience, dit-il, a positivement démontré qu'elle ne peut être transmise directement des parents aux enfants par œuvre de génération, quoiqu'il soit possible que les enfants prennent le mal au contact des parents. Cependant les risques de cette contagion sont bien moins grands qu'on ne le croit généralement si l'on prend les précautions nécessaires. — Robert Machray se place à un point de vue semi-officiel en examinant la *situation financière* du Japon. Les impôts n'y ont guère augmenté, et si les revenus de l'Etat se sont accrus en dix ans de 185 millions d'yens à 201 millions, le plus fort contingent dans ces chiffres est représenté par les bénéfices qu'ont donnés les entreprises du gouvernement (39 millions d'yens,) 40.000.000 d'yens proviennent de la taxe sur le saki et en réalité les contribuables dont la situation s'est améliorée par l'expansion industrielle n'ont eu en dix ans qu'à payer un excédant de 30 millions d'yens. Ce qui manque au Japon c'est le capital. — Mme Isabelle Bishop, da une *visite au Maroc*, s'est convaincue que l'empire du Chérif est bien resté tel que le virent les voyageurs d'il y a vingt et trente ans : désor-

dres, corruption, cruauté, exécutions, rapacité. Le sultan est sans autorité sur les chefs locaux et ceux-ci ne connaissent qu'une loi: dépouiller quiconque possède un bien et pour faire taire les volés, les jeter dans des prisons où ils sont à la merci de leurs tyrans.

National Review. — Octobre. — Ignotus affirme que *le président Roosevelt* a la très ferme intention de ne permettre aucune infraction à la doctrine de Monroe et d'interdire rigoureusement tout empiètement de l'Europe dans l'hémisphère occidental. Conséquemment les Etats-Unis, pour soutenir strictement cette politique doivent renforcer leur marine et mettre leur armée sur pied de guerre permanent afin de déjouer sur-le-champ toute tentative européenne d'occuper l'un ou l'autre point de l'Amérique du Sud. Ces précautions seraient d'autant plus nécessaires que, selon l'auteur, il existerait dans la convention entre la Russie et l'Allemagne au sujet de la Chine une clause relative à l'Amérique du Sud, clause par laquelle la Russie aurait promis à l'Allemagne de la laisser entièrement libre d'y développer ses intérêts. Il se peut que cette clause n'existe pas, mais il est possible et probable que l'émigration allemande, qui s'était ralentie pour faire place aux Italiens dans l'Amérique du Sud, y augmente afin de ressaisir les avantages de tout genre; or, il est certain que lorsqu'un million d'émigrants allemands auront pris possession d'un lopin de l'Amérique méridionale, ce lopin ne tardera pas a passer aux mains de l'empereur d'Allemagne. Cela peut arriver au Vénézuéla, par exemple. D'ailleurs la pénétration allemande dans l'Amérique du Sud est un fait constant et Guillaume II pourrait sans peine y verser chaque année 100.000 de ses sujets qui seraient d'excellents colons. Les Allemands sont dès maintenant maîtres de plusieurs positions dans l'Amérique méridionale. Au Brésil le commerce leur appartient en très grande partie; ils y ont engagé, il y a deux ans, 750 millions de francs dans des entreprises industrielles et des acquisitions de terrains; au Venezuéla ils sont concessionnaires du réseau ferré. Les Etats-Unis ne pourront agir arbitrairement contre cette invasion allemande, car il y a dans l'Union 3 millions d'individus de naissance allemande, qui ont droit de vote et qui ont leurs représentants dans le Congrès. Ils ne laisseront point inquiéter l'élément allemand. Ignotus croît du reste que les Etats-Unis ont plutôt intérêt à favoriser l'établissement des allemands dans les pays septentrionaux de l'Amérique du Sud pour contrebalancer l'émigration italienne qui grandit considérablement dans les pays méridionaux. — *Qui succédera à lord Salisbury?* Quelques-uns voudraient voir le duc de Devonshire prendre le poste du premier ministre. D'autres opinent pour M. Balfour. Un partisan de ce dernier, M. Whitmore, voit en lui le « premier » idéal, infatigable et incorruptible. Sans doute ses discours de Manchester en 1900 sur les affaires sud-africaines, auxquelles il n'entendait guère, ne sont pas des chefs-d'œuvre de science politique, mais il y a des taches au soleil. Tout compte fait, tandis que le duc de Devonshire ne pourrait par ses excès de prudence et sa pusillanimité que compromettre les affaires de l'Angleterre, personne ne paraît plus apte à recueillir la succession de lord Salisbury que M. Balfour, dont les hautes qualités s'accuseront dès qu'il sera au gouvernail. Quant à M. Chamberlain, personne ne le voit sérieusement concurrencer l'un ou l'autre de ces deux candidats. — W. R. Lawson, s'effraie de *La dette publique de la France*. Elle s'élevait le 1er janvier 1900 à 30 milliards de francs, dont 7 milliards et demi représentent des déficits annuels accumulés depuis vingt-cinq ans. Les dépenses budgétaires annuelles se montent actuellement à 3 milliards 750 millions. Lawson fait un parallèle entre la cherté de la vie à Paris et le bon marché relatif de l'existence à Londres où le gigot de mouton se paie 50 p. 100 de moins, et tout

le reste à l'avenant. L'auteur croit que la France marche rapidement à l'épuisement de ses ressources. — Le chanoine Barry envisageant *L'avenir du catholicisme*, pense qu'il verra revenir à lui un grand nombre de protestants, car « la réforme a failli à sa tâche, qu'elle soit personnifiée par Luther le mystique, Calvin le législateur ou Socin le nationaliste. Les réformateurs n'ont pas amendé, mais ruiné la foi dans les âmes. Il n'y a plus pour eux qu'un moyen de salut : le retour à Rome. » Cette déclaration, venant d'un nom autorisé, indique un nouveau mouvement semblable à celui où entrèrent jadis Newman, Manning, Faber. Et il est important d'en prendre acte.

New Liberal Review. — Octobre. — G. A Raper donne une jolie silhouette de *M. Waldeck-Rousseau* :

Ses distractions sont d'un homme pacifique, il adore la pêche et fait de l'aquarelle. L'air de la mer, en une croisière de yacht, est pour lui le meilleur antidote contre l'atmosphère surchauffée de la Chambre. Comme homme on le prendrait pour un officier de cavalerie bien plus que pour un homme d'Etat. Grand, maigre, les yeux bien ouverts, le menton long, pour la joie des caricaturistes, la moustache forte, grisonnante, la voix claire sans être puissante, il donne l'impression de quelqu'un qui s'est exercé par une longue pratique à accomplir sa tâche avec le minimum d'effort. Les joues sont profondément sillonnées et l'expression est quelque peu mélancolique. Il a un air de responsabilité sans exagération de son importance. Son attitude semble montrer qu'il n'attache pas beaucoup de prix à sa position, mais qu'il veut la garder aussi longtemps que sa propre réputation ou ses devoirs envers l'Etat lui en imposeront la charge. On croit qu'il est décidé à rester au pouvoir jusqu'après les élections générales de l'année prochaine et vu l'influence qu'il a acquise sur la Chambre des députés il n'y a aucune raison de supposer qu'il tombera.

G. Halliday juge que les résultats de la *course des croiseurs* à Gibraltar, aller et retour, ont donné à l'amirauté anglaise une leçon dont elle fera bien de profiter.

Nineteenth Century (and after). Octobre. — W. Laird Clowes estime que le *Président Roosevelt* sera à la hauteur du rôle qui lui incombe.

Américain dans l'âme, il fera respecter les intérêts de l'Amérique partout où ils seront engagés. Cependant il ne s'exagère pas les vertus de sa race. Il connaît le monde et les hommes. Il sera plutôt l'ami de l'Angleterre que son ennemi. Il est d'ailleurs de ceux qui ne se refusent jamais à voir une question politique sous toutes ses faces. Il a fait la guerre mais ne l'aime pas et préfère de beaucoup que les Etats-Unis atteignent leur but par des voies pacifiques, mais il mettra tout en œuvre pour les rendre puissants en Amérique même et au dehors. Il ne les entraînera point dans des complications, car il ne jouera pas inutilement avec la poudre comme Cleveland. Avant tout, il n'est ni mangeur de feu ni jingo et ce n'est pas sur lui qu'il faut compter pour lancer des messages irritants.

Sir Herbert Maxwell déplore le triste état de la *situation forestière de l'Angleterre*. Il y a dans la Grande-Bretagne et l'Irlande 3 millions d'acres de pays boisé qui devraient rapporter 175 millions de francs par an et qui ne donnent aucun rendement appréciable. L'auteur réclame du Parlement le vote d'une somme annuelle de 250 000 fr. (10.000 liv. st.) pendant cinquante années pour faire des plantations sur 1.000 acres. On aurait ainsi 5 millions d'arbres qui commenceraient à rapporter au bout de quinze ans et qui, dans quatre-vingts ans, donneraient un revenu annuel de 800 livres. Ce vote de 10 000 livres pendant cinquante années constituerait un placement progressif d'un demi-million de liv. st. *à peu près ce que coûtent quatre jours de guerre contre les Boers* (la phrase est de sir Herbert) pour fournir un rapport de 93.750 liv. st. Toutefois, pour exécuter ce programme, il faudrait commencer par détruire les lapins, sans quoi la dépense initiale serait bien plus forte.

North American Review. — Octobre. — L'assassinat du président Mac Kinley démontre l'urgence d'une nouvelle législation contre les menées anarchistes. S. C. T. Dodd examine la question au point de vue juridique. Il n'y a pas jusqu'ici aux Etats-Unis de lois uni

formes à cet égard. Quelque Etats, le Massachusetts, la Pennsylvanie, le Michigan, le Delaware, New-Jersey, la Georgie, New-York, ont nommé des commissaires à cet effet, mais aucune décision n'estintervenue. Il faudrait pour résoudre efficacement le problème renforcer et élargir les pouvoirs du Congrès, ce qui nécessiterait un amendement à la Constitution fédérale; mais il y a des lois existantes qui arment assez le gouvernement pour agir pratiquement contre l'anarchisme. Le Congrès a dès maintenant le droit de punir de mort quiconque attente à la vie duprésident ou d'autres hauts fonctionnaires; il a le droit d'interdire l'accès des Etats-Unis à tout étranger suspect de participation aux complots anarchistes et d'expulser tout individu pouvant être dangereux pour la paix et la sécurité publique. — CHARLES JOHNSTON accuse la société en général d'inciter à l'anarchie. Il constate que les anarchistes italiens sont « les fils désespérés d'une nation dont les paysans ont souffert longtemps et souffrent encore des plus odieuses privations, exactions et oppressions, » et il rappelle ce qu'ont écrit sur cette lamentable situation les d'Annunzio et les Marion Crawford. Quant aux Slaves, Polonais, Tchèques, Slovaques qui, enrôlés dans l'anarchisme, se sont déversés en Amérique et auxquels appartient Czolgosz, ils ne sont pas un produit américain comme on l'a prétendu erronément, mais « des résultats des terribles conditions de l'existence écrasante dont le poids s'est accumulé et aggravé en Europe depuis le moyen âge ». Et plus loin :

Ces Polonais, dépouillés de leurs biens et de leur nationalité, forcés de perdre leur caractère originel, confondus *manu militari* avec des Russes, des Allemands, des Autrichiens, Teutons ou Magyars, gardent au fond du cœur la haine contre les dirigeants; leur imagination reste vive, leurs passions ne se tempèrent point; c'est l'amadou qui n'attend qu'une étincelle pour prendre feu ; la révolte couve sans cesse en eux.

Or, quel remède suggère la société, qui se dit en péril, parce que ceux qu'elle opprime se dressent contre elle ? Il n'y a qu'un cri de vengeance, d'extermination, un appel aux châtiments les plus cruels, les plus inhumains. Toutes les férocités de la bête humaine se mettent à l'œuvre. Et tandis que l'anarchiste qui croit agir pour le bien social s'arme du poignard ou du revolver, l'homme qui se dit paisible ne parle que de guillotine, de gibet et d'électrocution, quand il ne se joint pas à la foule hurlante, meute déchaînée, se ruant sur un nègre suspect de viol et le torturant, le mettant à mort, avec un raffinement de barbarie dont le pire des Czolgolz ou des Bresci serait incapable. L'auteur est d'avis que l'anarchisme ne procède que de l'idée de plus en plus répandue que tout homme a individuellement le droit de se faire justicier ; l'anarchiste est un lyncheur comme le lyncheur est un anarchiste. Tant que ces mœurs et ces idées prévaudront, il n'y aura que progrès de l'anarchie,

Jusqu'au jour où il viendra un homme de courage et de large intelligence, un souverain vraiment humanitaire, qui s'appliquera à remédier aux maux qu'enfantent les anarchistes et en faisant cesser la cause du mal en fera disparaître les symptômes. Mais qui apportera cette paix au monde et aux nations ?

A signaler une série d'études sur le gouvernement des grands centres de population et en particulier de villes comme New-York où la corruption a toute carrière et où les Tammany Hall sont possibles. — GEORGE RIVES : le *maire de New-York*, BIRD, S. COLER, les *problèmes financiers d'une grande ville* ; FRANK MOSS, *la corruption de la police* ; WALTER L. HAWLEY *la force et la faiblesse de Tammany Hall.*

Pearson s. — Octobre. — Contient des articles curieux sur l'*ascension des montagnes,* par HERBERT C. FYFE. *Quo non ascendam?* s'est écrié le poète. Où ne monterai-je pas ? On peut monter très haut, dit l'auteur. Ainsi l'homme a déjà atteint le sommet de l'Aconcagua (23.933 pieds), il s'attaque maintenant au mont Everest, mais il n'y parviendra qu'avec de la patience, de l'endurance et de l'argent. Pour

se frayer un chemin jusque là-haut, on dépensera bien deux ou trois ans d'efforts et 250.000 francs et l'ascension ne pourra s'effectuer que du côté du nord, c'est-à-dire dans la région la plus inhospitalière du Tibet. — H. BLOOMFIELD BARR demande pourquoi l'homme en général ne se sert que de *la main droite* et fait à ce propos la remarque que ceux qui travaillent de la main droite partent du pied gauche. — M. CHAUNCEY M. GOVERN, rêve l'union de *John Bull et de frère Jonathan*, mais ne dit pas ce que ce dernier gagnerait au contrat.

Review of Reviews (Anglaise). — *La visite du Tsar à l'Occident.* L'auteur de l'article croit que le voyage de Nicolas II a eu en partie pour objet non seulement de maintenir les bonnes relations de la Russie avec la France, mais de s'entendre sur l'attitude à prendre vis-à vis de la Porte. — Le *millénaire du roi Alfred* qui vient d'être célébré à Winchester, a fourni à lord Rosebery l'occasion de prononcer un discours reproduit dans ce numéro, avec quelques commentaires sur l'empire anglais et la race anglaise : « L'empire passera, mais la race subsistera. » — Pour démontrer ce que les Anglais doivent à eux-mêmes, la *Review* rappelle les origines et raconte le développement progressif de la savonnerie Pears, qui date de 1789.

Review of Reviews (Américaine). — Octobre. — Ne donne guère que des comptes rendus d'évènements déjà connus par les informations de la presse quotidienne, *l'assassinat de William Mac Kinley, l'avènement au pouvoir du président Roosevelt, le congrès œcuménique des Méthodistes, la victoire du parti libéral en Danemark, la mort de Crispi.*

Scribner's. — Octobre. — Le Président ROOSEVELT raconte une *chasse au cougar* qu'il fit au mois de janvier avec sa meute dont il donne une description très intéressante. Le cougar se trouve dans les deux Amériques. C'est un carnassier de grande taille qui détruit beaucoup de gibier et se réfugie dans les arbres lorsqu'on le poursuit. La chasse du président Roosevelt eut lieu dans le Colorado. Il en tua quatorze, pesant de 47 à 227 livres. — W. C. BROWNELL donne une étude sur *Carlyle.*

Sunday Strand. — Octobre. — JOHN MACKIE, un survivant du siège de Wepener, dans l'Afrique australe, révèle un des côtés encore peu connus de la guerre. L'armée anglaise, qui opère contre les Boers, se livre d'une manière effrénée à la passion du jeu. D'où une démoralisation profonde. Il n'est pas rare qu'un soldat ayant amassé ainsi un millier de livres s'occupe de se racheter pour n'avoir plus à se battre. — Quelques pages sur l'*Ecole des aveugles pauvres* à Southwark, quartier de Londres.

Westminster Review. — Octobre. — F.-A. WHITE s'attaque au *libéralisme nominal* qu'il rend responsable de tous les maux passés et présents comme de tous les actes néfastes de l'Angleterre. Ce sont ces libéraux qui dans la guerre de succession d'Espagne voulurent imposer à celle-ci contre sa volonté un usurpateur autrichien, eux qui, grâce à Burke, affolèrent la France et inondèrent l'Europe de sang pendant un quart de siècle, eux qui firent violer la paix d'Amiens, en gardant Malte au mépris des droits de l'Italie, eux qui, avec Melbourne, provoquèrent et entreprirent l'odieuse guerre de l'opium, eux qui avec Palmerston, secondèrent les plans sinistres de Napoléon III, eux qui volèrent l'Egypte et firent exiler Arabi, le seul patriote qu'ait eu ce malheureux pays, eux qui, faisant le jeu des jingoes, déchaînèrent la plus infâme des guerres modernes en lançant l'Angleterre dans l'imbroglio sanglant sud-africain, eux, les libéraux impérialistes, loups sous la peau de brebis, faux frères, apôtres de malheur. etc., etc. — FRANCIS GRIERSON prédit que l'âge approche où l'intelligence triomphera de la matière, où la science l'emportera sur la fortune, ou la force brutale sera vaincue par la force de l'esprit, où la philosophie classique n'aura plus aucun crédit, et où les agnostiques entreront en agonie. — A propos du litige de Koveit, le colonel A. T. FRASER signale l'influence de *l'élément arabe* dans tout le nord de l'Afrique, dans l'Inde et dans le golfe Persique. Ce mouvemen s'accentue de plus en plus en Asie·

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 1er Octobre. — CARLO TIVARONI publie une étude historique et critique sur l'*Anarchie et la Défense sociale*, et tâche de présenter quelques conclusions plus ou moins neuves sur cette question aujourd'hui discutée dans tous les journaux et dans tous les périodiques. A vrai dire l'auteur ne fait que reproduire des arguments rebattus : que la société a le devoir sacré de veiller à sa défense légitime ; que ne pas agir rigoureusement contre les anarchistes serait faire preuve de faiblesse ou de couardise ; que la liberté n'est pas la licence ; que la propagande par le fait est la lutte par le crime, etc. Que punir l'anarchiste de la prison perpétuelle parce qu'il est dangereux pour la société est lui infliger un châtiment plus cruel qu'il ne le mérite; que le « domicilio coatto », l'internement, ne peut que le rendre pire, et qu'il n'y a qu'à le proscrire, etc. — B. LABACANA passe en revue les divers ouvrages qui ont été écrits depuis David Strauss sur la *Vie de Jésus* dans les principaux pays d'Europe. L'auteur croit que l'on ne réussira point à donner une biographie du Christ, répondant à toutes les exigences du sujet ; suivant lui il faut renoncer aux études biographiques sur Jésus et s'attacher à approfondir l'histoire de ses doctrines, dans leurs évolutions et dans leurs sanctions, comme l'a fait, par exemple, Feuerbach et son disciple Rau, dont l'*Ethique de Jésus* a paru en 18:9.

Rassegna Nazionale. — 1er Octobre. — A.-J. DE JOHANNIS demande *s'il est utile de répandre l'instruction dans le peuple*? et soutient l'affirmative en exposant le programme des *universités populaires*, le bien qu'elles ont déjà fait dans d'autres pays que l'Italie, et ce que celle-ci peut en attendre. — LUIGI VITALI résume les idées de l'évêque américain *Spalding*, et regrette que la renaissance du catholicisme, au lieu de se manifester en Italie même, ait aujourd'hui pour foyer l'Amérique. — JACOPO TROCHIA insiste sur l'extension que prendra le port de Venise, grâce au *chemin de fer des Balkans*. L'auteur ne fait toutefois que développer les idées émises dans le volume de Loiseau sur l'équilibre de l'Adriatique.

Rassegna Internazionale. — 15 Septembre. — GUIDO GASPERINI analyse l'œuvre musicale de *Camille Saint-Saens* et attend « un nouveau miracle (*un nuovo miracolo speriamo*) de la prochaine représentation des *Barbares* au Grand Opéra de Paris. — GILMO CAPELLO a découvert au XVIIIe siècle un écrivain russe, *Alexandre Radistchev* né à Moscou en 1749 et qu'il considère comme un *précurseur de Tolstoï*. Radistchev exprime ses idées bien en avance sur son temps dans son « Voyage de Pétersbourg à Moscou » qui fut publié en 1790. La censure en avait permis l'impression, mais Catherine qui, aux premiers actes de la Révolution française, s'était arrêtée sur la pente du libéralisme; s'avisa que le livre dont il s'agit devait être infecté de propagande française, et avait pour objet d'exciter les serfs à la rébellion contre les seigneurs en prêchant l'égalité. Despote capricieuse, quoique supérieurement intelligente, elle fit arrêter Radistchev. Les juges le condamnèrent à mort et ordonnèrent la destruction de l'ouvrage. Alors la tzarine, trouvant la sentence trop cruelle, se contenta d'envoyer l'imprudent philosophe réfléchir en Sibérie. Plus tard Alexandre Ier le rappela de l'exil et le chargea d'élaborer un code de lois modernes, Radistchev, brisé par les souffrances, n'accomplit point cette tâche, et par dégoût des hommes et de la vie se suicida en 1802. Son livre, écrit sous la forme épistolaire, a des pages vibrantes. Il décrit pathétiquement les scènes lugubres de la société de son temps, mais il va plus loin, et avec la vigueur de Dostojewski, de Tolstoï, il fait appel à l'insurrection contre les abus dont il est témoin. Ses idées lui viennent de Raynal, de Herder, de Young et aussi de ses observations et réflexions personnelles.

Rivista d'Italia. — Septembre. — Une série d'articles sur les peintres italiens : *Giotto*, par G. MAZZONI ; *Domenico Morelli*, par U. FLERES ; une étude impartiale sur *Crispi*, par ALFRED ORIANI, et des pages biogra-

phiques et nécrologiques sur le ministre *Coppino*, par ANGELO DE GUBERNATIS.

Rivista politica et letteraria. — 15 Septembre. — ***, au sujet du voyage du tsar en France, examine où en sont les *deux alliances* et constate que les liens de la triplice se relâchent pendant que ceux de l'union franco-russe se raffermissent. L'auteur conseille à l'Italie d'user de prudence, dans ces conditions, et de ne pas céder trop promptement à des conseils d'une rupture avec l'Autriche et l'Allemagne, dont les conséquences pourraient avoir leur répercussion sur les rapports avec l'Angleterre. – Quelques *lettres inédites de Francesco Crispi*. Elles sont datées de 1878 et 1879 et pourront servir de documents à l'histoire de cette époque, et de commentaire à l'incident Haymerlé dont on fit alors grand bruit. A noter cette opinion sur l'Autriche :

L'Autriche fut, est et ne peut être que la négation des nationalités. C'est un empire et non une nation, un camp de soldats et non une agglomération de gens qui travaillent d'accord à une œuvre de civilisation. Allez donc faire comprendre la lumière à des aveugles.

Et ailleurs :

Bismarck, qui doit penser à l'Allemagne et a raison, cherche un point d'appui en Autriche et en Russie, et engagé avec ces puissances, ne pourra plus être lié à nous s'il s'avance dans une politique dont nous sommes exclus. Quelle est et quelle doit être tout au moins notre attitude, pour qu'en Europe notre alliance demeure nécessaire ? Compléter notre défense en poussant nos armements sans nous occuper de ce qui peut arriver ; *traiter avec la France*. Qui s'en occupera ?

Dans le même numéro une étude littéraire de TITO MORINI sur le *Prologue du Décameron* et les circonstances qui incitèrent Boccace à composer cet ouvrage.

Revues Japonaises

Fukuin Shimpo. — Tout en rendant justice à l'élévation de l'esprit du Dr *Yamaji* INOUE TETTUJIRO, combat sa conception de *l'immortalité de l'âme* car, celle-ci loin d'être seulement l'immortalité de l'idée et de la vie sociale et nationale, a en outre des éléments de survivance personnelle.

Nippon Shimbun — apporte de nombreuses preuves pour combattre cette thèse si foncièrement accréditée en Europe que les Japonais ne peuvent qu'imiter et qu'ils ne sont point capables de créer. Or rien ne serait plus faux ! A mesure que la science se répand de plus en plus au Japon, le nombre de ses découvertes et inventions augmentent. Voici les chiffres bien éloquents des demandes et des brevets accordés :

Année	Nombre de demandes	Brevets accordés
—	—	—
1898	1.789	293
1899	1.915	597
1900	2.006	615
1901 (de janvier à mai)	997	222

L'auteur énumère les bénéfices importants réalisés par les inventeurs, ce qui prouverait que leurs découvertes ont une grande valeur pratique et nous apprend, d'autre part, qu'une institution spéciale *Hatsumei-Shoreikai*, une société protectrice des inventeurs, vient d'être créée, dont le but est d'aider par tous les moyens les Edisons japonais de demain.

Taiyo. — Les numéros d'août et de septembre sont des plus intéressants. A relever avant tout la curieuse enquête faite auprès des hommes d'Etat japonais sur le *Japon et la Mandchourie*. Le baron OTOR KEISUKE déconseille énergiquement de se brouiller avec la Russie au sujet de la Mandchourie et d'autant plus de provoquer une guerre qui pourrait être des plus dangereuses pour l'avenir du Japon. La flotte japonaise aura sans doute, le dessus, mais l'armée de terre, nous dit-il, ne pourra se mesurer d'une façon efficace avec les troupes russes. Et Keisuke de tracer une politique machiavélique appelée à rendre les plus grands services à son pays. Le Japon devrait instruire les troupes chinoises, en faire des soldats de valeur et les jeter ensuite à la tête des Russes. — Le vicomte TANI KANJO est également contre la guerre. Essayer

de combattre la Russie, qui se trouve en possession du Port-Arthur, de Taliemwan et du Vladivostock, quelle folie, s'écrie-t-il !

En admettant même que nous soyons vainqueurs dans cette guerre, à quoi cela nous avancera-t il ? Pour en finir avec nos ennemis, il faudrait pousser jusqu'à Saint-Pétersbourg !!

Et Kanjo de nous prouver par une série de considérations historiques que la Russie peut être battue, sans doute, mais aussi qu'elle renaît comme un phénix de ses cendres. Parmi les « foudres de guerre » qui voudraient immédiatement vaincre et ruiner la Russie, se signale le Dr Tomizu Hiroto. Pour lui, le Japon n'a qu'une chose à faire, s'emparer de la Mandchourie, sans tarder...

Les puissances européennes, nous dit-il, ne rêvent qu'agrandissement de leurs territoires. La Russie, l'Angleterre et les Etats-Unis pratiquent une politique agressive... Il faut dévorer les petits pays, si l'on ne veut pas descendre à leur niveau et être dévoré à son tour par les puissances rapaces...

Après avoir pris la Mandchourie; le Japon devrait s'occuper plus activement des troupes chinoises. Il faut en faire des soldats vaillants qui pourraient tirer les marrons du feu, autrement dit, détruire dans l'avenir la Russie et les Russes.

Hiroto s'oppose à ce qu'on échange la Mandchourie contre la Corée. Ce dernier pays est toujours fasciné par la force brutale et voyant les succès matériels obtenus par les Russes, il tendrait de ce côté. D'autre part il faut que le Japon ait un idéal car sans cela il ne mériterait pas d'exister. Et notre idéal, à nous autres Japonais, c'est la pospossession de la Mandchourie :

Nipponjin ippan Kono riso wo mo e moraitai, etc., etc.

Une étude non moins importante est celle que le Dr Inoue Tetsujiro consacre à la *Question religieuse*. En philosophe et moraliste qu'il est, Inoue voudrait réconcilier les principales doctrines religieuses, le bouddhisme, le christianisme et le confucianisme, et il expose avec une grande élévation de pensée l'identité de leurs préceptes moraux. L'auteur va jusqu'à nous dire que la conception de la divinité, telle que la conçoivent les chrétiens et telle qu'elle prévaut chez les Chinois : les *Jotei*, *Tensei* et *Ten*, que représentent les trois mots japonais ci-contre, répondent à la Trinité chrétienne. Alors, pourquoi semer la discorde entre hommes ? Ne sait-on pas que les divergences religieuses sont pires que les antagonismes des races ? Les différentes religions, s'écrie Inoue, croulent et il faudrait s'emparer de leurs débris pour mettre sur pied une religion sublime, empreinte des principes d'humanité et d'amour. Ailleurs, parlant du fameux discours de l'Empereur Guillaume, recommandant « de ne pas laisser de quartier aux Chinois » et d'exterminer ainsi ses semblables, comme des bêtes sauvages, le philosophe Inoue déplore la barbarie, l'ignorance et la bigoterie si répandues en Europe. — Kigeshi Kan ichi donne une histoire du journalisme japonais et il signale sa décadence (déjà !). Le journalisme de jadis fut le journalisme de principes et d'idées, celui d'aujourd'hui n'a en vue que d'amuser et de dépraver le public.

(帝上)

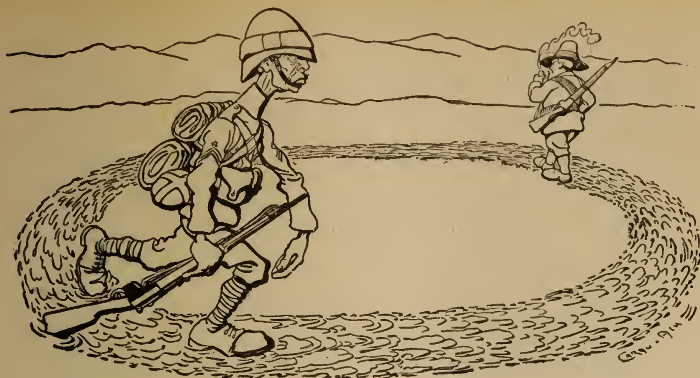
(帝天)

(天)

Tokyo Maishu Shinsi — se demande pourquoi les fils aînés sont toujours plus bêtes que les cadets et l'auteur de nous dire gravement qu'il y a trois sortes de motifs qui contribuent à ce fâcheux état de choses, dont le plus grave serait la précocité d'âge des parents au moment de la conception des premiers enfants. Et voilà pourquoi, d'après le dicton japonais, l'aîné des enfants serait presque toujours borné. *Soryo no jinroku* ! — La même revue, étudiant le réveil des idées et des doctrines sur l'immortalité de l'âme, regrette que ce mouvement laisse si froids les Japonais. Ils sont encore à s'incliner devant cette maxime de Confucius. « Je ne connais rien de la vie, comment voulez-vous que je m'oriente dans le pays de la mort. »

Tokyo Asahi Shimbun — constate les progrès accomplis par les écoles moyennes et professionnelles (*Jitsugyogakko*, ou proprement dit, des « écoles d'affaires »). Relevons ce fait curieux : le nombre des gradués des écoles moyennes en 1895 a été de 30.700 ; en 1897, 52.800 ; en 1898, 61.500 ; en 1900, 80.000. Les écoles refusent leur entrée à des milliers d'enfants, faute de place.

CARICATURES DE LA QUINZAINE



Figaro (Paris). Dessin de Caran d'Ache. — Quel chemin parcouru depuis deux ans!



Punch (Londres). — John Bull exaspéré à son gouvernement « Réveille-toi enfin! »



L'Assiette au beurre (Paris). Dessin de Jean Veber. — Je dois reconnaître la galanterie proverbiale du soldat anglais et lui rendre hommage. Chaque jour j'en ai sous les yeux de nombreux et naïfs exemples. Il est touchant de voir avec quels égards, quels soins les femmes boërs sont traitées.. (Rapport officiel de lord Roberts.)



Echo de Paris (Dessin de Forain.) — Au Transvaal : Le tour du Propriétaire : « Il y a huit jours c'était notre polo ; nous en avons fait un cimetière d'enfants. »



Nebelspelter (Zurich). — Victoria : « Je suis partie et les nuages sombres descendaient sur mon royaume! » — Mme Kruger : « Je suis partie, et derrière le voile de tristesse qui enveloppait mon pauvre pays, j'ai cru entendre les voix sereines d'un avenir juste et grand.

Après les fêtes :



Klod-Hans (Copenhague). — Les effets de l'alliance se réduisen' au plaisir qu'éprouvent MM. Loubet et Delcassé à pouvoir jouer avec la petite princesse...



Kladderadatsch (Berlin). — La presse anglaise et russe trouvent que Ivan peut bien fraterniser avec John Bull, (N'empêche que les deux compères se font des niches tout en s'embrassant.)



Humoristische Blaetter (Vienne). — Et puisque tout est à la joie, MM. Guillaume et Émile se mettent à danser d'accord, d'après la musique de Nicolas...



Fischietto (Turin). — La Russie à l'Afghanistan : « Veux-tu enfin me demander de civiliser et de rendre heureux ton sacré pays ! »



Der Wahre Jacob (Stuttgart). — L'épilogue probable de la guerre humanitaire de Chine.



Amsterdammer (Amsterdam). — Le Tsar : « Eh bien c'est moi qui vous garantis la solvabilité de mon bon ami le Chinois, que je serre de toute ma force contre mon cœur... » (La France, derrière, compte l'argent.)

Le Gérant : A. BAILLIERE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.

LES LETTRÉS DU PARLEMENT

N certain nombre de personnes honorables qui ont échoué à la députation ou qui n'ont pas obtenu au Parlement tout le succès dont elles se jugeaient dignes, ont répandu l'opinion que les Chambres françaises, ainsi d'ailleurs que les Chambres politiques des autres nations européennes, sont composées d'une foule incohérente d'êtres barbares, primitifs, qui ne sont pas encore complètement sortis de l'état de nature. Il faut bien constater que cette opinion, en France, s'est facilement accréditée. Est-ce à raison? Est-ce à tort? Du moins, on entend proclamer de toutes parts que le Parlement est le sanctuaire de toutes les médiocrités : morales, intellectuelles. A ce dernier point de vue surtout, on se gausse volontiers des parlementaires. Les hommes de bonne compagnie n'éprouvent aucun scrupule à déclarer que les politiciens sont et restent des êtres inférieurs dont le cerveau obscur ne fut éclairé par aucune lumière intellectuelle. Ils sont illettrés, disent-ils ; non seulement ils ignorent tout des manifestations littéraires par lesquelles s'exprime le génie merveilleux de notre nation ; mais ils méprisent ce qu'ils ignorent, et délibérément ils ferment leur esprit grossier à toutes les nobles influences qu'exercent les belles-lettres sur ceux qui acceptent d'en supporter le bienfaisant empire. Cet aveuglement les rend bien maladroits à discuter des questions essentielles qui intéressent la prospérité de la patrie, la grandeur même de la République. Il y a plus ; il y a pis. Leur ignorance devient malveillante. Et quand, d'aventure, une âme délicate, un esprit raffiné, un lettré de haute culture, un écrivain profond, un philosophe, un penseur, un romancier, un critique ou simplement un poète s'égare dans leurs assemblées politiques pour les conseiller, les guider ; ou, du dehors, leur donne, avec une discrétion précise, des leçons bien faites pour éclairer et assurer leur marche à travers les embûches des partis adversaires, ils repoussent et les conseils, et les conseillers, s'indignent de leur perspicacité comme d'une offense à leur aveuglement, et n'hésitent point à donner avec éclat les marques vulgaires et caractéristiques de leur dédain. Oui, le parlement français est impénétrable à la douce et pacifiante et ennoblissante influence des lettres et des lettrés. Les politiciens sont ennemis des intellectuels de toutes origines. Ceux-ci n'ont rien à faire avec ceux-là. L'extrême civilisation des uns est incompatible avec l'extrême barbarie des autres. Voilà l'idée, ou bien tel est le préjugé. Vous en rencontrerez l'expression dans les salons où l'on

cause encore, dans la presse où l'on n'est pas descendu encore jusqu'à s'insulter, dans les académies où l'on discute avec désintéressement, dans les cercles où l'on bavarde avec indifférence, sur le boulevard ou dans les provinces, dans les milieux les plus rétrogrades ou dans les mondes les plus révolutionnaires, ici et là, partout, toujours.

Est-ce une idée raisonnable? Est-ce un sot préjugé? Ce n'est pas moi qui déciderai. Mais ne peut-on pas demander aux faits eux-mêmes, aux faits dont les significations ne paraissent indécises qu'à ceux qui se plaisent parmi les incertitudes, ne peut-on pas demander aux faits eux-mêmes de nous donner la réponse, la réponse qu'il faudra bien que nous écoutions. Quant à moi, je me pique seulement de conduire avec une impartialité suffisante cette rapide enquête à travers les réalités. A pénétrer ces deux mondes — monde des écrivains, monde des politiciens — dont l'un affecte trop d'être la plus inaccessible des aristocraties et dont l'autre supporte trop aisément d'être tenu pour un assemblage confus d'individus incultes, on finit par se persuader qu'il n'y a peut-être pas entre ces deux mondes toutes les barrières infranchissables qu'un vain peuple pense... Mais c'est un bon principe, durant une recherche historique, de ne jamais se préoccuper des conclusions auxquelles on aboutira. Au surplus, ce voyage d'exploration à la découverte des lettrés du Parlement constitue, en lui-même, une recherche assez amusante. Recherche attrayante, je le crois; utile, je l'espère. Il n'est jamais inutile de trouver des raisons ou simplement des prétextes de mieux connaître ou d'estimer mieux les hommes qui dirigent les destins d'un nation, et on ne voit pas, dans l'histoire, qu'un pays ait jamais gagné quelque chose à ravaler à ses propres yeux les agents de sa vie politique.

Hâtons-nous donc de dénombrer les lettrés du Parlement. Les lettrés, qu'est-ce à dire? Certainement ceux qui ont écrit des livres notoires, se sont fait un renom d'écrivain, et, par là, ont paru plus dignes de représenter leurs compatriotes dans les assemblées parlementaires, ceux, en outre, qui ont effectué dans les sciences historiques, économiques, sociales, des études approfondies et se sont donné des titres à proposer des solutions pratiques pour les problèmes de la vie des peuples contemporains; ceux simplement qui, par leurs études, se sont rendus plus capables de rechercher, d'examiner ces solutions; ceux qui se sont distingués par leur culture intellectuelle, soit plus littéraire, soit plus scientifique. Oui, que sont, que font ces esprits lettrés, ces esprits cultivés du Parlement? Sont-ils nombreux? Sont-ils une minorité infime? Ont-ils sur leurs collègues une évidente supériorité? Leurs collègues — s'ils sont la foule — sont-ils fiers, ou deplorent-ils d'avoir à côté d'eux cette élite? Sont-ils respectueux ou narquois? L'élite ennoblit-elle la foule ou est-elle abaissée par la foule? Que sont, que font ces esprits lettrés, ces esprits cultivés des Chambres françaises? Hâtons-nous de nous le demander!

I

Entrons d'abord au palais de la vieille garde républicaine, au majestueux et grave palais du Luxembourg. Les sénateurs l'habitent; et le bruit toujours calme de leurs discussions monotones et sages ne trouble point la sérénité radieuse des jardins environnants. Quand, naguère, Challemel-Lacour présidait le Sénat, il répandait sur toute l'assemblée un rayonnement magnifique de culture littéraire. Hélas! ces temps ne sont plus. Mais leur souvenir demeure, qui ne s'efface que lentement. Autrefois, la réunion des sénateurs, présidée par Challemel-Lacour, semblait être une réunion d'académiciens, au moins d'académiciens de province. Et le Sénat était unanime à reconnaître par son respect singulier pour son président, qu'il gagnait quelque chose à être dirigé par ce philosophe hautain, pessimiste, parfois attendri, stoïcien souvent douloureux, prestigieux orateur, qui donna plus peut-être qu'on n'attendait de lui, mais non pas exactement ce qu'on attendait, au temps où on l'attendait, et qui, après avoir longtemps brillé au second rang, eut la satisfaction suprême de ne pas s'éclipser au premier, quand la fortune, pour une fois amie d'un vieillard, l'y convia..... C'était Challemel-Lacour. C'est maintenant M. Fallières, de Nérac. Il faut chanter de moindres chants. Toutefois cet ancien avocat, ce ministre honoraire, a toute la culture comme il a l'apparence d'un vieil universitaire optimiste, et ses périodes oratoires sont toujours convenablement cicéroniennes en leur prolixité.

Et dans les salles somptueuses de la bibiothèque sénatoriale, dont l'atmosphère est si douce, et les fauteuils si profonds, si moelleux, qu'on se demande si la bibliothèque est disposée pour le travail ou pour le sommeil, des groupes se forment et des conversations s'échangent. Voyez, qui passe : le duc d'Audiffret-Pasquier. Il porte assez grandement un assez grand nom. Il eut l'art suprême de conquérir par un seul discours une réputation qu'il eût perdue peut-être, s'il eût prononcé d'autres discours ensuite. Il se rappelle, non sans sourire, qu'écrivant sa lettre de candidature à l'Académie française, il mit deux *c* au mot académie, se dit, sans nulle vanité, que cette faute, venant de lui, était une élégance et conclut, sans se l'avouer, qu'il est assez bien né pour faire partie de l'élite intellectuelle. Non loin, M. Berthelot cause avec M. Mézières; Berthelot, le savant que tous les savants français acceptent pour maître, et dont la gloire immense est fondée sur des œuvres réelles, des œuvres dont la grandeur, si elle échappe à beaucoup, est proclamée par tout le monde; M. Mézières autrefois s'est honorablement enquis des littératures de ces pays où la gloire de Berthelot sera longtemps si vivante, M. Mézières qui fut professeur, qui fut critique, qui est homme politique, qui est journaliste, toujours avec la même facile amabilité. M. de Freycinet, assurément, n'est point homme à dédaigner des aptitudes aussi diverses. Lui, en effet, a eu toutes les curiosités intellectuelles. Les

sciences l'ont conduit à la politique. Il fut diplomate, comme il fut organisateur d'armées, lui qu'on ne vit jamais rire, mais qui, en revanche, sourit toujours ; lui toujours prompt à agir avec précision ou, quand cela est nécessaire, adroit à retarder, à empêcher toute action par des tergiversations admirablement calculées ; M. de Freycinet qui a en toutes choses une culture supérieure à quoi seuls les esprits supérieurs peuvent atteindre, mathématicien indifférent à tout, ironique pour tout, mais dédaigneux d'une seule chose : la beauté littéraire...

Près de ces sénateurs académiciens voici d'autres sénateurs qui mériteraient d'être leurs collègues deux fois. M. Emile Deschanel qui, au soir d'une belle vie tout entière adonnée aux lettres, poursuit encore sa tâche infatigablement. Il a répandu en toute son œuvre ces élégances littéraires auxquelles nous ne sommes jamais insensibles : élégance de la pensée, élégance du style, élégance de la parole. Ces grâces, en s'unissant, se multiplient et l'effet de l'une se développe par l'effet des autres. Et puis, on sait gré à M. Emile Deschanel d'avoir si ingénieusement uni les grandes époques de notre littérature, montré dans les romantiques les descendants naturels des classiques, prouvé ainsi, par l'évolution même de notre littérature, l'entière unité, l'harmonie parfaite de l'âme et de l'esprit français. M. Francis Charmes promène dans les assemblées politiques son observation pénétrante et son ironique discrétion. Ce psychologue imperturbable des hommes et des événements politiques est intéressé toujours, presque toujours amusé par les actes des gouvernements et des oppositions. Il sait mieux que personne l'origine des complications contemporaines. Il regarde la vie nationale du même regard perspicace dont il considère la vie internationale des peuples. Et parce qu'il sait l'histoire du passé, parce qu'il voit dans tout son ensemble l'histoire du présent, il la juge sûrement et chacun de ses jugements d'un esprit si averti, d'une langue si correctement élégante, est une exacte prévision de l'avenir.

L'avenir? M. Constans en sourit. D'ailleurs, tout l'égaie. N'oublions pas que cet aventureux praticien politique fut le plus doctrinaire des professeurs de droit. Et ce railleur, qui connaît trop les hommes, se pique, en son château de Sembel, de se passionner pour des fouilles archéologiques et même pour leurs résultats; et là-bas, en Orient, là-bas, où sa diplomatie faisait merveille, disait-on, il prétendait surtout, lorsque des compatriotes s'en allaient aux rives du Bosphore, que son esprit d'artiste et son âme de poète étaient captivés par la beauté du ciel, les colorations exquises du paysage, l'enchanteur spectacle de la mer bleue battant les côtes. M. Constans est aussi apte à s'intéresser à tout qu'à se moquer de tout. Mais M. Charles Dupuy est moins artiste et l'avouerait volontiers. Cet universitaire a plutôt des réminiscences que des souvenirs littéraires. L'élégance supérieure des idées n'est point le souci de cet homme d'action. Il fut philosophe, ayant étudié la philosophie dans les livres. Mais il n'eut jamais tant

de philosophie que depuis qu'il lui fut donné de fréquenter les hommes et de les gouverner. D'ailleurs, il citerait des passages de nos auteurs classiques, et, au besoin, des vers latins... M. Combes lui donnerait la réplique, M. Combes, qui passait pour un esprit très distingué lorsque les circonstances le firent grand maître de l'Université. M. Couteaux lui répondrait aussi, lui dont l'âme virgilienne s'épanche deux fois par mois en de longues chroniques agricoles où l'on rencontre des pensées délicates et des recettes pour le civet de lièvre... Mais dans la pénombre, j'aperçois M. Dusolier, qui fut poète, nous dit-on, et M. Jacques Hébrard qui ne le fut jamais, mais est un impassible dialecticien de la politique... M. Bernard-Lavergne représente, au contraire, ces sympathiques générations de 1848, avec le goût des principes et une ardente sincérité des sentiments. En face de lui, M. Lavertujon, un adolescent du Sénat, figure avec talent le journalisme moderne de claire et rapide discussion. M. Briens, vaudevilliste du Cotentin, plaisante avec M. Bérenger qui est homme à lui rendre ses plaisanteries, M. Bérenger si soucieux d'étendre l'œuvre politique en œuvre sociale, philanthrope et membre de l'Institut. Le nom de M. Théophile Roussel se joint dans la philanthropie, comme dans l'Institut, comme dans le Sénat, à celui de M. Bérenger. Et le nom de M. de Marcère accompagne leurs noms, que le respect entoure. Certes, nul ne méconnaît l'autorité morale de M. de Marcère, ambitieux du bien public, et qui personnifie à nos yeux un libéralisme nouveau. M. Rambaud a moins d'ardeur pour l'action sinon pour le libéralisme. Historien érudit, mais jamais surchargé par son érudition, il écrit le plus aisément du monde. Il parle moins aisément, peut-être parce qu'il a trop d'idées à exprimer. On le vit ministre. Alors, il était accueillant aux solliciteurs. Ceux-ci entraient dans son cabinet ministériel, pouvaient, une heure durant, lui exposer leurs demandes. Et quand ils se taisaient tout à coup, M. Rambaud, étonné par ce silence, revenait soudain des pays charmants où son imagination distraite avait voyagé. « Ah ! — les questionnait-il avec un sourire — voulez-vous être assez aimable pour me dire ce que vous désirez... » On le vit ministre. Alors, il répondait consciencieusement, abondamment, aux interpellations. Mais il oubliait généralement de faire déposer un ordre du jour de confiance. Et quand un ami bénévole en déposait un, M. Rambaud se demandait toujours s'il n'avait pas tort de l'accepter. M. Rambaud est un esprit très cultivé. M. Thézard aussi, qui fut recteur de l'Université. Mais M. Thézard, s'il est cultivé, n'en dit rien à personne. M. Strauss parle et écrit davantage lui qui joue, de façon si estimable, le rôle de grande utilité parlementaire. Doué d'une évidente facilité d'assimilation, il écrit de tous côtés, dirige des publications qui sont des œuvres, est organisateur avant tout, et toujours proche des réalités. Et voyez ces médecins, qui non contents de se rencontrer à l'Académie de médecine, veulent se rencontrer par surcroît au Luxembourg. Labbé, Cornil, Pozzi. Ils complètent un groupe varié d'hommes in-

telligents, toujours en activité ou à la retraite depuis quelque temps. Mais si l'on peignait encore de ces toiles où l'on unit tous les hommes illustres dont se glorifie une période historique, le Sénat pourrait à l'un de ces tableaux fournir des figurants. Et derrière eux on apercevrait passer tous les conseillers généraux qui ont reçu de l'avancement, les bons propriétaires, les notaires honoraires, tous ces braves gens, si aimés dans leurs cantons, qu'un coup de fortune hausse jusqu'au Sénat, et qui forment, à nos yeux étonnés, la confuse masse sénatoriale...

II

Mais il en est du Sénat comme de l'Académie; on y prend si l'on veut, le repos que l'âge conseille. On ne peut donc pas déterminer aisément si la supériorité de culture intellectuelle assure bien à ceux qui la possèdent l'influence ou le rang auquel ils peuvent prétendre, car, en réalité, il est possible qu'ils n'y prétendent pas. La paix sénatoriale incline à toutes les nonchalances, et beaucoup d'ambitions s'y endorment. La Chambre, au contraire, est le champ où s'agitent, s'exaspèrent toutes les ambitions. La plupart des politiciens y veulent dépenser toute l'activité dont ils sont capables et la produire pour les plus grands résultats possibles. C'est là qu'on peut mesurer avec exactitude l'aide qu'apporte à un politicien la formation intellectuelle, l'action qu'elle lui garantit, la confiance ou la défiance qu'elle inspire et dont il est le bénéficiaire ou bien la victime.

Et d'abord nous tenons les professeurs de l'Université pour les dépositaires de tous les trésors intellectuels de la France. Il est entendu que non seulement ils ont étudié plus longtemps et plus profondément que leurs autres concitoyens, mais on estime que, s'ils sont des spécialistes incomparables, ils sont aussi capables de généralisations. En un mot, ils ont, avec la culture de l'esprit, la méthode intellectuelle qui applique à tous les objets cette supériorité de l'intelligence. Que deviennent les professeurs dans la Chambre, où ils affluent? On est bien obligé de reconnaître que les quinze ou vingt universitaires, montés ou descendus dans la politique, non seulement n'ont pas su conquérir une situation prépondérante à la Chambre, mais n'y jouent presque pas de rôle parlementaire. Certes, ils n'y paraissent point déplacés; ils n'y sont pas inexistants, ni tout à fait négligeables; mais ils se confondent, s'effacent dans la foule de leurs collègues, d'où ne les tire ni le prestige de leur passé, ni l'excellence de leur esprit, ni leur talent oratoire.

Sans doute, on estime fort M. Jules Legrand, esprit solide; M. Perraud, parlementaire récent, dont chaque parole a cette précision juridique qu'on s'empresse de respecter partout où on la rencontre. M. Beauregard est ardent à agir, à discuter, à parler. Il apporte dans chacune de ses argumentations une assurance impérieuse et un peu agressive. Les esprits systématiques sont souvent des esprits courageux et, quelquefois, des esprits superficiels. M. Beauregard est un

esprit systématique. Cet esprit de système fortifie fréquemment ces argumentations, et, d'aventure, les affaiblit. Nul ne doute que M. Beauregard ne soit habile à débattre avec autorité des questions spéciales que ses études antérieures lui ont permis de pénétrer ; le jugera-t-on un jour assez qualifié pour orienter la politique générale. M. Lebret a moins de vie. Il garde un perpétuel silence souriant. Il en devint ministre. Successeur de Demolombe qui avait écrit trente-trois volumes, il a décidé de n'en pas écrire un seul. D'ailleurs, il ne s'en vante pas. M. Chauvin, jeune professeur de droit, n'aurait pas plus d'action s'il avait plus d'activité. M. Michel est bruyant par accès. M. Dumont, philosophe de Lons-le-Saunier, demeure encore un fruste montagnard. M. Gueneau, mathématicien, est peu connu. Qui connaît M. Dutailly, botaniste? M. Rajon fut secrétaire de la Chambre. M. Couyba parle sur la censure. M. Barrois poursuit le songe intérieur qu'il n'achève jamais. M. Lafferre serait laborieux. M. Tourgnol, qui fit chanter par les enfants des écoles de Saint-Léonard cette cantate :

> Gloire à Jules Tourgnol, petit propriétaire,
> Gloire à Jules Tourgnol, principal honoraire!

s'est acquis au Parlement une gloire qui n'est point due tout entière aux mérites qu'il s'attribue. M. Carnaud, dont les opinions politiques et les sentiments sociaux me laissent indifférent, est plus utile à ses adversaires qu'à ses amis. Il recommande peu le corps d'instituteurs dont on m'a dit que la France républicaine a le droit de s'enorgueillir. Il fait voir par ses interruptions trop fréquentes une fatuité que ses discours, heureusement plus rares, ne justifient ni n'excusent. Et voici M. Léon Mirman, esprit nuageux, âme haute. Il vote d'ailleurs assez volontiers contre les ordres du jour qu'il dépose. Les idées les plus générales se pressent confusément dans son cerveau tumultueux. Toutes sortes de préoccupations humanitaires assiègent son âme charmante. Et M. Mirman secoue sa chevelure, d'un œil considère le présent, de l'autre regarde l'avenir, et prononce parfois d'assez beaux discours romantiques, surannés, vigoureux. Il pense le plus honnêtement du monde. Il ne peut souffrir M. de Lanessan qu'il a rudement attaqué. Mais compterai-je M. de Lanessan pour un professeur, lui qui a passé, depuis longtemps, à d'autres exercices.....

Voilà donc les universitaires du Parlement. Observons qu'aucun, sauf M. Jules Legrand, M. Mirman, n'y passe pour lettré. Ont-ils, en effet, une manière trop étroite d'être lettrés? ou le sont-ils moins qu'on ne croit ? Ou bien, ce mérite est-il forcément négligeable à la Chambre? Dira-t-on que les parlementaires, ignorants à l'excès, ont pour ces esprits qui les dépassent un coupable dédain? Ce serait étrange tout de même. Faut-il conclure que la profession politique exige une culture intellectuelle plus large que celle dont tous les professeurs sont pourvus, différente d'elle et qui se traduit de façons particulières?...

III

Dans ce cas, il deviendrait évident que les hommes de gouvernement, les chefs de partis politiques, les directeurs de ministères passés ou futurs, possèdent au plus haut point cette culture intellectuelle qui, façonnée pour le milieu où elle se produit, est la mieux faite pour assurer aux hommes politiques la supériorité dans le Parlement, pour les rendre excellents à dominer les politiciens et, par là, à conduire le gouvernement de leur pays. Assurément, tous ces hommes d'Etat d'hier, d'aujourd'hui, de demain, possèdent des qualités d'esprit, des aptitudes d'intelligence, une science et une pratique des hommes et des choses qu'on leur doit envier ; mais, en revanche, il y a lieu d'avouer que bien peu parmi eux élargissent, élèvent, ennoblissent cette science et cet art où ils excellent, par une culture philosophique, historique, économique, littéraire, et, pour tout dire, par une culture intellectuelle qui, harmonisant, complétant, rehaussant toutes leurs qualités indéniables, les rendraient plus visibles et plus puissantes.

Paul Deschanel, représente évidemment l'homme d'Etat dont la culture intellectuelle embellit et grandit les facultés politiques. C'est même par les études littéraires qu'il en vint aux études politiques et cette méthode, qui donna à son esprit plus d'élégance, lui communiqua en outre une force réelle. — M. Léon Bourgeois d'une intelligence pratique extrêmement développée, est en même temps curieux de toutes choses artistiques, littéraires, philosophiques. Sculpteur à ses heures de loisirs, il fut, aux mêmes heures, théoricien social. Il se plut beaucoup à lire les œuvres un peu hésitantes de nos sociologues contemporains. Il en tira les éléments d'une doctrine. On affirme que sa conversation est des plus variées, des plus riches et signifie un esprit plein de charme littéraire en sa nonchalance. — M. Poincaré est également enclin à orner, à fortifier son esprit par la fréquentation des œuvres littéraires. Est-ce qu'un jour il n'écrivit pas sur Dumas fils? On sait l'extraordinaire faculté d'assimilation de M. Poincaré, qui, tout jeune, sut se créer des « spécialités » inattaquables, dans l'instruction publique, les finances, le budget tout entier et ne fut jamais absorbé, comprimé par cet effort prodigieux autant que rapide, mais conserva une aisance bien littéraire qu'il répand en tous ses actes, comme en ses discours, comme en ses articles. — Et que dire de M. Ribot? On est stupéfié de l'étendue de ses connaissances et de l'ordre avec lequel toutes, si nombreuses, si vastes, se rangent et se classent dans son esprit. Mais il est vraisemblable qu'il ne consacre qu'un très petit nombre de ses loisirs aux œuvres purement littéraires. Je doute qu'il lise jamais un roman, même par délassement, et à un beau poème où il y aurait du génie, il préférera toujours un article bien documenté d'économie sociale. M. Ribot est un parlementaire né, et tout se subordonne en lui aux exigences de la vie parlementaire.

Et les autres restent étrangers aux lettres, en dehors de leur influence. M. Brisson tient les lettres pour choses frivoles. M. Waldeck-Rousseau d'après les on-dit, ne leur épargne pas son énigmatique dédain. — M. Méline est peut-être l'homme du Parlement qui a le mieux compris que la politique est le point d'aboutissement de tous les intérêts nationaux. Et il a analysé profondément chacun de ces intérêts tour à tour. Il n'ignore rien des manières infinies dont on produit les richesses et dont ces richesses circulent, de la façon dont les pouvoirs publics peuvent régler cette production, régulariser cette circulation. Il n'a point pensé que la culture des lettres lui puisse prêter quelques secours pour rechercher les conditions les meilleures du gouvernement économique et social. Sans doute, même si on le réclamait de lui, il ne chasserait pas les poètes de la République, mais peut-être ne lirait-il point leurs vers. — M. Rouvier fut enfoncé trop tôt dans les réalités pour se plaire parmi les systèmes et les imaginations fixés dans les livres. — M. Delcassé n'en a cure non plus, encore que ses discours indiquent des études soigneuses et nous rappellent que notre Talleyrand est licencié ès lettres. — M. Sarrien, qui pourrait aussi, nous dit-on, être appelé à gouverner l'Etat, n'estimerait pas qu'il y ait lieu pour cela de s'y prendre autrement qu'il ne fait pour tenir sous sa puissance les politiciens d'un arrondissement...

Tels sont nos hommes d'État. Quand ils lisent les noms des hommes illustres à la suite desquels ils figureront dans les annales politiques de notre nation, n'éprouvent-ils pas quelque émotion à se demander s'ils égalent par la culture intellectuelle les chefs qui les ont précédés? Et s'ils leurs sont inégaux, cette décadence déprime-t-elle leur politique, rend elle leur œuvre plus vulgaire? Et cette infériorité, si c'en est une, tient-elle à eux seuls? Provient-elle de la façon nouvelle dont se recrute le Parlement extrait, plus bas, du fond même de la démocratie? Sort-elle de la différence même des époques, est-elle fatale à notre époque où on ne peut plus, autant qu'autrefois, se satisfaire de nobles généralisations politiques et où les problèmes plus pressants exigent, pour rechercher leurs solutions plus urgentes, des esprits plus pratiques?

IV

Mais, en vérité, les grands orateurs parlementaires que nous admirons aujourd'hui ne sont point au-dessous des orateurs célèbres dont s'enorgueillissaient les parlements de jadis. Les uns comme les autres sont des esprits lettrés.

Et, tout de suite, il faut citer encore Paul Deschanel qui ayant à la Chambre, appliqué son talent oratoire à des sujets spéciaux, à des études précises, à des combats de doctrines et de statistiques, mit tant de force et de clarté lumineuses en ses idées générales, tant de mesure et tant de correction dans la forme dont il les revêtait, qu'il

parut avoir l'éloquence d'un écrivain raffiné tout autant que l'éloquence d'un vigoureux dialecticien et .d'un rude combattant de la politique. — Il faut citer encore M. Ribot, dont la parole se déploie sans effort avec une majestueuse ampleur, dont l'éloquence est grandiose étant simple, élégante forcément, d'une eurythmie toute littéraire, encore qu'on puisse regretter que n'y apparaisse pas un sourire, un rayon de pure littérature. — Le comte de Mun vivifie sa superbe éloquence par l'exemple médité des maîtres de la langue française ; et ses discours demeurent entraînants, élégants aussi, même quand on les lit.

De la grâce nonchalante, de l'ampleur indolente et lente, de la grandeur sans mouvement, de l'action sans agitation, de la force sans nerf et du nerf sans nervosité, une si belle ordonnance, et toujours, toujours une élégance qui se domine et qui se modère, qui berce plus souvent qu'elle n'anime, mais charme incessamment: voilà l'éloquence de M. Jacques Piou. Il y a beaucoup de culture aussi dans les discours de M. Denys Cochin ; et si on l'y voit mieux et plus vite, c'est parce qu'il s'applique davantage à la montrer. Son éloquence est toute garnie d'idées générales qu'il s'est assimilées, n'en doutons pas, mais qu'il a prises parmi des livres soigneusement lus.

Et M. Aynard : orateur qu'on souhaite toujours d'entendre, banquier, économiste, artiste, le plus spirituel des « libéraux », ami des principes politiques, économiques, sociaux. Il ne se sert jamais pour l'attaque que de la précision des arguments et de la malice du sourire ; la véhémence de ses convictions se fond en épigrammes. M. Aynard, homme de grandes affaires, est aussi un homme de grande culture intellectuelle.

Si je ne plaçais pas M. Pelletan parmi les grands orateurs parlementaires, il pourrait croire que je l'ai oublié. M. Pelletan reçut de la nature des dons oratoires dont il doit lui être reconnaissant. Il avait jeune, beaucoup de goût pour les lettres. Mais la formation de l'Ecole des Chartes qu'il subit, n'engendre pas l'ordre harmonieux des idées et des arguments. M. Pelletan manque donc de cette aptitude admirable. Puis il plonge, puis il s'enfonce dans ses innombrables spécialités parlementaires qui révèlent d'ailleurs un remarquable esprit. Sa verve caustique lui reste en outre et il sait mettre une vigueur singulière et une éloquence chaleureuse et convaincante en ses improvisations.

M. Viviani sera probablement un bon orateur parlementaire. Il voudrait bien le devenir. Il y travaille. Et remarquons son effort à se procurer « la littérature » qui lui manque. Il a peu d'études, peu de lectures littéraires. C'est un esprit pratique, développé parmi les réalités des combats électoraux. Et il n'a point pour le choix de ses modèles littéraires le juste discernement qui conviendrait. Il confond Louis Blanc avec Lamartine, Proudhon avec Châteaubriand. Aussi bien, les images littéraires de M. Viviani sont d'un goût incertain,

très laborieuses, pénibles, factices et traversées de formidables incorrections. Les socialistes de talent procèdent tous de Millerand; et tant est grand le prestige des grâces intellectuelles, ils veulent tous ressembler à Jaurès qu'ils ne sont point faits pour imiter. Ainsi Viviani. Il fut le premier élève de Millerand. Il a beaucoup appris de lui. Mais le renom littéraire de Jaurès le séduit; il s'applique aux belles phrases sonores et aux antithèses... Qu'il veille à ne point énerver son rude tempérament oratoire, intéressant par ses rudesses mêmes.

Mais voilà constatée la toute-puissance parlementaire de la culture intellectuelle. Les politiciens excellents qui en sont dépourvus tâchent à l'obtenir. Ils disent ainsi que les grands orateurs de notre temps ne veulent pas être inégaux à leurs devanciers si haut placés dans l'histoire de la littérature française; et que le parlement d'aujourd'hui n'éprouve pas moins d'attrait pour ces charmes et pour ces gloires que le Parlement d'autrefois.

V

Est-ce à dire que cet élan intellectuel soit partout reconnaissable et que cette curieuse ambition d'un Viviani se reproduise en tous ceux qui prétendent agir aux premiers rangs parlementaires? Hélàs ! il faut regretter qu'il y ait, parmi eux, à ce point de vue, trop peu de Viviani. Combien en voit-on parmi ceux qui furent ministres et le redeviendront à coup sûr, car ce n'est pas impunément qu'on a été ministre une fois?

Sans doute, on rencontre Paul Delombre, économiste fervent, esprit robuste, qui sait tout, le sait clairement, l'exprime comme il le sait. Jules Roche est très érudit lui aussi des choses parlementaires et des autres. Il est homme à vous donner sur tout et sur rien un renseignement statistique précis; il vous envoie à bout portant, au tournant d'un couloir, dans un salon, à table, dans la rue, quand le soleil sourit, quand il pleut, une citation de Cicéron, ou bien de Froissart, ou de Jean Bodin, ou de Bastiat peut-être. Georges Leygues a écrit des vers ; il est ministre de l'Instruction publique, M. Barthou collectionne les riches reliures et les beaux livres. Il les lit assurément. M. Cavaignac a recherché minutieusement les origines de la Prusse contemporaine, et, corrigeant les épreuves de cet ouvrage, il a pris grand soin que toutes les virgules fussent à leur place et que, nulle part, il n'en manquât. M. de Lanessan a écrit avec compétence sur le protoplasma végétal et sur les protozoaires. M. Lebret, je l'ai dit, a succédé à Demolombe. M. Lockroy fut vaudevilliste plaisant: Parisien et héritier de Victor Hugo, il aime et cultive nécessairement les lettres ; ses discours sur la marine sont fort agréables, je n'ai rien entendu de plus spirituel sur notre flotte et nos ports de guerre.

Mais tant d'autres, magistrats, avocats, médecins, fonctionnaires, industriels qui nous gouvernent, ont-ils le souci constant d'améliorer leur sens politique par un méthodique effort intellectuel ? Quoi

de Maruéjouls qui concède que « Lamartine et Balzac sont des écrivains assez distingués », de Cochery, Rieunier, Trouillot, Viger, Decrais, Mougeot, Guillain, Guyot-Dessaigne, Krantz, Caillaux, Chautemps, Mesureur, Etienne, de Mahy, Boucher, Millerand, Ricard, anciens ministres ou ministres d'aujourd'hui? Du point de vue d'où nous les observons, rien, rien.

VI

Et ne vais-je pas me trouver dans la cruelle nécessité de constater un fait plus douloureux encore, c'est à savoir que les journalistes du Parlement, les politiciens qui font métier d'écrire, ne coopèrent malheureusement pas à élever la politique, non plus qu'à hausser le fameux niveau intellectuel des politiciens. Est-ce parce que ces journalistes traînent malgré eux, après eux, dans les couloirs du Palais-Bourbon et jusque dans la salle des séances le souvenir de petites discordes locales indéfiniment reproduites et qui leur paraissent être toute la politique? Est-ce par ce qu'à force de discuter sur les incidents quotidiens de cette vie, ils sont amenés à en voir moins clairement les principes directeurs ? Je ne sais. Et il me suffit, en ce moment, de constater un fait incontestable.

Sans doute il ne nous est pas impossible de découvrir un certain nombre de politiciens plus ou moins agissants qui honorent, en somme, la politique, comme ils honorent, somme toute, le journalisme. Paul Delombre collabore au *Temps*. Poincaré fut rédacteur au *Voltaire*. On peut considérer Camille Pelletan, qui écrit, de tous côtés, comme un journaliste excellent. Jules Roche écrivit au *Siècle*, au *Rappel*, au *Petit Parisien*, à la *Justice* ; il écrivit dans une foule de journaux de province où son talent est particulièrement goûté ; il écrit au *Figaro*. Jules Legrand écrivit à la *Petite Gironde*, au *Temps*. Barthou à la *Gironde*, au *Matin*, n'avait rien perdu des qualités qu'il déploya d'abord à l'*Independant des Pyrénées*. Delcassé fut journaliste aussi. Paul Deschanel écrivit au *Temps*, au *Journal des Débats*. Même, dans les journaux, il parut être surtout un écrivain de revues. Paul de Cassagnac rendit de grands services à son parti dans *Le Pays*, puis à l'*Autorité*. Cunéo d'Ornano travailla énergiquement pour ses idées dans le *Charentais*, le *Suffrage universel des Charentes*, le *Petit Caporal*. Les partis extrêmes comptent plusieurs journalistes remarquables : Viviani, Drumont, Rouanet, Humbert, Fournière, Lockroy. Mais tous ces hommes furent journalistes en attendant autre chose, pour ne pas dire en attendant mieux. Ils le furent acessoirement, momentanément. Ou bien, s'ils sont journalistes essentiellement et pour eux, le mandat politique n'est qu'un moyen d'accroître leur influence de publicistes; ou bien ils sont journalistes, c'est parce qu'ils considèrent que le journal est un moyen d'augmenter leur action politique. Tels ou tels eurent, ont du talent. Peu leur importerait qu'ils en eussent moins.

Mais d'autres sont journalistes de carrière, si je peux dire, ou, si j'ose dire, journalistes de vocation. Si vous ne les tenez pas pour des esprits cultivés, vraiment capables d'améliorer le Parlement, le parlementarisme même, vous le direz. Mais il y a lieu évidemment d'affirmer que leur action intellectuelle au Parlement est nulle, encore qu'on les puisse juger capables d'en exercer une grande. C'est un lettré, à coup sûr, qu'Emmanuel Arène. Il a de l'esprit, infiniment. Et c'est, d'ailleurs, tout ce qu'il a. Mais un esprit, léger, gracieux, facile, et qui coule, toujours, sans fin. Chacun de ses articles est un charme. On sourit avant même de le lire, tant on s'attend à sourire en le lisant. Mais, au Parlement, son rôle se réduit à répandre de rares plaisanteries aimables dont on s'amuse tout de suite et que colportent avec joie, parmi les couloirs, quelques parlementaires bien parisiens. Et je crois même qu'Emmanuel Arène a désormais renoncé à cet emploi. M. Denis Guibert a un style ferme, clair, précis, d'une correction élégante et grave, tout inspirée de la fréquentation assidue de nos écrivains classiques. Nouveau venu au Parlement, il n'y a pas encore d'autre place que celle que ses connaissances de diplomate et son talent d'écrivain peuvent lui assurer. M. Louis Passy écrivit aux *Débats*, au *Journal des Economistes*, à la *Revue des Deux Mondes* ; il n'agit plus à la Chambre. M. Henri Maret certainement est un esprit bien littéraire. Mais peut-être M. Maret a-t-il plus perdu que gagné à « faire de la politique », et son talent, dont le caractère un peu suranné ne me déplaît pas, son talent pour cela est goûté de moins de gens. Se souvient-on que M. Isambert fut rédacteur en chef de la *République française ?* En tout cas, ce n'est pas son importance politique actuelle qui nous contraint à nous en souvenir. Il n'y a vraiment rien à dire de M. Babaud-Lacroze, non plus que de M. Maurice Ordinaire dont le père Dionys Ordinaire...

Et voici un fait remarquable : presque tous les représentants des partis avancés, partis jeunes, partis violents, socialistes, nationalistes, antisémites, sont journalistes : Cela est fatal, peut-être, car les partis nouveaux n'ont pas encore constitué leur personnel politique et ces agitateurs forment une sorte de personnel politique provisoire. Peu parmi eux sont vraiment capables d'écrire. Ils n'ont rien lu, ils savent peu de choses. Et leurs trépidantes ardeurs ne sont point d'un grand secours pour garantir aux délibérations parlementaires le calme, la sérénité intellectuelle qui leur seraient avantageux.

VII

Mais il est des politiciens qui se sont voués avec désintéressement aux lettres. Ils sont des littérateurs, ils sont des écrivains. Non pas qu'ils aient été cela seulement, ou que, toute leur vie, ils aient voulu l'être. Mais le prestige de la littérature est tel qu'il efface tous les autres prestiges dont un homme peut se croire entouré, alors qu'il a en même temps, celui d'être écrivain. Malheureusement, les

politiciens ne sont pas aussi sensibles qu'on pourrait le désirer à ce prestige supérieur des lettres...

M. Fournière est un écrivain de talent. On ne peut négliger des livres comme l'*Ame de demain*, l'*Idéalisme social*. Il a répandu cet idéalisme social dans des drames en prose, où paraît aussi cette âme de demain. Et vous voyez bien que ce littérateur socialiste écrit de la littérature socialiste. Il veut que les dons littéraires, dont un bienfaisant hasard l'a pourvu, servent au progrès de ses conceptions sociales. Toujours il aspira à l'action politique, et, par ses livres assurément, il se préparait à être plus digne de diriger, dans son parti, cette action politique. Dira-t-on que son œuvre littéraire, socialo-littéraire ait favorisé ses desseins ? Il serait, en tout cas, téméraire d'affirmer qu'un grand nombre de députés ont lu et médité les ouvrages de leur collègue Fournière, et ce n'est point par ses livres, mais simplement par ses interventions et par son activité purement parlementaire que celui-ci a pu conquérir à la Chambre la place qu'il y occupe.

Ecrivain, M. Paul Vigné d'Octon. Ancien médecin de la marine, il voulut écrire, il y réussit. Quelques-uns de ses romans sont fort dignes d'être lus. Et le livre qui s'intitule : *Terre de mort* est vraiment un beau livre poignant. M. Vigné d'Octon a su se façonner un style ferme et coloré, harmonieux dans sa simplicité et qui n'est pas incomparable à celui de Loti. Certes, M. Vigné d'Octon a du talent qu'on proclamerait davantage s'il s'était mêlé tout jeune à une coterie littéraire et s'était développé avec elle, en même temps qu'elle, de complicité avec elle, et de compte à demi avec elle. Il a du talent. On ne le sait pas suffisamment dans la salle des Conférences non plus qu'au Salon de la Paix, et, à la tribune, son éloquence, d'un romantisme attardé, étonne beaucoup, détonne un peu.

M. Clovis Hugues est un fantaisiste en toutes choses. Il a écrit toute sa vie des vers avec une inquiétante facilité : il a écrit beaucoup de prose aussi. On ne lui en a pas gardé rancune et même on a pour lui quelque sympathie indulgente. On sourit, comme de la plus spirituelle des fantaisies, lorsque cet internationaliste écrit un poème long à la pure gloire de Jeanne d'Arc, et lorsque ce révolutionnaire fait couronner son œuvre par l'Académie. A la tribune, M. Clovis Hugues vient continuer son rôle de fantaisiste. Il fait des plaisanteries, des calembours, il rit lui-même des facéties et des mots qu'il disperse en de graves débats. Est-ce en faveur de ses vers qu'on pardonne ces enfantillages tardifs ou prématurés à ce gamin de Paris en cheveux gris ?

M. Bouckay-Couyba a écrit des chansons que le musicien Delmet rendit populaires. C'est tout. Sa présence à la Chambre n'ajoute rien à sa gloire. Ses chansons ne donnent pas un prix particulier à ses discours.

M. Drumont est un écrivain. Ses livres sur Paris intéressent tout le monde. Il y a de la force redondante et une surabondance un peu

confuse dans ses livres d'érudition antisémitique. Ils ont fait sa gloire et sa situation. M. Drumont était donc bien un écrivain qui considérait, lui aussi, son talent littéraire comme un moyen d'accomplir mieux son œuvre politique et sociale. Mais ne peut-on pas dire que, loin que le Parlement soit heureux de voir une doctrine sociale représentée en lui de la sorte, la réputation bruyante de M. Drumont lui rend plus malaisé l'accomplissement de son œuvre dans le Parlement. Un serviteur obscur de ses doctrines les eût servies davantage ou les eût moins desservies.

Placerai-je M. Paschal Grousset. parmi les écrivains? Il ne fut ni le moins agréable, ni le moins utile. Beaucoup de députés ont lu les attrayantes et savantes vulgarisations de Philippe Daryl et d'André Laurie; ils les font lire à leurs enfants, mais ne savent pas que ces livres ont été écrits par M. Grousset lequel. au surplus, n'est à la Chambre qu'un révolutionnaire retraité, — toujours élégant d'ailleurs.....

Mais, à la vérité, quelle que soit l'estime dont tous ces braves gens jouissent à la Chambre, leur présence dans le Parlement ne suffit pas à démontrer que le Parlement est l'aboutissement naturel de tous les grands écrivains de notre époque, de tous ceux qui, par leurs œuvres, ont influé sur les esprits comme sur les imaginations contemporaines ; de même qu'il serait excessif d'inférer de leur situation parlementaire qu'elle prouve la prédominance des esprits cultivés... sur les autres.

Mais, sans doute, il ne serait pas bon que le Parlement fût envahi par des poètes et des romanciers, et il faut plutôt considérer comme un témoignage favorable de l'aptitude du Parlement à remplir la tâche législative, l'affluence en lui d'hommes qui ont consacré quelque partie de leur existence à examiner des questions sociales, historiques, financières, extérieures, économiques, coloniales, juridiques, et la prédominance de ces hommes sur les autres politiciens. Ces hommes étant députés, sont à leur place ; tant mieux si leurs collègues considèrent qu'en effet, la place où ils sont est bien celle qui leur convient.

Il faudrait, à la Chambre, beaucoup de critiques sociaux. Il y en a quelques-uns. Constatons, déplorons si vous voulez, que les partis modérés en fournissent un si petit nombre ! Je cite, au hasard des opinions et des importances, Fournière, Paul Deschanel, Aynard, Rouanet, Drumont, le falot abbé Lemire, Vazeille qui a prouvé, dans un livre, que *la question sociale est une question de méthode*, ce dont les politiciens ne se doutent peut-être pas assez ; Delbet, sociologue consultant. Vous voyez bien qu'aucun d'eux n'est un parlementaire complètement négligeable.

Qu'il y ait beaucoup d'historiens à la Chambre, cela paraît naturel et nécessaire. Il y en a plusieurs. M. Alexandre Bérard a écrit une excellente *Histoire des Vaudois* et a publié tout récemment plusieurs ouvrages sur la Révolution. La maison Ollendorff annonce même de

lui un grand roman historique, sur le point de paraître. Il est important dans son parti, dont il est un des membres écoutés et aimés. M. Jean Cruppi a écrit ce livre : *Un avocat journaliste au XVIIIe siècle*; cet autre livre, *La Cour d'Assises*. On le tient pour un esprit remarquable. M. de l'Estourbeillon dirige la *Revue Historique de l'Ouest*. M. Beauquier accomplit une tâche analogue dans les montagnes de l'Est. Il est l'historien estimé des coutumes et des traditions du Doubs. M. Cavaignac a recherché les *Origines de la Prusse contemporaine*. M. Drumont est, en quelque manière, un historien. M. André Berthelot a collaboré à la *Grande Encyclopédie*, à *l'Histoire générale*. Je ne crois pas qu'il y ait à la Chambre un esprit plus complètement et plus heureusement formé par la méthode historique qui assure une indiscutable supériorité à tous ceux qui en sont maîtres.

Que les écrivains financiers seraient donc bienfaisants à la Chambre! En vérité, ils n'y pullulent pas. Aussi bien, M. Caillaux, auteur d'un ouvrage sur *les Impôts en France*, a obtenu très vite le bénéfice d'une compétence ainsi manifestée.

Dans les études de politique étrangère, M. Denis Guibert excelle, je l'ai dit. Et ce serait nn crime d'omettre M. d'Estournelles qui en examine toutes les difficultés si laborieusement, avec une sincérité si scrupuleuse, et avec une gravité si convaincue; M. d'Estournelles qui a trouvé maintes occasions de se faire entendre, de se faire lire.

Les auteurs de travaux économiques, les voici : Jules Roche, Paul Delombre, Beauregard (*Essai sur la Théorie des Salaires* ; *Le Monde économique*) ; Ferrette (*Accidents du travail*) ; Louis Passy ; Bouctot (*Histoire du communisme et du socialisme*) ; Emile Chevallier, auteur excellent et modeste des *Salaires au XIXe siècle*, de *La loi des pauvres et la Société anglaise*, de *La Monnaie de Paris* ; Chastenet (*Les Banques dans l'antiquité*). Et j'en oublie, et j'oublie aussi tels écrivains coloniaux (Louis Brunet, Henrique Duluc, de Lanessan) ; tels écrivains juridiques (Renault-Morlière, Gourd, Gauthier de Clagny), scientifiques (Guieysse). Il est facile d'apercevoir que tous, je veux dire presque tous, obtiennent dans les discussions parlementaires toute l'importance que leur assureraient leurs études dans d'autres débats qui passent pour plus rigoureux et dans d'autres milieux qui passent pour lettrés davantage. Non, le Parlement n'est pas réfractaire aux influences intellectuelles précises ; oui, le Parlement cherche même à se soumettre à ces influences, voilà une juste conclusion.

VIII

Et maintenant voudra-t-on répartir tous ces esprits cultivés à travers les groupements politiques et décider quel est, de tous ces groupements, le plus favorisé ? Ce serait, je pense, une puérile entreprise. Elle serait chimérique au surplus. Qui pourrait se flatter d'attacher indissolublement un parlementaire à un groupe politique

et de décider nettement quelles sont ses opinions ? Elles sont mobiles, elles évoluent, ce qui ne veut pas dire qu'elles progressent toujours. Il n'est pas certain d'ailleurs que les partis politiques établissent et affermissent leur prépondérance par la supériorité intellectuelle de leurs adhérents. C'est à d'autres manœuvres et à d'autres aventures qu'ils la doivent. Il faut observer le seul éclat que répandent les intellectuels parlementaires sur le Parlement tout entier et sur le parlementarisme lui-même.

Et c'est pourquoi je veux citer quelques politiciens encore, qu'on ne peut classer, mais qui ornent peut-être le Parlement grâce à leur culture littéraire. M. Raiberti a un langage fleuri. M. Astier a inventé la Kola Astier et, depuis lors, écrit quelques articles. J'ai lu deux articles de M. de Castellane : ils n'étaient point du même style. M. Lucien Hubert a publié quelques proses, quelques vers. M. Julien Dumas a une parole éloquente et noble : il sait tout ce qu'un « honnête homme » doit savoir. M. Massabuau sait bien des choses, mais les sait en désordre. M. Dujardin-Baumetz est le plus doux des artistes. M. Borie est un lettré de province ; ancien receveur de l'enregistrement qui a lu Horace, il s'autorise de cela pour prononcer des discours virgiliens. M. Muteau, M. Clémentel ne sont pas inhabiles à écrire. M. Maurice Faure est-il un lettré ? On le dit. Il s'associe aux prouesses du félibrige et cela, d'ailleurs, facilite ses réélections. M. l'abbé Gayraud est un bon théologien. M. Rivet eut un acte en vers à l'Odéon. Il préconise la plus littéraire des réformes : la recherche de la paternité. Alexandre Dumas fils y avait songé naguère. M. Rivet est romantique, théâtral jusqu'en ces discours. Il est très aimé de ses collègues lettrés et de ceux qui ne le sont pas ; c'est tout dire. M. Théodore Denis n'a rien écrit : regrettons-le. Peut-être n'y a-t-il pas à la Chambre un homme de plus de littérature et de plus d'esprit. On me dit que M. Trouillot a fait des vers. M. Lagasse a rimé des chansons : à la Chambre, ce sont bien d'autres chansons qu'il fait. M. Lannes de Montebello écrit de petits vers, de tous petits vers sur ses collègues, mais je ne puis dire ni sur quels collègues, ni quels vers. J'allais oublier, j'aurais eu tort d'oublier, M. Gerville-Réache. M. Victor Gay est un avocat aimablement éloquent et spirituellement lettré. Et M. Julien Goujon, né dans les Vosges, est venu habiter Rouen où il commença d'avoir de l'esprit. Il en eut davantage encore au Parlement. Il a écrit des livres de droit et des livrets d'opéras, des nouvelles et des vers. Il a une merveilleuse activité intellectuelle, une compétence inépuisable et une infatigable verve. Le docteur Vaillant a lu énormément : je suis sûr que son hôtel, qu'on dit très beau, doit être une vaste bibliothèque...

Ainsi passent, ainsi défilent des noms de politiciens qui peuvent tous, plus ou moins, se piquer d'avoir des lettres. Ils sont de toutes origines politiques. Ils appartiennent encore à peu près à tous les partis. Seule est significative la culture littéraire du parti socialiste. Tous les socialistes, avides d'ailleurs d'imiter Jaurès, sont imprégnés

de Louis Blanc, de Proudhon et de tous les historiens amplificateurs et verbeux et grandiloquents. Aussi bien, tous les socialistes lettrés se ressemblent. Ils ont tous mis de la rhétorique autour des arguments mathématiques de Marx. C'est plaisir de constater, chez ces socialistes parlementaires, l'indiscutable preuve d'une tendance extrêmement française.

IX

Faut-il conclure? En somme, une centaine de noms ont été cités. D'autres, sans doute, auraient pu l'être. Ils sont donc à la Chambre, plus de cent à constituer l'élite d'une foule de six cents. On peut admettre que si l'élite n'exerce par toute la puissance qu'elle devrait avoir, c'est plutôt parce qu'elle est trop nombreuse que parce qu'elle est trop réduite. Ecoutez, au reste, les conversations des politiciens : les illettrés reconnaissent volontiers les mérites de ceux qui sont lettrés, les barbares vantent les civilisés ; même des ennemis politiques avouent les supériorités de tels chefs de partis adversaires. Oncques ne vit-on un romancier, un poète célébrer avec une pareille complaisance, un romancier, un poète rival. Tous ou presque tous, qui ne sont pas instruits sont désireux de s'instruire. Il y a dans tout le Parlement une aspiration sympathique, je ne dis pas vers les sommets intellectuels, mais au moins vers ces régions moyennes où fréquentent la plupart des hommes. De nombreux politiciens vont à la bibliothèque, qui ne sont que d'obscurs législateurs, n'ont que des aptitudes restreintes, mais au moins ne se croient pas aptes, sans préparations à discuter de tout et à tout décider. Ils s'appliquent à devenir plus dignes du mandat qui leur fut confié. Honneur à leur courage souvent malheureux ! Et, en fin de compte si le Parlement nous apparaît comme un monde si désordonné, où les impulsions de la foule l'emportent trop souvent sur les combinaisons de l'élite, si l'élite a trop souvent l'air de s'abaisser vers la foule, plutôt que la foule ne se hausse jusqu'à l'élite, c'est parce que ceux qui composent cette élite n'ont pas les vertus morales qu'on leur souhaite, et qui leur sont nécessaires pour accomplir le devoir qui leur incombe ; c'est parce que tout simplement ils manquent souvent de caractère !

J. Ernest-Charles

LE THÉATRE DE L'ÉLITE ET SON AVENIR [1]

III. — Le Théatre du Prince-Régent a Munich

L'inauguration du Théâtre du Prince-Régent a eu lieu à Munich le 21 août de cette année, au lendemain des dernières représentations de Bayreuth qui célébraient le 25e anniversaine du Théâtre de Richard Wagner. Cet événement est à mes yeux d'une grande importance, beaucoup moins par les représentations inaugurales du nouveau théâtre munichois que par la pensée qui a présidé à sa création et par sa portée ultérieure. Il m'est impossible de ne pas y voir un des symptômes les plus caractéristiques du progrès de l'idée wagnérienne. Cette idée est destinée à rayonner dans le monde non par une servile imitation de Bayreuth, mais par son adaptation à des milieux divers, par sa transformation et son développement selon le génie des races et des nations.

C'est à ce point de vue que je me placerai pour donner au lecteur une idée succincte de l'origine, de la construction et de l'organisation de ce théâtre, dû à la libéralité du Prince-Régent actuel de Bavière et à l'initiative intelligente de M. de Possart, ancien acteur de grand talent, aujourd'hui professeur de déclamation et intendant général du Théâtre royal de Munich.

L'idée première de bâtir à Munich un théâtre modèle, selon les principes d'une esthétique supérieure, remonte à Richard Wagner lui-même. Ce fut au printemps radieux de son amitié avec le roi Louis II qu'il caressa ce beau rêve. Le théâtre devait s'élever de l'autre côté de la ville, au bord de l'Isar, rivière qui garde encore quelque chose de sa violence alpestre, malgré son court sommeil dans le lac de Starnberg, et que domine, sur de hautes falaises, le parc magnifique de la capitale bavaroise. Une rue nouvelle, percée dans la cité et un pont jeté sur le fleuve devaient conduire au théâtre, dont un escalier monumental, bâti sur la rive, eût formé les propylées. A droite et à gauche de la façade, deux portiques à colonnade formant galerie et terminés par de hautes tours, eussent servi de promenoirs. Wagner, dont les événements n'avaient pas encore orienté l'esprit vers les devises ultra-teutoniques, voulait donner à cet édifice le beau nom de *Théâtre néo-européen*. Ce projet grandiose souriait infiniment au roi. Il était décidé à en supporter les frais,

(1) Voir *La Revue* du 1er novembre 1901.

mais il fallait le consentement du Conseil municipal. Les édiles de Munich refusèrent à une voix de majorité. Ils devaient s'en repentir amèrement, car ce fut Bayreuth qui réalisa, dix ans plus tard, l'idée wagnérienne et en recueillit le bénéfice avec la gloire. Munich repentant, aiguillonné par le succès de Bayreuth depuis un quart de siècle, s'est piqué de faire amende honorable en exécutant le plan génial du maître. On ne peut que louer l'esprit élevé du prince Luitpold, qui l'a voulu et l'infatigable activité de M. de Possart, qui fut l'instigateur et la cheville ouvrière de cette entreprise.

Un nouveau *Festspielhaus* est donc sorti de terre, bâti comme par enchantement en l'espace de quatorze mois. Il ne s'élève pas sur les rives de l'Isar, dans la situation pittoresque imaginée par Wagner, mais un peu plus loin, dans une vaste plaine déjà peuplée de somptueuses villas, qui deviendra bientôt le centre d'un nouveau quartier. Une route royale y conduit. Comment l'heureux intendant est-il arrivé à ce résultat merveilleux? Je le dirai en trois mots d'après la brochure de M. Alex. Braun publiée pour la circonstance (1). Par le temps qui court il est instructif de savoir comment se constitue un théâtre dont le but essentiel n'est pas de faire le plus d'argent possible avec un troupeau humain quelconque, mais de soutenir le grand art avec une élite.

M. de Possart réussit à mettre d'accord les possesseurs du terrain et plusieurs capitalistes de Munich et du Palatinat, dont quelques-uns, au dire de M. Braun, donnèrent leurs capitaux à fond perdu. La société se fonda sous la direction de M. Julius Scheuer, qui en accepta la direction au point de vue financier sous le protectorat du Prince Régent de Bavière. Celui-ci consentit à incorporer l'administration du Festspielhaus pour dix ans à celle du théâtre de la Cour. Ainsi, grâce à la munificence du Régent, le fonctionnement du nouveau théâtre était garanti pour cette période. La même troupe pouvait jouer alternativement dans les deux salles. Le trop plein des décors et des appareils, accumulés depuis un demi-siècle dans le *Hoftheater*, pouvait se déverser dans l'autre. On joignit au programme des fêtes scéniques un programme de représentations populaires à bon marché. Les architectes Jacob Heilmann et Max Littmann, qui avaient déjà fait leurs preuves en construisant le magnifique établissement de bains à Reichenhall, furent chargés d'édifier le théâtre.

Au point de vue technique, architectural, il serait du plus haut intérêt de retracer *la genèse du théâtre esthétique et rationnel*, qui sera bientôt le modèle de tous les bons théâtres européens. Le schéma de ce théâtre pourra se modifier selon sa destination spéciale, selon le goût du public et la fantaisie de l'architecte ; il devra se per-

(1) *Das Prinz Regenten Theater in München.* Text von Alex. Braun. Zeichnungen nach Motiven aus dem Theater von Haseneder mit zahlreichen Portraits und Ansichten.

fectionner avec le temps. Mais les deux principes essentiels de sa structure ne varieront pas, car ils sont conformes, tous les deux, aux conditions de l'art moderne et au but même du théâtre idéaliste. Ces principes d'une extrême simplicité peuvent se formuler ainsi : 1° *Rendre l'orchestre invisible* pour ne pas gêner l'illusion et laisser à la musique son rôle de puissance mystérieuse, ordonnatrice suprême du drame et révélatrice des plus hautes pensées du poète ; 2° *Donner à la scène l'aspect d'une vision idéale*, élevée au-dessus de la réalité et reproduisant les images transfigurées de la vie dans un ordre supérieur et synthétique. On atteint le premier effet par l'abaissement de l'orchestre, le second par la disposition de la salle en amphithéâtre. Un de nos plus grands compositeurs français, Grétry, avait déjà compris cela. Il réclamait l'orchestre invisible ; personne ne l'écouta. Gluck sans doute avait trop d'autres réformes à faire pour penser à celle-là. L'honneur de l'avoir accomplie revient à Richard Wagner. Sous son inspiration, l'architecte Semper traçait, en 1865, le premier plan d'un théâtre avec orchestre invisible et parois décoratives, sans loges de côté. En 1872, l'architecte Bruckwald, d'accord avec le maître, bâtit le théâtre de Bayreuth d'après ce même principe, en y joignant l'idée géniale des colonnes décoratives, qui donnent à la salle des spectateurs l'aspect d'un temple se rétrécissant vers la scène et en rehaussent par là le caractère idéal.

Selon la légende thrace, Amphion faisait mouvoir les pierres en jouant de la lyre. A ses accents, elles vinrent docilement se joindre et se superposer en un temple harmonieux. On dira que le théâtre libérateur fut construit, lui aussi, par la magie de la musique. L'idée a créé la forme ; l'âme a modelé le corps. Dans le temple grec, le péristyle et le fronton ne sont là que pour protéger le naos, où veille la statue de la divinité. Dans la cathédrale gothique, la rose est le cœur flamboyant de l'édifice qui lance ses flèches vers le ciel. Ainsi, dans le théâtre initiateur, c'est l'orchestre invisible qui a projeté, en courbes élégantes, les gradins de l'amphithéâtre, c'est le génie idéaliste de la musique qui a sculpté le cadre de la scène et fait sortir du sol les colonnes corinthiennes, lampadaires d'un art nouveau.

Les architectes du théâtre du Prince-Régent ont repris le plan de Semper en s'efforçant de lui donner toute sa valeur décorative. La salle est magnifique et somptueuse. Elle ne donne pas l'impression d'un sanctuaire comme celle de Bayreuth, dont la nudité grandiose, la couleur brune légèrement dorée et les colonnes latérales suggèrent immédiatement l'idée du temple. Par contre, le théâtre du Prince-Régent, avec sa teinte gris-clair, ses niches ornées des statues des grands poètes dramatiques et son plafond peint en riche vélum, éveille l'idée d'un lieu choisi pour les plus nobles fêtes esthétiques.

Les coulisses furent aménagées par M. Karl Lautenschlaeger, directeur de la machinerie du *Hoftheater* de Munich. Il y a là surabondance d'appareils à voler, à nager, à flotter ; eaux et feux d'arti-

fices ; éclairs, orages, métamorphoses ; électro-moteurs régis par une seule main, électro-moteurs automatiques. Les constructions en fer de la machinerie scénique pèsent 230 tonnes. Les cordages employés ont une longueur totale de 68 kilomètres. La profondeur du sous-sol atteint 9 mètres 3/4, la hauteur de la scène jusqu'au plancher d'attache le plus élevé mesure 36 mètres. Pour l'éclairage de la scène on a adopté le système des quatre lampes (blanc, bleu, rouge et bleu-vert) réalisé par 2.334 lampes électriques. L'amphithéâtre reçoit sa lumière de 14 lampes suspendues, recouvertes de réseaux prismatiques. On n'a pas négligé l'agrément et l'hygiène des spectateurs. Le système de chauffage est disposé d'après les dernières inventions de vapeur comprimée. La ventilation s'opère par le faîte de l'édifice et amène de l'air pur de toute poussière, à travers de gracieux grillages au-dessus des niches latérales.

J'ose dire que la construction d'un tel théâtre, librement inspiré de celui de Richard Wagner, est un fait considérable non seulement pour l'Allemagne mais aussi pour l'Europe. Et ici je me place au-dessus de toutes les petites querelles, de toutes les rivalités et jalousies de clocher entre Bayreuth et Munich, de toutes les ambitions familiales et municipales dans lesquelles je ne veux pas entrer. Oui, c'est un fait considérable, comme réalisation et comme exemple. Il le sera surtout si M. de Possart exécute son projet de donner des cycles de représentations modèles des grands classiques du théâtre (Shakspeare, Gœthe, Schiller, etc.) outre les cycles de Wagner (1). Cet exemple prouverait alors qu'avec de l'énergie, du dévouement et de la bonne volonté, on peut se soustraire aux servitudes avilissantes du théâtre contemporain, à la tyrannie de la mode et de l'argent, et ne songer — pour une fois — qu'au grand art et à sa mission civilisatrice.

C'est dans cet esprit que je voudrais examiner les conditions qui me paraissent devoir s'imposer, dans un avenir plus ou moins proche, à la création d'un théâtre idéaliste, d'un véritable théâtre de l'élite en France.

IV. — L'Avenir du théâtre de l'élite en France.

Le théâtre est, chez tous les peuples et dans tous les temps, un phénomène qui dépend de trois facteurs ; la tradition, les mœurs et l'initiative individuelle. Les deux premiers, la tradition et les mœurs, sont eux-mêmes le résultat de l'histoire, c'est-à-dire de la force accu-

(1) Le cycle de cette année comprenait *les Maîtres chanteurs*, *Tristan et Yseult*, *Tannhaeuser et Lohengrin*. Mes intelligents confrères de Paris, Charles Joly, Georges Vanor et André Corneau ont dit grand bien de la première de ces représentations. La seconde, la seule à laquelle j'aie pu assister, fut loin de répondre à notre attente. M. Charles Joly, parlant du ténor Gerhaeuser dans le rôle de

mulée des volontés et des instincts dans le cours des temps; ils représentent le passé et la fatalité. Le troisième facteur, l'initiative individuelle, est l'imprévu et l'incalculable; mais il réprésente la liberté et l'avenir.

Si l'on jette un coup d'œil sur l'état actuel du théâtre en France, je dis en France quand il faudrait dire à Paris, on peut s'assurer qu'il n'échappe pas à cette loi universelle. Nos théâtres officiels et subventionnés par l'Etat, le Théâtre Français, le grand Opéra, l'Opéra-Comique et l'Odéon, nous ramènent tous les quatre, par leurs origines, à de grandes époques de notre histoire, marquées par les noms de Richelieu et de Louis XIV, par l'efflorescence humanitaire et artistique du XVIIIe siècle et la poussée d'idées nouvelles qui surgit avec la Révolution. Ces théâtres sont donc des institutions, qui personnifient non seulement certaines époques, mais encore les conquêtes intellectuelles d'un peuple. Ce sont les organes d'un art national, les représentants d'une tradition nécessaire, des instruments d'éducation précieux qu'il faut conserver le plus longtemps possible en les mettant au pas des besoins nouveaux. — Les théâtres du boulevard, tels que le Vaudeville, le Gymnase, la Porte Saint-Martin et l'Ambigu, ont aussi leur importance historique, mais ils représentent plutôt les mœurs et les modes changeantes d'une époque qu'une tradition confirmée par plusieurs siècles et condensée en un art définitif. Nierai-je que les genres légers, illustrés par le Palais-Royal, les Bouffes-Parisiens, les Variétés et beaucoup d'autres théâtres qui cultivent la fantaisie rieuse, la farce ou l'opérette, aient aussi une importance nationale et une certaine valeur esthétique? Loin de là. Seulement je les écarte de ces considérations, parce qu'ils rentrent dans les arts de divertissement et que je ne veux m'occuper ici que de l'art éducateur et de ses joies sérieuses.

Les théâtres de tradition et les théâtres de mode ont rempli leur fonction avec un grand éclat à Paris pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle. Pour ne parler que du Théâtre-Français, non seulement cette période est marquée par des noms, tels que Victor Hugo et Dumas père, Vigny et Musset, Dumas fils et Augier, mais nous lui devons encore, grâce au génie d'une Rachel, la restitution de la tragédie cornélienne et racinienne, et, grâce au génie d'un Mounet-Sully, une véritable résurrection de la tragédie grecque. Ce sont là des titres de noblesse dans l'histoire d'une institution qui doivent faire passer sur bien des défaillances. Toutefois, et cela était inévitable, il s'est produit vers la fin du siècle un arrêt dans la production dramatique, l'usure des vieux moules, l'épuisement des sujets. Déjà

Tristan, a dit spirituellement dans le *Figaro* qu'il avait réhabilité M. Gibert de triste mémoire. Grande fut, ce soir-là, notre déception à tous. M. de Possart fera bien de confier une autre fois de tels rôles à d'autres interprètes et de trouver un chef de premier ordre pour la direction musicale de son œuvre, en se réservant la mise en scène où il est passé maître.

des besoins nouveaux, mais vagues encore, avaient déséquilibré les esprits. En même temps apparurent, dans le fonctionnement de nos théâtres, les vices qui éclatent toujours lorsque les institutions ne sont plus en rapport avec les idées d'une époque. De ces vices les deux plus graves sont, d'une part, la prédominance de la spéculation industrielle sur le but artistique, de l'autre, la dépendance de plus en plus grande où se tronvent les auteurs vis-à-vis de leurs interprètes, acteurs ou actrices en renom, qui déterminent les genres et choisissent les pièces selon leurs aptitudes ou leurs caprices, si bien qu'on pourrait presque dire aujourd'hui que ce n'est pas le poète qui fait l'acteur, mais l'acteur qui fait le poète.

Dans un tel état de choses, une réaction devait forcément se produire, d'autant plus qu'une foule d'idées nouvelles flottaient dans l'air. Elle se fit par ce qu'on a nommé *les théâtres à côté.* Ce terme a dû être inventé par un directeur plein de mépris pour les entreprises qui ne font pas d'argent ou par quelque honnête fonctionnaire, indigné contre un genre qui ne rentrait dans aucun de ses casiers. Toujours est-il que l'initiative dramatique, depuis une vingtaine d'années, est venue uniquement de ces théâtres individualistes et combatifs. Quelques-uns comme *Les Escholiers* et *Le Théâtre Antoine* sont devenus des théâtres à la mode. D'autres comme *l'Œuvre* de Lugné-Poë, qui avait des visées plus hautes, n'ont pu se maintenir. Cette tentative n'en a pas moins exercé une influence féconde sur l'esprit public et sur la production dramatique elle-même. La révélation du théâtre scandinave fut, pour les nouvelles générations, un coup de fouet libérateur. Tandis qu'Antoine, à mesure que son succès s'accentue, tombe de plus en plus dans la servilité du réalisme contemporain, Lugné-Poë, qui n'a pas réussi, a du moins le mérite d'avoir montré une voie idéale par son geste noble et hardi. Je ne dirai rien d'autres entreprises parallèles, si ce n'est qu'aucune ne fut inutile et qu'elles apportèrent toutes leur tribut à l'œuvre de ces derniers temps.

De cette œuvre encore chaotique, de cet ensemble d'expériences, je voudrais dégager les faits acquis et les idées générales. Car, si le présent est le résultat du passé, le futur est toujours contenu en germe dans le présent. Il ne s'agit que de voir ces germes féconds, de les sortir des cailloux qui les obstruent et de les mettre dans la bonne terre pour les faire pousser en arbres vigoureux. Si nous parvenions à définir les aspirations dominantes des théâtres d'essai depuis vingt ans, nous serions peut-être très près de découvrir le but lointain mais sûr vers lequel gravite le théâtre contemporain en France.

Les tentatives dramatiques nouvelles de ces vingt dernières années ont été de trois ordres : 1° *Les tentatives historiques* qui se sont proposé de faire revivre, par d'intelligentes adaptations, les chefs-d'œuvre de toutes les grandes époques du théâtre ; 2° *Les tentatives*

exotiques qui se sont donné pour but de mettre à la portée du public français les œuvres les plus remarquables des dramaturges étrangers contemporains; 3° *Les tentatives novatrices* d'auteurs français qui ont essayé des voies inconnues, soit dans le sens des études psychologiques contemporaines, soit dans le sens d'un idéalisme transcendant.

Eh bien, je le dirai tout de suite, *le Théâtre de l'Elite*, le théâtre d'éducation, d'initiation et de beauté que j'ai en vue, m'apparaît comme une synthèse organique de ces trois efforts, les équilibrant l'un par l'autre et les dirigeant vers un but supérieur : l'élargissement du style national à un idéal humain universel. — Telle est la voie difficile, mais unique, conforme à nos traditions et à nos espérances, pour échapper à l'irrémédiable décadence, pour élever notre théâtre à sa plus haute dignité et à son rôle civilisateur.

J'essayerai de prouver mon affirmation en reprenant une à une les trois tâches parallèles qui me semblent essentielles à ce théâtre, lequel joindrait au caractère français un caractère européen.

L'orientation historique. — La science historique du XIXe siècle, d'accord avec la plus récente anthropologie, à prouvé l'unité originaire de race et la filiation intellectuelle ininterrompue de tous les peuples européens. Que nous appartenions à n'importe quel groupe de cette grande famille, que nous soyons Grec ou Rnsse, Italien ou Anglais, Allemand ou Français, nous ne vivons pas seulement d'une tradition nationale, mais de la grande tradition aryenne ou indoeuropéenne, qui est celle de la race privilégiée de la terre, de notre grande race blanche, civilisatrice par excellence. Nous nous rattachons à ce vaste ensemble, non seulement par nos philosophies et nos religions, par nos sciences, nos littératures et nos arts, mais encore par les fibres les plus délicates de notre être, par notre sang, par nos idées, par nos aspirations les plus intimes. Nous réduire à notre tradition nationale, ce serait nous limiter, nous appauvrir et nous stériliser autant qu'un homme qui ne voudrait rien devoir à ses ancêtres.

Le théâtre, cette fleur exquise et suprême de la civilisation et de l'art, n'a produit de chefs-d'œuvre que chez les grands peuples et aux grandes époques, mais ceux qu'il donna furent inoubliables et dignes de rester, non des moules (car chaque époque doit créer le sien) mais des modèles et des exemples de ce que l'humanité peut atteindre de plus grand. La tâche première et capitale d'un théâtre éducateur, selon l'esprit moderne et universel, serait donc, à mon avis, de ressusciter par des adaptations respectueuses de l'esprit mais libres dans la forme, les chefs-d'œuvre soigneusement triés des grandes époques du théâtre indou, grec, espagnol, anglais, etc... Ils fourniraient comme une base d'opération pour l'idéal à poursuivre, et leur série intelligemment disposée et graduée en indiquerait, sinon le but final, du moins les jalons et la direction. Ce serait comme une série de résurrections, pleines de surprises et

d'enseignements. On y découvrirait la loi même qui domine l'ensemble du théâtre aryen. On verrait que si, dans chaque nation, le théâtre a toujours eu la tendance fatale de tomber de l'idéalisme originaire dans un réalisme outré et par suite dans la pourriture de la décomposition et de la décadence, il obéit à une loi d'évolution plus générale embrassant toute l'humanité aryenne. De l'Inde et de la Grèce jusqu'à Shakspeare, cette loi fait descendre le théâtre des hauteurs de l'idéalisme religieux à l'étude approfondie de la nature et de l'individu humain, pour le faire remonter ensuite, avec des forces nouvelles, vers un idéal plus vaste et plus haut.

N'est-il pas nécessaire d'embrasser et de comprendre le développement de l'art dramatique et théâtral dans toute notre race pour nous assurer des chemins que nous réservent les destinées ? Tout vrai créateur porte en lui-même l'étoile polaire de son idéal, mais, pareils à des phares étincelants dans la brume, les grands génies lui montrent tous la route de la haute mer où il sera seul en face de l'infini.

L'orientation exotique. — Pas plus que nous ne saurions oublier notre grand passé aryen avec toutes ses conquêtes, ne pouvons-nous négliger le travail des peuples voisins. La rapidité et la fréquence des communications, les inventions modernes, notre état social tout entier gravite vers une fédération européenne, où tout ce qui se passe en un point retentit dans l'ensemble. J'imagine donc qu'un théâtre éducateur ne bannirait pas les chefs-d'œuvre contemporains de l'étranger, mais il y devrait faire un choix sévère et ne lui emprunter que les pièces apportant une idée nouvelle sous une forme achevée. Les polémiques et les innovations qu'ont provoqué chez nous le théâtre d'Ibsen et de Bjœrnson prouvent assez ce que de telles tentatives ont de salutaire et de fécond. Inutile d'insister.

L'orientation novatrice. — Celle-ci conviendrait à l'avant-garde d'un théâtre qui aurait les yeux fixés non seulement sur le passé et le présent, mais encore sur l'avenir. Elle comporte la hardiesse avec tous ses mérites, mais aussi l'inconnu avec tous ses périls. Comme leur réussite dépendra toujours du talent ou du génie individuel de l'auteur et de ses interprètes, que d'ailleurs leur champ est illimité, il serait téméraire de vouloir les définir ou les deviner. Je dirai seulement que, dans un théâtre comme celui que j'imagine, les grands chefs-d'œuvre du passé seraient les colonnes milliaires, qui indiqueraient aux explorateurs la bonne direction et les inviteraient à ne pas s'égarer du côté des landes ou des fondrières. Si l'on se place à mi-hauteur, cette direction varie selon les points de vue. Si l'on monte sur les cimes, elle est une et peut se résumer en un mot : La nature dans toute sa richesse et dans toute sa puissance comme moyen, l'idéal le plus élevé comme but.

*
* *

Il me reste à dire quelques mots sur la technique de ce que je considère comme l'un des genres essentiels du théâtre de l'élite.

Le drame musical peut être considéré comme la synthèse la plus complète de l'art et le plus beau triomphe du génie. Mais il réclame le plus extraordinaire concours de forces et sa réalisation est la plus difficile de toutes. En outre, aucun genre n'est immuable dans l'évolution humaine et l'on peut concevoir les rapports de la poésie et de la musique avec un autre dynamisme. Constatons cependant une chose. Tandis que le nouveau drame poétique n'a pas encore trouvé sa voie, le drame musical a déjà trouvé la sienne en France (1). Loin de l'exclure du théâtre de l'élite, j'y verrais plutôt son couronnement. J'y admettrais, d'autre part, le drame parlé sans musique, mais je choisirais comme centre équilibrant de ce théâtre un certain genre de drame, où la poésie et la musique entrent en contact discret et intelligent, marquant, par une psychologie délicate, leurs domaines respectifs sans les confondre. Je le choisirais pour norme d'autant plus qu'il conviendrait aussi bien à la restitution des chefs-d'œuvre classiques de tous les temps qu'aux tentatives nouvelles de l'ordre le plus élevé.

Ce n'est pas, on le pense, du vieux mélodrame que j'entends parler. Celui-ci n'est qu'un moyen de secouer les nerfs du spectateur par les procédés les plus grossiers, et de souligner des émotions de roman-feuilleton avec de la musique de foire. Je parle du *drame poétique avec musique de scène ou intermède symphonique*, genre dont je donnerai tout à l'heure quelques exemples probants.

Le drame musical créé par Wagner est un genre puissant, mais despotique. Il nous submerge tantôt dans la sensation pour nous relancer ensuite à l'extase. Il ne supprime pas la partie intellectuelle et rationnelle de l'homme, mais il la déborde par le torrent des motifs enchevêtrés. Il escamote certaines difficultés psychiques avec la sorcellerie des sons. Il enveloppe et dilue les conclusions ultimes dans la majesté du décor et dans l'océan de la symphonie. On peut concevoir, dis-je, un drame poétique se mouvant dans la région intellectuelle, mais plongeant par ses racines dans le sol de l'instinct et touchant par ses sommets au monde spirituel, drame où la musique purement suggestive n'interviendrait que pour délimiter les sphères, faciliter le glissement insensible de l'une à l'autre. Ce drame laisserait toute sa place à l'être intellectuel et à son verbe créateur, mais en faisant pressentir ce qui l'étreint en bas et l'affranchit en haut. La vie réelle dans toute sa force et toute sa raison serait le do-

(1) Il l'a trouvée en trois directions différentes, dans l'idéalisme légendaire avec le *Fervaal* de M. Vincent d'Indy, dans le symbolisme réaliste avec *l'Ouragan* de M. Bruneau et Zola, dans le réalisme moderniste avec *la Louise* de M. Charpentier. Je considère ces trois voies comme également légitimes quoique l'œuvre de M. Charpentier soit entachée d'un anarchisme et d'une trivialité qui déparent son beau talent. M. Vincent d'Indy n'a pas eu le même succès avec son *Fervaal*. Qu'il s'en console. L'avenir rendra justice à cette œuvre si noble et si haute, qui prouve à la fois un poète et un musicien. On reconnaîtra que, dans son 3e acte surtout, le compositeur est entré dans la grande voie du drame musical français

maine propre de l'action, mais la musique lui rappellerait de temps à autre les énergies profondes de la nature inconsciente ou la liberté sans bornes et la beauté de la vie divine. Ce serait une autre réfraction de cette chose insondable et complexe, multiple et infinie, qui s'appelle l'homme, dans le prisme de l'art.

Comme exemples de ce drame poétique, je pourrais citer *l'Œdipe-Roi* de Sophocle avec la musique de Membrée, le *Manfred* de Byron avec la musique de Schumann, *l'Arlésienne* d'Alphonse Daudet avec la musique de Bizet. Pour montrer de quelles clartés inattendues la musique illumine les profondeurs psychiques de ces œuvres sans gêner en rien l'indépendance du poète ni la puissance propre de la libre mélodie verbale, il me faudrait une étude particulière. Qu'il me suffise de dire qu'ici la musique, au lieu de tout commenter et de tout exprimer pour son propre compte, se contente de créer des atmosphères, d'esquisser des perspectives, d'entr'ouvrir des au-delà.

* * *

Bien des travaux, bien des essais, bien des victoires sans lendemain, bien des défaites courageusement supportées, seront nécessaires pour frayer la voie à l'idéal des temps nouveaux. Que du moins le but soit posé assez loin et assez haut pour que la marche soit sûre et la course féconde en découvertes, quel que soit le lieu d'élection de la halte définitive. Pour tous les essais provisoires que l'on fera dans le sens d'un théâtre de l'élite, fixons quelques principes indispensables.

Autant je crois à la légitimité et à l'utilité des théâtres régionaux comme celui fondé par M. Pottecher dans les Vosges et, à sa suite, par M. Le Braz et le Goffic en Bretagne, théâtres qui se proposent de cultiver les traditions populaires et les aptitudes dramatiques d'une province dans un but d'éducation sociale et d'enrichissement national. aussi peu je crois à l'efficacité d'un théâtre populaire dans une grande capitale comme Paris. On aura beau l'appeler « théâtre du peuple » et y convier tout le monde, par la force indestructible de certains vocables, acquise dans les révolutions, le mot de *peuple* en fera fatalement un instrument de polémique, un prétexte de bataille d'une classe contre une autre, une occasion de déclamations soi-disant socialistes, mais aussi peu-sociales que possible et encore bien moins esthétiques.

Posons donc ce premier principe : *Le théâtre idéaliste sera aristocratique ou ne sera pas.* Par aristocratique je n'entends pas qu'il soit fait dans l'intérêt d'une classe privilégiée quelle qu'elle soit, mais qu'il soit organisé dans l'intérêt de tous par une élite intellectuelle, qui seule en pourrait comprendre le but et en trouver les moyens.

A ce principe j'en veux ajouter un second : *Le théâtre de l'élite sera impersonnel.* J'entends qu'entreprise privée, indépendante de l'État, conçue et dirigée par un groupe de capacités, mais étendue à une

vaste association, il se place au-dessus de tous les intérêts de personne, d'école et de coterie. Pour caractériser son esprit, j'emploierais volontiers l'idée féconde et la formule lumineuse de Henry Bérenger « l'individualisme social ». Mais quoi que l'on fasse, maintenant ou plus tard, sous n'importe quelle forme ou quel signe, si l'on veut réussir, ce ne peut être que par une élite consciente et disciplinée, dans un but élevé et impersonnel.

On se récrie peut-être devant tant d'audace? Mais ce qui ne paraît aujourd'hui qu'un rêve lointain pourra sembler demain une réalité prochaine, pourvu que les meilleurs esprits en sentent la nécessité intérieure et la beauté salvatrice. — S'il n'en est point ainsi, eh bien courbons-nous en esclaves dociles sous la tyrannie des faits. Renonçons une fois pour toutes à cette vieille illusion de la liberté humaine dont nos maîtres positivistes et déterministes nous ont prêché la mort. Subissons gaîment et d'un air léger toutes les servitudes qui nous oppressent, toutes les hontes qui nous étouffent. Sourions aux pharisiens de la tradition comme aux charlatans du modernisme et à tous les bourreaux hypocrites de l'idéal qui profitent des vices du temps et de notre faiblesse pour nous exploiter. — Si, au contraire, nous croyons à la puissance de la volonté éclairée par l'intelligence et chauffée par la foi, que les forces vives de tous les arts et de toutes les écoles se groupent et s'associent en vue d'un idéal et d'un but commun.

*
* *

En ébauchant, à grandes lignes, la silhouette et le programme d'un théâtre de l'élite, ai-je agité des fantômes, ai-je remué des chimères? Les mathématiciens calculent la ligne d'une parabole d'après son centre de rotation et l'inflexion de sa courbe. Ne pouvait-on de même pressentir l'avenir du théâtre d'après les Idées-Mères qui dominent la marche de l'humanité et les forces actives du présent? Je l'ai tenté avec mes lumières, et, puisque le rêve est commencé, achevons-le. Je suppose qu'après un labeur préparatoire et maints essais contrastés, il se forme au cours du XXe siècle une grande société de gens du monde, d'artistes et de lettrés pour la fondation d'un théâtre modèle et qu'on lui attribue le nom de *Théâtre des fêtes internationales*. A cette grande ligue défensive et combative pour l'Art éducateur et initiateur on voudra donner un atelier digne de son but et un asile digne de sa pensée, loin de l'atmosphère empoisonnée et déprimante de la capitale. J'imagine donc qu'on choisisse pour cela une des collines riantes qui dominent les beaux méandres de la Seine entre Paris et Rouen. Grâce à ce monument, dont l'ampleur et l'architecture révéleraient l'idée synthétique, un public européen viendrait célébrer périodiquement les grandes Dionysiaques de l'Ame et les Eleusynies de la Pensée dans le Temple de l'Art libérateur et fraternel.

Ce rêve n'est-il pas digne de la France et de son noble génie?

EDOUARD SCHURÉ.



Fragment de la décoration de la nouvelle église de Copenhague.
« Les Piliers de la chrétienté. » (Œuvre de Sinding.)

L'ART SCANDINAVE MODERNE

LE SCULPTEUR DANOIS SINDING

I

La gloire de Thorwaldsen, quoiqu'elle date déjà de la première moitié du siècle dernier — il est mort le 24 mars 1844 — n'a rien perdu de son éclat grandiose. Non seulement ses œuvres restent universellement admirées, mais elles ont pris place parmi celles que l'on cite dans toutes les histoires de l'art comme les expressions les plus parfaites de la sculpture moderne. L'influence du maître qui rivalisa avec Canova dans le retour à l'antiquité hellénique et que la critique a parfois égalé aux plus purs classiques, lui a survécu et plusieurs de ses disciples directs, tels Bissen et Jérichau, ont maintenu les traditions de sa technique, en s'élevant eux-mêmes au premier rang.

Cependant, tout en s'enorgueillissant d'avoir reçu de l'auteur du *Jason* et de l'*Entrée triomphale* leur initiation aux secrets du Beau, tout en s'attachant comme lui à travailler le marbre avec cette simplicité des bas-reliefs grecs où il excella, les artistes danois de notre temps ont allié leur originalité propre aux leçons qu'ils lui doivent. Ils ne sont pas demeurés les stricts imitateurs de l'antique; dans leurs compositions la Rome de Michel-Ange s'est associée à l'Athènes de Phidias.

Rome fut, en effet, longtemps le but exclusif de leurs pèlerinages. Ils s'y rencontraient, vétérans et nouveaux, sur cette Piazza



Fragment de la décoration de la nouvelle église de Copenhague.
« Les Piliers de la chrétienté. » (Œuvre de Sinding.)

del Popolo où le conteur de leur pays, Bergsoe, les surprend sur le vif pendant qu'ils dissertent sur la règle et l'audace. Il n'y eut de 1840 à 1870 guère de jeune Scandinave, frais émoulu des Académies de Copenhague ou de Christiania — les Norvégiens se rapprochant des Danois par tendance atavique — qui ne prît le chemin de la Ville éternelle et n'y fît un séjour de plusieurs années. C'est à Rome qu'ils recevaient le baptême artistique; c'est là que, tous élèves de Thorwaldsen, les uns sortis de son atelier, les autres de celui de ses héritiers immédiats, ils cueillaient leurs premiers lauriers, et c'est de Rome que leur réputation partait pour s'affirmer dans leur patrie. Thorwaldsen avait, du reste, fait une loi de cette émigration temporaire qu'il déclarait indispensable à l'éducation esthétique. Lui-même, n'avait-il pas, suivant le fameux sonnet de Tiersch, retrouvé à Rome la plastique idéale dont Winckelmann avait annoncé la renaissance? Tous ceux qui ambitionnaient de faire parler d'eux en Scandinavie achevaient leur première statue à Rome ou la brisaient à Rome avant l'envoi chez eux, quand les juges, comme nous l'apprend encore Bergsoe, la condamnaient.

Il y eut toutefois, à partir de 1870, un autre courant. On ne délaissa pas Rome, mais on visita aussi Paris. Il en résulta, principalement en sculpture, une réaction contre le classique devenu trop autoritaire. Rome continua de donner aux artistes scandinaves l'enseignement sévère du métier, mais Paris leur apprit le sentiment, le mouvement, la grâce, la vie, l'harmonie. Ils étudièrent Gautherin, Mathurin Moreau, Chapu, Paul Dubois

Le résultat de ce contact avec l'art français moderne fut de les faire renoncer à la rigueur absolue de la ligne et de les porter davantage à rechercher la poésie de la forme. De là une orientation plus personnelle : on ne renia pas Thorwaldsen, on le transforma.

II



Femme barbare emportant le corps de son fils tué dans une bataille. (Œuvre de Sinding.)

Le représentant le plus remarquable de l'art danois contemporain est Sinding, à côté de qui on nomme Erickson. Norvégien de naissance et appartenant à une famille qui s'est distinguée dans tous les domaines artistiques, — un de ses frères est compositeur, un autre peintre. — Sinding s'est fixé à Copenhague, où il pouvait mieux faire valoir ses travaux. Comme Alma Tadema et Herkomer en Angleterre, il a ainsi deux patries : la sienne et celle qui l'a adopté. Il s'est d'ailleurs montré largement reconnaissant en ajoutant à la renommée de l'art danois par des services très appréciés. En lui domine néanmoins le self-made man qui s'est révélé dès sa toute prime jeunesse. On convient généralement qu'il ne reçut point d'éducation académique, qu'il ne fit pas ses classes de dessin et de modelage, et c'est sans doute ce qui l'a mis hors de pair ; mais s'il ne s'asservit

point aux férules des écoles, il connut celles-ci, les vit, les observa, les étudia attentivement. C'est ainsi qu'à Berlin où il fit sa première statue « Volund le Forgeron », à Paris, à Rome, il n'ignora aucun des maîtres modernes, ne se bornant pas à savoir leur nom, mais pénétrant leur génie.

En février 1878, il figura à l'Exposition universelle de Paris avec sa « Captive » qui eut les honneurs de la presse. Quelques critiques parlèrent à cette occasion de l'influence visible de Chapu, mais personne ne nia qu'à côté de la beauté expressive due à la *Pensée*, à la *Jeunesse*, à l'*Immortalité*, il y avait aussi le souffle du nord avec les ressouvenirs des Eddas. C'est bien le caractère du groupe qui consacra sa supériorité, cette « Femme Barbare emportant le corps de son fils tué dans la bataille », une figure d'une admirable énergie, rendant avec la fidélité historique la poignante sensation de l'inconsolable douleur. Ce dernier groupe fut exécuté à Rome et le succès qu'il obtint décida de l'avenir de l'artiste. Ses débuts avaient été durs, les difficultés et le *struggle for life* ne lui étant pas épargnés. Lorsque, en 1883, il s'établit définitivement à Copenhague, la fortune commençait à lui sourire. Il en fut redevable non seulement à son talent, mais aussi au mécène danois M. Jacobsen, qui fonda à la même époque, la glyptothèque de Ny Carlsberg, où entrèrent bientôt



L'Aïeule lointaine (Œuvre de Sinding.)

les grandes œuvres de la sculpture moderne. Sinding y a plusieurs groupes : « la Femme Barbare », mentionnée plus haut, et la « Captive allaitant son enfant », qui témoigne de l'action exercée sur son tempérament par l'Italie. Son accent primitivement farouche s'étant attendri. Cependant on voit reparaître ce même accent dans un groupe plus récent « La plus ancienne des générations » où la figure, de l'aïeule lointaine, semble rêver à tous ses descendants disparus.



Groupe en marbre. (Œuvre de Sinding.)

Comme Thorwaldsen, qui traita avec la même grandeur géniale les sujets antiques (*Mercure vainqueur d'Argus*) et les sujets religieux (*Entrée du Christ à Jérusalem*, *Baptême du Christ*, etc.), Sinding a varié ses productions, et de même que Thorwaldsen, dans la restauration de l'église Notre-Dame à Copenhague, revint à l'inspiration chrétienne, de même le sculpteur appelé à décorer l'église de marbre érigée dans la même ville, par M. Jacobsen, ou il créa ses « Piliers de la chrétienté »

sut rendre éloquente la foi la plus pieuse et la plus dégagée des attaches terrestres.

Terra Mater. (Œuvre de Sinding.)

III

Terra mater, que Sinding a terminé au cours de l'automne de 1900, peut être considéré jusqu'ici comme son chef-d'œuvre.

Conçue avec une témérité que peu d'autres sculpteurs ont tentée avant lui de réaliser, cette composition est d'un grand effet philosophique et poétique. L'artiste a voulu y mettre en présence les origines de l'humanité et ses destinées dernières. La figure principale, de considérables proportions, s'adosse à un rocher. Sur son sein reposent, plongés dans le sommeil éternel, les deux incarnations de la créature humaine, l'homme et la femme. La Terre, de qui ils sont nés et dont, pendant leur vie, ils s'étaient détournés avec une ingratitude presque absolue et toujours dédaigneuse, les a recueillis en son giron comme en un suprême refuge ; elle leur a rouvert ses bras, et maintenant que l'âme les a délaissés, elle les a repris en sa pitié maternelle, afin que, près d'elle, ils trouvent ce repos qui ne finira plus. Ils ne connaîtront désormais aucune des souffrances qu'ils devaient aux combats de l'âme et du corps; ils peuvent ici, grâce à la mère qui n'oublie jamais et qui pardonne toujours, goûter dans l'inabolissable silence, la paix libérée de toutes les passions, Sinding a donné à cette idée symbolique une puissante réalité de traduction. *Terra mater* ne pourrait se comparer qu'au *Monument des morts* de Bartholomé ; mais, hâtons-nous d'ajouter que la comparaison n'est qu'évoquée et n'ôte rien à la force de pensée et d'originalité du maître danois. De même que Bartholomé, Sinding a voulu impressionner le cœur encore plus que l'intelligence, et les deux artistes y ont magnifiquement réussi, tout en restant, l'un et l'autre, eux-mêmes.

L'école danoise ne compte, à vrai dire, pas un grand nombre de sculpteurs, et ceux qui la représentent aujourd'hui sont pour la plupart des élèves de Bissen, de Jerichau ou de Freund, un autre disciple de Thorwaldsen. Quelques noms figurent avec honneur dans la liste restreinte de ces maîtres anciens et nouveaux. Mais la plupart n'ont de renommée que dans les pays scandinaves et quelques-uns aussi en Allemagne. Sinding, comme Jerichau et Bissen, s'est fait une réputation non seulement en France, mais en Angleterre et en Amérique, et on l'y classe parmi les modernes illustres.

L. de Saint-André.

LE BILAN DE LA SCIENCE (1)

Partout, dans tout son domaine, les transformations les plus profondes ont été accomplies depuis trente ans. Des branches entières de mathématiques, à peine amorcées au début de cette période, ont été créees, et le langage même de ces sciences a été transformé au point que les élèves des grandes écoles scientifiques de ma génération ont les plus grandes peines à se reconnaître, même dans les matières du programme des certificats qui équivalent aujourd'hui à la licence. L'astronomie, dont les progrès semblaient devoir éternellement demeurer dans le domaine du calcul. a fait, sur la constitulion physique des astres, les découvertes les plus inattendues; on a appris ce qu'étaient les comètes, quelles substances étaient encore brûlées dans ces soleils qu'on nomme les étoiles pour entretenir leur température, et des substances chimiques ont été reconnues dans l'atmosphère solaire avant d'être retrouvées par les chimistes parmi les substauces terrestres : on a pu suivre avec étonnement l'activité prodigieuse de l'atmosphère enflammée du soleil; mettre en évidence, malgré leur prodigieuse distance, les mouvements même des étoiles ; photographier ces astres de manière à donner une carte précise du ciel à notre époque, et reproduire jusque dans ses détails les plus délicats la surface accidentée et désolée du disque lunaire, avec ses cirques innombrables qui semblent les parois de lave récemment brisées de prodigieuses bulles gazeuses.

I

La météorologie est sortie des mains des empiriques et, grâce à une organisation complexe et délicate des observations, a pu prendre rang parmi tes sciences en qui les agriculteurs et navigateurs peuvent avoir confiance.

La chimie s'est, à son tour, installée en conquérante dans le do-

(1) *La maison d'éditions Ch. Delagrave publiera prochainement un* Nouveau dictionnaire des Sciences et de leurs applications, *sous la direction de MM. Edouard Perrier, Paul Poiré, Rémy Perrier et A. Jannis, avec la collaboration d'une réunion de savants, de professeurs et d'ingénieurs. M. E. Perrier, l'éminent membre de l'Institut et directeur du Muséum d'histoire naturelle fera précéder cette œuvre capitale d'une préface que nous sommes heureux de pouvoir offrir aux lecteurs de* La Revue.

Synthèse admirable des progrès et des conquêtes de la science moderne, cette étude a non seulement le mérite d'en dresser un inventaire philosophique, mais, chose plus importante, elle nous permet de saisir sur le vif les aspirations de la science de plus en plus vastes et nombreuses.

(Note de la Rédaction.)

maine de la vie. Une foule de substances que l'on croyait jadis être l'œuvre exclusive de l'organisme animal ou végétal ont été fabriquées de toutes pièces ; un grand nombre d'autres que l'analyse immédiate des organismes vivants ne permettait pas de soupçonner, ont été créées sur le modèle des vieilles « substances organiques » ; les corps nouveaux et les corps anciens, ceux des chimistes et ceux de la vie, ont été distribués en longues et majestueuses séries, où des places inoccupées ont signalé l'existence et provoqué la recherche de composés encore inconnus ; des règles ont été établies pour construire les noms de cette innombrable quantité de corps dont le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote sont les éléments fondamentaux, mais qui peuvent s'annexer même des métaux ; des méthodes générales de préparation s'appliquant à des séries tout entières de ces corps ont été instituées ; on a cessé de demander aux plantes des couleurs, des parfums, des médicaments. On en a fabriqué de tout semblables et de plus purs ; on en a créé d'analogues que la vie ne savait pas faire, comme les incomparables couleurs d'aniline, qui, les jours de fête et de soleil, imprégnant les plus riches comme les plus humbles tissus, emplissent nos rues de leur chatoiement. Du coup, la garance, l'orseille, le safran, la cochenille, ont perdu leur antique privilège, et le temps semble proche où il ne sera plus nécessaire à l'homme d'avoir recours aux productions du sol pour se procurer ses aliments : des usines appropriées lui fourniront tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa vie, et il pourra laisser les plantes et les animaux prospérer à leur gré pour l'ornement du globe, son étroite demeure.

Bien plus, conduit par ses recherches sur les conditions de fabrication des liqueurs fermentées, un chimiste éminent, Pasteur, se trouve mis en présence de tout un groupe d'organismes intimement associés à notre existence, les uns inoffensifs ou utiles, les autres, le plus grand nombre peut-être, meurtriers. La cause à peine soupçonnée de nos plus redoutables maladies apparaît clairement : le charbon, la tuberculose, la peste, la fièvre typhoïde, les pneumonies diverses, la fièvre puerpérale, le tétanos, la diphtérie, la fièvre paludéenne, peut-être toutes les maladies épidémiques ou contagieuses. sont l'œuvre de petits êtres malfaisants, les *microbes*, comme on dit aujoud'hui, que l'on apprend à cultiver en dehors de notre corps, dont on saisit les côtés faibles et que bientôt l'on arrive à rendre inoffensifs. La médecine est renouvelée, et la chirurgie connaît des hardiesses qui lui étaient rigoureusement interdites.

La vieille chimie des éléments ne reste pas, de son côté, inactive. L'étude comparative des propriétés des corps simples, métalloïdes et métaux, fait apparaître entre leurs poids atomiques, entre les radiations qu'ils émettent lorsqu'ils deviennent incandescents, entre leurs points de fusion, des relations simples qui laissent supposer, sous l'apparente diversité des corps, une unité fondamentale, celle de la matière inerte; cette unité apparaissait déjà dans l'identité

d'action de la pesanteur sur les corps : elle sort du domaine de la métaphysique pour se prêter à l'expérience et justifier, dans quelque mesure, les anciens alchimistes d'avoir cherché la transmutation des métaux. En attendant, on isole jusque dans l'atmosphère des corps insoupçonnés, et, profitant des hautes températures que les forces électriques permettent d'obtenir, on recommence, non sans succès, la tentative de la fabrication industrielle du diamant.

II

L'unité de la matière prend une vraisemblance chaque jour plus grande, l'idée que les forces étudiées par la physique ne sont que les transformations diverses du mouvement dont la substance de l'univers est pour ainsi dire pénétrée, et qui fait partie intégrante de ses propriétés. Cette substance, ce n'est pas seulement la matière pondérable, c'est aussi ce milieu continu, ce mystérieux *éther* dont peut-être elle est faite, au sein de laquelle tourbillonnet les atomes, par laquelle ils influencent réciproquement leurs mouvements, qui sert d'intermédiaire entre les molécules et aussi entre les astres, véhicule tout à la fois de leur puissance attractive, de leur chaleur et de leur lumière. Il semblait autrefois que tous les mouvements dont il était intérieurement animé ne fussent capables de produire que ces phénomènes attribués jadis par les physiciens à des forces distinctes qui se nommaient l'*attraction*, la *chaleur*, l'*électricité*, le *magnétisme*, la *lumière*; tous se ramenaient à ces cinq catégories; encore le magnétisme et l'électricité étaient-ils facilement réductibles l'un à l'autre, et l'électricité elle-même paraissait-elle tout au moins la grande productrice de lumière.

Cependant l'électricité traverse les corps comme en se jouant, la lumière s'arrête, pensait-on, à la surface de la plupart d'entre eux, qui sont *opaques* ; mais voici qu'on trouve des radiations que l'œil ne voit pas, qui agissent cependant comme les rayons de lumière sur les composés chimiques, qui jouissent d'un pouvoir photographique énergique, et qui diffèrent des rayons lumineux parce qu'ils ne se laissent pas dévier par les corps transparents et parce qu'ils traversent sans aucune difficulté tous les corps opaques qui ne contiennent pas de métal. Ces rayons, les rayons X, comme on dit, sont d'origine électrique ; mais il en est d'autres qui sont émis par des corps spéciaux, tels que le radium, qui, comme les rayons X, traversent certains corps opaques et, à froid, désorganisent les tissus comme le ferait une brûlure. Des énergies nouvelles demeurées inconnues comme le fut jadis l'électricité, mais plus cachées encore, apparaissent ainsi, et ce ne sont pas les seules. D'autres ondulations, les ondulations herziennes, voyagent, elles aussi, autour de nous sans qu'on les soupçonne; elles sont cependant capables de provoquer de formidables explosions et, recueillies par des appareils appropriés, peuvent servir à expédier sans fil des dépêches télégraphiques. Cela

redonne courage aux psychologues qui pensent que dans nos cerveaux des ondulations analogues peuvent naître, capables de se faire sentir à distance et de provoquer, dans les cerveaux qu'elles rencontrent, l'éclosion de pensées en harmonie avec celles du cerveau d'où elles seraient parties. Il ne semble pas que l'expérience ait répondu à ces espérances de la communication de la pensée à distance et sans aucun appareil; mais, comme disait Priestley, l'absurde d'un jour peut devenir la vérité du lendemain.

Cependant les vieux agents physiques eux-mêmes se révélent sous de nouveaux aspects et avec une nouvelle puissance. La connaissance plus exacte des rapports de la chaleur et de la force permet de manier nos machines avec plus de sûreté, de substituer à la houille des combustibles nouveaux et d'obtenir des rendements mécaniques inespérés. La lumière ne se borne plus à peindre lentement en camaïeu les objets extérieurs sur la plaque du photographe ; si on lui accorde du temps, elles les reproduit avec leurs couleurs ; mais elle répond aussi instantanément, fixe les plus fugitives attitudes, et permet ainsi de reproduire, non plus l'homme et les animaux au repos, mais en pleine activité, et de faire apparaître en quelque sorte, dans les cinématographes, l'image même de la vie. Il devient ainsi possible au physiologiste d'analyser à loisir tous les mouvements et d'en étudier les moindres détails.

Ce n'est plus seulement la pensée, si merveilleuse qu'ait été la découverte, que transportent les fils télégraphiques, c'est la voix elle-même; cette voix, on ne se contente plus de l'entendre, on l'enregistre, et l'on peut ensuite la faire renaître quand on veut, avec son timbre, son intensité, ses inflexions diverses. Si bien qu'en combinant le phonographe et le cinématographe, on peut, à une époque et dans un lieu quelconque, ressusciter un orateur depuis longtemps décédé, faire entendre sa voix et régénérer toutes les attitudes, tous les gestes, toutes les expressions de physionomie dont il ponctuait son discours.

III

On avait cru l'électricité incapable de reproduire autre chose que des foyers de lumière isolés et coûteux; on lui déniait la possibilité de servir jamais à l'éclairage même public, et voilà que, sous des formes diverses, elle illumine nos demeures, se pliant avec une merveilleuse souplesse à tous nos besoins, à toutes les fantaisies de notre goût, se mêlant d'une façon charmante aux fleurs et aux riches étoffes, ajoutant un nouveau reflet au chatoiement de leurs couleurs, tantôt luttant avec le soleil, tantôt simple lueur de ver luisant. Et l'electricité se fait aussi transportable ; on l'*accumule* sur des plaques, on l'emmagasine, elle roule avec les véhicules qu'elle anime et qu'elle éclaire tout à la fois. Bien plus, elle prend la force où la nature la produit, au pied des cataractes, dans les rivières paisibles, parmi

les vagues de la tempête ou dans le va-et-vient des marées, et elle la charrie au loin, partout où nos industries ont besoin de l'utiliser. Si bien que, pour tant de services qu'elle nous rend, il a fallu chercher à la mesurer, à enregistrer son travail, à lui assigner un salaire.

IV

Des procédés de mesure, des unités qu'on ne définissait même pas il y a quarante ans dans les plus savants laboratoires, sont entrés aujourd'hui dans le langage courant. Ces mesures scientifiques par excellence ont dû être, d'un commun accord, adoptées par tous les peuples ; elles ont attiré l'attention sur la nécessité d'user partout des mêmes unités de mesure aussi bien pour les forces que pour les grandeurs ; notre système décimal des poids et mesures a conquis par elles le monde scientifique tout entier. Dès lors il a fallu construire des étalons rigoureusement identiques, étudier tous les phénomènes intimes qui se passent dans les métaux et leurs alliages : on a appris que ces matériaux réputés inertes gardaient le souvenir des actions exercées sur eux, qu'ils se défendaient contre la rupture, se mettaient en harmonie avec le milieu où ils étaient placés, tout comme s'ils possédaient une sorte de vie inorganique, et la connaissance de cette activité interne du métal semble diminuer quelque peu le mystère même de la vie.

V

Ce problème prétendu insoluble de l'origine des êtres vivants, la science entrevoit enfin la possibilité de l'aborder. La géologie a démontré l'inanité des *cataclysmes universels*, des *révolutions du globe*, des *créations successives*, qui avaient séduit le génie de Cuvier. Sans doute des chaînes de montagnes se sont soulevées ; sans doute les continents et les mers ont lutté avec des alternatives de victoires et de défaites pour la terre ferme, et l'esprit demeure étonné devant les variations du contour des océans ; mais tout cela s'est fait graduellement et se fait encore sans que nous en soyons avertis autrement que par les observations des hommes de science ; les animaux et les plantes ont eu tout le temps d'émigrer devant les empiétements de la mer, devant les changements mêmes que le soulèvement des chaînes de montagnes apportaient au climat des lieux qu'ils occupaient ; on a pu suivre les traces de leurs migrations ; on a vu également comment ils avaient peuplé les territoires conquis sur la mer, sans qu'il ait été besoin de création particulière. Bien plus, chez les animaux qui remontent aux temps les plus reculés de l'histoire de la terre, — et ces temps se chiffrent certainement au moins par milliers, sinon par millions de siècles, — on ne trouve rien qui indique un changement quelconque dans les procédés de reproduction ; il faut donc admettre, si l'on ne veut entrer dans le domaine

des fantaisistes hypothèses, que la vie s'est de tout temps propagée sur la terre comme elle fait aujourd'hui.

Tandis que les géologues étudient le mode de superposition des terrains déposés par les eaux, arrivent à déterminer les lignes d'anciens rivages, distinguent avec précision les dépôts d'eau douce, les depôts littoraux, les dépôts des mers profondes, les caractérisent au moyen des fossiles qu'ils contiennent, et parviennent à reconnaître leur ordre de succession, les paléontologistes recueillent les fossiles et les scrutent avec curiosité. Ils savent quels sont les plus vieux et quels sont les plus jeunes; ils peuvent préciser quelles sont les formes primitives, quelles sont leurs dérivées; la preuve que les espèces actuelles descendent d'espèces anciennes fort différentes se constitue par un lumineux ensemble de faits. La difficulté n'est pas de trouver aux végétaux et aux animaux actuels des ancêtres, mais, parmi les ramifications touffues d'un arbre généalogique luxuriant, de reconnaître quelles sont les branches successives qui ont conduit aux ramuscules en petit nombre dont nous sommes les contemporains. *Tout ce qui était possible s'est fait*, mais, parmi les formes qui ont été possibles, un petit nombre se sont conservées depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, d'autres se sont transformées; de ces deux sources découle la population actuelle du globe, reliquat de tout ce qui a vécu et s'est enfoui pour toujours dans le passé. Ce n'est pas sans peine que le formidable effort d'où résulte le monde actuel, que l'effroyable gaspillage des formes vivantes sur lesquelles il surnage sont entrés dans les notions scientifiques vulgaires. Il semblait jadis plus grand que, sans heurt et sans détour, l'intelligence divine, faute d'avoir créé le monde d'un seul jet, l'eût tout au moins sûrement et sans hésitation conduit jusqu'à son état actuel. Il n'en est rien : c'est au prix de difficultés sans nombre qu'on a pu, dans le vaste fond du monde fossile, retrouver les tronçons disjoints des menus sentiers qui ont permis de constituer la généalogie des Mollusques actuels, de retrouver les origines des Poissons, de faire remonter la parenté des Oiseaux jusqu'aux Reptiles, tandis que parmi les Mammifères on a pu descendre des *Palæotherium* aux Tapirs, aux Rhinocéros et aux Chevaux; des Anthracothéridés, aux Hippopotames, aux Sangliers et aux Ruminants; des Viverridés, parents des Ours et des Chiens, aux Fouines, aux Hyènes et aux Chats.

Sans doute, la paléontologie, cette science des êtres fossiles, tout entière formée dans ce siècle, est trouée de nombreuses lacunes; mais elle s'agence merveilleusement avec l'anatomie comparée pour la définition des lois de l'évolution des organismes, si bien que les animaux apparaissent, ainsi que le disait Lamarck, comme les artisans les plus actifs de leur propre transformation. Guidés en quelque sorte par la notion du bien-être, notion commune à tous, ils usent constamment de leurs organes pour fuir toute cause de souffrances, pour diminuer toute gêne; ils ont ainsi des mouvements habituels,

des attitudes familières ; les organes employés pour réaliser ces mouvements, ces attitudes, grandissent et se perfectionnent : les autres s'atrophient, ou bien les uns et les autres se modifient d'emblée de manière à réaliser automatiquement les attitudes avantageuses. Ainsi s'expliquent les formes étranges de beaucoup d'animaux, l'enroulement en hélice, par exemple. des Mollusques apparentés à l'Escargot, ou le singulier renversement que présente le système nerveux des Vertébrés par rapport à celui des autres animaux.

VI

La science des formes animales ou végétales, la *morphologie*, entre ainsi dans la voie des explications, et sa puissance explicative s'étend bientôt à des phénomènes insoupçonnés des savants du siècle dernier, inconnus ou dédaignés de Cuvier, lui-même, les phénomènes d'*embryogènie*, par lesquels un œuf arrive à reconstituer un organisme pareil à celui duquel il s'est détaché. D'un trait de génie, Etienne Geoffroy Saint Hilaire et son disciple Antoine Serres avaient deviné l'essence de ces phénomènes : *chaque animal, au cours de son développement, ne fait que reproduire la généalogie très abrégée de son espèce*, sauf certaines modifications dues aux conditions particuliéres dans lesquelles le dévoleppement de l'embryon s'accomplit et auxquelles échappe l'animal adulte. Le simple énoncé de ce principe montre quel fil conducteur l'embryogènie peut mettre entre les mains des naturalistes, quelles lacunes elle peut combler dans la série des êtres, à la condition de ne pas oublier cependant qu'elle est impuissante à rien expliquer par elle-même, puisqu'elle tire sa raison d'être de la paléontologie et de l'anatomie comparée.

On a longtemps supposé cependant à l'embryogénie le pouvoir de dénouer toutes les difficultés de la généalogie des formes vivantes ; ainsi s'explique l'ardeur avec laquelle elle a été étudiée, et qui ne laisse aujourd'hui que bien peu de gros mystères dans les transformations que subissent les êtres au cours de leur existence à partir de l'œuf. Ses progrès ont d'ailleurs marché de pair avec ceux d'un instrument arrivé à un haut degré de perfection, le microscope, avec lequel des grossissements nets de 1.200 diamètres s'obtiennent facilement aujourd'hui. Ces grossissements ont nécessité l'emploi de méthodes d'observation d'une haute précision et qui donnent aux observations, jadis quelque peu indécises, la plus absolue certitude : on sait, à l'aide de réactifs appropriés, figer les éléments des organismes à l'état même où ils sont quand la mort les surprend ; des colorants spéciaux se fixent respectivement sur les diverses substances dont ils sont formés et les font sauter aux yeux par leur teinte particulière ; on déshydrate les éléments, on les pénètre de substances qui se consolident tout en se laissant ensuite facilement couper, et de délicats instruments permettent de débiter les corps ainsi préparés, en menues tranches dont aucune ne se perd, qu'on

peut conserver dans l'ordre même où elles se suivent et qui n'ont pas plus de 1/400 de millimètre d'épaisseur. Dans de telles conditions, rien n'échappe à l'examen microscopique. Et la première conséquence de ces investigations, conséquence absolument générale, c'est que tous les êtres organisés, aussi bien les animaux que les plantes, sont un assemblage d'éléments minuscules, tous fondamentalement semblables entre eux, ne différant que par des détails de forme extérieure et le plus ou moins grand développement dans telle ou telle forme, de telle ou telle substance commune à tous. L'identité des *éléments anatomiques* des *plastides*, comme on les nomme, affirme l'identité essentielle de deux règnes organiques qu'on opposait jadis l'un à l'autre, et, de fait, les plantes ne diffèrent des animaux que parce que leurs éléments sont prisonniers dans une cellule à parois rigides, ont perdu de ce fait l'aptitude à produire aucune manifestation extérieure, aucun mouvement, et semblent, en conséquence dénués de sensibilité. L'animal, au contraire, non seulement se meut, mais de merveilleux organes, dont la véritable structure intime est connue seulement depuis quelques années, lui permettent de régler ses mouvements sur ses besoins de sentir, de se souvenir, d'imaginer et de raisonner.

VII

De telles découvertes sur la structure des êtres vivants sont elles-mêmes fécondées par l'avénement en physiologie d'une méthode nouvelle. Aux observations vagues, conduisant aux hypothèses contradictoires sur les fonctions des organes, les physiologistes substituent une rigoureuse méthode expérimentale, calquée sur celle qui, depuis Lavoisier, a si bien servi les chimistes; méthode dont Claude Bernard donne les lois. Désormais s'évanouissent les caprices de la vie, la croyance à une *force vitale* antagoniste des forces physiqnes, se plaisant à les mettre en défaut, réglant à sa fantaisie le jeu des organes et se faisant elle-même un jeu de dérouter les investigateurs qui cherchent à la connaître. Les phénomènes vitaux, comme les phénomènes inorganiques, sont déterminés par des conditions précises dont la réunion provoque infailliblement leur production, comme cela a lieu pour les phénomènes physiques ou chimiques, et il semble de plus en plus que la prétendue force vitale, loin d'être en opposition avec les forces physico-chimiques, n'en soit, au contraire, qu'une modalité. Dès lors, tout s'éclaire dans le monde vivant; les éléments anatomiques apparaissent comme les ouvriers mêmes de la vie, ou plutôt la vie d'un organisme n'est que la somme des activités des éléments qui le composent. Ces éléments eux-mêmes sont un ensemble de substances differant des substances chimiques ordinaires par une seule propriété, mais fondamentale : mises en présence, dans des conditions déterminées, de substances d'une certaine catégorie, au lieu de les décomposer en se détruisant elles-

mêmes, elles les détruisent en formant une nouvelle quantité de substance vivante ; elles s'accroissent, par conséquent, ce qu'on exprime en disant qu'elles se *nourrissent*. Les conditions favorables à la meilleure nutrition ne sont pas les mêmes pour toutes les subtances ; quand les conditions favorables a une substance prédominent un certain temps, cette substance prédomine, elle aussi, sur les autres, et c'est ainsi que, eussent-ils été primitivement semblables, les éléments anatomiques se différencient et deviennent les uns *musculaires*, les autres *nerveux*, les autres *glandulaires*. etc. De plus en plus le mystère de la constitution des organismes, de la nature de leurs fonctions, de la nature même de la vie, se dissipe, car la nutrition, phénomène chimique, s'accompagne du développement d'une certaine quantité de chaleur, d'électricité, parfois même de lumière, en un mot d'une certaine quantité suffisante pour expliquer tous les phénomènes attribués autrefois à la force vitale. Ainsi dans les corps vivants, comme dans le monde minéral, tout s'explique, et la connaissance exacte des fonctions des organes conduit la médecine elle-même à des méthodes de thérapeutique qui, sans être arrivées cependant à augmenter la durée moyenne de la vie, assurent au malade une trêve relative avec la douleur.

VIII

Il ne reste d'obscurité que sur la façon dont la vie s'est, pour la première fois manifestée. Mais là même tout n'est pas ténèbres. L'étude approfondie du Règne végétal et du Règne animal, tels qu'ils sont actuellement, malgré le nombre prodigieux des formes disparues, démontre qu'il existe une continuité pour ainsi dire complète entre les formes réduites à un seul élément anatomique, *Protococcus*, Bactéries. Infusoires, etc. ; que tout corps vivant, si complexe qu'il soit, commence encore aujourd'hui par être réduit à un seul élément anatomique, l'œuf fécondé, et qu'on en peut suivre pas à pas l'édification à partir de son humble début, par l'accumulation graduelle de cellules nées de la division de l'œuf. Il devient ainsi infiniment vraisemblable, sinon certain, que le Globe a commencé par être peuplé d'organismes unicellulaires d'où les autres ont procédé, comme nous les voyons aujourd'hui procéder de l'œuf. On a même de sérieuses raisons de penser que les premiers organismes qui en sont dérivés étaient marins, et l'on a pu constater qu'à plusieurs reprises les formes marines, d'abord littorales, avaient, en quelque sorte, essaimé vers les abîmes océaniques, les régions pélagiques, les eaux douces, la terre ferme, en attendant d'acquérir la faculté du vol.

Cela suppose que les formes vivantes sont variables pour ainsi dire indéfiniment. Au contraire, pendant la première moitié du XIXe siècle pour le moins ; l'opinion générale, héritée de Linné et de Cuvier, croyait les formes vivantes coulées dans un nombre déterminé de moules immuables qu'on nommait les *espèces*. Linné avait donné de l'es-

pèce une définition fort simple : « Nous comptons, disait-il, autant d'espèces qu'il est sorti de couples des mains du Créateur. » Quand on voulut substituer à cette définition théologique une définition concrète basée sur les faits, on s'aperçut, non sans peine, après bien d'infructueux essais, que cela était à peu près impossible, que la notion même de l'espèce fixe et immuable était en complet désaccord avec la réalité. En fait, les formes vivantes descendant d'un individu ou d'un couple d'individus donné, forment de longues lignées dans lesquelles de nombreuses variations se manifestent, les unes tout à fait instables (*variétés*), les autres durables et transmissibles par hérédité (*races*), mais dont tous les membres sont d'abord susceptibles d'accouplement fécond, puis, pour une raison indéterminée, certains individus demeurant capables de se reproduire entre eux, deviennent incapables de s'unir aux autres ; ils forment le point de départ d'une lignée qui demeure distincte désormais de la lignée initiale et constitue une *espèce nouvelle.* Il n'y a donc pas une fois pour toutes création de moules immuables pour les formes vivantes, c'est-à-dire d'espèces fixes en nombre déterminé, invariariable ; il n'a cessé d'apparaître, au contraire, des espèces nouvelles ; ces espèces sont, avec celles dont elles dérivent, dans toutes les relations possibles de fécondité ; c'est ce qui explique qu'il puisse exister des métis et des hybrides féconds ou inféconds. Lamarck est le premier qui ait envisagé les espèces sous cet aspect et qui ait essayé de déterminer scientifiquement le cours de leurs variations. La justesse d'une grande partie de ses vues, d'abord dédaignées, apparaît de plus en plus grande.

Toutefois il semblait que les formes spécifiques dussent être continues, et l'on ne s'expliquait pas les vastes hiatus qu'on observe actuellement entre certaines d'entre elles. Ce fut la gloire de Darwin d'expliquer cette discontinuité des formes vivantes par les vides que crée la *lutte pour la vie*, par la *sélection naturelle* qui en est la conséquence et qui ne permet que la *survivance des plus aptes* à utiliser les circonstances au milieu desquelles ils vivent. Rien ne s'opposait plus désormais à l'admission de la *théorie de la descendance* telle que l'avait formulée Lamarck ; mais on oublia que Lamarck en était le fondateur, pour en donner toute la gloire à Darwin.

IX

Désormais les écoles politiques ou philosophiques s'emparent des sciences naturelles, ou pour soutenir des thèses qui leur sont chères, ou pour battre en brèche les thèses rivales. Parce qu'elle n'étudie que des faits matériels, la science n'a pas à prendre parti dans ces querelles d'école Elle doit cependant avouer que la matière et la force sont des données dont l'origine lui échappe ; elle demeure d'autant plus troublée devant le mystère de cette origine qu'elle entrevoit le chemin par lequel tant et de si magnifiques choses sont sorties de ce

que les poètes anciens appelaient candidement le chaos primitif, et qu'elle est obligée de s'incliner devant la puissance cachée sous les apparences multiples de l'univers, au sein duquel l'homme et son intelligence elle-même comptent pour si peu. Bien misérables lui apparaissent dès lors les querelles entre ceux qui prétendent savoir l'origine des choses, et, après avoir été la grande bienfaitrice des corps, elle aspire à devenir la sublime pacificatrice des âmes. Aussi bien dans le domaine moral que dans le domaine matériel, elle montre l'extrême localisation des brusques révolutions, des cataclysmes instantanés, des créations subites, et leur impuissance à changer la majestueuse lenteur de l'évolution des choses; à ceux qui voudraient se réclamer trop vite de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle pour justifier leurs entreprises personnelles et leur individualisme outrancier, elle montre le néant des individualités isolées en présence des associations; elle montre l'association, mère de tous les progrès dans le monde de la vie, créant des organismes d'autant plus puissants que la division du travail entre les éléments qui la composent est mieux adaptée aux besoins de la vie dans les conditions où ils sont placés, la répartition des produits plus équitable entre les éléments associés, le sacrifice que chacun fait au bien de tous d'une partie de sa liberté plus allégrement consenti, la durée de l'organisme dépendant d'ailleurs de la faculté que conservent les éléments de se modifier sans cesse, ce qui permet une adaptation de plus en plus parfaite au milieu quand celui-ci demeure fixe, une transformation graduelle quand il vient à changer.

Dans cette voie, on reconnaît bien vite que les sociétés humaines ne sont que la suite de celles qui ont réuni les êtres les plus humbles pour en faire des organismes. Pas plus que ces dernières, les sociétés humaines n'ont pas été constituées dans un but métaphysique : elles ont pris naissance parce qu'elles réalisaient, dans des conditions données, pour les individus qui y entraient de gré ou de force, le meilleur moyen d'assurer leur alimentation, leur sécurité, leur multiplication. Celle qui, par une organisation intérieure plus parfaite, c'est-à-dire par une répartition des droits et des devoirs de chacun, réglée par l'intelligence du but qu'elle se propose d'atteindre, y réussit le mieux, acquiert par cela même la force, et il ne faut pas lui demander de ne pas en user pour conquérir ce qu'elle convoite, parce que sa convoitise naît de ses besoins, et que seule la défaite peut prévaloir contre l'impérieuse nécessité de les satisfaire.

Sans doute, cette exacte appréciation des droits et des devoirs, en vue de la conservation d'un organisme social, est difficile à réaliser et surtout à faire accepter. Il a paru plus simple aux organisateurs de sociétés de présenter cette répartition comme l'œuvre même de puissances dont chacun sent la domination inéluctable peser sur le monde d'un poids d'autant plus grand que l'ignorance est plus profonde, et la métaphysique a été ainsi introduite dans la direction des sociétés; mais la métaphysique a pour essence de s'élever au-

dessus des vérités tangibles, ce qui signifie, à proprement parler, qu'elle n'en tient pas compte, et que ses aphorismes ne sont susceptibles d'aucune vérification expérimentale ; elle est ainsi devenue, par la suite, une source de divisions profondes, une cause de dissociation. Ce sera l'honneur de la science d'unir par des démonstrations rigoureuses ce que des affirmations contradictoires divisaient.

X

La science apparaît ainsi, non plus seulement comme la base de la philosophie, mais comme la philosophie elle-même. Seule, en montrant à l'homme les réalités au milieu desquelles il se débat, elle peut lui faire comprendre la nécessité des sociétés contre laquelle certains sont tentés de protester, lui indiquer les conditions indispensables de l'organisation d'un corps social, lui faire connaître comment sont nées et pourquoi il est essentiel de conserver et de perfectionner les lois de la morale, malgré la gêne qu'elles nous imposent : seule elle peut justifier le droit qu'ont les sociétés de légiférer. Une instruction scientifique suffisante pour créer dans leur esprit la méthode scientifique est donc la condition première de l'éducation des hommes qui ont la prétention de diriger les affaires publiques.

La solution des questions qui leur sont posées ne saurait être donnée par la méthode philosophique, comme l'avaient imaginé les philosophes du XVIIIe siècle, comme l'imaginent encore tant de rhéteurs qui font leur proie des formules sonores et des grands mots. Elle est tout entière du calme domaine de la méthode scientifique. C'est à l'observation scientifique, non à l'abstraction philosophique, qu'il appartient de décider si, malgré la diversité évidente de leurs formes corporelles, de leur habitat et de leurs mœurs, les hommes des différentes races ont réellement les mêmes aptitudes intellectuelles, et peuvent être touchés par les mêmes conceptions morales : s'il convient d'orienter son idéal vers la réalisation plus ou moins lointaine d'une humanité homogène toute faite d'un fraternel renoncement, dont les plus avancés dans la voie de la civilisation devraient donner le courageux exemple, ou si, la concurrence étant partout dans le monde vivant la condition du progrès, celui-ci n'est pas plus assuré par le soin rigoureux que mettent les nations entre lesquelles les hommes se répartissent, à conserver leur indépendance réciproque en s'efforçant d'être toujours riches et assez fortes pour la défendre, et c'est encore la science qui peut nous dire si la sagesse d'un gouvernement ne consiste pas à laisser, par la liberté, la concurrence s'organiser partout de manière que le choix se fasse naturellement entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, comme cela s'est fait dans l'évolution du monde organisé. Arrivés à ce point, certains esprits s'effrayeront peut-être de l'impérieuse souveraineté que la science semble exiger; ils auraient grand tort, car l'esprit

scientifique, qui a pour objet la connaissance exacte des phénomènes, de leurs causes et des conditions qui les déterminent, finit toujours, dans le domaine du réel, par avoir le dernier mot; quelques grandes qu'elles puissent un instant paraître, les idées qui naissent dans un esprit mal informé, de quelque éloquence qu'on les enveloppe, ne peuvent rien contre la force des choses.

XI

Le tableau rapide que nous venons de tracer est celui de l'œuvre scientifique accomplie dans le XIXe siècle. Cette œuvre, on ne saurait trop le remarquer, est absolument sans précédent dans l'histoire de l'esprit humain. Il semble que, depuis cent ans, l'intelligence des races européennes ait subi une transformation profonde, qu'elle se soit engagée dans des voies à peu près inconnues jusqu'au début de ce siècle, que des façons de penser, rares jusque-là, se soient brusquement répandues, comme ces arbres d'abord isolés et presque étouffés dans la foule luxuriante des autres végétaux d'une contrée, et qui tout à coup, grâce à une constitution favorable du milieu, ne perdent plus une semence, finissent par s'emparer du sol et le couvrent d'impénétrables forêts.

Mais l'apparition des grands semeurs scientifiques est elle-même toute récente. Les alchimistes du moyen âge nous lèguent à peine quelques recettes pour préparer des composés chimiques d'ailleurs impurs; ils n'arrivent à aucune idée juste sur la nature même des réactions entre les corps. Il faut attendre Galilée pour voir apparaître quelques notions exactes sur la rotondité de la Terre, sa rotation sur elle-même, donnant leur véritable sens au jour et à la nuit, sur la pesanteur et le pendule; on s'aperçoit que l'air est pesant seulement au temps de Torricelli et de Pascal. Malgré la crainte légitime qu'inspirent le tonnerre et les éclairs, l'électricité demeure insoupçonnée jusqu'au XVIIe siècle, et c'est seulement Franklin qui établit l'identité de l'éclair avec l'étincelle des machines électriques récemment inventées; on n'apprend qu'avec Galvani et Volta l'existence des courants électriques. C'est seulement au XVIIIe siècle que diverses sortes de gaz : l'acide carbonique, l'azote, l'oxygène, sont nettement distingués de l'air et que l'hydrogène est extrait de l'eau. Lavoisier, à l'époque de la Révolution, vient à peine de terminer ses recherches sur la composition de l'air, sur la combustion, sur la respiration, de montrer l'importance de la balance et d'assurer le principe de l'indestructibilité de la matière. Les progrès des sciences naturelles sont plus lents encore : au XVIIe siècle seulement, Harvey découvre la circulation du sang, et c'est au XVIIIe que l'on s'aperçoit que les êtres vivants constituant une même lignée sont toujours semblables entre eux et font partie d'une même *espèce*. A cette époque, Voltaire n'a pas encore saisi la signification des fossiles et se moque de Buffon lorsque celui-ci prétend y voir, comme autrefois Bernard de Palissy

et Léonard de Vinci, la preuve que les mers ont autrefois couvert des régions où se trouvent aujourd'hui des montagnes. Personne d'ailleurs n'ose soulever la question de l'origine des êtres vivants. Sans doute, pour quelques-uns d'entre eux, surtout pour ceux qui sont incommodes, les rats, les parasites, on admet une génération spontanée par transformation ou dégénérescence de substances préexistantes, mais les plus importants remontent à la création. Tout le problème qui se pose est de chercher dans leur comparaison l'idée qui a pu présider à leur formation. Les uns, comme Ch. Bonnet, se prononcent en faveur de l'idée de continuité et recherchent l'*échelle des êtres* ; d'autres sont plutôt séduits par l'idée de *plan* ; Cuvier en admet quatre pour les animaux, Geoffroy Saint-Hilaire un seul. Quant aux rapports de l'Homme avec le reste de la création, ils sont conçus de la façon la plus simple. Tout, en somme, se ramène à lui. L'idée dominante est que l'univers a été créé pour lui et construit du premier coup de manière à se conserver tel qu'il est, pour son plus grand avantage ; Aristote, comme Cuvier, suppose donc que les êtres vivants ont été dotés une fois pour toutes d'organes destinés à assurer leur existence. Tout le langage des naturalistes, alors même qu'ils protestent contre ce *finalisme*, est imprégné de ces idées qui viennent sans cesse vicier leurs raisonnements, tant est puissante la force de l'habitude, même dans la façon de penser, tant est générale ce que, dans le domaine religieux, on nomme la *superstition*.

On admet, bien entendu, que la forme la plus parfaite des organes comme leur mode d'agencement le plus favorable se trouvent chez l'Homme, qui devient ainsi le modèle, le prototype des êtres vivants. Oken et les *Philosophes de la nature* n'hésitent même pas à aller plus loin. L'Homme est pour eux le résumé même de l'univers, le *microcosme*; son esprit est l'image de l'esprit créateur; il est par conséquent le même chez tous les hommes ; il est non seulement un, mais infaillible. Dès lors l'esprit humain n'a qu'à se replier sur lui-même pour « redécouvrir » la création : c'est la méthode recommandée par les philosophes de la nature. En raison de l'unité de l'esprit humain qui comporte, en l'espèce, son infaillibilité, il est d'ailleurs parfaitement inutile d'opérer soi-même. On peut s'en rapporter à ce qu'ont dit et écrit les maîtres en l'art de penser.

C'est la légitimation du principe d'*autorité*, de cette foi du disciple dans la parole du maître qui a dominé jusqu'au seuil du XIXe siècle, et qui est exactement le contre-pied de la méthode scientifique. Le maître est d'ailleurs entraîné lui-même, pour obtenir la confiance de ses disciples, à prêcher d'exemple, à s'appuyer sur l'autorité de plus anciens que lui, à remonter de proche en proche jusqu'aux auteurs latins ou grecs, et toutes les discussions finissent par porter sur la signification des mots, l'interprétation de textes que l'on apprend à torturer pour les plier aux exigences des causes que l'on défend : c'est la *Scolastique*. L'importance primordiale du Grec et du Latin dans une pareille conception de la connaissance saute aux yeux.

C'est ainsi que la possession de ces langues devient peu à peu le signe de la *haute culture.*

XII

La chose est si bien entrée dans nos mœurs qu'elle constitue encore, au seuil du xx[e] siècle, le fond même de notre système classique d'éducation, et qu'une foule de gens trouvent parfaitement naturel de distinguer une *éducation littéraire* et une *éducation scientifique*, comme si la connaissance au moins élémentaire du monde n'était pas également indispensable à tous les hommes, comme s'il était permis de les diviser en deux catégories fatalement destinées à avoir une opinion différente sur toutes les questions et à devenir ennemies, comme si dans un pays il y avait place pour deux sortes d'hommes : ceux qui parlent et ceux qui savent.

L'homme se meut cependant parmi des objets et des phénomènes indépendants des idées qu'il s'en peut faire et qui prennent parfois terriblement leur revanche du mépris dans lequel ces idées prétendent trop souvent les reléguer. A quoi expose-t-on ce malheureux qui croit avoir puisé dans le commerce de ces admirables ignorants qu'étaient les anciens — fût-ce Homère, Virgile ou Cicéron — ce qu'on lui a dit être une « haute culture » et qui est obligé de prendre contact avec des hommes de « culture moderne » pour lesquels ce monde au milieu duquel nous vivons tous n'aura pas de secret? Quelle sécurité de conscience peut avoir ce magistrat d'éducation latine ou grecque qui passe sa vie à juger des affaires industrielles dont la science est le principal ressort ? En dépit des sophismes dont se servent les héritiers de l'esprit du xviii[e] siècle et des siècles antérieurs pour défendre le système d'éducation qui pouvait suffire à nos pères, il apparaît que les hommes qui possèdent véritablement une haute culture sont ceux qui sont en état de dompter les forces de la nature, de les manier, d'entrer en relation avec le nombre le plus grand de leurs semblables et de parler par conséquent le plus possible de langues vivantes. De quelque parure que puissent être les artistes, les littérateurs et les poètes, pour un peuple fort, ils en sont l'agrément et le charme, mais non pas la force et la Vie ; l'estime trop exclusive dans laquelle une nation tient la rhétorique et les arts est le signe le plus certain que sa sensibilité et son imagination ont été exaltées aux dépens de son intelligence et de sa raison, qu'elle s'amuse plus qu'elle ne pense et qu'elle n'agit, et que par conséquent la décadence est proche. De cette tournure d'esprit, l'éducation littéraire est quelque peu responsable. Le public le sent, il en est confusément inquiet, et il se tourne naturellement vers les sciences pour se reprendre.

Edmond Perrier.

LES DÉBOIRES DES MULTIMILLIONNAIRES

I

Le sentiment public scandalisé par le spectacle du « milliard » impudent et triomphant, trouve un certain soulagement à observer la vie intime de ces Crésus modernes. A mesure que le nombre des millionnaires aux Etats-Unis augmente, augmentent en même temps les histoires douloureuses de leurs dérangements cérébraux et des maladies de toutes sortes, des cataclysmes de fortune foudroyants, des malheurs de famille survenant à chaque propos. Leurs enfants dégénérés révèlent un manque de sens moral rare, leurs femmes et filles, empoisonnées par le contact de la spéculation éhontée, leur vie sans but et sans idéal, semblent servir d'expiation aux richesses, acquises d'une façon mystérieuse et insolemment étalées. La classe des multimillionnaires américains accuse le pourcentage le plus élevé des aliénés et des dégénérés moralement et physiquement. Pour une vingtaine qui font exception en remplissant de leur joie factice et de leur richesse aveuglante les lieux de plaisir des deux mondes, il y a presque tous les jours aux Etats-Unis de nouvelles victimes de l'agglomération effroyable des capitaux : cas de folie subite, misères châtiant brusquement la vie de dépenses insensées, coups apoplectiques, lits d'hôpital remplaçant ceux des palais de la 5e avenue. Or, le nombre des millionnaires s'est accru, aux Etats-Unis d'une façon inquiétante. D'après les données recueillies en 1900, il y avait sur le territoire de l'Union environ 3.800 personnes possédant plus d'un million de dollars (5.000.000 de francs). Toutefois la spéculation effrénée et les trusts tout puissants déplacent non seulement les noms des possesseurs de millions, mais en diminuent également le nombre. La démocratie des millions va se changer en une oligarchie plus impitoyable que toutes les oligarchies du passé réunies...

L'assassinat et la mort du Président Mac-Kinley, qui mirent les Etats-Unis en si profond émoi, ont fait oublier pendant quelques semaines les rois de l'accaparement ; mais, hâtons-nous d'ajouter que le deuil national n'a rien fait perdre de leur activité à ces trusts formidables dont nous avons fait connaître le mécanisme et les manœuvres. Nous n'insisterons pas ici sur les krachs qu'ils ont occasionnés et les grèves qui se sont élevées contre eux. Les journaux quotidiens ont raconté ces divers faits appartenant déjà à l'histoire ancienne. Nous croyons

plus intéressant d'initier nos lecteurs à ce que nous appellerons le tableau intérieur de la vie des agioteurs et des manieurs d'argent à New-York et dans les grands centres américains où sévit en toute son intensité la fièvre des milliards. Il est hors de doute que la spéculation devient de plus en plus le mobile de toutes les entreprises dans ce pays qui réalise à l'extrême le fameux axiome de Guizot, apocryphe ou vrai, sur la nécessité pour tout homme avisé de s'enrichir. Les Yankees, hommes ou femmes, n'ont aujourd'hui pas d'autre rêve, et les jeunes filles, à peine en droit de songer à un mari, ne se le représentent plus que sous la figure du milliard incarné.

En étudiant les « femmes des milliardaires », j'ai eu l'occasion de raconter le chassé-croisé étrange des épouses et maîtresses devenu règle dans cet étonnant milieu. Chose pire, la maladie de versatilité, pour ne pas l'appeler plus sévèrement, y fait des ravages parmi les jeunes filles du meilleur monde. On sait combien il serait pénible et humiliant pour une jeune Française ou Anglaise d'être séparée de son fiancé, une fois accepté, sinon aimé. Aux Etats-Unis, le spectacle de la jeune fille rompant le mariage projeté pour aller épouser et même abandonner ensuite son second ou troisième élu est, par sa fréquence, aujourd'hui presque banal.

Le terme *jilting*, qui dans la langue anglaise signifie brutalement tromper ou même exploiter l'amour, ne choque plus l'entourage d'une jeune personne coupable ou plutôt capable de l'avoir pratiqué.

La fortune capricieuse choisissant ses élus à tort et à travers, abandonnant l'être chéri d'un jour, pour caresser de ses faveurs l'être encore inconnu la veille, quoi d'étonnant, qu'on se sente entraîné irrésistiblement dans sa course folle, et si souvent cruelle ! C'est ainsi que celui qui a eu le premier abandon d'une jeune américaine, son sourire mystérieux, ses aveux délicieux ou son baiser divin, devient rarement son mari. Tout en « flirtant » et même tout en devenant la promise formelle de son « idole », la déesse qui sait encore mieux calculer qu'aimer, attend dans l'intervalle l'apparition de son vrai maître. Celui-ci, fils de parents plus riches ou « fils » de ses propres spéculations mieux réussies, viendra remplacer le fiancé officiel qui n'a pas su s'élever à la hauteur des rêves... d'or, de la beauté tant aimée. Dans la société new-yorkaise on n'entend parler que du dernier « jilting » de la jolie petite-fille de Mme Astor, Mlle May van Alen qui a sacrifié M. Harry Lehr; de Mlle Esther Barrymore qui a brisé les espérances du pauvre G. du Maurier (le fils de

l'auteur de « Trilby ») ; de Mlle Anna Depew Paulding qui a abandonné le lieutenant Edie ; de Mlle Vivian Sartoris, la petite-fille du général Grant qui a réduit à néant les rêves de Archibald Balfour; de Miss Batter qui a renvoyé à ses chères études son avocat amoureux, pour épouser M. Tevis plus riche que lui. On connaît dans la société parisienne, la jolie petite idylle de miss S. avec le prince K. Fiancée pendant plusieurs années au prince K., descendant ruiné d'une famille régnante, la richissime fille unique du célèbre marchand de viande salée de Chicago a parcouru avec son fiancé l'Europe, tout en profitant de ses relations internationales pour se faire ouvrir les salons fermés du continent. Son amoureux, sincèrement épris, était même allé rejoindre sa « belle » aux Etats-Unis, où, en mari futur d'une archimillionnaire, il a eu l'occasion de dépenser les restes de la fortune de ses aïeux. Le jour du mariage fut enfin fixé, lorsque, quelques semaines avant la cérémonie si impatiemment attendue, le prince K. reçut, avec une lettre d'adieux tendres, la nouvelle des fiançailles de la belle miss S., avec un multimillionnaire fraîchement éclos.

Les filles de la vieille Europe ne sont sans doute pas non plus insensibles à l'éloquence des chiffres ! Quel chemin il leur reste cependant à parcourir avant de pouvoir se mesurer avec les jeunes Américaines ! Car cette course aux millions se manifeste en Europe le plus souvent parmi les jeunes filles qui, déchues de leur rang social par le manque de fortune, s'efforcent de le reconquérir, en se vendant sous forme de mariage à un parvenu souvent plus riche que sympathique. Aux Etats-Unis les mariages pour l'argent sont surtout nombreux dans les milieux archi-riches. Et les « refiançailles », ces trahisons quotidiennes, sont d'autant plus révoltantes qu'elles ont pour héroïnes des jeunes filles qui, n'ont point l'excuse qu'invoquent fréquemment celles du vieux monde.

L'argent a ainsi foncièrement perverti leurs cœurs et leurs âmes. Tout entières au culte du « Saint-Milliard », elles lui sacrifient, hélas ! jusqu'au premier sentiment virginal... La richesse leur tient lieu de tout. Jadis, il y a quelques années à peine, elles s'attachaient encore aux « titres », aux « vanités mondaines » de la vieille Europe. Leurs prétentions sous ce rapport furent parfois ridicules, leurs aspirations d'aujourd'hui sont d'ordinaire répugnantes.

A défaut de millions, le préféré du cœur d'une jeune Américaine doit apporter dans la corbeille de noces..... quoi ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, comme dirait Mme de

Sévigné, et vous ne le devinerez point... La présence des milliardaires à la noce. Et les journaux de la « yellow press » d'enregistrer avec complaisance le nombre de millions et de milliards représentés à la cérémonie nuptiale. Cette pauvre et pourtant si riche Mme Dahlgren qui, à la suite de circonstances imprévues épousera sous peu M. Lehr, le plus brillant parmi les commis-voyageurs en vins, pourra s'enorgueillir d'avoir à sa noce et Clarence Mackay, et John Jacob Astor, et O. N. P. Belmont, et W. K. Vanderbilt etc., tous clients et amis de M. Lehr, l'incomparable amuseur des « 400 » ! Et les amies envieuses devront se rendre à l'évidence qu'au mariage de Mme Dahlgren furent représentés deux ou trois mille millions !

La fascination qu'exerce le milliard devient ainsi tout à fait maladive. Véritable illusion ou fantasmagorie pour ses possesseurs qui, pour la plupart, malades de corps et d'esprit, d'une intelligence affaiblie et d'un estomac incapable de digestion, ne rêvent que santé perdue ou jeunesse disparue à jamais, le même milliard n'est une réalité que pour ceux ou celles qui lui prêtent de la force et de la vie par leurs désirs aiguisés et leurs jalousies exaspérées.

Celles qui, naguère encore, faisaient le voyage d'Europe à la conquête d'un titre nobiliaire, moyennant un blason à redorer, se sont singulièrement « assagies ». Elles semblenl aujourd'hui renonçer à cette vanité aristocratique pour ne plus envier que les fortunes colossales leur permettant de satisfaire leurs caprices les plus coûteux. Non seulement elles ferment les oreilles aux tentations de Paris ou aux promesses de Londres, mais elles ne s'intéressent plus qu'aux événements de Wall Street et aux *booms* ou aux *crashes* qui s'y produisent, les premiers lançant aux nues les favorisés du succès, les seconds précipitant les déçus dans les bas fonds de la misère après avoir connu la plus incalculable opulence et n'ayant plus qu'à demander leur admission dans l'hôpital des millionnaires ruinés. Wall Street, où elles se seraient crues disqualifiées jadis en y passant rien qu'un instant, est maintenant leur rendez-vous accoutumé ; elles veulent y assister *de visu* aux tragédies, en suivre avec anxiété les péripéties, avoir le frisson qui accompagne l'attente du dénouement, et surtout pointer sur leur carnet, comme elles feraient en un bal, ce que leur coûte ou leur fait gagner la danse de la cote. Aussi bien ces spectacles de Wall Street offrent-ils un attrait et des émotions qu'elles chercheraient vainement ailleurs. C'est là que tourne, en une rotation vertigineuse, cette roue dont parle la fable et où il faut planter à l'heure psycholo-

gique le clou qui doit l'arrêter. Pour un qui y réussit, combien de milliers sont broyés sans merci, sans espoir ! Interrogez une New-Yorkaise, de seize ans, elle vous dira ces soudaines victoires du jeu ou ces scandales inouïs, qui en sont la contrepartie, et pour donner de l'accent à son récit, elle citera des termes du jargon spécial, car elle a étudié à fond le dictionnaire de Wall Street ; elle connaît les meilleurs *tips* (on traduit en français *tuyaux*) ; elle sait à merveille distinguer un *agneau* (*lamb*) novice et dépourvu de toute éducation première de la spéculation, d'un *taureau* (*bull*) qui achète dans l'attente de la hausse, et d'un *ours* (*bear*) qui vend pour gagner à la baisse. Elle sait quelle différence il y a entre un *piker* (petit spéculateur) et un *plunger* (gros risqueur) ; elle les reconnaît d'avance à leurs physionomies, tout comme elle indique avec assurance un *hunch* (*tip* ou *tuyau* donné d'instinct) ou prédit à coup sûr un *bulge* (hausse inopinée) ou un *slump* (baisse à laquelle on ne s'attend pas).

II

Voici quelques-unes de ces tragédies qui captivent les jeunes Américaines. Je parlerai plus loin des comédies.

Nul n'ignore à New-York que les échecs à la Bourse ont souvent pour conséquence des apoplexies. Tel spéculateur réputé heureux et qui a, comme on dit, la *veine*, voit, comme un coup de foudre, tout son échafaudage de combinaisons s'écrouler. Le choc est si violent qu'il lui retentit jusqu'au cœur. Il tombe mort, on l'emporte et le lendemain il n'est déjà plus question de lui. On n'a pas oublié John Kee, dont les journaux ont annoncé le décès il y a quelques mois. C'était un homme prudent qui mesurait chacun de ses pas avant de les faire. Il avait gagné une somme rondelette dans son magasin de la Sixième Avenue et on l'avait vu paraître au Stock-Exchange au commencement de 1901. Quelques opérations heureuses l'avaient mis en verve. Jamais il ne se départait du calme, qui s'exprimait dans son regard. Il achetait ou vendait sans emballement, attentif aux fluctuations de la cote, mais ne se laissant aller à aucune impatience ni maîtriser par aucune inquiétude. Il lui arriva en mai dernier de placer toutes ses économies, fruit du travail de toute une vie, sur une seule valeur, l'Union Pacific. L'œil au guet, l'oreille aux écoutes, il surveillait le marché, impassible en apparence, mais ému quand même en son for intérieur. Et voilà qu'en une saute de vent la chance tourna contre lui, l'Union

Pacific baissa soudainement de plusieurs points. C'était sa ruine, John Kee pâlit et sans prononcer une parole, s'abattit sur le sol; il avait cessé de vivre.

Charles A. Jones était un des beaux joueurs de Wall Street. Il s'y rencontrait avec Gould et Vanderbilt. Imitant leurs audaces, il voulut monter si haut qu'il se cassa les ailes. Un revirement insignifiant ouvrit pour lui la série noire, et elle ne changea plus. Il en perdit la raison. Enfermé dans une maison de santé, il y mourut. Un autre Jones — celui-là s'appelait Nathaniel — et son prénom indique son origine — fut, à une certaine époque, le grand spéculateur sur les blés. A la tête de la maison Jones, Kennet et Hopkins de Chicago, il était plusieurs fois millionnaire. Il eut la fâcheuse idée de venir à New-York où il ne devait trouver à la Bourse qu'un guignon fatal. Tout lui avait souri jusqu'alors, tout lui fut désormais hostile. Le millionnaire dut accepter une petite place de commis aux écritures. Un soir on ramassa son cadavre dans une ruelle obscure de Chicago.

Nombreux sont les décavés qui errent dans Wall Street, la faim au ventre et prêts à toutes les besognes, ayant la honte si complètement bue qu'ils ne rougissent plus de tendre la main aux princes de la finance, dont ils étaient naguère les égaux quand ils ne les dépassaient pas en opulence. Plusieurs, du reste, en sont arrivés là, grâce aux trusts qui les ont écrasés. Samuel Blakely, un des rois de la spéculation sur les huiles, a voulu lutter contre la Standard Oil Company. Un jour il crut que la force brutale lui suffirait pour faire rendre gorge à ceux qu'il considérait comme des voleurs. Il en vint avec l'un d'eux aux voies de fait. Arrêté, il fut condamné à des mois de prison, dont quelques protecteurs compatissants firent abréger la durée. Il n'est pas rare de voir un de ces malchanceux emprunter une *dime* (pièce de dix sous, dixième du dollar) au cocher qui les conduisait du temps de leur faste ou au garçon de restaurant qui leur servait autrefois des repas de Lucullus. Quelques-uns, en roulant sur la pente jusqu'au bas s'embourbent dans le vice, et de là passent au crime. On cite un millionnaire d'autrefois, Miller, qui fait en ce moment à Sing-Sing (la maison pénitentiaire) ses neuf ans de travaux forcés. Or, les grands criminels ne sont pas toujours ceux que frappe la justice. L'histoire du brochet, qui passe à travers les mailles où se prend le goujon est vrai en finance comme ailleurs. Qui ne se souvient, par exemple, du Vendredi noir (*Black Friday*) du 24 septembre 1869. Jamais Wall Street n'avait été le théâtre d'une pareille surexcitation. Le gouvernement vendait de l'or, Gould et Fisk achetaient. Ces derniers

poussèrent la cote à 160. Le ministre des Finances (*Secretary of the Treasury*) Bouthwell ne tarda pas à comprendre le *pool* (complot de bourse) et fit retomber la cote à 135, en jetant sur le marché de l'or, ce vendredi-là, pour 5 millions de dollars, et tout naturellement il y eut une débâcle. Gould et Fisk en payèrent une partie des conséquences; mais des centaines de spéculateurs moindres y furent ruinés. Peu s'en fallut que Gould ne fut lynché.

III

La perspective de la réussite est toutefois si brillante que bien peu résistent à la séduction. Et c'est bien sur cela que comptent les courtiers pour allumer leurs clients. Les comédies qui se jouent à la Bourse pour former les convictions des timides, pour entraîner les ignorants sont aussi désopilantes que les tragédies se découvrent poignantes. Les séducteurs instruits dans leur art joignent le geste à la parole et il n'est pas un acteur en scène qui s'acquitte mieux de son rôle. Disons que très souvent les exemples de succès obtenus par d'autres que l'on a vus, pauvres hier, richissimes le lendemain, viennent ajouter à l'influence subie. On raconte en effet des histoires de fortune réalisée en un clin d'œil qui tiennent des récits des *Mille et une Nuits*. Une des plus récentes est celle de la jeune actrice miss Wilson. Elle avait épargné, grâce à des privations indicibles, 2.000 dollars, ce que l'on peut nommer une toute petite poignée d'écus. On lui conseille d'acheter une valeur bien cotée en Bourse; elle le fait et gagne du coup 2.500 dollars. Aussitôt la fièvre la saisit, elle ne vit plus que pour lire, relire la cote, l'attendre avec impatience, supputer ses bénéfices prochains, y perdre le sommeil et l'appétit. Elle se croit déjà si habile qu'elle achète et vend sans prendre avis de personne. En trois jours elle perd ses 3.500 dollars, et se trouve par conséquent en déficit de 500. Mais cet échec ne la décourage pas. Elle se borne à jouer sur une autre valeur, et l'Union Pacific la met, avant l'expiration de la semaine, en possession de 500.000 dollars (2 millions et demi de francs). Elle en risque 10.000 sur le Southern Pacific, gagne encore 250.000 dollars et prend place parmi les personnes aisées. Stupéfaite elle-même de la réalité d'un semblable rêve, elle part pour l'Europe et les journaux américains célébrant sa gloire, lui ouvrent leurs colonnes, où elle fait connaître ses projets de dépenser ses millions et son intention d'aller en chercher d'autres à Wall-Street.

Ce n'est pas seulement une fièvre, mais une intoxication contagieuse. Quoi de surprenant, en effet, qu'à la lecture de ces colonnes où miss Wilson met des milliers de jeunes filles dans le secret de sa fortune si facilement faite, les têtes et les imaginations entrent en branle! Miss Wilson a vu d'ailleurs d'autres gagnantes avant elle à Wall Street, et il est à peu près certain qu'il y en aura d'autres dans l'avenir. Pourquoi les misses américaines tourneraient-elles encore leurs regards vers Paris où il y a des ducs et des comtes, vers Londres où il existe des fils de pairs qui briguent leur main et les épouseraient volontiers sur présentation de photographie, pourvu qu'elles aient les millions ou les milliards de leur père? Leurs propres millions amassés en un éclair comme l'a fait miss Wilson, comme avant elle le fit Ketty Green, les rendent plus indépendantes dans leur choix et dans leur ambition de richesses sans bornes.

IV

Cette fièvre de la spéculation atteint par centaines chaque semaine des victimes qu'elle ruine ou tue. Le thermomètre de la finance dans Wall Street avec ses brusques variations exerce son influence sur tous les Etats-Unis, de New-York à San Francisco, et ce n'est pas dans le Stock Exchange seul que se comptent ceux qui succombent à la surexcitation. Quand celle-ci est à son point culminant, il y a généralement une augmentation de 25 pour 100 dans la statistique hebdomadaire des décès. Ce sont les hommes de cinquante ans qui, dans ces circonstances, forment le plus fort contingent des apoplexies foudroyantes. Je nommerai des centaines de ces cas qui, cette année, ont été plus fréquents qu'auparavant et je puis affirmer que la cause principale en est due au nouveau surmenage cérébral imposé à quiconque entre dans cette fournaise ardente de la Bourse.

Il y a un fait que les médecins de New-York s'accordent à avouer : on vit trop vite dans cette ville d'affaires, où la tension nerveuse est toujours telle que fatalement les constitutions les plus robustes s'y ébranlent. Les maladies de cœur s'y multiplient à ce point que l'on ne peut plus dire qui en est exempt. Suivez, à titre d'exemple, cet emploi de la journée de M. Housman, l'un des courtiers de Bourse les plus en renom et par suite les plus actifs de New-York. Il y a vingt-trois ans, il entra comme employé de confiance dans les bureaux du courtier chargé des affaires du Commodore Vanderbilt. Au bout de vingt-quatre mois

il s'était si bien distingué, il avait si admirablement fait valoir, ses capacités qu'on l'associa aux affaires. Cette association dura jusqu'en 1883. M. Housman forma alors la firme Bariell et Housman, qui devint Housman et Cie en 1886. Et voici ce qu'écrit M. Housman lui-même :

« Je me lève à 6 h. 15 le matin, parfois avant le soleil, en hiver ; je déjeune, mais pas tranquillement, loin de là, car j'ai à lire tous les câblogrammes reçus dans mes bureaux, et j'y jette un regard attentif pour prendre des dispositions dans la journée et régler le travail de mes employés. Cette lecture, quoique rapide, me mène jusqu'à 8 heures. J'ai achevé dans l'intervalle, sans en avoir conscience, mon repas, et je me rends à mes bureaux, à pied quand j'en ai le temps, en voiture, quand je suis trop pressé. La distance à parcourir est d'environ une heure en promenade pédestre, d'un quart d'heure autrement. J'en profite, dans l'un et l'autre cas, pour causer avec la personne que j'emmène, et naturellement nous ne parlons que d'affaires. J'arrive aux bureaux à 9 heures, et sur ma table je trouve des piles de cablegrammes, de télégrammes, de messages téléphoniques. Je les dépouille vivement, je mande les chefs de mes services, je leur donne mes instructions et à 10 heures moins dix toute cette première partie du travail doit être rigoureusement terminée, car la Bourse ouvre à 10 heures précises. De 10 heures à 11 heures et quart je suis aux opérations du Stock Exchange et je ne m'appartiens pas une seconde, ayant constamment à répondre aux téléphones (j'en ai 4) ou à appeler moi-même. De minute en minute je suis informé de tous les mouvements de la Bourse, je transmets des ordres à mes employés, je cause avec des clients qui ont besoin d'un avis, d'une communication; à 1 h. et quart je cours à une assemblée et y discute mes intérêts pendant une demi-heure ; puis je reviens à mes bureaux, revole à midi et demi, à une autre assemblée, rediscute à une troisième à 2 h. 30 et suis de retour juste pour prendre les cours de clôture. De 3 à 4, réunion avec mes associés pour nous concerter sur les opérations du lendemain, mais l'entretien est interrompu par une dizaine de sonneries téléphoniques et autant de visite urgentes de clients.

« Dans l'entretemps notre conseil d'administration a pris connaissance de nos transactions et nous commentons les fluctuations du jour en établissant les plans pour la journée suivante ; c'est d'ailleurs le seul moyen de réussir dans Wall Street : étudier les conditions du marché, sa tenue et s'orienter d'après ce que l'on sait positivement et non sur des conjectures. Notre besogne,

suivant son étendue, nous mène ainsi jusqu'à 7 ou 8 heures, sans compter qu'à chaque instant on me demande par téléphone en tel ou tel bureau, plus ou moins éloigné des miens ; j'y cours, vois celui-ci à l'hôtel, celui-là au club, dîne avec l'un, échange quelques mots avec l'autre. Tout cela fait, il est 9 heures. Je puis alors rentrer chez moi ou passer une demi-heure dans un théâtre, si personne ne m'attend, mais le plus souvent il y en a une douzaine qui me prennent tour à tour au passage. Il est fréquemment 11 heures avant que je puisse me coucher. Voilà ma vie et c'est toujours la même chose du commencement de la semaine à la fin. »

Ce n'est pas la durée du travail qui épuise le financier, c'est la constante tension d'esprit, car il n'y a aucune profession au monde qui soumette l'homme à un pareil surmenage. Il est vrai que l'on est soutenu par la fascination, car on a toujours la chance de gagner une grosse fortune en quelques jours, voire en quelques heures, et l'excitation même remet en haleine. Mais quelles que soient la force physique et l'endurance de ce lutteur, quelque robuste tempérament qu'il puisse mettre à l'épreuve, il arrive inévitablement une heure où le ressort se brise. Les mieux bâtis y ont succombé.

M. Pierpont Morgan, tout en surveillant sa grande maison de banque, où les autres dix associés ne comptent presque pour rien, s'occupe encore activement de la *National Bank of Commerce* dont il est le vice-président. Il dirige en outre *vingt et une* compagnies de chemin de fer parmi lesquelles la grande *New-York Central*. Non content de ces quelques fonctions qui suffiraient à remplir la vie d'un travailleur acharné, il surveille activement les affaires de la *General Electric Company*, la plus grande société électrique du monde, de la société *Pullman Palace Gaz Company*, de la grande société d'assurances *Etna*, de la *Western Union Telegraph Company*, de nombreuses mines de charbon de la Pennsylvanie (Reading, Erie, etc., etc.), et il se trouve encore, par-dessus le marché, à la tête du gigantesque Trust d'acier au capital de cinq milliards de francs.

Comment voulez-vous qu'un cerveau humain résiste à tant d'efforts ! Et si, par une chance extraordinaire, les créateurs de ces fortunes monstrueuses évitent l'aberration mentale ou un détraquement précoce de leurs organismes, il n'en est pas de même de leur progéniture qui paye cruellement la chasse immodérée aux millions de leurs pères. Du reste, il ne faut pas oublier que la plupart des multimilliardaires sont ce qu'on appelle des *self made men*. Ils ont surnagé grâce non seulement à leurs

capacités intellectuelles et à leur manque de scrupules, mais aussi grâce à leur rare endurance physique. Leur organisme exceptionnel résiste encore aux vicissitudes de leur vie. Après avoir lutté et peiné pendant de longues années, ils peuvent supporter le poids de leurs millions le reste de leur vie. Mais leur progéniture vient au monde déjà grisée par les batailles et les succès de leurs pères. Et, mal préparés à la résistance, leurs fils disparaissent avec la première bourrasque matérielle ou morale.

On sait, du reste, que sauf de rares exceptions, les enfants des milliardaires présentent tous les phénomènes inquiétants de la dégénérescence. Des jeunes gens riches et d'une intellectualité normale, comme le jeune Rockfeller ou Vanderbilt l'inventeur, se comptent sur les doigts; tous les autres paraissent par leurs folies et leurs malheurs implorer et mériter le pardon pour leurs richesses trop criardes. Pendant que leurs sœurs se livrent aux douceurs du *jilting*, les jeunes possesseurs ou les héritiers présomptifs des grandes fortunes, dégoûtés de leurs milieux, épousent par excellence de petites actrices, de petites modistes ou de petites femmes quelconques. Et il suffit de traverser un des salons les plus huppés des 400 pour être saisi par la mélancolie navrante qui se dégage du spectacle de certains couples dont les jeunes époux apparaissent déjà fatigués et brisés par la vie et les jeunes femmes singulièrement avides de plaisirs que la vie leur a offerts trop tardivement.

Le tableau si saisissant des « millionnaires malheureux » dont nous n'avons soulevé qu'un tout petit coin, mériterait cependant une étude spéciale. Elle tentera peut-être un des sociologues des Etats-Unis, comme elle a su déjà inspirer plusieurs de ses romanciers. La thérapeutique morale cherche encore toujours un remède quelconque contre l'appétit immodéré des richesses, cause de tant de douleurs dans la société moderne. En découvrant le cortège des malheurs et des folies cachées qui accompagnent si fréquemment les apparences riantes des richesses, on pourrait peut être adoucir l'exaspération de ceux qui y aspirent vainement...

L. de Norvins.

L'ESPAGNE INTELLECTUELLE

L'Espagne ne saurait être dans un état pire qu'à l'époque de Charles IV, et pourtant alors elle se souleva vaillante et virile, avec l'aide de l'Angleterre, contre l'invasion napoléonienne.

Non, la situation de la nation espagnole n'est aujourd'hui pas plus affligeante que sous les règnes de Philippe IV et de Charles II et pourtant alors elle ne disparut point.

Nous sommes mal, fort mal, il n'y a pas à le nier ; mais le peuple espagnol a des énergies latentes ; il est sur le point de se réveiller de son long sommeil de fanatisme clérical. On en a la preuve dans les récentes manifestations de son caractère politique, économique et religieux.

Si, en Espagne, le cléricalisme, complice et soutien de la monarchie et de tout le lignage des injustices, a des racines profondes, il n'y manque point cependant d'esprits libéraux qui font entendre leur voix en signalant à la nation le danger de mort dont elle est menacée, si elle continue de s'obstiner dans ses traditions surannées.

La Révolution ne change pas la structure mentale d'un peuple; mais elle prépare le terrain aux idées nouvelles de progrès. La Révolution, au regard de l'évolution, arrive à être ce que le télégramme est en comparaison de la lettre ; elle imprime plus de vitesse. Il suffit que l'élément intellectuel, sain et cultivé, d'une nation proteste de concert contre les abus d'un régime politique pour que les germes révolutionnaires se répandent dans le peuple.

Il n'y a en Espagne guère de personnalité éminente qui ne reconnaisse que les principaux facteurs du profond malaise que l'on constate dans la péninsule ont leurs causes radicales dans la prépondérance du clergé et du militarisme. Il n'est pas jusqu'à un grand nombre de monarchistes qui pensent ainsi

Nous avons le cerveau monacal. Les périodes les plus grandes de l'histoire d'Espagne furent-elles autre chose que l'explosion magnifique et sombre de notre esprit théocratique particulier ? La superstition ecclésiastique le domine tout entier. Les plus illustres écrivains espagnols des XVIIe et XVIIIe siècles, par exemple, furent des curés ou tout comme. Lope de Vega était prêtre. Cervantes, peu de temps avant sa mort, prit l'habit des Franciscains ; Calderon, un des partisans les plus intransigeants et les plus fervents de l'Inquisition, était chapelain de Philippe IV ; Tirso de Molina, le grand dramaturge, Solis, le célèbre historien de la Conquête du Mexique, appartenaient à l'Eglise ; Mariana, un autre historien illustre, était jésuite comme Gracian ; Gongora, l'insigne corrupteur de la poésie espagnole, avait reçu les ordres ; Quevedo portait la robe de Saint-Jacques ;

Argensola, illustre par quelques-uns de ses sonnets, était chanoine ; Luis de Leon et Luis de Grenade, excellents prosateurs, étaient des moines comme Isla, le gracieux satiriste des mauvais prédicateurs de son temps. A quoi bon prolonger la liste ?

Chez les lettrés de nos jours aussi, même tendance cléricale. Point de roman espagnol où n'apparaisse une soutane : *Gloria*, *Dona Perfecta*, *Angel Guerra* de Galdos ; *Pepita Jimenez* de Juan Valera ; *El nino de la Bola* (« l'enfant à la Boule ») de Alarcon ; *De tal Palo tal Astilla* (« Tel père tel fils ») de Pereda ; la *Foi* et *Marthe et Marie* de Palacio Valdès ; *La Régente* de Léopold Alas ; les *Pazos de Ulloa* d'Emilia Pardo Bazan ; l'*Ennemi* de Jacinto Octavio Picon...

Cette prédilection pour le moine n'est pas un caprice du romancier ; c'est le produit de la réalité ambiante qui l'oblige à copier les types les plus influents et communs. Le catholicisme est en Espagne le thème obligé de presque toutes les productions artistiques. L'Espagnol voit en tout un problème religieux.

Ce que je dis du roman s'étend à la critique et à la poésie : Menendez y Pelayo, le plus érudit, sans aucun doute des écrivains espagnols modernes, a défendu chaleureusement l'Inquisition « la sainte Inquisition », comme il l'appelle ; Juan Valera, le styliste le plus élégant et le plus correct de l'Espagne contemporaine, n'hésite pas à se vanter d'être catholique en dépit de ses apparences de scepticisme ; Frédéric Balart, qui veut passer pour évolutionniste dans ses travaux de critique, invoque à chaque instant la Sainte Vierge dans ses poésies larmoyantes et fatigantes d'afféterie ; Nunez de Arce, le lyrique le plus sonore, le plus plastique et le plus vigoureux qu'ait produit, à mon sens, la péninsule, auteur de beaux poèmes, a voué à la malédiction Voltaire et la science ; Valbuena, donneur de férule, grammairien et maître de rhétorique à la manière de Hugh Blair, qui s'est distingué par ses critiques acerbes des académiciens et des poétastres de l'Amérique espagnole, fait imprimer à la fin de ses livres la protestation suivante : « Si l'on trouve dans cet ouvrage quelque chose de contraire à la foi catholique, qu'on le tienne pour non avenu » ; « Clarin » le satirique partial et agressif, qui vient de mourir, avait tourné au mysticisme ; l'éminente collaboratrice de *La Revue*, Mme Emilia Pardo Bazan a défendu le carlisme, sans préjudice de ses aspirations naturalistes. Francisco F. Villegas, esprit subtil, éclairé et noble, n'a d'autre défaut, à mon jugement, que d'être orthodoxe. Des académiciens je ne parle pas. La majorité est franchement réactionnaire et antiscientifique.

*
* *

Nous ne nous faisons pas l'illusion de supposer que l'Espagne ourdit une révolution comme tout paraît l'indiquer, que nous allons nous convertir du soir au lendemain à la libre pensée, en nous lavant de toute tache conventuelle. Il faudrait, pour en arriver là, transformer sur-le-champ notre milieu physique dont la pauvreté en général ne peut être niée.

Eh quoi, pauvre, un pays, me diront les chauvinistes, qui a la plaine de Grenade, le verger de Valence, la campagne de Séville, les jardins d'Aranjuez, la terre de Campos, les vignobles de Jerez, les oliviers de Montoro?

Oui. Le reste de la péninsule est loin de la fertilité de ces régions. L'aridité de Castille la Vieille fait horreur. Il ne s'y rencontre pas un arbre qui puisse offrir un abri. Avila est un spectre du moyen âge. Le voyageur qui va de Madrid à Barcelone ne peut, sauf les plaines de Jalon, que considérer d'un regard navré la nudité du paysage.

Le spectacle est encore plus triste dans la Manche. Le cœur se serre à la vue de la misère des paysans espagnols. L'habitude qu'ils ont de ne jamais rien manger de chaud a rendu célèbre leur sobriété tant vantée. Beaucoup gîtent dans des terriers qui n'ont qu'un trou en haut par où entre paresseusement la lumière et une ouverture qui leur tient lieu de porte. D'autres végètent dans des cabanes en ardoises si étroites que l'on a peine à concevoir que des êtres humains puissent y tenir. D'autres vivent comme des troglodytes dans de vraies cavernes. Il y a des villages en Espagne que l'on prendrait pour des prolongements de la montagne : des habitations en ruines, désagrégées, y tombent en poussière. Paracuellos de Giloea, pour n'en citer qu'un. La propreté y répond à l'architecture et l'architecture à l'hygiène.

Ce que gagnent ces malheureux paysans est dérisoire. Dans beaucoup de provinces le salaire ne va pas au-delà d'une peseta (moins d'un franc); dans la plupart, il ne dépasse pas trois réaux (c'est-à-dire 75 centimes). Aussi comprend-on pourquoi chaque année il émigre 20.000 Espagnols pour l'Amérique du Sud.

La vie pastorale est encore plus lamentable. La nourriture quotidienne du berger se réduit à un morceau de pain de seigle amer. Dans beaucoup de provinces on ne mange pas de viande, rien que des choux et des châtaignes. Mais du vin, dira-t-on? Oui, de l'eau du ruisseau.

Dans les provinces du midi et de l'est, le paysan se nourrit généralement de gazpacho, qui est une sorte de soupe, ou d'écorces d'oranges accommodées avec du sel et de l'huile.

Et quelle ignorance crasse que celle de notre infortunée population rurale ! 75 pour 100 cent des Espagnols ne savent ni lire ni écrire.

On conçoit par là pourquoi l'Espagne, qui a de si magnifiques oliviers, produit de si mauvaise huile, pourquoi, tout en étant la première nation vinicole du monde, elle ne fournit que les plus mauvais vins, pourquoi, possédant les laines les plus fines, elle les tisse si grossièrement.

Nos maîtres d'école meurent de faim dans les rues pendant que le moindre toréador célèbre s'enrichit. Et comment nos instituteurs ne seraient-ils pas réduits à crever de faim et à s'en aller mendier publiquement, quand la plupart d'entre eux ne gagnent pas plus de 500 francs (500 pesetas par an). L'industrie, le commerce, l'agriculture ne profitent qu'au tout petit nombre. Les étrangers exploitent nos mines ; les impôts excessif font que 99 sur 100 des ouvriers doivent plus qu'ils ne possèdent. Dans beaucoup de villages, faute de monnaie, on paie les journaliers en nature, en faisant l'échange des produits : fruits pour vin, froment pour huile... Les causes principales de la décadence de l'agriculture sont les suivantes : Dissimulation de la propriété, inégalité des impôts, centralisation exagérée ; impôts de consommation ; manie des expédients ; état déplorable des chemins vicinaux ; manque d'engrais, d'irrigation, de capitaux, de crédit ; incapacité des autorités ; usure ; maintien des privilèges seigneuriaux laissant subsister une sorte de caciquisme ; ignorance des connaissances agricoles les plus élémentaires...

En dehors de l'agriculture, l'Espagne n'a pas d'autres ressources que les mines métallurgiques.

Nos ministres du fomento ne savent pas un mot de l'industrie minière. Ils se bornent à faire des lois et des réglements qui paralysent la sage exploitation du sous-sol.

Dans beaucoup de régions on constate l'absence des voies de communication ainsi que le manque de surveillance officielle dans les mines, ce qui explique la mortalité des ouvriers qui y travaillent.

Et la moralité publique ? Il n'y a pas de nation en Europe où l'on administre avec autant de nonchalance qu'en Espagne les fonds publics. Tous les jours, on parle de déficit, de coulages, de tous les genres de concussions sous des formes légales. Dans les contrats, les soumissions, les achats et ventes de propriété, les ventes aux enchères, il se commet des fraudes incroyables. Et ces fraudes restent en général impunies. Je n'ai entendu parler d'aucun haut fonctionnaire qui soit au bagne.

Personne ne se hasarde à porter une accusation en terme

précis en citant des noms propres. On n'envoie en prison que les filous sans protection, les criminels abandonnés.

Il n'y a que dans les cafés, au théâtre, dans les tertulias (assemblées d'amis) qu'on nomme tout haut les concussionnaires.

La justice espagnole est une frime ; tout repose sur la recommandation, sur les influences politiques. C'est pour cela que le pauvre a tant d'horreur pour ceux qui ont charge de le protéger dans sa personne et ses droits.

*
* *

L'étranger qui nous visite ne voit que le passé, l'incomparable passé espagnol, aussi brillant qu'éphémère et la pompe insolente d'une monarchie sans entrailles qui, lorsque le peuple lui demande du pain, répond en lançant la cavalerie, sabre au poing, dans les rues.

Oui, notre passé fut grand, nos aïeux conquirent le monde par leurs armes et le soleil ne se couchait point sur nos Etats. Mais de tous ces souvenirs, rien ne survit ; le présent nous impose ses nouvelles nécessités et la vie nous emporte dans son tourbillon de transformation. Il n'y a que les oisifs, les vaincus, qui tournent constamment les yeux vers le passé. L'homme qui travaille pense au présent et à l'avenir.

*
* *

C'est à l'aridité du sol et à notre conformation ethnique qu'est due, suivant l'observation de Buckle (1), l'intolérance religieuse qui nous dévore comme un chancre. Et cette intolérance religieuse est favorisée par le régime du sabre. L'homme cherche dans le ciel ce qu'il ne trouve pas sur la terre. Dans les pays prospères, l'idée de l'au-delà console les affligés, mais n'occupe pas l'intelligence d'une manière aussi absorbante.

Quand le soleil couchant verse sa mélancolie sur la plaine déserte, sur les montagnes pelées qui rétrécissent l'horizon et limitent la pensée, à quoi l'habitant du village, chargé d'ennui, famélique, sans travail, peut-il s'occuper et où trouvera-t-il une consolation qui concorde avec l'état permanent de son âme, sur quoi arrêtera-t-il son imagination, s'il ne s'absorbe dans la vision de la mort, de la vie ultra-terrestre avec ses menaces de châtiments de l'enfer ou ses promesses de joies du paradis ?

La vie contemplative engendre l'égoïsme. Le mystique ne pense qu'à sauver son âme. La vie terrestre ne lui importe point. Souffrons avec résignation les injustices du tyran, la

(1) Buckle, *Histoire de la civilisation en Angleterre*, t. IV.

faim, les maladies, les maux du destin : nous serons récompensés là-haut des infortunes d'ici-bas.

A cette prédisposition naturelle de l'âme espagnole au mysticisme se joignent deux facteurs qui l'exacerbent ; l'ignorance et le curé, c'est-à-dire la négation de toute philosophie, de tout désir de connaître : l'atrophie cérébrale.

Les catholiques n'éprouvent pas le besoin d'éclaircir les problèmes complexes dont jusqu'ici ni les savants ni les philosophes n'ont pu donner la solution. Pourquoi chercher, interroger, si nous savons tout? Nous savons que Dieu a fait le monde en six jours et que le septième il s'est reposé comme un tâcheron fatigué. Nous savons que l'âme est immortelle, bien que jusqu'à ce jour personne ne soit ressuscité pour nous l'apprendre. Nous savons que nos vices sont la conséquence du péché originel. Nous savons que tout ce qui arrive, bien ou mal, répond aux desseins d'une Providence, qui ne peut être absente du monde d'une manière plus palpable. Nous savons..., en somme, nous savons tout. Pourquoi étudier, pourquoi s'échauffer le crâne à questionner la nature? tout cela est vanité. Garde ta dévotion, pauvre homme, c'est le principal et attends avec résignation l'heure de ta mort et... *Ora pro nobis*.

On sait que l'analyse, la connaissance des phénomènes adoucissent les impulsions, maîtrisent les instincts destructeurs qui dorment dans l'obscurité de l'organisme humain. Chez l'ignorant la passion se déchaîne plus promptement que chez l'homme cultivé.

Notre cruauté proverbiale, qui s'étale comme une tache noire sur les pages de notre tragique histoire, obéit probablement à ces deux éléments : le fanatisme et l'ignorance, accouplement qui enfante la barbarie.

Un fait des plus éloquents de nos vieilles annales confirme ces paroles : le sac de Saint-Quentin. Quand la ville était en flammes et que les femmes nues, mutilées, abandonnaient leurs foyers en pleurant, Philippe II ne trouva rien de mieux que de faire sortir de l'église le tombeau du saint et de se mettre à prier. Il n'eut pas la pensée de secourir les vaincus comme le lui conseillait le christianisme dont il se montrait l'ardent défenseur et propagateur, ce qui, soit dit en passant, ne l'empêchait pas de courir, de nuit, sous un déguisement, les lupanars de Bruxelles (1).

Ces sentiments chrétiens n'ont pas empêché Canovas de martyriser les anarchistes de Barcelone et de commander les supplices qui ont rendu lugubrement célèbre la forteresse de Montjuich. Ces sentiments chrétiens n'ont pas empêché le géné-

(1) Voir l'*Histoire des Pays-Bas* de Motley.

ral Polavieja de fusiller les Philippins, ni le général Weyler de faire l'horrible concentration des campagnards cubains.

*
* *

Belle peinture de l'Espagne! me diront ceux qui croient que le patriotisme consiste à fausser les faits et à caresser la vanité collective.

D'abord je n'ai fait que tracer ici une esquisse bien incolore et toute fragmentaire de l'Espagne politique d'aujourd'hui ; en second lieu je ne suis pas patriote dans le sens que l'on donne chez nous au patriotisme. Nous n'avons pas de solidarité, pas d'amour du prochain, mais nous jetons les hauts cris quand quelqu'un a le courage de parler net.

Nous sommes accoutumés à mentir, à nous exalter mutuellement dans de belles proclamations et à nous déchirer dans les entretiens particuliers. Prompts à la versatilité, de l'éloge outré jusqu'au ridicule, en nous imaginant que nous sommes la première nation du monde, nous passons au dénigrement le plus âcre en nous jetant sous les pieds des chevaux avec le désespoir du fatalisme musulman. On dirait que nous sommes atteints de la folie circulaire.

Au milieu de cette Espagne décrépite, anarchique, s'agite une autre Espagne qui lutte pour respirer un air oxygéné et sentir les caresses de la lumière.

C'est cette Espagne active qui se lève dans les rues, qui crie, qui proteste, qui parle par la bouche de l'éminent Pi y Margall, qui fulgure et éclaire au théâtre en assistant au drame de Perez Galdos contre le cléricalisme intransigeant et audacieux. — C'est cette même Espagne qui, au temps de Charles IV, sans chefs, sans armes, vendue lâchement à l'envahisseur, se dressa sublime de colère, ivre d'héroïsme, et chassa de son sol le Corse superbe. C'est cette même Espagne, pauvre et noble, qui drape dans les rayons d'un soleil de gloire son manteau en haillons, cette Espagne accablée d'impôts, lasse à satiété des promesses sonores des charlatans politiques sans pudeur, de la soldatesque provocante qui marque le pas, des sophismes d'un clergé ignare qui fait le coup de fusil et la chasse à l'homme afin de défendre l'absolutisme d'un prétendant de comédie, ayant besoin de temps à autre pour faire diversion à ses nostalgies de l'exil de secouer ses nerfs en se donnant le spectacle d'une guerre civile féconde en désastres pour le pays; c'est cette Espagne qui a soif de réformes économiques et administratives, l'Espagne qui pense et qui travaille. De celle-ci je parlerai un autre jour.

Fray Candil.

LE FIVE O'CLOCK SOUS LOUIS XIV

Parmi l'héritage de coutumes et de modes que laisse ce XIXe siècle qui vient de finir, s'il est pour nos mondaines une chose plus particulièrement précieuse, c'est à coup sûr le five o'clock. Elles aiment toutes se réunir un peu avant le crépuscule, alors que la lumière adoucit les teintes et caresse si tendrement les visages, et, dans un salon finement orné, en maniant des porcelaines et des orfèvreries jolies, savourer des friandises menues et rares. Comme elles, leurs grandes aïeules du XVIIe siècle se plaisaient à couper la longueur des après-midi par une station de gourmandise. On appelait cela « faire collation » et ce fut un des plus vifs amusements des belles frondeuses, puis des brillantes fidèles de Versailles. Il nous a semblé à propos d'évoquer pour nos contemporaines le tableau de ces lointains « cinq heures ». Peut-être s'en inspireront-elles pour imaginer d'aimables reconstitutions, de celles qui flattent les yeux et font à peine songer.

*
* *

Vers 1650, le principal repas, d'une abondance extrême et servi selon un immuable cérémonial, se prenait dans l'heure qui suivait midi. De ce moment commençait la vie mondaine. Les grandes dames faisaient atteler leurs lourds carrosses et se rendaient en visite, à la comédie, ou encore, suivant les saisons, à la foire Saint-Germain, au sermon ou au Cours. Là ou là, et après qu'on se fut longuement diverti, l'appétit s'éveillait et alors on songeait à le satisfaire d'une façon plus imprévue qu'il ne l'avait été au repas précédent. L'imprévu, c'était d'abord le lieu de la collation, ses convives et enfin son menu.

Pas de place arrêtée pour servir une collation : elle est offerte tantôt dans une galerie peinte, tantôt sur le tréteau d'un théâtre improvisé, tantôt dans un cabinet clos et artistement illuminé, tantôt parmi les orangers d'une terrasse, ou sous une « feuillée », ou dans une grotte qu'anime le murmure de fontaines fluantes. Parfois c'est aussi dans la salle joyeuse d'un cabaret ou, pour d'assidues dévotes, dans le cloître à arcades d'une église, le parloir spacieux et clair d'un couvent. Une collation se donne à l'improviste, s'accepte de même et l'on y coudoie des gens qu'on ne songeait point à voir le moment d'avant. On s'y rencontre, s'y assemble, s'y quitte légèrement, gaiement, avec des mots prestes et des éclats de rire. Pas de règle dans l'ordonnance d'une collation : elle peut être brève et composée uniquement de confitures sèches, de fruits et de gateaux craquants ; elle peut renfermer plusieurs services où s'ali-

gnent les pièces montées et les mets solides. On la peut manger debout, assis, étendu sur des bancs de gazon ou des sophas soyeux ; on peut s'y désaltérer d'eau de neige et de sirops ou y boire des fiasques de vin de Portugal et des hanaps de vin du Rhin. Tout est fantaisie dans ce charmant usage et, pour le dépeindre, il faut le montrer sous des aspects divers et contradictoires. C'est pourquoi nous allons en donner, au lieu d'une image unique, toute une galerie de vues où prendront place, avec quelques faibles croquis modernes, quelques jolis dessins des maîtres antiques.

*
* *

Nous sommes dans un hôtel de la place Royale. Par le large escalier qui, avec une majestueuse aisance, tourne quatre fois par étage dans sa cage carrée, des visiteurs lentement montent — femmes masquées, hommes engoncés dans les retroussis de leurs manteaux de panne. En bas, au travers d'une baie vitrée de petits carreaux en losange, passe une grosse lueur rouge et l'on distingue un groupe confus et remuant de laquais porte-torches ; au palier, c'est la clarté blanche d'un unique flambeau de cire qui pique l'ombre tombante. Mais voici qu'une porte s'ouvre ; une grande lumière apparaît et les arrivants se hâtent vers elle. Ils pénètrent maintenant dans une chambre haute, tendue « d'ouvrages de laine » et que garnissent des cabinets de corail et d'argent, des placets de velours pourpre et quelques imposants fauteuils dorés. Au même instant, par une autre entrée, survient un écuyer de bouche, coiffé de castor, le manteau aux épaules, l'épée au côté et la baguette en mains. Il précède douze laquais aux mantilles passementées qui plient sous le poids d'une vaste table longue. Sur celle-ci, la collation est servie et vraiment elle est galante. Au milieu de jonquilles qui tracent de leurs corolles pareilles des festons unicolores, sur une nappe plissée et soutenue de manière « à ressembler à quelque rivière ondoyante qu'un petit vent fait doucement soulever » (1), sont de grands bassins de vermeil pleins d'oranges, de citrons doux, de grenades. A côté d'eux, s'érigent « des machines de sucre », des groupes de faisans et de perdrix emplumés, d'étranges édifices onctueux et blancs qui sont construits de chair de poisson et encore, dans des jattes ciselées, des potages de ramiers ou de béatilles, d'oisons ou de tortues, des tourtes de pistaches ou de frangipane, cent variétés de biscuits (2).

Les valets approchent les sièges qui sont de formes très diverses, et les attribuent aux convives selon leurs rangs et dignités. Un poète accepte un tabouret pliant, un président à mortier se prélasse sur

(1) *L'île des Hermaphrodites nouvellement découverte*, 1605, in-12 p. 151.

(2) « La profusion des mets, écrit le Président de Brosse, doit toujours être au triple de ce qu'il en faut pour les convives ».

une chaise à dos, un capitaine aux gardes en a une à dos et à bras, une duchesse reçoit un fauteuil frangé. Ces sièges, d'allures et de tailles si différentes, se casent tant bien que mal les uns près des autres, tandis que leurs occupants échangent des civilités graves et qu'avec des clapotis et des tintements métalliques, les buires et les plats à laver, débordant d'eau à l'anis, s'éloignent aux bras des laquais.

L'atmosphère est capiteuse. Des fumets de venaison, l'odeur saline d'un rocher d'huitres ont dominé un instant, mais bientôt ont été éteints, dilués, effacés par des parfums singulièrement dominateurs : des exhalaisons d'aromates et de fleurs sortent de partout. Les bougies qui font étinceler un si radieux prisme sur les girandoles de cristal de roche, émettent une haleine de benjoin et d'encens ; la fragrance des gants d'Espagne imprégnés d'essence de rose qui traîne sur les jupes à falbalas des belles, est ardente ; au sommet d'un dressoir se pâme la fleur qu'aimera Louis : la grisante tubéreuse ; les mouchoirs à glands, les collets de point des cavaliers embaument, et même il semble que chacun des plats du festin soit une cassolette orientale.

Ce n'est point là une illusion. La Varenne, ce fameux écuyer de bouche du marquis d'Uxelles, qui de son temps fit école, mêlait à sa cuisine le musc, l'ambre, les eaux de senteur, la marjolaine, le fenouil, les cœurs de roses. Les charmantes précieuses aimaient à tourner en friandises toutes ces choses éthérées, et croyaient peut-être ainsi se repaître de l'ambroisie des dieux grecs (1).

Des friandises non moins déroutantes que ne le serait pour nos palais l'étrange régal de nos ancêtres d'il y a deux siècles, passionnèrent les gourmets du moyen âge. Ils aimèrent les épices que rapportaient des confins du monde les galiotes gênoises, au point de se ruiner pour en acquérir beaucoup et des plus rares (2). Le safran, la noix muscade, les clous de girofle, les grains de poivre étaient d'incomparables chatteries pour les lectrices de la *Chanson de Roland*, qui en emplissaient les nefs émaillées et les ivoirins drageoirs de leurs crédences. La Pologne et l'Espagne gardaient encore sous Louis XIV ce goût effréné des épices. A son arrivée à Varsovie, Marie de Gonzague effaça du budget royal une dépense annuelle de sept milles écus de poivre (3). Le maréchal de Grammont, lors d'une ambassade à Madrid, assista avec sa suite à un repas où l'on servit sept cents plats si « pernicieux » par l'abus des épices qu'aucun

(1) Voici d'après La Varenne la composition d'une tourte à la Combalet, fameux mets de l'époque « Pour la faire, dit-il, il faut prendre trois jaunes d'œufs, demi livre d'écorce de citron avec de l'eau de senteur et du musc... » *Le Cuisinier François*, p. 360.

(2) La livre de safran valait au xve siècle jusqu'à 256 francs.

(3) *Historiettes de Tallemant des Réaux*, Ed. Monmerqué, P. Paris T. IV, p. 306.

ne put être touché des Français, et qu'on dut tous les remporter intacts (1).

Mais revenons à nos convives de la Place Royale. Ils ont soif, et voilà que les valets s'empressent à leur servir les vins les plus délicats qu'il y ait : les crus des coteaux de Champagne. On ne sait pas encore l'art de les rendre mousseux, mais qu'on apprécie bien leur fine saveur! « N'épargnez aucune dépense, écrira peu après à l'un de ses disciples l'épicurien Saint-Evremond, pour avoir des vins de Champagne, fussiez-vous à deux cents lieues de Paris. Ceux de Bourgogne ont perdu leur crédit avec les gens de bon goût et à peine conservent-ils un reste de vieille réputation chez les marchands... Le bon vin d'Ay est le plus naturel de tous les vins, le plus épuré de toute senteur de terroir, de l'agrément le plus exquis par un goût de pêche qui lui est particulier et le premier à mon avis de tous les goûts... » (2).

Les buveurs reposent leurs verres qui sont de cristal soufflé et si légers qu'à peine en les soulevant perçoit-on leur pesanteur. C'est là une nouveauté venue d'Italie et que les raffinés préfèrent aux antiques gobelets d'argent ou d'or. En revanche, ils veulent toujours que la vaisselle soit de métal. Ici, comme la maison est noble, cette vaisselle a un assez ridicule aspect, elle est dépareillée et partout bosselée; c'est bon aux nouveaux enrichis, à des financiers ou des robins à peine affranchis de la taille, d'avoir des services assortis et neufs qui ont été achetés hier. Chez les grands seigneurs, on est fourni d'antiques argenteries acquises par les aïeux au hasard des temps et on use avec fierté de cet immémorial trésor. Il faudra que les revers de Louis XIV vieillissant forcent les grands à envoyer d'un bloc à la fonte toutes leurs orfévreries pour que l'harmonie règne dans tous les vaisseliers.

Mais dès que le premier coup de vin est bu, le frôlement d'archets légers sur d'invisibles instruments fait vibrer la tapisserie et des musiciens préludent. Ce sont « les vingt-quatre violons », cet orchestre sûr et parfait qui réjouissait jadis le feu Roi et maintenant prodigue la mélodie aux riches Parisiens. On écoute, on se tait, les éventails ferment leurs ailes, et c'est à peine si, sur les gorges onduleuses des femmes, bruissent les doux colliers de perles.

*
* *

Passons maintenant aux goûters champêtres. Tout autour de Paris pullulent les villages à la fois rustiques et jolis. Les toits y sont de chaume, mais abritent de coquettes salles blanches aux meubles de serge claire. Les femmes y portent la caille, les sabots et le cotillon

(1) *Mémoires de Grammont*, p. 317.
(2) *Véritables œuvres de Saint-Evremond*, 1706. T. III, p. 55

de futaine, mais en tissant des dentelles, elles chantent gaiement de vieux couplets délurés ; puis elle savent bien battre la crème et entretiennent autour d'elles tout un plaisant peuple animal : de gros coqs d'Inde colères, des agneaux frisés et folâtres, des ramiers tendrement roucouleurs. Les citadins aiment venir dans cette campagne déjà factice et, tout en en admirant l'agréable faune, y boire de candides laitages.

Les collations qu'on y organise sont toujours amusantes. Scarron dépeint ainsi les joyeux préparatifs de l'une d'elles : « On rehausse le potage de trois poulets de saison et de quantité de pois verts, dit-il, et pendant qu'un homme de cheval va quérir des fraises à Bagnolet, on fait travailler en tartes et gâteaux les plus renommés pâtissiers de l'endroit. On met le couvert dans le jardin et on couvre de fleurs nouvelles la nappe et les serviettes qui sentent fort la lavande... (1). »

M. de Nemours, un grand vieillard galant qui avait porté le hausse-col sous Henri le Grand, conduisit un jour à Conflans de belles dames du Marais curieuses d'un pareil divertissement. Il y avait là, parmi d'accortes présidentes et de spirituelles comtesses, la Maréchale de Thémines, une jeune veuve qui témoignait au prince cette déférence tendre et cette admiration cajoleuse qui plaisent tant aux vieux galants platoniques. Toute cette compagnie fut donc sur les bords de la Seine. On s'y promena fort et, comme le soleil déclinait, M. de Nemours proposa d'aller faire collation dans une ferme très délabrée qui était sur la berge. Avec l'espoir d'y trouver du caillé et de la galette, Mme de Thémines et ses amies acceptèrent, et l'on heurta l'huis; ce fut longtemps en vain. « Les dames commençaient à s'ennuyer et le prince feignait des impatiences étranges. Il appela une paysanne :

— Ma grande amie, n'y a-t-il personne? Ne saurait-on entrer? N'y a-t-il du lait chez vous?

« Enfin on ouvre une porte, et une femme dit assez malgracieusement... qu'il n'y avait pas de place céans.

« — Hé! ma grande amie, nous ne voulons que passer. Qu'on nous donne du lait! »

« — Bien, Monsieur, pourvu que vous n'y soyez guère!

« Après il vient un homme qui, d'un air assez rude, »... voulut s'opposer à l'intrusion des promeneurs. M. de Nemours parlementa et obtint enfin permission d'entrer et promesse de laitages et pain bis. « On entre donc... les dames sentaient bien je ne sais quelle odeur de sauce... Le bon seigneur qui ne pouvait se promener beaucoup les fit tenir dans une salle où... » l'on fit mine de « servir du lait et quelqu'autre bagatelle ». Mais voici tout à coup des pages en quantité portant une collation qui a grand air. On s'en approche, on la veut

(1) *Dernières Œuvres de M. Scarron*, 1730. T. I, p. 73.

goûter... C'est inutilement; elle est « toute feinte », composée de fruits de carton et de pâte de verre et de pyramides en plâtre... Et les convives de s'étonner et de rire; cependant la péripétie dure peu : on entend soudain des violons qui égrènent une ariette, et une nouvelle table paraît chargée cette fois de friandises authentiques. Parmi cent choses exquises, « il y avait des galanteries à la vieille mode, car on servit des pâtés pleins de petits oiseaux en vie qui avaient au col des rubans aux couleurs de la Maréchale; il y avait aussi de petits lapins blancs en vie avec des rubans de même, et il y fut présenté après la collation des bassins de gants d'Espagne... (1) »

*
* *

Ce n'est pas pour rien que les imagiers des temps gothiques figurèrent si volontiers aux porches de nos cathédrales la gourmandise sous les traits d'un nonnain. Péché bonhomme et benoît, la gourmandise habitait souvent les cloîtres, les prieurés, voire les évêchés. Là, on la pratique, non point à la légère comme chez les gentilshommes, non point brutalement comme chez les vilains, mais avec application, subtilité et logique. On ne s'arrête pas aux friandises faciles, à ces « poupelins », ces « talmouzes », ces « florentines » dont le miel ou le sucre font tout le mérite; on méprise les volailles du rôtisseur, les poissons de la halle et ce gibier de Beauce sans saveur et maigre qui s'offre aux portes. Quand on tâte du veau, c'est de ce « Vedelmongana » (2) de Normandie qui est nourri étrangement, « car outre le lait de la mère il prend dix-huit œufs par jour ». Les chapons que l'on mange sont de Bruges, les gélinotes des bois. On comprend le prix des langues de carpe et, avec de gros œufs de poule d'Inde, on fait « des omelettes à la Celestine de deux pouces d'épaisseur où bien des d'Indonneaux sont ensevelis (3). »

A une telle école appartiennent le chanoine Costard, si accueillant et bénin (4), et M. de Reims, le Brillat-Savarin de l'époque, dont « on disait qu'il mangeait quatre fois son dîner avant que de le manger : une fois en l'ordonnant, la nuit en y rêvant, le matin y changeant quelque chose, puis allant faire un tour à la cuisine avant que l'on servît (5). » Quand ceux-là ou leurs émules traitaient, quel délice ce devait être! Cependant ils avaient, pour se régaler, à lutter contre un obstacle plus effectif pour eux que pour

(1) Tallemant, Ed. Monmerqué, P. Paris t. : IV, p. 207.

(2) Tallemant, Ed. Monmerqué, P. Paris t. 1er, p. 470.

(3) M. de Chatres. *Nouveaux entretiens des Jeux d'esprit et de mémoire ou conversations plaisantes avec les personnes les plus distinguées de l'Etat par leur génie et leur rang, avec quelques particularités qui se sont passées sous le règne de Louis-le-Grand*, Lyon 1719, p. 135.

(4) Vie de Costard (anonyme).

(5) Tallemant, Ed. Monmerqué P. Paris, t. II, p. 451.

d'autres et très rigoureux. Par leur état, que la plupart rèvèrait fort, ils étaient astreints au maigre du Carême et de tant de vigiles, de Quatre-Temps, sans oublier le couple cruel des deux jours hebdomadaires de jeûne! Quelle ingéniosité il fallait à ces dates-là pour, en respectant les ordonnances de Notre Mère l'Eglise, satisfaire aux habitudes d'un palais friand.... Voyons comment on triomphait chez les clercs de cette fâcheuse difficulté.

C'est durant le Carême, et nous sommes dans une vaste sacristie aux murs blancs, où, çà et là, sont accrochés des tableaux en broderie et des gravures encadrées d'ébène. Des fauteuils paillés, garnis de carreaux de ratine et des escabelles aux pieds tors s'alignent entre de hauts buffets en noyer roux sculpté d'arabesques. Lointain et lent, l'écho d'une psalmodie bourdonne, tandis que des pas vifs tintent sur les dalles de la cour voisine. Voilà qu'une porte est ouverte, et des bedeaux en habits longs surviennent chargés d'un tréteau et de linge empilé, de vaisselle d'argent. Très vite une table, un couvert se dressent. L'aspect en est austère. Aucune fleur n'étoile la nappe à peine brodée de bleu, les assiettes sont unies, les compotiers plats. On prévoit à cet air rigide que la collation servie bientôt là sera sinon maigre, au moins très exactement abstinente. Et en effet nulle viande n'entre dans la composition des mets qu'apportent des officiers de cuisine à la mine compassée.

Voici d'abord un potage d'asperges nouvelles. Dans une terrine sont rangées des biscottes dorées pleines « de truffes, artichauts, asperges et champignons frits (1) »; au-dessus d'elles alternent des tranches de grenades et de citrons, et au creux du vase est un clair coulis au beurre. Voici un potage à la reine, où des filets de carpe se mêlent à une purée d'amande et sont baignés par un bouillon aux œufs. Voici des huîtres en beignets, voici un esturgeon rôti à la broche, voici une macreuse toute piquée de lardons d'anguille, voici un pâté de brochet trempant dans une sauce au verjus. Voici une étrange pièce qui affecte la forme d'un jambon; c'est un mélange de chair de saumon et de tanche pivelé de câpres et enfermé dans une peau de barbue. Voici des tripes de morue à la muscade et tant de plats d'œufs diversement accommodés! Puis ce sont des tourtes aux légumes dont la pâte se rissole et fume, des blancs-mangers, des massepains. Et encore des grappes de raisins qui ont été pendues de longues semaines aux solives d'un fruitier clos et qui sont pareilles à des chapelets d'ambre, et des poires rousses et des pommes pourprées.

Mais la compagnie arrive; c'est un prédicateur en vogue qui traite; il a invité, selon l'usage, ses pénitentes les plus fidèles, ses auditeurs les plus illustres et tout le clergé du voisinage à venir, par une causerie édifiante et un repas canonique, se délasser de l'attention qu'ils

(1) La Varenne, p. 311.

prêtèrent à sa parole. Si l'on murmure des phrases mondaines, si l'on se délecte trop à la fine chère, ce sera pure malice animale...

* * *

Quittons la sacristie discrète, ses convives chuchoteurs et Paris aux paisibles rues. Nous allons très loin, dans un pays désolé où les champs sont incultes et où les hommes s'entretuent chaque jour. Là, à la Rochelle que Louis XIII assiège, tout n'est cependant pas différent de Paris. L'âme espiègle qui, aux beaux soirs de la Place Royale, agite la jeunesse, y plane, et elle anime bien des cavaliers. Ceux-ci, des intrépides qui sont surtout des oublieux, se divertissent et ont de l'esprit. A leur tête est le bailli de Valençay. Il commande la galère *la Renommée*; sur son vaisseau il fait grande chère, et au moindre prétexte tous les braves s'y rendent... « Il y mangea vingt mille écus en deux mois. » Le Roi, ému de la réputation de magnificence qu'une telle prodigalité faisait au bailli, la voulut vérifier, et il annonça qu'il irait visiter *la Renommée* avec sa suite et y ferait collation. « Le Bailli qui n'était pas sot... », se dit à cette nouvelle :

« — Si je fais belle collation, on se moquera de moi de dépenser ainsi mon argent pour le roy qui est si peu généreux... Si je la fais vilaine, ce sera encore pis.

Et, très perplexe, il rêve d'une solution capable de satisfaire le public et son Prince. Le jour, puis le moment de la venue du roi arrivent pourtant; une barque pavoisée s'est détachée du rivage et des fanfares éclatent, le canon tonne; bientôt la barque accoste, et l'on voit se lever le visage pâle et raviné de Louis XIII. L'instant d'après, le roi est à bord, et derrière lui se presse une foule chamarrée. De jeunes seigneurs dont les justaucorps de buffle s'entr'ouvrent sur des flots de point de Gênes, mesurent du regard les mâts, se penchent sur l'entrepont où hagarde et enchaînée la chiourme est tapie, et offrent la main à des dames en habits lestes et en chapeaux à plumes. Le roi a vite épuisé les sujets d'examen :

— Et la collation? demande-t-il.

— Apportez! s'écrie le bailli.

Et d'une cabine trois matelots très astiqués sortent. L'un tient un « bassin de biscuits moisis », le second « un de merluche » et le dernier « un méchant potage aux pois chiches ».

« — Sire, dit Valençay, quand on nous payera mieux, nous vous ferons meilleure chère...

« Le roi se mit à rire et, la ville prise, on fit le bailli maréchal de camp. En ce temps-là c'était autant que maréchal de France depuis (1) ».

* * *

Nous voilà sur un autre bateau, tout frêle celui-là, capitonné de

(1) Tallemant, Ed. Monmarqué P. Paris, t. II, p. 468.

brocatelle, fleurant la peau d'Espagne et à peine balancé par les ondes lentes d'un fleuve paresseux. Le mouvement de longues rames soulevées en cadence par des matelots habiles aide le courant à l'entraîner, et il vogue entre des berges herbues et planes. Ses courtines éclatantes se soulèvent à la brise et sous leurs plis une vision de luxe et d'indolence apparaît. Il y a sous le dais à frange, parmi les carreaux et les tapis épandus, des femmes parées, de beaux cavaliers, un abbé svelte qui écoutent, oisifs et silencieux, la cantilène languide qu'un page italien fredonne en touchant du luth. Cette galante compagnie vient de quitter une maison des champs et s'en vient en descendant la Seine à la foire Saint-Germain. Au fil de l'eau la barque va vite, et avant que le soleil n'ait décliné, elle aborde au port Saint-Nicolas. Les voyageurs descendent et, ayant fait quérir un carrosse de louage, sont bientôt dans la foire.

La foule y est grande partout, mais abonde en particulier vers la rue des Orfèvres et la rue des Pâtissiers ; les convoitises du public sont plus excitées par les joailleries brillantes et les confitures juteuses que par les bibelots graves : livres, tableaux, ustensiles de ménage qui s'étalent dans d'autres voies. Les promeneurs que nous suivons sont d'abord allés rendre hommage aux pierreries. Ah ! que cette agrafe conviendrait à la marquise, que ce féret plairait à la conseillère !... Elles ont risqué pour les bijoux désirés chacune quatre pistoles, mais comme elles ont vainement fait tourner la roue de la loterie et que la chance s'est obstinée à les fuir, elles s'éloignent toutes dépitées, et s'en vont tirer des sucreries. Elles lient partie avec l'abbé et « en trois rafles comptées, jouent deux livres d'écorce de citron » puis des pralines, de la nonpareille de Sedan, des dragées. Au bout d'un instant elles ont les mains pleines de friponneries. Les cavaliers proposent alors de marier ces friandises à du solide et d'arroser le tout de quelque joyeuse liqueur. La motion est applaudie, et voilà toute la bande « dans la boutique d'un limonadier ». On demande « une bouteille de vin d'Espagne, une tranche de jambon de Mayence et pour chacun une prise de chocolat ». Et comme « sur le bord de la boutique une nappe fort blanche a été mise, la collation est fort propre et galante » (1). Les dames, à travers leurs masques regardent défiler des bourgeoises en chaperons, des marchands d'orviétan, des soldats, et elles laissent dire aux cavaliers d'inquiétantes fadaises.

*
* *

Que le jour est doux, que l'air est tiède chez Polixène, la prude et jolie précieuse. Entre la fenêtre et la ruelle, c'est toute une combinaison de paravents et de rideaux qui tamisent à miracle la lumière ; près de l'âtre, dans une corbeille d'argent, fume un petit bûcher de cèdre et de santal. Mais Polixène est d'une humeur dolente ; elle

(1) M. de Chatres, *Nouveaux entretiens*, p. 231.

écoute à peine le chevalier qui lui lit une gazette en vers, et tout à l'heure elle a brusqué la Truitonne, une grasse minette qui, du matin au soir, est pelotonnée sur les courtines et suit de ses yeux en topaze un rêve de paresse. Pourtant, c'est l'heure de la collation, et d'ordinaire Polixène se ranime pour distribuer à ses fidèles et prendre elle-même des friandises très menues, mais très substantielles. Près de son lit est disposé tout un attirail de petites écuelles, de cruchettes à trois pieds, de tasses trembleuses et de flacons entortillés de parchemins et de rubans. Il ne manquait que le « tay » et la cafetière à bec, et justement, un page les apporte et se tient prêt à aider sa maîtresse à servir. Polixène enfin se décide à se redresser sur ses oreillers en réseuil et, goûtant la gelée de veau qui emplit un pot de cristal coloré, s'assure qu'elle est à sa fantaisie, ni trop citronnée, ni trop sucrée, qu'elle contient « la pointe de sel et de canelle » (1), qu'il faut. Elle en emplit des soucoupes et chaque assistant en a une part, mince pour le chevalier, ample pour le maréchal, bien choisie pour l'académicien qui n'a jamais faim et très étalée pour le conseiller soupçonné de gloutonnerie. Ensuite c'est au tour du cervelas d'anguille que l'on assaisonne avec de la poudre de champignons serrée dans une petite boîte d'or à figures, au tour des ortolans salés, au tour d'abbesses glacées de la façon de Nicolle, le fin pâtissier de la pointe Saint-Eustache, au tour des confitures : noix blanches, boutons de rose secs, framboises confites, fenouil bleu, conserve de grenades. Reste à servir les boissons chaudes. Le chevalier veut bien du « tay », le maréchal et l'académicien avalent sans sourciller le café boueux et point sucré ; le conseiller préfère reprendre de l'hypocras et, après que Polixène a fini sa limonade au jasmin, tous acceptent un cornet de rossolio, l'ontueuse liqueur au goût d'ambre.

Puis la causerie recommence. Maintenant Pégase est plus facile à brider ; avec lui on s'élance vers des contrées impossibles où tout est suavité, harmonie, délices immatérielles.

*
* *

Encore un tableautin. Celui-là, nous l'entourerons, au lieu d'un large cadre à coquilles, d'une mince baguette rococo. Il date encore du règne du Roi-Soleil, mais déjà il a le style et toute l'allure d'une pochade de Fragonard.

A l'opposé des précieuses dont le souvenir est maintenant si raillé, Mme la Duchesse et sa sœur de Chartres, toutes deux filles de la Montespan et du Roi, se nourrissent de la façon la moins éthérée. Elles aiment les fortes mangeailles que leur père fait si abondamment servir, et par dessus tout le vin. Le dur Bordeaux, le capiteux

(1) M. de Chatres, *Nouveaux entretiens*, p. 201.

Malvoisie, le Porto acre et vert les enchantent. A la table du Roi elles ne peuvent satisfaire leur penchant, car on n'y boit guère que des crus légers et encore trempés d'eau, mais elles se sont ménagé des retraites où, à leur aise, elles vident des rasades et les doublent, les redoublent sans se soucier des conséquences.

La plus sûre de ces retraites, et aussi la plus charmante, est un étroit pavillon du parc de Versailles nommé « le Désert » et qui, comme le « Trianon de porcelaine », est construit de marbres clairs et de céramiques brillantes. Là, à l'heure où le soleil déclinant commence à colorier de pourpre les bassins et les jets d'eau, on tire, sur les baies arrondies et vitrés de cristal des fenêtres, de grands rideaux d'indienne fleurie et l'on allume des flambeaux, on dresse sur des tables volantes un copieux ambigu, on aligne sur les consoles en agate des bouteilles scellées de cire et blanches de la poudre des caveaux.

Sur un sopha où se trouvent les écharpes de taffetas et les coiffes de Siamoise dont tout à l'heure, en chaise, à la traversée du parc, elles s'enveloppèrent, sont les Princesses, l'une vêtue d'un déshabillé aurore et blanc, l'autre qui a gardé la parure du « grand appartement » étalant une jupe brochée d'or et des dentelles d'Angleterre, des pierreries. A leurs pieds, assises parmi les carreaux, se groupent amies favorites qui rient et répètent entre elles les bons mots d'une leurs fille d'Opéra, chère à Monseigneur le Dauphin.

Il est entendu que l'on soupera à la clochette; aussi quand les gens ont fini d'apporter la glace, les bassins à fruits et les vases de Chine où trempent des tulipes fraîches, les renvoie-t-on. Il n'y aura pas d'oreilles indiscrètes pour écouter les propos irrévérents, et l'on pourra médire à l'aise des gens compassés : du Roi tellement sévère et de son fâcheux génie, cette veuve Scarron qui impertinemment écrivait vers la même époque : « Les femmes de ce temps-ci me sont insupportables; leurs habillements insensés et immodestes, leur tabac, leur vin, leur gourmandise, leur grossièreté, leur paresse, tout cela est si opposé à mon goût et ce me semble à la raison que je ne puis le souffrir... (1) ».

Mme de Chartres préside le festin; elle a découpé elle-même un grand pâté d'alouettes, et à peine en a-t-elle chipoté une tranche, à peine a-t-elle goûté l'un des entremets de fruits que déjà elle a vidé plusieurs rouges bords. Ne doit-on pas se hâter ? Quand le roi qui, à cette minute dépouille des papiers d'Etat avec M. de Chamillard, sortira de son cabinet, il faudra être de retour au château et, hochant la tête avec gravité, écouter des phrases solennelles et dévotes. C'est Mme de Saint-Géran qui emplit les verres; elle est toute folâtre et malicieuse et cependant sa silhouette met dans le lumineux tableau une tâche sombre; n'est-elle pas enveloppée, cette silhouette aux gra-

(1) Lettre à Madame des Ursins, *Correspondance,* t. II, p. 29.

cieux contours, d'une robe d'étamine noire? Mme de Saint-Géran vient d'enterrer son mari, et la bienséance qui lui impose de lugubres vêtements la condamnait à une réclusion solitaire. Mais l'amour conjugal se démode et l'on commence à aimer les bravades qui scandalisent. Parmi la jeunesse on exagère ses faiblesses et ses péchés, on en fanfaronne... Et Mme de Saint-Géran a trouvé piquant de conduire son récent veuvage à la fête (1).

Mme la duchesse fredonne; « le vin et son hypocrène et quand elle a un peu trinqué, elle fait les plus jolis vers du monde » (2). On l'écoute, et en lui décochant quelque épigramme vive, on décoiffe de nouveaux flacons. Puis d'une cassette historiée on a sorti un objet de tournure imprévue, une vaste pipe de terre d'où s'échappent des vrilles de gros tabac noir. On l'allume à un brandon de cire, et on commence à se la passer, on en tire de grandes bouffées très âcres, et la maniant, les doigts endiamantés ont de singulières maladresses; ils frémissent et tremblent comme aux soirs de vendange les ailes des grives...

Mme de Chartres réclame les cartes, et bientôt à travers la nappe une partie s'engage. Des louis et des pistoles d'Espagne s'égarent au milieu des plats, et sur un valet de pique à la mine fatale, Mme la duchesse risque des joyaux, ses plus belles hardes. Une guenon familière a quitté le perchoir où elle s'épuçait, et sous les meubles elle poursuit et pince un bichon qui aboie. La glace avec de petits craquements brefs fond dans les seaux de vermeil, les pyramides de fruits sont en déroute, et les tulipes ont leurs beaux pétales jaunes et rouges tout fripés.

Mais l'heure de rallier le château n'est-elle pas venue? Mme la duchesse se lève et va écarter le rideau d'une fenêtre. Oui, il est tard; dehors le crépuscule a fini, dans l'ombre on distingue à peine le profil des chaises à sculptures qui, abandonnées des laquais, gisent à la débandade, sur le péristyle, et au zénith apparaît une étoile claire qui luit et scintille comme le reflet danseur des flambeaux au fond des verres. Les verres!... Ils s'emplissent encore, et Mme la duchesse y revient, respire le fumet de l'un d'eux où du Vouvray pétille, et voilà le retour, la corvée d'étiquette, l'image morose du grand roi oubliés. Toute la nuit maintenant on va festiner, badiner, jouer, et qu'importent les remontrances, les punitions qui viendront demain, puisque joyeuse aura été la fête!

(1) Saint-Simon. *Mémoires*, Ed. Boilisle, t. III, p. 319.
(2) *Lettres historiques et galantes*, t. I, p. 2.

PIERRE LALANDE.

TROUNDEBISE

Ah ! une heure seulement manier la foudre !
(*Souhait de* M. Tout-le-Monde).

Troundebise avait fait trois inventions. La première résolvait le grand problème de la navigation aérienne, qui a fait couler tant d'encre et crever tant de ballons, sans compter les aéronautes. Troundebise, profitant des travaux de ses prédécesseurs, Tissandier, Giffart et Zepelin, les perfectionna grâce à l'habileté d'un facteur de la poste, qui avait reçu de la nature un génie aéronautique. Le facteur imagina des combinaisons savantes et extravagantes ; Troundebise les réduisit aisément à une portée pratique, paya cent cinquante louis au facteur et se garda bien de prendre un brevet, car le soir même son collaborateur s'enivra et se laissa écraser par un omnibus. A l'aide de la troisième invention, dont il sera parlé plus loin, Troundebise fit construire son aéronef qui, par un système ingénieux de voiles, de gouvernails et d'hélices, montait et descendait. tournait dans tous les sens ou filait en ligne droite avec une rapidité foudroyante, sans plus se soucier du vent que de la pousse des petits pois. Enchanté de son aéronef, Troundebise lui voulut donner un nom qui la caractérisât. Comme il la comparait volontiers au cachalot qui malgré sa masse énorme, se joue légèrement dans les vagues, par un horrible jeu de mots, dont il faut demander pardon à Dieu et aux hommes il l'appela : cachalair ! Au demeurant, il importe beaucoup qu'une chose ait un nom, et fort peu que ce nom soit raisonnable. S'il en était autrement, il faudrait renouveler en toute hâte la moitié du dictionnaire, et Troundebise n'en avait cure.

Il inventa deuxièmement un explosif admirable, qui surpassait tous les explosifs connus, et leur était, pour la puissance d'expansion, et la force brisante, ce qu'un éléphant est à un lapin. D'après les calculs des savants, il suffirait d'introduire cent mille tonnes de cette matière au centre de la terre, d'y adapter une tige d'acier de la longueur du rayon terrestre, et de laisser tomber sur le bout de cette tige un marteau du poids de trente millions de livres, pour faire voler toute la planète avec ses montagnes et ses plaines, ses continents et ses mers, en une poussière impalpable bien au-delà de l'orbite de la lune. Troundebise expérimenta discrètement sa chambardite, d'abord au fond d'une mine de houille, où l'on crut à un coup de grisou, puis dans la maison d'un juge correctionnel, qui se jugea victime d'un attentat anarchiste et fit arrêter, emprisonner et mettre en jugement un cordonnier, deux ramoneurs et quatre tondeurs de chiens. Ces malheureux hurlèrent leur innocence en termes maladroits ; un jury indulgent les condamna à dix ans de travaux forcés ; du chagrin de n'avoir pu les envoyer à la guillotine, le juge se mit à boire à l'excès, eut la goutte, se maria, surprit sa

femme en pique-nique adultère avec un commis greffier, écrivit un savant traité de numismatique mexicaine, tomba amoureux d'une chanteuse de l'Opéra, entra par mégarde dans la chambre d'une figurante et en sortit avec une affreuse maladie dont il mourut. Tel est l'enchaînement des choses humaines. Tout à l'enthousiasme de son invention, Troundebise ne prit point garde à ces événements. Il ne songeait qu'à expérimenter d'une manière plus énergique les vertus de la chambardite. Il en fourra quelques tonnes dans une falaise de la Malaisie et les fit sauter. L'explosion fut magnifique et terrible, et les savants y reconnurent savamment un tremblement de terre déterminé par l'éruption d'un volcan sous-marin.

La troisième découverte de Troundebise lui fut de beaucoup la plus agréable et la plus utile car, sans elle, il n'eut pu tirer parti des deux autres. Voici comment il la fit. Comme il visitait la petite ville de Rothenbourg, célèbre par ses vieux remparts, il acheta de la saucisse dans une échoppe. Le charcutier enveloppa la saucisse dans un vieux parchemin d'un aspect dégoûtant. Troundebise ne méprisait rien : c'est l'alpha de l'art de parvenir, dont l'oméga consiste à s'approprier tout ce que l'on trouve. Il nettoya le parchemin. C'était un merveilleux traité d'alchimie indiquant le moyen de transformer le papier en or. Le procédé est, dit-on, connu de quelques banquiers. Troundebise en usa supérieurement et en peu de temps, il se vit possesseur d'une trentaine de milliards.

Il fit construire en secret dans une île lointaine quinze énormes cachalairs, les arma de canons, lançant des obus à la chambardite, lenr donna des équipages d'une fidélité à toute épreuve et, maître ainsi d'une puissance sans pareille, il résolut de venir en aide à la Providence et de faire régner la justice parmi les hommes.

A cet effet, il manda son ami, le sage Gnognotte, et lui dit :

— Par où faut-il que je commence ?

— Par le commencement, répond Gnognotte.

— D'accord, répliqua Troundebise ; encore faut-il savoir où nous le prendrons. Tu ne veux pas, je suppose, remonter au déluge. A réparer les injustices des morts, nous mourrons nous-mêmes avant d'en arriver aux vivants.

— C'est fort à craindre, opina Gnognotte.

— Examinons donc, dit Troundebise, les injustices contemporaines.

— On ne saurait, asquiesça Gnognotte, les examiner de trop près.

— Et entre toutes, reprit Troundebise, retenons d'abord les injustices publiques, car si j'entreprenais de redresser les injustices privées, je me verrais forcé d'étudier plusieurs millions d'affaires par jour.

— Ce qui se peut, remarqua Gnognotte.

— D'ailleurs, poursuivit Troundebise, il serait absurde et indigne

de ma puissance d'employer mes cachalairs et ma chambardite à quereller des particuliers.

— Tu parles comme un héros, s'exclama Gnognotte !

— Tu m'ennuies, dit Troundebise.

— Pourquoi, dit Gnognotte?

— Parce que, dit Troundebise, au lieu des conseils que je te demande, tu ne me fournis que de sottes approbations.

— Quand on parle à un puissant potentat, l'approbation n'est jamais sotte, observa le prudent Gnognotte.

— Je n'admets point les démentis, hurla Troundebise!

— Vous voyez bien, conclut Gnognotte, qu'il faut qu'on vous approuve.

Là-dessus, ils se calmèrent. Troundebise continua de discourir et Gnognotte d'applaudir. Grâce à cet ingénieux arrangement, ils élaborèrent un plan de campagne en quelques heures.

Troundebise écrivit d'abord au Gouvernement français pour le sommer de rendre l'indépendance à l'île de Madagascar et de mettre en jugement tout un lot de généraux, d'officiers de tous grades, d'employés et de journalistes, coupables d'avoir trompé la justice et faussé la conscience publique dans la guerre monstrueuse qui a indigné toute l'Europe. Il chargea Gnognotte de remettre la lettre au Président de la République ou au Ministre des Affaires Etrangères. Gnognotte partit avec une escadre de cinq cachalairs. Pendant la nuit, il descendit dans l'île de Madère d'où il télégraphia à l'Elysée et au quai d'Orsay :

« Viendrai jeudi vous parler affaire importante de part Troundebise. *Signé* : GNOGNOTTE. »

Quand il arriva à Paris, le Ministre des Affaires Etrangères était en tournée électorale et le Président chassait à Rambouillet. Gnognotte s'enquit de ses télégrammes. Au quai d'Orsay on en avait rit aux larmes et un jeune commis en avait fait une cocotte. A l'Elysée, on avait pressenti un attentat criminel et l'on avait envoyé la dépêche à la Sûreté. Mais le fonctionnaire qui avait pris cette décision, se trouvait à présent à Rambouillet, auprès du Président, avec un peloton de gendarmes, et ceux à qui Gnognotte s'adressa ne savaient ce qu'il voulait dire. Froissé dans son amour-propre, il se rendit par le chemin de fer à Rambouillet, aperçut le Président qui visait un perdreau, et se précipita vers lui en criant « Je vous apporte la paix ou la guerre ! » On l'empoigna, un médecin le déclara fou et l'on se disposait à l'enfermer au corps de garde du château pour l'envoyer le lendemain à Bicêtre, quand d'épouvantables détonations éclatèrent : le corps de garde sauta à mille pieds dans l'air, un gigantesque engin aéronautique toucha terre à deux pas des gendarmes terrifiés ; des hommes armés en sortirent, leur arrachèrent leur prisonnier et rentrèrent en toute hâte dans l'énorme machine qui remonta dans les airs. Ce qui suivit fut épou-

vantable. L'aéronef lança des obus sur le château qui s'écroula et se mit à brûler Toutes les personnes qui s'y trouvaient périrent sous les décombres ou dans les flammes. Deux heures plus tard, Gnognotte ayant rallié son escadre au-dessus de Paris, bombarda la Chambre des Députés, le Sénat et les Ministres, afin de rendre les autorités plus souples. Il fit sauter plusieurs églises pour punir les cléricaux de leur attitude dans l'Affaire, et détruisit tous les immeubles occupés par un anti-dreyfusard de marque. Dans ces opérations 5.000 personnes perdirent la vie ou furent horriblement blessées, mais la justice commença de recevoir quelque réparation.

Cependant un obus mal dirigé ayant démoli une aile du Louvre, Gnognotte se pencha par une ouverture de l'aréonef pour juger des dégâts. A l'aide d'une lorgnette il crut reconnaître les ruines du salon carré et les débris de la Joconde. Il en conçut un vif chagrin, car il aimait les arts. Dans ce moment, il perdit l'équilibre et tomba d'une hauteur de 500 mètres sur des monceaux de pierres et de briques, entremêlés de lambeaux de toiles peintes. Les plus hautes entreprises sont sujettes à de tels malheurs. Comme l'escadre avait perdu son chef, le plus âgé des capitaines prit le commandement, mais il ne savait ce qu'il devait faire. Pour passer le temps, il bombarda plusieurs monuments publics sans parvenir à éclaircir ses idées. Déjà, faute de mieux, il méditait de se proclamer indépendant et de déclarer la guerre à Troundebise, quand on lui signala dix cachalairs qui arrivaient du Midi avec une vitesse de 800 kilomètres à l'heure. C'était Troundebise qui amenait le reste de sa flotte. On lui apprit la triste fin de son ambassadeur. Troundebise pleura Gnognotte. « Ce grand homme, dit-il, était un peu bavard, mais rien n'égalait la sagesse de ses conseils. » Ayant mis cette pensée en vers par manière d'épitaphe, il disposa sa flotte en vol de grues, et partit à petite vitesse pour l'Angleterre.

Sa renommée l'y avait précédé. Nul ne doutait qu'il ne vînt demander compte aux Anglais de l'abominable guerre qu'ils faisaient au Transvaal et à l'Etat Libre d'Orange, pillés, ravagés, dévastés et finalement annexés par un acte de brigandage international détesté du monde entier. Dans le fol espoir de résister à la flotte aérienne de Troundebise, les Anglais avaient confectionné en toute hâte des centaines de ballons et les avaient armés chacun d'un petit canon Nordenfeld; mais leurs ballons étaient de pauvres machines, aussi peu dirigeables que les antiques mongolfières; pour ne pas les abandonner à la merci des vents, ils les avaient retenus au sol par des câbles. Troundebise, en arrivant, trouva Londres couvert de grosses boules sur de longues tiges; du haut de son cachalair il le compara à un champ d'oignons en fleurs du pays de Brobdignac. Quelques fusées en eurent raison. Les ballons flambèrent et sautèrent. A l'aide des signaux optiques, Troundebise télégraphia au Gouvernement anglais : « Vous êtes des lâches. »

Le Gouvernement anglais lui répondit : « Vous en êtes un autre ! » et le bombardement commença. Convaincus bientôt de leur impuissance, les Anglais se résignèrent à hisser le drapeau blanc sur la tour de Londres, le Palais de Westminster et le dôme de Saint-Paul. Les Ministres conservateurs ayant donné leur démission, furent remplacés par des libéraux. Ceux-ci rejetèrent leurs prédécesseurs en prison, décapitèrent M. Chamberlain, et finalement promirent de rendre aux Boers leurs territoires et de leur payer des indemnités magnifiques. Touché de la soumission des Anglais, Troundebise leur fit cadeau d'une grande quantité d'or équivalant à la moitié de l'indemnité, puis il se mit en route pour le Nord de la Chine. A peine s'était-il éloigné qu'une révolution éclata. Les Ministres, qui avaient cédé à la peur, furent massacrés par une foule furieuse. Dans tout le royaume, les libéraux et les conservateurs prirent les armes et s'entretuèrent durant plusieurs semaines. Quand l'ordre fut rétabli, on constata que l'intervention de Troundebise avait coûté à une nation libérale plus de 100.000 vies humaines. Il fallut aussi reconnaître que la justice avait obtenu une grande satisfaction.

En quittant l'Angleterre, Troundebise passa au-dessus de la mer du Nord, qui était couverte d'un léger brouillard. Il croisa d'une hauteur d'environ 300 mètres quatre vaisseaux de guerre qui filaient à toute vapeur. Persuadé que ces navires transportaient en Chine des troupes allemandes qui allaient y poursuivre leur œuvre sanguinaire, il leur envoya quelques obus et les coula. Il apprit plus tard qu'il s'était trompé et que les cuirassés appartenaient aux Anglais, à qui il avait accordé la paix et le pardon. Il fut bien fâché de son erreur, mais il se consola en songeant que la plus ardente philanthropie n'est pas à l'abri des méprises.

Chemin faisant, Troundebise relisait en s'échauffant, les journaux qui avaient rapporté les atrocités commises par les Cosaques sur les rives du fleuve Amour. Des rebelles chinois ayant, le 2 juillet 1900, bombardé, sans résultat d'ailleurs, la ville russe de Blagovetschensk, ordre avait été donné de procéder au massacre des Chinois paisibles qui habitaient cette ville. Ils étaient au nombre d'environ 6.000 dans une population totale de 35.000 âmes. Au jour fixé, les Cosaques se livrèrent à une effroyable chasse à l'homme dans les rues de la ville et jusque dans les maisons, dont ils fouillèrent les moindres recoins. Tous les Chinois furent capturés, dit-on, à l'exception d'une cinquantaine. Les Cosaques divisèrent leurs prisonniers par pelotons et les conduisirent au bord du fleuve à six verstes de la ville, le Commissaire du district exigeant que le massacre fut opéré hors de son territoire, afin de pouvoir dégager sa responsabilité. Les prisonniers furent dépouillés de leur or, de leurs bijoux, voire de leurs vêtements, liés les uns aux autres par leurs cheveux tressés en longues nattes, puis poussés à coups de hache dans le fleuve. Ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants ne furent épargnés. La noyade dura plusieurs jours. Les corps des

Chinois descendaient le courant; ils s'amoncelaient parfois à la surface de l'eau et formaient d'horribles îlots de cadavres. Après Blagovetschensk, on opéra dans les endroits voisins. 2.000 personnes furent noyées à Morxo, 2.000 à Rabe, 3.000 dans la quatrième vallée en aval de Blagovetschensk, où les Chinois travaillaient aux mines; au total 12.000 cadavres ont flotté dans le fleuve Amour. Peu de jours après cette sinistre tragédie, un steamer, qui transportait deux journalistes belges, traversait à toute vapeur des amas de corps humains en putréfaction qui exhalaient une puanteur horrible et d'où se levaient en épais tourbillons des milliers de mouches. Troundebise en était malade d'indignation. Sur son ordre, la flotte aérienne força sa marche vers la Chine Septentrionale. Chaque fois qu'elle passait au-dessus d'une ville russe de quelque importance, elle lâchait des obus à la chambardite, afin de donner à ce peuple barbare une leçon d'humanité. Enfin, on arriva. Troundebise versa des larmes sur les lieux funèbres témoins des crimes de la civilisation et donna aussitôt la chasse aux troupes russes. Tous les régiments de Cosaques furent réduits en bouillie. Troundebise promena ensuite ses cachalairs entre Pékin, Tien-Tsin et Pao-tin fou. Il canonna avec impartialité les Chinois, parce qu'ils avaient massacré des blancs, puis les Anglais, les Italiens, les Français, les Allemands et les Japonais parce qu'ils massacraient les Chinois. Par un habile coup de main, il s'empara de tous les généraux alliés et des diplomates européens; il les enleva et se dirigea avec sa flotte vers la ville de Si-Ngan Fou, où s'était réfugiée la Cour chinoise. Quelques bonnes bombes y établirent son autorité. Cependant il déplorait la nécessité de ces violences. Ayant fait dresser dans une grande plaine une estrade sculptée, dorée et drapée d'étoffes somptueuses, il y transporta les généraux et les ambassadeurs des nations blanches, l'Empereur de la Chine et les plus importants d'entre les Mandarins; il leur dicta une paix équitable, leur conseillant d'accepter ses volontés de bonne grâce, faute de quoi il les leur imposerait par la force; et pour leur prouver sa puissance il fit manœuvrer sa flotte sous leurs yeux. Les énormes cachalairs cuirassés se rangèrent en colonne verticale, chacun à 60 mètres au-dessus du précédent. Cette colonne, obéissant aux signaux avec une agilité merveilleuse, montait, descendait, s'avançait, reculait, allait à droite, à gauche, en oblique, en quart de cercle, en carré, en croix et en losange, évoluant comme un gigantesque danseur, quand, par un accident mystérieux, une bombe éclata dans les magasins à munitions de l'aéronef inférieure. Une détonation effroyable retentit, suivie aussitôt de quatorze explosions semblables. Tout fut anéanti à cinq lieues à la ronde. Ainsi finit Troundebise. Le monde délivré de son grand justicier n'eut plus à craindre les horreurs d'une trop bonne justice; il se contenta de souffrir les crimes de l'injustice, qui sont bien suffisants, et les affaires reprirent leur cours ordinaire. IWAN GILKIN.

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

La Colonne, par LUCIEN DESCAVES (P.-V. Stock, éditeurs[s]). — *L'Idée Sociale au Théâtre*, par EMILE DE SAINT-AUBAN. (P.-V. Stock.) — *Le Sang français*, par JULES CLARETIE, in-18 (Fasquelle). — *Les Braves Gens*, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE in-18 (Plon). — *Le Tourment de l'Unité*, par ADRIEN MITHOUARD (*Mercure de France.*) — *Cinq Ans chez les Sauvages*, par ERNEST LAJEUNESSE. (Félix Juven). — *Chansons légères*, par le Baron JACQUES D'ADELSWAERD (Léon Vanier).

Dickens et Daudet ont été de profonds peintres du peuple. Je ne sais pourtant si Lucien Descaves ne les dépasse pas en puissance et en pénétration. Sans doute, il n'a pas l'humour pathétique de Dickens, non plus que la sensibilité attendrissante de Daudet ; mais sa clairvoyance cérébrale atteint le prolétaire plus loin que les dehors ou même que le cœur, jusqu'au cerveau. Descaves est peut-être le premier qui, dépassant les mœurs et les caractères, ait su montrer que l'on pense dans le peuple, et comment l'on y pense.

Quand ils ont peint des gens mal vêtus aux sentimentalités déclamatoires ou passives, les écrivains « bourgeois » s'imaginent avoir donné une image du prolétariat. Et cette image suffit à la plupart des lecteurs ou lectrices des romans à 3 fr. 50. C'est pourtant une naïveté, et une niaiserie, de s'imaginer que le peuple n'est pas rempli de gens qui raisonnent, qui discutent, qui s'expriment autrement qu'en l'argot purement imaginaire de tel ou tel romancier à la mode.

Le grand honneur de Lucien Descaves, c'est dans ses romans, ses nouvelles ou ses drames, de restituer au peuple français la physionomie intégrale qui l'explique, de nous en faire connaître la cérébralité non moins que les passions et les habitudes.

Après *Sous-Offs*, après *les Emmurés*, après *Soupes*, après *La Clairière*, voici une nouvelle œuvre, non moins réaliste, non moins humaine, mais plus large de cadre, plus grouillante de portraits, plus philosophique d'inspiration. Lucien Descaves a choisi l'époque où le peuple de Paris, mis à nu par les horreurs d'une guerre et d'un siège, manifesta le plus complètement ses vertus et ses vices, son héroïsme et ses tares, son humeur cocardière et son tempérament de révolution. C'est l'époque de la Commune, entre février et mai 1871.

Au contraire d'Emile Zola et des frères Margueritte, qui aiment étendre leur magnifique palette jusqu'aux dimensions d'un panorama, Lucien Descaves concentre ses pinceaux sur un épisode ou il sait évoquer tout le génie d'une époque. Les hommes, les choses, les évènements ramassés ainsi s'animent dans un relief inoubliable.

Le renversement de la Colonne Vendôme par la Commune, voilà l'épisode symbolique autour duquel Lucien Descaves groupe son épopée prolétarienne. D'un côté les « communards », les humanitaires, les idéologues, les rêveurs de République ; de l'autre les « invalides », vieux débris de l'Empire, les militaristes, les amoureux du panache et de la force. La Colonne, c'est, pour les premiers, la glorification du meurtre, du vol, de la guerre, de tout ce qui a

fait le malheur des hommes; pour les autres, c'est le témoignage immortalisé de l'héroïsme militaire, des épopées batailleuses, des gloires césariennes. La faire tomber, c'est, pour les uns, déblayer l'horizon de l'avenir, et, pour les autres, c'est décapiter la religion du passé.

Deux hommes incarnent avec force ces deux faces de la raison populaire : l'invalide Prophète, vieux héros des tueries impériales, et l'ouvrier mécanicien Rabouille, héros aussi, mais des angoisses de la conscience et de la justice. Ces deux êtres, ressuscités tout entiers par la plume d'un maître, apparaissent plus vivants pour le lecteur que bien des figures rencontrées dans la vie. Ils sont le drame même du Prolétariat, chair à canon et âme de barricade, esclave et apôtre, instrument et étincelle. La lente conversion, brusquement déclarée, du vieux Prophète par le sacrifice de Rabouille, est une des plus nobles pages, la plus noble peut-être en sa fruste beauté, de tout le roman populaire moderne.

Autour de Prophète et de Rabouille, dans le pittoresque d'un cadre d'insurrection, entre l'Hôtel des Invalides et le faubourg de Belleville, s'agite et évolue un monde de grognards et d'ouvriers dont la peinture fait songer au scrupule des maîtres hollandais, des Jean Steen et des Terburg. L'originalité d'un style où toutes les images sont neuves et exactement choisies pour la couleur du récit, achève de donner à *la Colonne* les caractères d'un chef-d'œuvre. Chef-d'œuvre de réalisme idéologique, chef-d'œuvre aussi d'émotion et d'équité, œuvre difficile à concevoir et plus difficile à écrire, qui place Lucien Descaves au premier rang des peintres impartiaux de la vie, et qui restera pour les historiens de l'avenir comme la plus véridique et la plus humaine peinture du prolétariat français vers la fin du XIXe siècle.

— Ce n'est pas un spectacle, c'est trente spectacles dans le rocking-chair des vacances, et trente spectacles philosophés par un orateur, dont M. Emile de Saint-Auban nous a offert la surprise dans son *Idée Sociale au Théâtre*. L'auteur du *Pèlerinage à Bayreuth* et de l'*Histoire Sociale au Palais de Justice* est l'une des intelligences aiguës et ailées de ce temps-ci : son attention fouille les horizons sur lesquels planera tout à l'heure son émotion. « Mêlé par les hasards de ma tâche oratoire à quelques-uns des mouvements intellectuels, passionnels, qui agitèrent l'ambiance de ces dix dernières années, il m'a plu d'en noter les traductions scéniques ; le soir, j'écoutais, tout ému, les spectacles qui évoquaient les batailles de la journée ; on conçoit mieux Jean Roule quand on a défendu Jean Grave ». Il est certain que d'avoir plaidé le Panama et le Procès des Trente fut une préparation originale à la critique dramatique. Quand il s'agit d'entendre les *Mauvais Bergers*, le *Repas du Lion*, la *Robe Rouge* et la *Clairière*, cette préparation en vaut peut-être une autre. Elle nous vaut en tout cas un livre éloquent comme une plaidoirie d'assises, pathétique et argumenté, rempli de gestes et d'éclats de

voix, un livre plus parlé qu'écrit et plus improvisé que réfléchi, mais un livre toujours vivant, toujours personnel, toujours attachant, une sorte de conférence en toge, où l'Anarchie, le Socialisme, la Science, la Justice, et avec elles MM. de Curel, Mirbeau, Brieux, Descaves, apparaissent tantôt accusés, tantôt accusateurs, sous un fracas de lyrisme et des zig zags d'éloquence qui ne distinguent plus le théâtre de la vie, ni le prétoire de la critique.

HENRY BÉRENGER.

Il y a trente ans ! Les souvenirs de cette cruelle période remontent avec une abondance et une force toute nouvelles, dans le roman et dans l'histoire.

Nous avions, récemment, le *Sang français*, de Jules Claretie, un recueil d'épisodes et de récits à demi-romanesques, où bat la fièvre patriotique, autant qu'aux heures les plus enthousiastes de l'illusion guerrière soulevant les âmes, armant les bras et poussant des flots d'hommes à s'entretuer généreusement. Hautaines espérances bientôt sombrées, symboles décevants de victoire, de lauriers teints de pourpre, et de joie nationale, emblèmes orgueilleux de l'esprit de conquête, drapeaux déchiquetés par les balles jusqu'à n'être plus que des lambeaux poudreux, efforts héroïques et vains, sublimes abnégations, rendues stériles par la brutalité des événements : ce sont les visions, qui traversent ce livre, composé sincérement, afin d'inspirer à la jeunesse présente, dont les cœurs s'alanguissent, et ces fiers sentiments et cette mâle énergie. Chaude en est l'inspiration ; les visées en sont nobles et stimulatrices de belles pensées. L'éminent écrivain, en évoquant le jour où le drapeau tricolore flottera de nouveau sur la flèche du Munster de Strasbourg, se garde d'arrêter trop longtemps son regard sur les pires réalités de la guerre. Il a la foi, la *pietas erga patriam* et s'y livre d'entraînement. Hélas ! qu'est-ce au fond, sinon toujours la même idée des représailles sans fin ? Après Rosbach, Iéna ; après Iéna, Sedan ; après Sedan, l'inconnu ; — mais un inconnu si redoutable à envisager dans les conditions actuelles du militarisme, qu'il faut savoir d'avance que du duel de deux peuples le vainqueur même sortira blessé à mort.

« Il y a de belles folies, des folies superbes : celle du patriotisme, du dévouement, de la justice ». Ces lignes, que Jules Claretie parafait au bas de la dédicace d'un de ses livres, publié en 1874 : les *Belles Folies*, synthétiseraient tout aussi bien l'esprit de son dernier volume. Dans le *Sang français*, il a raconté avec une émotion sincère et forte les exploits ignorés de ces héros d'un jour, des fanatiques du drapeau offrant, donnant leur vie pour le chef qui les ignore, pour la patrie qui ne gardera de leur dévouement rien d'autre qu'un souvenir vague et anonyme, tout cela encore pour la joie fière de bien tomber, face à l'ennemi, dans la poussière sanglante des champs de bataille.

— C'est également du pur sang français qui coule à flots dans les *Braves Gens*, des frères Margueritte, œuvre d'énergie et de vérité,

sentant la poudre à chaque page, commémoration éloquente et attristée des grands deuils de 1870.

Au mois de juillet de cette douloureuse année, courant lui-même au-devant de sa chute — fatale ainsi qu'une expiation — sans armée qui fût prête à soutenir une pareille lutte, sans généraux, qui fussent capables de la conduire, l'empereur Napoléon III déclarait solennellement la guerre au roi Guillaume de Prusse. Deux mois plus tard, le torrent de l'armée allemande s'abattait sur les plaines de la Champagne ; le gouvernement impérial s'écroulait dans le renversement d'une défaite inouïe ; et ce régime, qui avait commencé par les fusillades du boulevard Montmartre, s'achevait par la capitulation de Sedan.

MM. Paul et Victor Margueritte ont reconstitué, dans les pages enflammées de la première partie de leur livre : la *Chevauchée au Gouffre*, les scènes les plus émouvantes de la tragédie de septembre 1870, vues à travers la vie pittoresque et le dévouement sublime de la division de cavalerie que commandait leur père. Ils en ont représenté pathétiquement les phases préliminaires, l'arrivée successive des régiments en ce gouffre, où les enveloppera de toutes parts un cercle de fer et de feu, la résistance acharnée des malheureuses troupes, battues de tous points par des feux convergents et plongeants, sans que, pour se garantir, elles eussent aucun abri, aucune déclivité de terrain, aucun rideau protecteur contre l'ouragan des projectiles ; puis, le déroulement des charges superbes, inutiles, des escadrons de la division Margueritte, enlevés, sur un ordre de leur chef déjà blessé au visage, lancés, chasseurs et hussards, d'un seul bond et courant à la mort, fous d'entraînement et de bravoure.

L'intensité dramatique des faits possède si fortement ceux qui les racontent que leur imagination de romanciers leur deviendrait presque inutile, s'ils n'avaient point à évoquer, en outre, par une suggestion puissante, les lieux et les hommes, témoins ou acteurs de ces tragiques événements. La *Chevauchée au gouffre* est le chapitre essentiel de cette quatrième partie d'un ensemble d'épisodes, qui, sous le titre général : *Une époque*, composent un cycle militaire tout entier. Entièrement consacrée à la marche de Châlons et à la catastrophe de Sedan, elle en ramène l'intérêt particulier aux étapes de la division Margueritte et à ses charges sur le plateau de Floing, les auteurs y déterminent les rôles différents des chefs, les malheureuses hésitations de Mac-Mahon, les contre-sens funestes des ordres échangés entre Paris et Châlons, les rivalités contradictoires de l'esprit de commandement ; et, par opposition, l'énergique vouloir de quelques-uns, à la tête de leurs troupes exténuées. Ils ont rendu avec un sentiment de piété filiale ardent et sobre à la fois, la ferme conduite de leur père, pendant les journées et les nuits de marche et sous le feu de l'artillerie allemande. Enfin, ils y ont rétabli avec une scrupuleuse exactitude l'un des faits les plus controversés de cette campagne, et que tant de dépositions inverses avaient obscurci :

l'éternelle discussion, — qui se ravivait encore, il y a deux semaines —, du commandement dans les charges légendaires de Sedan, le différend Gallifet-Bauffremont. Désormais, lorsqu'on parlera de l'hécatombe de Floing, « de ce grand sacrifice désespéré », on saura que les charges du soir, prescrites par Ducrot, furent préparées et lancées par Margueritte, conduites et relancées par Gallifet.

N'oubliant point la foule des humbles, qui traînent leurs pas dans la boue des chemins, qui souffrent et se battent sans avoir à en être payés de la moindre monnaie de gloire, les auteurs ont pénétré sous la tente, interrogé l'âme des soldats, rendu vivante chacune de leurs impressions d'espoir, de gaîté passagère, de découragement après une heure de réconfort, et détaillé leur rude service, durant les étapes harassantes, à travers les bois humides, par les défilés de l'Argonne ou sur les rives de la Meuse.

Après le désastre de Sedan viennent les poignants épisodes de Strasbourg et de Belfort, l'extraordinaire coup de main de Fontenay, raconté pour la première fois d'une façon complète avec des détails inédits ; l'épisode brillant de Coulmiers, simple éclaircie dans l'orage, les émotions lugubres de la fin du siège de Paris, les trois journées du Bourget, pris, abandonné, repris, perdu sans retour, et les dernières illusions de la grande cité, qui avait espéré briser par ses seules forces le cercle de fer et de feu dont les ennemis l'avaient étreinte.

A la traverse de ces événements historiques passent des personnages romanesques, incarnant en leur personne les angoisses de tous, ou résumant la physionomie, les passions, les désespérances, en un mot l'atmosphère morale de cette triste période. Telles, les pages intitulées : *Strasbourg*, concentrent en un petit roman intime et poignant les horreurs du siège et le déchirement de l'Alsace. Bien touchante paraît l'aventure d'amour d'une Lise et d'un André, la séparation violente de leurs cœurs, et l'obligation ou ils sont de se sacrifier sans retour de bonheur possible aux sentiments opposés de leurs familles, qui les contraignent à avoir deux foyers, comme ils auront deux patries. Sur eux on s'attendrirait encore davantage, on les accompagnerait d'une sympathie plus profonde et plus soutenue, en ce martyre, qui est le leur, de ne plus se voir, de ne plus s'àimer, si le regard et l'attention n'étaient, d'autre part, attirés avec tant de force sur le malheur de tous, dans cet héroïque Strasbourg mutilé, brûlé, écrasé, et roidissant son âme, et disant qu'il ne se rendrait pas.

Comme dans le *Désastre*, l'histoire militaire des frères Margueritte se présente à ce point complète que la fiction romanesque en est inévitablement appâlie et diminuée. Eux-mêmes, en écrivant leur œuvre complexe, sous la double préoccupation d'être idéalistes et d'être vrais, avaient éprouvé plus d'une fois l'énorme difficulté de mener, assouplies aux lois d'un même travail, l'imagination et la réalité, le roman et l'histoire, — l'histoire, compagne redoutable autant que

féconde pour l'auteur d'imagination,qui tantôt limitent la vision,tantôt lui ouvre des horizons trop vastes pour le cadre de son action, ou l'écrase de son autorité.

Le thème romanesque paraît alors languissant. On saute les pages où se déroulent les menues aventures des personnages fictifs pour retrouver ceux-là qui furent les auteurs réels du drame, les figures bien vivantes et bien connues que les événements portèrent au premier plan de la scène. Haussée par la grandeur du sujet et dans la compagnie de tels hommes, l'œuvre des frères Margueritte reprend tous ses avantages. Livre de vérité, d'émotion et de puissance, c'est bien, en effet, « le roman de la guerre » de 1870, fortifié des mérites de logique et d'équité que possède seule l'histoire.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

On trouve réunis dans le *Tourment de l'Unité* un certain nombre d'essais sur l'art moderne, qui sont écrits dans une langue éloquente, souple, artiste sans bizarrerie. Les idées sont saisissantes par leur vérité et leur force. M. Mithouard est de ces esprits qui remontent constamment de la critique analytique, servie par une connaissance des textes et des œuvres, à une critique synthétique, envisageant les tentatives d'art d'une époque, en dernier ressort, sur le plan des idées morales. Je suis moi-même trop enthousiaste d'une telle conception, poursuivie depuis dix années de critique résolument analogique, pour ne pas approuver pleinement M. Mithouard d'élever la critique d'essais au rang de la création littéraire. En appelant *Eleusis* un premier ouvrage, analogue à celui-ci mais tenté à vingt ans sans une expérience technique suffisante, et en symbolisant dans ce titre la « cité intérieure » où tous les mystères intellectuels et plastiques se concilient dans la conscience, j'obéissais à la pensée qui a dicté à M. Mithouard le beau et ardu titre de son ouvrage. C'était bien une introduction à une esthétique unitaire, c'était bien « Le Tourment de l'Unité » qui m'avait sollicité. La fusion des arts dans l'éthique, la recherche du point géométrique où finissent toutes les vibrations, toutes les sensitivités, tous les rythmes, c'est, pour qui les tente, considérer la critique comme la détermination absolue de l'Harmonie, et cette critique-là n'est inférieure à aucun art.

M. Adrien Mithouard a les deux qualités du critique supérieur : il sait beaucoup, et il sait se résumer, acquérir une faculté d'envisagement philosophique et mystique sans cesser d'être un exact appréciateur des techniques. Ce qu'il écrit sur Verlaine, sur le parallèle de l'art gothique et de l'art impressionniste, sur les écrivains nouveaux, sur Sada Yacco, est substantiel, sobre, excellent. Mais des morceaux abstraits comme l'*Esthétique de la Vibration*, le *Dualisme*, la *Simplicité*, la *Divagation sur Salomé*, sont vraiment d'une intense personnalité *créatrice*, originale par l'association des aspects, sans paradoxe, subtilement et clairement. Tout le livre est d'une noble fierté idéologique : il y a longtemps qu'on n'avait parlé aussi savamment

de tout l'art moderne, de son beau tourment, de son ardente recherche d'une unité morale, mentale et sensitive; il y a longtemps qu'on n'avait vu un livre aussi homogène, plein de faits et d'hypothèses subtiles. Il place, à mon avis du moins, M. Adrien Mithouard, dont on savait déjà des poèmes raffinés et curieux, au nombre des quatre ou cinq essayistes capables aujourd'hui d'ajouter un chapitre durable à l'histoire des idées esthétiques françaises.

CAMILLE MAUCLAIR.

M. Lajeunesse n'a pas exploré des îles lointaines ; nul chagrin d'amour ne l'obligea, comme le veulent nos romanciers, à s'enfoncer dans des contrées inconnues et à ouvrir des voies nouvelles à la civilisation. Le pays des sauvages dont il nous entretient, ce n'est que le monde des gens de lettres : M. Lajeunesse y est certainement allé ; mais il n'en est pas revenu et a obtenu la grande naturalisation.

L'esprit fin et avisé, il ne s'est pas aperçu qu'il est profondément attaché à cette race qu'il méprise. Il en a les coutumes, les mœurs et le style. Il se plaît à la danse naïve du scalp et il agite farouchement dans l'air la mince chevelure de Rostand; il traîne de lentes et prétentieuses mélopées qu'il attribue à Bourget, à Jules Lemaître et, ce qui est plus grave, à Anatole France. Il n'éprouve pas, devant la mort, le respect que ressentent des êtres civilisés ; il raille allègrement les concurrents qui viennent de mourir, Sarcey, Becque, Meilhac : toutes les renommées semblent lui porter ombrage ; il ne peut voir une plume brillante sur le front d'un indigène sans éprouver le besoin puéril de l'arracher.

Il a conservé la naïveté de l'homme primitif qui croit fermement que le monde se borne à son horizon ; il pense que nous devons nous intéresser au ventre d'Henry Bauer et qu'il nous importe de savoir l'estime exagérée que Courteline a de lui-même. Les personnes qui doivent d'inoubliables joies à l'auteur de *Lidoire* sentiront-elles diminuer leur reconnaissance en apprenant qu'il prétend égaler Molière ? Cet orgueil n'enlève rien à la valeur de *Boubouroche*. L'humilité bien connue de M. Lajeunesse donne-t-elle quelque prix à son petit acte *L'Huis Clos malgré lui* ?

Chansons légères de M. d'Adelswaerd est un volume éminemment distingué; Léon Vanier l'édita sur du papier luxueux; Louis Morin le para d'images gracieuses et quelque peu libertines ; il y a aussi le portrait de l'auteur qui semble être un très joli jeune homme et qui possède une élégante redingote.

Ce poète appartient évidemment au meilleur monde ; il a de belles relations : il a, sans effort, obtenu une préface d'Edmond Rostand ; encouragé par ce succès, il en a demandé une seconde à Fernand Gregh qui la lui a accordée; celle-ci est imprimée à la cent trentième page du volume. Quel écrivain refuse aujourd'hui de patronner un ouvrage qu'il n'estime pas ? C'est une politesse dont il faut s'acquitter en prenant soin de ne pas se compromettre par des éloges précis et excessifs. M. Rostand félicite l'auteur d'être un Adelswaerd-Fersen ».

M. Gregh, plus dur, déclare qu'il est trop occupé pour présenter ce livre aux lecteurs et il estime que ce jeune homme est trop impatient de publier ses premiers vers.

Il n'y a pas dans ce recueil une pièce qui supporte l'examen. L'auteur parle un français étrange et nul souci d'harmonie ne justifie les licences de sa poétique. La forme du sonnet — qui lui est particulièrement chère — fait bien ressortir l'imprécision de son style et la maladresse de son métier Comme tous les jeunes poètes, M. d'Adelswaerd a lu attentivement Baudelaire et Verlain : il se sent donc pervers et subtil, il perçoit de mystérieuses correspondances dans la nature, il a un goût très vif pour les fêtes galantes et les dames du XVIIIe siècle, il est mélancolique et désespéré, il tend vainement les bras vers la divinité. Et, comme il connaît aussi la *Maison de l'Enfance* de Gregh, il éprouve une douce passion pour la petite amie de quatorze ans qui partageait ses jeux.

Ce recueil est dédié en entier à l'Aïeul, au Maréchal de Fersen, et en partie à Marie-Antoinette, en mémoire de Varennes. Ajoutons enfin qu'une pièce de vers nous apprend que, dans sa galerie d'ancêtres, le Baron Jacques d'Adelswaerd possède un portrait de femme peint par Reynolds.

C'est un volume éminemment « distingué ».

LE PREMIER DRAME DE MAXIME GORKI

Dans la famille Bezsemenov, tel est le titre du premier drame que vient d'écrire Maxime Gorki, le célèbre romancier russe dont le vigoureux talent a été apprécié ici même dans un article récent (Voir *La Revue* du 15 octobre 1901).

L'auteur a voulu, dans cette nouvelle œuvre, caractériser trois courants de la vie russe contemporaine. Nous y voyons, d'un côté, le type d'un homme résolu, énergique, même dur, Bezsemenov, puis, en second lieu, des intellectuels indécis, selon son expression, des hommes « sans physionomie ». Comme contre-poids à ceux-ci, il met en scène le type d'une nature « saine », active, qui sait ce qu'il lui faut, qui pense et ne doute pas de l'avenir. Dans cette pièce, plusieurs passages rappellent l'un des meilleurs romans de Gorki « Thomas Gordéiev ».

L'action se passe dans une petite ville de province, dans la maison d'un bourgeois aisé, Bezsemenov. Les personnages sont : le vieux Bezsemenov, sa femme, leur fils Piotr (Pierre), étudiant chassé de l'Université à la suite de désordres ; leur fille Tatiana, institutrice à l'école municipale ; Nil, mécanicien au chemin de fer, jeune homme élevé dans la maison des Bezsemenov ; Tétéïev, chantre, qui abuse de l'alcool, homme haineux et qui a la manie de philosopher ; Hélène Kritzov, jeune veuve du directeur de la prison ; Pedchikhine, parent éloigné de Bezsemenov, un pauvre diable qui vend des oiseaux ; Pola,

sa fille, couturière ; et enfin deux personnages épisodiques : l'étudiant Chichkine, un ami de Piotr, et l'institutrice Tzvetaieva, amie de Tatiana.

Le drame est basé sur l'opposition et le conflit des caractères : d'une part, les jeunes Bezsemenov, qui ont peur de la vie à laquelle ils ne sont pas préparés, et qui se trouvent en proie à un ennui insurmontable; d'autre part, Nil, ouvrier, Chichkine, étudiant, et Hélène, qui aspirent, selon les paroles de l'auteur, « à se plonger dans l'épaisseur même de la vie ». Le vieux Bezsemenov est plus près du second groupe que du premier, peut-être ne vit-il pas absolument comme il faut, mais il vit : ancien marchand, il est maintenant président du syndicat des peintres en bâtiment et son ambition est d'être élu maire. Plein d'amour-propre, le père Bezsemenov est avec cela avare, fruste, et il veut que tous, dans la maison, se soumettent à lui par la crainte et en reconnaissant son autorité. Pierre et Tatiana blessent souvent son amour-propre, lui-même les traite avec mépris, car ils n'ont ni force, ni caractère : « L'ordre de notre vie ne vous plaît pas, et quel autre avez-vous inventé ? » demande Bezsemenov à ses enfants. Ceux-ci n'ont rien à répondre « Aucun caractère, rien de solide ». dit le père en parlant de ses enfants. Aussi exige-t-il d'eux une entière soumission : « Il n'y a qu'une vérité, c'est la mienne ; où est donc la vôtre, montrez-la moi ? » Mais Piotr et Tatiana ne donnent aucune réponse et cependant ils ne peuvent accepter « la vérité » du père (l'autorité par la poigne). « Ta vérité est étroite pour nous, nous sommes plus grands qu'elle », dit le fils à son père.

La fille de Bezsemenov, Tatiana, est une créature d'un caractère très faible, elle est jeune, mais en elle il n'y a ni énergie, ni ressort. Elle souffre à la pensée qu'il y a un abîme entre elle et sa famille, elle est lasse d'un travail qui ne l'intéresse jamais, de la vie qu'elle ne peut comprendre, des querelles domestiques sans cesse répétées, de l'incompréhension réciproque des uns et des autres. Elle voudrait sortir de sa torpeur, mais elle ne peut réagir : « Toi Nil, Hélène, vous tous, dit-elle, vous savez inventer ce qui peut vous réjouir, et moi je suis née sans la foi ». De sa propre vie, Tatiana tire la conclusion que la logique de la vie est que « celui qui ne peut rien faire n'a pas le droit de vivre » et, en effet, elle essaie de s'empoisonner. Mais cette fois encore, cette tentative d'action échoue, elle est sauvée.

Le frère de Tatiana, Piotr, plus jeune qu'elle, n'a pas encore un caractère absolument défini, néanmoins sa veulerie se dessine assez nettement. La vie lui semble lourde, et il ne se sent pas capable de lutter. Prématurément vieilli, comme un homme déjà usé, toute activité bruyante, fébrile, l'irrite. Désenchanté avant l'heure, Piotr toujours mécontent, clame contre la société et se plaît à répéter, lui qui manque absolument de personnalité : que « la société nuit au développement de la personnalité ». Cependant dans un moment de franchise, il reconnaît lui-même sa faiblesse. « Moi, dit-il, je suis

faible, la vie est au-dessus de mes forces, je sens ce qu'elle a de mauvais, mais je n'y puis rien changer ni rien apporter. »

La femme de Bezsemenov est une douce créature qui aime ses enfants; elle essaie toujours de calmer l'hostilité qui règne entre eux et son mari.

Comme caractères moyens, Gorki présente le chantre, Tétéiev : lui aussi ne sait pas vivre sa vie ; lui aussi n'a pas réussi à « se plonger dans l'épaisseur de la vie » ; mais il ne se laisse pas accabler : il boit, il chicane tout le monde, il disserte sur les sujets les plus risqués ou les plus utopiques. Il se regarde lui-même avec ironie, et à Tatiana qui lui demande le récit de sa vie, il répond par ces vers de Heine :

« Je suis parti pour chercher la vérité et le bonheur, je suis revenu nu et sans souliers, et j'ai usé dans le voyage mes vêtements et mes espérances. »

Le jeune marchand d'oiseaux, Pedchikhine, n'a pas non plus « sa vérité » ; mais il ne se décourage pas ; à défaut d'idéal, il a un intérêt dans la vie : l'amour passionné de la nature. Quand sa fille Pola se marie avec Nil, il se réjouit comme un enfant; il sera donc libre et pourra passer dans les bois la plus grande partie de son temps.

Le représentant le plus caractéristique des « natures saines », à qui appartient l'avenir, c'est le mécanicien Nil ; c'est lui qui est la figure centrale de la pièce. Nil n'est pas diplômé : il s'est fait son chemin tout seul et sans cesse il a travaillé à son perfectionnement intellectuel. Il est fort physiquement, il l'est encore plus moralement. Malgré son rude métier, contrairement à Tatiana et à Piotr, il ne se plaint jamais et dit en souriant : « Même dans mon travail il y a un certain charme ! Une seule chose est désagréable pour moi comme pour les autres hommes, c'est d'être commandé par des pourceaux sauvages, par des sots et par des voleurs ». Cependant Nil se hâte d'ajouter : « Mais l'avenir et toute la vie ne leur appartiennent pas : ils disparaîtront comme les furoncles sur un corps sain. » Nil ne croit pas à « une direction immuable du mouvement », et avec une énergie extraordinaire il se hâte de « se plonger dans l'épaisseur de la vie ».

Les caractères voisins de celui de Nil, bien qu'inférieurs, appartiennent à l'étudiant Chichkine, nature droite et bien trempée, à l'institutrice Tzvetaieva, deux intellectuels, et aussi à deux femmes, non intellectuelles, Hélène et Pola.

Dans ce drame, Gorki s'est plutôt attaché à la peinture des caractères qu'au développement de l'action. Les types qu'il a représentés sont pris sur le vif et c'est pourquoi ils captivent si fortement; on peut répéter d'eux ce que dit l'un des héros du drame : « Les hommes s'accordent pour vivre. Vous écoutez comme les musiciens accordent leurs instruments avant de commencer leur morceau, et vous avez un grand désir d'entendre bien vite ce que joueront les musiciens, quel sera le soliste et quel sera le morceau ».

J.-W. Bienstock.

LE THÉATRE ET LA VIE

L'Enigme, de M. Paul Hervieu, à la Comédie-Française. — *Le Voile du Bonheur*, de M. Georges Clémenceau, au Théâtre-Gémier. — *Le Bâillon*, de MM. Le Senne et Mayer, au Théâtre-Antoine. — *Yvette*, de M. Pierre Berton, au théâtre du Vaudeville. — *La Bascule*, de M. Maurice Donnay, au théâtre du Gymnase.

Pour l'artiste original qui poursuit obstinément sa route vers l'idéal entrevu de la jeunesse, une heure parfois sonne où l'effort s'épanouit en grâce, où le génie couronne la volonté, où la gloire illumine l'œuvre. C'est le midi de la création. L'artiste y marque sa pleine mesure de force et de beauté. Et c'est un spectacle, pour qui sait comprendre les luttes de la vie et de l'art, que ce méridien d'ombre courte et de lumière totale. Les ouvrages conçus au zénith gardent chaleur et radiation à travers l'histoire, car, selon le vers d'un de nos grands poètes :

Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.

D'une ascension parfois difficile, mais toujours ferme, M. Paul Hervieu s'est peu à peu élevé jusqu'au midi de son idéal. Le triomphe, si mérité, de l'*Enigme* à la Comédie-Française fixe pour lui l'heure lumineuse des grandes réalisations esthétiques. Puisse-t-elle durer ! Puisse le volontaire génie qui l'évoqua la prolonger longtemps encore au cadran des chefs-d'œuvre ! Pour la gloire de la tragédie et de la pensée françaises, nous ne saurions former de plus utile souhait.

Nos lecteurs savent qu'à cette place nous ne prodiguons point l'éloge. Courtoisement, mais énergiquement, nous combattons la veulerie, la décomposition, le mercantilisme, l'absence d'art du théâtre contemporain. Nous n'approuvons ni la demi-pensée, ni la demi-écriture, ni la demi-morale que des auteurs trop complaisants servent à des foules peut-être moins gâtées qu'eux-mêmes. Aussi est-ce une fierté pour nous de pouvoir saluer, avec des mots vierges de complaisance intellectuelle, la grande œuvre d'un grand écrivain, quand enfin elle se rencontre.

L'Enigme n'a que deux actes, mais c'est le diptyque d'un maître. Si l'art classique, dans tous les temps, fut celui de concentrer le plus d'émotions et de pensées dans le moins de mots et le plus de clarté, M. Paul Hervieu s'affirme par *l'Enigme* un classique. Il s'apparente à quelques uns des meilleurs génies de notre race, à ces cristallisateurs de sublime qui se sont appelés Pascal, Racine, La Bruyère, Vauvenargues, Vigny. Il retrouve, par delà l'art françàis, l'art grec, et se rap-

proche, à sa façon, qui est une rare façon, de l'art d'un Eschyle et d'un Sophocle.

Le frisson de la terreur et de la pitié antiques, ce frisson douloureux et beau dont la nostalgie nous poursuit à travers la décadence de notre théâtre, si Mme Bartet et M. Le Bargy surent le faire passer jusque dans nos moelles, c'est que M. Paul Hervieu l'avait d'abord insufflé dans le rythme de ses phrases et les gestes de son action.

Ce qui ne fut point donné à Dumas fils, trop oratoire et trop spirituel, ni à Henri Becque, trop rageur et trop sombre, ni à M. de Curel, trop lyrique et trop anormal, l'art souverain de réduire l'agitation contemporaine aux lignes de la simplicité classique, cela va-t-il être donné enfin à M. Paul Hervieu?

Déjà, dans l'*Armature*, dans les *Tenailles*, dans cette *Course du Flambeau* que j'ai discutée ici même, le don d'observer profondément les mœurs servait une volonté créatrice de logique et de pathétique. Mais l'excès de cette volonté paralysait parfois l'émotion, déconcertait la sympathie. L'œuvre nouvelle apparaît plus souple de poésie et plus baignée de pitié, sans rien perdre de sa cruelle ordonnance. Le cri de l'âme traverse les fatalités de l'univers : une rédemption plane sur les fautes et les haines ; le dur chirurgien a ouvert au vent de l'aube sa salle d'opérations, et la rosée des larmes adoucit l'horreur des tortures.

Nous sommes dans le très grand monde, non pas dans ce « grand monde » de pacotille, cher aux auteurs boulevardiers, où les femmes semblent des cocottes gauches et les hommes des rastaquouères niais, mais dans le vrai grand monde que connaît bien M. Paul Hervieu, où l'homme est encore un féodal, la femme une châtelaine, l'adultère un crime. Ce grand monde diffère du petit monde par les manières, mais il lui ressemble par les passions. Un Raymond de Gourgiran, qui n'a rien lu, qui chasse et chevauche tout le jour, qui n'a connu que sa femme parmi les femmes, cet homme peut être aussi férocement jaloux qu'un ouvrier maçon ou un petit comptable. Et ce n'est point une ficelle un peu grosse, comme on le lui a reproché à tort, mais une concordance savante, qui évoque au premier acte le fait-divers passionnel de l'homme du peuple tuant sa femme adultère. Ces grands chasseurs, épais, sanguins, sanguinaires et loyaux, c'est Autrefois qui se perpétue dans Aujourd'hui. Les femmes gracieuses créatures de ruse, aspirent à une sensibilité plus moderne, incarnée dans le nerveux Vivarce. Et déjà l'Idée sociale future, qui substitue le pardon à la vengeance, s'affirme par la bouche du vieux marquis de Neste, vieillard de demain parmi ces jeunes gens d'hier.

Six caractères se révèlent et se heurtent au choc de situations où le spectateur halète avec les personnages du drame. Rarement le grand art du théâtre, qui est l'extraordinaire dans le naturel et la logique dans l'imprévu, rarement cet art tout de surprises et de raccourcis a aussi puissamment servi les claires volontés d'un pen-

seur. La parole est ici la servante de l'action. L'action elle-même ne sert qu'à faire de la lumière avec la nuit, et de l'héroïsme avec de l'horreur. Pas un mot, pas un geste, pas un acte, qui ne soit exactement calculé pour éclairer le tréfonds des âmes par le tragique des situations. Ainsi, dans les nuits d'orages, les éclairs se répètent, déchirant l'obscurité parmi la profondeur des paysages, jusqu'à ce qu'éclate le coup de foudre meurtrier, annonciateur des pluies qui apaisent et qui lavent...

Les caractères de l'*Enigme* sont des caractères entiers, des caractères de *race*. Vivarce sacrifie sa vie pour innocenter deux femmes. Léonore pousse l'amour criminel jusqu'au sublime. Les deux Gourgiran affirment l'énergie féroce et loyale des ancêtres. Le marquis de Neste a la haute élégance du cœur, la religion exquise de la pitié. On a pu reprocher à ce personnage d'être un raisonneur. C'est ne pas voir le tissu d'une pièce où les cinq caractères se trouvent si nécessairement entrelacés qu'on n'en saurait distraire un seul sans dénouer l'action des quatre autres.

La sorte de vie sublimée, dont vivent les personnages de l'*Enigme*, c'est bien cette logique hallucinatoire qui convient aux héros de théâtre. Par elle, comme dans le théâtre antique, se prononce une haute leçon de morale supérieure. Et c'est aussi la « purification » dont Aristote parlait : au-dessus des fantômes misérables de la vie, à travers l'horreur de la mort, plane la Pitié, qui comprend et qui pardonne, la Pitié, qui est sans doute la seule Justice permise aux hommes...

Cette œuvre de pur théâtre, combinée par un penseur, ne manque pas des clair-obscurs suprêmes de la poésie. Un style pur et nu moule exactement les plus délicates nuances de l'âme aux plus violents soubresauts de l'action. Les grandes ombres de la nuit commençante et de la nuit finissante, où se meuvent des lampes de grâce et des lampes de crime, font au drame l'atmosphère mystérieuse de l'Inconnu.

De rares acteurs ont dignement interprété cette rare œuvre. Si la Comédie-Française, au lendemain de ses discordes, a voulu montrer ce dont elle était capable dans le grand art, elle a pleinement réussi. Quel autre théâtre aurait pu fournir un ensemble aussi scrupuleusement soumis à l'âme de l'œuvre, aussi harmonieux dans la perfection des contrastes? MM. Silvain, Paul Mounet, Henry Mayer, Le Bargy, Mmes Brandès et Bartet méritent d'être également loués pour des créations individuelles d'autant plus difficiles qu'elles exigeaient plus d'élans en moins d'effets. Mais M. Le Bargy et Mme Bartet garderont en plus la gloire d'avoir fait entendre, elle, le cri de la passion totale, lui, le cri de la piété supérieure, des cris que notre génération n'entendait plus, et dont le désir va sans doute s'aiguillonner en elle.

Souhaitons maintenant que *l'Enigme* ne soit que la première statue d'une avenue de chefs-d'œuvre. Souhaitons que cette avenue

s'élargisse vers un idéal de plus en plus psychique. Parti des mœurs et des lois, M. Paul Hervieu est parvenu aux passions et aux âmes. Que, sur les ailes de la beauté et de l'enthousiasme, il s'élève jusqu'aux héros, jusqu'au sublime ! Alors il s'égalera aux maîtres classiques de notre race, dont le voici déjà devenu, jeune encore, le plus glorieux héritier.

*
* *

J'ai dépassé de beaucoup les limites que je m'assigne d'ordinaire pour la critique d'une pièce. L'occasion m'est si rarement offerte, hélas ! de parler d'un chef-d'œuure, que je ne lui ai point, cette fois, chicané la place. Notre devoir est de saluer comme il convient ce qui doit durer : envers ce qui passe, ou ce qui est déjà passé, quelques lignes suffisent.

Comment se fait-il qu'après avoir collaboré à *la Clairiere*, M. Maurice Donnay ait pu écrire *la Bascule* ? On a rarement collectionné plus de mots d'esprit pour une œuvre plus vaine. N'est-ce pas le même Donnay qui écrivait, il y a trois ans : « Je ne conçois plus rien en dehors du théâtre social. L'avenir est là. » Quelle dégringolade fâcheuse ! *La Bascule*, c'est le néant au théâtre : un néant que baigne beaucoup de sauce, la plus relevée parfois, je veux bien, mais un néant tout de même, fatigue et irritation du palais...

Il y a beaucoup de sauce théâtrale aussi dans *Yvette*, et de la plus vulgaire, par le fait de M. Pierre Berton, mais, grâce à Guy de Maupassant, il y a aussi un poisson. Comment un petit roman admirable peut être depecé en cinq actes et cuisiné au goût du boulevard, c'est ce que vous pourrez aller digérer au Vaudeville, si l'estomac vous en dit... Ce théâtre-là, avec les piments épicés de Mme Rosa Bruck et les sucreries prétentieuses de Mlle Blanche Toutain, c'est quelque chose comme le théâtre des grands bars...

Il y a plus de sérieux dans *le Bâillon*, qui expose au théâtre Antoine le problème du devoir professionnel des médecins. Malheureusement cette pièce mal bâtie semble faite avec des fragments de Manuels juridiques ou de Dictionnaires médicaux. Entre la tuberculose et la jurisprudence, sur le roulis d'un style veule et le tangage d'une action incohérente, le spectateur s'ennuie jusqu'à l'incertitude, les acteurs aussi, car jamais la troupe modèle d'Antoine ne joua si médiocrement, si pauvrement, à commencer par son maître lui-même...

*
* *

En dehors de *l'Enigme*, révélation profonde, une autre révélation, curieuse, a été réservée cette quinzaine aux amateurs de théâtre : les débuts dramatiques de M. Georges Clemenceau. Rien n'honore plus le grand orateur politique de jadis que son noble effort vers la pensée sereine et la beauté pure. Après *le Grand Pan*, pages vibrantes de poésie philosophique, après *les Plus Forts*, roman social dont

nous avons dit ici, en son temps (1), la force et la faiblesse, voici *le Voile du Bonheur*, fantaisie chinoise écrite par le plus désenchanté des Français. L'optimisme n'est qu'une illusion, et le pessimisme est la seule réalité, mais c'est l'optimisme qui nous donne le bonheur. Restons donc optimistes, même et surtout si nous devenons pessimistes, trouvons que tout est pour le mieux dans le pire des mondes, et répétons avec la femme de Sganarelle : « S'il me plaît, à moi, d'être battue ? » Telle est la philosophie du mandarin aveugle Tchang-I, qui semble justifier la parole du grand pessimiste allemand, dans ses *Parerga* : « Les aveugles ont tous des figures de bonheur. Pourtant nous nous imaginons qu'ils sont malheureux parce qu'ils ne nous voient pas. C'est cela au contraire qui fait leur béatitude. » Malheureusement le mandarin Tchang-I se laisse tenter par un médecin étranger qui lui remet un collyre contre la cécité. Et Tchang-I voit... Il voit son obligé le voler, son fils et son précepteur respectueux le bafouer, sa femme fidèle le tromper dans les bras de son meilleur ami... Et Tchang-I s'aveugle à nouveau pour ne plus voir « l'impure laideur » du monde, et il célèbre sur la lyre la joie de l'illusion universelle.

Dans la brochure, que j'ai sous les yeux, ces développements sont charmants et profonds. Ornés par la langue pure et alerte, un peu cursive peut-être, de M. Clémenceau, ils font passer quelques heures exquises dans un fauteuil. A la scène, ils parurent un peu longs. Puisque M. Clémenceau destine, paraît-il, de nouvelles œuvres au théâtre, on ne saurait trop lui répéter que l'action rapide, le dialogue bref, l'art des surprises et des raccourcis, sont l'essence du métier dramatique. Pour porter dans ses pièces ces conditions d'énergie incisive et de riposte déconcertante, l'ancien orateur de la Chambre n'aura qu'à se souvenir. Pour cette fois, il eut la coquetterie du rêve. Grâce à la musicale mise en scène de M. Gémier, à son jeu poétique et nuancé, grâce aussi à la spirituelle chinoise de Paris que créa Mlle Andrée Mégard, *le Voile du Bonheur* est une agréable féerie philosophique pour pessimistes confortables.

Le véritable art du théâtre est une *action*, plus émouvante et plus rare que celle de la tribune. Nous y attendons M. Clémenceau, avec confiance et sympathie.

(1) *Revue des Revues* du 15 mars 1899.

HENRY BÉRENGER.

REVUE MUSICALE

Opéra : *Les Barbares*, tragédie lyrique en trois actes et un prologue, poème de MM. Victorien Sardou et P.-B. Gheusi, musique de M. Camille Saint-Saëns (1).

Les *Barbares* avaient été destinés au théâtre antique d'Orange. Le projet fut abandonné à cause des difficultés pécuniaires. Cette destination primitive a servi les auteurs dans une large mesure, mais leur a nui à d'autres égards. Elle leur a suggéré l'idée de prendre le théâtre d'Orange lui-même comme cadre de la pièce et elle leur a ainsi inspiré un sujet très beau et très musical, sinon absolument neuf. Mais elle les a contraints à simplifier exagérément l'action dramatique, parce que dans le théâtre de plein air le spectateur trop éloigné de la scène ne peut saisir les détails et serait dérouté par la moindre complexité d'intrigue ou de psychologie, et aussi parce que les moyens matériels, ou plutôt l'absence de moyens matériels interdit la variété et la multiplicité des tableaux. Ce qu'il faut à Orange c'est du théâtre à fresque et en camaïeu. La majesté des vieilles pierres et la beauté du ciel méridional nourrissent d'émotion esthétique et quasi-religieuse la sensibilité du spectateur et l'entraînent à l'enthousiasme pour les spectacles sévères et un peu nus. Le Parisien qui se rend à l'Opéra est dans un état d'âme plus sec et plus frivole. Il faut plus d'artifices, plus de machinerie pour éveiller sa curiosité et pour amuser ses yeux. Un bon opéra, j'entends un opéra capable d'obtenir un succès durable et fructueux, doit être une fête des sens, un enchantement des Mille et une Nuits. Wagner ne l'ignora pas plus que Scribe, et, s'il réduisit le nombre des tableaux, du moins se préoccupa-t-il toujours de leur donner de la pompe et de l'éclat. Il écrivit toujours des poèmes qui étaient des « pièces » avec toute la valeur que ce mot comporte dans le langage des gens de théâtre. Il fit la théorie du drame musical considéré comme un art autonome, synthèse de tous les autres arts, poétiques, acoustiques et plastiques. M. Sardou, l'un des auteurs du livret des *Barbares*, est trop habile dramaturge pour penser différemment sur ce point. Et M. Gailhard est un directeur trop expérimenté pour avoir une autre opinion. C'est la fatalité d'un faux départ qui fait que cette tragédie lyrique, conçue en vue d'Orange, paraît un peu triste, un peu terne, un peu rudimentaire à l'Opéra (1). Le théâtre d'Orange est admirable. Mais les deux premiers décors des *Barbares*, dont le premier, qui n'a qu'un plan, représente le mur de scène d'Orange et le second l'hémi-

(1) La partition a paru chez l'éditeur Durand.

(2) Cet article était écrit et envoyé à l'imprimerie, lorsqu'une revue spéciale, *L'Art du théâtre*, publia une correspondance échangée entre les auteurs des *Barbares*, où M. Sardou se plaint précisément, et avec quelque amertume, des limites imposées à l'œuvre par le cadre d'Orange.

cycle des gradins, offraient une ingrate matière aux décorateurs. Le troisième décor, qui représente un carrefour de ville galloromaine, est fort beau, mais il n'y en a que trois.

La pièce proprement dite est, comme la décoration, de caractère noble et imposant, mais un peu aride. Un barbare qui se met à aimer une vestale, tel est le sujet, et il est excellent, quoique ressemblant à celui de *Salammbô* et à quelques autres. Mais rien n'est mieux propre à inspirer un musicien que l'opposition entre la passion sensuelle et la pureté mystique, entre Vénus et Vesta, opposition qui est d'abord objective par l'antagonisme des deux personnages, pour devenir psychologique et se dédoubler à mesure que le conflit s'installe dans l'âme de chacun des deux, à mesure que le barbare aime la vestale et que la vestale aime le barbare, jusqu'à l'accord final de Vénus et de Vesta réconciliées dans l'amour parfait. Non certes, il n'est pas de sujet d'une poésie plus magnifique, ni, comme on dit, d'une plus intense « musicalité ». Ajoutez que le milieu choisi par MM. Sardou et Gheusi était des plus intéressants. C'est l'invasion des Cimbres et des Teutons dans la Gaule romaine, un siècle avant le Christ, c'est-à-dire le premier épisode considérable de cette lutte entre les barbares et la civilisation antique qui devait aboutir finalement à la chute de l'Empire romain. Mais parce qu'ils travaillaient pour le théâtre d'Orange, les auteurs ont dû laisser tomber tout l'intérêt historique de leur sujet et n'ont fait qu'en indiquer l'intérêt psychologique, en trois actes courts, se composant chacun de deux ou trois scènes. Acte Ier : Les vestales et les femmes d'Orange sont réfugiées dans le théâtre, devenu l'asile des Dieux Lares : les barbares vainqueurs l'envahissent et veulent tout massacrer, quand leur chef Marcomir les arrête, à cause de l'impression que fait sur lui, en coup de foudre, la vestale Floria. Acte II : On apporte le cadavre du consul Euryale, époux de Livie, tué dans le combat par Marcomir. L'autre consul, Scaurus, est prisonnier. Marcomir le relâche, à la prière de Floria. Duo de Marcomir et de Floria. Celle-ci, priée d'amour par le barbare, incline d'abord à lui céder pour sauver la ville, puis, peu à peu, elle arrive à l'aimer réellement, elle aussi. Acte III : Les Barbares s'en vont : Marcomir tient ses engagements. Floria s'entend reprocher par ses concitoyens d'avoir violé ses vœux de vestale : elle leur explique qu'elles les a ainsi préservés du massacre, puis elle proclame son amour pour Marconir. Elle va le suivre, partir avec lui. Mais Livie découvre que c'est lui, le meurtrier d'Euryale, et, pour venger son époux, elle poignarde le barbare. C'est tout.

Quant à la partition de M. Camille Saint-Saëns, c'est certainement la meilleure qu'il ait donnée à l'Opéra, exception faite pour *Samson et Dalila* qu'il considère lui-même, et à juste titre, comme son chef-d'œuvre. C'est un ravissement que cette musique des *Barbares*. De la première mesure à la dernière, l'oreille est incessamment caressée par les sonorités les plus délicates, amusée par les plus jolies trou-

vailles. Et quelle sécurité dans ce plaisir! Pas une faute de goût ou de déclamation, rien de rude ou de douteux. C'est la perfection continue, et qui n'ennuie pas un instant, parce qu'elle est perpétuellement relevée de détails savoureux et imprévus. Quel repos et quelle joie, après les vulgarités tapageuses et les discordantes horreurs dont tant de compositeurs nous ont supplicié en ces derniers temps, sous prétexte d'originalité! Tout dans la partition de M. Saint-Saëns est d'une justesse, d'une finesse, d'une élégance, d'un atticisme vraiment classiques. Sans doute, on pourrait souhaiter parfois plus de force ou de couleur, des idées mélodiques plus neuves ou plus saillantes. Le grand public trouvera peut-être cette partition un peu grise. Cependant les morceaux à effet n'y manquent pas, et l'on peut citer le délicieux chœur de la prière à Vesta au premier acte; l'invocation à Vénus, en mesure à douze-huit, chantée par Livie, et l'adorable fin du duo dn second acte, avec les motifs tendres, languides, extatiques, de « Freia la Blonde » et des « Parfums de la nuit d'Eté », qui ne peuvent manquer de devenir populaires.

Tout compte fait, les *Barbares* — remarquablement interprétés par MM. Vaguet, Delmas, Mlle Jeanne Hatto et Mme Héglon — font grand honneur à l'Opéra et à l'école française.

PAUL SOUDAY.

CHRONIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Parmi les nouveautés de la librairie française qui paraîtront prochainement, notons entre autres:

Chez *Paul Ollendorff*: (Société d'éditions littéraires et artistiques): *L'Amie de Noël Trémont*, un roman d'André Theuriet; *Les petits métiers de Paris* (un volume imprimé en 6 tons), par Jérome Doucet; dans la collection des *Minutes parisiennes*, une étude sur *Les salles d'armes*, par Georges Ohnet.

Chez *Ch. Delagrave*: *La délimitation de la frontière franco-allemande*, par le colonel Laussedat et *l'Ornement géométrique et floral* (*travaux de dames*), par Martial Durrieu.

Chez *Plon-Nourrit*: Les éditions définitives de plusieurs œuvres de Paul Bourget: *Le disciple*, *Mensonges*, *Un cœur de femme*, etc., de même qu'un volume des *Souvenirs sur la deuxième république et le second empire* de Quentin-Bauchart.

Chez P.-V. *Stock*: *Autour d'une vie*, par Pierre Kropotkine, contenant les mémoires du célèbre révolutionnaire.

Chez *Fasquelle*: dans la collection des contes de tous les pays, *les Contes espagnols*, de Jean Richepin.

A la *Revue Blanche*: *L'adultère sentimental*, roman par Gustave Kahn.

Chez *Hachette*: *La jeunesse de la grande Mademoiselle* (1627-1652), par Arvède Barine et dans la collection des grands écrivains français, une étude de H. Parigot, sur *Al. Dumas, père*.

Dans les éditions Boudet, signalons la prochaine publication de la *Rose enchantée*, de Ernest Schultze accompagnée de 132 eaux-fortes, de G. Buissier. (Tirage à 325 exem-

plaires, dont 25 sur Japon à 500 fr. et 300 sur velin à 200 francs.)

Allemagne. — Otto Hauser vient de publier un volume bien intéressant sur la *Nouvelle poésie lyrique en Hollande*. L'ouvrage est dédié à Mme Hélène Swarth « la plus illustre poétesse des Pays-Bas » que l'auteur compare à Ada Negri et à Mme Marie Konopnicka, la plus grande parmi les poétesses vivantes de la Pologne.

Angleterre. — La Bibliothèque du Musée britannique compte à présent plus de 2 millions d'ouvrages. Dans leur nombre il y a environ 10.000 volumes (annuaires) des journaux écossais; 16.000 londoniens; 900 irlandais et 50.000 volumes de journaux étrangers. Le service des journaux augmentant tous les jours le *BritishMuseum* se verra sous peu obligé de changer de local.

Etats-Unis. — Tandis que nos éditeurs se lamentent devant les montagnes de livres qui, non vendus, remplissent leurs magasins, ou s'en vont à Bruxelles pour le dixième ou même le quinzième de leurs prix brut, les libraires des États-Unis et de l'Angleterre marchent de triomphe en triomphe. Le frère Jonathan mériterait à vrai dire, d'être baptisé « l'avaleur de romans ». (*Romanen Fresser*). Car jamais de mémoire d'homme et de celle de la statistique, il n'y a eu au monde un pays qui acheta (car il ne les lit pas toujours) annuellement autant de romans que le fait la libre Amérique. Le tirage de 2 à 300.000 exemplaires n'y surprend plus personne, car certains livres qui y jouissent d'un succès au-dessus de la moyenne, dépassent facilement 4 à 500.000. D'après les données toutes récentes de l'Association des libraires américains, tel roman comme *David Harum* aurait déjà dépassé 520.000; *The Crisis*, 300.000 et *Richard Carvel* même 700.000 exemplaires. Quatre romans ont dépassé 250.000 : *To have and to hold*; les *Lettres d'amour d'une femme anglaise*; *Eben Holden*; *Janice Meredith*. On parle enfin de *Christian* qui aurait atteint déjà 300.000 et de *Quincey Adams Sawyer* 250.000.

On remarquera sans grand étonnement du reste, que le succès s'en va surtout aux romans médiocres et d'une banalité exaspérante. Le public américain est sans doute plus curieux, mais il reste quand même beaucoup moins intelligent que celui du vieux monde. Cette constatation est très rassurante pour notre amour propre, elle l'est cependant bien moins pour l'avenir de nos auteurs et de nos éditeurs.

France. — La même censure qui couvre de son « estampille » les trouvailles les plus pornographiques, dont s'honore le répertoire de certains de nos « petits » théâtres, vient d'interdire coup sur coup deux pièces, dont l'une *les Avariés* de M. Brieux, et l'autre de M. Ancey, *l'Ecole des veufs*, toutes deux destinées au théâtre Antoine. L'une, paraît-il était trop triste, l'autre trop gaie. Celle de M. Brieux dédiée au célèbre spécialiste, le Dr Fournier, a pour sujet la maladie inavouable. Un jeune homme qui se marie, malgré le conseil du médecin, rend des plus malheureuses sa jeune femme. Un conflit s'ensuit entre les parents de la jeune femme et le gendre, donnant lieu à des scènes très pathétiques. Dans la pièce de M. Ancey, le clergé se trouve cruellement ridiculisé.

Ces deux interdictions vont sans doute redonner de l'ardeur à tous les adversaires de la censure qui se recrutent surtout parmi ses anciens adhérents et amis.

Italie. — Au commencement du mois de janvier paraîtra chez les frères Trèves à Milan, l'ouvrage si impatiemment attendu de Guillaume Ferrero sur *Jules César*. Rappelons à cette occasion que le savant sociologue, dont les lecteurs de *La Revue* ont pu jadis, à diverses reprises, admirer le brillant style d'écrivain et la profondeur de pensée, a consacré plus de sept ans de sa vie à ce travail, qui s'annonce d'après les bruits qui nous parviennent d'Italie, comme un des travaux historiques les plus passionnants de l'année prochaine.

Enrico Corradini vient également

d'achever un drame : *Jules César*, que Novelli va jouer à Rome.

Le théâtre lyrique de Milan, va jouer sous peu un opéra nouveau : *Chopin*, de Giacomo Orefice, paroles (vers) de Angiolo Orvieto.

Japon. — On connaît les curieux livres civiques qui obtiennent un si grand succès en Angleterre comme celui de Forster, *Citizen Reader*. Le Japon vient d'être doté d'un ouvrage du même genre *Jimmin Tokuhon* (livre civique japonais) qui, dès son apparition, a été accueilli avec enthousiasme par le public japonais. Le recueil ouvre par une intéressante étude du marquis Saiongï ou plutôt par une paraphrase du célèbre dicton de Confucius : *Kore yorashimubeshi*; *kore wo shirashimube-Karazzu* (il faut inculquer au peuple le principe de l'obéissance, mais non point des données scientifiques). Le noble marquis en prenant le contre-pied de cette thèse chinoise, demande qu'on instruise le peuple japonais et qu'on lui apprenne la désobéissance à ses prétendus maîtres. A côté de cet appel à la liberté de penser et d'agir, le *Jimmin Tokuhon* contient des notions élémentaires sur le droit public et la constitution japonaise, en comparaison avec le droit et la situation légale des Français, Anglais et Allemands etc., etc.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 Octobre. — René Lavollée ne voit dans la *situation financière* de la France que plein déficit et menace de banqueroute. Il appuie son opinion de certains chiffres de statistique comparée.

Dépenses des principaux Etats civilisés :

Par habitant. France : 93 francs; Angleterre : 92; Allemagne : 87; Autriche-Hongrie : 64; Etats-Unis : 61 ; Italie : 54; Russie : 46.

Par tête d'habitant. France : 792 francs ; Angleterre : 500 ; Italie : 422 ; Autriche-Hongrie : 400 ; Allemagne : 238 ; Etats-Unis : 185 ; Russie : 120. — Edouard Rod juge le *Président Roosevelt d'après son œuvre littéraire.* Elle est déjà considérable : 14 volumes dont 4 de *récits de chasse* qui rivalisent avec ceux de Fenimore Cooper; 6 sur la *Conquête de l'Ouest*, période héroïque des Etats-Unis; les autres sur *Cromwell*, sur les *Rough-Riders*, sur l'*Administration civile* et sur l'*Idéal américain*. — Louis Arnould étudie *André Chenier* d'après les récentes publications de ses œuvres.

Grande Revue. — 1er Novembre, Fernand Labori, envisageant le *Mal politique et les partis*, nous apprend comment il fut amené à se charger de la défense de Dreyfus. En même temps il s'explique sur les conséquences que, selon lui, comporte l'Affaire et dit pourquoi la reprise en serait, en un sens, aussi impossible qu'ab-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises et americaines, italiennes et japonaises* dans notre numéro du 1er Novembre.

L'analyse des revues est faite dans l'ordre alphabétique. *Nous insistons sur ce point, les directeurs de plusieurs périodiques français ou étrangers ayant cru utile de soulever certaines questions de préséance qui, vu le système adopté par nous, n'ont point de raison d'être.*

surde. A citer cette déclaration :

Au point de vue général, l'affaire est close. Elle peut se rouvrir désormais comme une affaire particulière, et nul ne peut empêcher Alfred Dreyfus de poursuivre par les voies légales la révision de son procès. On ne saurait même concevoir que cette révision ne fasse pas partie des projets que le gouvernement forme pour l'avenir. Elle se fera sans violence et sans bruit quand il le voudra. Mais même sa réhabilitation légale n'aura pas désormais la signification d'un grand événement universel. Alfred Dreyfus a cessé d'être un symbole, l'affaire Dreyfus d'être un programme. Le drapeau abaissé, les troupes se sont dispersées. Chacun, isolé de nouveau, s'est trouvé une fois de plus face à face avec sa conscience et il lui a fallu chercher pour le suivre où brille maintenant l'idéal.

Et la conclusion :

La Vérité, inséparable de la Liberté et de la Fraternité, qui en sont manifestement les corollaires, voilà l'idéal à la fois triple et un sur lequel, selon moi, doit s'orienter la politique du xxe siècle.

Le Baron Lumbroso communique le *Portefeuille d'un ministre de la police*, Fouché, duc d'Otrante. Les extraits qu'il en donne sont relatifs aux événements suivants : mort du duc d'Enghien, machine infernale du 3 nivose, le Concordat et les violences contre Volney, etc. — Gustave Rouanet, *Les Héros d'Homère*. Fragments d'une étude comparée sur les diverses formes politiques envisagées au point de vue de l'argent et des pratiques gouvernementales afférentes à chaque régime. L'auteur trouve d'ingénieux rapprochements des temps et des hommes d'Homère avec la société et les mœurs d'aujourd'hui et démontre que les vertus sociales d'alors sont de pures inventions. — C. Bouglé étudie longuement la question de *la science contre la démocratie*, soulevée par les journaux conservateurs qui s'efforcent de démontrer qu'il y a lutte entre elles et que « les deux termes hurlent d'être accouplés ». Bouglé examine tour à tour les arguments sur lesquels les adversaires de la démocratie se basent pour soutenir le bien fondé de l'apologie scientifique du régime des castes et de l'apologie scientifique de la noblesse. — Suite du travail de Ch. V. Langlois sur l'*Inquisition en Espagne*. Signalons également un éloquent résumé des *Manifestations du sentiment national en Finlande* par René Puaux.

Nouvelle Revue — 1er Novembre. — Raqueni constate qu'il y a des sujets de dissentiments et de conflits d'intérêts assez nombreux entre l'*Italie et l'Autriche* et que la question de l'Adriatique les préoccupe l'une et l'autre ; il croit toutefois, d'après l'opinion d'Italiens éminents entre autres M. Luzzatti, que quand même les deux puissances se déclareraient une guerre économique, il n'en résulterait pas une rupture de la Triple Alliance, mais plutôt une transformation de ce pacte « pour le rendre compatible avec l'amitié franco-italienne proclamée solennellement à Toulon ». — Pierre l'Hermine retrace *la crise de la magistrature*, qu'il considère comme une « carrière fermée où l'on entre sans garantie de capacité ; le magistrat lui-même n'ayant d'autre garantie d'avenir et d'avancement que celles résultant de la faveur et de la recommandation ». L'auteur ne voit le remède qne dans la refonte des lois de 1810 et de 1883, qui régissent actuellement la situation de la magistrature en France. Il voudrait l'entrée dans la carrière au moyen des concours, la rétribution dès le début, la suppression de tous les tribunaux inutiles, l'élévation des traitements et l'institution au ministère de la Justice d'un tableau d'avancement dressé par tous les chefs de cours et les membres de la Cour de Cassation, sous la présidence du Garde des sceaux.

Revue de Paris. — 1er Novembre. — Jean Carol raconte *la vie au bagne* en Nouvelle-Calédonie. L'existence y serait presque enviable et les malfaiteurs ne rêveraient que ce couronnement de leur carrière : la relégation en Nouvelle-Calédonie. Mais si on y est transporté pour moins de cinq ans, même pour un crime commis pour la première fois,

on n'y est « relégué » pour toujours qu'après avoir subi plusieurs condamnations (généralement sept, dont trois graves et quatre légères), ce qui explique l'ardeur des récidivistes à conquérir le septième chevron, autrement dit la septième condamnation ! — GASTON DE SÉGUR rappelle, dans ses *Impressions de Norvège* l'amabilité de l'empereur Guillaume à l'égard de quelques voyageurs français, faits immortalisés déjà par la presse quotidienne. — PIERRE LEHAUTCOURT s'efforce d'expliquer les raisons « constitutionnelles », donc indépendantes des accidents journaliers qui, déterminèrent l'infériorité de *notre commandement en 1870.* — PAUL DES ROUSIERS présente l'état de la *marine marchande aux Etats-Unis*, d'après des sources américaines. — GEORGES GAULIS montre le mauvais état des *finances turques.*

Revue des Deux Mondes. — 1er novembre. — Le lieutenant général DEN BEER PORTUGAEL fait la critique des *proclamations anglaises* au sujet de l'annexion des républiques sud africaines et y voit une violation du droit des gens. Il fait remarquer qu'il n'est pas un Etat d'Europe ou d'Amérique qui ait présentement reconnu les droits de l'Angleterre sur les territoires prétendus annexés : la guerre continue, quoi qu'en disent lord Kitchener et M. Chamberlain; les mesures prises par le gouvernement anglais, en se fondant sur la fausse prétention de la conquête, sont entachées d'illégitimité. « Si les hommes politiques sont muets parce que la voix de leur intérêt fait taire celle de leur conscience ou parce que leur impuissance les y contraint, les hommes de science ont le droit de parler, de protester. » — CHARLES BENOIST continue ses études sur le *travail*, le *nombre* et l'*Etat*, en abordant cette fois la question des « lois ». L'auteur démontre que celles-ci, à leur tour, ont changé de nature, et d'instruments de conservation qu'elles étaient d'abord, sont devenues successivement instruments de transformation et de réformation sociale. Faites jadis pour une certaine propriété, elles le sont maintenant pour la propriété sans exclusion ou privilège durable, et ensuite pour l'industrie, pour le travail. Elles multiplient aussi leurs atteintes en essayant d'unifier davantage les actions. C'est ainsi que la loi du travail, jadis locale et corporative, maintenant nationale, sera peut être demain internationale en quelques-unes de ses prescriptions et de ses interdictions. Cette étude ne se limite pas à des considérations théoriques. Elle n'est en quelque sorte que le préambule d'une enquête annoncée et qui doit avoir pour objet de considérer le travail dans ses quatre domaines successifs : *Travail en soi, Circonstances du travail, Maladies du travail. Thérapeutique du travail.* — F. BRUNETIÈRE donne les bonnes feuilles d'un article qu'il fait paraître dans la « Grande Encyclopédie » sur *la tragédie*, esquissée en son histoire, et plus spécialement étudiée comme l'*évolution d'un genre.* La thèse, présentée ici, se résume en ces deux points : il n'y a eu dans l histoire entière de la littérature, que deux formes de tragédies : la grecque et la française. Celle-ci est une création propre du génie français. Or,

il n'y a pas de noms dans nos annales littéraires qui soient au-dessus de ceux de Racine et de Corneille ; *Rodogune*, *Polyeucte*, *Andromaque* et *Phèdre* sont marquées au signe des œuvres destinées à l'éternité et si jamais — ce que Dieu ne veuille — la littérature française devait subir par l'empire des hommes ou du temps la mutilation que la latine et la grecque ont subie, il suffirait encore que notre tragédie y eut échappé pour porter, devant une humanité nouvelle, un témoignage impérissable de ce qu'il y eut de plus noble, de plus héroique et de plus rare dans le génie français.

EUGÈNE MELCHIOR DE VOGUÉ regrette que nos lycéens et lycéennes, nos jeunes gens et jeunes filles, ne complètent point obligatoirement ou volontairement leurs cours d'histoire par un séjour de quelques semaines à Versailles, où ils étudieraient dans le musée le passé de la France, et se trouveraient en contact direct avec lui. En attendant

que les programmes remédient à cette lacune, l'auteur décrit d'une plume rapide et brillante l'*Histoire à Versailles*, en montrant tout ce que l'on doit à la reconstitution méthodique des appartements des salles, et galeries du château. Et c'est toute une évocation qui se déroule devant les yeux du lecteur, les souvenirs se rejoignant, les personnages sortant de l'oubli ou de l'ombre et se replaçant, en vive lumière, dans leur vrai cadre.

Revue générale des sciences. — 30 Octobre. — E. GLEY : *La Pathogénie du goître exophtalmique.* — E. MATHIAS. *La préparation industrielle et les applications des gaz liquéfiés.* — PH. GLANGEAUD, le *VIII*e *congrès géologique international.* — Dr A. LÉTIENNE. *Revue annuelle de médecine.*

Revue philosophique. — Novembre. — G. TARDE. *La réalité sociale.* L'organisme social n'est qu'une métaphore. L'esprit social est une réalité. La tendance de la civilisation est de faire prédominer l'accord des esprits, par le progrès des sciences physiques et mathématiques dans ce qui est le bien individuel le plus indivis et le plus commun à tous les hommes (jugements d'espace et de temps, de matière et de force) en prenant conscience de leur communion mentale et fondamentale, malgré l'hétérogénéité des sensations et des sentiments, des langues et des religions. — M. BERNÈS. dans *Individu et société*, essaie de distinguer et de classer les principales solutions données sur la question de la société considérée comme groupe d'individus ou comme ayant une réalité indépendante. L'auteur croit que chacune de ces solutions a une valeur relative, mais qu'aucune n'est vraie absolument et exclusivement, et qu'il faut chercher la vérité dans une synthèse où chacune trouve sa place. — HOFFDING donne la fin de sa dissertation sur *la base psychologique des jugements logiques.*

Revue scientifique. — 26 Octobre. — EUGÈNE MUNTZ : *Léonard de Vinci et les savants du moyen age.* Notre éminent collaborateur passe rapidement en revue les travaux scientifiques du grand Florentin, en précisant ceux où s'affirment ses titres à des inventions ou à des priorités d'études, par exemple sa découverte des propriétés de la chambre noire et ses vues sur la géologie qui le placent au premier rang des précurseurs de Lyell et d'Elie de Beaumont. L'auteur ajoute : « Le grand savant florentin s'est rencontré avec les plus lumineux génies du moyen âge ou de l'antiquité, mais cela à son insu plutôt que de propos délibéré. » — SIMIAN et HUGUET apportent de nouvelles informations sur *la question transsaharienne*, en établissant qu'elle ne saurait plus être considérée comme un thème à idées générales et théoriques, mais que l'on peut maintenant aborder les études pratiques et déterminer sérieusement les moyens et les solutions pour opérer la jonction effective par une ligne ferrée entre Alger, les oasis sahariennes, la lisière occidentale du Sahara, la Mauritanie et le Haut Sénégal.

— 2 Novembre. — J. COSSAR EWART : l'*étude expérimentale de la variation.* Article de biologie, résumant ce qui est scientifiquement acquis, en ce qui concerne la notation et la classification des différences entre les parents et leurs descendants, et tout ce que l'observation et l'expérience ont fait connaître relativement aux causes de ces différences et à leur transmission aux générations futures. Pour les auteurs « il n'y a aucune évidence satisfaisante qu'il y ait jamais eu, soit dans la famille humaine, soit parmi les animaux domestiques, un seul exemple « d'infection ». Ils en concluent que « nous ne sommes pas à même de trouver, soit dans les impressions matérielles, ou l'action directe de l'ambiance ou l'hérédité, soit dans la télégonie, des causes véritables de variation. »

REVUES DIVERSES

Bibliothèque universelle (Revue

suisse). — M. Warnery démontre, dans une étude captivante la parenté intime qui lie le romantisme à l'anarchisme. Le romantisme c'est l'affranchissement du sentiment et il est par cela même profondément individualiste. Son anarchisme se manifeste dans trois ordres d'idées : par une attitude générale de révolte, par la proclamation des droits de la passion et par l'opposition à la justice sociale. — Reader décrit le lac des Lépreux, c'est-à-dire le lac Derkatakh, situé au nord du pays des Yakouts.

Quinzaine. — 1er Novembre. — G. Fonsegrive fait ressortir dans un appel « éloquent et persuasif aux lecteurs de sa Revue le mal que les « violents » du parti ont fait au catholicisme français. L'auteur rappelle les années de 1890 et 1891, quand à la suite du Congrès des religions de Chicago, beaucoup de non croyants se sentaient attirés vers l'Église « Tout n'était pas illusoire dans ces tendances au rapprochement ! » Des deux côtés les mains et les aspirations tendaient vers une compréhension fraternelle, mais hélas ! des deux côtés aussi il y eut des hommes qui travaillèrent à maintenir le fossé creusé entre les deux camps. Et c'est ainsi que le mouvement plutôt favorable au catholicisme qui existait il y a dix ans dans la jeunesse lettrée a tourné en haine.

Dans les milieux scientifiques, le catholique est de nouveau mal vu, aussi mal vu qu'il y a cinquante ans, et les livres signés de noms catholiques, auxquels un moment on avait rendu justice, sont de nouveaux mésestimés et suspects. Ainsi l'idée catholique a reculé dans l'estime du monde de la pensée.

D'autre part, jamais, nous dit l'auteur, les catholiques dans les deux Chambres n'ont été si peu nombreux, jamais ils n'ont eu moins de journaux et ces journaux moins de lecteurs. Et Fonsegrive trace un programme à suivre dans la prochaine bataille électorale où il conseille aux catholiques de ne plus écouter les quelques inquisiteurs « déconfits » de même que les quelques pontifes laïques qui vont jusqu'à prêcher le catholicisme athée, car ils abêtissent, ils anémient et finalement ils mortifient. — G. Goyau vante le rôle qu'a joué le *Catholicisme à l'Exposition de 1900* et voit dans les nombreuses récompenses accordées aux exposants (295 récompenses, dont 15 grands prix et 57 médailles d'or), un hommage rendu par la société civile à « ce Dieu même qui semblait condamné à l'incognito ». — Ernest Tissot nous apprend en quoi consiste la vie intérieure et le progrès moral, d'après Mlle Zenaïde Fleuriot et son ouvrage posthume, intitulé le *Dernier Livre.*

Revue Blanche. — 1er Novembre. — Une étude approfondie de Gustave Kahn sur les origines du symbolisme. D'après l'auteur, qui passe à tort ou à raison pour le dernier des symbolistes, son art et son école, qui englobent malgré toutes les restrictions de ses adeptes et Maeterlinck, et Henri de Regnier (représentant d'une formule combinée : classicisme, symbolisme, romantisme) etc., sont loin d'avoir vécu. C'est le « Quatrième Etat » qui saura l'écouter et le comprendre.

C'est devant ces publics nouveaux que les œuvres d'art nouvelles, écoutées avec sincérité, seront applaudies et ce qui ne sera pas compris demain le sera après-demain.

Cœur de tendre, poésie de Jean Lorrain.

Revue de Belgique. — 15 Octobre. — L. Cornelissen Rupertus examine la loi sur les congrégations en France, ses tendances et son exécution.

Revue d'histoire diplomatique (Octobre-Novembre-Décembre) apporte une série de documents intéressants et inédits. A relever le *voyage d'un ambassadeur de France en Turquie au XVIe siècle*, par A. Rigault ; *le comte d'Artois et la police vénitienne* (1790-1791) par L. G. Pellissier et la suite des projets *de descente en Angleterre* (d'après les archives du ministère des affaires étrangères), par M. P. Coquelle.

Revues Allemandes

Deutsche Revue. — Novembre. — Poultney Bigelow établit un rapprochement entre *l'Allemagne, l'Angleterre et les Etats-Unis*, en comparant leurs institutions sociales et économiques, leurs régimes doua-

niers, leurs législations scolaires leur police, leur industrie. Il constate que si les Allemands prêtent à la critique sous de nombreux rapports tels que leur étroite politique de prohibition ou de protection agraire, leur fausse propagande religieuse par leurs missionnaires en Chine, on ne peut nier qu'ils ont consacré la plus vigilante attention à de nombreuses questions sociales : développement des écoles, éducation professionnelle des ouvriers, inspection efficace des mines et des usines, sécurité des rues, lutte contre l'immoralité et l'alcoolisme, mise en œuvre d'un grand nombre de mesures utiles dont les Anglo-saxons, Anglais ou Américains, ne voient encore les bienfaits qu'en rêve ou qui sont en Angleterre et aux Etats-Unis lettre morte dans les législations et dans les mœurs. — Joseph Lewinsky dit ce qu'est et ce que devrait être *la Censure théâtrale.* Après en avoir montré le caractère actuel, plutôt policier — en Allemagne et en Autriche, — et ridiculement vexatoire, l'auteur indique la réforme à faire et son conseil pourrait être suivi même en France. Il voudrait que l'on créât un « tribunal intellectuel » composé de littérateurs et d'artistes éminents, rétribués comme les hauts fonctionnaires d'un ministère, et qui décideraient de l'autorisation nécessaire pour faire jouer une pièce quelconque. Ce tribunal ou jury permanent dont les membres seraient connus de tout le monde et dont la notoriété et la compétence seraient hors de conteste n'auraient à se prononcer que sur les cas d'immoralité, tout jugement esthétique leur serait inderdit. — Le professeur Fitica parle de l'œuvre de *Lavoisier* et des *Réformateurs de la Chimie.* Fitica, sans vouloir amoindrir la gloire de Lavoisier, lui conteste la priorité des découvertes qui ont immortalisé son nom. Il lui oppose les travaux de Scheele, de Stahl. — Mendelssohn insiste sur la création d'établissements sanitaires destinés aux malades cardiaques.

Deutsche Rundschau. — Novembre. — Richard Ehrenberg raconte la genèse et l'accroissement successif de la *fortune de Krupp* qui eut de très modestes débuts et à force de travail et d'énergie parvint à l'une des situations financières les plus considérables du monde. Grâce à lui l'Allemagne a dans la fabrication de canons en acier obtenu le premier rang. En sorte que son œuvre peut être considérée, nous dit-on, comme un bienfait pour le pays. Les causes de ses succès sont nombreuses, mais les principales furent, à côté de ses connaissances pratiques et de son labeur personnel, ses qualités administratives, son esprit d'organisation, son art remarquable de se faire obéir, sa sollicitude pour tous ceux qu'il employait dans ses usines. La preuve de cette sollicitude incessante est fournie par la « fondation Krupp » destinée aux invalides du travail, aux habitations ouvrières, et s'élevant à plus d'un million et demi de mark. — E. Fitger dans le *Partage des forces maritimes dans la Méditerranée* explique comment chacune des puissances européennes cherche à y assuser la sauvegarde de ses intérêts et la défense de ses côtes. L'auteur consacre une partie importante de son travail à la question de Gibraltar et conséquemment à celle du Maroc. Il fait observer que l'occupation de Tanger par la France donnerait à celle-ci l'avantage sur l'Angleterre, la côte africaine étant au point de vue stratégique bien meilleure que la côte européenne. Or, Fitger nous révèle que la question marocaine est plus proche d'une solution qu'on ne le pense, l'Espagne n'étant pas éloignée de s'entendre à cet égard avec le gouvernement français et M. Silvela, le chef du parti conservateur espagnol appuyant vivement cette combinaison. L'Angleterre opposerait à celle-ci une alliance anglo-italienne. Et l'Allemagne ? Quelques journaux allemands ont prétendu qu'elle laisserait faire le jeu de la France, parce qu'elle n'aurait aucun intérêt à l'empêcher. Fitger s'élève avec force contre cette supposition. — Bern. Suphan, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Schiller (10 novembre) publie quelques documents manuscrits inédits

sur les *Entretiens de Goethe avec Charles Frédéric Antoine de Conta* On y trouve des détails piquants sur la manière de travailler de Schiller. Conta, ami de Gœthe et haut fonctionnaire à Weimar, a laissé une nombreuse correspondance dans laquelle il est fréquemment question des deux grands poètes, l'auteur de *Faust* et l'auteur de *Guillaume Tell.* Voici comment il raconte la création de ce dernier drame;

Schiller prétendait qu'on peut ce qu'on veut. Il s'était proposé d'écrire son *Guillaume-Tell.* Il commença par remplir tous les murs de sa chambre de cartes de Suisse, puis il lut des voyages et encore des voyages jusqu'à ce qu'il connut avec la plus parfaite exactitude le théâtre de la fameuse révolte. En même temps il étudia l'histoire jusqu'à ce qu'il eut réuni tous ses matériaux et les eût dans sa tête, il se mit alors à écrire et, suivant le mot de Gœthe, ne se leva littéralement pas de sa chaise avant d'avoir terminé son drame. Quand la fatigue l'accablait, il reposait sa tête sur son bras et s'endormait. Aussitôt réveillé, il se faisait apporter — non du champagne, comme on l'a dit erronément, — mais du café noir très fort pour se ranimer. C'est ainsi que le *Guillaume-Tell* fut prêt en six semaines. Il a été fait d'un seul jet, d'une seule coulée.

Nord und Sud. — Novembre. — Hans Lindau parcourt à travers la philosophie et la littérature, poésie ou roman, le vaste champ des opinions sur l'*Idée de Dieu*, en s'arrêtant surtout à celles des tout modernes comme Ibsen, Bjornson, Zola, Tolstoï, Nietzsche, Max Muller. Herbert Spencer, Richard Wagner, etc. et en déduisant de leurs œuvres et de celles de beaucoup d'autres un historique du sentiment religieux, de l'infini, du polythéisme, du monothéisme, du panthéisme, du théisme, et de l'athéisme, de l'au-delà, l'idée de Dieu dans l'espace, dans le temps, dans la conscience, etc. L'auteur aboutit à cette conclusion que pour beaucoup d'esprits l'idée de Dieu se confond avec celle du bien dans la vie et dans le monde. — Une traduction en vers de *la Dernière escapade* de Guy de Maupassant par Max Hoffmann. — Des *poésies posthumes de Gustave Kuehne* recueillies par E. Isolani. Elles offrent un intérêt particulier pour les lecteurs allemands : Kuehne fut en effet le dernier représentant de l'école connue sous le nom de « Jeune Allemagne ». Ces *reliquiœ* sont des ballades, des romances, des satires, des épigrammes. Elles datent d'un peu plus de trente ans ; quelques-unes prendront sans doute place dans les prochaines anthologies. — Adolphe Kohnt, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire du journaliste et humoriste *Julien Slettenheim*, que tout Berlin connaît et appelle l'Aristoplane moderne, fait le portrait littéraire de ce maître du rire allemand, à qui ses compatriotes doivent les types populaires de « Wippchen et Muckenich. »

Zeit. — 2 Novembre. — Max Burkhard inventorie les productions dramatiques qui, traduites du français, de l'italien, de l'espagnol, des langues scandinaves, du tchèque, du grec moderne, du monténégrin, voire du japonais, ont été dans ces derniers temps jouées sur les scènes allemandes. Cette énumération, où figurent Courteline (*Boubouroche*) Pérez Galdos (*Electra*), d'Annunzio (*la Ville morte*), etc., prouve d'un côté que des courants étrangers pénètrent de partout en Allemagne, et d'autre part que, beaucoup plus qu'en France, le public allemand s'initie volontiers au mouvement des littératures de tous les pays. — Le même numéro contient un article très élogieux sur *Laurent Tailhade.* L'auteur C. E. Schmidt fait grand cas du poète mais regrette qu'il se soit égaré dans la tourmente politique. — J.-J. David fait le panégyrique du romancier et auteur comique *Karleweis*, qui laisse des œuvres très goûtées du public viennois, tout en n'ayant qu'une réputation locale.

Revues d'Art

Art du Théâtre. — Octobre et Novembre. — La suite de l'enquête de Jules Huret, sur le Conservatoire nous apporte une lettre de Mme Sarah Bernhardt, une étude sur le théâtre de *Parodi*. — De jolis souvenirs rétrospectifs de A. Lemonnier sur le *boulevard du crime*. — Mme Marni, nous donne les sensations d'auteur dramatique à l'occasion de sa « Manoune ». — André Theuriet, raconte sa pièce, *Les Mangars*, jouée à l'Odéon.

Gazette des Beaux-Arts. — Octobre. — L. Maeterlinck étudie la vie et les œuvres de Roger *van der Weyden*. Confondu avec beaucoup d'autres artistes, il fut tour à tour Roger de Bruges ou Roger le Gaulois, maestro Ruggieri; il commence seulement aujourd'hui à être mieux connu. Son influence sur les artistes de son époque fut plus considérable que celle de Hubert et Jan van Eyck. — Gustave Kahn présente, dans des pages chaleureuses, le peintre allemand, *Max Libermann* comme un des représentants des impressionnistes de son pays et un adversaire direct de Lenbach. Il est en Allemagne le champion de l'impressionnisme français et le chef de l'impressionnisme allemand. — C. Benoit apporte quelques notions sur la peinture française à la fin du xve siècle.

Magazine of Art. — Octobre et Novembre. — A côté d'une étude approfondie de Camille Mauclair sur l'*idéalisme* dans la peinture française contemporaine, relevons un portrait de sir *Joshna Reynolds* par Mme Braddyll; de *Talbot Hugues*, un nouveau peintre anglais à qui on prédit un avenir brillant, par M. Hepworth Dixon. — L. Forrer vante l'art du graveur suisse, Hans Frei. Le secret du succès de ce dernier serait dans le mariage de l'art du moyen-âge avec les procédés modernes. Le prince Bojidar Karageorgevitch étudie l'art du peintre polonais, *Ajdiskiewicz*, dont il glorifie l'amour de la vérité et le talent exceptionnel de peindre le cheval.

Le Théâtre. — 15 Septembre et 1er Octobre. — Une curieuse collection de portraits des lauréates du Conservatoire. — Crarles Joly parle du « Vaisseau fantôme », tel qu'on le donne à Bayreuth; des pages intéressantes sur le théâtre à Varsovie à côté d'une étude sur *Mounet-Sully*, par F. Duquesnel.

Studio. — Septembre et Octobre. — Mme Arthur Bell analyse les œuvres de Robert Weis Allan et signale son talent de paysagiste et peintre de marine. — Suite de l'étude sus l'*exposition internationale de Glasgow*. — Mme Macfall, a des pages intéressantes sur *Gordon Greig*, critique et illustrateur qui s'efforce de révolutionner l'art de la mise en scène à Londres. — Antony Tahi publie un article élogieux consacré à l'art du peintre hongrois, *E. Leszlo*, célèbre surtout par ses portraits de femmes et d'enfants. C'est un indépendant, car il n'est ni impressioniste, ni symboliste et s'il fallait lui retrouver un ancêtre ce ne serait autre que sir J. Reynolds. — L'œuvre de *Le Sidaner*, par G. Mourey. — Anciens vers anglais par Percy Bate.

Revues Espagnoles

Espana moderna. — 1 Novembre. — Suite des études de la Comtesse Emilia Pardo Bazan sur la *littérature française contemporaine*. L'auteur étudie dans des pages brillantes et pleines d'aperçus ingénieux l'épo-

que de Joseph le Maistre, Lannenais, Lacordaire, Montalembert, Ozanam, Louis Veuillot, de même que le mouvement catholique. — Dans ses *lectures américaines* Hispanus rappelle les travaux de critique littéraire de Nicolas Hérédia qui vient de mourir. On lui doit des volumes remarqués sur « le naturalisme dans l'art contemporain » et « la sensibilité dans la poésie castillane » ainsi que des romans parmi lesquels *Leonela* passe pour la meilleure œuvre de ce genre dans la littérature Cubaine. — Hispanus signale aussi l'idée émise au Congrès scientifique latino-américain de créer un office d'échange international des publications éditées dans l'Amérique espagnole, avec obligation pour les éditeurs des ouvrages d'un dépôt de 20 exemplaires destinés à être répartis dans les diverses bibliothèques américaines.

Nuestro Tiempo. — Octobre. — J. Sanchez de Toca, étudie le pouvoir du nombre et de *la Presse* dans l'Etat moderne. L'auteur, après avoir examiné l'appui que la presse apporte aux tendances des masses en dirigeant l'opinion, recherche comment cette même presse peut devenir un instrument de gouvernement, quels peuvent être ses effets sociaux et comment le grand problème de nos jours consiste dans l'avènement d'une aristocratie intellectuelles et morale au moyen des journaux. — Rafael Grasset nous apprend *comment s'oriente un roi*, en tâchant de noter les influences qui s'exercent et devraient s'exercer sur l'esprit d'Alphonse XIII, et quelles pourront en être les conséquences pour son règne prochain. Les considérations de l'auteur sont presque exclusivement théoriques. On n'y trouve pas les hommes et les esprits qui dans l'entourage du jeune roi travaillent à façonner son âme et à lui donner un horizon de gouvernement qui ne sera probablement pas d'accord avec les aspirations de son peuple. — Louis Morales, donne une longue et intéressante biographie de *Sagasta*. — S. Aznar apprécie l'œuvre de *Gerraut Hauptmann*. — Une longue et chaleureuse étude de A. Miquis, consacrée à la *Philosophie de la longévité* de Jean Finot, traduite out récemment en espagnol.

t

Revues Néerlandaises

Elsevier's. — Novembre. — P.-A. Haaxman publie une monographie du peintre paysagiste néerlandais. *L. W. Van Soest* dont la critique française a fait l'éloge en jugeant la section hollandaise de la décennale de l'Exposition universelle de 1900. La poésie, la lumière, le sentiment de ses toiles ont été appréciées à cette occasion. Van Soest a un tableau au musée du Luxembourg ; ses œuvres offrent un grand charme poétique et un accent de réalisme que n'accompagne aucune rudesse de facture, mais qui lui donne une note très personnelle. — W. Meyer réunit, avec une intéressante iconographie à l'appui, des documents sur la vie de Baruch Despinoza. La signature même du philosophe reproduite en facsimilé atteste que c'est bien ainsi qu'il écrivait son nom et qu'on lui a inexactement attribué celui de Spinoza. — D. de Jong nous présente quelques musiciens hollandais entre autres *Oscar Reif*, mort en 1899 à cinquante-deux ans. Pianiste d'élite, il s'inspira de Chopin et de Schumann. Il n'a pas beaucoup composé, mais Brahms et Spitta le tenaient en grande estime. — Quelques spécimens de *cuivres mauresques*, plats et bouillottes, d'une rare valeur, et qui viennent d'être découverts à Amsterdam. Ph. Zilcken les décrit et en signale la beauté. — *Les maîtres Hollandais de l'Ermitage* par Max Roses qui s'occupe cette fois de Paul Potter.

Gids. — Novembre. — C. J. Hasselman sous le titre *le Palladium* indique les dangers auxquels s'expose le gouvernement néerlandais en voulant inaugurer une nouvelle politique coloniale, et croit qu'au lieu d'introduire des réformes qui font table rase du passé, il est plus sage de maintenir, dans les colonies, les institutions existantes dans la mesure où elles peuvent se concilier avec les intérêts de la population coloniale même. Il s'agit principalement du système électoral. — L. Simonis démontre l'urgence capitale des *intérêts de race* et de l'*éducation du peuple*. Pour atteindre ce but l'auteur préconise un nationalisme qui ne serait pas une réaction contre les influences étrangères, mais un travail intérieur en vue de ne pas laisser s'éteindre les qualités raciales du pays qui, aux temps de sa grandeur politique, figura à l'apogée de la civilisation et la servit si utilement. — Le professeur Ziehen étudie les rapports généraux entre *le cerveau et la vie psychique*.

Vragen des Tijds. — Novembre. — L. Peerbolte analyse les principales dispositions de la *législation sur les pauvres* dans les Pays-Bas et F. Kapteijn en mettant en regard les *partis progressistes et conservateurs* dans *les républiques sud-africaines* tout en rendant hommage aux qualités des Boers, reconnaît qu'ils ont commis des fautes dans leur organisation militaire, en maintenant à la tête de certains commandos des chefs incapables. L'auteur ajoute toutefois que les jeunes ont profité de ces leçons et de l'expérience acquise depuis le commencement de la guerre. Il déclare enfin qu'en dépit des chants de victoire de Chamberlain, de Eckstein et autres spéculateurs anglais et allemands qui dansent autour du veau d'or, l'Afrique australe n'appartiendra pas aux Anglais, car « on n'y obtiendra rien par la force » et le peuple anglais lui-même commence à comprendre que son gouvernement lui a menti.

Revues Scandinaves

Dansk Tidskrift. — Novembre. — Thomsen termine une étude sur l'*Angleterre et les Républiques des Boers*. L'auteur condamne la politique de sir Alfred Milner et de M. Chamberlain, qui ont voulu imposer de force au Transvaal un changement de gouvernement, alors que la majorité de la population protestait contre des exigences qui cachaient d'ailleurs d'autres desseins. — Henry Larsen discute les opinions énoncées par le professeur Adolf Harnack sur la *situation actuelle du christianisme*. — L. Molteven met en opposition le *scandinavisme* et le *germanisme*. Les deux courants existent; mais lequel l'emportera et quelle sera pour les pays scandinaves la solution de demain; ne leur restera-t-il, dans les grands conflits européens qui peuvent éclater, qu'à se jeter dans les bras de la Russie ou qu'à se ranger sous la bannière allemande; ou bien encore assistera-t-on à un réveil des énergies ancestrales, et celles-ci remporteront-elles la définitive victoire ? La réponse est moins facile que la position du problème.

CARICATURES DE LA QUINZAINE



Les preux chevaliers devenaient invincibles en clamant : “ Montjoye et Saint-Denis ”



La bonne Pucelle bouta fors les Anglois au cri de : “ Jésus, Marie ! ”



La guerre en dentelles se faisait au cri de : “ Vive le Roy ! ”



Tout à coup, les Français ne marchèrent plus qu'au cri de : “ Vive la Liberté ! ” mais cela ne dura guère et ce cri devint un irrésistible : “ Vive l'Empereur ! ”

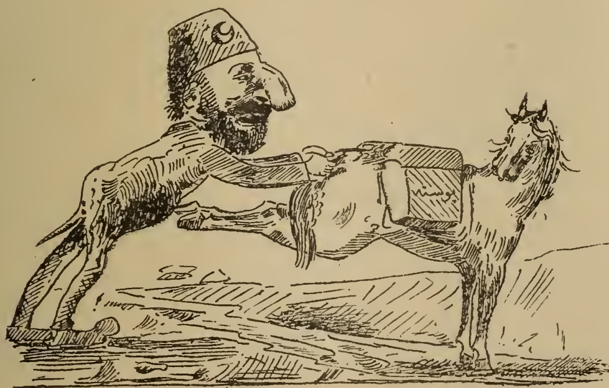


Il y a eu des guerres où l'on cria même : “ Vive la France ! ”



— Mon cher général, les troupes crieront : “ Lorando et Tubini ! ”
— Mon cher collègue, il me semble que : “ Tubini et Lorando ! ” pour l'oreille aura l'air plus français.

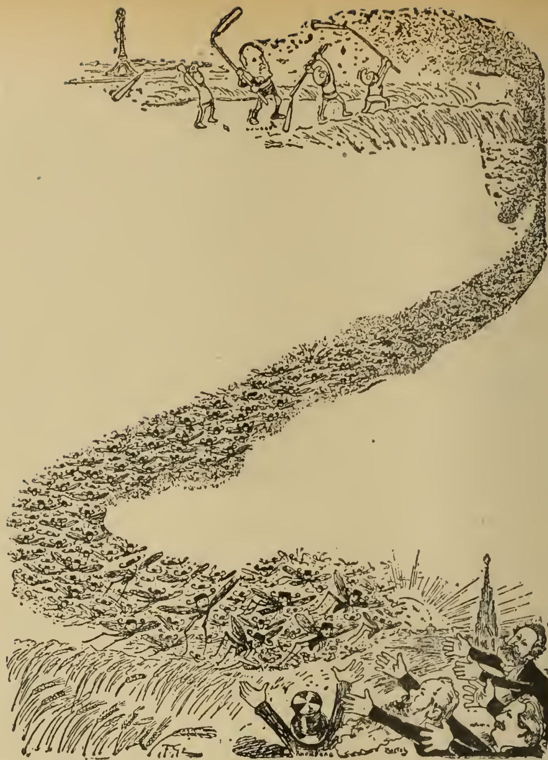
Le Journal (Dessins de Caran d'Ache). Le cri de guerre français. — M. Delcassé élabore, paraît-il, avec l'aide de son éminent collègue de la Guerre, un cri de guerre, que devront pousser nos vaillantes troupes de débarquement au moment d'escalader les remparts de Constantinople. Leurs archives leur ont fourni des indications précieuses sur nos cris de guerre passés : (après en avoir rappelé un certain nombre. M. Delcassé s'arrête à celui de : « Lorando et Tubini », voir les légendes plus haut).



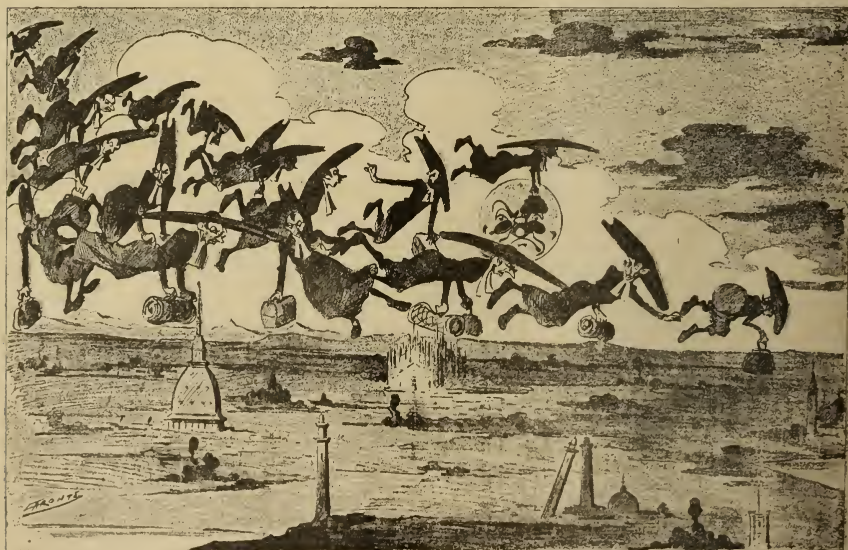
Tokmak (journal turc). — Tandis que la France lui fait des remontrances, Abdul-Hamid continue à voler jusqu'aux correspondances.

---

(1) Nous rappelons que les caricatures n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, elles ne sauraient nullement engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent, de temps en temps, des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**



Neue Gluehlichter (Vienne). — Maudits dans un pays (la France), et bienvenus dans un autre (Autriche) les antisémites de Vienne reçoivent à bras ouverts les congrégations expulsées de chez nous.



Fischietto (Turin). — L'invasion qui menace l'Italie à la suite de la nouvelle loi française (contre les congrégations).

La France et le Sultan



Silhouette (Dessin de Bob). — De Constans, de l'Anglais ou du Sultan, lequel a mis l'autre dedans ?



Journal (Minneapolis). — Le frère Jonathan : «Me voilà presque guéri ». —John Bull : « Quant à moi. je ne sais même plus où m'appliquer les nouveaux cataplasmes » (les impôts de plus en plus vexatoires).



schietto (Turin). — La France ne cesse de frapper à la tête du Turc, au grand ébahissement de ses voisins.



Punch (Londres). — Le Sultan rouge: « Ils étaient tous réunis en Chine et ils n'ont rien fait ; moquons-nous donc bien de la France et de mon copain Constans. »



Minneapolis Tribune — John Bull au Danemark : « Ne vendez pas ces îles (les Antilles) aux États-Unis, attendez plutôt le réveil de ma puissance, je vous les prendrai pour rien.



La Domenica del Corriere (Milan). — Le pauvre de Bulow réduit à présent à empêcher la volaille et les œufs italiens d'entrer en Allemagne ; et tout cela pour faire plaisir au « grotesque déplumé » (les agrariens allemands).



Nebelspalter (Zurich). — La Confédération Suisse au grand assassin : « En quoi pourrais-je encore obliger Votre Majesté ? (Allusion à l'expulsion honteuse des jeunes Turcs de la Suisse sur la demande du Sultan).

Le Gérant : A. BAILLIERE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

LA JUSTICE POUR LES ENFANTS DITS NATURELS

A MM. Paul et Victor Margueritte.

Tous les hommes naissent et vivent égaux en droits...

(DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN.)

I

IL faut constater que, cent douze ans après la Révolution française, cent dix ans après la déclaration des Droits de l'Homme, après l'abolition des privilèges de sang et de race, les mêmes privilèges continuent d'avoir une existence légale, non plus fondée sur une hiérarchie aristocratique, toute fictive et par conséquent moins dangereuse, mais sur les conditions de la naissance de l'individu. Oui, les lois françaises s'arrogent encore le droit de diviser en deux camps, autres que les sexes, les enfants qui naissent sur le territoire où elles s'exercent, et de départir à ces camps une part inégale de droits — compensée, il est vrai, par une part égale de devoirs. Selon qu'ils naissent dans le mariage ou hors du mariage, les enfants portent une étiquette de respectabilité ou d'opprobre, et nul ne songe que l'enfant lui-même n'est pas responsable de la situation régulière ou irrégulière où ses parents se trouvent! Et ces lois ne craignent pas non plus de créer ou de consacrer ce préjugé néfaste qui éloigne de la société l'enfant né d'une union libre, contractée sans l'intervention du maire.

La rédaction des actes de l'Etat-civil est, par suite de la malveillance humaine, la source d'où découlent — pour une partie de la population française, qu'il serait faux de croire négligeable car depuis une dizaine d'années la proportion des enfants illégitimes est de 40 à 41 p. 100 des enfants légitimes – toutes les souffrances morales et d'innombrables difficultés d'autant plus pénibles à vaincre qu'elles n'ont pas de fondement, qu'elles ne se raisonnent pas et qu'elles sont

seulement inspirées par ce sentiment, indéracinable chez l'homme, qu'on appelle le *préjugé*! — Un être né d'une union illégitime porte, toute sa vie, le poids de son *infortune* : sa propre famille le rejette; la famille du père surtout qui peut toujours concevoir des doutes sur la paternité réelle de celui-ci, ou bien qu'inspire encore, s'il est riche, une animosité moins avouable. Au collège, à l'atelier, à l'armée, au bureau, le stigmate de cette illégitimité s'étale : sur son extrait de naissance qu'il doit fournir en toutes circonstances, sur son livret militaire qui doit passer sous les yeux des chefs et même s'égarer chez les inférieurs, la situation de ses parents est consignée (1). — Veut-il se marier? Il lui faut présenter à la fois son acte de naissance et son livret militaire ; les *bans* publieront les noms de ses père et mère et révèleront l'irrégularité de sa naissance. Dans ces conditions, il ne pourra que difficilement contracter une union avec une jeune fille dont l'Etat civil sera régulier. Mais celle-ci se rencontre-t-elle, qui passe sur le préjugé, accepte le mariage quand même? Alors c'est la Loi qui soulève mille chinoiseries, multiplie les obstacles, se fait un malin plaisir de tourmenter encore — même dans son bonheur qu'il a su gagner à force de volonté et d'honorabilité — celui qu'elle a une fois stigmatisé.

Cessons de généraliser; les faits et le détail viennent corroborer ce que nous disons ; citons-les.

Ils sont éloquents en eux-mêmes. Il sera facile d'en tirer une déduction, qui sera évidemment la nécessité de reviser partiellement le code civil.

Aussi bien ce code, qui se trouve à la base de toutes nos institutions administratives et qui date du commencement du siècle dernier, ne *peut* plus convenir à notre époque; il est impossible qu'il n'y soit pas tenu compte de l'évolution qui s'est forcément faite dans les esprits, et il serait encore nécessaire que si aucune évolution

(1) Dans le *Matin* du 5 août 1901, M. Harduin raconte l'aventure d'un de ses lecteurs qui, abandonné depuis dix ans par sa femme légitime, a contracté une de ces liaisons qui ne figurent sur aucun des registres de l'état-civil. Il vient d'avoir un enfant et il écrit à M. Harduin :

« Cet enfant, comme nous travaillons tous les deux, nous l'avons placé en nourrice. Et, voilà ce qui me révolte, c'est justement ici qu'il faut dire adieu à toutes les bonnes résolutions.

« La nourrice m'a remis son carnet. Ce carnet, il m'a fallu le faire viser à la mairie. Et, alors, tout le long d'une page, s'étale : « Un tel, fils de Une telle et de père inconnu. »

« La nourrice, tout en donnant mon nom à mon amie, voit bien que c'est une fille-mère, et tout bas, dans le secret de la loge, le communique à ma concierge et à toutes les bonnes de la maison.

« On avait un peu de respectabilité; il faut perdre toute considération.

« Vraiment, il y a de quoi vous dégoûter d'être honnête. »

C'est à de semblables conclusions que forcent les rigueurs de la Loi!

ne s'était produite, il en imposât une, vers le Progrès, vers la Liberté, vers la Justice.

II

Les variétés d'enfants naturels sont nombreuses ; mais elles peuvent rentrer dans trois grandes divisions générales :

1° Les enfants nés de père et de mère respectivement célibataires ;

2° Les enfants nés de père célibataire et de mère mariée, ou *vice-versa*.

3° Les enfants nés de père et de mère respectivement mariés.

Le premier cas est de beaucoup le plus simple. Reconnu ou non, l'enfant né de père et de mère respectivement célibataires est, dans la série que nous étudions, une manière de privilégié. Au cas où ses parents s'unissent, rien ne s'oppose à sa légitimation. Mais, ne s'efface pas ainsi l'irrégularité de sa naissance.

Par opposition avec l'enfant légitime dont les parents étaient mariés au moment de sa naissance, il est un légitimé (1). Ce mot, inscrit en marge de son acte de naissance, se reportera sur tout son état-civil, et, bon gré, mal gré, il apprendra un jour qu'il naquit avant le mariage de ses parents. Subtilité des lois qui *sauvegardent* les intérêts de la morale !

III

Le cas n'est pas si simple de l'enfant qui procède d'un père célibataire et d'une mère mariée. La loi interdit à la mère de reconnaître cet enfant, car il est né dans le mariage et tout enfant né dans le mariage est supposé descendre de l'époux légitime. *Is pater est quem nuptiæ demonstrant.* Et si celui-ci désavoue l'enfant, il est déclaré adultérin. Sa situation est dès lors épouvantable. — D'ailleurs, dans cette catégorie, les bizarreries sont innombrables. Voici une anecdote (2) précise.

En 187... naquit dans une ville de province une enfant du sexe féminin. Son père célibataire — appelons-le Robert — vivait avec une femme — Mme Durand — dont le mari avait disparu depuis

(1) Notons encore que l'enfant légitimé n'a aucun droit sur les successions des parents de son père ou de sa mère décédés depuis sa conception ou même depuis sa naissance, mais avant sa légitimation ; que si l'un ou l'autre de ses père et mère a eu des enfants d'un mariage antérieur à sa légitimation, le droit d'aînesse appartient à ces enfants, *quand même leur naissance serait en fait postérieure à la sienne* (art. 333 du Code civil).

(2) Toutes nos anecdotes sont véridiques. On comprendra les motifs qui nous obligent à y changer seulement les noms de personnes et à cacher les noms de localités.

quelques années. Cette enfant fut déclarée de père et mère inconnus. Mais vers 1880 le père et la mère naturels se séparaient et allaient vivre chacun de son côté. Le père se chargea généreusement de son enfant et, finalement, la reconnut. Sur ces entrefaites, poussée par les conseils d'on ne sait qui et pour faire pièce au père, la mère, comme elle en avait le droit — *is pater et quem nuptiæ demonstrant* — faisait rectifier l'état-civil de sa fille et la déclarait fille légitime de son mari (dont l'absence n'avait pas été régulièrement constatée) et d'elle-même. De telle sorte que cette enfant se trouvait à la fois :

1° Fille reconnue de M. Robert et de mère non dénommée ;

2° Fille légitime de M. et de Mme Durand.

Les années coulèrent. La jeune fille fut demandée en mariage. En face d'un état-civil double, le maire de la commune où les publications devaient être faites, refusa d'y procéder.

— Qui êtes-vous, demanda-t-il à l'intéressée, Mlle Robert ou Mlle Durand ?

— Mais alors je ne puis me marier ? demanda la jeune fille.

— Non, tant que votre situation ne sera pas tirée au clair. Adressez-vous au procureur de la République, il pourra peut-être vous donner une solution.

Un avoué parisien fut mandé auprès du procureur.

— Cette affaire ne me regarde pas, déclara le magistrat. Il m'importe peu, du reste, de savoir si votre cliente s'appelle Robert ou Durand.

— Mais, dit alors l'avoué, permettez-moi une question indiscrète ?... Si ma cliente se livrait sur vous, Monsieur le procureur, à des voies de faits, vous lui trouveriez bien un nom pour la poursuivre ?... Pourquoi donc ne prendriez-vous pas sur vous de donner l'ordre de procéder au mariage ?

— Je n'ai pas à vous répondre. Adressez-vous au Tribunal civil. Lui seul est compétent.

Le tribunal fut saisi. Par extraordinaire, il fit preuve d'une assez grande rapidité. La mère ne se présenta pas. Tout alla pour le mieux. (Notons que la moindre querelle entre le père et la mère véritables devant le tribunal pouvait amener celui-ci, animé de moins bonnes intentions, à déclarer adultérine l'enfant victime de cette bizarerie). Il n'en fallut pas moins trois ou quatre mois pour obtenir une solution d'ailleurs coûteuse. Et pendant ce temps, effrayé du scandale qui se produit toujours en ces sortes d'affaires, le fiancé disparaissait pour ne plus revenir...

IV

Passons au troisième cas : celui d'un enfant naturel, né, dans une ville de moyenne importance, d'un père et d'une mère mariés, respectivement, chacun de son côté. On voulut le déclarer de père et mère inconnus. L'officier de l'état-civil s'y opposa catégoriquement :

— Non, non, dit-il aux témoins et à la sage-femme, vous ne me ferez pas croire que vous ne connaissiez pas au moins la mère de l'enfant (1).

— Qu'à cela ne tienne, pensa aussitôt la sage-femme, sans doute une femme de ressources — et pour éviter la situation d'adultérin à l'infortuné bébé, elle prit bravement le parti de lui donner une mère imaginaire — Appelons-la Marie Merlin.

Vers sa vingt-cinquième année, le jeune homme voulut se marier. Epris d'une jeune fille et courageusement agréé des parents de celle-ci, il résolut de procéder aux formalités légales. Muni de son acte de naissance et des différents papiers de sa fiancée, il se présente à la mairie :

— Mais, permettez, lui objecte le préposé, vous n'êtes pas en règle.

— Pas en règle?

— Non. Il vous manque le consentement de votre mère.

— De ma mère?

— Evidemment; vous êtes fils de Marie Merlin, vous ne pouvez vous marier sans son consentement.

— Mais elle n'a jamais existé !

— Vous plaisantez, voyons. Votre acte de naissance porte le nom de Marie Merlin. Il nous faut son consentement.

L'intéressé expliqua le subterfuge de la sage-femme. On se contenta de lui rire au nez : ou sa mère était vivante, ou elle était morte, ou elle était simplement *absente*.

Dans le premier cas on s'obstinerait à lui réclamer le consentement requis par la loi, ou les procès-verbaux des actes respectueux nécessaires. Dans les deux autres cas, il fallait produire l'acte de décès ou le jugement de déclaration d'absence.

Comment sortir de là?... Une idée subite le traversa. Tout le monde n'aurait pas pu la mettre à exécution, mais il était riche : il fila à l'étranger avec la famille de sa fiancée, y fit célébrer le mariage ensuite régularisé en France.

(1) Dans ses *Répétitions de code civil* (tome I, p. 165) F. Mourlon écrit: « Si les déclarants refusent de faire connaître à l'officier de l'état civil le nom de la mère, cet officier doit-il néanmoins dresser l'acte de naissance? Les déclarants sont-ils passibles de la peine prononcée par l'article 346 du code pénal? Dans la pratique, des officiers de l'état-civil exigent tous la déclaration du nom de la mère; et, lorsque les déclarants refusent de le faire connaître, ils refusent, eux, de dresser l'acte de naissance. Les tribunaux ont même condamné quelquefois des déclarants qui ont persisté dans leur refus. Cette pratique est on ne peut plus illégale. Aucune loi n'impose à l'officier public et à la sage-femme qui présente l'enfant l'obligation de faire connaître la mère, de violer le secret qui leur est commandé.

V

Un autre cas, non moins curieux. — M. Richard et Mme Lalouette — tous deux et respectivement mariés — sont pris en flagrant délit d'adultère. Mme Richard demande le divorce et l'obtient, le jugement mentionne le nom de Mme Lalouette comme complice de l'époux de la demanderesse. Par contre, M. Lalouette se refuse à intenter une action contre l'épouse infidèle : celle-ci reste donc en état de mariage. Cependant elle abandonne le foyer conjugal et va vivre avec M. Richard désormais libre. Un enfant naît de cette union adultérine. Le père et la mère le reconnaissent sans penser à tourner la loi qui, ainsi que nous l'avons dit précédemment, considère comme légitime et procédant de l'époux légitime tout enfant né dans le mariage. M. Lalouette vient à mourir. Redevenue libre, sa femme songe à régulariser enfin sa situation envers M. Richard et celle de leur enfant. Mais voici encore une inconséquence de la loi qui protège le mariage et la morale : elle interdit l'union des deux complices de l'adultère ! — Cette fois, M. Richard et Mme Lalouette — qui avaient bien envie de se marier — tournèrent la difficulté : il allèrent à l'étranger, se firent naturaliser (1), et se marièrent suivant les lois de leur nouvelle nationalité. Puis ayant ainsi fait, songèrent à revenir en France, à y faire enregistrer leur mariage et à bénéficier de la sorte de la loi qui légitime les enfants naturels dont les parents ont contracté mariage... Une nouvelle chinoiserie surgit, et ce fut le maire qui refusa de légitimer l'enfant « parce que la loi en question ne concerne pas les enfants adultérins ». Et il cita l'article 331 du Code civil et l'interprèta : « L'enfant ayant été conçu, et étant né alors que Mme Lalouette se trouvait dans les liens de son mariage avec M. Lalouette, ne saurait être légitimé. »

Morale : Les deux *coupables* ont régularisé leur situation en changeant de nationalité; l'*innocent* demeure victime de la loi. Il ne peut hériter (2) de ses ascendants, et si des frères — légitimes ceux-là — lui naissent, il pourra plus tard être méconnu d'eux et chassé comme un intrus.

(1) Notons que si M. Richard et Mme Lalouette n'avaient pas changé de nationalité régulièrement, leur mariage n'aurait eu aucune valeur en France, parce que la validité d'un acte rédigé à l'étranger est subordonnée, lorsqu'il concerne des Français, aux conditions de capacité prescrites par la loi française. Et, étant ouvertement complices en adultère, M. Richard et Mme Lalouette, *demeurés Français*, n'auraient pu s'unir. (Voir art. 47 et 48 du Code civil.)

(2) La loi n'accorde que des aliments aux enfants adultérins ou incestueux. Les enfants adultérins ou incestueux ne peuvent, par conséquent, recevoir de leur père ou mère par donation ou legs, autre chose que des aliments (art. 762, Code civil).

VI

Cette loi si sévère, si absolue, si exclusive, a cependant des générosités fastueuses — exagérées. Ainsi elle autorise les reconnaissances multiples : elle admet que le même enfant puisse être le fils *reconnu* de *plusieurs* pères et de *plusieurs* mères. Et c'est même une industrie dans le cas où l'enfant naturel a de la fortune et où les prétendus parents peuvent être appelés à hériter. Par exemple le jeu serait dangereux si les personnes charitables qui reconnaissent ainsi des enfants qu'elles ne connaissent pas étaient riches elles-mêmes...

Il y a mieux et les conditions de la reconnaissance sont si peu définies que nous pûmes voir, dans une ville du Nord, un homme reconnaître comme son fils un autre homme de huit ans seulement plus jeune que lui!

Mais à côté de ces générosités mal comprises, la loi en a d'autres plus appréciables. Il ne faut pas les négliger : elles sont si rares qu'elles mettent parfaitement en évidence ses inconséquences ordinaires. Ainsi elle donne la faculté au père, qui ne peut légitimer son enfant, de l'adopter, et, bien qu'en ait pu dire, dans le *Journal* du 18 février 1901, M. Jean de Bonnefon, dans son article *L'enfant et la loi* (1), cette loi permet d'adopter l'enfant, même s'il a été précédemment reconnu. Il suffit que l'adoptant et l'adopté satisfassent aux neuf conditions suivantes :

I. — Du coté de l'adoptant

1° Qu'il soit âgé de plus de cinquante ans;

2° Qu'il n'ait au *moment de l'adoption* ni enfants, ni descendants légitimes.

3° Qu'il ait au moins quinze ans de plus que l'adopté;

4° Qu'il obtienne, lorsqu'il est marié, le consentement de son conjoint.

5° Qu'il ait donné à la personne qu'il veut adopter, pendant qu'elle était mineure, des soins et des secours non interrompus pendant six ans au moins.

6° Qu'il jouisse d'une bonne réputation.

(1) Voici le passage de l'article de M. de Bonnefon auquel nous faisons allusion :

« Si le père d'un enfant naturel a quelque probité d'âme, s'il n'est pas marié ou s'il a le consentement de sa femme, il ne peut léguer son bien au bâtard que par une supercherie : l'adoption. Encore *faut-il que l'enfant ne soit pas reconnu par son auteur*. Une des premières applications de ce mode fut faite au XIXe siècle, par M. de Montlosier, le fameux ennemi des Jésuites »

II. — Du côté de l'adopté

1° *Qu'il soit majeur.*

2° Qu'il n'ait pas déjà été adopté par une autre personne si ce n'est par le conjoint de celle qui se propose de l'adopter.

3° Qu'il obtienne, lorsqu'il n'a pas encore vingt-cinq ans, le consentement de ses père et mère, et, s'il a plus de vingt-cinq ans, qu'il requière au moins leur conseil (1).

Et cette faculté d'adopter l'enfant que l'on avait tout d'abord reconnu n'est pas si anormale qu'elle semble. L'adoption a, en effet, pour but de conférer la légitimité à celui qui en bénéficie, et l'on sait que cette légitimation peut être rendue impossible dans bien d'autres circonstances plus logiques; — sans parler des cas de force majeure, comme le décès ou la folie de l'un des ascendants — il y a le cas où l'enfant est adultérin et où toutes les lois interdisent la légitimation ; ici la loi n'interdit pas l'adoption, il faut en conclure qu'elle l'autorise.

D'ailleurs, si les juristes sont partagés — tels Merlin de Douai qui changea trois fois d'avis relativement à cette question de l'adoption, Toullier et même la Cour de cassation qui jugea souvent différemment, — il résulte des faits que l'adoption de l'enfant par celui qui l'a reconnu est admise chaque fois où elle est morale; et Mourlon, Glasson, d'autres encore l'estiment ainsi. Sans remonter bien loin, en 1895, la cour de L... *homologua* trois contrats d'adoption d'enfants antérieurement reconnus par l'adoptant.

VII

Nous avons parlé au début de ces notes du préjugé odieux encore en cours sur l'enfant naturel, et nous avons dit que le libellé de son état civil est pour lui une source inépuisable de difficultés et de déboires, il les éprouve surtout lorsqu'il veut, lui, éviter l'écueil où ses parents avaient sombré, épouser légitimement, fonder une famille, selon les lois étroites de la société où il vit.

Nous pourrions nous contenter de renvoyer le lecteur aux petites annonces de mariage que certains journaux publient en nombre chaque jour croissant. On y verrait que les agences matrimoniales offrent surtout des enfants naturels à la convoitise des chercheurs de dots. Mais ce subterfuge manquerait d'éloquence. Nous préférons transcrire ici, sans y rien changer, un passage d'une lettre qui nous est communiquée par un avocat de province et qui motivait le refus opposé par une mère à la demande de la main de sa fille par un enfant naturel ; cette lettre est écrite à une intermédiaire :

(1) Art. 343-344 du Code civil.

« A la suite de votre première lettre qui donna lieu à notre entrevue à X... je regrette que vous ne nous ayez pas suffisamment éclairées sur l'*origine* (sic) de M. Z. *que vous ne saviez probablement pas vous même.*

« Vous devez vous rappeler, je pense, Madame, que je vous fis cette réflexion au cours de l'entretien : l'enfant était-il âgé à l'époque du mariage, date à laquelle il a dû être reconnu ? Vous ne sûtes pas me préciser. Nous avions toujours cru, mon père et moi, qu'il y avait eu mariage. *Mais puisque cet acte, qui aurait réparé la faute n'a pas eu lieu, cela change totalement la situation.*

« Je vous prie donc, Madame, de ne donner aucune suite aux négociations entreprises, etc... »

Ainsi, pour cette âme charitable, ce n'est pas la situation *irrégulière* du jeune prétendant qui est un obstacle à son union, c'est ce fait que les parents « n'ont pas réparé leur faute ! » Et puisque les parents n'ont pas réparé leur faute — jugeant peut-être qu'ils n'en avaient commis aucune — leur fils doit porter toute sa vie le poids de leur erreur. Il y a à cela une raison, qui n'est plus le préjugé inconsistant et profus dont nous avons parlé : la raison de vanité, la raison supérieure du « qu'en dira-t-on ? », expliquée tout au long dans cette autre lettre qui oppose encore un refus motivé à la demande de mariage faite par un autre enfant naturel :

Monsieur,

« Après y avoir mûrement réfléchi, nous avons le regret, mon mari et moi, de vous faire savoir que le mariage que vous projetiez avec notre fille est impossible. Vous ne nous avez pas caché votre situation et nous ne pouvons accepter qu'elle figure sur les publications légales à côté du nom de notre fille et cela pourtant — vous le savez — est obligatoire. Dans ces conditions... »

Ces raisons, avouées ou non, font prime. En province, dans les petites villes où « tout se sait », il faut être bien courageux pour passer outre ; à Paris, où personne ne lit les publications de l'état-civil, qui généralement d'ailleurs sont moins brutales, elles sont admises dans la bourgeoisie, indéracinables chez le peuple, et la crainte du scandale, la crainte des commérages, les traditions des familles, une foule d'autres raisons aussi sérieuses les font prédominer. Cette publicité de la bâtardise est un effroi pour tous ceux qu'elle peut atteindre, Et dans quel intérêt se pratique-t-elle ?... Toujours dans l'intérêt d'une morale inférieure qui crée les déclassés et les révoltés.

Un homme a été justement condamné à la réclusion pour vol et une loi sage nous interdit de lui dire son opprobre ; par mesure d'humanité et de rédemption on a supprimé l'infamante marque T. F. sur l'épaule des forçats ; mais l'enfant naturel, qui n'est coupable que d'irresponsabilité, portera partout et verra s'étaler au grand jour, les preuves inhumaines de son malheur : encore une fois, les pro-

viseurs de lycées, les directeurs d'écoles communales ou supérieures, les liront tout au long dans l'acte de naissance; les sous-officiers brutaux du recrutement les verront avec malveillance, sur le livret militaire et trouveront pour les flétrir des injures faciles, et ainsi dans la vie ! Que gagne à tout cela la morale? Qu'y gagne la société? Les cas de séduction diminuent-ils? On en jugera par les chiffres suivants qui concernent la population parisienne :

En 1875	les naissanees	légitimes	étaient de	39.666	contre	14.212	illégitimes
— 1876	—	—	—	40.542	—	14.474	—
— 1877	—	—	—	40.425	—	14.616	—
— 1878	—	—	—	40.748	—	14.576	—

Soit, pendant ces quatre années, une moyenne de 35,7 enfants illégitimes pour 100 légitimes.

En 1887	les naissances	légitimes	étaient de	43.591	contre	17.075	illégitimes
— 1888	—	—	—	43.482	—	17.043	—
— 1889	—	—	—	44.321	—	17.273	—
— 1890	—	—	—	41.833	—	15.948	—

Soit, pendant ces quatre années, une moyenne de 39,4 enfants illégitimes pour 100 légitimes.

En 1896	les naissances	légitimes	étaient de	41.892	contre	16.814	illégitimes
— 1897	—	—	—	41.745	—	17.221	—
— 1898	—	—	—	42.063	—	17.099	—
— 1899	—	—	—	41.773	—	16.770	—

Soit, pendant ces quatre dernières années, une moyenne de 41 enfants illégitimes pour 100 légitimes.

On peut suivre ici une progression nette, toujours croissante, de raison à peu près constante. Fatalement un jour l'équilibre s'établira entre les naissances légitimes et les naissances illégitimes, et bientôt après les enfants naturels, supérieurs en nombre, pourront imposer leur loi et cette loi sera — si nous ne songeons dès maintenant à y mettre ordre et à leur donner la situation qu'ils méritent par le principe d'égalité — cette loi sera l'amour libre, terrible dans ses conséquences puisqu'il détruit la famille, et, par là, porte à la société une atteinte dangereuse.

Qu'on ne vienne pas objecter qu'un régime moins sévère serait fatal à la morale ! C'est pure prétention de la part du législateur que de croire que les mœurs se réforment au moyen de lois rigoureuses. Quelle influence eurent sur la diminution des naissances illégitimes les dispositions si brutales du code civil ? Aucune, absolument aucune, on vient de le voir par les chiffres que nous avons cités.

Le nombre croissant des enfants naturels a des causes complexes. On ne les étudierait bien qu'en étudiant les raisons de l'union libre

Or les cas d'union libre, dans les Etats civilisés, deviennent de plus en plus nombreux, parce que la propriété privée, surtout la petite est de moins en moins stable, de moins en moins facile à acquérir ; parce que des psychoses plus nombreuses amènent forcément des

inconstances d'humeur et, partant, l'infidélité ; parce que le désir de jouir davantage de la vie entraîne l'égoïsme et fait s'éloigner du mariage les jeunes hommes qui n'y voient qu'une servitude légale et l'occasion de luttes plus âpres pour assurer le bien-être matériel d'une famille. Ainsi donc, ce n'est pas une loi qui fut inefficace à l'époque où la vie s'écoulait sans heurt qui pourra prétendre à moraliser les générations présentes ou futures. Il reste que les lois en vigueur sont gratuitement inhumaines : elles font à l'enfant naturel une situation trop douloureuse, que M. Alphonse Daudet, dans *Jack*, Alexandre Dumas fils, dans le *Fils naturel*, n'ont pas exagérée. Les bâtards ne connaissent pas tous les déboires matériels qui atteignirent Jack, les vicissitudes d'une vie tantôt prospère, tantôt précaire ; mais le même lot de souffrance morale leur est imparti. Souvent, dans leur première enfance, ils sont de véritables orphelins, ils ignorent la tendresse du père — quand ils n'ont pas à redouter d'être haïs par lui pour être venus au monde alors qu'on pensait avoir tout fait pour éviter leur naissance. — Plus tard, leur sort est lié à celui de la mère. Que celle-ci soit volage : ils sont en butte aux brutalités du nouvel amant, ou bien même menacés d'une relégation lointaine. Si la mère, au contraire, éprouve quelque affection pour son enfant et qu'elle veuille le conserver auprès d'elle, alors il s'entendra un jour reprocher d'avoir bénéficié du vice. Hommes, pères de famille à leur tour, ils souffriront encore — pour leurs propres enfants — de la condition qui leur fut faite : que leur fils veuille concourir par exemple à l'une de ces écoles du gouvernement où l'acte de naissance du père est exigé pour justifier de la nationalité française des candidats, il leur faudra remettre entre les mains de ce fils la preuve de la faute des grands-parents ! — On ne voit point pourtant que les enfants naturels forment une majorité parmi les nuisibles et tous ceux que pourchassent les tribunaux : un dicton populaire même, veut que « l'enfant de l'amour » soit particulièrement doué. Alors, encore une fois, pourquoi toutes ces rigueurs du code civil ? Leur vanité ne ressort-elle pas clairement ? Une réforme est nécessaire.

VIII

Cette réforme doit porter sur les points suivants :

1° Les reconnaissances multiples doivent être rigoureusement interdites. Si deux personnes du même sexe se présentent pour reconnaître le même enfant, il appartiendra au Parquet de déférer l'affaire au tribunal civil qui entendra la cause et déterminera celle des parties qui pourra faire la reconnaissance. — Des pénalités sévères seront édictées contre celui ou celle qui aura tenté d'usurper ainsi, la qualité de père ou de mère d'un enfant étranger.

2° Une différence d'âge normale (au moins quinze ans) devra être exigée entre l'individu qui reconnaît et l'enfant qui est reconnu.

3° Les publications de l'état-civil seront rédigées de telle manière qu'en aucun cas les mots : *légitime*, *naturel*, *légitimé*, *reconnu*, ne puissent y figurer (1).

4° Sur les actes de naissance d'enfants légitimes la mention « *épouse légitime* de... », suivant le nom de jeune fille de la mère sera purement et simplement supprimée.

5° Dans le cas de décès de l'un des ascendants ou des deux, le nom du ou des décédés ne pourra jamais figurer sur les pièces destinées à la publicité, afin de créer une équivoque dont bénéficieront les enfants non reconnus.

6° Les enfants naturels reconnus d'un même père ou d'une même mère et leur famille bénéficieront des mêmes avantages que les enfants légitimes et leur famille, en ce qui concerne l'exonération des années de service militaires (au cas où deux frères se trouvent simultanément sous les drapeaux) ou l'exonération d'une partie d'impôts (au cas où le nombre total des enfants est égal ou supérieur à sept).

7° Après délibération du tribunal civil, les enfants adultérins pourront être admis à participer dans l'héritage du père ou de la mère ou des deux, si leur nom figure dans le testament.

IX

Ces modifications rétabliraient un peu l'équilibre entre la situation sociale ou matérielle des enfants légitimes et des enfants naturels. Ceux-ci sont des êtres humains comme ceux-là, et ils ont droit à une place au soleil. Nous la réclamons pour eux. Les réformes que *La Revue* voudrait faire adopter ne porteraient aucun préjudice à la morale, aucun préjudice à la société, aucun préjudice au citoyen pris individuellement. Elles s'adaptent au contraire aux nécessités d'une morale plus large et mieux comprise, et détruiraient des iniquités que le pays de la Révolution ne doit point tolérer. Ce sont des mesures conservatrices que le bon sens et la prévoyance doivent dicter à l'Humanité, et puisque nous pouvons encore nous targuer de cultiver les traditions, accomplissons ces réformes qui vont à l'encontre du régime communiste, où nous acheminent chaque jour les révoltes d'impatience des méconnus et des déshérités. Ce siècle se doit de produire le législateur qui attachera son nom au relèvement des enfants naturels.

(1) Signalons d'ailleurs une particularité de la loi concernant l'article 63 : l'omission des deux publications qui doivent précéder les célébrations du mariage constitue ce qu'on appelle un empêchement *prohibitif*; c'est-à-dire que tant qu'elles ne sont pas faites, défense est faite à l'*officier de l'état-civil* de célébrer le mariage (art. 192); *mais si l'officier de l'état-civil passe outre, le mariage célébré est valable, pourvu qu'il ait été célébré publiquement.*

Paul Lagrange et Jacques de Nouvion.

PSYCHOLOGIE DE L'ALLEMAND DU NORD

Premières impressions.

Sept heures du soir. — *Friedrichstrasse au coin des « Linden ».* — Un petit froid sec vous pince la joue. Dans la rue trop étroite les omnibus roulent lourdement. Tout autour, devant, derrière, c'est une nuée de gens affairés, qui rentrent chez eux en toute hâte, la journée finie. Ils vont, brusques, l'allure rapide, vous frôlant rudement, sans se retourner. Larges d'épaules, le visage haut en couleur, la tête droite, bien campés sur des pieds larges et plats, les hommes marchent à grandes enjambées, laissant flotter leur manteau gris dont la cape se gonfle au vent comme une voile. Et les femmes, elles aussi, évoquent en moi une idée de force plutôt que de grâce. Des poitrines fermes et bien moulées, comme des gorges de guerrières tendues en avant; des hanches rondes et rebondies qui se courbent en bourrelets sur la taille un peu épaisse; point de trottinement menu de souris pressée ; elles avancent, les pieds lancés en dehors, tandis que la main, posée à plat par derrière, relève la jupe en un geste disgracieux.

Une d'elles est arrêtée devant des bijoux qui étincellent aux lumières. N'est-ce pas Gretchen ? elle a un teint pur et blanc, dilué de rose, les yeux bleus clairs comme des miroirs où se reflète naïvement sa petite âme convoiteuse. Sous les longs cils, son regard humide, va aux diamants comme une caresse. Et tandis qu'elle parle à son amie, petite brune insignifiante, dans ces yeux jolis passe un éclair de malice, un reflet de joie, et la lèvre mince et pâlie se relève sur des dents très blanches.

D'autres sont casquées de cheveux noirs qui frissottent sur un front droit et leurs yeux bruns et agiles furètent malicieusement. Demi-juives, demi-chrétiennes, elles ont sous leurs feutres plats, rouge sang de bœuf, des minois non sans quelque effronterie et leur allure vive, leurs gestes rapides, leurs mouvements un peu secs, leurs yeux qui virent, me font songer, sans que je le veuille, aux petites guenons du pays de Nod.

Mais voici qu'en face de moi un grand diable aux chairs gonflées, crevant de pléthore, me tend au bout d'une fourchette, une saucisse fumante.

A son doigt étincelle un faux diamant de la grosseur du Régent. J'esquisse un geste de refus et presque aussitôt un petit homme barbu, au nez crochu, aux yeux baissés vers le sol, vient marmonner à mes cotés, d'une voix nasillarde : « Voulez-vous voir des images « très piquantes, monsieur le Baron ? »

Et tandis qu'un peu étourdi par cette première vision de Berlin, aplati devant une boutique bien éclairée, pour ne pas être trop coudoyé, je reste à muser et à réfléchir, devant moi, à perte de vue,

s'étend la nuit bleue, la nuit électrique parsemée de globes blancs, la nuit sans ombre et sans mystère, où la fourmilière humaine va, vient, s'agite, se disperse et se presse à nouveau — indéfiniment.....

Arriverai-je à le connaître ce peuple prussien qui nous a vaincus, qui a soumis l'Allemagne du Sud à son joug, qui nous menace d'un second Sedan, commercial; ce peuple aux yeux froids, à l'allure brusque, au parler rauque, qui, il y a trente encore, passait pour sentimental?.....

J'ai essayé : j'ai vécu pendant six ans de sa vie, en tâchant de ne pas lui rester étranger. Je me suis même forcé à l'aimer, bien que ce soient ses défauts qui m'aient tout d'abord frappé et j'ai découvert en lui des qualités précieuses. Le résultat de mes études sera, je l'espère, de quelque utilité pour ceux qui voudront me lire.

I. — Les traits généraux.

Les Prussiens aiment à dire que Mme de Staël n'a connu de l'Allemagne que sa littérature de 1795 à 1807 : une littérature de fantômes et de visions romantiques. C'est ainsi que s'est accréditée la légende qui fait de chaque Allemand un rêveur.

Nietzsche a appelé ses compatriotes « de faux bonshommes » très rusés qui ont laissé croire au monde qu'ils étaient doux, idéalistes, un peu bêtement naïfs.

En France nous avons jugé l'Allemand d'après l'Alsacien qui est un être droit et candide, habitant un sol riche qui ne contraint ni à la violence ni à la ruse, timide chez nous parce qu'il est un peu lourd d'allures, très avisé d'ailleurs quand ses intérêts sont en jeu.

Ces idées préconçues, avant tout. il faut les détruire, si l'on veut pénétrer, dans son esprit et dans son cœur, la grande masse populaire prussienne. Je ne tente pas ici une monographie d'hommes supérieurs et exceptionnels : c'est le peuple lui-même dont je voudrais fixer à grands traits la physionomie, faire surgir devant vous l'âme tenace, volontaire et jeune, sans enthousiasmes inutiles et sans défaillances désastreuses.

L'Allemagne moderne, industrielle, l'Allemagne des mines, des forges et des grandes villes existe depuis cinquante ans environ. C'est une ruée de paysans affranchis et mal dégrossis qui a pris d'assaut, en quelques dizaines d'années, les capitales de la Prusse et de la Saxe. Ces gens de labour, aux mains rouges et fortes, aux épaules larges, en infusant un sang nouveau aux vieux citadins, déjà frondeurs et railleurs, se sont vite affinés au creuset intellectuel des villes : ils ont pris aux petits bourgeois leurs qualités de calcul et de malice; ils leur ont donné une volonté de fer, âpre au gain, bien disciplinée, respectueuse de l'autorité qui les plia durement pendant leur jeunesse.

D'où venaient-ils ces paysans, source de toute énergie physique, réservoir de toute vie intellectuelle, ces laboureurs chassés d'une

glèbe ingrate par la misère ou l'espoir du gain? Ils avaient souffert, pendant des années, leurs pères avaient lutté pendant des siècles, sur de grandes plaines grisâtres, coupées d'étangs aux eaux endormies, et de collines de sables où s'attachaient quelques maigres pâturages. Ils avaient arraché à ce sol inculte juste de quoi vivre, ou juste de quoi ne pas mourir. Leur travail quotidien ne s'interrompait que lorsqu'ils allaient se battre au service du grand électeur.

Et plus d'un parmi leurs fils descendus vers les capitales s'est souvenu que, dans les jours de son enfance, un seigneur était venu payer les dettes de la famille, et une autre fois avait battu jusqu'au sang un serviteur paresseux.

Cette forte race de Brandebourg ou de Poméranie, issue de terres infertiles ou de forêts sévères de pins, ce peuple qui, jusqu'à ce dernier siècle, avait lutté âprement pour ne pas mourir de misère, qui n'a connu ni les farandoles ensoleillées du bon roi René, ni les festins pantagruéliques des paysans bourguignons, ni la douceur du ciel angevin où l'on peut rêver et se laisser vivre — ou bien encore observer et sourire, — cette race prussienne qui a surgi brusquement au sein du monde moderne aura donc pour caractéristique dominante une volonté forte tendue vers un but : le pain quotidien. Elle aura une vigueur et une verdeur que n'ont pas les races plus mûries, plus fines, plus fatiguées, les races qui s'arrêtent devant la vie pour la goûter.

Aujourd'hui que les villes allemandes regorgent, cet afflux de sang nouveau s'est ralenti, mais ne s'est pas arrêté.

Parmi ces paysans les uns sont devenus patrons, les autres sont restés employés. Des familles ont fait fortune, d'autres ont succombé dans la lutte pour la vie, mais la grande majorité a conservé toutes ses vertus paysannes et ce sont celles-là, avec les vices qui en découlent que je vais analyser.

Cette volonté tendue si âprement vers un but n'est pas fébrile, trépidante, avec des ressauts et des chutes. C'est sans se hâter que les ouvriers ou les commis font leur tâche ; mais sans s'interrompre et sans musarder. Si on exige d'eux un coup de collier, un peu de hâte, de fièvre, une besogne plus vivement enlevée, ils se rebiffent et font mal. Leur travail marche à pas comptés. De même si vous allez proposer une affaire avantageuse à un grand industriel, ne croyez pas, sous prétexte qu'il a l'esprit d'entreprise, que vous prendrez d'assaut son consentement. Il vous demandera à réfléchir, causera avec vous pendant des heures, trouvera des objections et vous les ressassera ; mille fois vous serez tenté de l'envoyer au diable, lui et ses éternelles hésitations, mais quand il sera convaincu qu'il va gagner beaucoup d'argent, au dernier moment, il ne reculera pas comme ferait parfois un Français ! Il dira oui, tiendra sa parole, engagera, s'il le faut, le tiers, la moitié de sa fortune, marchera jusqu'au bout à travers périls et déboires et triomphera.

Les Anglais reprochent aux Allemands, au point de vue commercial, non certes de manquer d'énergie et de savoir faire, mais de trop hésiter et de ne pas assez se risquer. Les coups de tête audacieux

qui font les grandes fortunes sont plutôt l'apanage des Anglo-Américains. Les Prussiens bâtissent les leurs lentement, méthodiquement, ce n'est qu'avec l'argent des autres qu'ils sont téméraires.

Cette volonté tenace et tranquille de paysans parvenus a été disciplinée et éduquée par les Juifs. Maîtres du commerce, avant ce qu'on pourrait appeler l'invasion chrétienne dans les affaires, ils ont enseigné aux nouveaux venus le côté technique de leur métier, les finasseries professionnelles; les Allemands leur ont pris cette habitude, si contraire aux mœurs des industriels français, de ne jamais négliger même le plus petit bénéfice, de ne pas chercher les grands coups mais de les attendre. Panama et les mines d'or ne sont pas possibles en Allemagne.

D'une tenacité plus froide et plus persistante que la nôtre, mais qui manque parfois d'audace, les Allemands du Nord, même dans les grandes villes, sont aussi et pour les mêmes raisons plus près de la vie naturelle, moins compliqués, moins délicats, mais aussi moins souvent déséquilibrés que nous.

La grande masse a continué à avoir beaucoup d'enfants comme au temps où elle était asservie à un régime demi-féodal. Les paysans devenus libres, autant que les ouvriers, ignorent les pratiques artificielles, et le vice lui-même causé par la misère des grandes villes y est presque toujours maladroit et souvent naïf.

Plus chastes que les Français, et par là je veux dire plus près de la nature, ces anciens paysans, fermiers, serfs ou domestiques ruraux, sont peut-être moins continents. La femme, même dans les milieux cultivés, ignore la coquetterie, l'art délicat de promettre à demi sans vouloir tenir; la langue allemande ne se prête ni aux sous-entendus, ni aux malices et notre mot de coquetterie lui-même n'y trouve pas son équivalent. Si elle n'est pas d'une honnêteté rigide et au-dessus de toute atteinte, la femme allemande hésite moins que la nôtre à saisir le fruit défendu; dès qu'elle vibre, dès qu'elle est maîtrisée par une émotion forte, sans presque lutter elle s'abandonne.

Mais, et c'est ici le point sur lequel il faut insister : la Prussienne, qui ne s'analyse pas, ni ne se tourmente ou se désespère, se contente le plus souvent du pot au feu qu'elle trouva, du mari que le destin lui a accordé. Elle est calme, bien équilibrée, les sens apaisés; dans le peuple, ce sont surtout les veuves qui tournent mal, jettent leur bonnet par dessus les moulins, tombant à la prostitution, soit par besoin physique soit par misère.

L'homme d'ailleurs, moins ardent que chez nous, plus alourdi par la bière, joue peu, auprès des femmes mariées, le rôle de tentateur.

La jeune fille, elle, au contraire, est émancipée et souvent de la pire façon. Le samedi, dans les quartiers pauvres de Berlin, sous tous les porches et sur tous les bancs, vers dix heures du soir, le passant voit des couples amoureux qui se prennent les mains, s'embrassent, s'enlacent, sans souci de ceux qui vont ou même de ceux qui s'arrêtent, forts de leur bon droit : car ce sont des fiancés. Le plus souvent, avant de se marier, ils se brouillent: en attendant, ils

s'amusent. La jeune fille peut rentrer à une heure du matin sans que ses parents s'en inquiètent outre mesure ; elle valse dans les bals publics, s'installe à une table de brasserie, rend visite à son fiancé sans que l'on y trouve à redire : elle peut ainsi avoir trois ou quatre amoureux successifs qui tous, avec sincérité, lui ont promis le mariage en lui en donnant quelques avant-goûts. L'essentiel, pour l'entourage, c'est qu'elle n'ait pas la déloyauté d'en tromper plusieurs à la fois, et que ces divertissements, qui ne tardent pas à cesser d'être platoniques, n'engendrent pas des suites fâcheuses.

Ces habitudes, assurément, ne sont pas morales et si je m'attarde à les noter, c'est qu'elles sont essentielles pour caractériser cette masse du peuple allemand, puissante, vigoureuse, sanguine, qui ne discipline sa volonté que pour gagner de l'argent. La demi-vierge vicieuse, la Maud de Prévost est une exception en Allemagne. La Prussienne, en particulier, qu'elle soit modiste, ouvrière ou petite bourgeoise, si elle obéit après quelque résistance à ses sens, c'est par une inpulsion forte, naturelle, je dirais presque innocente. Mariée après quelques avatars, elle n'en deviendra pas moins une mère de famille aimante, dévouée et avare, comme toutes ses pareilles. Pour elle et pour son mari, le passé sera aboli, non avenu, insignifiant, et s'il se doute de quoi que ce soit, l'homme ne la harcèlera pas de questions, ne se sentira pas le cœur rongé par la jalousie, comme par un acide filtrant goutte à goutte. Tout au plus entrera-t-il dans une grosse colère; ce soir-là avalera quelques litres, et au bout de quelques jours oubliera.

C'est qu'en effet l'amour avec ses complications sentimentales, ses tourments, ses névroses, ses rages et aussi ses douces prévenances, avec ce souci de plaire qu'on nomme galanterie ou coquetterie, ne joue chez ce peuple volontaire qu'un rôle de second plan. On se marie, à Berlin ou à la campagne, non pour s'aimer ou se haïr, non pour jouir de la vie ou pour l'abhorrer, mais pour travailler à deux, âprement et pour fonder une famille.

Ce n'est pas d'ailleurs seulement dans la corruption des grandes villes que cette facilité de mœurs chez la femme non mariée, cette légèreté de conduite si allègrement acceptée, s'épanouissent dans toute leur liberté. Dans les provinces les plus paysannes de la Prusse orientale et de la Poméranie, l'usage veut que les jeunes gens, au jour des justes noces, n'aient plus rien à se révéler. L'enfant, comme dans toutes les sociétés primitives, reste le but de l'amour. Le mari veut être sûr avant tout d'avoir une femme féconde et cette préoccupation de la famille à fonder explique pourquoi le nombre des naissances est plus élevé dans les campagnes que dans les grandes villes, dans la plaine poméranienne qu'à Berlin.

Ces qualités capitales de vigueur, de simplicité, d'énergie poussée à l'extrême engendrent quelques défauts. Et c'est ici que notre belle et vaillante race française reprend, en quelque façon, l'avantage sur la prussienne de volonté tenace mais rétrécie.

L'Allemand du Nord, tout occupé depuis des siècles à lutter, n'a

pas appris à jouir de la vie, à la faire douce et aimable, à la parer d'un peu de beauté ou d'agrément, pour soi-même et pour les siens. Il ne sait pas savourer la vie.

Depuis l'éminent historien von Treitschke jusqu'au plus modeste voyageur, tous les Allemands venus dans la Province française ou à Paris, et qui ont pu pénétrer, chaque soir, au foyer français, ont été frappés de cette atmosphère tiède, amollissante peut-être, mais si enveloppante et si douce, qui le pénètre. Ils ont remarqué les attentions de la grande fille aînée pour le père, les amabilités pour l'étranger, le souci de ne jamais le blesser, la causerie presque toujours animée, qui vole d'un sujet à un autre, la politesse entre vieux époux, la variété de la vie en apparence si monotone, si unie, autour de la table à ouvrage, près d'un bon feu qui pétille.

A Berlin et dans l'Allemagne du Nord, une famille ne se suffit pas à elle-même. Le dimanche, elle sort en corps, et s'installe par grandes tablées à la brasserie. Les enfants sont bien sages, élevés sévèrement; la maman sommeille, le père boit bocks sur bocks, fume cigares sur cigares; tout ce petit monde est presque silencieux.

Pénétrons dans l'intérieur de ces bons bourgeois. S'ils jouissent de quelque luxe, tout est confortable dans leur maison. Point de ces affreux courants d'air qui vous gèlent jusqu'aux os dans le midi de la France; le poële morne, sans une lueur, blotti dans un coin comme un blanc fantôme, répand une chaleur douce. Mais dans ces pièces bien aménagées pour ne pas souffrir, vous chercheriez en vain un charme original ou une douceur intime. Les meubles, héritage de famille, acquisitions bon marché, cadeaux de mariage, forment un assemblage de couleurs criardes qui se heurtent et hurlent d'être accouplées. Nulle part, à aucun détail, ne se sent avec la présence de la femme ce goût, qui même dans les plus petits ménages à Paris, donne à la maison la plus modeste je ne sais quel air personnel.

Dans cet intérieur disparate, la vie s'écoule au tic tac de la longue pendule toujours la même, réglée méthodiquement et ennuyeuse.

A table, point de ces petits plats soignés avec lesquels l'ouvrière aisée, chez nous, surprend son mari, le regardant manger d'un bon appétit, les yeux rayonnants; la cuisine n'existe pas en Allemagne: peut-être parce que, pour y réussir, il faut un peu de sens artistique. A midi, de grandes platées de viandes que tous, ouvriers ou bourgeois, engloutissent rapidement pour se lester, sans y prendre aucun plaisir; des pommes de terre bouillies en grosses quantités remplacent le pain. Le nez dans l'assiette et les coudes sur la table, l'ouvrier et l'employé avalent par fortes bouchées et finissent en lapant la sauce à la pointe de leur couteau. Là-dessus, en deux larges lampées, ils ingurgitent un litre de bière pour se mettre ensuite à fumer leur pipe ou leur cigare et faire un somme en attendant l'heure du travail.

Le soir pas de souper; même chez les familles aisées, chaque soir le père mange des œufs durs, du saucisson et une sandwich au jambon. Et sur ce repas sommaire il dit bonsoir à sa femme, et s'en va à la brasserie passer une heure ou deux avec les amis.

Durs pour eux-mêmes, ils sont au premier abord hostiles à l'égard de l'étranger et souvent sans pitié pour les vaincus de la vie. C'est l'Etat qui a dû se charger de la protection des vieillards et des invalides, la charité privée les abandonnant presque à leur sort. Pendant des années on a vu traîner en haillons dans les rues, vendre des allumettes ou mourir de faim, les glorieux mutilés de 1870. Presque personne n'en avait cure. La philosophie un peu féroce de Nietzsche, qui nous a paru, à nous Latins, un paradoxe amusant, depuis des siècles est mise en pratique en Prusse avec énergie.

Cette dureté a pour corollaire une avarice exagérée et une jalousie qui parfois s'aiguise jusqu'à recourir aux moyens honteux. Je pourrais citer, à Berlin, des patrons qui se découvrent à l'inventaire 40.000 francs de bénéfices nets et donnent en cadeau de fin d'année 30 francs (25 marks) à leur principal employé. Celui-ci gagne 200 fr. par mois en travaillant 10 à 12 heures par jour. D'autres ouvriers enrichis qui ont de 9 à 10.000 francs de rente continuent à couper un liard en quatre, à se priver de toute douceur pour épargner davantage, se contentant de faire ripaille trois ou quatre fois par an, dans un restaurant cossu, en *invitant* deux ou trois amis qui d'ailleurs sont tenus de payer leur part.

L'Allemand du Nord, qui connaît moins que nous la jalousie physique, est extrêmement envieux, parfois jusqu'à l'enfantillage. Dans les journaux, c'est chaque jour que l'on peut lire cette annonce curieuse :

« Madame ou Monsieur Un tel retirent les calomnies qu'ils ont inventées sur le compte de Monsieur ou Madame Un tel leurs voisins et déclarent qu'ils les considèrent comme des gens honorables. »

Cette jalousie mesquine et cette petitesse de cœur, trop répandue dans la classe moyenne et dans les classes inférieures, se reflète dans le journalisme qui est le miroir, en somme assez fidèle quoique enlaidissant, de nos sociétés modernes. Les accusations, les injures, les calomnies, les polémiques entre journaux rivaux, non pour des questions de principe, mais de boutique, sont plus fréquentes en Allemagne qu'en France. Les organes les plus sérieux et les plus considérés ne dédaignent pas de descendre jusqu'à ces petits moyens de lutte ou jusqu'à ces grossièretés qui restent en France le triste privilège de notre presse à scandale.

Beaucoup plus rigide que la nôtre sur le chapitre des mœurs, moins ouverte aux compromissions de toutes sortes, la presse allemande aiguise avec complaisance des méchancetés beaucoup plus savantes et plus perfides que les nôtres .Nos rédacteurs de tempérament violent rugissent et mordent : les leurs empoisonnent et insinuent. Nos polémiques fourmillent de violences d'avocats, les leurs s'inspirent de rancunes à longue échéance qui se satisfont froidement.

Enfin, cette jalousie sans cesse éveillée a produit un vice national : la lettre anonyme, la dénonciation mensongère à la police et l'espionnage mutuel.

Ce penchant qui consiste à attaquer l'activité du voisin et est

particulière à toutes les énergies trop âpres et trop concentrées sur elles-mêmes est combattu, dans le cœur allemand, par l'horreur du mensonge brutal et conscient. Les calomniateurs, qui sont nombreux, essayent toujours de se convaincre eux-mêmes, avant de nuire à autrui dans l'esprit des autres. Cette franchtse naturelle mise aux prises avec la volonté ferme de réussir a créé un nouveau genre d'hypocrisie.

Les commerçants tiennent presque toujours leurs engagements écrits et la parole donnée ; mais ils profitent sans scrupules et sans remords des sous-entendus, des réticences mentales et des oublis qui se glissent dans les contrats.

Bismarck, le plus grand fourbe politique du siècle, a déclaré à la fin de sa carrière, avec un certain orgueil : « Je n'ai jamais menti de ma vie ». Je le croirais volontiers. Mais pendant toute sa carrière diplomatique, il a laissé supposer aux autres des choses qu'il n'affirmait pas ; il a multiplié ses efforts pour les confirmer dans leurs croyances; tout en ne mentant pas, il les a lentement, patiemment bernés. Et quand ses dupes, les yeux dessillés, ont regimbé, se sont récriées, l'ont accusé, il a souri et a pu répondre : « Vous vous êtes trompés sur mes intentions : ce n'était pas mon affaire de vous le dire. »

Le petit marchand du coin qui, en vous vendant des gâteaux le dimanche (ce qui est défendu par la loi), vous dit : « Mangez-en un afin que je puisse croire que vous ne vouliez pas les emporter, mais les absorber sur place (ce qui est permis) », ce petit pâtissier machiavélique ne fait pas autre chose en somme que le grand Bismarck : il tourne la loi écrite en évitant de la violer et se persuade à demi qu'il reste honnête en commettant la petite fraude. Notre mensonge, à nous Français, est plus franc.

Cette hypocrisie au second degré, qui consiste à se jeter à soi-même de la poudre aux yeux, pour ne pas voir l'accroc que l'on donne à la vérité, peut paraître à des étrangers un raffinement de duplicité. Elle est produite cependant par un souci louable de l'exactitude. Le même Bismarck ou le même pâtissier, mis au pied du mur, diront ce qu'ils pensent très franchement. Ils ne mentiront jamais sans se persuader au préalable qu'ils ne mentent pas. C'est l'amour de la loyauté, qui s'est conservé très fort et très noble chez les Alsaciens et les Hanovriens par exemple, qui a conduit les Prussiens sur ces routes un peu détournées où il faut de l'adresse et de la prudence pour éviter les coups de Jarnac. Cette rouerie pleine de scrupules est le fait d'un peuple qui lutte, qui ruse, dont chaque unité cherche à parvenir et qui a cependant en horreur le mensonge, condition presque indispensable du succès.

II. — Influences secondaires.

Une volonté âpre, une nature rude, énergique, peu bienveillante, incline à la jalousie, franche d'instinct, mais en lutte contre sa loyauté primitive, une intelligence tendue vers des buts pratiques,

une vie austère sans charmes, maladroitement ornée, qui fait songer au chemin des locomotives toujours entre deux rails, toujours sous vapeur, lancées vers un but précis et n'accordant rien au vagabondage, tels sont les traits caractéristiques de la grande masse prussienne.

Mais cette masse elle-même est soumise à des influences passagères ou permanentes qui la modifient ou déterminent en elle des états d'âme non essentiels à son tempérament.

Un peuple qui boit de la bière ne peut ressembler par exemple à un peuple qui boit du vin.

La bière n'est nullement un stimulant intellectuel : elle ne fait pas jaillir les idées, n'exalte pas les sentiments. C'est une berceuse.

— Elle endort, calme les passions, les éloigne comme dans un rêve, enlève le cerveau aux idées lancinantes, le cœur aux douleurs mordantes ; le bon bourgeois qui s'en vient dans les brasseries, le ventre tendu, les yeux luisants et le teint rougeaud, s'en retourne apaisé vers sa demeure après avoir absorbé deux, trois ou quatre demi-litres. Très calme, même un peu bonasse, il s'endormira d'un bon somme pour reprendre avec courage sa tâche le lendemain.

De tempérament querelleur, susceptible à l'excès, cherchant les disputes, l'Allemand peu à peu est assagi par la bière. Et ce poids qu'il traîne avec lui est une raison pour qu'il évite les coups de tête, afin que son activité si forte reste régulière, s'attelle avec persévérance pour tracer chaque jour le même sillon.

La bière ouvre la soupape par laquelle s'écoulent ses colères trop violentes, ses passions trop vives et aussi chez les étudiants, si différents des nôtres, si peu fébriles, les exaltations, les rêves de grandeur et le tourment de l'idéal inconnu.

Sur ce corps si bien préparé pour un labeur tranquille, constant et médiocre, sur cet organisme qui ne se crispe jamais dans des révoltes inutiles, le milieu social exerce une influence décisive.

Dès l'enfance, à l'école, on inculque au Prussien l'obéissance et le respect de l'autorité : le maître est armé d'une férule et s'en sert ; à l'école point de niches et point de révoltes. A la sortie, ce n'est pas comme chez nous une volée de moineaux qui piaillent, s'éparpillent et se culbutent, ivres de grand air et de liberté. Je les ai vus souvent s'en aller par groupes, lentement, avec un petit air sérieux et tranquille. A la maison ils ne font endiabler personne. Les plus turbulents paraîtraient chez nous presque des modèles. Mais il leur manque peut-être un peu de caprice, d'imprévu, de drôlerie.

Le « vainqueur de Sadowa » les sature de refrains religieux et patriotiques, qu'ils chantent en corps quand, par grandes charretées, ils s'en vont respirer, à pleins poumons, le bon air des bois. Et rien n'est plus délicieux que d'entendre ces voix frêles et un peu tremblées, qui partent d'un fouillis de visages roses ou pâles, rayonnant d'une joie tranquille, d'une joie qui ne crie pas, qui sourit.

Chaque jour on leur enseigne à l'heure de « religion » qu'il faut aimer Dieu et le roi et leur obéir ; à l'heure d'histoire que le peuple

allemand est le plus grand peuple du monde. A huit ans ils sont d'un chauvinisme surchauffé et rêvent de grandes batailles.

La religion chrétienne se transforme dans cet enseignement officiel en une sorte de judaïsme intransigeant où Dieu seul reste en face de l'empereur pour le guider dans la vie et dans les combats, tandis que la figure du Christ, avec l'idéal de sacrifice qu'elle a incarné, s'efface et passe à l'arrière-plan. Vidée de toute saveur, cette religion officielle, qui pourrait être classée parmi les nouvelles hérésies, dépose dans leur esprit des dogmes qu'ils ne comprennent pas, qu'ils acceptent mais qu'ils n'aiment guère. C'est l'Evangile du roi de Prusse, que proclamait le prince Henri la veille de son départ pour la Chine. Ce n'est pas l'évangile du Crucifié.

De cette religion qui est presque un blasphème, ils se débarrassent, à l'âge de raison, en un tour de main.

La grande masse ouvrière adopte avec résolution les croyances socialistes tandis que, à l'Université, pépinière de fonctionnaires zélés, les étudiants pratiquent, à l'égard des grands problèmes métaphysiques, l'indifférence absolue, tout en se gardant de la professer.

En Allemagne, l'athéisme ne se répand pas en invectives ; c'est qu'en effet il ne conduit pas aux honneurs ; mais le matérialisme, dans ce qu'il a de plus terre à terre, s'est infiltré partout : dans le socialisme allemand qui, beaucoup plus encore que le nôtre, fait de la question sociale une question de ventre plus que de cœur et de tête ; dans la science qui, par la voix de Virchow, professe une sorte de stoïcisme : le culte du travail sans espoir et sans récompense ; dans la philosophie qui a abandonné sur le chantier les vastes systèmes inachevés, a tourné le dos à Edouard von Hartmann jeune encore, et que personne n'écoute ; enfin dans la religion elle-même, qui est devenue un formalisme de bon ton, une hiérarchie de fonctionnaires acharnés contre toute voix, contre toute idée généreuse.

Si la religion officielle a, à mon sens, failli à sa tâche, la morale protestante, en harmonie avec le tempérament de la race, l'a fortifiée dans ses dispositions naturelles, et l'a armée pour la lutte.

Cette morale (j'entends celle qui est enseignée tous les jours, non celle qui découle de l'Evangile) est, dans son essence, négative. Elle ne prêche pas les dévouements héroïques, mais inspire à l'individu le sentiment de sa responsabilité devant Dieu et devant les hommes, lui suggère l'horreur des péchés grossiers, des fautes de la chair, tandis que l'économie, l'application au travail et une conduite régulière, également indispensables pour fonder une famille et réussir dans la vie, y sont prônées comme les vertus essentielles.

Au sortir de l'école, dans les gymnases, le petit Prussien continue à être inondé d'idées fausses sur l'Allemagne, la seule grande nation de l'Europe ; sur la science allemande, la première de l'Europe ; sur les mœurs allemandes, les plus pures ; sur la femme allemande, la plus parfaite du monde. A l'atelier ou chez le maître, l'apprenti, au contraire, le plus souvent malmené, raillé et parfois même battu, voit

crouler peu à peu le bel édifice construit dans son esprit par l'instituteur. A chaque instant il entend murmurer à demi-voix des injures contre l'Empereur qui n'est pas aimé à Berlin. Bien vite il se considère comme un paria; et tout en se préparant avec conscience et avec ardeur à gagner sa vie, il jette par dessus bord toutes les idées enseignées et passe au socialisme joyeusement.

A vingt ans, il sait par cœur son Congrès d'Erfurt et si vous engagez avec lui une discussion politique, il vous battra peut-être à plate couture. Mais s'il met en doute la valeur du système social régnant, il n'en conserve pas moins de son éducation première le respect de l'autorité et l'amour de l'ordre. Il adorait l'Empereur à huit ans, à vingt ans il adore M. Bebel. Il ne conçoit pas l'avenir autrement qu'organisé. Pas pour un brin, il n'est anarchiste. Et le service militaire, où il ne se plaint pas, où il ne se révolte jamais, où il se laisse injurier en silence, vient accentuer, qu'il le veuille ou non, le pli donné à son esprit par l'éducation première. Socialiste, le plus souvent, il n'est presque jamais révolutionnaire, espère en un avenir meilleur imposé pacifiquement, plus tard se laisse classer, hiérarchiser et conduire par les chefs du mouvement nouveau; ne conserve en un mot son initiative individuelle que pour le cercle très restreint de la vie privée.

III. — Le pretendu individualisme allemand.

C'est ici que l'on va crier au paradoxe, au désir d'étonner et à la contradiction.

Cette race prussienne si vigoureuse, si appliquée, à la volonté tendue, n'est pourtant pas une race aussi individualiste que la nôtre. Et c'est au contraire son caractère social ou sociable qui est le secret de sa force.

Je vais essayer de le démontrer :

Si ce mot un peu pédant « individualiste » signifie quelque chose, s'il n'est pas la « tarte à la crème » de quelques sociologues d'ailleurs fort distingués, il doit s'appliquer aux nations composées d'unités distinctes qui ont une empreinte personnelle, une originalité primesautière, une volonté créatrice.

Or, au point de vue de l'intelligence inventive, nous sommes le peuple du monde qui possède le plus d'ouvriers artistes, c'est-à-dire d'hommes jaillis de la masse sans grand savoir appris dans les livres et qui créent presque chaque jour des merveilles de goût et d'élégance ingénieuse. Nos plus humbles trottins savent donner à leur chapeau une physionomie spirituelle. Nos femmes du monde et nos bourgeoises, en un tour de main, transforment un intérieur banal et le dotent d'un air pimpant, original, personnel.

Dans le domaine de la science créatrice, nous passons, aux yeux des Allemands eux-mêmes, pour être des initiateurs et c'est presque banal de dire que Lamarck, Claude Bernard, Pasteur et tant d'autres, ont donné une vigoureuse poussée en avant à l'humanité en marche.

C'est un fait incontesté que l'industrie allemande, de luxe, celle

qui demande de ses ouvriers un esprit plein de trouvailles, est obligée d'emprunter chaque année, à Paris, ses modèles nouveaux, ses créations et ses fantaisies.

Voyez nos journaux; moins bien informés, moins sérieux souvent que les journaux allemands, ils sont infiniment plus personnels, rédigés avec moins de fadeur et moins lourds; les écrivains qui ont une note à eux, un brin de talent, y fourmillent.

(Et si je choisis le journalisme pour appuyer ma démonstration, c'est qu'il est bien un genre secondaire à l'usage des esprits moyens, et qu'à part quelques exceptions, ce sont des gens de la masse avec quelque instruction et quelque habitude du style qui y collaborent.)

On me fera peut-être l'objection inévitable empruntée aux vieilles psychologies qui séparent par une cloison l'intelligence de la volonté: « Notre peuple a en effet, dans la plupart de ses unités, fait preuve d'un esprit plus personnel, plus pétillant de nouveautés, plus créateur, mais son énergie s'est affaissée, sa volonté s'est détendue; et c'est même pour cette raison que les Latins descendent lentement vers la ruine, tandis que les Anglo-Saxons marchent à la conquête du monde. »

Ceux qui parlent ainsi ne connaissent guère nos ouvriers et nos paysans.

Et d'abord pourquoi, si notre volonté est moins forte, moins indépendante, le soldat français est-il moins souple, moins obeissant, plus murmureur et plus révolté que le soldat allemand?

Pourquoi notre peuple, « le moins individualiste du monde », s'est-il sans se lasser, révolté contre les gouvernements qui avaient le malheur de lui déplaire. Pourquoi, raillant, bougonnant d'abord, puis passant de l'idée à l'acte, a-t-il donné le branle aux révolutions de l'Europe? Pourquoi les anarchistes, ces affolés d'individualisme à outrance, lancent-ils leurs bombes à Paris et non à Berlin? Pourquoi Nietzsche, leur prophète, est-il acclamé en France et bafoué ou déprécié en Allemagne avec la même exagération? Par quelle magie notre peuple, d'une initiative turbulente dans la vie publique, serait-il dans la vie privée un des plus inertes et des plus mous?

La vérité n'est-elle pas plutôt qu'une légende est en train de se créer sur les peuples individualistes et sur ceux qui ne le sont pas. Notre paysan, que je connais, ne le cède en rien en volonté tenace au paysan allemand avec qui j'ai vécu quelque temps pour le pénétrer. Il sait tout autant souffrir et lutter en silence. L'homme du Languedoc, désarmé, terrassé en apparence par le fléau du phylloxéra, a reconstitué ses vignobles, en vingt ans, pendant lesquels il n'a pas mangé à sa faim. Qu'on me cite autre part beaucoup d'exemples de cette persévérance énergique. Et le Languedoc n'est pas une exception dans ce beau jardin de France, aux cultures les plus ingénieusement variées. Avant la frontière, dès la Lorraine annexée, le voyageur français qui, plus tard, sera humilié par la petitesse de nos gares, l'inexactitude de nos trains, le laisser aller de nos employés,

le Français, dis-je, revenant d'exil, sent son cœur se gonfler d'orgueil et de joie, à voir quelle activité intelligente et patiente a su rendre plus fécond le sol de la mère patrie; les espaliers se dressent à côté des vignes, les arbres chargés de fruits se penchent sur les jardins qui font reculer vers les collines les bois et les pâturages. Notre race plus fine, plus éveillée, plus nerveuse aussi, je l'accorde, reste donc, comme par le passé, une race de travail et de lutte qui peut se mesurer avec n'importe quelle autre sur le champ de labour comme sur le champ de bataille.

En réalité, pas plus l'ouvrier allemand que français, pas plus le paysan que l'ouvrier n'influent d'une manière appréciable sur la prospérité industrielle et commerciale de leur pays, en ce sens qu'ils font à peu près tout ce qu'ils peuvent. Si notre commerce recule devant la concurrence allemande, c'est la faute non de la nation tout entière, mais de la bourgeoisie qui la dirige et canalise sa richesse en ayant charge de la faire fructifier.

Et voici, à mon sens, les principales raisons de son manque d'énergie :

Notre bourgeoisie a peu d'enfants. Or, un père de famille qui a six ou sept bouches à nourrir s'efforce davantage vers la richesse que celui qui n'en a que trois ou quatre. Les Allemands ne peuvent pas être rentiers sans mourir de faim : ils deviennent actionnaires. Leur capital travaille plus que le nôtre et par suite rapporte plus.

En second lieu, notre bourgeoisie est devenue la maîtresse souveraine de l'Etat français. Elle est le gouvernement. Elle crée les places et les distribue. Elle multiplie les sinécures que ses fils encombrent. Ayant l'habitude de commander à l'Etat, le Français s'adresse à lui et se plaint de lui en toute occurrence. L'armée du fonctionnarisme épuise notre nation en grèvant le budget et, ce qui est plus grave, énerve, anémie notre commerce ou notre industrie en leur enlevant les forces dont ils ont besoin : des cerveaux actifs.

En Allemagne, sous un régime monarchique et féodal en quelque mesure, la bourgeoisie, plus vigoureuse d'ailleurs que la nôtre, parce qu'elle s'est moins aristocratisée, affinée, ne peut pas jouir de ces privilèges. Elle ne compte guère que sur elle-même pour gagner de l'argent.

Dès seize ans le jeune bourgeois aiguille sa vie dans une direction pratique et se spécialise. Plus ferré sur le grec et sur le latin qu'un écolier moyen de nos lycées, il arrive souvent que le jeune homme allemand met de côté livres et science acquise, pour entrer comme volontaire dans une grande maison, travailler deux. trois ans, sans gagner un sou, se plier sans murmurer aux besognes les plus humbles, jusqu'à ce qu'il ait pénétré toutes les finesses, les roueries, la science commerciale de son patron.

Cette bourgeoisie, plus âpre au gain que la nôtre parce qu'elle a plus de besoins et moins de ressources, s'est admirablement organisée pour atteindre son but unique : l'argent.

Entre ses mains, le journal est devenu un instrument créateur

d'une puissance formidable qui met en rapports le capitaliste et le producteur, ne s'occupe pas d'affaires véreuses, ne se laisse acheter par personne ; mais renseigne ses lecteurs avec une exactitude admirable sur le cours des marchandises dans toutes les parties du monde ; et, averti par des dépêches des quatre coins de l'Europe, prédit avec certitude la hausse et la baisse, procure par ses annonces des capitaux et en offre. Toute fraude, toute agence louche, dès qu'elles sont découvertes, sont impitoyablement poursuivies parce qu'ainsi l'exige l'intérêt de la nation.

Le gouvernement, qui est beaucoup moins que le nôtre au service des intérêts privés, a par suite plus de loisirs et de force pour se consacrer à l'intérêt général. Il va jusqu'à sacrifier les revenus de l'Empire, et veut faire concurrence par des canaux dont il abaisse sans cesse les droits, à ses propres chemins de fer ; donne des subventions puissantes aux compagnies de navigation, crée des entrepôts, ouvre des ports ; envoie à ses agents consulaires les instructions les plus précises pour qu'ils trouvent des débouchés à la production allemande ; exige d'eux qu'ils renseignent les voyageurs de commerce et jusque dans les plus minimes détails ; en un mot, le gouvernement allemand prouve qu'il n'est pas à la merci d'une classe, mais au-dessus d'elle ; il pousse et soutient l'élan industriel de l'Allemagne d'une façon plus efficace que le nôtre.

Mais la plus grande force de ce peuple, réputé individualiste, est sans contredit l'esprit de discipline qui fait de son commerce une armée et l'amour inné, je dirais presque la manie de l'association qui le domine et l'inspire.

Ils nous battent et nous écrasent sur les marchés parce qu'ils sont en un sens *moins* individualistes que nous.

C'est donc cet esprit d'association que je désire étudier d'un peu plus près maintenant.

En France, la famille est comme une citadelle qui ne s'ouvre que rarement à portes battantes, devant l'étranger.

Parce qu'elle est une unité plus forte, mieux caractérisée qu'en Allemagne; parce que dans la plupart des intérieurs, même dans les ménages désunis, la femme a su mettre son empreinte, parce que les très vieilles chansons des aïeux s'y répètent devant le berceau des enfants, parce que presque chacune de ces unités collectives a sa physionomie, ses habitudes, sa vie, ses membres serrés les uns près des autres, se refusent au pensionnaire, repoussent l'intrus, ne veulent même pas l'enfant étranger. L'internat, cette plaie de la bourgeoisie française, est né de cette étroitesse de l'amour.

En Allemagne, après un premier moment de défiance, on accueille à bras ouverts l'inconnu.

La famille y est moins étroitement close, on y entre et on en sort plus facilement. Ce qui dans les campagnes françaises est le foyer, c'est la *heimath* en Allemagne, c'est-à-dire le village tout entier avec la fontaine, la vieille rue, les chaises devant la maison, l'auberge enfumée. Dans les grandes villes allemandes, la famille qui travaille

ferme et qui s'ennuie quand elle se repose, se divise, se prolonge et s'élargit en plusieurs autres « Verein » associations moins naturelles mais plus nombreuses, où l'on danse, où les jeunes gens se rapprochent, où de temps à autre on donne une représentation naïve, où surtout l'on boit de la bière.

Le chef de famille se réserve le privilège de fréquenter d'autres réunions plus austères. Il y a d'abord celle qui comprend tous les gens de son métier qui se connaissent, parlent d'affaires, les brassent ensemble et donnent sur chacun d'entre eux les renseignement les plus sûrs. Si le père est frondeur, vite il fera partie d'un comité socialiste; s'il joue du cor de chasse, il recherchera immédiatement la société des amateurs ses collègues; et même s'il a la faiblesse d'aimer les canaris, il n'aura pas de peine à dénicher quelques braves gens qui partagent ses sympathies. De là ces sociétés innombrables, que blaguent les vaudevillistes allemands et qui pourtant sont d'une utilité sociale considérable.

Grâce à elles, en effet, les familles ne sont plus des unités fermées, hétérogènes, qui se juxtaposent dans la Cité sans se fondre, sans se pénétrer les unes les autres. Entre gens qui se connaissent, les capitaux trouvent plus facilement leur emploi ; on ne se prête pas d'argent si l'opération est hasardeuse, mais on se donne volontiers d'excellents conseils pour en gagner davantage.

Voilà pourquoi, grâce à ces « Verein », non seulement l'argent, mais les idées circulent plus librement, plus rapidement d'un cerveau à l'autre. En sorte que le Prussien, plus lent que nous à élaborer, moins soucieux de parer sa vie, de la rendre attrayante et belle, peut-être même à cause de ces défauts, ouvre davantage que nous sa maison et sa cervelle aux progrès qui flottent dans l'air, laisse moins de préjugés s'endurcir et s'enraciner en lui-même et tout en étant peut-être plus égoïste, moins accessible aux idées désintéressées, devient cependant plus *social*.

Le danger de ces associations avec les quelques défauts de la race allemande que j'ai signalés plus haut, était qu'elles dégénérassent en nids à cancans et en pétaudières. Mais le sens de la hiérarchie militaire qui est inné chez l'Allemand du Nord a fait éviter ce péril. Tout *Verein*, même le plus divertissant est organisé : les étudiants qui se réunissent pour boire des bocks obéissent sans murmurer à leur président; même à l'heure des libations attardées, alors que les nôtres seraient déchaînés, gouailleurs, impossibles à retenir, jamais ils ne se révoltent contre un formidable : « *Silentium* ! Et cet amour de l'ordre, cette vertu de l'obéissance, même dans le plaisir, chez les jeunes, comme chez les vieux, ce respect de l'autorité qui transforme toute association nombreuse en armée, dotent d'une puissance véritable les réunions les plus inoffensives en apparence.

Transportez-vous maintenant dans les milieux plus riches où se lancent les grandes affaires, qui donnent le branle à l'industrie d'un pays, vous y retrouverez ces habitudes qui sont désormais dans le sang du peuple.

Les Allemands ont beaucoup plus vite et beaucoup mieux que nous compris l'importance des sociétés anonymes, que des centaines de sources alimentent. La Société générale d'Electricité à Berlin a 80 millions de marks de capital, qu'elle emploie exclusivement à fabriquer des machines productrices de force électrique de plus en plus perfectionnées. Aucune lutte contre elle n'est possible, même à l'étranger. En Suisse, en Espagne, à New-York même, elle triomphe de l'industrie nationale. Elle sacrifie deux, trois, quatre millions d'un coup pour acheter un brevet, tenter des expériences nouvelles, qui permettent de fournir plus de kilo-watts à meilleur marché.

J'ai choisi cet exemple parce qu'il est un des plus frappants. On pourrait en citer cent autres et tous reviennent à prouver que si l'Allemagne en vingt-cinq ans est arrivée à nous battre sur presque tous les marchés de l'Europe, et si elle menace l'Angleterre de sa concurrence, c'est qu'elle est en réalité un *immense syndicat* où l'autorité, quelle qu'elle soit, reste toujours respectée.

Tout comme en 1870, ses victoires pacifiques d'aujourd'hui sont remportées non par la bravoure ou l'audace individuelles, mais par la discipline et l'esprit organisateur.

Elles sont dues à ses armées encore plus qu'à ses soldats.

Je ne cherche pas le salut de notre nation dans la réforme de l'enseignemeut classique, ni même dans la décentralisation à outrance, bien que la vie provinciale, en reprenant de la saveur, doive arracher nos familles françaises à cette existence de forteresse capitonnée où trop souvent elles se retranchent.

Pour réveiller notre bourgeoisie de cette torpeur coupable, par laquelle elle compromet la fortune de la nation, il faudrait, si c'était possible, créer un gouvernement assez fort pour résister aux assauts du fonctionnarisme ; supprimer l'internat où les jeunes gens s'aveulissent et prennent l'horreur de la discipline, parce qu'ils la confondent désormais avec l'absence de liberté; élargir ainsi, éventrer si j'ose dire, cette unité rétrécie qu'est la famille française, tout en lui conservant ce charme qui compense et au delà toutes les richesses de Prusse; car je ne pense pas que la présence d'un enfant ou d'un étudiant étrangers à la famille viendrait troubler et détruire la lecture du soir, la causerie amicale, la broderie autour de la lampe. Cet élargissement de la famille française est le seul remède à la plaie de l'internat qui nous gangrène et émascule notre bourgeoisie.

Il faut enfin et surtout sortir de chez nous, non pas pour de grands voyages, je ne suis pas si ambitieux que cela, mais non pas non plus seulement pour aller au café faire sa partie ou lire son journal favori, Il faut s'éloigner du foyer, quoi qu'il en coûte, pour organiser de plus larges familles, pour vivre de la vie sociale, pour infuser à notre sang l'instinct d'association. (Ce n'est pas impossible puisqu'il est humain). Puis nous multiplierons les cercles d'ouvriers, les sociétés coopératives, les confréries entre gens du même métier.

Eh oui! les touring-clubs, les sociétés de gymnastique et les orphéons, dont les intellectuels sourient, font partie de notre salut.

Bénissons-les, si bruyants qu'ils soient, et souhaitons qu'ils croissent et multiplient.

Mais c'est surtout la mère de famille qui doit sortir plus souvent de son intérieur, non pas pour aller potiner chez la voisine, mais pour s'intéresser davantage aux choses de la cité et à celles de la patrie.

Notre femme française, spirituelle et pratique, charmeuse et aimante tout à la fois, que l'on juge trop souvent au dehors d'après quelques poupées vicieuses, la femme française, notre mère, qui a su mettre de l'amour dans ces petites choses dont notre enfance s'est composée, notre héroïque femme de France qui, rien qu'en se donnant et en s'oubliant avec simplicité pour les siens, a doté notre race d'une vertu que d'autres n'ont jamais connue : l'abnégation de soi-même à certains moments de l'histoire, notre divine, notre adorable mère de famille pour qui nous n'aurons jamais assez de larmes reconnaissantes, — c'est elle qui doit pousser l'enfant hors du nid, au lieu de le retenir contre elle tout frileusement serré. Et puisque les gens du peuple, où se recrute sans cesse la bourgeoisie de demain, n'ont pas de salons, créons-en pour eux, où nous les laisserons en toute liberté s'amuser aux jeux qui leur plaisent, poussons-les à se réunir en sociétés, par elles-mêmes peut-être parfaitement ridicules, mais où ils puiseront, sans s'en douter, les vertus sociales nécessaires à la conservation de la race.

Conclusion.

Chez l'Allemand du Nord, plus près que nous de la glèbe sur laquelle pendant des siècles ses ancêtres se sont courbés, les deux instincts primordiaux qui fournissent la substance de toute activité animale, l'instinct de conservation (avec ses corollaires humains, l'amour du gain, l'avarice) et l'instinct de reproduction s'affirment, plus que chez nous, puissants et vivaces. Malgré le ferment désorganisateur que les grandes villes contiennent et propagent, l'humanité prussienne s'est maintenue, dans la grande majorité de ses membres, primitive, près de la nature, sans vices et sans vertus compliqués. On chercherait en vain dans la masse compacte des paysans du Brandebourg et des ouvriers berlinois le travail des civilisations fatiguées qui s'efforcent vers des sensations nouvelles, vers des plaisirs rares ou violents, et qui tombent parfois au vice à force d'être blasées. Sur cette activité vigoureuse et calme, pour qui la bière est devenue un régulateur artificiel, les conquêtes ou les déficits de l'humanité moderne ont glissé sans laisser d'empreintes profondes. Le christianisme s'est transformé chez ce peuple en une religion de combat qui vient renforcer l'énergie de l'activité primitive. L'éducation qu'il reçoit dresse l'Allemand dès son enfance à la lutte. Son intelligence s'est développée dans un sens pratique, positif, dans une direction rectiligne. A la tête des nations européennes, par son respect de la discipline et par son esprit d'association, la Prusse, en faisant marcher l'humanité vers des vertus sociales, en élargissant

la famille, jusqu'à la fondre en partie dans la vie de la Cité, reste sans aucun doute fidèle à une mission civilisatrice. Elle a un rôle tout assigné dans l'histoire et peut-être, sans s'en apercevoir, obéit en quelque mesure à l'axiome fameux : « Agis de manière que ton action puisse être prise comme règle universelle. »

Mais (et c'est ce qui, à mon gré, balance tous ces avantages, ce qui enlève à la Prusse le droit de prétendre mener l'humanité vers le but) l'Allemand du Nord ne s'est laissé pénétrer ni par les mœurs latines ni par la morale chrétienne. Il n'a pas appris, à mon sens, à faire des haltes dans la vie pour la revêtir de beauté et la rendre humainement supérieure. La famille, chez ce peuple, est un instrument de travail admirable, plutôt qu'un repos et un réconfort. L'art et le dévoûment qui ont fleuri et prospéreront encore, chez les Germains du Sud, l'art et le dévoûment par lesquels l'homme efface en lui tout vestige de vie animale et s'élève peu à peu à la vie divine de beauté et de bonté, sont trop étrangers aux Prussiens ; le don quichottisme politique qui nous enflamme pour les faibles et les souffrants, le culte des idées générales et des sentiments généreux qui, chez nous, a déchaîné des batailles mais aussi suscité des exaltations, en un mot tout ce qui dote l'existence d'une valeur absolue, tout ce qui compose l'humanité supérieure, en marche vers Dieu et la rend indépendante de l'argent, du hasard, des honneurs et des victoires en un mot toutes les vertus largement humaines sont en France, même à cette heure d'éclipse et de doute découragé, plus répandues, plus prônées et plus pratiquées que dans l'Allemagne du Nord.

Le système bismarckien, dans la politique, la course à l'argent dans la vie commune, joints à l'irruption, dans l'arène intellectuelle et sur le terrain économique, de masses profondes émancipées d'hier, sont en train de faire mourir peu à peu la vieille Allemagne idéaliste des petites cours ou des républiques indépendantes. La Bavière et les pays rhénans se débattent sous cette étreinte. Les annexés de race étrangère, polonais, français et danois, souffrent encore davantage de l'étau dans lequel l'esprit prussien les resserre. Le dernier de la grande lignée des métaphysiciens allemands parle dans le désert, et aucun disciple ne s'égare près de lui pour l'écouter et le comprendre...

Il faudrait pour le salut matériel de la France et pour la grandeur morale de l'Allemagne sinon une réconciliation solennelle, du moins un échange constant d'idées et de sentiments, où toutes deux se donneraient le meilleur de leur cœur et de leur pensée. Nous apprendrions à sa rude école la discipline dans l'action et l'organisation de la vie sociale ; les Allemands nous emprunteraient, en même temps qu'un peu d'ironie, l'élégance, la politesse et le sentiment de l'art, qui font la vie belle et noble, dans la famille et dans la cité, et peut-être aussi plus tard l'élan de l'amour désintéressé plus efficace parfois pour augmenter la force d'une nation que les obus et les mitrailleuses, plus nécessaire en tout cas pour s'élancer au dehors quand les civilisations vieillies ne seront plus que des demeures croulantes.

Charles Bonnefon.



Henrik Ibsen.
...ent élevé tout récemment à Christiania ... honneur du plus illustre des poètes scan-...ves.

SUR LES HAUTEURS (1)

I

Maintenant le bissac jeté sur l'épaule,
et la carabine chargée à la main,
et le poële fermé et la porte close
avec la chevillette et la traverse d'osier,
puis entré chez ma vieille mère
dans la maisonnette contigue, —
une poignée de main pour adieu, — un mot. —
« Tel je pars, tel je reviendrai, —
en attendant – la paix de Dieu soit avec toi ! »

Le chemin étroit monte en serpentant,
il conduit dans la forêt ;
mais derrière moi s'étend le froid et la vallée
dans la clarté brumeuse de la lune.
Je longeai le mur de mon voisin, —
comme la ferme était silencieuse !
Mais tout contre la barrière, sous un mérisier
[à grappes,
on aurait dit un bruissément de feuilles sur une
[guimpe plissée, (2)
cela rendait un son léger et doux.

Elle était là en guimpe blanche,
et me souhaita le bonsoir ;
elle était aussi charmante, elle était aussi jolie,
aussi fraîche qu'une fleur de montagne.
Elle riait d'un œil, et de l'autre
elle se moquait tout doucement ! —
Je ris comme elle, et d'un bond
je fus à la barrière à son côté,
mais alors ses yeux devinrent humides.

Je passai mon bras autour de sa taille,
et elle rougit et pâlit ;
je l'appelai ma femme,

(1) « Vidderne », proprement plateaux mornes et désolés, hauts de mille à quinze cents mètres, qui couvrent presque toute la Norvège.

(2) Bruit produit par les ornements en filigrane, ayant la forme de feuilles ou de volves, que les femmes portent sur les cheveux ou sur la poitrine.

Ce poème, qui est le résumé de la doctrine du renoncement d'Ibsen, fut écrit par lui aux environs de 1864, *un peu avant son départ pour l'Italie. Il avait alors* 36 *ans ; il était pauvre, incompris, persécuté. Il dit adieu à la société hypocrite et enfoncée dans la matière qui habite les plaines et les sommets, pour respirer plus librement et, détaché de tout lien terrestre, vivre uniquement dans le monde des idées.*

et son sein s'abaissa et se souleva.
Je jurai que maintenant — maintenant elle était à moi
entièrement — non un peu — non à demi — !
Elle regardait son soulier — je crois, —
les feuilles faisaient du bruit sur la guimpe :
elle tremblait, en effet.

Elle me pria bien gentiment, et je détachai mon bras,
et la plaisanterie reprit son train ;
mais mon cœur faisait tic tac,
mon esprit était bouleversée, la tête me tournait; —
je la priai bien gentiment, et elle se tut, –
nous nous en allâmes, tous deux ;
il me sembla que l'on chantait sur la colline,
que les elfes, les ondins et les sylphes
riaient sous la feuillée.

Le chemin étroit conduisait en haut,
il conduisait dans la forêt ;
mais en bas s'étendaient le fjord et la vallée
dans la clarté brumeuse de la lune.
Je m'assis tout brûlant, elle s'assit toute pâle
sur le bord même de la roche escarpée ;
nous nous parlions à l'oreille dans la nuit étouffante, —
j'ignore moi-même comment cela se fit,
mais je sais que ma tête était en feu.

Je passai mon bras autour de sa taille,
elle reposa sur mon sein, —
ainsi je me fiançai à ma jeune femme,
tandis que les ondins chantaient dans la nuit ;
si les sylphes rirent, quand elle fut à moi,
je n'en ai qu'un demi souvenir ; —
le ricanement des lutins ne m'effraya pas, —
je ne vis qu'une chose, elle était timide et jolie,
et je la sentis trembler.

II

J'étais couché sur le rocher tourné vers le sud,
et voyais les premiers rayons du soleil ;
sur le fond s'étendait un voile d'ombre,
tandis que les névés et les glaciers étaient en feu.
La maison rouge, à mère et à moi,
de là-haut je la vois ;
là elle a peiné, là elle a lutté,
là, comme mon âme était vigoureuse et libre, —
Dieu sait ce qu'elle est devenue !

Elle est levée déjà ; un panache de fumée
monte, je crois,
à la buanderie avec le linge blanc
il me semble qu'elle va.
Oui, fais ta besogne accoutumée,
Dieu te bénisse pour cela !
Chez le renne sur la montagne sauvage
je vais chercher une belle peau pour toi,
et d'autres pour ma fiancée !

Mais ou est-*elle* ? Elle voyage certainement
dans le vaste champ des rêves.
Ne te rappelle rien de la dernière rencontre,
rêves-en, si tu veux !
Mais si tu es éveillée, arrache-la
de ta mémoire, ainsi je fais.
Sois sans crainte, tu es ma charmante fiancée,
tisse la toile et cous ta robe nuptiale,
court est le chemin de notre église !

Il semble pénible d'être séparé
de l'âme d'une personne chérie ; —
mais le désir est un bain purifiant,
il me donne la santé,
Me voici comme ranimé,
Comme mon sang est rafraîchi maintenant ! —
Une vie, incomplète — de plus de moitié,
une vie partagée en fautes et repentirs,
je la foule aux pieds.

Toutes les voluptés des ténèbres, tous les appétits déré- [glés
sont chassés de mon esprit ;
quelle vigueur je me sens, comme je me trouve près
de moi-même et de mon Dieu !
un regard sur le coteau et le fjord,
sur la cime des pins, —
puis dans la montagne sur les traces du renne ; —
adieu, ma femme ! La paix de Dieu soit avec toi, mère !
Et maintenant sur les hauteurs !

III

Les nuages bas sont en feu au couchant,
la crête de la montagne est embrasée ;
mais le reste de la vallée
est couvert d'une tente de brouillard.

Appesantis étaient mes yeux, et las mes pieds,
et pensif mon esprit;
mais sur le flanc de la roche escarpée, où j'étais,
il y avait une bruyère, d'un rouge de sang,
et tremblante au vent du soir.

Je cueillis un rameau à la touffe de bruyère,
et l'attachai à mon chapeau;
derrière moi, tout près, était un maigre buisson,
je me couchai là à l'abri cette nuit.
Et des pensées allaient et venaient,
comme des gens sur le chemin de l'église,
elles s'assemblaient et promenaient leurs regards de tous [côtés,
elles tenaient audience et rendaient leur arrêt,
et s'éloignaient sans le moindre bruit.

Si j'étais près de toi en ce moment,
fleur que j'ai cueillie hier, —
je me coucherais comme un chien fidèle
sur le bord de ta robe.
Je me baignerais dans tes yeux.
J'y laverais mon âme;
le troll, qui a ensorcelé mon esprit
hier soir à la barrière de ton père,
je le tuerais par mes moqueries.

Je me relevai triomphant et adressai
une prière ailée à Dieu :
que le soleil illumine la suite entière
de tes jours, ma radieuse fiancée!
Mais non, *cela* est trop peu pour ma force,
cela est trop peu pour ma jeunesse;
je sais et veux une œuvre meilleure;
aussi, Dieu, prends acte de ma prière :
fais pénible le sentier de sa vie!

Enfle le fleuve, et, où qu'elle aille,
fais la passerelle étroite et glissante;
que les pierres écorchent son pied;
fais abrupt le chemin du saeter (1);
je la soulèverai sur mes bras
à travers le torrent débordé;
je lui ferai un siège sur mon sein; —
Que quelqu'un tente de lui causer de la peine,
ce sera affaire à régler entre nous!

(1) Huttes au milieu des montagnes où, pendant les mois d'été, habitent les gens des fermes qui conduisent leur bétail au pâturage.

IV

De loin au sud il est venu,
venu sur la face des eaux ;
des pensées muettes entourent son front
pareilles aux rayons d'une aurore boréale.

Les larmes jouent dans son rire,
ses lèvres parlent tout en se taisant,
mais de quoi ? J'ai moins de peine à comprendre
la chanson du vent dans les bois et les monts.

J'en ai peur, son œil froid
a une profondeur aussi insondable
que celle du lac bleu sombre, alimenté
par le sein du haut glacier qui l'emprisonne.

Des pensées passent, semblables à des oiseaux au vol lourd
qui rasent lentement le miroir des eaux ;
elles s'amassent bientôt comme une tourmente de neige, —
mets-toi en sûreté, — cargue la voile !

Au milieu des hauteurs nous nous sommes rencontrés.
moi avec une carabine, lui avec des chiens ;
entre nous fut conclu un pacte
que je romprais, si je pouvais,

Pourquoi suis-je resté auprès de lui ?
Maintes fois j'ai désiré le quitter,
je crois à présent qu'il m'a ravi
jusqu'à la faculté de *vouloir* !

V

« Pourquoi soupires-tu, le soir
après la chaumière de ta mère en bas ?
Dormais-tu mieux sous la couverture fourrée
que sur la terre brune de la hauteur ? »

Au logis, assise sur le pied de son lit,
ma vieille mère, avec moi et le chat,
filait et chantait, jusqu'à ce que la troupe des rêves
m'emmenât m'ébattre dans la nuit (1).

« Rêver, rêver, — pourquoi rêver ?
Crois-moi, l'action journalière vaut mieux.
Mieux vaut vider les marais de la vie
que de sommeiller parmi les ancêtres défunts ! »

(1) Comparer *Peer Gynt*, acte quatriéme.

« Sur la hauteur fuit le renne;
poursuis-le dans le vent et l'humidité ! —
Cela vaut mieux que de défricher
le maigre sol pierreux là-bas ! »

Mais j'entends retentir la cloche
de l'église, sur la langue de terre !
« Laisse-la retentir, laisse-la sonner,
le chant de la cascade à un meilleur son ! »

Ma vieille mère et *elle* se rendent
à l'église, leur livre de prières enveloppé dans la mante
« Crois-moi, homme, tu peux faire
mieux qu'user le loquet de l'église ! »

L'orgue chante en dedans de la grille;
les cierges brûlent sur l'autel.
« La tempête chante mieux autour des sommets,
Le soleil brille mieux sur les neiges amoncelées ! »

Eh ! bien, va ! Dans le vent et l'humidité
sur les blanches vagues des hauteurs !
Suivra le sentier de l'église
qui voudra, — je ne lui tiendrai pas compagnie !

VI

Voici l'automne; écoute les clochettes
du dernier troupeau qui descend de la montagne !
C'en est fait pour lui de la liberté des hauteurs,
il va vivre de nouveau — dans l'étable !

Bientôt les tapis de l'hiver aux plis nombreux
seront suspendus aux parois de la roche escarpée;
bientôt tous les sentiers seront obstrués, —
il faut que je retourne chez moi.

Chez moi ? Ai-je donc *là* mon chez moi,
où mon esprit ne voyage plus ?
Depuis longtemps *il* m'a appris à oublier,
j'ai appris moi-même à m'endurcir.

L'action journalière est insignifiante,
comme on en accomplit là-bas;
ici mes pensées sont devenues fortes,
hors des hauteurs je ne puis que végéter.

Dans le sacter solitaire
je ramasse toute mon abondante chasse;
là, il y a un banc et un âtre,
mes pensées sont libres comme l'air.

Là, les lutins jouent dans la nuit,
un chasseur prudent évente le danger.
Il m'a donné le chapeau magique ;
je puis être, mais je serai vainqueur !

La vie d'hiver sur les hauteurs sauvages
trempe les pensées veules, —
des contes sur le ramage des oiseaux
ne font pas battre maladivement les veines.

Quand au printemps je serai trempé,
j'irai les chercher toutes les deux dans la vallée. —
je les arracherai à la peine journalière,
je les ferai asseoir dans la salle de la montagne.

Je leur enseignerai mon savoir nouveau,
j'exciterai leurs rires sur le chez soi ;
bientôt la vie sur les hauteurs
au milieu des glaces leur deviendra familière.

VII

Je suis resté ici durant des semaines, —
je ne puis supporter la solitude :
lutter contre ses souvenirs consume les forces,
il faut que je redescende vers les êtres chéris.

Un seul jour, puis je quitterai
mère et elle et remonterai, —
vers mes hauts royaumes,
qui, au printemps, nous contiendront tous trois.

Il faut que je parte ; — oh ! la neige tombe à flocons !
J'y ai songé un peu trop tard.
Le vent d'hiver rase les hauteurs, —
maintenant tous les sentiers sont obstrués.

VIII

Des semaines passèrent et je remportai la victoire sur moi-même,
la nostalgie ne fit jamais entendre sa voix ;
un manteau de glace recouvrait de ses plis ruisseau et rivières,
la lune en son plein se tenait au-dessus de la voûte du névé,
et les étoiles brillaient grandes.

J'avais trop de vigueur pour rester assis, rêveur,
dans la hutte, quand le jour tombait ;
mes pensées comme moi nous sommes à l'étroit dans une cage,
je chassai sur la hauteur ; enfin, la roche tombant brusquement
m'arrêta à l'extrémité de la montagne.

Dans l'abîme béant la vallée s'étendait silencieuse ;
alors un son s'éleva de la langue de terre ! —
Je prêtai l'oreille. — c'étaient des accents doux et tendres ;
où avais-je déjà entendu jouer cet air ? —
Je reconnus alors le bruit des cloches !

On sonnait la fête de Noël
avec les vieilles cloches du pays natal.
Une lumière paraît derrière la barrière de mon voisin,
de la maison de ma mère vient une lueur
qui évoque mes souvenirs et m'attire étrangement.

Le chez moi avec toute sa misérable existence
devient un conte enrichi d'illustrations !
Ici, en haut, la vaste étendue des plateaux mornes.
là-bas, j'avais mère et femme, —
elles, du moins, je devais les désirer.

Alors partit derrière moi un rire bref et sec ;
c'était le chasseur étranger.
Il avait entendu ma pensée sans paroles :
« Mon jeune ami est ému, ce me semble, —
ah ! oui, la chaumière domestique ! »

Et de nouveau j'eus le bras trempé,
et je sentis qu'il était fort ;
l'air des hauteurs rafraîchit ma poitrine,
jamais plus elle ne palpitera violemment
pour un signe d'appel de Noël !

Alors la cour et le toit s'éclairèrent
vis-à-vis de la maison de ma mère ;
ce fut d'abord comme la lueur vague d'un jour d'hiver,
puis la fumée se roula en lourds tourbillons,
vint ensuite la flamme rouge.

Le ciel était illuminé, les murs flambaient, crépitaient, s'écrou-[laient ;
je poussai dans la nuit un cri d'angoisse ;
mais le chasseur me réconforta « Pourquoi ce trouble ?
Ce qui brûle, qu'est-ce qu'autre chose que la vieille maison,
avec la bière de Noël et le chat ? »

Ce qu'il disait dans ma détresse était si sensé
que j'en avais presque le frisson ;
il montrait l'effet produit par l'éclat des flammes,
répandu sur la lumière des rayons de la lune,
pour éclairer doublement la nuit.

Il regardait par le creux de sa main
pour se donner plus de perspective ;

alors un chant se fit entendre au-dessus de la montagne et du névé,
alors je le compris clairement, l'âme de ma mère
était remise aux mains des anges :

« Tu as accompli sans bruit ta tâche, sans bruit tu as souffert,
sans bruit tu as cheminé dans la foule;
tout doucement nous t'emportons,
par-dessus les hauteurs vers la lumière et la paix,
vers les joies de Noël dans le ciel ! »

Le chasseur était parti et la lune s'était cachée ;
mon sang était brûlant et glacé, —
je portai sur la hauteur le poids de mon angoisse, —
mais je ne puis le nier, *il y avait* un effet
dans le double éclairage de la nuit !

IX

On était à la Saint-Jean,
l'air brûlant vibrait sur le plateau ;
les cloches sonnaient pour un mariage,
tout en bas des gens à cheval suivaient
à la file le chemin public.

On tirait des salves sur le pont de la grange de mon voisin.
il y avait des branches de bouleau à la barrière,
la cour était pleine de monde, je vous assure ;
peur moi, étendu sur le bord de la roche escarpée, je riais,
tandis que le vent emportait mes larmes brûlantes.

Je crus entendre une chanson moqueuse
et des rires ironiques,
il me sembla que des couplets satiriques montaient vers moi;
j'étais étendu sur le bord du précipice, j'arrachais la bruyère,
et me mordais la langue (1).

Ils partirent de la ferme à cheval, nombreux, dans leurs plus beaux [atours,
la fiancée était droite en selle,
ses longs cheveux bouclés flottaient sur ses épaules.
elle brillait, elle était resplendissante, — je la connaissais de reste
depuis le dernier soir dans la vallée.

Elle traversa le ruisseau au pas
tout à côté du fiancé. —
Alors mon cœur affligé recouvra sa liberté,
je sortais vainqueur du dernier combat,
je n'avais plus à souffrir.

(1) *Peer Gynt*, acte premier.

J'étais devant le précipice l'âme trempée,
et dominant la vie d'été.
Le cortège avait l'air d'un ruban flamboyant, —
je tenais devant mes yeux le creux de ma main
pour me donner plus de perspective.

Les coiffes flottantes, les guimpes éclatantes,
et les vestes rouges des hommes,
l'église avec le vin céleste de la bénédiction nuptiale,
la fiancée, si charmante, qui jadis fut mienne,
et le bonheur, mort pour moi, —

Je voyais tout cela réuni
du haut des sommets de la vie;
une lumière supérieure s'étendait sur ce spectacle, —
mais vraiment, cela maintenant est incompréhensible
pour qui, en bas, est mêlé à la tourbe.

Alors partit derrière moi un rire bref et sec,
c'était le chasseur étranger :
« Camarade, après ce que je viens d'entendre,
je vois que j'ai inutilement bouclé mon sac,
personne n'a besoin de moi ici ! »

Non, maintenant je suis homme à me tirer d'affaire moi-même,
merci néanmoins pour ta bonne intention;
le sang ne bout plus dans mes veines,
et je crois remarquer dans ma poitrine
toutes sortes de symptômes de pétrification.

J'ai bu le dernier suc fortifiant,
je n'ai plus froid sur la hauteur;
ma barque a coulé bas, mon arbre de vie s'est brisé, —
voyez donc le joli éclat de sa jupe rouge
à travers les troncs des bouleaux!

Ils galopent; voyez donc. ils ont
disparu au tournant de l'église.
Mon souvenir le plus charmant, vis heureuse!
pour une vue supérieure des choses.

Maintenant je suis trempé, j'obéis au commandement
qui m'enjoint de marcher par les sommets!
J'ai fini de vivre ma vie de plaine;
ici, sur les hauteurs, sont la liberté et Dieu,
là, en bas, les autres vont à tâtons.

HENRIK IBSEN.

Traduit par CH. DE BIGAULT DE CASANOVE.



Petites filles. Pastel par Mlle Breslau. (Musée du Luxembourg.)

L'ART DES FEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS EN FRANCE

Les femmes peintres et sculpteurs abondent. Elles ont leurs expositions particulières, et elles apportent aux Salons annuels un fort contingent d'œuvres. Malheureusement, la recrudescence d'énergie du féminisme actuel, qui se témoigne si bien en littérature et dans les questions sociologiques et morales, ne semble pas se manifester dans les beaux-arts. Si les hommes ont eu une peine infinie à s'évader des dogmatismes et du faux goût de l'Ecole pour parvenir à une vision libre, spontanée, sincère, à plus forte raison les femmes ont-elles une immense difficulté à s'affranchir des préceptes académiques. L'enseignement des Beaux-Arts demeure, pour les femmes, celui d'un « art d'agrément ». Le jeune homme peut, s'il fréquente néces-

sairement les cours d'Ecole, s'échapper les soirs et les dimanches pour courir les rues et les champs l'album à la main, noter les expressions, les types populaires, les mouvements imprévus de la vie, et revenir devant le modèle d'atelier avec une foule de sensations fraîches, le garantissant de l'atmosphère poncive et des dangereuses maximes néo-grecques ou néo-italiennes, qui, sous prétexte d'exalter le style, tuent le caractère. Mais la jeune fille, conduite aux cours Julian et reconduite avec ponctualité, tout juste autorisée à laver quelques aquarelles sur son bloc, à la plage ou à la ville d'eaux, sous l'œil maternel, et à esquisser quelques visages de parents ou d'amies, ou l'inévitable éventail, ne peut, en réalité, faire aucune étude sérieuse. Sur tout ce qu'elle essaie veillent les formules professorales et l'esprit bourgeois. Parvient-elle à exposer aux Salons, alors seulement, s'il est décidé qu'elle sera peintre et aura son atelier, peut-elle agir à sa guise et faire connaissance directe avec la vie. Mais il est bien rare qu'à ce moment-là elle n'ait pas été irrémédiablemedt faussée, écartée de la vraie direction de l'art, qu'une phrase récente d'Eugène Carrière résumait si noblement : « La transmission de la pensée par l'art, comme la transmission de la vie, est œuvre de passion et d'amour. » Une telle pensée, grave, sûre, issue d'une âme supérieure, ne peut s'imposer à une autre âme, si celle-ci ne s'est point lentement élaborée pendant des années de méditation, de douleur et d'émotion directe devant le spectacle moral et physique de l'existence. La femme bien moins tôt que l'homme, moins complètement et souvent presque jamais, trouve l'occasion de ce contact sans que sa vision soit soumise au kaléidoscope des préjugés et des formules. Il s'ensuit que la jeune fille née avec des dispositions pour le dessein ou la peinture est vouée à développer ces dispositions dans le sens de l'habileté que l'esprit professoral confond avec le talent. Elle est considérée d'avance comme une brillante recrue pour l'art académique. Le journal de Marie Bashkirtseff démontre avec une douloureuse évidence la manière dont les velléités d'une nature observatrice et d'une sensibilité nerveuse sont atrophiées par « le respect des maîtres » par la façon dont les professeurs transforment les visites aux musées, c'est-à-dire aux exemples laissés, en des séances d'hypnotisation intellectuelle où les morts paralysent les vivants, eux qui ne furent grands que pour avoir réagi contre la même tyrannie et avoir oublié les routes tracées, souvent en sautant le fossé latéral, pour tracer les leurs. Les imitations vinrent, qui recommencèrent à creuser à droite et à gauche un fossé nouveau — et

c'est ainsi que les poncifs se créent. On pousse les débutants dans les chemins successivement admis sur la carte de l'esthétique traditionnelle, et on les force à suivre en les terrorisant par la crainte de la chute au fossé symbolique. C'est le même



La Vierge consolatrice des infirmes, par Mme Besnard (Chapelle de Berck-Plage).

procédé pédagogique qui prévaut dans la transmission des idées morales, et l'évasion est encore plus malaisée à la femme qu'à l'homme. La dose d'opinions toutes faites qu'on lui impose est proportionnellement énorme auprès de celles dont un jeune

artiste a, passé vingt ans, le devoir urgent de se débarrasser en recommençant l'examen de tout ce qui lui fut enseigné, aux lueurs de sa lumière intérieure.

La visite aux expositions des femmes démontre surabondamment cette fâcheuse initiation à la vie par le mensonge des convenances, de l'élégance, du noble et du fini. Beaucoup ont compris que l'art n'est pas « d'agrément » et qu'on y exprime le plus profond de soi-même, bien souvent les rêves qu'on ne peut pas poursuivre dans la vie. Mais tout rêve est mesuré aux âmes selon leur qualité, et chez presque toutes les exposantes l'adresse, souvent remarquable, accentue la médiocrité d'expression, le manque de profondeur et d'intimité de ce qu'elles traitent. Même si elles dépassent l'enfantine aquarelle de pivoine ou de pensées pour s'attaquer à la figure et aux sujets, c'est avec mièvrerie, avec une inertie mentale curieusement décevante. On sent très bien que ce n'est pas le savoir-faire qui les trahit : elles en ont, et même trop, car elles sont très assimilatrices, et leur technique « truquée » par les recettes des professeurs, est au rebours du naturel et de la vision sincère. C'est une cohésion de formules qui souvent réussissent le trompe-l'œil. Et on peut bien dire que, dans un tableau entièrement fait avec des formules sans observation réelle de la vie, il peut y avoir une manière d'harmonie détestable qui donne l'apparence du savoir. Une nudité de M. Bouguereau me semble être l'exemple parfait de ce genre d'illusion. Le dessin des détails anatomiques est poussé au même point sur toute l'étendue, au contraire de ce que l'œil normal peut percevoir ; l'accumulation de ces détails paraît garantir la science, alors qu'en réalité ils sont accolés sur un fond plat, et qu'on ne sent jamais au-dessous la masse exacte, le volume du corps, c'est-à-dire le dessin des plans, le seul qui transpose la vie ; les chairs sont cireuses et les partage de l'ombre et de la lumière sont sans franchise ; les valeurs ne sont pas justes parce que l'éclairage est factice. On a devant soi une nymphe de cire peinte sur un fond laineux qui n'est même pas copié sur la nature, les herbes, ou même la mer dans la *Naissance de Vénus*, étant faites « de chic ». Mais il y a une continuelle illusion de science à cause du fini, du modelage par petites teintes. de ce que les bourgeois appellent « le fondu », empruntant avec une ironie inconsciente ce terme élogieux au vocabulaire de la charcuterie. Il y a cohérence dans les petits moyens. Eh ! bien, beaucoup de femmes ont acquis dans les académies ce genre de science, et elles y amplifient le goût natif des fillettes pour « les ouvrages » de tapisserie et de crochet. La

vie est absente de leurs portraits jolis, et même de leurs fleurs. Quant à leur idéologie, elle est mince. On est surpris de voir à quel point, même lorsqu'elles peignent des enfants ou des têtes rêveuses de jeunes filles, elles y mettent peu de féminité : les sentiments ne leur arrivent qu'à travers la convention, et c'est la convention qui se reproduit sur la toile. Aucune, presque,



Scène d'enfants (banlieue), par Mlle Hélène Dufau. (Copyright Manzi-Joyant Cᵉ.)

ne parvient à briser le moule, et pourtant on sent quelquefois qu'on est devant l'œuvre d'une femme essayant d'exprimer des réflexions psychologiques supérieures aux frivolités de paravent, et ayant efffeuré des rêves dignes de leur nom : mais la première éducation est la plus forte.

C'est ainsi que l'œuvre de Mlle Louise Abbema, par exemple, ne signifie point, malgré un don indéniable, un certain goût d'arrangement, une fantaisie agréable, un savoir suffisant pour

la sauver des colorations de sucreries et de fondants où se complaît sa peinture. C'est ainsi que Mme Madeleine Lemaire a mésusé de dons réels abondants et stérilisé un travail assidu. Elle aime la peinture, cela se sent pleinement dans ses fleurs, qui sont souvent d'une matière et d'un éclat de verre filé, mais souvent aussi d'un dessin exact et savant. Elle n'interprète pas, elle copie, mais avec attention et sentiment décoratif. Son grand portrait du dernier salon, d'une harmonie fausse et d'un arrangement pastiché, était à la fois manqué et plein de qualités, prouvait une artiste intelligente hantée par les beaux Français du XVIIIe, Nattier, Largillière. Mais elle les imitait dans les enrubanneries et non dans leur style large, leur sentiment profond de la réalité.

C'est ainsi enfin que Mme Elodie La Villette n'a pas su toucher de près à la vie, et que Mme Beaury-Sorel, qui a peint des portraits d'une pénétration réelle, n'a pas su éviter de confondre la lourdeur avec la robustesse, et s'affranchir de la massivité de M. Bonnat pour se référer au moins à celle de Courbet. O souvenir des gracieuses esquisses au pastel de la Rosalba, des adorables tableaux d'Elisabeth Vigée-Lebrun, des étonantes petites toiles d'Adélaïde des Vertus, dont j'évoque en écrivant un chef-d'œuvre, au musée de Marseille, d'une facture aussi osée, aussi sûre que celle de Besnard ! Souvenir enfin d'une morte plus récente, Eva Gonzalès, amie de Manet et de Renoir et femme de Henri Guérard l'aquafortiste, impressionniste éclatante et subtile ! Mais toutes celles-là sont des natures spontanées, réfractaires à l'Ecole, chercheuses, et imbues au plus haut degré de la pensée dominante de tout art vrai, la recherche du caractère, qui est le seul criterium de l'esthétique, ou tout au moins le plus résistant aux années.

Une femme contemporaine a été, grâce à cette idée, un des plus admirables peintres de la génération précédente. Berthe Morizot, dans le mouvement impressionniste, s'est fait une place large et splendide par l'originale sincérité de sa vision. Elle a su, entre Manet, Renoir et Degas, demeurer elle-même. Elle restera digne d'être considérée comme la première aquarelliste de ce temps, et l'un des peintres de l'enfant les plus complets et les plus expressifs qu'on ait vus. L'exposition posthume d'il y a six ans chez Durand-Ruel fut une révélation. Il y avait là des merveilles de notation spontanée, une étonnante justesse de valeurs, un sens absolu des atmosphères et de la mise en place, une maîtrise d'harmonies sourdes et tout cela était dû à la liberté de la perception de la vie par une femme qui fut d'ailleurs elle-même

une créature de beauté pénétrante et une âme élevée, intuitive,



La petite fille au chien blanc. Pastel par Mlle L. Breslau.

à qui nulle école, sinon celle de la vie, n'eût pu rien apprendre,

et si française, si vive, si sobrement élégante ! Berthe Morizot ne força point sa nature, elle resta femme et exprima des pensées et des sensations de féminité : ce fut l'un des secrets de son talent épanouissant ses petites toiles comme autant de fleurs, d'un éclat et d'une souplesse admirables. Elle peut être un exemple excellent à toutes les femmes-peintres. Mais elle ne



Intérieur, par Mme Marie Duhem.

cherchait pas la gloriole des expositions et des salons. Et c'est aussi une préoccupation à laquelle échappe une autre femme, américaine mais assidue aux expositions de Durand-Ruel, miss Mary Cassatt, une des rares personnalités que le grand Degas ait voulu reconnaître comme élèves. Miss Cassatt a peint quelques-uns des très beaux morceaux de ce temps, et réalisé une série d'estampes en couleurs qui peuvent être tenues pour des

chefs-d'œuvre du genre, et où la psychologie de la maternité est d'une variété et d'une profondeur impressionnantes.

*
* *

En dehors de la peinture essoufflée à la recherche du style, du joli, du succès mondain, quelques femmes aujourd'hui se réfèrent à la peinture et à la statuaire qui reflètent les impulsions de l'âme et s'inspirent de l'amour constant de la nature, en conservant le caractère propre de leur féminité, en n'essayant pas, par crainte de leur fadeur, de se guinder à la masculinisation si déplaisante et si alourdissante. Elles sont rares, mais leur œuvre vaut par l'extrême variété, par l'affirmation de tempéraments soucieux de rester eux-mêmes. Elles se rencontrent au hasard des cimaises dans les Salons, comme des preuves muettes de ce qu'une nature de femme peut donner malgré le préjugé courant, lorsqu'elle a su dès les premiers essais considérer le goût non comme l'assimilation des procédés mais comme le résultat direct de l'instinct cherchant l'harmonie en lui-même.

La plus équilibrée, la plus logicienne, la plus stricte de ces femmes artistes est certainement Mlle Louise Breslau. Elle expose depuis de longues années; elle a, à chaque Salon de la Société Nationale, un ensemble d'envois remarqués. Elève de Bastien-Lepage, elle est devenue, à force de travail, un de nos plus sérieux peintres d'expression. On peut regretter que les recherches d'atmosphère poursuivies par les impressionnistes ne l'aient pas sollicitée au point de la conduire au souci de l'enveloppe des demi-jours, de la subtilité, de la nuance dans les valeurs. Son dessin est un peu sec et sa couleur en est distincte; elle y semble souvent appliquée après coup, au lieu de faire chanter indissolublement l'âme des lignes, de donner la sensation des volumes par la seule qualité des tons. Mais, ce dessin du moins, est sûr, d'une science qui ne craint pas la simplification et qui ne s'amuse pas à tirer l'œil par le fignolage des détails. Mlle Breslau sait choisir les détails typiques, et elle sait parfaitement que l'art, c'est la science du choix. Elle dessine avec largeur, elle a l'intuition des attitudes naturelles, de la grâce cherchée dans l'instantanéité des mouvements. Elle n'ignore pas qu'elle a une facture un peu sèche, et elle sait faire de ce défaut, admis mais raisonné, une qualité et un caractère, en peignant de préférence des êtres aux corps grêles, aux visages fins, aux extrémités nerveuses, des fillettes, des demoiselles, des enfants dont les yeux sont aigus, dont la taille amenuisée révèle toute la formation organique de l'âge ingrat. Mlle Breslau

est un peintre psychologique de cet âge, un des plus exacts qu'on puisse rencontrer. Et, si le dessin l'emporte chez elle sur la couleur, qui le teinte plutot qu'elle ne le contient, du moins saitelle peindre avec un sens constant de l'harmonie. Elle excelle à trouver la tonalité juste d'une figure à contre jour, chose ratée par tant de peintres et que presque aucune femme ne comprend. (J'en ai fait maintes fois la curieuse remarque dans des expositions de femmes-peintres). Enfin, si la mise en cadre, chez cette artiste, n'a rien d'inattendu, du moins requiert-elle par le charme qui nait du vraisemblable et du simple. Mlle Breslau est une pastelliste remarquable et une portraitiste de grand et réel talent. Ses envois annuels arrêtent et reposent par leur distinction paisible et la discrète netteté de leur tenue, par tout ce qu'on y sent de science, de travail, de vérification de l'observation, d'amour de la vérité, d'aversion pour l'effet facile. Mlle Breslau est d'ailleurs une personnalité studieuse, indépendante, insoucieuse du monde et de la mode, qui aime profondément la peinture et a le don d'y exprimer la rêverie douce et grave, l'intimisme qui plait à sa nature.



L'abandon, par Mlle Claudel.

Mlle Juana Romani est, à la Société des Artistes Français, presque la seule femme qui fasse preuve de talent, dans une acception toute dissemblable. Elève de Henner et de Roybet, elle n'a retenu que le don d'enveloppement mystérieux du premier et a, fort heureusement, oublié en grande partie l'étalage

de faux savoir, la sécheresse, la lourdeur du second. Elle n'en a gardé qu'un certain goût pour les étoffes riches et les arrangements moyen-âgeux des figures dont les vêtements d'orfroi et de satin broché font valoir les chairs et les chevelures. Mlle Romani expose des séries de figures de femmes ainsi drapées, avec des nœuds à la Velasquez dans des ondes de cheveux d'or. La psychologie de ces visages est sommaire, ils sont de purs motifs à une symphonie de tonalités, mais cette symphonie est souvent exquise. Elle se joue dans un frémissement de lueurs nacrées à la Henner, dans ce froissement qui s'obtient en revenant avec de légers glacis transparents appliqués dans un même sens sur un beau ton de fond peint en pleine pâte solide, de façon à obtenir des consistances et des polissures d'émail. Le procédé est connu, mais Mlle Romani l'emploie avec une étonnante habileté. Elle a une manière grasse et riche, un don des passages de tons, un sens de l'éclat et de luxe que son maître Roybet est loin d'avoir. C'est une virtuose sachant à merveille faire valoir une note de lumière sur un ton froid, et harmoniser une gamme de demi-teintes sur une figure dont la chair semble pulpeuse comme celle d'un fruit ouvert. Enfin, elle a un sens réel de l'art décoratif et comprend très clairement qu'échapper au préjugé du fini en indiquant avec justesse, de façon qu'on ne voie pas tout, mais que tout y soit pourtant, c'est toucher à la suggestion, c'est-à-dire à l'un des signes de l'art durable. On peut dire de Mlle Romani qu'elle se répète, comme ses maîtres, qu'elle manque d'expression, qu'elle est trop adroite, qu'elle a une habileté de palette et une vision d'atelier. On peut souhaiter qu'elle se renouvelle, mais ce qu'on ne peut pas contester, c'est le charme riant et la sensation de peinture souple et luxueuse qu'on trouve en ses tableaux. Il y a là une générosité de coloris qui fait penser aux improvisations brillantes de Gaston La Touche, romantique renouvelé par l'impressionnisme, et le tempérament pictural de Mlle Romani est d'une énergie très rare chez les femmes, sans cependant s'alourdir de prétentions masculines. C'est bien de la peinture de femme à la vision sensuelle et chatoyante, se ressouvenant des beaux Italiens de la fin de la Renaissance, avec un souci louable de l'atmosphère symphonisant le thème central du tableau.

Mlle Maximilienne Guyon, beaucoup plus proche de Mlle Breslau, a un joli talent d'intimiste sérieuse. On a vu de Mlle Rongier un portrait de César Franck très savamment composé et plein d'expression, qui consacre un peintre. Il y avait au dernier Salon des Artistes Français un paysage de Mme Nanny Adam qui était une chose ravissante de couleur et de sentiment, un des

plus complets paysages de l'année. Mme Lucien Simon, femme du vigoureux et original peintre des scènes bretonnes, expose à la Société Nationale des portraits d'un ferme dessin, d'un sérieux caractère ; Mlle Mary Schwob a peint de très subtiles figures, d'une couleur et d'une harmonisation dont la distinction évite l'afféterie, et, enfin, j'en viens aux débuts exceptionnels et pleins de promesses de Mme Elisabeth Carrière-Delvolvé. Fille du grand peintre psychologue Eugène Carrière, elle transpose toutes ses émouvantes qualités d'enveloppement, tout son don de symphoniser les pénombres, dans de petits tableaux de fleurs où les pétales aux teintes chantantes et sourdes apparaissent noyés avec une douceur mystérieuse dans les transparences de l'eau, encloses aux vases que révèle seule la note du cristal ou du métal, comme un regard déclos dans l'obscurité. Voilà des fleurs qui n'ont aucun rapport, hélas! avec celles de Mme Lemaire et des exposantes de la Société des femmes peintres. Ce sont des fleurs qui vivent, qui



Portrait, par Mlle L. Breslau (Pastel).

sont vues avec amour par une âme autant que par un regard, et qui sont aussi construites, aussi expressives qu'une figure.

Et ce groupe de peintresses de vrai talent m'entraîne à évoquer encore deux autres. L'une est Mme Marie Duhem, femme du peintre rêveur et subtil Henri Duhem. Tous deux, intelligents, fins, parfaits connaisseurs d'art, de lettres et de musique, vivent à Douai et aiment l'atmosphère grise des villes du Nord, la poésie mélancolique qu'elles émanent. Mme Marie Duhem peint, dans des tonalités mordorées, cendreuses, pâles, d'un charme doux, des scènes d'intimité, de vieilles cours de couvents où se profile la silhouette noire, d'un style pur, des religieuses, des clos, des mails provinciaux, des lieux de solitude comme ce triste et attachant *Tour des Dames* du dernier Salon, comme ce préau d'école ou ce sous-bois versant ses ombres faibles sur la promenade blanche des nonnes, qu'on a vus aux Salons des récentes années. On n'a pas oublié le dessin des *Communiantes* que *La Revue* reproduisit naguère dans un article que je consacrais aux peintres d'intimité. Art pénétrant, automnal, plein d'âme et de pensée, art dont l'inspiration est puisée à même le cœur, art de paix et d'alanguissement, où pourtant la science des valeurs, des silhouettes, des harmonies n'est jamais sacrifiée à l'effet, art pleinement pictural, dont la simplification consciente se réfère à Puvis de Chavannes, comme s'y réfèrent également, mais avec moins de liberté, avec un souci trop littéral de traiter d'identiques sujets, les distingués tableaux décoratifs de Mlle Alix d'Anethan.

Et la seconde femme dont je voulais parler est Mlle Hélène Dufau. Elle débute à peine, et déjà les plus avisés critiques présagent en elle un peintre de haute valeur. Extrêmement travailleuse, Mlle Dufau a déjà beaucoup produit, et son nom s'est retrouvé maintes fois sous ma plume dans les articles d'art publiés ici. Elle a signé l'an dernier une illustration de *Basile et Sophia* qui est l'une des plus intelligentes qu'on puisse citer depuis longtemps. Pour illustrer avec précision, avec le souci de la reconstitution archéologique exacte, une œuvre aussi minutieusement évocatrice du monde byzantin, il eût fallu l'érudition patiente, l'autorité ethnologique d'un Rochegrosse, et les conditions de prix et de format du volume l'interdisaient, Mlle Dufau se borna à semer l'œuvre d'interprétations décoratives, qui ne prétendent pas à la vérité, et elles lui furent l'occasion d'affirmer une sérieuse originalité ornementale. Mais elle est avant tout un peintre, et un très beau peintre. Elle a le sens des plans, de l'animation, du pittoresque, comme en témoigne le tableau d'enfants jouant autour d'un chaland qu'on trouvera ici, et où

se sent l'influence des impressionnistes. Et elle a peint des nus absolument remarquables. Son tableau du Salon récent, *Rythme*, détonnait parmi les nudités académiques en honneur à la Société des Artistes Français. L'influence de Besnard s'y révélait très heureusement Il y avait là une joie captivante, dans cette symphonie de taches de soleil étincelant sur de jeunes terres et des massifs de fleurs, et l'entente des lignes était digne du titre. L'œuvre suffirait à consacrer un nom ; elle impose aux amateurs



Cérès (haut-relief céramique) et Tête (étude), par Mme Besnard.

d'art moderne le devoir de suivre soigneusement chaque année les progrès de Mlle Hélène Dufau. Il est dès maintenant certain qu'elle réunit toutes les qualités nécessaires pour aller très loin et devenir l'un des meilleurs peintres de sa belle génération. Elle a la franchise de touche, l'éclat, le goût de l'arrangement, et elle peut se permettre des fantaisies parce qu'elle les soutient d'un dessin par plans qui a précisément au plus haut point la puissance d'exprimer les volumes que je contestais précédemment au nu académique tel que l'entendent MM. Bouguereau ou Lefèvre. Il est consolant, édifiant et curieusement amusant de voir, auprès de ces célébrités professorales, une jeune fille presque débutante leur donner sans bruit une leçon complète de

science unie à la vie dans l'amour de la nature, par la seule force de la sincérité de la vision. Enfin, si en sculpture la réputation de Mme la duchesse d'Uzès, de Mme Clovis Hugues, de Mme Léon Berteaux, et même de Mme Syamour, malgré certains morceaux, doit se réclamer avant tout de la courtoisie pour éviter le désaveu du critique, il existe deux ou trois exemples de femmes sculpteurs pouvant hautement se réclamer de leur talent. L'une est Mme Cazin, veuve du regretté paysagiste, qui a créé une noble série d'œuvres auprès de celles de son mari. Et les deux autres sont Mme Charlotte Besnard et Mlle Camille Claudel.

Mme Besnard, femme du plus spontané créateur de la peinture contemporaine, a vécu parallèlement à lui toute une belle existence d'artiste. Fille d'un excellent sculpteur, Vital Dubray, et d'une miniaturiste qui a laissé un nom respecté dans son art, elle vécut longtemps en Angleterre en y faisant des bustes que recherchait l'aristocratie londonienne. Dès son mariage, elle joignit au double attrait de la beauté et de la claire intelligence, à l'ancien Salon, puis aux premiers Salons du Champ de Mars où Besnard exposa, l'intérêt d'une sculpture polychrome que tous les admirateurs du grand art se apprirent à aimer en même temps, dans l'atelier où des selles la dressaient auprès des chevalets. A cette époque, Mme Besnard créa des figurines, un portrait de sa fillette âgée de quatre ans, une cueilleuse de fruits en haut relief, des bustes, où la polychromie vive et riante se jouait sur une sculpture savante, souple, d'une allure libre, d'une spontanéité charmeuse. Puis elle fit des statues d'un style plus large, une baigneuse d'un modèle admirable, un saint François d'Assise énergique et sobre ; elle a récemment complété la décoration de la chapelle de Berck, due à son mari, par une belle statue de la Vierge miséricordieuse où rien n'est poncif, où tout respire l'intelligence et l'initiative artistique. Elle termine en ce moment un monument à Georges Rodenbach dont la pensée est touchante et harmonieuse. Dans tout cela vit le talent le plus sérieux, s'énonce avec autorité une nature de femme familière des plus logiques et des plus pures traditions d'art, véritablement sculpteur de race.

Mlle Camille Claudel, sœur de l'écrivain lyrique Paul Claudel, auteur de l'*Arbre* et de *Connaissance de l'Est* dont il a été parlé ici, partage les qualités de puissance tragique de son frère. Elle expose depuis dix ans des œuvres qui l'ont placée d'emblée au sociétariat de la Société Nationale et qui lui ont assuré le renom d'un des trois ou quatre sculpteurs que notre époque puisse revendiquer avec Roche, Bartholomé et Charpentier dans la

génération récente. Mlle Claudel a un don prestigieux de statuaire. C'est un des talents les plus énergiques, les plus serrés. les plus originaux qu'on puisse citer dans l'école française. Depuis sa *Valse*, si nerveusement entraînante, jusqu'à son admirable et étrange composition des trois petites femmes nues chuchotant avec mystère dans un angle de rocher, vues au Salon, il y a quatre ou cinq ans, jusqu'à ses bustes si vigoureusement modelés, elle a donné des preuves de volonté, de science, et de haute intellectualité. Elle comprend pleinement tout le sens silencieux de la matière, bronze ou marbre, et elle y fouille avec une violence exceptionnelle des figures tourmentées, rugueuses, crispées, puissantes, qui ne ressemblent à celles d'aucun sculpteur et qui frémissent d'une vitalité fiévreuse. Un tel art saisit l'âme par la profonde intensité de son affirmation. Lorraine, de robuste race agreste, Mlle Claudel est une solitaire jeune femme au visage simple et fin, éclairé par deux yeux d'une bleuité claire, où se réfléchit la faculté maîtresse de la contemplation, et elle porte en elle et sur elle toute l'annonce du monde de créatures passionnées ou méditatives qu'elle engendre. Comme son frère, elle enclôt des rêves singuliers, des visions d'un lyrisme exceptionnel, outrancier, austère, dans une forme décorative aussi savante qu'osée. On a dit de Mlle Claudel qu'elle



Saint François d'Assise, par Mme Besnard.

avait plus que du talent, une lueur de génialité : c'est probablement vrai. Il flotte autour de ses œuvres une sorte d'atmosphère mentale qui y ressemble, et leur aspect abrupt, leur silhouette fruste, imposée là avec une magnifique lourdeur, avec la noble brutalité du bronze et de la pierre pesant de tout le poids de leur façonnement aux grands plans, tout y dégage l'esprit de la matière avec cette aisance qui est le propre de l'inspiration planante. C'est de la sculpture héroïque ; Mlle Claudel est la femme artiste la plus considérable de l'heure présente.

Et ces quelques noms, minorité infime dans la débauche de production foisonnante qui envahit l'époque, sont les seuls à retenir, mais ils ne le cèdent à aucun nom masculin. A eux seuls ils prouvent que l'initiation de la femme aux plus purs secrets des beaux-arts est une question de refonte de l'enseignement, que le préjugé de l'infériorité de la femme se réduit là, et qu'en réalité la seule notion qui reste debout dans le fatras des arguties esthétiques, c'est celle de la sincérité, de la recherche du caractère, au-dessus de la recherche des procédés.

Camille Mauclair.



La Tour des dames, par Mme Marie Duhem.

LE SENTIMENT DE LA PEUR

La peur a été souvent décrite par les psychologues, par les conteurs, par les médecins. Il ne s'agit donc pas ici de reprendre un travail tant de fois et parfois si bien exécuté. Nous voudrions seulement étudier la peur d'un point de vue spécial. On s'est presque toujours borné, soit à analyser le trouble mental de la peur, soit à la rattacher aux modifications organiques qui l'accompagnent, et qui, pour quelques auteurs, la constituent. Nous voudrions, tout en nous appuyant sur les résultats solides de ces études, chercher la *cause psychologique de la peur*, c'est-à-dire chercher quelle est l'idée ou l'image ou l'état d'esprit quelconque qui provoque la peur.

I

La peur est un état très complexe : Elle est, d'abord, une émotion douloureuse, une souffrance — et une des plus torturantes : qu'on se rappelle la peur d'une opération de chirurgie, la peur d'une nouvelle fatale, ou tout simplement la peur du voleur, de l'assassin, de la nuit silencieuse et solitaire, dès que le silence craque ou que la solitude semble vivre. — La peur est aussi une *tendance*, ou plutôt un conflit de tendances. C'est une tendance à fuir, impétueuse, souvent irrésistible ; et c'est en même temps une tendance à se tenir coi, à se tapir, à se terrer. (Ces deux tendances ont, si l'on veut se placer au point de vue de l'évolution, leur origine visible dans l'animalité.) C'est aussi un effort pour se préparer, pour s'adapter au danger : il se produit dans tout notre être une ébauche de l'attitude, des gestes, des actes que nous opposerons au danger. Avoir peur, c'est se préparer instinctivement à fuir ou à se débattre. — Enfin, il y a, dans la peur, une *pensée*, une image plus ou moins obsédante : par exemple l'idée de l'opération à subir, de la nouvelle fatale à recevoir, etc...

Tel est l'état mental qu'on appelle la peur. Quelle en est la cause ?

Il y a lieu de distinguer la cause immédiate, qui est physiolo-

gique — et la cause médiate, la cause initiale, qui est psychologique.

La cause immédiate de la peur semble bien avoir son siège dans l'organisme. Le *sentiment* de la peur est produit par une perturbation générale du corps : notre cœur bat plus fort, notre gorge se serre et se dessèche, nous tremblons, nos membres sont presque paralysés, nos viscères se contractent. C'est ce trouble profond du corps qui crée dans la conscience la peur — émotion. — Cette vérité résulte des travaux importants de W. James, de Lange, de M. Ribot, de M. Dumas sur les émotions.

Il n'est peut être pas inutile de résumer très brièvement cette conception récente des émotions, en l'appliquant spécialement à la peur. Voici en quoi elle consiste. Nous nous figurons d'ordinaire que la peur est un *sentiment*, un état de l'âme, qui produit certains *effets* physiques, battements de cœur, tremblements, etc. C'est là l'opinion du vulgaire ; c'est là aussi l'opinion de presque tous les psychologues classiques. Or, d'après la doctrine nouvelle, c'est là une très inexacte expression des faits. Ce qu'il faut dire, c'est que la peur est *constituée* par ce trouble corporel ; elle n'est que la conscience de ce trouble. Les battements de cœur, les tremblements, etc..., ne sont pas les *effets* de la peur ; ils en sont les éléments. Avoir peur c'est sentir toutes ces réactions physiques : rien de plus. Il n'y a pas un fait vague : le sentiment, qui serait *suivi* des phénomènes corporels ; il y a les phénomènes corporels, dont le retentissement dans la conscience s'appelle la peur. — En d'autres termes, imaginer un homme qui aurait peur, mais dont le cœur resterait calme, dont les membres resteraient fermes et dociles, dont les viscères resteraient normaux, c'est précisément contradictoire ; car cet homme-là n'aurait pas peur.

L'ordre réel des faits n'est donc pas celui qu'on croit d'ordinaire : 1° vision d'un danger ; 2° émotion ; 3° trouble corporel, l'ordre réel est le suivant : 1° vision d'un danger ; 2° trouble corporel ; 3° émotion ; ou, si l'on préfère : 1° vision d'un danger ; 2° trouble corporel et mental à la fois, qu'on appelle émotion de la peur.

La question que nous posons est dès lors la suivante : quelle est la cause qui produit ce trouble physique qui lui même crée la peur ? Il doit y avoir quelque antécédent constant : quel est-il ?

Très évidemment, cette cause est en nous et non hors de nous ; il suffit, pour s'en convaincre, d'une simple réflexion : le danger le plus grave, le plus imminent, s'il est ignoré, ne provoque

aucune peur. La cause de la peur est donc nécessairement une pensée; c'est une cause psychologique; quelle est-elle?

Il ne faudrait pas croire non plus qu'on puisse se contenter de dire que c'est l'*idée d'un danger*. Car c'est précisément ce mot *danger* dont il faut déterminer le sens. Est-ce l'idée d'une souffrance, est-ce l'idée de la mort, est-ce l'idée d'un dommage quelconque ? Nous n'en savons rien, et nous devons chercher à le savoir.

Quelle est donc l'espèce de pensée, d'image, qui amène le trouble complexe de la peur ?

Nous pouvons établir tout d'abord que la peur est toujours provoquée par une *attente*.

En effet, la simple *image*, même très vive, d'un accident, ne suffit pas pour qu'il y ait peur. Par exemple, en chemin de fer, j'imagine la catastrophe, et je reste à peu près froid, si la marche du train est normale. De même, je puis imaginer une opération chirurgicale subie par moi, sans éprouver, à proprement parler, de peur.

Donc ce n'est pas une simple image qui est la cause de la peur. C'est beaucoup plutôt une attente. Reprenons l'exemple précédent. En chemin de fer, je me trouve, à un certain moment, penser à une catastrophe possible ; je l'imagine, même vivement; je n'ai pas peur. Supposons maintenant que le train s'arrête en pleine voie; nous savons qu'un train rapide est derrière nous, à quelques minutes d'intervalle ; tout à coup nous entendons un roulement puissant qui se rapproche et qui semble venir derrière nous : la peur, la vraie peur nous étreint. Qu'y a-t-il de nouveau ? Tout simplement ceci : au lieu d'une simple image, il y a en nous une *attente*; de seconde en seconde, nous nous attendons à la formidable secousse, notre corps s'arc-boute pour la recevoir. Telle est la peur.

Dans les cas les plus variés, on retrouverait cet élément. Le *trac* de l'orateur, c'est l'attente du moment où il paraîtra devant le public. Ce qui le prouve bien, c'est que, ce moment arrivé, et l'orateur étant maintenant face à face avec le danger, très fréquemment le *trac* cesse. — La nuit, dans une maison isolée, quand un craquement brusque nous réveille, la peur, c'est l'attente d'un bruit nouveau, décisif. — La peur de la tempête, en mer, c'est l'attente, de seconde en seconde, de la vague énorme qui peut-être arrive, et qui va ébranler ou engloutir le navire. — Le cas typique de la peur, c'est dans *le Puits et le Pendule* d'Edgar Poë qu'il faut le chercher : un condamné, au fond d'un des puits de l'Inquisition, assistant à la descente graduée —

pouce par pouce — ligne par ligne — d'un pendule tranchant, jusqu'au moment où il est « éventé par le souffle âcre du pendule » et où « l'odeur de l'acier aiguisé s'introduit dans ses narines ».

Ainsi la cause de la peur est une certaine attente : l'attente de quoi ?

II

Pour répondre à cette question, il est naturel de classer, aussi simplement que possible, les cas de peur. Nous chercherons ensuite s'il n'y a pas quelque chose de commun à tous ces cas.

Il me semble que tous les cas de peur peuvent se ramener à quatre types principaux : la peur de la mort — la peur de l'inconnu — la peur des souffrances physiques — la peur des émotions.

Un grand nombre de cas peuvent se ramener à la peur de la mort : par exemple la peur des maladies, la peur des accidents, la peur de l'assassinat, la peur du chloroforme, la peur d'un naufrage. Dans tous ces cas, c'est l'instinct de conservation qui est directement mis en jeu. Il s'agit d'événements qui menacent ou semblent menacer la vie.

Un très grand nombre de cas peuvent se ramener à la peur de l'inconnu : on peut, par exemple, ranger dans cette catégorie la peur des objets fantastiques, la peur des fantômes, la peur causée par le spectacle de la folie, les peurs superstitieuses de tous genres, la peur de la solitude.

Beaucoup de peurs sont produites par l'attente d'une douleur physique : la peur des opérations chirurgicales, la peur de certaines maladies torturantes, la peur d'une chute sont de ce genre. On peut dire qu'à chaque espèce de douleur physique intense correspond une espèce de peur.

Enfin il y a la peur des émotions. Une multitude de cas très connus peuvent se classer sous cette étiquette : la peur de la nuit n'est souvent que l'attente des émotions intenses qu'un bruit, une apparition peuvent soudain faire naître en nous. Au cirque, quand le gymnaste exécute un exercice très périlleux, la peur qui nous étreint, n'est que l'attente de l'émotion violente que nous sentirions en cas de chute. La « peur du télégramme » est la peur de l'émotion qui va nous saisir en le lisant. La peur du candidat, qui attend le succès ou l'échec, est surtout une peur

de l'émotion: car il l'éprouve, même s'il est à peu près sûr du succès. Au théâtre, quand « le traître » va commettre quelque crime, les spectateurs simples ont peur; c'est un peu par sympathie pour la victime; mais c'est aussi parce qu'ils attendent l'émotion violente du coup de théâtre. Le *trac* de l'orateur, c'est la peur des émotions poignantes qu'il va peut-être éprouver tout à l'heure.

Tels nous semblent être les quatre types principaux de la peur. Il va sans dire qu'ils se combinent souvent entre eux, et nous avons même rencontré, chemin faisant, un certain nombre de peurs mixtes. — Mais il ne semble pas qu'il y ait lieu d'établir une autre espèce, en dehors de celles-là. Par exemple, la « peur de la mésestime », dont parle M. Richet, ne me semble pas une espèce à part. Le comédien qui a peur de « rester court », songe sans doute qu'il sera mal apprécié; mais ce n'est pas là ce qui lui fait vraiment peur: ce n'est qu'une crainte à côté, une crainte secondaire: ce qui lui fait peur, c'est qu'il se voit, par imagination « restant court »; il a la demi-illusion de cette catastrophe, et il sent déjà la souffrance horrible qu'il éprouverait. Cette peur n'est donc pas la peur de la mésestime, mais la peur des souffrances morales, la peur des émotions.

Qu'y a-t-il de commun à ces quatre espèces de peurs? Quel est, dans tous ces cas, le caractère de l'événement attendu?

On pourrait croire que la question n'a même pas besoin d'être examinée, que la réponse est évidente, et que c'est toujours *la douleur* ou *le mal* qui nous fait peur. Or, ce serait là une vue très contestable. Car la peur se produit parfois, *même si c'est un plaisir* qu'on attend. Par exemple, quand nous savons qu'on va faire notre éloge en public, nous attendons de minute en minute cette émotion heureuse et pourtant nous avons réellement peur. L'écolier sérieux, le « jour des prix », quand il sent que son nom approche, éprouve une anxiété qui est bien une sorte de peur. — La joie fait peur.

La cause n'est donc pas là. Il nous semble qu'on peut proposer l'hypothèse suivante: l'événement qui cause la peur est toujours *un choc*, *une commotion physique ou morale*, c'est-à-dire un fait à la fois assez insolite et assez brusque pour rompre soudainement le cours normal de notre vie, — une surprise.

Nous pouvons vérifier cette hypothèse en examinant divers cas au hasard, et en montrant que les quatre types principaux se ramènent à celui-là.

III

Par exemple je suis dans une voiture que des chevaux emportés précipitent avec une vitesse folle dans une côte. J'ai peur : de quoi ai-je peur ? Est-ce de mourir ? Sans doute j'y pense ; mais c'est secondaire ; ce qui me fait peur, c'est le choc extraordinaire que je m'attends, de seconde en seconde, à éprouver.

— La peur de la nuit est du même genre ; quand, marchant seuls, la nuit, en pleine campagne, nous arrivons à l'entrée d'un bois, il y a toujours en nous, si maîtres de nous-mêmes que nous soyons, un trouble qui ressemble à de la peur. Pourquoi ? C'est que nous attendons *quelque chose d'extraordinaire* ; d'instant en instant, nous attendons un bruit insolite, une apparition brusque, la secousse de l'agression. — Au cirque, quand nous avons peur pour le gymnaste, de quoi avons-nous peur, sinon du « coup du cœur » que nous ressentirions en cas de chute ? — La peur de l'orage, c'est, lorsque l'orage s'approche et que les grondements croissent d'instant en instant, l'attente du coup sec et tout puissant, et de la commotion morale qu'il nous causera. — La peur de l'incendie, au théâtre, c'est, quelque odeur de roussi s'étant élevée dans la salle, l'attente du jet de flamme soudain ou du cri d'alarme suprême. — Dans tous ces cas l'événement dont nous avons peur est une commotion violente, physique ou mentale.

Nous pouvons du reste nous assurer que tous les cas de peur se ramènent à celui-là. Nous savons, en effet, qu'il y en a quatre : la peur de la mort, la peur de l'inconnu, la peur de la douleur physique, la peur des émotions. Or, nous retrouvons partout la *peur du choc*. — En effet, pourquoi avons-nous peur de la mort ? Il semble bien que ce soit à cause de l'immense secousse que nous imaginons toujours sous ce mot mystérieux. Ce qui nous effraie, c'est le passage, confusément conçu, de la vie à la mort, la chute dans le noir, le choc infiniment violent, le craquement suprême. Il s'y joint sans doute l'effroi de l'inconnu, de « l'au-delà », — et il s'y joint aussi l'effroi des douleurs qui précèdent la mort. Mais dans ce double effroi, nous le verrons tout à l'heure, c'est encore l'attente d'un choc qui se retrouve.

La peur de l'inconnu est en effet du même genre. Lorsqu'un objet est inconnu, insolite, mystérieux, nous nous attendons à quelque extraordinaire impression. Par exemple, le spectacle de la folie est effrayant, parce que, d'instant en instant, nous

attendons quelque explosion nouvelle de l'esprit en délire. Le masque effraie les enfants et inquiète toujours un peu les hommes parce qu'on ne peut plus lire les intentions sur le visage et que, par suite, une surprise est toujours imminente. Le timide a peur des personnes inconnues : car il attend le choc, à tout instant possible, d'une interpellation ou d'une raillerie. — Bref, l'inconnu effraie, parce qu'il est la surprise.

La peur des souffrances physiques n'est aussi que la peur du choc. En effet, les douleurs dont nous avons vraiment peur, ce sont celles qui sont non seulement violentes, mais brutales ou soudaines : il y a la peur du dentiste, la peur du chirurgien, la peur de la blessure, la peur du coup de poing ou du coup de dent, la peur de la névralgie aux élancements puissants. Quand la douleur est sans surprise, grandit lentement et régulièrement, comme il arrive dans certaines maladies, elle énerve ou déprime sans effrayer. — Quant à la peur des *émotions* vives, il n'y a même pas à démontrer qu'elle est la peur d'une commotion. Qui dit émotion dit surprise, comme l'avait profondément vu Descartes.

Ainsi la cause psychologique de cet état corporel et mental qu'on appelle la peur paraît être une attente, et précisément l'attente d'une surprise, l'attente d'une secousse. Le cas typique s'observe dans les jeux des enfants : l'un se cache, en embuscade dans quelque coin ; l'autre arrive alors, attendant à chaque pas l'apparition et le cri du camarade caché ; et il a mortellement et délicieusement peur.

Le vrai symbole de la peur, c'est le condamné qui attend la guillotine ou le fusillement, la victime qui attend le coup de couteau de l'assassin, le passager du navire éventré, qui attend l'engloutissement, ou du navire en flammes, qui attend l'explosion. — Si l'on veut trouver dans l'animalité la peur primitive, ce sera la peur *du coup* : coup de dent, coup de griffe, coup de tête, etc.

IV

Un certain nombre de raisons peuvent être invoquées à l'appui de l'analyse qui précède.

Il suffit qu'il y ait attente d'un choc pour qu'il y ait peur. En effet, *même si le choc n'a rien de douloureux*, la peur se produit Par exemple, je sais qu'on va tirer auprès de moi un coup de pistolet : j'attends la détonation, je n'ai rien à craindre, et on

ne peut même pas dire que le bruit soit vraiment douloureux : pourtant j'éprouve une certaine anxiété qui est bien de la nature de la peur. — Chacun a pu remarquer, qu'au moment où l'on va entrer dans l'eau froide ou recevoir la douche, il y a toujours une sorte de serrement de cœur qui ressemble de très près à un léger *trac* ou à l'attente d'une mauvaise nouvelle. Les deux attentes, si différentes d'ailleurs, concordent en ce point : on attend une surprise, une commotion, un saisissement et, dans les deux cas, on a peur — plus ou moins peur, mais peur.

Bien plus, *même si la secousse attendue est agréable*, il y a peur : rien ne peut mieux prouver que c'est la seule attente de la secousse qui cause la peur. Par exemple, nous l'avons dit tout à l'heure, l'attente d'un éloge solennel est une espèce de peur. L'attente d'une très bonne nouvelle, même assurée, fait peur. L'attente d'un grand plaisir fait peur. Quand nous allons attendre, à l'arrivée du train, un ami, nous éprouvons, à mesure que l'heure approche, un serrement de cœur étrange, qui est bien de la peur.

— Le fait suivant, très mystérieux, mérite l'attention : il s'agit encore de cet étrange serrement de cœur qui nous prend quand nous approchons du but d'un voyage, même le plus riant? Pourquoi cet obscur désir de ne pas encore arriver, de rouler encore, longtemps, indéfiniment, ce bizarre effroi de la station où il va falloir descendre, parler, agir? Est-ce simplement répugnance à passer du rêve et de l'illusion dans l'action et dans la réalité? Est-ce vague appréhension de tout ce qui peut nous attendre là-bas de sinistre, des tristesses, des maladies, des morts toujours possibles? Est-ce la crainte secrète de ne pas retrouver les cœurs tels qu'on les a laissés ou de ne pas les trouver tels qu'on les souhaite? Est-ce parfois une inquiétude confuse d'amour-propre, le sentiment qu'il va falloir « produire un certain effet » et la peur de se trouver impuissant? — Il me semble que c'est, en tous cas, l'attente du *coup au cœur* que nous allons peut-être éprouver, l'attente d'une surprise, d'un saisissement.

Nous comprenons aussi pourquoi l'obscurité effraie. C'est que l'obscurité est une possibilité perpétuelle de surprises, de secousses, de saisissements ; c'est la rencontre, à tout moment possible, d'un obstacle, d'un être quelconque, caché dans l'ombre : nous avons l'idée qu'un ennemi invisible est peut-être tout près de nous et peut surgir brusquement. Nous avançons avec l'attente, sans cesse renaissante, d'un choc. — L'angoisse du marin errant dans le brouillard est de ce genre. — Et chez nos

lointains ancêtres il est probable que la nuit apportait avec elle la terreur, étant propice à l'attaque soudaine de la tête fauve ou de l'homme ennemi.

Voilà sans doute pourquoi l'ouïe est, comme on l'a dit, le sens de la peur. Chez les animaux et aussi chez l'homme, la peur est très souvent éveillée par certains bruits. Or, si notre hypothèse est vraie, rien de plus naturel : car l'ouïe est précisément, pourrait-on dire, le sens de l'attente; un bruit nous *fait attendre* quelque chose : c'est là son vrai rôle. Au contraire, la vue nous présente déjà l'objet lui-même ; quand nous voyons, nous n'attendons plus guère; c'est pourquoi elle est moins essentiellement cause de peurs que l'ouïe. Quant au toucher on peut dire qu'il ne provoque presque jamais la peur : car il est le contraire d'un sens d'attente; il est par excellence le sens du solide, du réel, du présent. Chez les animaux, il n'y a guère que l'odorat qui provoque autant de frayeurs que l'ouïe; or, l'odorat est aussi un sens qui annonce, qui fait attendre un objet, dont la vue et le toucher percevront ensuite la présence.

On pourrait objecter, comme étant contraire à notre hypothèse, un fait bien connu : la peur après le danger. Le fait est incontestable ; presque toujours, quand un danger très grave et soudain se présente — par exemple dans un accident de voiture, dans un incendie — nous n'avons pas le temps d'avoir peur avant; c'est après que nous sentons l'émotion. Il y là, semble-t-il, un fait qui détruit la théorie de l'attente : nous n'attendons pas le choc, puisque le choc est passé. — Je crois pourtant que ce fait est parfaitement conciliable avec l'idée que nous soutenons; car, le danger passé, nous revivons les minutes qui l'ont précédé; nous nous replaçons par imagination avant le choc. Nous sommes alors dans l'état où nous aurions été si nous nous étions attendus à ce choc. Par suite la peur se produit.

Il nous semble donc que nous pouvons accepter, au moins provisoirement, le résultat auquel nous sommes arrivés. La peur est l'émotion produite par l'attente d'un choc, par l'attente d'une secousse physique ou morale. Cette attente peut se compliquer de l'idée de la mort, de l'idée de la souffrance, de l'idée de l'inconnu. Mais aucune de ces idées n'est essentielle ; la peur se produit très souvent en leur absence. Pour qu'il y ait peur, il faut et il suffit qu'il y ait un choc, une surprise intense, attendue de moment en moment.

Comment rattacher cette solution à la théorie psycho-physiologique que nous rappelions tout à l'heure?

Elles sont assez faciles à rapprocher. — D'une part, la peur est un trouble corporel profond, un ensemble de sensations organiques confuses. Voilà un premier fait. D'autre part, la peur est provoquée par l'attente d'un choc : voilà un second fait. — Or, quand nous attendons un choc, que doit-il se passer? Précisément ceci, que notre organisme tout entier s'adapte, se prépare à subir ce choc. Tout notre être prend l'attitude la plus propre à le repousser ou à le supporter avec le moins de dommage possible. Il se produit donc en nous tous les réflexes nécessaires pour réaliser cette attitude : le système artériel, le système respiratoire, le système musculaire, se modifient de façon à ce que l'adaptation cherchée soit aussi parfaite que possible. De là les sensations organiques complexes, dont la peur n'est que la conscience confuse.

Quel est le sens de l'hypothèse à laquelle nous sommes arrivés?

Elle tendrait à mettre en relief cette idée que l'homme, — comme tous les vivants — est essentiellement un être d'habitude. Il est fait pour la fixité ; il tend à persévérer indéfiniment dans un certain état, ou, ce qui revient au même à ne changer qu'insensiblement, à *évoluer* sans à coup et sans choc. Tout ce qui contrarie l'habitude acquise, tout ce qui brise la continuité de la vie est contraire à sa nature ; il y répugne profondément — et il en a peur. — Sans doute il ne faut pas oublier qu'il y a aussi en nous un goût du changement, un amour de la nouveauté ; mais ce n'est là qu'une tendance secondaire et surajoutée ; nous désirons le changement quand précisément nous ne trouvons pas moyen de nous habituer, d'une façon réelle et profonde, à l'état présent. Le fond, c'est l'instinct de fixité ; on pourrait presque dire l'instinct d'éternité, l'effort pour poser comme éternel l'état où nous nous trouvons.

La même vérité peut s'exprimer en un autre langage, on peut dire que notre état normal est *l'adaptation au milieu*, l'adaptation parfaite. Quand elle est parfaite, nulle rupture d'équilibre, nul choc ne se produit. La surprise, la secousse, le choc sont précisément contraires à notre instinct le plus profond, parce qu'ils marquent une adaptation imparfaite au milieu. Ils révèlent, dans ce milieu, l'existence de forces avec lesquelles l'être ne s'est pas encore mis en harmonie.

CAMILLE MÉLINAND.

LA SÉROTHÉRAPIE DE LA FIEVRE TYPHOIDE

La méthode de traitement des maladies infectieuses par le sérum d'animaux immunisés contre les maladies, en un mot la sérothérapie, vient de s'enrichir d'une nouvelle application.

Il s'agit du traitement de la fièvre typhoïde, maladie toujours endémique dans nos grandes villes, où elle subit de fréquentes recrudescences épidémiques, comme on le voit, par exemple, à Paris, cette reine des capitales qu'on n'est pas encore parvenu à doter de bonne eau potable.

La fréquence et la gravité de la maladie, si redoutée des parents pour leurs enfants, qui n'y échappent à l'école que pour la prendre à la caserne, mesure la valeur qu'il faut attribuer à la nouvelle sérothérapie.

C'est aux persévérants efforts de M. Chantemesse, professeur à la Faculté de médecine de Paris, que nous en sommes redevables.

Il y a près de dix ans — c'était en 1892, quelques années après la naissance de la méthode — que M. Chantemesse, en collaboration avec M. Widal, avait essayé de préparer un sérum antityphique. Pour cela, il avait inoculé à des animaux des bacilles virulents, agents producteurs de la fièvre typhoïde chez l'homme.

Mais le sérum provenant de ces animaux ne s'était montré thérapeutique ni chez l'homme malade, ni chez les animaux en expérience. Chez ces derniers seulement, il s'était révélé comme doué de propriétés préventives. Les souris qui l'avaient reçu ne prenaient plus la fièvre typhoïde expérimentale, mais celles qui n'étaient soumises aux injections de sérum qu'après avoir reçu l'injection de bacilles virulents ne présentaient aucune atténuation de la marche de l'infection.

Il faut considérer que les principaux symptômes de la fièvre typhoïde, les plus graves, sont des manifestations d'un empoisonnement du système nerveux central, du cerveau notamment, par les toxines sécrétées par les foyers bacillaires développés dans les parois du tube intestinal. Il est très rare que les bacilles franchissent cette localisation, et pénètrent dans la circulation pour coloniser dans d'autres organes.

Peut-être cette considération a-t-elle déterminé M. Chantemesse à abandonner la recherche du sérum antityphique par le procédé de l'infection bacillaire, et à essayer le procédé des toxines, c'est-à-dire

à soumettre les animaux producteurs de sérum, non plus à l'infection par les microbes eux-mêmes, mais seulement à l'intoxication par les toxines sécrétées par ces microbes dans leurs cultures.

C'est d'ailleurs le procédé employé pour la préparation du sérum antidiphtérique, alors que le sérum antipesteux préparé à l'aide des microbes virulents se montre, au contraire, bien plus actif que celui produit par les toxines issues de ces microbes.

Le sérum antitoxique ainsi obtenu par M. Chantemesse a maintenant fait ses preuves, et l'on peut considérer le problème de la sérothérapie antityphique comme résolu.

Avant de juger la valeur de cette nouvelle médication d'après les résultats qu'elle a produits, il est nécessaire de rappeler que la mortalité de la fièvre typhoïde varie beaucoup selon les épidémies et les localités. Pour obtenir une démonstration de l'efficacité de la médication, par des comparaisons entre malades traités de cette façon et malades traités par les médications ordinaires, il faut donc que cette comparaison porte sur les mêmes locaux et sur la même époque.

En réalité, cette comparaison schématique n'a pu être faite, au moins dans l'un des services de M. Chantemesse, celui qui est installé dans un bastion consacré aux maladies contagieuses ; car, sur 34 malades ayant reçu le sérum, 34 ont parfaitement guéri. Ce résultat heureux était cependant bien frappant, surtout si l'on veut bien noter que, dans les autres hôpitaux, à la même époque, la mortalité par fièvre typhoïde dépassait 25 p. 100, d'après les statistiques officielles.

Mais la comparaison a pu être rigoureuse — et elle a été aussi probante qu'on pouvait le souhaiter — dans les services de l'Hôpital Tenon. Là, M. Chantemesse a traité 30 typhoïdiques graves, et quatre seulement sont morts, tandis que dans le même hôpital, pendant la même période, la mortalité des autres fièvres typhoïdes était de 31,8 p. 100. Sur 30 malades graves, M. Chantemesse aurait donc dû en perdre au moins 10 ; et cette diminution de la mortalité de plus de moitié démontre nettement la grande efficacité de la sérothérapie.

Mais si les chiffres bruts, ainsi présentés, sont déjà démonstratifs, leur analyse est encore bien plus frappante.

En effet, sur un total de 100 malades traités par le sérum dans les divers hôpitaux parisiens, tous ceux qui ont été injectés de sérum avant le huitième jour ont guéri ; et parmi les autres, six seulement sont morts. La proportion obituaire générale, le pronostic de la fièvre typhoïde par suite, de 31,8 p. 100 avec la thérapeutique ordinaire, est donc en réalité tombé à 6 p. 100, c'est-à-dire à moins du cinquième de ce qu'elle était dans le même temps et dans les mêmes lieux.

D'ailleurs, l'observation clinique des malades soumis à la sérothérapie ne laisse pas de doute sur la rapide et bienfaisante influence de cette médication.

C'est ainsi qu'en suivant la marche de la température des malades, on voit que, dans la grande majorité des cas, l'injection de sérum est suivie, à bref délai, d'une chute, suivie elle-mêmede la guérison, quand la maladie a été prise avant le huitième jour.

Si l'injection a été tardive, et n'a été faite qu'après le huitième jour, on obtient alors, non plus une chute brusque de la température, mais une descente plus lente et, en général, on voit la température remonter après quelques jours de défervescence. Il faut alors faire une nouvelle injection de sérum pour obtenir une chute définitive de la température.

Bien entendu, ces faits restent soumis à des variations individuelles, selon la plus ou moins grande virulence des germes, et la plus ou moins grande résistance des malades.

D'une façon générale, les effets de l'injection sur les symptômes de la maladie sont très marqués : le pouls se ralentit en quelques heures ; la diarrhée disparaît après un, deux ou trois jours, la pression sanguine remonte à son taux normal et la polyurie apparaît. Celle-ci peut apparaître même avant la défervescence complète, mais en tout cas ce n'est qu'après la défervescence que se fait la décharge urinaire des résidus de la lutte des éléments organiques, et s'il y avait de l'albuminurie, complication assez fréquente, cette albuminurie a souvent disparu quelques heures à peine après l'injection.

L'examen microscopique des éléments figurés du sang montre que, vingt-quatre heures seulement après l'injection, ces éléments ont déjà subi la modification caractéristique de l'entrée du malade en état de convalescence spontanée.

Ainsi la statistique, l'observation clinique, l'étude anatomique sont absolument concordantes, et ne laissent aucun doute sur la réelle et grande efficacité de la sérothérapie dans le traitement de la fièvre typhoïde.

Au point de vue pratique, quelques observations complémentaires sont ici nécessaires.

Tout d'abord, il est bon de savoir que la sérothérapie ne contrindique nullement la médication habituelle de la fièvre typhoïde par les bains froids et les boissons abondantes, médication qui est elle-même, à elle seule, déjà si efficace. Quand le médecin décidera d'injecter le sérum curateur, il ne se verra donc pas forcé d'abandonner une thérapeutique qui a sa confiance, et sa détermination sera d'autant plus facile. Seules, la quinine, la caféine, et les injections d'eau salée (vulgairement *sérum artificiel*) devront être abandonnées ; mais l'action de la caféine et de la quinine est si problématique, que l'abstention, à l'égard de ces substances, ne sera guère pénible.

Il faut savoir aussi que l'injection de sérum n'empêche pas la possibilité de rechutes ; et qu'il est toujours indispensable de surveiller à ce point de vue la température des malades, de telle façon qu'une nouvelle injection puisse être pratiquée dès qu'une rechute se pré-

pare et s'annonce ; on sait que les rechutes, dans la fièvre typhoïde, sont plus fréquentes que dans toute autre maladie.

M. Chantemesse a fixé à 15 centimètres cubes la dose de sérum à injecter sous la peau, en une seule fois. Mais cette dose, chez les enfants, et dans les cas bénins, peut être réduite de moitié.

Le point d'importance primordiale, pour la sérothérapie antityphoïdique, comme pour ses aînées les sérothérapies antidiphtérique et antipesteuse, c'est la précocité de l'injection de sérum. Là est la garantie du succès. Au premier soupçon de fièvre typhoïde, il faut faire l'injection, sans attendre même que le diagnostic ait été vérifié par l'essai de l'agglutination. On sait que cet essai consiste à traitre une culture en bouillon de microbes typhoïdiques par une goutte de sérum sanguin provenant du malade. Si celui-ci est bien atteint de fièvre typhoïde, les bacilles de la culture se réunissent en une agglomération caractéristique, comme s'ils se collaient les uns aux autres. C'est en cet essai que consiste ce que l'on appelle le *séro-diagnostic*, dont on doit le principe à M. Widal.

Il n'y d'ailleurs pas à hésiter à faire l'injection de sérum, même dans les cas douteux, car cette injection n'entraîne par elle-même aucun trouble et n'est d'aucun danger.

Par contre, que le médecin soit bien convaincu que, dans les cas traités précocement, la guérison doit être sûrement obtenue.

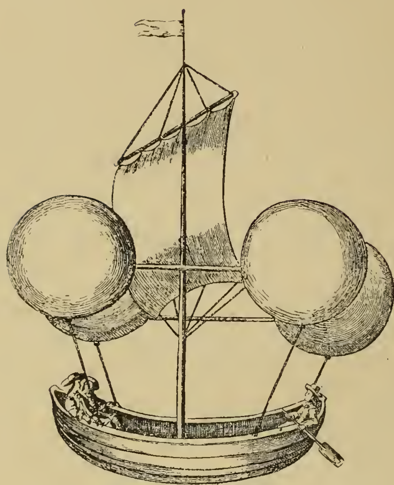
Ainsi, après la sérothérapie de la diphtérie, bientôt suivie de la sérothérapie de la peste, voici la sérothérapie de la fièvre typhoïde. Ce sont là trois beaux fleurons d'une couronne qui en attend encore d'autres.

Lentement, mais sûrement, la sérothérapie se montre bien, comme nous l'avions dénommée à ses débuts, la médication de l'avenir.

D[r] J. Héricourt.

VERS LA CONQUÊTE DE L'AIR

I. — LES HOMMES-VOLANTS



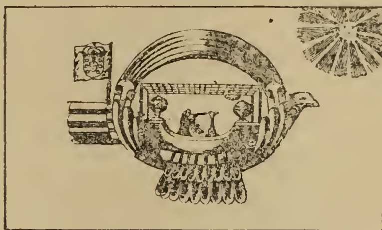
L'idée de Lana.

Le succès de M. Santos-Dumont et la certitude que l'on a maintenant d'être tout proche de la solution du problème des ballons dirigeables empêche le sommeil des aviateurs. On les croyait endormis dans la quiétude de leurs rêves irréalisés. Erreur, ils se réveillent, et jaloux comme Thémistocle de Miltiade, ils annoncent que le prix Deutsch leur appartiendra à eux et à nul autre inventeur de machines plus ou moins compliquées avec lesquelles ils se préparent à la conquête de l'air.

La légende d'Icare et de ses ailes de cire fondues au feu du soleil a fait, il est vrai, douter les siècles de la possibilité pour l'homme de s'élancer à travers l'espace en un vol égal sinon supérieur à celui de l'oiseau. Cependant le nombre de ceux qui eurent cette ambition fut grand et beaucoup de ces téméraires en furent les malheureuses ou ridicules victimes. La plupart, en définitive, n'ont réussi qu'à se casser le cou d'une manière plus ou moins fatale. Ce qu'il y a de plus singulier c'est que les échecs des devanciers n'ont servi qu'à encourager les imitateurs, tant il est vrai que l'*audax Iapeti genus* n'abdique jamais.

Il y aurait eu, à l'Exposition universelle de 1900, témoin de tant de centennales instructives, un musée amusant et intéressant à offrir aux regards, où l'on aurait réuni tout ce que la sagacité ou la folie humaine a déjà imaginé pour atteindre au zénith de l'astre le plus éloigné autrement que par l'échelle de Jacob. Quelle collection pourrait rivaliser avec celle de toutes ces coquecigrues qui ont hanté tant de cervelles, sans que jamais aucune de ces entreprises ait abouti à autre chose qu'à l'impuissance? Dès la plus haute antiquité les imaginations entrèrent en fièvre pour s'élever jusque là-haut, se rendre maître

des vents et naviguer à des centaines de lieues au-dessus de la terre et des océans. Un historien des temps reculés affirme qu'il y a des hommes-volants. C'étaient des Scythes qui voguaient sans efforts sur les nuages. L'historien, Strabon, a beau mentir puisque ce qu'il raconte vient de loin, mais, comme il est parfois exact dans ses renseignements, des contemporains, d'ailleurs crédules, ajoutent foi à ses assertions, tout en regrettant qu'il ne dise point comment ces nomades de l'air effectuaient leurs voyages. Au moyen âge, quand le merveilleux est en crédit, un moine franciscain, Roger Bacon, alchimiste et fort soupçonné de vivre sur un pied d'intimité avec le diable, soutient que pour prendre son vol, l'homme n'a qu'à vouloir, la volonté humaine étant irrésistible; seulement, en esprit prudent, il ne voulut jamais. Au xve siècle, Léonard de Vinci, un descendant intellectuel de Roger Bacon, va plus loin; il construit une aile mécanique, mais n'en fait pas l'expérience. Son ouvrage sur « le vol des oiseaux » est toutefois plein d'idées suggestives et ceux qui en firent la lecture au temps où l'on se passionnait encore pour l'irréalisable durent certainement méditer sur ses théories et tâcher de les appliquer.



L'idée de Barthélemy Laurent.

Ce fut, très vraisemblablement, déterminé par cette lecture, qu'un prieur de couvent anglais fit savoir, en 1510, qu'en présence de la Cour à Sterling il allait, comme Elie, monter au ciel mais sans le secours d'un char de feu. Le brave homme fit tout juste le contraire : au lieu de monter, il descendit, avec une rapidité vertigineuse. Ayant pris son élan du haut d'une cour, il alla pour son bonheur piquer une tête dans un fumier, ce qui le sauva de la mort. Il donna pour raison de sa mésaventure que dans les ailes qu'il s'était fabriquées il y en avait quelques unes de coq et que sans doute celles-ci furent attirées, comme l'aurait été le gallinacé lui-même, par influence.

Le xviie siècle fut plus riche que le précédent en hommes volants. Rappelons d'abord le jésuite espagnol Lana, qui, en 1670, donna le dessin d'une machine propre à l'aviation. Il voulait qu'elle fût faite d'une nacelle à laquelle devaient être adaptées des sphères de cuivre très mince où l'on ferait le vide. Ces sphères, plus légères que l'air, devaient ,suivant lui, s'élever d'elles-mêmes et si elles étaient assez grandes, elles pourraient,

tout en montant, porter le poids d'un homme. On lui prouva que ces sphères, lorsqu'il y aurait fait le vide, ne résisteraient pas à la pression de l'air extérieur et que, pour leur donner assez de grandeur, il fallait en augmenter nécessairement l'épaisseur. Lana était trop instruit pour s'obstiner dans son idée, mais d'autres la reprirent après lui et elle compta bientôt tant de partisans que l'un des savants les plus illustres de l'époque, le président de la Société Royale de Londres, l'évêque Wilkin n'hésita pas à promettre à la prochaine génération le spectacle impatiemment attendu.

Nous l'attendons encore.

Le XVIIIe siècle, quoique sceptique, ne rangea point l'homme volant parmi les hallucinations de visionnaires. Il crut vraiment et ne désespéra pas de le voir planer au dessus des villes et des tours. La plus curieuse des expériences qui appuyèrent cette conviction fut celle d'un prêtre brésilien Barthelémy Laurent, qui informa le roi de Portugal de sa découverte.

« J'ai, écrit-il à ce souverain, dans une lettre datée de 1709, construit un navire volant avec lequel on pourra circuler dans les airs plus rapidement qu'on ne fait sur terre et sur mer et parcourir une distance de soixante lieues et même davantage en vingt-quatre heures ».

L'inventeur demande le privilège de son invention, « afin qu'aucune autre personne ne la lui dérobe et que les contrefacteurs soient punis des peines les plus sévères ».

En réalité, Laurent ne fit, comme tant d'autres, que le dessin de son navire, et il eut raison car il y avait dans sa conception des côtés d'une extrême naïveté. Son navire avait la forme d'un oiseau. Il se serait assis à l'intérieur, avec, au-dessus de sa tête, une grille, et dans la nacelle une série de perles d'ambre qui devaient avoir une vertu particulière pour empêcher la chute. Il y eut des gens qui acceptèrent la chose comme faite et les Anglais en parlèrent longuement ; mais le roi de Portugal n'encouragea pas l'inventeur et Laurent n'était pas assez riche pour faire les frais sur sa propre cassette.

*
* *

Remarquons qu'au XIXe siècle, les hommes volants appartiennent presque tous à la race anglo-saxonne, qui passe cependant pour la plus positive de toutes. Quelques exemples suffisent pour démontrer combien l'imagination britannique ou

américaine — au point de vue de la race il n'y a généralement pas de différence — est féconde en projets de concurrence à l'oiseau. (On vit cependant sous le premier Empire un homme-volant qui voulut s'élever sous le costume de Napoléon avec des ailes de papillon, le malheureux paya sa témérité de la vie.) En 1843, un Yankee vint à Londres avec l'idée fixe de donner aux cockneys la sensation la plus originale qu'ils eussent jamais connue. Il voulait leur faire voir une machine qu'il avait baptisée *Ariel* par allusion au lutin de Shakespeare. L'*Ariel* de Henson n'avait toutefois rien de la légèreté de l'espiègle qui tourmente si malicieusement Caliban. Il devait peser 3.000 livres et mesurer 4.500 pieds carrés de canevas ou de soie avec 1.500 pieds carrés de queue, de manière à déplacer une surface totale de 6.000 pieds carrés. Une machine à vapeur très peu lourde mais d'une grande puissance imprimerait le mouvement à deux propulseurs et l'*Ariel* même était construit de façon à former un angle considérable avec le plan de direction, cette construction étant faite sur le principe du cerf-volant. Des affiches placardées dans tout Londres amenèrent la population de la capitale à voir cette ascension... qui n'eut pas lieu. Deux ans après Henson et un émule Stringfellow — nom prédestiné — celui-ci Anglais, firent un modèle réduit de l'*Ariel*. L'essai en fut tenté à Crémorne. L'*Ariel* ne fit pas un mouvement ascensionnel, mais s'abaissa assez gracieusement vers le sol et atterrit sans encombre. Le modèle réduit ne pesait que 6 livres au lieu de 3.000.

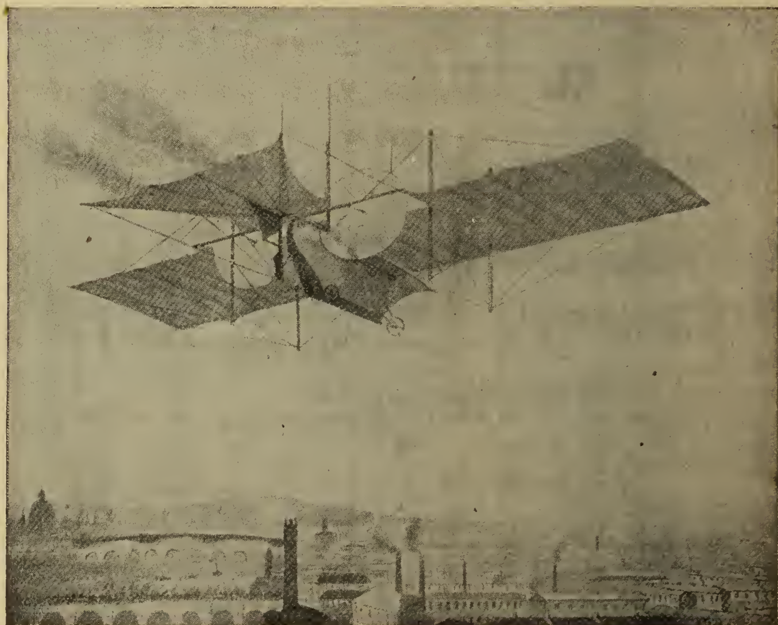


Un homme volant sous le premier Empire.

La machine aérienne de Monck Mason date de la même année que la première annonce de l'*Ariel*. Elle rentre plutôt dans la catégorie des ballons, avec cette différence qu'elle est pourvue d'une hélice et d'un gouvernail. Elle avait la prétention de se baser sur le système musculaire de l'oiseau et d'en imiter exactement le jeu. Son effet ne fut qu'illusoire. Bell reprit l'expérience, en 1850, avec le même insuccès ; mais sa machine volante excitait la curiosité par sa forme horizontale et ovoïde et par ses deux grands éventails qui ressemblaient à des nageoires combinées avec un gouvernail ayant l'aspect d'une queue. L'aviateur lança son appareil d'une certaine hauteur, tournoya pendant quelques

minutes, fit battre les ailes et la queue, puis descendit lentement... et ce fut tout.

Une autre machine *Eagle* (l'Aigle), lancée également à Londres, eut le même sort. En 1865 M. Delamarre crut avoir obvié à toutes les difficultés qui avaient paralysé les efforts de ses prédécesseurs. Il émit l'opinion que l'appareil cherché ne devait ressembler ni au ballon ni à l'oiseau. L'*Espérance*, qu'il construisit, n'offrait en effet rien de pareil. On l'essaya à Crémorne.



L'Ariel, machine volante de Henson et Stringfellow.

L'inventeur prétendit avoir réussi. Cette assertion fut très contestée par les journaux. M. Delamarre renouvela ses expériences à plusieurs reprises et fort heureusement le beau temps lui vint chaque fois en aide. Le vent se mettait pour ainsi dire à ses ordres. Ce ne fut pourtant pas un véritable succès et l'inventeur confirma lui-même cette dernière opinion en se renfermant bientôt dans le silence.

Parmi les hommes-volants plus récents il faut mentionner le professeur Langley de Washington qui, après dix ans de recher-

ches, construisit une machine qu'on vit se maintenir en l'air pendant une minute et demie en parcourant une distance d'environ huit cents mètres. Vinrent ensuite l'allemand Stentzel qui employait des ailes paraboliques et l'américain Praul qui eut recours à un cylindre de métal.

N'oublions pas l'infortuné Lilienthal, qui expia par la mort son enthousiasme pour le problème d'Icare. Il croyait que le fils de Dédale n'avait échoué que parce que ses ailes étaient de cire. Aussi attendait-il un résultat infaillible des siennes qu'il fabriqua en calicot et en bambou. Il s'y suspendait en laissant toute liberté à ses jambes manœuvrant comme des balanciers. Généralement il se lançait du sommet d'une pyramide de cinquante pieds de haut. Parfois il allait à contre-vent, puis s'abattait. En réalité il ne s'est jamais élevé en l'air. Il espérait pourtant réussir. Un jour, dans une chute, il se brisa le poignet. La douleur fut très vive, mais pas assez forte pour triompher de la résolution de l'aviateur. Hélas! Lilienthal n'échappa point à sa destinée : il s'est tué dans une de ses tentatives.



Machine de Bell.

*
* *

Les lecteurs de *La Revue* connaissent déjà les inventions toutes nouvelles de l'aviation, qui ont été décrites ici. Une des plus originales — et l'on en a parlé également dans ce périodique — est certainement celle du conseiller d'Etat prussien, M. J. Hofmann qui se rapproche sous certains rapports de la machine volante de Lilienthal. Comme ce dernier, mais avec beaucoup plus de complications, M. Hoffmann a recours au mouvement des jambes, seulement chez lui, ce sont des jambes mécaniques montées sur des roulettes, qui touchent le sol jusqu'au moment où les propulseurs en action enlèvent l'appareil. Cependant, et quoique l'inventeur ait apporté des améliorations à son système, surtout en ce qui concerne le poids du moteur, les expé

riences ne donnèrent que des résultats indécis et plutôt négatifs. Malgré cela, un industriel hongrois, M. Emile Néméthy, a repris l'invention avec la ferme résolution de ne rien négliger pour en assurer les essais. M. Néméthy est plutôt un sportsman qu'un aviateur, mais un sportsman très éclairé, et qui emploie sa fortune aux progrès de la science. Pour M. Néméthy le sport de l'aviation ou de l'aérostation ne peut devenir pratique qu'à la condition toute première de réduire le prix d'une machine volante au coût d'une automobile. Aussi a-t-il donné à son appapareil les dimensions les plus restreintes que pouvait comporter ce système. Il estime qu'ainsi établie, elle pourra franchir les



Machine de Lilienthal.

airs, comme dans un fauteuil, suivant l'expression sportique. Elle ne pèse que 66 livres. Le moteur n'avait d'abord que la force de trois quarts de cheval et ne pesait que 25 livres; mais l'inventeur a reconnu que cette force n'était pas appropriée au but et qu'il fallait l'augmenter jusqu'à deux chevaux vapeur un quart. Le courant produit par le propulseur ou les ailes c'est-à-dire la surface aérienne de résistance suffira, croit-on, pour soutenir la machine en l'air. Afin de vaincre l'inertie de l'appareil, M. Néméthy a fait construire une rampe en pente raide et se terminant en un sentier relevé. La machine roulera sur la pente puis remontera le sentier, comme en une montagne russe, et la force de rotation du propulseur contribuera à lancer l'appareil en l'air.

L'aviateur est assis sur une selle rattachée par des fils de métal à l'avant et à l'arrière de la machine, qui peut ainsi faire passer son centre de gravité de la position verticale à la position horizontale en vue de changer la direction du vol. M. Néméthy pense que l'aéronaute pourra, comme fait l'oiseau, pencher son

corps de manière à déplacer le centre de gravité en cas de besoin.

Les ailes de l'appareil Nemethy mesurent 194 pieds carrés ; avec le nouveau moteur il pèse 154 livres. Chaque pied carré d'ailes doit, dans ces conditions, soutenir environ quatre cinquièmes de livres. Enfin les ailes ont la forme de celles de l'hirondelle.

Mentionnons par mémoire l'*Ezéchiel*, machine imaginée par le Rév. Cannon, un théologien protestant qui s'est efforcé de démontrer comment le prophète a pu s'élever dans les cieux, ainsi qu'il est dit dans la Bible.

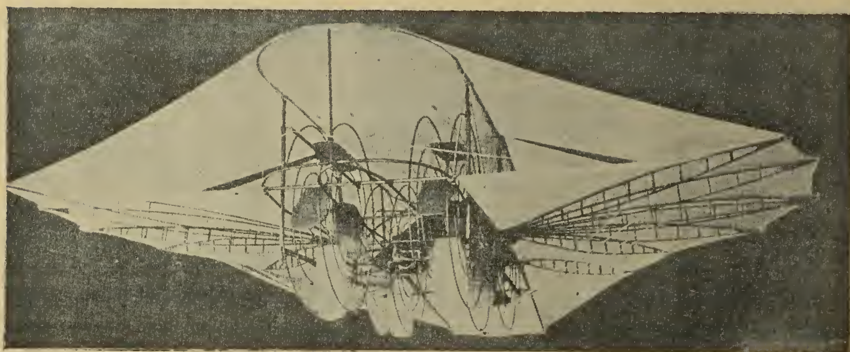


Machine de Néméthy.

*
* *

Il ne faut pas confondre les machines volantes avec les aérostats dirigeables, comme ceux de M. Santos-Dumont, en France, Danilewski, en Russie, Charles A. Hite, de New-Jersey, en Angleterre, William Beedle (également en Angleterre), Hiram Maxim, en Amérique. Tandis que ces derniers atteignent des résultats de plus en plus concluants — le Santos-Dumont en donne la preuve admirable —, les machines volantes, hélicoptères, orthoptères ou aéroplanes, ne semblent devoir répondre que d'une manière fort vague et en somme tout à fait insuffisante à l'emploi qu'on voudrait en faire. C'est probablement parce que ces machines volantes font appel à la force musculaire de l'homme qui ne peut, comme l'ont démontré les expériences, être un

facteur ou une donnée. L'homme volant, s'il triomphe des obstacles, ne montera pas dans l'air, mais descendra vers la terre et le rôle de son appareil équivaudra avec plus ou moins de perfection à celui d'un parachute. Telle est l'opinion des plus compétents parmi les aéronautes, mais n'oublions pas que l'aviateur méprise l'aéronaute qui, suivant lui, ne résoudra pas la vraie question, puisqu'il s'occupe simplement de naviguer dans l'air et abandonne le secret du vol de l'oiseau. Ce secret le trouvera-t-on jamais? Les aviateurs en ont la ferme conviction et M. Marey, l'illustre professeur du Collège de France est de leur avis. Or, qui niera qu'avoir M. Marey dans son jeu, c'est disposer d'une carte maîtresse?



L'Ezéchiel du Rev. B. Cannon.

*
* *

L'aviation a d'ailleurs obtenu des succès réels, comme on a pu s'en convaincre tout récemment par les expériences faites, ces jours derniers, au vélodrome du Parc des Princes à Paris, où l'on avait organisé nn intéressant concours de cerfs-volants. On sait déjà le perfectionnement apporté depuis quelques années à ces machines dont le premier emploi remonte, suivant l'illustre sinologue Stanislas Julien, aux temps préhistoriques des Chinois, ces inventeurs primitifs de tout ce que l'Europe ingénieuse a redécouvert plus tard. Les lecteurs de la *Revue des Revues* se rappellent, sans doute, les articles qu'elle a publiés sur ce sujet voici déjà assez longtemps. Le cerf-volant n'est plus aujourd'hui exclusivement un jeu d'enfants ; on l'applique, en de nombreuses circonstances, à sonder l'atmosphère, à soutirer l'électricité des nuages, à transporter des dépêches et même des provisions par dessus les rivières et les ravins, à mettre en communication les

navires en danger avec la côte, à prendre des vues photographiques, à étudier la force centrifuge et la force ascensionnelle, à bien d'autres usages scientifiques ou pratiques. Les essais de cerfs-volants montés, c'est-à-dire capables de porter un ou plusieurs hommes et rivalisant, dans ces conditions, avec les ballons, ont jusqu'ici été moins fréquents, mais les résultats que l'on en a enregistrés, sont assez concluants. Si en 1884, Daniel Colladon n'enleva avec son cerf-volant qu'un mannequin, que les badauds prirent de confiance pour un homme, un aviateur français, M. Detable, réussit à soulever, de la même façon, son propre fils à 50 mètres au-dessus du sol; et, en 1897, un aéronaute américain, l'officier Wyse, monta en l'air et redescendit sain et sauf avec un système de quatre cerfs-volants Hargrave, auxquels il se suspendit, assis sur une chaise.

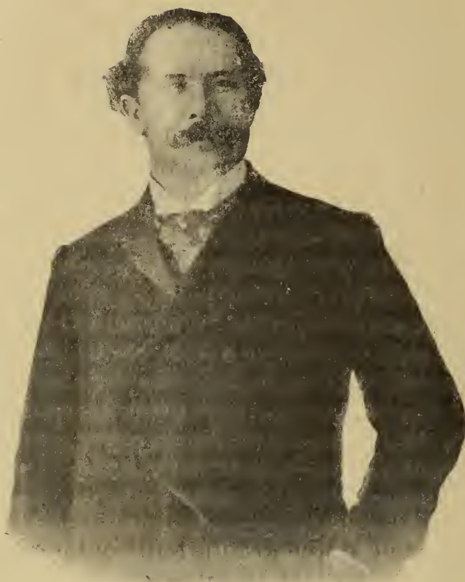
Il y a donc, dès maintenant, une solution indirecte du problème de l'homme-volant. Et c'est probablement au cerf-volant modifié, perfectionné, qu'appartiendra le dernier mot de l'aviation. Un des plus récents parmi ces conquérants de l'air est J.-F. Cody, qui s'est fait construire un ensemble de quatre cerfs-volants dont le plus grand a la forme d'une grande boîte oblongue. Le volume total de ce dernier mesure 27 pieds anglais de long, 13 de large, 5 1/4 de haut. A cette gigantesque boîte se suspend, à 100 pieds de distance, un autre cerf-volant, puis un autre, puis un quatrième. L'aviateur est assis dans une nacelle en forme de chaise rattachée au grand cerf-volant par un câble en fil métallique ayant 860 yards de longueur. M. Cody croit pouvoir opérer prochainement sa première ascension et s'élever à 1000 pieds de hauteur. Il prétend être à même de diriger son appareil en tous sens, pourvu que le vent le seconde.

Voilà — le jeu de mots est permis — l'aviation bien lancée. A quand le cerf-volant vraiment montable et dirigeable?

S'il faut en croire certains pronostics, nous touchons à ce moment. Et alors commencera la lutte singulièrement intéressante entre aviateurs et aéronautes, défiant l'un et l'autre les caprices ou les colères des vents, l'un et l'autre aussi se moquant du fameux *Quos ego* du vieil Eole. Déjà les conquérants de l'air, rivaux en leurs ambitions, forgent-ils des armes pour annihiler leurs expéditions respectives? Ou bien, plus sages que les belligérants terrestres, comprendront-ils que l'espace sans limites leur laisse à tous une assez vaste carrière et que, suivant l'expression évangélique, la paix, si souvent troublée dans l'empyrée antique, doit régner dans les cieux modernes.

G. Roux.

II. — LE DIRIGEABLE DE M. SEVERO



M. Severo, constructeur du nouveau Dirigeable.

Les ballons dirigeables sont à l'ordre du jour et de nouveaux inventeurs surgissent de tous côtés annonçant à grands coups de presse qu'ils se proposent de faire mieux que ce qui a été fait jusqu'à présent, même par M. Santos-Dumont. J'avoue que je commence à devenir assez incrédule en présence de ces inventeurs animés d'une assurance inébranlable. C'est qu'en matière d'aérostation plus qu'en toute autre, il y a loin du rêve à la réalité et combien de projets paraissant promettre une réussite certaine... tant qu'on les examinait sur le papier, ne donnèrent absolument rien lorsqu'ils furent mis à exécution. Quelles sommes considérables ont été englouties de la sorte?

Quoi qu'il en soit, de nombreux champions se préparent en France et à l'étranger, et du train dont vont les choses, il est permis d'espérer que la course internationale de ballons dirigeables préparée pour 1902 par l'Aéro-Club réunira un nombre respectable de concurrents. En effet, à l'heure actuelle, une dizaine de dirigeables sont construits ou en construction, et d'autres vont l'être incessamment.

L'épreuve qui se prépare sera donc émouvante et si, comme cela est probable, quelques concurrents sérieux se présentent, on peut espérer que la lutte sera des plus intéressantes, car elle permettra — pour la première fois — de juger la valeur relative des différents systèmes, ceux-ci étant expérimentés tous le même jour, dans les mêmes conditions météorologiques.

Jusqu'à présent chaque aéronaute a toujours choisi le temps qui lui semblait le plus propice à ses essais. Or, tant qu'on ne parviendra à se diriger que dans une atmosphère très calme et contre un vent à peu près nul, la direction des ballons n'aura pas fait un grand pas.

A ce point de vue les courses de dirigeables, lorsqu'elles seront possibles, constitueront un excellent moyen d'émulation : ce qui s'est passé dans le domaine de l'automobilisme en est un sûr garant. Or, s'il est dangereux sur routes de dépasser certaines vitesses, les che-

mins de l'atmosphère sont assez vastes et assez peu fréquentés, pour que les navires aériens puissent les parcourir à des allures très vives.

Si donc l'année qui s'achève a déja vu s'accomplir un pas en avant intéressant avec les expériences de M. Santos-Dumont, il est hors de doute que l'an prochain des progrès plus sérieux encore seront réalisés et peut-être même par celui qui vient d'enlever le prix de 100.000 francs, et qui se propose bien de ne pas s'arrêter en si bonne voie.

*
* *

Mais même avant que l'année 1901 ne soit terminée d'intéressantes expériences vont être faites à Paris par un compatriote de M. Santos-Dumont, M. Augusto Severo, député brésilien qui vient de faire construire dans les ateliers Lachambre, rue de Vaugirard, un nouveau ballon dirigeable de son invention. J'ai pu rencontrer à son hangar l'inventeur qui a bien voulu me donner pour *La Revue* des renseignements détaillés sur son aérostat.

Le ballon de M. Severo est en forme de cigare, mais peu allongé et asymétrique. Il mesure 30 mètres de largeur et une longueur de 12 mètres à sa plus grande section transversale. Son volume est sensiblement de 2.000 mètres cubes. L'enveloppe du ballon proprement dit ne comprend qu'une partie déterminée. Dans l'espace inférieur est disposée la nacelle qui pénètre jusqu'au grand axe de l'aérostat. De chaque côté des sortes de tourelles qui s'élèvent ainsi au-dessus de la partie centrale de la nacelle, sont disposés deux ballonnets analogues à celui employé par M. Santos-Dumont et qui ont pour but d'éviter toute déformation de l'aérostat. La nacelle est reliée à celui-ci non au moyen d'un filet, mais à l'aide d'une chemise en soie fortifiée par des tubes en toile, véritables pneumatiques qui sont gonflés avec de l'air comprimé à 5 atmosphères. Ces sortes de nerfs ont pour but d'éviter les balancements de la nacelle qui, ainsi que M. Santos-Dumont a pu le constater, produisent des mouvements de tangage qui peuvent atteindre jusqu'à 30 et même 40 degrés.

M. Severo donne une grande importance à sa nacelle.

C'est une grande poutre armée dont la coupe longitudinale a sensiblemeut la forme d'un trapèze. Sa longueur est à peu près égale à celle du ballon. L'ossature est construite en bambou et aluminium, et l'ensemble entouré d'une enveloppe protectrice. Les deux tourelles sont reliées par un tube en acier qui assure leur rigidité.

Ces dispositions sont déjà assez différentes de celles des ballons dirigeables construits jusqu'à ce jour, mais ce qui caractérise surtout l'aérostat de M. Severo, c'est la disposition des hélices de propulsion. Dans un ballon dirigeable il y a deux forces bien distinctes à considérer : d'une part la force propulsive, d'autre part la résistance à vaincre ; ces deux forces sont appliquées en deux points que nous appellerons le centre de propulsion et le centre de résistance. Or, dans les ballons actuellement connus, le premier de ces centres était toujours situé dans la nacelle et le second vers le centre du ballon.

Il en résultait un véritable couple qui exerçait une action préjudiciable sur la stabilité du système en déterminant une inclinaison de la ligne qui joint ces deux centres, et par suite de tout le système. Ce tangage très important contrariait forcément le graissage des organes en mouvement, et notamment du moteur, d'où des arrêts qui pouvaient se produire inopinément.

L'innovation de M. Severo consiste à juxtaposer autant que possible les deux centres. De la sorte l'équilibre doit être réalisé. C'est pour obtenir ce résultat que non seulement il a cherché à établir la nacelle le plus près possible de l'aérostat, mais encore à la faire pénétrer jusqu'au centre de celui-ci, les hélices propulsives pouvant dès lors être fixées à l'extrémité du grand axe du fuseau. L'hélice propulsive proprement dite a 6 mètres de diamètre et est placée à la poupe du système. A la proue est fixée une hélice de 3 mètres de diamètre destinée à chasser l'air à l'avant du ballon, de façon à créer un vide relatif qui diminue considérablement les résistances et facilite l'avancement.

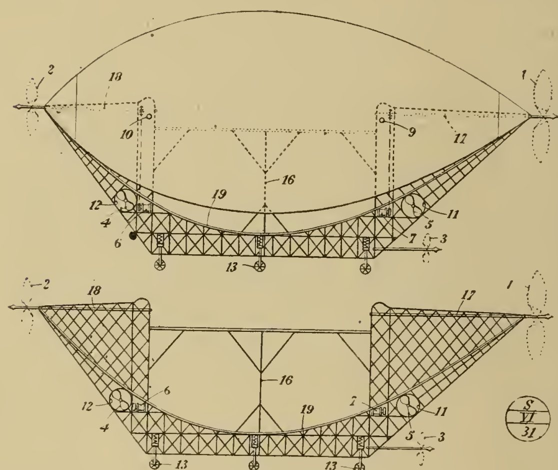


Schéma du Dirigeable Severo.

Mais on pouvait craindre que, par suite de ces dispositions, la nacelle avance moins vite que le ballon, ce qui entraînerait une inclination du système vers le sol. Pour remédier à cet inconvénient une hélice compensatrice est disposée vers la base de la poutre armée et à l'arrière de celle-ci.

M. Severo a reconnu les dangers d'un gouvernail qui pour être efficace doit avoir une assez grande surface et dont le maniement est parfois dangereux. Aussi a-t-il remplacé cet organe par deux hélices disposées l'une à l'avant, l'autre à l'arrière de la nacelle, dans des tubes *ad hoc* dont les axes sont perpendiculaires au plan vertical passant par la ligne des pointes du fuseau. Ces hélices, lorsqu'on les met en mouvement, permettent de déplacer l'aérostat à droite ou à gauche, c'est-à-dire de le diriger.

La force motrice est produite au moyen de deux moteurs à essence type Buchet. L'un, d'une force de 16 chevaux, placé à l'avant de la poutre armée, en commande au moyen de deux systèmes d'engrenages coniques, les hélices d'avant; l'autre, d'une force de 24 chevaux, placé à l'arrière, transmet le mouvement à l'hélice de pro-

pulsion, à l'hélice compensatrice et à l'hélice arrière de direction.

Tel est le nouveau dirigeable qui va être expérimenté incessamment. M. Severo compte pouvoir partir par n'importe quel temps et assure qu'il ne redoute que le brouillard, la pluie ou la neige. Le vent ne l'effraye pas et eût-il une vitesse de 15 mètres à la seconde, il espère pouvoir le vaincre.

Souhaitons lui donc de pouvoir tenter bientôt ses essais et de réaliser le programme qu'il s'est tracé pour la première expérience : faire le tour de Paris en suivant les fortifications.

*
* *

En terminant, qu'on nous permette de donner quelques renseignements sur le nouvel aéronaute. M. Auguste Severo n'a pas encore 40 ans, il est marié et père de sept enfants. A l'inverse de M. Santos-Dumont, c'est un homme de haute stature (il pèse 102 kilos, juste le double de son célèbre compatriote). Il est député au Parlement brésilien depuis 1891 et, comme homme politique, il occupe une situation très importante dans son pays. Il appartient à l'une des meilleures familles républicaines du Brésil et est un orateur très distingué. Depuis l'âge de 18 ans il s'occupe d'aérostation. Dès 1881, il expérimenta au Natal un cerf-volant dirigeable, mais les résultats obtenus lui firent abandonner le plus lourd que l'air et le décidèrent à aborder l'étude des ballons dirigeables. En 1894, M Severo a fait construire à Rio un grand dirigeable le *Bartholomeo de Gusmao*. Déjà il avait eu l'idée de placer l'hélice propulsive à la proue et le gouvernail à la poupe du ballon parteur. Il avait obtenu des résultats très satisfaisants, lorsque sa nacelle qui n'avait pas moins de 52 mètres de longueur, se cassa par suite d'un nœud dissimulé dans une pièce en bois. C'est alors qu'il commença les études de son nouveau dirigeable qu'il a baptisé *Pax* (la Paix), car, comme homme politique, M. Severo est un ardent défenseur des idées pacifiques et d'arbitrage entre les nations.

Lorsque la nouvelle des expériences des 12 et 13 juillet dernier fut connue au Brésil, le Parlement justement, enthousiasmé, proposa d'émettre un vote de louanges à Santos-Dumont ajoutant que « la solution du problème de la direction des ballons était trouvée. » M. Severo fit alors remarquer que le vœu proposé était insuffisant et en même temps exagéré. Exagéré en ce sens que c'était aller un peu vite que de décréter résolu un problême aussi important, alors qu'il ne s'agissait que d'expériences fort intéressantes, cela était incontestable, mais qui demandaient encore de sérieux perfectionnements. Insuffisant en ce que le Brésil devait donner au compatriote qui venait de s'illustrer à Paris un témoignage plus tangible de son admiration, une preuve plus palpable de sa reconnaissance pour la gloire qui allait rejaillir sur le pays tout entier, et spontanément M. Severo proposa de lui voter un prix de 100.000 reis (15.000 francs environ) pour l'encourager à continuer ses expériences sur une plus grande échelle.

M. Santos-Dumont va recevoir très prochainement ce prix qui a

été voté par le Parlement et il était juste de rappeler ici que l'initiative en revient à celui qui demain va s'élever dans les airs pour essayer lui aussi de faire triompher dans l'atmosphère le pavillon brésilien.

*
* *

Le Brésil si brillamment défendu par MM. Santos-Dumont et Severo, dans le domaine de la Navigation aérienne conservera-t-il la palme qu'il détient actuellement ? Nous savons que plusieurs de nos compatriotes se proposent de relever le prestige de la France momentanément affaibli à ce point de vue et quelques-uns paraissent sérieusement armés. D'autre part un Italien, le comte Almerico, de Chio, fait construire actuellement un ballon dirigeable qu'il compte expérimenter dans cette ville avant la fin de la présente année. M. Almerico a repris les étuder faites par un de ses compatriotes, Pasquale Cordenoes, qui avait fait approuver par le ministre de la Guerre italien un projet de ballon qu'une mort prématurée l'empêcha de mettre à exécution.

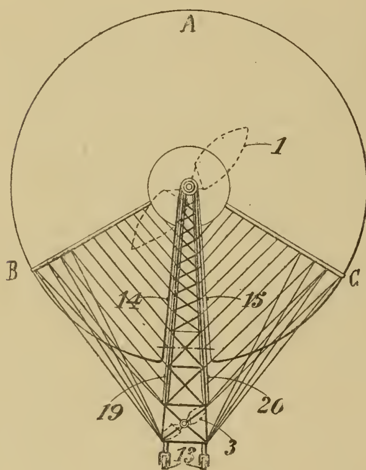


Schéma du Dirigeable Severo.

Une société par actions s'est constituée avec l'appui du gouvernement en vue de la construction du nouveau navire aérien perfectionné par M. Almerico, et les travaux sont poussés très activement. *La Revue* a pu se procurer les renseignements suivants sur ce nouveau dirigeable italien. Il a la forme d'un cigare de 33 mètres de long et 6 mètres de diamètre maximum. Son volume est de 600 mètres cubes. Il sera gonflé au gaz hydrogène pur.

La nacelle, pointue à ses deux extrémités, est formée par un assemblage de cylindres en aluminium. Sa longueur est de 17 mètres, sa largeur d'un peu plus d'un mètre et sa profondeur de 1 mètre. Complètement recouverte de soie, elle comporte trois sièges pour les aéronautes. Enfin le moteur se trouve au centre et actionne une grande hélice disposée à l'arrière.

Les premiers essais doivent avoir lieu avec un moteur à benzine d'une force de 3 chevaux, mais celui-ci sera ultérieurement remplacé pàr un moteur de 6 chevaux construit presque entièrement en aluminium. Ajoutons enfin que l'inventeur compte pouvoir marcher pendant cinq heures et à une vitesse minima de 20 kilomètres à l'heure.

Georges Caye.

Le mouvement féministe à travers le monde [1]

C'est le spectacle d'un véritable mouvement féministe, ou si vous aimez mieux, d'un féminisme mouvementé, qui s'est déroulé, il y a un mois, en Allemagne.

Deux grandes réunions de femmes avaient lieu presque simultanément. L'une, organisée par la « Société Générale des femmes allemandes », avait choisi la pittoresque et calme ville d'Eisenach pour discuter, en paix et presque en famille, sur la fondation d'orphelinats, l'enseignement horticole des femmes, le fonctionnement des bureaux d'assistance judiciaire. créés à leur usage, et la nécessité de les faire entrer, de plus en plus, comme fonctionnaires au service des communes.

L'autre réunion devait siéger dans une des salles du Reichstag même, au centre de Berlin, en pleine capitale, sur un sol *privilégié*. Le sol du Reichstag l'est à ce point que l'autorité de la police berlinoise expire à cet auguste seuil.

Mais les déléguées de la « Fédération des Sociétés féministes progressistes » auxquelles le Reichstag avait si gracieusement ouvert ses portes, ne devaient pas longtemps jouir de leur immunité parlementaire « anticipée ».

A peine la première séance terminée, — on avait exposé une partie de la question ouvrière — qu'un émissaire du préfet de police se présenta à la Chambre allemande, déclarant qu'il était chargé de surveiller les séances ultérieures. Grand émoi. Le directeur du Reichstag répond qu'aucun agent de police en uniforme ne surveillera une réunion abritée par la Chambre, mais qu'il est loisible à ces messieurs d'y assister en bourgeois, comme de simples auditeurs.

M. le préfet fait insister : ces réunions de femmes sont des réunions politiques, il est de son devoir de les faire surveiller par des agents en uniforme. Comment, en Prusse, le casque à pointe ne serait-il pas de la petite fête?

Le directeur du Reichstag ne pouvant transiger, la présidente du congrès, Mme Cauer et son aide de camp, Mlle Augspurg, docteur en droit, déclarèreut, que pour ne créer aucun embarras à leur hôte, elles émigreraient avec les leurs, dans un autre local de la ville. Talonné par l'heure de la prochaine séance, on court au téléphone, on s'arrange, et la présidente peut annoncer à l'assistance qui, nombreuse et recueillie, attend depuis deux heures, que l'on se réunira le lendemain matin à la Salle d'Industrie.

Vain espoir. Les congressistes qui, fidèles au rendez-vous, arrivent rue Benth, trouvent visage de bois et un fort détachement d'agents

(1) *Répondant aux nombreuses demandes formulées par les aimables lectrices de* La Revue, *nous inaugurons sous ce titre le compte rendu du mouvement féministe en France et à l'étranger. Dans ses articles qui paraîtront dans l'intervalle de deux à trois mois, Mme le Dr K. Schirmacher, agrégée de l'Université, étudiera la marche des idées et des fait sociaux qui marqueront le progrès ou le recul des revendications féministes.* (Note de la Rédaction).

de police : la réunion ne peut avoir lieu, *parce qu'elle n'a été annoncée à la police que 23 (au lieu de 24) heures à l'avance.*

On rit, on gronde, on s'esclaffe, mais on est bien résolu à siéger quand même, et c'est le lendemain, toutes mesures réglementaires bien prises, qu'on se réunit enfin à la Salle d'Industrie et que, dans une seule séance de dix heures, on vient à bout de tout le programme : coéducation, assurances contre les maladies, éducation politique de la femme.

Une réunion publique de protestation contre les nouveaux tarifs de douane a eu lieu dans la soirée, et en un tour de main, on a encore organisé une autre réunion publique pour protester contre les agissements de la police vis-à-vis des femmes, pour réclamer une loi de l Empire sur les associations, loi qu'on promet à l'Allemagne, depuis 1870.

L'intervention policière et surtout son intervention chicanière a été vivement et généralement blâmée. L'opinion publique de la capitale, même celle des conservateurs, s'est rangée du côté des femmes, qui, dans la circonstance, ont montré autant de tact que de calme et d'énergie.

Les agents zélés de M. von Vindheim leur ont donné une rare occasion de déployer les qualités d'initiative et d'intelligente pondération qu'on leur conteste d'ordinaire : c'est une réclame comme on n'en trouve pas tous les jours.

Petit fait amusant qui a été reproduit par toute la presse allemande ; la municipalité de Heidelberg, en Prusse Orientale, s'est déclarée hautement partisan de l'égalité des sexes. (Bien entendu il s'agit de devoirs et non de droits). Elle enjoint à toute femme et fille contribuables d'avoir à prêter leur concours en cas d'incendie, « à moins d'être dûment et valablement excusées ou de payer une taxe de remplacement, de 6 mark p. a. ».

La coéducation, qu'on vient de discuter au congrès des Progressistes à Berlin, fait de rapides progrès dans le grand-duché de Bade. Il y a plus de 300 jeunes filles suivant actuellement les cours moyens et supérieurs des lycées de garçons.

Les élèves des cours privés et des gymnases allemands préparant les jeunes filles au baccalauréat, ont toutes passé cet examen avec succès. Une nouvelle « école réale » pour jeunes filles vient d'être créée à Mannheinn.

A Hambourg, on a ouvert une « Ecole Réforme » pour jeunes filles. Cette école se propose de complètement réformer les méthodes et programmes actuels de l'enseignement secondaire des filles, en Allemagne.

Les Universités bavaroises ont été autorisées par le Ministre à admettre, mais comme *auditrices* seulement, les femmes munies du diplôme de bachelières d'un gymnase où d'un gymnase-réal. — Il n'y a certainement rien d'excessif dans cette « concession ».

C'est pourtant un progrès et, de toutes parts, dans le domaine de l'enseignement, les tentatives intéressantes, les essais se font jour.

Le sous-secrétaire des postes et télégraphes s'est déclaré fort satis-

fait du service des téléphonistes, dont l'emploi sera développé. Elles ont résisté à la fatigue, inséparable de leur profession; il y en a, même dans certains bureaux, qui font le service de nuit.

Les stagiaires ont 2 fr. 70 par jour; les employées débutent à 1.400 francs plus 600 francs d'indemnité de logement. Elles montent à 2.500 francs plus 600 francs d'indemnité. On compte actuellement à Berlin 800 titulaires. L'offre est considérable. Nous ajoutons que, excepté les stagiaires, les téléphonistes berlinoises sont mieux payées que les téléphonistes parisiennes qui ont de 1.000 à 2.000 francs par an plus 200 francs d'indemnité de logement.

Un appel public aux femmes allemandes nous apprend que les actrices, dans la patrie de Schiller et de Goethe, sont souvent royalement payées 100 mark et moins, par mois. Pour atténuer leur misère économique et les soustraire à la galanterie forcée, la « Société des artistes femmes » à Berlin a créé un dépôt de robes, costumes, chapeaux, bref d'objets de toilette féminins. Elle prie les femmes du monde d'y envoyer non pas leur défroque, mais les robes habillées qu'elles n'ont portées qu'une ou deux fois. La Société fait remettre ces costumes en état et les vend à très bon compte à ses adhérentes, dont 241 sur 300 lui ont adressé des demandes de ce genre.

Les ouvriers et ouvrières allemands sont des partisans résolus de la réglementation du travail. Une grande réunion d'ouvriers confectionneurs des deux sexes a récemment demandé l'application de la réglementation du travail à domicile.

A Berlin et à Breslau, on a commencé l'organisation syndicale des ouvrières en Chambre, tâche que l'isolement des travailleuses rend particulièrement difficile. On en a groupé 800 à Berlin, 150 à Breslau. L'une et l'autre ville sont des centres de l'industrie du vêtement.

La Prusse, qui avait nommé deux adjointes pour l'inspection du travail, s'est déclarée satisfaite de leurs services. Et l'on est exigeant là bas.

*
* *

Il vient de se fonder en France une nouvelle société féministe : la Société du suffrage des Femmes. Voici les arguments de fait qu'elle énumère en faveur de sa thèse :

La Chambre des députés vient d'admettre les femmes à être électeurs et éligibles aux Conseils des Prud'hommes.

Les femmes participent à l'élection des juges aux tribunaux de commerce.

Les femmes sont électeurs et éligibles aux Conseils départementaux d'enseignement.

Les femmes sont électeurs et éligibles au Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Les femmes sont électeurs et éligibles au Conseil supérieur du travail (également aux Conseils de travail).

Pourquoi les femmes ne seraient-elles pas *électeurs et éligibles au Conseil municipal* ?

Pour appuyer leurs justes revendications et pour rappeler leur bonne cause à l'attention publique, les fondatrices de la nouvelle Société ont inventé un « timbre féministe », destiné à accompagner sur les lettres, le timbre de 15 centimes. Ce dernier, portant l'inscription, en rouge, des « droits de l'homme », la Société du suffrage édite le sien en bleu, avec l'inscription des « droits de la femme ».

On peut se procurer ce nouveau moyen de propagande chez la Présidente, Mme Hubertine Auclert, 151, rue de Roquette, à Paris.

Les élections aux Conseils de travail, du 28 septembre, ont donné une grande satisfaction aux féministes.

Deux candidates ont passé, Mlle M. Lévy, présidente du Syndicat des femmes sténo-dactylographes, dans la section Banque et assurances.

Mlle Bouvier, du Syndicat des couturières, dans la section vêtement.

La Chambre syndicale des Employés de commerce a vivement soutenu la candidature de Mlle Lévy.

Depuis longtemps, les ouvrières libres se plaignent de la concurrence que leur font les prisons et les couvents. Il est facile de se faire une idée de cette concurrence, lorsqu'on apprend que le Bon-Pasteur, organisé depuis 60 ans à peine, et qui a débuté avec 5 religieuses seulement, possède aujourd'hui 220 domaines où travaillent 47.385 ouvrières de l'aiguille, qui — l'enquête officielle l'a prouvé, — sont mal nourries et presque pas payées.

Nous signalerons aux amateurs de documents humains les études sur les ouvrières en chambre, publiées par Mme Pierre Froment, dans la « Vie catholique. »

C'est navrant et horrible, et nous ne comprenons pas comment, en face de pareilles misères, il y ait en France un parti féministe adversaire de la réglementation du travail des femmes.

L'Allemagne, nous venons de le voir, *réclame* l'extension de la réglementation au travail à domicile, ce qui, certes, n'est pas d'une exécution aisée. On devrait, en France, prendre note de cette réclamation.

Les féministes françaises qui, au nom de l'égalité des sexes, repoussent toute législation spéciale en matière de travail pour les femmes, pourraient d'ailleurs, sans rien sacrifier de leurs principes, se rallier à la réglementation du travail à domicile, parce qu'elle s'appliquerait tout naturellement aux ouvriers de l'un ou de l'autre sexe.

La commission du budget a préparé aux femmes françaises deux surprises, l'une agréable, l'autre décevante.

Nous apprenons que la démolition de Saint-Lazare, hôpital-prison foyer d'infection et centre de corruption morale, sera demandée à la Chambre des députés. Espérons qu'on l'accordera. Toutes les autres catégories de prisonniers ont vu leurs demeures se transformer, devenir meilleures, plus hygiéniques, plus agréables. Les prisonnières de Paris sont les dernières dont on songe à améliorer le sort, et leur situation à Saint-Lazare était peut-être la plus digne de pitié de toutes.

Ce ne sont pas uniquement les prisonnières de Saint-Lazare qui ont dû s'armer de patience. On en demande autant aux institutrices. Le recrutement des écoles normales d'instituteurs étant devenu très difficile, parce que la carrière, au point de vue économique, est aujourd'hui mauvaise, la Commission du budget proposera l'augmentation des traitements d'instituteurs. Or, les traitements des institutrices sont encore inférieurs à ceux de leurs collègues du sexe qui vote. Mais le rapporteur, pressenti à ce sujet, a déclaré qu'il ne pourra rien faire pour elles, qu'elles doivent attendre... leur tour. Leur tour, serait-il d'être jouées?

Aux derniers examens de Sorbonne, 23 candidates sur 30 ont subi les épreuves avec distinction.

*
* *

Si débonnairement on conseille aux institutrices françaises d'attendre et de patienter, les femmes socialistes belges ont offert spontanément de pratiquer la résignation habituelle à leur sexe. — On sait que la Chambre belge aura à discuter le projet de loi, relatif au suffrage communal, provincial et politique de tous les Belges, sans distinction de sexe.

Le Conseil général du Parti ouvrier socialiste a adopté, à ce sujet, un ordre du jour de Mme Vandervelde, qu'elle présentait au nom des femmes socialistes :

L'égalité politique des deux sexes constitue l'un des principes essentiels du socialisme ; mais la revendication immédiate de ce droit pour l'électorat législatif menace de compromettre l'unité d'action des partisans du suffrage universel des hommes.

La Fédération des femmes socialistes s'inspirant de l'intérêt supérieur du parti ouvrier, propose aux délégués de suspendre le mouvement en faveur du suffrage universel des femmes jusqu'à la victoire du suffrage universel des hommes.

Les femmes belges réclament toutefois l'exercice immédiat du suffrage communal et provincial et une active propagande en faveur de leur électorat polltique.

Nous sommes curieuses d'apprendre quels fruits l'altruisme des femmes socialistes belges portera dans ce champ clos de l'égoïsme qu'est la politique.

*
* *

Les Norvégiennes, qui exercent déjà le suffrage communal et politique, s'intéressent vivement aux prochaines élections municipales. Elles organisent des réunions, préparent des listes de candidats et de candidates, mais s'appliqueront surtout à s'initier à leur rôle d'électeurs. On profitera plus tard du droit d'éligibilité.

Le premier ministre du Danemark proposera, au nouveau cabinet libéral, d'accorder le suffrage municipal aux femmes contribuables. Les cinq places d'inspecteurs du travail qui viennent d'être créées en Danemark seront données aux candidats les plus aptes, sans distinction de sexe. La réglementation du travail, dans ce pays, ne s'étend qu'aux enfants et aux jeunes gens.



En Autriche, les femmes allemandes ont joué un rôle honorable aux dernières élections politiques de Bohème. Il s'agissait d'élire les députés au Landtag. Les femmes, grands propriétaires, votent par procuration ; les femmes des villes, payant un certain cens, peuvent voter directement. Il y en a beaucoup, dans le parti allemand, qui n'ont pas craint de se mêler aux foules, toujours un peu houleuses, des votants, afin d'apporter leur concours au candidat national. Les femmes tchèques en ont certainement fait autant, car leur patriotisme est pour le moins égal à celui des Allemands. Dans la lutte des nationalités, les politiciens de Bohème n'ont garde de négliger l'appui des femmes.

Mme Cécile Böhm-Wendt, docteur ès-sciences, depuis un an professeur stagiaire au gymnase de filles à Vienne, vient d'y être nommée professeur titulaire.

Le gymnase de filles à Gratz a vu considérablement augmenter le nombre des élèves, depuis que les cours préparent au baccalauréat.

L'établissement d'un gymnase de filles à Eger est maintenant décidé.

La revue féministe viennoise « Les documents des femmes » publie une intéressante étude sur les femmes sténographes en Autriche. Lors de la fondation des cours de sténographie, en 1812, le *ministère de l'Instruction publique* demanda d'exclure, de ces cours, les femmes.

En 1874, il est vrai, on admit les femmes comme candidates à l'examen d'Etat de sténographie.

En 1884, la sténographie est rendue accessible aux élèves femmes des écoles de commerce, mais la plupart des femmes sont, comme par le passé, obligées d'avoir recours à l'enseignement privé, très coûteux. La fondation de cours privés, accessibles à un plus grand nombre d'élèves à la fois, remédie dans une certaine mesure à cet inconvénient.

Grâce à l'active propagande de ces cours, les femmes sténographes forcent l'accès des bureaux de notaires, de commerçants, etc. Mais elles y sont très mal payées, (40 ou 60 francs par mois). Dans les bureaux de l'Etat, le salaire des femmes sténo-dactylographes est de 3 francs par jour, de 4 francs au maximum.

Il n'y a que la Chambre de Commerce et d'Industrie de la Basse-Autriche et une seule grande société industrielle qui payent les sténographes femmes autant que les hommes.

Il n'y a pas de femme sténographe au Parlement autrichien, mais Mlle Schumacher est sténographe officielle du Landtag de la Haute-Autriche.

La première colonie universitaire a été créée, à Vienne, par un groupe de philanthropes, de savants, de sociologues et de politiciens, Les femmes en font partie en très grand nombre.

Budapest vient de s'y voir établir la première femme médecin. On a, en outre, créé dans cette ville une résidence pour les femmes

qui suivent les cours de l'Université. Ce home porte le nom du ministre de l'Instruction Publique, M. Jules Wlassico.

L'*Officiel* de la Croatie a publié le décret, portant l'admission des femmes aux cours de la faculté de philosophie de l'Université d'Agram.

Un mouvement vers la vie publique se propage parmi les employées des chemins de fer de l'Etat hongrois. Leur situation économique est déplorable : des salaires de 600 à 700 francs par an. Un maximum de 1.200 francs. Aucune retraite.

Les employées hongroises ont envoyé 30 déléguées à la réunion générale de leurs con-sœurs à Budapest, pour réclamer un maximum de salaire de 2.000 francs par an et le droit à la retraite.

*
* *

En Russie, un certain libéralisme règne actuellement, dans le domaine de l'instruction publique. On a ouvert des cours universitaires pour femmes à Moscou, où 450 étudiantes ont été admises. Des cours analogues existent à Pétersbourg.

D'après la dernière statistique, la Russie compte — sans les femmes dentistes — 624 femmes médecins. — Les femmes médecins d'Etat ont droit à la retraite. Leurs services peuvent, en outre, être récompensés par des donations en argent, l'élevation dans la bourgeoisie honoraire, les *remerciements impériaux*. Mais elles ne monteront pas en grade et ne seront pas décorées. Que voulez-vous, quand on est femme, on ne peut pas tout avoir !

Une note de la *Fronde* nous apprend que la Russie fait aussi donner l'enseignement secondaire à ses sujettes mahométanes. Grâce aux dons d'un riche négociant de Bakou, un lycée de jeunes filles (internat) dont la Tzarine a accepté la protection, est ouvert dans cette ville. Les élèves viennent de diverses parties de la Russie mahométane.

*
* *

La Suisse nous fournit, cette fois, peu de nouvelles, mais ce peu ne manque pas d'importance. La Commission fédérale, chargée de rédiger le nouveau Code civil, a invité les femmes à se faire représenter à la table de délibération par deux déléguées, choisies parmi les membres du comité de la Fédération des Sociétés féministes suisses.

C'est là un rare et bel exemple d'équité. Le nouveau Code civil allemand, par exemple, a été rédigé en dehors de toute collaboration féminine, et ce fait n'est pas à l'avantage de l'Empire allemand.

*
* *

Rien que de tristes nouvelles d'Italie.

A Milan, les employées des téléphones ont dû se mettre en grève parce qu'elles ne gagnent que 35 francs par mois, ce qui, même pour la sobre Italie, est moins qu'il ne faut pour subsister. Elles demandent l'élévation de leur traitement à 60 francs par mois.

Nous avons vu, au chapitre de la Hongrie, qu'un traitement de 6 à 700 francs par mois ne suffisait pas dans ce pays aux employées de chemins de fer de l'Etat. Des téléphonistes italiennes sont donc, au point de vue économique, plus modestes encore que leurs collègues hongroises.

*
* *

Le féminisme, en tant que mouvement social, chôme en Angleterre : les forces vives de la nation affluent vers d'autres contrées.

Individuellement, les Anglaises continuent de faire honneur à leur réputation de vaillance. Sous Lady Henry Somerset, elles persistent dans la lutte contre l'alcool. Comme inspectrices sanitaires et inspectrices du travail, elles rendent d'importants services. Ainsi Miss O'Kell, inspectrice du district de Marylebone, déclare, à la suite d'une enquête sur l'alimentation des travailleuses de l'Ouest de Londres, que la plupart de ces femmes sont insuffisamment nourries. Les restaurants du district ne leur sont pas abordables à cause des prix trop élevés ; les maisons de thé donnent une nourriture peu fortifiante, et les tartines de beurre, apportées de la maison, qu'on avale à midi, ne peuvent être considérées comme une alimentation suffisante. Miss O'Kell réclame la fondation de restaurants à bon marché pour les travailleuses du West-End.

Les femmes des Etats-Unis auront la satisfaction de voir une de leurs sœurs figurer au Panthéon national à Washington. On y dressera, parmi les hautes célébrités américaines, le buste de la philanthrope Frances Villard, fondatrice de l'Union Universelle des femmes pour la tempérance.

On a beaucoup parlé des nombreux renvois d'employées des postes, d'institutrices, qui ont eu lieu, aux Etats-Unis, pendant les derniers mois de la présidence Mac-Kinley. D'aucuns ont interprété ce fait contre les femmes, prétendant qu'elles s'étaient montrées incapables d'accomplir leurs diverses tâches

Il n'en est rien. Personne ne se plaint du travail professionnel de ces fonctionnaires. *Mais elles ne sont pas électeurs*, et les personnes intéressées ont trouvé qu'en échange d'une place on peut bien demander au candidat une voix. C'est du bon marchandage électoral, et les femmes étant, dans la plupart des Etats de l'Union des non-valeurs, au point de vue électoral, on les a simplement écartées. C'est un avertissement précieux. Nous en viendrons peut-être bientôt là, en Europe.

Les Américains ont eu la joie de vivement préoccuper l'opinion et la presse, grâce à l'enlèvement par des brigands (turcs ou bulgares) de Miss Stone. C'est une aubaine pour ce peuple, grand ami de réclame.

Si nous en croyons les journaux, Miss Stone, missionnaire en pays plutôt sauvage, est une femme qui — comme on dit vulgairement — n'a pas froid aux yeux. Elle s'accommode peut-être très bien de sa romantique captivité ! On prétend même que deux de ces compatriotes qui ont, comme correspondantes militaires, fait la campagne de Madagascar, sont précipitamment parties pour la Bulgarie, afin de s'y faire également enlever et vivre un « roman vrai ».

Nous faisons certainement des vœux pour que Miss Stone soit rendue à sa patrie, mais nous croyons bon de citer ici le passage suivant du « Mechveret », journal jeune-turc, qui résume l'opinion de tous les peuples, évangélisés de force.

« Comme si nous n'avions pas assez de missionnaires hommes,

l'Amérique nous envoie aussi, depuis quelque temps, des missionnaires femmes. C'est vraiment un comble. (Le directeur du « Mechveret », serait-il misogyne?)

« Espérons, continue-t-il, que si les Américains se voient obligés de payer chaque fois une rançon, ils réfléchiront deux fois avant de nous expédier quelques nouvelles misses.

*
* *

Les féministes les plus « dans le train », ont été fort surpris par le compte rendu d'un congrès de femmes bulgares, publié par divers journaux. Les femmes bulgares, qu'on ne soupçonnait point d'être si avancées, méditent ni plus ni moins que la fondation d'une Fédération des sociétés féministes bulgares (au nombre de 27), fédération nationale qui, comme les autres groupements nationaux de ce genre, ferait partie du Conseil international des femmes.

Le congrès a discuté l'enseignement des femmes, a demandé la création de gymnases et d'écoles professionnelles de filles, l'admission des femmes aux universités, à l'étude et à l'exercice de la pharmacie. Les femmes bulgares ont, en outre, protesté contre la réglementation de la prostitution à Sofia, examiné la situation morale et matérielle des travailleuses et affirmé leurs sympathies pour la cause de la paix.

*
* *

En Egypte, le conseiller à la Cour d'Appel du Caire, Casim Asim, Bey, continue la campagne féministe. Son livre *Fabrir al Mirat* (1889) qui réclamait, pour la femme mahométane, la situation, au point de vue des droits civils et de l'éducation, des femmes européennes, avait provoqué de vives protestations, des explosions de sainte colère de la part des prêtres mahométans. Casim Bey leur répond aujourd'hui dans un nouvel ouvrage intitulé : *La femme nouvelle.* Il donne une revue historique du passé de la femme mahométane, réclame son émancipation dans le présent, et finit par examiner la question de l'éducation et la question tout orientale « du voile ».

Les ouvrages de Casim Bey trouvent un écho dans la presse quotidienne et périodique arabe. Ils n'ont point encore trouvé le chemin des harems.

*
* *

D'Orient en Extrême Orient il n'est pour nous qu'un pas, et nous terminerons notre chronique par le Japon qui vient de fonder une école d'enseignement supérieur pour femmes, à Tokio. On y préparera surtout à l'examen de langue anglaise, examen qui donne l'accès des fonctions de l'Etat. Peut-être les Japonaises seront-elles les premières à faire la connaissance du maroquin ministériel. Ce n'est pas la finesse qui leur manque. Elles inaugurent aussi, à Tokio du moins, la réforme de leur costume de poupée, si peu pratique. Et à Nagano, elles ont fondé une société de « pureté sociale ». Rigoureuses sur le chapitre des mœurs, les adhérentes de cette société ont déclaré qu'elles n'épouseront que des hommes dont la réputation morale est intacte.

Elles doivent pourtant répugner au célibat, ces Japonaises, gracieuses, jolies et tendres.

Kæthe Schirmacher.

REVUE DES DERNIERS LIVRES FRANÇAIS

Le Crépuscule des Dieux, par ELÉMIR BOURGES (Stock); *L'Humanité et la Patrie*, par ALFRED NAQUET (Stock); *Les Robinsons de Paris*, par GEORGES BEAUME (Ollendorff); *Un mari pacifique*, par TRISTAN BERNARD (Ed. de la *Revue Blanche*); *Le Mirage*, par JEAN BERTHEROY (Ollendorff).

Il y a dix-neuf ans, dans une petite boutique de la rue Drouot, qui devait peu après devenir la librairie Savine, l'éditeur Giraud mettait en vente un volume nouveau. Titre : *Le Crépuscule des Dieux*. Auteur : M. Elémir Bourges.

Les lettrés appréciaient déjà cet écrivain de race, pour un saisissant roman : *Sous la hache*, où revit dans sa netteté tragique l'époque révolutionnaire, et pour de nombreuses chroniques, toutes de science, de fantaisie et de verve, qui paraissaient alors chaque semaine, au *Gaulois*. *Le Crépuscule des Dieux* fut pour eux une joie très haute. Ils admirèrent sans réserve ce livre puissant, au style souple et ramassé, nourri de classiques. Ils aimèrent cette philosophie âpre et désenchantée, ce romanesque frémissant de vie, cette hautaine façon de penser et d'écrire.

Mais les lettrés, combien sont-ils ?... Peu de passants et de snobs achetèrent, d'autre part, le livre de M. Bourges.

Il y a quelques semaines, la librairie Stock publia une seconde édition du chef-d'œuvre disparu, sinon oublié. Et cette fois encore quelques lettrés s'émurent. Entre temps ils avaient lu un autre livre de M. Elémir Bourges, non moins admirable de forme, mais plus magistral encore peut-être par sa conception plus vaste : *Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*. Les passants et les snobs, eux, n'ont su de M. Bourges ni la pure gloire de sa dernière œuvre, ni la splendeur renouvelée de celle-ci. C'est un fait : la critique littéraire est en train de disparaître. Et la publicité, qui la remplace, ne s'émeut qu'au comptant. Tout ce que le boulevard connaît donc de M. Bourges se résume à cette information : qu'il est de l'Académie Goncourt, où le porta l'hommage spontané de ses pairs.

Et pourtant il y a, dans *Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, il y a dans cette réédition du *Crépuscule des Dieux*, de quoi passionner des milliers et des milliers de lecteurs. Or, Sienkiewicz s'enlève par ballots et Lombard se vend par piles. Jeux de la mort et du hasard ! Nous ne souhaiterons pas à M. Elémir Bourges, pour qu'à son tour il reçoive la justice des gros tirages, le sort qui échut au pauvre et grand artisan de Byzance. Nous espérons bien au contraire, que le patient et solitaire artiste de Samois, dans cette forêt de Fontainebleau où il travaille, achèvera de construire bientôt et de lancer *la Nef*, qu'il termine, et d'autres nefs encore, qui conduiront à l'avenir son nom probe et puissant. Mais, de tout cœur, nous lui souhaiterons l'heureuse aventure qui, de *Quo Vadis*, livre amusant et honnête, a fait indûment un absurde *quo non ascendam* !

Le Crépuscule des Dieux mériterait, plus justement, une telle fortune.

L'histoire tragique de Charles d'Este, duc de Blankenbourg, en proie à ses fils, ses maîtresses, ses valets, le peu de joie et les

affreuses peines mélangées de courts plaisirs qu'apportent à l'homme les passions les plus intenses et la fortune la plus énorme, cette impossibilité d'être heureux que traînent après eux, à travers de poignants événements, le prince Ulric et la princesse Christiane, Franz le joueur et le sauvage Otto d'Este cramponnés aux jupes d'Emilia ou de la Belcredi, l'étonnante figure du bouffon Giovan, en voilà plus qu'il n'en faut pour tenir haletants, durant ces trois cents pages, le premier venu des lecteurs, aussi bien que le plus curieux des raffinés.

Mais, au reste, que les critiques le célèbrent ou non, que les passants et les snobs le hissent ou non sur le pavois fragile de la mode, M. Bourges, sans doute, s'en soucie peu. Cet admirable labeur à l'écart, ce silence, qui ne se rompt que par des œuvres de maître, prouvent à l'évidence un caractère. Et pour de tels écrivains, c'est peu de chose que l'ingratitude ou l'ignorance du public, c'est beaucoup que l'estime et l'admiration des lettrés, c'est tout enfin que la satisfaction de sa propre conscience.

— La dernière œuvre de M. Alfred Naquet, par son ampleur de science, sa claire et forte philosophie, contraste étrangement avec l'innombrable peuple actuel des volumes, qui est une des formes, et non des moins dangereuses peut-être, du péril jaune. Tout un système d'idées, les plus nettes et les plus frappantes qui soient, resserrées encore par la trame souple et forte d'un style très éloquent, tient dans ces trois cent trente pages, regorgeantes à craquer. Il y a dans ce livre la valeur de dix manuels techniques, de copieux traités de logique et de morale, de plusieurs ouvrages d'économie politique et d'histoire.

Et l'on n'y trouve pas seulement l'intérêt d'une discussion des plus hautes, qui après une dense introduction où tout le mouvement scientifique du siècle dernier est résumé, expose, à la lumière des diverses philosophies, ce qu'est, ou plutôt ce que devrait être, dans ses relations avec le monde extérieur, l'homme d'aujourd'hui, tel qu'il nous est donné de le connaître. On n'y trouve pas seulement un magnifique examen de l'âme moderne, une vue saisissante de justesse sur l'horizon qu'elle embrasse, et des prévisions dont on peut mettre en doute la portée, mais non l'élan, vers l'horizon futur.

Ce qui, sous les lignes mêmes, captive davantage, c'est le rayonnement d'une intelligence pleine de sérénité scientifique, d'altruisme et de foi. Cette religion de la justice et du progrès, cette religion de demain, on peut dire de M. Naquet qu'il en fut, et qu'il en reste, un des plus fidèles apôtres, un des précurseurs éclairés.

Sans doute l'Humanité et la Patrie, telles que dans sa conclusion les envisage l'auteur, l'une absorbant l'autre, c'est un idéal bien lointain encore. Et n'en doutons point, beaucoup d'esprits, liés à la borne quotidienne, hésiteront à se lancer à sa suite, dans le domaine fuyant des hypothèses...

N'importe. L'ouvrage sera quand même le bienvenu, car il remue beaucoup d'idées nobles et humanitaires.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

Lorsque tant d'ouvrages, évocations imaginaires ou dépositions historiques, remettent sans cesse sous les yeux des Français les désastres de la défaite, qui furent le legs de l'hérédité napoléonienne, d'où vient que les acclamations posthumes n'aient pas cessé de retentir, autour du tombeau des Invalides, qu'elles aient acquis, au contraire, une récurrence de ferveur extraordinaire et qu'elles aient abouti à une véritable maladie de l'imagination, au lieu de se montrer ce qu'elles devaient être seulement : le fruit d'une exaltation passagère et factice ? M. Philibert Audebrand, en son curieux volume : *Napoléon a-t-il été un homme heureux?* s'efforce de donner la raison de cet étrange phénomène littéraire. Ce livre est rempli de faits, d'anecdotes, de souvenirs, de documents fondus et présentés sous la forme d'une libre controverse, entre des personnages animés d'un esprit différent et partagés entre des opinions contradictoires. Ensemble, chacun fournissant ses preuves, ils s'efforcent à résoudre la question en l'examinant sous toutes ses faces. Le pour et le contre ont voix alternative au chapitre et s'opposent, pour le bien de la cause, à qui mieux mieux, raisons et témoignages. Nous ne croyons point que ces apparences de fantaisie littéraires, que rechercha de prédilection, pour son propre contentement, l'imagination facile de l'écrivain, aient revêtu sa thèse de toute l'autorité désirable. Mais la lecture en est piquante. On y trouve presque un attrait de nouveauté — je dis presque, sur un sujet dont l'essentiel et l'accessoire firent écrire des millions de lignes — lorsque M. Philibert Audebrand, de façon très ingénieuse, attarde les conversations de ses personnages autour des débuts de Napoléon, de ses aventures de jeunesse, de ses amis, de ses ennemis privés et de sa famille surtout, qui ne manqua rien de ce qu'elle pouvait faire pour ravaler la gloire du demi-dieu et diminuer sa part de bonheur mortel.

— Avec *Les Robinsons de Paris* de M. Georges Beaume, nous ne fréquentons plus en si haut parage. Nous sommes rejetés en très petite société bourgeoise, dans la compagnie d'une douzaine de types languedociens, de petites gens de province, échoués à Paris, Dieu sait comme, sans une conscience nette du rôle qu'ils auraient à y tenir, sans orientation précise ni discipline de volonté. On le voit, c'est une nouvelle campagne d'imagination contre des « déracinés » d'une autre espèce. Le romancier s'efforce d'y mettre en garde contre un mirage trompeur et les périls d'une aventure sans but, beaucoup de ces Robinsons, tels qu'il s'en rencontre à chaque pas, voyageurs sans boussole, que le poudroiement de Paris attire, qui viennent là pour y briller, pour y jouir, et qui n'auraient jamais dû quitter, ainsi que ces gens de Coulobres, leur doux pays ensoleillé. Tandis que d'autres provinciaux sont parvenus à soumettre et à fixer la destinée, ils roulent à travers la grande ville, incertains de leur marche et dépaysés. Ils demeurent des étrangers dans la foule, qui les emporte. Quelques-uns y perdent toutes leurs réserves de forces et s'y noient au fond d'une irrémédiable médiocrité. Les plus sages redoutent de souffrir et de déchoir ; ils s'en vont, en la ville natale qui les ranime, retrouver « leur âme vivante ».

Très louable est la pensée inspiratrice du livre de M. Georges Beaume. Franche et salubre en est l'impression d'ensemble. On regrette que, par moments, l'exécution en soit inégale et faible. L'ouvrage aurait gagné à ce que l'auteur restreignît son effort aux dimensions d'une simple nouvelle, l'intérêt se pouvant malaisément soutenir, pendant tout un volume, autour de la personnalité morale d'êtres insignifiants ou grotesques. On mentionnerait à part, dans *Les Robinsons de Paris*, des pages délicatement écrites, de fraîches images et de gracieux tableaux. Par contre, il serait prudent de n'en pas serrer le texte de trop près. Car la critique, sans être pointilleuse à l'excès, aurait à y constater des dissonances de ton, des associations plus que bizarres d'images ou de certaines disconvenances du style avec l'état des personnages, qui choquent l'œil et l'esprit, au travers d'une lecture en général facile et courante.

— De façon plus habile, M. Tristan Bernard, en nous initiant aux mésaventures patiemment supportées d'*Un mari pacifique*, nous oblige à suivre l'analyse minutieuse d'une catégorie de personnages d'humanité moyenne et d'incidents tout à fait simples, quoique fâcheux, et comme en est pavée la vie commune et journalière. Son « ex-jeune homme rangé », le bien connu Daniel Henry a voulu rendre son existence plus régulière encore en y associant par les liens du mariage sa cousine Berthe Vorand, une aimable personne de peu de cœur et de cervelle. Quelques mois après cet heureux jour, son sort est fixé : il a été trompé par sa femme, dans les formes habituelles, avec l'ami cher qu'il lui présenta lui-même, lorsque, bénévole, il voulut autoriser ses visites nombreuses et familières au logis. Doucement il en a tiré l'aveu de Berthe même ; et, sans beaucoup plus de tapage, il s'en est convaincu derechef par son enquête personnelle auprès du complice. Des raisons de dignité et de convenance le pousseraient à divorcer. Il ne veut pas d'esclandre ni de bruit. Son amour de la tranquillité, sa crainte d'effaroucher l'opinion, son particulier souci d'honnêteté bourgeoise ne concevraient rien au-delà de cette solution normale. Encore y trouve-t-il des inconvénients graves. Les démarches à faire... les changements d'habitudes auxquels il faudrait se résoudre... Et puis, il n'est pas certain, pour son compte, de ne plus aimer sa femme. Tandis qu'il hésite et passe le temps à examiner sa conscience, il apprend que l'auteur de tout le mal s'est engagé dans une nouvelle aventure, que l'amant s'est rendu coupable d'infidélité envers la maîtresse mariée, et il pense que Berthe souffrira peut-être de cette trahison. Il adresse des reproches mérités à l'ingrat Eric, et reste auprès de Berthe, pour être à vie son compagnon pacifique et son consolateur. Voilà tout le sujet. Il n'y a pas d'épisodes plus saillants, dans ce livre, qui plaît et amuse, néanmoins, du début à la fin, par la justesse minutieuse des observations et l'humour qui en relève les moindres détails. M. Tristan Bernard a présenté avec beaucoup d'art les caractères de ses deux principaux personnages : le mari, en qui se résument toutes les sortes de timidité intellectuelle et morale, veulerie de caractère, irrésolution d'esprit, pa-

resse de volonté ; la femme, aussi complexe d'imagination, de tempérament, de nature, et que mènent à l'adultère, sans secousse aucune, le désœuvrement et la frivolité.

— Norbert, le modèle de l'époux accompli dans *le Mirage* de Jean Bertheroy, se fut montré moins pacifique, moins résigné devant l'inéluctable du fait accompli — s'il eût dû s'accomplir. De cela, peu s'en fallut. L'héroïne du livre, nature ardente, invinciblement poussée par ses appétits de jouissances à demander à la vie mondaine tout ce qu'elle peut offrir d'inéprouvé, y viendrait fatalement si, sur son chemin, elle n'avait rencontré un cœur ferme et droit, un homme d'énergie calme, de devoir et de bonté, qui la sauvera d'elle-même. Transportée dans une autre atmosphère, ailleurs que dans cet entourage de luxe orgueillleux, de snobisme et de frivolité. Hélène Danteuil eût pu devenir une femme délicieuse. En un tel milieu ses instincts ne se satisferont pas sans difficulté ni sans trouble. Jeune fille, elle se dénonce déjà tout impatiente de succès, d' hommages, d'impressions vives et changeantes ; en son cerveau tourbillonne l'essaiu des désirs effervescents, — trop de désirs, pour qu'il n'en résulte pas des déceptions et des regrets pénibles. Ses lèvres viennent à peine de se poser sur le bord de la coupe qu'elle supposait enchanlée, et la saveur lui en a presque aussitôt semblé insipide. Jeune femme, elle a cherché dans le mariage une porte ouverte à la réalisation de toutes ses fantaisies égoïstes et mauvaises. L'inévitable accident passionnel, la crise a éclaté, — l'attrait du vertige auquel presque aucune n'échappe complètement. Tout ce que l'expérience des choses lui a fait connaître d'amertume au terme des plus brillantes convoitises n'a pas encore changé l'essence de sa nature, aussi immodérée dans la recherche de l'amour que dans la poursuite du plaisir. Une secousse de son âme, plus profonde, la réveillera brusquement. La lumière peu à peu se fera en elle. Enfin elle saura distinguer la distance qui sépare le devoir réel du caprice et démêler, pour son propre bonheur comme pour celui de l'homme de bien qui lui a donné son nom, de quels éléments se constitue la conscience d'un être en possession de sa force morale.

C'est la philosophie de ce tableau, poussé en pleine vie, du mariage moderne, de ses misères ouvertes ou cachées et de ce qu'il pourrait, au contraire, offrir de joies saines, en des conditions meilleures de franchise et de sincère amour. L'ouvrage de Mme Jean Bertheroy est d'une belle allure littéraire, heureusement soutenue, en un sujet d'ailleurs simple, où l'imagination pourrait quelquefois défaillir . A travers les pages consacrées à l'action pure ou à l'analyse de caractère, s'y découvrent des coins gracieux de description, des esquisses de nature pleine de fraîcheur. On en détacherait aussi de fins details d'observation féminine, par exemple sur les premiers éveils de la coquetterie chez une jeune fille, mettant en ligne ses premières séductions pour en essayer la portée, s'exerçant à conquérir afin déjà d'aiguiser ses armes de conquête.

Frédéric Loliée

VINGT-SIX ET UNE [1]

Nous étions vingt-six — vingt-six machines vivantes, confinées dans un sous-sol humide où nous confectionnions des craquelins du matin au soir. Les fenêtres de notre sous-sol donnaient directement sur une fosse à ordures, dont les parois en maçonnerie étaient verdies par l'humidité; les châssis des fenêtres étaient garnis à l'extérieur de barreaux en fer et les rayons du soleil ne pénétraient jamais jusqu'à nous à travers les vitres couvertes de poussière de farine. Notre patron avait fait mettre ces barreaux aux fenêtres pour nous empêcher de donner un morceau de son pain aux mendiants et à ceux de nos compagnons qui, se trouvant sans place, souffraient de la faim; il nous qualifiait de voleurs, et ne nous donnait pour notre dîner, au lieu de viande, que des tripes gâtées.

Serrés les uns contre les autres, nous étouffions dans cette boîte de pierre au plafond bas et lourd, couvert de noir de fumée et de toiles d'araignée. Nous menions une vie dure et odieuse dans ces murs épais bariolés de tâches de boue et de moisissure. Levés à cinq heures du matin, sans avoir assez dormi, encore tout somnolents, abrutis et apathiques, nous prenions place à table à six heures pour faire des craquelins de la pâte préparée pour nous, par nos compagnons, pendant notre sommeil ; et jusqu'à dix heures du soir, les uns roulaient sur la table la pâte dure entre leurs mains en se

(1) *Le récit intitulé « poème » se rapporte aux années les plus tristes de la vie tragique de Gorky. En y faisant allusion dans son autobiographie, Gorky dit textuellement ceci : A quinze ans passés, je fus pris du désir ardent de m'instruire. Dans ce but je me rendis à Kazan, m'imaginant que l'enseignement était donné gratuitement à tous les hommes de bonne volonté. Comme il n'en était pas ainsi, je fus obligé d'entrer dans une boulangerie de craquelins, moyennant un salaire mensuel de 3 roubles. C'est le métier le plus dur de tous ceux que j'ai exercés durant ma vie ». Sous le coup du désespoir, l'auteur de* Thomas Gordeïeff *voulut se suicider. La balle, cette fois, épargna l'écrivain de grand talent, pour la plus grande gloire des lettres russes. « Après avoir été quelque temps malade, — nous dit Gorky, — je revins à la vie pour me mettre à vendre des pommes. » Dans les pages saisissantes sur le* poète des vagabonds et des voleurs *de G. Savitch (voir* La Revue *du 15 octobre 1901) nos lecteurs retrouveront les autres détails si émouvants de la vie de Gorky.*

(Note de la Rédaction.)

balançant pour ne pas s'engourdir, tandis que les autres la pétrissaient. Tout le long du jour, l'eau bouillante du chaudron où l'on cuisait les craquelins, chantait sa triste rêverie, et la pelle méchante et vive du boulanger glissait sur la sole du four, en jetant sur les briques chaudes les morceaux de pâte cuite. Du matin au soir, les bûches brûlaient d'un côté du four et le reflet rouge de la flamme dansait sur les murs de notre atelier, paraissant ricaner en silence. L'énorme four ressemblait à la grosse tête d'un monstre fabuleux ; il avait l'air de sortir du plancher, d'ouvrir sa grande gueule pleine d'un feu éclatant et de nous couvrir de sa chaude haleine, en contemplant des deux cavités de ses soupiraux notre travail interminable. Ces deux profondes cavités, semblables aux yeux impitoyables et impassibles du monstre, nous contemplaient toujours du même regard sombre, comme si elles étaient lasses de voir ces esclaves et, n'espérant d'eux rien d'humain, elles les méprisaient du froid mépris de la sagesse.

D'un jour à l'autre, couverts de poussière de farine, foulant aux pieds la boue, apportée du dehors sur nos chaussures, dans l'air lourd, saturé d'odeurs, nous roulions la pâte pour en faire des craquelins, en l'humectant de notre sueur. Nous haïssions notre travail d'une haine implacable et nous ne mangions jamais rien de ce qui sortait de nos mains, préférant le pain noir aux craquelins. Nous étions neuf en face l'un de l'autre de chaque côté d'une grande table, et durant de longues heures nous faisions machinalement aller nos doigts et nos mains, sans jamais suivre nos mouvements, tant nous y étions accoutumés. A force de nous voir les uns les autres, nous connaissions la plus petite ride des visages de nos compagnons. Nous nous taisions ordinairement — que pouvions nous dire, à moins de nous injurier ? car pour une raison ou pour une autre, on trouve toujours moyen d'insulter un homme, surtout un compagnon. Et encore, il nous arrivait rarement de le faire — que peut donc commettre un homme à moitié mort, dont le moindre sentiment est engourdi par un rude labeur ? A vrai dire, le mutisme n'est effrayant et pénible que pour ceux qui n'ont plus rien à dire pour avoir tout dit; mais pour ceux qui n'ont pas encore entamé leurs discours, — se taire est simple et facile. Par contre, il nous arrivait parfois de chanter : au beau milieu de son travail, quelqu'un poussait tout à coup un profond soupir de cheval harassé et entonnait doucement une des chansons traînantes, dont la mélodie triste et caressante allège le cœur du chanteur. L'un de nous chante; nous écoutons d'abord en silence la chanson du soliste, qui s'assourdit et s'éteint sous le lourd plafond du sous-sol, comme, par une nuit d'automne, un petit feu s'éteint dans les steppes, quand le ciel gris et bas, lourd comme un tas de plomb, s'appesantit sur la terre. Puis un second joint sa voix à celle du premier et voilà déjà deux planant dans l'air lourd de notre fosse étroite. Entraînés, plusieurs autres reprennent le même air qui grandit

comme une lame, devient sonore et fort et semble reculer les murs lourds et humides de notre prison de pierre...

Tous les vingt-six chantent, les voix vibrantes, habituées à chanter en chœur, remplissent l'atelier ; la chanson se sent à l'étroit, dans ce petit espace ; elle se débat contre les murs, elle gémit, pleure et anime le cœur en l'emplissant d'une douce souffrance, qui réveille l'angoisse endormie et ouvre les vieilles blessures... Les chanteurs poussent des soupirs profonds et pénibles: parfois l'un d'eux interrompt son chant pour entendre chanter ses compaguons; puis de nouveau il confond sa voix dans l'onde commune. Un autre, poussant un long « Ah ! » plein d'angoisse, chante les yeux clos ; peut-être que les ondes sonores et larges des sons se représentent à lui comme une route ensoleillée, comme une large route où il se voit cheminant vers un pays lointaine...

Le feu du four continue à flamber, la paille du boulanger glisse toujours bruyamment sur les briques de la sole, l'eau bouillante chante encore dans le chaudron et le reflet du feu, silencieux et narquois, tremblote sur les murs... Et nous exhalons en paroles qui ne sont pas de nous notre angoisse apathique, la lourde angoisse des êtres vivants privés de soleil, l'angoisse des esclaves.

Tel était le genre de vie que nous menions au nombre de vingt-six dans le soul-sol de la grande maison de pierre, et la vie nous était tout aussi dure que si nos épaules avaient servi de base aux trois étages...

*
* *

Outre le chant, il nous restait encore quelque chose de bon, quelque chose que nous chérissions tous et qui peut-être nous remplaçait le soleil. Le second étage de notre maison était occupé par un atelier de broderies en or et, parmi les nombreuses ouvrières, il y avait une fille de chambre Tania, âgée de seize ans. Tous les matins, nous pouvions voir collé à la vitre de la petite fenêtre pratiquée dans la porte menant du vestibule dans notre atelier, un petite visage rose, égayé par les yeux bleus limpides et une voix vibrante et affectueuse nous criait :

— Bons prisonniers ! Donnez-moi des craquelins !...

Nous nous retournions tous au son clair de cette voix bien connue et, joyeusement, nous contemplions avec bonhomie le pur visage de jeune fille qui nous souriait si gentiment, le nez collé à la vitre et les petites dents blanches brillantes entre les lèvres roses entr'ouvertes par un sourire. Nous nous bousculions tous pour lui ouvrir la porte : la voilà qui entrait gaie et affable et, la tête penchée un peu de côté, elle se tenait devant nous souriante, en nous tendant son tablier. Une tresse longue et épaisse de cheveux châtains, ramenée sur l'épaule, reposait sur sa poitrine. Et nous qui étions sales, sombres et difformes, nous la contemplions de bas en

haut — le seuil de la porte était de quatre marches plus haut que le plancher de l'atelier — nous lui souhaitions le bonjour et lui adressions quelques paroles toutes particulières — c'est pour elle seule que nous en avions. Dans nos discours avec elle, nos voix se faisaient plus douces et nos plaisanteries étaient moins fortes. Nous avions tout à part pour elle. Le boulanger retirait du four une pelletée de craquelins roses tout croustillants qu'il jetait adroitement dans le tablier de Tania.

— Prends bien garde de tomber sous les yeux du patron ! — telle était la recommandation que nous ne manquions pas de lui faire. Elle souriait malicieusement et, nous lançant gaiement son : Adieu, bons prisonniars ! — elle disparaissait lestement comme une petite souris.

Et c'était tout... Mais après son départ, nous prenions plaisir à causer longuement d'elle entre nous, en nous contentant de répéter nos paroles de la veille et des jours précédents, car elle, comme nous et tout ce qui nous entourait, ne changeait pas... Ce qu'il y a de bien pénible et de poignant pour un homme, c'est de vivre sans voir rien changer autour de lui ; si elle ne tue pas son âme, l'immuabilité de ce qui l'entoure le fait du moins souffrir de plus en plus... Nous parlions toujours des femmes en des termes que nous trouvions nous-mêmes odieux et impudents et c'était bien naturel, car les femmes que nous connaissions ne méritaient pas autre chose. Jamais nous ne disions de mal de Tania, jamais aucun de nous ne se permettait de la toucher de la main, ni de lui adresser quelque plaisanterie tant soit peu libre. Peut-être en était-il ainsi, parce qu'elle ne passait que peu de temps avec nous ; comme une étoile tombant du ciel, elle nous apparaissait pour disparaître aussitôt, ou bien encore, parce qu'elle était si petite et si belle ; or, tout ce qui est beau provoque le respect même chez les gens grossiers. De plus, quoique notre labeur de forçat nous abrutît, nous restions hommes tout de même, et comme tels, nous ne pouvions vivre sans adorer quelqu'un. Nous n'avions rien de meilleur qu'elle et excepté elle personne ne faisait attention à nous dans notre sous-sol, bien que la maison fût habitée par des vingtaines d'hommes. Et chose principale — c'est que nous la considérions tous comme notre bien à nous, comme une chose ne devant presque son existence qu'à nos craquelins. Aussi nous faisions-nous un devoir de lui donner ses craquelins tout chauds, c'était là notre offrande journalière à l'idole — une habitude qui devint presque un usage sacré et qui nous liait à elle chaque jour davantage.

En outre, nous faisions à Tania toute sorte de recommandations, telles que de se vêtir plus chaudement, de ne pas monter l'escalier en courant, ni de porter de lourdes brassées de bois. Elle écoutait nos conseils, le sourire sur les lèvres, y répondait en riant et ne les suivait jamais, ce qui ne nous offensait pas : nous en étions quittes à lui montrer notre sollicitude. Elle nous adressait souvent diffé-

rentes prières, — elle nous demandait, par exemple, de lui ouvrir la lourde porte de la cave, de lui casser du bois, et nous faisions avec joie et même avec orgueil tont ce qu'elle voulait.

Mais quand l'un de nous s'avisa de la prier de lui rapiécer sa seule chemise, elle fit une moue dédaigneuse et dit :

— Tiens! Il ne manquerait plus que cela!...

Nous raillâmes beaucoup le drôle et dès lors nous n'adressâmes jamais plus de pareilles demandes à Tania. Nous l'aimions et voilà tout. Un homme veut toujours mettre son amour en quelqu'un, même quand cet amour est à charge à la personne aimée, la souille et flétrit sa vie, car en aimant, l'homme n'estime pas assez l'objet de ses amours. Nous devions aimer Tania faute d'avoir personne d'autre à aimer.

Parfois, l'un d'entre nous se mettait tout à coup à raisonner. — Pourquoi, disait-il, gâtons-nous tant cette fille? Que lui trouvons-nous donc, pour nous mettre en quatre pour elle?

Nous réduisions au silence bien vite et brutalement celui qui osait parler ainsi : l'objet que nous avions choisi pour notre amour, bien qu'il ne fût peut-être pas essentiellement bon, mais aimé de tous les vingt-six, devait être incontestablement sacré pour les autres, et quiconque ne pensait pas comme nous était notre ennemi.

*
* *

Outre l'atelier où l'on confectionnait les craquelins, notre patron avait encore une boulangerie ; elle était dans le même local et un mur seul la séparait de notre sous-sol; mais les boulangers — ils étaient quatre — faisaient bande à part; trouvant leur travail plus propre que le nôtre, ils se considéraient comme supérieurs à nous, ne mettaient jamais les pieds dans notre atelier et nous bafouaient en nous croisant dans la cour; nous ne les fréquentions pas non plus : notre patron nous le défendait de crainte que nous ne volions des pains au lait. Nous n'aimions pas les boulangers, car nous les enviions : leur travail était plus facile que le nôtre, ils gagnaient plus, étaient mieux nourris et mieux logés — leur atelier était spacieux et clair. Ils étaient tous propres et bien portants — antipathiques à nous qui étions hâves et jaunes et rongés de diverses maladies — la gale, la syphilis, les rhumatismes. Les jours de fête et de chômage, ils endossaient des vestons et mettaient des bottes craquantes; deux d'entre eux avaient des accordéons et tous allaient se promener au jardin public; nous ne portions que des guenilles et des chaussures d'écorce, l'entrée du jardin public nous était interdite par la police — pouvions-nous donc sympathiser avec les boulangers?

Voilà qu'une fois, nous apprîmes que le premier boulanger s'étant mis à boire, avait été congédié par le patron, qui en prit un

autre, et que ce dernier — soldat et grand élégant — portait un gilet en satin et une montre avec une chaîne d'or. Nous étions bien curieux de voir cet élégant et dans l'espoir de le rencontrer, nous allions bien souvent dans la cour.

Mais un jour, il vint nous trouver lui-même dans notre sous-sol. Poussant la porte d'un coup de pied et la laissant ouverte, il se tint sur le seuil, souriant et nous dit :

— Que Dieu vous aide ! Bonjour, mes braves !

L'air glacial, s'engouffrant par la porte en un nuage floconneux, tourbillonnait à ses pieds tandis qu'il restait sur le seuil à nous contempler de haut en bas ; entre ses moustaches blondes, finement retroussées, on voyait briller ses grandes dents. Son gilet, vraiment extraordinaire, était en satin brillant bleu foncé, brodé de fleurs et orné de boutons en pierre rouge. Et la chaîne s'y étalait...

Il était beau, ce soldat, avec sa haute taille, sa santé florissante, ses joues vermeilles ; ses grands yeux clairs avaient un bon regard, doux et calme. Il était coiffé d'un bonnet blanc empesé et sous son tablier d'une blancheur immaculée apparaissaient ses bottes à la mode, bien cirées.

Notre boulanger le pria respectueusement de fermer la porte ; il le fit sans se presser et se mit à nous questionner sur notre patron. Parlant tous à la fois, nous lui dîmes que notre patron était un rusé compère, un escroc, un monstre, un tyran — tout ce qu'on peut et tout ce qu'on doit dire d'un patron. Le soldat nous écoutait en remuant ses moustaches et en nous dévisageant tous de son regard calme et clair.

— Vous avez aussi des filles ici... dit-il à brûle-pourpoint.

Quelques-uns ébauchèrent un sourire respectueux, d'autres grimacèrent de plaisir ; l'un apprit même au soldat qu'il y en avait neuf.

— En profitez-vous ? demanda celui-ci en clignant de l'œil.

Nous rîmes de nouveau, pas trop fort, il est vrai et timidement. Ce n'est pas l'envie qui nous manquait de nous montrer au soldat aussi braves que lui, mais personne n'aurait su, ni n'aurait pu le faire. Quelqu'un l'avoua même en disant à voix basse :

— Le pouvons-nous ?...

— Oui, ça vous est difficile ! reprit le soldat avec aplomb, après nous avoir regardé fixement. — A vrai dire..... pas bonne mine..... L'air de rien, aucun aspect !... Et la femme — elle prise fort l'aspect d'un homme. Il faut qu'il ait une bonne stature, afin que tout soit de première qualité !... Et encore elle recherche la force... La main, par exemple, il faut qu'elle soit comme celle-là !

Le soldat retira sa main droite de sa poche et, retroussant la manche jusqu'au coude, il nous montra son bras nu qui était fort, blanc et couvert de poils roux.

— Le pied aussi, la poitrine... elle veut que tout soit robuste... Et de plus, l'homme doit être bien mis, comme l'exige la beauté

des choses. J'en sais bien long là-dessus, car les femmes se coiffent de moi. Pourtant, je ne cours pas après elles, moi, je ne les enjôle pas — ce sont elles qui viennent cinq à la fois se pendre à mon cou...

Il s'assit sur un sac de farine et nous conta longuement comme quoi les femmes l'aimaient et comment il se comportait bravement envers elles. Puis il s'en alla, et quand la porte, en grinçant, se fut refermée sur lui, nous nous tûmes longtemps en pensant à lui et à ses récits. Ensuite, nous nous mîmes à parler tous à la fois et nous reconnûmes qu'il nous plaisait. Si simple et si bon — personne ne venait nous voir, ni nous parler si amicalement.

Nous ne tarissions pas sur lui et sur ses succès futurs auprès des brodeuses en or qui, en nous rencontrant dans la cour, faisaient un détour, les lèvres pincées dédaigneusement, ou se dirigeaient droit sur nous, comme si nous ne nous étions pas trouvés sur leur passage. Et cependant, nous avions tant de plaisir à les voir passer sous nos fenêtres, si élégantes — en jaquettes et en toques de fourrure en hiver, et en chapeaux à fleurs. des ombrelles de couleur à la main, — en été. Mais entre nous, nous parlions de ces filles en de els termes, que si elles avaient pu nous entendre, elles auraient été hors d'elles de honte et d'indignation.

— Pourvu qu'il ne corrompe pas Tania ! — dit tout à coup soucieusement notre boulanger.

Nous nous tûmes tous, frappés de ces paroles. Le fait est que nous avions oublié Tania, le soldat nous l'avait, pour ainsi dire, dérobée à notre vue. Une bruyante discussion s'ensuivit : les uns prétendaient que Tania ne se laisserait pas prendre ; d'autres affirmaient qu'elle ne saurait lui résister, d'autres enfin s'offraient à rompre les côtes au soldat, au cas qu'il se hasardât à poursuivre Tania. A la fin nous prîmes la résolution de les surveiller tous les deux et d'avertir la fillette de se mettre en garde contre lui, et notre discussion en resta là.

*
* *

Un mois passa, le soldat faisait des pains au lait, s'amusait avec les brodeuses en or, venait souvent dans notre atelier, sans nous conter comme autrefois ses succès auprès des filles, tordait ses moustaches et avait l'air très satisfait. Tous les matins, Tania venait chercher ses craquelins et était tout aussi gaie, aussi affable et douce avec nous. Nous essayâmes à diverses reprises d'amener la conversation sur le soldat ; elle le surnommait veau aux yeux à fleur de tête et lui donnait d'autres sobriquets plaisants, ce qui nous tranquillisait. Nous étions fiers de notre fillette en voyant comme les brodeuses couraient après le soldat ; la conduite que Tania tenait à à son égard, nous élevait tous et, influencés par elle, nous nous mîmes à le traiter dédaigneusement. Notre amour pour elle grandit encore et le matin nous l'accueillions avec plus de joie et de bonhomie que jamais.

Un jour, le soldat vint nous trouver un peu gris; il s'assit en riant, et comme nous nous informions de la cause de sa gaîté. il nous dit :

— Deux filles se sont battues à cause de moi... Lidka et Grouchka... Comme elles se sont défigurées, ah, ah ! Elles se sont empoignées par les cheveux, elles se sont terrassées, l'une a monté sur l'autre... ah, ah ! Elles se sont tout égratignées et toutes déchirées... c'était à pouffer de rire ! Peuh ! Pourquoi les femmes ne peuvent-elles pas se battre honnêtement, sans se griffer, hein ?

Bien portant et bien propre, très content de lui, il était assis sur le banc et riait aux éclats. Nous gardions le silence, tant il nous déplaisait cette fois.

— Non, quelle veine j'ai auprès des femmes. ah, ah ! C'est à mourir de rire ! Un clin d'œil, et c'est fait ! Diable !

Il leva ses bras blancs couverts de poils roux et les laissa retomber bruyamment sur ses genoux. Il fixait sur nous un regard si agréablement étonné qu'on aurait dit qu'il était lui-même sincèrement perplexe de sa chance dans ses affaires de femme. Sa grosse figure rubiconde s'épanouissait en un sourire heureux et satisfait et il passait constamment sa langue sur les lèvres.

Notre boulanger, tout en faisant glisser furieusement sa pelle sur la sole du four, rompit le silence.

— Point n'est besoin de grandes forces, — proféra-t-il ironiquement, — pour abattre un petit sapin, c'est avec un grand pin qu'il faut se mesurer.

— C'est-à-dire..... c'est à moi que tu t'adresses? demanda le soldat.

— Justement....

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien..... Tu n'y as vu que du bleu !...

— Non, attends ! De quoi s'agit-il? De quel pin ?

Notre boulanger ne répondit pas et continua à manier rapidement sa pelle dans le four. Il eut l'air d'oublier et le soldat et son discours avec lui. Mais l'autre, en proie tout à coup à une grande agitation, se leva et s'avança vers le four au risque de donner de la poitrine contre le manche de la pelle qui passait et repassait sans cesse dans l'air.

— Non, dis-moi, laquelle est-ce? Tu m'as offensé !... Moi? Il n'y a pas de femme pour me résister, non ! Que viens-tu me chanter là?

Il avait l'air d'être sincèrement offensé. La seule estime qu'il pût avoir de lui-même était celle que lui valait son talent de corrompre les femmes ; peut-être en dehors de cette capacité n'avait-il rien en lui ; c'est par elle seule qu'il pouvait se sentir un être vivant. Une vie humaine est parfois si pauvre que l'homme se voit contraint d'aimer ses vices. Corrigez-le, il en sera malheureux, car avec ses vices il perdra la seule chose qui le fasse vivre. On peut donc conclure que l'homme devient souvent vicieux par ennui.

Le soldat offensé attaqua le boulanger en vociférant :

— Non, dis-moi qui est-ce ?

— Et si je le disais? fit l'autre en se tournant tout à coup vers lui.

— Eh bien ?

— Cònnais-tu Tania ?

— Après?

— C'est elle ! Essaye...

— Moi ?

— Toi!

— Celle-là ? Rien que cela ? Pouah ! En moins de rien !

— Nous verrons bien !

— Tu le verras! Ah, ah !

— Elle te...

— Dans un mois !

— Quel hâbleur tu fais, soldat !

— Deux semaines, si tu veux ! Je te le ferai bien voir ! Quoi donc ? Tanka ? Ah, foin !

— Allons, fiche-moi bien vite le camp... tu me déranges !

— Deux semaines et ce sera prêt ! Que le...

— Va-t'en, te dis-je !

Et notre boulanger, pâle de rage, leva sa pelle d'un geste menaçant. Le soldat surpris recula, nous regarda tous en silence, puis à voix basse, d'un ton méchant, il proféra :

— Bien, bien ! et sortit.

Durant la discussion, nous n'ouvrîmes pas la bouche tant elle nous intéressait. Mais à peine le soldat était-il sorti, qu'un grand vacarme s'éleva. Quelqu'un cria au boulanger :

— Ce n'est pas une bonne affaire que tu as commencée là, Paul !

— Silence, fais ta besogne ! répliqua-t-il furieusement.

Nous vîmes que le soldat avait été piqué au vif et que Tania courait un vrai danger. Nous en étions sûrs et une curiosité âpre, quoique agréable, s'empara de nous. Qu'en résultera-t-il ? Tania pourra-t-elle résister au soldat ? Et nous fûmes presque unanimes à crier avec conviction :

— Tanka ? Oh, elle saura bien lui tenir tête ! Elle ne se laissera pas prendre !

Comme nous brûlions du désir d'éprouver la fermeté de notre idole, et comme nous cherchions à nous convaincre les uns les autres qu'elle ne faillirait pas et sortirait victorieuse de cette lutte ! A la fin, il nous sembla que le soldat n'avait pas été assez piqué, qu'il pourrait oublier la dispute et qu'il nous faudrait encore aiguillonner son amour-prppre.

Dès ce jour-là, nous commençâmes une vie particulière, une vie toute nerveuse. Nous passâmes nos journées à discuter, nous acquîmes même plus d'esprit et une plus grande facilité de lan-

gage. Il nous semblait que nous jouions avec Satan à quelque jeu, dont la mise était Tania. Quand nous apprîmes des boulangers que le soldat avait commencé à faire sa cour à « notre Tanka », nous éprouvâmes un sentiment de frayeur mêlé à du plaisir et notre vie gagna subitement en intérêt, au point que nous ne remarquâmes pas que le patron, profitant de notre excitation, augmenta notre tâche quotidienne de quatorze pouds de pâte. Notre labeur ne nous lassait plus et le nom de Tania était toujours sur nos lèvres. Chaque matin, nous attendions son arrivée avec une impatience toute fébrile. Parfois, il nous semblait qu'elle allait entrer déjà toute changée, toute différente de ce qu'elle était.

Cependant nous ne lui dîmes rien de la dispute qui s'était engagée, ni ne lui fîmes aucune question et nos relations avec elle restèrent les mêmes, affectueuses et bonnes. Mais déjà une chose nouvelle et étrangère s'interposa entre elle et nous, et cette chose fut cette curiosité âpre et froide comme une lame d'acier...

— Camarades ! C'est le terme aujourd'hui, dit un matin le boulanger en se mettant à sa besogne.

Nous le savions avant qu'il ne nous le rappelât et, cependant, nous frissonnâmes.

— Regardons-la bien... elle va venir ! ajouta-t-il.

Quelqu'un fit d'un ton de regret :

— Que peut-on voir avec les yeux !

Alors, la discussion qui s'éleva fut des plus chaudes et des plus bruyantes. Aujourd'hui, nous saurons enfin combien est pur et inaccessible à la fange ce calice où nous avons déposé ce que nous avions de meilleur. Ce matin-là, nous comprîmes tout à coup que nous jouions gros jeu et que l'épreuve imposée à notre idole pourrait bien nous la détruire. Nous entendions dire tous les jours que le soldat poursuivait Tania obstinément et importunément, mais aucun de nous ne la questionna plus sur lui. Elle continuait à venir régulièrement chercher ses craquelins et était toujours la même.

En effet, nous entendîmes bientôt sa voix :

— Bons prisonniers ! C'est moi !...

Nous nous empressâmes de lui ouvrir la porte et quand elle fut entrée nous l'accueillîmes, contre notre habitude, silencieusement. En une foule muette et sombre, nous restâmes devant elle les yeux effrontément braqués sur elle, ne sachant que lui dire, ni quelle question lui adresser.

Elle fut apparemment surprise de cet accueil inusité et, tout à coup nous la vîmes pâlir, s'agiter sur place et d'une voix mal assurée, elle nous demanda :

— Qu'avez-vous... donc ?

— Et toi ? lui jeta le boulanger à la face d'un ton revêche.

— Comment, moi ?

— R... rien...

— Allons, donnez-moi bien vite mes craquelins...

Ce n'est pas elle qui nous pressait auparavant...

— Rien ne presse! fit le boulanger sans bouger et sans la quitter des yeux.

Alors, elle se retourna subitement et disparut par la porte.

Se remettant à l'ouvrage, le boulanger dit tranquillement :

— Cela veut dire que c'est fait! Voyez-moi ce soldat!... Le lâche! l'infâme!...

Comme un troupeau de béliers, nous regagnâmes en nous bousculant nos places en silence, pour reprendre apathiquement notre besogne.

Quelqu'un s'avisa de dire encore :

— Et qui sait?

— Allons donc! fit le boulanger d'un ton féroce.

Nous le considérions tous comme un homme de bon sens, bien supérieur à nous, et nous vîmes, à sa réplique, qu'il ne doutait plus de la conquête du soldat. Nous étions tristes et inquiets.

A midi, à l'heure du dîner, le soldat arriva. Il était, selon son habitude, propre et soigné dans sa mise, et comme toujours, il nous regardait droit dans les yeux, mais cette fois nous détournâmes les nôtres.

— Eh bien, messieurs, voulez-vous que je vous montre la bravoure d'un soldat? dit-il en ricanant fièrement. Vous n'avez qu'à aller dans le vestibule et à regarder par les fentes. Me comprenez-vous?

Nous sortîmes et, serrés les uns contre les autres, nous nous collâmes aux fentes du mur en bois du vestibule qui donnait sur la cour. Nous n'attendîmes pas longtemps. Bientôt nous vîmes Tania, le visage soucieux, traverser la cour à pas pressés en sautant par dessus les flaques de boue et de neige fondue. Elle disparut par la porte de la cave.

Puis, le soldat, les mains dans les poches et les moustaches retroussées, la suivit en sifflant, sans se hâter.

Il pleuvait et nous vîmes les flaques d'eau se rider sous les gouttes qui tombaient. La journée était humide, grise, bien triste. La neige qui recouvrait encore les toits avait déjà pris une teinte morne, boueuse. La pluie tombait lentement, en produisant un son lugubre. Nous souffrions le froid et l'ennui de l'attente...

Le soldat sortit le premier de la cave. Il traversa lentement la cour, les mains dans les poches, les moustaches retroussées, tel qu'il était toujours.

Puis Tania vint à son tour. Ses yeux... oh! ses yeux rayonnaient de joie et de bonheur et sa bouche souriait. Elle s'avançait comme en rêve, chancelante, le pas incertain.

Nous ne pûmes le supporter. Tous à la fois nous nous jetâmes sur la porte, d'un bond nous fûmes dans la cour et nous nous mîmes à la siffler et à la huer avec rage, avec frénésie, comme des sauvages.

Elle tressaillit à notre vue et s'arrêta tout court, en restant dans la boue. Nous l'entourâmes et sans aucune réserve, nous l'accablâmes des paroles les plus obscènes et les plus impudentes de notre vocabulaire.

Nous le fîmes sans nous presser, sachant bien qu'entourée comme elle l'était, il lui serait impossible de s'échapper, et que nous pouvions la maltraiter à notre aise. Je ne sais pas ce qui nous retint de la battre. Elle se tenait au milieu de nous, ne sachant où donner de la tête, accablée de nos injures en butte à la boue et au venin de nos paroles.

Elle pâlit. Ses yeux bleus, si heureux il y a un moment, se dilatèrent, sa poitrine respira péniblement et ses lèvres frémirent C'était l'heure de notre vengeance, nous réglâmes nos comptes avec elle, car elle nous avait pillés. Elle nous appartenait, nous dépensions pour elle ce que nous avions de meilleur, quoique ce meilleur ne fût que des miettes de misérables, — mais, nous étions vingt-six et elle — seule, c'est pourquoi nous ne trouvions pas de martyre assez grand pour elle ! Comme nous l'injuriâmes !.., Elle se taisait toujours, en fixant sur nous ses yeux hagards et frissonnait de la tête aux pieds.

Nous hurlâmes, nous rugîmes, nous rîmes aux éclats, Quelques curieux accoururent à nous... L'un de nous tira Tania par la manche de sa jaquette...

Tout à coup nous vîmes ses yeux briller ; elle porta lentement les mains à la tête, arrangea ses cheveux et à haute voix, tranquillement, elle nous lança bien en face :

— O les misérables galériens !...

Et elle alla droit sur nous aussi naturellement que si nous n'avions pas été devant elle pour lui barrer la route. Et, en effet, nous la laissâmes passer.

Sortant de notre cercle et sans se retourner, elle dit de la même voix haute, avec un indescriptible mépris :

— Tas de canailles !... Tas de gueux !

Et elle s'en alla.

Nous restâmes au milieu de la cour dans la boue, sous la pluie et sous un ciel de plomb. Puis, nous regagnâmes en silence notre humide fosse de pierre.

Comme autrefois, le soleil n'y pénétra jamais et Tania ne revint jamais plus.

M. Gorky.

Traduit du russe par Anna Langovoy.

CHRONIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

France. — Notre distingué confrère, M. Marcel Schwob, qui a, comme on le sait, traduit *Hamlet* de Shakespeare, pour Mme Sarah Bernhardt, s'occupe pour la même artiste d'une traduction de la *Francesca da Rimini* de M. Marion Crawford.

— Le *Journal des Savants*, dont on avait donné comme certaine la mort sans résurrection, reparaîtra le 1er janvier 1902.

Allemagne. — A noter comme un signe du temps dans l'Allemagne littéraire la publication d'une traduction allemande (4 volumes) des œuvres de Baudelaire. Le traducteur est Max Bruns. L'ouvrage paraît à Minden.

— Un fait à enregistrer : un Français, M. François-Emile Haguenin, vient d'être nommé professeur extraordinaire de littérature française à l'Université de Berlin. C'est la seule chaire de ce genre qui ait été créée jusqu'ici et confiée à un de nos compatriotes. Il n'y avait eu jusqu'à ce jour que des conférenciers français.

— On ne conaissait jusqu'ici qu'un seul portrait de Kätchen Schönkopf, qui fit le caprice de Gœthe jeune à Leipzig. Ce portrait est une miniature sur ivoire. On en a retrouvé un second qui fut peint par Anton Graff, lorsque Kätchen avait 26 ans. Ce second portrait a été retrouvé récemment dans la bibliothèque de Leipzig.

Angleterre. — Tous les romanciers savent que le titre entre souvent pour beaucoup dans le succès d'un roman. Partant de cette idée un grand journal de Londres vient d'ouvrir un concours original. Il publie un roman dont les concurrents auront à chercher le meilleur titre après l'achèvement de l'œuvre.

— On vient de publier coup sur coup neuf nouvelles éditions différentes des œuvres complètes de Dickens, qui reste l'auteur le plus demandé par le public anglais. Walter Scott, toujours très populaire, n'arrive qu'en second lieu. Il n'y a plus que quatre romans de Dickens qui ne soient pas tombés dans le domaine : *Les Deux Villes*, qui datent de 1859; *Grandes attentes*, de 1861 ; *Notre ami Mutuel* (1865) et le *Mystère d'Ewin Drood* (septembre 1870).

Danemark. — Il y a, d'après les derniers recensements fournis par le bureau de la presse danoise, actuellement en Danemark, pour une population de moins de 2 millions et demi d'habitants, 15 journaux socialistes vendus chaque jour à cent mille exemplaires, chiffre global. L'organe principal, le *Socialdemocrat*, tiré quotidiennement à 15.000 et ne compte guère que des abonnés. C'est une feuille très bien renseignée et qui peut rivaliser avec les plus importantes de l'Europe.

— Pour la toute première fois, un acteur, comédien en renom, Karl Mantzius, du théâtre royal de Copenhague, vient d'être reçu docteur ès lettres avec une thèse sur « les conditions de l'art théâtral à l'époque de Shakespeare ».

Etats-Unis. — L'usage commence à se répandre parmi les auteurs américains de tirer des pièces de théâtre de leurs romans. C'est ainsi que Miss Bertha Runkle, l'auteur du *Casque de Navarre* (*The Helmet of Navarre*) dont les 200.000 exemplaires vendus en moins d'une année lui ont valu une immense renommée, vient de donner au Garden Théâtre de New-York, en collaboration avec M. Laurent Marston, un drame dont le volume a fourni le sujet. La première doit avoir lieu le 2 décembre et on s'attend à un succès.

— Tandis que les éditeurs anglais semblent renoncer à la publicité et ne font presque plus de lancements des nouveaux ouvrages qu'ils mettent en vente, les Américains, au contraire, gardent une foi absolue en les vertus de la réclame. Un éditeur n'hésitera pas à dépenser de 250.000 à 750.000 francs par an pour faire connaître ses nouveautés. E comme ils paient cher les manuscrits ils n'encaissent pas la forte somme même avec de très gros succès. Il y a des éditeurs qui sont millionnaires, mais ils n'ont pas gagné leur

millions avec les livres qu'ils publient.

Italie. — Le gouvernement italien a décidé de faire restaurer la fameuse fresque de Léonard de Vinci, *La Dernière Cène*. D'ordinaire ces restaurations présentent de grands dangers, mais il arrive que pour conserver l'œuvre, on ne peut faire autrement, et c'est le cas. La fresque est dans un si mauvais état qu'il n'est pas possible d'attendre davantage. D'ailleurs le travail, confié à un artiste de très grand talent, se fera avec une extrême prudence. On commencera par détruire les organismes microbiens qui détruisent la peinture, puis on fera subir au mur une préparation qui le mettra définitivement à l'abri de toute humidité et de toute cause de détérioration ultérieure. C'est ensuite que l'on entreprendra la restauration artistique même, en ayant sous les yeux les plus anciennes copies de *La Cène* et les meilleures gravures qui en ont été faites.

— Prochainement commencera, sous la direction et avec la collaboration d'un groupe d'artistes italiens en renom, parmi lesquels on cite déjà le sculpteur Pochini et les peintres Bicchi, Alessandrelli, Olivotti, Capriolo et Tatti, la publication d'une édition de luxe de *la Divine Comédie*, qui paraîtra en fascicules, dont chacun comprendra un chant du poème avec de magnifiques illustrations. Il s'agit d'une œuvre d'art qui fera, dit-on, événement.

— Giovanni Verga vient d'achever deux comédies en un acte : *La chasse au loup* et la *chasse au renard* qui seront jouées sur la même scène, le même jour, en se faisant suite, tout en ayant des sujets indépendants. C'est une innovation sur le théâtre italien. L'idée première de ce genre de représentations paraît être due à Hermann Sudermann, le célèbre auteur de l'*Honneur*.

— G. d'Annunzio travaille à un drame qui aura pour héros Néron. En même temps, il achève un autre drame « Numa » déjà annoncé.

— *L'Index des livres défendus*, lui-même, fait des concessions à l'esprit nouveau. On y voyait figurer naguère encore comme lectures interdites, le *De Revolutionibus* de Galilée et le *De Monarchia* de Dante. Dans la dernière édition du fameux catalogue, ces deux ouvrages ne paraissent plus. On leur a donc enfin fait grâce.

Norvège. — La statue du grand dramaturge Ibsen qui vient d'être érigée à Christiania et dont *La Revue* donne la reproduction dans le présent numéro, fait face sur la place du Théâtre National dans la capitale norwégienne à celle de Bjornstjerne Bjornson, le rival dramatique de l'auteur de *Peer Gynt*. On n'ignore pas que ces deux grands écrivains suivirent dans leurs œuvres des tendances opposées, et c'est une idée originale de les avoir mis en présence, lorsque l'on a, de leur vivant, offert aux regards de leurs concitoyens leurs images qui, suivant toute probabilité, resteront ainsi debout face à face pour être contemplées par la postérité.

Suède. — La gloire de Strindberg continue à pâlir dans son pays. La représentation de son dernier drame à Stockholm « Dodsdansen » (la *Danse des morts*) a été un four lamentable. A part la presse quotidienne où l'auteur compte encore quelques amis dévoués, aucun organe écouté de l'opinion n'a eu le courage de parler favorablement d'une pièce qui est, paraît-il, d'une insignifiance absolue.

Suisse. — Il est question d'élever à Liestal dans le pays de Bâle une statue à George Herwegh, le poète révolutionnaire et athéiste qui, en 1848, tenta avec un corps franc d'un millier d'Allemands et de Français, l'invasion de l'Allemagne pour y proclamer la république. Battu dans une rencontre avec les wurtembergeois, il parvint, grâce à sa femme, à se réfugier à Paris, puis à Zurich, d'où on l'expulsa, tandis que les Bâlois lui offrirent le droit de cité. L'hommage rendu à sa mémoire sera, dit-on, l'occasion d'une grande animosité des esprits dans les cantons voisins.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 10 Novembre. — La décadence de *la marine marchande et la responsabilité de l'Etat* par ***. Le titre même de l'article en est le résumé. L'auteur répète d'ailleurs, mais plus longuement, ce qu'on a lu déjà dans les feuilles hostiles au gouvernement. Le thème est connu : « Nous n'avons que des politiciens qui nous ruinent. » Paul-Louis Courier ne disait guère autre chose il y a quatre-vingts ans, sous le régime royaliste, mais ce qu'il disait était, suivant Armand Carrel, « ce que l'on peut citer dans notre langue de plus achevé comme goût et de plus merveilleux comme art. » *** n'attend évidemment pas qu'on le compare au vigneron de la Chavonnière. — Le reste du numéro ne nous donne que des pages d'après de récentes publications et une étude de Léon de Seilhac sur *l'hostilité ouvrière contre la législation sociale*.

Nouvelle Revue. — 15 Novembre. — Gustave Guiches donne un croquis de *l'Elysée*, en sa vie mondaine et familiale, avec les silhouettes finement découpées du Président de la République, M. Loubet, de son secrétaire M. Abel Combarieu, « d'avenante et spirituelle urbanité », du chef de la maison militaire, le colonel Bataille, « d'aimable et cordiale courtoisie ». L'auteur regrette que l'Elysée ne compte pour hôtes presque exclusifs que les hommes politiques. La littérature et l'art n'y sont reçus qu'à titre exceptionnel. — On sait que la critique militaire a perdu récemment le plus éminent de ses écrivains français, le capitaine Gilbert. La *Nouvelle Revue* publie les conclusions de son remarquable travail sur la *guerre sud-africaine*. Ces conclusions sont d'ordre technique, tactique et stratégique. Elles ont, de l'avis des spécialistes, une grande valeur. — Louis Jadot, à l'occasion de la mort de l'émir Abdurrhaman, examine la situation actuelle de *la question d'Afghanistan*, et croit que le conflit attendu depuis un quart de siècle entre l'Angleterre et la Russie pour la clef de l'Inde n'éclatera pas avant assez longtemps, la Russie ayant fort à faire pour le moment du côté de la Mandchourie et l'Angleterre ayant sur les bras les Boers qui ne sont pas vaincus. — Camille Mauclair apprécie l'œuvre du sculpteur *Denys Puech* et lui donne pour caractéristique la « grâce », la grâce classique, à vrai dire, mais naturelle et riante, d'une modernité délicate. — Stanislas Rzewuski fait le portrait littéraire d'*Alexis Potiekhine*, romancier et dramaturge russe, dont on a célébré dernièrement le cinquantenaire d'activité. Potiekhine est l'auteur d'*Une place vacante*, du *Clinquant*, de *La coupabte*, d'*Autour de l'argent*, qui occupent dans l'histoire du théâtre russe, au XIXe siècle, une place d'honneur immédiatement après les chefs-d'œuvre de Gogol et d'Ostrowsky.

Revue des Deux Mondes. — — 15 novembre. — Ferdinand Brunetière pose la question : *Voulons-nous une Eglise nationale*? L'auteur étudie d'abord ce point : Comment l'Eglise pourrait-elle devenir *nationale*, sans cesser d'être *universelle* et la notion même d'Eglise n'est-elle pas incompatible avec ce mot de *nationalisation*? Pour M. Brune-

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues allemandes*, *d'art*, *espagnoles*, *néerlandaises et scandinaves* dans notre numéro du 15 Novembre.

L'analyse des revues est faite dans l'ordre alphabétique. *Nous insistons sur ce point, les directeurs de plusieurs périodiques français ou étrangers ayant cru utile de soulever certaines questions de préséance qui, vu le système adopté par nous, n'ont point de raison d'être.*

tière cette incompatibilité existe :

Une Eglise ne saurait devenir « nationale » qu'en épousant les préjugés, les passions, les intérêts, et, si j'ose le dire, le tempérament d'un peuple, et une religion ne saurait se « localiser » qu'en abjurant sa raison d'être qui est de tendre, par delà les distinctions de races et les frontières historiques, à l'universalité.

Il ajoute plus loin :

C'est dans l'intérêt même de l'unité de la patrie que nous ne voulons pas d'une église nationale.

Et encore :

L'instinct national a compris qu'une Eglise nationale ne pouvait continuer d'être « catholique » ou peut être, et mieux encore, que la condition même de son « nationalisme » était de demeurer catholique et que l'unique mesure de la catholicité, c'est l'Union avec Rome. Ce que l'on essayait ainsi de diviser, l'instinct national n'a pas permis qu'on le séparât. Il a compris que l'unité de la doctrine, la sainteté de la morale, la conservation de la discipline, tout cela dépendait de l'Union avec Rome. Il a compris qu'en devenant aux mains du « pouvoir civil » ce qu'on appelle un instrument de règne, une « Eglise nationale » cesserait tôt ou tard d'être même une Eglise et ne serait qu' « une branche de l'administration ». Il a compris qu'au-dessus, ou si on le veut, à côté des intérêts dont l'Etat a la charge, il y en a d'autres, qui sont comme le terme ou la borne de ses droits, et que, par conséquent, on ne saurait livrer à l'Etat. Si l'Etat n'est pas juge des croyances comment en serait-il le maître ? Et ne pouvant nous obliger à croire, comment lui confierions-nous le soin de fixer les termes d'un *Credo* ? C'est ce que ferait pourtant une Eglise « nationale ».

Au fond, M. Brunetière, champion de Rome, craint que la séparation avec Rome n'ait lieu à une date plus ou moins prochaine, que l'Eglise nationale ne soit constituée et c'est bien pour cela qu'il argumente contre ce projet et s'efforce d'en démontrer les dangers très réels, à son avis. Cettte crainte se trahit dans les dernières lignes de son article.

A nous maintenant de savoir ce que nous devons faire; si nous tomberons dans le piège où ne sont jadis tombés ni les contemporains de Napoléon, ni ceux de Louis XIV, et si nous sacrifierons à l'inutile vanité d'avoir une « Eglise nationale », la liberté des consciences, les intérêts de la morale, et la dignité de la religion. Car c'est le moins qu'il nous en coûterait.

Ernest Seillière analyse l'œuvre du *Paysan poète de la Souabe*. Christian Wagner, le peintre des champs, dont il connut et traduisit l'âme, en vrai voyant de la nature, écoutant ses révélations « afin de reconnaître la parenté, la fraternité de sang qui unit tous les êtres et de saluer l'âme universelle. » — Maxime Collignon rend compte des *Fouilles de Priène*. La ville n'a été dégagée que dans ces dernières années; on se trouve maintenant en présence d'une cité iônienne entièrement reconstruite sur un plan d'ensemble vers le temps d'Alexandre. La résurrection d'une sorte de Pompéi hellénistique, avec ses rues, ses places, ses maisons, ses édifices publics, tel est le bilan de ces travaux poursuivis depuis 1895, et que l'auteur de l'article nous décrit en s'arrêtant longuement à chaque découverte. Ces découvertes complètent sur plus d'un point ce que nous connaissions de la vie hellénique au temps des successeurs d'Alexandre et elles laissent dans l'esprit du visiteur une très vive et très nette impression d'ensemble. — Léonce Pingaud raconte les rapports qu'il y eut entre *Fouché et Napoléon*, d'après l'ouvrage récent de M. Madelin. « A aucun moment de sa carrière Fouché ne fut l'expression vivante, incontestée, des aspirations de son pays. Il est apparu comme l'âme de la police, ainsi que Talleyrand comme l'âme de la diplomatie : rien de plus. « Intrigant de génie et modèle des politiciens » c'est le jugement de M. Madelin et L. Pingaud s'y rallie sans réserves. — La suite du *Voyage au Japon* par André Bellessort. Ce chapitre est consacré à la « Femme et l'Amour ». De jolies pages pleines de tableaux qui captivent. La Japonaise vit et s'agite sous les yeux du lecteur. Et que de passages où l'on sent que l'auteur l'a peinte d'après nature.

« Les Européens gardent d'elle une impression de poupées, et même de poupées difformes, si l'on juge du haut de notre esthétique leur buste trop long, leurs hanches trop étroites, leurs

jambes presque cagneuses. Mais ces poupées pleurent de vraies larmes. Sous le vernis de la politesse, leurs âmes se débattent parfois en de rudes agonies. Et leurs manches, leurs amples et longues manches, reçoivent souvent pour les étouffer des soupirs et des sanglots que le cérémonial du Japon ne veut pas entendre. »

Revue de Paris. — 15 Novembre. — O. Gréard donne la première partie des *Derniers souvenirs de la vieille Sorbonne*. Ce sont quelques traits de la vie du passé, quelques évocations d'événement de dates, de faits où la Sorbonne eut un rôle : telle la pose de la premiere pierre de l'édifice de Richelieu et ce qu'elle devint, les substructions de la chapelle de Robert Sorbon. — Ernest Lavisse nous apprend *comment travaillait Colbert*. Selon le grand ministre il n'y a que le travail du soir et du matin, et il préférait ce dernier, se levait avant six heures et ne quittait son cabinet qu'à midi, en « délibérant son activité et la conduisant d'après des principes certains et fixes et des idées très hautes. » — Jean Carol continue ses révélations poignantes sur le *bagne* de la Nouvelle-Calédonie.

Revue scientifique. — 16 Novembre. — John G. Mackendrick étudie la *matière vivante* et résume les progrès acquis par la physiologie dans la science moléculaire. — G. Contremoulins expose le développement de la radiographie dans les hôpitaux et la grande portée de ses applications à la médecine et à la chirurgie. C'est au commencement de l'année 1898 que l'Assistance publique a créé à Necker un laboratoire de radiographie et depuis lors les travaux y ont été poursuivis, mais en général avec lenteur. Il reste beaucoup à faire à cet égard, et tout d'abord il convient de recruter un personnel technique, suffisamment rétribué. — M. Bucquoy, dans une *quarantaine au Frioul*, révèle la mauvaise installation de ce lazaret et donne la preuve que la protection sanitaire n'est pas, sous ce rapport, l'objet de mesures efficaces ; les services sont des plus défectueux et des réformes s'imposent.

REVUES POLITIQUES, ECONOMIQUES ET SOCIALES

Journal des Economistes. — 15 Novembre, — G. de Molinari. *La production et le commerce du travail.* L'auteur combat l'esprit du monopole et de la protection qui règne à la fois chez l'ouvrier et chez l'entrepreneur d'industrie, et qui procède de la peur de la concurrence. Les industriels ont fait dresser aux frontières les barrières du système prohibitif. Ils se sont efforcés aussi de conserver le monopole de la demande du travail quand les ouvriers eurent acquis la liberté de l'offre. Les ouvriers, de leur côté, veulent devenir les maîtres du marché du travail et dicter les conditions du salaire, en ayant recours à la politique des grèves. Et tous deux, industriels producteurs, ouvriers consommateurs, paient les frais de cette lutte. Or, tant que subsistera cet état des esprits, tant que les industriels et les ouvriers se proposeront pour objectif la domination du marché du travail à leur profit exclusif, le travail demeurera privé de cette régularisation indispensable de l'offre et de la demande qui doit faire sortir ses effets au double avantage des producteurs et des consommateurs. Comment y réussir ? Molinari croit que la solution se trouve dans la suppression du protectionnisme et du socialisme. — Arthur Raffalovich expose les mouvements du *marché financier de l'Allemagne.*

Réforme sociale. — 16 Novembre. — Paul Berryer, les *sociétés de secours mutuels et de retraites pour les femmes en Belgique*. Ces mutualités spéciales ont profité de toutes les réformes légales et principalement de la loi du 10 mai 1900 qui a résolu en partie le problème des pensions de vieillesse Actuellement le nombre de ces associations qui était de 4 en 1896 pour tout le royaume s'élève à 3 114 (fin de 1900). A la même date on avait délivré 56.729 livrets de retraite. La rapidité de ce mouvement a été vertigineuse En 1901 elle s'est encore accélérée. Chaque jour voit éclore trois ou quatre de ces institutions. — R. Saleilles étudie la *condition juridique de la femme dans le nouveau code civil allemand.*

Revue philanthropique. — 10 Novembre. — Dr G. Drouineau, *Le personnel secondaire des asiles d'aliénés et les conseils généraux.* L'auteur signale les défectuosités, les imperfections les imprévoyances manifestes qui se produisent actuellement dans l'assistance due aux aliénés et recherche sur qui doit en peser la responsabilité. Il est d'avis qu'il y a là de sé-

rieuses réformes à introduire et croit que l'on peut arriver à imposer une autre manière d'agir aux Conseils généraux qui en sont les maîtres absolus. — Les Drs SAMUEL BERNHEIM et TABARY étudient le rôle des *dispensaires antituberculeux* et prouvent que l'œuvre doit se généraliser et s'étendre dans tous les grands centres. Ils demontrent que cette extension est possible.

Revue politique et parlementaire. — 10 Novembre. — Un anonyme *** jette un coup d'œil su *la situation financière de la France*, en examinant successivement les causes et les conséquences de la crise industrielle et en étudiant simultanément le marehé des capitaux. L'auteur met en regard de la situation de la France, sous ce double point de vue, le développement industriel d'autres pays, Allemagne, Belgique, Russie, Angleterre, Etats-Unis. *** ne croit pas que la France ait perdu de sa vitalité, mais il constate un découragement actuel qui provient, suivant lui, de trois causes qu'il considère plutôt comme des prétextes et qui se rattachent au domaine industriel, financier, politique. Or, le remède principal est dans les réformes budgétaires à opérer. Le budget a des côtés faibles qui sont : Exagération des dépenses militaires et maritimes ; politique néfaste du protectionnisme à outrance, développement excessif de certains services civils entraînant la création de fonctionnaires parasitaires. Il faut procéder à des transformations de l'état de choses actuel ; au lieu d'une politique de protectionnisme enfantin, s'inspirer des prineipes de liberté et d'initiative ; au lieu d'une intervention de l'Etat dans tous les domaines, restreindre ce champ trop vaste de son action ou en tous cas ne pas l'étendre davantage ; et réaliser courageusement les mesures qui s'imposent. — EDOUARD PETIT explique le fonctionnement de la *mutualité scolaire* fondée en 1881 par un philanthrope M. Cavé. Les « Petites Cavé », comme on les appelle, ont pour objet par des versements de sommes hebdomadaires toutes minimes, de faire comprendre à l'enfant des écoles la nécessité et la puissance de l'épargne et de l'association, et de les tourner ainsi vers la prévoyance et la solidarité. La mutualité scolaire s'est étendue de Paris aux départements. En mars 1901 elle atteignait le total de 12.027 groupements englobant 12.000 écoles et comprenant 500 000 écoliers et écolieres qui ont versé environ 3 millions de francs dont 700.000 ont servi aux secours en cas de maladies. — ALBERT VAUNOIS insiste sur la nécessité de réformer la législation relative aux *dessins de fabrique* et demande à cet effet une enquête économique sur les industries françaises. — Notre collaborateur J. ERNEST CHARLES donne un portrait politique de *Edouard Aynard*. — MAURICE IWEINS conteste la validité des *subventions communales aux coopératives*, parce qu'elle introduit un principe dont les applications seront, dans la suite, dangereuses. Cette subvention, qui est protection, n'est en effet pas éloignée de l'ingérence.

REVUES INDEPENDANTES

Ermitage. — Novembre. — Des *Poèmes* signés MARC LAFARGUE, FRANC JAMMES, L. BOCQUET, etc., etc.

Grande France. — Novembre. — JEAN VIGNAUD s'efforce de définir l'*art social et l'art humain*. Les deux se confondent dans la vision plus directe de la nature et dans la conception plus harmonieuse de la société. L'art social par sa générosité, par le vaste champ de ses recherches, mérite le nom d'art humain. Nier ainsi l'art social, ce serait nier la vie elle-même. — *Trois poèmes* de FERNAND GREGH.

Mercure de France. — Novembre. — MARIUS-ARY LEBLOND donnent la suite de leur étude sur *Leconte de Lisle* et y racontent les dernières années de sa vie ; des poésies signées E. DÉJARDIN, ANDRÉ RIVOIRE, DELARUE-MADRUS. — LÉON BLOY nous offre l'exégèse mordante de quelques lieux communs dans le genre de *il faut mourir riche*, *quand on est dans le commerce*, etc. Pour donner une idée de ces « commentaires » sur les bêtises courantes de la bourgeoise que l'auteur vise exclusivement dans ses curieuses boutades, citons son interprétation du dicton : « être à cheval sur les principes. »

Genre d'équitation exclusivement à l'usage du Bourgeois. C'est le plan sûr qu'on connaisse.. Les principes que monte le Bourgeois sont d'inégalables, d'indépassables coursiers de la mort et il les loge dans l'écurie de son cœur.

Plume. — 15 Octobre, 1er Novembre. — Des *poésies* signées M. MAGRE, P. GILBERT, L. DELARUE-MADRUS, etc. — Un article de KARL BOÈS sur l'*Exposition des arts du Foyer*. — Des pages spirituelles et souvent justes de E. PILON consacrées aux hommes et à leurs œuvres.

— 15 Novembre. — Des *poèmes* d'ALBERT MOCKEL, de CHARLES DOURG, d'EMILE DESPAX et des *Romans* de HU-

GUES REBELL et VENCESLAS SIEROSZEWSKI.

Revue Blanche. — 15 Novembre. — CHARLES VALLIER donne la description d'un *pénitencier indigène en Algérie* et cite des faits révoltants de tortures et de brutalités infligées aux disciplinaires par les sous-offs du détachement de Tadmit. — ALEXANDRE COHEN montre par la reproduction d'une série de caricatures combien l'*Allemagne irrespectueuse* envers l'empereur Guillaume a de verve et d'audace.

Revue Naturiste. — Novembre. — Comme toujours très vivante et d'un esprit frondeur et batailleur. E. MONTFORT a des pages mordantes sur *Huysmans* à qui il reproche de glorifier Dieu dans des livres « mal pensés et mal écrits ». Huysmans est de la même famille que les marchands de statues dorées de la rue Saint-Sulpice, que les officiers de l'armée du salut et Montfort de nous prouver que Dieu l'a mis au monde pour punir les lecteurs de ses livres. De nombreuses chroniques consacrées aux livres, théâtres, etc.

Revues Anglaises et Américaines

Contemporary. — Novembre. — Le Dr ALBERT SHAW, un ami intime du nouveau président des Etats-Unis, nous fournit d'intéressants renseignements sur les idées et les vues du successeur de Mac-Kinley. Tout d'abord il est hors de doute qu'avec *Roosevelt* va s'ouvrir une nouvelle ère. Les millionnaires de New-York trouveront en lui un adversaire décidé qui saura tenir tête aux « Boss répulicains. » D'autre part, la clique des politiciens qui naguère monopolisaient l'influence locale rencontrera un antagoniste très fermement décidé à épurer l'administration. Il y parviendra vraisemblablement, car il est probable qu'à l'expiration des trois années de son mandat actuel, celui-ci lui sera renouvelé : son élection en 1904 est en effet déjà généralement prévue. Ce qui fera surtout sa force c'est qu'on le sait déterminé à terminer promptement la question des Philippines et celle de la république cubaine, en même temps qu'il suivra la politique d'expansion de son prédécesseur. Quant à son attitude à l'égard des Trusts, elle sera conforme à celle exprimée dans le message présidentiel de 1900 ; il obligera les trusts à se renfermer dans les limites d'une action modérée, et il exigera de ces coalitions industrielles et financières des rapports périodiques faisant clairement le jour sur leurs opérations. — BOULGER, à propos de l'avènement au trône afghan de *Habibullah*, essaie de prévoir ce qui en résultera au point de vue respectif de la politique britannique et de la politique russe. Il est persuadé que la Russie est prête à rouvrir les hostilités, au moins diplomatiques, en ce qui concerne les frontières de l'Afghanistan, et il voudrait que l'Angleterre ne perdît pas une heure pour faire de nouveaux arrangements avec le nouvel Emir, en déclarant l'urgence d'avoir à Hérat et à Mazar-i-Shérif des officiers anglais en communications télégraphiques directes et constantes avec l'Inde. — HÉLÈNE VACARESCO fait un tableau de *la Vie roumaine*, qu'elle retrace dans son passé historique, à l'époque de Trajan, et dans son présent caractérisé par une tendance à se rapprocher des idées de l'Occident. L'article contient de jolies descriptions du pays en un style poétique et pittoresque.

Critic. — Novembre. — JOSEPH B. GILDER analyse les *travaux littéraires du président Roosevelt* avec qui la littérature est entrée à la Maison Blanche, où elle n'avait guère eu d'accès jusqu'ici. On sait que le président Roosevelt, grand chasseur, émule de Bas-de-Cuir, raconte volontiers ses chasses et ses aventures errantes, qu'il les a écrites en des livres très lus par des Américains. Ce sont ces livres que Gilder passe en revue pour bien établir que le nouveau président est un homme d'action, qui n'a comme on dit « pas froid aux yeux ». — CHRISTIA BRINTON parle des *Fragonard* qui forment la riche galerie de tableaux du multi-

millionnaire Pierpont Morgan, un des rois du trust coalisé. — HENRY JAMES fait de Rostand, de *Cyrano* et de l'*Aiglon* une critique teintée de sympathie mais au fond plutôt hostile.

Edinburgh Review (trimestrielle). — Octobre. — Peu d'articles de réel intérêt. Des pages, non signées d'ailleurs, sur les *attractions de Rome*, sur *la question macédonienne*, sur la *phtisie et son traitement*, sur *l'Expédition française en Egypte en 1788*, sur *les partis politiques et la guerre*. Rien de saillant au demeurant. Il est à remarquer du reste que ces périodiques anglais paraissant tous les trois mois et qui avaient autrefois une importance considérable en Angleterre, voire en Europe, ont faibli beaucoup et n'obtiennent plus dans le monde littéraire que le respect qu'on garde aux vieilles douairières qui tenaient jadis bureau d'esprit.

Fortnightly Review. — Novembre. — donne un article du président Roosevelt, sur *la Réforme par l'œuvre sociale*. L'article n'est, à vrai dire, pas inédit, en ce sens qu'il fut écrit avant le crime de Czolgosz. Il n'offre qu'un intérêt plutôt américain, puisqu'il s'adresse aux New-Yorkais, mais il constitue un document devenu important, maintenant que l'auteur a pris la direction des destinées de l'Union. Le président Roosevelt y passe tour à tour en revue quelques institutions, dont il met en relief les bienfaits, comme le Civil-Club fondé par M. Goddard pour résister à Tammany-Hall, les colonies universitaires, qui font beaucoup de bien, l'œuvre philanthropique de l'église Saint-Georges, les associations charitables, etc. — SIR LEPEL GRIFFIN et le colonel HANNA rappellent les services politiques et administratifs dus à l'ancien émir *Abdurrhamam*, qui sut gouverner avec sagesse, en excluant dans ses Etats toute influence permanente de l'élément étranger. Il travailla activement à la civilisation de son pays, et s'appliqua à fonder une nation qui pût vivre en paix et jouir des résultats de ses efforts, quelles que fussent les conditions de ceux dont il sauvegarda les intérêts : paysans, artisans, marchands principalement. — La *guerre sud-africaine* inspire une série de commentaires ironiques à *Diplomaticus* qui traite de « comédie » les proclamations de lord Roberts. L'auteur ajoute que l'on ne saurait dénier aux Boers la qualité de belligérants. « Si nous voulons, dit-il, les combattre jusqu'au bout et les conquérir, faisons-le du moins loyalement. Ces proclamations n'ont eu d'autres résultats que de stigmatiser nos opérations militaires et d'infliger à nos traditions nationales une tache d'infamie dont le peuple anglais aura dans l'avenir à subir toute la honte. »

Nineteenth Century — Novembre. — Les nouveaux travaux du *Port de Douvres* sont poussés activement et permettront d'effectuer la traversée de la Manche en moins d'une heure, de sorte que la distance de Londres à Paris ne sera plus que de cinq heures et demie. Les bateaux à vapeur pourront accoster à la plateforme même du chemin de fer et les voyageurs n'auront plus, comme maintenant, à perdre du temps. Le port, quand il sera entièrement achevé, aura coûté près de 90 millions de francs (3 millions et demi de livres sterling). Le tout sera terminé dans trois ans. — R. B. MARSTON déclare impossible d'épuiser par *la pêche* sous toutes ses formes les ressources offertes par la mer en poisson à l'alimentation universelle. Des travaux très précis établissent qu'il y a de grandes quantités de poisson comestible dans les profondeurs de l'Océan, là où l'on se figurait que la vie était interdite par la nature aux espèces ichtyologiques. Marston nous apprend ce fait curieux que sur la côte septentrionale de la France il y a eu dans ces deux dernières années un nombre incalculable de pieuvres qui ont complètement détruit, au moins pour un certain temps, tous les crustacés et principalement les crabes et les homards. Autre détail intéressant : la recette annuelle du poisson dans la mer du Nord est estimée à 100 millions de francs, dont la moitié est pêchée par des Anglais. — Le vice-amiral CYPRIEN BRIDGE

réfute l'accusation portée contre la reine *Elisabeth d'Angleterre* par les historiens Froude et Godwin Smith qui lui ont reproché d'avoir fait mourir de faim les équipages de la marine anglaise — M. HUBBARD fait l'examen des lois françaises sur *les associations religieuses* et déclare que l'exode d'un grand nombre des congrégations prouve qu'elles étaient hostiles à la République et que celle-ci n'a fait que veiller à sa sécurité en prenant des mesures législatives contre ces ennemies de la démocratie. — CHARLES BENHAM raconte en une série d'anecdotes les *présages fâcheux* qui accompagnèrent le couronnement de quelques rois d'Angleterre, comme Richard Ier le roi Jean, Edouard II, Jacques II, Georges II. — Deux articles, l'un de M. ROBERSTON, député, l'autre de sir WEMYSS REID sur l'urgence pour l'Angleterre d'avoir un gouvernement d'affaires. Robertson réclame le débarquement de lord Salisbury et l'avènement à très prompte date de lord Rosebery, qui mettrait fin à la situation intolérable d'aujourd'hui, proclamerait l'armistice dans l'Afrique du Sud et ouvrirait les négociations avec les Boers. Sir Wemyss affirme que l'opinion publique est abreuvée de dégoût par la politique maintenant en vigueur et que jamais encore, aux pires moments de la guerre de Crimée, même à la mort de Gordon, il n'y a eu un semblable soulèvement d'indignation et d'animosité.

North american Review. — Novembre. — R. DE CESARE s'occupe du *Nouveau Conclave* et croit que le pape qui succédera à Léon XIII sacrifiera moins que celui-ci les intérêts religieux aux calculs politiques, en modifiant l'attitude du Saint-Siège vis-à-vis de certaines puissances étrangères. L'auteur examine ensuite les tendances des « papabili ». De ceux que l'on désignait comme tels il y a treize ans dans l'ouvrage retentissant « le Futur Conclave », deux seulement ont survécu, les cardinaux Parocchi et Capecelatro, mais ils seront l'un et l'autre exclus de la papauté, le premier parce qu'il est trop conciliant, le second parce qu'il est trop libéral. Ils sont, à vrai dire, les lumières du Sénat de l'Eglise, mais leurs chances sont également vaines ; le choix du Conclave se portera plus certainement sur Girolamo Gotti, Serafino Vannutelli, Domenico Svampa ou Giuseppe Sarto. Or, Mgr Gotti, nature froide et impénétrable, plein de scrupules et de préjugés, violemment anti-américain, serait un pape peut-être intolérant. Quoi qu'il en soit, l'auteur présume que dans le futur Conclave se manifesteront les trois courants suivants : 1° maintien de la politique de Léon XIII ; 2° changement graduel ; 3° revendication du pouvoir temporel. Il se peut que le cardinal Rampolla soit un des candidats sur lesquels se porteront des suffrages. Toujours est-il certain que le pape sera un Italien et que le Conclave aura lieu à Rome. — R. A. PINKERTON conseille vivement la création d'un corps de détectives qui seraient principalement chargés de surveiller *les anarchistes*. — JULES ROCHE expose la situation de *la dette nationale de la France*. — J. D. PHELAN revient sur les mesures à prendre aux Etats-Unis pour empêcher *l'immigration des Chinois*. — URBAIN GOHIER plaide pour *l'intervention américaine dans la question turque*. L'Amérique n'aurait rien à y perdre, les frais seraient insignifiants et la gloire immense. Elle prouverait que sa prodigieuse richesse actuelle ne lui défend pas les sentiments chevaleresques, et donnerait une jolie leçon de solidarité humaine à l'Europe aveulie ; elle assurerait le salut de l'Arménie qui, répudiée par ses frères et protecteurs d'Europe et d'Asie, n'a plus d'espoir que dans l'aide du nouveau monde.

Quarterly Review (trimestriel). — Octobre. — constate la *paralysie du Parlement britannique*, et démontre que le mécanisme est détraqué, que les résultats législatifs sont stériles, qu'il est temps de changer tout cela, en employant des remèdes radicaux. — Un portrait de l'*impératrice Frédéric* d'Allemagne.

Review of Reviews (anglaise). — Un numéro des mieux remplis.

Toute une série d'articles de grand intérêt. En premier lieu un portrait du chef du parti irlandais au Parlement, *John Redmond*. Et, à cette occasion, un tableau sommaire, mais très saisssant de cette question, telle qu'elle se présente aujourd'hui, avec, pour leader, un homme de très grande valeur, jeune, indépendant, résolu, en possession des qualités qui faisaient naguère la force de Parnell. John Redmond est en politique le descendant en ligne directe de son grand compatriote Edouard Burke; il a pour guides sa passion de la liberté et sa passion de la jutice. — Un récit rapide et mouvementé d'un voyage *à travers le Canada* par un Australien. — Un article de notre distingué confrère M. Alfred Stead, toujours parfaitement documenté, sur la *traversée des deux continents* par chemin de fer; il s'agit de l'achèvement du transsibérien et de son prolongement jusqu'en Mandchourie. — Des renseignements sur la fabrication de la *parfumerie anglaise* et l'organisation d'une des maisons les plus importantes en ce genre, celle de Grossmiths. D'autre part, et comme pendant les progrès de l'*industrie dentaire* en Amérique avec ses établissements en Europe.

Review of Reviews (américaine). — Novembre. — Apporte surtout des articles et des travaux d'intérêts américains, comme la *campagne municipale à New-York*, avec les portraits des hommes qui y eurent le rôle le plus actif Seth Low et Edward Shepard. A signaler également la *campagne américaine aux Philippines*, envisagée au point de vue américain d'abord, par le capitaine Parker, puis au point de vue philippin par le capitaine Hawthorne. — D'importantes communications sur *l'apôtre des Indiens, l'évêque Whipple* et sur le philanthrope *Pearsons*.

Westminster Review. — Novembre. Harold R. White discute le *problème de la tuberculose* et explique comment on combat ce terrible fléau en Allemagne. L'auteur est un partisan fervent des *sanatoria*, et en préconise la multiplication en Angleterre; il demande aussi des « lois bovines ». — Une étude sur le livre de Harnack. *Qu'est-ce que la chrétienté*?

....

Blackwood's. — Novembre. — W. J. Grenfell décrit *la vie en Labrador* et se demande pourquoi l'on vit et même l'on émigre dans ce pays séparé du reste du monde pendant huit mois par les glaces et sans céréales, sans fruits, presque sans végétation, n'ayant pour tout bétail que quelques vaches maigres, auprès desquelles broutent quelques chèvres? Cependant cette vie a, paraît-il, de grands charmes. On n'y peut compter forcément que sur ses propres ressources; on y chasse, et l'on y est délivré de la civilisation et de la société européennes. — Une biographie de *Robert-Louis Stevenson*.

Cornhill. — Novembre. — Henry James fait une critique aigre-douce de l'œuvre d'*Edouard Rostand*; à comparer avec l'étude analogue signée par le même écrivain dans *Critic* et citée plus haut.

Crampton's Magazine. — Novembre. — Sterling-Herlig rend compte des *traversées océaniques en ballon* et des nouvelles inventions qui les facilitent, tels que le stabilisateur et le déviateur. L'auteur décrit le projet Goddard.

Harmsworth Magazine. — Novembre. — Etudie les divers projets plus ou moins pratiques de la traversée de la Manche par chemin de fer, avec pont simple, ou pont submergé, ou train de bateaux à plate-forme flottante actionnée par un moteur électrique.

Mac Millam. — Novembre. — Signale la découverte d'un poème de Burns, qui avait jusqu'ici échappé à toutes les investigations.

Monthly Review. — Novembre. — quelques articles humoristiques; tels « l'éducation moderne toute parfaite », l'homme parfait dans le passé et dans l'avenir, les promesses du turf, du championnat, des vélodromes de tout genre, ce qui ne veut pas dire que si l'on a en perspective les meilleurs coureurs du monde, on puisse compter sur les meilleurs chevaux de cavalerie et de voitures, sur les meilleurs chasseurs. Les courses excitent la verve de l'auteur. — Edward H. Cooper a une idée originale en réclamant la création des « nurseries du xx[e] siècle » et l'élection d'une « mère déléguée » qui aurait une autorité suprême avec pouvoirs pleniers sur les institutrices, gouvernantes, nourrices, bonnes, couturières, etc. Idée bien anglaise, au vrai. — R. Nis-

BET BAIN donne une étude sur Maxime Gorky, « le plus nietzschéien » des romanciers modernes.

Scribner's. — Novembre. — HENRY NORMAN étudie la *Russie actuelle* dans ses rapports avec les autres puissances du monde. L'auteur s'attache à rechercher quelles pourraient être les conflits prochains de l'empire des tsars avec l'Angleterre. — Le général GREENE fait le tableau des progrès de l'*Armée des Etats-Unis* depuis 1861 et 1865 jusqu'à nos jours. — FRÉDÉRIC PALMER met en relief la haute valeur du marquis Ito, le grand Japonais.

Revues Italiennes

Nuova Antologia. — 1er Novembre. — PASQUALE VILLARI rend compte des travaux de l'Alliance italienne, *La Dante Alighieri* qui, comme l'Alliance française, a pour objet de défendre à l'intérieur comme à l'étranger les intérêts italiens, surtout en ce qui concerne la diffusion de la langue par la création des écoles, la publication des livres, etc. Cette Association obtient des résultats croissants. Elle réussit à resserrer les liens entre les Italiens éloignés de la patrie en les réunissant sous la bannière du divin poète. — ERSILIA CAETANI LOVATELLI étudie *Le Journal à Rome*, en s'appuyant principalement sur les auteurs latins qui en ont parlé. L'auteur semble toutefois n'avoir consulté que très imparfaitement les travaux publiés sur ce sujet par Boissier. — GASTON CARLO SEGRÉ appelle l'attention sur *Les Pétrarquistes anglais* du XVIe siècle, et tout d'abord sur Sir Thomas Wyatt, dont on vient de publier la remarquable anthologie. — ERNEST ARTON rappelle le rôle de *Cavour* dans la *Question napolitaine*, et c'est aussi Naples qui fournit à MICHEL-ANGE D'AYALA la matière d'un travail approfondi sur *La Terreur* à la fin du XVIIIe siècle (1799-1800).

16 novembre. — LUIGI LUCCHINI, à propos du nouveau code de procédure criminelle, réclame *la justice pour tous*. et dans un langage élevé fait le jour sur le système pénal actuel tel qu'il existe en Italie avec, toujours, ses procédés d'inquisition, d'instruction secrète, d'arrestation et de détention préventives, si bien qu'en une année (1898) on enregistra un mouvement d'entrées et de sorties de prison d'environ 700.000 individus alors qu'à la fin de la même année il n'y avait que 38.893 détenus. Le tableau, comme il nous est présenté, est navrant. Aussi Lucchini voudrait-il que l'on eût enfin le courage de déposer sur le bureau du Parlement un plan organique et harmonique d'un nouveau code inspiré par les vrais principes du droit, de la liberté, de la vérité. qui substituerait au mécanisme complexe embrouillé « mastodontique » de la loi en vigueur une procédure simple, expéditive, « populaire » garantissant la sécurité publique, la répression des crimes et délits avec la protection des gens de bien, une procédure qui jugerait tout le monde avec la même justice indépendante et sincère. — Suite du travail de CARLO SEGRÉ sur les *pétrarquistes anglais du XVIe siècle* : le comte Henry de Surrey. — M. ALLOSON, *la nouvelle artillerie de campagne italienne*.

Rassegna Nazionale. — 1er Novembre. — G. MOLTENI étudie la figure politique de *Cesar Cantu*, « l'amour chaud et tenace de la liberté en fut la principale caractéristique ». Il en fit le principe de sa vie et la règle de son apostolat. — UN EX-JOURNALISTE présente une psychologie spirituelle de *S. M. le Journalisme* dont il édifie en son imagination le palais avec, à l'entrée, deux immenses cariatides : l'une figurant la médisance, l'autre la curiosité.

Rassegna Internazionale. — Novembre. — V. PICA considère le dessinateur *Aubrey Beardsley* mort en 1898, à 27 ans, comme l'un des plus brillants représentants de la famille artistique à laquelle appartiennent Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Rops, Verlaine, l'Isle Adam. Il fut un des maîtres de la déca-

dence, qui échappent aux foules et dont l'art ne peut être apprécié que par un groupe restreint, mais qui, par leur étrangeté même, prouvent la supériorité de leur talent. — José Léon Pagano fait l'éloge du poète et auteur dramatique catalan, *Angel Guimera.*

Rivista politica e letteraria. — 15 Octobre. — Giovani Vigna dal Ferro, qui a fait partie comme interprète de l'expédition italienne en Extrême-Orient, dit quel sera, suivant lui le résultat de cette croisade contre *La Chine.* Il est facile, assure-t-il, de le prévoir. De nouveaux impôts seront levés pour payer le milliard et demi d'indemnité aux puissances. Sans compter les contributions forcées qui sont déjà innombrables, le butin de guerre et les non moins nombreuses rapacités des fonctionnaires grands et petits maintiendront le mécontentementet créeront de nouveaux désordres que le gouvernement chinois sera incapable de reprimer. Les mandarins en profiteront pour exciter la haine contre les étrangers de quelque manière que ceux-ci interviennent en Chine. On peut toutefois supposer que si les mesures militaires prises par les puissances restent en vigueur, il n'y aura pas de grand mouvement insurectionnel. Car le gouvernement chinois, instruit par la cruelle leçon de l'année dernière, s'abstiendra de toute complicité plus ou moins ouverte avec le parti subversif, afin d'éviter le renouvellement d'une répression qui a coûté tant de sacrifices d'hommes, d'argent et de prestige. — Augusto Chialvo soulève un débat des plus graves en étudiant *L'immoralité du vote secret.* Pour lui ce système doit être aboli si l'on veut faire triompher la vérité et mettre fin aux spectacles qui attristent et avilissent les âmes. Il faut que le vote soit franc, que l'électeur dise tout haut son opinion, qu'il n'en rougisse pas, qu'il ne cède pas à la peur, et qu'il n'y ait qu'un seul et même scrutin, le scrutin public partout où il s'agit de donner un mandat à un député ou à un sénateur. — J. Trochia donne quelques chiffres sur l'industrie des *chemins de fer.* Les revenus des lignes italiennes sont faibles et cette faiblesse est due à la construction d'embranchements improductifs qui absorbent les bénéfices des bonnes voies. Le tronçon Novi-Gênes avec la branche dei Giovi est celui qui donne le meilleur produit kilométrique, (en 1899 un total de 150.000 lires). Vient ensuite, et aussitôt après, la ligne Milan-Novi, (106.000 lires). Les six grandes compagnies françaises (Paris-Lyon-Méditerranée, Est, Ouest. Midi, Nord, Orléans), qui embrassent 34.000 kilomètres, ont obtenu un produit moyen kilométrique de 40.219 (en 1899), avec une dépense correspondant à 50 p. 100 des recettes. Le bilan des chemins de fer allemands pour un réseau de 86.385 kilomètres appartenant à l'Allemagne, à l'Autriche, au Luxembourg et à la Hollande, accuse un produit kilomètrique moyen d'environ 4[illegible].000 francs, avec un coefficient d'exercice de 60 p. 100; le revenu net étant au capital d'exploitation dans la proportion de 5,30 pour 100.

Revues Sud-Américaines

Annales de l'Université de Santiago (Chili). — Le numéro de mai (dernier reçu) contient plusieurs mémoires historiques et scientifiques : des chapitres d'une histoire de *la Civilisation en Araucanie*, par Thomas Guevara ; *la prise de possession du détroit de Magellan*, par la goelette de guerre *Ancud*, travail dû à Nicolas Anrique R. — Une étude critique de *la flore du Chili*, par K. Reiche; une classification des animaux marins du Chili et de la Patagonie (vaches marines, éléphants de mer, léopards de mer, lions de mer, loups de mer) compris sous la dénomination générique de *pinipèdes* et divisés en trois familles : *phocides, trichechides, otarides.* L'auteur décrit lon-

guement chacune de ces espèces (dont la première renferme les phoques, la dernière les otaries), en indiquant leur distribution géographique, leur vie, comment on les classe et leur utilité. A noter des détails intéressants relatifs aux éléphants de mer (*Macrorhinus Leoninus* Linn) que l'on trouve dans l'Océan Pacifique, l'Océan Indien, l'Australie méridionale, les îles Kerguelen, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, etc. La chair se mange, surtout le foie, le cœur et la langue ; celle-ci salée et fumée est un mets délicat. Sous le cuir il y a une couche de graisse variant de 5 à 16 centimètres d'épaisseur, et d'où l'on extrait une huile plus blanche et plus douce que celle de baleine et par conséquent plus appréciée. Un éléphant de mer de belle taille peut en fournir de 500 à 600 kilogrammes. Le profit que l'on en retire a fait, comme il arrive toujours en pareil cas, que les chasseurs ont progressivement exterminé l'espèce en beaucoup d'endroits, principalement en Patagonie où, dès les dix premières années du XIXe siècle, on en avait tué 40.000. Vers 1850, il n'en restait presque plus aucun dans ces parages, mais ils existent encore en d'autres régions où on les assomme par deux et trois cents à la fois comme les phoques.

Cuba y América (La Havane). — Novembre. — A côté de traductions d'articles empruntés aux périodiques anglo-américains, ce numéro contient quelques travaux inédits, comme *A travers l'Inde*, impression d'un voyageur cubain; les *Cubaines*, par José-Maria Izaguerrè avec portraits des beautés professionnelles L'illustration est le principal attrait de ce magazine.

Revista Nueva (Santiago de Chili). — Septembre. — A signaler principalement dans cette revue des jeunes, un premier *portrait littéraire* (l'auteur en promet la suite), consacré à Don Luis Orrego Luco qu'on nous donne comme le Henri Lavedan hispano-americain en nous vantant entre autres sa *Nouvelle idylle*, ses *Sensations de bataille*, (qui ont un accent tolstoïen). Orrego a subi, paraît-il, aussi l'influence de Bourget. — Dans le même numéro un résumé succinct mais précis de ce qui s'est fait pour l'*enseignement commercial* en Allemagne.

Vida moderna (Montévidéo). — Août. — Parmi les articles de ce périodique qui offrent un intérêt général nous trouvons des renseignements utiles sur *l'art théâtral à Montévideo* au cours de l'année 1901. La principale troupe en tournée a été celle de Della Guardia dont les deux acteurs les plus en faveur sont Clara Della Guardia et Orlandini. Le répertoire est emprunté en grande partie aux auteurs français (Sardou : *Fernande*, la *Tosca*; *Madame Sans Gêne*, Rostand : *Cyrano*; Brieux : la *Robe Rouge*.) italiens (Giacosa : *Come le foglie*, G. Rovetta : *Les deux consciences*, d'Annunzio : la *Joconde*), allemands (Sudermann : *l'Honneur*). La troupe de la senora Guerrero fait concurrence à celle de della Guardia. Les triomphes de la Guerrero et de Mendoza se renouvellent chaque jour. Leur répertoire est le théâtre d'Echegaray. Les chanteurs n'ont pas moins de succès et se font applaudir tour à tour à Montévidéo et à Buenos-Ayres. La Barrientos est l'étoile de première grandeur; la Santarella lui dispute les ovations. Détail curieux : *Lakmé* de Leo Delibes est tombé à plat : un vrai désastre C'est Mascagni avec l'*Iris* qui tient le plus souvent l'affiche de l'opéra. — N. N. Fiaggio étudie, d'après les plus récents travaux, *l'évolution anthropologique et intellectuelle de l'homme.* — Mentionnons aussi une gerbe d'aphorismes de A. Varzi, un humoriste à la Swift et un pessimiste à la Schopenhauer. En voici un ou deux échantillons:

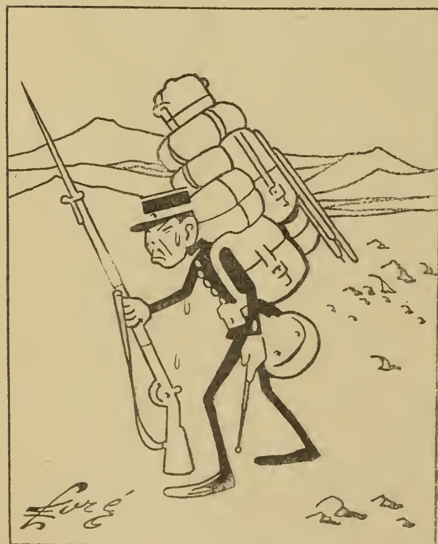
S'il y avait un bagne littéraire, des tribunaux qui y enverraient tels critiques qui sont de vrais assassins, tels plagiaires auxquels convient à perpétuité la casaque du forçat, nous y trouverions un nombre respectable de nos contemporains.

Le maître a dit : « A la vue la transparence du ciel est d'une pureté immaculée; regardez-la de près avec un télescope, vous y découvrirez des nuages » Il en est de même de beaucoup de nos semblables. Ils paraissent purs à première vue, mais quelle erreur, lorsqu'on les regarde à travers la lentille de l'observation psychologique, que de taches et de nuages!

CARICATURES DE LA QUINZAINE



Silhouette (Paris). — Les bons électeurs : « La récolte est belle, les bombances seront plantureuses... Comment voulez-vous qu'ils ne soient pas satisfaits du gouvernement ?



Novoié Vremia (Saint-Pétersbourg) Le Japonais : « Oh ! quelle est lourde à porter cette « civilisation » européenne... Je succombe.. »



Nebelspalter (Zurich). — La guerre : « Lorsqu'on regarde ces animaux (les puissances) s'entredévorer on s'aperçoit que mon règne est loin de disparaître ! »

---

(1) Nous rappelons que les caricatures n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, elles ne sauraient nullement engager la responsabilité de La Revue. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent de temps en temps, des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.**

La guerre du Transvaal devant l'opinion européenne



Ulk (Berlin). — Le jeune Roi à sa mère : « Est-ce possible que ce soit là l'homme tout puissant du Gibraltar ? » (Allusion à la joie des Espagnols de voir leur ennemi séculaire perdre de sa force et de son prestige.)



Nebelspalter (Zurich). — « Je me suis ruiné pour avoir cette maison (le Transvaal) et dire qu'il y manquera même une chaise pour s'asseoir. »



Silhouette (Paris). Kitchener rageant de ne pouvoir assassiner, conformément à sa proclamation, ces Boers qui lui font des prisonniers et les traitent comme s'il s'agissait d'êtres humains et civilisés.



Le Rire (Paris). Dessin de A. Willette. — Les mères à la Tzarine : « Ton cœur de mère souffrira-t-il qu'on égorge toujours nos enfants? »



Figaro. (Dessin de H. Paul). — Au Transvaal : L'Anglais désappointé : « J'aurais peut-être mieux fait de prendre la route de la Haye. »



Amsterdammer. — On montre à Roosevelt ce que deviennent ses frères au Transvaal, mais son cœur yankee va-t-il s'attendrir ?



L'Assiette au Beurre (Paris). — Vers les camps de concentration. Voilà ce que les braves Anglais appellent s'emparer des commandos,

Le Gérant : A. BAILLIERE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.

LE NOUVEAU RÉGIME AU PAYS DES GUEUX

Un changement capital vient de se manifester dans la vie publique hollandaise. Pour le caractériser, il ne suffit pas d'un mot : il faudrait tout un vocabulaire. C'est le moyen âge rajeuni, décoré d'oripeaux ultra-modernes. C'est la théocratie ressuscitée ou plutôt la revanche de deux théocraties, longtemps mises à l'écart, longtemps contenues, et qui, grâce à l'extension du droit de suffrage, ont su habilement et subtilement tirer profit de la crédulité des foules. C'est l'Eglise de Rome et la Réforme de Calvin unis dans une seule haine : celle du libéralisme, et se servant l'une de l'autre sous couleur de servir la même foi, d'adorer le même Dieu ! C'est la banqueroute de la science proclamée par des hommes de science. C'est le triomphe de l'esprit sectaire ! Comment ce retour au passé a-t-il pu se produire dans la Hollande du xxe siècle? Faut-il craindre que ce retour ne soit définitif? Ou bien l'avenir s'ouvre-t-il sur des perspectives plus rassurantes?

Avant de nous attaquer à ce triple problème, considérons les divers aspects de la Néerlande contemporaine.

I

La Hollande ne ressemble à rien. C'est un pays tout à fait à part, tout à fait soi, sans parenté apparente avec n'importe lequel de ses voisins. Je dis : apparente, car d'origine les races qui forment la nation néerlandaise se rattachent toutes au tronc germanique. En outre : il y eut des infiltrations nombreuses. Quiconque a visité la Zélande porte en son souvenir l'image de certaines femmes à l'œil vif et noir, aux gestes caressants, au langage coloré : c'est l'Espagne qui, trois siècles et demi après la chute de sa domination, persiste à affirmer son passage. Puis ce furent l'immigration wallonne au xvie siècle, celle des Huguenots, victimes de la révocation de l'Edit de Nantes, au xviie siècle, dont bénéficièrent le patriçiat et la bourgeoisie des Provinces-Unies entre la paix de Munster et la Révolution. Certaines familles néerlandaises portent des noms écossais ou anglais : leur incorporation date du temps de Leicester ou du règne de Guillaume III, stathouder et roi d'Angleterre. Il n'est pas rare de rencontrer encore aux Pays-Bas des noms suisses derniers vestiges des régiments mercenaires supprimés en 1830.

Notons encore les juifs portugais et espagnols, qui vinrent s'établir à Amsterdam à la suite des persécutions, et dont plusieurs ont fait souche de familles nobles et distinguées : les da Costa, Salvador, Teixeira de Mattos, de Leao Laguna, de Pinto, Henriquez de Castro, etc., etc.

N'oublions pas non plus le perpétuel échange de vitalité entre la Néerlande et ses colonies aux Indes tant occidentales qu'orientales.

Malgré ces fréquents apports de nouvelle sève, la race néerlandaise est demeurée, à travers les siècles, essentiellement particulariste, c'est-à-dire rebelle à toute assimilation, à tout mélange destructeur de son originalité.

Cela se remarque dans les Etats-Unis d'Amérique, où les colons néerlandais veillent jalousement à la conservation de leurs coutumes et de leur idiome.

Cela se remarque surtout dans l'Afrique du Sud, où l'élément hollandais, malgré le presque absolu manque de contact avec la mère-patrie depuis l'annexion du Cap par l'Angleterre, il y a un siècle, ne cesse de croître et de fructifier.

N'est-il pas étonnant qu'une race, douée d'une force de résistance aussi extraordinaire, disposant en outre d'un pouvoir magnétique aussi intense, se soit limitée dans ses ambitions au point qu'elle en semble dépourvue ? Peut-être faut-il expliquer ce phénomène par un excès d'activité dans le passé, ou bien par la fatale tendance de ceux que couronne et grise le succès, à s'endormir sur leurs lauriers, à moins que ce ne soit tout simplement l'effet d'un calcul.

Certes, jamais race ne fut plus raisonnable que celle-là. Et pourtant, l'on se tromperait en affirmant qu'elle ne se laisse guider que par des raisons pratiques. En l'observant de près, on découvre chez elle un idéalisme de bon aloi, une indomptable croyance à certaines vérités morales, qui lui fit souvent négliger l'intérêt immédiat pour la cause sacrée de la justice.

C'est lui faire tort que de lui attribuer un flegme que rien n'émeut, une quiétude d'esprit que rien ne trouble, une façon absolument réaliste de se conduire et de considérer les choses.

Son flegme consiste en ceci : ne pas se laisser dominer par les circonstances, n'être l'esclave de personne, ne s'émouvoir qu'à bon escient. Sa quiétude d'esprit cache de terribles remous : « Les eaux tranquilles », dit un proverbe néerlandais, « ont des profondeurs insondables. »

Quant au réalisme, qui lui vaut tant d'éloges et quelques reproches, il n'est réel qu'en partie. Sans doute, elle n'a aucun goût pour le nuageux, mais il ne serait pas exact d'en conclure qu'elle a, pour le terre-à-terre, une passion effrénée. Elle est essentiellement modérée ; le juste milieu en toutes choses ; voilà son idéal.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle se tient toujours en parfait équilibre : comme toutes les races, elle a les défauts de ses qualités. Elle pousse la préoccupation de la mesure en toutes choses jusqu'à la minutie,

jusqu'à l'affectation. Sa ténacité va bien des fois jusqu'à l'entêtement. Jalouse de son indépendance, pétrie d'individualisme, elle se joue volontiers de toute discipline.

Quoi qu'il en soit, il faut lui savoir gré d'exister. Car, en notre temps d'américanisme à outrance, d'impérialisme échevelé, de nationalisme féroce, elle est, à peu près, la seule en Europe à ne point s'agiter pour un rêve insensé de grandeur. Peut-être se cantonne-t-elle avec un peu trop de malice dans son orgueil de patricien ; peut-être se fait-elle trop d'illusions sur sa sécurité ; peut-être sa sagesse est-elle de la folie : — mais folie pour folie, la sienne est au moins douce et agréable.

II

Il est assez difficile de tracer un portrait fidèle de la race néerlandaise ou plutôt des races qui forment la nation néerlandaise. Ce qui vient d'être dit est scrupuleusement vrai. Néanmoins, il convient de se rendre compte de ceci : la Hollande est un paradoxe, le peuple hollandais est le peuple paradoxal par excellence. C'est pourquoi toute définition étroite du caractère néerlandais risque d'être incomplète, par conséquent inexacte.

D'avoir appris à dominer la nature, à ne pas se laisser dominer par elle, le Néerlandais garde un penchant pour tout ce qui brave et nargue l'ordre naturel des choses. Si c'est du réalisme qu'il pratique, c'est à coup sûr un réalisme à rebours.

Ainsi, la nature semblait s'opposer à ce que ces provinces fussent à l'abri de continuelles inondations. Aujourd'hui, sauf cas imprévus, la Néerlande a triomphé de la nature. En certains lieux, son sol ne dépasse pas le niveau de la mer. Tel est notamment le cas de l'île de Walcheren en Zélande, d'une grande partie de la Hollande septentrionale. Le Waterstaat (régime des eaux) y a pourvu. Grâce à des digues, entretenues à grands frais, les habitants de ces contrées menacées peuvent dormir tranquilles, peuvent se dire que chaque jour ils sont témoins d'un prodige : l'Océan tenu en bride par la volonté humaine, ce qui est le plus beau et le plus héroïque des paradoxes. Construire une ville entière, non sur le roc ni sur le sable, mais sur des pilotis : encore une entreprise audacieuse, où l'esprit paradoxal du Néerlandais se donna libre carrière. Et n'allez pas croire que les Amsterdammois se soient bornés à cela : ils ont trouvé moyen, alors que leurs communications avec la mer ne consistaient qu'en un golfe ensablé et un canal défectueux (1), de se maintenir au rang des ports de commerce les plus considérables.

Là où d'autres pays rêvent de gagner des provinces sur leurs voisins, la Néerlande rêve d'en gagner sur l'eau, son éternelle antago-

(1) Le canal d'Ymuiden ne date que d'un quart de siècle environ.

niste et..... alliée. Le dessèchement du lac de Haarlem a prouvé que ce rêve n'est point une chimère. Il y a lieu de croire qu'avant vingt ans le Zuiderzée sera en grande partie transformé en terres labourables.

Quelquefois la nature prend sa revanche. Ainsi en Zélande, il y a des propriétaires fonciers qui ne le sont qu'en titre (les eaux ayant envahi leurs domaines) pendant un certain nombre d'années, pour le redevenir en réalité, alors que les eaux se retirent. Cela donne lieu à d'intéressants conflits avec le fisc.

La superficie de la Néerlande varie donc d'une année à l'autre. Des terres non envahies par les eaux une certaine partie (les bruyères) reste inculte, On fait des efforts pour les défricher : encore une œuvre de conquête pacifique.

Notons encore quelques-uns de ces paradoxes où éclate la passion des Néerlandais pour tout ce qui brave et corrige la nature.

C'est un perpétuel sujet d'étonnement pour les étrangers que de voir des canaux plus élevés que le pays qu'ils traversent et desservent. Affaire d'écoulemeut sans doute, mais le spectacle ne laisse pas d'être original.

Dans certaines provinces, en Hollande septentrionale en particulier, les paysans se plaisent à peindre leurs arbres : il y en a de blancs et de bleus. Cela fait partie de la symphonie de couleurs qui constitue le charme de ce pays aux yeux de tous les artistes.

Mais c'est dans les mœurs, dans les coutumes, dans les institutions de ce peuple diligent que le paradoxe atteint à un degré suprême d'imprévu et d'insolite.

Commençons par les mœurs.

Ce peuple soi-disant démocratique est travaillé par l'esprit de coterie. Il ne fraternise jamais. Les classes y ont des allures de castes. qui prêtent au ridicule, surtout lorsqu'on se rappelle les origines de certaines fortunes, les causes de l'élévation — récente d'ailleurs dans la plupart des cas — de certaines familles.

Puis l'esprit sectaire est très puissant. Autant le Néerlandais aime à être membre d'une société fermée, dont l'accès ne s'obtient que difficilement, autant se prête-t-il volontiers à faire schisme, à favoriser la création d'églises ou de partis dissidents.

Malgré cela nous ne remarquons chez les Néerlandais que bien peu de traces d'exclusivisme ou de fanatisme. Ces deux tendances existent, mais elles sont atténuées, et pour ainsi dire neutralisées par un sens très délicat des devoirs que l'intérêt de la communauté impose aux individus. En règle générale, le Néerlandais le plus riche, le plus glorieux de ses ancêtres, ne dédaigne pas les emplois les plus modestes.

(1) L'exemple d'un ancien ministre de la Justice, grand maître des cérémonies de la Reine, entrant au Conseil municipal de La Haye et faisant fonction d'échevin des travaux publics, est significatif. Il n'est pas le seul.

Il n'y a point, chez ceux qui se considèrent comme la *fleur des pois*, de prédilection marquée pour une carrière. On voit des fils de familles puissantes et opulentes se mettre au travail comme commis de banque, comme avocat de petites causes, comme industriels, comme substitut auprès de quelque tribunal de province. Le corps d'officiers se recrute dans la bourgeoisie aussi bien que dans le patriciat. Il n'y a point de régiments « nobles » comme en Prusse, ni de corps spécialement composés de « mondains » comme en France. Le type du militaire arrogant et présomptueux est inconnu en Hollande; servir dans l'armée n'y confère aucun privilège social, comme en Suède. Et cependant, l'officier néerlandais se distingue par des qualités hors ligne : savant, modeste, courtois, il ne lui manque qu'un petit air de bravade pour être accompli.

Bien que la Hollande fasse aussi l'expérience de la manie bureaucratique (de 12.776 en l'an 1877 le chiffre des fonctionnaires de l'Etat était monté à 18.110 en l'an 1897 : donc une augmentation de 41 0/0 en vingt ans), il ne se produit guère de grands scandales administratifs. Comme partout ailleurs, on se plaint d'abus du pouvoir, mais ce ne sont que peccadilles en comparaison de ce qui se passe en d'autres pays. En général, le fonctionnaire et le magistrat néerlandais jouissent d'une réputation méritée d'incorruptibilité. Ils peuvent se tromper, ils ne se laissent pas acheter. On voit, dans les mêmes administrations, des hommes très différents d'opinion collaborer avec entrain et cordialité à l'œuvre commune. La délation, l'espionnage, l'esprit de cour et de courtisanerie sont choses à peu près inconnues en Hollande.

Tolérance et puritanisme; tels sont les traits saillants de la vie publique néerlandaise.

Pour en rester aux mœurs, notons en passant un paradoxe assez singulier. De noblesse proprement dite, la Néerlande n'en posséda point avant 1814. Il y eut, dans la République des Provinces-Unies, des corps équestres (ridderschappen) où siégeaient les chefs des anciennes familles seigneuriales, mais ces familles étaient peu nombreuses et d'ailleurs le gouvernement reposait entre les mains du patriciat, c'est-à-dire que dès le XIIIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les mêmes familles se partageaient les hauts emplois de la cité et de l'Etat. Les « nobles » servaient au même titre, donc sans privilège aucun, que les patriciens.

Lorsqu'en 1814, la monarchie fut proclamée héréditaire dans la maison d'Orange, on créa une noblesse, dont furent reconnus membres les anciennes familles seigneuriales, la plupart des patriciens et certains *homines novi*. Il y eut des comtes et des barons, dont les pères aunaient du drap ou brillaient comme artisans, imprimeurs, etc. Du reste le patriciat n'avait jamais renoncé aux carrières commerciales ou industrielles. Outre que la noblesse néerlandaise, en majeure partie, ne date que de 1814 ou ultérieurement, elle a ceci de particulier :

1° Que la plupart des nobles portent un titre signifiant « jeune maître » (jonkheer) autrefois accordé aux fils des seigneurs. La Néerlande est donc le seul pays où l'on voit des « jeunes maîtres » de 80 ans et davantage ;

2° Que plusieurs familles patriciennes ont refusé ou dédaigné la noblesse. Parmi celles-ci le poète et romancier van Lennep, qui s'en moquait avec esprit ;

3° Tandis que dans d'autres pays la noblesse apparaît comme un trésor, sans cesse augmenté, ou comme un corps sans cesse rajeuni, le cas ne se présente que rarement en Hollande d'un fonctionnaire ou d'un homme d'Etat ou d'une illustration quelconque sollicitant ou acceptant la noblesse. Ainsi : le ministre Heemskerk refusa en 1887 le titre de baron. Des hommes d'Etat illustres, des capitaines valeureux, des chefs d'industrie, qui partout ailleurs seraient récompensés d'un titre nobiliaire, s'en privent ou en sont privés. Il semble qu'un pareil ordre de choses doive nuire au prestige de la noblesse. Heureusement, les Hollandais savent distinguer le vrai mérite et n'accordent à la noblesse, ou plutôt aux titres nobiliaires, qu'une importance relative. Chose étrange : le Néerlandais se garderait en écrivant d'appeler un noble autrement, que *très noblement né*, mais en lui parlant, ne lui accorde d'autre titre que Monsieur (sauf dans des cas exceptionnels, par exemple des présentations);

Enfin :

4° Que les jeunes demoiselles nobles sont appelées *freule* dans le langage courant et *Mejonkvrouwe* dans le langage écrit (les autres jeunes filles doivent se contenter de l'appellation *juffrouw* ou *mejuffrouw*). Cette distinction n'existe qu'en Hollande : elle existait, avant 1866, en Suède ; mais diverses circonstances y mirent fin. Quand on songe au grand nombre de familles puissantes ou distinguées, même reçues à la Cour et dépourvues de titres, on s'étonne de la persistance de cette coutume. Il arrive même que dans la même famille, l'une des cousines soit appelée *freule*, et l'autre *juffrouw*. Ailleurs, cela donnerait lieu à des jalousies, peut-être à des haines. En Hollande cela paraît tout naturel. Le goût du paradoxe, bien sûr !

III

L'originalité de ce pays ne réside pas seulement dans ses coutumes.

La vie publique y abonde en contradictions singulières, en antithèses piquantes.

Ainsi, quel pays possède une capitale, où ne siège aucune parcelle de gouvernement, une capitale honorifique? Aucun, sauf la Hollande.

C'est à La Haye que réside la Reine, que se trouvent les ministères. Tous les ans Sa Majesté va passer huit jours au palais d'Amsterdam,

la capitale en titre, y donne audience, y reçoit les autorités de tout le pays à sa table. Ce palais n'est autre que l'ancien hôtel de ville, construit par l'architecte van Campen au XVIIe siècle et surnommé la huitième merveille du monde.

Lorsque la Conférence de la Paix se reunit à La Haye, en mai 1899, la commune de La Haye ne se montra d'abord pas disposée à donner des fêtes en l'honneur des délégués étrangers. Sait-on pourquoi? Le pape n'était pas invité à la Conférence, et les catholiques formant un parti puissant, même à La Haye, le conseil municipal n'osait les indisposer.

Ce fait nous apprit que le pays protestant par excellence, celui qui fut, au XVIe siècle, le champion de la Réforme, compte une minorité catholique fortement organisée dont il faut consulter les vœux et peut-être subir les caprices. Il y a, en effet, sur 5 millions de Néerlandais environ 1.600.000 catholiques. Autrefois, avant l'extension du droit de suffrage (1887) le parti catholique n'avait guère d'influence que dans les provinces du Brabant et du Limbourg. Dans les autres provinces, malgré leur nombre assez considérable, ils ne disposaient que d'un chiffre d'électeurs dérisoire, la classe aisée étant presque complètement composée de protestants. Depuis que la petite bourgeoisie et une partie de la classe des travailleurs manuels se trouvent en possession de l'électorat, les catholiques ont des députés en plein cœur de la Hollande, à Almelo, à Haarlemmermeer, à Beverwyk. Le plus curieux, c'est que les écoles de l'Eglise apostolique et romaine sont, depuis 1889, subventionnées par l'Etat, bien que les prêtres et nonnes, chargés de l'enseignement primaire, ne se gênent pas pour inculquer à leurs élèves des sentiments de mépris pour les fondateurs de l'indépendance néerlandaise.

Certes, il y a de quoi s'étonner, sinon de quoi se formaliser.

Mais le calvinisme lui-même, auquel se rattachent les origines de la Hollande contemporaine, n'abonde-t-il pas en contradictions singulières? En tant que doctrine religieuse, absolument hostile à la papauté, à ses pompes et à ses œuvres, il se coalise néanmoins, dans un but politique, avec les papalins les plus acharnés. Bien plus : il cherche à justifier cette entente cordiale par une prétendue communauté de croyances et d'aspirations!

L'école qui porte le nom de Calvin n'a, du reste, pas attendu jusqu'à nos jours pour concilier les extrêmes de la pensée. Elle admet, que dis-je, elle proclame la doctrine de l'élection. Logiquement, elle aurait dû aboutir au fatalisme le plus rigoureux. Eh bien, non! C'est tout le contraire. Jamais l'énergie et la liberté personnelles ne furent plus hautement prisées et — reconnaissons-le — plus fièrement manifestées que par les fils spirituels de Calvin. Et leur lignée n'est pas éteinte, loin de là! Si Genève s'écarte de plus en plus de l'idéal tracé par le réformateur picard, si Cromwell n'a point laissé de descendants, la Hollande au moins conserve un noyau de « fidèles », prêts à

tout plutôt qu'à lâcher la doctrine de la prédestination. De ce noyau sont sortis des hommes d'Etat remarquables, des conducteurs de foules hors ligne. Son influence a gagné toutes les parties du royaume, se fait sentir dans toutes les classes. A lui le pouvoir, à lui la tâche de conduire les Pays-Bas du xx[e] siècle vers de nouvelles destinées.

Quel spectacle, et quelle leçon d'histoire!

Autre paradoxe : ce peuple qui fut, au xvii[e] siècle, à la tête de la civilisation, qui brilla de tout temps par son art, par son génie commercial, par la haute culture intellectuelle de ses chefs, n'est — pris dans son ensemble — que médiocrement instruit.

Rien, dans la façon de s'exprimer ou d'agir du Néerlandais des classes inférieures, qui trahisse un souci de clarté, de netteté, d'élégance. Il est rare qu'il sache mettre une phrase debout, encore plus rare qu'il sache exprimer correctement une idée primesautière. Son ignorance de l'histoire, des éléments de politique et d'économie politique, dépasse toute imagination. Comparée à celle de ses congénères suisse, suédois, finlandais et même grec, — son éducation est des plus rudimentaire. Il y a, chez ces êtres civilisés et modernes en apparence, un fonds de moyen âge superstitieux, sensuel et barbare, qui déroute l'esprit. Car ce ne peut être la misère qui les rend inaptes au travail de la pensée; ce ne peut être la misère non plus qui obscurcit leur entendement moral, qui les rend gauches, méfiants, âpres au gain, inhospitaliers, secs et durs de cœur et de conduite. Ce serait plutôt, dans bien des cas, *le trop bien vivre*, la jouissance matérielle trop facile. Peut-être faut-il chercher l'une des raisons de ce phénomène dans la religiosité qui, prenant la place du sentiment religieux, oblitère la conscience. Ce n'est pas impunément qu'on verse dans l'âme du peuple l'idée du salut par la foi extérieure à certains dogmes. De là à s'imaginer qu'il suffit de se rattacher à l'une ou l'autre orthodoxie pour être digne d'entrer au royaume de Dieu, de là à négliger ses devoirs et à abuser de ses droits, il n'y a qu'un pas.

Mais nous voici arrivés sur le terrain de la lutte entre les diverses tendances qui se disputent, en même temps que le pouvoir politique, la direction des esprits dans les Pays-Bas.

IV

Le régime parlementaire date de 1848. Jusqu'alors, le roi gouvernait sans que ses ministres fussent responsables. Les Chambres, dont l'une nommée par la Couronne, l'autre élue par les Etats provinciaux (où les corps équestres disposaient du tiers des voix), se bornaient à exercer des droits forts limités.

Le nouveau régime s'inspira, comme la monarchie de juillet, comme, plus tard, le Piémont, de l'exemple de l'Angleterre. Seule-

ment, la 1re Chambre (Sénat) fut transformée, sur le modèle du sénat belge, en collège électif : même mode d'élection (par les Etats provinciaux), mêmes conditions d'éligibilité (faire partie des plus hauts imposés du royaume). D'ailleurs, on n'attribua à la 1re Chambre que le droit d'adopter ou de rejeter en bloc les lois déjà votées par la 2e. Celle-ci, élue directement par des électeurs censitaires (au nombre d'environ 100.000) fut investie *de facto* du droit de déposer les ministres, droit dont elle fit un copieux usage, car de 1848 à 1887, il ne s'est guère passé deux ans sans crise ministérielle (la 2e Chambre se renouvelait avant 1887 par moitié tous les deux ans. Dès lors, elle se renouvelle intégralement tous les quatre ans). Au début du règne de Guillaume III (1849-1890), le parti libéral, bien que la Réforme de 1848 ait été due à l'inspiration de son chef éminent, M. Thorbecke, eut à livrer des batailles acharnées au parti conservateur, lequel se groupait autour de M. Heemskerk. Plus tard le parti conservateur ayant échoué dans une tentative destinée à briser l'omnipotence de la seconde Chambre, — M. Heemskerk, après avoir provoqué deux consultations du corps électoral, qui toutes deux tournèrent au profit de M. Thorbecke, dut renoncer au pouvoir. Ceci se passait en 1866 — le parti libéral resta maître du terrain jusqu'en 1888. non sans avoir maintes fois recours aux lumières et au savoir-faire de M. Heemskerk, qui, d'ailleurs, finit dans la peau d'un opportuniste. C'est lui qui mena à bon terme la revision de la Constitution en 1887, revision entreprise surtout pour donner satisfaction aux partis extrêmes de droite et de gauche, lesquels réclamaient, dans leur propre intérêt, l'extension de l'électorat.

Pour bien comprendre la portée de ce qui se passe actuellement en Néerlande, il faut remonter jusqu'au règne des deux premiers rois (1814-1849).

L'église réformée s'était assoupie, elle croupissait dans une orthodoxie stérile et sénile, elle se pétrifiait. Point de luttes : un sommeil lourd, léthargique, interrompu, de loin en loin par les éclats d'une éloquence fleurie, apprêtée, sans nerf, sans flamme. Ce fut un juif converti, le poète *Isaac da Costa*, dont la parole ardente ranima le zèle des ministres de l'évangile. Son but était double : restaurer la foi des pères dans les âmes, — terrasser l'Etat moderne, issu de la Révolution. L'œuvre de da Costa est riche en beautés lyriques et linguistiques ; à ce point de vue, elle est admirable (1). Comme penseur, l'illustre poète imprima à ses contemporains une secousse salutaire et néfaste tout à la fois. Salutaire en ce qu'il réveilla le goût des choses spirituelles. Néfaste en ce qu'au lieu de remédier au divorce,

(1) On a de tout temps remarqué le zèle exagéré des néophytes, les juifs convertis ne sont pas exempts de ce défaut. Rappelons-nous que Disraéli, l'initiateur de l'impérialisme en Angleterre, fut juif d'origine, ainsi que Lassalle, le fondateur du socialisme allemand, l'inspirateur des lois sociales de Bismarck, dont il fut l'ami.

plus apparent que réel, entre la foi et la science, il accentua ce divorce, mettant le siècle en demeure de choisir entre l'esprit de progrès et l'esprit chrétien.

Le même éloge et le même reproche peuvent être adressés à la mémoire de *Groen van Prinsterer*, homme d'Etat, philosophe et historien hors ligne, ami de da Costa, comme lui désireux de mettre les lois et les mœurs sous l'égide du Christ. Groen se défendit toujours d'être conservateur, se disant anti-révolutionnaire, c'est-à-dire opposé au principe de la souveraineté du peuple, non moins qu'à celui de la souveraineté de la raison (1). Le parti, fondé par ce polémiste éminent vers 1860, organisé plus tard et mené de victoire en victoire par son disciple et successeur le Dr *A. Kuyper*, proclame la souveraineté de Dieu et affirme la présence dans la Bible d'une loi divine à laquelle le pouvoir politique est tenu d'obéir.

En face de l'enseignement de l'Etat, à base de neutralité religieuse, Groen et ses partisans dressèrent l'école confessionnelle, afin de préserver la jeunesse du virus « athée ». En effet, l'école neutre, d'abord teintée de christianisme à l'eau de rose, n'avait pas tardé à verser dans l'ornière du christianisme libéral ou moderne (2), très à la mode entre 1860 et 1880, surtout parmi les intellectuels et la haute bourgeoisie, qui constituaient le pays légal à cette époque. Dès avant 1880, le libéralisme politique eut le tort de se solidariser avec le modernisme en religion, ce qui lui fit perdre la faveur de la petite bourgeoisie, généralement crédule et dévote, ainsi que de la majorité des paysans. Quant au patriciat, le libéralisme n'eut jamais de prise sur lui, pour la même raison, et pour beaucoup d'autres encore. Le nombre de patriciens libéraux, déjà fort restreint durant le troisième quart du siècle passé, ne s'est pas accru, bien au contraire. Presque tous les grands noms de Hollande se trouvent parmi les adeptes de la politique anti-révolutionnaire (3).

Le Dr *Kuyper* sut merveilleusement exploiter cet état des esprits dans les diverses régions hostiles soit au modernisme, soit à la domination des grands bourgeois tièdes ou incrédules en matière religieuse. D'abord pasteur de l'Eglise réformée à Amsterdam, il s'acquit de la réputation par l'originalité de sa parole, précise autant que

(1) La *Revue des Deux-Mondes* de 1866 à 1868 contient deux articles sur les chefs des partis néerlandais de cette époque : celui sur *Thorbecke* est dû à la plume de M. *Réville*, aujourd'hui professeur au Collège de France; l'autre sur *Groen* à celle de M. *Trottet*, pasteur à La Haye.

(2) Le mot « moderne » sert à désigner en Hollande les protestants qui, tout en rejetant la divinité du Christ, prétendent rester chrétiens.

(3) Il y a cependant des exceptions : les anciens ministres des Affaires étrangères Roell, van Karnebeek, et de Beaufort appartiennent au parti libéral. A Amsterdam, dans la Frise, même à La Haye, parmi les universitaires de souche patricienne, on compte des libéraux de marque et de valeur.

précieuse, par l'ardeur et l'audace de son zèle combatif, par son talent de polémiste, d'organisateur et d'agitateur. Fertile en ressources et en trucs, jouant de la flûte et de la grosse caisse avec une égale maestria, il fut bientôt le favori des châteaux et des chaumières, des palais et des taudis. L'église et l'école, la presse et les Etats généraux, retentirent des éclats de sa fougue calviniste.

Jusqu'en 1878 il ne fit que semer : depuis il récolta. Les écoles bibliques se multiplièrent, grâce à ses efforts et à ceux de ses lieutenants, parmi lesquels le fils de l'homme d'Etat M. Heemskerk, et plusieurs théologiens et juristes de marque. Le *Standaard* et le *Heraut*, ses deux organes, l'un quotidien, l'autre hebdomadaire, dont il fut, dès 1873, le rédacteur en chef, ne suffirent bientôt plus à sa propagande. Il provoqua l'éclosion, dans les provinces, d'un nombre incalculable de journaux, destinés à défendre sa politique. En 1879, il couronna son œuvre en fondant l'université libre d'Amsterdam (école de hautes études de théologie, de droit et de philosophie à base calviniste). Peu de temps après, le synode de l'Eglise réformée se refusant à lui obéir (1), il se sépara avec ostentation de l'Eglise de ses pères et se mit à la tête d'un schisme assez important.

Sur le terrain électoral, il lui fallut, pour obtenir des victoires, l'appui des catholiques. Le Dr *Kuyper* parvint à conclure une alliance, sinon formelle du moins tacite, avec les leaders ultramontains. Le plus curieux de l'affaire, c'est que ceux-ci ne veulent point, en règle générale, de réformes sociales, tandis que le Dr *Kuyper* rivalise avec les libéraux pour l'amélioration du sort des petites gens. (*Kleine luyden*, selon sa définition de forme archaïque). Les deux partis de droite coalisés réussirent, en 1888, à gagner la majorité de la seconde Chambre. Résultat net : un cabinet formé pour 2/3 d'anti-révolutionnaires, pour 1/3 de catholiques sous la présidence du baron *Aeneas Mackay* — une loi accordant des subsides aux écoles confessionnelles (environ 5 florins par enfant). Cette loi passa, en 1889, avec l'assentiment d'un grand nombre de libéraux, las de lutter et pressés d'en finir. Mais, lorsqu'il s'agit d'abolir le remplacement dans l'armée et d'introduire le principe du service personnel, les catholiques, pour la plus grande partie, faussèrent compagnie au cabinet de droite. Aux élections de 1891, la chance tourna et les libéraux progressistes arrivèrent au pouvoir. Le ministre *Tak* présenta en 1893 un projet d'extension du droit électoral qui échoua par l'oppo-

(1) L'Église réformée renferme, ainsi que l'Église anglicane, plusieurs tendances. Il y a la tendance moderne, la tendance irénique, la tendance calviniste. Tour à tour, les ultras de droite et de gauche se séparèrent. Ainsi, vers 1840, les ultra-calvinistes, qui fondèrent la secte chrétienne réformée. Ainsi, vers 1880, les ultra-modernes de l'église libre. Le schisme du Dr Kuyper porte le nom d'église dolente. Il s'en faut de beaucoup que tous les calvinistes l'aient suivi.

sition des éléments conservateurs des différents partis, aussi bien de droite que de gauche, mais auquel le Dr *Kuyper*, de même que l'aile gauche des catholiques, sous la conduite du Dr *Schaepman*, donnèrent leur adhésion. Nouveau schisme : chacun des partis se divisa en deux fractions, si bien qu'aux élections de 1894, — provoquées par un décret de dissolution signé *Tak* — les alliances les plus singulières se produisirent. Les conservateurs libéraux se trouvèrent les maîtres de la situation et en profitèrent pour faire passer une loi de réforme électorale, portant le nombre d'électeurs de 300.000 à 500.000, mais excluant le suffrage quasi-universel, préconisé par *Tak* et *Kuyper*. En 1897, les conservateurs libéraux durent faire place aux libéraux progressistes. M. *Pierson* et M. *de Beaufort*, bien que modérés eux-mêmes, se chargèrent d'une combinaison ministérielle et s'associèrent avec les chefs de l'extrême gauche, MM. *Goeman Borgesius* et *Lely*.

Le ministère Pierson se qualifia lui-même dès le début de *ministère de la justice sociale* et promit monts et merveilles. De toutes ces promesses, il ne réalisa, au bout de quatre ans, que la loi sur la protection de l'enfance, celle sur les habitations ouvrières et celle sur l'assurance des ouvriers contre les accidents du travail (1).

Cette dernière loi donna lieu à un conflit parlementaire, la première Chambre ayant refusé (en juin 1900), après un débat des plus vif, son approbation au projet ministériel, jugé trop centralisateur. Le ministère dut s'incliner et présenta un second projet, plus conforme aux vœux des partisans de l'initiative particulière, lequel fut adopté définitivement en décembre 1900.

Désormais, la majorité de gauche se trouve démembrée ; l'antagonisme entre libéraux et progressistes s'accentue ; la confusion arrive enfin à tel point que les ultras se séparent du parti libéral (en mars 1901). L'Union libérale elle-même, versant dans l'ornière radicale, avait déjà (en juin 1900) réclamé le suffrage universel ainsi que des réformes à base de socialisme d'Etat, ce qui parut inacceptable aux libéraux purs. Ceux-ci, bien que leur groupe ait diminué en force à la seconde Chambre, restent très influents par la valeur et la distinction de leurs chefs, parmi lesquels le Dr Mees, député de Rotterdam, le baron d'Aulnis de Bourrouill, professeur de droit à Utrecht, M. W. van der Vlugt, professeur à Leide, M. Gleichman, jusqu'à ces derniers temps président de la seconde Chambre, M. Röell, ancien ministre, président et ministre des Affaires étrangères, M. van Karnebeek, lequel fut délégué à la Conférence de la Paix, M. S. van Hou-

(1) La loi sur l'enseignement obligatoire et la loi sur la réorganisation de l'armée (fixation de la durée du service militaire, abolition de la garde nationale, institution d'une *landwehr*) également votées en cette dernière année, n'appartiennent pas à la catégorie des réformes sociales.

ten, ancien ministre de l'Intérieur et père de la loi électorale actuelle.

Comme la plupart des grands journaux et revues avaient passé au camp des progressistes plus ou moins radicaux, le besoin d'organes indépendants se faisait sentir.

Cette lacune fut comblée au commencement de l'année courante par la création du *Nieuwe Courant* (nouveau journal) à la Haye, sous la direction de M. Plemp van Duiveland, dont le premier numéro fut lancé au premier jour du xxe siècle; — et par la fondation d'une revue mensuelle, intitulée *Onze Eeuw* (notre siècle) dirigé par un comité formé d'illustrations politiques, scientifiques et littéraires dont le professeur van der Vlugt est l'âme.

Voilà donc, au sein des partis de gauche, la bataille engagée entre les démocrates (dirigés par le professeur Molengraaff d'Utrecht, M. Kerdyk et M. Treub, professeur d'économie politique à l'université d'Amsterdam) et les libéraux purs. Des deux côtés, on se déclare partisan de réformes sociales, mais tandis que les démocrates ne reculent pas devant les conséquences les plus extrêmes du socialisme d'Etat, qui comprime et déprime l'initiative individuelle, les libéraux purs demandent que le libre développement des caractères soit respecté et encouragé.

Tandis que les démocrates exigent l'introduction d'un droit de suffrage universel, pour tous, aussi bien hommes que femmes, au nom de je ne sais quel privilège imprescriptible, les libéraux purs entendent que le suffrage universel soit écarté, et cela dans l'intérêt même de la vraie démocratie, le suffrage des prolétaires aboutissant partout à la plus hideuse ploutocratie.

Actuellement, le groupe libéral pur dispose de deux grands journaux : le *Nieuwe Courant* de La Haye (roulant sur un capital de 500.000 florins) et le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* (de Rotterdam) ; du *Utrechtsche Dagblad* (à Utrecht) fort bien rédigé par un universitaire de talent, M. Valckenier Kips, et de la revue *Onze Eeuw*. — Le groupe progressiste dispose de la revue *de Gids*, à Amsterdam, dont le professeur Molengraaff est le rédacteur politique ; ainsi que des grands journaux *Algemeen Handelsblad*, à Amsterdam, sous la rédaction de l'éminent Boërophile Charles Boissevain, et le *Vaderland* de La Haye.

V

Les élections du 14 juin dernier, suivies de nombreux ballottages du 27 du même mois, ont modifié la seconde Chambre de manière à fournir la majorité aux partis de droite.

Voici le résultat :

Libéraux.	27	députés
Démocrates-libéraux. . . .	8	—
Sociaux-démocrates	7	—
Anti-révolutionnaires . . .	30	—
Catholiques.	25	—
Chrétiens historiques . . .	3	—
Total. . .	100	—

Il est à remarquer que parmi les libéraux se trouvent des progressistes, plus ou moins acquis aux idées de suffrage universel et de socialisme d'Etat. — Parmi les anti-révolutionnaires un certain nombre ne suit pas la bannière du Dr Abraham Kuyper : ce sont M. de Savornin Lohman et ses fidèles, presque tous appartenant à l'aile conservatrice et aristocratique du parti, dont les doctrines relatives au suffrage universel et au socialisme d'Etat se rapprochent de celles des libéraux purs, mais qui s'associent au Dr Kuyper (considéré par eux comme un démagogue et républicain dissimulé) dans le but d'obtenir : 1° que l'enseignement confessionnel soit reconnu et subventionné complètement par l'Etat ; 2° que les universités libres existantes ou à créer soient pourvues du droit de collation.

Les libéraux et démocrates libéraux sont les seuls groupes ayant perdu numériquement. Tous les autres groupes ont gagné : les anti-révolutionnaires 8, les catholiques 2, les socialistes 3, les chrétiens historiques 2 sièges.

L'ancienne Chambre comptait 50 libéraux de diverses nuances, 23 catholiques, 22 antirévolutionnaires de diverses nuances, un chrétien historique et 4 socialistes (1).

Ainsi donc, les partis de droite disposent, dans la nouvelle Chambre, d'une majorité de 16 voix sur 100 députés. Cela est suffisant comme *working majority*, mais sauf la question de l'enseignemeut, toutes les autres questions divisent la droite aussi bien que la gauche. Les catholiques sont protectionnistes impénitents pour la plupart ; ils rêvent de droits d'entrée sur les blés et sur la farine. Les antirévolutionnaires ne préconisent qu'une augmentation *fiscale* de certains droits : encore n'est-il pas absolument sûr que le groupe Lohman soit disposé à aller jusque-là. L'organe de ce groupe dans la presse est le *Nederlander*, l'un des mieux rédigés des petits journaux.

(1) Quant à la première Chambre, le torrent clérical ne l'a pas encore submergé. Il suffirait cependant d'un décret de dissolution pour la métamorphoser. Déjà, certaines familles catholiques en ont proféré la menace. Les sénateurs libéraux, ceux de la Hollande méridionale en particulier, doivent se sentir mal à l'aise sous cette espèce d'épée de Damoclès. Chauves, ils le sont généralement; dénudés de tout mandat représentatif, ils ne se soucient pas de l'être.

Quant aux réformes sociales, le D[r] Kuyper a formulé un programme très nourri. Chose assez bizarre : cet adversaire de la contrainte, aussi longtemps qu'il s'agit de l'enseignement primaire, de la vaccination, etc., n'a point d'objection contre le principe obligatoire dès qu'il est question d'assurances ouvrières contre l'invalidité, la maladie et la vieillesse. Il va même jusqu'à admettre le système allemand (contribution de la part de l'Etat, centralisation, retenue sur les salaires) en quoi les catholiques sont disposés à le soutenir, pourvu que les frais ne soient pas portés au compte des contribuables. Le but des catholiques est double :

1° Ils espèrent anéantir le socialisme en lui enlevant ses armes. Ils oublient seulement que le système de contrainte et de centralisation introduit par Bismarck a fait fiasco : le socialisme allemand n'a point disparu ; au contraire, il n'a cessé de gagner du terrain ;

2° Ils entendent faire acheter leur adhésion au socialisme d'Etat par des mesures protectionnistes. Mais de telles mesures — le D[r] Abraham Kuyper n'est pas homme à se le dissimuler — feraient du tort à la popularité fragile des partis de droite. Et puis, il est douteux que le groupe Lohman y donnerait son assentiment.

On voit que la droite est loin d'être unie quant aux problèmes sociaux et économiques. Les socialistes se promettent d'exploiter cette confusion. Leurs députés sont des hommes très intelligents, qui feraient honneur à tout autre parti, presque tous issus de la bourgeoisie qu'ils se donnent pour tâche de renverser. Ils ont, du reste, aussi leurs dissensions et leurs schismes.

M. Troelstra, rédacteur de l'organe socialiste, *het Volk* (le Peuple) et principal orateur du parti, ne rentre pas à la Chambre. Même aux élections complémentaires, ses partisans lui ont préféré des hommes nouveaux, tels que l'ancien pasteur unitaire Hugenholtz, l'ouvrier Helsdingen. C'est M. van Kol, ingénieur, qui préside le groupe socialiste parlementaire. Les relations personnelles entre les députés socialistes et leurs collègues sont presque cordiales. Notons que pas un des députés socialistes ne serait entré à la Chambre sans l'aide d'un des autres partis, soit de gauche, soit de droite ; il faut ajouter qu'en bien des districts les libéraux doivent leur succès à l'appoint des voix socialistes. Situation fausse entre toutes ! Il serait temps d'y remédier.

Les chrétiens historiques se rattachent à l'orthodoxie irénique non-calviniste, c'est-à-dire qu'en matière religieuse, ils n'admettent point, comme le D[r] Kuyper, la doctrine de la prédestination. Ils se rapprochent, sur bien des points, des libéraux purs, et votaient, jusqu'à ces derniers temps, de préférence avec les modérés de la gauche. Mais eux aussi ont subi la loi du fractionnement indéfini : le D[r] Bronsveld, pasteur à Utrecht, fondateur du parti, continue à bouder le D[r] Kuyper et à fulminer contre l'alliance avec les catholiques (on appelle cela ici l'alliance avec Rome) tandis que le D[r] de

Visser, député et pasteur à Amsterdam, s'est rallié aux anti-révolutionnaires,

Détail caractéristique : les chrétiens historiques menèrent, dès le début de leur existence comme parti, une campagne extrêmement ardente contre le cléricalisme ultramontain. Bien que l'enseignement religieux leur tienne au cœur, tout autant qu'aux anti-révolutionnaires, ils en voulaient au Dr Kuyper de donner la main aux catholiques. On se rappelle une polémique entre les deux savants ecclésiastiques — chefs de parti, — au cours de laquelle de gros mots furent prodigués. Le Dr Kuyper finit par qualifier son adversaire de « Phylloxéra dans la vigne du Seigneur ». Il fant croire que, sauf le Dr Bronsveld et quelques-uns de ses fidèles, les chrétiens historiques ont oublié cette histoire.

Voici l'explication la plus plausible de leur changement d'attitude :

Lorsque la Conférence de la Paix eut lieu à La Haye, le gouvernement néerlandais crut devoir conseiller à la Reine d'adresser une lettre au Pape (non invité) et lui demander sa bénédiction sur l'œuvre commencée. Il s'agissait pour le ministère Pierson, avant tout opportuniste, de se concilier les bonnes grâces des cléricaux déjà très puissants. On raconte à ce sujet que la lettre de la Reine au Pape fut inspirée, sinon écrite par le Dr Schaepman, et que la réponse du Saint-Père fut également redigée par le Dr Schaepman.

Quoi qu'il en soit, les chrétiens historiques prirent ombrage de ce qu'ils appelaient une palinodie, une génuflexion devant le Pape. De là, leur méfiance à l'égard des libéraux. Et afin de faire sentir à ces derniers tout le poids de leur disgrâce, ils se jetèrent dans les bras du Dr Kuyper, allié des catholiques. Admirable chose que la logique des partis !

VI

A peine les élections terminées, la Reine se mit en devoir de consulter les présidents des Chambres, ainsi que le vice-président du Conseil d'Etat (1). Ce n'est que le 13 juillet que le Dr Kuyper fut appelé auprès de la Souveraine et chargé ensuite de la formation d'un ministére.

La crise, ouverte à cette date, se termina le 1er août. Il faut croire que les droites furent prises au dépourvu par leur victoire. D'après ce qui a transpiré des conférences, tenues à l'hôtel des Indes à La Haye entre le Dr Kuyper et les chefs du parti catholique, le Dr Schaepman, MM. Harte van Tecklenburg et Travaglino, il semble que l'as-

(1) Le Conseil d'État, composé en majeure partie de parlementaires, vieillis, d'anciens ministres et hauts fonctionnaires; est présidé nominalement par la Reine.

saut ait été donné au gouvernement libéral, sans accord préalable sur ce qui constituerait le programme commun des droites. Cet accord n'est intervenu qu'au bout des conférences susdites.

Le nouveau cabinet n'a pas été facile à constituer. Il s'agissait d'y faire entrer des représentants des quatre fractions de la droite, et cela de manière à satisfaire les ambitions et les prétentions de chacune de ces fractions. Les membres du groupe Lohman déclarèrent d'emblée ne point vouloir faire partie d'un ministère sous la présidence du Dr Kuyper. Rien de plus absurde, et rien de plus naturel toutefois que cette attitude. Il y a des divergences d'opinion, il y a la brouille de 1894 (alors que M. de Savornin Lohman se trouva dans le camp opposé au suffrage universel préconisé par le Dr Kuyper et dut résigner ses fonctions professorales à l'université libre qu'il avait contribué à fonder en 1879), il y a mille raisons de se suspecter. Mais on siège dans la même majorité, on poursuit un but commun : ce serait une raison de collaborer, sans réserve, sans arrière-pensée. Eh bien oui ! on collabore, on vote ensemble aux élections, à la Chambre même : seulement, on se méfie les uns des autres. Et voilà pourquoi M. de Savornin Lohman n'a point accepté de portefeuille dans le nouveau cabinet.

Les chrétiens historiques, eux, ne sont pas du bois dont on fait les ministres : ils ne produisent tout au plus que des ministres de l'Evangile.

D'abord, le Dr Kuyper s'adressa au baron Mackay, président du premier cabinet sorti des droites cléricales (1888-1891) ainsi qu'à M. Heemskerk, juriconsulte et échevin d'Amsterdam, M. Havelaar, directeur des postes et télégraphes, M. Ruys de Beerenbrouck, commissaire de la Reine en Limbourg, ces deux derniers anciens ministres. Mais ces personnages se dérobèrent. La crise fut compliquée par un projet de remaniement des départements ministériels : il semble que le Dr Kuyper ait voulu réunir la guerre et la marine en un dicastère, sous le titre de département de la défense du pays, et en revanche créer un ministère du travail, auquel auraient été ajoutés l'agriculture, le commerce et l'industrie, dont il eût pris lui-même la direction. Ce qui, entre parenthèses, démontre que le nouveau président du Conseil désire se consacrer tout d'abord à l'élaboration des mesures sociales.

Quoi qu'il en soit, les huit départements ministériels déjà existants sont restés intacts.

Des sept collaborateurs du Dr Kuyper trois sont catholiques ; un seul compte parmi ses fidèles. Le ministre des Affaires étrangères, baron Melvil de Lynden, paraît partager les idées de M. Mackay, c'est-à-dire qu'il professe les doctrines anti-révolutionnaires sans faire partie d'un groupe. Quant au ministre de la Marine et au ministre des Travaux publics, leurs tendances sont de nature plutôt modérées.

Sur les huit membres du cabinet, deux ont fait partie du ministère Mackay (ce sont les ministres de la Marine contre-amiral Kruys et de la Guerre, général Bergansius), cinq sont des parlementaires sinon éminents, du moins expérimentés et d'ailleurs gens estimables. Un seul, M. de Marez Oyens, ministre des Travaux publics, a fait sa carrière dans les bureaux.

Le portefeuille de la Justice est dévolu à M. Loeff, jeune avocat de Bois-le-Duc, catholique, très expert en matière de législation. On présume qu'il débutera par un projet sur l'organisation de la justice administrative (jusqu'ici le contentieux est jugé, en dernier ressort, par le ministre de l'Intérieur, sur préavis de la section du contentieux du Conseil d'Etat).

Les Finances sont confiées à M. Harte, également catholique, qui s'est fait une spécialité des questions fiscales et industrielles ; il se range parmi les protectionnistes modérés.

Quant au Dr Kuyper lui-même, il s'est attribué le portefeuille de l'Intérieur. Il s'y occupera avant tout des questions d'enseignement et de réforme sociale. On sait dans quel esprit.

M. Van Asch van Wyck, seul partisan inconditionnel du Dr Kuyper dans le ministère, a la haute main sur les Colonies. Il se distingue par une activité dévorante ainsi que par une facilité d'élocution prodigieuse.

Le ministre des Affaires étrangères baron Melvil van Lynden, frère consanguin de feu le comte de Lynden Sandenburg, ministre président à différentes reprises sous le règne de Guillaume III, sort de la magistrature. Il siégea à la première Chambre et résigna, en décembre dernier, ses fonctions de juge au tribunal d'Utrecht pour remplir celles de secrétaire général à la Cour d'arbitrage.

En somme, le cabinet eût pu être plus brillamment composé. Mais étant donnée la personnalité absorbante et autoritaire du Dr Kuyper, il était difficile de faire mieux. Chose assez curieuse : l'aristocratie de naissance, presque entièrement acquise aux doctrines anti-révolutionnaires ou catholiques, n'a que deux représentants dans le cabinet : M. de Lynden et M. van Asch van Wyck, tous deux d'Utrecht. Les autres membres sont d'origine soit bourgeoise, soit plébéienne : il y en a au moins deux qui peuvent se glorifier d'être leurs propres ancêtres.

Voici donc les partis de droite installés au pouvoir. C'est le second essai de gouvernement que tente le cléricalisme à double face depuis l'inauguration du régime libéral en 1848. Le premier a échoué il y a une dizaine d'années par suite de dissensions entre catholiques et anti-révolutionnaires. L'alliance s'est reconstituée. Durera-t-elle ? Il est permis d'en douter.

Pour le moment, le Dr Kuyper dispose d'une influence considérable. Sa force réside dans l'accaparement des passions religieuses, encore très vivaces dans ce pays. Mais il ne doit son succès qu'aux intérêts contradictoires qu'il a su réunir en un faisceau.

C'est un tribun doublé d'un apôtre.

Il se flatte d'avoir fait triompher le nom de Dieu, d'être le fondateur d'un régime « chrétien ».

Certes, le nom de Dieu sera invoqué plus souvent que par le passe. Mais c'est tout. En quoi le régime « chrétien » pourrait-il établir plus de justice, servir mieux la civilisation que le régime libéral ? Mystère insondable à d'autres yeux que ceux de la foi. Et encore faut-il ne pas oublier que ce régime repose sur l'alliance de deux antagonistes. Encore faut-il se rappeler surtout que le parti anti-révolutionnaire n'embrasse qu'une fraction du protestantisme. Même en refusant aux « modernes » la qualité de chrétiens, on ne parviendrait pas à prouver que l'orthodoxie tout entière se presse sur les pas du Dr Kuyper.

Les causes de la réaction actuelle sont multiples. Il n'y a pas à le nier ; le libéralisme a fait fausse route (du moins dans son ensemble), a négligé de se concilier la faveur des foules, s'est perdu par un défaut de logique, aggravé par un défaut de spiritualité.

Les foules, à peine nées à la vie politique, se sont laissées séduire par les marchands de promesses, et comme le socialisme impie répugne à la grande majorité, les prêcheurs d'un salut automatique ont gagné la partie (1).

Il faudra que le libéralisme se recueille et s'amende. Plutôt que de rechercher les causes du triomphe de la réaction, les libéraux ont à faire leur examen de conscience. « Au fond de tout », a dit Proudhon, « il y a la théologie ». C'est donc leur théologie d'abord qu'ils sont appelés à éclaircir. Une fois leur vision des choses rectifiée, ils pourront se remettre à l'œuvre.

Déjà, des signes précurseurs de relèvement se sont manifestés au sein du parti libéral. Il appartient à ses conducteurs spirituels de préciser ses aspirations. Tout porte à croire qu'ils n'y failliront pas !

L. L. C. M. VAN OUTHOORN.

(1) Le mécontentement, suscité par le régime libéral, est de nature assez complexe. On lui en voulait surtout de faire des concessions incomplètes au socialisme d'une part, aux cléricaux, d'autre part. Ce qui prouve que dans les dernières années, le régime libéral n'existait que de nom, se traînant dans un opportunisme veule. Le cabinet Pierson fut avant tout un cabinet d'affaires, cherchant à mettre les partis d'accord sur les réforme sociales, et n'y réussissant qu'à demi. Bien que la Néerlande, sans distinction d'opinions, ait pris fait et cause pour les républiques sud-africaines, il n'est pas impossible que l'enthousiasme, provoqué par l'héroïsme des « prédestinataires » boers, soit pour beaucoup dans l'attrait, visiblement redoublé, qu'exerce le calvinisme auprès des paysans et de la petite bourgeoisie. (*Note de l'auteur*).

FUGITIVES AMOURS

I. — LE RÉVEIL

Le printemps qui revient amène un bruit d'abeille,
Et fait de chaque aurore une immense corbeille
Qui verse dans le ciel des roses et des lys :
De grands lys argentés et des roses sanglantes,
Evoquant dans les cœurs, très douces et très lentes,
Les chastes floraisons des amours non cueillis.

Le firmament vêtu de jeunesse flamboie.
Les cloches des muguets carillonnent leur joie,
Et les buissons, vibrants de gosiers inspirés
Chantent le renouveau de l'amour et des choses.
La Terre, en souriant, prend le manteau des roses,
Et, grands semeurs d'espoirs, les matins sont dorés.

Les blés adolescents veloutent l'étendue,
Constellés de bluets naissants; et suspendue
A chaque jeune pousse en goutte de soleil,
La rosée étincelle au bercement des brises.
Les âmes, sous l'azur plus bleu, sont plus éprises
Et leur aile secoue au vent son long sommeil.

II. — LE TROUBLE

Alors, c'est le moment d'errer dans les sentiers
Où, suave, la fleur rouge des églantiers
Au cœur porte l'éclair des lèvres purpurines.
C'est l'ineffable instant de livrer aux lilas
L'aveu qu'on n'oserait faire, même tout bas,
Aux grands yeux où l'on lit des promesses divines.

C'est l'heure exquise et tendre où l'on a le regret
D'un bonheur non goûté qui nous fuit, quoique prêt
A fondre dans la bouche en pêche savoureuse.
Et l'on en est troublé comme d'un vague espoir
Eclos dans le chagrin tout étoilé, le soir,
D'une âme qui se sent plus triste et plus heureuse.

C'est l'heure où l'être ému palpite du frisson
Délicat des oiseaux quand il neige, et qu'ils ont
Deviné la chaleur printanière. C'est l'heure
Où la mélancolie intime du baiser
S'éveille lentement dans l'âme, et vient poser
Sur la lèvre un désir si doux que l'on en pleure.

III. — LE REVE A DEUX

Avant l'on était seul à cueillir l'églantine,
A conter aux lilas l'amour qui se devine,
Mais qui n'est pas encore certain d'être réel;
Avant l'on était seul à promener son rêve,
Avec l'émoi craintif du bonheur qui se lève,
Comme un premier soleil dans les blancheurs du ciel.

Maintenant, on est deux, et voici que s'ajoute,
A la grâce de l'heure, au charme de la route,
Au sourire de l'aube, à la houle des blés,
Aux espoirs que l'on berce, aux lilas que l'on touche,
A la rose sanglante où l'on voit une bouche,
L'enchantement des cœurs que l'amour a troublés.

On voit tout le printemps dans les yeux que l'on aime,
Et la fleur la plus humble exhale un long poème,
Quand elle a rencontré leurs regards ingénus...
Maintenant, ils sont deux, et savourant l'attente,
N'osent pas se cueillir sur la lèvre, invitante,
La rose humide et pourpre où les aveux sont nus.

IV. — APRES LE REVE

Avant ils étaient deux, par le même chemin,
Le rêve dans le rêve, et la main dans la main,
Heureux d'une union qui n'avait pas d'étreinte.
Un limpide bonheur dans leurs beaux yeux luisait.
Le chaste emmêlement des âmes suffisait.
La neige de leur cœur ne portait pas d'empreinte.

Avant, il étaient deux... Mais les enlacements
De rêves et de doigts, et les divins moments
De marcher côte à côte, et de trouver plus belles
Toutes les fleurs d'Avril parce qu'on est aimé,
Mais le printemps entier dont on est parfumé,
Et les aveux d'amour qu'on lit dans les prunelles,

Tout cela souriait d'être immatériel!
Ils goûtaient ici-bas les extases du ciel,
Car leur amour savait se contenter du rêve...
Mais, hélas! le réel sur le rêve a passé.
Et chacun d'eux pleurant le mirage effacé,
Maintenant erre seul dans l'été qui s'achève...

Alfred Droin.

LA JEUNE FILLE MODERNE, AU THÉATRE

Les enfants et les jeunes filles tiennent une place considérable et jouent un grand rôle dans les romans étrangers, surtout anglais, dont le principal intérêt psychologique est de montrer comment se forment les caractères, par quelle suite insensible de transitions l'enfant devient un homme et la jeune fille une femme.

Il n'en est pas de même, en nos conceptions romanesques, où c'est à perpétuité, dans le cadre changeant des mœurs et des personnages, les crises de la passion, les soulèvements des sens, l'amour et les amants.

Celles qui achèvent de grandir auprès de leur mère, les yeux candidement ouverts sur les spectacles de la vie pour être vouées peut-être un jour aux mêmes agitations, frémir au souffle des mêmes orages ou souffrir aussi des mêmes cruautés, n'échappent certainement point au regard de nos écrivains. Ils les respirent au passage, dessinent leurs traits, les pastellisent avec une heureuse complaisance. Mais elles n'auront fait qu'apporter une note de fraîcheur ou de gaîté à travers les mille accidents passionnels.

Il en va d'autre sorte, au théâtre, où le vis-à-vis est perpétuel du jeune premier et de la jeune première. Pas une comédie de la vieille école que n'embellisse ou n'éclaire la virginale apparition. Je parle des pièces qui ne sont ni des charges, ni des parodies. Auteurs et spectateurs ont dès longtemps, parcouru toute l'échelle des rougeurs prosaïques ou poétiques, depuis les premiers émois timides et voilés, ou capricants et fantasques, jusqu'aux limites extrêmes de l'amour permis.

Aussi n'est-ce chose très simple (Jules Lemaître l'avait avant nous remarqué) que de tenter, comme nous le faisons aujourd'hui, une esquisse de l'histoire des jeunes filles, au théâtre.

Ponr simplifier ce « classement délicat » nous commencerons par en éliminer les princesses de tragédie, quelque intéressant qu'il nous semblerait de revoir le cortège des vierges tendres ou héroïques, qn'animaient déjà, sous le pinceau d'un Racine, toutes les passions de la femme.

A l'égard des héroïnes pures du drame, voire même du mélodrame, nous en userons, si vous le voulez bien, avec une égale prudence. les caractères de demi-teintes y paraissant perdus, confondus parmi l'enchevêtrement des complications pathétiques.

C'est assez qu'il nous reste à effleurer le cadre large et flottant de la comédie. Du moins, l'esprit se peut jouer là plus à l'aise, — une foule de pièces et de scènes se réduisant, en somme, à l'unique question de savoir si les amoureux se marieront ou ne se marieront pas.

La Poupée et l'Ingénue.

I

Le premier trait supposable du caractère d'une jeune fille est ou doit être l'ingénuité. On fut longtemps de cette opinion, du moins en un pays comme le nôtre où, pendant des siècles, on n'avait rien conçu de mieux pour remplir toute son éducation que de lui enseigner à jet continu l'obéissance, la modestie, le silence, et de mainnir son âme dans l'ignorance et la candeur du petit enfant.

Il y a deux façons de peindre l'ingénuité : l'une, toute de sympathie et de tendresse idéalement caressante, l'autre ironique et maligne; la première, très attentive à ne laisser perdre en l'émanation d'une grâce exquise rien de ce qui en fait le charme, le parfum, la révélation toujours neuve ; la seconde prenant son contentement au contraire, à chercher le faible, le point douteux, les faux semblants et les airs simulés de cette angélique perfection, à saisir sous les yeux modestement baissés — baissés mais ouverts — l'éclair furtif et plein d'intention, sous la candeur du visage l'interrogation incessante de la pensée, ou à souligner d'un trait moqueur les naïvetés exagérées de l'innocence vraie ou feinte, les embarras où elle jette celle qui la possède et ceux qui en ont la garde; enfin la ruse éveillée déjà, les intuitions promptes et hardies des Agnès impatientes d'en savoir bien davantage.

Le clair babil, les menus secrets des très jeunes filles, les délicieuses petites confidences de leur cœur vaguement remué, leurs effusions soudaines par le besoin d'échanger des désirs confus d'idéal, tous ces adorables riens d'une sentimentalité naissante, peuvent n'être qu'un intermède agréable dans la succession des épisodes du roman. Au théâtre, dans la comédie on ne saurait s'en passer.

Si simplette que soit une jeunesse de quinze à seize ans qu'on a tenue loin du monde avec le plus grand soin, il n'y faut qu'un jour, un moment, une occasion, la rencontre de deux yeux vifs parlant aux siens pour qu'elle se révèle écolière attentive et sensible aux leçons de la nature. Tous les poètes de la tendresse humaine se sont rencontrés à peindre ce tableau, à tourner en conversation, à faire palpiter cette fraîche idylle printanière. Les bucolistes n'ont pas de meilleur thème. Shakespeare en a fait le sujet d'une ravissante églogue dramatique : *Fernand et Miranda*, celui-là sorte de prince charmant éclos d'un songe de féerie, celle-ci d'une beauté de ciel, élevée dans une solitude magique, n'ayant, auparavant, vu jamais d'autre homme que son père et s'éveillant à la vie, à l'amour, d'une manière enchanteresse sous la possession d'un regard hier inconnu, d'un frisson, d'un baiser. Il y a des airs d'idylle, avec une grâce plus voluptueuse, dans toute la comédie du XVIIIe siècle. A travers l'âge suivant l'éternel duo de jeunesse continue son murmure sous les bosquets de la poésie

dramatique. Musset en a redit des échos, en ses plus charmantes pièces. C'est le sentiment inné, tel qu'il s'épanche de l'âme des poètes primitifs. Qu'auraient à voir dans l'amoureuse aventure ces choses accessoires et contingentes : fortune, état, conditions? L'instinct divin suffit. « Ah! dit Cécile, toute la vie est là. — Oui, répond Valentin, toute la vie. »

Que soit en scène l'amour ingénu, s'éveillant avec les douces complicités de la nature, ou le sentiment confus d'un cœur qui s'ignore, la situation traditionnelle et classique, au théâtre, est le cas de la jeune personne, gardée dans l'ignorance primitive, élevée dans la crainte et la timidité, et que transforme toute, en un instant, le toucher de l'étincelle. Enfant candide, on ne pensait qu'à sourire, cueillir des fleurs, s'épandre en d'innocentes mélancolies ou de suaves joyeusetés. Puis... une présentation... Une rencontre... Quelques mots échangés avec un aimable inconnu, au sortir de l'église, dans la rue qu'on traversait, sous la fenêtre, par hasard et secrètement. Et la statuette s'est animée. Et la voici consciente, aussi entendue que nulle autre à libérer sa jeunesse des contraintes qu'on lui voudrait imposer. C'est l'Agnès de Molière, c'est la Femme des Champs de Wycherley, c'est la Chercheuse d'esprit de Favart, c'est la Francisca du *Oui des jeunes filles* de Moratin, c'est l'Agnès renouvelée de cent et cent comédies. Aux unes comme aux autres il n'en a été que cela, pour les rendre capables, en leurs grâces rougissantes, de déjouer par leur naïveté même toutes les jalouses surveillances et de rendre inutiles tous les grillages.

II

Le meilleur régal du Diable, c'est une innocence. Si les voluptueux aiment les savantes, les libertins aiment les ingénues. Brûler au feu de la passion une âme virginale pour connaître soi-même les délices de l'impression rare, inédite, c'est une tentation qui visiterait le cerveau de bien des hommes s'ils n'avaient à compter qu'avec leur intime conscience, s'ils n'avaient à prévoir au delà du « songe enchanté », comme ils disent, au-delà de la troublante initiation, le périlleux retour des conséquences sociales. On a lu les poètes. La mémoire des mots solliciteurs s'exalte avec le désir des sens.

Ah! la jeune fille, s'écrie le Mortemer, de Victorien Sardou, pense, Clavière, à tout ce que ce mot exprime de grâces pudiques et tendres, de chastes rougeurs, de réserves coquettes et de craintes puériles. La jeune fille ! c'est-à-dire la promesse, la fleur, l'inconnu, la page blanche où tu peux écrire tout ton cœur et qui gardera cette empreinte ineffaçable !... Quel rêve ! Et quel enchantement !... A toi de donner la volée à ces désirs curieux et timides qui palpitent de toutes leurs ailes! Ah! Clavière, ce jour-là, tu n'es pas seulement un amant, un maître... mais un créateur, un dieu, qui apporte à ce jeune être le feu sacré qui l'anime

et qui la complète deux fois, dans ses grâces qui sont un peu frêles et dans son âme, qui est un peu vide (1).

Sans parler du don Juan générique, on a maintes fois, mis au théâtre la tentative de séduction d'une ingénue par le sceptique mondain, le virtuose d'amour, l'irrésistible, — Lovelace greffé sur Grandisson — et presque toujours échouant contre le bouclier d'innocence, contre le chaste amour de la jeune fille, qui, sans avoir besoin de se défendre, sans y songer même, force au respect les cœurs salis dans les plaisirs faciles. Tous les artifices du séducteur venant se briser contre cette candeur si parfaite, c'est un tableau bien connu. Musset l'a touché avec une admirable délicatesse en sa comédie : *Il ne faut jurer de rien.*

Valentin a fait le serment que Cécile sera sa maîtresse et ne sera jamais sa femme. Dans cette résolution entre une idée de vengeance contre la famille, qui lui a fermé sa porte. Il sera comme l'épervier tournoyant autour du nid, jusqu'à l'instant de saisir sa proie. La bien-aimée lui appartiendra, ce soir même, sans qu'il y ait de promesse faite ni d'autre alternative. La réponse de l'insouciante n'a pas été longue à venir. La victoire sera prompte et facile... Cécile est arrivée déjà au rendez-vous, dans l'ombre du jardin, et la conversation s'engage, toute câline et tranquille de sa part, aussi câline, aussi assurée que si l'on était dans le salon de sa mère. Valentin, lui, est hésitant. Les remarques enfantines dont la jeune fille entremêle les propos échangés, le déconcertent. Il se lève du banc de gazon où ils sont assis. Il est inquiet, sans doute, et c'est elle qui le rassure.

CÉCILE.

Nous sommes seuls, soyez sans crainte. Venez donc. Ai-je dit quelque chose qui vous ait blessé ? Est-ce parce que j'ai gardé mon mantelet, quoique vous vouliez que je l'ôte?

Elle l'oblige à se rasseoir, pour causer ensemble, doucement, des livres qu'elle a lus, de la bonté de sa mère. du plaisir qu'elle eut à valser, l'autre soir, et du bonheur qu'ils auront à vivre l'un près de l'autre, dans leurs métairies. Valentin a mal joué son mauvais rôle. Ce n'est pas elle qui frissonne et qui tremble en ce moment.

VALENTIN.

N'as-tu pas peur? Es-tu venue ici sans trembler?

CÉCILE.

Pourquoi ? De quoi aurais-je peur? Est-ce de vous ou de la nuit ?

VALENTIN.

Pourquoi pas de moi ? qui te rassure ? Je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls.

CÉCILE.

Eh bien ! Quel mal y a-t-il à cela ?

(1) *Les vieux garçons*, acte III, sc. 1.

VALENTIN.

C'est vrai, il n'y a aucun mal ; écoutez-moi, et laissez-moi me mettre à genoux.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc ?... vous frissonnez.

VALENTIN.

Je frissonne de crainte et de joie...

Et il lui ouvre le fond de son cœur repenti, purifié. Il épousera Cécile, au dénouement.

Victorien Sardou a tiré un excellent parti de cette situation avec un héros moins romanesque, et qu'on n'épousera pas, le roué Mortemer, et l'une de ses plus heureuses créations féminines, la ravissante Antoinette.

L'aime-t-il, ce Mortemer? Il n'en est pas très sûr, mais ce qu'il sait très bien, c'est qu'il envierait plus que nul au monde l'homme assez heureux pour épeler l'amour à cette jeune âme... « Oh! s'exclame-t-il, la neige, la neige que personne n'a foulée aux pieds! » De ces blancheurs il n'aura que le rêve. C'est une fort jolie scène que celle où Antoinette, par sa franche naïveté, par son impeccable candeur, renverse dans l'esprit et les sens de Mortemer tout projet, tout désir, toute possibilité de séduction. Pour ce dernier rejeton d'une race qu'on aurait crue finie, la race des hommes à bonnes fortunes, quelle humiliante et pleine défaite! Il n'est parvenu seulement pas à lui inspirer une velléité de crainte, là, dans cette chambre bien fermée, où il est seul avec elle, *solus cum sola*.

ANTOINETTE.

Quelle crainte ?

MORTEMER.

Que sais-je, moi?... On craint toujours quelque chose!... Une jeune fille surtout qui sort du couvent.

ANTOINETTE.

Oh! l'on m'a appris à n'avoir peur de rien! Je n'ai peur de rien!

MORTEMER

Ah!

ANTOINETTE.

Et puis! dans la rue peut-être... ces voitures m'étourdissent!... et ce bruit!... Je ne sais plus où j'en suis!... Mais ici, dans une chambre avec vous!... Quel danger? Je ne vous comprends pas.

MORTEMER.

Vous ne me comprenez pas? (*A part*) Allons donc.

ANTOINETTE.

Non! Expliquez-moi!...

Si, pourtant, tout à l'heure, quand il s'exaltera de la voix et du geste... comme s'il avait la fièvre, elle aura peur... mais pour lui.

Avec ses grands yeux ouverts et naïfs, avec sa confiance abandonnée, Antoinette a mis en défaut toute la stratégie du séducteur. Il est bon d'ajouter qu'elle le trouve aimable sans l'aimer, qu'il n'est pas jeune, qu'elle a seize ans, qu'elle est sortie du couvent presque la veille et qu'en son petit cœur habite l'image préférée, le souvenir d'un « passant », M. de Nantya.

III

L'attrait virginal ne se fait pas sentir qu'aux « intellectuels », comme ils disent. Sans parler des spécialistes de l'amour pervers qu'affriande, d'imagination ou de fait, le péché de vierge, la sensualité des pudeurs immolées, un chacun se laisse volontiers aller aux incitations vagues, séduire au charme physique et moral des idées que suggère, en la grande jeunesse, l'être énigmatique et fermé comme un bouton de rose, la presque enfant, l'inachevée. Elle est la dépositaire inconsciente du mystère de la vie. Elle est la frêle sensitive, que tout met en émoi. En un instant elle a les yeux prêts à pleurer et elle éclate de rire. A l'imperceptible affleurement de la pensée qui cherche et de la passion qui point, tout vibre en son être impressionnable; les joues se colorent, les nerfs délicats frémissent, des gaîtés soudaines débordent; la sémillante liqueur pétille et frémit sous le verre.

Les accidents les plus simples, les causes les plus innocentes alarment ses curiosités ou la jettent aussitôt dans une exaltation incroyable de sentiment. D'un moment à l'autre, elle aura des spontanéités, des volontés de femme, et tout à l'heure ne sera plus qu'une enfant. Vous rappelez-vous la gentille Marguerite du proverbe de Musset : *L'Ane et le Ruisseau?* Elle jouait, hier, à la poupée. La voici grande personne, maintenant; et elle a fait provision, en sa dernière année de pensionnat, de sages desseins et de belles résolutions. Que dis-je ! Elle en a rapporté des théories à elle sur te mariage et sur la manière de conduire les hommes. Elle n'y faillira pas, qu'on le sache. A la première rencontre, elle se montre, en effet, très énergique, Mlle Marguerite. Mais que réapparaîtra vite, sous la fragile armure, l'enfantine sensibilité! Le jeune premier a fait semblant de prendre au sérieux ses boutades. Adieu, la grande bravoure de tout à l'heure. Des larmes perlent déjà sur le bord de ses jolis yeux, vifs et moqueurs.

L'*Ingénue* d'Henri Meilhac, jouée aux Variétés en 1874, avec un succès moyen et qui n'en est pas moins un fier bijou, nous montre aussi, bien joliment, qu'on peut avoir mené loin ses études, emporté beaucoup de prix et de couronnes, en fin d'année, et n'avoir rien perdu de la naïveté confiante du premier âge. Ce n'est pas d'un lycée, d'ailleurs, mais d'un couvent — refuge suprême des dernières innocences pieusement couvées — qu'est sortie Mlle Adèle, une fleur de dix-sept ans, qui ne se laissera pas étioler, tout le donne à prévoir,

dans les langueurs du célibat. Avec la minceur de son buste, ses épaules encore maigrichonnes et ses deux nattes sur le dos, elle conquiert d'emblée un cœur et un mari. Elle a rencontré chez sa cousine Mme Dauberthier, un visage de beau jeune homme, qu'elle avait aperçu au parloir : le baron Hercule de la Rochebardière, entré sous le nom de Turquet, comme précepteur du petit cousin Octave, et qui use de ce déguisement avec l'espoir de mener une heureuse campagne de galanterie auprès de Mme Léontine Dauberthier. Notre pensionnaire a voulu s'en assurer d'abord. Et tout gentiment elle l'a prié de lui vouloir bien donner une leçon d'histoire de France. Elle le « colle » sans la moindre difficulté, ne doute plus alors qu'il ne se soit ainsi déguisé pour elle-même, et ce bout de dialogue s'engage :

« Je sais maintenant ce que je voulais savoir. Vous n'êtes pas un précepteur.

— Aïe!

— Un précepteur saurait, au moins, quelques petites choses. Vous ne savez rien du tout : vous êtes un homme du monde.

— Mademoiselle...

— Vous êtes le baron Hercule de la Roche-Bardière... Mais pourquoi tous ces détours ? Vous avez eu peur de rencontrer des difficultés... Il n'y en aura pas, je vous assure; ma cousine ne demandera pas mieux... Quant à son mari, ça lui fera plaisir. »

Inquiet, un moment, rassuré par cette confiance, Hercule continue son petit manège auprès de Mme Dauberthier. Il la presse plus vivement. La conversation va devenir... criminelle. « L'ingénue » qui a tout écouté, tout entendu derrière un rideau, se croit trahie, abominablement trompée et veut, sur l'heure, reprendre le chemin de son couvent. « Je retourne au couvent ; j'y retourne pour n'en plus sortir. Mensonge, fourberie, trahison, voilà ce que j'ai vu pour mon premier jour... Et il n'est pas quatre heures. Qu'est-ce que je verrais donc, mon Dieu ! si j'attendais jusqu'au dîner? »

L'homme du monde trouve à l'aventure une nouveauté qui l'intéresse et le flatte. Il vire de bord et s'y laisse engager. Sans peine, il persuade à la jeune fille qu'il la savait derrière la porte et que s'il avait ainsi parlé, c'était pour la punir un peu de sa curiosité. Elle ne demande pas d'autres explications et tombe dans ses bras, en s'écriant :

« Ah! je savais bien que je ne pouvais pas ne pas être heureuse !... Je savais bien que c'était moi!... que c'était pour moi !... »

IV

Il n'est personne, qui ne trouve exquis à voir une bouche mignonnément ingénue, des joues roses sans fard, de grands yeux innocents qui semblent dormir sous de longs cils, et qui ne goûte, à l'entendre, la musique d'une voix pure. Au théâtre, où la plus discrète jeune per-

sonne doit avoir, cependant, le mot assez clair et assez juste pour rendre nettes les impressions les plus fugaces, l'intérêt en est fort augmenté.

Le public se plaît à ses naïfs étonnements, que traversent soudain des éclairs de malice, à ses gentils propos, aux retraites prudentes de son cœur qui voudrait se donner et se reprendre à la fois, à ses silences mêmes et à tant de façons qu'elle a de ne paraître ni tendre, ni fâchée, ni bien aise et d'être tout cela sans le savoir.

A vrai dire, il n'observe ou n'écoute ces badinages, de pleine confiance. Il n'ignore point que cette parfaite ingénuité se fait très rare dans nos mœurs et qu'on n'y verra bientôt plus qu'une réminiscence de théâtre. Mais, justement, parce que la rencontre n'en est pas commune, l'illusion ne l'en recrée que davantage.

Un coin de pastorale, qui s'entr'ouvre à vos yeux, une fleur qu'on respire sur le chemin embaumé, un bout de dialgue qu'on entend, plein de grêce et de naïveté : on aîme, pour un moment, ces impressions rafraîchissantes.

Quoi de plus reposant à suivre, par exemple, en lever de rideau que le jeu des interrogations et des réponses tout innocentes d'une certaine Rosine et d'un certain Frédéric, dans une pièce — idylle : *Au Printemps*, bien oubliée, aujourd'hui, et qui fut jouée, à l'Odéon, en 1854. Un instant laissés seuls, sous l'ombrage, ils conversent sur le sujet que vous savez, toujours le même et à décrire toujours nouveau. Frédéric trahit sur son visage un air de mélancolie. Il a donc un chagrin? Elle le presse de le lui confier. Il assure qu'il n'a rien. Mais il a laissé tomber tristement un mot qu'elle croit synonyme de grande amitié. Elle veut savoir. Il explique. Il laisse pressentir ce serrement de main, cette larme prête à glisser sur sa joue... C'est de l'amour.

Ne me dites plus rien.
Il me semble à présent que je vous comprends bien.

Tout cela n'est-il pas frais et joli? — Le péril, en de telles innocences, est de pécher par l'excès du naïf et de faire abus d'eau sucrée. Qu'on a vu passer sur nos scènes de genre de ces ingénues maniérées et crispantes, de ces poupées mécaniques laissées au rebut dans les magasins d'accessoires de l'ancien Gymnase! Fantômes blafards, silhouettes indécises et pâles, ombres de femmes, se mêlant d'être aimées, épousées, en l'âge ingrat des bras maigres, des coudes pointus et des angles partout! Ces jacassantes petites péronnelles, il nous semble les entrevoir et les entendre, telles que nous les dépeignait un chroniqueur d'antan, alors que dans le plein d'un mouvement pathétique, lorsqu'un Edouard ou un Frédéric quelconque semblait se tordre sous l'étreinte de la passion, elle s'en venaient dire, chiffonnant leur tablier à dents de lonp :

« Vous souvenez-vous, mon cousin, de nos parties de volant!... Et nos promenades sur la pièce d'eau? Et la crême excellente et le pain bis, qu'on nous donnait à la ferme! Et le jour où nous fûmes surpris par la

pluie! Comme j'avais peur..... Et ce nid de mésange..... Vous étiez Paul, et j'étais Virginie. »

Je me rappelle encore l'effet de ridicule, que produisait dans un drame assez récent : *M. de Morat* par Ed. Tarbé une scène interminable où de jeunes époux puérilisaient et bêtifiaient jusque sur le seuil de la chambre à coucher, sans avoir l'air de savoir, si j'ose dire, ce qu'ils allaient y faire !

Ces insignifiances prolongées ne sont pas supportables.

V

S'attacher à traduire en des paroles justes les premières rougeurs de l'âme n'est pas un des moindres efforts de l'art. Sur ce motif les fausses notes sont plus vite arrivées que les autres ; on ne tombe que trop aisément de l'excès de candeur dans la puérilité, de la puérilité dans la niaiserie.

Mais si l'ingénuité a des grâces touchantes, qui, présentées avec délicatesse, captivent l'âme du spectateur, elle peut aussi, prise à rebours, fournir des traits à la comédie, suggérer toute sorte de sous-entendus plaisants et, au vif émoustiller la fibre du rire.

Molière n'en dédaigna pas le procédé. Tel mot d'Agnès, dans la scène du ruban et du petit chat, son *le*, ce fameux *le*, que l'auteur n'avait pas « mis là pour des prunes », dut égayer fort l'humeur de son public. Il n'en usa, néanmoins, qu'avec ménagement; d'un bout à l'autre de sa comédie il s'y est pris de telle sorte qu'il trouve moyen d'attendrir presque le spectateur sur le cas de cette mystérieuse petite créature, qui reste candide, même en pratiquant le mensonge, innocente en paraissant faire le mal, et dont le cœur sans malice rend excusable ce qu'on ne manquerait pas de condamner chez une autre. Mais l'Agnès de Molière est le prototype de l'ingénue classique. Nos rieurs contemporains en auront agi plus librement avec ses sœurs cadettes.

En pareille matière, ils ont eu d'abord, sous la main, l'excellent chapitres des *questions*, où la fantaisie peut s'ébattre à texte illimité. Les *pourquoi* d'Antoinette ne tarissent pas dans les *Vieux Garçons* de Sardou. Encore ces pourquoi de l'ex-pensionnaire ont-ils un air délicieux d'enfantillage, qui les fait passer avec un indulgent sourire. Le comble est de pousser la jeune personne aux interrogations les plus saugrenues et d'obliger ceux qui l'écoutent à lui répondre au moyen de circonlocutions si embarrassées qu'elles sont forcément ridicules. Dégustez, par exemple, ce bout de conversation chez *Gavaut, Minard et Cie*.

ELVIRE

Maurice était un enfant du hasard

CÉLESTE

Du hasard?

COLOMBE

Le hasard a donc des enfants ?

GAVAUT

Beaucoup... je veux dire... la Providence étant la mère des malheureux, le hasard est leur père, — il faut bien qu'ils aient un père (*A Elvire*). Je vous prie, madame, de mesurer vos expressions devant mes filles. »

C'est l'immunité des très jeunes filles — pour la blancheur liliale de leur âme — de pouvoir dire sans rougir les choses les plus aventurées. Chacun en rit et personne n'est tenté de les blâmer, à cause de cela. La malice de l'auteur comique est justement de leur souffler des énormités qu'elles énonceront avec des airs de babies, les doigts tortillant le coin du tablier, et la bouche en cœur. Le public s'esclaffe, tandis qu'elles gardent en leurs yeux des surprises infantiles. De quoi rit-on? N'était-ce pas convenable? Et, pour réparer le mauvais effet produit, elles repiquent plus à fond et sont encore plus étonnées qu'auparavant. Comme l'explique l'ineffable Gavaut, *leurs observations scandaleuses prouvent leur ingénuité.*

Il y a des effets de gaîté qui reviennent, chaque fois, avec un pareil succès. C'est lorsqu'au détour d'une conversation nullement périlleuse, pour un mot simple, sans ombre d'équivoque, pour une intention dont on ne saisit rien que de très sage, s'effarouche tout à coup l'oreille furibonde de la mère, perpétuellement sur la défensive. Et aussitôt une voix grave de dire : « Mademoiselle, montez dans votre chambre... Ma fille, va chercher ta tapisserie... Permettez, permettez, doit-elle entendre?... Cela se peut-il? » Et vingt interruptions de même sorte coupant le dialogue, à l'endroit intéressant et, d'ailleurs inoffensif. La malicieuse enfant s'en amuse sous cape, tout en regrettant de ne pouvoir écouter le reste. Laissée seule à ses réflexions, elle y songe, tâche de comprendre, et, comme de juste s'en exagère fort l'importance. Qu'y avait-il de mal en cela? Que voulait-on insinuer? Son imagination s'excite à découvrir le pourquoi des choses... et va très loin.

Une opposition logique dans le caractère de la jeune fille et qu'on ne manque pas d'exploiter à la scène est celle de son intuitive curiosité aux prises avec les obstacles qu'on lui oppose pour l'empêcher de la satisfaire. Elle aurait le plus impatient désir d'assister à ce spectacle : on le juge malsain pour son âge. Elle ne doit pas s'instruire de ces détails... Ce livre n'a rien de bon à lui apprendre. Et ainsi de suite. Or, il est de vieille expérience que le fruit défendu paraît le plus savoureux. Elle s'ingénie de telle sorte qu'elle y puisse, au moins, becqueter, de temps à autre.

Connaissez-vous de réputation un tableau de Toulmouche, qui donnait à contempler aux Parisiens de 1868, un groupe de jeunes filles, venues en tapinois dans une chambre interdite, et montant à l'assaut d'une vieille bibliothèque? On les voyait dévorant d'un œil gourmand — mi-levé, avec des inquiétudes du côté de la porte, — les in-18 ro-

manesques et les vignettes galantes du XVIII[e] siècle ; celle-ci suivant un détail capiteux qu'on a mis à l'index, celle-là, les pieds menus haussés sur l'échelle et replaçant avec adresse les jolis petits volumes où tant de séductions se glissèrent sous le crayon d'un Eisen ou d'un Moreau le Jeune.

L'œuvre du peintre a eu son pendant en la fine comédie de Gondinet : les *Grandes Demoiselles*. On voyait là aussi toute une volée de jeunes filles, enfermées dans la bibliothèque d'un château. Qui leur en a donné la clef? Où sont leurs mères? Comme M[me] Benoîton, ces mères sont-elles toujours sorties? On ne sait. Le sûr est, que pour l'instant, elles se sentent libres, contentes de regarder, feuilleter, commenter, et ne s'en privent. Soudain, grand bruit à la porte fermée. Ce n'est qu'une alerte, sans conséquence. Les petits cousins, collégiens en vacances, sont derrière, qui voudraient entrer, avec « leurs tuniques cousues de madrigaux et leurs poches bourrées de billets doux. « Ouvrez! » On n'ouvre pas. Ils n'ont rien de sérieux, ces soupirants. Elles reprennent leur conversation comme de grandes demoiselles qu'elles sont, se plaignant de la monotonie de la vie courante, escomptant, le rire aux lèvres, les revanches dans le mariage. « Porter un cachemire (comme les dames) se faufiler dans les petits théâtres, régner sur leur seigneur et maître, disposer de son temps, s'appartenir, voler des bals du ministère aux sauteries des casinos des villes d'eaux, quelles perspectives! » C'était bien la peine de leur tant dire, à la maison : « Mademoiselle, on ne parle pas ainsi. — Mademoiselle, tenez-vous mieux. — Baissez les yeux. — Fermez les oreilles. — Mademoiselle, fuyez les mauvaises lectures et les dangereuses conversations. » En moins d'une heure, elles ont renversé de leurs mains tout cet échafaudage de principes. Elles sont documentées. Il ne leur restera plus que le dernier détail à apprendre.

VI

Du reste, il nous serait naïf de croire que les jeunes personnes d'allures plus qu'émancipées, qui ont fait l'étonnement des spectateurs accourus aux représentations des *Demi-Vierges*[1] entre autres, soient le produit direct des mœurs contemporaines. Il y avait beau temps que, sous de différents costumes et à des variantes de style près, les auteurs de comédies avaient offert des spécimens avant la lettre, non moins risqués.

On composerait toute une galerie, dont les détails n'auraient que trop de montant, des Agnès corrompues de l'ancien théâtre. Elles pourraient tendre la main aux ingénues perverses du moderne répertoire. Le *Galant jardinier*, de Dancourt, la terrible héroïne des *Folies amoureuses* de Regnard, la *Fausse Agnès* de Destouches sont pour nous rappeler qu'il y en eut d'autres, avant celles-là, qui, non plus, n'avaient pas froid aux yeux. Regnard, en particulier, avait un faible pour ce type de jeune première tapageuse et scabreuse, — tout

à fait dans le goût de la comédie italienne. Quant à celle-ci nous savons qu'on ne s'y contentait pas de la *Fiore* traditionnelle, niaisette à sa manière, comme le sera longtemps après l'amusante *Niaise de Saint-Flour* de Bayard, et que les Gelosi possédaient, dans leur troupe, des filles luronnes plus résolues et plus vivaces. Le minois provocant, le regard déjà sûr, le propos alerte et salé, ces jeunesses-là sont surtout précoces en diable. Des gamines de quinze ans vous ont une dextérité de langue, une décision à l'attaque, une aisance à la parade, qui promettent pour l'avenir. Je ne veux citer qu'un fragment de conversation, choisi parmi les pages les plus discrètes du répertoire. C'est entre Pierrot et Colombine.

PIERROT.

Vous n'êtes encore qu'un embryon, et j'en ai vu dans des bouteilles de bien plus grands que vous.

COLOMBINE.

J'en conviens Pierrot, que je suis encore petite. Mais si tu savais ce que j'ai déjà.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaît-il de vous taire !

PIERROT.

Hé, pardieu, laissez-la dire ! Eh bien donc, qu'avez-vous ?

COLOMBINE.

J'ai... mais je n'oserai le dire.

ISABELLE.

Vous avez raison, car ce sera quelque sottise.

PIERROT.

Hé, palsangué ! laissez-la donc parler vous lui rembourrez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te moqueras-tu point ce moi ?

PIERROT.

Eh non, non, dites.

COLOMBINE

J'ai de la gorge, Pierrot, puisque tu veux le savoir.

PIERROT.

Oh ! voyons, voyons cela.

COLOMBINE.

Oh ! nenni, je ne la montre pas encore, j'attends qu'elle soit plus venue.

« Ah ! ces petites filles, ces petites filles ! » se fût écrié quelque intéressant comparse des vaudevilles d'aujourd'hui.

VII

Les ingénues égrillardes abondent dans la vieille comédie. Elles surabondent dans le vaudeville et l'opérette modernes. Un petit volume ne suffirait pas à les cataloguer. Tout Paris naguère a voulu

connaître le dénouement de l'aventure de « Miss Hélyett ». Les graves leçons paternelles, la brochure spéciale en laquelle, ainsi que ses onze sœurs, elle avait puisé des précieux conseils pour observer les règles de la sainte pudeur, dans toutes les circonstances de la vie, et l'accident, la chute en gravissant une montagne en Suisse, la tête en bas et les jambes vers le ciel, la discrétion du jeune sauveur, qui l'ayant vue dans cette position délicate, s'est contenté de l'arracher à l'abîme, sans abuser de la perspective offerte ; puis la recherche de cet inconnu, et le mariage de miss Hélyett, ravie, effarouchée, rougissant encore au souvenir, et reconnaissant, néanmoins, qu'elle n'a plus rien à lui cacher... de ses sentiments, tous ces détails du très joli vaudeville d'Audran sont encore dans nos mémoires.

Jusqu'où peuvent être poussées les allures fringantes et tintamaresques, chez une jeune première de vaudeville, l'étonnante rosière de *Barbe-Bleue*, la *Mlle Nitouche* d'Henri Meilhac et de Millaud, qui fut le triomphe de Mme Judic, nous permit d'en juger. C'est affaire à cette échappée de couvent de chanter sans hésitation le duo du grenadier, le refrain du régiment et la chanson de la grosse caisse.

Enfin, un dernier texte, aussi fertile, dans le sous-genre des ingénuités comiques, est cette source inépuisable de gaîté : la méprise des personnes, le quiproquo. Telle, cette plaisante confusion dans la *Clo-Clo* d'Albin Valabrègue d'une jeune demoiselle du meilleur monde, qu'on se figure mal élevée, parce qu'elle affecte de l'être pour éloigner d'elle un prétendant ridicule, et d'une demoiselle de mœurs douteuses, qu'on s'imagine exemplaires, parce qu'elle appelle son compagnon de route (un vénérable vieillard) *petit père*, parce qu'elle s'effarouche de toute chose et se montre à ce point chatouilleuse sur l'emploi des mots qu'on n'ose dire devant elle *une cuisse* de poulet : il faut dire *une jambe !* Tous renseignements pris, celle-ci n'est qu'une simple cocotte, en tournée de plaisir avec son protecteur ; celle-là est une personne irréprochable, que dis-je ! un ange, un pur modèle.

*
* *

D'avoir l'âme toute blanche, de n'avoir poussé la science de la vie plus loin que la botanique sentimentale, d'être innocente tout de vrai ou de paraître telle et d'en jouer le personnage à ravir, ce n'est pas enfermer en soi tout le caractère de la jeune fille. Leur rôle, au théâtre comme dans la société, serait trop mince, s'il se réduisait à cette note unique. N'être, ne sembler toujours être qu'une puérile poupée rose, n'avoir pour tout geste que des façons d'oiselle effarouchée, sincères ou feintes, ce ne serait pas assez, vraiment.

Sous le plus ou moins de science ou d'ignorance, qui est le signe extérieur, le fard pudique de la vierge, il y a tout un monde d'impressions, d'idées, de pressentiments, d'aspirations qui constituent sa nature morale et en font la diversité.

Voyons comment ces côtés plus graves de la vie intime de la jeune fille se reflètent chez les dramaturges modernes.

F. Lolliée.

L'ART ASSYRIEN



La « Scène du Jardin » dans le Palais d'Assurbanipal.

« L'humanité est semblable à un homme toujours le même qui apprend continuellement. » Le mot est de Pascal et l'on peut y ajouter que rien n'instruit plus sûrement que la vue des monuments, ces livres ouverts à tous. C'est que l'art est une langue universelle s'adressant à chacun, pouvant être comprise par tout le monde, et accessible aux âmes élémentaires, si l'on peut ainsi s'exprimer, comme à celles qui se sont élevées aux plus hauts degrés de culture. En même temps l'art est un témoin du progrès; son histoire est celle de la civilisation même. Aussi doit-on louer l'idée de mettre les monuments sous tous les yeux par la reproduction iconographique.

Parmi les efforts tentés dans ce sens un des plus dignes d'intérêt est l'initiative prise tout récemment par la Royal Institution de Londres de former une collection de photographies des plus importantes manifestations de l'art assyrien, dont les fouilles et les explorations faites successivement par Botta, Layard, Rassam, Loftus ont révélé les trésors, en exhumant de la poussière et de la nuit séculaires toutes ces pages des annales lointaines qui, aujourd'hui dans les musées et principalement dans les salles du British, s'offrent à la curiosité et à l'étude.



Lion ailé à tête d'homme.

L'œuvre entreprise par ces savants, qui méritent si bien le nom de pionniers, a été profitable à tous égards. Et la reconnaissance qui leur est due est d'autant plus légitime que, pour atteindre les résultats acquis, ils ont été obligés de surmonter de nombreuses difficultés. Cette ville d'Assur qu'ils ont fait revivre eut, aux époques reculées, une importance politique qui n'était égalée par aucune de ses rivales. Siège d'une domination qui semblait appelée à peser à jamais sur les destinées humaines, et qui pendant une longue période de règnes tyranniques, écrasa le monde, en ne provoquant dans tout l'Orient que

des sentiments de haine, cette orgueilleuse cité avait si complètement perdu son éclat, dès le septième siècle avant notre ère, qu'elle était tombée dans l'oubli le plus profond, s'ensevelissant sous ses ruines et échappant à toute attention. Xénophon passe devant le lieu où elle fut située et n'en fait aucune mention, quoiqu'il fût convaincu qu'il y avait eu là un grand centre d'activité. Alexandre le Grand, dans sa marche vers l'Inde, s'arrête en cet endroit avec l'idée qu'il foule le sol sur lequel s'érigèrent jadis les palais des conquérants dont il suit l'exemple, mais il ne recueille aucun souvenir de leur existence. Rome y fonde une colonie militaire, sans qu'aucun de ses légionnaires sache ce qui s'y était passé sous les Sargon. Effacée de toutes les mémoires, Ninive dormait ainsi dans le silence, nul n'y songeant plus. Cependant les débris amassés sous lesquels elle disparaissait la sauvegardaient, en mettant ses richesses à l'abri des pillards arabes.



Sardanapale (Assurbanipal).

La tradition affirmait que loin des grandes routes de commerce ou de communication, dans les sables d'une province turque à peu près désertique, à proximité du Tigre, mais sans vestige précis, on pourrait sans doute faire reparaître comme une évocation cette ancienne capitale qui associa la splendeur fabuleuse à la grandeur maintenant insoupçonnée. Tout ce qui en subsistait c'était une appellation dont l'orthographe même demeurait incertaine.

Quand sir Henry Layard fit, suivant une expression souvent répétée, sortir Ninive du tombeau, en soulevant le linceul qui l'avait si longtemps cachée à tous les investigateurs, il y eut un mouvement d'admiration dans tous les pays où l'on apprécie la valeur des conquêtes archéologiques. Aux yeux émerveillés apparurent temples, palais, idoles, symboles de la guerre et de

la paix, des centaines de témoignages de la gloire et de la puissance de cette Ninive qui eut un rôle si considérable dans l'histoire biblique, parce que là avaient souffert et pleuré les tribus captives d'Israël, là avaient retenti la voix et les menaces des prophètes.

Avec cette résurrection, qui de fouille en fouille a été complétée depuis des années, s'est retrouvée la clef des secrets de la plus antique organisation politique et sociale. Des questions, des problèmes dont la solution paraissait impossible et qui se rattachent étroitement à l'évolution des races et des peuples, ont pris un intérêt puissant à mesure que le jour se faisait sur tous ces mystères. C'est ainsi que l'on a établi définitivement la parenté entre l'art assyrien, phénicien et grec, parenté qui ne fait plus de doute pour personne et met les monuments assyriens comme une préface au début des connaissances de l'architecture.

Il restait toutefois une lacune regrettable dans le domaine des études assyriennes. Les documents qui s'y rapportent s'enfermaient dans les musées, où ils ne frappaient les regards que d'un nombre restreint de visiteurs. Les originaux ne pouvaient être jugés que par quelques privilégiés. Grâce à la Royal Institution, il n'en sera plus ainsi. L'histoire de l'Assyrie et celle des rois qui l'illustrèrent devient, dans ces conditions, familière à tous. On a maintenant sous la main tous ces précieux matériaux et il est incontestable que le service rendu de la sorte est des plus grands. Nous donnons ici quelques spécimens.

Les statuettes de Sennacherib et d'Assurbanipal montrent sous leurs véritables traits les monarques redoutés qui assujettirent leurs ennemis, et la « scène du jardin », reproduite dans toute la saisissante éloquence de ses divers détails, nous introduit dans la vie intime du second de ces souverains. De même le petit lion, qui servait d'unité de poids, apporte une curiosité du commerce pendant que, d'autre part, le lion ailé à tête d'homme fournit une des plus remarquables créations de l'art symbolique. La statuette de Sennacherib, qui combattit Ezéchias, fait voir le maître de l'Assyrie dans sa double personnification de roi et de grand-prêtre avec les ornements relatifs à l'une et l'autre fonction. La robe est richement brodée et bordée, le vêtement de dessous descendant presque jusqu'aux pieds; sur les épaules retombe une sorte de cape d'un magnifique travail. Le roi porte la tiare et tient dans sa main l'arc mystique qui, de règne en règne, était légué au chef de l'Etat. Cet arc était, disait-on, un don de la déesse Istar qui présidait aux batailles. Gage de la victoire, il assurait la bonne issue de toutes les entreprises de quiconque

l'avait en sa possession. Les bras du roi sont nus et couverts de bracelets. L'attitude de la figure traduit l'autorité de celui qui prenait le titre de « Père du peuple d'Assyrie ».


La Reine, femme d'Assurbanipal.

La statuette d'Assurbanipal, dont nous donnons ici le fac-simile, est aussi désignée communément sous le nom de Sardanapale. Elle représente le roi tel qu'il parut à ses sujets, dans la nuit fatale où s'accomplit la chute de Ninive. Sardanapale est vêtu de son costume de combat, le front ceint du diadème enrichi de pierres précieuses. Sa robe, qui enferme étroitement le corps, vient jusqu'aux genoux, laissant à découvert les jambes autour desquelles s'enlacent des rubans. Une ceinture d'étoffe entoure la taille. Dans la main droite relevée s'emprisonne le pommeau d'une épée légère. La pose est plutôt gracieuse. Assurbanipal, grand guerrier, courageux et téméraire, quand il se trouvait en face de l'ennemi, était un prince efféminé lorsqu'il se livrait aux douceurs et aux plaisirs de la vie de palais. L'art et la littérature le captivaient de toutes leurs séductions. Dans l'édifice qu'il se fit construire à Ninive et qui est le palais nord de Kouyoundjik, il avait rassemblé les plus belles œuvres de sculpture sorties des mains des artistes assyriens ; les splendides tributs que lui apportaient Tyr, Sidon, l'Egypte et Chypre en ornaient les divers appartements. Mais la plus incomparable de toutes ces merveilles était la bibliothèque qu'il avait réunie pour l'utilité de son peuple et qui contenait plus de vingt mille tablettes formant les annales du règne. Là se trouvaient classés tous les écrits de valeur qui avaient été faits en Assyrie et en Babylonie. Ces tablettes ou briques, dont les spécimens ont été reproduits partout, étaient dans leur ensemble un registre des « gestes » du roi et de la vie de ses principaux sujets. Elles

rappelaient aussi le passé et les grands événements, la Création du monde, le Déluge, avec la copie des hymnes, des poèmes, des épopées comme la Descente d'Istar aux Enfers, la légende d'Isdubar ou Nemrod. Il y avait en outre des ouvrages d'astronomie, de zoologie, des catalogues d'animaux, d'oiseaux, de poissons.

La statuette de la femme de Sardanapale n'est pas moins expressive. Elle est exécutée d'après un bas-relief trouvé à Kouyoundjik. La reine est vêtue d'une robe longue moins ornementée que celle du roi. Sa main droite porte à ses lèvres une coupe, qui était probablement d'or.



Sennacherib.

La « scène du jardin », dont nous avons déjà parlé, a un intérêt spécial, parce que c'est une des rares sculptures assyriennes donnant des indications sur la vie privée des souverains. Ce jardin est un vrai paradis oriental planté de fleurs rares qui viennent des pays soumis au sceptre d'Assurbanipal dont l'empire s'étendait du Tigre au Nil. Le roi est assis sous une treille, et le lit d'ivoire sur lequel il se repose est sculpté avec un art infini. En face de lui, sur la même couche, s'assied la reine richement parée d'étoffes brodées. Autour d'eux, différents serviteurs et, parmi ces derniers, des eunuques portant des deux mains de grands éventails, probablement pour chasser les mouches, pendant qu'un cithariste « verse dans l'air des flots de mélodie ».

Le lion ailé à tête humaine est une copie réduite de celui qui figure au nord-ouest du palais de Nemrod et qui a 12 pieds de haut sur autant de large. Le corps et les flancs sont admirablement fouillés; les ailes étendues naissent des épaules et vont couvrir le dos. Layard, dans son ouvrage sur Ninive, raconte qu'il demeura souvent en contemplation devant ce mystérieux emblème d'un sens si intense, image empruntée à la nature par l'homme et incarnant sa conception de la sagesse et de l'omnipotence d'un être suprême. La tête humaine donnée à l'animal symbolique atteste la puissance intellectuelle ; le corps du lion exprime la force ; les ailes sont le signe du mouvement qui transporte partout la pensée et la volonté divines. Ces

figures n'étaient pas enfantées par l'imagination de l'artiste uniquement ; elles avaient une signification qui en imposait aux générations se succédant à travers trois mille ans. Placées aux portes des temples dont elles étaient les gardiennes, elles participaient en quelque sorte par leur présence aux sacrifices offerts au Dieu inconnu, par les rois, prêtres et guerriers, et elles rappelaient d'âge en âge ces cérémonies qui impressionnaient si vivement le peuple et par la terreur, l'émotion, le maintinrent dans la soumission. Elles avaient ensuite, durant vingt-cinq siècles, été cachées et voici qu'elles se dégageaient de l'oubli en s'éveillant de leur sommeil au milieu de temps et de décors si différents de ce qu'elles avaient vu dans le passé assyrien. Aux splendeurs de la civilisation orientale disparue avait succédé l'aspect misérable de sites désolés où campaient quelques tribus ignorantes à qui ce passé ne disait plus rien. Aux magnificences de la grande cité s'étaient substituées des ruines sans nom, des monceaux de pierres informes, et là où s'élevait jadis le palais de Sargon, un laboureur faisait, pour creuser un sillon, passer le soc d'une charrue.

Les moulages de la Royal Institution se distinguent par leur fidélité. Exécutés en biscuit délicat d'un blanc crémeux, grâce à l'habile réduction des originaux, ils donnent de ceux-ci une exacte et saisissante traduction ; ils constituent pour la décoration de bibliothèques, à l'égal des statuettes si appréciées de Tanagra, un élément tout nouveau dont le goût artistique fera sans doute son profit et qui a, du reste, déjà été utilisé dans différentes salles des musées d'Europe et d'Amérique.

Dr Latouche-Tréville.



Petit lion servant d'unité de poids.



HANS HOLBEIN
Médaillon exécuté par Hans Frei.

LES MEDAILLISTES MODERNES

HANS FREI

Les médaillistes modernes le disputent par le fini de leurs travaux à ceux de la Renaissance. Nos écoles françaises d'aujourd'hui ont exercé dans ce domaine de l'art une influence qui s'est accentuée surtout en ces dernières années. Chaplain, Roty, Dupuis ont trouvé des élèves brillants dans tous les pays.

Un des plus dignes d'attention est sans contredit le jeune artiste suisse Hans Frei, dont la renommée est déjà d'une superbe envolée.

Né à Bâle en 1868, il n'a que trente-trois ans, mais il possède dès maintenant tous les secrets des maîtres. Ses parents le destinèrent de bonne heure à la profession de graveur sur métaux. Il fit son apprentissage dans sa ville natale en s'affranchissant peu à peu du métier pour s'élever vers l'idéal.

Quelques-unes de ses compositions furent appréciées ; on y vit des promesses et on les encouragea. Ses aptitudes, son goût progressivement exercé, sa persévérance lui permirent de triompher des difficultés qui furent grandes. Des commandes lui fournirent les moyens de visiter Vienne, Cologne, Genève, où il séjourna

plusieurs années jusqu'à son premier voyage à Paris. Là il suivit les cours de l'Ecole des Beaux-Arts et de l'Académie Julian. Il y étudia et travailla avec ardeur sous la direction des sculpteurs Charpentier et Denys Puech et du graveur Roty. En 1895, il eut un atelier à lui et resta à Paris jusqu'en 1899. A son retour dans sa patrie il put constater qu'il y avait été précédé par la célébrité.

Hans Frei s'attache, sans rien abdiquer d'une forte originalité, à adapter à la technique moderne le charme des créations du moyen âge. C'est un médiéviste du xxe siècle. Quelques-unes de ses plaquettes, par exemple sa *Lili*, sont d'une grâce exquise.



ERASME
Plaquette gravée par Hans Frei.



LILI
Plaquette gravée par Hans Frei.

Une autre, non moins captivante, est *Laurette*. La gravure de ce buste de jeune fille a une expression de vie extraordinaire. L'œil limpide répand le rayonnement de sa flamme sur tout le visage; le modelé du profil est d'une entière perfection; la bouche parle et l'intelligence se lit sur le front.

La médaille d'Holbein, face et revers, joint la beauté à la res-

semblance. Les deux lansquenets du xve siècle ont une allure toute martiale.

Le portrait (plaquette) d'Erasme constitue une œuvre plus savante. Le célèbre ironiste de Rotterdam, dont nous avons ici le profil, est vivant. La pensée qui occupe son cerveau pendant que sa main trace une note sur le velin est écrite dans cette physionomie énergique. L'œil à demi clos trahit la méditation ; les lignes du nez et du menton marquent le relief de la figure, sévère sans dureté. On reconnaît l'analyste du cœur expert en investigations psychiques.



LAURETTE
Plaquette gravée par Hans Frei.

Hans Frei a une note très personnelle que la souplesse de son burin fait singulièrement ressortir ; mais ce qui le distingue, c'est la fraîcheur de son dessin et ce je ne sais quoi qui fait vibrer l'âme.

J'aime moins son *Helvetia*. Ce buste de la Liberté ne symbolise pas, quoi qu'on en ait dit, la vigueur, la vaillance, la fierté du passé, l'espoir en l'avenir, la foi en Dieu. Je ne me représente pas tout à fait ainsi la Suisse de Guillaume Tell. Ces traits me semblent trop romains. Pourtant je ne puis m'empêcher d'admirer dans cette tête excellemment détourée la marque propre à l'artiste qui, mieux qu'aucun médailliste contemporain, a concentré dans le feu du regard l'animation du portrait.

L'œuvre de Hans Frei est déjà nombreuse, bien qu'elle ne date que de sept ans. Nous citerons rapidement : la médaille frappée pour le 150e anniversaire de la naissance de Pestalozzi et l'inau-

guration de sa statue à Yverdon; la médaille pour le 400e anniversaire de la découverte du Brésil par Cabral; la médaille pour le centenaire de la journée de Stanz pendant l'invasion française de 1798 ; la plaquette portrait de Ménélik ; le médaillon représentant la cathédrale de Bâle, avec vue de la ville.

On doit au même artiste quelques beaux objets décoratifs : des armoiries de familles bâloises ; une montre d'or en repoussé donnée en prix d'honneur au tir fédéral de Neuchâtel, etc.

Frei est un portraitiste d'élite. Hardi autant que vrai, élégant et correct à la fois, il combine la Renaissance, l'antique, le XVIIIe siècle, empruntant à chacune de ces inspirations ce qu'elles ont de meilleur, mais y imprimant le cachet de la modernité.

Il y a de lui une admirable plaquette où se grave une délicieuse image de jeune fille effeuillant une marguerite d'un doigt subtil et vif, avec un geste d'inimitable sincérité : cela donne une idée assez précise de l'œuvre du médailliste.

J. DE MEZERAY.



HELVETIA
Médaille gravée par Hans Frei.

L'ETAT ACTUEL DE LA QUESTION DES LANGUES VIVANTES

On a beaucoup parlé ces dernières années de la « Crise de l'enseignement des langues vivantes en France ». On en a montré tous les dangers et l'on n'a pas manqué d'indiquer un très grand nombre de remèdes qui, tous, étaient, paraît-il, infaillibles. Il y a deux ans (1), nous avons donné ici même notre opinion sur cette importante question et voici que subitement on nous annonce que le ministre de l'Instruction publique entre enfin dans la voie des réformes, et qu'il va purement et simplement appliquer ces mêmes principes que nous préconisions il y a deux ans. Un autre mouvement aussi vient de remettre cette question au premier plan de l'actualité. Nous applaudissons au premier, mais nous ne pouvons nous empêcher de déplorer le second ; et pourtant ce mouvement a pour promoteurs des hommes fort compétents, des savants distingués, à la tête desquels nous trouvons M. Michel Bréal. Tout le monde connaît M. Michel Bréal, et il n'est point besoin de rappeler les services qu'il a rendus à l'enseignement et à la propagation des langues vivantes pendant le cours de sa longue carrière. Et cependant, malgré la réserve que nous impose la compétence de ce philologue émérite, nous croyons devoir discuter certains passages d'un article qu'il consacrait récemment dans la *Revue de Paris* à la « Question des Langues vivantes » (2).

*
* *

En indiquant, il y a deux ans, comme cause de la crise l'erreur sur le choix de la langue qu'apprennent la grande majorité de nos lycéens, et l'inefficacité de la méthode employée pour la leur enseigner, nous ne faisions que signaler l'opinion admise par le plus grand nombre. La question de méthode a été sérieusement discutée dans un Congrès international spécialement convoqué à cet effet en juillet 1900 au cours de notre Exposition universelle. Ce Congrès, dont la présidence revint de droit à M. Michel Bréal, n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait. D'aucuns prétendent qu'il n'a pas donné de résultats du tout. On a parlé de cabale, de coalition tout au moins des universitaires intransigeants qui n'admettaient pas que des professeurs indépendants, des profanes vinssent discuter avec eux des questions de politique intérieure, pensaient-ils, et que seuls ils se croyaient autorisés à trancher. Il ne nous appartient pas de nous faire ici l'écho de tous ces petits potins de coulisse, mais nous devons constater que, après que les principales méthodes préconisées eurent été discutées séparément, lorsqu'on voulut prendre des décisions,

(1) Voir la *Revue* du 15 juillet 1899.
(2) Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1901.

certain vœu tendancieux fut mis aux voix qui semble bien, en effet, annuler tous les travaux du congrès. Ce vœu, le voici : « Considérant qu'en fait aucune des diverses méthodes rivales qui se sont produites devant lui n'a apporté la preuve de sa supériorité, le Congrès s'abstient de recommander spécialement aucune méthode. » Ces conclusions sont adoptées, nous dit le procès-verbal officiel, et M. le Président, estimant inutile tout vote ultérieur, lève la séance... Cependant la seconde Section, ou Section commerciale, condamnait à une très grande majorité la méthode grammaticale en usage depuis trente ans dans l'Université, reconnaissait que : « l'enseignement doit avoir pour but d'exercer l'oreille et la langue, que les exercices oraux doivent dominer l'enseignement et les traductions littérales évitées ». Toutes les conclusions de la seconde Section ont été adoptées en bloc en séance générale, ce qui fait contradiction avec le vœu signalé plus haut. De sorte que, maintenant, chacun interprète à sa façon et selon les besoins de sa cause les conclusions du Congrès. Nous avons pris une part très active aux travaux du Congrès et nous pouvons dire que dès qu'il s'agit d'acquérir rapidement une langue que l'on a besoin de pratiquer, les avis sont unanimes : la méthode orale doit être préférée. La discussion ne commence que lorsque l'on vise la théorie et non la pratique. Or, le côté utilitaire est le seul qui nous occupe ici. Les universitaires se complaisent dans leur douce routine, grâce à laquelle l'idée s'est accréditée que l'on ne peut pas apprendre les langues au lycée où les élèves restent pendant dix ans, alors que les écoles de commerce ont montré qu'en deux ou trois ans on peut amener les élèves à parler plusieurs langues. Les faits sont là : chaque élève de l'Ecole Commerciale de Paris apprend en quatre ans à parler couramment l'anglais, l'allemand et l'espagnol. Ces élèves ne sont ni plus âgés ni plus intelligents que ceux de l'Université, ils ont douze ans à leur entrée à l'école et seize ans à leur sortie; mais ils se destinent tous au commerce où à l'industrie, ce qui permet aux maîtres de bien préciser dès le début le caractère de leur enseignement. Il n'en est pas de même dans l'Université. Chaque bambin de huit ans doit y être d'ores et déjà préparé en vue d'une admission éventuelle à Saint-Cyr ou à Polytechnique et les études doivent être dirigées en conséquence. Le latin, le grec et l'allemand sont les trois langues nécessaires, obligatoires, il faut les lui enseigner simultanément... et par les mêmes procédés. Il n'y aurait là que demi-mal si tous ceux qui se préparent à ces deux grandes écoles pouvaient y être admis, mais la proportion des élus est bien petite. Le nombre des officiers (ils ne sont que 26.000 dans l'armée française) et le nombre des ingénieurs sont forcément limités. Que deviendront alors tous ceux que le succès n'aura pas favorisés ? Quelles sont les situations qui s'offrent à eux? A quoi peuvent-ils utiliser les études qu'ils ont faites? Ils ne trouvent guère que la carrière commerciale qui leur soit ouverte. Ils y rencontreront de redoutables concurrents : les jeunes gens moins érudits qui, de tout temps, se sont voués au commerce, qui étaient sûrs de ne

pas être amenés à changer de voie un jour et qui ont simplement appris tout ce qui est utile au commerçant. Ils savent plusieurs langues, ils les parlent, ils les écrivent, ils n'en ont approfondi aucune, mais ce qu'ils en savent leur suffit ; ils iront à l'étranger dès demain si l'on veut, admirablement outillés pour la lutte. Proposez-leur d'ajouter à leur bagage certaine langue universelle, ils ne comprendront pas quel usage ils en pourraient bien faire. Ce n'est pas pour eux que ce jargon bizarre a été inventé, c'est pour leurs camarades du lycée qui, n'ayant pu faire des officiers, n'ont plus le temps de faire de bons commerçants. L'âge des études est passé, il faut maintenant tirer parti de ce que l'on sait. C'est alors que l'on s'aperçoit de ce que l'on ignore et que l'on cherche les meilleurs moyens d'y suppléer, c'est alors que l'on en arrive à des idées presque irréalisables comme « la langue universelle ». La question de principe a été discutée au « Congrès des langues vivantes » et, comme on pouvait s'y attendre, le Congrès a refusé d'émettre un vœu favorable.

*
* *

Si la création d'une langue *artificielle* n'a pu s'assurer d'un nombre suffisant d'approbateurs, l'idée de la langue universelle n'est pas pour cela abandonnée. Choisir l'une quelconque des langues modernes comme langue universelle du commerce serait favoriser dans une grande mesure le peuple dont elle est la langue maternelle. On ne peut choisir qu'un idiome simple entre tous, l'anglais par exemple. Mais l'Angleterre est et restera longtemps le premier peuple de marchands de la terre et faire de sa langue la langue universelle serait pour les autres pays abandonner tout espoir de succès dans la lutte économique internationale. L'Angleterre traverse en ce moment aux yeux de tous une crise très grave et ses rivales s'en voudraient de l'aider à en sortir par quelque moyen que ce fût.

La langue française de son côté n'est pas la langue du commerce international et ne peut l'être ; elle ne le sera jamais. Elle a eu le seul honneur auquel elle pouvait prétendre, celui d'être la langue préférée de tout ce qui pense, de tout ce qui est politesse, courtoisie, relations diplomatiques, au temps où la diplomatie était le passe-temps des nations civilisées, mais aujourd'hui qui dit diplomatie dit souvent commerce. Les travaux vont changer d'aspect et l'ouvrier va changer d'outil. Si l'on assiste à une réception de l'ambassade d'Allemagne, ou de Russie ou d'Italie, à Paris on n'entend point parler allemand, russe ou italien, ni même français, on entend parler *anglais*.

La France, mise en garde contre cette disparition rapide de la suprématie de sa langue, cherche partout le remède à cet état de chose et M. Michel Bréal crie victoire, car il croit l'avoir entrevu dans une proposition que lui a faite l'auteur d'un projet de langue universelle, M. Chappelier, à l'issue du Congrès des langues vivantes. Que toutes les nations de langue anglaise rendent le français obliga-

toire dans leurs écoles et dans leurs examens, et que toutes les nations de langue française fassent de même pour l'anglais et les deux langues deviendront par la force des choses les deux langues universelles. Ce projet a obtenu l'approbation d'un très grand nombre de gens des deux côtés du détroit, et en Amérique, voire en Allemagne ! Et nous Français, nous entrevoyons déjà dans un avenir très proche, les 3 ou 400 millions d'Anglais et anglicisants parlant notre langue !

Ce projet, sous ses apparences flatteuses, renferme pour notre langue le plus grand danger qui l'ait jamais menacée. De bonne foi, nous allons nous mettre à l'étude obligatoire de l'anglais, et une fois lancés dans cette voie, nous continuerons machinalement comme nous faisons depuis trente ans pour l'allemand, sans savoir pourquoi. Croit-on que, en Angleterre et en Amérique, où l'on professe peu de goût pour les langues on agira avec la même bonne foi vis-à-vis de la nôtre ? Croit-on que l'on ira de gaîté de cœur s'astreindre à étudier le français avec sa syntaxe capricieuse, alors que l'on saura que la langue anglaise sera comprise par nous ? Le peuple anglais est trop pratique, trop « matter of fact », comme ils disent là-bas, pour faire du sentiment en pareille matière. Les gouvernants le voudraient, et cela n'a pas été démontré, qu'ils seraient impuissants à l'obtenir. L'enseignement en Angleterre et en Amérique n'est pas monopolisé comme il l'est en France et les programmes des examens ont une souplesse que nous leur envions. L'Anglais est habitué à diriger ses études comme bon lui semble et tous les décrets du monde ne réussiraient pas à le faire renoncer à ce privilège. Donc nous saurons l'anglais, mais les Anglais ne sauront pas le français.

Que fera l'Allemagne que ce projet a paru enthousiasmer ? Le professeur Hartmann, délégué officiel au Congrès, a répondu à M. Chappelier : « ... Le jour où sera signée la convention que vous préconisez, vous aurez le droit d'être compté parmi les hommes qui ont rendu service à la civilisation. » Le rôle de l'Allemagne serait tout indiqué : le français n'étant pas compris par les Anglais alors que l'anglais serait compris en France, l'étudiant étranger aurait donc double avantage à négliger l'étude du français pour s'adonner à l'étude de l'anglais qu'il serait sûr de parler couramment au bout de deux ou trois ans, grâce aux méthodes simples et rationnelles en usage depuis longtemps en Allemagne. Les autres contrées européennes raisonneront de même. Qui donc apprendra le français ? C'est pourtant la conséquence logique de l'adoption du projet de M. Chappelier, puisqu'à utilité égale, le français ne saurait lutter avec l'idiome anglo-saxon, au point de vue de la simplicité.

Nous ne nous dissimulons pas qu'il faut nous faire à l'idée de voir un jour la langue anglaise devenir la langue universelle du commerce. Ce jour est peut-être plus près de nous que ne s'en doute M. Chappelier, mais nous ne voyons pas pourquoi nous devons nous employer à précipiter les choses ; nous ne voyons pas pourquoi le français abdiquerait de lui-même aucun de ses droits. Nous avons été affolés ; on nous a montré d'un côté le français perdant chaque

jour de son influence à l'étranger et de l'autre nos jeunes lauréats ne sachant pas les langues et nous avons ouvert les bras à tous ceux qui venaient nous proposer un remède quelconque à cette double crise. Nous avons crié avec le roi Richard : « Mon royaume pour un cheval (1). » Et cependant, malgré la gravité de la situation nous pouvons entrevoir de sang froid une solution plus rationnelle car elle combat le mal dans ses causes mêmes.



Pourquoi l'influence du français diminue-t-elle à l'étranger? Pourquoi nos élèves sont-ils ou paraissent-ils réfractaires à l'étude des langues? A la première question on a déjà répondu depuis longtemps, et les lecteurs de *La Revue* savent à quoi s'en tenir sur ce sujet. La réponse à la seconde question est peut-être moins connue, moins généralement admise. C'est encore à la prépondérence des grandes Ecoles qu'il faut s'en prendre. Puisque Saint-Cyr ou Polytechnique est le but avoué vers lequel doivent tendre toutes les études de la plus grande majorité de nos lycéens, il s'ensuit que la langue allemande s'impose d'ores et déjà. Dans la statistique que nous avons publiée ici même (2), nous avons démontré que pour un élève d'anglais il y avait en France 5 élèves d'allemand. On ne saurait prétendre qu'un mouvement contraire commence à se dessiner. Sur les 235 candidats qui viennent de se disputer les 165 places de l'école des Hautes Etudes Commerciales, 85 seulement ont présenté l'anglais, 8 l'espagnol et 141 l'allemand. Je connais en outre, tel établissement d'instruction secondaire qui a reçu cette année environ 50 élèves nouveaux dont 2 seulement se sont fait inscrire à la classe d'anglais. Il est donc toujours de mode en France de négliger, de doter l'élève de la connaissance d'une langue qui lui sera indispensable, dès qu'il devra abandonner ses prétentions de devenir officier. On a beau dire, c'est une question de mode, rien de plus. Loin de moi la pensée de déplorer le prestige de nos grandes écoles! Il est bien permis toutefois de souhaiter qu'elles cessent d'exercer une influence néfaste sur le développement de notre commerce et de notre industrie. Je voudrais que l'éducation que doit recevoir le futur officier ne soit pas aussi diamétralement opposée, et ce depuis le début, à celle que les nécessités de la vie devraient imposer à tout le reste des Français. Cesserait-on de faire de bons officiers, parce que l'on viserait pendant quelques années d'école, à faire des hommes bien armés pour la lutte, non pas au fusil, mais pour la lutte économique internationale, dans laquelle chacun a naturellement son rôle à remplir? Ne pourrait-on pas attendre quelques années avant de forcer l'élève à se spécialiser. On a beaucoup médit de l'instruction primaire, c'est pourtant celle qui est la plus indispensable dans la vie, et l'on com-

(1) « A horse, a horse! my Kingdom for a horse ». SHAKESPEARE. Richard III, Acte V, Sc. IV.

(2) Voir *La Revue* du 15 juillet 1899.

prend difficilement le profond mépris dont on l'honore dans les milieux d'enseignement secondaire. On fait au lycée des bacheliers qui sont parfois fort embarrassés pour résoudre le plus élémentaire problème d'arithmétique... mais ils ont étudié le latin, le grec et l'allemand! Donnez à un bon élève de l'enseignement primaire la facilité d'apprendre couramment l'anglais, et lancez-le sans crainte dans la vie, il prospérera dans bien des cas où le bachelier classique aura sombré. On a créé l'enseignement spécial, on l'a remplacé par l'enseignement moderne, sans que la solution de la crise économique ait fait un seul pas. Et il en sera de même tant que l'enseignement classique sera le seul chemin conduisant à Saint-Cyr et à Polytechnique.

Il me semble cependant que l'on pourrait chercher à utiliser ce prestige même dont jouissent les grandes écoles pour tâcher d'entraîner la masse dans une voie plus profitable à nos intérêts économiques. Pour ne parler que de la question des langues vivantes, à laquelle nous devons nous borner dans cet article, elle sera résolue le jour où le ministre de la Guerre consentira à modifier le programme d'admission aux écoles qui dépeudent de son ministère. Admettons, ce qui n'est pas tout à fait prouvé aujourd'hui, que l'allemand soit absolument nécessaire aux officiers. Personne n'aurait oser contester le fait il y a vingt ans, et l'on a pris depuis l'habitude de le considérer comme un axiome. On a parlé depuis de guerre avec l'Angleterre, on a parlé de rapprochement avec l'Allemagne, on semble allié plus étroitement que jamais avec la Russie, mais, continuons, malgré tout, à admettre que l'allemand seul soit nécessaire aux officiers; on ne niera pas toutefois que les autres langues leur seraient utiles aussi. Or, il est démontré aujourd'hui qu'à des adultes on peut enseigner à parler une langue moderne quelconque en deux années, à raison d'une leçon par jour. Les Saint-Cyriens étant par définition l'élite de notre jeunesse ne doivent pas se soustraire à cette règle générale. Si donc il est possible de réserver chaque jour à Saint-Cyr une heure pour les études de langue vivante, on pourra pendant le séjour des élèves à l'école, enseigner l'allemand à quiconque ne le saurait pas. Il ne s'agit en somme que de consacrer à Saint-Cyr deux ou trois heures par semaine de plus que l'on ne fait actuellement à l'étude de l'allemand. Objectera-t-on qu'il est matériellement impossible d'ajouter à un programme déjà en apparence très chargé un surcroît de travail si minime soit-il? Demandez à un Saint-Cyrien de vous donner franchement son avis sur ce sujet, il vous répondra que c'est là chose très facile, qu'en somme on n'est point surmené à Saint-Cyr, contrairement à l'opinion généralement admise.

Et maintenant que l'on veuille bien inscrire dans le programme d'admission aux grandes écoles que les « candidats devront *parler* une langue *quelconque* » et l'on ne tardera pas à voir l'effet de cette mesure. L'allemand n'étant plus obligatoire à l'entrée, l'anglais par

trop délaissé reprendra vite la place qu'il devrait occuper. Que ceux qui prévoient avoir besoin de l'allemand de préférence à toute autre langue continuent à l'étudier, mais que les autres soient entièrement libres de leur choix. Quel inconvénient y a-t-il à trouver dans notre armée des officiers parlant l'anglais, le russe, l'espagnol, l'italien, voire l'arabe, et même le malgache ou autre spécialité de l'école des langues orientales. On sera toujours à temps de profiter du séjour des excentriques à l'école pour leur enseigner une langue d'une utilité plus immédiate et l'on sera peut-être quelque jour bien aise d'avoir recours à leur rare spécialité. De cette façon tous nos officiers parleront deux langues, l'une librement choisie, sue dès leur entrée à l'école, et l'autre apprise à l'école même.

On soulèvera, il est certain, un très grand nombre d'objections à ce qui va sembler une véritable révolution ; on fera valoir l'impossibilité (?) de réunir un jury compétent pour des branches si diverses ; on parlera de la difficulté de classer les candidats examinés sur des sujets différents ; on dira..., que ne dira-t-on pas ? Mais toutes ces objections qui ne sont sérieuses qu'en apparence tomberont devant la nécessité de trouver un remède efficace et immédiat à la crise actuelle. On généralisera le principe du jury unique pour l'admission à toutes les grandes écoles et avec un peu de bonne volonté on trouvera le moyen d'adjoindre à ce jury autant de compétence qu'il sera nécessaire. On accordera pour égaliser les chances des candidats un coefficient spécial à chaque langue basé sur la difficulté même de cette langue, et les candidats prévenus d'avance n'auront aucune raison de se plaindre d'un système qui, s'il a quelques inconvénients, aura en tout cas l'avantage de ne pas les astreindre à étudier une langue dont souvent ils n'auront que faire si les hasards des examens les obligent à modifier l'orientation initale de leur vie.

*
* *

Cette réforme aurait encore un autre effet tout aussi immédiat. Les candidats devant *parler* la langue de leur choix, force serait bien aux universitaires de rompre en visière avec la sacro-sainte routine et la méthode grammaticale et d'adopter une méthode plus rationnelle seule capable de leur donner le résultat demandé. Pour le baccalauréat actuel il faut faire un thème et déchiffrer quelques vers d'un auteur étranger, ce qui justifie les méthodes actuelles jusqu'à un certain point ; en tout cas l'excuse est au moins commode. Maintenant que les candidats devront parler, il faudra bien s'orienter d'un autre côté. M. Leygues reconnaît que les études littéraires ne sont pas le moyen d'arriver à la connaissance pratique d'une langue, et tel est le but qu'il veut que désormais l'Université se propose. Il supprime les études littéraires, ou tout au moins il les considère comme le couronnement de l'enseignement, comme le passe-temps des élèves de rhétorique. Nous voilà donc exactement placés sur le terrain que nous revendiquions il y a deux ans. Nous déplorions le malentendu, cause

principale de la crise, nous disions que la littérature ne conduit point à la conversation courante, mais la conversation courante aux formes moins communes, aux expressions plus recherchées, aux tournures plus savantes des maîtres de la pensée. Désormais donc on parlera d'abord et surtout, on fera de la littérature après, si on en a le temps. Naturellement les programmes du baccalauréat vont être modifiés en conséquence. Ici encore nous croyons voir l'application de l'un des vœux du Congrès (2e section).

Comment les partisans convaincus de la méthode grammaticale vont-ils accueillir cette réforme qu'on leur annonce par simple circulaire ministérielle? Certains protesteront, mais tous seront forcés de s'incliner, sentant bien que cette mesure a été imposée par l'opinion publique. Le jour où la réforme que nous demandons au ministre de la Guerre, complément nécessaire et inévitable de la louable initiative de M. Leygues, sera un fait accompli, les dernières hésitations, les dernières mauvaises volontés, les dernières rancunes aussi s'effaceront devant la grandeur du but à atteindre. L'Université a vu critiquer son personnel, personnel d'élite cependant et que tous les pays et en France l'enseignement libre lui envient. Elle a su comprendre qu'avec de si bons éléments, avec des hommes si instruits, on doit pouvoir faire taire les critiques. Qu'on ne dise pas que ses professeurs ne peuvent pas parler la langue qu'ils enseignent. Cela était peut-être vrai, il y vingt-cinq ans, mais aujourd'hui le personnel des langues vivantes s'est complètement renouvelé. C'est maintenant un corps jeune, capable d'énergie et dont on exige un excès de connaissances pratiques et théoriques fort au-dessus du niveau naturel de leur enseignement. Ces maîtres sont peut-être bien, au contraire, trop au-dessus de leur tâche. Ce n'est pas la science qui peut leur faire défaut, mais plutôt leur expérience, leur savoir-faire qui pourraient laisser à désirer. Il faudrait en arriver à faire, dans l'éducation du professeur, la part du pédagogue, du maître entendu, à côté de celle du savant. Les examens actuels, si arides cependant, certificats, agrégations, n'offrent pas la moindre garantie au point de vue des capacités pédagogiques du lauréat. Souvent le docte agrégé se trouve doublé d'un bon maître, ce qui a gagné à l'Univêrsité son prestige actuel; mais parfois aussi ce jeune savant est fort embarrassé pour tenir douze bambins en bon ordre et leur donner un enseignement à leur portée. Il y a là encore une lacune à laquelle on ne peut manquer de remédier bientôt, puisqu'on entre enfin dans la voie des vraies réformes. La pédagogie est un art difficile dont il ne suffit pas de connaître la théorie; le professorat est un métier ardu qui réclame un apprentissage.

*
* *

Quand donc tous les professeurs de langues sauront leur métier, quand on les aura astreint à enseigner la langue courante au lieu de l'idiome de Shakespeare, quand les enfants de sixième au lieu de

faire des thèmes à coup de dictionnaires plus gros qu'eux, s'exprimeront en un jargon bizarre, plein de fautes de grammaire, mais *intelligible* pour tout étranger, nous aurons en rhétorique de jeunes Français, si rebelles, prétend-on à l'étude des langues, qui parleront couramment l'anglais, l'espagnol ou l'allemand. Quand l'allemand ne sera plus obligatoire à l'entrée de Saint-Cyr, nos officiers ne le sauront pas moins, mais nos exportateurs parleront l'anglais et ne demanderont qu'à s'en servir. Les uns continueront à préparer en paix la guerre au fusil pour pouvoir au jour voulu venir en aide aux autres qui, au plus fort de la mêlée, se disputeront les marchés du monde entier. Nos produits reprendront le chemin de l'étranger qu'ils ont presque oublié, ils trouveront des débouchés qui leur sont encore fermés. L'esprit aventurier qui fut jadis l'un des privilèges de notre race renaîtra en nous, le père de famille ne sera plus inquiet de l'avenir de ses fils que le sol natal se refuse trop souvent à nourrir. Peut-être alors le décroissement de la population diminuera-t-il peu à peu et pourrons-nous de nouveau prétendre à nous imposer comme grande nation.

Et dire que le secret de toutes ces bénédictions est peut-être contenu dans la circulaire du ministre de l'Instruction publique, complétée par une prochaine mesure du ministre de la Guerre ! La question des langues vivantes est trop intimement liée à la question économique pour que celle-là venant à changer subitement de face du jour au lendemain, la perspective de celle-ci ne soit pas modifiée. Nous nous trouvions enfermés dans un cercle vicieux. Nous n'allions pas à l'étranger parce que nous ne savions pas les langues et nous ne savions pas les langues parce que nous n'allions pas à l'étranger. Désormais nous saurons les langues et nous irons à l'étranger. Peu nous importe maintenant la question de la langue universelle, artificielle ou artificieuse ; peu nous importe le projet Chapellier. Hier nous ne savions pas les langues, aujourd'hui nous savons mal l'allemand, demain nous parlerons couramment la langue de notre choix. Nous ne voulons pas plus d'anglais obligatoire que d'allemand imposé. Nous réclamons la liberté absolue dans le choix de la langue étudiée, puisque nous serons sûrs à l'avenir que nos efforts ne seront pas inutiles et que nous arriverons très vite non pas à savoir les langues, mais à les *parler*.

Que de chemin parcouru depuis un an, depuis le Congrès, depuis hier ! Qui donc oserait soutenir maintenant en se rendant un compte exact de l'aspect que présente la question des langues vivantes, que le Congrès de 1900 n'a donné aucun résultat ? Il a laissé entrevoir une solution possible à la crise économique que nous traversons et cette solution cette fois n'est pas une utopie.

Fernand Herbert,
Professeur à l'École des Hautes Etudes Commerciales,
Rapporteur du Congrès de l'enseignement des langues vivantes (Paris 1900).

LE ROMANCIER DE LA VIE DESENCHANTÉE

ANTON TCHEKHOFF

Anton Tchekhoff est, en ce moment, de tous les écrivains russes, celui qui a le plus de vogue dans son pays. Il a réussi à s'élever, dans l'opinion du public russe, au-dessus de Korolenko, et la jeune et rapide gloire de Maxime Gorki n'a pu porter la moindre atteinte à celle de son aîné.

Korolenko, Tchekhoff, Gorki — chacun des noms de cette trilogie constitue un symbole des différents états d'âme par lesquels avait passé la société russe depuis vingt années, c'est-à-dire depuis la réaction inaugurée en Russie par le tsar Alexandre III sous l'influence de M. Pobedonostzeff.

Korolenko, c'est la confiance émouvante du vaincu en l'avenir qui ne saura manquer de lui donner raison, en cet avenir qui réalisera ses rêves meurtris par la défaite et son idéal conservé intact malgré tout.

Tchekhoff, c'est, au contraire le désenchantement de l'homme contemporain qui n'a pas d'idéal, qui se rit des rêves, qui s'apitoie avec un léger dédain sur les rêveurs qu'il identifie volontiers à des sots ou des fous : en un mot, un désenchantement sans pessimisme, sans passion, ni profondeur.

Gorki, c'est l'ardeur des forces nouvelles frémissantes, impatientes du nouveau combat qu'elles attendent, qu'elles appellent..., après la longue prostration qui a précédé leur naissance et qui avait trouvé son expression littéraire dans l'œuvre d'Anton Tchekhoff.

I

C'est un homme fort heureux qu'Anton Tchekhoff, puisqu'il n'a pas d'histoire, ou du moins celle-ci tient en peu de mots. Né en 1860, il fit ses études au collège de Taganrog, puis passa à l'université de Moscou, où il fut reçu docteur en médecine. Etudiant, il subvint aux besoins de sa jeunesse miséreuse en collaborant aux journaux humoristiques. Il exerça ensuite le métier de médecin, jusqu'à ce que, fatigué d'aider les humains à dépouiller leur enveloppe mortelle pour passer dans un monde meilleur, il se lança dans les lettres.

Sa première œuvre fut un conte intitulé : *Steppe*. C'était la description saisissante, l'exacte peinture d'un paysage russe :

une terre couverte d'herbe, un ciel au-dessus, des hommes au milieu de l'immense plaine, une *steppe*, enfin! Le conte fut remarqué, parce qu'il était en effet remarquable, grâce aux qualités très personnelles du dessin. Il fut suivi d'autres nouvelles et de plusieurs vaudevilles, lesquels, avec leur gaîté endiablée et franche, contribuèrent peut-être, à cette heure-là, plus sûrement que les contes, à faire connaître au public le nom de Tchekhoff.

Mais voici qu'en 1889, il passe au drame, et fait représenter à Saint-Pétersbourg une pièce *Ivanov*, qui eut tout de suite, sinon un succès, du moins un considérable retentissement. Cette pièce fut vivement discutée, non seulement par les critiques, mais aussi, et surtout, par les publicistes, et, dès ce moment, Tchekhoff occupa une place marquante dans la littérature russe.

Ivanov est le nom d'un membre de zemstvo, — d'un de ces conseils généraux investis par Alexandre II de larges prérogatives de *self-government*, qui formèrent dès le début une sorte de correctif et de contrepoids à l'absolutisme du pouvoir central. Les meilleurs hommes de chaque province entrèrent dans ces conseils pour étudier *de visu* les besoins du peuple, et pour en organiser autant que possible la vie en conformité avec ces besoins. La jeunesse universitaire, — médecins, statisticiens, maîtres d'écoles, agronomes, — se consacra à la tâche rude d'élever le niveau intellectuel du peuple et d'améliorer les conditions matérielles de son existence. On s'aperçut bientôt dans les sphères gouvernementales que les conseils généraux n'étaient en somme que des pépinières de sentiments d'opposition, des jardins du radicalisme pour ainsi dire. Cette opposition ne se manifestait pas ouvertement, mais se faisait jour dans toutes les circonstances. Par exemple, les statistiques des zemstvos, basées sur de rigoureuses méthodes scientifiques, et recueillies par des hommes éclairés, instruits, constituaient un démenti perpétuel aux rapports des préfets constatant invariablement que la plus parfaite félicité ne cessait de régner dans leurs départements respectifs et le prouvant par des chiffres de haute fantaisie. Les zemstvos se trouvèrent donc de bonne heure en antagonisme avec les agents du pouvoir, et finalement, sous Alexandre III, ils furent privés de la plupart de leurs prérogatives et presque subordonnés aux préfets. Cette petite excursion dans le droit administratif russe était nécessaire pour faire comprendre au lecteur la personnalité d'Ivanov, et la sensation que provoqua le drame intitulé de son nom.

Donc, Ivanov était un libéral, un démocrate, un ennemi du gouvernement, un membre de zemstvo, bref, un homme politique. Il avait épousé une juive qui l'avait aimé pour la noblesse de son âme : elle avait vu en lui un lutteur pour la cause du peuple, un paladin de la justice, un homme supérieur. Avant que le drame ne soit écrit par Tchekhoff, Sarah (c'est le nom de la femme d'Ivanov) était heureuse avec son mari, Ivanov était heureux avec Sarah ; il était content de sa vie, amoureux de son travail auquel il s'adonnait « du couchant jusqu'à l'aube ».

Brusquement, tout rompt. Comment? Pourquoi? Mystère! Nous trouvons dès le lever du rideau un Ivanov violemment désenchanté, neurasthénique, affaibli, incapable du moindre effort. Son travail lui est odieux, la présence de sa femme, épousée jadis moins par amour que par vanité de libéral, lui pèse ; il la rend victime de l'irritation qui le travaille sans cesse sourdement et décharge sur elle ses colères. Un jour, il lui jette à la face une « sale juive » ! et lui déclare qu'elle est minée par la phtisie et qu'elle mourra bientôt : le médecin le lui avait dit tantôt ! Bref, c'est un homme changé qui, d'aimable et de généreux qu'il avait été, est devenu grossier, cruel, emporté.

Autour d'Ivanov et de sa femme se meuvent des provinciaux horribles : l'action se passe au fond d'une province perdue. Des gens stupides, nuls, aux cervelles indigentes, aux intérêts d'un primitif égoïsme passent sur la scène comme les ombres d'un cauchemar. Il y a cependant une jeune fille qui paraît une exception heureuse dans cette ménagerie. Encore du vivant de sa femme, Ivanov qui subissait déjà l'influence de cette jeune fille, a ébauché avec elle un roman. Veuf, enfin, il allait l'épouser, lorsque, le soir de la noce, détraqué définitivement, il se brûle la cervelle.

Cette pièce qui n'est qu'une curieuse et excellente peinture de la vie de province russe, pas davantage, provoqua des discussions animées. Ivanov, le héros du drame, n'obtint pas précisément les sympathies du public. On lui reprocha ses désillusions, sa lassitude, son écœurement devant le travail, son manque de résistance, son peu d'énergie ; on lui reprocha surtout d'avoir déserté son poste de combat dans la plus populaire des institutions politiques, au moment même où la réaction s'appesantissait sur elle, et d'avoir désavoué par sa retraite piteuse la génération enthousiaste et forte du passé ; bref, on lui reprocha un tas de choses! On ne fut pas sans prononcer des propos

amers et durs à l'adresse de l'auteur lui-même, qui avait créé ce personnage. En un mot, *Ivanov* fit un grand bruit.

Ces imprécations et ces cris, vrais cris de douleur, prouvaient que Tchekhoff avait touché à un endroit endolori de la conscience sociale russe. Ce qui a surtout blessé ceux que la défaite de leur idéal, que ce drame représentait, affectait déjà, ce qui les a fait souffrir avec une acuité particulière, c'est que cette défaite avait été peinte par l'auteur sans aucune ombre de sentiment personnel, en homme qui n'a ni respect. ni inimitié pour cet idéal, à qui il est complètement étranger; en homme froid ou plutôt indifférent à tout. Mais il est certain aussi que ce bruit et ces discussions ne se fussent pas produites, si la pièce n'eût porté les marques d'un très réel talent.

Et, en effet, *Ivanov* est écrit avec un art fort remarquable et jusqu'à un certain point déconcertant de réalisme. La peinture est si juste dans sa simplicité, qu'on a peine à se persuader que c'est là du théâtre, et non point un coin de la vie réelle, de la vie quotidienne, telle que nous la vivons ou la subissons.

Généralement, les romanciers ou les dramaturges, pour rendre les caractères de leurs personnages bien compréhensibles au public, condensent leur peinture, concentrent l'expression des images, font comme certains peintres qui entourent les figures de leurs tableaux d'une profonde ligne sombre, afin qu'elles ressortent du cadre d'une façon plus éclatante. Chez Tchekhoff, point de ces artifices : la manière est d'une sobriété extrême.

Très souvent, il ébauche plus qu'il ne peint et insinue plus qu'il n'explique. Mais si son dessin est sommaire, il est presque toujours stupéfiant d'exactitude. Chaque détail porte, chaque ligne est sûre, chaque trait a tellement de force qu'il semble calculé. Doué d'un sens extraordinaire de la réalité, Tchekhoff, quand il ne fausse pas sciemment les choses réelles, donne de la vie un tableau d'une vérité impeccable, et qui pourrait désoler si l'on constatait qu'il put inspirer à l'auteur lui-même de l'inquiétude ou de l'émotion. Mais cela n'est pas, cela n'est jamais. Et si, toutes proportions gardées, Tchekhoff peut prétendre, comme le veulent certains critiques russes qui ne s'embarrassent pas d'analogies, à quelque ressemblance avec Tolstoï et avec Maupassant, il y aura toujours entre ces écrivains et Tchekhoff cette différence fondamentale, cet abîme infranchissable pour ce dernier, que Tchekhoff n'a rien de la chaude passion pour l'humanité de Tolstoï, ni de ce secret désespoir refoulé au fond de l'âme, dont est faite la force et la beauté du talent tragique de Maupassant.

II

La vie ne dit à Tchekhoff rien qui vaille. Non qu'il soit pessimiste. Pas du tout. D'un caractère pondéré et plutôt gai, on dirait qu'il écrit le sourire aux lèvres. Mais le spectacle des sots, des méchantes gens, des canailles de tout acabit qu'on contemple autour de soi, n'a en lui-même rien de réconfortant, et Tchekhoff a précisément un penchant très marqué pour la peinture des petits côtés de l'homme.

J'aimerais mieux qu'il fût pessimiste. Malgré les auteurs si véridiques qu'ils soient, malgré notre propre expérience, malgré tous et malgré tout, nous sommes portés à voir en l'homme sous un extérieur des plus repoussants, quelque essence idéale. Et lorsqu'un écrivain pessimiste nous le représente complètement dénué de cette essence, nous trouvons et nous voulons trouver dans le pessimisme même de cet auteur, un démenti à sa thèse qui nous semble trop absolue. C'est là un sentiment illogique qui parle en nous, mais c'est un sentiment invincible parce que *humain* : il est si humiliant de vivre parmi des bestiaux !

Eh ! bien, avec Tchekhoff, cette illusion, peut-être la plus rebelle de toutes, la plus profondément enracinée en nous, se dissipe comme une fumée de cigarette. Aucun voile de sentiment, aucune buée de lyrisme, n'atténuent chez lui la netteté implacable de la vue qui lui montre l'humanité comme une agglomération grouillante de créatures stupides, incapables, ridicules, paresseuses, indolentes, mesquinement égoïstes. Elles sont malheureuses aussi, méprisablement malheureuses, parce que, justement, dépourvues d'intelligence, de volonté, de forts désirs, d'imagination, de toute tendance un peu haute, elles sont incapables de se créer du bonheur. Elles sont si insignifiantes, ces bêtes mâles et femelles qu'on appelle communément hommes et femmes, qu'elles ne valent pas qu'on les dédaigne ou qu'on les méprise, qu'on s'en apitoie ou qu'on s'en indigne ; leurs idylles sont celles de jocrisses, leurs drames sont des drames d'escargots. Et Tchekhoff, indifférent, se borne à fixer sur sa toile ce qu'il voit, sauf à achever quand le cœur lui en dit, son personnage, d'un trait d'ironie calme mais atroce.

Voici un exemple tiré d'une autre de ses œuvres.

Un radical de province, marié, mais que sa femme a planté là, trouve le moyen malgré ses quarante-trois ans, de se faire aimer d'une jeune fille de vingt ans, jolie, intelligente et bonne. Elle quitte la maison familiale, et s'en va habiter la propriété voisine,

chez son amant. Le frère de la jeune fille, qui est en même temps l'ami du séducteur, fait seller son cheval, et part plein de projets de vengeance, châtier son ami peu délicat. Il les rencontre tous les deux, sa sœur et son ami, bras-dessus, bras-dessous, sur la route. Son ami l'aborde aussitôt, le fait descendre de cheval, l'accable de propos affectueux, l'accueille à peu près en ces termes : « Tu venais nous souhaiter le bonheur, n'est-ce pas? Oui ! je sais que tu es avec nous de cœur et d'esprit », etc. L'autre, à la vue de son beau-frère inattendu, comprend qu'il ne peut ni le tuer, ni même le souffleter comme c'était sa première intention. Maintenant, sous cette avalanche de paroles, aussi insipides qu'amicales, il perd toute espèce d'énergie, et se met à marcher à côté du couple heureux, tandis que son ami continue : « Tu sais, hier nous avons passé une soirée délicieuse à lire des revues ; un article sur les paysans manquant de terre nous a beaucoup plû. Je ne pus m'empêcher d'écrire à l'auteur ces deux mots : « merci pour votre article, je serre bien votre main honnête », etc., etc,

N'est-ce pas que c'est étouffant de bêtise et qu'il n'y a lieu de s'émouvoir outre mesure, ni de la mollesse du frère, ni de la stupidité inénarrable de l'ami? Or, la plupart des héros de Tchekhoff sont dans le même style, et cette peinture où l'âme humaine s'offre à nos yeux dans une nudité complète est plus cruelle mille fois que la satire la plus terrible, car il n'y a rien, — ni colère, ni mépris, ni honte, — rien qui nous faisant souffrir de nos défauts et de nos faiblesses, nous reconcilie pourtant un peu avec nous-mêmes.

III

Cependant, l'humanité n'est pas composée que de sots ou de goujats. Il y a bien sur l'océan incommensurable de la platitude et de la banalité, comme des îlots étincelants d'hommes d'un autre acabit. Tchekhoff le sait, mais il a l'air de ne pas vouloir y croire. En effet, chez lui, un homme qui s'élève, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, au-dessus de la médiocrité satisfaite, est immanquablement brisé. Nous l'avons déjà vu dans *Ivanov*, nous le voyons aussi dans un autre drame, la *Mouette*. ainsi que dans beaucoup de ses nouvelles, dont on me permettra d'analyser ici, rapidement, les deux plus remarquables.

Un professeur de médecine, couvert de décorations et de gloire, ancien ami ou ami de beaucoup d'éminents personnages, membre de mille et une académies et sociétés scientifiques,

une grande célébrité, enfin, comprend un jour qu'il ne lui reste à vivre que six mois à peu près. Pour se distraire dans ses moments de loisir, il écrit une sorte de journal intime. Ce grand savant, cet être exceptionnel, cet homme glorieux pour les autres, mais homme tout court pour lui-même, s'aperçoit tout à coup au seuil de la tombe que sa vie si remplie de travail et de réflexion est une vie manquée. Pourquoi? nous ne le savons pas au juste. Le savant, tout malade qu'il est, partage son temps entre ses cours, les réceptions de collègues et d'étudiants, ses livres, et sa famille qu'il ne voit presque qu'à table. En somme, sa vie est une *Histoire ennuyeuse* : c'est le titre de cette merveilleuse nouvelle. La femme du savant, sa fille et le fiancé de celle-ci sont des êtres quelconques. Le vieux professeur se sent mal à l'aise dans sa propre maison et quand la famille se trouve réunie à table, il devient nerveux, boudeur, cassant. Le futur de sa fille prend dans toutes les discussions la défense du savant, mais il le fait d'un air d'indulgence et de supériorité telles, qu'il semble dire qu'il ne faut jamais contrarier un homme célèbre en train de devenir gaga. Le savant le regarde alors d'un œil méprisant : « Il arrive, pense-t-il, aux aigles de tomber plus bas que les poules, mais jamais une poule ne s'élèvera jusqu'aux nues. » Seule, la présence de Catherine, une jeune femme, élevée par le professeur auquel son père l'avait confiée en mourant, égaie et charme un peu l'existence du vieillard.

Jeune fille, Catherine s'avisa un jour qu'elle était née actrice. Comme elle avait de la fortune et que son tuteur n'avait jamais su s'opposer à ses volontés, elle partit en province essayer ses forces au théâtre. Ses premières lettres étaient pleines d'enthousiasme : l'art, les débuts heureux, etc. Puis, elles prirent bientôt une autre allure : elle a fait la rencontre d'un acteur si beau, si bon, si extraordinairement doué, etc. Ensuite, elles changent encore une fois : Catherine y parle de l'art avec beaucoup plus de calme qu'avant, presque avec dédain ; d'ailleurs, *eux*, les acteurs, sont des gens malpropres : on l'a volée, exploitée, trahie. Enfin, les lettres cessent même tout à fait. Lorsqu'elle revient après une longue absence, ce n'est plus la même Catherine ; elle avait eu des illusions qui ont été souillées et brisées ; elle avait eu aussi un enfant, qui est mort. Un autre déchirement encore à jamais irréparable s'est fait en elle : elle avait constaté que si elle avait la vocation du théâtre, elle n'avait point de talent.

Voici encore le *Récit d'un inconnu* que d'aucuns considèrent comme le chef-d'œuvre de Tchekhoff, et qui est en tout cas l'étude la plus émue de cet homme ordinairement impassible et froid.

Un certain Orlov, fils d'un homme d'Etat célèbre, gros fonctionnaire lui-même malgré sa relative jeunesse, possède à son service un valet de chambre, lequel nous apprend qu'il est révolutionnaire déguisé, entré au service d'Orlov dans l'espoir de trouver peut-être, sur le bureau de son maître, des lettres, des mots du père de celui-ci, quelque indication utile pour la « cause » dont Orlov père est à la fois l'ennemi le plus acharné et le plus avisé.

Il n'a jamais rien trouvé. Un jour, Orlov père, l'homme d'Etat, qui vient voir son fils pour une affaire, arrive en son absence. Il s'assied à son bureau pour lui écrire un mot, tournant le dos au valet de chambre Celui-ci se rend compte qu'il a là une occasion inespérée, unique, de supprimer le terrible et implacable ennemi de sa cause, qui, à sa merci, lui montre, comme pour le tenter violemment, le creux dans la nuque formé par les plissements de la peau vielllie. Comme il serait facile de loger là, à bout portant, une balle de révolver, ou y enfoncer d'un coup foudroyant la lame courte d'un stylet ! Pourquoi le valet de chambre hésite-t-il donc ? Qu'est-ce qui l'empêche de réaliser ce dessein ? Pourquoi sent-il que quelque chose qu'il croyait encore vivace, s'est rompu, brisé en lui ? Le vieux cependant a terminé sa lettre : « Tu remettras cela à mon fils quand il sera rentré, mon ami », dit-il au valet de chambre, puis il s'en va tranquillement. Le valet n'a plus rien à faire dans la maison, il venait de se convaincre qu'il était impuissant, brisé, parce qu'il ne croyait plus en sa cause. Il lui faut donc partir : son rôle est fini, piteusement, mais fini.

Voici donc trois hommes doués d'une manière différente : ils sont tous brisés ; à côté d'eux, nous voyons des femmes, jeunes, belles, sympathiques : elles aussi ont leur vie tout à coup anéantie Pourquoi ? Pour les femmes, la réponse n'est pas difficile à trouver : c'est un amour mal placé qui les a rendues irréparablement malheureuses. Mais les hommes ? Tchekhoff semble insinuer que c'est le contact avec la banalité ambiante qui, à la longue, a épuisé leur énergie et lassé leur foi. Ce serait donc des aigles qui seraient tombés plus bas que des poules. Mais on ne peut admettre cette explication, si on examine de plus près les caractères des héros de Tchekhoff. Si, en effet, nous prenons le vieux professeur, par exemple, nous le voyons passer sa vie ou une partie de sa vie dans un entourage qui, pour ainsi dire, pue la médiocrité et la platitude. Il est certain, d'autre part, lui-même le dit, que pendant soixante-deux ans, il s'est considéré parfaitement heureux, aimé de ses élèves, estimé de ses collègues, admiré de tout le monde. Ce n'est que dans la première

partie de sa soixante-troisième année, la dernière de son existence, que ses sentiments ont, on ne sait pourquoi, brusquement changé. Si donc la banalité et la platitude avaient dû avoir raison de son intelligence et de son cœur, elle l'aurait fait bien plus tôt.

Tchekhoff nous montre ensuite un révolutionnaire ayant perdu la foi. Mais, est-ce que, parmi les révolutionnaires russes, il n'y a jamais eu que des lutteurs épuisés par l'effort comme cet *Inconnu* qui, aujourd'hui désenchanté, demain repenti, finira dans la peau d'un rénégat? On comprend bien que si Tchekhoff avait voulu peindre un gladiateur, tombé honorablement en pleine force dans le combat, non contre la banalité, mais contre la barbarie de la vie politique en Russie, il se serait butté à des obstacles dangereux. Mais enfin, ils existent, ces autres lutteurs, qui, vaincus, n'ont rien perdu de leurs espérances et de leurs rêves splendides d'un autre avenir.

Si Tchekhoff, n'a pas représenté un révolutionnaire de cette envergure, ce n'est pas seulement que la censure l'aurait empêché de le faire, c'est surtout parce que lui-même ne l'aurait pas pu. Ici, nous touchons à un trait extrêmement curieux du tempérament artistique de Tchekhoff. Il ne sait pas peindre les choses belles et fortes. Il est frappé d'une sorte de daltonisme moral qui ne lui laisse distinguer du monde que les côtés mauvais seulement; il est vrai qu'il les distingue, ceux-là, avec une acuité extraordinaire.

Vous est-il jamais arrivé de voir une éclipse de soleil? Si oui, vous avez dû remarquer qu'aussitôt l'astre éteint, la terre prenait un aspect bizarre. L'atmosphère, devenue très transparente, laissait voir, dans un crépuscule étrange, les contours des objets beaucoup plus nettement que dans la lumière. Seulement tout était de la même couleur sombre et grise et la netteté même de la vue vous déconcertait et vous donnait je ne sais quelle inquiétude. C'est que nous sommes habitués au soleil, à la lumière, à tous les trompe-l'œil, à toutes les illusions qu'ils produisent, et qui, au fond, constituent une part intégrale de notre réalité. Lorsqu'à l'horizon flamboie le gigantesque incendie du couchant, il y a, nous dit-on, longtemps que le soleil a disparu. Que nous importe? Pour nous, il est toujours là, il nous éclaire encore. Nous ne pourrions pas vivre dans une grisaille cinématographique où tout est réel et vrai, les figures, les objets, les mouvements, et où cependant tout est faux, puisque dépourvu de la chaleur colorante du soleil, de ce père des Illusions, qui sont, encore une fois, notre réalité.

Eh! bien Tchekhoff n'a pas le sens de cette lumière, de ces illusions. Il voit trop clair dans les choses, c'est pourquoi il les voit toujours grises. Vous ne trouverez pas dans Tchekhoff la peinture d'un amour heureux, d'un amour, justement, fait d'illusions. Pourtant cet amour et ce bonheur existent. Ce n'est que quand les illusions sont parties, quand la plate réalité grise s'en est dégagée, que Tchekhoff apparaît. Il nous montre l'amour d'abord exploité, puis méprisé, et semble dire, avec un dédaigneux haussement d'épaules, que si ses héroïnes n'avaient pas eu de si inexcusables illusions, elles ne deviendraient pas à tel point malheureuses.

Vous ne trouverez pas davantage dans Tchekhoff la peinture de sentiments forts et énergiques, d'élans généreux, de passions entraînantes, d'éclatantes actions. Ce sont des produits d'illusions, c'est-à-dire de quelque chose qui, pour Tchekhoff, révèle un état anormal de l'âme, et qui, par conséquent, doit tôt ou tard dégénérer, soit en neurasthénie, soit en franche folie. Quand cette transformation s'est faite, notre auteur arrive et nous en peint le résultat. Voici la silhouette d'un révolutionnaire qui, voulant servir l'humanité (ce qui n'est pas un sentiment naturel, normal) a dû se casser les reins; voici le défilé de toute une théorie de fous qui, tous, *ont été* des hommes généreux, et qui, par conséquent, ont sombré dans la démence (*Salle n°* 6, *Le Moine noir*, etc.).

Et il en est toujours ainsi : on chercherait vainement, dans l'œuvre de Tchekhoff, l'image d'un homme à l'âme robuste, d'une femme souriante de bonheur. Gens brisés ou d'une banalité écœurante, tous traînent une existence d'une indéracinable stupidité, ou d'une désespérante monotonie.

IV

Il y a un peu de tout dans Tchekhoff, et il a dû plaire à tout le monde. Les uns apprécient ses vaudevilles et ses *Contes bariolés*, qui, pleins de gaîté, ont dû, par conséquent, trouver auprès du public un accueil d'autant plus favorable que l'âme russe est, au fond, plutôt mélancolique. Les autres se sont empressés de saluer, dans le nouvel auteur, un fossoyeur de la sévère éthique des grands écrivains du temps passé, de ces Tchernychevski, Pissarev, Dolrolubov et Mikhaïlowski, qui ont moulé à leur image sublime des générations entières dévouées à la cause du peuple russe, des générations d'*Illusionnaires* qui affrontaient sans tressaillir le bagne et la potence, et qui

n'ont jamais traîné leurs ailes orgueilleuses d'aigles dans la fange et la poussière où les poules passent leur vie. Il y avait déjà longtemps que cette éthique gênait certaines gens : Tchekhoff leur a apporté l'assurance que les sentiments dits nobles et désintéressés n'ont leur source qu'en un état d'âme morbide déterminant la folie ; que les efforts, si puissants qu'ils soient, tentés pour briser la forteresse de ce qu'on appelle l'injustice, pour installer à sa place la liberté, ne brisent jamais que l'homme insensé qui les tente. Enfin beaucoup ont vu en Tchekhoff un artiste remarquable qui rend les choses avec un réalisme hors de pair.

Je pense qu'au milieu de cette gloire, de ces acclamations qui lui venaient de toutes parts, Tchekhoff a dû être pris plus d'une fois de tristesse. Car enfin, si sa vue défectueuse ne lui laisse voir que le côté sombre de la vie, il n'ignore pas que l'existence possède encore des aspects éclatants ; s'il ne s'est plû qu'à la peinture de la banalité, il n'est pas sans savoir qu'il y a des hommes qui s'élèvent à cent coudées au-dessus d'elle. Si parmi ces derniers il n'a jamais voulu choisir comme modèles que ceux qui y étaient misérablement tombés, il sait fort bien qu'ils ne sont pas, à beaucoup près, la règle, Il sait également que ce sont nos illusions que nous chérissons le plus vivement, et que c'est leur perte que nous pleurons le plus amèrement. Lui qui n'en a jamais eu, qui n'a jamais rêvé, qui, de très pauvre qu'il avait été, s'est trouvé à quarante ans possesseur d'une belle fortune, il a dû constater, en réalité, que malgré ses succès et sa rapide carrière, il aura eu une existence des plus ternes. Elle n'a été agitée par aucune passion, éclairée par aucun sourire, caressée par aucun rayon de lumière. Sans le talent dont il avait plû à la destinée de le gratifier, cette existence eût été aussi banale, sinon plus encore, que celles que lui-même a peintes avec une véritable maîtrise quelquefois,

Quoi qu'il en soit, mais depuis trois ou quatre années, on semble percevoir dans les contes et les drames de Tchekhoff l'accent de quelque mélancolie. Cette nouvelle tendance s'est manifestée pour la première fois dans *Les Moujiks*, ce conte original qui fit tant de bruit en Russie, et consacra définitivement la renommée de son auteur. Tcheckhoff y dépeint le dénûment du paysan avec son calme et sa justesse accoutumés : cette description donne le frisson, car il ne s'agit plus cette fois de la banalité, mais de la misère.

Il n'est pas inutile de dire qu'un autre maître avait donné une peinture analogue, mais plus atroce encore de la vie des paysans :

c'était Rechetnikoff, l'auteur oublié des *Podlipovtzy*. Quoique Tchekhoff, qu'il l'ait ou non voulu, se soit très sensiblement rapproché dans ses *Moujiks* du réalisme nu et comme décharné de Rechetnikoff, il y a entre les deux écrivains une différence très nette. Rechetnikoff avait écrit sa terrible nouvelle sous l'influence d'un sentiment de compassion pour le peuple, tandis que Tchekhoff le fait avec cet effroi et ce saisissement que doit éprouver un aristocrate de fraîche date qui aurait oublié ses humbles origines. J'avais omis de dire que Tchekhoff est fils d'un ancien serf.

Toutefois, et c'est là un mérite respectable et habituel aux écrivains russes, il a montré, d'une façon saisissante, la spoliation tranquille et féroce, qu'exerce le gouvernement russe par l'intermédiaire de ses agents, sur les paysans déjà dénués de tout. « Un labeur exténuant qui, même encore la nuit, au repos, torture le corps, des hivers cruels, des récoltes mauvaises » et par dessus tout l'agent du pouvoir « dont le plus infime se permet de traiter le moujik comme un malfaiteur », voilà la vie du paysan. Il ne peut attendre d'aide de personne, ni de nulle part. « Quel aide, quel bon exemple peuvent venir des gens âpres à l'argent, rapaces, dépravés, paresseux, qui ne s'abattent sur un village, que pour insulter, spolier et effrayer les paysans? »

Tchekhoff fit ensuite, s'inspirant visiblement de Tolstoï, une nouvelle intitulée *Ma vie* qui, malgré ce titre, n'est nullement sa biographie, mais celle d'un jeune provincial qui abandonne les occupations stupides et fastidieuses d'employé d'administration, pour le travail manuel de peintre en bâtiment. Il a l'occasion d'observer la vie et les mœurs des paysans et tout ce qu'elles comportent d'ignorance et de misère. Il n'hésite pas à placer le moujik au point de vue moral au-dessus de la société civilisée, peu civilisée, il est vrai, des villes. Tchekhoff sembla s'engager ainsi dans une voie nouvelle, où son talent coloré, émotionné, fécondé par la tristesse, par la compassion aux malheureux, aurait pu s'affiner et s'ennoblir. Mais il ne persista pas dans cette orientation. Après *Les Moujiks* et *Ma vie*, il retourna à la peinture de la sempiternelle banalité et de l'immuable platitude.

Il eut peut-être raison, au fond, de ne pas se maintenir dans la manière des *Moujiks* et de *Ma vie*, et de ne pas imposer à son talent remarquable, mais limité, une tâche qui aurait pu excéder ses forces. Etres doués, mais brisés, satisfaits, mais banals, voilà l'essor du talent de Tchekhoff Encore faut-il dire que son art de représenter les vies manquées est loin d'être aussi impec-

cable et cruellement parfait que celui de peindre les gens infatués et plats. Tchekhoff est en somme et reste le peintre inimitable ainsi que le bourreau de la banalité et de la médiocrité, ce qui, d'ailleurs, est tout un. Cependant, il faut dire que malgré les coups que Tchekhoff leur a portés,la banalité et la médiocrité se portent aussi bien que possible. Cela n'est pas de la faute de Tchekhoff ; ces deux monstres ont la peau si épaisse qu'elle ne laisse pénétrer aucune lance et repousse toutes les flèches. Il en a toujours été ainsi, et il en sera ainsi encore longtemps : le mérite de ceux qui les combattent n'en est pas moindre. Au contraire.

V

En résumé, Tchekhoff a reflété, dans ses contes et nouvelles, l'état d'âme d'une partie considérable de la société russe, au lendemain de la défaite du parti progressiste qui a suivi l'avènement d'Alexandre III. Sous la pression d'une effroyable réaction, beaucoup d'énergies se sont éteintes. Une vie sans idéal, sans volonté, est devenue le sort, souvent souhaité, de beaucoup de gens. Il y a eu des libéraux, enchantés de secouer le poids de la suspicion gouvernementale, et de devenir des gens bien considérés des autorités ; il y a eu des révolutionnaires qui se sont empressés de s'embourber dans la fange des publications « bien pensantes. » Bref, tandis que les hommes de cœur, de courage et de volonté, s'en allaient vers les régions perdues du pôle sibérien, à leur place, s'installaient, joyeuses, la malpropreté et la médiocrité, *Le Cochon triomphant qui a dévoré la justice*, comme s'exprima dans une de ses satires foudroyantes l'immortel Saltykoff !

Tchekhoff est le produit de cette époque et de ce milieu, oppressé par l'abattement, écrasé par la lassitude. Est-ce à dire que toute la vie était prise dans cet étau ? Non ! il suffit, pour se rendre compte du contraire, de lire l'admirable œuvre de Korolenko, qui avait précédé de si peu Tchekhoff, et celle, puissante, pleine d'élan et d'énergie de Gorky, qui l'a suivi de près. Tchekhoff n'aura rendu qu'un côté de cette époque de désenchantement et de tristesse, époque pourtant complexe et variée comme l'est toujours la vie.

G. Savitch.

LA CLEF DE L'INDE

Des camps de concentration de l'Afrique du Sud, les cris désespérés des femmes boers pleurant leurs enfants morts montent au ciel. L'Europe les entend et se détourne; mais voici que se lève, au loin, brillant sur les sommets neigeux de l'Indou-Kouch et du Pamir, l'étoile de l'espérance.

Abdour-Rakhman Khan, Emir de l'Afghanistan, est mort et cette mort va causer à l'Angleterre des inquiétudes si graves qu'elle se verra peut-être dans la nécessité, cruelle pour elle, de lâcher sa proie.

Nous ne savons si des hommes d'Etat de la trempe de M. Chamberlain croient à cette justice immanente des choses dont parlait Gambetta et en laquelle Kruger a mis tout son espoir. Il n'en est pas moins vrai que des compétitions ardentes, auxquelles la mort de l'Emir va donner naissance, peut surgir un conflit depuis longtemps prédit, prévu et attendu, capable d'ébranler jusque dans ses fondements l'empire britannique. Kaboul et Kandahar seront-elles bien gardées sous Habib-Oullah Khan?

C'est la question de vie et de mort pour l'Angleterre, car l'Afghanistan c'est la porte de l'Inde, Kaboul et Kandahar en sont les clefs.

Désormais, d'un jour à l'autre, peut se produire entre la Russie et l'Angleterre ce choc terrible qui changera l'équilibre du monde. Les Anglais, sans vouloir se l'avouer, le redoutent et Rudyard Kipling a donné à ce sentiment une expression presque tragique dans « le Revenant » (*the man who was*, l'homme qui fut).

Et c'est le second fait nouveau qui, depuis quinze mois, se produit en faveur de la révision du procès perdu, en apparence du moins, par les héros de l'Afrique du Sud.

Le premier fait nouveau, c'était, en 1900, l'affaire de Chine. Au grand désappointement des colonies anglaises de Shanghaï, de Tien-Tsin et de Han-Kéou, la Grande-Bretagne n'a pas joué dans le drame chinois un rôle prépondérant. D'abord, la flotte anglaise n'était pas, à elle seule, aussi forte que celle de ses alliés d'un jour. D'un autre côté, ses contingents de l'armée de terre, composés en grande partie d'Indous, étaient trop faibles pour maintenir, à l'égard de la Chine, le prestige que l'Angleterre devait à l'importance de son commerce en Extrême-Orient. Malgré tout, le cabinet de Saint-James a tenu bon.

Mais, aujourd'hui, la situation est bien plus grave. Le salut de l'Inde, trop dégarnie de troupes blanches, exige, dès maintenant, l'envoi d'importants renforts que l'armée de Lord Kitchener seule peut fournir. L'hésitation n'est pas permise. Si l'Angleterre ne veut pas laisser compromettre sa puissance dans l'Inde, elle doit être prête à tout événement.

Déjà, le bruit a couru que Mohammed Oumar Khan s'est mis à la tête de ses partisans. Ses deux frères aînés, Nasr Oullah Khan et Fath Oullah Khan se seraient enfuis avec lui dans la nuit qui a précédé la mort de leur père Abdour-Rakhman Khan.

S'il est vrai que l'histoire se renouvelle toujours, si tout recommence, le passé nous donne la vision de l'avenir. Comme Abdour-Rakhman, Ishak Khan, son cousin, a été et est encore l'hôte pensionné de la Russie à Samarkande.

Le cas échéant, il trouvera sans doute auprès de son puissant protecteur un appui assez discret pour permettre plus tard à la Russie d'intervenir dans les affaires de l'Afghanistan, pays qui, malgré les dénégations officielles, est considéré par les Russes comme la prolongation de sa province transcaspienne. A l'état-major de l'armée du Caucase, à Tiflis, on est unanime à ce sujet, et cela depuis les événements de l'année 1885.

Depuis que la Russie a fait occuper Merv, c'est-à-dire depuis l'année 1884, elle a travaillé sans relâche à étendre sa domination vers l'Orient. Elle a construit le chemin de fer transcaspien, « ce ruban de fer » au moyen duquel le général Annenkoff a relié avec une si merveilleuse rapidité la mer Caspienne à l'Amou-Daria. Œuvre grandiose et qui a plus contribué à la pacification de la steppe turkomane que le coup de tonnerre de Ghéok-Tépé par lequel Skobeleff signifia aux Tourkmènes atterrés que, désormais, Allah les avait livrés entre les mains de l'Ak-Padischah (le Tsar blanc).

Il convient de rappeler ici, comme un symptôme précurseur, le combat du Kouchk (18-30 mars 1885) où le général Komarow et le lieutenant-colonel Alikhanoff châtièrent si rudement les Afghans. Ceux-ci, encouragés par les officiers anglais de la Commission de délimitation de la frontière, avaient osé passer de Pendjdèh (ou Pendêh), rive droite du Kouchk, affluent du Mourgab, sur la rive gauche du Kouchk; cela, malgré la défense solennelle qui leur en avait été faite, dès le mois de janvier, par le général Komarow, gouverneur de la province transcaspienne.

Des hauteurs de Méroutchak, le général Sir Peter Lumsden et le lieutenant-colonel Ridgeway purent assister à la déroute des Afghans dans laquelle ils furent d'ailleurs entraînés. Et, depuis, la Russie, à travers le Khanat de Boukhara, par Tchardjouï, Kerki et Termez, a étendu ses postes militaires jusqu'au Kouchk; et, par Saraks (le vieux) sur la frontière persane, jusqu'au défilé de Zulfagar sur l'Héri-Roud, dans la direction de Hérat.

Les Anglais ne se dissimulent pas que le danger est grand. Ils savent que la Russie dispose dans ces parages des deux corps d'armée du Turkestan ayant leurs quartiers généraux à Tachkent et à Askhabad. Ces corps peuvent être promptement doublés par l'envoi dans la Transcaspienne de l'armée du Caucase, laquelle serait immédiatement remplacée par les divisions d'infanterie de réserve portant les numéros 63 à 66. La Russie disposerait au besoin de plus de 50 régiments de cavalerie cosaque fournis par les Voïskos du Kouban, du Térek, de l'Oural, d'Orenbourg, de Sémirétchensk, d'Astrakhan, du Daghestan. Toutes ces forces réunies, composées de troupes exclusivement blanches, sont très supérieures en nombre à l'armée anglaise des Indes combinée avec l'armée indigène (Cipayes). A en juger par certains indices qui se sont révélés pendant la dernière guerre de Chine, on peut affirmer que les troupes indigènes (Indous et Sikhs) ne soutiendraient que très difficilement le choc des Russes. Naturellement, les officiers anglais ont intérêt à affirmer le contraire. « Si jamais les Russes marchaient sur l'Indus », s'écriait un général

anglais de l'armée des Indes, après le combat du Kouchk, « ils trouveraient, avant d'arriver à Péchawer, plus de dix Plewnas que nous aurons pris soin de leur préparer. » Mais il est probable que si les Russes parvenaient à dépasser Kandahar et Kaboul, l'effet moral produit par leurs succès serait si grand que rien ne pourrait plus les arrêter.

La question de l'Afghanistan est à l'ordre du jour. Il importe, en conséquence, de faire connaître succinctement ce pays où de si grands événements se préparent.

Il y a 2231 ans, Alexandre le Grand (Iskander), passant par la Bactriane et la Sogdiane, a montré le chemin de l'Indus aux conquérants futurs qui, plus heureux que le Macédonien divinisé à Babylone, franchiront ce fleuve et arriveront jusqu'au Gange.

*
* *

L'Afghanistan (en afghan Poukhtoun Khwa, au pluriel Pakhtana, les Afghans) a une superficie d'environ 558.000 kilomètres carrés, supérieure de 22.000 kilomètres carrés à celle de la France, et une population dont le chiffre atteint de 4 à 5 millions d'âmes.

Les grandes divisions territoriales constituent les provinces de Kaboul, de Hérat, de Kandahar et de Balkh, de Badakchan et de Ouakhan.

Le système de gouvernement est une monarchie absolue, héréditaire dans la descendance de Dost-Mohammed depuis 1863.

La religion nationale est l'islamisme sunnite.

On n'a que peu de données sur ce pays, l'un des moins connus du globe.

L'Emir qui vient de monrir avait, dès 1885, formé une armée régulière. Le service serait obligatoire pour un homme sur huit, ce qui donnerait plus de 60.000 hommes.

En réalité, l'armée afghane ne dépasse probablement pas 45.000 hommes. Abdour Rakhman se vantait d'avoir organisé 20 régiments réguliers. Au combat du Kouchk, dont il a été parlé plus haut, les Afghans n'ont pas pu opposer une résistance sérieuse aux cavaliers irréguliers (Merviens) du lieutenant-colonel Alikhanoff qui les culbuta et les précipita d'un bord escarpé dans le Kouchk. Le combat n'avait duré que huit minutes.

Le commerce de Kaboul avec l'Inde se chiffrait, en 1898, de la manière suivante : importations, environ 2.430.000 roupies. Exportations : 1.015.000 roupies.

Commerce de Kandahar avec l'Inde :

Importations : 3.100.000 roupies environ.

Exportations : 1.640.000 roupies environ.

Avec la Boukharie :

Importations : 4.000.000 de roubles.

Exportations : 4.000.000 de roubles environ.

Total en chiffres approximatifs : 8.200.000 roupies ou 19.434.000 fr. (1 roup. = 2 fr. 37) et 8 millions de roubles soit 21.340.000 fr.

Total général, environ 40 millions de francs.

* * *

D'après le récit fait par Chir-Ali-Khan lui-même au Dr russe Yavorski en 1865, l'Emir Chir-Ali-Khan était l'un des derniers fils de Dost-Mohammed Khan qui en laissa 38.

Il monta sur le trône le 9 juin 1863, Dost-Mohammed étant mort à 80 ans.

Ses frères disputèrent le trône à Chir-Ali qui était né en 1823. Prince magnanime, il pardonna toujours après la victoire à ses frères révoltés.

Il fut plus sévère pour son fils Yakoub-Khan.

Chir-Ali avait eu la douleur de perdre son fils bien-aimé Mahomed-Ali-Khan qui fut tué à Kélati-Gilsaï par Mahmed Emin Khan en 1865. Celui-ci, fut du reste également tué en combat singulier (1).

Abdour-Rakhman, né en 1845, était le fils d'Afsal-Khan, frère de Chir-Ali-Khan. A vingt ans, il prit les armes contre son oncle Chir-Ali et le battit d'abord ; mais il fut chassé de Kaboul en décembre 1868. Yakoub-Khan, fils de Chir-Ali, reprit Kandahar avec 50 cavaliers seulement et Abdour-Rakhman, battu une dernière fois, près de la forteresse de Sana-Khana, dut se réfugier dans le Turkestan russe. Il vécut dix ans à Samarkande avec une pension de 25.000 roubles que lui allouait le gouvernement russe. En 1879, le général Trotzki le ramena en Afghanistan.

Chir-Ali avait, en 1878, reçu l'ambassade russe à la tête de laquelle étaient placés les généraux Stolétow et Rasgonow accompagnés du Dr Yavorski, l'auteur de l'ouvrage cité.

Dost Mohamed avait créé un précédent à cet égard. Le gouvernement des Indes voulut également envoyer une ambassade britannique ; mais l'Emir s'y refusa. Lord Roberts marcha sur Kaboul et en chassa Chir-Ali qui se réfugia au Turkestan où il mourut le 20/8 février 1879.

Le major Cavagnari s'installa à Kaboul comme chef de l'ambassade anglaise envoyée à Yakoub-Khan, fils et successeur de Chir-Ali.

Au mois de septembre 1879 la Légation d'Angleterre fut attaquée par les Afghans fanatisés. Le major Cavagnari, dont la ressemblance physique avec Napoléon III était frappante, s'y défendit héroïquement pendant deux semaines. Il avait avec lui comme escorte 80 sikhs et hommes du Pendjab.

L'un d'eux, un infirmier, échappa seul au massacre, grâce au dévouement d'un Afghan dont, quelques mois auparavant, il avait guéri les blessures.

Déjà, en 1842, de toute une armée un seul médecin anglais, malade et à demi mort de fatigue et de privations, put atteindre Péchawer ; 13.000 Anglais avaient succombé pendant leur retraite.

Lord Roberts revint à Kaboul en 1880, détrôna Yakoub-Khan et l'interna aux Indes. Sur ces entrefaites, Abdour-Rakhman, dont les Russes avaient pour ainsi dire suscité la candidature au trône de

(1) J. E. Yavorski. *Voyage d'une ambassade russe en Afghanistan et en Boukarie 1870-1879.*

Kaboul, profita des événements et marcha sur Kaboul que Lord Roberts tenait sous le feu de ses batteries établies à Cherpour, position dominante à portée de canon de Bala-Hissar, la citadelle de Kaboul.

L'ancien pensionnaire de la Russie s'empara de Kaboul sous l'œil bienveillant de Lord Roberts et, pour régner, ne tarda pas à se jeter dans les bras de l'Angleterre.

Lord Roberts, par une marche célèbre, se porta de Kaboul à Kandahar pour châtier Eyoub-Khan, un autre fils de Chir-Ali, qui avait, dans la première bataille de Kandahar (1), battu le général anglais Burrow, lui enlevant toute son artillerie, 44 canons.

Lord Roberts vengea brillamment l'échec de son lieutenant, reprit tous les canons et reconnut comme Emir d'Afghanistan Abdour-Rakhman, qui s'était fait proclamer Emir le 22 juillet 1880.

Ce n'est qu'après la défaite complète d'Eyoub-Khan, qui tint encore une année à Hérat, qu'Abdour-Rakhman put être proclamé Emir dans cette ville.

Les conditions imposées par l'Angleterre au nouveau souverain furent des plus douces.

En échange de la vallée du Kouram. restituée par l'Angleterre, et d'un subside annuel de près de 3 millions de francs, Abdour-Rakman s'engageait seulement à ne pas contracter d'aillance avec la Russie.

L'Emir a tenu sa parole.

Même en 1885, il a désavoué le général qui avait attaqué les Russes sur le Kouchk. Pendant vingt et un ans, avec une habileté rare, il a su tenir la balance à peu près égale entre ses deux formidables voisins.

Sous ce rapport, il a joué sur un autre théâtre, le rôle du dictateur malgache Raïnilaïarivony qui, pendant trente et une années, de 1864 à 1895, n'eut d'autre souci que de sauvegarder l'indépendance de Madagascar également menacée, selon lui, par la France et par l'Angleterre.

Il penchait visiblement du côté de l'Angleterre ; mais, vaincu par la France, il termina sa longue carrière comme prisonnier de guerre à Alger.

Plus heureux, Abdour-Rakhman parvint à la fin de la sienne en restant jusqu'au bout dans les bonnes grâces du gouvernement des Indes qui, après l'entrevue de Rawalpindi, porta le subside annuel ou la pension de l'Emir à 4 millions de francs.

Depuis 1885, il a également réussi à éviter tout conflit avec la Russie.

Son fils Habib-Oullah-Khan peut être assuré du bienveillant appui de Lord Curzon qui connaît bien l'Afghanistan et les Afghans.

C'est précisément une raison pour que la Russie cherche à mettre sur le trône de Kaboul une créature à elle, peu importe son nom, Mohammed Oumar ou Ishak-Khan.

(1) Désignée par les Afghans sous le nom de Kouchk-i-Nakoud, le diamant du désert.

Cet Ishak-Khan, fils d'un autre frère de Chir-Ali, s'est réfugié à Samarkande, où il reçoit également l'hospitalité et une pension de la Russie. C'est lui qui, suivant les précédents, disputera sans doute le trône à Habib-Oullah Khan.

L'Emir défunt n'était ni Anglais ni Russe ; il était resté Afghan, et s'il penchait, en apparence, du côté des Anglais, c'est qu'il les redoutait moins que les Russes et qu'il était d'ailleurs, pour ainsi dire, à leur solde.

Mais l'Afghanistan n'échappera pas à sa destinée. La locomotive russe arrive sur la frontière afghane et le peuple nouveau l'emportera sur le vieux peuple dont parle Dirkovitch, l'officier cosaque mis en scène par Rudyard Kipling dans « le Revenant » : « 130 millions (1) de Slaves qui n'ont encore rien fait, rien. Napoléon n'était qu'un épisode. Disparaissez vieux peuples ! »

Comme le démontre avec raison Elisée Reclus ()2, l'Afghanistan ne pourra se maintenir en Etat distinct et indépendant.

Les habitants de l'Afghanistan n'ont ni un patriotisme commun ni la foi dans leurs destinées. Le gouvernement central n'est pas assez fort.

Les Afghans ont les regards tournés vers l'Est : Calcutta et vers l'Ouest : Moscou.

« Les Russes », dit l'Anglais Mac Gregor, « ont pour eux le prestige et, d'avance, on voit en eux les envahisseurs de l'Inde ». Ce prestige c'est la prise de Geok-Tépé par Skobébeff, la conquête de Merv et surtout le chemin de fer transcaspien qui le leur ont donné.

Toutes les expéditions que les Russes ont faites dans l'Asie centrale se sont terminées par une conquête.

Les Khanats de Boukhara et de Khiva ne sont plus, en réalité, que des provinces russes. Le Khan de Khiva est lieutenant-général dans l'armée des Cosaques d'Orenbourg.

Le 30 avril 1891, le tsar Alexandre III a désigné le second des fils du Khan actuel pour succéder à son père.

L'Emir de Boukhara est également lieutenant-général à la suite des Cosaques du Térek. Son fils aîné, capitaine à la suite des Cosaques du Térek, a été reconnu comme héritier par la Russie.

Tachkent, Khokand, Samarkande, Namangan, Boukhara, Khiva, Askhabad, Merv sont des villes russes; le Ferghana, Samarkand, Sémiretchensk, Syr Daria, la Transcaspienne sont des provinces russes de l'Asie centrale qui a 3.500.000 kilomètres carrés et 7.700.000 habitants, sans compter les deux protectorats de Boukhara et de Khiva qui, réunis, ont 2 millions d'âmes et 265.000 kilomètres carrés.

L'Asie centrale, traversée par le chemin de fer d'Annenkoff, est le puissant aimant qui attire irrésistiblement l'Afghanistan dans la sphère d'influence de la Russie.

Toutes les dénégations officielles n'y changeront rien. Il y a dix-

(1) Rudyard Kipling dit 70 millions. Il se trompe.

(2) *Nouvelle géographie*, Tome IX.

sept ans, un grand personnage russe ne disait-il pas dans un entretien familier : « La Perse ! je me demande comment cela existe encore. » Propos de table ! oui, mais Bismarck lui aussi tenait des propos de table que Busch a enregistrés et dont l'histoire tiendra compte.

Et la Russie a déjà établi les étapes de la route qui la conduira d'Askhabad et de Merv à Hérat et à Kaboul.

Il est intéressant de les connaître et, bien que relevées, les unes depuis quatorze et les autres depuis vingt-deux ans, elles sont de l'actualité, elles viennent à leur heure.

D'Ouzoun-Ada sur la Caspienne à Tchardjouï dans la Boukharie sur l'Amou-Daria, il y a : 991 vestes (1.057 kilomètres) savoir : d'Ouzoun-Ada à Kizil-Arvat, 242 verstes ; de Kizil-Arvat à Askhabad, 205 vertes ; d'Askhabad à Merv, 321 versstes ; de Merv à Tchardjouï, 223 verstes.

La première source d'eau douce se trouve à Kazandjik, à 173 verstes d'Ouzoun-Ada et à 148 seulement de Mikhaïlovsk.

D'Ouzoun-Ada à Boukhara	il y a :	1.082	verstes.
— — à Sara Boulakh	—	1.252	—
— — à Samarkande	—	1.335	—
De Samarkande à Tachkent	—	260	—

De la station de Douchak (Khadja-Mahmed), située à 607 verstes d'Ouzoun-Ada, au vieux Sarakhs (ou Sérakhs en russe), — le nouveau Sarakhs est en Perse, — il y a 135 verstes et, de là, jusqu'à Zulfagar, 110 verstes.

De Merv à Sarakhs il y a 141 verstes.

De Dach-Koepri sur le Mourgab au Nord de Pendjdeh, à Sarakhs, il y a 165 verstes (1).

Or, Sarakhs et Zulfagar passent pour être les portes de l'Inde. La possession du défilé de Zulfagar, revendiquée par la Russie en 1885, a failli mettre le feu aux poudres et, pourtant, ce n'est qu'une misérable station de poste sur la route d'Hérat. A cette époque, les Anglais ont eu gain de cause : le défilé est resté à l'Afghanistan.

Plus encore que Merv, dit Elisée Reclus, Sarakhs sur l'Héri-Rood, peut être considérée comme la porte de l'Inde : c'est par là que des armées pénétreraient le plus facilement entre la Perse et l'Afghanistan dans la vallée de Hérat.

« Sarakhs sera le point d'attaque pour la Russie », écrivait Mac-Gregor (2). Mais, aujourd'hui, la Russie arriverait bonne première à Hérat et de cette ville à Kandahar, la route est connue et relativement facile.

Suivant Lessar et Rawlinson, il suffirait de quelques journées de travail (?) à des escouades d'ouvriers pour tracer une route carrossable des bords de la mer Caspienne à Kandahar.

Voici les étapes de la route qui conduisit de l'Amou-Daria à Kaboul l'ambassade que l'Empereur Alexandre III envoya en 1878 à Chir-

(1) *Bulletin consulaire*, XIVe vol. année 1887. *Le Caucase et la Transcaspienne*, p. 108 à 164.

(2) Mac-Gregor, *Journey through Khorassan.*

Ali Khan et qui, comme nous l'avons dit plus haut, fut l'une des causes de la chute de l'Emir.

Les étapes devront être presque doublées pour une armée qui fera difficilement plus de 16 à 20 verstes (1) par jour. En outre, il faudra toujours donner, après trois étapes, une journée de repos aux hommes et surtout aux bêtes, tous très éprouvés dans ces chemins de montagne difficiles et souvent à peine tracés.

De l'Amou-Daria à Kaboul il y a 632 verstes soit 674 kilomètres.

Les généraux Stolétof et Rasgonow partirent de Patta-Hissar, sur la rive droite de l'Amou-Daria à l'est de Kélif, Khodja-Salé se trouvant sur la rive gauche entre Kélif et Djisa.

De Patta-Hissar à Siah-Gyrd, *première étape* de l'ambassade, il y a 50 verstes à faire dans le désert. Une armée y mettrait au moins deux jours.

La population de Patta-Hissar est composée de Tourkmènes, celle de Siah-Gyrd d'Ousbeks. Près de Siah-Gyrd se trouvent des ruines très anciennes.

2me Etape : De Siah-Gyrd à Mazar-i-Chérif, 30 verstes.

Mazar-i-Chérif qui compte 20.000 âmes est le chef-lieu de la province de Tchaar l'ancienne Balkh (Turkestan afghan).

Entre Mazar i-Chérif et Balkh, à 8 verstes nord-ouest de la première et à 4 verstes de Chirabad, se trouve la forteresse de Takhta-poul.

3me Etape : De Mazar-i-Chérif à Houri-Mar, 16 verstes.

4me Etape : De Houri-Mar à Naï-Abad, 21 verstes.

5e Etape. De Naï-Ahab à Tach-Kourgane (forteresse de pierre, en turc) qui a 30.000 âmes, il y a 25 verstes.

A 8 verstes S.-E. de Tach-Kourgane se trouve l'ancienne ville de Khoulm ou Khouloum.

La population est composée d'Ouzbeks et de Tadjiks.

6e Etape. De Tach-Kourgane à Saïad sur le Khouloum, 15 verstes.

7e Etape De Saïad à Badesjab, on compte 26 verstes.

Là se trouve un grand canal d'irrigation.

Population composée d'Ouzbeks et de Tadjiks.

8e Etape. De Badesjab à Heibek sur le Khouloum, 25 verstes.

9e Etape. De Heibek à Sar-Bag (jardins) sur le Khouloum, 30 verstes.

10e Etape. De Sar-Bag à Hourem, sur le Khouloum, 13 verstes.

11e Etape. De Hourem à Rouï, vallée entre deux hautes montagnes, sur le Khouloum, 25 verstes.

12e Etape. De Rouï à Douab, à la source du Khouloum. 27 verstes.

13e Etape. De Douab à Mader sur le ruisseau du même nom, 26 verstes.

14e Etape. De Mader à Chich-Bourtch, belle vallée sur le Kagmard, 26 verstes.

15e Etape. De Chich-Bourtch à Saïgan sur le ruisseau du même nom, 24 verstes.

(1) Une verste = 1.066 m. 78 et 15 verstes = 16 kilomètres.

16e Etape. De Saïgan à Rigi-Noou, 22 verstes.

17e Etape. De Rigi-Noou, à Bamian, célèbre col sur la rivière Bamian, 34 verstes.

Outre des grottes on y voit deux colosses de pierre, un homme et une femme, l'un de 140, et l'autre de 120 pieds de haut (43 et 37 mètres).

Les têtes ont été brisées à coups de canon et les statues elles-mêmes paraissent enfoncées jusqu'aux genoux dans le sable. Mais la vérité est qu'elles ont été dressées de cette manière pour indiquer que tout descend dans le Nirvâna, l'anéantissement complet, le sommeil éternel où le Bouddhisme conduit ses fidèles qui sont encore au nombre d'environ 500 millions d'âmes.

18e Etape. De Bamian à Mahomet-Toptchi, château fort sur le Bamian, 18 verstes.

19e Etape. Le Mahomet-Toptchi à la vallée de l'Irak, 16 verstes. C'est, comme à Bamian, une suite de villages fortifiés, sur le mont Irak, l'un des passages de l'Indou-Kouch central où les armées anglaises ont passé pour la première fois en 1839.

20e Etape. De la vallée de l'Irak à Kala-Kharsar, forteresse sur l'Abi-Kharsar, 35 verstes.

21e Etape. De Kala-Kharsar à Gardan-i-Divar, forteresse sur l'Hilmend, 21 verstes.

22e Etape. De Gardan-i-Divar à Ser-Tchechmé, aux sources de la rivière de Kaboul, 36 verstes.

Populations : Hézarehs (Mongols) et Afghans.

23e Etape. De Ser-Tchechmé à Koti-Akhrou, dans la vallée de Maïdan, 30 verstes.

24e Etape. De Koti-Akhrou à Kalia-Kasi, petite place fortifiée sur l'Arik, 26 verstes.

25e et dernière Etape. De Kalia-Kasi à Kaboul, capitale de l'Afghanistan, sur le Kaboul, 60.000 âmes, 15 verstes. Au Nord, il y a un grand lac.

Telle est la route qu'une armée russe aurait à parcourir pour aller de l'Amou-Daria à Kaboul.

Celle de Hérat à Kandahar est plus facile et ne présente point de difficultés sérieuses.

La route qui conduit de Kaboul à Péchawer par Djalalabad est parfaitement connue, les Anglais l'ayant parcourue trois fois au moins avec une armée.

Ghazni est la principale cité sur la route de Kaboul à Kandahar suivie par Lord Roberts en 1880.

Quettah n'est qu'à 20 kilomètres de la frontière afghane.

Pour se rendre maîtres de l'Afghanistan les Russes, dans notre hypothèse, suivraient, d'un côté, la route de Sarakhs à Hérat et marcheraient de là sur Kandahar et peut-être sur Quettah dans le Béloutchistan ; de l'autre, celle qui va de l'Amou-Daria à Kaboul et dont le Dr Yavorski a donné les étapes.

De Kaboul à Péchawer la marche ne présente pas de difficultés

insurmontables qui proviendraient plutôt de la difficulté d'approvisionner les troupes en vivres et en munitions. L'état-major russe a, depuis longtemps, étudié le terrain et tout fait supposer qu'il sera à la hauteur de sa tâche.

Quelle serait, en cas d'une guerre entre la Russie et l'Angleterre, l'attitude des tribus qui bordent la frontière afghane dans les territoires limitrophes de l'Inde jusqu'aux territoires de Tchitral et de Dardou. Ces tribus ont une population d'un million et peuvent fournir un grand nombre de guerriers redoutables que les Anglais ont appris à connaître dans ces dernières années, notamment les Afridis et les Oraksaïs. Si les Russes avaient les Afghans ou une partie des Afghans pour alliés, nul doute que ces tribus guerrières ne puissent fournir un précieux appui aux ennemis des Anglais.

*
* *

Quoi qu'il en soit, le moment paraît solennel.

La mort de l'Emir d'Afghanistan, survenue dans les circonstances les plus défavorables pour l'Angleterre, est un événement qui peut avoir des conséquences incommensurables pour l'avenir de l'Asie. Le contre-coup s'en fera sentir jusque sur les champs de bataille de l'Afrique du Sud.

Comme le disait Bonaparte, « pour frapper l'Angleterre au cœur, il faut l'atteindre dans l'Inde » ; et, en 1812, Napoléon, pour exécuter le plan conçu en Egypte, rêvait de marcher un jour avec les Russes réconciliés sur l'Indus.

Aujourd'hui, ce rêve grandiose peut être réalisé par la Russie seule.

Depuis près d'un demi-siècle elle s'y est silencieusement préparée.

Quand le Prince Gortchakoff disait à l'Europe « la Russie se recueille », elle tournait déjà ses regards vers l'Asie, où l'attend une tâche immense, capable d'absorber l'énergie de ce grand peuple pendant plusieurs générations.

Dans ces parages jadis lointains, désormais rapprochés par la vapeur des nations occidentales, l'action civilisatrice de la Russie a réellement sa raison d'être et un vaste champ s'y ouvre à son activité et à ses ambitions sans bornes.

En ce moment, la Russie n'a qu'à étendre la main, elle n'a qu'à vouloir : et l'Afghanistan est à elle.

Elle peut le cueillir comme un fruit mûr. Or, l'Afghanistan est la clef avec laquelle, si les prédictions s'accomplissent, le Tsar blanc ouvrira un jour les portes de l'Inde pour y détruire la puissance britannique.

THÉODORE MEYER,
Ministre plénipotentiaire e. r.

LA MAIN BIZARRE

Je venais de quitter Hong-Kong sur la « White Star » un des plus grands et alors un des plus rapides steamers de la West End Cie.

Par une mer d'huile, comme il n'est pas rare d'en rencontrer dans le Pacifique à la fin de la belle saison, nous filions allègrement nos vingt nœuds vers San Francisco.

J'avais eu grand'peine à trouver une cabine : l'exposition de Chicago et un vague malaise causé par l'attitude des Chinois poussaient des flots de voyageurs loin du continent jaune.

L'emploi judicieux d'un paquet de banknotes me valut cependant une excellente couchette sur tribord, côté de la brise.

Ma petite organisation intérieure terminée et chaque objet bien arrimé selon ma vieille habitude de globe trotter, j'allai reconnaître mes compagnons de traversée et exercer sur eux mes qualités de psychologue inductif.

Rien de plus amusant que de percer l'anonymat de la foule, d'assigner à chacun sa situation précise, sa nationalité, sa profession, ses goûts, son caractère.

Cela s'établit en une minute : une parole, un détail de costume, nne attitude, l'examen de l'œil, de la bouche et de la main et voilà votre individu classé.

Je suis parvenu à une jolie force dans l'exercice de ce sport divinatoire et je lui dois certainement la meilleure raison de ma rapide fortune.

Le besoin d'examiner, de rechercher, de tout observer, de ne rien laisser sans le pousser à ses plus extrêmes conséquences, m'est devenu une impérieuse et instinctive nécessité.

Ma vue et mon ouïe passent pour extraordinaires : elles sont simplement mieux exercées ; je sais mieux regarder, mieux entendre, voilà tout et il en irait ainsi pour chacun, n'était là légèreté inhérente à l'homme, toujours satisfait de l'à peu près, imprécis et léger.

Je n'eus point tout d'abord grande matière à déployer mes facultés.

Mes compagnons étaient « marqués » de telle sorte qu'un fumeur d'opium même les eut catalogués.

La grande majorité se composait d'Américains du Nord, à grande barbe, moustache rasée, raides et impassibles comme piquets, lorsque fonctionnaires ; plus souples et à demi souriants, lorsque négociants : d'employés européens du likin ou des chemins de fer, jeunes mais anémiés par l'insalubrité des vallées, avec des femmes exsangues et des enfants rabougris.

Les Anglais portaient des complets de flanelle, des souliers blancs et des casquettes de drap mou ; leurs pantalons se relevaient jus-

qu'au-dessus de la cheville : glabres, le regard en dedans ils installaient aux meilleurs coins, le rocking-chair de bambou, délice de la traversée.

Chaussés de bottines à élastiques, marchant sur des pantalons frangés, l'œil fureteur ou dur derrière les lunettes ou le binocle, les Allemands, à l'abri d'une vaste redingote riaient haut, un livre sous le bras.

Le roi du bord semblait être un gros bonhomme olivâtre autour duquel chacun s'empressait et qui dérouta mes investigations jusqu'au moment où, remarquant sous son pouce une large tache cuivrée usant la peau, je reconnus en lui un de ces redoutables banquiers hollandais métissé de javanais qui, à force d'avoir compté des taëls dans les bouges de Hong-Kong et de Shanghaï, finissent par entasser pour leur compte sacs de guinées sur banknotes.

Quelques missionnaires; quatre ou cinq barnums ramenant des exotiques pour l'exposition ; des Japonais en mission vers l'Europe; un professionnel du cinématographe, une manière d'idiot escorté de deux médecins complétaient la ménagerie flottante, sans parler d'une nuée de domestiques chinois empressés à de petites besognes et trottant menu comme des souris.

En somme, rien de bien intéressant et j'estimais inutile de pousser plus avant l'étude de mes personnages, ordinaire figuration des paquebots d'Extrême-Orient, quand un nouveau venu causa sur moi une des plus étranges sensations dont je garde souvenance.

Chose bizarre : je l'avais *senti* arriver, et arriver *derrière* moi. Son apparence générale n'avait pourtant rien d'anormal. Ce qui me frappa ce fut même sa complète impersonnalité; il tenait de tous et de personne : laid ? certainement pas. Beau ? pas davantage. Ni petit ni grand, ni gros ni maigre, pas d'âge, à peine un sexe. Ses vêtements étaient quelconques, quelconques ses gestes : je remarquai seulement qu'il excellait à se glisser au travers de l'encombrement des groupes avec le mouvement ouaté de la chauve-souris. Il paraissait deviner plutôt que voir l'obstacle et ses inflexions s'opéraient en vertu d'une manière d'automatisme.

Il s'assit, me tournant le dos, face à la mer : sa main très large de paume se terminait par des doigts effilés, prodigieusement : ces doigts anormaux se complétaient d'ongles en aiguille et il les tenait écartés : telle la fourche d'un trident.

Une manœuvre savante me le fit voir de profil et je découvris que ses paupières restaient *toujours* ouvertes *sans un clignement* tandis qu'une espèce de taie semblable à celle des nyctolopes modérait l'intensité du regard.

Quel pouvait être cet étrange compagnon, étrange pour moi du moins ?

J'interrogeai les stewards ; tout ce que j'en obtins fut qu'il figurait sur le registre du bord sous le nom de George Harris, cabine 64, sans désignation de profession. de nationalité ou de provenance.

J'enquettai auprès du magasinier, espérant tirer quelques renseignements de l'examen des bagages; le n° 64 n'en avait pas!

« Voilà un bon homme », pensai-je, « qui ne semble guère se soucier d'être connu.

« Aurait-il eu dans son existence des incidents lui recommandant la prudence ?

« Il faut que j'en aie le cœur net ».

Un seul moyen me restait d'assouvir ma curiosité : faire la connaissance de l'homme aux doigts pointus.

Ce ne fut point chose facile ; il ne parut pas aux repas et, durant les trois premiers jours de la traversée, resta nuit et jour, sur le pont, ne liant partie avec personne, tantôt agité et précipitant sa marche de chéiroptère, tantôt rigidifié à l'arrière du bâtiment, l'œil fixe et pointant vers l'horizon ses mains bizarres.

Oh! ces mains! elles me hantaient, m'obsédaient, car, voyez-vous, la main c'est l'homme même. Elle le résume et le révèle. Elle le trahit aussi : on voile son regard, on immobilise sa bouche, ses narines, tous ses traits et derrière le masque impassible, caractère et pensée restent impénétrables. Mais la main, on l'oublie! et puis comment la dissimuler toujours ? Elle pend le long de la chaise ou tapote le vêtement; elle agit, elle se meut, elle s'étale, elle parle! Alors l'individu se révèle, avec sa matérialité ou son idéalisme, la brutalité de ses appétits ou la délicatesse de sa pensée, ses penchants, ses goûts, ses aptitudes, son atavisme. Il se découvre paresseux ou avide d'action, réfléchi ou intuitif, avaricieux ou libéral, chaste ou sensuel, énergique ou faible, dissimulé ou loyal, artisan ou artiste.

Et tout cela, c'est la main qui le proclame avec évidence et éloquence par sa structure, par la forme de sa paume, de ses doigts, de ses phalanges, de ses ongles, par sa dureté, sa mollesse, sa rugosité, sa douceur, sa mimique, son harmonie.

Il est des mains harmonieuses comme un temple grec, des mains dignes d'un Botticelli ou d'un Leonardo. La perfection de la nature s'y condense et Dieu se plut à les modeler! Douillettes, minces et souples, effilées et sans nœuds, elles pyramident vers l'idéalité du monde extérieur : leur couleur est celle d'une très vieille cire qu'iriseraient les veines d'un sang pur.

Elles communient intimement avec les forces obscures de la nature; conductrices merveilleuses des fluides vitaux, elles puisent au plus profond de la substance universelle et pénètrent parfois jusqu'aux limites de l'au delà : dans l'obscurité une phosphorescence parfois les auréole.

Il est des mains violentes et tourmentées, âpres et rudes. On les dirait sans doigts tant la paume prédomine : d'innombrables nodosités les bossellent; toutes leurs lignes se ramènent au carré. En guise de pouce elles ont une espèce de pince et ne semblent créées que pour broyer.

Forteresses brutales et répulsives de la matérialité, isolées au sein de l'égoïsme, fermées à l'appel du dehors, taillées en plein cœur de chêne par un gnome maléficieux, ces mains perverses ignorent bonté et beauté.

Et, entre ces deux pôles, ces deux « cathodes », l'un positif et l'autre négatif, évolue une variété infinie de combinaisons aux rythmes innombrables, reflétant avec une valeur propre les variations de l'âme humaine.

La main exerce sur moi une attraction singulière. Jamais je ne l'ai trouvée menteuse et j'ai aimé des mains, éperdûment!

Leur souvenir persiste au plus profond de mon cœur alors que déjà se sont imprécisés les traits de leurs maîtresses.

Et si je conte tout cela c'est pour que l'on comprenne le malaise où me plongea la main de George Harris.

Jamais plus absolu contraste n'éclata dans une individualité : deux mondes se combattaient en lui et à armes si parfaitement égales qu'aucun ne devait prédominer : matérialité, disait la paume : idéalité supérieure, répondaient les doigts.

De ce dualisme résultait sans doute la « neutralité » apparente de mon sujet mais qui pouvait m'assurer du constant équilibre de sa balance « animique » et, en cas de victoire de l'une de ces deux constituantes, quels prodigieux désordres pouvaient bien subvenir ?

Je construisais hypothèses sur hypothèses et ne pouvais malgré tout me décider à aborder mon singulier compagnon quand, une nuit, je fus réveillé par un bruit sourd entrecoupé de marmonnements. Ce bruit partait de la cabine accotée à la mienne ; je prêtai l'oreille : on eut dit les vibrations d'un diapason très bas. Quant aux paroles qui les ponctuaient ce n'étaient que des interjections monosyllabiques ; des « oh ! oh ! », des « ah ! ah ! », mais proférées sur un ton si douloureux qu'une angoisse me pénétra.

Sans trop réfléchir je m'élançai dans le couloir, arrivai devant la cabine d'où s'exhalait toujours le bruit et j'allais ouvrir lorsqu'aux rayons de la lampe électrique j'aperçus sur la porte le n° 64 ; c'était la cabine de George Harris.

Presque furieusement je tournai le bouton : le bruit s'éteignit aussitôt et je ne vis rien que George Harris étendu face à la paroi et paraissant dormir profondément.

A ma si brusque apparition il se leva en sursaut. Par bonheur j'eus assez de présence d'esprit pour m'excuser malgré mon trouble et dire que l'ayant entendu gémir et le supposant malade, j'étais venu lui offrir assistance.

Il me remercia dans les meilleurs termes et s'étonna seulement d'avoir rêvé haut, car, ajouta-t-il, « je me porte fort bien et mon sommeil est d'ordinaire silencieux. »

Je regagnai ma couchette : avais-je eu une hallucination de l'ouïe ? Non certes. D'ailleurs le bruit était intense malgré sa gravité et tous mes voisins devaient l'avoir entendu.

Dès le matin je m'informai, aucun tapage insolite n'avait troublé le repos des passagers.....

Comme je montais sur le pont, j'y trouvai Harris ; il vint à ma rencontre et, de nouveau, me remercia.

Nous causâmes et rien ne me frappa dans mon interlocuteur sinon une science prodigieuse de toutes choses et, par instants, une sorte d'absence : on l'eut dit subitement attentif à des faits externes ou à une pensée profonde; la taie de son œil se fermait alors jusqu'à l'obturer presque complètement et sa main, oh, cette main! dardait, horizontale.

A partir de ce moment Harris et moi ne nous quittâmes guère.

La traversée se continuait admirable, et trois jours seulement nous séparaient de San Francisco, quand une seconde fois, j'entendis dans la cabine d'Harris le bruit qui m'avait si fort émotionné.

Instruit par l'expérience, je n'eus garde de me déranger; je passai la tête par le hublot, et respirai à longs traits l'air marin ; le bruit continuait. Je brisai sous mon nez une ampoule de nitrite d'amyle ; le bruit continuait... alors, n'y tenant plus, j'écrivis sur mon carnet l'heure où le bruit s'était produit et, demi-vêtu, je m'élançai jusqu'au troisième pont; le bruit m'y poursuivit, mais bientôt il décrut, et, sur une chaise longue, je m'endormis.

Lorsque je m'éveillais, Harris était devant moi.

« Gageons que vous avez mal dormi », me dit-il d'une voix basse et bizarre; puis plus bas encore : « Heureux ceux qui veillent quand les autres dorment, qui entendent quand ils sont sourds, qui voient quand ils sont aveugles ».

Et là-dessus il me quitta brusquement.

« Au diable l'animal! « m'écriai-je » il me fait faire une traversée abominable et me voilà tout courbaturé ».

Une bonne douche remit quelque ordre dans mes esprits. Je me promis d'éviter Harris et ma cabine jusqu'au débarquement.

Mais j'eus beau vouloir me distraire, une hantise était entrée en moi et n'en devait plus sortir.

Je me surprenais à tressaillir aux moindres bruits, à ne plus tenir en place, à désirer la terre avec une inexplicable obstination. Tout cela parce que le hasard avait placé sur ma route une espèce d'halluciné, un malade dont la contagion me gagnait.

J'étais furieux et maudissais ma curiosité ; peine inutile; tout me poussait vers Harris.

Presque inconsciemment je finis par le joindre à l'extrémité du gaillard d'avant. Le dos tourné à la mer, les bras croisés, il regardait l'ensemble du navire, dont la masse puissante s'étendait devant nous, pleine de raccourcis, creusée de trous d'ombre, haletant par ses trois cheminées et le ronflement de ses hélices, aspirant par mille évents la brise venue du large.

« On dirait d'une créature vivante, » m'écriai-je.

« Et c'en est une », répondit Harris.

« Tout vit ici-bas, d'une vie plus ou moins obscure, mais tout vit : tout sent aussi, tout s'exprime. Le vaisseau souffre en ce moment... et je l'écoute se plaindre... *il a peur* !

— Peur ? et je regardai Harris me demandant s'il devenait fou.

— Oui, *peur*, reprit-il, tranquillement. N'avez-vous pas entendu ses voix, ses ais gémir, ses jointures craquer, une plainte continuelle monter de ses flancs ? pourtant la mer est calme, le vent dort ! Mais la *White Star sait* qu'elle va mourir.

— Vous êtes gai, essayai-je de plaisanter.

— La gaîté, c'est la folie des ignorants, répliqua Harris, mieux vaut méditer et savoir. Et moi *je sais* que notre bateau *doit* mourir... et qu'il mourra avant notre arrivée à San Francisco.

— Avant notre arrivée ! !

— Avant ! Et de cette foule qui le peuple, de cette ville flottante d'un millier d'âmes, que survivra-t-il ?

Puis, sans me laisser le temps de réagir contre un vent de stupeur, il continua, montrant un point à l'horizon : « Hier un steamer a quitté Vancouver ; il fait route sur Hong-Kong, mais par peur des glaces, au lieu de suivre sa route normale, il descend un peu au-dessous pour venir joindre la route de San Francisco-Hong-Kong... il la coupera demain soir... et nous avec !

— Et à quelle heure ? trouvai-je la force de balbutier en manière d'ironie ?

— A 12 h. 40 minutes du matin, répondit froidement Harris et il me quitta.

*
* *

Il n'y avait plus à douter. Harris était fou et cette constatation me soulagea d'abord, fou à lier : il venait de se déclancher et le hasard me permettait de surprendre une des crises que, d'après sa main, je prévoyais possible.

Par crainte d'un accès plus aigu le poussant à quelque extrémité fâcheuse, je résolus de le surveiller étroitement.

Moyen déplorable pour me débarrasser moi-même de l'obsession envahissante !

Je la sentais monter, s'étendre, gagner les moindres replis de mon être, et, par malheur l'uniformité de la vie du bord n'est guère de nature à modifier les idées fixes.

De toute la journée cependant Harris ne me reparla plus de rien ; il paraissait tranquille, indifférent.

Avec la nuit, mon malaise augmenta.

Après le dîner, voulant m'y arracher, je m'installai devant une table de poker où l'on jouait un jeu d'enfer compliqué de cocktails incendiaires.

Le jeu a cela d'admirable qu'il absorbe jusqu'à l'hébétitude ; quelques vigoureuses relances eurent vite fait de me pénétrer de l'âme des cartes. Des piles de guinées s'entassèrent devant moi puis elles fondirent et la débacle s'annonça.

« Si vous perdez, payez avec vos lettres de change et non en numéraire », me glissa une voix, durant une pause, « ils ne les toucheront jamais. »

Peste du conseilleur et de son conseil! Le mirage des brelans et des floschs s'évanouit; la hantise me reprit sous sa griffe, je liquidai ma situation et sortis.

— Pourquoi m'avoir troublé et harcelé de vos chimères? criai-je à Harris qui me suivait pas à pas.

— Parce que vous avez autre chose à faire qu'à tenter le hasard.

— C'est-à-dire?

— Utilisez la certitude. Vingt-quatre heures vous restent.

— Vous divaguez!

— Celui qui sait *trop tôt* divague toujours! je vous demande seulement de me croire. Vous me croirez d'ailleurs, car vous le devez.

— Je le dois?

— Oui, et vous le sentez bien, malgré votre résistance.

— Mais vous, vous, si vous êtes *sûr* pourquoi laissez-vous s'accomplir cette abomination? Un mot au commandant, un coup de barre et le danger disparaît.

— Le commandant *n'a rien de ceux qui comprennent ces choses*. Il me rira au nez.

— Les passagers...

— Les passagers aussi!

— Il est pourtant horrible de voir s'engloutir de la sorte un véritable village, des gens pleins de vie...

— Vous jugez donc la vie si enviable?

— Oui, car du moins elle est une évolution nécessaire et ceux qui ne l'accomplissent pas retardent ou compromettent peut-être leurs destinées futures.

Bien que dans l'ombre, je sentis sur moi l'intensité du regard d'Harris.

Au bout d'un long silence, il reprit d'une voix lointaine : « Il y a en vous des lueurs de vérité... Sauver la *White Star*?... il se pourraît... si l'autre comprend! »

Et, sans plus insister, il descendit.

Au même instant la cloche de veille sonna le quart d'onze heures et une honte me vint de cet entretien.

« Je suis plus fou que lui. J'aurais dû l'arrêter dès le début, mettre fin une fois pour toutes à cette ridicule comédie, car, ou il est malade, ou il se gausse de moi. De toute façon il faut me secouer, me reprendre.

Pour commencer je vais aller coucher dans ma cabine ».

Dans un sursaut de volonté je m'élançai vers l'escalier; mon pied heurta un objet dur : je le ramassai. C'était la montre d'Harris.

« Belle occasion d'affirmer ma résolution » pensai-je. « Je vais la lui rendre; il doit me croire hypnotisé; mon air lui prouvera le contraire » et, sifflant un motif qui n'existe pas, je m'en fus au n° 64.

Je frappai, personne ne répondit. Je tournai le bouton pour déposer à tout le moins la montre, la porte était fermée intérieurement.

« Bon, il ne veut pas qu'on le dérange, à son aise. »

Cet effort m'avait ragaillardi. Je me couchai d'une traite, m'assoupis et passai une nuit assez tranquille sans qu'aucun bruit suspect ne me vînt contrarier. Il me sembla même qu'un silence particulier régna chez mon voisin.

Une brume fine marqua le dernier jour de notre traversée; il faisaii presque froid et les manteaux apparurent.

Morne depuis trois ou quatre jours, le pont recouvra subitement sa gaîté de l'embarquement : la joie d'approcher délia les langues. des jeux s'organisèrent.

Dans l'après-midi la gaîté devint impatience : chacun se mit à ses paquets et comme, par précaution, le capitaine, se défiant de la brume, avait fait ralentir la marche du navire, un mécontentement courut : les figures se renfrognèrent.

Pour moi, il n'était plus question des belles résolutions de la veille ni de l'entrain manifesté au réveil ! Les yeux rivés sur la mer, je ne pouvais les aétacher des bandes de brouillards qui, fantomatiques, frôlaient la surface des flots, montaient et descendaient, s'amincissaient, puis s'épaississaient, semblant s'appliquer à dissimuler un mystère !

Et ce mystère, mon imagination surchauffée ne le devinait que trop bien ; il courait vers nous et nous courions sur lui, chaque tour d'hélice était une fuite vers la mort !...

Quand le jour s'éteignit derrière les draperies funèbres, j'éprouvais cette sensation de strangulation que doivent ressentir les condamnés lorsque l'aumônier paraît porteur du crucifix. La salive sécha dans ma bouche : il me sembla qu'un poids tombait sur mon cœur et ralentissait ses pulsations.

Ma raison, pourtant, se défendit encore : « Démence, démence pure ! » m'écriai-je à voix haute, « comment d'ailleurs Harris saurait-il ? »

Alors seulement je me souvins que depuis le matin Harris n'avait pas paru, mais je n'eus point à m'en inquiéter car, à peine son nom prononcé, je le vis se diriger de mon côté.

Il paraissait fatigué horriblement et — prestige de ma pensée troublée — vieilli de dix années.

Il s'accouda près de moi sur le bastingage.

— Ecoutez-*les* manger, et boire, et parler, et rire ! Quelle misère ! dans cinq heures, lamentables loques, *ils* descendront convulsés sous la mer impassible !

— Encore ! hurlai-je presque en lui saisissant brutalement la main, cette main que je n'avais pas « osé » toucher jusqu'ici.

— Plus que jamais, car cette fois *rien* ne les peut sauver, et sans effort il se dégagea de mon étreinte.

— Vous dites eux, vous pensez donc vous sauver, *vous* ?

— Oui et vous avec moi.

— Moi et pourquoi moi ?

— Parce que vous *en savez assez*.

— Et si je refuse de vous croire?

— Vous ne le pouvez pas.

— Je ne le peux pas ?

— Absolument pas : nos destinées sont unies... pour le moment... à minuit je vous attends à l'arrière au-dessus de la roue de fortune: prenez dans votre ceinture ce que vous avez de précieux. Nous aviserons.

Ce fut la fin! Ma pensée chavira et je me sentis le jouet d'une force contre laquelle je me brisais.

Peu à peu le silence se fit sur le paquebot : un à un les feux s'éteignirent et je restai là, haletant, en proie à tout l'effroi d'un cauchemar lucide. Une frénésie me venait de courir aux cabines, de secouer ces misérables endormis, de leur crier : mais « levez-vous donc, vous allez mourir! Fuyez, changez de route » et, aussitôt, m'apparaissait l'inutilité de l'acte, l'intervention des médecins, l'internement, la mort fatale !

Oh ! Harris avait raison : il n'y avait rien, rien à faire! Chaque tintement de la cloche de quart résonnait comme un glas et, très distinctement, j'entendais maintenant le vapeur lui répondre par des râles : il frissonnait. Une formidable terreur se dégageait des ténèbres.

Mécaniquement je fis ce qu'Harris commandait.

Minuit me trouva à l'arrière. Harris y était déjà. En silence il assembla méthodiquement cinq ou six bouées et immobile, attendit.

Ai-je vécu les minutes qui suivirent? je ne sais. Toute action me paraissait impossible. Je voyais seulement, oui, *je voyais* voler sur nous le vaisseau fantôme, je distinguais sa forme, ses mâts, ses cheminées. Tout à coup la voix d'Harris dicta : « C'est l'instant : je jette les bouées, nous sauterons aussitôt après... »

Le sillage écumant se troua d'une triple chute et le froid de l'eau étouffa dans ma gorge un cri. Par bonheur, la main puissante d'Harris me soutenait : nous atteignîmes les bouées.

Et je me hissai à peine qu'un craquement terrible bouleversa la nuit. Des flots une clameur furieuse monta : des hurlements surhumains déchirèrent l'ombre... mais ce ne fut que la durée d'un éclair et, sur l'abîme, le silence se referma.

*
* *

Recueilli par une baleinière du navire abordeur qui, fortement avarié lui-même, avait dû rallier San Francisco, je fus pendant quelques jours en proie au délire.

Des soins dévoués dont le souvenir persiste encore finirent par me remettre sur pieds.

J'appris la perte totale de la *White Star* littéralement coupée en deux et coulée à pic; mon sauvetage et celui d'Harris, enfin la disparition de ce dernier, survenue le jour même de son débarquement.

Quand le commandant du *Sigurd*, cause du sinistre, me vit rétabli et calme, il me supplia de lui conter les derniers moments de la *White Star*.

Je lui devais deux fois la vie, car, au cours de ma maladie, il m'avait témoigné un intérêt de toutes les secondes.

Mais tant de particularités anormales entouraient la catastrophe, que je lui en fis un récit assez vague.

Il me dit alors : « Une chose me paraît absolument impossible dans votre aventure. Etant donnée la soudaineté de l'abordage et la disparition instantanée de la *White Star*, comment avez-vous eu le temps de réunir soigneusement six bouées? Comment se fait-il de plus qu'on vous ait trouvé aussi loin, relativement, du point de la rencontre ?

— Parce que je m'y attendais.

Cette phrase lâchée presque inconsciemment, j'en mesurai de suite la gravité... ou le ridicule !

A mon grand étonnement, le commandant répliqua : « Cela ne m'étonne pas », et il ajouta : « Je vous supplie de ne rien me cacher, car j'aurai peut-être moi-même à vous confier des détails intéressants. Quelles qu'elles soient, vos confidences ne me surprendront pas. »

Après tout, pourquoi ne point avouer en pleine franchise? Sans omission je contai au commandant ma rencontre avec George Harris, le malaise causé par les singularités de sa personne, nos entretiens, mes luttes, les derniers instants de l'infortuné paquebot.

A plusieurs reprises il m'arrêta, me pria de bien préciser et hochant la tête, murmura : « oui, c'est bien cela. »

Lorsque j'eus fini il me dit : « Mon attitude paraît vous surprendre et à bon droit, mais vous allez voir que mon histoire se rattache étrangement à la vôtre.

— J'avais quitté Vancouver et filais sur Hong-Kong en route normale, lorsque l'apparition de quelques icebergs et la baisse très accentuée du thermomètre me décidèrent à gagner, plus au Sud, la route libre de glaces de San Francisco. Ceci se passait trois jours avant la nuit fatale, notez-le bien. Le soir même, comme je venais de donner la route à l'officier de quart, j'eus la sensation très nette que quelqu'un se penchait sur mon épaule, et lisait le point fixé encore devant moi. Ce ne fut qu'un éclair, mais cela me troubla. Je n'eus pas de peine néanmoins à secouer cette impression pénible, et deux jours s'écoulèrent sans incidents. Nous arrivons ainsi à la nuit qui précéda la catastrophe.

Le quart d'onze heures venait de sonner. Attardé sur la passerelle; je me préparais à gagner ma cabine, lorsqu'avec surprise je cons-

tatai en passant devant la chambre de veille, que l'homme de barre n'était pas seul. De l'autre côté de la roue du gouvernail, un second timonier, inconnu de moi, se tenait et, chose plus bizarre encore, semblait faire des efforts désespérés pour contrarier les mouvements de son partenaire. J'entrai : le singulier barreur disparut et je ne vis rien qu'un matelot de mon équipage impassible et attentif.

Après cela, toute possibilité de dormir m'échappa. A plusieurs reprises je m'approchai furtivement de la chambre de veille, espérant surprendre le passager non porté au rôle... Peine perdue.

Le jour allait paraître. Je montai sur la seconde passerelle et, devant l'astrolabe je *vis*, mais là, *positivement*, je *vis* celui que je cherchais. Aucun de ses traits ne m'échappa. Il tenait ses mains étendues sur la boussole et, sous ses doigts, ses doigts pointus — oh ! prodigieusement ! — l'aiguille magnétique bondissait, affolée. Soudain ses yeux sans paupières m'enveloppèrent d'une flamme, et j'entendis... j'entends toujours !... « Cinq degrés au Nord ». Puis plus rien ! J'étais seul sur la passerelle.

J'ai passé une des pires journées de mon existence. Je suis par tempérament un sceptique ; je n'accepte et je ne repousse aucun fait sans examen. Par malheur je ne pouvais pas contrôler celui là ; il est d'ailleurs connu ; la science, qui admet peu le doute, l'a catalogué : j'avais été victime d'une hallucination. Néanmoins, sa précision me bouleversait : hallucination de la vue, et hallucination de l'ouïe ? car les paroles : « Cinq degrés au Nord » tintaient à mes oreilles inflexibles ainsi qu'un ordre. Et, *cinq degrés me remettaient exactement dans la route normale Vancouver-Hong-Kong*.

Plus de vingt fois j'ai été sur le point d'écouter l'avis anonyme. A huit heures, vous m'entendez, à huit heures je suis monté pour faire changer la route... Que ne l'ai-je fait !... à la dernière seconde une pudeur maudite me ferma la bouche !..,

Vous savez le reste ?

Mais jugez de ma stupeur quand dans l'un des deux survivants de la catastrophe, dans l'un des deux naufragés, je reconnus l'étrange visiteur qui, à mon bord, m'avait crié : « cinq degrés au Nord ! »

J'ai fait enfermer George Harris ; on a gardé sa cabine et pourtant, débarqués à San Francisco, nous ne l'avons plus retrouvé ? »

Le commandant se tut.

Il avait raison : « Nos deux histoires n'en faisaient qu'une ! »

La tête dans les mains, nous gardâmes le silence.

Je le rompis le premier par une phrase d'Harris : « Celui qui sait trop tôt, divague toujours ! »

— Oui, répondit le commandant, et nous qui savons maintenant, nous serions traités de fous si nous rapportions ces choses. Le mieux est de n'en pas parler !

Et nous n'en avons parlé à personne.

George Vayssié.

Mouvement des Etudes Révolutionnaires en 1901

M. Aulard et son œuvre : A. Aulard, *Histoire politique de la Révolution française* (1789-1804). 1 vol. in-8°, 806 p. Paris. (Colin.) — Frantz Funck-Brentano, *L'Affaire du Collier*. 1 vol. in-12, 356 p., 12 grav. Paris. (Hachette.) — L. Madelin, *Fouché* (1759-1820). 2 vol. in-8°. Paris. (Plon.) — Lévy-Schneider, *Le Conventionnel Jeanbon Saint-André* (1749-1813). 2 vol. in-8°. Paris. (Alcan.) — P. Mautouchet, *Le Conventionnel Philippeaux*. 1 vol. in-8°, 408 p. Paris. (Bellais.) — Edm. Seligmann, *La Justice en France pendant la Révolution* (1789-1792). 1 vol. in-8°, 600 p. Paris. (Plon.) — G. Le Poittevin, *La liberté de la Presse depuis la Révolution* (1789-1815). 1 vol. in-12, 330 p. Paris (Rousseau.) — G. Lavalley, *Etudes sur la Presse en Normandie*, 1 vol. in-8°, 169 p. Paris. (Picard.) — Léonce Pingaud, *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons* (1797-1844). 1 vol. in-8°, 452 p., part. Paris. (Plon.)

Si l'on feuillette chaque semaine le précieux recueil qu'est la *Bibliographie de la France* et si l'on consulte chaque année les procès-verbaux du congrès des Sociétés savantes, on constate que de jour en jour les études, les recherches et les publications de documents sur la Révolution se font plus nombreuses, plus fréquentes, plus étendues et, il faut le dire aussi, plus sérieuses.

Si l'on consulte de même les recueils où s'inscrivent les sujets de thèses ou de mémoires exigés pour les divers examens des Facultés des Lettres ou de Droit, on rencontre de plus en plus fréquemment aussi des sujets tirés de la période révolutionnaire.

Des causes multiples expliquent ce fait.

Depuis que des fêtes officielles, telles que celles des 5 et 6 mai 1889 et du 22 septembre 1899 ont été célébrées, depuis que le 14 juillet est devenu une fête nationale et qu'officiellement la troisième République s'est rattachée à la Révolution, l'attention des chercheurs, grands et petits, celle des érudits comme celle des fureteurs s'est tournée vers cette période. La polémique même ne fut pas étrangère à cette curiosité. C'est l'époque où les passions de tout genre, les nobles comme les basses, dédaignant Thiers et Louis Blanc — Michelet n'ayant jamais été très en faveur — délaissèrent les livres de seconde main, s'abreuvèrent aux sources, partout, jusque dans les moindres villages, abondantes et copieuses. Sous la poussée de cette ardeur de recherches, les archivistes se firent plus diligents à inventorier leurs dépôts et les inventaires-sommaires des archives départementales pour l'époque révolutionnaire vinrent faciliter le travail des érudits.

Bientôt des sanctions plus élevées furent données au goût qui se manifestait : la ville de Paris et l'Etat créèrent en Sorbonne une chaire d'Histoire de la Révolution française ; d'autres villes de province imitèrent cet exemple ; dans les questionnaires proposés par les comités des travaux historiques aux congrès des Sociétés savantes, les questions sur les différentes périodes et les diverses institutions révolutionnaires prirent place.

L'effort était fait : la Révolution sortait du domaine de la politique pour entrer dans l'histoire ; restait à lui appliquer les rigoureuses et sérieuses méthodes de la critique historique.

Ce fut le fait de l'enseignement et parmi, tous les enseignements, de celui de M. Aulard.

Appuyé sur la vaillante *Revue de la Révolution française*, organe d'une société destinée à publier ses textes et à étudier cette grande époque, M. Aulard fit de cette Révolution une étude méthodique et minutieuse. Il préluda dans cette voie par deux livres qui obtinrent le plus vif succès sur *l'Eloquence parlementaire pendant la Révolution*. Depuis il n'a cessé de publier : ce sont ses *Etudes et Leçons sur la Révolution française*, puis *le Culte de la Raison et le culte de l'Etre Suprême*, le volumineux *Recueil des actes du Comité de Salut public* et la *Société des Jacobins*, sans compter de nombreux articles dans la *Justice* sous le pseudonyme de *Santhonax.*

Autour de son enseignement, il a groupé des étudiants dont quelques-uns sont devenus des maîtres, qui tous ont produit ou vont produire des œuvres pleines d'intérêt et dignes de remarque.

Aujourd'hui, il couronne sa tâche en nous donnant la première histoire synthétique de la Révolution, car le pamphlet de Taine, œuvre de critique inconsciente, aux sources troubles et diverses, ne peut être considéré comme une histoire.

On ne peut pas songer à faire l'analyse de l'histoire de M. Aulard : il suffit d'en indiquer le plan.

Ce n'est pas toute l'histoire de la Révolution que M. Aulard a voulu écrire ; ce n'en est qu'une partie qu'il a entendu traiter. Il a « raconté l'histoire politique de la Révolution au point de vue des origines et du développement de la démocratie et de la république ».

A l'origine de la Révolution, dépassant de beaucoup, par leur portée et l'universalité des principes qu'elle proclamait, les événements contemporains et immédiatement subséquents, se place la *Déclaration des droits de l'homme.* Sa rédaction fut l'effet d'une prescience plutôt que d'une conscience réelle du but à atteindre immédiatement.

Le peuple de France ayant pour la première fois un texte écrit de ses devoirs et de ses droits, l'étudia et en tira les conséquences logiques, qu'avec une volonté parfois obscure, il s'efforça de réaliser.

Or, la déclaration posait deux principes : l'égalité des droits et la souveraineté nationale. « Au lieu de la démocratie, les hommes de 1789 établirent un régime censitaire (M. Aulard l'appelle « bourgeois » par opposition à « démocratique »). Au lieu de la République, ils organisèrent une monarchie limitée. » Pourquoi ? C'est qu'au début, malgré les termes d'une phraséologie à laquelle on s'est trop souvent laissé prendre, personne n'était républicain.

La formation du parti démocratique ne date que de 1790 ; il naît timidement dans certains milieux, le féminisme ne fut pas étranger à son développement (journal et salon de Mme Robert), les sociétés populaires dont les femmes faisaient partie le favorisèrent : la fuite

de Varennes l'accentua. Les idées démocratiques, après avoir cheminé sourdement, éclatèrent soudain, lorsque l'interrègne qui marqua cette fuite eut démontré l'inutilité de la fonction royale; un mouvement très significatif se produisit en province et eut son contre-coup à Paris dans la manifestation du Champ de Mars. La Constituante monarchiste restaura le pouvoir royal, bientôt battu en brèche par les idées républicaines; la Législative eut le même esprit que sa devancière; de même aussi les municipalités précisèrent le programme démocratique, les fédérés, — fédérés brestois, fédérés marseillais — qui s'inspirent d'elles, entraînèrent les Jacobins encore indécis; le 10 août fut un mouvement populaire contre la royauté que l'Assemblée ne sanctionna que lorsqu'elle sentit qu'agir en sens contraire, serait avoir toute la France contre soi et c'est, sans grand éclat, par conséquent sans enthousiasme ni passion, que la République fut proclamée.

« Nous ne sommes pas de ceux, écrit M. Aulard qui font tenir toute l'histoire dans la psychologie de quelques individus célèbres. Il ne nous semble pas que l'humanité civilisée ait été conduite au progrès par un petit nombre de héros. En tout cas, dans la France nouvelle, issue du mouvement de 1789, nous croyons voir que l'évolution s'opéra par des groupements spontanément organisés, groupes communaux, groupes nationaux et non par tel ou tel Français. » C'est dans la démonstration de cette idée nouvelle, contraire à toute l'histoire antérieurement écrite de la Révolution, qu'on voit toute l'excellence, toute la précision et toute la conscience de la méthode de M. Aulard.

La seconde partie est non moins neuve que la première.

Le sentiment du danger couru par la France, une peur patriotique permettent d'établir le gouvernement démocratique qui, exagéré, devient le gouvernement révolutionnaire, et celui-ci, lui-même, dégénère en terreur.

Le danger disparu, la république bourgeoise reparaît, mais du passé est resté le principe de la souveraineté du peuple, appliqué au profit d'un homme victorieux, par la République plébiscitaire aboutissant à l'Empire qui, suivant la propre expression de Napoléon, a terminé la Révolution.

Non pas qu'il l'achève, mais il marque un arrêt d'abord, une marche rétrograde ensuite, car ainsi que le dit très bien l'auteur : « La Révolution française, c'est comme un idéal politique et social, un idéal rationnel que les Français ont réalisé partiellement et que, depuis, des historiens ont essayé de confondre soit avec l'application, souvent incohérente, qui en fut faite, soit avec les événements provoqués par les ennemis mêmes de cet idéal en vue de l'abolir ou de le voiler. » Cet idéal n'étant pas atteint, se poursuit encore; c'est pourquoi, dans un sens, le mot de Napoléon est inexact.

Telle est l'économie générale de ce livre qui, à peine paru, a été fort combattu, qui le sera encore plus dans l'avenir, mais qui restera

comme un monument qu'on pourra amender, modifier dans ses détails, mais qui est bâti trop solidement pour qu'on le puisse détruire.

Ecrit avec calme, avec une froideur voulue, il n'en est pas moins très chaud pour la Révolution, quoiqu'impartial.

Si l'histoire des origines et du développement de la démocratie et de la République est tout à fait neuve par sa démonstration, il y a dans le domaine des faits et dans celui des institutions des études entièrement originales et qui sont — dans leurs lignes essentielles — définitives : tels sont les chapitres sur le gouvernement révolutionnaire, sur les comités, sur la politique religieuse et la séparation, puis l'union de l'Eglise et de l'Etat.

*
* *

Parmi les causes qu'on s'est plu à découvrir à la Révolution, on met en première ligne *l'affaire du Collier*, qui, discréditant un cardinal, presqu'un prince du sang, un Rohan, mettait à nu les faiblesses de la haute aristocratie, compromettait la Reine et laissait la porte ouverte à tous les mépris, comme à toutes les insolences. Aussi le livre de M. Frantz Funck-Brentano trouve-t-il tout naturellement sa place dans une revue des ouvrages publiés sur la Révolution.

Après tant d'autres, après Beugnot surtout, aidé des documents que son investigation personnelle lui a fait découvrir et de ceux que lui a signalés M. A. Bégis, M. Funck-Brentano s'est attaché à nous conter cette histoire. Il l'a fait avec chaleur, avec couleur et avec un souci du pittoresque qui rajeunit le sujet.

L'auteur a eu raison de ne pas supposer l'histoire connue ; après avoir discuté les sources auxquelles il a puisé, en historien, il pose les personnages du drame en traits vifs, nets, avec çà et là des rehauts de couleur ; il fait leur psychologie, nécessaire pour bien comprendre la suite des événements. Puis, c'est le récit en petits chapitres courts, haletants pour ainsi dire, de l'inconcevable hardiesse de Jeanne de Valois, de sa haute habileté à circonscrire le cardinal de Rohan, de l'entrée en scène de Cagliostro, de la baronne d'Oliva, puis la fable extravagante, reposant toutefois sur le fond de vérité de l'amour de Marie-Antoinette pour les bijoux, fable acceptée par le faible et trop crédule cardinal, que la reine se réconcilierait avec lui, moyennant l'achat du collier, remboursable par annuités, la scène du bosquet, enfin la catastrophe, et le jugement du Parlement, mettant Rohan hors de cour, mais égratignant la Reine.

Sur le cardinal de Rohan, M. Frantz Funck-Brentano me paraît avoir tout à fait raison en l'innocentant de noirs calculs et — son intelligence dût-elle en être diminuée — en le montrant victime inconsciente de tant de roueries et, prélat d'ancien régime, trop porté à croire à Cagliostro et à la magie. Quant à Marie-Antoinette, il la juge dans cette phrase : « La femme ...aurait dû comprendre que son

cœur n'avait pas le droit d'aimer et que sa bouche n'avait pas le droit de rire. Elle ne le comprit pas et fut guillotinée. »

* * *

De la préface, nous passons à la Révolution même par les monographies qui ont été consacrées à certaines des personnalités qui ont marqué à cette époque.

Voici d'abord la volumineuse contribution de M. Madelin à l'histoire de *Fouché*. Certes, ce n'est ni l'unité de plan, ni celle des fonctions, ni la rigidité des principes politiques qui dominent dans la vie de cet homme qui a été mêlé à tous les événements de l'histoire de son temps et a servi tous les gouvernements : tour à tour représentant du peuple, membre des comités, commissaire de la Convention dans six départements, agent de la révolution de Thermidor, président du club des Jacobins, conseiller de Babeuf, agent de Barras, ambassadeur du Directoire en Italie et en Hollande, ministre de la police générale de la République, puis ministre et conseiller de Bonaparte et de Napoléon, gouverneur de l'Illyrie, arbitre des partis aux Cent Jours et ministre de Louis XVIII, enfin mourant tristement en exil, dans la douleur de ne plus rien être et l'impuissance de jouer un rôle.

Pour éclairer cette figure que successivement tant d'historiens ont souffletée, pour raconter cette vie obscure, parce qu'elle a été fort mouvementée et mêlée à tant de drames, M. Madelin. pendant de longues années, a fouillé les archives, compulsé les dossiers, lu les mémoires, les pamphlets, les journaux, a mis en œuvre tous les moyens d'investigation et finalement écrit, dans la joie, car son œuvre est alerte, un livre vivant et, faut-il le dire, en somme sympathique à celui qui ne fut pas le prêtre défroqué que l'on a dit, et qui fit preuve, dans sa vie de famille, comme parfois dans sa vie politique, de qualités morales qu'on lui a déniées.

Voici sa conclusion : « La postérité, jusqu'ici du moins, le jugea sévèrement... Elle fut injuste ; de grands crimes avaient été commis, mais des actes de réparation étaient venus, en partie, les compenser et les couvrir. Sous le Consulat, sous l'Empire, il avait rendu de grands services, tantôt à l'ordre, tantôt à la liberté, toujours à la patrie ; il avait sauvé des vies, s'était souvent montré bienveillant et obligeant, et non sans mérite, car il ne croyait pas à la reconnaissance .., L'histoire lui fut cruelle... Il était né médiocrement honnête, d'un esprit trop avisé pour un sens moral trop faible. Une crise sans précédent, qui soudain mit à l'épreuve des consciences plus probes et les fit dévier, vint tirer ce modeste professeur ecclésiastique de sa classe et son laboratoire, en fit un politicien sans foi, un ambitieux sans frein, un intrigant sans vergogne ; reconnaissons qu'elle en fit aussi un homme d'Etat, parfois éclairé pour le bien de son pays et de ses idées, à qui il ne manqua jamais qu'une qualité : le désintéressement. » Et n'osant pas dire toute sa pensée, l'auteur,

par un procédé qui ne trompe personne, écrit, en dernière analyse : « Pour beaucoup, grâce à cette ambition par trop personnelle, Fouché reste simplement et restera toujours un intrigant de génie, le modèle des politiciens du siècle qui suivit, et le plus grand de tous. »

Face au monument élevé par M. Madelin à Fouché, M. Lévy-Schneider en dresse un à André Jeanbon, qui, suivant les usages des pasteurs du Désert prit le surnom de Saint-André à partir de 1773.

Comme la vie de l'ex-associé de l'Oratoire, Fouché, celle du pasteur *Jeanbon Saint-André* s'étend sur plusieurs périodes et pour n'avoir pas été au premier plan n'en fut pas moins remplie : pasteur, conventionnel, représentant en mission, réorganisateur de la marine, il mourut préfet de Napoléon à Mayence. Mais M. Lévy-Schneider s'est arrêté dans l'étude du personnage qu'il a étudié, en 1795, et a très succinctement fait son histoire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. De ses recherches néanmoins considérables, étendues et personnelles, il en a fait deux forts volumes pleins d'intérêt, d'attrait, qui se lisent avec charme et contiennent des études dont plusieurs sont absolument nouvelles.

L'auteur a divisé son ouvrage en quatre périodes : l'évolution du protestantisme sous Louis XVI avant la Révolution ; la Révolution en province, Montauban de 1789 à 1792 ; les opérations navales du Comité de salut public et de Jeanbon Saint-André contre l'Angleterre et la réorganisation démocratique de la marine et, enfin, la réaction thermidorienne dans la marine, à Toulon.

Deux points très importants, de l'avis même de M. Aulard, ont été mis à jour par lui : la question protestante en France à la veille de la Révolution, et surtout le système maritime de la Convention. D'après son maître même, le livre de M. Lévy-Schneider marque un progrès : « Il offre des résultats, une base pour d'autres recherches, un accroissement considérable et inattendu de lumières sur des événements décisifs. »

Un pareil jugement dispense de plus longs commentaires.

M. Paul Mautouchet s'est attaché à l'histoire d'un homme moins connu : *le Conventionnel Philippeaux*. Ce fut, sous la Révolution, un personnage de second plan ; journaliste à Paris, en mission en Vendée, il fut condamné avec Danton et guillotiné en même temps que lui.

En dehors du tutoiement révolutionnaire, dont il fut un des parrains, son action principale fut celle qu'il exerça pendant sa mission en Vendée. Son plan était d'isoler les Vendéens de la mer et de les priver des secours étrangers et à les prendre, ainsi isolés, entre l'armée de Mayence et celle de Rossignol. Ce plan, dénaturé, aboutit à l'échec de Torfou et à une querelle célèbre entre Philippeaux et Rossignol.

Des livres comme celui de M. Mautouchet, bien que n'ayant pas

l'attrait de ceux qui sont consacrés aux premiers rôles, sont utiles; ils s'encadrent à merveille dans l'histoire générale qu'ils éclairent.

*
* *

Les hommes n'ont pas seulement sollicité les recherches des historiens : l'histoire des institutions a aussi éveillé leur curiosité. Nous avons, dans cet ordre d'idées, à signaler deux publications sur l'histoire de la presse et un volume sur la justice en France pendant la Révolution.

Sur la presse M. Gustave Le Poittevin a fait l'historique de *la Liberté de la Presse depuis la Révolution* (1789-1815).

La partie du livre qui traite de la Révolution est très superficielle et n'est pas au courant des travaux modernes, notamment du livre de Mme Alma Söderhjelm qui est définitif sur la matière. En revanche, toute la partie concernant l'Empire est excellente; c'est alors que le titre de l'ouvrage est une ironie. On assiste, à partir des arrêtés de l'an VII, à la main-mise du pouvoir sur la presse, aux efforts pour réprimer le moindre écart de langage et d'appréciation, aux mesures successives réduisant à treize les journaux, les soumettant à des rédacteurs en chef qui leur sont imposés, prélévant sur leurs finances un impôt destiné à les payer, mesures aboutissant à la suppression, à la fusion des journaux, dont ceux qui survécurent fonctionnaient sous le double contrôle du comité administratif nommé par le pouvoir et du ministère de la police générale.

Le rôle de Fiévée, une partie de sa correspondance inédite, bien différente des lettres qu'il inséra dans ses Mémoires, est mis en lumière de bonne façon. Ce n'est pas un des moindres étonnements que procure la lecture de cette seconde partie que de constater, par ces relations mêmes avec Fiévée, que malgré tous les obstacles apportés à la manifestation de la presse, malgré le caporalisme qui régentait les journaux, Napoléon voulait avoir une presse et s'imaginait parfois en avoir une.

Les *Etudes sur la Presse en Normandie* de M. Gaston Lavalley se composent de trois études : l'une sur le Journal de l'armée des côtes de Cherbourg, 28 juillet 1793, 25 frimaire an II; l'autre sur l'*Observateur neustrien*, 25 août 1819, 31 juillet 1830; et la troisième sur l'*Ami de la Vérité*, 3 mars 1831, 2 octobre 1835.

La première est un curieux historique du rôle de Wimpfen en Normandie au début de 1793, sur le fédéralisme et sur le rôle que la presse, à la suite des armées (c'est le cas du « Journal de l'armée des côtes de Cherbourg », imprimé pendant les haltes de l'armée) jouait dans l'action révolutionnaire des régiments de la Convention.

Les deux autres sont piquantes : avec l'*Observateur neustrien*, c'est l'ultra, mais intéresssé M. Joyau qui est en scène; il nous donne la comédie de toutes les courtisaneries: avec l'*Ami de la Vérité* c'est aux combats ardents, mais loyaux, menés avec verve, avec entrain, par le poète Léon d'Aurevilly, le frère du célèbre romancier, que nous assistons.

En résumé, bon livre d'histoire locale à signaler.

M. Seligmann a entrepris l'histoire *de la justice en France pendant la Révolution* ; c'est à 1792 qu'il s'arrête aujourd'hui. Malgré une bibliographie formidable, ce livre, dans la première partie, est assez superficiel. Sous la rubrique de « Tribunaux en 1789 », l'auteur fait à l'aide de Delamarre, qui écrivait en 1722, le tableau de la justice parisienne, ce qui n'est pas chronologiquement exact, et ce qui a le tort, bien plus grave, de supprimer l'histoire de la justice dans le reste du royaume. Les généralités dépassées, bien qu'on doive encore lui faire le reproche d'être insuffisant sur ce qui regarde les vœux des cahiers aux Etats généraux en matière judiciaire, les chapitres sont plus intéressants et plus nourris. Il y a des vues d'ensemble méthodiques et neuves sur la discussion et le vote de la nouvelle organisation judiciaire, et sur celui de la législation criminelle et l'établissement du jury; il y a surtout des parties pleines du plus haut intérêt et tout à fait originales sur le rôle de Dupaty, et les affaires civiles et criminelles jugées dans les nouveaux tribunaux. Mais, encore une fois, c'est plutôt l'histoire de la justice à Paris que l'histoire de la justice en France.

*
* *

Pour clore cette revue des livres sur la Révolution, il me reste à parler de l'ouvrage de M. Léonce Pingaud sur *Bernadotte*, ouvrage écrit avec mesure, avec ce souci des lignes qui fut un des charmes de la littérature dite académique.

L'histoire de sergent au Royal-la-Marine, qui se trouva toujours sur le chemin du Bonaparte, même en matière matrimoniale, ce qui faillit interrompre sa rapide ascension au pouvoir, ambassadeur et ministre sous le Directoire, maréchal et prince sous l'empire et qui couronna sa singulière fortune en devenant, lui Béarnais, prince royal, puis roi de Suède, est curieuse et fertile en surprises

Cet aventurier, toujours habile à tirer parti des circonstances, toujours craignant de ne pas réussir, toujours jouant un jeu à double face, pour être plus sûr de ne pas se tromper, qu'on vit négocier, sous main, pour se tailler un domaine dans la France envahie ne se reposa même pas lorsqu'il fut roi, car sa dynastie assurée, l'entente avec la Russie définitive, il ne put encore se tenir de vouloir fausser l'histoire en subventionnant, dans tous les pays où l'on écrivait, des biographies de lui d'où tout le mal était soigneusement écarté.

Bernadotte, conclut M. Pingaud, en terminant son excellent livre par cette phrase qui n'est qu'une expression atténuée des faits qu'il a exposés et qu'il a jugés insuffisamment sévère : « Bernadotte aura été, dans une carrière sans précédents par ses contrastes, le plus hardi, le plus extraordinaire, le plus heureux des cadets de Gascogne et il faut ajouter, pour être juste, le plus amoral et le plus cynique. »

MAURICE DUMOULIN.

LA NOUVELLE GUÉRISON DU CANCER

Périodiquement, vers la fin de chaque année, on fait naître une bonne et douce consolation pour des millions de malheureux disséminés sous toutes les latitudes et appartenant à toutes les classes sociales. Il s'agit de la guérison radicale du cancer. Et tous les infortunés, déjà trompés par tant de déceptions cruelles, se laissent séduire par des espoirs plus ou moins illusoires. Les médecins s'agitent et emploient des trésors d'indulgence et d'éloquence pour calmer leurs malades et leur enlever leur mirage vivifiant. Quelque temps après, les pauvres malades retombent dans leur résignation désespérée, qui. disons-le entre parenthèse, nourrit et fortifie davantage leur mal. Car il ne faut point l'oublier, le cancer apparaît souvent à la suite des souffrances morales et des chagrins intenses...

Pourtant la science ne se décourage point. Les nombreux échecs du passé ne font qu'exciter le zèle des médecins et des chimistes. Ces derniers, depuis Pasteur, ne se croient-ils pas destinés à révolutionner la thérapeutique surannée? Et de même que pour la tuberculose ou la fièvre typhoïde les remèdes miraculeux et infaillibles sont annoncés brusquement et disparaissent aussi soudainement, après avoir illuminé de joies indicibles la face souffrante de l'humanité.

La médecine et la chirurgie américaines montent avec autant de courage que de persévérance à l'assaut du cancer, le plus redoutable des ennemis. Confiante dans le crédit qu'on lui doit, grâce aux progrès récents réalisés par plusieurs de ses praticiens, l'Amérique ne cesse d'inonder l'Europe de ses prétendues découvertes définitives et inattaquables. Nous en avons relaté plusieurs ici même, en leur accordant une foi très mitigée. Les événements ont pris, du reste, soin de justifier notre réserve. Faut-il garder le même scepticisme à l'égard de la découverte toute récente ?

Il s'agit de celle faite, il y a à peine quelques semaines, par le Dr John E. Gilman, le professeur de l'Académie médicale de Chicago. Ce médecin, qui jouit d'une certaine notoriété dans son pays, annonce avec cette assurance qui caractérise nos confrères d'outre-Océan, que le problème du cancer aurait été résolu par lui d'une façon définitive, à l'aide des rayons Rœntgen.

L'informateur habituel de *La Revue*, M. le Dr Weldor, de New-York me transmet, entre autres, l'étonnante déclaration faite par ce praticien au correspondant d'un des grands journaux de New-York (le *Herald*). Le Dr Gilman y affirme avoir traité avec succès environ 50 cas de cancer. Il a été difficile à mon collaborateur de contrôler tous les cas signalés par l'inventeur, mais il paraît que, dans deux cas, la méthode préconisée aurait donné des résultats inespérés.

Cette méthode est toutefois trop récente pour qu'on puisse se prononcer sur son efficacité. Le cancer n'est, à vrai dire, qu'un développement morbide poussé jusqu'à l'excès. Les tissus mal organisés s'altèrent, se résorbent en infectant l'économie de l'organisme. C'est du reste une des plus graves altérations de l'organisme que nous connaissions. Ses produits détruisent non seulement les tissus où ils se développent, mais ils déterminent encore de l'infection dans les glandes et les viscères environnants. Détruite, enlevée, quelle que soit sa nature, épithéliale ou embryoplastique, cette diathèse renaît, toujours prompte à la récidive. Donc si même, d'après le Dr Gilman et le Dr Hutchins de la Caroline du Sud qui s'était servi de la même méthode, même avant le Dr Gilman, les rayons X, en traversant les tissus cancéreux, les détruisaient radicalement, cette affirmation serait loin de résoudre le problème. L'influence de ces rayons se réduirait en ce cas à une simple opération chirurgicale qui, également pratiquée en temps utile, détruit souvent la croissance morbide. Mais elle est impuissante à l'extirper à tout jamais.

Qu'importe alors que les rayons Rœntgen, d'après nos confrères américains, détruisent tous les tissus malades et infectieux ! Ils procurent en outre, nous disent-ils, une force de résistance spéciale et font naître, à la place des éléments disparus, des substances saines et vivifiantes. Il suffirait pour cela de soumettre l'endroit cancéreux à l'influence des rayons Rœntgen, tous les jours pendant des semaines et même des mois, si le mal se montre trop récalcitrant.

En admettant même que tous les cas soignés à l'hôpital Hahnemann de Chicago aient donné des résultats satisfaisants, rien hélas ! ne nous permet d'admettre que les malades ainsi guéris restent à l'abri de la récidive. La date de l'application de cette nouvelle méthode étant trop récente, mieux vaut s'abstenir avant de conclure. Mais si cette force bienfaisante qu'on attribue aux rayons Rœntgen nous paraît douteuse, elle n'est point invraisemblable. Ces rayons mystérieux ont ceci de commun avec la divinité, d'après la boutade d'un physicien, que leur origine reste aussi inconnue que leur mode d'action. L'éminent mathématicien H. Poincaré a eu raison de dire tout récemment que si les études en cours de M. Crémieux étaient couronnées de succès, la nouvelle application des rayons cathodiques finirait par bouleverser totalement la science de l'électricité. Quelle que soit par conséquent la valeur de la méthode préconisée par les Drs Gilman et Hutchins, on ferait bien de la mettre à l'épreuve en France, d'autant plus que l'application locale des rayons cathodiques n'a jamais donné de conséquences fâcheuses. C'est ainsi qu'appliquée pendant plusieurs mois à la tuber-

culose, elle s'était montrée, au bout du compte, impuissante, mais point nuisible. Dans la lutte désespérée que l'humanité livre depuis des siècles à la grave diathèse du cancer, toutes les armes sont bonnes, et surtout celles qui nous promettent la guérison sans l'aide des applications chirurgicales toujours si déprimantes et rarement efficaces.

Signalons à cette occasion une observation faite par plusieurs médecins anglais et qui ne manque pas d'intérêt. Il paraît que la surabondance du sel dans l'organisme serait une des causes qui provoquerait l'apparition de cette diathèse. Le Dr James Braïtwaite, qui s'efforce de faire triompher cette thèse, dans le journal médical anglais, le *Lancet*, attribue ainsi à la consommation excessive des viandes salées et de la charcuterie, la fréquence du cancer.

Remarquons cependant que nous avons ici affaire à une doctrine plutôt empirique que scientifique. Les expériences de laboratoire faisant défaut, bornons-nous à citer ce phénomène constaté par le prof. Macfadyean, que parmi tous les animaux domestiques, il n'y a que le porc qui serait réfractaire à la maladie du cancer. Or, tandis que les autres animaux se nourrissent volontiers de sel, il n'y a que le porc qui refuse obstinément d'en prendre. D'autre part, les peuplades sauvages, qui n'absorbent presque pas de sel, resteraient également indemnes de cette maladie. Les adhérents de cette théorie se basent également sur le fait suivant : tandis que certains animaux dans l'état sauvage, nous disent-ils, ne souffrent jamais de cancer, apprivoisés, ils le gagnent de même que les autres animaux domestiques. Et la raison ? Elle est claire et simple. C'est que l'homme a la tendance de mêler du sel à toute nourriture, même celle destinée aux animaux. Or, sous l'influence de la nourriture saline se produit une transformation funeste dans l'organisme, qui rend fatale l'éclosion de certaines maladies spéciales à l'homme. C'est ainsi que tout récemment un hippopotame nourri de sel est mort au Jardin zoologique de Londres, à la suite d'un cancer. L'abus de la nourriture carnée, et par conséquent salée, qu'on constate dans les classes aisées, porterait en lui-même sa grave punition. Le cancer et plusieurs autres maladies font, dans ce milieu, relativement plus de ravages que parmi les classes pauvres et insuffisamment nourries.

Sans oser cependant conseiller d'éviter le sel, bornons-nous à cette conclusion qui s'impose : l'excès de la nourriture constitue, en tout état de cause, le plus grave danger pour le bien être de notre organisme.

Dr L. Caze.

LE THÉATRE ET LA VIE

I. — *La Maison*, de M. GEORGES MITCHELL, au Théâtre de l'Odéon. — *Au Téléphone*, de MM. ANDRÉ DE LORDE et CHARLES FOLEY. — *Les Balances*, de M. GEORGE COURTELINE ; *le Capitaine Blomet*, de M. EMILE BERGERAT ; *Petite Femme*, de Mlle BERTHE REYNOLD, au Théâtre-Antoine. — *Une Blanche*, de M. LUCIEN GLEIZE, au Théâtre-Gémier. — *L'Auréole*, de M. JULES CHANCEL et HENRY de GORSSE, au Théâtre de l'Athénée. — *Sainte-Galette*, de M. ALBIN VALABRÈGUE, au Théâtre du Vaudeville. — *La Pompadour*, de M. EMILE BERGERAT, à la Porte Saint-Martin.

Les semaines qui viennent de s'écouler n'ont apporté aux théâtres de Paris aucune nouveauté qui se puisse comparer avec la révélation poignante de l'*Enigme* ni même avec la révélation curieuse du *Voile du Bonheur*. Ç'a été un peu partout, de la rive gauche à la rive droite, et d'un bout du boulevard à l'autre, une pluie de pièces et de piécettes, un éparpillement sonore de brillants dramatiques. De ce lot d'apparences déjà pâlissantes, restera-t-il un seul diamant authentique ? C'est peu probable. Quelques-unes de ces pièces ne sont pourtant pas sans valeur, et mériteraient d'être vues, — lumières vite remplacées — dans le feu d'artifice incessant de la saison dramatique.

Au premier rang, je citerai *la Maison*, de M. Georges Mitchell. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre, ni même une œuvre très forte. Mais enfin, il y a dans cette pièce des caractères, des situations, une peinture de mœurs, une succession de comique et de mélodramatique, c'est-à-dire les éléments essentiels du théâtre. La « Maison » dont il s'agit est une maison de commerce maritime fondée au Havre par un armateur, M. Bonardon, Ce M. Bonardon a l'orgueil de sa maison : il veut qu'elle conserve toujours son nom, et, pour ce faire, il la réserve à son petit-fils Claude Bonardon, à l'exclusion de sa petite-fille Christiane qui pourrait, en se mariant, joindre un autre nom à l'enseigne patronymique, Christiane, en revanche, sera dotée princièrement. Car M. Bonardon, s'il a le double orgueil de l'armateur et du grand-père, n'en est pas moins un brave homme. Malheureusement M. Bonardon a eu un fils, viveur incapable, qui est mort, après avoir rendu sa jeune femme très malheureuse. Cette jeune femme s'en est consolée avec un amant, dont elle a eu un enfant, que M. Bonardon croit naturellement être l'enfant de son propre fils. L'amant meurt à son tour au Brésil, et une lettre de lui destinée à la jeune veuve, mais qui s'égare dans les mains du grand-père, produit le coup de théâtre de la révélation adultérine dans cet intérieur calme. Lequel des deux enfants est l'enfant de l'adultère ? Voilà l'idée qui maintenant torture et lancine le vieil armateur. Car enfin, si son petit-fils n'est pas vraiment son petit-fils, que devient l'orgueil du nom, et,

par suite, l'orgueil de la maison? Le vieil homme, qui a construit toute sa vie sur un préjugé, la sent s'écrouler sous l'apparition de la réalité. Après de cruelles luttes, il en arrive enfin à comprendre qu'on peut aimer *pour eux-mêmes* les enfants qu'on a élevés, et non pour le nom qu'ils portent ou le sang qui coule dans leurs veines. La rosée bienfaisante du pardon adoucit et élargit cette âme un peu tannée et étroite de négociant havrais. Et ainsi la pièce, qui avait commencé en comédie de mœurs, qui s'était continuée en mélodrame un peu brusque, se termine en touchante tragédie bourgeoise, pour le plus grand contentement des bourgeois sensibles de la rive gauche, qui aiment rire et même pleurer, à condition, que « tout s'arrange à la fin ».

Tout s'arrange aussi dans *l'Auréole*, grande pièce contemporaine en cinq actes, que joue en ce moment le théâtre de l'Athénée. Comme nous sommes sur la rive droite, au confluent des quartiers de l'Europe et de l'Opéra, les personnages sont naturellement plus « parisiens » : un banquier hasardeux, un vieux général, un financier richissime, des demi-vierges, un peintre, etc. La pièce, quoiqu'un peu longue, est construite avec habileté : elle contient des situations piquantes, des tableaux de mœurs assez exacts, quelques caractères brillamment esquissés. Le général Servin est une baderne pauvre qui élève si naïvement sa fille Germaine que celle-ci flirte avec tous les officiers de la division et se laisse séduire par un mauvais drôle de lieutenant. En outre, ce général, en prenant sa retraite, accepte une situation d' « administrateur » dans la banque louche d'Aquilar, coulissier de haute esbrouffe. Résultats : 1° il chasse sa fille abandonnée par le lieutenant qui l'a séduite; 2° lui-même est traduit en cour d'assises pour complicité de banqueroute frauduleuse avec Aquilar. Tout finirait au plus mal pour la fille et le père, si le richissime financier Danheim, qui a d'abord voulu faire de Germaine sa maîtresse, n'en faisait sa femme en assurant au vieux général (acquitté par le jury pour son honnête bêtise), le pain et le gîte des vieux jours..... Tout est donc pour le mieux dans le pire des mondes. Cette comédie, fort bien jouée par M. Abel Deval, Mlle Guitty, et l'ensemble de la troupe, est loin d'être ennuyeuse. C'est la façon de faire et l'optimisme un peu veule de M. Alfred Capus qui commence à se répandre au théâtre. L'auteur de *la Bourse ou la Vie* et de *la Veine* fait école : c'est une école d'amusement, sinon de haute moralité et de grand art.

M. Emile Bergerat, polygraphe apprécié, a eu ce mois-ci la bonne fortune, qui lui fut longtemps refusée, de faire jouer deux de ses nombreux « ours » dramatiques. Je crains, hélas! qu'ils ne justifient bientôt le titre spirituel de l'un de ses mille et un volumes : *Ours et... fours*. En effet, *la Pompadour* à la Porte Saint-Martin aura déjà quitté l'affiche quand cet article paraîtra. Paix à ce méli-mélo de galanterie et d'histoire! Il n'ajoutera rien à la réputation de la Pompadour ni à celle de M. Bergerat. Le meilleur commentaire qu'on doit à certaines chutes n'est-il pas le silence? Quant au *Capitaine Blomet*, c'est une « bergerade » que le théâtre Antoine aurait

pu avantageusement laisser pour compte au Théâtre Cluny, ou mieux encore, je crois, à la Gaîté-Montparnasse.

M. Antoine a eu la main plus heureuse avec *Au téléphone* de MM. A. de Lorde et Charles Foley. Cette pièce en deux actes a été tirée d'une nouvelle fort poignante de M. Foley. J'ai déjà eu l'occasion de signaler plusieurs fois aux lecteurs de *la Revue*, le très remarquable talent de ce romancier et de ce nouvelliste. Je suis heureux de saluer aujourd'hui son début original et saisissant au théâtre. Rarement, la sensation de l'angoisse et de la terreur, qui est une sensation dramatique par excellence, fut provoquée avec une plus curieuse maîtrise. Ce petit drame est une réponse de fait aux pédants attardés qui dénient aux conditions de la vie moderne la puissance de créer une esthétique nouvelle. Après la locomotive et le télégraphe, voici le téléphone qui devient un moyen d'art, une source d'émotions! Une famille est en villégiature dans une solitaire villa bretonne; le mari, obligé de rentrer à Paris, laisse sa femme seule avec un enfant, une vieille bonne et un jardinier. Au premier acte, le vent et la pluie font rage autour de la villa pendant que la nuit tombe; le jardinier est rappelé par une lettre auprès de sa mère mourante; les deux femmes restées seules avec le bébé, commencent à avoir peur, et se mettent au téléphone pour se rassurer en causant avec le mari déjà loin. Au second acte, ce même mari, qui dîne chez des amis, se met à son tour au téléphone et nous l'entendons répondre à sa femme. Bientôt ses réponses, ses exclamations nous communiquent une terreur profonde... Le malheureux entend qu'on assassine sa femme et son enfant; il assiste, par l'ouïe à l'horrible scène, et il en est séparé par 70 kilomètres! On s'imagine l'effet de surprise et de peur, l'émotion brutale et singulière, que peut susciter au théâtre un pareil sujet habilement traité. C'est de l'*art nouveau*, l'art d'une « barbarie éclairée au gaz » comme disait Edgar Poë, qui déjà retarde, — mais c'est de l'art vivant, qu'avive encore la façon dont Antoine sait traduire à nos yeux l'effroi de ce qu'il entend.

Les Balances, de M. Georges Courteline, complètent agréablement le nouveau spectacle du Théâtre-Antoine. Comme *L'article* 330, mais avec moins de grossièreté, *les Balances* sont une spirituelle satire (un peu trop lyrique parfois), de la magistrature et du code. La révolte qui gronde dans l'âme de tout citoyen français contre les vieilleries vexatoires de notre mécanisme judiciaire, M. Courteline l'incarne dans son typique La Brige, que personnifie, avec toute la verve glacée qui convient, M. Dumény.

M. Lucien Gleize, ancien élève dé l'Ecole Polytechnique, était déjà connu en littérature par un roman remarquable : *chez les Bons Pères*, où il décrivait par le menu le système d'éducation des Jésuites. Dans sa première pièce : *Une Blanche*, M. Gleize a déployé un talent dramatique incontestable. Il sait l'art de dire des choses avec esprit; il a le sens des situations drôles et des mots à effet; sa critique sociale a la bonne humeur et le vif mordant qui siéent au théâtre. *Une Blanche* est un adroit réquisitoire contre le système colonial des Français et

leur manie fonctionnariste. Il s'agit d'une colonie où il y a : 1 gouverneur, 1 sous-gouverneur, 1 secrétaire, 1 administrateur, 1 commandant, 1 lieutenant de vaisseau, c'est-à dire 6 gros fonctionnaires (plus 1 missionnaire) mais pas un seul colon. Ce colon arrive : il est reçu, comme un chien dans un jeu de quilles, par le sextuor des fonctionnaires. Heureusement pour lui, son ancienne « bonne amie » de Paris, Mlle Cora, désireuse de faire une fin, vient pour le retrouver aux colonies. « L'arrivée de cette « blanche blonde », c'est-à-dire de cette « double blanche » dans une colonie où il n'y a que des négresses, provoque un cyclone de passions administratives dont bénéficie l'heureux colon, en se faisant passer pour le mari de la jolie personne. Malheureusement Mlle Cora a pris goût à l'idée du mariage : elle veut se faire épouser. D'où péripéties vaudevillesques dont je vous fais grâce. Enfin l'unique colon de Yamankou se dispose à repartir pour l'Europe, en déblatérant contre le fonctionnarisme colonial, lorsqu'il reçoit sa nomination de fonctionnaire à Yamankou même. Dépeindre la joie de ce vrai Français serait impossible. Il faut l'aller entendre à la Renaissance, où M. Frédal l'incarne fort agréablement. Il est regrettable qu'aux deux derniers actes la pièce dégénère en vaudeville quasi-burlesque, car le premier acte était une satire remarquable et juste. Du moins la pièce de M. Gleize, même après sa déviation, est toujours amusante et mordante : c'est l'œuvre d'un observateur doublé d'un écrivain, qui peut se faire une belle place au théâtre, quand il voudra bien se modérer. Pour cette fois, il doit remercier M. Gémier de lui avoir donné en Mlle Andrée Mégard une délicieuse interprète, aussi intelligente que belle, et qui suffirait à elle seule au succès de la pièce.

M. Albin Valabrègue est un sociologue vaudevillesque ou un vaudevilliste sociologique, suivant les années. En 1896, je crois, il publia une *Philosophie du vingtième siècle*, où les problèmes de l'immortalité de l'âme, de l'idéalisme et du socialisme étaient sérieusement discutés. Depuis, M. Valabrègue est revenu à ses premières inspirations du Palais-Royal : il écrit *Sainte-Galette*, où il y a aussi du socialisme et de l'idéalisme, mais cette fois plaisamment résolus. Analyser de pareilles imaginations serait leur faire perdre leur drôlerie sans leur donner de la gravité. Sans doute, M. Albin Valabrègue n'échappe pas toujours au reproche d'être comique dans les choses sensées et sensé dans les choses comiques : mais c'est un méritoire effort que de vouloir faire passer dans un vaudeville l'essence d'un volume à 7 fr. 50, et réciproquement. Tenons-en compte à l'auteur et souhaitons-lui d'y réussir tout à fait la prochaine fois. *Sainte-Galette* est d'ailleurs curieusement mise en scène par M. Porel et fort bien jouée par Mme Daynes-Grassot et M. Tarride.

Et maintenant, nous attendons *Le Médecin de campagne* de M. Masson Forestier, et *La Fille sauvage* de M. de Curel. Nous reviendrons ainsi à la littérature dramatique !

HENRY BÉRENGER.

REVUE MUSICALE

Opéra-Comique : *Grisélidis*, conte lyrique en trois actes et un prologue, poème de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, musique de M. Massenet (1).

La première représentation d'un ouvrage nouveau de M. Massenet est à la fois un événement musical et un événement parisien : je veux dire que des trois grands musiciens français actuellement vivants, Reyer, Saint-Saëns, Massenet — que je nomme ici par rang d'âge et entre lesquels je ne tenterai pas un parallèle, qui m'entraînerait trop loin — M. Massenet est sans contredit le plus populaire. Il a toutes les popularités. La foule l'acclame, les salons raffolent de lui, les jeunes musiciens l'imitent. Il a les succès de théâtre les plus retentissants, les plus profitables; et il conserve la tendresse des petites coteries où l'on fait habituellement profession de mépriser quiconque réussit. Wagner lui-même est en baisse, depuis qu'il a eu plusieurs centièmes à l'Opéra. M. Massenet peut avoir autant de centièmes qu'il voudra et même des quatre-centièmes (celle de *Manon* est imminente) : il sera toujours à la mode, même pour les plus renchéris. Epreuve suprême : il pourra être copié, démarqué, pastiché, par tous les compositeurs français et italiens de plus d'ambition que de personnalité, sans que la fade insistance des disciples arrive à nous indisposer contre le maître. Le pseudo-wagnérisme est une des raisons compréhensibles de certaines mauvaises humeurs, que j'ai notées, contre l'auteur de la *Tétralogie*. Massenet est, à l'heure qu'il est, avec Wagner, le plus imité des musiciens. Et le pseudo-massenétisme n'arrive pas à faire le moindre tort à Massenet. En vérité, ce musicien est né sous une heureuse étoile.

Grisélidis est donc un succès, bien entendu, et un succès parfaitement justifié. M. Massenet choisit d'ordinaire ses livrets avec beaucoup de goût et de bonheur. Cette fois encore, il a fait un bon choix. Ce n'est pas que la pièce fût extrêmement amusante, et, pour ma part, j'avoue ne m'y être diverti qu'à moitié lorsqu'elle fut représentée dans sa première version, sans autre musique que celle des vers, à la Comédie-Française. Il y a de la lenteur et des invraisemblances ; je ne parle pas de l'invraisemblance qui résulte de l'introduction du diable, c'est la donnée et elle en vaut une autre : mais c'est le caractère même de Griselidis qui ne me paraît pas plus cohérent qu'intéressant. Il est entendu que Griselidis est le parangon des vertus conjugales, lesquelles sont l'obéissance et la fidélité. Le marquis, son époux, part pour la croisade après avoir parié avec le diable qu'il ne la ferait point manquer à ce double devoir. Elle ne manque pas, en effet, à l'obéissance, et elle pousse même cette vertu jusqu'à la bêtise. Le diable amène sa femme, fait croire à Griselidis que c'est une esclave d'Orient achetée par le marquis et que celui-ci ordonne à la légitime épouse de faire place à la favorite : à son retour, il épousera celle-ci après avoir répudié Griselidis. Et Griselidis se soumet... C'est vraiment pousser trop loin la crédulité et l'abnégation. Pour ce qui concerne la fidélité, le diable, toujours entremetteur, amène auprès de Griselidis le joli berger Alain, comme Méphisto conduit Faust à Marguerite, et Griselidis faiblit, et elle céderait probablement, ou du moins nous en avons l'impression, si elle n'apercevait en ce moment son fils, le petit Loys, que vole ce

(1) La partition a paru chez Heugel, au *Ménestrel*.

diable, décidément imbécile. Elle ne quitte le beau berger que pour courir après l'enfant et son ravisseur. C'est l'amour maternel, ce n'est pas l'amour conjugal, la fidélité conjugale, qui sauve le front du marquis.

Mais *Griselidis* est une légende,et la couleur légendaire dispense de psychologie exacte en même temps qu'elle convient admirablement à la musique. La musique dramatique vit de sentiments simples et forts : mais elle n'a pas besoin que leur assemblage constitue des caractères cohérents. L'amour de Griselidis pour son mari fournit de belles romances, sa faiblesse pour Alain un délicieux duo et son amour maternel un finale pathétique : cela suffit...

Le premier tableau est exquis entre tous. Au milieu, vraiment au milieu d'un bois, à demi caché au spectateur par un rideau d'arbres en bordure de la rampe, parmi les appels de cor, le chant rustique des clarinettes et les trilles lumineux des violons, le berger Alain dit son amour pour Griselidis, et c'est une mélodie d'une beauté puissante et pure, à laquelle on ne saurait reprocher que l'imprudence d'élever l'ouvrage dès le début à des hauteurs où il ne pourra se maintenir continuellement. Le deuxième tableau représente l'oratoire du château où Griselidis habite avec le marquis son époux. La camériste Bertrade chante, avec les flûtes, une ravissante chanson : « En Avignon, pays d'amour... » Le marquis, avant de partir pour la croisade, fait entendre deux ou trois ariosos, larges et émus, en l'honneur de sa femme; mais j'aime davantage encore le thème déchirant des Adieux au petit Loys. thème qui reparaîtra presque aussi souvent que l'enfant pour atteindre au maximum de désolation dans le finale du tableau suivant, quand le petit est volé par le diable. Ce troisième tableau, — la terrasse du château, plantée de lys et d'orangers. avec la mer au fond : un décor magique comme on n'en voit que chez M. Albert Carré, — commence par une chanson bouffe du Diable, avec de plaisants mouvements de basses. En dehors de cette chanson : « Loin de sa femme qu'on est bien! » j'avoue que ce rôle du diable m'a paru longuet, et d'un comique plus mesquin qu'il ne sied à un personnage aussi considérable. Le diable est un grotesque, si l'on veut, mais un grotesque épique. Le Méphisto de Gounod était mieux conçu. En revanche, il n'y a qu'à admirer avec un enthousiasme sans résreves la poétique et émouvante romance de Griselidis. « Il partit au printemps... », à laquelle répondent les violoncelles, et le duo d'un lyrisme emballé, en *crescendo*, de Griselidis et d'Alain. Ce sont là des pages magistrales, qui suffiraient à rendre glorieux le nom d'un musicien moins fécond que M. Massenet. J'ai entendu porter ce jugement sur *Griselidis* : « C'est un recueil de mélodies », par un juge qui, imbu trop exclusivement d'une autre esthétique, y attachait un sens défavorable. Il m'est impossible, quant à moi, de comprendre en quoi la vague mélopée d'un interminable récitatif posé sur un orchestre tintamarresque et soi-disant symphonique, possède une supériorité sur la mélodie. comme moyen d'expression dramatique. Il faut renvoyer à la fable du Renard qui a la queue coupée les auteurs de tels réquisitoires contre la mélodie. Et c'est fort bon signe pour M. Massenet de leur avoir donné de l'humeur.

M[lle] Bréval a créé le rôle de Griselidis avec le style le plus noble et une voix profonde, étoffée, éloquente à laquelle on ne résiste pas. MM. Fugère, Dufrane, Maréchal, sont pareillement excellents.

PAUL SOUDAY.

REVUES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (1)

Revues Françaises

Correspondant. — 25 Novembre. — Maurice Vanlaer décrit le fonctionnement des institutions créées à Berne, Cologne, Bologne, Saint-Gall, pour organiser *l'Assurance contre le chômage professionnel.* Aucune n'a donné des résultats satisfaisants. On peut en conclure que partout où l'on a compté sur l'initiative de tiers on a échoué, tandis que l'initiative des associés se basant sur la mutualité professionnelle a réussi presque généralement, comme on en a eu la preuve en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis, en Suisse, en France. En résumé, le problème de l'assurance contre le chômage ne peut être résolu que par la coopération des intéressés, mais cette solution ne sera jamais complète ; il y a des professions et des individus à qui elle sera toujours inapplicable. Y englober obligatoirement tout le monde n'aboutirait qu'à transformer l'assurance en assistance, et par suite à en changer le caractère et le rôle. — Quelques considérations de Ch. de la Roncière sur le *Quatrième centenaire de l'expédition de Mitylène* dirigée en novembre 1501 par Louis XII contre Bajazet II pour venir en aide aux Vénitiens menacés par le sultan. — Une visite au *monument de Turenne* à Salsbach par le général Bourelly. Ce monument est une pierre triangulaire en grès rouge. Il fut élevé à une date restée inconnue, mais antérieure à 1771. Un coup de vent la renversa à l'époque de la Révolution. Moreau la fit reconstruire. Un nouveau monument fut érigé au même endroit sous la Restauration. Une pyramide de granit remplaça la pierre. La pyramide existe encore. Elle est confiée à la garde du génie. On sait que les restes de Turenne ont été transférés aux Invalides en 1800 sous le Consulat, par ordre de Bonaparte.

Grande Revue. — 1er Décembre. — Charles Dilke constate que par suite de la *torpeur républicaine*, on n'est pas assez attentif en France au développement remarquable du socialisme municipal anglais et aux œuvres utiles qu'il réalise. L'auteur démontre que ce système est plus favorable que le socialisme d'Etat à l'amélioration des conditions de vie des classes laborieuses et pauvres. — Juditho Gautier donne des pages intéressantes sur *quelques grands poètes chinois et la poétesse Ly-Hasse* : cette poétesse qui occupe la première place dans la littérature poétique des Célestes vivait au XIIe siècle de notre ère. Les Chinois admirent en elle un esprit supérieur, une véritable lettrée C'est une Sapho qui exprime ses souffrances d'amour en des vers poignants. Le titre même qu'elle a choisi pour le recueil de ses poèmes en dit le sujet : « Les débris de mon cœur. » — Ahmed Riza étudie dans le passé et le présent *la Politique française en Orient.* Cette politique va, suivant l'auteur, à l'encontre de nos intérêts. Si le prestige des puissances est

(1) Voir l'analyse des *Revues françaises* et des *Revues anglaises et americaines, italiennes et sud-américaines* dans notre numéro du 1er Décembre.

L'analyse des revues est faite dans l'ordre alphabétique. *Nous insistons sur ce point, les directeurs de plusieurs périodiques français ou étrangers ayant cru utile de soulever certaines questions de préséance qui, vu le système adopté par nous, n'ont point de raison d'être.*

compromis en Orient, c'est qu'elles y récoltent ce qu'elles y ont semé. Si l'Europe continue de protéger le sultan, c'est à cause de l'influence que le mercantilisme exerce à Constantinople sur les chancelleries.

« L'Europe, dit le sultan, est pourrie : tout y est à vendre, la presse comme les hommes politiques ; on n'a qu'à y mettre le prix ». Les socialistes qui blâment tant l'Etat d'administrer tout au profit des capitalistes et des financiers, n'ont qu'à venir en Turquie pour voir ce que font la plupart des diplomates en quête de fortune. Ils y trouveront des ambassadeurs qui sont les agents des financiers cosmopolites et les avocats des missionnares non moins cosmopolites plutôt que les représentants de leur pays. Certains ambassadeurs, abusant de leurs privilèges, se sont même permis de couvrir de leur protection des aventuriers de tout acabit : les Jésuites exerçant l'espionnage et les introducteurs de fausse monnaie.

A citer encore ce passage :

Il est indispensable que la France, *qui est elle-même une puissance islamique* aide les peuples musulmans à se développer progressivement sous l'égide de la civilisation. Veut-on conserver à la France républicaine son rang de grande puissance libérale en Orient, il faut la représenter comme la fille de la Grande Révolution et non comme la fille aînée de l'Eglise. Une politique réactionnaire et cléricale avait peut-être sa raison d'être autrefois ; elle ne répond plus aujourd'hui ni aux conceptions actuelles de la France, ni aux besoins intellectuels et matériels de la Turquie.

L'auteur ne croit pas qu'il soit utile et profitable de faire mourir l'homme malade. Le long labeur de la France en vue de démembrer l'empire ottoman n'a servi, en définitive, qu'à favoriser le jeu de l'Angleterre, de l'Autriche et finalement de l'Allemagne. Le but du gouvernement français en Orient devrait être, au lieu de rechercher à rejeter les Turcs hors d'Europe, de les amener à coopérer au bien commun de l'humanité. — M. Fernand Labori : *Les Idées morales et la politique.* Reproduction d'une conférence faite tout récemment. A ses yeux la grande tâche à entreprendre c'est l'élaboration d'un *droit social.* Il ne doute pas que l'humanité marche peu à peu vers un état social qui ne ressemblera qu'imparfaitement au nôtre; seulement, il croit que la transformation s'opérera non par révolution, mais par évolution. Il passe ensuite en revue les conditions nécessaires pour rendre possibles les réformes et voit parmi les remèdes les plus urgents le remaniement des finances publiques, auxquelles il faut rendre l'élasticité avant que rien puisse être fait. Il ajoute qu'il n'y a qu'un seul moyen d'atteindre ce résultat : la diminution des charges militaires. Cette diminution peut s'obtenir par l'adoption du service d'un an, dont les avantages sont indiscutables, en dépit de certains inconvénients. L'orateur s'occupe également de la magistrature et donne à cet égard son avis :

Les magistrats considérés individuellement sont très supérieurs à ce qu'on dit : le plus souvent il ne leur faut pas être moins que des héros pour se montrer simplement des juges, pour échapper entièrement au réseau des influences qui tendent, d'une manière constante, à les entraîner vers des compromissions parfois inconscientes. Mais après cette part faite aux hommes laissez-moi vous dire que l'institution est pire que tout ce qu'on en croit. Il faut vivre au milieu de la machine judiciaire pour savoir — et personne ne me contredira — que le plus souvent non seulement dans des affaires qui touchent à la politique, mais encore dans les affaires purement privées, la justice n'offre aujourd'hui que des garanties illusoires.

Quelles réformes faut-il faire ? Organisation du jury en matière correctionnelle et du jury civil à peu près dans toutes les affaires. Moins de tribunaux, moins de magistrats. Les magistrats mieux payés, indépendance absolue du juge, augmentation des traitements, mais peu ou pas d'avancement en considérant, sauf quelques très hauts postes, toutes les fonctions de la magistrature comme équivalentes. Le magistrat ne doit avoir rien à espérer de personne, donc suppression pour les juges de toute distinction honorifique. — Robert Dreyfus raconte *la naissance et la vie des Unversités populaires* et Maurice des Ombiaux fournit des détails piquants

sur les fêtes wallonnes et flamandes où revivent les *mythes et légendes* et qui caractérisent la psychologie des deux races rapprochées en Belgique, l'une en Flandre, affirmant ses croyances catholiques poussées parfois jusqu'au mysticisme, l'autre, en pays wallon, plus inconstante dans son expansive gaieté, l'une et l'autre montrant, dans les démonstrations populaires, « l'âme léguée par les ancêtres ».

Nouvelle Revue. — 1er Décembre — Suite des études techniques, tactiques et stratégiques du capitaine G. Gilbert sur *la guerre sud-africaine.* — Des *lettres inédites* de François Guizot, à Fauriel. Elles nous révèlent un Guizot tout différent de celui que l'on connaissait jusqu'ici, un Guizot point rigide et rèche, mais enjoué, amusant, humoriste même. — Eugène Jung indique les lacunes du système actuel de *la représentation indigène en Indo-Chine* et s'attache à prouver qu'il faut créer des conseils locaux, afin de permettre aux Annamites de faire écouter leurs plaintes et leurs requêtes. — Louis Forest crayonne quelques *naïfs de la littérature* et analyse leurs œuvres. Deux d'entre elles un drame et un roman, consacrés l'un et l'autre à Gambetta, sont tout à fait désopilantes. Le drame et le roman scénique sont en vers. Mais quels vers ! Jamais le fameux vicomte d'Arlincourt n'en a rêvé de semblables. Dans le drame qui aboutit à une distribution de prix dans le Paradis, où Gambetta, Thiers, Victor Hugo, reçoivent des récompenses, le défilé interminable des personnages est d'un grotesque achevé. On y voit Dieu, les archanges, les diables, un ballet de poissons à côté d'un ballet de républicains, Guillaume Tell, Néron, Jeanne d'Arc, Abdul-Hamid et son épouse, etc. Le roman n'est pas moins comique. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces deux grotesques qui n'ont pas conscience de leur excentricité, sont des esprits cultivés appartenant au monde intellectuel le plus distingué. — Un essai sur les *coups d'Etat en France* par Pierre Quentin-Bauchart. — Un examen de la question aujourd'hui très agitée de *la grève en surproduction* par Hector Depasse. L'auteur s'appuie sur des travaux récents. Il croit que l'on peut envisager la grève générale, dont on parle tant, comme une possibilité, voire une nécessité, en la considérant à un certain point de vue, comme une sorte de loi d'hygiène sociale Non seulement les ouvriers. mais aussi les patrons y apporteraient leurs concours. La grève serait ainsi conclue de consentement commun, comme un chômage nécessaire après une production considérable, c'est-à-dire comme « un élément constitutif de reproduction du travail lui-même, au lieu d'en être la désorganisation et la mort ». Ce ne sera pas une grève tumultueuse faite en bloc et tout d'un coup dans un éclat de colère prolétarienne ; mais une grève canalisée et distribuée par l'entente unanime des hommes devenus plus raisonnables et meilleurs distributeurs de leur capital d'énergie. Quant aux grèves partielles ou locales entre les mineurs ou tous autres d'une fraction plus ou moins grande de la France pour résoudre des questions de détail, l'auteur n'y reconnaît qu'une erreur et un manque de progrès de l'esprit public. — Nos collaborateurs MM. Marius-Ary Leblond apprécient le talent du peintre *Maxime Noiré*, dont les toiles rapportées d'Algérie, de Tunisie et du Sahara, — qui sont exclusivement des paysages, — ont « la vibration d'âme » de toute une race.

Revue des Deux Mondes. — 1er Décembre. — Gaston Boissier continue son travail sur *Tacite* et nous donne en le commentant le jugement du grand historien sur les Césars. Ce jugement est très sévère. Il importe de savoir s'il est juste. L'auteur indique d'abord les attaques dont les opinions de Tacite furent l'objet de la part de Voltaire et de Linguet, puis, sous le second Empire, de la part des érudits allemands. Boissier nous rassure sur la véracité de Tacite. Ce n'est pas lui qui a créé la tradition au sujet des Césars, il l'a trouvée toute faite et

ceux qui vinrent après lui n'y ont rien changé. Ils peuvent différer de lui sur quelques détails, mais pour l'essentiel il n'y en a point qui le contredisent. Il n'y a donc pas lieu de se défier de son témoignage, mais il est possible qu'il ait assombri les couleurs. Pour tempérer la sévérité de ses jugements il suffira d'y mêler quelques teintes plus douces que l'on prendra chez son ami Pline le Jeune. A signaler le passage sur l'hostilité de Tacite à l'égard des chrétiens et des juifs. Il ne confond pas ceux-ci avec ceux-là; mais c'est pour lui un même fléau sorti de Judée et cela lui suffit pour les condamner. Il se laisse entraîner aux préjugés de son temps. C'est qu'il est au fond comme tout le monde, malgré son indépendance, et que s'il résiste parfois aux opinions communes, souvent aussi il leur cède. Il n'en faut pas conclure toutefois que ses jugements sur les Césars et le césarisme lui aient été dictés par les préventions et les rancunes de coterie. — FERDINAND BRUNETIÈRE consacre une étude à *Vaugelas* et à l'effort que fit cet écrivain pour donner à la langue française les qualités que l'on voulait qu'elle eût. Sa *Théorie de l'usage* est encore aujourd'hui digne d'examen. Il veut que « l'usage » soit « national ». Ses « Remarques » indiquent « ce qu'il y a de plus français en français » « Nous continuerons à nous aider du grec et du latin, de l'espagnol et de l'italien, de l'anglais et de l'allemand quand il y aura lieu, mais en nous aidant, nous tâcherons de nous inspirer du génie de notre langue et le « gallicisme » nous en servira de moyen ou de mesure. Ainsi la langue se développera, s'enrichira, se perfectionnera dans le sens de ses aptitudes ». Et, comme on s'y attend, Brunetière donne la férule à la langue parlée et écrite aujourd'hui :

Ce que l'on peut retenir de la doctrine de Vaugelas c'est que le « peuple », ainsi qu'il l'entendait, ne saurait être le « maître » de l'usage ou de la langue, pas plus qu'il ne l'est des idées. Les philologues et les grammairiens ne sauraient davantage y prétendre ; on l'a bien vu quand ils ont essayé de réformer l'orthographe et la syntaxe. Ce n'est pas d'une « réforme » que la syntaxe aurait besoin, mais d'une « contre-réformation », je veux dire de la suppression des règles qui ont rendu Molière incorrect et La Fontaine irrégulier ; et j'espère qu'ils ne le seront pas toujours. Nous pouvons encore garder de Vaugelas sa théorie du gallicisme et croire avec lui qu'une langue ne se développe utilement et ne « s'enrichit » à vrai dire que dans le sens de ses « directions » naturelle ; nous pouvons encore croire aussi, et je le crois fermement pour ma part, que toutes les fois que l'usage « écrit » se trouve en danger de dégénérer, comme nous l'avons vu au temps du romantisme et du naturalisme en un galimatias dont quelques initiés gardent seuls l'intelligence, on ne le sauvera de lui-même qu'en le ramenant au naturel de « l'usage parlé ». L'écriture, quelque sens que l'on donne au mot, ne sera toujours qu'une imitation de la parole.

GEORGES PICOT, dans une étude de politique contemporaine, appelle l'attention sur les *forces perdues*. L'auteur désigne ainsi les intelligences, les dévouements, les collaborations qui, sous tous les régimes, ont été écartés par l'administration et par la bureaucratie refusant, par peur de l'ingérence, tout concours actif des particuliers. Un Français, qui n'exerce pas de fonctions admi-administratives ou électives, non seulement semble ne devoir rien à la chose publique, mais est vu de mauvais œil, repoussé, s'il a la velléité de s'en mêler. Or, les cas sont nombreux où ce concours peut devenir des plus bienfaisant. Par exemple, un conseil scolaire composé de pères de famille donnerait un véritable appui au maître d'école souvent isolé et impuissant; les particuliers apporteraient à l'assistance publique, dans la visite des pauvres, une aide précieuse; les visites des prisons cellulaires par les particuliers auraient une puissante influence morale sur les détenus ; on en a fait l'expérience en Belgique. Un champ sans limite s'ouvre ainsi devant l'initiative privée. Pourquoi n'intervient-elle pas partout où il serait utile? Parce que la routine administrative lui barre le passage et la contraint à l'égoisme, parce que l'esprit d'exclusivisme élimine les véritables forces sociales, alors que

la politique sage consiste à rattacher autour de soi tout ce qui peut apporter un appui à la chose publique. G. Picot fait la comparaison entre les institutions de la Belgique et celles de la France et cite entre autres 1° la loi sur le vagabondage due à M. Le Jeune, 2° l'organisation des Caisses d'épargne et de retraite chez nos voisins. L'auteur conclut : nos lois sociales et nos lois d'assistance n'ont pas su donner au citoyen sa part d'action. Le citoyen n'a pas su user de sa propre initiative. Ces abdications forcées ou volontaires sont funestes et coupables. Ces forces perdues pourraient être des réserves d'activité, d'intelligence et de dévouement. Les mettre en œuvre, voilà le devoir. — Achille Muntz et Eugène Rousseaux examinent les conditions qui sont les facteurs essentiels de l'*Avenir agricole de Madagascar* et passent successivement en revue la climatologie du pays, sa topographie, ses moyens de communication, ses débouchés, les possibilités de se procurer la main-d'œuvre, enfin les principes fertilisants du sol et son aptitude à se prêter aux façons aratoires. Ils estiment que l'avenir agricole de Madagascar semble devoir résider principalement dans la culture des plantes tropicales, café, cacao, vanilles, que l'île, prise dans son ensemble, n'est pas destinée à devenir un pays de colonisation agricole intensive, mais que cependant beaucoup de points offrent des ressources pour l'établissement de cultures fructueuses pouvant aboutir à une rémunération suffisante des capitaux. — Charles Benoist trace le portrait de Prim, *un général espagnol* qui fut « maître en l'art des pronunciamientos ». — Eug. Melchior de Vogüé continue son *Histoire à Versailles* en racontant d'après les tableaux réunis dans les salles du palais, *la tragédie* de la Révolution. L'idée de M. de Voguë, d'enseigner l'Histoire par l'image comme une leçon de choses, est évidemment bonne et peut rendre service. Elle fut appliquée, il y a déjà un certain nombre d'années à Paris, par l'abbé Migne qui voulut enseigner les événements historiques par les panoramas mouvants ; mais cette innovation n'eût point de succès. L'objection à faire au programme de M. de Voguë, c'est que ni les instituteurs, ni les parents qui n'habitent pas Versailles n'y pourront conduire assez fréquemment les enfants pour que la leçon soit vraiment profitable. Et puis il y faudrait un cicérone ferré sur les dates et les biographies. Or, cela n'est pas aussi facile qu'on le pense. — A. Dastre expose les notions acquises sur les nouvelles radiations : rayons cathodiques et rayons Rœntgen.

Revue de Paris. — 1er Décembre. — Mary Duclaux, dans une étude sur *Ausone ou l'éducation des Rhéteurs*, évoque la fin du IIIe siècle de notre ère avec le monde littéraire d'alors, et aussi les courants des idées. Cette figure d'Ausone peu connue, même après quelques travaux de critiques remarqués comme ceux de Amédée Thierry, de Puymaigre et Demogeot, est présentée ici en un portrait à la fois savant et élégant. — Emile Manceau dit les avantages que peut offrir *l'automobilisme* en temps de guerre pour les transports et le service des convois militaires, de même qu'en temps de paix pour les transports commerciaux. *L'automobilisme et l'armée* ont tout intérêt à s'entendre « pourvu qu'on n'applique pas à ces moyens nouveaux les règles qui convenaient au temps de la traction animale. » — O. Gréard continue ses *Derniers souvenirs de la vieille Sorbonne* en racontant l'histoire de la sépulture de Richelieu. — Jean Carol poursuit son travail sur le *bagne de la Nouvelle-Calédonie*, et montre que les philanthropes n'ont rien à attendre de la relégation ni des colonies de transportés pour la régénération morale des criminels dans ces milieux.

Revue Scientifique. — 23 Novembre. — Jr. Skortzow explique, d'après les nouvelles conquêtes de la science, *la formation des corps célestes*. La théorie de la condensation physique ne suffit plus pour se rendre exactement compte de la cosmogonie. Il est impossible aujourd'hui de négliger l'évolution chimique dans les recherches sur la constitution des mondes. C'est en se plaçant au point de vue physico-

chimique que l'on peut se rapprocher de la solution de cet important problème. A ces études se rattache celle de l'énergie de la nature sous ses diverses formes. Or, ces formes ont leur source dans un réservoir d'énergie primordiale et elles naissent successivement selon les diverses phases d'évolution du monde matériel. La physique a laissé de côté la question de l'évolution de l'énergie s'opérant en connexité avec celle de l'évolution de la matière, et cependant cette question est de la plus haute importance pour la compréhension, non seulement du passé, mais du présent et de l'avenir des mondes divers. Skortzow s'applique à l'éclaircissement de ce problème. — H. Weill étudie les *maladies des enfants* en faisant le parallèle entre l'adulte et le nouveau-né, et en établissant que ce dernier, de même que le nourrisson et le jeune enfant, sont mal protégés contre le milieu extérieur, et se laissent facilement pénétrer et envahir par les germes; il faut donc constituer pour eux une prophylaxie spéciale; et lorsqu'il s'agit d'enfants en collectivité, d'enfants malades réunis dans des hôpitaux, les mettre à l'abri des agents infectants. Ce sera le grand honneur de Grancher et de l'Ecole française d'avoir créé un grand mouvement en faveur de l'asepsie médicale chez les enfants et d'avoir établi la formule de l'isolement individuel des enfants hospitalisés.

— 30 Novembre. — Xavier Raspail envisage *l'utilité et la nocuité du moineau* et croit qu'il n'y a pas lieu de l'exterminer, comme le veut le Conseil général de la Seine. Le moineau commet des dégâts, mais rend des services. On peut l'empêcher d'être dangereusement nuisible, le corriger, mais il n'est pas nécessaire de le mettre hors la loi. — *La fièvre jaune et les moustiques.* Le mode de propagation de la fièvre jaune est connu définitivement; on sait maintenant que c'est le *Culex fascinatus* qui sert d'intermédiaire pour ce parasite; il reste à découvrir la cause spécifique de la maladie; mais l'extention de la fièvre jaune peut être désormais très efficacement arrêtée par des mesures de protections des malades contre la piqûre des moustiques et par la destruction de ces insectes.

— 7 décembre. — Des notes de P. Bonnard *Le Transsaharien*, Bizerte et Bougrara est du Tchad. — Paul Disloth, *Les Haras au XVIII*[e] *siècle.*

Revue Générale des Sciences. — 30 Novembre. — H. Poincaré, *à propos des recherches de M. Crémieux* qui, si elles étaient confirmées par de nouvelles expériences, bouleverseraient complètement les idées reçues sur l'électrodynamique, remonte aux origines de ces connaissances, c'est-à-dire aux théories d'Ampère sur les actions mutuelles des courants, et passe successivement à l'examen des théories de Helmholtz, de Max Weil, et des expériences de Rouland, etc. H. Poincarré insiste sur l'importance des problèmes soulevés par M. Crémieux en ce qui concerne la réalisation des courants ouverts, « et qui pourraient obliger à chercher une nouvelle explication des rayons cathodiques, des courants électrolytiques, de la polarisation magnétique, etc. » — F. Dienert étudie *Les Sources de la craie* et en tire quelques conclusions pour l'utilisation des eaux qui y sont captées. Celles-ci présentent certains dangers sous le rapport hygiénique, et ces dangers ne peuvent être écartés, dans les conditions actuelles de la captation, d'une manière absolument radicale, par suite des communications possibles avec des nappes contaminées Si le mal n'est pas grand en temps normal, il peut être considérable en temps d'épidémie. Aussi y a-t-il lieu de prendre des mesures. La ville de Paris s'en est occupée. On attend que la loi sur la santé publique, actuellement pendante devant la Chambre des députés et votée par le Sénat, apporte à ces mesures une force nouvelle. — E. Laguesse. *Revue annuelle d'anatomie.*

REVUES INDÉPENDANTES

Mercure de France. — Décembre. — André Beaunnier caractérise la poésie

de *Francis Viele-Griffin* et y trouve un charme divers : élégance et grâce, noble souci d'art, sans curiosité de popularité, intime recueillement et unique attention à l'idéal. — Le Dr ALBERT PRIEUR indique comment avec Brieux se sont établis dans les thèses choisies par cet auteur, les rapports entre *La Science et le théâtre* depuis l'*Evasion* jusqu'aux *Avariés*. Pour le Dr Prieur la pièce médicale scientifique est impossible. Si elle était possible, c'est qu'on l'aurait tellement remaniée, tellement fardée, qu'elle deviendrait inutile.

M. Brieux l'a vu lui-même et l'a lui-même prouvé. Placé dans « l'Evasion » entre la science et le théâtre, il avait été obligé de sacrifier la première ; dans les « Avariés », il a été obligé de sacrifier le second.

Plume. — 1er Décembre. — Une courte analyse, par HENRI FRANTZ, de la récente *exposition des maîtres espagnols* au Guidhall de Londres. — Une visite à la *maison natale de Gœthe*. par HENRI PARIS. — Des vers : *Joujoux*, par le « Poète Inconnu » et *Soir d'Octobre*, par Alexandre Gorchon.

REVUES DIVERSES

Bibliothèque Universelle. — Décembre. — EDMOND ROSSIER consacre une étude à la *diplomatie* et aux *diplomates* du XIXe siècle en recherchant si leur but est plus noble qu'au XVIIIe et poursuivi par des moyens plus édifiants. L'auteur juge successivement à ce point de vue Talleyrand, Castlereagh, Hardenberg, Metternich, Palmerston, Cavour, Bismarck, les grands diplomates du XIXe siècle. Sa conclusion est que le présent est un peu meilleur que le passé. « Les usages sont maintenant réglés par un code ; tout dans la forme se passe d'une façon correcte. C'est un progrès, mais au fond la diplomatie d'aujourd'hui, pas plus que celle d'hier, ne remédie aux maux des peuples. Toute à ses préoccupations égoïstes, elle ne sort pas de son indifférence. » — PIERRE MARTEL donne la suite et fin de son travail sur le *golfe Persique* considéré comme Méditerranée asiatique.

L'Occident. — Décembre. — Donnons la bienvenue à un nouveau confrère *L'Occident* qui inaugure son premier numéro avec une série d'articles littéraires signés ADRIEN MITHOUARD, VINCENT D'INDY, TRISTAN KLINGSOR, CHARLES MORICE, RAOUL VARSY, HENRI MAZEL, LOUIS ROUART, MAURICE DENIS.

Quinzaine. — 1er Décembre. — GEORGES FONSEGRIVE reprend la thèse développée par M. Brunetière : *Pouvons-nous avoir une Eglise nationale?* et en se ralliant à l'opinion du directeur de la *Revue des Deux-Mondes* examine « si les désirs de ceux qui pourraient espérer l'établissement d'une Eglise nationale ont quelques chances de pouvoir se montrer.» L'auteur s'attache à démontrer qu'en » supposant même le schisme désiré. voulu, préparé, il ne pourrait être effectué, car il lui manquerait à la fois un clergé et des fidèles, les pasteurs et les ouailles. » — Des monographies de *Gavarni* par PAUL GAULTIER, *Li-Hong-Chang* par A. FAUVEL et *Mgr d'Hulst* par R. P. BAUDRILLART.

Revue Blanche. — Décembre. — ROBERT DREYFUS : *Les deux Presses* en 1848. L'auteur étudie le mouvement et le développement du journalisme avant et pendant la seconde République, les hommes qui y travaillèrent comme Carrel et Girardin. Il examine tour à tour la « Presse Riche », celle qui est une affaire de commerce et se développe grâce à la Publicité, aux combinaisons et aux compromissions ; puis la « Presse Pauvre », presse d'idées, de philosophes et de rêveurs qui se soutient comme elle peut, n'ayant pas à compter sur le grand public. Au cours de l'historique quelques révélations et des anecdotes. — Une dizaine de « Pages comdamnées » de Maxime Gorki, feuilles volantes sorties de l'imprimerie souterraine et qui circulent sous le manteau dans les milieux révolutionnaires en Russie ; ce sont ces pages qui valurent à Gorki de la prison pendant les derniers troubles universitaires du commencement de l'année.

Revue Générale (Belgique). — Décembre. — ERNEST DUBOIS : *L'association internationale pour la protection légale des travailleurs et son Congrès de Bâle.* — M. F. G. FORSAITH DE FRONSAC : *Le parti royaliste en Amérique.* Quelques considérations anonymes sur le problème de la repopulation en France et les moyens proposés pour y réussir. L'auteur attribue la dépopulation à l'affaiblissement de la race, à la destruction de la moralité, à la crainte de voir les fortunes se partager. Les remèdes seraient : Rajeunir la race par l'éducation physique, surtout par l'éducation féminine, combattre la prostitution, l'alcoolisme, la corruption morale, rétablissement des tours, impôts sur le célibat, etc., etc.

Revues Allemandes

Deutsche Revue. — Décembre. — Le contre-amiral Kuhne, raconte ses rapports avec *Li-Hung-Chang* et ses souvenirs de Chine — souvenirs lointains, à vrai dire, car ils datent de 1861. Sur Li bien peu de choses que l'on ne sache déjà par ses multiples biographes avant et après sa mort. Retenons toutefois ce détail qu'il parut à Kühne un homme de progrès, qui semblait appelé à vouloir pousser la Chine dans les voies de la civilisation moderne et qui aurait, sans les circonstances, devancé le Japon en Extrême-Orient. Li était, en effet, partisan des chemins de fer, des télégraphes, des réformes dans la tactique militaire; mais ce civilisateur faisait précéder sa chaise de huit bourreaux, le glaive de la justice nu, tels des licteurs, et ces bourreaux ne chômaient pas, car on racontait déjà alors qu'à la prise de Nangking, Li, en dépit des promesses de pardon, avait fait exécuter 30 000 habitants de la ville, hommes et femmes. — Des lettres inédites de *Freiligrath* publiées par Oscar Blumenthal. Elles contiennent des détails nouveaux sur le poète Grabbe. — H. Vambéry voit des points noirs du côté de *la Perse*. Il n'est pas si sûr des intentions pacifiques de la Russie et il croit que le talon d'Achile de l'Angleterre est l'Inde. Or, l'Inde est déjà entourée de partout par les adversaires d'Albion, qui seront demain des ennemis déclarés pour peu que les circonstances les favorisent.

Deutsche Rundschau. — Décembre. — G. van Below continue la publication de l'importante *Correspondance* de son aïeul, avec les principaux personnages de l'époque de Frédéric-Guillaume IV, et en donne la dernière partie. Cette correspondance, toute inédite, offre un grand intérêt, parce qu'elle jette un nouveau jour sur les événements de 1848 et 1849, ainsi que sur la situation de l'Allemagne en 1849 et 1850. — Richard Fester termine son étude sur *la sœur de Frédéric le Grand*, qui fut l'*alter ego* du conquérant philosophe. Voltaire n'avait vu en elle de sa supériorité féminine que la beauté; Lavisse ne nous découvre que ses qualités viriles; les mémoires qu'elle a laissés nous la représentent plus sincèrement et prouvent que, qui veut comprendre le grand roi doit apprendre aussi à connaître sa sœur. — Les « histoires » de Gœttingue à l'époque de Lichtenberg et Kaestner remises en lumière par Théodore Poppe d'après des manuscrits inédits. — J. Reinke résume les progrès des *Sciences mécaniques et biologiques*. — Oldenberg continue son examen de *la littérature de l'Inde ancienne* en analysant les deux grandes épopées et en commentant les lois de Manou. Mentionnons aussi des pages non signées sur le *mouvement catholique dans l'enseignement supérieur en Irlande*, analyse commentée d'un ouvrage récent (*Cinq années en Irlande*) publié, il y a quelques mois, par J.-F. Mac Carthy et dont il est beaucoup question actuellement en Angleterre.

Dokumente der Frauen. — Novembre. — A côté de traductions de nouvelles et d'articles étrangers, cette revue autrichienne, organe principal du mouvement féministe dans les pays de langue allemande, donne un état actuel du *féminisme chez les Slovènes*. Le mouvement est dirigé par Mlle Zofka Kveder dont *le Mystère de la Femme* est une sorte d'évangile féministe, quoiqu'il ne se distingue point par sa valeur intrinsèque, ni par son mérite littéraire; mais c'est une œuvre venue à son heure comme jadis celles de Giordano Bruno, de Multatuli et de Herwegh. — Les « Sœurs sauvages » — c'est le nom donné ironiquement aux adversaires des infirmières laïques dans les hôpitaux allemands — trouvent un défenseur ardent et d'une vigoureuse logique dans une des collaboratrices de ce périodique de combat.

Nord und Sud. — Hans Schmidkunz prend pour thème *la pédagogie et son public.* Il montre combien les questions pédagogiques intéressent, hautement, les professeurs, les éducateurs, les parents, tout le monde en général. Or, c'est une branche de connaissances encore presque complètement perdue de vue, quoiqu'elle ait autant d'importance que la biologie. Il en résulte que les programmes d'enseignement sont généralement mal conçus, parce qu'ils ne s'appuient pas sur la véritable base qui leur convient. L'auteur prouve qu'il est urgent de revenir à une meilleure conception des méthodes imposées aux écoles, et que cette conception ne peut s'inspirer logiquement que de la pédagogie même. — Louise de Bohenhausen fait revivre une héroïne du xve siècle, *Catherine Sforza* et F. Eysenhardt achève ses considérations sur les *Associations et sociétés allemandes au XVIIIe siècle.*

Socialitische Monatshefte. — Décembre. — Hans Muller donne la biographie de *Karl Barkli* qui vient de mourir et qui fut en Suisse le premier promoteur du socialisme démocratique. Il se mit à la tête du mouvement ouvrier, et consacra toute sa vie à combattre pour la cause sociale. Ses voyages complétèrent son éducation. Il séjourna dans les cercles des travailleurs français à Lyon, à Nîmes, à Marseille, à Paris qu'il visita en 1845. Il fut en relations suivie avec Victor Considérant, il approfondit Fourier. En 1850 il prit l'initiative des coopératives en Suisse. En 1853 il alla rejoindre Considérant au Texas avec une phalange helvétique, et revint en Europe en 1858; il fut depuis ce moment jusqu'en 1893 un adversaire toujours actif du capitalisme. Sa mort — le 20 octobre 1901 — a fait un vide dans le parti socialiste suisse. — Des notes sur *la vie et les souffrances des marins allemands* par Paul Muller. L'auteur fait le tableau de ces souffrances et prouve que pour y remédier il importe de ne pas laisser le matelot à la merci du capitaine, contre qui il n'a maintenant aucun recours. On y remédierait par la création d'une sorte de conseils de prud-hommes de la marine, par la modification du système en usage pour le paiement des salaires, par la réforme du code disciplinaire maritime.

Revues Espagnoles

Espana moderna. — Décembre. — V. Vera ne croit pas que l'espagnol soit au nombre des langues fatalement condamnées à disparaître. Il est au contraire convaincu de la vitalité de son idiome national et affirme qu'il n'y a « pas une cour du monde où l'on ne puisse trouver à qui parler en castillan » ce qui, ajoute-t-il, « ne peut se dire du français ». — Suite de la remarquable étude de Mme la comtesse Emilia Pardo Bazan sur *la littérature moderne en France* : la fin du romantisme; la période de transition; retour au point de départ du xviiie siècle; le réalisme; les analystes; Henry Beyle. — R. Amador de Los Rios fait l'historique de la célèbre cathédrale de Tolède « miroir fidèle d'un passé évanoui et dont les souvenirs rendent encore plus cruelle la décadence où est tombée l'Espagne. » Le regard se fixe sur ce témoin, comme le naufragé considère dans les affres de la mort la ville lointaine où il goûta un bonheur à jamais évanoui ». — Ad. Posada donne l'analyse critique d'un livre récemment paru à Buenos-Ayres sur le *mouvement féministe* par Mlle V. Lopez Le livre est, nous dit-on, remarquable et contient entre autres un chapitre bien documenté sur la femme argentine.

Lectura. — Novembre. — Pour J. Sanchez de Toca *l'impérialisme* politique et financier est une nouvelle forme de la souveraineté résultant de la transformation universelle des moyens d'existence et des conditions sociales. L'impérialisme politique est la conséquence du nouveau problème mondial. L'impérialisme financier a pour source les tendances sociales qui, sous des apparences démocratiques, sont en réalité ploutocratiques. La ploutocratie exerce progressivement sa domination sur les classes dirigeantes et sur les masses. Elle devient de plus en plus puissante, grâce à la politique internationale du capitalisme et à sa prévalence dans les pays économiquement faibles, où s'accentue le péril de la dénationalisation économique. — Eleuthère Delgado critique *l'administration financière espagnole* et en réclame la réforme, en montrant combien il est nécessaire d'avoir des *hommes* capables de la régénérer et d'en assurer la direction active, honnête et intelligente. — Raphael Domenech commence l'étude du Heine catalan *Santiago Rusinol* « qui a aussi des affinités d'esprit avec Maeterlinck. »

Nuestro Tiempo. — Novembre. — Le Dr Gomez Ocana rend compte du *Congrès de physiologie* de Turin et déplore à cette occasion l'état misérable du laboratoire de physiologie de Madrid, où il n'y a ni table de vivisection et de manipulations, ni électricité, et même ni gaz ni eau. — Miguel de Umamuno estime que la *langue espagnole*, telle qu'on la parle et l'écrit aujourd'hui, doit subir une refonte profonde et redevenir vraiment espagnole ou hispano-américaine. L'auteur proteste contre l'anarchie grammaticale qui sévit de plus en plus et démontre combien sont illogiques la plupart des néologismes pris partout sans discernement. — Genaro Alas, discutant à son tour *la question marocaine*, croit que la vraie solution doit se chercher non dans l'annexion du Maroc à une autre nation civilisée, France, Espagne ou Angleterre, mais dans le relèvement même du Maroc Ce relèvement lui semble possible, si d'abord l'on change la résidence des ambassadeurs étrangers, si l'on établit une ligne ferrée passant à Nemours, Melilla, Tanger, longeant la côte de l'Atlantique jusqu'au fleuve Sebou, et se prolongeant vers Mequinez et Fez, d'une part vers l'embouchure du Tensit de l'autre. Une autre ligne devrait partir de Fez, aller chercher les sources du Moulouya et atteindre Tlemcen. Le chérif doit trouver dans son trésor l'argent nécessaire pour subvenir à cette construction de voies de communications. Les chemins de fer seront les canaux d'irrigation économique du Maroc. Il semble hors de doute à Ginaro Alas qu'un sultan marocain, travaillant à la civilisation de son pays, ferait de celui-ci un débouché fécond pour l'Europe et principalement pour l'Europe méditerranéenne et enrichirait ainsi le Maroc même, L'auteur ajoute qu'un moyen pratique de faire coopérer le peuple marocain à ce plan serait d'adapter à l'idiome arabe l'écriture latine.

Revues Japonaises

Kokumin Shimbun donne dans son supplément littéraire une curieuse étude de psychologie comparée de *l'Anglais et du Japonais* dans leur vie publique et privée par Tokutomi. Nous y lisons entre autres que :

L'Anglais est des plus respectables comme gentleman et homme privé, mais le gouvernement anglais est le mensonge personnifié. Il est avant tout hypocrite et ne cesse d'avoir recours aux moyens que désapprouve la loyauté élémentaire. Le gouvernement français agit peut-être de même surtout à l'égard des pays faibles, mais il a le mérite de le faire plus ouverte-

ment et sans aucune prétention à la vertu dont se pare orgueilleusement l'Angleterre.

Quant au Japon, ce serait le contraire. Là, c'est le peuple japonais qui serait composé de menteurs, tandis que le gouvernement et la diplomatie n'auraient rien à se reprocher au point de vue de leur honnêteté. Tokutomi cite d'un côté ces mots significatifs de Townsend Harris, le signataire du premier traité conclu entre le Japon et les Etats-Unis (1857), que « les Japonais sont les plus grands menteurs de l'univers (*Nihonjin wa sekai no saidai Kyogensha nari*) et rappelle en même temps les opinions flatteuses pour l'honnêteté diplomatique du Japon, admise par toutes les puissances.

Chuo Koron. — Une étude sur les cafés-concerts du Japon, les *Yose*, nous apprend que Tokyo a son quartier Montmartre où règne la chanson et abondent les chansonniers. La capitale en compte jusqu'à 153, dans le quartier Kanda environ 43. C'est dans ce quartier que logent surtout les étudiants japonais (environ 35.000). Dans une autre étude, l'auteur dénonce la dépravation de la *presse japonaise* et surtout le mal que causent certaines de ses annonces, lestes, immorales et souvent même dégoutantes ou répugnantes. On y apprend aux femmes les meilleurs moyens d'avorter, aux hommes d'éviter certaines maladies, à la jeunesse les formes de débauche insoupçonnées. A côté des journaux, on vend couramment au Japon des livres populaires, comme : *Danjo Kogo*, *Keisekai shiju hachite*, *Kwairaku himitsu*, etc. etc. (nous nous refusons à traduire ces titres en français) qui engendrent toutes sortes de vices, dans la société japonaise. L'auteur voit l'unique remède contre ce mal dans des punitions infamantes pour les journaux et les éditeurs de livres...

Seishin-Kai (*l'Ame*). — Une curieuse revue psychologique, paraissant à Tokyo publie des pages intéressantes de Suzuki Hidetaro sur *les croyances religieuses chez les criminels*, où il arrive à la conclusion que c'est à la superstition dont est affligée la mentalité des criminels qu'on doit la plupart des crimes.

Rikuga Lasshi, dans un article intitulé : *Les idées chrétiennes et l'amour des bêtes*, reproche aux ecclésiastiques chrétiens leur cruauté à l'égard des animaux. L'auteur trouve en somme qu'un prêtre du Christ avec un fusil sur l'épaule jure singulièrement avec les principes de la religion de la miséricorde et de la bonté. Dans un autre article on y félicite vivement le Japon d'avoir su résister aux pétitions des Mormons tendant à leur donner le droit de cité dans le pays du Mikado. Dans l'aversion que les classes éclairées, le gouvernement et la presse du Japon ont manifestée à l'égard de la polygamie, notre confrère voit une preuve manifeste du grand progrès moral réalisé par le Japon moderne.

Taiyo envisage d'une façon très pessimiste, les résultats du *Congrès chrétien*, tenu à Tokyo en mai et juin 1901. On y a beaucoup chanté et prêché la gloire du Christ, mais c'étaient de vieilles mélodies, bien usées. Qu'en reste-t-il ? Rien. A-t-on au moins essayé d'expliquer aux Japonais intelligents l'œuvre du christianisme, ses attaches avec la pensée moderne ? On s'est borné à faire quelques centaines de convertis, chiffre bien illusoire et qui ne dit rien, car les sincères s'en iront après avoir perdu leurs illusions, et les autres ne comptent pas.

On a construit une maison sur le sable mouvant. Elle tombera en pièces et rien n'en restera.

Pour notre confrère japonais, le mouvement chrétien finira par un fiasco analogue à celui du mouvement bouddhiste, inauguré par Toa Bukkyokai. Ailleurs la même revue accuse Rome et le catholicisme d'être le grand instigateur des aspirations impérialistes qui emprisonneraient l'âme américaine. — Kyuko condamne dans des termes énergiques l'engouement japonais pour l'Allemagne. Il est étrange,

nous dit-il, de voir un pays libre comme le Japon, nourrir des tendresses à l'égard d'un état presque despotique et militariste au plus haut degré. Ce phénomène reste d'autant plus inexplicable, tout en étant blamâble, que l'Allemagne garde à l'encontre de l'Orient une sorte de mépris qui éclate à chaque occasion. Et Kyuko de rappeler le fameux discours de l'empereur Guillaume et les appréciations du journal berlinois *Local Anzeiger*.

... N'est-il pas insensé d'admirer un peuple dont l'éducation n'a en vue que de créer des machines humaines, mais non point des hommes libres et des citoyens?...

... Ce n'est point un pays qui devrait nous servir d'exemple et nous commettons cependant le crime d'y envoyer nos enfants... L'Allemagne d'aujourd'hui n'est plus l'Allemagne de Luther ou de Goethe... Ce n'est que l'Allemagne de l'Empereur Guillaume...

Constatons du reste que dans le périodique **Gakuho**, *le professeur Matsumanis blâme, quoique d'une façon moins énergique, les tendances de certains Japonais à vouloir imiter l'organisation sociale et politique de l'Allemagne contemporaine.*

Revues Néerlandaises

Elsevier's. — 1er Décembre — Ph. Zilckess fournit quelques indications sur l'œuvre et le talent de *Mlle Barbe van Houten* qui s'est fait un nom dans la gravure moderne en exécutant avec maestria la reproduction des chefs-d'œuvre de l'art français et hollandais. Ses eaux-fortes d'après Dupré, Millet, Delacroix, Jules Breton sont connues en France. Goupil en a publié un portefeuille. En 1900, elle a obtenu avec Veth et Toerop une médaille d'argent à l'Exposition universelle. Ses compositions se distinguent par la sincérité et le fini de la technique qui n'excluent point une charmante féminité. — Henri Dekking continue ses monographies d'acteurs néerlandais par une étude sur *Louis Bouwmeester* qui, depuis quarante ans est le plus en renom des interprètes de Shakespeare sur la scène hollandaise. Ses créations de Shylock et de Richard III le placent au premier rang des maîtres. Dekking le compare à Mounet-Sully, et le met au-dessus de ce dernier dans le rôle d'Œdipe. Il a obtenu récemment un grand succès dans le *Voiturier Henschel* de Hauptmann. — J. Eigenhuis décrit quelques *paysages du Brabant septentrional*, avec accompagnement de nombreux croquis d'une jolie facture. — Max Rooses dans la suite de ses *Maîtres hollandais de l'Ermitage*, fait la critique de Philippe Wonwerman ; il figure en tête des décadents qui, perdant de vue la nature, sacrifièrent la vérité à la beauté, la force à la joliesse ; mais on ne peut nier ses séductions souvent irrésistibles. C'est un charmeur qui vise admirablement à l'effet et atteint habilement son but.

Gids. — 1er Décembre. — S. Muller. *La charité au moyen âge.* Qui dit charité dit mœurs hospitalières. Elles étaient très caractéristiques aux siècles passés en Hollande et la ville d'Utrecht en offre encore de nombreux souvenirs et témoignages dans les fondations bienfaisantes instituées par les Régents d'alors. L'auteur explique avec beaucoup de détails intéressants l'organisation et le fonctionnement de ces institutions. — Le Dr Aleida Nijland envisage le poète zélandais *Jacob Bellamy* comme critique. Bellamy est un poète classique en Hollande. Ses poésies, où respire une âme sereine et tendre ont place dans toutes les anthologies et dans toutes les mémoires. Il eut une certaine part dans l'épuration de la langue néerlandaise, où il s'efforça de faire prévaloir l'élément national. Sans être un Vaugelas hollandais, il contribua sincèrement à cet art

de bien dire qui, pour ses compatriotes lettrés, doit rivaliser avec l'art de bien peindre et l'égaler. — Le professeur D. Simons rend compte des travaux du *Congrès d'anthropologie criminelle* tenu à Amsterdam en septembre 1901.

Vragen des Tijds. — Décembre. — Le Dr Snijders s'occupe de la *réforme de l'enseignement au point de vue hygiénique.* L'hygiène est généralement négligée dans les écoles, surtout en ce qui concerne le surmenage cérébral des enfants et aussi des maîtres. On n'y remédiera qu'en diminuant sérieusement les heures de leçons. L'auteur ne voit pas pourquoi l'intelligence d'un enfant devrait être occupée par des études tout le long de la journée et demande que les jours et les heures de repos soient augmentés. — Van der Elst fait connaître le système en usage pour remplacer les colonies pénitentiaires par l'enbarquement sur des vaisseaux-écoles. Cela existe en Angleterre où les *training ships* donnent de bons résultats, mais le navire-école de Leide est encore mieux aménagé et dirigé : c'est sous tous les rapports un succès. — C. Metzlar trouve insuffisant le personnel des *écoles de médecine* dans les Pays-Bas.

Signalons l'apparition du *Vingtième siècle*, revue mensuelle de la nouvelle école littéraire qui succède à la Revue bi-mensuelle (*Tweemaandelijksch Tijdschrift*) sous la direction de deux écrivains de valeur, L. van Deyssel et Albert Verwey.

Revues Russes

Istoritcheski Viestnik. — Octobre et Novembre. — Jakimov termine ses articles, souvent très poignants, sur la famine de 1898. Il constate, entre autres, dans sa dernière étude que beaucoup d'argent destiné à abréger l'extrême misère des paysans atteints par le désastre de la faim, a passé, tranquillement. dans la poche des agents de la *Croix Rouge* officielle.

Ceux qui travaillaient avec désintéressement à améliorer la condition du peuple s'irritaient à juste titre en voyant des sommes monstrueuses allouées, sous divers prétextes, à ces messieurs, des sommes avec lesquelles on aurait pu nourrir sans peine plus d'un millier de villages affamés.

L'auteur observe que les mauvaises récoltes deviennent, en Russie, un mal constant et chronique, et il conclut à la nécessité urgente de combattre ce fléau en propageant dans le peuple l'instruction et en améliorant la situation économique de ceux des paysans qui manquent de terres par des mesures appropriées, pratiques et, surtout, promptes. Voilà des vœux humanitaires comme on en exprime tous les jours en Russie. Malheureusement le gouvernement y prête rarement une attention officielle, et presque jamais son concours. — Engelhardt continue son étude sur *La censure sous Nicolas Ier*. La censure sévit surtout après 1848.

Si on compte toutes les personnes qui exercent la censure, écrivait Nikitenko, on en trouvera un nombre plus élevé que celui des livres qu'on imprime pendant une année.

Milton et son *Paradis perdu* connurent la sévérité des regards de la chaste censure laquelle, cependant, leur fut assez indulgente. On explorait le fin fond des partitions de musique et jusqu'à de simples romances espérant ou craignant d'y trouver, sous l'apparence déguisée des notes, une écriture convenue et secrète recélant des idées subversives.

Toute l'époque de Nicolas Ier était d'ailleurs frappée d'une sorte de démence tranquille. Ainsi, en 1850, le ministre de l'Instruction publique d'alors fit observer au recteur de l'Université de Moscou que

L'utilité de la philosophie n'est pas prouvée ; en revanche celle-ci peut

toujours être nuisible. Kant, Fichte, Schelling et Hegel, disait encore ce ministre, semblent ne pas se douter même que la foi chrétienne existe, et cherchent eux-même témérairement, avec la seule aide de leur esprit, le commencement des choses.

Cela n'était pas tolérable dans un pays qui se respecte, et le ministre biffa du programme d'enseignement de la philosophie aux Universités la théorie de l'entendement, la métaphysique et la morale, « cette dernière étant inutile aux jeunes gens connaissant la morale chrétienne. » Il n'y laissa que la logique et la psychologie. Et encore..... Il faut dire, cependant, à la décharge de ce ministre, que ses propos et ses actes n'étaient qu'une réponse d'un fonctionnaire servile à une question de l'Empereur Nicolas Ier :

Y a-t-il utilité à enseigner la philosophie, étant donnée la manière répréhensible dont les savants allemands développent cette science, ou ne faut-il pas, au contraire, prendre des mesures pour protéger notre jeunesse contre les réflexions tentatrices des nouveaux systèmes philosophiques? »

Cette question contenait, évidemment, la réponse.

Mir Bojy. — Octobre. — A part les études de Tougan Barannovsky et de Milioukov qui continuent l'un son *Histoire de l'Economie politique* et l'autre son admirable *Histoire de la civilisation russe*, nous ne trouvons point dans ce fascicule d'articles pouvant intéresser les lecteurs étrangers.

Rousskoié Bogatstvo. — Octobre. — Korolenko donne sous ce titre : *Chez les Cosaques* et avec son talent habituel des notes sur son voyage dans l'Oural exécuté l'été dernier. — Mikhailovsky continue ses *Fragments sur la religion,* commencés dans le numéro précédent. Il dit au début de son étude, entre autres, ceci :

L'auteur se trouve dans l'impossibilité de parler de la religion que confesse actuellement le tiers de l'humanité, je veux dire du christianisme. Nous ne pouvons y toucher. Seules nous occuperont donc les religions non chrétiennes ou qui ont précédé le christianisme, c'est-à-dire les religions dont l'origine et le développement peuvent être examinés scientifiquement.

C'est donc encore une allusion à la censure qui, sous Nicolas II, comme sous son bisaïeul, se met en travers du libre examen d'un penseur. C'est égal, Renan n'a jamais assez remercié la Providence de ne pas être né Russe.

Rousskaïa Mysl. — Octobre et Novembre. — Ce qu'il y a de plus curieux et ce qui, d'ailleurs, a été mille et mille fois démontré, c'est que loin d'empêcher la propagation de certaines œuvres, la censure qui s'abat sur elles, sert au contraire, merveilleusement à les faire lire et à les faire aimer dans un pays tel que la Russie, où selon une remarque fort juste de M. de Vogüé, les livres sont des Evangiles. — Dans des notes disparates, intitulées *Lambeaux de passé*, Kallache cite une lettre d'Ivan Aksakov où on lit ce qui suit :

Bielinsky a exercé et exerce une influence énorme sur la société. J'ai beaucoup voyagé à travers la Russie : partout j'ai constaté que le nom de Biélinsky est bien connu de chaque jeune homme qui veut s'instruire et réfléchir, de chaque jeune homme qui cherche de l'air frais et que dégoûte le marais nauséabond de la vie de province. Il n'y a pas un seul professeur de collège qui ne sache par cœur la lettre adressée par Biélinski à Gogol. « Nous devons à Biélinsky d'avoir sauvegardé intacte notre âme », me disent partout, en province, les jeunes gens. Et, en effet, vous y rencontrez deux sortes de gens. D'abord, des pots-de-viniers, des fonctionnaires qui cherchent uniquement des décorations et des avancements, des propriétaires fonciers qui méprisent les idéologues, des gens, en somme, vilains et odieux, et puis vous voyez des hommes jeunes, loyaux, indignés du mal et de l'oppression, luttant pour l'émancipation (des serfs) et la liberté, pénétrés d'idées d'humanité Ceux-ci sont les adeptes de Bielinsky.

Cette lettre se rapporte à 1856. Or, à cette époque, non seulement les œuvres de Bielinsky étaient défendues, mais son nom même ne devait pas être prononcé dans une publication. Et Tchernychevsky qui a fait, en 1856, justement, je crois

une magistrale étude sur les écrits de Bielinsky, n'y a pas mis une seule fois le nom de celui dont il exaltait et commentait les œuvres. — Kallache remémore encore d'autres joyeusetés de ce temps, heureusement, passé. On sait que les propriétaires fonciers, les *pomiechtchiki*, pour parler russe, possédaient souvent des troupes d'acteurs et des orchestres composés de leurs serfs. Cela se vendait, ces acteurs et ces musiciens, comme du bétail ou des objets inanimés. Kallache cite un acte de vente d'un chœur de chanteurs et d'un corps de ballet. Dans la liste des « âmes » à vendre on trouve des annotations dans ce genre :

Excellente danseuse, capable de faire tous les pas, d'une conduite très louable et, en outre de tout cela, d'une fort agréable figure.

Au total 98 âmes, dont 64 du sexe masculin et 34 du sexe féminin, y compris les vieillards et les enfants ; l'inventaire comprend aussi les instruments de musique, les pièces de théâtre et autres accessoires. Prix : 37.000 roubles en assignats

Revues Scandinaves

Dansk Tidsskrift. — Décembre. — Nils Bratt raconte la vie politique et parlementaire de *Sverdrup*. — N. P. Jensen étudie le système de *banque nationale* en Danemark — Dalhoff Nielsen donne des pages historiques sur *Marathon*, d'après des travaux personnels joints à ceux de Delbruck sur la guerre des Perses et de Georg Stilke sur l'évolution de l'art de la guerre dans la vie politique des nations. — Carl Kohl résume les articles publiés dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*), sur l'*Arménie* par Jean Finot, Tigrane Yergat et récemment par Pierre Quillart.

Ord och Bild. — Novembre. — Anna Roos fait l'histoire de *l'ascétisme* dans la philosophie hellénique ; d'après elle, l'ascétisme a pris naissance en Grèce et, avec le Platonisme a influé sur la formation du dogme chrétien, l évangile ayant complètement ignoré ce dualisme et cette opposition entre Dieu et le monde. — Sophus Michaelis décrit le *musée de sculpture danoise et française* que Carl Jacobsen, le riche brasseur de Copenhague, a donné à sa patrie, après avoir déjà formé une collection d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines qui a fait de Copenhague une ville de première importance pour les archéologues. Dans ce choix de chefs-d'œuvre sortis de la main d'artistes, français et danois qui remplissent la *Glyptotek* de Ny Carleberg, il a certainement été dirigé par le sentiment de reconnaissance qu'il a toujours voué à la France dont les découvertes scientifiques ont été l'origine de sa fortune et par le souvenir de l'ancienne alliance qui a lié notre pays au sien.

Varia. — Novembre. — Mlle Gabrielle Ringatz raconte la représentation de la *Santa Maria* de *Zacharias Topelius* qui vient d'avoir lieu à Visby, au milieu des ruines de l'église Saint-Nicolas. Dans cette ville entourée de ses massives fortifications, couverte d'antiques cloîtres, de pans de murs qu'embellisent encore le lierre, l'herbe et les arbres croissant entre les pierres, dans le chœur du plus pittoresque de ses sanctuaires, on a fait revivre les exploits des Scandinaves d'autrefois. — Nous relevons aussi un article sur *Gunnar Wennesberg*, le grand musicien que vient de perdre la Suède. Il avait composé des duos incomparables dans leur genre et ses chants : « Entends-nous, Svea, » ou « Dis-nous ton nom, redoutable », sont continuellement exécutés par les chœurs des étudiants qui les tiennent pour l'expression la plus sincère de l'âme nationale.

CARICATURES DE LA QUINZAINE [1]

CHOSES TURQUES



Figaro (dessin de Caran d'Ache). — Le Sultan : Faites des économies, ne payez pas mon armée
Le ministre: « Sire, vos ordres sont exécutés déjà depuis trois ans. »



Fischietto (Turin). — « Ne te tourmente pas, bonne vieille (l'Europe), car malgré le rapprochement de tes deux fillettes (la France et l'Italie) le chaos international qui t'est si cher continuera de plus belle.



Tribune (Minneapolis). — Le frère Jonathan (bien armé) : « Qu'ils osent! (Les puissances, sur l'autre rive, regardent avec déférence la défense de passer (la doctrine de Monroe) et l'Amérique compte ainsi profiter des querelles qui surviennent de l'Amérique du Sud.)



Times (Minneapolis). — « Entre les Etats-Unis et l'Allemagne) Juste sous notre nez... (Les Américains se plaignent de ce que l'Allemagne leur enlève le commerce de l'Amérique du Sud qui leur appartiendrait de droit.)

(1) Nous rappelons que les caricatures n'étant données qu'à titre purement *documentaire*, elles ne sauraient nullement engager la responsabilité de LA REVUE. **Nos lecteurs ne doivent pas, par conséquent, s'étonner s'ils y trouvent, de temps en temps, des attaques dirigées contre les idées que nous défendons ici même.** **N. B.**

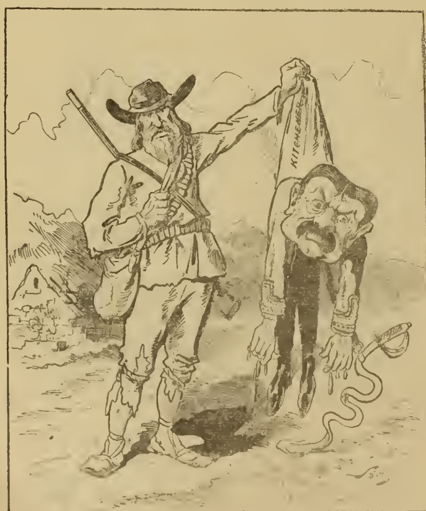
La guerre anglo-boer devant l'opinion (voir les Numéros précédents de la *Revue*).



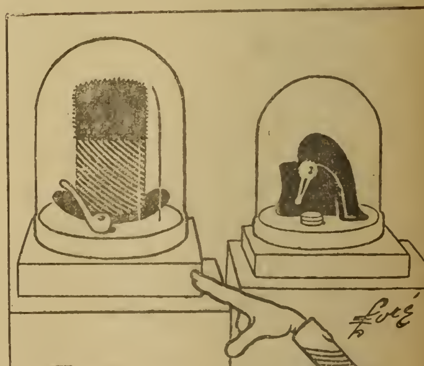
Nebelspalter (Zurich). — Au Club des massacreurs. — Le Président Satan : Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter nos deux nouveaux membres honoraires : MM. Roberts et Kitchener.



Humoristicke Listy (Prague). — L'Infortunée (l'Angleterre) ne voit plus la possibilité de sortir de son... impasse de guerre juste et humanitaire,



Silhouette (Paris). — De Wet montre au monde civilisé l'invincible Kitchener dans toute sa beauté....



Novoié Vremia (Saint-Pétersbourg). — Dessin de Coré. — Le guide au *British Muséum* : « Voilà ce que l'Angleterre à conquis (le chapeau de Kruger), à la suite d'une guerre qui lui a coûté maints milliards, son prestige militaire et son honneur.



Amsterdammer (Weekblad voor Nederland). — Une délégation boër chez S. M. Edouard : « Sire, ne nous enlève pas le général Kitchener, nous nous sommes tellement habitués à lui!... »



Rire (Paris). Dessin de A. Faivre. — Les renforts : « Une grosse nouvelle, Sire !.... On vient de trouver encore un homme pour le Transvaal. »



Moonshine (Londres). — John Bull (désappointé) à son ministre de la Guerre : « Dites-moi enfin où allons-nous ? Je perds ma tête et mes sous par dessus le marché..»



Amsterdammer. — Le Transvaal devient pour l'Albion un véritable tonneau des Danaïdes (on y jette un nombre incalculable de soldats et ils disparaissent dans le gouffre de la mort).



Kladderadatsch (Berlin). — Le roi Edouard et ses fidèles Chamberlain et Salisbury ont déjà voulu enterrer le cadavre de Mars (la guerre), lorsque celui-ci, touché par la belle et humaine proclamation de Kitchener, a ressuscité dans toute son ardeur.



Hindi Punch. — Que devient en tout cela le pauvre Hindou, qui succombe sous le poids des impôts anglais? (L'Hindou est figuré par le chevreuil, en anglais *hind.*)

Le Gérant : A. BAILLIERE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

LA REVUE

(ANCIENNE REVUE DES REVUES)

Peu de mots, beaucoup d'idées!

SOMMAIRE-INDEX

N° 24 — 15 Décembre. — IIIe Série. **1901** XIIe Année — Vol. XXXIX

Directeur-Rédacteur en Chef : JEAN FINOT

Administration et Rédaction : 12, AVENUE DE L'OPÉRA

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

